VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

DÉCEMBRE

PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

DÉCEMBRE

1. S. Eloi, 11.
SS. Simon le Cyrénéen et Joseph d'Arimathie, 841.
2. Ste Bibiane ou Vivienne, martyre, et S. Hippolyte et ses compagnons, martyrs, 466.
B. Jean Rusbrock, 1 608.
3. S. François Xavier en gravures, 80.
S. François Xavier, 668.
S. François Xavier, missionnaire, 1 187.
N.-D. des Victoires, 773.
4 S. Annon de Cologne, 721.
Ste Barbe, martyre, 723.
S. Bernard Uberti, 1 731.
S. Pierre Chrysologue, 512.
5. S. Aupre ou Avre, 1 031.
B. Barthélemy Fanti, 1 619.
S. Gerbold de Bayeux, 822.
B. Humble de Bisignano, 1 569.
S. Sabas, 199.
6. S. Nicolas de Myre, 44.
S. Pierre Pascal, 1 537.
7. S. Ambroise de Milan, 617.
Ste Fare, 90.
8. L'Immaculée-Conception de Marie, 148.
Histoire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, 1 292.
N.-D. de Fourvières, à Lyon, 927.
S. Romaric, 1 535.
9. Bse Claire-Isabelle Fornari, 774.
S. Girons, martyr, 824.
Stes Valérie et Léocadie, martyres, 502.
10. V. John Roberts, martyr, 1 565.
S. Melchiade, pape, 722.
N.-D. de Lorette, 669.
11. V. Arthur Bell, martyr, 1 751.
S. Daniel le Stylite, 565.
Le patriarche Joseph, 720.
S. Luc le Stylite, 1 530.
SS. Victoric et Fuscien, martyrs, 356
12. Ste Adélaïde, impératrice, 303.
B. Calixte II, pape, 1 188.
S. Corentin, 1 189.
N.-D. de Guadeloupe, 823.
13. B. Antoine Grassi, 1 114.
S. Aubert de Cambrai, 1 032.
BB. Bartholde et Vivaldo, 1 529.
Stes Lucie et Eulalie, martyres, 200.
Ste Odile, 249.
14 B. Bonaventure Bonaccorsi, 875.
S. Nicaise de Reims, martyr, 408.
S. Spiridion, 775.
S. Venance Fortunat, 670.
15. B Jean Discalcéat, 1 457.
Ste Nina ou Chrétienne, 411.
16. S. Adon de Vienne, 1 137.
Ananias, Azarias et Misaël, ou les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, 1 086.
S. Eusèbe de Verceil, martyr, 357.
SS. Judicaël ou Gicquel et Josse, 566.
Bse Marie des Anges, 619.
17. S. Lazare, 304.
Ste Olympiade, veuve, 513.
S. Sturm, 618.
18. S. Gatien de Tours, 305.
Judas Macchabée, 981.
19. Adam et Eve, 1 191.
B. Ange de Furci, 625.
S. Savin d'Assise, martyr, 1 605
B. Urbain V, pape, 409.
20: V. Bernard Clausi, 1 635.
S. Dominique de Silos, 358.
B. Pierre Canisius, 201.
21. S. Paul de Latros, 1 033.
S. Thomas, apôtre, 251.
22 Bse Marie Mancini et Ste Frideswide, 478.
B. Gracia de Cattaro, 929.
23. VV. Cinthie, Olympie et Gridonie, 1 489.
S. Dagobert II, roi et martyr, 732.
B. Hartmann de Brixen, 1 698.
V. Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais, 1 647
S. Pierre d'Avranches, 930.
S. Yves de Chartres, 252.
24. V. Barthélemy dal Monte, 1 516.
S. Delphin de Bordeaux, 1 089.
Stes Tarsile et Victoire et S. Servule, 410.
25. Noël, 515.
Noël, souvenirs et coutumes, 1 190.
Le *Santissimo Bambino*, à Rome, 825.
Ste Anastasie, martyre, 149.
Les enfants martyrs, 359.
B. Pierre le Vénérable, 1 295.
26. S. Etienne, premier martyr, 253.
V. François de l'Enfant-Jésus, 1 641.
V. Jean-Marie de Lamennais, 1 724
27. S. Jean l'Evangéliste, 202.
SS. Théodore et Théophane Grapti, 1 362.
28. V. Sœur Benoîte Rencurel, 1 458 et 1 459.
V. Catherine Volpicelli, 1 682.
B. Gaspard de Bufalo, 1 303.
SS. Indès, Domna et leurs compagnons, martyrs, 306.
Les Saints Innocents, 254.
S. Théodore le Sanctifié, 725.
29. Le saint roi David, 776.
S. Marcel, abbé, 880.
S. Thaddée, martyr, 1 382.
S. Thomas de Cantorbéry, 671.
30. Ste Eugénie, martyre, 412.
B. Sébastien Valfré, 777.
31. V. Alain de Solminihac, 1 341.
Ste Albine, 620.
V. Catherine Labouré, 1 472.
Ste Colombe, martyre, 203.
Ste Marie de Cervello ou del Socos, 1 657.
Ste Mélanie la Jeune, 516.
S. Sylvestre, pape, 150.
Le Jubilé, 1 000.

SAINT ÉLOI

Fête le 1er décembre.

S. Éloi orfèvre, devenu ministre, évêque et patron des ouvriers.

Saint Eloi naquit au petit bourg de Chatelac, à deux lieues de Limoges. Son père se nommait Eucher, et sa mère Terrigie. Il montra dès son enfance une adresse remarquable pour les ouvrages des mains, et son père, charmé de ses heureuses dispositions, l'envoya en apprentissage à la Monnaie de Limoges, dont Abbon était alors le préfet.

Sous la direction de ce maître renommé, Eloi fit en peu de temps de rapides progrès. Ses premières œuvres révélèrent son talent précoce; et le corps des orfèvres, qui était, à cette époque, entouré d'une grande considération, s'enorgueillit du jeune compagnon que nul ne pouvait surpasser dans l'art de travailler les métaux.

La réputation de saint Eloi s'étendit bientôt dans tout le royaume, et parvint jusqu'à la cour. Clotaire II appela auprès de lui l'artiste dont tout le monde vantait l'adresse et la probité, et il l'adjoignit à Bobbon, son trésorier.

Le roi aimait la munificence, et, depuis longtemps, demandait qu'on lui fît un siège d'or orné de pierreries; mais on ne trouvait pas d'ouvrier assez habile pour exécuter ce travail comme le voulait le roi. Eloi offrit de faire l'ouvrage si l'on voulait. Le roi y consentit avec plaisir, et donna aussitôt une grande quantité d'or.

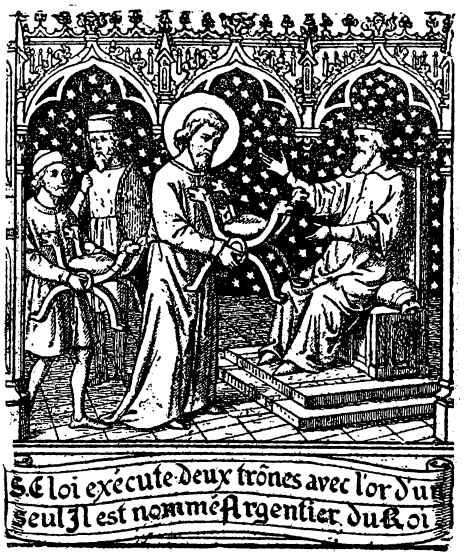
Au jour indiqué, il parut à l'audience royale, apportant le trône, et, comme le prince s'extasiait devant ce chef-d'œuvre, Eloi fit signe, et l'une des personnes de sa suite montra aux yeux étonnés de l'assemblée un second trône aussi magnifique que le premier. Clotaire ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de l'habileté ou de la probité de l'ouvrier; il nomma Eloi sur-le-champ *argentier* du royaume; il lui confia la Monnaie de Paris.

Eloi pouvait désormais disposer à son gré des trésors de la terre, mais il possédait au fond de son cœur un trésor bien plus précieux, l'or de la charité.

Touché par la grâce divine, le riche argentier quitta les insignes de son rang, et s'appliqua sans relâche à se mortifier par les cilices, les jeûnes, les veilles; bravant le respect humain qui l'avait jusqu'alors retenu dans des habitudes de luxe, il n'hésita point à paraître en public, portant, en signe de pénitence, une corde grossière pour ceinture, comme les vulgaires malfaiteurs.

Un soir où il avait veillé plus longtemps que de coutume, méditant sur la mort et les peines de l'enfer, plein d'inquiétude pour son sort éternel, il supplia le Seigneur de lui faire connaître par quelque marque sensible que ses péchés lui étaient remis. Puis, accablé de fatigue, il s'endormit profondément; mais, au milieu de son sommeil, il fut tout à coup réveillé par une voix angélique qui disait distinctement : « Eloi, tu es exaucé; » et un parfum céleste, répandu dans l'appartement, attesta la réalité de la vision. Le Saint confia la faveur dont il venait d'être l'objet à son ami intime, le chancelier Dadon, en lui recommandant le secret, au moins tant que lui, Eloi, vivrait. Dadon prit ce jour la vocation de la sainteté : il quittera les honneurs, sera sacré évêque le même jour qu'Eloi, et deviendra l'illustre saint Ouen, patron de Rouen ; il a écrit la vie de saint Eloi, et il nous a transmis ce secret de son ami, qui avait déterminé sa propre vocation.

Eloi, débarrassé des appréhensions qui avaient un instant troublé son âme, marcha avec une



ardeur nouvelle dans la voie de la perfection, et se dévoua tout particulièrement aux pauvres. Ils affluaient autour de lui, dit saint Ouen, comme des abeilles autour d'un rayon de miel. Aussi, quand des étrangers demandaient à le voir, on leur répondait : « Allez dans telle rue, vous trouverez une troupe de mendiants, c'est là qu'il sera. » Ses plus chères délices étaient d'avoir des pauvres à sa table, et il ne prenait jamais son repas sans qu'il y en eût plusieurs. Il les servait de ses propres mains, ôtait lui-même leur besace, lavait leurs pieds et leurs mains, puis leur présentait à manger et à boire, et, par respect pour eux, ne prenait que la dernière place et ne mangeait que des restes laissés sur la table par ses convives. A notre époque de démocratie, où l'on parle tant de l'émancipation des classes ouvrières, le pauvre n'est plus entouré de tant d'honneurs. Heureux quand, affrontant mille rebuts, il peut trouver quelques secours dans les bureaux de bienfaisance, où l'on a remplacé les saintes folies de la charité par les durs et froids règlements de la philanthropie.

La charité d'Eloi ne s'étendait pas seulement sur les mendiants, mais encore sur les esclaves et surtout sur les Saxons, que l'on vendait à cette époque par grandes troupes. Il allait les attendre à la descente du bateau qui les amenait à Paris, et, lorsque l'argent lui manquait, il donnait ses meubles, sa ceinture, son manteau et ses souliers. Ensuite, il conduisait les esclaves en présence du roi, leur faisait jeter par terre un denier, selon le rit de l'affranchissement solennel, et leur donnait une charte de liberté.

Sa charité et ses vertus, jointes à l'élévation de son intelligence et à une habileté incomparable dans l'art de l'orfèvrerie, attirèrent sur lui la confiance de Dagobert, qui avait succédé à Clotaire II. Bientôt, le Saint et le roi se lièrent d'une étroite amitié. Il arrivait parfois qu'Eloi revenait à la cour après avoir échangé ses habits contre ceux d'un mendiant. Alors le prince, épris d'une sainte jalousie, se dépouillait lui-même de ses habits et de sa ceinture pour en revêtir son serviteur. Dieu daigna bénir ces excès de bienfaisance d'Eloi ; car, après avoir distribué d'abondantes aumônes et épuisé toutes ses ressources, il trouva dans sa bourse, qu'il avait mise à sec, l'argent nécessaire pour faire de nouvelles distributions.

Un jour, le Saint aborde le roi et lui dit :

« Mon prince, je viens vous demander une grâce. Donnez-moi la terre de Solignac, afin que j'en fasse une échelle par laquelle, vous et moi, nous méritions de monter au ciel. »

Le roi y consentit volontiers, et Eloi fit bâtir sur ce domaine un beau monastère, où il établit les règles de saint Colomban et de saint Benoît. Saint Remacle en fut le premier abbé.

Le chancelier de France, Dadon, plus tard saint Ouen, imita ce noble exemple, et, grâce à sa libéralité, on vit se fonder sur tous les points du territoire des monastères florissants, centres de science et de piété. Les ministres de France, à cette époque, étaient des saints, et ils fondaient les couvents que les ministres d'aujourd'hui veulent fermer.

Les Bretons de l'Armorique ayant fait des incursions sur les terres de France, Dagobert envoya saint Eloi auprès de saint Judicaël, leur roi, pour lui demander les satisfactions convenables. L'ambassadeur réussit complètement dans sa mission, et le prince breton, accompagné de toute la noblesse de son pays, vint, dans une audience solennelle, faire alliance avec le roi de France. Dagobert invita le roi breton à sa table ; mais Judicaël, trouvant les mœurs du roi trop légères, refusa, et il alla demander l'hospitalité au chancelier de France, Dadon.

De retour dans son royaume, Judicaël se fit moine.

Eloi, lui aussi, ressentit cette attraction qu'exerçaient les couvents à cette époque ; il n'embrassa pas la vie monastique, mais souvent il quittait la cour et allait à Luxeuil s'y édifier de la régularité des moines. Quand il allait à un monastère, à un pèlerinage, il envoyait devant lui ses domestiques rassembler tous les pauvres qu'ils rencontreraient en chemin. Arrivé au terme de son voyage, il leur faisait préparer un repas, les servait à table et s'asseyait avec eux pour prendre sa réfection, qui n'était d'ordinaire que de pain et d'eau. Ensuite, il lavait les pieds de ces pauvres, faisait lui-même leurs lits et quand tout le monde s'était retiré, sortait secrètement

S. Éloi interrompt son travail pour distribuer des aumônes aux pauvres

S. Éloi est consacré Évêque du diocèse de Noyon dont Lille faisait partie

visiter les églises, et il priait prosterné contre terre jusqu'à l'aurore.

Des miracles éclatants témoignèrent que ses prières étaient agréées. Le Saint rendit la vie à un mort, la vue à un aveugle, guérit deux boiteux et un homme perclus de tous ses membres. Le Seigneur, qui lui accordait la guérison des corps, lui donna même puissance sur les cœurs. Pendant qu'il était encore argentier du roi, des brigands dévastèrent l'église de Sainte-Colombe. A cette nouvelle, le Saint se met en prières, et voici que les voleurs, saisis d'un repentir soudain, rapportent les ornements qu'ils ont dérobés, confessent leurs péchés, reçoivent le pardon et assurent ainsi le salut de leur âme.

Tant de merveilles le désignaient à la vénération publique et, après la mort de Dagobert, le diocèse de Noyon le réclama pour pasteur. Malgré sa résistance, le Saint fut contraint d'accepter le siège épiscopal. Après être demeuré quelque temps dans la cléricature pour satisfaire aux saints canons, il fut donc ordonné prêtre par l'évêque de Mâcon, Dieudonné ; enfin, la troisième année du règne de Clovis II, il fut sacré évêque à Rouen, avec son ami saint Ouen, qui avait été élu évêque de cette ville.

Le diocèse de Noyon s'étendait bien avant dans les Pays-Bas, où l'idolâtrie régnait encore. Le nouvel évêque, dans l'ardeur de son zèle, se mit à prêcher la parole de Dieu à ces sauvages, et, malgré l'opiniâtreté des habitants, il parvint à détruire les idoles et à peupler de monastères et d'églises ce pays où il n'y avait eu jusqu'alors que les temples des faux dieux.

Les traditions locales rapportent qu'il poussa sa mission apostolique jusque sur les côtes de l'Océan germanique ; et, si l'on en croit certaines légendes, justifiées par le don des miracles que Dieu accordait à son serviteur, il serait allé porter le flambeau de la foi jusqu'en Danemark et en Suède.

De retour dans son diocèse, le Saint se donna tout entier à ses ouailles. Il était pour les pauvres un véritable père ; il en recevait tous les jours douze à sa table, et il se plaisait à leur prodiguer les soins de l'hospitalité. Mais, s'il était compatissant envers les humbles et les affligés, il était plein d'une sainte énergie contre ceux qui troublaient, par leurs scandales, la paix de l'Eglise.

Un familier d'Ebroin, le maire du palais alors tout-puissant, voulut profiter de l'élévation de son protecteur pour usurper un bois qui appartenait à l'église de Noyon, et il maltraita fort le saint évêque pour l'obliger à le lui céder. Saint Eloi supporta patiemment les injures, mais il opposa à toutes les violences une inébranlable fermeté. « Mon ami, lui dit-il, vous devriez rougir de honte de désirer, comme vous le faites, un bien qui appartient à Jésus-Christ ; s'il était à moi, je vous le donnerais bien volontiers, mais je ne puis permettre que l'on ravisse ce qui est destiné à l'usage des pauvres. Si vous passez outre, je saurai user contre vous du glaive de l'Eglise. » Le malheureux ne fit que rire de ces menaces, et sur-le-champ alla prendre possession du champ convoité. L'évêque, étendant alors la main, fulmina contre ce voleur tout-puissant la sentence d'excommunication. A l'heure même, l'usurpateur, frappé par la justice divine, tomba par terre, sans donner aucun signe de vie, apprenant par son exemple aux populations effrayées qu'on ne se joue pas impunément des foudres de l'Eglise.

Le jour de saint Pierre, saint Eloi, qui était allé prêcher dans une paroisse proche de Noyon, s'éleva avec force contre les danses et d'autres divertissements dangereux, restes du paganisme. Les habitants du village, jaloux de conserver leurs coutumes locales, jurèrent de tuer l'évêque s'il persistait dans son commandement. Le Saint, averti de cette conspiration, loin de céder devant les menaces, se présente au lieu même de la fête et, là, se met à prêcher avec une merveilleuse véhémence contre toutes les coutumes superstitieuses. Mais sa voix est bientôt étouffée par des clameurs sauvages, et une foule mena-

çante l'entoure de toutes parts. Alors l'évêque, sous le coup d'une inspiration toute divine, formule cette terrible prière :

« Je vous supplie, mon Dieu, que ceux qui ont la témérité de s'opposer à vos commandements et qui aiment mieux obéir aux lois de Satan que se soumettre à votre divine bonté, soient maintenant possédés de l'esprit malin. » A ces paroles, les hommes qui portaient la main sur leur pasteur furent saisis par des démons furieux, et ils demeurèrent ainsi pendant tout un an.

L'année suivante, à pareil jour, le Saint se rendit encore à ce village, fit venir les coupables en sa présence, et, après leur avoir adressé une sévère réprimande, les délivra par le signe de la croix et l'eau bénite.

Mais saint Eloi ne se borna pas à extirper les vices; il voulut augmenter la piété des fidèles, et, dans ce but, il multiplia les églises et les couvents. Il bâtit à ses frais le monastère de Saint-Martin, à Noyon; agrandit celui de Saint-Pierre; fonda, près d'Arras, l'ermitage du Mont-Saint-Eloi, et enfin érigea divers oratoires à Rotembourg, Atlembourg, Bruges et Courtray.

Sa vénération pour les saints fut remarquable, et elle lui attira de grandes faveurs. Il trouva les corps de saint Quentin, de saint Piat et de saint Lucien; et, pour honorer ces serviteurs de Dieu, se rappelant son ancien état, il leur fit de ses propres mains des châsses d'un métal précieux.

Tant de piété et de zèle apostolique ne devaient pas rester sans récompense. La veille de sa mort, le Saint, qui avait eu la révélation de sa fin prochaine, appela auprès de lui ses disciples et ses domestiques, les exhorta puissamment à la crainte et à l'amour de Notre-Seigneur, et leur recommanda les oratoires et les monastères qu'il avait bâtis pour le salut des âmes et l'honneur de l'Eglise; puis, les appelant à son chevet, il les embrassa tous l'un après l'autre et leur adressa un dernier adieu.

Le lendemain, comme il prononçait ces paroles de l'Ecriture : « Seigneur, laissez maintenant aller votre serviteur en paix, et n'entrez point en jugement avec moi, » il expira. C'était, si nous suivons la chronique de Sigebert, le 1er décembre, à une heure de la nuit, l'an de Jésus-Christ 665. Evêque depuis 19 ans, il était âgé de 78 ans.

Ses nombreux disciples, qui étaient accourus et se pressaient autour de son lit de mort, virent son âme s'élever au ciel au milieu d'une grande lumière, sous la forme d'un globe de feu surmonté d'une croix plus brillante encore que les rayons du soleil.

A la nouvelle de la maladie de saint Eloi, sainte Bathilde, la reine de France, qui avait pris le voile et s'était retirée au monastère de Chelles, s'était empressée de venir à Noyon; mais elle n'arriva que le lendemain de la mort. La reine voulait faire transporter le corps à son monastère de Chelles; mais, lorsqu'on voulut l'enlever, il devint si pesant qu'il n'y eut aucun moyen de le transporter. Devant cet arrêt du ciel, celle qui avait gouverné la France comprit qu'elle devait obéir : elle renonça à son pieux dessein, et fit célébrer les funérailles à Noyon avec une grande magnificence. Le Saint fut enterré à l'église Saint-Leu, qui était son sanctuaire de prédilection.

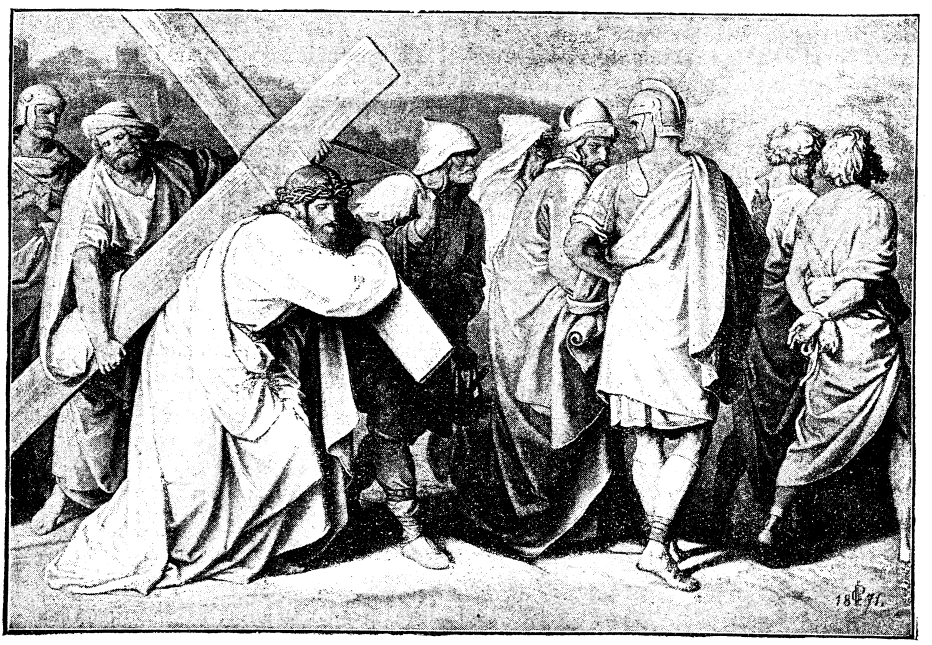
Les captifs pleurèrent cette mort comme celle d'un père, et ils demandèrent en grâce d'aller vénérer son tombeau; plus humain qu'on ne le serait aujourd'hui en pareille circonstance, on le leur accorda; mais, au moment même où ils arrivèrent dans la basilique, leurs chaînes se brisèrent, et, par cette charte de liberté qu'il leur octroyait à son tombeau, saint Eloi montra aux captifs et aux affligés qu'il ne les abandonnait pas du haut du ciel. Il est un des protecteurs de la France.

Saint Eloi est le patron de tous ceux qui travaillent les métaux : maréchaux, serruriers, ferblantiers, chaudronniers, charrons, menuisiers, peintres en voitures, plombiers, ingénieurs-mécaniciens, tailleurs de limes, constructeurs de métiers, modeleurs en bois, marchands de fer et de cuivre, monteurs d'appareils à gaz, quincailliers, étamiers, armuriers, cloutiers, fondeurs en fer et en cuivre, couteliers, fabricants de cannelés, lanterniers, selliers, plaqueurs sur métaux, repousseurs en fer et en cuivre, poêliers-fumistes, zingueurs, orfèvres, horlogers.

SAINT SIMON LE CYRÉNÉEN

LE CENTURION DE L'ÉVANGILE ET SAINT JOSEPH D'ARIMATHIE

Fête de saint Simon le Cyrénéen, le 1er décembre.



Saint Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa Croix.

SIMON LE CYRÉNÉEN

« Et ils l'emmenèrent pour le crucifier, dit saint Marc, et ils forcèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, père d'Alexandre et de Rufus, qui passait par là, en revenant de sa maison des champs, de porter la croix de Jésus. »

Il faut donc entendre, dit saint Augustin, que Jésus portait lui-même sa croix, lorsqu'il se dirigeait vers le Calvaire. Epuisé par le sang qu'il avait répandu, il marchait difficilement. Déjà il était tombé une fois. Craignant de le voir succomber avant d'être arrivé au lieu du crucifiement, ses bourreaux s'emparèrent du brave Simon qui revenait de sa maison de campagne, et, lui enlevant brutalement le bois qu'il portait sur la tête pour la fête qui était proche, ils le chargèrent de la croix.

Derrière la sainte Victime, Simon, le cœur tout angoissé à la vue de tant de douleur et de résignation, porta la croix de la Rédemption jusqu'au sommet du Calvaire, et mérita ainsi une belle place dans le ciel.

D'après un sentiment assez répandu, Simon était païen et fut appelé, par un conseil particulier de la Providence, à porter le premier la croix, de préférence aux disciples eux-mêmes, comme représentant de la gentilité.

D'autres le croient juif ou tout au moins prosélyte, c'est-à-dire disciple de la loi mosaïque. Cette opinion n'est pas moins vraisemblable, car le nom de Simon est juif. De plus, les juifs étaient nombreux à Cyrène, ville florissante de la Lybie, comme dans toutes les villes de commerce. Ces Cyrénéens possédaient, paraît-il, une synagogue à Jérusalem. Il est donc probable que Simon était venu cette année-là pour y célébrer la fête de Pâques, comme le voulait la Loi.

*
* *

Quoi qu'il en soit, une heureuse tradition nous fournit de précieux renseignements sur l'heureux compagnon du Sauveur et ses deux fils, Alexandre et Rufus.

Après la Pentecôte, il accompagna saint Jacques le Majeur en Espagne et y prêcha l'Evangile. Il y fit un second voyage après avoir reçu de saint Pierre la consécration épiscopale. Arrivé en Espagne, il eut la consolation de voir ses deux fils travailler avec ardeur à établir le règne de Dieu, sous la conduite du grand apôtre.

Les succès de ses chers enfants ravissaient de joie le saint vieillard, et il rendait grâce au Seigneur en se livrant lui-même au zèle dont l'animait le souvenir de la douloureuse Passion où il avait eu une part si glorieuse. Il s'efforça de conquérir des âmes au bon Maître qui lui avait

ménagé l'incomparable honneur de porter sa croix. Au déclin de son âge, il retourna en Orient et mourut à Jérusalem, où l'on célèbre sa fête le premier jour de décembre.

« Dans le portement de croix, dit Mgr Gaume, Simon le Cyrénéen personnifie le genre humain tout entier. La croix qu'il porta sur ses épaules reste sur celles de tout homme venant en ce monde. Croix publiques, croix domestiques, croix corporelles, croix spirituelles, croix de paille, de fer ou de bois, il y en a pour chacun. La croix est la condition de l'épreuve et le gage du bonheur futur; mais pour cela, il faut la recevoir de la main de Dieu et la porter comme le bienheureux Simon porta celle du Rédempteur. »

LE CENTURION DE CAPHARNAUM

Le Nouveau Testament nous fait connaître sept centurions romains qui, tous, ont le plus beau et le plus sympathique caractère. Le premier, celui qui nous occupe, habitait Capharnaüm, centre de commerce de toute la Palestine et la

Jésus exauce la prière du centurion.

première ville de Galilée. Les richesses, le luxe, la dépravation de cette cité lui attirèrent les justes anathèmes du Seigneur.

Ce centurion, nommé Caïus Cornelius, fut, dit-on, le père du centurion qui, sur le Calvaire, proclama la divinité de Jésus-Christ à la face de ses bourreaux.

Le Sauveur descendait de la montagne et avait purifié les lépreux; déjà, il entrait dans la ville, quand le brave capitaine se présenta à lui sans embarras et sans prétention; simple et respectueux, il pria le Seigneur et lui dit : « J'ai un serviteur paralytique qui est couché dans ma maison et qui souffre beaucoup. » Jésus lui répondit : « J'irai et je le guérirai. »

Que répondit le centurion à cette marque de la bonté infinie du Sauveur qui lui accorde plus qu'il ne lui a demandé? « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez sous mon toit. Mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. »

Puis, de peur que Jésus ne refuse par modestie, il ajoute : « Car moi aussi je suis un homme soumis à une autorité, ayant sous moi des soldats; et je dis à l'un : va, et il va; et à cet autre : viens, et il vient; et à mon serviteur : fais cela, et il le fait. »

Jésus, dit l'Evangéliste, fut dans l'admiration de trouver une foi si ardente. C'est pourquoi, en présence de tout le peuple, il le proposa comme un modèle. « En vérité, je vous le dis, je n'ai jamais trouvé de foi plus vive en Israël. Beaucoup, ajoute le Seigneur, viendront de l'Orient et de l'Occident, et reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume seront jetés dehors. » Et aussitôt, s'adressant au centurion, il lui dit : « Allez, et comme vous avez cru, qu'il vous soit fait. » Et le serviteur fut guéri à l'heure même.

*
* *

Le centurion qui, par l'ardeur de sa foi, a mérité le plus magnifique éloge que jamais oreille humaine ait entendu, n'était pas juif; il était né en Espagne, à Malaga, était marié et avait un fils, qui fut le centurion du Calvaire.

La tradition nous apprend qu'il était de la *gens* ou famille *Cornelia*, une des plus illustres familles romaines, à laquelle appartiennent aussi les Scipion, Rufus, Leutalus, Céthegus et Cinna.

Scipion l'Africain, ayant longtemps habité l'Espagne, y fonda plusieurs villes. Naturellement, beaucoup de ses parents se rendirent auprès de lui pour profiter de sa grande fortune. Sénèque nous dit en propres termes qu'il y avait en Espagne des membres de la *gens Cornelia*, et en cite un qui fut orateur.

Caïus Cornelius, le pieux centurion de Capharnaüm, quitta l'Espagne avec la sixième légion, appelée par Dion Cassius la *légion de fer*, et vint en Judée au temps de Notre-Seigneur. Cette sixième légion envoyée en Judée avait été tout entière levée en Espagne. Célèbre par sa bravoure, elle séjourna dans ce pays agité jusqu'au règne de Néron, et cet empereur la fit partir pour la guerre d'Arménie.

Il ne faut pas s'étonner de rencontrer des Espagnols si loin de leur patrie. C'était la règle d'envoyer les légions loin des pays où elles avaient été recrutées. De plus, leur bravoure et la fidélité éprouvées des Gaulois et des Espagnols les faisaient rechercher partout, et l'on sait qu'Hérode Ier, le plus soupçonneux des tyrans, avait une garde composée de Thraces, de Germains, de Gaulois et d'Espagnols. Or, à cette époque, le peuple juif n'était qu'imparfaitement soumis, et les séditions éclataient de toute part. C'est pourquoi les empereurs romains entretenaient des légions de choix en Judée et en Galilée.

Quand le temps de son service fut achevé, l'heureux centurion de Capharnaüm retourna dans son pays, où, dit l'historien, il jeta un grand éclat par ses vertus. Il avait assisté à la première persécution qui suivit la mort de saint Etienne et connaissait les développements merveilleux de la religion nouvelle. C'est avec bonheur qu'il vit arriver saint Jacques le Majeur, le grand apôtre de l'Espagne, par lequel il fut baptisé, l'an 34 de Notre-Seigneur. A son tour, il prêcha la foi à ses concitoyens avec toute l'autorité que lui donnait son nom, sa position sociale, sa famille, et surtout le miracle éclatant qu'il avait obtenu. Ayant fait un voyage en Orient, il vint jusqu'à Rome; puis il accompagna saint Paul en Espagne, et après avoir, par ses travaux, répandu au loin le règne de Jésus-Christ, le noble confesseur de la foi s'endormit dans le Seigneur.

DE NOTRE-SEIGNEUR

« Comme il parlait à la foule, sa mère et ses frères qui se trouvaient au dehors cherchaient à lui parler. Aussitôt, quelques-uns lui dirent : « Voici que votre mère et vos frères, qui sont à la porte, vous demandent et veulent vous voir. » Jésus répondit : « Quelle est ma mère, qui sont mes frères? » Et, regardant ceux qui l'entouraient, il s'écria : « Voici ma mère et mes frères; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. »

Ces frères et sœurs du Seigneur sont encore nommés ailleurs dans les Evangiles. Des commentateurs criminels ont voulu en conclure que Notre-Seigneur Jésus-Christ, appelé aussi premier-né, n'était pas le fils unique de la Vierge Marie; d'autres prétendent que saint Joseph, s'étant marié déjà une première fois, avait eu des enfants de sa première femme. D'après cette coupable invention, ce seraient là les frères du Seigneur nommés dans l'Evangile.

Cette appellation s'explique cependant d'une façon bien naturelle. Dans l'antiquité, chez les juifs comme chez les autres peuples, il était d'usage de donner le nom de frères et de sœurs aux plus proches parents, ce que l'on peut prouver par une foule de citations tirées des auteurs tant sacrés que profanes. De nos jours, cet usage existe encore et cette appellation est fréquemment employée entre les souverains et les princes qui n'ont qu'une affinité même assez éloignée.

Toutefois, pour l'intelligence exacte des récits évangéliques, nous croyons devoir établir d'après les hagiographes les plus recommandables, une courte généalogie de la famille du Sauveur.

Mathan qui descendait de David par Salomon eut pour fils *Joachim* qui épousa Anne, mère de la Vierge Marie, et *Jacob*.

Jacob eut deux fils, Joseph qui épousa sa cousine, la Vierge Marie, mère du Sauveur, et Cléophas appelé aussi Alphée.

Cléophas était donc, aux yeux du peuple, le frère ou beau-frère de la Mère de Dieu. Il épousa Marie, appelée dans l'Evangile Marie Jacobé, ou la sœur de la Mère de Dieu, parce que l'une et l'autre Marie avaient pour époux les deux frères.

Cléophas eut quatre fils et deux filles : saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem et apôtre, Jude-Taddée, apôtre, Joseph Barsabas surnommé le Juste, Simon ou Siméon; Marie, qui semble ne s'être pas mariée et Salomé. Salomé épousa le pêcheur Zébédée et fut mère des deux apôtres Jacques le Majeur et Jean l'Evangéliste.

D'où il résulte que ceux qui, dans l'Evangile, sont appelés les frères du Seigneur, étaient les neveux de saint Joseph et les cousins germains du Sauveur.

Les deux premiers fils de Cléophas firent partie du collège apostolique. Saint Siméon, qui avait treize ou quatorze ans de plus que Notre-Seigneur, succéda à son frère saint Jacques le Mineur comme évêque de Jérusalem, et fut martyrisé en l'an 107, à l'âge de cent vingt ans.

Saint Joseph Barsabas, surnommé le Juste, fut proposé au choix des apôtres, avec saint Mathias pour occuper le douzième siège apostolique, laissé vacant par la mort du traître Judas. La Providence ayant désigné Mathias par le sort, Joseph n'en témoigna ni peine, ni jalousie, et dans le rang inférieur de simple disciple, il travailla avec ardeur à procurer la gloire du divin Maître.

Le martyrologe romain résume ainsi sa vie : « Le 20 juillet, fête de saint Joseph surnommé le Juste. Après avoir supporté une longue persécution de la part des juifs, pour la foi de Jésus-Christ, il mourut triomphant dans la Judée. On rapporte qu'ayant bu du poison, il n'en éprouva aucun mal, à cause de l'ardeur de sa foi en Notre-Seigneur. »

JOSEPH D'ARIMATHIE

Arimathie, appelée aussi Ramatheïm-Sophim, avait été la patrie du juge d'Israël, Samuel. Le noble et riche décurion, Joseph, disciple secret du Sauveur, quoique originaire de cette ville, était membre du grand Conseil de Jérusalem. Seul, il osa protester contre l'odieuse sentence qui livrait le Juste aux supplices et à la mort ignominieuse de la croix. Au milieu d'un tribunal dont tous les membres demandaient avec fureur la mort de l'accusé, il eut le courage d'émettre un vote contraire et de faire entendre une héroïque protestation qui devait lui coûter la vie.

Son courage ne se démentit pas un instant. Après la condamnation, il suivit le funèbre cortège jusqu'au Calvaire, gémissant dans son cœur de ne pouvoir plus rien faire pour délivrer la douce Victime par laquelle s'accomplissait le salut du monde. Aussi, dès que Longin eut fait couler, par un dernier coup de lance, les dernières gouttes du sang divin, prenant avec lui Nicodème, Joseph se rendit chez Pilate, et lui demanda, avec l'autorité que lui donnait son rang dans l'administration de la ville, la permission d'ensevelir Jésus dans un sépulcre neuf. Ce qui lui fut accordé.

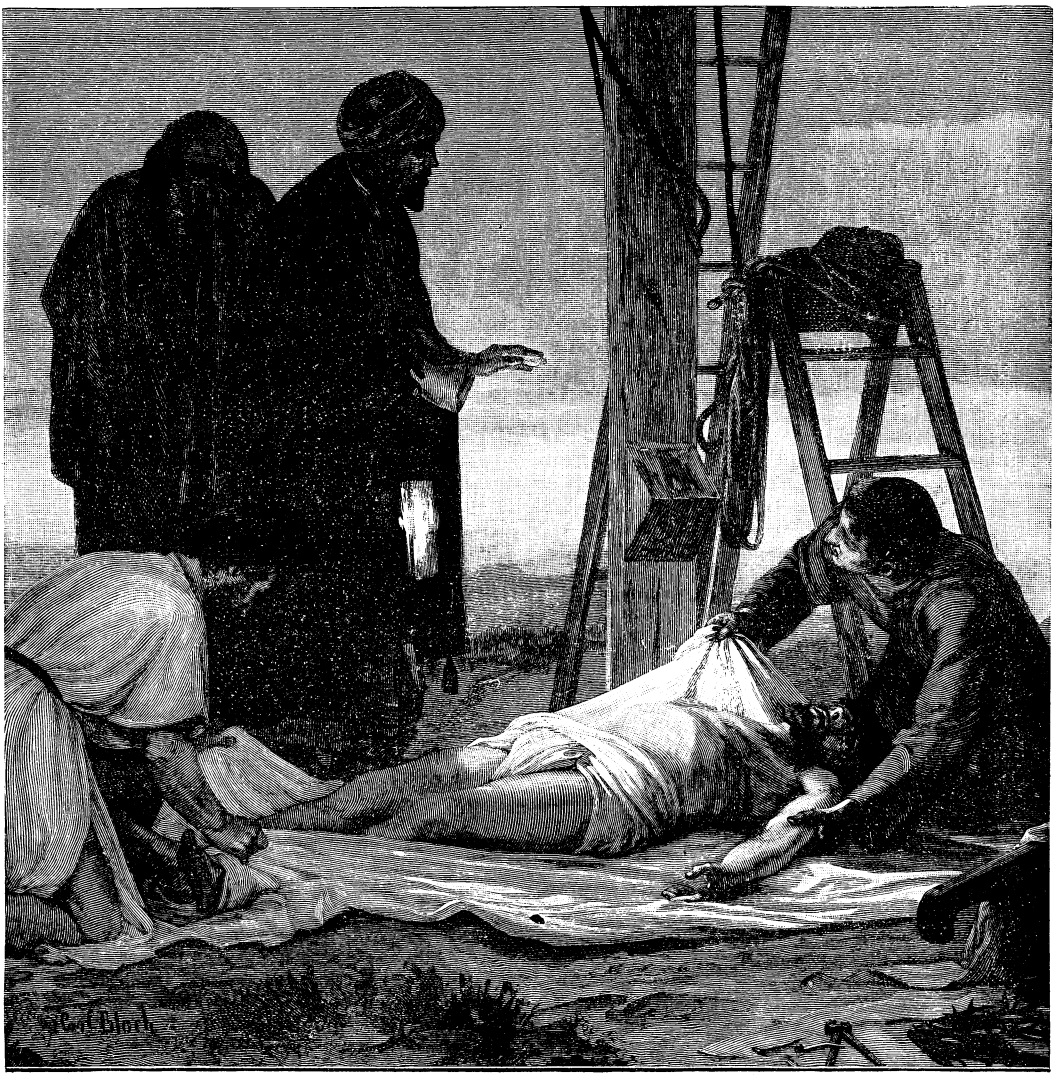
Par une coïncidence particulière, ce tombeau se trouvait creusé dans le roc, à quelques pas du Calvaire. Ayant donc descendu le corps de Jésus avec l'aide de quelques amis, il remit à la Mère des douleurs un linceul de fin lin pour qu'elle y enveloppât ce corps adoré; puis ils allèrent le déposer respectueusement dans ce sépulcre où personne n'avait encore été mis. Joseph en ferma l'entrée avec la lourde pierre tombale nommée *Golal*.

A peine achevait-il d'ensevelir son divin Maître, quand les archers du prince des prêtres se présentèrent pour l'arrêter. Joseph fut enfermé jusqu'au lendemain dans un cachot sans fenêtre ni soupirail; des gardes furent mis à la porte, et le sceau fut apposé sur la clé. Le lendemain, quand on ouvrit la porte, le prisonnier avait disparu.

Après la sanglante persécution où périt saint Etienne, Joseph d'Arimathie fut de nouveau arrêté, puis jeté dans une barque sans rame ni voile, avec Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, et plusieurs autres disciples. Le vent les poussa près de Marseille, sur les côtes de Provence.

D'après la tradition, Joseph d'Arimathie partit pour la Grande-Bretagne avec douze compagnons, en l'an 63, et il en fut un des premiers, sinon le premier apôtre.

Le roi barbare leur donna douze portions de terre, au diocèse de Batz, où fut fondé, plus tard, l'abbaye de Glastonbury. C'est là que la tradition place le tombeau de Joseph d'Arimathie. Le bienheureux disciple et ses compagnons construisirent un oratoire dédié à la Vierge Marie et fécondèrent, par leurs jeûnes et leurs prières,



Saint Joseph d'Arimathie préside à l'ensevelissement du Sauveur.

la semence évangélique qu'ils étaient venus apporter à ce lointain pays.

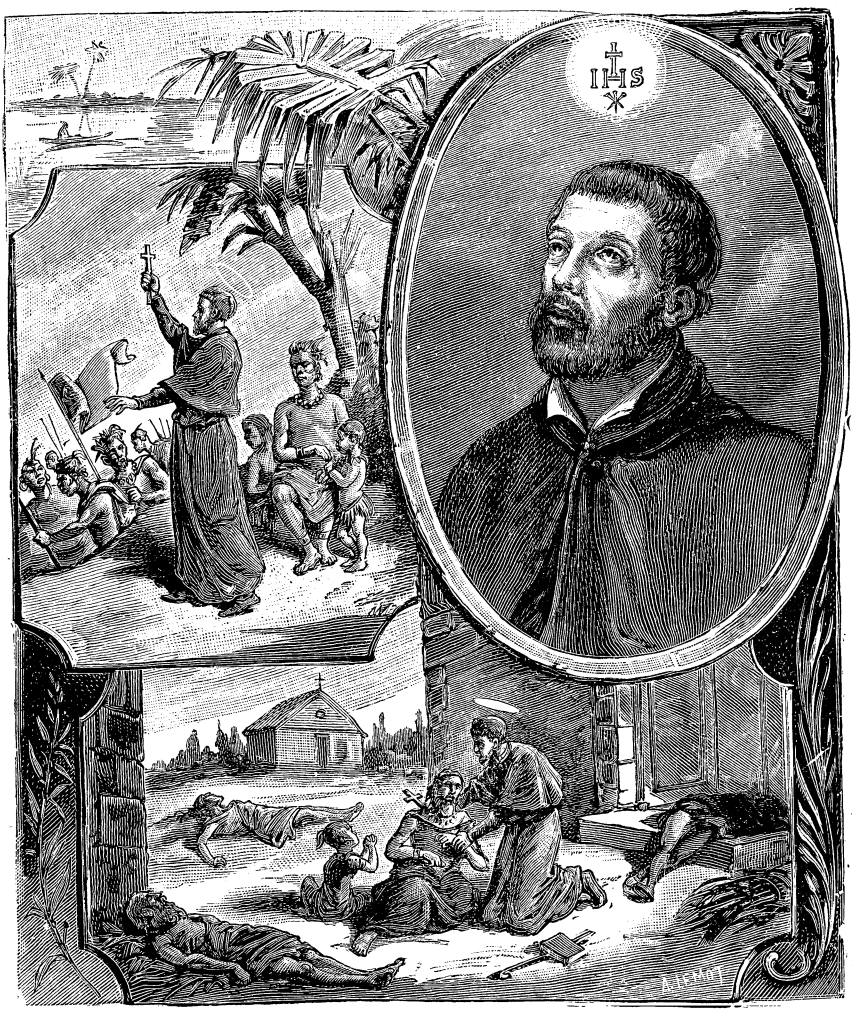
L'Angleterre célébrait le 25 juillet cette fête que le martyrologe romain place au 17 mars.

Les anciens ajoutent, de plus, que Joseph d'Arimathie avait apporté un des vases dans lequel avait été recueilli le Précieux Sang de Notre-Seigneur. Ce vase, appelé le Saint-Graal, a servi de thème à une foule de poèmes chevaleresques et de contes merveilleux.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER, JÉSUITE

APOTRE DES INDES ET DU JAPON

Fête le 3 decembre.



Le 15 août 1534, dans une chapelle souterraine de l'église de Montmartre, sept jeunes gens, à genoux au pied de l'autel, prononçaient les vœux de pauvreté et de chasteté. Ils s'engageaient en outre à faire le pèlerinage de Terre Sainte, pour assister les chrétiens soumis au joug de Mahomet, et, dans le cas où ce projet ne pourrait se réaliser, à se rendre à Rome, pour y mettre leur volonté et leur cœur au service de l'Eglise. Telle fut l'origine de la Compagnie de Jésus.

Parmi ces généreux chrétiens, embrasés du désir de procurer la gloire de Dieu, était François-Xavier, né au château de Xavier, dans la Navarre, le 7 avril 1506. Don Jean de Jasso, son père, conseiller de Jean d'Albret, avait épousé Marie d'Azpilcueta qui appartenait à l'illustre maison des Xavier. François, le plus jeune de leurs fils, hérita de ce nom (1).

(1) La Navarre était alors indépendante; elle allait bientôt devenir française.

Doué d'un caractère doux et complaisant, il passa son enfance au milieu des siens, se faisant chérir de tous ceux qui l'approchaient. Tandis que ses frères se livraient aux jeux guerriers de l'époque, lui étudiait avec ardeur. Aussi, à peine eut-il atteint sa dix-huitième année, que ses parents l'envoyèrent à l'Université de Paris.

Il entra au collège de Sainte-Barbe pour y suivre le cours de philosophie. Là, sa vive intelligence et son assiduité à l'étude le secondèrent si bien, qu'au bout de peu de temps, il fut reçu *maître-ès-arts* et jugé digne d'enseigner au collège de Beauvais.

Jeune et brillant, François vit bientôt sa chaire entourée d'écoliers avides d'écouter ses leçons. Sa vanité, agréablement flattée, se complut au milieu des applaudissements; mais Dieu veillait sur lui.

Ces succès, qui, en flattant son orgueil, pouvaient devenir pour Xavier une source de perdition, servirent au contraire à le désigner à

l'attention de l'homme chargé de lui montrer sa voie. Cet homme était Ignace de Loyola.

SAINT IGNACE ET XAVIER

Ignace était venu à Paris pour se perfectionner dans les lettres humaines. Pressé du désir de rassembler une compagnie d'hommes zélés et savants, il jeta les yeux sur le jeune Navarrais, son compatriote. Il fallait gagner son amitié. Tout d'abord, il loua ses talents naturels, applaudit en public à la subtilité de ses réponses, et, dans un moment où le jeune homme se trouvait gêné, lui offrit de l'argent qui fut accepté.

Désormais, le cœur de Xavier était à lui. Ignace en profite pour éclairer son âme. Faisant allusion aux grandeurs humaines après lesquelles soupirait son ami, il ne cesse de répéter : Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme?

Xavier, après de violents combats, se rendit enfin, et ce fut pour toujours.

Les vacances venues, il fit une retraite sous la conduite du Saint, avec une ferveur si grande qu'il passa quatre jours sans prendre aucune nourriture. Il en sortit avec le dessein d'être tout à Dieu, et nous avons vu comment il l'exécuta, le jour de l'Assomption de l'an 1534.

Deux ans après, tandis qu'Ignace réglait ses affaires en Espagne, Xavier et neuf de ses compagnons traversaient l'Allemagne, pour se rendre à Venise. C'est là que la Compagnie devait se réunir et s'embarquer pour la Terre Sainte. Durant ce long trajet, le jeune Saint se distingua par son esprit de mortification. Pour se punir de la vanité que lui avait inspirée autrefois son agilité à la course, il s'était serré les bras et les jambes avec de petites cordes. La fatigue de la marche fit enfler les jambes, et les cordes entrèrent si profondément dans les chairs, qu'un chirurgien, consulté par ses compagnons, déclara qu'on ne pouvait les retirer sans faire des incisions très douloureuses. Pleins de foi, les fils de saint Ignace se mirent en prières, et le lendemain les cordes étaient tombées.

Arrivé à Venise, notre Saint ne voulut point d'autre logement que l'hôpital des incurables. Il passait la journée à soigner les infirmités les plus repoussantes. Un de ses malades était affligé d'un ulcère horrible ; personne n'osait le servir. Xavier lui-même frémit en le voyant ; mais, domptant ce premier mouvement, il s'approche du malheureux, baise ses plaies et les panse avec amour.

Bientôt Ignace l'arrache à ces exercices de charité et l'envoie à Rome avec ses compagnons, implorer la bénédiction du Souverain Pontife sur leur voyage de Terre Sainte. Le Pape, après les avoir reçus avec une affection toute paternelle, leur conseille de renoncer à ce dessein à cause de la guerre qui est prête à éclater entre l'Occident catholique et la Turquie; mais, en même temps, il permet à tous de recevoir la prêtrise. Xavier revient donc à Venise où il est ordonné le jour de saint Jean-Baptiste, en 1537.

Pour mieux se préparer à la célébration de sa première messe, il se retire dans une cabane en ruines, près de Padoue. Là il fait une retraite de quarante jours, dans une solitude continuelle, exposé aux injures de l'air, couchant sur la dure, châtiant rudement son corps, et vivant de quelques morceaux de pain qu'il mendie aux environs. Ensuite il évangélise pendant deux mois les villages de la contrée.

Enfin, il dit sa première messe à Vicence avec une telle abondance de larmes, qu'il fit pleurer tous ceux qui y assistèrent.

A la suite de ces émotions et de ces fatigues, il tomba malade. Il demeura longtemps à l'hôpital, dans une chambre malsaine, avec des remèdes et des aliments si pauvres qu'il ne pouvait guérir. Mais Dieu sait dispenser les consolations au milieu des souffrances. Une nuit, tandis que François reposait sur son lit de douleurs, saint Jérôme lui apparut pour le réconforter et lui révéler la mission à laquelle Dieu l'appelait ; peu de temps après, Xavier, complètement rétabli, se remettait aux ordres de saint Ignace.

DÉPART POUR LES INDES

A cette époque, Jean III, roi de Portugal, obtint du Souverain Pontife deux religieux de la nouvelle Compagnie, Simon Rodriguez et Nicolas Bobadilla, pour porter l'Evangile dans les Indes Orientales. Le P. Bobadilla étant tombé malade, saint Ignace désigna pour le remplacer François-Xavier. On ne saurait exprimer la joie que lui causa cette décision. Il avait été souvent averti par des songes mystérieux qu'il devait être l'apôtre d'un monde d'idolâtres; désormais, il voyait clairement ce que la Providence exigeait de lui. Il en remercia Dieu avec effusion, et, après avoir reçu la bénédiction du Souverain Pontife et de saint Ignace, son supérieur, il partit de Rome avec l'ambassadeur de Portugal.

Comme il traversait la Navarre, l'ambassadeur, don Mascaregnas, lui proposa de passer au château de Xavier qui se trouvait peu éloigné de la route. Le Saint sentit son cœur ému à la pensée de revoir sa mère qu'il aimait avec tendresse, de saluer ses frères et ses amis au milieu desquels s'était écoulée son enfance. Mais songeant qu'un pareil sacrifice attirerait les bénédictions de Dieu sur son apostolat, il s'éloigna rapidement, comprimant le désir de son âme aimante, et don Mascaregnas fut si touché de cette abnégation qu'il résolut de se donner à Dieu.

Xavier trouva à Lisbonne le P. Simon Rodriguez qui l'avait devancé en prenant la voie de mer. Les deux religieux se logèrent à l'hôpital et, en attendant le jour du départ, ils se mirent à prêcher dans toute la ville. Leurs exercices produisirent des résultats si merveilleux que Jean III, ne pouvant se séparer de deux hommes qui transformaient son royaume, demanda au pape la faveur de les conserver auprès de lui. Il fut décidé que Simon Rodriguez resterait à Lisbonne et que Xavier partirait seul pour les Indes. C'est ainsi qu'à travers tant d'événements, le doigt de Dieu conduisait notre Saint vers sa mission.

La flotte mit à la voile le 7 avril 1541 sous le commandement du vice-roi des Indes, Alphonse de Souza. Saint François-Xavier, pourvu d'un bref qui le nommait nonce du Pape pour tout l'Orient, dut monter sur le vaisseau-amiral malgré ses protestations d'humilité.

Son voyage fut un continuel apostolat. Il prêchait sans cesse les matelots, leur faisait le catéchisme, et dans leurs maladies leur rendait les services les plus humbles. A Mozambique, à Mélinde, où la flotte fit relâche, il continua ses prédications avec tant de succès, que les habitants, encore plongés dans les ténèbres de l'idolatrie, pleurèrent en le voyant remonter sur son vaisseau. Enfin, il arriva en vue de Goa, alors capitale des Indes; ce fut avec des larmes de joie qu'il salua cette terre promise après laquelle

il soupirait depuis si longtemps. C'était le 6 mai 1542

A son arrivée, il trouva la colonie dans un état déplorable. Les Portugais, livrés aux passions les plus honteuses, donnaient aux idolâtres un mauvais exemple qui empêchait toute conversion. Le saint religieux en versa des larmes devant Dieu, mais il ne se découragea point.

Le matin, il servait les malades et visitait les prisonniers. Puis, une clochette à la main, il parcourait les rues de Goa, rassemblant autour de lui les enfants et les esclaves pour les instruire. A leur tour, les pères de famille furent attirés, et la parole du Saint retentit dans tous les cœurs. Au bout de quelque temps, la ville était changée.

De l'autre côté de la péninsule des Indes, la nation des Palawars (pêcheurs de perles), après avoir reçu le baptême, était retombée dans l'idolâtrie, faute de secours religieux. Emu de compassion, François se dit : « Ici, ma mission est terminée; c'est là que Dieu m'appelle. » Et il reprend la mer. En chemin, il se donne des peines infinies pour traduire le catéchisme en langue malabare, et, à peine arrivé, on le voit enseigner dans tous les villages la doctrine de Jésus-Christ. Les enfants le suivent, répétant après lui le *Credo* et le *Salve Regina*, et les pécheurs se convertissent en grand nombre.

La ferveur de cette chrétienté renaissante était admirable. Xavier, écrivant à saint Ignace, avoue lui-même qu'il manque de termes pour s'exprimer. Il ajoute qu'à force de baptiser il ne pouvait plus lever le bras, et que la voix lui manquait en redisant tant de fois le symbole des Apôtres. Il baptisa ainsi plus de quarante mille idolâtres.

Chose étonnante! Il n'y eut jamais plus de malades dans la côte de la Pêcherie que pendant le séjour de notre Saint. Il semblait que Dieu lui réservât l'occasion d'opérer des miracles, afin de rendre la vérité plus sensible aux yeux de ces populations ignorantes. Le procès de sa canonisation fait mention de quatre morts auxquels il rendit la vie, et d'innombrables guérisons qu'il opéra par la force de ses prières.

Un jour, tandis qu'il prêchait, on vient l'appeler au secours d'un malheureux possédé du démon. L'homme de Dieu, ne voulant pas quitter son instruction, se contente d'envoyer quelques jeunes chrétiens avec une petite croix qu'il détache de son cou. Les enfants arrivent près du démoniaque et se rangent autour de lui en chantant les prières de l'Eglise. Puis, sans s'effrayer de ses contorsions ni de ses menaces, ils le forcent à baiser la croix, et, sur le champ, l'esprit impur est chassé.

Ces miracles éclatants firent admirer Xavier des brahmes eux-mêmes. Passant près d'un de leurs monastères, il vit venir à lui plusieurs de ces philosophes. Après les avoir reçus avec bonté, il leur posa cette question :

« Que faut-il faire pour être bienheureux après sa mort? »

Il se regardèrent un moment sans répondre. Enfin, le plus âgé d'entre eux prit la parole, et dit d'un ton grave :

« Deux choses conduisent l'âme à la gloire : l'une de ne point tuer de vaches, l'autre de faire l'aumône aux brahmes. »

Les autres d'applaudir en entendant cet oracle. Un aveuglement aussi étrange toucha le Saint de compassion, et les larmes lui vinrent aux yeux. Il se leva tout à coup, et en quelques mots esquissa à ces ignorants les principaux traits de la religion. Les brahmes s'écrièrent aussitôt que le Dieu des chrétiens était le Dieu véritable. Mais, lorsque Xavier, heureux de ce succès inespéré, leur parla d'embrasser la vraie foi, ils répondirent ce que répondent aujourd'hui les chrétiens faibles et intéressés : « Que dira le monde? que deviendront nos familles? » Le Saint se retira, désolé de n'avoir pu en ramener qu'un seul à Jésus-Christ.

Il y avait plus d'un an que Xavier travaillait à la conversion des Palawas. La moisson était si abondante qu'il crut devoir partir pour Goa, afin d'en ramener des coopérateurs. Il ne tarda pas à revenir plus ardent que jamais à la conquête des âmes. Dans le royaume de Travancor, on le vit baptiser en un jour des villages entiers. Il prêchait souvent dans la plaine à cinq ou six mille personnes assemblées, et, suivant la relation d'un jeune Portugais qui l'avait suivi, parlait la langue du pays sans jamais l'avoir apprise.

Un jour les Badages, peuple sauvage et vivant de rapines, firent une incursion sur le territoire de Travancor. La population effrayée s'enfuit à leur approche. Seul, Xavier, tenant en main son crucifix, s'avance vers ces barbares. A sa vue, les chefs s'arrêtent saisis de terreur. Le Saint les somme alors, au nom du Dieu vivant, de rebrousser chemin, et aussitôt, comme poussés par une force invisible, ils prennent la fuite.

Cependant, la réputation du saint missionnaire allait toujours croissant. De toutes parts, on réclamait sa présence. Docile à ces appels, Xavier parcourut successivement l'île de Manar, Malacca et les Moluques.

C'est en traversant cet archipel qu'il perdit son crucifix en le plongeant dans la mer pour apaiser une furieuse tempête. Le lendemain, comme il se promenait sur le rivage, il vit un crabe s'avancer vers lui, tenant dans ses pinces la precieuse image. Le Père se mit à genoux pour la recevoir, et, prosterné sur le sable, il remercia Dieu.

L'APOTRE DU JAPON

Saint François-Xavier rencontra à Malacca un noble Japonais nommé Anger, qui, après une jeunesse fort troublée, avait cherché parmi les bonzes (moines païens de son pays) une paix que ceux-ci furent impuissants à lui procurer. Il entendit parler du P. Xavier et, conduit à Malacca par une suite de circonstances providentielles, il courut se jeter à ses pieds. Le bon Père l'accueillit avec tendresse, et lui parla avec une si douce persuasion que le Japonais résolut de s'attacher à lui. Il le suivit, en effet, à Goa, et reçut le baptême sous le nom de Paul de Sainte-Foi.

Ce n'était pas assez pour notre Saint d'avoir mérité le nom d'apôtre des Indes. L'exemple du nouveau chrétien qu'il venait de donner à Jésus-Christ, lui prouvait qu'au delà des mers un autre champ s'offrait à son zèle. Il résolut donc d'aller prêcher l'Evangile au Japon, et le 15 août de la même année, il abordait à Cangoxima ville importante de cette contrée.

Grâce à Paul de Sainte-Foi, Xavier fut sur-le-champ mis en relation avec le roi de Saxuma qui lui permit d'annoncer la foi à ses sujets. Tout d'abord, les bonzes cherchèrent à le perdre dans l'esprit du peuple, mais il déjoua sans peine leurs calomnies par la sainteté de sa vie et par les miracles qu'il ne cessait d'opérer.

Tantôt c'est un enfant tout difforme qu'il rend sain et beau à sa mère, un lépreux dont il guérit en même temps l'âme et le corps; tantôt c'est une jeune fille qu'il ressuscite, comme autrefois

Notre-Seigneur ressuscita la fille du centenier en disant à son père : « Allez, votre fille est en vie. » Un jour, il rencontre des pêcheurs qui, après une journée pénible, n'ont encore rien pris. Il leur conseille de jeter de nouveau leurs filets, et ils prennent tant de poissons que leur barque est près de couler. La mer de Cangoxima fut depuis très poissonneuse.

Ces miracles ne désarmèrent point les bonzes. A force de calomnies, ils décidèrent le roi de Saxuma à chasser saint François. Le saint missionnaire poursuivit donc sa route vers Méako, capitale de l'empire du Japon, où sa parole rencontra de grandes résistances.

Mais, au royaume de Firando, Dieu lui envoya un secours inattendu de la part des Portugais.

François, apprenant que le commerce venait d'amener quelques navires de cette nation catholique dans un port japonais voisin, alla les visiter. Le missionnaire fut reçu par mille acclamations de joie et au bruit du canon. Le roi de Firando, effrayé, croit ses Etats menacés et envoie en toute hâte un courtisan s'informer exactement de ce qui se passe.

Celui-ci revient bientôt rassurer son maître. « Ce n'est pas pour faire la guerre, dit-il, que les Portugais tirent aujourd'hui le canon ; mais pour témoigner leur allégresse.

— Et d'où leur vient donc tant de joie ?

— Ce qui réjouit leur cœur, c'est que le grand bonze d'Europe, qui fait tomber la pluie sur la terre et fait venir le poisson dans la mer, ce bonze, qui redonne la vie quand on est mort et la santé quand on est malade, ce bonze chrétien dont le Dieu est si puissant, est arrivé au port dans une barque du pays. Les Portugais l'ont reconnu de loin, ils ont tiré le canon, ils ont poussé de grands cris de joie, ils ont sonné toutes les trompettes, hissé tous leurs pavillons; ils ont embrassé le bonze en pleurant et en riant. On croirait qu'ils n'ont pas toute leur raison, si on ne savait que ce grand bonze est un dieu et qu'on ne peut trop faire pour lui. »

Le roi exprima aussitôt le désir de voir ce bonze extraordinaire. Les Portugais, enchantés d'avoir l'occasion de montrer aux païens la vénération qu'ils avaient pour le missionnaire du vrai Dieu, voulurent faire cortège à Xavier. Escorté de tous les soldats des équipages, les drapeaux en tête, au son des trompettes et entouré des officiers et des capitaines en grand costume, le saint Jésuite traversa les rues de Firando et se rendit à la cour, où le roi le reçut avec les plus grands honneurs et lui accorda toute liberté pour prêcher la religion dans ses Etats. — Plût à Dieu que les Européens fussent ainsi partout les vrais enfants de Dieu et les dignes représentants de la civilisation chrétienne.

Les Portugais avaient donné à Xavier une petite horloge et quelques autres curiosités d'Europe. Le missionnaire, arrivé dans le royaume d'Amanguchi, s'empressa d'envoyer ces objets au roi du pays, en sollicitant une audience. Le roi, ravi de la beauté du présent, fit aussitôt porter au missionnaire une somme considérable. Mais Xavier la refusa.

— C'est étrange, dit le roi, les bonzes d'Europe refusent l'argent, et les nôtres n'en ont jamais assez!

Admis à l'audience du prince, Xavier lui dit : — Toute la faveur que je sollicite, c'est la permission de prêcher la religion de Jésus-Christ dans vos Etats, car nul homme ne peut être sauvé que par elle

Le roi offrit au missionnaire pour sa demeure une ancienne bonzerie inhabitée. Deux fois le jour Xavier y prêchait à la foule qui se pressait pour l'entendre. Et pendant tout le reste de la journée, il répondait aux mille questions que ses auditeurs lui adressaient. Bonzes, noblesse, gens du peuple, tout le monde accourait. Le Saint avait à peine le temps de prendre un peu de nourriture. Cependant, il ne négligea jamais de réciter avec ferveur l'office divin, et les heures de la nuit lui apportaient le recueillement de la prière.

Les questions et les objections des lettrés du pays étaient souvent aussi étranges que nombreuses. Le Saint les écoutait avec sa douceur et sa patience accoutumées; et, merveille unique peut-être, dans les annales des saints, par une seule réponse, il satisfaisait à dix ou douze questions faites sur des sujets différents. De même, quand il prêchait, il était également bien entendu des Japonais et des Chinois dont il ignorait la langue. Grâce à tant de prodiges, une chrétienté florissante s'établit au sein de cette ville, livrée hier encore à l'idolâtrie et à l'impureté.

FRANÇOIS MEURT EN FACE DE LA CHINE

Cependant, les affaires de la Compagnie rappelèrent le Père dans les Indes. Il quitta le Japon en 1551, et, après avoir échappé à une horrible tempête, il rentra dans Goa avec un nouveau dessein bien arrêté, celui d'aller conquérir la Chine à Jésus-Christ.

En effet, deux mois après, ayant tout disposé comme s'il ne devait plus revenir, il reprenait la mer. Il s'arrêta à l'île de Sancian, en face de Canton. Là, tandis qu'il cherchait le moyen de pénétrer en Chine, il tomba gravement malade. On le transporta sur le vaisseau, afin de le soigner, mais l'agitation des eaux, en redoublant son mal de tête, l'empêcha de se livrer à l'oraison, il demanda à être rapporté à terre.

Le saint religieux resta longtemps étendu sur le sable du rivage, exposé au vent du nord, très vif à cette époque de l'année. Il serait mort privé de tout secours si un Portugais, nommé Georges Alvarez, pris de pitié, ne l'eût recueilli dans une mauvaise cabane.

Il demeura quinze jours en proie aux plus grandes souffrances, mais soutenu en même temps par la grâce de Dieu. Souvent, ne pouvant supporter l'abondance des consolations célestes, il était obligé d'entr'ouvrir son habit, comme pour donner de l'air à sa poitrine et alors il s'écriait : « C'est assez, Seigneur, c'est assez; épargnez mon pauvre cœur. » Enfin, le vendredi 2 décembre, il sentit approcher ses derniers moments.

Les yeux baignés de larmes et tendrement attachés sur son crucifix, il prononça d'une voix claire ces paroles : *J'ai espéré en vous, ô mon Dieu! et je suis assuré de n'être jamais confondu!* » Et, tandis que son visage s'illuminait d'une joie céleste, son âme s'envola vers les cieux. Il était âgé de quarante-six ans.

Deux mois et demi après son décès, son corps fut retrouvé sans aucune corruption, quoiqu'on l'eût enseveli dans la chaux vive, pour qu'il se consumât plus rapidement. On le transporta à Goa. La résurrection de vingt-sept morts et une infinité de prodiges ont illustré sa mémoire. Son bras qui a baptisé tant d'infidèles, est vénéré, dans l'église du Gesù à Rome.

SAINTE BIBIANE OU VIVIENNE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 2 décembre.

Sainte Bibiane, refusant de renoncer à Jésus-Christ, est battue avec des fouets armés de pointes, jusqu'à ce qu'elle expire.

Bibiane naquit à Rome d'une famille aussi illustre par sa foi et par sa piété chrétienne que par la noblesse de son rang. Son père Flavien, préfet de Rome, fut jeté en prison sous l'empereur Julien l'apostat. Ce suppôt de Satan, dont la persécution hypocrite avait quelques-uns des caractères de celle que l'Église subit aujourd'hui, essayait de ressusciter le culte des idoles officiellement abandonné depuis la victoire de Constantin. Flavien s'était opposé à l'impiété tyrannique de Julien, qui le fit marquer au front d'un fer rouge comme un esclave et le relégua dans la Toscane; c'est là que ce vaillant confesseur du Christ termina sa longue agonie.

Cependant, à Rome, son épouse Dafrosa, et ses deux filles Bibiane et Démétrie restaient exposées aux coups du tyran.

Julien les enferma dans une maison pour les laisser mourir de faim ; mais ce supplice parut trop lent au persécuteur qui fit trancher la tête à Dafrosa.

Apronien, préteur de Rome, confisqua tous les biens de cette noble famille, mais ne relâcha rien des rigueurs qu'il exerçait contre les deux vierges Bibiane et Démétrie. On les jeta d'abord dans une étroite prison espérant que la faim parviendrait à dompter ces courages que ni les menaces ni les flatteries ne pouvaient vaincre.

Dans la prison Dieu renouvela le miracle opéré en faveur des jeunes Hébreux qui refusèrent de se nourrir des viandes offertes aux idoles, Bibiane et Démétrie sortirent du cachot plus fortes et d'une santé plus florissante que jamais.

Apronien les fit alors comparaître à son tribunal: « Craignez, leur dit-il, une mort honteuse et cruelle. — Apronien, dirent-elles, les biens de ce monde et la vie ont perdu pour nous tous leurs attraits, nous ne soupirons qu'à la possession de Jésus notre céleste Epoux; oui, plutôt mille morts que de violer la foi que nous lui avons jurée » A ces mots Démétrie tomba aux pieds de sa sœur et son âme, blanche colombe, s'envola vers les célestes parvis.

Bibiane continua à gravir la voie douloureuse qui mène au ciel. Apronien la livra aux mains d'une femme de mauvaise vie qui essaya de la pervertir. Elle employa d'abord contre la jeune chrétienne la douceur et les promesses, elle feignit de lui témoigner une amitié dévouée, bientôt elle eut recours aux menaces, enfin elle vint aux coups et aux mauvais traitements.

Bibiane résista à toutes ses inventions et resta fidèle à son innocente fidélité à Jésus-Christ.

La méchante femme, à bout de ressources, alla déclarer au préfet qu'avec Bibiane elle perdait sa peine.

Apronien exaspéré donna l'ordre de frapper l'héroïque chrétienne jusqu'à ce qu'elle rendît l'esprit. Bibiane fut donc attachée à une colonne et les bourreaux, avec des fouets armés de pointes de fer, s'acharnèrent sur son corps virginal jusqu'à ce qu'elle s'affaissât mourante à leurs pieds.

Elle expira dans cet horrible supplice le deux décembre 363.

Sa dépouille mortelle fut jetée à la voirie pour y être dévorée par les chiens, mais la puissance de Dieu les tint éloignés. Le corps de la vierge martyre resta intact. Deux jours après, un courageux et saint prêtre nommé Jean, réussit à s'en emparer et lui donna la sépulture, près des restes de sa mère Dafrosa et de sa sœur Démétrie.

Après les persécutions, une dame romaine nommée Olympie, fit construire une petite église en son honneur sur l'emplacement même du palais de son père. Cette église se voit encore dans la campagne de Rome, elle a été très artistement restaurée en 1625 sous le pape Urbain VIII ; les murs en sont couverts de belles fresques dues au pinceau de Ciampelli et de Pierre de Cortone, qui rappellent la vie et le martyre de la Sainte. Les reliques de sainte Bibiane, de sainte Dafrosa et de sainte Démétrie reposent sous l'autel dans une magnifique urne d'albâtre oriental. Au-dessus de l'autel est une belle statue de la Sainte en marbre blanc, œuvre du célèbre Bernin. On voit encore dans cette église un souvenir bien précieux ; c'est une colonne de marbre rouge antique à laquelle la martyre fut attachée pour être flagellée. Le 2 décembre, l'insigne chapitre de Sainte-Marie-Majeure vient y célébrer les saints offices avec une grande solennité.

Sainte Bibiane est la patronne de Séville en Espagne.

LES SAINTS MARTYRS

HIPPOLYTE, EUSÈBE, MARCEL, MAXIME, ADRIAS, PAULINE, NÉON ET MARIE

Fête le 2 décembre.

ERMITE ET APOTRE

Hippolyte, d'une noble famille de Rome, se retira jeune encore dans la solitude pour se donner tout entier à la contemplation et à l'étude des Saintes Lettres.

Sa réputation de sainteté devint bientôt universelle parmi les chrétiens de la ville éternelle, et l'on vit les néophytes venir nombreux auprès de sa grotte y puiser les enseignements de la Sainte Ecriture. Le Saint se prêtait volontiers à leurs pieux désirs, et ses lèvres, parlant de l'abondance du cœur, versaient dans l'âme des nouveaux convertis les clartés de la foi et la force qu'inspire la parole de Dieu.

Quand l'instruction des catéchumènes était terminée, Hippolyte les conduisait au saint évêque Etienne qui purifiait leurs âmes dans les eaux saintes du baptême. Mais la lumière ne peut rester sous le boisseau, ses rayons jaillissent et se répandent au dehors.

Une accusation fut portée au préfet de la ville : Hippolyte, lui dit-on, professe la religion chrétienne et s'en montre un des plus zélés propagateurs. A cette nouvelle, le Saint comprit qu'on attenterait bientôt à sa vie, et que les jours de persécution allaient recommencer.

Il prévint l'évêque Etienne, qui réunit les chrétiens confiés à ses soins et leur adressa ces paroles : « Mes fils bien-aimés, écoutez-moi, pauvre pécheur, faisons le bien puisque Dieu nous en donne le temps. Souvenons-nous des paroles de Notre-Seigneur : Que chacun prenne sa croix et me suive, car celui qui aime cette vie mortelle plus que la vie éternelle perdra l'une et l'autre. Mais ne pensons pas à nous seulement ; que ceux dont les parents et amis sont infidèles les pressent de se jeter dans les bras du Christ. »

Hippolyte s'avança alors vers l'évêque et lui dit : « Père, répandez, je vous en conjure, votre bénédiction et vos prières sur ma sœur Pauline, son époux Adrias et leurs jeunes enfants que le démon de l'idolâtrie tient encore dans ses fers.

— Allez, mon fils, reprit l'évêque, et mandez auprès de vous ces jeunes enfants, Dieu aura pitié de leur âge, il leur tient en réserve de grandes grâces. »

SAINT HIPPOLYTE CONVERTIT SES PARENTS

Le Saint obéit à l'ordre de l'évêque. Il fit venir auprès de lui sa sœur qui amena ses deux enfants. Son époux la suivit peu après. Alors Hippolyte les pressa de renoncer au culte des idoles et d'embrasser la foi de Jésus-Christ.

Pauline s'irrita contre son frère. « Quelle est cette religion, dit-elle, qui ne présente à ceux qui l'embrassent que des supplices, des affronts et la mort la plus infâme ; non, jamais un Dieu mort sur un gibet, ne sera l'objet de mes adorations ! » et elle s'éloigna.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE — LA LUMIÈRE DE LA FOI

Hippolyte, la tristesse dans l'âme, vit sa sœur s'éloigner. Mais il espérait en Celui qui sonde les cœurs et les reins et qui tient la volonté humaine dans sa main. Il tombe à genoux et fait cette prière : « Seigneur, par les mérites de votre sang, déchirez le voile qui empêche votre lumière de pénétrer jusqu'à ces âmes. »

La nuit suivante des parents chrétiens apportèrent leur enfant paralytique au prêtre Eusèbe qui demeurait avec saint Hippolyte et partageait ses études et ses prières. Le ministre sacré lui conféra le baptême. A peine l'onde sainte eut-elle purifié cette âme que les membres du petit enfant prirent leur vigueur naturelle et il se leva bénissant le Seigneur.

Adrias et Pauline eurent bientôt connaissance du miracle qui s'était opéré. Ils revinrent auprès d'Hippolyte, mais leur cœur était complètement changé. Ils se jettent à ses pieds et lui demandent le baptême. Le Saint les instruit, et peu de temps après, le saint pape Etienne, assisté du prêtre Eusèbe et du diacre Marcel, leur confère le sacrement de baptême, au milieu des prières et de la joie de la petite communauté de chrétiens témoins de cette fête.

FUREUR DE L'EMPEREUR VALÉRIEN — UN ESPION CONVERSION SURPRENANTE

Ornés des dons de la grâce et remplis d'une force et d'une ardeur divines, Adrias et Pauline vendirent leurs biens et, se dépouillant complètement de leurs richesses, les distribuèrent aux pauvres. La ville de Rome toute entière connut bientôt leur conversion. Qui, en effet, en dehors des disciples d'un Dieu crucifié qui promettant de trésors dans un monde à venir, qui, disait-on, est assez insensé pour fouler aux pieds comme une vile poussière, honneurs, richesses et plaisirs ?

L'empereur Valérien, l'un des plus violents persécuteurs des chrétiens, mais dont la main de Dieu devait foudroyer bientôt l'orgueil, Valérien qui, fait prisonnier par Sapor, roi des Perses, sera contraint par son vainqueur de courber le dos et de lui servir de marchepied pour monter à cheval, ne songeait alors qu'à traquer les chrétiens. Il promit la moitié des biens que possédaient Adrias et son épouse, à celui qui les amènerait à son tribunal.

Maxime, un des officiers du palais, attiré par l'appât qui était offert, eut recours à la ruse pour se saisir des chrétiens. Déguisé en mendiant, les vêtements en lambeaux, les cheveux et la barbe en désordre, appuyé sur un méchant bâton qui soutenait mal ses membres courbés et son pas chancelant, il se dirigea vers le mont Cœlius. Adrias et les autres chrétiens, pour se rendre à la solitude d'Hippolyte, passaient par ce chemin. Maxime les voyant approcher, s'avance vers eux et leur dit : « Par Jésus-Christ en qui je crois, ayez pitié de mon indigence et venez à mon secours! — Suis-nous, répondit Adrias », et il le conduisit à sa maison.

A peine en ont-ils franchi le sol, que le démon s'empare du pauvre officier ; il pousse des cris affreux, ses membres tremblent et tout son corps ruisselle de sueur. « Hommes de Dieu, s'écrie-t-il, je suis un traître et je venais pour vous livrer à l'empereur. Ayez pitié de moi, je vois à mes pieds une fournaise ardente ; que votre prière, je vous en conjure, m'empêche d'y tomber ! »

Les chrétiens se jettent à genoux, ils invoquent le Christ, et Maxime est aussitôt délivré du démon. « Périssent, s'écrie-t-il, périssent les adorateurs des faux dieux ; je crois vraiment en Jésus-Christ et je demande le baptême. »

On le conduisit au bienheureux évêque Etienne qui l'instruisit, le baptisa et lui permit de rester quelque temps auprès de lui.

Cependant Valérien, inquiet de l'absence de Maxime, demande ce qu'il est devenu. On lui apprend qu'il s'est fait chrétien. « Qu'on s'empare de lui, dit le prince, et qu'il paraisse à mon tribunal. »

Les gardes obéirent et Maxime fut conduit en présence de l'empereur. « Est-ce ainsi, lui dit le prince, que tu es aveuglé par l'or des chrétiens et que tu te laisses prendre à leurs fallacieuses promesses ?

— Prince, répond Maxime, vous dites vrai ; jusqu'ici j'étais aveuglé, mais désormais mes yeux sont ouverts.

— Quelle est donc la lumière qui a brillé pour toi ?

— C'est la foi de Jésus-Christ qui éclaire mon âme. »

A ces mots, la fureur de Valérien ne connaît plus de bornes, et sans prolonger un interrogatoire où le confesseur de Jésus-Christ montre tant de courage, il le fait précipiter dans le Tibre.

SIX CHRÉTIENS ARRÊTÉS

Après cette exécution, semblable au tigre dont la vue du sang ne fait qu'exciter la cruauté, Valérien envoya une troupe de soixante soldats pour s'emparer des chrétiens qui étaient sous la direction d'Hippolyte. Le prêtre Eusèbe, Adrias, Pauline son épouse et leurs deux enfants, qui portaient depuis leur baptême les noms de Néon et de Marie, tombèrent aux mains des soldats. On les charge de chaînes et on les traîne au tribunal. Un diacre, nommé Marcel, rempli d'une ardeur toute surnaturelle, osa, en pleine audience, reprocher au juge sa cruauté impie et sacrilège. Il fut aussitôt saisi et prit rang parmi les glorieux confesseurs.

L'interrogatoire commence.

« Quel est ton nom, dit le juge Secundianus, en s'adressant à Eusèbe, et pourquoi troubles-tu la cité ?

— J'ai pour nom Eusèbe, répondit-il, et je suis prêtre.

— Qu'il s'éloigne, reprend le juge. »

Adrias alors est introduit.

« Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Adrias.

— D'où te viennent les richesses que tu possèdes et de quel droit, dis-moi, les consacres-tu à séduire le peuple ?

— Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, ces biens sont le fruit du labeur de mes pères.

— Mais pourquoi employer ton patrimoine à la ruine des autres.

— Je le dépense, dit Adrias, pour le bien de mes enfants et ma propre utilité, loin de m'en servir pour tromper le peuple.

— Où est ton épouse et tes enfants dont tu viens de parler ?

— Ils sont là avec moi, prisonniers.

— Qu'on les amène, dit le juge. »

Pauline, son fils Néon et sa fille Marie furent introduits; Marcel et Hippolyte entrèrent avec eux. Le juge, Secundianus, leur demande leur nom, puis fait sortir Pauline et ses deux enfants. « Indique-moi où sont tes trésors, dit-il en s'adressant à Adrias, sacrifie aux dieux et vous aurez tous la vie sauve ; si tu refuses, vous périrez tous dans les tourments. — Trêve de vains conseils, répondit Hippolyte, nous avons trouvé maintenant la vérité. — Et comment donc la trouve-t-on, la vérité ? — Il faut abandonner les idoles, croire en Dieu roi du ciel et maître des abîmes, et en Jésus-Christ, Fils de Dieu. »

Après cette belle profession de foi, le juge donna l'ordre de jeter les martyrs dans la prison Mamertine, si glorieuse déjà par le séjour du Prince des apôtres.

LES TOURMENTS — MARTYRE DE SAINTE PAULINE
SAINT EUSÈBE ET SAINT MARCEL ONT LA TÊTE TRANCHÉE

Trois jours après, on remarquait près du tribunal un grand déploiement de forces. Les instruments de supplice étaient nombreux, chevalets, torches embrasées, fouets armés de fers, tenailles rougies au feu. Quels étaient donc les malfaiteurs qui s'étaient attirés la colère implacable de l'empereur? quel forfait méritait une vengeance si terrible et un châtiment si rigoureux? Et l'on vit s'avancer un homme le front haut, l'air noble et dont la conscience calme et sereine semblait se refléter sur son visage; une noble matrone, cachée sous un long voile, accompagnée de deux timides enfants, marchait après lui; trois vieillards à la figure austère fermaient ce mystérieux cortège; mais la foule comprit bientôt.

« Adrias, dit le juge, j'ai fait allumer le brasier aux pieds de la statue de Pallas, jetez quelques grains d'encens dans le feu et vos chaînes tomberont aussitôt. »

Le refus le plus formel accueille cette demande. Le juge ne peut plus contenir sa fureur. De vigoureux bourreaux saisissent les fouets armés de fer et font pleuvoir une grêle de coups sur les épaules des martyrs,

Pauline est frappée avec tant de cruauté qu'elle tombe morte aux pieds du bourreau.

Les anges emportèrent son âme dans le ciel mais son corps fut jeté au loin. Une main pieuse l'ensevelit à l'endroit où les chrétiens avaient coutume de se réunir. Cette mort suspendit le supplice. Le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel furent conduits auprès de l'amphithéâtre, « à la pierre du crime » (*ad petram sceleratam*), leur tête glorieuse tomba sous le fer du bourreau. Les chrétiens leur choisirent une sépulture sur la voie Appienne.

ENFANTS DIGNES DE LEUR PÈRE

Sécundianus, poussé par la soif des trésors, continue son interrogatoire. « — Où sont, dit-il à Adrias, les richesses que tu détiens? — J'ai distribué mes biens aux pauvres, je n'ai pour toute richesse que mon âme que je ne veux pas perdre; exécute les ordres que tu as reçus. »

Le juge cruel fait attacher au chevalet Néon et sa sœur et ordonne le supplice sous les yeux de leur père. Adrias, avec un courage surhumain, que la foi seule inspire, ne cesse de répéter à ses enfants : « Soyez forts, montrez-vous constants. » Et les petits martyrs quand leurs os craquaient et que leurs membres tombaient en lambeaux, au lieu de gémir et de crier, répétaient avec amour et confiance cette humble prière: « O Christ Jésus, venez à notre secours. »

Adrias et Hippolyte furent torturés à leur tour. Le bourreau leur appliqua des lames de fer rougies au feu. Au milieu du tourment, Hippolyte dit au juge « Accomplis ton œuvre, cruel, nous sommes ici comme à un festin qui n'aura point de fin. — Qu'on prenne Néon et sa sœur, dit le juge, et qu'on leur tranche la tête. » La sentence reçut sur le champ son exécution. Les deux dépouilles saintes furent recueillies avec respect et déposées dans un sépulcre des catacombes, près de la voie Appienne.

LE DERNIER COMBAT — CONSOMMATION DU SACRIFICE

Le glaive ensanglanté venait de moissonner les deux plus tendres épis de cette gerbe offerte au Seigneur, Adrias et Hippolyte restaient seuls dans la lice; Secondianus, le juge impie, avertit Valérien.

Huit jours après les deux confesseurs comparaissent au tribunal. Un héraut les précède: « Romains, dit-il, voilà les sacrilèges qui veulent ruiner la ville. » Le juge renouvela auprès d'eux ses instances: « Livrez-moi, leur dit-il, les sommes d'or et d'argent dont vous abusez pour corrompre le peuple et propager vos erreurs. »

Nous prêchons le Christ, repartit Adrias, qui nous a délivrés de l'erreur, non pour donner la mort aux hommes, mais pour leur procurer la vie.

Les tourments et les menaces ne pouvaient rien sur les généreux confesseurs, le juge s'en aperçut bientôt. Il les fit frapper de verges jusqu'au moment où leur âme, brisant les liens du corps, s'envola glorieuse et purifiée dans la céleste béatitude.

La mort ne sépara pas les confesseurs de Jésus-Christ. Pendant que leurs âmes se réjouissaient ensemble au ciel, les courageux chrétiens qui, au péril de leurs jours, avaient recueilli les restes saints de Maxime, de Pauline, d'Eusèbe et de Marcel, placèrent auprès d'eux leurs compagnons de combat et de victoire, Néon et Marie, Adrias et Hippolyte.

Neuf mois après, Marthe, noble chrétienne, parente d'Adrias et de son épouse, vint à Rome accompagnée de sa fille Valérie. Elle chercha longtemps leur demeure, et au lieu de les y trouver, elle apprit leur glorieux martyre. A cette nouvelle, remplie d'une allégresse sainte, elle se rend à leur tombeau et répand son âme en cantiques d'actions de grâce à la louange de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

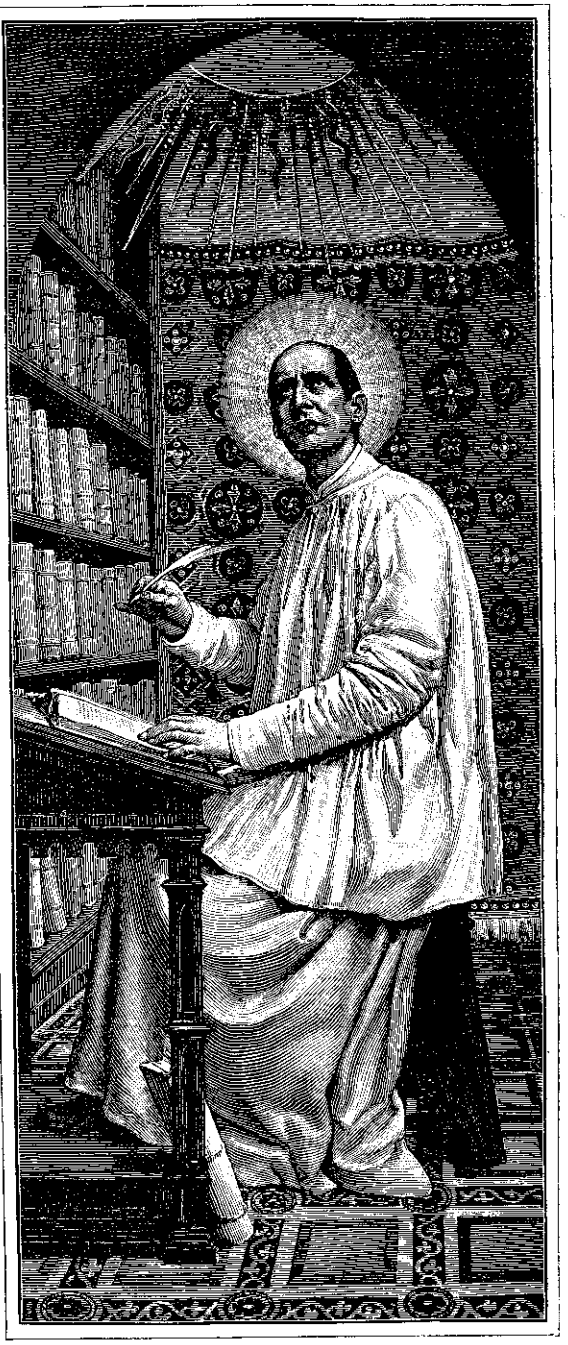
LE BIENHEUREUX JEAN RUSBROCK

Chanoine régulier de Saint-Augustin (1293-1381).

LA BELGIQUE AU XIII[e] SIÈCLE

Vers la fin du XIII[e] siècle, la Belgique était divisée en plusieurs principautés ou minuscules républiques dont les chefs, à l'humeur guerrière, tenaient le pays toujours en armes. Malgré les troubles qui en résultaient, la vie commerciale et industrielle du pays allait grandissant ; la vie intellectuelle se manifestait à son tour, mais plus timidement, tandis que les premiers représentants de la peinture flamande faisaient prévoir, par de timides ébauches, les succès à venir de cette école fameuse.

La vie religieuse était aussi très intense. A cette époque remontent les plus beaux monuments d'architecture chrétienne qui honorent la Belgique. Pour maintenir et fortifier dans la foi ces populations wallonnes que troublaient des luttes fratricides, Dieu suscita alors de grandes âmes, célèbres mystiques et savants théologiens : Hugues de Saint-Victor, Henri de Gand, Alain de Lille, le cardinal Jacques de Vitry, Thomas de Cantimprey, enfin, le plus célèbre de tous, Jean de Rusbrock, que ses écrits feront surnommer « le docteur divin. » Il a, en effet, traité d'une façon sublime des perfections divines.



Le Bienheureux contemple avant d'écrire.
(Photographie d'un tableau de M. Gonella.)

NAISSANCE A SAINTE-GUDULE

Rusbrock naquit en 1293, à Rusbrock, petite commune située entre Bruxelles et Hal, et, suivant la coutume du temps, il prit le nom de son village : Jean de Rusbrock.

L'histoire, sans nous livrer le nom de son père et de sa mère, nous a transmis leur réputation de piété profonde.

Jean, dès les premières années de son adolescence, quitta la maison paternelle et vint habiter chez un de ses oncles, chanoine de Sainte-Gudule, à Bruxelles, qui se chargea de son éducation.

Jean Hurckaert, c'était le nom du chanoine, revenu à Dieu, après quelques écarts de jeunesse, habitait avec un autre chanoine, Franc de Caudemberg. C'étaient deux amis, étroitement liés, dont toute la ville admirait la science et les vertus. Ils avaient mis leurs biens en commun, vivaient pauvrement et pouvaient ainsi distribuer d'abondantes aumônes.

C'est dans cette communauté naissante que l'enfant fut reçu à l'âge de onze ans. Son oncle eut bientôt découvert en lui des signes manifestes de vocation religieuse, et il l'envoya suivre les cours aux écoles publiques ; mais le jeune adolescent, tout en étudiant les lettres humaines, comme

une nécessaire préparation aux études religieuses, se sentait porté irrésistiblement vers la science de la mystique.

Il fut ordonné prêtre à l'âge de vingt ans ; on raconte que le jour de sa première messe il eut la joie d'apprendre par révélation que sa mère, morte quelque temps auparavant, venait d'entrer dans le ciel, grâce aux prières de son fils.

Prêtre, Jean Rusbrock obtint dans l'église de Sainte-Gudule un titre de chapelain. Il en remplit les fonctions durant vingt-six ans ; c'est ce qui lui permit de continuer avec son oncle la vie de communauté qui avait été si profitable à son âme.

LES FRÈRES DU LIBRE ESPRIT

Durant le cours du moyen âge, les germes des anciennes hérésies gnostique et manichéenne, que rien n'avait pu complètement détruire, furent de nouveau jetés comme une ivraie malfaisante dans l'Eglise de Dieu. Les populations croyantes, mais trop peu défiantes, reçurent ces théories étranges qui avaient tous les dehors de la vérité. Ces sectes au faux mysticisme se répandirent rapidement dans tous les Pays-Bas, malgré les évêques et les princes.

Les béguinages avaient été créés au XI[e] siècle pour les personnes du monde qui voulaient mener une vie retirée sans prononcer de vœux.

L'association des béguards réunissait les hommes dévoués qui vivaient en commun en s'adonnant au soin des malades et à l'ensevelissement des morts.

Tant que ces Congrégations restèrent fidèles à l'esprit de leur fondation, elles rendirent de grands services aux populations ; mais, vers la fin du XIII[e] siècle, l'esprit d'orgueil et d'indépendance les gagna et, dès lors, elles devinrent une proie pour toutes ces hérésies renaissantes.

C'était une béguine, Marguerite Porretta, qui avait fondé, il y avait déjà plusieurs années, « les Frères du libre esprit ».

Au temps où parut Rusbrock, le chef de cette société secrète était toujours une femme : Elwige Blommaerts. D'une hypocrisie peu commune et d'une adresse consommée, elle faisait croire à ses disciples qu'au moment de la communion elle avait à ses côtés deux séraphins. Elle écrivait et enseignait, assise sur un trône d'argent, des théories fort scandaleuses sur la liberté de l'esprit et des sens.

Le caractère de cette théorie consistait à mépriser l'autorité de l'Eglise et à placer la perfection de l'homme dans une sorte d'oisiveté corporelle et spirituelle dans laquelle Dieu se manifestait à l'âme.

Rusbrock constatait chaque jour les progrès effrayants de cette hérésie, qui séduisait les âmes simples par ses dehors de piété. Aussi résolut-il de la combattre avec la dernière énergie.

Tous les ans, Elwige Blommaerts inondait le pays d'opuscules de propagande. Rusbrock aussitôt lançait une réfutation des plus serrées qui mettait à néant les affirmations de l'hérétique.

Son courage et sa constance lui valurent une foule d'ennemis qui s'attaquèrent à sa réputation et à sa vie. Il n'en continua pas moins son apostolat, et, s'il ne réussit pas à détruire complètement cette secte, du moins il en arrêta les progrès.

DANS LA SOLITUDE DE GROENENDAEL

La vie de Bruxelles n'était pas faite pour favoriser le recueillement, malgré les soins que prenaient nos trois amis pour s'isoler du monde bruyant.

Les chanoines et les chapelains de Sainte-Gudule n'avaient pas tous les mêmes aspirations à la solitude, aussi ne faisaient-ils rien pour sauvegarder le silence.

Un chapelain, Geoffroy Kerre-Ken, avait une voix tellement caverneuse, rude et fausse qu'il troublait le chant de l'office dès qu'il essayait d'y prendre part. On n'entendait que lui. Rusbrock et ses deux compagnons en étaient souvent réduits à recommencer leurs exercices.

Après de longues années de patience, voyant qu'ils ne pouvaient autour d'eux ranimer une ferveur éteinte, ils résolurent de quitter la ville et de se réfugier en un lieu solitaire pour y vivre dans un recueillement plus complet.

Leur choix tomba sur Grœnendael, dans la forêt de Soignes, à deux milles de Bruxelles.

Les trois compagnons, ayant visité cette vallée solitaire où déjà une quarantaine d'années auparavant d'autres ermites avaient cherché un refuge, la trouvèrent bien appropriée au genre de vie qu'ils voulaient y mener. Ils demandèrent donc au duc de Brabant de leur céder un emplacement pour bâtir une église et un monastère.

L'acte de donation, ayant été signé le mercredi de Pâques 1343, les chanoines quittèrent Bruxelles au milieu des regrets et des larmes de leurs amis.

Le 17 mars 1344, Mgr Mattias, évêque de Trébizonde et coadjuteur de Cambrai, consacra la nouvelle église, bâtie en l'honneur de saint Jacques, et l'érigea en église paroissiale, confiant la charge de curé à Franc de Caudemberg.

Peu à peu, de nouvelles recrues vinrent se joindre à eux, et, en 1349, il y avait déjà une belle communauté au nouveau monastère.

Malheureusement, les ermites vivaient sans vœux, sans règle approuvée et presque en marge de l'autorité diocésaine. Cela donna bientôt lieu à des murmures et à des critiques dans le peuple et dans le clergé.

Des bruits calomnieux prirent peu à peu de la consistance, et, en ces temps malheureux où beaucoup de Confréries avaient dévié de leur but pour tomber dans des erreurs de

doctrine déplorables, il devenait nécessaire d'y mettre un terme.

Sur les conseils de Pierre de Saulx, prieur de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, Franc de Caudemberg et Rusbrock demandèrent pour la communauté l'habit, les constitutions et les privilèges des chanoines réguliers de Saint-Augustin.

Le duc de Brabant adopta tous les religieux comme ses fils spirituels et dota le monastère, les mettant ainsi à l'abri du besoin.

CONTEMPLATIONS ET ÉCRITS

Rusbrock, libre désormais de toute préoccupation matérielle, à l'abri de la malveillance, put s'adonner complètement à la contemplation. Il s'éleva à une telle hauteur de vues surnaturelles que la lecture de ses ouvrages mystiques nous cause comme une espèce de vertige ou d'éblouissement.

Un océan de flammes, dit Nello, ressemblerait un peu au style de Rusbrock. Il est plus élevé que l'azur du ciel, plus profond que les nuées, et l'immense voile bleu du firmament serait pour lui un vêtement trop étroit. Mais dans cette grandeur tout est précis, tout est colossal, mais rien n'est vague. La majesté aérienne de ces contemplations enflammées est plus féconde que les entrailles de la terre et plus douce que le souffle d'un petit enfant endormi. La parole de Rusbrock est une forêt vierge avec un mélange d'ombre, de lumière et de scintillements d'étoiles où jamais néanmoins l'homme ne se perd.

Son chef-d'œuvre, l'ouvrage qui contient les considérations les plus sublimes, est intitulé *l'Ornement des noces spirituelles.*

Dans ce livre, le Bienheureux commente le texte de l'Evangile : *Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui,* et il décrit les diverses phases de la vie mystique, les comparant au mariage de l'âme avec Jésus-Christ.

Le miroir du salut éternel est une hymne de louange envers la sainte Eucharistie.

A ces livres, il faut encore ajouter : *Le royaume des âmes de Dieu, Les sept degrés d'amour, Le livre de Samuel, La vraie contemplation,* etc., etc.

« TU ES MON FILS » — POUR PLAIRE A DIEU MAITRE GÉRARD DE GROOT

Rusbrock, durant le cours de ses élévations, était consolé fréquemment par la présence visible de Notre-Seigneur dans son humanité sainte. Il lui apparut une fois, avec sa mère, entouré de toute la cour céleste. Puis, se penchant vers lui : « Tu es mon fils bien-aimé en qui je me complais », dit-il, et l'embrassant tendrement, il le présenta à la Sainte Vierge, en ajoutant : « Voilà mon fidèle serviteur. »

Il ne faudrait pas croire que les douceurs de la contemplation fissent oublier au Bienheureux ses devoirs envers le prochain. Dans les conseils qu'il donnait à ses religieux, dont il avait été nommé prieur, son mysticisme descendait aux détails les plus pratiques de la vie.

Une de ses pénitentes, réduite à l'impuissance par une cruelle maladie, se croyait abandonnée de Dieu. Elle lui demanda un jour humblement :

— Que puis-je faire pour plaire à Dieu ? Je n'ai plus la force de visiter les pauvres et je ne me sens aucune ferveur.

Rusbrock pour la consoler :

— Sachez, ma fille, lui dit-il, qu'il n'y a pour vous aucun sacrifice plus agréable à Dieu que la soumission absolue à sa volonté et l'abdication complète de vos idées personnelles.

Une tendre amitié s'établit de bonne heure entre lui et Gérard de Groot. Ce dernier, qui s'était posé en restaurateur de la vie religieuse en Allemagne et dans les Pays-Bas, admirait la sagesse de Rusbrock et faisait profiter ses œuvres personnelles des conseils qu'il en recevait.

Après quelques visites, l'intimité devint si grande entre les deux amis, que Gérard se permettait de faire des observations au sujet de certaines expressions de Rusbrock.

— Pour exprimer vos idées si sublimes et si profondes, vous vous servez, maître Rusbrock, de termes qui pourraient être mal compris et interprétés en faveur de l'hérésie.

— Sachez, maître Gérard, répondit le Bienheureux de son air doux et humble, que je n'ai jamais écrit une seule phrase de mes livres qu'après avoir invoqué la Sainte Trinité.

Ces paroles, qui justifient sa doctrine, seront le testament qu'il répétera devant ses religieux à la fin de sa vie.

Dans une autre circonstance, Gérard, scandalisé de ce que Rusbrock ne se laissait jamais guider par la crainte de l'enfer, lui en fit le reproche. Il répondit :

— Je suis également indifférent à la vie et à la mort pour le Christ. Je ne désire pas plus les joies du ciel que je ne crains les châtiments de l'enfer. Je ne désire que ce que Dieu voudra bien m'accorder.

Comme Gérard, qui tressaillait d'effroi à l'idée seule de l'enfer, apportait force textes de l'Ecriture pour lui montrer que sa confiance en la miséricorde de Dieu devenait de la présomption, puisqu'il ne craignait pas le dernier jugement, le saint religieux lui dit encore :

— Non, maître Gérard, je n'ai pas la terreur des jugements de Dieu, mais je suis prêt à souffrir, soit en ce monde, soit en l'autre, tout ce qu'il voudra. J'estime qu'il n'y a rien de meilleur, de plus salutaire et de plus agréable pour moi que d'être toujours disposé à faire sa volonté.

SOUS SON ARBRE — PAUVRE JARDINIER

Pour se recueillir, Rusbrock ne se contentait pas de la solitude du monastère, il

gagnait les endroits les plus reculés de la forêt, et là il s'entretenait avec Dieu de longues heures.

De retour au couvent, il écrivait le fruit de ses contemplations.

Pendant ces mystiques élévations, il lui arrivait de tomber dans des extases profondes.

Un jour, suivant son habitude, il quitta le monastère dès le matin, s'enfonça dans la forêt et s'assit sous un tilleul. Il y resta longtemps plongé dans ses méditations.

Mais si les heures pour lui passèrent très courtes, elles durent paraître longues à la communauté, puisque les religieux inquiets allèrent à sa recherche.

L'un d'eux vit tout à coup dans le lointain un arbre entouré de rayons lumineux. Il s'approcha, silencieux, et aperçut le bon prieur assis sous cet arbre et ravi en extase.

Ce tilleul se conservait encore au XVI^e^ siècle. Lorsque l'invasion des calvinistes dans le Brabant obligea les chanoines réguliers à s'enfuir à Bruxelles, l'arbre parut se dessécher. Il ne reprit de la sève que vingt ans après, quand Spinola eut défait les hérétiques, rendu la paix à la Belgique et rouvert le monastère aux religieux.

Cette scène merveilleuse de l'arbre a servi de modèle à l'iconographie chrétienne, qui a toujours représenté le Bienheureux assis sous un tilleul dans la posture d'un voyant inspiré.

Rusbrock, revenu de ses ravissements, se retrouvait au milieu de ses religieux le plus humble et le plus charitable. Quittant la plume de l'écrivain, il prenait la bêche du jardinier, et travaillait comme le dernier des Frères convers.

Il est vrai que son inexpérience de la culture l'exposait à des méprises. Un jour, sarclant une plate-bande, il en arracha soigneusement tous les légumes et ne laissa que les herbes mauvaises.

Ces mésaventures, assez fréquentes, mettaient en joie la communauté ; mais c'était pour tous une scène émouvante de voir se courber vers la terre ce vieillard plein de sagesse, enrichi des plus sublimes dons et honoré par les plus illustres personnages.

MORT ET CULTE DU BIENHEUREUX

Rusbrock, parvenu à l'âge de quatre-vingt-huit ans, sentit tout à coup ses forces décliner. Il en arriva en peu de jours à un tel degré de faiblesse, que son ami Franc de Caudemberg le fit transporter dans sa chambre pour mieux le soigner.

Le saint vieillard se prépara à la mort, qu'il sentait prochaine. Elle lui fut, d'ailleurs, annoncée par sa mère, qui lui apparut à diverses reprises.

Après quinze jours de souffrance, qui furent pour les religieux quinze jours d'édification, la libératrice arriva. Il mourut le 2 décembre 1381, après soixante-quatre ans de sacerdoce.

Son supérieur et son ami, Franc de Caudemberg, le suivit dans la tombe cinq ans après, le 16 juillet 1386. Ils avaient été si saintement liés pendant leur vie, que l'évêque de Cambrai, Jean Tserclaes, voulut réunir leurs cendres dans la même sépulture.

Ce tombeau devint bientôt un lieu de pèlerinage. Le souvenir du « docteur divin » attirait là le peuple, le clergé et la noblesse des Pays-Bas.

Il y avait dans le parc de Grœnendael un vieux chêne très touffu à l'ombre duquel durant l'été de 1556 se trouvèrent réunis Charles-Quint, Philippe II, Eléonore, femme de François I^er^ ; Marie d'Autriche, femme du roi de Bohème et de Hongrie ; Maximilien, archiduc d'Autriche, et Muleasses, roi de Tunis. L'arbre fut dès ce jour surnommé *le chêne des têtes couronnées*.

Le culte rendu au Bienheureux avant que l'Eglise ait porté son jugement a été enfin reconnu et approuvé par la Congrégation des Rites, le 1^er^ décembre 1908.

Le pape Pie X a signé le décret le 9 du même mois.

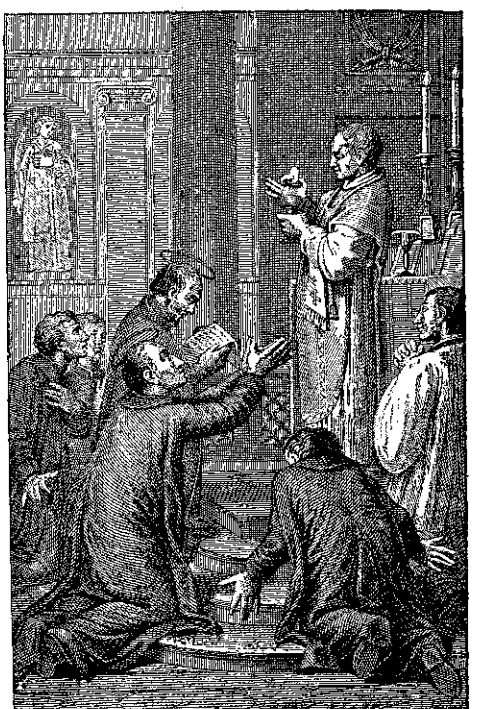
SOURCES CONSULTÉES

Vita del beato Giovanni Rusbrochio, dal canonico Don FREDERICO FOFI. — *Les œuvres de Surius le Chartreux.* — ERNEST HELLO, ouvrage sur Rusbrock. — *Œuvres de Denys le Chartreux.* — *Vie de Gérard de Groot,* par THOMAS A KEMPIS.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER

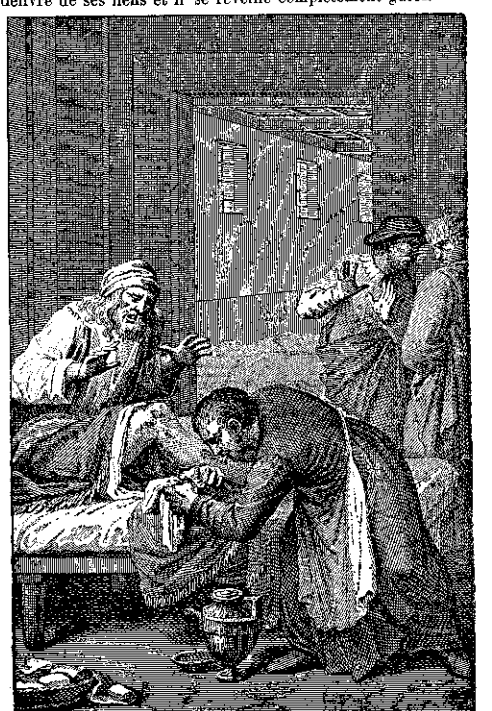
Fête le 3 décembre.

1. Livré à lui-même, au milieu de camarades débauchés, Xavier conserve l'innocence de son baptême. Sa chambre d'étudiant est ornée d'une statue de la Vierge, au pied de laquelle il renouvelle souvent l'offrande de sa virginité.



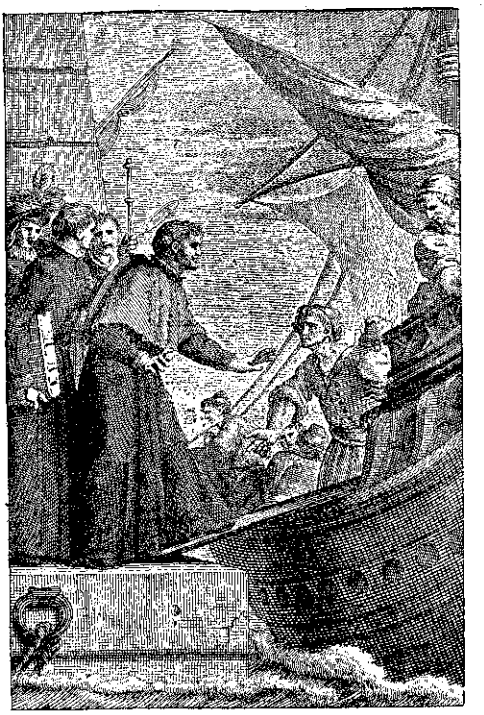
2. Le 15 août 1534, dans la crypte de Saint-Pierre, à Montmartre, il se consacre à Dieu avec six autres jeunes gens sous la conduite de saint Ignace. Ce fut la naissance de la Société de Jésus.

3. En traversant l'Allemagne pour se rendre à Venise, les instruments de sa pénitence pénètrent dans sa chair et lui causent d'horribles souffrances. Pendant la nuit, l'ange du Seigneur le délivre de ses liens et il se réveille complètement guéri.



4. Arrivé à Venise, il se loge à l'hôpital où il passe son temps à soigner les malades. Pour surmonter la répugnance qu'il éprouve, il baise les plaies les plus hideuses et les panse avec amour.

5. Pendant une maladie grave, saint Jérôme lui apparaît et lui prodigue les consolations célestes. Il lui annonce pour l'avenir de grands travaux et de grandes souffrances à supporter pour l'amour de Jésus-Christ.



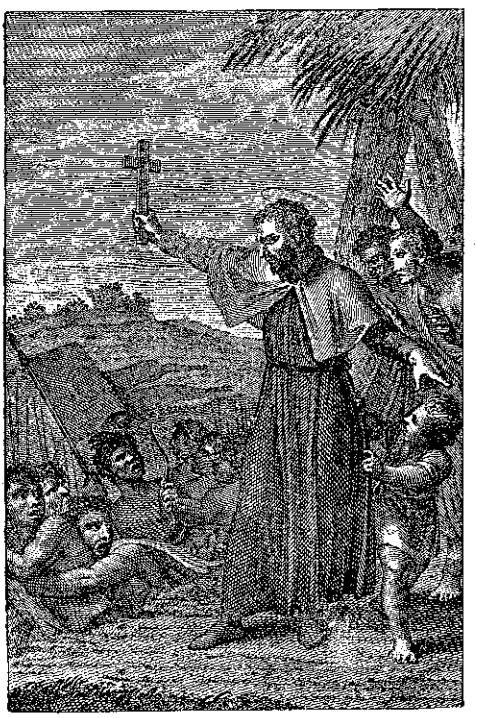
7. Ces songes mystérieux reçoivent enfin leur accomplissement. Saint François-Xavier, sur l'ordre de saint Ignace, s'embarque pour les Indes, suivi de deux jeunes religieux qu'il vient de donner à la Compagnie.

6. Dans un autre songe, Xavier voit ses épaules chargées d'un Indien gigantesque. En même temps, un ange lui présente un faisceau de croix : signe de l'apostolat plein de sacrifices auquel Dieu le destine.

8. Son arrivée dans les Indes est le signal de nombreux miracles. Un jour on lui amène un possédé. Il tire un crucifix de sa poitrine et ordonne à de jeunes chrétiens qui se trouvaient là de le faire baiser de force au malheureux, et les démons sont chassés.

9. Au moment où il monte à l'autel pour célébrer la Sainte Messe, on lui apporte un enfant mort. Touché de pitié, il lui commande de se lever et le rend plein de vie à sa mère.

11 Priant un jour dans l'église de Saint-Thomas, à Méliapor, il est assailli de violentes tentations dont il demeure vainqueur. Furieux les démons se jettent sur lui et le frappent de verges.



10. Tandis qu'il évangelise le royaume de Travancor, une armée de barbares envahit la contrée. Le Saint s'avance au-devant d'eux, le crucifix à la main, et, saisis de frayeur à son aspect, ils prennent la fuite.

12. Le Saint traversait la mer des Moluques : il perdit son crucifix en le plongeant dans l'eau pour apaiser une violente tempête. Le lendemain, un crabe s'avance vers lui, tenant dans ses pinces la précieuse image. Le Saint la reçoit à genoux.

13. Poursuivi par des sauvages, saint François-Xavier arrive devant un fleuve qui s'oppose à sa fuite ; il s'élance sur un tronc d'arbre flottant à la surface des eaux et, porté sur ce frêle esquif, il gagne sain et sauf l'autre bord.

15. Une peste terrible sevissait à Malacca lorsque le Saint y passa pour se rendre en Chine. Ce fut pour lui une nouvelle occasion d'exercer sa charité : il assista les pestiférés, leur prodiguant en même temps les remèdes de l'âme et ceux du corps.

14. Les lettrés du royaume de Bungo, jaloux des faveurs accordées à saint François, entreprennent de le confondre auprès du roi. Mais Xavier en triomphe aisément et avec tant d'efficacité que, peu de temps après, ce prince reçoit le baptême.

16. Usé par tant de travaux, l'apôtre des Indes et du Japon tombe malade en face des côtes de la Chine. Il meurt dans une cabane ouverte à tous les vents, étendu sur une mauvaise natte de jonc, et les anges accourent recevoir son âme bienheureuse.

NOTRE-DAME DES VICTOIRES

Fête de l'Archiconfrérie le 3 décembre.

LES ORIGINES DU SANCTUAIRE

L'église de Notre-Dame des Victoires s'élève au centre même de Paris, dans le quartier le plus commerçant et le plus agité de la capitale. Son origine ne remonte pas au delà du XVII^e^ siècle.

En l'année 1628, des religieux Augustins Déchaussés, en quête d'un emplacement pour bâtir une église et un monastère, firent l'acquisition d'un terrain situé près du Mail. Avant de commencer les constructions, ces religieux, appelés vulgairement *Petits-Pères*, eurent recours au roi Louis XIII et lui demandèrent aide et protection. Le roi venait de mettre fin aux guerres de religion, en s'emparant de La Rochelle, dernier rempart du protestantisme, et il aimait à rapporter la gloire de ce succès décisif à la protection de la Très Sainte Vierge. Aussi s'empressa-t-il d'accéder aux désirs des Augustins, mais à la condition formelle que leur église porterait le titre de *Notre-Dame des Victoires*.

La première pierre fut posée par le roi lui-même, le 9 décembre 1629, et l'archevêque de Paris, Jean-François de Gondi, bénit solennellement les fondations. Mais, par suite de diverses circonstances, la construction ne s'éleva que très lentement; en 1666, l'église fut bénite par Monseigneur l'évêque de Périgueux, pour pouvoir servir à la célébration du culte; elle ne fut achevée complètement qu'en 1740. La consécration en fut faite le 13 novembre de cette même année par Mgr Hyacinthe Leblanc, ancien religieux Augustin.

Pendant la longue période qui sépara la fondation de l'église de sa consécration, la Providence avait déjà signalé ce sanctuaire à l'attention des fidèles. La naissance de Louis XIV fut annoncée par la Sainte Vierge à un pauvre Frère lai du couvent, le F. Fiacre, et, grâce à lui, une confrérie fut érigée sous le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs; la reine-mère, Anne d'Autriche, s'y fit inscrire la première et s'en déclara la protectrice. Dix-huit ans plus tard, le 2 avril 1674, eut lieu l'inauguration d'une magnifique chapelle dédiée à la Reine du ciel sous le titre de Notre-Dame de Savone. Une statue en marbre de cette Vierge, si célèbre en Italie, y fut élevée à la place où se trouve aujourd'hui celle de Notre-Dame des Victoires.

La tourmente révolutionnaire fit disparaître la communauté des Augustins et fermer l'église. La Bourse de Paris occupa pendant plusieurs années l'édifice, d'où l'on enleva tous les objets religieux. L'église ne fut réconciliée et rendue au culte que le 9 novembre 1809. On avait remplacé la statue de Notre-Dame de Savone par la statue actuelle, due, croit-on, à un artiste italien à qui elle avait été commandée; et elle était probablement un modèle destiné, dans la pensée du sculpteur, à une plus parfaite exécution.

Statue actuelle de Notre-Dame des Victoires.

Pendant les années qui suivirent, malgré le zèle et le dévouement des pasteurs qui se succédèrent, l'église restait presque toujours déserte et l'indifférence religieuse semblait faire chaque jour des progrès dans le quartier.

NAISSANCE DE L'ARCHICONFRÉRIE

C'était le moment choisi par la Très Sainte Vierge pour établir dans ce sanctuaire un des trônes les plus signalés de sa miséricorde et faire resplendir dans toute sa vérité ce titre mille fois béni : *Notre-Dame des Victoires*.

Le vénérable curé de la paroisse, M. Desgenettes, s'employait vainement depuis quatre années à ranimer la foi et la piété des fidèles, quand, le 3 décembre 1836, fête de saint François-Xavier, un fait extraordinaire se produisit. Le voici, tel que M. Desgenettes l'a lui-même raconté :

« Ce jour, à 9 heures du matin, je commençais la Sainte Messe, au pied de l'autel de la Sainte Vierge; j'en étais au premier verset du psaume *Judica me* quand une pensée vint saisir mon esprit. C'était la pensée de l'inutilité de mon ministère dans cette paroisse; elle ne m'était pas étrangère, je n'avais que trop d'occasions de la concevoir et de me la rappeler. Mais, dans cette circonstance, elle me frappa plus vivement qu'à l'ordinaire. Comme ce n'était ni le lieu, ni le temps de m'en occuper, je fis tous les efforts possibles pour l'éloigner de mon esprit. Je ne pus y parvenir; il me semblait entendre

continuellement une voix qui venait de mon intérieur, et qui me répétait : « Tu ne fais rien, ton ministère est nul; vois, depuis plus de quatre ans que tu es ici, qu'as-tu gagné? Tout est perdu, ce peuple n'a plus de foi ; tu devrais, par prudence, te retirer. » Et malgré tous mes efforts pour repousser cette malheureuse pensée, elle s'opiniâtra tellement qu'elle absorba toutes les facultés de mon esprit, au point que je lisais, je récitais les prières sans plus comprendre ce que je disais. Après avoir récité le *Sanctus*, effrayé de cette préoccupation persistante, je me dis : « Mon Dieu! dans quel état suis-je? Comment vais-je offrir le divin sacrifice? Je n'ai pas assez de liberté d'esprit pour consacrer. O mon Dieu, délivrez-moi de cette malheureuse distraction! » Au même instant, j'entendis très distinctement ces mots, prononcés d'une manière solennelle : *Consacre ta paroisse au Très Saint et Immaculé Cœur de Marie.* A peine eus-je entendu ces paroles qui ne frappèrent point mes oreilles, mais retentirent seulement au-dedans de moi, que je recouvrai immédiatement le calme et la liberté de l'esprit. La fatale impression qui m'avait si violemment agitée s'effaça aussitôt, il ne m'en resta aucune trace. Je continuai la célébration des saints mystères sans aucun souvenir de ma précédente distraction. »

Rentré à la sacristie, M. Desgenettes, à la fin de son action de grâces, se rappelle son angoisse et la manière étrange dont elle a cessé; cette pensée le frappe d'une sorte de terreur. Il s'inquiète, se trouble, quand, une seconde fois, avant même qu'il se soit relevé de dessus son prie-Dieu, il entend prononcer très distinctement ces paroles : *Consacre ta paroisse au Très Saint et Immaculé Cœur de Marie.* C'étaient les mêmes mots, le même son de voix, la même manière de les entendre. Le vénérable prêtre est en proie à une profonde émotion ; il veut lutter contre les sentiments divers qui l'agitent, mais l'impression a été trop vive, il est obligé de céder. De retour chez lui, il se met à composer les statuts d'une association en l'honneur du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie. A peine a-t-il mis la main à la plume que le sujet s'éclaircit dans son esprit, et, en quelques heures, les statuts sont rédigés.

L'Archiconfrérie venait de naître; le 10 décembre, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, en approuvait les statuts et permettait de commencer, dès le lendemain, les prières et les exercices.

En effet, le dimanche 11 décembre, à la grand'messe, M. Desgenettes annonça que, le soir, il célébrerait un office de dévotion pour implorer de la miséricorde divine, par la protection du Cœur de Marie, la grâce de la conversion des pécheurs. Il exhorta vivement les assistants à y venir, mais leur petit nombre ne lui donnait que bien peu d'espoir ; cependant, il fut suivi à la sacristie par deux négociants, ses paroissiens, que, d'ordinaire, on ne voyait guère à l'église. Tous deux lui proposèrent d'entendre leur confession, et tous deux devinrent plus tard d'excellents chrétiens. Ils étaient les prémices de l'œuvre et le premier signe des grâces sans nombre qui allaient être répandues sur le sanctuaire privilégié.

Le soir, quatre ou cinq cents personnes se trouvaient réunies pour l'office : jamais, excepté aux fêtes de Noël et de Pâques, on avait vu un si grand nombre de fidèles. Après le chant des vêpres de la Sainte Vierge, le pasteur, tout ému, fit une instruction sur les motifs et le but de la réunion; sa parole produisit une grande impression, et quand, pendant le Salut, furent chantées les litanies de la Sainte Vierge, tous les assistants, par un mouvement spontané, tombèrent à genoux au moment de l'invocation : *Sancta Maria, Refugium peccatorum* et la répétèrent trois fois. En présence d'un élan si extraordinaire, le vénérable curé lève, vers l'image de Marie, ses yeux baignés de larmes, et lui dit : « O ma bonne Mère! vous les entendez, ces cris de l'amour et de la confiance ; vous les sauverez, ces pauvres pécheurs qui vous appellent leur refuge. O Marie! adoptez cette pieuse association; donnez-m'en pour signe la conversion de M. Joly; j'irai demain chez lui en votre nom. »

M. Joly était un ancien et le dernier des ministres du roi Louis XVI. Attaché aux erreurs des philosophes du XVIII^e^ siècle, il ne pratiquait, depuis sa jeunesse, aucune espèce de religion. Agé alors de plus de quatre-vingts ans, aveugle et malade depuis plusieurs mois, ses facultés intellectuelles n'avaient subi aucune altération. Plusieurs fois, son pasteur s'était présenté chez lui, et toujours le malade avait refusé de le voir. Le lendemain de la réunion, lundi 12 décembre, M. Desgenettes se présente de nouveau; on veut encore l'éconduire, il persiste et est introduit. Après quelques minutes d'une conversation de pure politesse, M. Joly lui dit tout à coup sans aucun préambule : « M. le Curé, voudriez-vous être assez bon pour me donner votre bénédiction? » Il ajouta, après l'avoir reçue : « Que votre visite me fait du bien! Je ne puis vous voir, mais je sens votre présence. Depuis que vous êtes auprès de moi, je goûte une paix, un calme, une joie intérieure que je n'ai jamais connus. »

Il ne fut pas difficile de faire entendre la parole du salut à cette âme que la grâce travaillait si visiblement, et la confession fut commencée le jour même. M. Joly fit la Sainte Communion quelque temps après. Il vécut jusqu'au 10 avril 1839, et tous les jours qui s'écoulèrent depuis sa conversion furent consacrés aux plus admirables sentiments de foi et de piété. Marie avait exaucé la prière de son fervent serviteur; elle avait remporté une éclatante victoire.

Le 16 décembre, Mgr de Quélen érigea canoniquement l'association. Le registre d'inscription ne fut cependant ouvert que le 12 janvier 1837; dix jours après, deux cent quatorze associés étaient inscrits ; on en compte aujourd'hui un million quatre vingt mille.

EXTENSION DE L'ARCHICONFRÉRIE

A partir de ce moment, l'œuvre était fondée et le pèlerinage établi. Les paroissiens de Notre-Dame des Victoires devinrent plus assidus aux offices, plus empressés à entendre la parole de Dieu, plus disposés à s'approcher des sacrements. Les fidèles des paroisses voisines apprirent le chemin du sanctuaire et se firent inscrire en grand nombre sur les registres de l'association. Mais M. Desgenettes désirait obtenir pour elle le titre d'Archiconfrérie pour toute la France. Par suite de circonstances toutes providentielles, il obtint plus encore qu'il n'avait souhaité. Le 24 avril 1838, le Souverain Pontife Grégoire XVI élevait l'association à la dignité d'Archiconfrérie ; il lui accordait les indulgences les plus précieuses et le privilège de s'affilier toutes les Confréries établies canoniquement, sous le même titre et pour le même but, non seulement en France, mais dans tout l'univers, et de les faire jouir des mêmes faveurs qui lui étaient accordées à elle-même.

L'Eglise avait parlé par la bouche de son chef.

L'Archiconfrérie sera universelle ; les conversions se produiront partout et partout sera connu et béni le nom de Notre-Dame des Victoires.

Deux objets matériels contribuèrent puissamment à cette étonnante diffusion : la médaille miraculeuse et le *Manuel*. M. Desgenettes avait été curé de la paroisse Saint-François-Xavier, et, en cette qualité, il avait reçu les premières confidences de la Sœur Labouré. Il gardait depuis lors une grande dévotion à la médaille miraculeuse. Comme signe distinctif des membres de l'Archiconfrérie, il adopta cette médaille et elle est encore portée aujourd'hui par tous les associés.

Mais, en même temps, pressé par de nombreuses sollicitations, le vénérable pasteur rédige un *Manuel d'instructions et de prières à l'usage des membres de l'Archiconfrérie*. Il y insère le récit de plusieurs conversions extraordinaires dues aux prières de l'association et y joint différentes instructions et explications. La première édition parut le 1er janvier 1839. Ce livre eut un succès prodigieux. En février 1854 paraissait déjà la quinzième édition ; plus de 70000 exemplaires se trouvaient alors entre les mains des fidèles ; depuis, c'est par centaines de mille qu'il faut les compter. On le traduisit en entier ou en partie dans la plupart des langues de l'Europe ; plusieurs traductions furent faites en Italie, quatre en Allemagne, deux en Espagne ; il fut même publié dans un grand nombre de langues en usage dans l'Asie. Actuellement, on ne le trouve plus en librairie.

Les consolations de M. Desgenettes se multipliaient chaque jour ; une des plus grandes fut celle que lui procura le couronnement de Notre-Dame des Victoires. En 1853, Pie IX désigna lui-même pour cette faveur la statue miraculeuse et fit donner pour les couronnes destinées à la Vierge et à l'Enfant-Jésus quelques-uns des plus beaux diamants de son trésor. Ce magnifique présent, d'une valeur de 70000 francs, fut apporté à Paris par un délégué du Saint-Père, Mgr Pacca, chanoine du Chapitre du Vatican, et la cérémonie du couronnement eut lieu le 9 juillet, jour où l'on célèbre à Rome la fête dite des *Prodiges* de la Bienheureuse Vierge Marie.

Le vénérable pasteur devait voir, pendant sept années encore, se développer l'Archiconfrérie. En 1860, elle comptait 13260 confréries ou associations affiliées et 825300 noms étaient inscrits sur les seuls registres de Paris. M. Desgenettes avait alors quatre-vingt-deux ans ; il s'éteignit doucement, dans la paix du Seigneur, le 25 avril 1860, dix mois après le curé d'Ars.

LE PÈLERINAGE DE NOS JOURS

Depuis cette époque, le pèlerinage est devenu de plus en plus célèbre dans le monde chrétien tout entier. Les Souverains Pontifes se sont plu à l'enrichir des plus précieuses indulgences, et les fidèles y viennent avec une confiance toujours aussi vive et toujours aussi fréquemment récompensée par les faveurs de l'auguste Reine.

Après les profanations et le pillage qu'elle subit, aux derniers jours de la Commune, l'église matérielle a été restaurée et embellie. Elle est devenue à la fois digne de l'Archiconfrérie, dont elle est le berceau et le cœur, et du sanctuaire choisi pour les plus belles manifestations de foi et de piété.

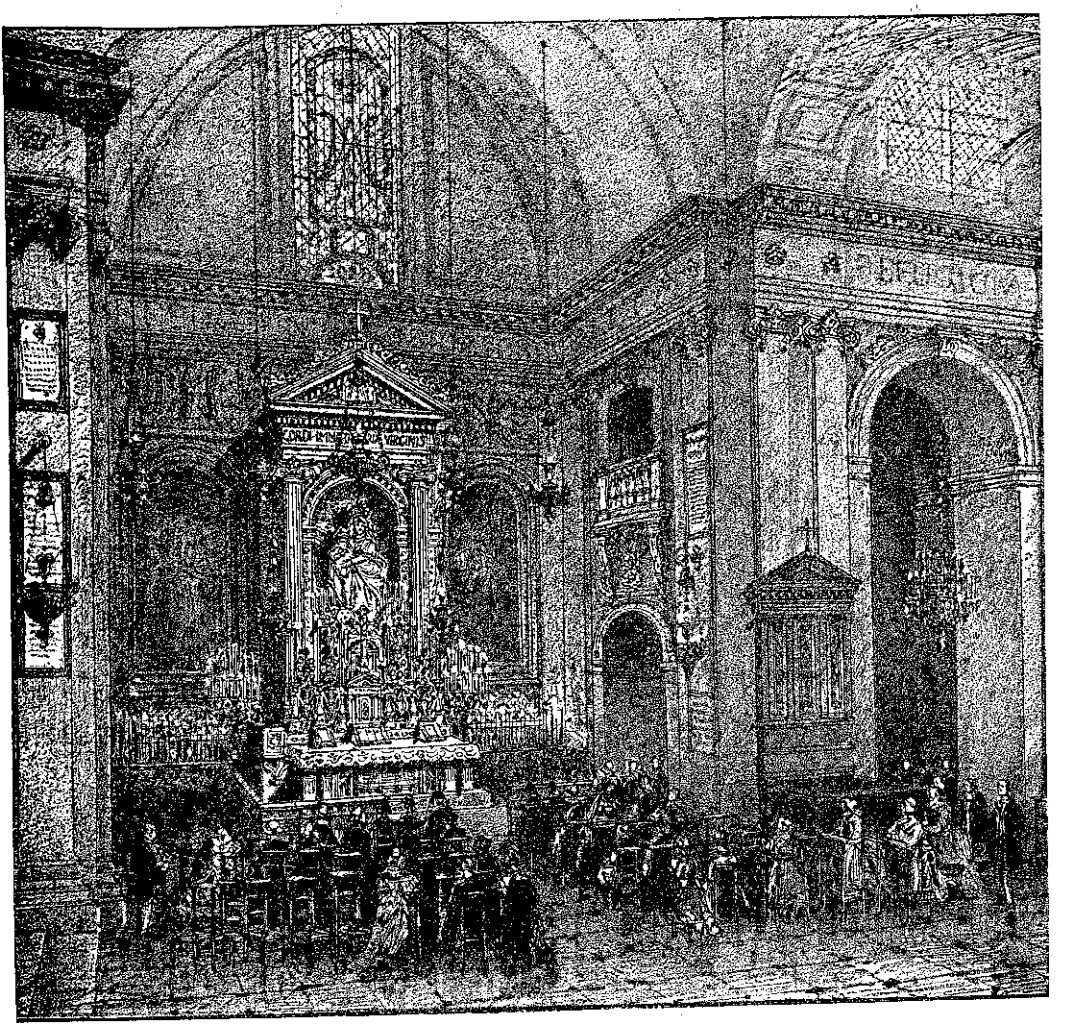
Pour faire partie de l'Archiconfrérie, il suffit d'être inscrit sur les registres de l'association, à Paris, ou dans l'une quelconque des Confréries affiliées ; pour participer aux avantages spirituels de l'œuvre, chaque associé est engagé à porter la médaille miraculeuse et à réciter tous les jours un *Ave Maria*, suivi de l'invocation. « Sainte Marie, Refuge des pécheurs, priez pour nous. » La seule condition essentielle est l'inscription sur les registres ; les autres pratiques ne sont pas indispensables et n'obligent pas sous peine de péché, même véniel. Deux exercices principaux réunissent plus spécialement à Notre-Dame des Victoires les associés de Paris, ce sont la messe du samedi et l'office du soir, le dimanche et les jours de fête de l'Archiconfrérie. Tous les jours de l'année, le Saint Sacrifice est offert à toutes les intentions des associés, à l'autel même de la Très Sainte Vierge, mais le samedi, la messe de 9 heures est plus solennelle ; elle est précédée et suivie de prières spéciales, accompagnée de chants, et une instruction est faite après l'Evangile. A l'office du soir, les dimanches et fêtes de l'Archiconfrérie, on chante les vêpres du Saint Cœur de Marie ; elles sont suivies d'une instruction et de la lecture des recommandations. Cette lecture, qui comprend les intentions générales de l'Archiconfrérie et toutes les intentions particulières adressées au sanctuaire dans la semaine, est souvent accompagnée de réflexions pieuses ; parfois aussi on lit des fragments de lettres adressées au directeur de l'œuvre. L'office se termine par un Salut du Saint-Sacrement, pendant lequel les assistants s'unissent au chœur pour chanter les litanies de la Sainte Vierge.

L'église Notre-Dame des Victoires a été choisie par le cardinal Guibert pour répondre à un des désirs exprimés par N. S. P. le Pape Léon XIII, et, tous les soirs, après la prière et une courte instruction, le chapelet est récité avant la bénédiction.

Une cérémonie d'un caractère simple et imposant a lieu chaque année dans la nuit du 31 décembre. L'adoration perpétuelle de la paroisse ayant toujours lieu les derniers jours de l'année qui finit ou les premiers de l'année nouvelle, à minuit moins un quart, un grand nombre d'associés de l'adoration nocturne se réunissent. Après avoir récité le *Te Deum*, le *Magnificat* et le *De Profundis*, ils commencent l'année au pied du Sauveur présent dans l'Eucharistie par la louange adressée à Dieu et par un acte d'abandon à sa sainte volonté.

A Notre-Dame des Victoires aussi, a lieu, depuis plusieurs années, l'émouvante cérémonie de la *Messe du départ* pour les jeunes conscrits qui partent pour l'armée. Là, aux pieds de la Très Sainte Vierge, viennent assister à l'office du soir de l'Archiconfrérie et célèbrent ensuite le Saint Sacrifice les jeunes prêtres des Missions étrangères, à la veille de partir pour l'Extrême-Orient. Enfin, le pieux usage s'est établi pour les pèlerins du pèlerinage national à Lourdes, de venir à Notre-Dame des Victoires remercier la Sainte Vierge des bienfaits obtenus pendant ces jours de salut?

Quelques chiffres feront comprendre l'importance toujours croissante du pèlerinage. Aujourd'hui (8 septembre 1894), les seuls registres de Notre-Dame des Victoires comptent 1 125 050 associés. Le nombre des marbres offerts s'élève à 19085 et celui des cœurs à 18 630. Le dernier recensement fait pour le nombre des pèlerins date de 1886. Le 19 mars, fête de saint Joseph, on compte plus de 16 830 entrées dans l'église ; le Vendredi-Saint, 23 950 personnes vinrent au sanctuaire ; le 3 mai, on en vit 20 680 et, le 3 décembre, 15 112. L'année dernière (1893), on a compté 1 409 504 recommandations et 48 174 intentions d'actions



Notre-Dame des Victoires.

de grâces; 638 marbres, 298 cœurs et 45 décorations ont été offerts en ex-voto. 43 archevêques ou évêques sont venus prier aux pieds de la Vierge miraculeuse; 9 000 prêtres étrangers ont célébré la Sainte Messe dans le sanctuaire; 135 000 communions ont été faites et l'on n'estime pas à moins de 380 404 le nombre de cierges brûlés en l'honneur de la Reine du ciel. Enfin, le nombre des associations ou Confréries affiliés à l'Archiconfrérie s'élève à 18 888, ce qui permet d'évaluer à 28 millions le nombre des associés répandus sur la surface de la terre.

Le vénérable cardinal Guibert, de sainte mémoire, aimait à reporter sa pensée vers le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires et vers celui du Vœu National, et il disait : « Ces deux sanctuaires, celui du Cœur Sacré de Jésus et celui du Cœur Immaculé de Marie, me font espérer que Paris deviendra une ville sainte. » L'un des deux sanctuaires se trouve au centre de Paris l'autre sur une hauteur qui domine la grande ville; pour aller à Montmartre, on passe par Notre-Dame des Victoires; en redescendant de Montmartre, on peut encore y venir prier quelques instants. Ces rapports extérieurs n'expriment-ils pas quelque chose des relations intimes qui unissent les deux dévotions? Le Cœur Immaculé de Marie nous mène au Cœur Sacré de Jésus; le sanctuaire de l'expiation et de la réparation pour la France nous rappelle que, pour cette grande œuvre, il faut le concours de tous et le repentir de chacun. Comment, après avoir prié le Sacré-Cœur, ne viendrait-on pas demander au Refuge des pécheurs le retour et la conversion de tant d'âmes égarées, loin de Dieu dans notre cher pays?

Sancta Maria, Refugium peccatorum, ora pro nobis!

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER, MISSIONNAIRE

(D'APRÈS SES LETTRES ET LES TÉMOIGNAGES DE SES PREMIERS COMPAGNONS)

Saint François à l'hospice de Venise.

1. — A Venise, où François était alors étudiant, rapporte Simon Rodriguez, condisciple du Saint et témoin oculaire, un lépreux (le mal qui couvrait son corps le faisait du moins juger tel) appelant l'un de nous :

« Oh! dit-il, grattez-moi le dos. »

Le P. François se mit aussitôt à lui rendre ce service; mais, à la vue des plaies, il se sentit envahi et par le dégoût, et aussi par la crainte de contracter le mal. Le Père, alors, pour mieux vaincre la tentation, porta à sa bouche et y retint des purulences dont il avait à dessein couvert ses doigts.

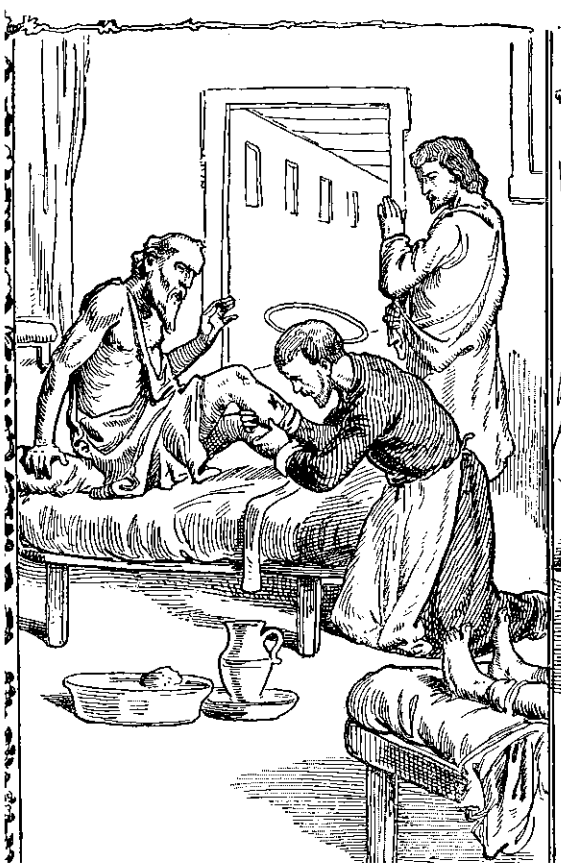
Le lendemain, il disait en souriant à un de ses compagnons :

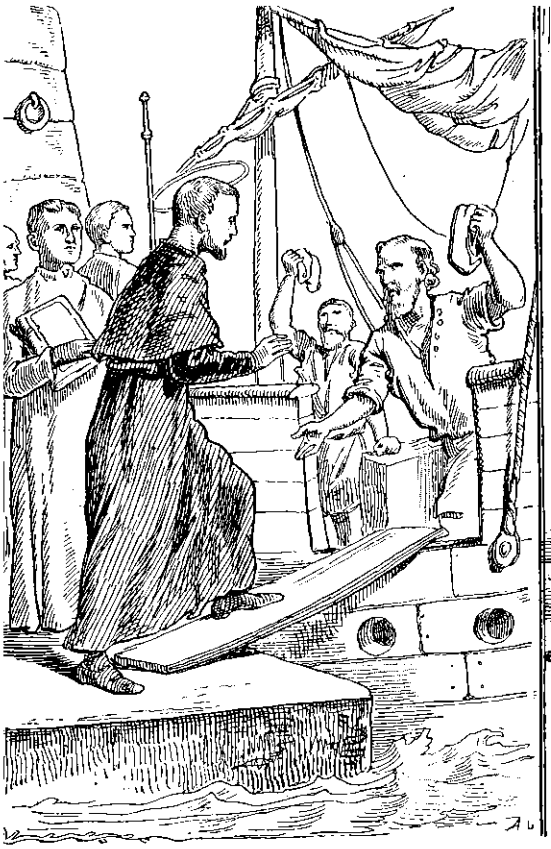
« J'ai rêvé, la nuit dernière, » que la lèpre de ce » pauvre homme me tenait déjà au palais et que » je crachais de toutes mes forces pour la rejeter, » sans y pouvoir réussir ». Du reste, aucun accident fâcheux ne suivit l'acte du Père : en lui se vérifia la parole de Jésus : « S'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur nuira point. »

Saint Jérôme lui apparaît.

2. — Peu après, raconte le même témoin, François de Xavier et moi tombâmes malades. Admis à l'hopital, nous y eûmes un seul et même lit, tellement étroit que nous y trouvions à peine place; de là, bien des occasions de pâtir : quand, en effet, l'un grelottait et ramenait drap et couverture, l'autre, tout en feu, eût bien voulu les écarter; l'un et l'autre profitèrent de cette occasion de pratiquer la patience et la charité.

Ce fut là qu'une nuit, François de Xavier, éveillé, à ce qu'il pensait, vit venir à lui saint Jérôme, à qui il était fort dévot. Le Saint lui dit d'un ton plein d'affection : « Vous passerez l'hiver à Bologne, où vous aurez beaucoup à souffrir. Quant à vos compagnons, les uns iront à Rome, d'autres à Padoue, quelques-uns à Ferrare, quelques-uns à Sienne. » Or, Ignace de Loyola et ceux qui se trouvaient avec lui, sans rien savoir de ce que François de Xavier avait entendu, décidèrent que le P. François irait à Bologne, le P. Ignace et deux autres à Rome, deux à Sienne, deux à Padoue, le Tay et moi à Ferrare.





Il s'embarque pour les Indes.

Il délivre un possédé.

3. — Lorsque le temps du départ pour les Indes fut proche, écrit le P. Gonçalvez, le roi de Portugal ordonna à l'un de ses officiers de s'informer auprès de maître François de Xavier des choses qui lui seraient nécessaires pendant la traversée et de les lui procurer. Tout ce que le comte put obtenir fut que le Père acceptât, pour lui et ses compagnons, une soutane de laine grossière, afin de se protéger contre les froids du cap de Bonne-Espérance, et quelques livres pieux qu'on ne trouverait pas dans l'Inde. Il ne voulut aucune provision de bouche. Encore moins accepta-t-il un serviteur qu'on lui offrait : « Il le faut pour votre dignité, lui disait le comte; vous ne pouvez pas laver votre linge, ni vous occuper du pot-au feu. » A cela, d'un air modeste et grave, François répondit : « Senor, cette jalousie d'une prétendue dignité a mis la chrétienté dans le déplorable état où nous la voyons. Pour moi, j'entends laver mon linge, m'occuper du pot-au-feu, et servir encore les autres, à quoi j'espère ne perdre aucune autorité. »

Il s'embarqua à Lisbonne, le 7 avril 1541, et, près de monter sur le navire, prêcha, dans une chaire mobile qu'on lui procura, aux peuples et aux nombreux gentilshommes qui l'avaient suivi.

« J'eus le mal de mer pendant deux mois, écrit de l'Inde le saint missionnaire..... A peine débarqués, nous nous occupâmes auprès des malades de la flotte : je les confessai, les communiai, les aidai à bien mourir..... »

4. — Les enfants jouaient un grand rôle dans la mode d'apostolat adopté par saint François. Il écrit deux ans après son arrivée aux Indes :

« J'appris par cœur en la langue du pays (le malabar) la formule du signe de la croix, accompagné de la confession des trois personnes en Dieu, puis le *Credo*, les Commandements, le *Pater Noster*, l'*Ave Maria*, le *Salve Regina*, le *Confiteor*. Alors, une clochette à la main, j'allais réunissant tout ce que je pouvais trouver d'enfants et d'hommes dans l'endroit où je me trouvais, et, deux fois le jour, je leur enseignais les prières un mois durant.

» Les enfants (ce fut bientôt une institution régulière) devaient enseigner ce qu'ils avaient appris, et à leurs pères et mères, et à tous les gens de la maison, et encore aux voisins.....

» Les enfants infligèrent ici au diable plus d'ignominie que leurs parents et parenté ne lui procurèrent d'honneur.

» Sous la main de ces enfants, en effet, les idoles sont bientôt en pièces et quasi en poussière; puis ils crachent dessus, ils les foulent aux pieds, ils les soumettent à d'autres affronts encore. »

Un jour, on appelle saint François au secours d'un possédé.

Il se contente de lui députer quelques-uns de ses enfants, avec mission de forcer le malheureux à baiser une croix qu'il leur confie. Ils y vont, et sur-le-champ l'esprit impur est mis en fuite.

Il met en fuite une armée de barbares.

Un crabe lu rapporte son crucifix.

5. — François évangélisait le pays de Travancor quand une armée de Badages, population aventurière qui vivait dans les montagnes voisines, envahit la contrée.

A cette nouvelle, le Saint marche au-devant d'eux, le crucifix à la main.

Ils furent pris à son aspect d'une panique subite et affirmèrent ensuite avoir vu près de lui un personnage de taille surhumaine qui les obligea à se retirer.

Naturellement, le Saint passe ce miracle sous silence dans sa correspondance.

Ce qu'on peut y lire, c'est sa sollicitude pour ses chrétiens, menacés ou attaqués.

« J'allais, dit-il, au secours des chrétiens qui, pour échapper à la poursuite des Badages, se sont retirés sur les rochers du cap de Comorin, où ils meurent de faim et de soif. C'était la plus grande pitié du monde que de les voir : ici, des affamés sans aucun aliment; là, des vieillards incapables de nous suivre, sans parler des morts, des mères en travail d'enfant et d'autres nombreuses misères. »

Le Saint amenait avec lui vingt barques chargées de provisions.

Comme allusion à la panique miraculeuse on ne trouve que ces mots : « Tous les Badages qui se trouvaient de ces côtés sont déjà réunis à Cabecate : les gens d'ici n'ont donc plus à les craindre. »

6. — Après avoir, dans le royaume de Travancor, converti tant de païens à la foi de Jésus-Christ, que, bien des fois, il lui arriva, comme il le disait lui-même, « d'avoir les bras lassés de baptiser et de ne pouvoir plus parler, à force d'avoir redit, en leur langue, le *Credo*, les commandements et les autres prières, l'apostolique François de Xavier passa aux îles Moluques ».

« Là, dit Goncalvez, missionnaire venu aux Indes un demi-siècle après la mort du Saint, écho fidèle des traditions locales qui avaient cours à son sujet, François allait, de temps en temps, de l'une à l'autre des îles Amboïno : il se rendait à l'île de Varanoula, quand une tempête menaça d'engloutir le bâtiment qui l'avait pris à son bord pour le déposer à la côte. François plongea dans la mer son crucifix, et la tempête s'apaisa; mais le lien qui le retenait s'étant détaché, le crucifix demeura dans l'eau.

» Le lendemain, déposé sur le rivage, François s'acheminait vers le bourg de Tomadou, quand un crabe sortit de la mer, tenant le Christ entre ses pattes, il le déposa sur le sable et replongea dans la mer. François s'agenouilla et demeura là, en une oraison profonde, l'espace d'une demi-heure.

» Ainsi raconta le fait, sous serment, François Roiz, qui accompagnait le Saint. »

A la Cour du roi de Bungo.

7. — Le roi de Bungo, l'un des plus puissants du Japon, fut extrêmement joyeux de voir le P. François de Xavier et ouvrit de nouveaux horizons à son apostolat.

Le Saint passa environ deux mois près de lui, sans cesse occupé à prêcher et à instruire. Divers bonzes, jaloux des faveurs dont le roi le comblait, voulurent entrer en discussion avec lui. Le souverain et toute sa cour assistèrent aux conférences, et en sortirent très disposés à embrasser la religion que leur prêchait le saint missionnaire. Ce qu'ils firent par après.

Au milieu de ses travaux, saint François était en péril continuel de mort, à cause de l'agitation que les bonzes soulevaient parmi le peuple. Fernand Mendez, l'un des compagnons du Saint, confesse qu'un jour, lui et ses frères, craignant pour leur vie, sortirent de la ville et allèrent un peu plus vite qu'il n'eût convenu se réfugier dans leur vaisseau; mais il leur fut impossible d'entraîner François. « Ce que vous craignez pour moi, leur dit-il, n'arrivera pas, car je ne mérite pas d'être martyr. Mais quoi qu'il puisse arriver, à Dieu ne plaise que je donne aux nouveaux convertis le scandale d'une telle fuite! »

Mort dans une cabane.

8. — Un jeune Chinois, Antonio de Santa-Fé, seul témoin de la mort du Saint, en rapporte les détails suivants :

« Son unique souci était comment il pourrait entrer en Chine et y annoncer la foi de Jésus-Christ, lorsqu'il tomba malade. Au milieu de ses souffrances, les yeux élevés au ciel, d'un visage très joyeux, et à haute voix, comme s'il eût prêché, il faisait certains colloques de choses que moi je ne comprenais pas, parce qu'elles n'étaient pas dites en notre langue : j'ai cependant retenu ces paroles, parce que je les lui entendis répéter bien des fois : « Seigneur, ayez » pitié de moi, oubliez mes péchés! » Il parla ainsi l'espace de cinq ou six heures, et le nom de Jésus toujours à la bouche. »

Ce fut le dimanche 27 novembre 1552, à 2 heures après minuit, dans une cabane de paille en l'île de Sanchoan, vis-à-vis de Canton, que l'âme bénie du Père maître François partit de cette vie présente pour la vie éternelle.

(D'après des documents pour la plupart inédits, publiés sous le titre : *Saint François de Xavier. Sa vie et ses lettres*, par le P. Cros, S. J., 1900.)

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE
ARCHEVÊQUE DE RAVENNE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 4 décembre.

Saint Pierre Chrysologue ensevelit avec respect le corps de son ami saint Germain d'Auxerre

Pierre naquit au commencement du v^e^ siècle, à Imola, ville de la Romagne, appelée de son temps, *Forum Cornelii*. Ses parents y tenaient un rang honorable. Comme ils étaient foncièrement chrétiens, ils s'empressèrent de présenter au baptême l'enfant que la Providence venait de leur donner; et aussitôt que son intelligence commença à s'entretenir aux premières lueurs de la vérité, ils l'initièrent aux notions élémentaires de notre sainte religion, et l'exercèrent à en pratiquer les vertus et les devoirs, autant qu'un enfant peut le faire. Une éducation première si excellente produisit les résultats les meilleurs et les plus précoces. Dès sa plus tendre enfance, Pierre manifesta un goût très prononcé pour la piété et pour tout ce qui a rapport au culte divin. Bientôt même il exprima le dessein de se consacrer au service du Seigneur. Loin de s'opposer à ce qu'il suivît l'attrait que la grâce avait mis dans son cœur, ses parents se firent un devoir et un bonheur de l'aider à correspondre à sa vocation.

L'église d'Imola était alors gouvernée par un saint

évêque, nommé Corneille, en qui toutes les vertus brillaient du plus vif éclat, et qui avait une réputation universelle de sainteté. C'est lui qui avait conféré à Pierre le sacrement de Baptême. L'enfant lui fut présenté par ses parents, et le pontife consentit à se charger de le former lui-même à la science et à la sainteté nécessaires à un ministre du Seigneur. Pierre devint l'hôte de la maison épiscopale; et, sous la direction d'un maître si vénérable, dont les leçons étaient confirmées par l'autorité de l'exemple, il grandit en science et en sagesse, à mesure qu'il avançait en âge.

Il étudia les saintes lettres, et toutes les branches des connaissances divines et humaines dont il convient qu'un clerc soit instruit, et il y fit des progrès très rapides; mais il apprit surtout à se soumettre à la loi de Dieu, et à marcher d'un pas assuré dans le chemin de la perfection. Bientôt, l'évêque le jugea digne de recevoir les saints Ordres, et les lui conféra jusqu'au diaconat inclusivement. A cette époque, dans beaucoup de diocèses, les clercs vivaient en communauté et pratiquaient les observances de la vie religieuse, tout en exerçant au dehors le saint ministère. Notre Saint, lui aussi, embrassa l'état monastique, pour se mettre à l'abri des séductions du monde, et parvenir plus facilement à une plus haute perfection. Mais il n'en continua pas moins de remplir les fonctions de son Ordre. Corneille se l'associa même, comme archidiacre, dans l'administration de son diocèse; et c'est lui qui, sous l'autorité de l'évêque, gérait toutes les affaires de l'Eglise d'Imola.

Il y avait déjà plusieurs années qu'il exerçait ce ministère, à la grande édification de tous, lorsque la ville de Ravenne perdit son archevêque. Les suffrages du clergé et du peuple lui désignèrent pour successeur un prêtre, qui parut à tous réunir en sa personne les qualités désirables. L'Eglise de Ravenne, fondée par le martyr saint Apollinaire, disciple du Prince des Apôtres, relevait directement de l'autorité du siège apostolique, et il était d'usage que chaque nouvel archevêque fût, non seulement approuvé, mais sacré par le pontife romain. C'est pourquoi le nouvel élu se rendit à Rome, accompagné d'une délégation des principaux de la ville, pour faire confirmer par le pape, saint Sixte III, le choix dont il venait d'être l'objet. A la prière des habitants de Ravenne, l'évêque d'Imola, en sa qualité de suffragant, s'adjoignit aux députés et emmena avec lui Pierre, son archidiacre.

Dans la nuit qui précéda l'audience qu'il leur accorda, le Souverain Pontife avait eu une vision : le prince des apôtres et son disciple, saint Apollinaire, lui étaient apparus, ayant au milieu d'eux un clerc qu'il ne connaissait pas, mais que saint Pierre lui avait montré du doigt, en disant : « Considère bien les traits de cet homme ; c'est lui que nous avons choisi pour le siège de Ravenne, et c'est lui et non pas un autre que tu dois ordonner. « Lorsque les délégués de Ravenne lui présentèrent leur élu, saint Sixte, instruit par cette vision, le regarda attentivement et dit : « Je ne le reconnais point. Amenez-moi le véritable élu. Je ne puis ordonner celui-ci. » Les députés ne comprirent rien à ces paroles; ils se retirèrent consternés. Le lendemain, ils amenèrent au Pape, sur son ordre, tous les clercs qui avaient obtenu des suffrages dans l'élection. Sixte ne voyant pas parmi eux celui qu'il cherchait, les congédia de nouveau.

La nuit suivante, une nouvelle vision lui apprit que l'élu du ciel n'était pas au nombre des délégués de Ravenne, mais qu'il appartenait à une autre Eglise. Il demanda alors que tous les clercs étrangers présents à Rome lui fussent amenés. L'évêque d'Imola lui présenta son archidiacre, Pierre. Au moment où il était introduit, le pape fixa les yeux sur lui; une troisième vision lui montrait saint Pierre et saint Apollinaire l'escortant et le tenant par la main. Le Pontife se leva, s'avança au milieu de la salle, se prosterna profondément devant l'humble diacre et le proclama archevêque de Ravenne.

Plusieurs d'entre les délégués protestèrent : « Nous ne voulons point de cet étranger, s'écrièrent-ils; un néophyte ne s'assoiera jamais sur la chaire de Ravenne. » Mais le pape raconta la triple vision qu'il avait eue, et toutes les oppositions cessèrent. Tous, même ceux qui venaient de manifester les dispositions les plus malveillantes, accueillirent, avec une religieuse soumission et une allégresse enthousiaste, le pasteur que le ciel leur donnait d'une manière si merveilleuse.

Cependant l'humilité et la modestie de Pierre ne pouvaient se résigner à accepter une si sublime dignité. Il eut d'abord la pensée de s'y soustraire par la fuite; puis, voyant qu'il n'y pouvait réussir, il se prosterna aux genoux du Pape et le supplia avec larmes de ne pas mettre sur ses épaules un fardeau si redoutable. Mais le Souverain Pontife ne se laissa pas fléchir, et notre Saint dut obéir. Sixte lui imposa les mains et lui conféra la consécration épiscopale au milieu d'un grand concours de peuple.

Le nouvel archevêque devait justifier par ses vertus, par son zèle, par son habileté dans le gouvernement des âmes, et surtout par son éloquence, le choix que le ciel avait fait de sa personne. Le jour même de son sacre, il prit la parole et il traça un magnifique tableau des qualités pastorales qu'il se proposait de réaliser et qu'il réalisa, en effet, durant le cours de son pontificat. « Il devra, dit-il en parlant de lui-même, diriger sans opprimer, commander sans aigrir, émouvoir les esprits sans les troubler, exercer l'autorité et demeurer un fidèle serviteur. A lui, désormais, la vigilance compatissante sur les douleurs, la charité qui pourvoit aux besoins de tous, la sollicitude du père de famille qui sait se faire aimer pour se faire obéir, la miséricordieuse hospitalité, l'obéissance aux rois, le concours prêté pour le bien aux puissances, le respect pour les vieillards, la grâce et la tendresse pour les enfants, l'amour pour les frères, le dévouement pour tous, et une libre servitude enchaînée à Jésus-Christ dans la personne de ses membres. »

Après avoir reçu l'onction qui fait les pontifes, notre Saint se rendit au milieu de son peuple, escorté par les délégués. L'empereur Valentinien, l'impératrice Placidie, et tous les habitants de Ravenne accueillirent avec une souveraine allégresse le pasteur que le ciel leur envoyait. Dans le discours qu'il prononça en prenant possession de son siège, il dit aux fidèles auxquels il venait consacrer ses soins : « Pour votre salut, j'ai accepté le fardeau si redoutable de l'épiscopat; en retour, je ne vous demande qu'une seule chose. Appliquez-vous à suivre mes avis et à ne pas résister aux ordres de Dieu. Je viens parmi vous comme un médecin pour vous guérir de vos infirmités, comme un pasteur pour vous conduire, comme une mère pour vous nourrir, comme un père pour vous défendre et vous aimer. Soyez dociles et soumis, pour que mon ministère vous soit profitable. »

L'une des fonctions les plus importantes de l'évêque, c'est de distribuer à son peuple le pain de la divine parole. Notre Saint s'en acquitta avec un grand zèle et une grande assiduité. Il prêcha un nombre surprenant de sermons; nous en possédons encore cent soixante-seize, qui ont été réunis par un de ses successeurs, nommé Félix, vers l'an 708.

Tels qu'ils nous ont été conservés, ces discours n'ont pas l'ampleur, l'abondance et le charme des homélies de saint Jean Chrysostôme, cependant ils sont d'un grand orateur. Mais il y avait dans sa parole et dans toute son action oratoire, une telle onction, une telle pénétration, une telle effusion, si l'on peut dire ainsi, d'une âme grande et sainte, qu'il entraînait ses auditeurs. L'admiration de ses contemporains, le comparant au grand évêque de Constantinople, lui décerna le glorieux titre de *Chrysologue* qui veut dire *parole d'or*. « Depuis Ambroise de Milan et Augustin d'Hippone, dit son biographe, l'Eglise latine n'avait pas eu de docteur plus éloquent. »

Il faisait paraître dans ses prédications une grande humilité et une grande modestie. Il traitait ses auditeurs avec beaucoup de ménagements et de charité. Il ne restait pas longtemps en chaire de peur de fatiguer leur attention. L'ardeur de son zèle lui communiquait une véhémence extraordinaire; il était parfois tellement ému, tellement pénétré de son sujet, tellement transporté par l'excès de l'amour de Dieu et des âmes, que la voix venant à lui manquer, il était forcé de s'interrompre. C'est ce qui lui arriva, dans son sermon sur l'Evangile de l'Hémorrhoïsse. Sous le coup de l'émotion qu'ils en ressentirent, les assistants remplirent le lieu saint de leurs sanglots, de leurs larmes et de leurs prières. Le saint archevêque, dans la suite, rendait grâces à Dieu d'avoir fait servir à un renouvellement d'amour divin cette défaillance qu'il avait éprouvée au milieu de son discours.

Les foules, avides de recueillir ses enseignements, se pressaient nombreuses au pied de sa chaire. Il comptait habituellement parmi ses auditeurs l'empereur, l'impératrice et toute la famille impériale. La ville de Ravenne, voyait affluer de tous les points de l'Occident une foule immense de personnes que leurs intérêts, leurs affaires ou les devoirs de leurs charges appelaient à la cour. Tous voulaient, à l'exemple de leur souverain, entendre un orateur auquel la renommée attribuait un si grand mérite.

Parmi eux, se trouvaient beaucoup de païens qui subissaient l'entraînement général, et que la curiosité d'abord, puis bientôt l'attrait de la grâce conduisait à saint Pierre Chrysologue. Ils ne tardaient pas à être touchés par l'onction de sa parole apostolique, et la vérité dissipant les ténèbres de leur esprit, ils se convertissaient et demandaient le Baptême. Le grand évêque ne se déchargeait sur personne du soin de les y préparer. Il les instruisait lui-même des vérités de notre sainte foi; nous possédons encore cinquante instructions adressées par lui aux catéchumènes. Ne dédaignant pas de s'abaisser aux humbles fonctions de catéchiste, il leur expliquait les éléments de la doctrine chrétienne. Il nous apprend lui-même qu'il éprouvait un bonheur infini à leur enseigner l'oraison dominicale et le symbole des apôtres. Il leur en faisait réciter les formules et il leur en développait le sens. Les convertis voulaient recevoir le Baptême de sa main, et l'on compta par milliers les néophytes qui lui durent le bienfait de la régénération.

« Mais, ajoute son biographe, c'était surtout pour les jeunes gens qu'il aimait à renouveler le miracle d'Elisée, et à multiplier les résurrections spirituelles. Il se pliait à toutes les nécessités de ce fécond, mais difficile apostolat; il savait admirablement s'insinuer dans le cœur des adolescents, pour y combattre les passions naissantes et y déposer les germes de la piété et de la vertu. Il les arrachait à l'orgueil des spéculations philosophiques, les inclinant doucement à la simplicité de la foi et à la vérité de l'Evangile. » Saint Adelphius, évêque de Metz, étant venu à Ravenne, fut témoin de ses succès dans ce genre de ministère, et il disait de lui : « Ce bienheureux est véritablement un oiseleur apostolique; il prend au vol les âmes des jeunes gens dans les filets de la divine parole. »

Le saint archevêque s'appliqua avec un zèle tempéré par la douceur et la prudence à extirper les abus du sein de son troupeau. Le premier janvier était célébré par une sorte de carnaval, souillé de pratiques ridicules et scandaleuses. Malgré les protestations déjà si souvent réitérées des évêques, on y consultait les augures, on y faisait des libations, on y célébrait des festins en l'honneur de Janus; on y exhibait des masques abominables représentant les fausses divinités; en un mot, on avait conservé dans ces fêtes toutes les cérémonies, tous les jeux du paganisme. Saint Pierre Chrysologue s'éleva avec une véhémence incomparable et une sainte indignation contre ces pratiques dégradantes. Le discours qu'il prononça dans cette circonstance nous a été conservé; il est de la plus haute éloquence. Il contient entre autres cette remarquable parole que les chrétiens ne devraient jamais perdre de vue : « Celui qui voudra s'amuser avec le diable ne pourra pas se réjouir avec Jésus-Christ. » Les protestations du saint Pontife portèrent leur fruit. Les fêtes de Janus furent supprimées, il en fut de même de certaines autres habitudes païennes, demeurées dans les mœurs publiques, contre lesquelles il protesta avec un égal succès.

Pasteur vigilant, il fut attentif à prévenir ou à corriger tous les désordres. Il s'efforça de rétablir en toutes choses la véritable discipline ecclésiastique, et de promouvoir l'observation exacte des lois de Dieu et de l'Eglise.

Le relâchement d'une part, un rigorisme outré d'autre part, s'étaient glissés parmi les fidèles, à propos du jeûne quadragésimal; les uns omettaient totalement ou en partie les pénitences déterminées par l'Eglise, les autres inventaient des rigueurs inusitées et puériles qu'ils voulaient imposer à tous. Saint Pierre Chrysologue condamna les uns et les autres, et ramena la pratique du jeûne à son véritable esprit. « Il faut, dit-il, observer le jeûne simplement tel qu'il est prescrit. Celui à qui sa santé ne permet pas de jeûner n'est pas tenu de le faire, mais qu'il y supplée par des aumônes. »

Il travailla constamment à faire fleurir, au milieu de son peuple, les vertus chrétiennes; et il ne négligea rien de ce qui était capable de développer la piété et la dévotion. Il insista plus particulièrement sur la nécessité de la prière, de la pénitence, de l'aumône et de la Communion. Il aurait voulu que l'Eucharistie, conformément à l'intention que Notre-Seigneur a eue en instituant cet auguste sacrement, devînt la nourriture quotidienne des fidèles. Pour donner aux âmes d'élite la facilité de tendre à une plus haute perfection, il fonda un monastère à Classe, petite ville située sur la côte à trois milles de Ravenne.

Une de ses préoccupations les plus assidues fut d'avoir, dans l'œuvre du salut des âmes, des collaborateurs capables, par leur sainteté et par leur science, de lui prêter un concours vraiment efficace. C'est dans cette vue qu'il fit construire, pour loger les clercs et les prêtres de son église, un édifice dont on conserve encore les restes à Ravenne, sous le nom de *Canonica Chrysologi*. Il voulut qu'ils y vécussent en commun dans la pratique de toutes les observances de la vie monastique. Il demeura lui-même avec eux, partageant leur genre de vie, les guidant par ses conseils, les instruisant de leurs devoirs et leur donnant l'exemple de la prière, de la régularité, de l'étude, de la pénitence et de toutes les

vertus religieuses. Ainsi, en même temps qu'il travaillait à la sanctification de son clergé, il pourvoyait à la sienne propre, et faisait, de jour en jour, de nouveaux progrès dans la perfection. Et si sa prédication et tous les efforts de son zèle produisirent des fruits de salut si abondants, c'est que, comme tous les vrais apôtres, il les fécondait par une prière incessante, par des mortifications et des jeûnes souvent répétés, qu'il offrait à Dieu pour fléchir sa colère, en faveur de son peuple.

Non content de s'occuper de l'édifice spirituel des âmes, il eut encore à cœur, comme tous les grands pontifes de cette époque, d'élever au vrai Dieu des temples matériels, dignes de sa majesté infinie; il fit, en particulier, construire à Ravenne une magnifique église qu'il dédia sous le vocable de l'apôtre saint André.

Il rendit les derniers devoirs à deux saints qui s'étaient acquis de leur vivant une très grande célébrité par leurs miracles. L'un, le prêtre saint Barbatien, avait été l'honneur et la bénédiction de la ville et du territoire de Ravenne; l'autre était saint Germain, évêque d'Auxerre. L'illustre thaumaturge des Gaules était venu à Ravenne implorer la clémence de l'empereur Valentinien, en faveur des Armoricains qui s'étaient révoltés contre la domination romaine et qu'il avait fait rentrer dans le devoir. Après avoir multiplié les prodiges et édifié tout le monde par ses éclatantes vertus, il mourut entre les bras de notre Saint. Celui-ci hérita de son manteau et de son cilice, et il fit plus de cas de cette pauvre succession que de tous les trésors de la terre.

L'hérésiarque Eutychès, qui confondait en une seule les deux natures de Jésus-Christ, ayant été condamné par un synode tenu à Constantinople, avait écrit à quelques-uns des évêques les plus célèbres de l'Occident pour se les rendre favorables. Saint Pierre Chrysologue, qui tenait entre eux l'un des premiers rangs par son siège et par son mérite personnel, répondit à la lettre qu'il en avait reçue, d'une manière qui fait bien voir jusqu'où allait son amour pour la vérité orthodoxe et pour l'unité de l'Eglise. Après lui avoir marqué la peine qu'il ressentait de le voir divisé d'avec son évêque Flavien, il l'exhortait à se soumettre à la décision doctrinale écrite récemment par l'évêque de Rome « par ce que, disait-il, l'apôtre Pierre vit et préside toujours sur son siège; il donne la foi véritable à ceux qui la cherchent dans la sincérité de leur cœur. »

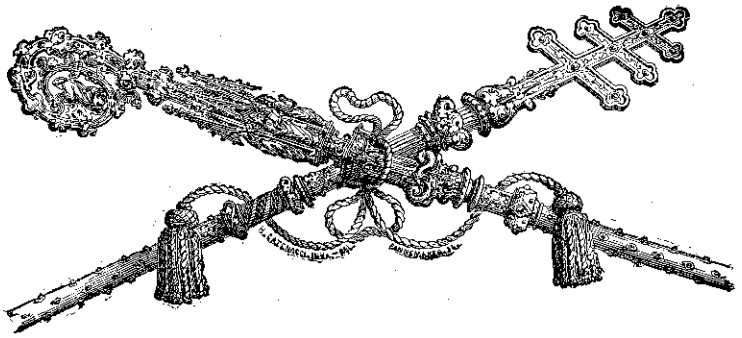
Cet évêque de Rome était le pape saint Léon le Grand ; il venait alors d'écrire sa fameuse lettre à Flavien, dans laquelle se trouve fixée, d'une manière si exacte et si précise, la croyance de l'Eglise sur le dogme de l'Incarnation, contre les erreurs d'Eutychès et de Nestorius. La réponse de saint Pierre Chrysologue à Eutychès a été insérée dans les actes du concile œcuménique de Chalcédoine, qui se tint l'an 451, pour condamner cet hérésiarque.

Il y avait déjà environ dix-huit ans que notre Saint gouvernait très saintement l'église de Ravenne, quand il apprit, par une révélation divine, la fin prochaine de ses travaux. Il se rendit à Imola, sa patrie, pour prier au tombeau du martyr saint Cassien, envers lequel il avait toujours eu une grande dévotion. Il fit don, à l'église qui contenait les reliques de ce Saint, d'une grande couronne d'or, enrichie des pierreries les plus précieuses; il la déposa lui-même sur l'autel majeur, avec un calice d'or et une patène d'argent. Ce calice et cette patène servirent plus tard à opérer des guérisons miraculeuses; l'eau qu'ils avaient contenue a été souvent un remède efficace contre la rage et contre la fièvre.

Après avoir accompli cet acte de piété, il congédia ceux de ses diocésains qui l'avaient suivi, et il leur recommanda de ne rien négliger pour se choisir un excellent pasteur.

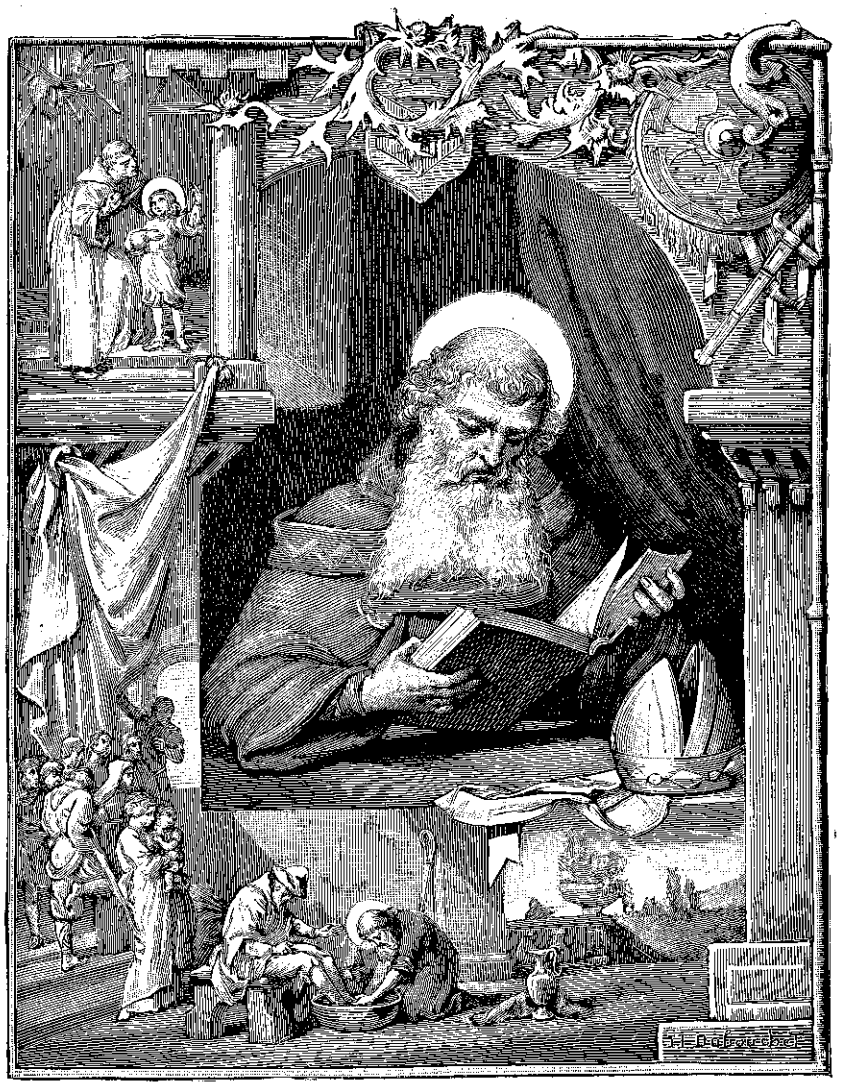
Peu de temps après, ayant humblement prié Dieu et saint Cassien de recevoir favorablement son âme, il passa paisiblement de cette vie à une vie meilleure, vers l'an 450, le 2 décembre. Son corps fut enseveli avec honneur près de celui de saint Cassien. Toute la ville prit part à ses funérailles; les assistants versèrent des larmes abondantes, et entourèrent ses restes d'une profonde vénération.

Imola possède encore les reliques du saint docteur et les vénère religieusement. Mais on a détaché un bras pour le porter dans l'église de Ravenne, où il se voit encore enchâssé dans un reliquaire orné de pierreries.



SAINT ANNON, ARCHEVÊQUE DE COLOGNE

Fête le 4 décembre.



Saint Annon déclare à son oncle que son désir est de se vouer au service de Dieu. — Sa vie se passa dans la prière et l'étude. — Chaque vendredi, il servait vingt-quatre pauvres, et le Jeudi-Saint il leur lavait les pieds.

COMMENT WALTER SE TROMPA SUR L'AVENIR DE SON FILS

Annon, la gloire de sa race et de sa patrie, était issu de la noble famille des Steusslingen.

Son père, Walter, et sa mère, Engela, étaient de race teutonique. La noblesse de leur sang était rehaussée par celle de leurs âmes, et ils se faisaient remarquer entre tous par leur zèle à défendre les intérêts de la religion. Dieu les en récompensa en leur accordant de nombreux enfants, qui devaient occuper plus tard des emplois importants dans les carrières ecclésiastiques et civiles. Mais, au milieu de ses frères et de ses sœurs, Annon attirait tous les regards : son caractère généreux, son intelligence précoce, jointe à une grâce inexprimable et à une pureté angélique, faisaient l'ornement de cette chrétienne famille. Son père était fier de lui, il le montrait avec orgueil et le considérait comme devant porter bien haut l'étendard chevaleresque et le nom des Steusslingen : ambition légitime certai-

nement, mais qui se trompe quelquefois, quand elle s'arrête à un peu de gloriole humaine au lieu de viser plus haut jusqu'à la véritable grandeur, celle de la sainteté. Ainsi donc, Walter voulait faire de son fils un preux chevalier, et Dieu en fit un grand saint.

En attendant, l'enfant s'appliquait aux exercices militaires: on lui apprenait à monter à cheval, à manier une lance. En le conduisant par cette voie, Dieu voulait lui faire acquérir cette force d'âme qui, plus tard, devait lui être nécessaire: il s'accoutuma à ne plus craindre le froid, la faim, la soif et les fatigues de toutes sortes. Son caractère se trempa, et il devint capable de toutes les grandes choses auxquelles Dieu le destinait.

Walter ne négligeait rien pour tourner vers le monde les pensées de son fils; mais le Père céleste, qui appelle ceux qu'il prédestine, ne devait pas tarder à manifester sa volonté sur le jeune homme. Voici comment la chose arriva.

COMMENT POUR SUIVRE L'APPEL DE DIEU ANNON S'ENFUIT DU CHATEAU PATERNEL

Annon avait un oncle qui était chanoine de la collégiale de Bamberg. Ce prêtre vénérable se présenta un jour au château; il venait rendre visite au seigneur son frère. Celui-ci parla d'Annon, des espérances que les brillantes qualités de l'enfant lui faisaient concevoir. Ce discours attrista singulièrement le chanoine, qui voyait avec peine cette âme d'élite diriger toutes ses aspirations vers le siècle; il entrevit le bien qu'Annon était appelé à accomplir s'il se mettait tout entier au service de Dieu.

Aussi cherchait-il une occasion favorable de parler à l'enfant. Elle ne se fit pas attendre. Un jour qu'il se trouvait seul avec lui, il le prit dans ses bras et lui dit :

« Annon, mon fils, dis-moi, quels sont tes goûts, quelles sont tes occupations? » L'enfant ne répondit que par un sourire.

Alors l'oncle lui parla en peu de mots de la gloire du ciel, des peines de l'enfer, et il ajouta :

« Voudrais-tu entrer au service de Dieu, revêtir l'habit sacerdotal et devenir prêtre un jour, toi aussi?

— Oui ! c'est Jésus-Christ seul que je veux servir »; s'écria l'enfant. Cette réponse éveilla un joyeux écho dans le cœur du prêtre. Après avoir remercié Dieu, il reprit :

« Demain matin, je vais partir, car je dois regagner mon poste sans plus tarder : pour toi, mon fils, quitte en secret la maison paternelle pour te réfugier sous les ailes de Dieu, tu me trouveras sur le chemin. Sois bien persuadé que celui pour l'amour de qui tu quittes tout, te rendra l'espoir et la gloire de ta famille, et qu'il te comblera d'honneurs et en ce monde et en l'autre. »

Le lendemain matin, l'enfant se trouvait caché sur la route, derrière un massif de saules, et quand l'oncle vint à passer, il le suivit jusqu'à Bamberg.

SAINT ANNON ÉTUDIANT — SON PORTRAIT

Bamberg possédait à cette époque une école épiscopale, qui n'avait pas de rivale en Germanie pour l'éclat et la pureté de la doctrine. Annon s'y appliqua donc à l'étude des lettres; et il s'y distingua bientôt par son génie vraiment extraordinaire. Son ardeur au travail allait tous les jours croissant, et bientôt, aidé par les lumières de ce Maître intime qui est l'Esprit-Saint, il conquit sur tous ses rivaux d'école la palme qu'il avait accoutumé de remporter, la lance au poing, dans les tournois. Les lettres divines et humaines, la science du droit canonique et civil, l'art oratoire et mieux encore, le souffle inspiré de l'éloquence, transformèrent le jeune chevalier et en firent un éminent docteur.

A peine fut-il sorti de l'adolescence qu'on le nomma écolâtre de Bamberg, *magister scolarum*. La renommée de ses vertus commença dès lors à se faire jour; il fut recherché des évêques et des princes qui l'admettaient volontiers dans leur intimité. C'est ainsi que l'empereur Henri III voulut l'attacher au clergé de sa chapelle palatine; ce prince aimait surtout la franchise avec laquelle le jeune clerc ne craignait pas de lui parler, quand il s'agissait de défendre les droits des innocents et d'obtenir justice pour les opprimés. Du reste, la sainteté de sa vie était encore relevée par les charmes de sa personne : car son historien nous le représente à cette époque de sa vie comme un homme de haute stature, au visage doux en même temps que sérieux, habile à manier la parole, et d'une énergie indomptable qui le rendait insensible aux fatigues et aux veilles.

ANNON, ARCHEVÊQUE PRIMAT DE COLOGNE — SES VERTUS

Sur ces entrefaites, en 1055, l'archevêque de Cologne, Hermann II, tomba dangereusement malade. Annon vint de la part de l'empereur trouver le prélat mourant : après s'être acquitté de sa légation, il était sorti de la chambre du malade, quand celui-ci, se retournant vers les assistants :

« Je vais mourir bientôt, leur dit-il, et c'est Annon qui me succédera sur le siège de Cologne. »

L'archevêque mourut, en effet, peu de temps après, et Annon, malgré son dessein d'aller au plus tôt rendre compte de sa mission, demeura pour assister à ses funérailles, car, dit son historien, il songeait à ces paroles des Livres Saints : *Il vaut mieux aller à la maison de deuil qu'à la maison du festin.* (Eccl. VII.)

L'empereur se trouvait alors à Coblentz. Une députation de la noblesse et des notables de Cologne vint lui rapporter la crosse de l'archevêque défunt, et le supplier de lui donner un successeur. A cette époque de troubles, il s'était introduit de nombreux abus, et les princes en étaient venus à ce point de nommer et d'instituer eux-mêmes les abbés des monastères et les évêques suivant leur bon plaisir, et ils donnaient l'investiture des évêchés par la crosse et par l'anneau, abus que le grand pape saint Grégoire VII et son successeur ne devaient pas tarder à supprimer.

Dieu voulut que le choix de l'empereur tombât sur Annon : la résistance du Saint, ses larmes, ses prières ne changèrent rien à cette résolution.

L'humble clerc dut se soumettre : le jour de son sacre, jour d'allégresse pour tous les autres fut pour lui un jour de crucifiement; il le passa tout entier dans les larmes.

Le nouvel archevêque montra bientôt qu'il était à la hauteur de sa charge; son zèle à en remplir tous les devoirs, l'exemple de toutes les vertus qu'il donnait à son clergé et à son peuple étendirent au loin la renommée de sa sainteté. Ses nombreuses occupations ne l'empêchaient pas d'employer de longues heures à l'étude et à la prière. Il passait le jour à rendre justice et la nuit à prier : souvent, le soir venu, prenant avec lui un serviteur, il allait pieds nus visiter les églises de la ville. « Sa charité était inépuisable, nous dit son chroniqueur contemporain; ses

mortifications, ses pénitences, aussi humbles qu'édifiantes. Chaque soir il confessait ses fautes et se faisait donner la discipline par un de ses clercs.

L'empereur Henri III, patrice des Romains, avait lui-même une coutume semblable. Aux grandes solennités, lorsqu'il devait revêtir la *trabea* (robe blanche traversée de bandes rouges), insigne de la majesté impériale, non content de s'y préparer par la réception du sacrement de pénitence, il exigeait de plus que l'évêque ou le prêtre auquel il s'était confessé lui donnât la discipline. Un jour il s'adressa pour ce ministère au vénérable archevêque de Cologne. Celui-ci s'en acquitta avec une liberté tout apostolique. Il signala à l'empereur les injustices, les abus, les désordres de son administration, lui enjoignant de les prévenir ou de les réparer. Puis, saisissant la verge de la discipline que lui offrait son impérial pénitent, il s'en servit non pas comme d'un vain simulacre, mais comme d'un véritable instrument de flagellation tenu d'une main vigoureuse et ferme. L'empereur le remercia sincèrement, suivit tous ses conseils et le lendemain, avant de ceindre le diadème et de revêtir le manteau impérial, il distribua aux pauvres trente-trois livres d'argent.

Annon avait reçu le don de prophétie. Il prédit la mort prochaine du pieux empereur, et, quand la prédiction fut réalisée, il redoubla ses jeûnes, ses prières et ses macérations pour une âme qui lui avait été si chère (1).

UNE PAGE D'HISTOIRE
ROLE POLITIQUE DE SAINT ANNON

Henri III mourant avait exprimé au pape Victor et à l'impératrice Agnès son désir suprême, celui de confier l'éducation de son fils aux soins d'Annon. Malheureusement pour l'Eglise et pour l'empire, ce désir ne fut point accompli. Le saint archevêque de Cologne fut écarté, et le roi mineur se vit entouré d'intrigants et de gens sans aveu qui lui donnèrent les plus détestables exemples. Bientôt les principaux seigneurs d'Allemagne se lassèrent de cet état de choses et voulurent y mettre un terme. On enleva le jeune roi Henri IV à la tutelle de sa mère et à la mauvaise influence de ses conseillers. Saint Annon prit alors en main les rênes du gouvernement. On espérait que sa main paternelle pourrait réparer les erreurs du passé et prévenir les orages qui se préparaient pour l'Allemagne. Malheureusement, il ne resta qu'un an au pouvoir, et la faction, qui soutenait alors en Allemagne l'antipape Cadaloüs contre le pontife Alexandre II, réussit à obtenir sa disgrâce.

En 1063, saint Annon vint à Rome, où il proposa au pape de réunir un concile à Mantoue, afin de mettre fin au schisme qui désolait l'Eglise : ce qui eut lieu en effet.

Quelques années se passèrent : une révolution de palais renversa le Conseil de régence, et saint Annon fut appelé de nouveau pour mettre son expérience au service de l'Etat. Mais ses sages avis ne furent point écoutés : aussi sa rentrée aux affaires ne dura-t-elle que quelques mois. « Le saint évêque ne pouvant, dit Lambert d'Hersfeld, supporter le spectacle des désordres, des injustices, des scandales dont le palais était le théâtre, allégua son grand âge et le besoin qu'il avait de repos pour offrir sa démission. Elle fut accueillie avec empressement par le jeune roi, dont les passions et les fureurs vraiment insensées prenaient chaque jour des proportions inouïes (Noël 1072). Débarrassé de ce censeur incommode, Henri IV se précipita dans l'abîme de la cruauté et du vice. »

APOSTOLAT ET MIRACLE

Au milieu de ses travaux, saint Annon ne perdait pas de vue ses devoirs de pasteur. Il visitait toutes les paroisses de son diocèse et ne laissait à aucun autre le soin de prêcher et d'instruire son peuple. Ses paroles, jointes à ses larmes, touchaient les cœurs les plus endurcis.

Mais rien n'égalait la tendresse de sa charité envers les malheureux : au lever du jour, on voyait à la porte de son palais la multitude des pauvres se presser comme un essaim d'abeilles ; après leur avoir distribué des aliments et des secours, lui-même choisissait dans le nombre vingt-quatre des plus indigents. Il conduisait ces privilégiés de son cœur dans son palais, se mettait à genoux devant eux, leur lavait et leur baisait les pieds. La vue d'une pauvre femme portant un enfant dans les bras le faisait songer à la Vierge Marie portant son fils Jésus : cette pensée lui remplissait le cœur de compassion, et il ne pouvait s'empêcher de donner aussitôt une aumône abondante.

Saint Annon faisait construire hors de la ville une église en l'honneur de saint Georges, martyr. Il appelait de tous ses vœux le jour où il lui serait donné d'en faire la dédicace, mais il lui manquait encore des reliques du Saint. Or, une nuit, il vit en songe saint Georges, tout éclatant de lumière, sortir de l'oratoire de Saint-Pantaléon, et se diriger vers la nouvelle église où il entra. A son réveil, l'archevêque, considérant cette vision comme un avis du ciel, se rendit en toute hâte à Saint-Pantaléon. Il y trouva, en effet, un bras du martyr, qu'il reçut avec grande vénération. La nouvelle de cette découverte se répandit bientôt à travers la ville : une foule nombreuse accompagna le saint archevêque jusqu'à l'église de Saint-Georges. Saint Annon commença alors la cérémonie de la consécration et adressa quelques paroles au peuple. La foule était devenue si compacte que, pour entendre sa voix, les uns étaient montés sur les toits et les arbres environnants, d'autres s'étaient assis sur un échafaudage qui servait à la construction de l'édifice. Les planches, peu solides, cédèrent sous le poids, et l'échafaudage s'écroula avec un grand fracas. A ce spectacle, un cri d'effroi sortit de toutes les poitrines ; mais bientôt la crainte se changea en allégresse, car tous ceux qui étaient tombés se relevèrent sains et saufs.

SON AMOUR POUR LES RELIGIEUX

Une nuit que le saint archevêque se rendait, selon sa coutume, dans les sanctuaires de la ville, il entendit des religieux qui chantaient avec ferveur les louanges de Dieu ; se tournant alors vers le prêtre qui l'accompagnait :

« N'admirez-vous pas cela ? lui dit-il ; pendant que toute la ville est plongée dans le sommeil, ces religieux seuls sont préoccupés du service de Dieu, et ils se sont levés pour le chanter. Et moi, jusqu'ici, je n'ai rien fait pour les religieux ! »

Il se résolut donc, pour réparer ce qu'il appelait sa négligence, de fonder plusieurs monastères : et bientôt, par ses soins, on vit s'élever ceux de Siegberg, de Salevelt et de Grascaf.

Dans un des voyages qu'il fit à Rome, il avait

(1) Darras, *Hist. gén. de l'Église*, t. XIX, p. 313.

remarqué avec admiration la ferveur de certains couvents d'Italie; il leur demanda quelques sujets choisis qu'il établit dans ses monastères de Germanie. C'est là qu'il aimait à se retirer de temps en temps pour faire trêve aux soucis de l'épiscopat et goûter les douceurs de la solitude et de la prière, se soumettant à tous les exercices religieux. Il considérait l'abbé comme son maître et obéissait à toutes ses volontés comme le plus humble des novices.

FÊTES DE PAQUES EXTRAORDINAIRES

On était aux approches de la fête de Pâques, et une foule considérable était accourue à Cologne des provinces rhénanes et même d'outre-mer, car cette fête était l'occasion d'une foire célèbre dans toute l'Europe. Saint Annon était retenu par une fièvre violente sur son lit de douleur.

Le Jeudi-Saint, se voyant dans l'impossibilité de présider la cérémonie du *lavement des pieds*, cérémonie qui lui était si chère, il entra dans une grande tristesse :

« Voici l'heure, disait-il en gémissant, où mon divin Maître, devant qui les anges tremblent, s'est humilié jusqu'à laver les pieds de ses disciples, et moi je ne l'imiterais pas! Seigneur, vous pouvez tout ce que vous voulez, donnez-moi des forces pour accomplir ce saint ministère. »

Cette prière achevée, l'archevêque appelle un serviteur :

« Va dire à mes frères qui sont sur le point de commencer la cérémonie d'attendre pour le faire : car leur archevêque ne tardera pas à venir lui-même. »

Les religieux attendirent longtemps. A la fin, les supérieurs, impatientés, envoyèrent trouver Annon :

« L'heure s'avance, lui dit-on; déjà la nuit se fait proche; si nous attendons plus longtemps, le culte divin en souffrira. »

A ces mots, le vieillard sentit son cœur s'embraser d'amour, et le feu de la charité étant plus fort que les ardeurs de la fièvre, il se leva et se rendit au chœur, à la joyeuse surprise de tous. Là, prenant un linge, il se ceignit et se mit en devoir de laver les pieds des religieux, les arrosant de ses larmes ferventes. Mais, c'en était trop; à bout de forces, il se laissa tomber, et on le transporta presque mourant sur son lit.

Trois jours durant, il demeura entre la vie et la mort; ce qui l'affligeait par-dessus tout, c'était la pensée de voir son peuple privé de la parole de Dieu en ces solennités pascales. Aussi le Seigneur eut pitié de son zélé serviteur, et, à l'heure où le Sauveur se leva glorieux du tombeau, Annon fut miraculeusement rendu à la santé. Il se présenta aussitôt au chœur pour y chanter la troisième leçon, ce qu'il fit au milieu de la joie et de l'enthousiasme de tout son peuple.

MORT DU SAINT ARCHEVÊQUE

Bien que primat du royaume, Annon était réduit à la plus extrême pauvreté. Les rois d'Angleterre et de Danemark, la reine de Pologne, qui l'honoraient de leur amitié, lui envoyaient fréquemment de riches présents; mais tout passait entre les mains des pauvres.

« Comment peut-on me croire riche? disait-il un jour. En dehors de ma chapelle, de mes ornements pontificaux et de cet anneau, je ne possède pas un denier aujourd'hui. »

A sa mort, on ne trouva pas de quoi acheter un linceul pour ensevelir son corps.

Cependant, la fermeté du Saint à réprimer le vice sous toutes ses formes, lui avait suscité des ennemis, et ses derniers jours furent remplis d'amertume et d'angoisses. L'empereur d'Allemagne, Henri IV, s'empara traîtreusement de son frère Wessel, archevêque de Magdebourg, et son cousin, l'évêque d'Halberstadt, fut également jeté dans les fers. Lui-même vit ses jours menacés par une émeute dont l'empereur avait soudoyé les chefs. Son palais épiscopal fut envahi par une horde de factieux qui poussaient des cris de mort, et le saint pasteur, sauvé par le dévouement de quelques fidèles, fut obligé de fuir la cité dont il était le père. Mais le peuple des campagnes voisines, indigné de cet attentat, le ramena en triomphe.

Annon pardonna aux coupables et leva l'excommunication fulminée contre eux.

Aux souffrances morales vinrent s'ajouter les souffrances corporelles. Il lui vint aux pieds des ulcères qui dévorèrent les chairs vives jusqu'à mettre les os à nu, et qui finirent par envahir tout le corps.

Se voyant près de mourir, il fit assembler douze prêtres, tant abbés que moines, et leur fit une confession générale; puis, s'étant fait porter à l'église cathédrale, il révéra toutes les reliques qu'on y conservait, donna l'absolution à tous ceux qu'il avait excommuniés, fit payer tous ses créanciers et mourut saintement, le vendredi matin, 4 décembre 1075.

Dans sa dernière visite au monastère de Siegberg, il avait désigné le lieu de sa sépulture hors du chœur de l'église de ce monastère. Comme on lui demandait pourquoi il ne choisissait pas sa sépulture dans le chœur même, il répondit par un esprit de prophétie : « Je ne veux pas que ceux qui viendront prier sur mon tombeau troublent le service divin. Je veux, au contraire, que les pauvres femmes aient un libre accès à ma tombe. » Il s'y opéra, en effet, après sa mort, de nombreux miracles.

SAINTE BARBE, VIERGE MARTYRE

Fête le 4 décembre.

Sainte Barbe, avec ses attributs traditionnels : le « livre » des Écritures, la « tour » de sa captivité, le « calice » insigne de l'Eucharistie, viatique des mourants, et la « palme » de son martyre. — *Dans les médaillons :* Apparition de Notre-Seigneur à la sainte martyre. — Un rocher lui offre un asile. — Son martyre. — Elle procure le bienfait des derniers sacrements à ceux qui l'invoquent.

PATRIE DE SAINTE BARBE — ELLE EST ENFERMÉE PAR SON PÈRE DANS UNE TOUR

Sainte Barbe, en latin *sancta Barbara,* est une des saintes les plus populaires et pourtant les moins connues. Elle est invoquée contre le tonnerre et contre tous les genres de mort subite; on obtient d'elle la grâce d'une bonne mort avec la réception des derniers sacrements, elle est la patronne des mineurs, artilleurs, carriers, etc., et presque de tous les états qui emploient la poudre ou taillent la pierre. Les historiens ne s'accordent pas sur sa naissance ; on croit généralement qu'elle naquit aux environs de Nicomédie et fut en Orient une des dernières martyres des premiers siècles, sous l'empereur Maximin.

Son père, Dioscore, était un grand seigneur, riche, puissant, fier, brutal et fort adonné au culte des idoles. Il aimait sa fille comme le lion aime ses petits, et ne pouvait supporter que nul autre que lui pût la voir. Pour la soustraire à tous les regards, il fit construire une haute tour, l'y

enferma et, constamment, il veillait sur elle avec une jalousie terrible, ne laissant approcher personne.

Il y a un maître aux regards duquel nul tyran ne peut soustraire sa victime et auquel tout véritable père doit aimer d'offrir son enfant; ce maître, c'est Dieu. Il vint visiter la prisonnière, épanouit son cœur à la vie de la grâce et lui apprit à prier de cette prière instinctive que forme une âme pure et naïve avant même de bien connaître celui qui doit combler ses désirs. Barbe priait son Sauveur et son Maître, et Jésus, exauçant sa prière, la gardait plus sûrement que toutes les barrières et toutes les tours les mieux fortifiées. Ce que Dieu garde est bien gardé; les parents l'oublient beaucoup trop. Bien souvent même, ils ne veulent pas de ce Dieu pour maître de leurs enfants et redoutent son appel plus que la mort.

Dioscore était païen, il ne redoutait guère ce Dieu invisible et ne pensait qu'à orner sa fille de ces qualités brillantes qui sont l'objet des ambitions humaines. Aussi, tout en la cachant aux regards des hommes, lui donna-t-il les maîtres les plus célèbres de son temps. Origène, le grand docteur de l'Eglise, éclipsait tous les autres maîtres par la prodigieuse étendue de son savoir et l'éclat éblouissant de son éloquence. On croit qu'il eut parmi ses auditeurs la fille de Dioscore, et qu'en révélant à son élève les secrets de la science humaine, il alluma en son âme le flambeau de la foi et l'enthousiasme des mystères chrétiens. Voilà, sans doute, pourquoi sainte Barbe fut choisie comme une des patronnes des étudiants des collèges catholiques.

L'enfant grandissait ainsi dans la science et dans la vertu, et la candeur de son âme, venant illuminer la beauté étincelante de ses traits, elle devint une des femmes les plus accomplies de son pays.

PERSÉCUTION CONTRE LA SAINTE

SAINTE BARBE ET LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

Dioscore était fier de sa fille et voulut la marier selon son gré. Il fit choix d'un riche et noble seigneur; mais, pour la première fois, il essuya de la part de Barbe un refus que ne purent vaincre ni les instances, ni les tendresses. Il en fut profondément affecté, mais il dissimula sa colère et projeta un long voyage pour consoler sa douleur, espérant qu'à son retour il trouverait sa fille plus traitable. Avant de partir, il donna l'ordre de combler tous les désirs de son enfant et de lui construire un bain magnifique au bas de la tour où il continuait à la faire étroitement garder.

D'après les plans de Dioscore, deux fenêtres seulement devaient éclairer ce bain, Barbe en voulut trois en l'honneur de la Sainte Trinité et s'affectionna tellement à ce lieu qu'elle y passait de longues heures. C'était là qu'elle jouissait des joies de la parfaite solitude et qu'elle pouvait converser librement avec son Dieu. Elle aimait à faire vivre sous ses yeux ce Dieu d'amour, et Jésus se plaisait à la récompenser par les plus fréquentes apparitions. Tantôt il se confiait à elle comme autrefois, petit enfant, il se confiait à sa Mère, et alors c'était l'allégresse, c'étaient les cantiques angéliques qui retentirent à Bethléem. Tantôt il lui apparaissait dans les angoisses de l'agonie ou les souffrances de la Passion, et allumait en son âme l'amour ardent de la croix.

Que de larmes de componction et d'amour versées en ce sanctuaire d'un nouveau genre! Ces larmes tombaient dans la fontaine comme des perles précieuses et lui communiquaient une vertu surnaturelle. Tous les malades qui descendaient ou étaient portés en ce bain en ressortaient guéris.

La Sainte vénérait avec amour les croix qu'elle avait fait graver sur la muraille; puis, se tournant avec mépris vers les nombreuses idoles de son père, elle lançait contre elles ces imprécations : « Que tous ceux qui vous fabriquent deviennent semblables à vous, ainsi que tous ceux qui vous adorent ou placent en vous leur confiance. » Souvent, elle purifiait les murs en les marquant du signe du salut. Un jour qu'elle traçait ce signe du bout des doigts sur un pilier de marbre, ses doigts pénétrèrent dans le marbre, comme ils seraient entrés dans le sable, et la croix y resta gravée en caractères indélébiles. La prison du château était devenue un véritable paradis.

Cependant, Dioscore revint. A la vue de ces trois fenêtres qui ouvraient sur le bain, alors qu'il n'en avait commandé que deux, il fut fort surpris et demanda raison à sa fille de ce changement. Barbe sourit et, montrant à son père et ces trois fenêtres creusées dans la tour, et tous les emblèmes tracés sur la muraille, elle en prit occasion pour lui parler de la Très Sainte Trinité et lui expliquer les mystères de l'Incarnation et de la Passion de notre Sauveur. Elle le fit avec tant de grâce et de simplicité que le père, n'en croyait pas ses oreilles; il essaya d'abord de combattre, mais le courage et la fermeté de Barbe lui ôtèrent bientôt toute illusion : sa fille était chrétienne.

LE ROCHER S'OUVRE POUR LAISSER PASSER LA SAINTE

SAINTE BARBE DEVANT LE PRÉTEUR

Transporté de colère, il voulut immédiatement offrir son enfant en sacrifice à ses dieux, et, tirant son épée, il se précipita sur elle; mais elle parvint à s'enfuir, évitant ainsi à son père un crime épouvantable.

Dioscore la poursuit le glaive à la main, il l'accule contre un rocher, il va l'atteindre..... Le rocher s'ouvre de lui-même, laisse passer la pauvre fille éperdue, puis il se referme devant l'idolâtre et le laisse étonné.

Sainte Barbe était sauvée; mais son père n'était pas converti.

La honte d'avoir pour fille une chrétienne, et plus encore la peur de voir tous ses biens confisqués, alimentaient sa colère, et il reprit bientôt ses poursuites avec une nouvelle rage. Deux bergers lui révélèrent l'asile où s'était cachée la fugitive; il courut aussitôt, la saisit violemment, la jeta par terre, la foula aux pieds, et, la prenant par les cheveux, la traîna jusque dans sa maison, où il la fit étroitement garder par des soldats. Après de nouvelles scènes, après les plus cruelles violences, désespérant de la vaincre, il la conduisit lui-même au tribunal du préteur Marcien, et exigea du juge le serment solennel de la traiter selon toute la rigueur des lois.

Marcien n'avait pas besoin d'être encouragé dans ses fonctions de persécuteur; les édits de l'empereur et le soin de sa fortune suffisaient bien pour le rendre inexorable. Néanmoins, il parut un instant avoir pitié d'une enfant si jeune et si délicate, et essaya par des promesses de la détourner de ce qu'il affectait d'appeler ses superstitions. Mais que peuvent les promesses ou les flatteries de l'homme sur un cœur qui a goûté les promesses et les joies du ciel?

Les bourreaux sont prêts. L'humble vierge est dépouillée de ses vêtements, frappée en tous sens à grands coups de nerfs, puis ses blessures sont frottées cruellement avec de rudes cilices, de sorte que son sang jaillissait de toutes parts et que son corps si délicat ne fut bientôt qu'une plaie livide.

JÉSUS-CHRIST VISITE LA SAINTE DANS SA PRISON
NOUVELLES TORTURES ET NOUVEAU TRIOMPHE

La cruauté du préteur ne fut assouvie que lorsque la pauvre victime, déchirée, broyée, resta comme morte sous les coups de ses bourreaux. Il la fit alors transporter dans le cachot le plus infect de ses prisons. Jésus vint y visiter son épouse; il releva ses forces, guérit ses plaies, la combla de consolations et lui promit d'être toujours à côté d'elle dans la lutte, pour la rendre victorieuse de toutes les inventions de la barbarie.

Le lendemain, lorsque Marcien vit sa victime aussi saine dans son corps que forte par son esprit, il ne put s'empêcher de manifester son étonnement, et, feignant d'attribuer cette guérison à la puissance de ses dieux, il dit avec douceur à la Sainte : « Les dieux de l'empire ont eu pitié de ta jeunesse, reconnais donc leur bonté, prosterne-toi devant eux et adore-les. — Comment! s'écria la chrétienne dans un saint transport, es-tu assez aveugle, Marcien, es-tu assez insensé pour croire que tes idoles, qui doivent à la main de l'homme d'être ce qu'elles sont, aient eu assez de pouvoir pour opérer en moi cette merveille, Non, non, ce n'est point à elles; c'est à mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, que je dois cette grâce. Je l'en remercie, et c'est avec joie que je souffrirai la mort pour son amour.

— Puisqu'elle le veut, reprit froidement le préteur aux deux bourreaux les plus vigoureux, déchirez-lui les flancs avec des peignes de fer, et approchez ensuite des torches ardentes pour les brûler. »

Et, comme tous ses tourments ne réussissaient même pas à éteindre le sourire qui s'épanouissait sur les lèvres de la victime, il ordonna de lui décharger des coups de marteau sur la tête.

Efforts inutiles! La Sainte était comme ravie en Dieu et ne cessait de prier son Sauveur : « O bon Jésus! vous qui voyez le fond des cœurs, vous voyez que j'ai mis toute mon espérance en vous, ne m'abandonnez pas. Que votre main secourable continue à me soutenir et à me fortifier, pour que je sorte victorieuse de ce combat. »

Cependant, le juge, irrité, inventait de nouvelles tortures, et ajoutait aux supplices précédents, un supplice plus cruel encore, le même que sainte Agathe souffrit plus tard.

La prière de la martyre continuait : « Mon Dieu, ne détournez pas votre face de moi et ne me privez pas de la présence de votre Saint-Esprit. »

Tout à coup, du sein de la foule, un cri s'élève; la constance de la Sainte étonne tous les spectateurs; un des témoins, une femme nommée Julienne, frappée de tant de foi, vient de se convertir; elle crie au juge : « Et moi aussi, je suis chrétienne! — Puisque tu es chrétienne comme Barbe, tu seras traitée comme elle », reprit froidement Marcien. L'héroïne du Christ venait de conquérir par son courage un nouveau témoin de sa foi. Désormais, elles seront deux à rendre témoignage à Jésus.

La multitude elle-même commence à s'émouvoir; il faut l'effrayer par un tourment nouveau et l'amuser, en infligeant à Barbe le supplice qui devait lui être plus sensible : être exposée sans vêtements aux regards et aux risées de la populace.

Dans cet état ignominieux, les bourreaux devaient la poursuivre à coups de fouets à travers toutes les rues de la ville.

Le tyran se félicite de son invention et jouit déjà de son triomphe. Mais la prière de la vierge chrétienne monte vers le ciel, toujours plus vive et plus confiante : « Mon Seigneur et mon Roi, vous qui savez, lorsqu'il vous plaît, couvrir le ciel de nuages et envelopper la terre des obscurités de la nuit, cachez, je vous en supplie, la nudité de mon corps, afin que les infidèles n'aient pas sujet de faire des railleries de votre servante. »

Aussitôt, un globe de feu descendit du ciel et enveloppa la vierge très chaste d'un vêtement de lumière qui la déroba complètement aux regards des païens. Le juge, saisi de terreur et désespérant de vaincre cette femme, ordonna d'en finir et de lui trancher la tête, à elle et à sa compagne Julienne.

SAINTE BARBE TOUTE-PUISSANTE
POUR OBTENIR LA GRACE D'UNE BONNE MORT

Dioscore était là : il avait suivi toutes les péripéties de ce long martyre, et au lieu de l'émouvoir de compassion, toutes ses tortures n'avaient fait qu'endurcir son cœur et augmenter sa rage; il vint réclamer le rôle de bourreau : « Je suis son père, elle ne doit pas mourir par d'autres mains que par les miennes. » Triste privilège qu'un tyran ne pouvait refuser. Il prit donc sa fille et la conduisit au lieu des exécutions, sur une montagne hors de la ville.

Parvenue au lieu du sacrifice, la victime se mit à genoux pour remercier son Epoux de l'honorer de la gloire du martyre. « Seigneur Jésus, dit-elle, bonté infinie, vous qui êtes le solide fondement de l'espérance et du salut de ceux qui croient en vous, faites, je vous prie, que tous ceux qui vous invoqueront au souvenir de vos souffrances et de ma mort ressentent en toutes circonstances les effets de votre miséricorde et surtout qu'à la fin de leur vie ils reçoivent, avec un cœur vraiment contrit et humilié, l'huile sainte et le céleste viatique des mourants, et qu'ils soient délivrés des embûches du démon. Et maintenant, ajouta-t-elle, ô mon Dieu, recevez mon sang et ma vie, je remets mon âme entre vos mains. »

A ces mots, une voix du ciel se fit entendre : « Venez, la bien-aimée du Seigneur, venez, le ciel vous est ouvert. *Tout ce que vous avez demandé vous sera accordé.* »

Pleine de joie, Barbe regarda son père et s'inclina doucement devant lui, Dioscore lut trancha la tête.

Quelques instants après, par un ciel sans nuages, la foudre éclate et va frapper Dioscore sur le chemin de sa demeure et Marcien sur son tribunal.

Ce terrible châtiment, qui semble mettre la foudre aux mains de la Sainte, explique la dévotion des fidèles, qui, dans toute l'Église, recourent à sainte Barbe dans les grands orages et lui demandent d'être préservés des coups du tonnerre.

C'est également une très ancienne et très louable tradition, parmi les fidèles, d'invoquer sainte Barbe pour obtenir la grâce de ne pas mourir sans sacrements.

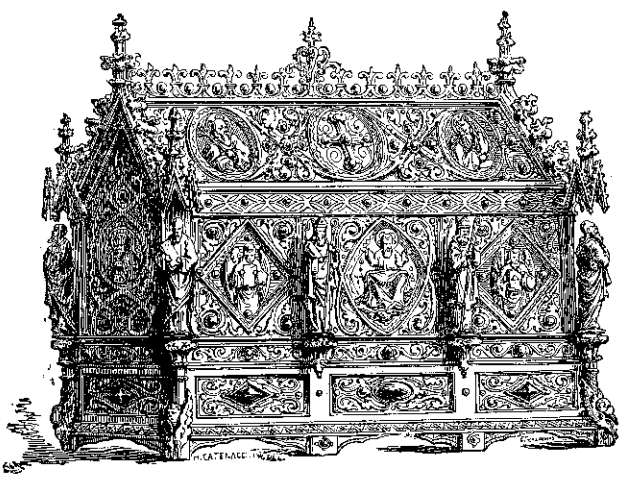
Surius raconte qu'en l'année 1418, à Gorcum, ville de Hollande, un certain Henri, homme fort dévoué à la Sainte, fut surpris par un immense incendie et devint bientôt la proie des flammes. Le corps à moitié calciné, il s'écria : « Sainte Barbe, ne permettez pas que je meure sans sacrements ! » La Sainte lui apparut aussitôt ; de son manteau, elle écarta les flammes qui, sans cela, eussent bientôt achevé le pauvre moribond, le préserva de toute nouvelle atteinte et prolongea sa vie jusqu'au moment où le prêtre lui eut administré tous les sacrements.

Sainte Barbe fut en grand honneur dans toute la chrétienté et plus particulièrement en Lorraine. Elle avait un sanctuaire aux environs de Metz, dans le village qui porte son nom, et les ducs de Lorraine lui étaient aussi dévots que les bons et pieux Messins. Ils la visitaient souvent et recouraient à elle dans le danger. L'un d'eux, Claude, fils de René II, tombant percé de vingt-deux blessures à la bataille de Marignan, fit vœu de lui porter un cierge du poids de son corps, s'il sortait vivant du combat; il fut retrouvé gisant sans connaissance sur le champ de bataille, mais il était sauvé. Dès le lendemain de son retour à Metz, le 8 mai 1519, il fit son èlerinage avec un grand nombre de seigneurs, et, après avoir présenté à la Sainte le cierge promis, il lui offrit une belle statue de grandeur naturelle.

Toujours les Messins avaient été fidèles à leur patronne, et cette puissante patronne les gardait (1). L'ont-ils invoquée en 1870? Les gouvernements de notre pays eussent rougi alors d'invoquer les saints. Metz n'a pas osé invoquer sainte Barbe, et l'artillerie de la Prusse a écrasé l'artillerie française, et la Lorraine subit le joug de l'étranger, comme sa sœur l'Alsace, tandis que la vie semble desséchée au cœur de la France comme la sève au cœur des grands chênes que la foudre a frappés.

Heureusement, Dieu est toujours là, avec sa miséricorde, ouvrant ses bras paternels à ceux qui le cherchent, et les saints sont toujours auprès de son trône afin de prier pour nous. Or, s'il est permis de désirer les gloires de la patrie terrestre, à plus forte raison devons-nous chercher pour nous-mêmes les gloires impérissables de la patrie du ciel. C'est là que sainte Barbe jouit à jamais de la victoire qu'elle a remportée, sur la terre, contre les ennemis de son âme et de son Dieu.

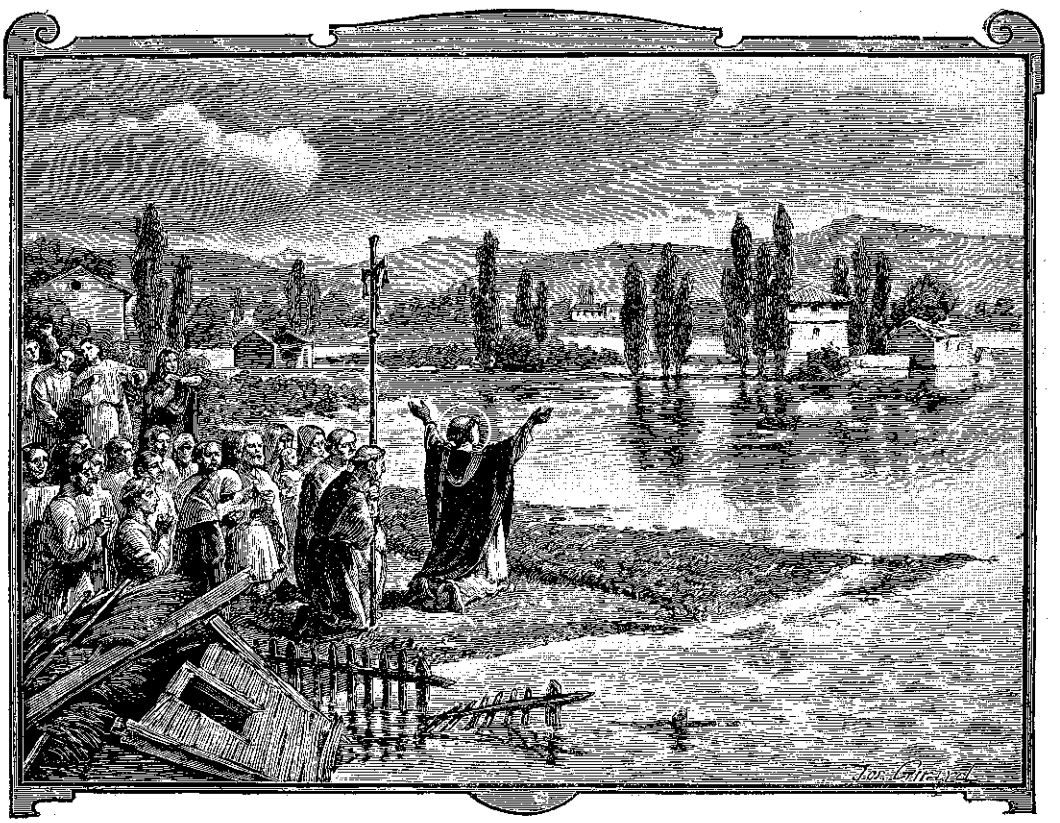
(1) Metz a pour patronne principale sainte Glossinde, dont la chapelle était construite dans les remparts, qu'on portait en procession aux jours des grands périls, et à qui la cité devait de n'avoir jamais capitulé et d'être toujours restée, jusqu'en 1870, « la Pucelle ». On ne voulut pas l'invoquer contre la Prusse. On eût rougi de la porter autour de ces murailles qu'elle avait toujours gardées. Ce que l'homme garde seul est toujours exposé.



SAINT BERNARD UBERTI,

cardinal-évêque de Parme (1060-1133).

Fête le 4 décembre.



A la prière de saint Bernard, la pluie cesse de tomber et l'inondation est arrêtée.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

BERNARD, l'illustre et saint évêque de Parme, naquit l'an du Seigneur 1060, à Florence. Son père, Bruno, était de la noble famille des Uberti, et sa mère, Aldobranda, appartenait à la non moins noble famille des Aldobrandini.

Dès son enfance, Bernard fut confié par ses parents à des maîtres graves et érudits, qui l'initièrent à la pratique de la vertu ainsi qu'à l'intelligence des belles-lettres.

De bonne heure il perdit son père, et grandit entre sa mère et sa sœur. Beau, intelligent, instruit, d'une conversation agréable et brillante, sa douceur lui attirait tous les cœurs. Très riche, il devint dès son adolescence fort élégant et s'adonna au monde, sans jamais glisser dans le vice, comme il arrive trop souvent à tant de malheureux jeunes gens. Fils unique, maître d'une grande fortune, il était un parti magnifique, et les siens songèrent à le marier.

Mais Dieu qui, en vue de son Eglise, l'avait comblé de tous les dons de l'esprit et du cœur, lui fit voir avec une admirable netteté la malice du monde, l'inanité de ses richesses et de ses honneurs, la vanité de ses ambitions, et il lui envoya un songe que lui-même raconta plus tard.

VISION PROVIDENTIELLE

Une nuit qu'il dormait, il lui sembla se trouver dans une grande église, et tandis qu'il faisait oraison, un prélat prit sur l'autel

un vêtement et invita Bernard d'une voix douce à s'en revêtir.

Bernard s'aperçut que ce vêtement était une robe monastique. Saisi d'horreur et de terreur, il refusa de la mettre, alléguant que sa mère et sa sœur en éprouveraient une telle peine qu'elles en perdraient la vie. Le vénérable vieillard le pressa alors si vivement de suivre son conseil, que Bernard promit de se faire religieux pour l'amour de Jésus-Christ; après quoi, le prélat disparut.

A son réveil, le serviteur de Dieu se regarda comme engagé ; il renouvela dans son cœur sa résolution d'abandonner le monde, puis il pria longuement la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, de l'aider à exécuter son pieux projet. A cette époque, grande était la réputation du monastère de San-Salvi, près de Florence. Après Vallombreuse, il fut le premier couvent fondé par saint Jean Gualbert, qui y amena les moines à une observance si parfaite qu'ils méritèrent de verser leur sang pour la défense de notre sainte foi.

Bernard ayant entendu parler de toutes les vertus écloses dans ce cloître fameux, s'y rendit en 1085. Il se jeta aux pieds de l'abbé Dominique, homme de sainte vie, et lui exprima avec une profonde humilité son désir de suivre plus intimement Notre-Seigneur. L'abbé lui répondit avec des paroles sévères et dures, lui représentant qu'habitué, comme il l'était, aux élégances et aux raffinements du siècle, il ne pourrait supporter une vie aussi austère et aussi rigoureuse que la leur.

Le serviteur de Dieu répondit qu'il n'avait pas pris sa résolution à la légère et qu'il ne s'éloignerait plus de l'abbaye, dont il voulait faire le lieu de son repos. L'abbé lui ouvrit alors les portes du couvent, et Bernard prit les dispositions nécessaires pour le partage de ses biens. Il donna à Dieu et aux œuvres la plus grande partie de ses richesses, fit de larges dons à sa mère et à sa sœur, sans oublier aucun de ses serviteurs.

Peu de jours après, on lui donna l'habit religieux, qu'il avait instamment demandé, car il craignait avec raison que les siens et ses amis ne missent opposition à son pieux dessein.

IL TRIOMPHE DE L'HOSTILITÉ DE SA FAMILLE

Pendant ce temps, sa mère et sa sœur, étonnées de sa disparition, le faisaient activement rechercher chez tous leurs parents et amis, à la ville et à la campagne ; ce fut en vain.

Bientôt le bruit se répandait dans Florence qu'un jeune homme de grande famille venait de se faire religieux à San-Salvi. Aussitôt de nombreux chevaliers, des grandes dames, des nobles, des patriciens et des gens du peuple se mirent en route pour le monastère, avec, au milieu d'eux, la mère et la sœur de Bernard. Les cheveux épars, elles s'avançaient avec de grands cris et des sanglots.

Cette foule était en effervescence. Parmi les plus calmes, quelques-uns se rendirent auprès de l'abbé et lui demandèrent d'amener Bernard au dehors, dans l'espoir que sa vue apaiserait un peu les manifestations de cette trop bruyante douleur. Mais à peine Bernard eut-il paru sous ses vêtements religieux, que les cris devinrent des hurlements. Sa mère et sa sœur se mirent à s'arracher les cheveux, à déchirer leurs vêtements, à lui reprocher sa froideur et son manque de cœur qui les avaient plongées toutes deux, jour et nuit, dans la plus amère tristesse.

Le serviteur de Dieu attendit quelques instants, puis, droit et immobile, il s'exprima ainsi, d'une voix si sonore que tous purent l'entendre :

— Je me suis approché de mon Seigneur Jésus-Christ ; en ce saint lieu, j'ai consacré à son service ma personne et mes biens, et je ne désire qu'une chose, c'est que vous arriviez tous au port du salut.

Tous restèrent stupéfaits devant cette force d'âme et levèrent leurs mains vers le ciel pour le prendre à témoin de la constance de Bernard. L'abbé leur conseilla alors de sécher leurs larmes, de remercier Dieu et de retourner dans leur demeure.

SIMPLE RELIGIEUX ET SUPÉRIEUR

Bernard, voulant devenir un parfait religieux, se revêt d'un cilice et maîtrise sa chair par les veilles et les prières. Il s'applique à ne prendre que fort peu de nourriture, à être studieux dans le silence, assidu aux offices du jour et de la nuit.

Il arriva qu'un des parents de Bernard, furieux de jalousie à la pensée de tous les dons que le religieux avait faits au monastère, se répandit en injures et en invectives contre cet asile de la paix. Malgré tous les conseils qu'on lui donnait de ne pas offenser Dieu de la sorte, il continua avec rage ses imprécations et fut privé de l'usage de la parole. Appelé au monastère, son mutisme cessa dès qu'il eut promis de ne plus rien entreprendre contre la donation.

A quelque temps de là, comme l'abbé du monastère vint à mourir, les moines élurent d'un commun accord Bernard pour leur supérieur, sans tenir compte ni de ses refus ni de ses résistances. Ce que voyant, l'élu accepta cette nouvelle charge avec l'humilité et la patience qui le caractérisaient.

Très large dans les aumônes, il aimait à secourir les pèlerins et à les munir de tout ce dont ils avaient besoin. Attentif et soigneux pour les malades, terrible envers les insoumis, il était constamment doux et affable envers les obéissants.

Quelques années plus tard, l'abbé de Vallombreuse passa à une vie meilleure. Les abbés de tout l'Ordre, réunis, prièrent ar-

demment le Seigneur de désigner à leurs suffrages celui qui était le plus digne d'assumer cette charge importante, et tous sans exception élurent Bernard pour leur Supérieur général (1097). Il eut beau protester de son incapacité et de son indignité, il dut se rendre au désir de ses frères, dans lequel il ne tarda pas à voir la volonté de la Providence. Il n'avait alors que trente-sept ans.

LA POURPRE CARDINALICE

Peu après, le bienheureux pape Urbain II, ayant entendu parler de la perfection admirable de cet homme de Dieu, lui envoya des ambassadeurs et des lettres pour le prier de venir à Rome, mais le Saint répondit en s'excusant de ne pouvoir quitter sa solitude. Le Pape, qui connaissait ses vertus et particulièrement sa profonde humilité, l'invita une seconde et une troisième fois sans obtenir plus de succès ; alors, il lui ordonna de venir au nom de la sainte obéissance, le menaçant même des censures ecclésiastiques s'il opposait un nouveau refus.

Le Saint ne pouvait plus se soustraire aux ordres du Souverain Pontife : il prit avec lui trois compagnons et se mit en voyage. Ils ne tardèrent pas à tomber entre les mains de bandits qui erraient dans la contrée en semant la dévastation sur leur passage. Après avoir fait oraison, saint Bernard sut si bien calmer leur cruauté par la douceur de ses paroles, qu'abandonnant toute intention mauvaise, ils lui offrirent de le servir fidèlement. Ils l'accompagnèrent, en effet, durant tout son voyage, et ils ne prirent congé de lui qu'après s'être recommandés à ses prières et lui avoir demandé sa bénédiction.

Très fatigué, Bernard arriva enfin à Rome et fut reçu par le Pape, qui le nomma cardinal-prêtre de la sainte Eglise, du titre de Saint-Chrysogone, église située dans le Transtévère. Il fit l'admiration du Sacré-Collège et des prélats par sa piété et toute sa manière d'être.

LÉGAT DU PAPE A PARME

En l'an 1104, le cardinal Bernard fut envoyé à titre de légat en Lombardie par le pape Pascal II, non seulement pour protéger la comtesse Mathilde, mais aussi pour combattre le schisme des partisans de l'empereur allemand Henri IV et réduire l'insolence de quelques-uns. Il arriva bientôt à Parme. Il y fut reçu avec enthousiasme par une partie du clergé et par les catholiques de la ville, qui voyaient en lui un saint et le légat du Siège apostolique.

On le supplia de parler aux schismatiques, afin de les ramener à l'unité catholique. Le Saint, qui n'avait pas d'autre dessein en vue, accéda de grand cœur à cette demande et désigna la fête de l'Assomption comme jour où il prêcherait à la cathédrale. Ce jour-là, le concours fut immense. Il y avait non seulement les habitants de la ville, mais encore une grande quantité de peuple accouru des environs.

Saint Bernard, revêtu des ornements sacerdotaux, s'approcha de l'autel pour y célébrer le Saint Sacrifice. Mais, dès qu'il eut ouvert la bouche, après l'Evangile, pour s'exprimer librement sur les libertés nécessaires à l'Eglise et sur les atteintes que portait Henri IV à l'indépendance du Siège apostolique, on entendit au dehors un bruit d'armes, qui se propageait à l'intérieur de l'église. Les catholiques, épouvantés du tumulte, s'enfuirent à la pensée du combat. Désarmés, ils avaient tout à craindre de leurs agresseurs et ne pensèrent qu'à se mettre à l'abri, sans s'occuper du légat du Pape, qui resta seul à l'autel. Entouré par la populace qui le menaçait de mort, il prit dans ses mains le crucifix et pria avec ardeur le Seigneur de ne pas laisser ces malheureux commettre un tel sacrilège. Comme il répandait d'abondantes larmes et mettait toute son âme dans sa demande, un des misérables se glissa entre l'autel et lui pour le pousser dans les bras des révoltés. Ceux-ci l'arrachèrent de l'église, le couvrirent d'injures et l'enfermèrent dans le cachot d'une tour voisine.

Ils lui auraient certainement fait un mauvais parti, s'ils n'avaient appris que la comtesse Mathilde, informée de la manière indigne dont le cardinal était traité, accourait avec une puissante armée pour délivrer le prisonnier et châtier durement la ville. Dès lors, ils vinrent à lui, tristes et repentants, et lui demandèrent humblement pardon de leur forfait. Le Saint, touché de leur repentir, les accueillit avec grande compassion, pardonnant tout et s'entremettant entre eux et la comtesse, pour que la ville fût épargnée.

ÉVÊQUE DE PARME

L'exemple et la parole de Bernard eurent sur tous une telle influence que, l'évêque de Parme étant mort, les habitants de la ville supplièrent le pape Pascal II de vouloir bien le leur donner pour évêque. Ils promettaient de lui obéir fidèlement en tout et de ne plus se révolter contre le Siège apostolique.

Comme le Pape vint peu après à Parme, la même requête lui fut adressée, et, désireux de leurs progrès dans la vertu, le Souverain Pontife y fut favorable et consacra lui-même Bernard, à la grande joie de tous et à la profonde douleur du pauvre Saint, qui voyait sa cellule et son monastère perdus sans retour (1106).

Comme évêque et comme légat, Bernard était chargé, non seulement de son diocèse, mais encore de la Toscane, de la Romagne et de la Lombardie. De plus, très souvent il était envoyé par le Siège apostolique pour consacrer ou bénir des églises, en faire ré-

parer d'anciennes ou construire de nouvelles, réformer les habitudes et les mœurs.

Il arriva, un jour, qu'après des pluies torrentielles le Pô sortit de son lit, inonda les campagnes environnantes, détruisit des vignes et ébranla même un grand nombre de maisons. Les inondés, effrayés, accoururent en hâte auprès de l'évêque et le supplièrent ardemment de demander au Seigneur de les délivrer du péril. Bernard, affligé de la désolation de son peuple, se rendit au bord du fleuve, et, à genoux, au milieu des sanglots et des larmes, il implora la protection de la puissante Mère de Dieu et la supplia d'obtenir de son divin Fils qu'il les délivrât du fléau.

Quand il se leva, la pluie avait cessé de tomber et le fleuve commençait à retourner dans son lit, tranquillisant ainsi les populations.

LUTTES POUR LA DÉFENSE DU SIÈGE APOSTOLIQUE

Le saint prélat ne craignait pas, lorsque son devoir le demandait, de tenir tête aux nobles, aux princes et même aux rois, contre lesquels il défendait inlassablement les droits imprescriptibles de l'Eglise.

Les Milanais ayant, malgré la défense de Rome, élu un roi, Conrad, Bernard n'hésita pas à lancer contre lui l'excommunication. Comme à titre de délégué du Siège apostolique il faisait la publication de ce décret en Lombardie, il fut saisi par les soldats de Conrad et durement maltraité.

A la même époque, plusieurs nobles de la ville de Parme le persécutèrent. Il dut s'enfuir et rester caché pendant quelque temps, se répétant avec joie que tous ceux qui veulent vivre pieusement pour Jésus-Christ doivent endurer la contradiction.

Par contre, quel amour paternel ne nourrissait-il pas pour les fils soumis et obéissants de l'Eglise ? Lothaire II, homme très catholique, ayant obtenu l'empire romain, fut couronné par le Souverain Pontife (1125). Lors de son arrivée en Italie, à Vérone, il fut reçu par le pieux évêque qui, malgré de pénibles infirmités, avait voulu venir le saluer et le féliciter.

Au cours de ce voyage, il arriva à Bernard, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient, d'être encore une fois dépouillés par des malandrins ; ils ne purent qu'à grand'peine échapper au danger, comme ils y avaient échappé sur le chemin de Rome.

VERTUS DU SAINT — DERNIÈRES ANNÉES

La douceur, la mansuétude et l'humilité du saint évêque étaient extrêmes. Jamais, quoique cardinal et évêque, il ne voulut porter d'autre nom que celui de Fr. Bernard ; il ne consentait pas à ce qu'on lui en donnât d'autre.

Il méditait fréquemment sur la Passion de Notre-Seigneur, et chaque matin, à la sainte messe, il ne manquait pas d'unir le sacrifice de sa personne à celui de l'auguste Victime.

Il se plaisait à répéter ce mot de l'Ecriture : « N'aimez ni le monde ni les choses du monde, parce que la figure de ce monde passe. »

Chaque jour il remettait son âme entre les mains du Seigneur, ainsi que celle de ses enfants spirituels. Il recommandait aux clercs et à tous ses diocésains l'observance des préceptes divins, la paix, l'union et la concorde.

Enfin arriva le jour après lequel il avait si ardemment soupiré. Après avoir reçu les derniers sacrements, tandis que les religieux qui l'entouraient récitaient les psaumes, il fit un grand signe de croix et rendit son âme au Christ pour l'amour duquel il avait méprisé toutes les choses terrestres. C'était le 4 décembre de l'année 1133. Il y avait vingt-sept ans qu'il était évêque, et il était dans sa soixante-treizième année.

Porté sur les épaules des premiers notables de la ville, accompagné d'évêques et de nombreux prélats, Bernard fut enseveli dans l'église cathédrale de Parme, entre l'autel de saint Agapit et celui qui, depuis, lui a été dédié à lui-même. Les saintes reliques restèrent là jusqu'au 3 juillet 1548, où elles furent transportées sous l'autel qui depuis porta son nom.

Un culte immémorial lui a été rendu, lequel fut reconnu pour l'Ordre de Vallombreuse et pour les diocèses de Florence et de Parme, par un décret du pape Alexandre VII en date du 21 novembre 1665, et confirmé le 28 janvier 1668 par Clément IX. La fête est aussi célébrée à Rome dans l'église de Sainte-Praxède, qui est desservie par les religieux de Vallombreuse. C. DE L.

SOURCES CONSULTÉES

ATTO PACENCE, *Vita di san Bernardo Uberti*. Roma, 1612. — AFFO, *Vita di san Bernardo degli Uberti, abbate di Vallombrosa e cardinale*. Parme, 1788.

SAINT SABAS, ABBÉ

Fête le 5 décembre.

Saint Sabas dans la solitude.

COMMENCEMENTS DE SAINT SABAS

Saint Sabas naquit l'an 439, au bourg de Mutalasque, près de Césarée en Cappadoce, de parents également recommandables par leur noblesse et par leurs vertus. Son père commandait une cohorte dans les armées de l'empereur : ayant reçu l'ordre de se rendre à Alexandrie, il quitta

son pays avec son épouse, confiant le jeune Sabas, âgé seulement de cinq ans, à la garde d'un de ses oncles.

L'enfant eut à endurer, sous cette tutelle, des traitements si durs, qu'au bout de quelques mois de souffrances, il s'enfuit secrètement, et alla se réfugier auprès d'un autre de ses oncles. Cette préférence alluma la jalousie entre les deux parents, chacun revendiquait la charge du jeune Sabas, surtout à cause des biens considérables que son père lui avait laissés.

Tant de contestations pour des biens si caducs dégoûtèrent l'enfant, et il résolut d'abandonner des richesses qui causaient tant de soucis pour aller chercher la paix dans la solitude. Il partit donc sans rien dire à personne, et alla frapper à la porte d'un monastère voisin. Il y fut reçu avec joie : les progrès qu'il fit dans la vertu et dans les sciences laissèrent deviner bientôt qu'il serait un jour un des plus beaux ornements de la vie cénobitique.

COMMENT LE JEUNE SABAS INAUGURE SA GRANDE VIE DE MORTIFICATIONS

Le jeune novice s'appliqua avec ardeur à acquérir toutes les vertus propres à son nouvel état; en peu de temps, et malgré sa jeunesse, il égala les plus anciens en humilité, en obéissance, en patience et surtout en mortification. Il ne laissait échapper aucune occasion de faire mourir en lui la nature, au prix même des mesures les plus rigoureuses. Un jour, comme il travaillait au jardin, de belles pommes sur un arbre le tentèrent; il en cueille une, mais il la jette promptement à terre au souvenir de la désobéissance d'Ève, la foule aux pieds et promet à Dieu de ne jamais plus manger de fruits de sa vie : il tint fidèlement sa promesse.

IL VISITE LES LIEUX SAINTS

Après avoir passé dix ans à cette école de sainteté, Sabas éprouva un vif désir de visiter les lieux arrosés par le sang du Sauveur, et de suivre le genre de vie des anachorètes qui peuplaient les déserts de la Palestine. Il se rendit donc à Jérusalem, où il vénéra les vestiges que le Seigneur a laissés de son passage parmi les hommes. Puis il se retira auprès de saint Euthyme, dont la réputation de sainteté remplissait tout l'Orient.

Le vénérable abbé, considérant la jeunesse délicate de Sabas, ne voulut point le recevoir aussitôt dans sa laure. C'était un monastère à quatre lieues de Jérusalem, où tous les religieux vivaient en solitaires. Euthyme l'envoya dans une autre maison, tout près de là, où la vie était moins austère, et qui avait pour supérieur saint Théoctiste.

Notre Saint, tout heureux de se trouver au milieu d'une communauté fervente, fit de nouveaux efforts pour égaler les plus parfaits. Il consacrait le jour au travail des mains et la nuit à la prière; le travail d'ailleurs n'interrompait point ses pieux exercices, et sa vie était une oraison perpétuelle. Il devint en peu de temps le modèle de ses frères. Saint Théoctiste avait une grande confiance en la solidité de sa vertu, au point qu'il le choisit, de préférence à tout autre, pour accompagner, au milieu des périls du monde, un religieux que de graves intérêts appelaient à Alexandrie. Une rude épreuve l'y attendait.

Comme il parcourait les rues de cette ville, il rencontra tout à coup ses parents. Ils le reconnurent malgré les changements qu'avaient opérés en lui vingt années de vie anachorétique. L'amour paternel mit tout en œuvre pour le décider à rentrer dans le monde ; mais les prières, les menaces et les larmes ne purent un instant ébranler sa vocation : « Voulez-vous donc, dit-il enfin, que j'abandonne le service de Dieu! et si les princes de la terre punissent sévèrement les soldats qui désertent leurs armées, quel châtiment ne mériterais-je point, si je désertais le service du Roi du ciel? » Cette réponse frappa ses parents; ils admirèrent la constance et la vertu de leur fils, et le laissèrent aller en se recommandant à ses prières.

SAINT SABAS CHERCHE UNE SOLITUDE PLUS PROFONDE

Saint Sabas vécut sous la direction de saint Théoctiste jusqu'à l'âge de trente ans. Tourmenté alors du désir d'une perfection plus grande et d'une pénitence plus rigoureuse, il demanda et obtint la permission de se retirer dans un désert voisin pour y vivre seul. Là, croyant n'avoir encore rien fait, il commença une vie de mortifications dont ses austérités passées n'avaient été que le faible prélude.

Renfermé dans une petite grotte, il y passait cinq jours de la semaine, sans prendre aucune nourriture, uniquement appliqué à la prière, au chant des Psaumes ou au travail des mains. Il faisait régulièrement dix paniers par jour, et le samedi, il apportait ses cinquante paniers au monastère. Il y passait le dimanche avec ses frères, puis, le soir, prenant autant de branches de palmiers qu'il lui en fallait pour s'occuper les cinq jours suivants, il revenait se renfermer dans sa grotte.

SAINT EUTHYME LE REÇOIT DANS SA LAURE

Quand Sabas eut mené ce genre de vie pendant cinq années, saint Euthyme, qui avait coutume de l'appeler le jeune vieillard, à cause de sa sagesse extraordinaire, le reçut dans sa laure. Sabas s'efforça de devenir une copie parfaite de ce grand homme. De son côté, Euthyme, estimant Sabas capable des plus grands travaux, le menait tous les ans, le 14 janvier, dans le désert de Ruban, où l'on croit que le Sauveur a passé les quarante jours qui suivirent son baptême; ils y demeuraient jusqu'au dimanche des Rameaux, se livrant à un jeûne étonnant et à toutes les rigueurs de la plus affreuse pénitence.

TENTATIONS, COMMENT IL EN TRIOMPHE

Saint Eutyhme étant mort, le relâchement se glissa dans le monastère; Sabas le quitta aussitôt, et se retira dans le désert du Jourdain, auprès de saint Gérasime. Mais tant de vertu dans un jeune religieux de trente-cinq ans exaspérait l'enfer ; Satan déclara au généreux Saint une guerre acharnée. Tantôt, par des spectres horribles, des hurlements affreux, des menaces, des coups même, il essayait de lui faire peur; tantôt, des apparitions lascives, des invitations douces et passionnées cherchaient à séduire sa vertu. Mais le Saint, armé de la prière ou d'un mépris absolu, remporta autant de victoires que Satan lui livra de combats, et finit par lasser la rage de son ennemi.

NOUVELLE RETRAITE — SABAS EST DÉCOUVERT DES DISCIPLES ACCOURENT SE RANGER SOUS SA DIRECTION

L'Esprit de Dieu conduisit Sabas à la recherche d'une solitude plus affreuse. Il la trouva dans les rochers abrupts qui avaient été déjà témoins de la

vie merveilleuse de saint Théodose le Cénobiarque.

L'antre qu'il choisit pour demeure était situé à la cime d'un rocher très élevé. Afin de pouvoir porter l'eau qu'il fallait aller chercher à deux lieues de là, et quelques vivres, Sabas imagina d'attacher à une pierre de la caverne une corde qui tombait jusqu'au pied du rocher et il s'en servait comme d'une rampe pour monter sa charge.

Dans ce lieu sauvage, le Saint n'avait pour toute nourriture que les racines qui croissaient parmi les rochers ; mais, qui dira l'abondance des consolations divines dont son âme était remplie?

Un jour, des paysans aperçurent la corde qui pendait de la grotte ; ils montèrent jusqu'à l'endroit d'où elle partait, virent avec étonnement un homme vivant habiter ces lieux, et s'en retournèrent en publiant partout qu'ils avaient découvert un saint.

Dès ce moment, Sabas cessa d'être solitaire ; sa terrible retraite ne rebutait point les foules, qui voulaient jouir du spectacle sublime de tant de sainteté. Il ne put refuser de dispenser à tant d'âmes généreuses, avides d'apprendre de lui les douceurs du service de Dieu et de la solitude, les trésors de lumières et de sagesse qu'il avait reçus du ciel.

Voyant croître de jour en jour le nombre de ses disciples, il consentit à ce que l'on groupât au pied de la montagne de petites cellules où chacun vivrait seul, fit élever une chapelle, et un prêtre des environs y venait célébrer chaque jour les Saints Mystères. Pour lui, il avait une si haute idée du sacerdoce qu'il estimait que lui et ses disciples étaient indignes d'en recevoir jamais le sacré caractère.

SAINT SABAS EN BUTTE AUX PERSÉCUTIONS DE SES FILS

Mais l'ivraie croît facilement parmi le bon grain. Au milieu de cette communauté fervente, le démon souffla l'esprit de révolte. Des religieux, trop lâches pour suivre longtemps une voie si difficile, trouvèrent que Sabas poussait trop loin l'austérité, et, dans leur orgueil, ils taxaient de simplicité exagérée la sainte humilité qui l'empêchait de se faire ordonner prêtre et les privait eux-mêmes de cet honneur. Ils allèrent se plaindre du saint abbé auprès de Salluste, patriarche de Jérusalem, et lui demandèrent de leur donner un supérieur moins dur et plus éclairé.

Le patriarche, qui connaissait le mérite de Sabas, feignit d'admettre leurs raisons ; il ordonna au Saint de venir le trouver avec tous ses religieux.

Le serviteur de Dieu, ignorant ce qui s'était passé, se rendit auprès du patriarche, à la tête de sa communauté. Nul des religieux qui ne s'attendît à voir Sabas déposé ; mais ils furent bien surpris quand Salluste, après lui avoir conféré, en leur présence, les Ordres inférieurs, l'ordonna prêtre. La cérémonie achevée, il leur dit : « Voilà votre supérieur et votre Père ; ce n'est point par le choix des hommes, mais par l'élection de Dieu même, qu'il est établi dans cette charge, et, en lui conférant le sacerdoce, nous n'avons fait que prêter notre ministère au Saint-Esprit. » Il les accompagna ensuite à leur monastère, où il consacra l'église que le Saint avait fait bâtir.

NOUVEAUX DISCIPLES, NOUVEAUX MONASTÈRES

La réputation de Sabas augmentait tous les jours ; les plus fervents et les plus anciens anachorètes d'alors enviaient, comme une grande grâce, le bonheur d'être placés sous sa direction. Saint Jean, surnommé le Silenciaire, attiré par le bruit de sa sainteté, et poussé par l'esprit de Dieu, échangé les sollicitudes épiscopales contre la tranquillité de la solitude, et c'est auprès de Sabas qu'il veut apprendre la science des saints. Saint Théodore le Cénobiarque, lui-même, après de longues années passées dans des déserts affreux et les pratiques de la plus rude pénitence, vient solliciter la faveur d'être admis dans cette laure bénie. Sophie, mère du Saint, veuve depuis quelques années, veut finir ses jours dans la retraite ; on la reçoit dans une cellule auprès du monastère, et elle a la consolation de mourir saintement entre les bras de son fils.

Mis, par cette mort, en possession de biens considérables, Sabas s'en servit pour élever deux vastes hôpitaux où il put recevoir les voyageurs pauvres et les religieux pèlerins. Il fonda aussi un nouveau monastère, à une lieue de l'ancien, puis, à égale distance de l'un et de l'autre, un plus petit encore pour y recevoir des novices et les former à la vertu.

LE SAINT ABBÉ FUIT DEVANT LA PERSÉCUTION SOUMISSION ET DÉFÉRENCE D'UN LION

Sa réputation de sainteté lui avait fait des ennemis, et devant la persécution qu'ils lui suscitèrent, il alla une fois de plus demander au désert de lui procurer le bonheur d'être inconnu et oublié.

Sabas s'était retiré dans les montagnes de Scythopolis, sur les bords du fleuve Gadarar. Un jour, étant entré dans une caverne qui, la nuit, servait de repaire à un lion, il y fit sa prière, puis s'endormit. Pendant son sommeil, le lion rentra et, voyant cet hôte inattendu, il le tira doucement par sa robe, comme pour l'inviter à se retirer. Le Saint s'éveilla, mais, nullement effrayé à la vue d'un si terrible compagnon, il le remercia de l'avoir averti de l'heure de matines, et il se mit à réciter son office. Le lion, respectant la prière de Sabas, se retira et attendit, à l'entrée de la grotte, qu'elle fût terminée ; comme elle se prolongeait, il revint à la charge, tirant de nouveau le Saint par la robe ; Sabas lui dit alors avec douceur : « Pourquoi tant d'égoïsme chez mon frère le lion? Ce gîte n'est-il point assez grand pour vous et moi? D'ailleurs, si vous voulez vivre seul, cherchez une autre demeure, car, tous deux créatures du bon Dieu, je suis, de plus que vous, créé à son image, et il est juste que vous cédiez et non pas moi. » A ces mots, le lion se retira et ne reparut plus.

NOUVELLE PERSÉCUTION DES ENFANTS CONTRE LEUR PÈRE

Après une longue absence, Sabas crut devoir retourner à son monastère ; mais il retrouva ses religieux plus opiniâtres que jamais. Il opposa quelque temps, à leur méchanceté, sa douceur et sa charité accoutumées ; mais, n'espérant d'eux aucun amendement, il voulut de nouveau les quitter. Cette fois, le patriarche de Jérusalem s'y opposa absolument et adressa une sévère réprimande aux moines indociles.

Ces hommes orgueilleux prirent le parti de se retirer plutôt que de vivre avec un supérieur qu'ils détestaient. Rejetés de tous les monastères, ils durent se réfugier dans des cellules abandonnées, d'où on voulait encore les chasser. Notre Saint fut le seul qui prit leur parti. Il leur envoya une somme d'argent, pourvut à toutes leurs nécessités, fit un voyage exprès pour leur

porter des secours et des consolations, enfin leur fit bâtir une église. Ce fut par ces armes qu'il sut les vaincre : ils reconnurent leurs torts et reçurent avec reconaissance un supérieur de la main de leur bon père.

COMMENT SAINT SABAS SAVAIT DONNER DES LEÇONS DE MODESTIE

Saint Sabas se promenait un jour avec un jeune religieux, le long du Jourdain : quelques dames, accompagnées d'une jeune fille, élégamment parée, passèrent auprès d'eux. Le Saint, qui avait toujours les yeux baissés, car il s'était fait une loi, dès son enfance, de ne jamais regarder une femme en face, fut bien aise de savoir comment son compagnon pratiquait la modestie. « C'est dommage, lui dit-il, que cette jeune personne soit si mal faite, il me semble qu'elle n'a qu'un œil. — Pardon, reprit le novice, je l'ai regardée attentivement : elle est fort bien faite et elle a ses deux yeux. » Le Saint adressa une vive réprimande au jeune imprudent, lui fit comprendre combien l'austérité est nécessaire pour se maintenir dans l'innocence, puis il l'envoya dans une solitude écartée où il eût tout le loisir de s'accoutumer à la mortification des sens.

VIE PUBLIQUE

Quelque attrait que saint Sabas eût pour la solitude, il sut pourtant s'en arracher toutes les fois que la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise le demandaient.

L'empereur Anastase, fauteur des hérétiques, avait exilé Elie, patriarche de Jérusalem, et il dirigeait une cruelle persécution contre les chrétiens de Palestine. Sabas, rempli d'un zèle tout apostolique, entreprit le voyage de Constantinople. Il se rendit au palais de l'empereur et pénétra jusqu'à lui, malgré les gardes qui lui refusaient le passage, le prenant pour un mendiant, à cause des haillons dont il était couvert. Le prince aperçut aux côtés de l'homme de Dieu un ange resplendissant de lumière, qui semblait inspirer ses discours.

Il l'écouta avec beaucoup de respect, reconnut la vérité de ses paroles et promit de tout réparer. Mais bientôt, entraîné par des conseils hérétiques, il oublia ses promesses, et mourut enfin, frappé de la main de Dieu, qui le poursuivit de ses foudres vengeresses, jusque dans les endroits les plus secrets de son palais.

L'amour de Sabas pour la foi catholique était tel que lorsque l'empereur Justin, successeur d'Anastase, eut publié un édit qui mettait fin à la persécution et proclamait par tout l'empire l'autorité des décrets rendus par les quatre grands conciles, il voulut être le premier à porter au loin l'annonce d'une si heureuse nouvelle. Agé de quatre-vingts ans, tout épuisé par ses jeûnes et ses travaux, il retrouva dans l'ardeur de son zèle une nouvelle vigueur pour parcourir les villes de la Palestine, et faire recevoir cet édit par toutes les Eglises.

SAINT SABAS REPARAIT A LA COUR DE CONSTANTINOPLE

Cependant l'empereur Justin était mort, Justinien, son successeur, trompé par les Juifs, voulait châtier les chrétiens de Palestine, injustement accusés d'avoir causé une révolte au sein des populations infidèles de Syrie. Il s'agissait de sauver des multitudes d'innocents. Saint Sabas n'hésita pas, et, malgré les infirmités de la vieillesse, il reprit de nouveau le chemin de Constantinople.

L'empereur, qui était chrétien, le reçut comme un ange de lumière et de vérité, car le bruit de sa sainteté était parvenu jusqu'à lui. Il descendit de son trône pour aller au-devant de lui et l'obligea à le bénir lui et son auguste épouse.

Justinien accorda au vénérable vieillard au delà de ses demandes. Il lui offrit ensuite des revenus considérables, qui devaient assurer pour toujours l'avenir de ses monastères. Mais le saint abbé, ne voulant pour lui et les siens d'autre assurance que celle d'un abandon complet aux mains de la Providence, refusa tous ces avantages. Il supplia l'empereur d'employer ces richesses à fonder un hôpital à Jérusalem, à réparer les églises ruinées par les Samaritains, à élever une forteresse auprès des monastères, pour servir de refuge aux moines et aux ermites pendant les incursions des barbares, enfin à soulager la misère extrême des chrétiens de la Palestine.

Un trait, rapporté à propos du séjour de saint Sabas à la cour impériale, montre parfaitement sa complète et sainte indifférence pour tout ce qui ne regardait pas la gloire du Seigneur :

Pendant une des audiences que Justinien lui accorda et dans laquelle il prenait avec ses conseillers les mesures nécessaires pour assurer l'effet de toutes ses demandes, le Saint entendit sonner l'heure de Tierce; il se leva aussitôt pour aller réciter son office. Un de ses compagnons craignit que cette liberté, en apparence peu respectueuse pour la majesté impériale, ne froissât l'empereur. « Père, lui dit-il, vous oubliez sans doute que nous sommes en présence de l'empereur et qu'il travaille en ce moment avec zèle pour vous obliger. — J'y pense, mon fils, reprit le Saint ; mais je pense aussi que c'est l'heure de Tierce; or, la volonté de Dieu est, pour l'empereur, qu'il travaille à la gloire du Seigneur en s'occupant de ses intérêts; pour moi, elle m'avertit que je dois prier aux heures prescrites en chantant ses louanges. Nous faisons donc chacun notre devoir : tranquillisez-vous, mon fils, il n'y a là aucun mal. »

MORT BIENHEUREUSE DU SAINT

Lorsque les affaires qui l'avaient conduit à Constantinople furent terminées, Sabas se hâta de revenir dans son monastère, car il sentait que l'heure était proche où il quitterait enfin cette terre. Après avoir rendu compte de sa mission au Patriarche de Jérusalem et visité une dernière fois les Lieux Saints, il retourna dans sa laure, car il voulait mourir au milieu de ses enfants.

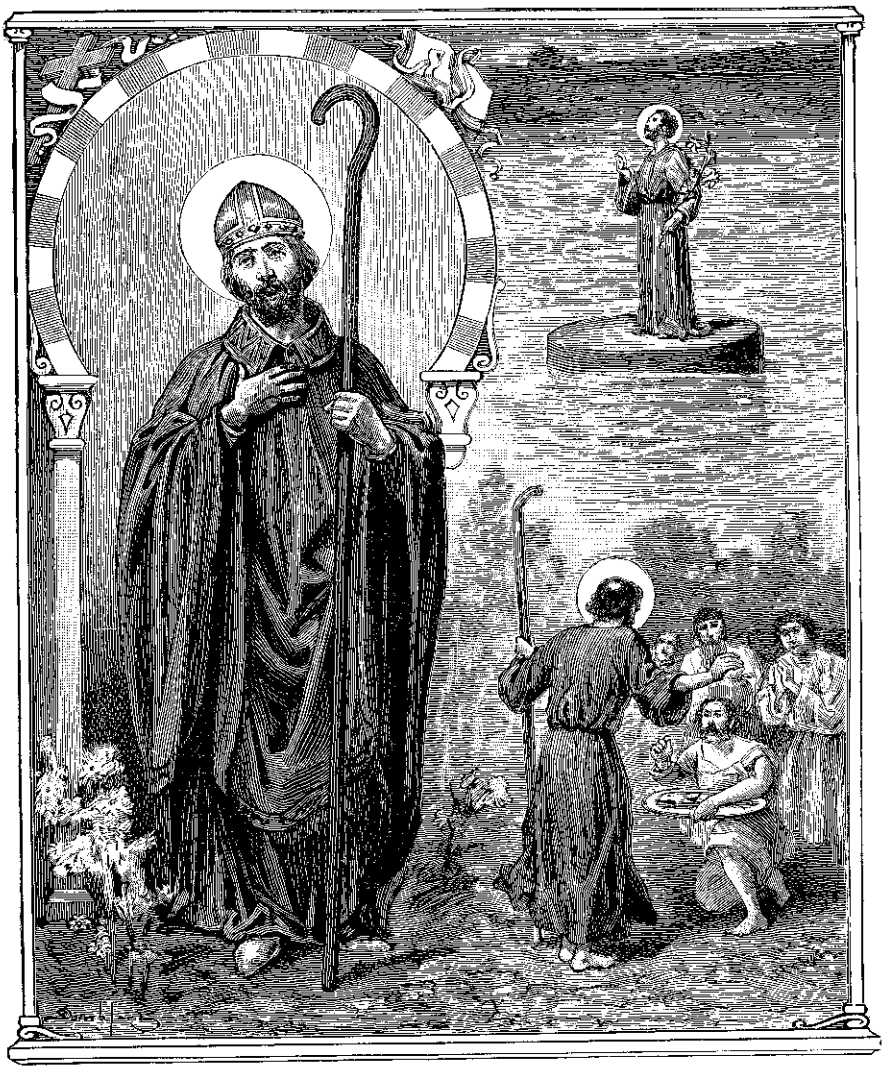
Il y tomba bientôt malade. Le patriarche vint le voir, et, trouvant que tout manquait dans sa pauvre cellule, il le fit transporter chez lui, pour qu'il y fût plus commodément. Le Saint le souffrit par obéissance; mais, quelques jours après, voyant sa fin approcher, il supplia qu'on le rapportât dans sa chère laure, où il mourut entre les bras de ses fils, le 5 décembre de l'an 541. Il était âgé de plus de 92 ans.

Le Seigneur rendit son tombeau glorieux par des miracles sans nombre qui répandirent son culte dans tout l'Orient.

Ses reliques ont été transportées depuis à Venise où elles sont encore aujourd'hui en grande vénération.

SAINT GERBOLD, ÉVÊQUE DE BAYEUX

Fête le 5 décembre.



Saint Gerbold surnage miraculeusement au-dessus des eaux. — Il devient évêque de Bayeux. — On retrouve son anneau pastoral dans le corps d'un poisson.

SAINT GERBOLD ET SON SIÈCLE

Parmi tant de saints pasteurs qui ont illustré le siège épiscopal de Bayeux, saint Gerbold est l'un de ceux dont la mémoire et le culte sont demeurés le plus longtemps populaires. Sa vie évangélique exhale un suave parfum d'innocence ; c'est un héros et un martyr de la chasteté : il en est devenu l'apôtre par ses exemples, ses prédications et ses miracles. Dieu a voulu opérer les prodiges les plus extraordinaires pour manifester sa vertu calomniée et pour la rendre plus éclatante et plus vénérable aux yeux des peuples qui en étaient témoins.

A l'époque où vivait saint Gerbold, il régnait parmi ses compatriotes une grande dépravation de mœurs : son histoire nous en fournit la preuve. On doit, sans doute, en attribuer la cause à la barbarie qui existait encore à cette époque parmi les conquérants de la Gaule. Les Francs, cette nation généreuse, avaient, à l'exemple de Clovis, leur chef, embrassé la religion chrétienne avec empressement. Mais la civilisation naissait à peine parmi eux. La première race de nos rois nous offre l'exemple des passions les plus violentes, de la cruauté, du meurtre, de l'impudicité. Le peuple valait-il mieux que le souverain ? Dieu opposa, dans le diocèse

de Bayeux, un héros de la pureté et de la sainteté, chez lequel les exemples, les exhortations, le zèle et les prodiges se réunissaient à l'envi, comme pour toucher plus efficacement les cœurs.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES — L'ÉPREUVE

Né dans la paroisse de Livry (Liberiacum), d'après l'opinion commune et les anciens manuscrits de l'Église de Bayeux, saint Gerbold semble avoir passé les premières années de sa jeunesse dans une région, appelée par nos vieux chroniqueurs la Scythie. Ce pays, d'après l'opinion la plus autorisée, ne serait autre que le célèbre monastère de Saint-Bertin, à Saint-Omer (1).

Nous le trouvons là, jouissant de la faveur d'un puissant personnage de la contrée, peut-être d'Austrowaldus, le fondateur du monastère. Il s'y était concilié l'affection de tous par sa piété, sa douceur et l'affabilité de ses manières. L'innocence surtout, dont le charme est si puissant pour gagner les cœurs, brillait dans sa personne du plus aimable éclat.

Ces heureuses qualités devinrent bientôt pour lui, comme elles l'avaient été pour le patriarche Joseph, une source de disgrâces et de terribles épreuves.

La femme du maître de la maison accusa Gerbold auprès de son mari et le représenta comme un homme sans moralité. Déçue dans ses criminelles tentatives, elle poursuivit le noble et chaste jeune homme d'une haine implacable. Dieu permit que la calomnie trouvât créance : la vertu du jeune Saint, auparavant admirée, ne fut plus, aux yeux de tous, qu'une honteuse hypocrisie. Non seulement il perdit, avec sa réputation, les bonnes grâces du trop crédule seigneur, mais encore il fut condamné à perdre la vie.

La maison où se passait ce drame domestique n'était pas éloignée de la mer. Le seigneur fit saisir le Saint : on lui attacha une meule de pierre au cou, puis on le précipita dans les flots.

INTERVENTION DIVINE

Mais Dieu, qui n'abandonna pas Joseph dans sa prison et qui fit éclater l'innocence de Suzanne calomniée, protégea pareillement l'innocence de son serviteur.

Par un prodige merveilleux, la pierre surnagea; le Saint, porté comme sur une nacelle, vogua sans danger sur les eaux; la main de Dieu le soutint et dirigea sa route vers la contrée privilégiée à laquelle ce trésor était destiné. Gerbold aborda dans la paroisse de Ver, en Normandie.

C'était à l'époque de l'année où les arbres sont dépouillés de leur feuillage. A son arrivée, la terre parut s'ébranler et vouloir fêter la venue d'un tel hôte, en se parant de l'éclat du printemps : les prairies, aussi bien que les arbres, se couvrirent de verdure et de fleurs, et la mémoire de ces prodiges s'est conservée jusqu'à nos jours. Le monticule, voisin du vallon solitaire, où le Saint posa d'abord le pied et établit son ermitage, s'appelle encore aujourd'hui le *Montfleuri;* on pense que le nom de *Ver*, qui signifie printemps, fut donné pour la même cause à la paroisse où Gerbold aborda. On y voyait, du temps de Robert Cenalis (2), la pierre qui avait surnagé, elle était connue sous le nom de *perron saint Gerbold*. Les anciens de la localité la désignent sous le même nom et attestent qu'elle servait de seuil à la chapelle dédiée à notre Saint et connue avant la Révolution comme un lieu célèbre de pèlerinage.

Les guerres de religion ont dévasté ces lieux vénérables, mais cette paroisse, ce vallon et cette pierre si longtemps conservée sont des monuments propres à démontrer la vérité d'une tradition qui a survécu et s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

L'ÉPISCOPAT DE SAINT GERBOLD

Saint Gerbold vécut en ermite dans cette vallée fleurie, inconnu d'abord, puis découvert dans sa retraite par des pâtres et des pêcheurs, et, bientôt après, entouré de disciples et de fidèles attirés par la réputation de sa vertu.

Il les instruisait par ses discours et les portait à la piété. Dieu le favorisa du don des miracles : plusieurs guérisons, dues à ses prières, répandirent au loin la renommée de sa sainteté (1).

Sur ces entrefaites, l'évêque de Bayeux mourut, et les évêques de la contrée, réunis pour lui donner un successeur, durent céder au désir unanime du peuple qui leur demandait avec instance Gerbold pour pasteur.

A la nouvelle de son élévation, le Saint parut consterné. Son humilité profonde lui faisait envisager l'épiscopat comme une dignité supérieure à son mérite et une charge trop lourde pour ses épaules. Il lui fallut cependant se résigner à quitter son ermitage chéri, et céder à la volonté divine : le Saint se mit donc en marche pour la ville épiscopale.

Une foule de peuple s'était portée à sa rencontre et l'attendait dans un champ situé sur le territoire de la paroisse de Saint-Vigor. Le miracle qui avait signalé son arrivée sur les rivages de la Normandie eut lieu pour la seconde fois, et le printemps, renaissant au milieu de l'hiver, donna au champ où s'accomplit ce prodige le nom qu'il porte encore aujourd'hui, de *Champ fleuri*.

On peut aisément juger comment l'enthousiasme du peuple fut augmenté par le miracle dont il venait d'être témoin. Ce fut au milieu de joyeuses acclamations que Gerbold fut conduit jusqu'à la cathédrale, où il fut salué du nom de *Bienvenu :* on baptisa de même la rue qui aboutit à la cathédrale, et qui, de nos jours, continue à s'appeler la rue du *Bien venu* ou *Bien venue*.

On ne voit pas que l'idolâtrie persistât encore à cette époque dans le diocèse de Bayeux, ou qu'elle s'y fût renouvelée malgré les invasions successives qui avaient dû faire revivre le paganisme. Mais les mœurs des habitants, particulièrement de la ville, n'étaient pas beaucoup plus chrétiennes que celles des infidèles.

Le saint évêque s'efforça par son zèle et ses exhortations de faire cesser les désordres : il ne put y réussir. Les moyens de douceur auxquels il recourut d'abord demeurèrent sans aucun résultat.

Quand il les eut épuisés tous, il finit par menacer ces pécheurs endurcis de la colère divine, ce fut encore en vain. Les effets suivirent de près la prédiction. Dieu affligea ce peuple indocile d'une cruelle dysenterie qui enleva bientôt un grand nombre d'habitants. Le fléau ne suffit pas

(1) Monasterium Sithivense. La région s'appelle encore aujourd'hui *Sithiu*.

(2) Evêque d'Avranches, savant historien, XVI^e^ siècle.

(1) Hac in sancta valle dies Gereboldus agebat.
Restituens precibus languida membra suis :
Venit ad nostras pulsus feliciter oras :
Sicut vere novo floruit omnis ager.

Inscription gravée à Ver, sur une roche voisine de l'ermitage de saint Gerbold et de l'ancien pèlerinage.

pour les faire rentrer en eux-mêmes; loin de là, persévérant dans leurs vices, ils y joignirent l'ingratitude et la révolte. Le saint évêque devint l'objet de leur aversion profonde; ils l'enlevèrent de son siège et le chassèrent de la ville.

FUITE DE L'ÉVÊQUE — L'ANNEAU PASTORAL

Saint Gerbold ressentit une peine très vive du changement qui s'était opéré dans son peuple : son humilité, d'ailleurs, lui faisait de nouveau penser qu'il était incapable de conduire un troupeau dont les besoins spirituels étaient si grands et qu'un autre pasteur serait plus habile à le diriger ou plus heureux.

Dans cette persuasion, il résolut de renoncer pour toujours à la dignité épiscopale et d'aller déposer aux pieds du Pontife suprême la démission qu'il voulait faire de sa charge. Ce fut en vain que ses amis et ses fidèles disciples s'efforcèrent de combattre son dessein; il fut inébranlable dans sa résolution.

Toutefois, voulant accorder quelque chose aux instances pressantes de ceux qui l'accompagnaient dans sa fuite et qui lui représentaient les miracles par lesquels Dieu l'avait élevé sur le siège épiscopal : « Eh bien! leur dit-il, que Dieu daigne montrer par un nouveau prodige s'il me veut encore dans ce haut rang dont je me suis rendu indigne! »

Il traversait en ce moment la rivière; il ôte de son doigt l'anneau pastoral, et, le jetant à l'eau : « Je reviendrai, dit-il, si cet anneau m'est rapporté. »

Continuant alors sa route, il se retira quelque temps dans une solitude inconnue.

Cependant, la maladie, loin de cesser après le départ du Saint, multiplia le nombre de ses victimes. Les coupables reconnurent enfin que la main de Dieu les frappait. Ils résolurent de se corriger de leurs vices, et, regrettant leur conduite coupable envers leur saint pasteur, ils le firent chercher pour le rétablir sur son siège. Ils eurent à combattre de sa part une vive résistance inspirée par son humilité; mais le ciel leur vint en aide.

Un pêcheur jette son filet : on trouve, en ouvrant le poisson qu'il a pris, l'anneau pastoral du saint évêque.

Reconnaissant dans ce fait merveilleux une preuve certaine de la volonté divine, le saint pontife consent à se charger de nouveau du fardeau de l'épiscopat. Par ses prières ferventes, il parvint à arrêter le fléau de la vengeance céleste.

FONDATION D'UN MONASTÈRE — MORT DU SAINT SON CULTE

Pendant le reste de sa vie, Gerbold s'applique à réformer les mœurs et à mettre en honneur les vertus chrétiennes. Ses travaux que la prière féconde sont couronnés des plus heureux fruits. Comme les arbres et les plantes s'étaient autrefois couverts de fleurs à son passage, ainsi vit-on fleurir toutes les vertus dans son diocèse, semblable auparavant à une terre glacée par les frimas de l'hiver.

Notre Saint avait une prédilection marquée pour la retraite et la solitude. On lui attribue la fondation du monastère du Val-Saint, dans la paroisse de Livry (Liberiacum, au diocèse de Bayeux), vers l'an 675. Il aimait à s'y retirer pour vaquer en paix à la prière. Il s'appliqua à faire fleurir les vertus monastiques dans les nombreuses maisons religieuses d'hommes et de femmes de son diocèse : il eut la joie de voir ses efforts obtenir un entier succès : l'exemple du pasteur produisait ses fruits naturels.

Saint Gerbold mourut le 7 décembre 695.

Il avait assisté peu d'années auparavant au Concile de Rouen, présidé par saint Ansbert, archevêque de cette ville : c'était en l'année 692.

Il fut inhumé dans l'église de Saint-Exupère. Son tombeau, dont la place ne cessa jamais d'être connue d'une manière certaine, fut toujours visité par de nombreux pèlerins. On l'invoque surtout dans les atteintes de la maladie dont il délivra son peuple. Son culte est demeuré en honneur parmi les habitants de la ville et du diocèse, où il est patron de plusieurs églises paroissiales.

En l'année 1853, des fouilles furent exécutées par les ordres de l'autorité diocésaine dans l'église de Saint-Exupère (faubourg de Bayeux). Une Commission composée d'ecclésiastiques, de magistrats, de médecins et de savants, avait été instituée par Mgr Robin, alors évêque de Bayeux.

Tous les membres de cette Commission, après un mûr examen, déclarèrent à l'unanimité qu'un sarcophage, portant le numéro 4, appartenait indubitablement à saint Gerbold, et les documents qui en faisaient foi furent déposés à l'évêché de Bayeux.

Le 6 septembre 1893, Mgr Flavien Hugonin, à l'occasion de ses noces d'argent, a voulu faire la translation solennelle des reliques de saint Gerbold et de saint Manvieu. Le prélat avait invité tous les évêques de la province. Une foule considérable acclamait son vénéré pasteur. Les habitants de la ville épiscopale avaient décoré avec magnificence les rues traversées par une procession composée de six évêques et de plus de 600 prêtres. Le discours fut prononcé par le R. P. Monsabré, dont l'éloquente parole fut accueillie avec beaucoup de sympathie et d'édification.

PRIÈRE

Dieu tout-puissant et éternel qui, par les mérites de saint Gerbold, votre confesseur et votre pontife, avez délivré votre peuple du péril d'une calamité mortelle, faites, nous vous en supplions, que sa pieuse intercession nous délivre de toute maladie du corps et de l'âme, et nous obtienne un jour une place bienheureuse au sein de la céleste gloire. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

(*Missel de Mgr de Mesmond, XVII^e siècle.*)

SAINT GUILLAUME NIOBÉ

Saint Guillaume Niobé, ou de Niobé, est l'un des cinq saints désignés par l'histoire sous le nom des « Saints de Savigny ». Nous possédons les Actes des saints Vital, Geoffroy, Hamon, Pierre d'Aranches : mais ceux de saint Guillaume sont demeurés inconnus, peut-être même n'ont-ils jamais été écrits.

Saint Guillaume Niobé naquit à Yvrandes, près Tinchebray (Orne). On trouve encore, à 3 kilomètres et demi d'Yvrandes, sur la route de Ger, un hameau que l'on nomme la *Vente Niobé*.

Après avoir passé plusieurs années dans la solitude, saint Guillaume se retira, en 1143, à l'abbaye de Savigny : il y prit l'habit de cette Congrégation et y mourut la même année, durant son noviciat.

L'histoire n'a pas gardé le souvenir des autres particularités de la vie terrestre de saint Guillaume de Niobé. Mais sa vie posthume glorieuse nous autorise à croire que ce Bienheureux a embaumé sa solitude et le noviciat de Savigny du parfum de ses vertus.

Le corps du saint novice fut transporté, le 30 mars 1182, dans la chapelle de Sainte-Catherine (1), avec ceux des autres saints de Savigny. Plus tard, l'an 1243, par les soins de l'abbé Etienne, une seconde translation eut lieu très solennellement de cette chapelle à la grande église de l'abbaye : à cette occasion, dit le manuscrit original déjà cité, « il se fit un si grand nombre de miracles..... et il s'en fait encore une si grande quantité qu'il n'est plus possible de les compter ou de les écrire. »

« La veille de cette cérémonie, environ l'heure de midi, les reliques de nos saints étant encore dans la chapelle de Sainte-Catherine et dans le temps que le vénérable Geoffroy (2) était prosterné en oraison devant l'autel et qu'une troupe innombrable de peuple priait aussi, le Saint-Esprit qui était autrefois descendu sur les Apôtres en forme de langues de feu, parut comme une flamme ardente et toute brillante sur la châsse du bienheureux Hamon, qui était la première et l'environna tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, et de là passant par ordre et de suite sur les quatre autres châsses, faisait la même chose. Ensuite, on vit cette flamme entrer dans le sépulcre d'où on avait tiré ces saints corps et dans lequel est encore celui de sainte Adeline; et dans ce moment cette flamme disparut comme un éclair qui précède le tonnerre. Ce prodige, dit le même auteur, fut vu par beaucoup de personnes à qui Dieu en fit la grâce, et qui, dans l'admiration des merveilles que Dieu opérait dans ces corps saints, s'écrièrent les uns aux autres : « Voyez-vous ce que je vois, voyez-vous ce que je vois? » Entre ceux qui criaient de la sorte, il y en eut un qui, s'adressant à un religieux, nommé Guillaume Artur, auquel on avait confié le soin de garder la chapelle de sainte Catherine, et qui était occupé auprès d'un enfant à qui Dieu, par le mérite de ses saints, avait rendu l'usage des jambes, il y en eut un, dis-je, qui lui cria : « Mon Père, mon Père, ne voyez-vous pas ce que je vois? » Et ce religieux, qui, selon le témoignage de tous ses confrères, est fort sincère et d'une conscience droite, levant les yeux, vit clairement cette lumière tout en feu qui semblait marcher devant, ainsi que nous l'avons rapporté! Ce bon religieux, comme il nous l'a assuré lui-même, en ressentit tant de joie et son esprit fut rempli d'une douceur si agréable, qu'il ne pensa pas même, de tout ce jour-là, à prendre de la nourriture. Cependant, une chose qui est vraiment digne de remarque est que, ce même jour, et à la même heure, quantité de gens qui venaient en dévotion à l'abbaye de Savigny, virent aussi, de la forêt, cette flamme de feu qui, de l'abbaye, montait au ciel avec une lumière et une clarté si brillante qu'il n'est pas possible de l'exprimer (1)..... »

Les reliques de saint Guillaume de Niobé se trouvent actuellement dans l'église paroissiale de Savigny-le-Vieux : les églises de Landivy et de Pontmain (Mayenne) possèdent aussi quelque chose de ce trésor.

Saint Guillaume de Niobé et les autres saints de Savigny ont reçu un culte public, et leurs reliques ont toujours été exposées à la vénération des peuples depuis l'an 1243 jusqu'à la Révolution. Depuis, à plusieurs reprises, l'autorité diocésaine a permis de les vénérer publiquement. Aussi tout donne à espérer que la voix infaillible du Vicaire de Jésus-Christ viendra un jour confirmer ce culte public et apporter ainsi de merveilleux accroissements à la dévotion des fidèles pour les cinq saints de Savigny.

(1) *Histoire de la Cong. de Savigny*, manuscrit original, p. 574-575, etc.

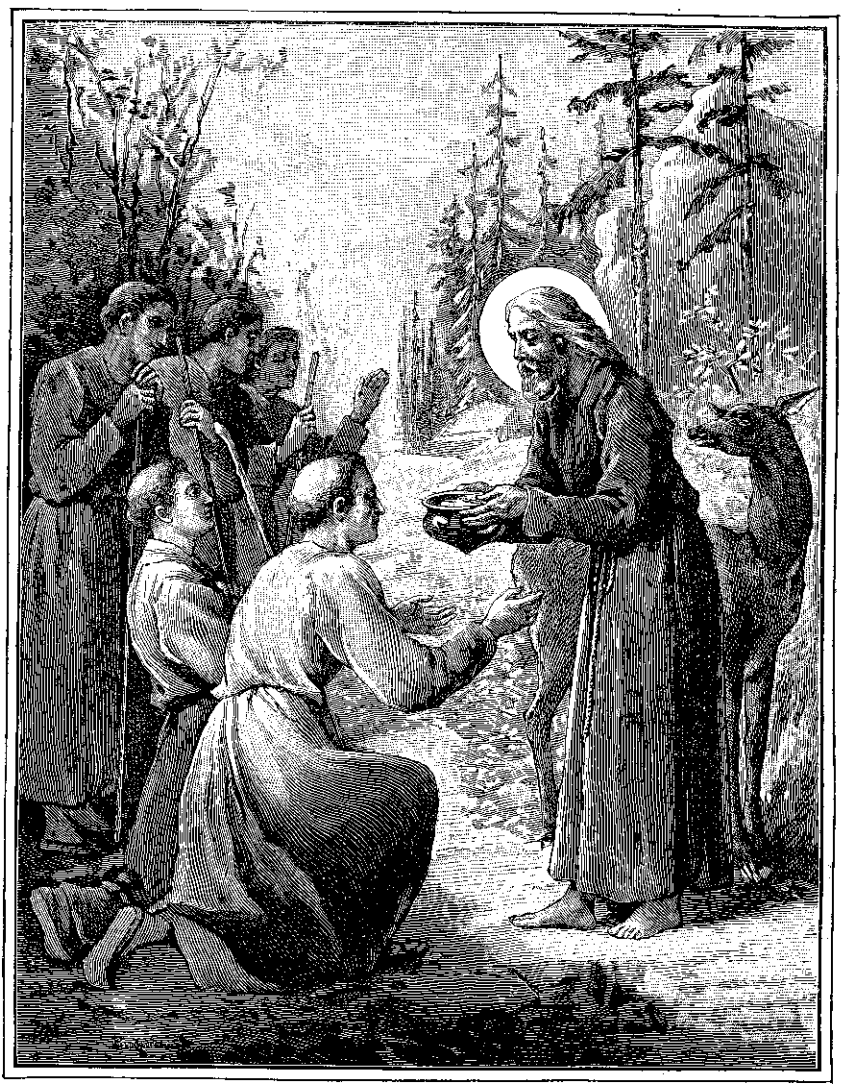
(2) Évêque de Séez, qui présida à la translation.

(1) *Histoire de la Cong. de Savigny*, ms. orig., p. 617 621. *Liber de miraculis Sanct. Savign.*, ms. orig.-proœmium. *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XXIII, p. 587-589. *Chronic. Savign.*, etc.....

SAINT AUPRE OU SAINT AVRE,

CURÉ ET SOLITAIRE DANS LES DIOCESES DE GRENOBLE ET DE MAURIENNE

Fête le 5 décembre.



A la prière de saint Aupre, une biche vient à passer, dont le lait étanche la soif de ses compagnons.

Aupre, appelé aussi Avre et Aure (1), en latin Aper, était originaire du diocèse de Sens.

Il appartenait à une honorable famille qui lui fit donner une solide instruction. Dès l'enfance, les germes de la vertu le distinguèrent des compagnons de son âge. Sa sagesse, l'innocence de ses mœurs et la rapidité de ses progrès dans les sciences sacrées le firent admettre au nombre des clercs voués au service divin.

Parvenu à l'âge requis par les saints canons, il fut promu au sacerdoce. Mais ce n'était pas assez pour cette âme avide de perfection. La parole du Sauveur : « Celui qui ne laisse pas tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple, » (S. Luc, xv, 33.) revenait sans cesse à son esprit. Un jour, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, il quitta sa ville natale, cherchant au loin une solitude pour vivre plus près de Dieu et inconnu des hommes.

Il se mit en marche pour aller dans les montagnes de la Savoie, auprès de Léporius, évêque

(1) Variantes de ce nom : Aupre, Aure, Avre, Aire, Eure, Aspre, Abre.

de Saint-Jean-de-Maurienne, dont la réputation de sainteté était parvenue jusqu'à lui.

LE CURÉ DE LA TERRASSE

Le serviteur de Dieu, à son passage à Grenoble, fut accueilli par Clair, évêque de cette ville. Ce prélat fit tout pour détourner le saint prêtre de ses projets de solitude, et le retenir dans les rangs de son clergé. Peu de temps après, il lui confia l'administration de la paroisse de la Terrasse, dans la vallée de Grésivaudan.

Le bienheureux Aupre, dans ce nouveau champ ouvert à son zèle, se distingua par sa sainteté, sa vigilance pastorale et d'incessants labeurs pour gagner les âmes à Jésus-Christ.

Il y avait déjà quelques années que l'homme de Dieu administrait avec une admirable sollicitude la paroisse confiée à ses soins, quand le démon, jaloux de tout le bien qu'il opérait, suscita contre lui les calomnies les plus atroces. Les ouailles, égarées par quelques meneurs perfides, se soulevèrent contre leur pasteur.

L'évêque de Grenoble prit sa défense, sûr qu'il était de la vertu et de la chasteté du saint prêtre.

Le bienheureux Aupre profita de l'orage déchaîné contre lui pour réaliser ses projets de retraite absolue. Dès que son innocence fut reconnue et prouvée, il demanda à l'évêque la permission d'abandonner sa paroisse et de quitter le diocèse de Grenoble. Le prélat n'y consentit qu'avec peine et ne lui donna cette autorisation qu'après beaucoup d'instances et de prières.

L'ERMITE HOSPITALIER DE LA MAURIENNE

Léporius, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne, se trouvait alors dans sa villa proche de l'Isère (1): il accueillit avec empressement le saint homme. Celui-ci demanda à l'évêque un petit territoire dans son diocèse, pour y construire une cellule et un hospice où les pauvres seraient reçus. Léporius lui accorda volontiers près des bords de l'Arc, et sur la route conduisant à sa ville épiscopale, une terre sauvage et inculte: il confirma par écrit cette donation.

Bientôt, de tous côtés, arrivaient de pieux pèlerins attirés par la sainteté du nouveau solitaire; leurs pieuses largesses permirent d'élever une église que Léporius consacra et qui fut dédiée aux martyrs saint Nazaire et saint Celse, apôtres des Alpes et des Allobroges.

Le serviteur de Dieu passait de longues heures, non seulement du jour, mais encore de la nuit, dans l'oraison et dans la prière.

C'était avec une grande joie qu'il recevait les pauvres voyageurs; il partageait avec eux sa nourriture, les servait, leur lavait les pieds par amour pour Celui qui a dit: « Ce que vous faites au plus petit d'entre vos frères, c'est à moi que vous le faites. »

Ses pieuses exhortations, ses conseils pleins de sagesse, enflammaient les âmes qui venaient chercher auprès de lui les saints avertissements que son cœur sacerdotal leur dispensait avec une admirable charité.

Son désintéressement était extraordinaire; c'était l'homme parfait pour qui l'or et l'argent ne sont rien. Cependant les fidèles lui confiaient souvent d'abondantes aumônes, dont il ne se servait que pour venir en aide, avec plus de générosité, aux pauvres qui, chaque jour, se présentaient à la porte de sa cellule.

CALOMNIES — AUPRE CITÉ DEVANT L'ÉVÊQUE LA BICHE DOCILE AUX ORDRES DU SAINT

Saint Aupre accomplissait ces œuvres de miséricorde, lorsque Satan suscita contre lui de nouvelles persécutions.

Quelques hommes méchants, probablement ses anciens calomniateurs qui avaient découvert sa retraite, se mirent à l'accuser d'hypocrisie. Aupre, disaient-ils, était un prêtre indigne, cachant ses vices sous une apparence de vertus. La généreuse hospitalité qu'il donnait aux pauvres, les repas qu'il leur servait devinrent un prétexte pour taxer d'intempérance et d'ivrognerie le vénérable solitaire. On lui reprochait de donner à manger pendant la nuit, d'anticiper la collation les jours de jeûne et de ne point dire aux heures fixées l'office canonial. Toutes choses que le saint prêtre observait scrupuleusement; la charité seule à l'égard des pèlerins et des voyageurs avait pu l'engager à user, non pour lui, mais pour eux de quelque condescendance.

Ces calomnies passant de bouche en bouche arrivèrent à l'oreille de l'évêque de Grenoble. Ce n'était plus celui qui l'avait accueilli, mais un de ses successeurs nommé Hésichius. Celui-ci, afin de savoir ce qu'il y avait de fondé dans ces rumeurs, envoya des clercs à la cellule du serviteur de Dieu pour lui demander l'hospitalité.

Les envoyés de l'évêque furent reçus avec une grande charité par le bienheureux Aupre qu'ils trouvèrent exerçant les œuvres les plus admirables de piété et de zèle.

Toutefois, le lendemain, par suite de quelques préventions, ils ne voulurent point à leur départ se mettre à table pour partager le modeste repas que le saint prêtre était heureux de leur offrir. A ce refus, ils ajoutèrent une citation à comparaître devant l'évêque de Grenoble, lui enjoignant même de les accompagner sur-le-champ. Le Saint obéit et se mit à les suivre.

Déjà on était arrivé au mont Alandre (Montandry), lorsque les envoyés épiscopaux furent saisis d'une soif inextinguible. A cette soif, les ardeurs de la fièvre étaient venues se joindre, et ils ne pouvaient continuer leur route.

Alors, se souvenant du manque d'égards dont ils s'étaient rendus coupables envers le serviteur de Dieu, des calomnies qu'ils avaient si facilement admises sur sa conduite, et surtout du refus répété par lequel ils n'avaient point voulu manger avec lui, le traitant comme un excommunié, ils comprirent que c'était pour cela que Dieu les châtiait.

Prosternés aux pieds du Bienheureux, ils le suppliaient en gémissant: « O Père, lui disaient-ils, ayez pitié de nous; priez le Seigneur de venir à notre aide. — Et que puis-je faire, mes frères, leur répondit le saint prêtre, pour vous qui méprisez la charité, ce don de Dieu? »

Cependant Aupre se jette à genoux et prie le Seigneur de leur accorder quelque soulagement. A l'instant, une biche descend de la montagne voisine, les mamelles gonflées de lait; le Saint lui commande de s'arrêter, et, saisissant un vase que portait un de ses compagnons, il le remplit du lait de la biche et le présente à ceux qui étaient consumés par les ardeurs de la fièvre. Dès qu'ils eurent calmé la soif qui les dévorait, les forces leur revinrent et ils ne ressentirent plus de mal.

---

(1) Probablement Aiton, entre les deux vallées de Maurienne et d'Albertville.

Prenant les devants et laissant l'homme de Dieu continuer tranquillement sa route, les envoyés s'empressèrent d'annoncer à l'évêque Hésichius les choses admirables dont ils avaient été témoins.

L'évêque, à ces nouvelles, éprouva une vive indignation, et fit d'amers reproches à ceux qui avaient calomnié le Saint. « C'est à cause de mes péchés, disait-il, qu'il m'arrive de vous avoir écouté; c'est vous qui êtes coupables et non ce serviteur de Dieu. »

Après avoir convoqué le clergé et les fidèles de sa ville épiscopale, Hésichius leur annonca l'arrivée prochaine d'Aupre, l'admirable solitaire, victime encore une fois de la perfidie des méchants. On alla au-devant du saint prêtre, et, dès qu'il eut quitté la barque sur laquelle il était descendu le long de l'Isère, la foule agenouillée sur le rivage lui demandait sa bénédiction.

Lorsque Aupre fut présenté à l'évêque de Grenoble, celui-ci lui fit ses excuses de l'avoir fait venir de si loin pour répondre à de fausses accusations. Mais l'humble prêtre, s'humiliant davantage et s'accusant lui-même : « Il me reste cependant, vénéré Père, à me corriger d'un grand nombre de défauts. »

IL PRÉDIT LA MORT PROCHAINE DE L'ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Le pontife et le serviteur de Dieu eurent ensuite un entretien secret. « Vous êtes, lui disait Aupre, le sel de la terre, c'est vous qui devez donner l'exemple de toutes les vertus. Voyez, Seigneur, si vous n'aviez rien à corriger et à reprendre dans votre vie; ayez confiance en Dieu, revenez à lui de tout votre cœur; les jours de votre épiscopat sont comptés; vous n'avez plus que quelques mois, le Seigneur me l'a révélé, à présider l'Eglise de Grenoble. » A ces paroles, l'évêque versa des larmes et promit au Bienheureux de corriger ce qui en lui-même ou dans son administration pouvait déplaire à Dieu.

Sur les conseils du saint prêtre, Hésichius (1) s'adressa à Léporius, évêque de Maurienne, lui ouvrit sa conscience, se prépara auprès de lui à la mort, administra avec sagesse son diocèse, plein de bonté, de charité et de douceur pour le peuple confié à ses soins, et enfin termina pieusement ses jours dans la paix du Seigneur, quatorze mois après son entrevue avec saint Aupre. Léporius vint assister ce prélat dans son agonie et présider à ses funérailles.

RETOUR A L'ERMITAGE — SALUT D'UN NOYÉ

Le Bienheureux avait un serviteur qui ne le quittait jamais.

Il se nommait Apruncule; Aupre l'avait tenu sur les fonts du baptême, et, à la prière des parents du jeune enfant, avait pris soin de l'instruire. Plus tard, le fils spirituel ne voulut pas se séparer de son maître et se consacra à Dieu auprès de lui.

Comme ils passaient près de l'Isère pour retourner de Grenoble à leur ermitage, Aupre envoya son serviteur puiser de l'eau à la rivière.

Apruncule obéit aussitôt, et, soit imprudence, soit maléfice du démon, il tomba si malheureusement qu'il fut entraîné dans un endroit très profond, où il disparut, submergé par les eaux.

On le crut mort, et on ne savait comment annoncer cette nouvelle au Bienheureux qui commençait à s'inquiéter de l'absence de son cher Apruncule.

Enfin, un paysan, témoin de l'accident, et qui tout d'abord n'avait point voulu en parler, raconta tout ce qu'il avait vu.

Aussitôt le Bienheureux Aupre accourt sur les bords de la rivière, pleurant et gémissant, mais plein de confiance en la bonté de Dieu qu'il se met à invoquer. « Dieu tout-puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, vous qui avez envoyé au monde votre fils unique Jésus-Christ pour la rédemption des hommes, et vous aussi, Seigneur Jésus qui avez marché sur la mer, qui avez tendu la main à Pierre que les eaux submergeaient; vous qui avez délivré Jonas du monstre marin, je vous supplie avec gémissements et avec larmes, rendez-moi Apruncule, mon fils adoptif, que j'ai nourri dès l'enfance et que je vous ai consacré moi-même! »

Alors, inspiré de Dieu, il se met à crier : « Apruncule, Apruncule, Apruncule! » Au troisième appel, le serviteur répondit : « Aidez-moi, ô mon Père, votre serviteur vous entend ». Saint Aupre aussitôt lui prend la main et l'attire sur le rivage.

La première émotion passée, Apruncule raconta à son vénérable maître ce qui lui était arrivé. « Père, lui dit-il, lorsque j'étais au fond de la rivière, je voyais un monstre aux yeux étincelants, terrible comme un lion; il voulait m'arracher la vie; mais un ange de Dieu, blanc comme la neige, se mit à me défendre, mettant ses mains sur ma bouche et mes narines pour m'empêcher d'être suffoqué par les eaux. »

A ce récit, le bienheureux Aupre rendit grâce à Dieu de ce que son serviteur lui avait été rendu sain et sauf.

Il demanda encore au Seigneur d'éloigner de cet endroit les eaux de l'Isère; le lit de la rivière recula, et, sur le terrain abandonné par elle, le Saint fit planter des saules pour servir de barrages et de limites.

CULTE DE SAINT AUPRE; ÉGLISES SOUS SON PATRONAGE

Ce fut dans sa cellule, près de l'oratoire de saint Nazaire, que le serviteur de Dieu termina saintement une vie toute remplie de bonnes œuvres. Sa bienheureuse mort eut lieu le 4 du mois de décembre, vers la fin du VIIe siècle. Le martyrologe gallican annonce sa fête en ces termes au 2 décembre : « A Grenoble, saint Aupre, prêtre, dont la conversation était toute céleste et la vie une méditation continuelle de la mort. » D'autres martyrologes le marquent au 11 du même mois, sous le nom de saint Abre.

Beaucoup de miracles furent opérés par le serviteur de Dieu au lieu où reposait son corps. Chaque jour, dit le légendaire, les faveurs célestes daignent s'y révéler aux pauvres et aux humbles. Aussi venait-on en foule visiter le saint tombeau; la vie du Bienheureux ne nous est même connue que par un sermon prononcé le jour de sa fête aux nombreux pèlerins qui venaient vénérer ses reliques.

L'église que saint Aupre avait bâtie en l'hon-

(1) Hésichius II, évêque de Grenoble vers la fin du VIIe siècle.

Léporius, évêque de Saint-Jean de Maurienne, à à qui la légende de saint Aupre donne le titre de Bienheureux, paraît, en 650, au concile de Chalon avec Clair, évêque de Grenoble.

Église actuelle de la Terrasse, où fut curé saint Aupre.

neur de saint Nazaire n'existe plus depuis longtemps : une avalanche d'eau, de terre et de gravier paraît l'avoir détruite avant l'année 1200.

La tradition du petit village de Saint-Avre, près la Chambre, au diocèse de Saint-Jean de Maurienne, fait remonter l'origine de cette localité aux diverses constructions élevées par notre Saint.

Une tour carrée qui sert de clocher à l'église paroissiale de Saint-Avre daterait de cette époque et seule aurait été épargnée par l'avalanche.

De plus, l'acte d'érection de la commune de Saint-Avre en paroisse (Saint-Avre ayant cessé de former une paroisse depuis la Révolution jusqu'en 1860) renferme ces paroles qui confirment la tradition de la Maurienne :

« Considérant que la commune de Saint-Avre eut pour pasteur au VII^e^ siècle celui qui lui donna son nom et auquel on rendait dans notre diocèse le culte que l'on doit aux saints ; qu'elle a formé une paroisse particulière pendant plusieurs siècles.... »

Dans une forêt voisine, à une demi-heure de l'église actuelle de Saint-Avre, quelques antiques constructions, conservées d'âge en âge, sont, disent les anciens du pays, les restes de la cellule du serviteur de Dieu.

La fête de saint Aupre est célébrée dans le diocèse de Grenoble le 5 du mois de décembre. Deux paroisses de ce diocèse lui sont dédiées : Saint-Aupre, près la Grande Chartreuse ; et celle de la Terrasse dans la vallée de l'Isère, paroisse dont le Bienheureux avait été pasteur.

Il avait aussi une église dans l'ancien diocèse de Genève.

Avant la Révolution française, la fête de saint Aupre était célébrée en Maurienne le 4 décembre ; depuis, elle a été fixée au 25 octobre.

E. V.

SOURCES CONSULTÉES

Vita sancti Apri (X^e^ siècle), manuscrit de la Bibliothèque nationale publié par M. ULYSSE CHEVALIER, reproduit en partie par les Bréviaires de Grenoble de 1450 et de 1552. — *Supplément au bréviaire de Saint-Jean-de-Maurienne*, 1760, 1791. — *Propre de Grenoble.* — Notes de M. le curé de Saint-Avre.

LE BIENHEUREUX HUMBLE DE BISIGNANO

Convers des Mineurs réformés (1582-1637).

Fête le 5 décembre.

La Sainte Vierge apparaissait fréquemment au Bienheureux durant son oraison.
(Reproduction d'une peinture exécutée pour la béatification solennelle du saint religieux.)

NAISSANCE — PREMIERS PAS DANS LA SAINTETÉ

Ce serviteur de Dieu naquit à Bisignano, en Calabre, le 26 août 1582, et reçut les noms de Luc-Antoine. Ses parents, Jean Pirozzo et Ginevra Giardino, accueillirent leur enfant comme un présent du ciel et résolurent de l'élever dans les sentiments d'une solide piété.

A trois ans, Luc-Antoine perdit son père, mais il eut le bonheur de trouver dans Ascanio Mazzei, le second mari de sa mère, un protecteur plein d'affection.

A cet enfant prédestiné, Dieu fournit un guide sûr et éclairé qui dirigea ses premiers pas dans la sainteté. C'était le curé de la paroisse, don Marc Solima. Ce saint prêtre fut fortement ému lorsqu'il vit à ses pieds ce jeune enfant qui venait implorer des lumières pour son âme et lui confier la direction de sa conscience. Il le releva avec bonté et lui promit aide et protection. A partir

de ce jour, le petit Luc assistait tous les matins à la messe, avec la permission de ses parents, et recevait tous les soirs du prêtre le sujet de méditation pour le lendemain. Dans la campagne, lorsqu'il était chargé de la garde des troupeaux, il cherchait un endroit solitaire, et là il se mettait en prière devant une croix grossièrement fabriquée avec deux morceaux de bois. A côté de la maison, il avait élevé un petit oratoire dans une grotte où il se retirait fréquemment pour prier et se flageller.

L'APPEL DE DIEU

A dix-huit ans, Luc-Antoine, pur comme aux jours de son enfance, se demandait quels étaient les desseins de Dieu sur lui, après toutes les faveurs dont il l'avait comblé. Ses prières et ses austérités redoublèrent pour que le Seigneur daignât l'éclairer.

Le 28 décembre de l'année 1600, alors qu'il paissait les troupeaux dans une prairie, non loin de Bisignano, il entendit, claire et distincte, une voix qui lui disait : « Luc-Antoine, je veux être servi par toi. » L'appel mystérieux se répéta trois fois. Le jeune homme comprit bien vite d'où venait cette voix. Se jetant à genoux, il répondit : « Mon Dieu, en quoi puis-je vous servir, puisque je ne suis bon à rien. Néanmoins, je vous offre ma vie, mon cœur, mon être tout entier, et je promets de me consacrer à votre service parmi les fils de saint François. »

Le soir même passa sur la route qui bordait la prairie un mendiant vêtu de bure ; notre saint jeune homme échangea ses habits avec lui et rentra à la maison paternelle avec son nouveau costume.

La famille de Luc-Antoine s'était accrue avec les années. Elle comptait, outre le père et la mère, quatre sœurs et un frère en bas âge. La présence du jeune homme, travailleur et rangé, paraissait nécessaire à la marche de la maison. Sa mère le comprenait si bien que, de temps à autre, elle le conjurait, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'elle et de ne pas l'abandonner. Ses sœurs unissaient leurs supplications à celles de leur mère pour empêcher l'éloignement de leur aîné. La mort prématurée du père, Ascanio Mazzei, l'obligea de céder aux instances maternelles, et il prit le gouvernement d'une maison dont il était désormais le seul soutien. C'est ainsi que, malgré son vif désir d'entrer en religion, il en fut empêché pendant neuf ans.

Lorsque toutes les difficultés furent aplanies, le Bienheureux résolut sans retard de suivre l'appel de Dieu. Un matin, il plia le genou devant sa mère et lui demanda sa bénédiction pour son entrée au couvent. Larmes, instances, supplications, tout fut impuissant, cette fois, à ébranler une résolution mûrie depuis si longtemps. Tous les voisins s'assemblèrent pour lui dire un dernier adieu ; à tous, le bon jeune homme demanda pardon des mauvais exemples qu'il croyait avoir donnés, et il quitta sa famille et ses amis pour se rendre à Dipignano.

Le P. Léon de Castillon, custode des Mineurs réformés, l'accueillit avec bonté, le revêtit des livrées de saint François, le 1er septembre 1609, et lui imposa le nom de Fr. Humble.

Le nouveau novice fut alors envoyé au couvent de Mesoraca pour y subir l'année d'épreuve. Il fit aussitôt l'admiration de tous ses Frères par sa ferveur, son obéissance et ses austérités ; il était toujours le privilégié de Dieu.

NOVICIAT ET PROFESSION

Un jour, le Père maître était dans le jardin, entouré de ses novices, s'entretenant avec eux des choses de la vie spirituelle. Tout à coup, s'interrompant : « Frère Humble, dit-il, voyez cet oiseau qui chante si mélodieusement sur cet arbre ; si vous étiez aussi humble et obéissant que votre nom l'indique, vous le feriez venir sur votre main et me le présenteriez. » Le bon novice, croyant qu'on lui donnait un ordre, invita avec simplicité le petit chantre ailé à venir se poser en sa main. Celui-ci obéit aussitôt, et le Fr. Humble le présenta à genoux au Père maître. La nouveauté du prodige remplit tous les religieux d'étonnement et leur donna une haute idée de la sainteté de leur compagnon.

Le démon, cependant, n'avait pas abandonné la lutte, et, durant l'année, il s'efforça d'inspirer, par tous les moyens, le dégoût de la vie religieuse au jeune novice.

Un jour, à l'heure des matines, trois loups furieux envahirent sa cellule et se campèrent devant son lit pour l'empêcher de sortir. Le pauvre novice, plus mort que vif, se leva tout de même pour obéir à la cloche et passa sain et sauf au milieu de ses trois ennemis.

Toutes ces épreuves, qui se répétaient journellement, le rendirent défiant à l'excès ; il perdit de sa mémoire, ses facultés intellectuelles baissèrent ; il devint si lent dans son travail que les supérieurs ne virent en lui aucune aptitude à la vie religieuse.

C'était l'usage que les novices ne fussent admis à la profession perpétuelle qu'après un examen sur la doctrine chrétienne et les devoirs imposés par la règle. Le Fr. Humble n'était pas humainement capable de donner des réponses satisfaisantes, son renvoi était donc presque décidé.

Le bon novice le savait ; pénétré de cette pensée qu'il ne pouvait plus rien du côté des hommes, il se rendit un soir à la chapelle durant le repos de la communauté ; il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'il n'y avait personne, puis, tombant à genoux devant une image de la Sainte Vierge, il fit tout haut cette prière : « Mère toute sainte, les supérieurs ne veulent pas m'admettre à la profession si je ne sais pas la règle et les réponses de l'examen. Je me reconnais incapable de répondre, mais vous savez bien que je vous appartiens tout entier ; faites de moi ce que vous voudrez. » La Vierge daigna aussitôt consoler l'humble religieux. « Ne t'afflige pas, mon fils, je veille sur toi. » Le lendemain, à l'examen, le Fr. Humble eut des réponses parfaites. L'étonnement fut général ; il fallut, pour expliquer ce prodige, le récit du Père gardien qui, la veille, avait assisté, caché dans un coin de l'église, au colloque de la Sainte Vierge avec son protégé. « Puisque, dit-il, la Madone l'appuie de ses suffrages, nous ne devons pas lui refuser les nôtres. » Le 4 septembre 1610, l'humble convers fut admis à la profession solennelle.

AU COUVENT DE BISIGNANO. — SES EXTASES

Après ses vœux perpétuels, le Fr. Humble fut envoyé au couvent de Bisignano, sa patrie. Accueilli comme le modèle parfait du vrai religieux, il fut bientôt, chose rare, prophète en son pays. Ses concitoyens ne l'appelaient que *le grand Saint*.

C'est alors que Dieu commença à le favoriser

du don des extases. Le 24 juin de l'année 1613, après l'office de none, le Bienheureux resta à la chapelle devant l'autel de la Sainte Vierge. Ses petits neveux, qui étaient venus lui parler, trouvèrent bientôt que sa prière se prolongeait outre mesure ; ils allèrent le tirer par la robe pour le faire sortir. Le Frère resta sans mouvement.

Alors ces enfants, le croyant mort, éclatèrent en sanglots et racontèrent par toute la ville que le Fr. Humble gisait inanimé au pied d'un autel. En quelques minutes, il y eut foule dans la chapelle ; les parents du saint religieux s'approchèrent, l'appelèrent, le secouèrent, et, n'obtenant aucune réponse, se mirent aussi à pleurer sa mort. Le Père gardien survint à son tour avec d'autres religieux, et, voyant ce qu'il en était, il commanda au Frère de revenir à lui. Le serviteur de Dieu reprit aussitôt ses sens et rougit de confusion à la vue d'une telle foule.

Ces extases se renouvelèrent souvent pendant sa vie ; elles duraient plusieurs heures, parfois des journées entières. Il en avait partout, à l'église, au réfectoire, à la cuisine, dans les rues. Durant ses ravissements, il avait le visage, tantôt souriant, tantôt plein de tristesse. Comme on lui demandait la raison de ces changements : « C'est, répondit-il, que Dieu me montre parfois la gloire des bienheureux dans le ciel, et d'autres fois me fait assister aux supplices effrayants des réprouvés. »

On le voyait souvent élevé entre ciel et terre avec son bâton et sa besace, ou bien tenant sa bêche de jardinier ou sa cloche de réglementaire. Quand il était entré en extase, il n'entendait plus que la voix de son supérieur ou de ceux qui lui parlaient en son nom, il marchait sans voir où il posait le pied, et jamais, pourtant, il ne le posait à faux ; il suivait sans se tromper des chemins qu'il ne connaissait pas et traversait les fleuves en marchant sur les eaux.

Ces faits extraordinaires valurent au Frère Humble une foule de contradictions et d'humiliations. Les religieux qui l'entouraient se demandèrent tout d'abord si ces prodiges n'étaient pas un piège du démon. Pour se rendre compte d'où venait cette puissance, ils résolurent de soumettre le Bienheureux à diverses épreuves. Plusieurs furent très dures et témoignent d'une sévérité fort exagérée.

DE MONASTÈRE EN MONASTÈRE

Le grand concours de personnes qui venaient au couvent se recommander aux prières du Frère Humble obligea les supérieurs à le changer constamment de maison, afin de le soustraire à la tentation de vaine gloire, et pour que le silence du cloître ne fût pas troublé par la foule. C'est pour cela qu'il résida successivement à Bisignano, Mesoraca, Cosenza, etc. Tous ces changements furent pour lui l'occasion de multiples humiliations, car chaque supérieur soumettait le pauvre Frère à des épreuves particulières pour bien contrôler sa sainteté.

Il était depuis peu au couvent de Pietrafitta, lorsque, en secret, arrivèrent deux religieux de la province voisine, pour le prendre et le conduire à Catanzaro. A leur arrivée, le Frère était en extase. Le Père gardien l'appela, et, n'obtenant pas de réponse, il se souvint qu'il n'avait plus autorité sur lui. Au premier appel des religieux chargés de l'emmener, il revint à lui. Les trois voyageurs se mirent en route pour Catanzaro. Après quelques pas, le Bienheureux, selon son habitude, entra en extase ; il suivait néanmoins fidèlement ses guides, posant même ses pieds dans la trace des leurs. Dès leur arrivée au monastère, le bruit se répandit dans la ville que « le Saint à extases » était au couvent. Aussitôt il y eut foule dans l'église. Le Bienheureux venait de communier, il était encore au pied de l'autel lorsqu'il eut un ravissement. A cause des fidèles qui affluaient de plus en plus, on dut le transporter en toute hâte dans une chapelle fermée par une grille. L'évêque, à cette nouvelle, envoya son vicaire général faire une enquête sérieuse et se rendre compte s'il y avait dans ce fait une action surnaturelle ou une supercherie coupable.

NOUVEAU CHANGEMENT
A TRAVERS LES RUES DE BISIGNANO

La renommée de sa sainteté allait toujours croissant. On ne parlait plus que du « Saint à extases », et, dans tous les milieux de la société, on avait pour lui un culte qui n'allait pas toujours sans exagération. Le duc de Saracina, désireux de s'édifier au contact du serviteur de Dieu, obtint du cardinal protecteur de l'Ordre qu'il serait transféré de Mesoraca à San-Lorenzo, près Bisignano. Ce nouveau changement lui fournit l'occasion d'un acte héroïque d'obéissance.

Ses supérieurs, persuadés désormais de la sainteté de sa vie, s'efforçaient néanmoins de l'humilier en toutes circonstances pour faire contrepoids aux témoignages nombreux de vénération qu'il recevait.

Au moment de le renvoyer dans sa patrie, où tout le monde l'attendait et le désirait comme un ange du ciel, ils cherchèrent le moyen de mettre à l'épreuve son obéissance par une nouvelle et plus cruelle humiliation. Ils lui imposèrent de parcourir les principales rues de Bisignano, la corde au cou et s'accusant à haute voix d'être un mauvais religieux. Le Fr. Humble reçut cet ordre avec un visage souriant et se déclara prêt à l'accomplir.

Le lendemain de son arrivée à Bisignano, il se prépara, sans être vu de personne, à son acte héroïque d'obéissance. Laissant son habit au monastère, la corde au cou, le crucifix en main, il sortit dans les rues de sa ville natale. En marchant, il se frappait la poitrine avec un gros caillou et criait à pleine voix : « Ayez pitié d'un grand pécheur, qu'on a chassé de son couvent d'une façon déshonorante. »

A ce spectacle, la foule se rassembla nombreuse autour du Frère ; chacun disait son mot ; les uns affirmaient qu'ils s'attendaient bien à cela d'un pareil insensé ; les autres, attendris en voyant ses épaules décharnées et meurtries, accusaient ses austérités d'être cause de sa folie. Le Bienheureux, ainsi traité de fou à chaque pas qu'il faisait, savourait avec délices cette humiliation. Après avoir parcouru les principales rues de la ville, il revint tout joyeux à son couvent. L'évêque, apprenant cela, crut que le pauvre Frère avait perdu la raison et s'indigna contre les religieux qui ne l'avaient pas assez surveillé ; il leur ordonna de faire bonne garde autour de lui pour que pareil scandale ne se renouvelât pas. Cependant, dès qu'il connut le motif qui l'avait fait agir, non seulement il s'apaisa, mais il sentit croître sa vénération pour lui. Il faut ajouter, à la décharge des supérieurs, qu'ils voulaient simplement, en imposant un tel acte au bon Frère, éprouver son obéissance ; il n'était pas dans leur intention de lui laisser accomplir cet ordre. Le

Père gardien le fit rechercher dès qu'il s'aperçut de son départ. C'était trop tard; l'obéissance, comme l'humilité, avait des ailes chez le Frère Humble.

ENTREVUE AVEC SA MÈRE

Le Bienheureux ne fut pas plus tôt arrivé à Bisignano, que sa mère accourut au couvent pour le voir une dernière fois.

Le Frère, à qui des ordres formels interdisaient de parler aux personnes du siècle, refusa de la recevoir. Il fallut que le Père gardien levât la défense et l'envoyât consoler la pieuse femme.

Dans cette entrevue qu'il eut avec sa mère, il lui annonça que sa mort était proche, bien qu'elle parût florissante de santé, et lui recommanda de ne pas monter le lendemain sur les mûriers.

La pieuse femme, convaincue de la sainteté de son fils, ajouta foi à ses paroles et passa toute la nuit en prière.

Le lendemain, oublieuse du dernier conseil de son fils, pressée par ses travaux journaliers, elle monta sur un petit mûrier. A peine était-elle sur l'arbre, qu'une branche cassa, son pied glissa, elle tomba et se tua sur le coup. Au même instant, le Fr. Humble, en voyage avec un de ses compagnons, lui dit douloureusement : « Actuellement, ma pauvre mère vient de tomber d'un mûrier et rend le dernier soupir. »

LA GLORIFICATION APRÈS LES ÉPREUVES

La vie du Bienheureux n'a été jusqu'ici qu'une suite d'épreuves et d'humiliations plus cruelles les unes que les autres. Devant l'évidence de sa sainteté, les supérieurs se rendirent enfin, et la seconde partie de sa vie fut surtout une longue glorification. En 1620, le Supérieur général de l'Ordre, le P. Bénigne, convoqua le Chapitre et fit comparaître le saint religieux. Il le vit à genoux, ravi en extase pendant plus d'une heure, puis il l'interrogea sur la vie spirituelle et la théologie. Les réponses furent si précises, si profondes, qu'il avoua n'avoir jamais trouvé d'homme plus éclairé que ce pauvre convers. Il le prit avec lui pour la visite des maisons de la basse Calabre et de la Sicile. Partout où ils passèrent, une foule nombreuse se porta au-devant du Bienheureux. Les uns, en le voyant, se frappaient la poitrine de repentir; les autres, par respect, se prosternaient jusqu'à terre ; ceux-ci lui baisaient l'habit; ceux-là, plus indiscrets, avec des ciseaux et des couteaux coupaient des morceaux de sa robe.

EN PRÉSENCE DU PAPE « MA VIE EST UN PERPÉTUEL SCANDALE »

Le pape Grégoire XV ayant appris les actions merveilleuses qu'on racontait du Fr. Humble, voulut le connaître. Sur l'ordre du nonce de Naples, le saint religieux dut embrasser une dernière fois ses Frères de Messine et partir pour Rome. C'était en 1621. Le Pape l'accueillit avec une grande bonté, écouta sa confession et lui donna l'absolution, lui imposant comme pénitence la visite des sept basiliques. Ce pèlerinage fini, le Bienheureux parut de nouveau devant le Pape. Le Vicaire de Jésus-Christ lui demanda alors avec bonté s'il désirait quelque faveur. « Très Saint-Père, répondit-il, je suis un tel scélérat que je retombe de suite dans mes péchés. Accordez-moi de nouveau l'absolution et finissez-en avec le mauvais chrétien que je suis ; mettez-moi sous terre, dans une fosse. Que personne ne me voie, car ma vie est un perpétuel scandale. » Le Pape fut ravi d'une telle humilité ; il fit de ce pauvre convers son confident et son ami ; il l'appelait fréquemment au Vatican, et, dans de longues et fructueuses conversations, il lui demandait conseil sur le gouvernement de l'Eglise.

Le Fr. Humble resta à Rome neuf ans, de 1621 à 1630. Sa résidence était le couvent de San-Francesco à Ripa.

Une grave maladie d'entrailles, occasionnée par les jeûnes et les mortifications, minait depuis longtemps sa santé.

Les supérieurs, après avoir vainement essayé tous les remèdes, résolurent d'envoyer le malade dans ses montagnes de la Calabre. L'air natal serait sans doute plus fort que tous les médecins. Le Bienheureux n'avait pas cet espoir; il savait bien que cette maladie le conduirait au tombeau.

DERNIÈRES LUTTES — EN ENFER DURANT SEPT JOURS

L'amélioration attendue ne se produisit pas. La maladie fit des progrès rapides, malgré tous les soins dont on entourait le bon Frère.

Un jour que, descendu au jardin, le Bienheureux n'était pas rentré à l'heure habituelle, ses Frères, redoutant quelque malheur, coururent à la grotte où il aimait à se retirer; ils le trouvèrent par terre, inanimé, et le transportèrent aussitôt sur son grabat. Durant sept jours, il resta dans un état voisin de la mort et en proie à d'indicibles douleurs. A la fin, il ouvrit les yeux et recouvra l'usage de la parole; alors, sur l'ordre de son confesseur, il raconta qu'il avait, à plusieurs reprises, demandé à Dieu de lui faire éprouver en ce monde les peines de l'enfer pour s'unir davantage aux souffrances de la Passion. Dieu l'avait exaucé tandis qu'il priait dans sa grotte. Tout à coup, il s'était senti envahir intérieurement par un globe de feu qui, pénétrant dans ses veines, avait terrassé son corps. En même temps, les démons recevaient tout pouvoir sur lui ; sous la forme d'animaux féroces, d'horribles serpents, ils l'avaient, durant sept jours, injurié, menacé, frappé sans trêve ni merci. Le supplice n'avait cessé que lorsque le Bienheureux, revenu à lui, put appeler à son secours Jésus et Marie.

LE TRIOMPHE FINAL

Ce fut le dernier combat du serviteur de Dieu. Ses forces affaiblies firent bientôt présager une fin prochaine. Le jour de la Toussaint, il se leva de son grabat, se traîna jusqu'à l'église, communia en viatique et voulut assister à tous les offices du jour. Le lendemain, il se coucha pour ne plus se relever. Durant les vingt-six jours qu'il vécut encore, il ne prit aucune nourriture. Il fit alors sa confession générale, renouvela sa profession et reçut les derniers sacrements avec tous les signes du plus vif repentir.

Peu après il entra en agonie, et, sur les 9 heures du matin, alors que la cloche du monastère sonnait l'élévation, le Fr. Humble expira, le crucifix dans les mains, les yeux vers le ciel, le sourire sur les lèvres.

C'était le 26 novembre 1637.

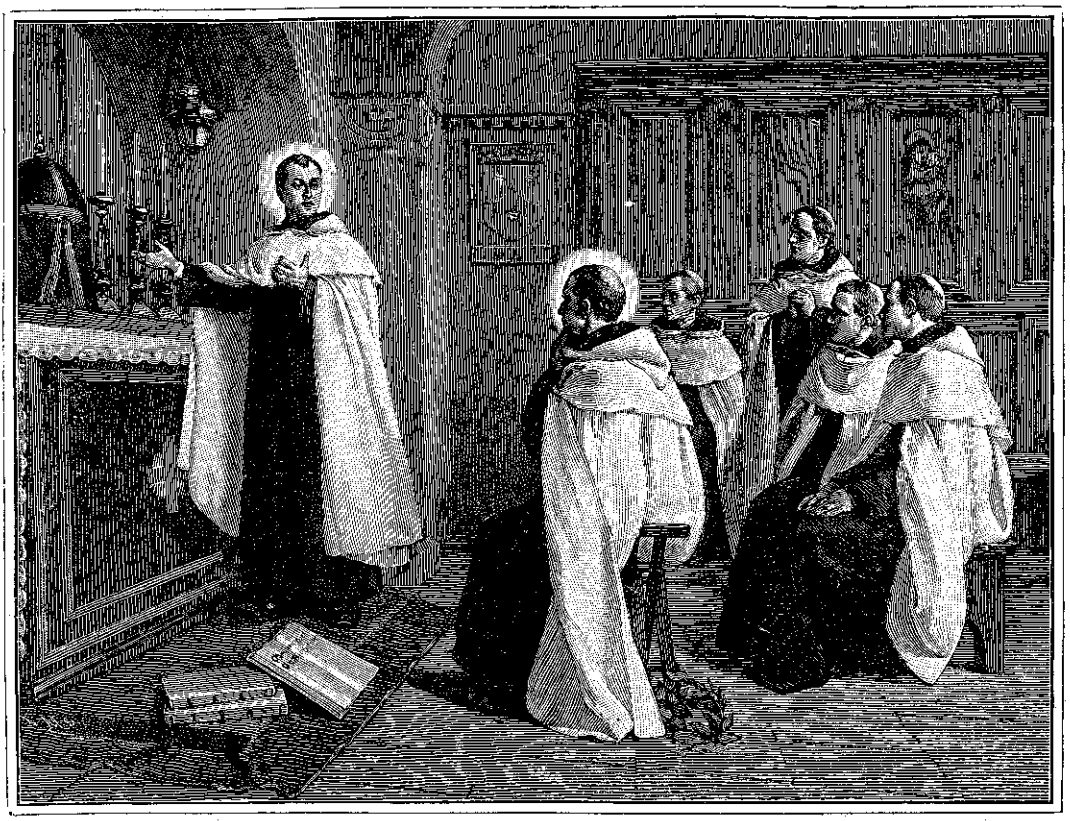
Le pape Léon XIII le béatifia le 27 mars 1881.

SOURCES CONSULTÉES

Vita del Beato Umile da Bisignano dal P. Antonio Maria da Vicenza, dei Minori Riformati. — Benoit XIV, *De beatificatione*, etc., l. II. — *Analecta juris pontificii*, séries XX et XXI.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY FANTI

Carme de la Congrégation de Mantoue (1443-1495).



Le Bienheureux parlant de l'Eucharistie à ses disciples, au nombre desquels se trouve le B. Spagnoli.
(Photographie d'un tableau de M. Gonella.)

NAISSANCE — LE SAINT

Deux religieux de l'Ordre des Carmes illustrèrent à la fin du XV^e^ siècle la ville et l'Eglise de Mantoue par leurs vertus et la sainteté de leur vie. L'un d'eux, le bienheureux Jean-Baptiste Spagnoli, fut élu six fois vicaire général de la Congrégation de Mantoue. Plein de zèle pour la réforme de son Ordre, il en devint Supérieur général au Chapitre de Rome, en 1513. Mort en 1516, il a été placé sur les autels le 17 décembre 1885. Le même honneur a été accordé le 18 mars 1909 au P. Barthélemy Fanti, dont nous entreprenons de raconter la vie.

Il naquit à Mantoue dans le courant de l'année 1443. L'histoire ne nous a pas conservé le nom de ses parents. Sincèrement chrétiens, ils donnèrent à leur enfant une éducation profondément religieuse. Leurs exemples autant que leurs paroles inspirèrent au jeune Barthélemy ces vertus qui devaient le guider durant toute sa vie : l'amour de Dieu et de la Vierge Marie, la haine du péché, la mortification des sens, surtout des yeux. Ses biographes nous affirment que, dès sa jeunesse, il ressemblait à un ange. Ses compagnons l'appelaient déjà « le saint », à cause de son humilité, de la modestie de ses regards et de la réserve de ses paroles.

L'ÉTUDIANT — VISITE DES ÉGLISES CHEZ LES CARMES

La ferveur de la piété et l'ardeur de la dévotion n'éteignirent pas dans le jeune homme l'amour de l'étude. Doué d'un esprit vif, il trouva dans les écoles de sa ville natale de quoi satisfaire son désir de savoir. Remarqué de ses maîtres pour sa belle intelligence et son énergique application au travail, il sut se faire aimer de ses condisciples, qu'il séduisit par sa simplicité et sa douceur, et qu'il édifia toujours par sa conduite.

Etudiant, sa préoccupation était de ramener toutes ses études au « Père de toutes les sciences », à Dieu. Il nourrissait déjà en lui cette tendre dévotion à Marie qui est, de l'avis des grands docteurs, en même temps qu'une sauvegarde contre les dangers auxquels est exposée la jeunesse, un signe de prédestination.

Son bonheur, quand il s'était acquitté de tous ses devoirs d'étudiant, était d'aller visiter les églises. Il savait contempler les mystères célestes dans la magnificence du culte, et c'était là pour son âme une source de joies spirituelles. Mais l'église chère à son cœur par-dessus toutes les autres était celle de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il s'y rendait tous les jours. Dieu voulait le préparer ainsi à son futur état de vie.

A dix-sept ans, Barthélemy Fanti avait terminé ses études. Le moment était venu de se choisir un état de vie. Sa piété et son amour de Dieu n'avaient cessé de grandir depuis sa première enfance. Le monde n'exerçait aucun attrait sur son âme éprise d'idéal. Il aimait la prière, le silence, le recueillement. Le cloître l'attirait avec ses souffrances mystérieuses et ses ineffables joies. Avant de prendre une résolution définitive, le jeune homme s'adresse avec plus de ferveur encore à Marie, lui demandant lumière et force. Il fut exaucé, et, après de longues et sérieuses réflexions, il s'ouvrit à son confesseur de son dessein de se donner à Dieu dans la vie religieuse. Il connaissait et aimait depuis longtemps l'Ordre des Carmes. De leur côté, ceux-ci n'avaient pas été sans remarquer l'édifiante piété du jeune homme. Aussi, quand il vint frapper à la porte du monastère et demanda humblement à être reçu dans la sainte famille de Marie, fut-il accueilli à bras ouverts.

LA RÉFORME DE MANTOUE
FERVEUR DU P. BARTHÉLEMY

Vers la fin des Croisades, le voisinage inquiétant des Sarrasins avait déterminé les Carmes à passer en Europe. L'Ordre se répandit progressivement dans tous les pays de la chrétienté, mais, en même temps, se relâcha peu à peu de son ancienne ferveur. Les sévérités de la règle, donnée à saint Berthold par saint Albert, patriarche de Jérusalem, furent adoucies par les Souverains Pontifes Eugène IV et Pie II. On compte de nombreuses réformes de l'Ordre des Carmes. L'une d'elles fut entreprise par un religieux français, originaire de Rennes, prédicateur remarquable, mort à Rome en 1434. Un des couvents les plus célèbres où s'établit sa réforme fut celui de Mantoue, de là le nom de Congrégation de Mantoue donné à cette branche de l'Ordre. Elle fut approuvée par le Pape Eugène IV, qui enleva ces religieux à la juridiction du provincial, les laissant pourtant soumis au Prieur général de l'Ordre. Il leur accorda de nombreux privilèges, parmi lesquels celui de se nommer un vicaire général qui les gouvernerait.

La Congrégation de Mantoue ne tarda pas à se développer, au point de compter en Italie plus de cinquante couvents. Au XVIII[e] siècle, elle se réunit aux Carmes de l'antique observance et rentra sous la juridiction immédiate du prieur général.

C'est dans cette Congrégation qu'entra le P. Barthélemy Fanti. La réforme y était établie depuis peu de temps, aussi l'observance régulière y était-elle très stricte, les prières communes et l'oraison en grand honneur, le zèle très ardent pour l'étude.

Le jeune novice se donna dès le début avec toute son énergie à ses nouvelles obligations. Il fut dès lors ce qu'il resta toute sa vie, l'homme de la règle et du devoir. Que l'on ne dise pas que c'est là peu de chose : la pratique minutieuse et constante de toutes les exigences de la vie du cloître demande une force d'âme et une vertu peu communes. Rien de rigide d'ailleurs dans sa vertu, toute faite d'amabilité et de condescendance pour ses frères. Comme il avait su se faire aimer de ses condisciples, de même il fut aimé et estimé des autres novices et de ses maîtres, qui le proposaient volontiers comme modèle. On continuait de l'appeler « le saint ».

Il commença dès lors à mortifier durement sa chair ; non content des pénitences et des jeûnes prescrits par la règle, il s'ingéniait à y ajouter une foule d'autres pratiques crucifiantes pour son esprit et sa chair.

Toute sa vie, il devait pratiquer la pauvreté la plus absolue.

Ses habits ne lui paraissaient jamais ni trop vieux ni trop rapiécés. Sa cellule ne possédait que les meubles strictement nécessaires. Il fut pauvre non seulement extérieurement, mais son cœur — et c'est le principal — était entièrement détaché des biens terrestres.

La pauvreté ainsi comprise et pratiquée toute sa vie lui fut d'un grand secours pour garder intacte la belle fleur de la pureté. L'éclat de cette vertu si délicate, que nous portons, selon l'expression de saint Paul, dans des vases fragiles, ne fut jamais terni en lui sous l'influence d'aucun souffle délétère. Dès son enfance, il l'avait préservée en l'entourant de la double haie de la prière et de la mortification. Combien plus s'efforça-t-il de rester pur quand il s'y fut engagé vis-à-vis de Dieu par un vœu solennel !

AMOUR ENVERS LA SAINTE EUCHARISTIE

Après sa profession, le jeune religieux se remit aux études. Grâce à sa belle intelligence et surtout à la prière, il y fit de rapides progrès. Le désir de donner un aliment à sa propre piété et aussi de rendre service aux âmes qui lui seraient confiées plus tard le poussa à se donner tout entier à la théologie. Cette étude approfondie de Dieu, de ses mystères, de la grâce, des sacrements, le préparait en même temps à la réception des Ordres sacrés, qui lui furent conférés quand il eut atteint l'âge requis.

A partir du jour où il fut ordonné prêtre, son amour envers Jésus au Saint Sacrement alla en augmentant. Il en est fait spécialement mention dans le Décret de béatification. Chaque matin, on peut l'affirmer sans crainte, lui ramena les joies suaves de sa première messe. Il ne lui suffisait pas de consacrer chaque jour de longues heures à Jésus dans son sacrement d'amour; lorsque, la nuit, les autres religieux s'étaient retirés dans leur cellule pour se reposer des fatigues de la journée, le P. Fanti descendait seul à l'église. Il se prosternait au pied de l'autel et s'entretenait longuement et familièrement avec l'hôte divin du tabernacle.

Dieu se plut à récompenser la dévotion du saint religieux par des miracles. Un his-

torien de l'Eglise de Mantoue, le P. Pense, nous raconte que, par le seul contact de l'huile de la lampe qui brûlait devant le Saint Sacrement, le Bienheureux délivra plusieurs personnes de leurs infirmités.

LE MAÎTRE DES NOVICES

Quels que fussent l'humilité du P. Fanti et son soin de demeurer inconnu, une si grande vertu ne pouvait rester cachée. Les humbles sentiments qu'il avait de lui-même et de sa prétendue incapacité l'empêchaient non seulement de désirer, mais même d'accepter les charges et les honneurs. Cependant, ses supérieurs lui ordonnèrent, au nom de l'obéissance, d'accepter la charge de maître des novices. Fonction difficile et délicate que celle de faire éclore et d'amener à maturité les germes de vocation déposés par Dieu dans l'âme des jeunes gens !

Le nouveau maître des novices possédait à un degré éminent toutes les vertus religieuses nécessaires pour mener à bien cette tâche : un profond esprit religieux, une charité pleine de tendresse, une grande bonté dans les admonitions et les corrections et une parfaite égalité de caractère, qui le maintenait toujours doux et affable. Il fut pour les jeunes gens qui lui étaient confiés un modèle vivant de toutes les vertus religieuses.

Quoi d'étonnant dès lors si le P. Fanti forma des religieux dont la sainteté et la science firent la gloire de la Congrégation de Mantoue ? Le plus illustre de tous fut le P. Jean-Baptiste Spagnoli, dont nous avons déjà parlé au début de cette histoire. Il passait pour le meilleur poète de son temps, et Frédéric Ier, duc de Mantoue, fit placer sa statue à côté de celle de Virgile dans l'arc de triomphe qu'il fit élever. Mais à l'école du P. Fanti il devint surtout un saint religieux.

ZÈLE POUR LES AMES — LE SCAPULAIRE DU MONT-CARMEL — SES PRIVILÈGES

Le P. Fanti eut à s'occuper d'autres âmes que de celles de ses novices. Il aimait à se donner et à répandre dans les cœurs les trésors d'amour et de piété qu'il amassait sans cesse dans ses longues visites au Saint Sacrement. L'église de Notre-Dame du Mont-Carmel, à Mantoue, fut pendant de longues années le témoin de ses labeurs apostoliques. « Il aimait, nous dit un de ses biographes, cette vie active toute consacrée au service des âmes. Les manuscrits qu'il nous a laissés nous montrent à quelles industries il avait recours pour attirer les fidèles au pied du crucifix. »

Poussé par son amour pour la Sainte Vierge et aussi par son zèle pour les âmes, le P. Fanti fonda à Mantoue la Congrégation de Notre-Dame du Mont-Carmel. On sait à quelle occasion cette dévotion prit naissance. Le bienheureux Simon Stock, sixième Supérieur général de l'Ordre des Carmes, était un fervent serviteur de Marie. Tombé gravement malade, il était sur le point de mourir, quand la Sainte Vierge lui apparut tenant entre ses mains le scapulaire qu'elle lui remit en disant : « Reçois, mon fils, ce signe de ma Confrérie ; quiconque mourra avec ce saint habit ne souffrira jamais les peines éternelles. C'est le signe du salut, une sauvegarde dans les dangers et le gage d'une alliance éternelle. »

En 1314, la Vierge apparut une seconde fois, au cardinal Jacques d'Euse, qui devait devenir Pape sous le nom de Jean XXII, et lui parla ainsi :

« Je veux que tu favorises l'Ordre des Carmes et que tu lui accordes les faveurs suivantes que je lui ai obtenues dans le ciel, savoir que tous ses religieux et ceux qui, par dévotion, entreront dans ma Confrérie, porteront le scapulaire s'appelleront confrères, garderont la chasteté selon leur état, réciteront l'office divin ou, s'ils ne le peuvent, feront abstinence le mercredi et le samedi, reçoivent le jour de leur entrée la remise du tiers des peines dues à leurs péchés et le jour de leur mort une indulgence plénière. Et s'ils vont en purgatoire, moi, comme Mère de miséricorde, je les aiderai de mes supplications continuelles, de mes prières, de mes mérites et de ma protection spéciale, pour qu'ils soient au plus tôt délivrés de leurs peines, spécialement le samedi qui suivra immédiatement leur mort. » (1)

Le P. Fanti voulut établir cette pieuse Confrérie dans l'église de Mantoue. Toutes les classes de la société de Mantoue fournirent des adhérents à la nouvelle Association, et le Bienheureux écrivit, pour leur servir de directoire, un livre plein des plus sages enseignements, sur le but de la Confrérie, sur les obligations des confrères. Ainsi s'établit dans la ville, pour le plus grand bien matériel et spirituel des habitants, cette dévotion « utile et salutaire, dit un auteur, puisqu'elle porte les fidèles à honorer la Mère de Dieu, à imiter ses vertus, à réciter des prières, à fréquenter les sacrements, à fraterniser ensemble pour faire de bonnes œuvres ».

LE CONSEILLER APPRÉCIÉ ÉPREUVES SPIRITUELLES — LA MORT

Les biographes du P. Fanti nous apprennent qu'avec le don d'oraison, il avait aussi reçu celui de prophétie. En voici un seul exemple. Il annonça au jeune Jean-Baptiste Spagnoli, qui était alors novice, qu'il deviendrait un jour Supérieur général de l'Ordre, et l'événement, nous le savons, confirma la prédiction.

De si grandes vertus, accompagnées de ces dons extraordinaires, avaient rendu le pieux religieux célèbre dans toute la ville de Mantoue. Les ecclésiastiques les plus remarquables et les fidèles les plus avancés en perfection venaient humblement lui demander des conseils qu'ils recevaient comme des oracles.

Cependant, l'heure approchait où Dieu allait appeler à la récompense le fidèle ouvrier de la première heure. La pratique constante de l'oraison, les jeûnes longs et

(1) Sur les privilèges et grâces spirituelles attachés au scapulaire, et sur les conditions requises pour y avoir part, cf. n° 177 des *Vies des Saints* illustrées : « Notre-Dame du Mont-Carmel.

rigoureux, les rudes pénitences, les souffrances et les infirmités supportées avec une héroïque résignation, les travaux inspirés par son zèle l'avaient épuisé. Mais avant de l'appeler à lui, Dieu voulut le faire passer par une dernière épreuve.

Il permit que, dans les dernières années de sa vie, le Bienheureux fût tourmenté par des doutes cruels. Lui qui avait tant aimé Dieu, qui avait conduit tant d'âmes dans le chemin de la perfection, lui qui, par ses paroles et ses consolations, avait dissipé tant de doutes angoissants, il ne trouvait plus dans sa vie qu'imperfections et péchés. C'était une dernière purification que la Providence imposait à cette âme, comme elle l'imposa à d'autres saints.

Le P. Fanti portait ses souffrances aux pieds du divin Crucifié :

« O Jésus ! s'écriait-il, ne permettez pas que je me damne, car je ne pourrais plus vous aimer. Châtiez-moi comme je le mérite, mais ne me cachez pas votre face. »

Il retrouva le calme et, le 5 décembre 1495, il mourut, tenant d'une main son crucifix, de l'autre l'image de Marie, les deux grands amours de sa vie.

— Mon Dieu, murmurait-il en mourant, je vous aime, puissé-je vous aimer durant toute l'éternité !

Heureux ceux qui meurent ainsi dans le Seigneur ! Leur mort est aussi précieuse que leur vie ; elle est un exemple et une leçon.

CULTE DU BIENHEUREUX
GUÉRISON D'UN BLESSÉ

Le corps du Bienheureux fut déposé dans l'église de l'Ordre, à côté de la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel. C'est là que les fidèles accoururent bientôt en grand nombre implorer le secours de celui qui avait été leur providence pendant sa vie. Les miracles ne tardèrent pas à se produire. Le P. Pensa, dans son *Théâtre des hommes les plus illustres de la Congrégation des Carmes de Mantoue*, en rapporte plusieurs. Nous lui empruntons les deux suivants :

Un homme de Porto, nommé Vincent, avait été assailli près de la porte de l'église de Notre-Dame du Mont-Carmel par deux brigands, qui le frappèrent à coups de poignards et le laissèrent baignant dans son sang. Des personnes compatissantes accoururent et le transportèrent à l'église. Quand le malheureux eut repris ses sens, il se recommanda au bienheureux P. Fanti, à qui il fit un vœu, et frotta ses blessures avec l'huile de la lampe qui brûlait devant le tombeau. Aussitôt, affirme le narrateur, les blessures se fermèrent, et si parfaitement qu'il fut impossible d'en distinguer les cicatrices.

AUTRE FAIT MIRACULEUX

Non moins remarquable fut le miracle opéré par le Bienheureux en faveur d'un certain Dominique Vecchini.

Cet homme était encore en vie au moment où le P. Pensa écrivait son livre. Celui-ci avait sous le bras, près de la poitrine, un apostème qui lui causait d'intolérables douleurs. Il s'était ouvert en cinq endroits différents, et la guérison avait été reconnue impossible. Il ne restait plus au malade qu'à courir les risques d'une douloureuse opération. Une nuit, le P. Fanti, à qui il avait une grande dévotion, lui apparut et l'exhorta à recourir à son intercession. A son réveil, le malade trouva ses plaies fermées, mais, au lieu de s'en réjouir, il s'en attrista grandement, dans la crainte que, le pus ne trouvant plus d'issue, son mal ne s'aggravât et le conduisît promptement au tombeau. Il se trompait, soit qu'il ne crût pas à la réalité de sa vision, soit qu'il l'eût oubliée. Il fut pourtant conduit à Mantoue. Entré dans la chapelle de la Vierge du Carmel, il adressa une fervente prière au Bienheureux et se trouva complètement guéri. Ajoutons que ce fait se trouve consigné dans les archives épiscopales de Mantoue et est attesté par des témoignages qui ne permettent pas de douter de sa réalité.

Le corps du Bienheureux reposa dans l'église du Carmel jusqu'en 1783. A cette date, un décret de Joseph II ordonna la démolition du sanctuaire. Le corps, exhumé, fut retrouvé intact et dans un état de conservation merveilleuse, ainsi que l'attestent les procès-verbaux de l'époque. Il fut déposé dans l'église cathédrale de Mantoue, où il repose en attendant la résurrection glorieuse.

Le culte du serviteur de Dieu a été reconnu par la Congrégation des Rites, en 1909, avec permission pour l'Ordre des Carmes et la ville de Mantoue de réciter l'office et de célébrer la messe en son honneur.

SAINT NICOLAS

Fête le 6 décembre.

NAISSANCE — VERTU PRÉCOCE

Saint Nicolas naquit en l'année 926, à Patare, ville de Lycie. Ses parents étaient nobles et riches, mais, ce qui valait mieux encore, ils étaient bons chrétiens. Ils restèrent assez longtemps sans avoir d'enfants. Dieu, qui les exauça enfin, sembla avoir voulu accorder à leurs prières et leurs bonnes œuvres, la grâce de donner au monde un enfant de bénédiction.

Nicolas avait à peine ouvert les yeux du corps à la lumière visible, que ceux de son âme s'ouvrirent à la connaissance de Dieu. A peine sut-il ce que c'était que de manger, qu'il sut aussi ce que c'était que de jeûner. On rapporte même que le vendredi et le samedi, il ne prenait qu'une fois le sein de sa nourrice, Dieu voulant sans doute, par ce prodige, montrer ce que serait plus tard l'esprit de pénitence de son serviteur.

Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à l'école, où il apprit rapidement les sciences, mais où il se défendit avec soin des mauvais exemples de ses camarades. Il ne se liait d'amitié qu'avec ceux qui étaient honnêtes et vertueux. Il préservait son cœur de toutes mauvaises pensées, et domptait sa chair par les veilles, les jeûnes et les cilices. Mais surtout il priait, et Dieu récompensait ses efforts, en lui donnant une sagesse précoce.

L'oncle maternel de Nicolas était évêque. C'était un homme vertueux. Il fut frappé de la sainteté de son neveu et voulut l'élever au sacerdoce. Nicolas y consentit avec joie, et, devenu prêtre, il vérifia cette prédiction de son oncle : « Cet adolescent sera la consolation des affligés, le sauveur des âmes en péril, le bon pasteur qui ramène ses brebis égarées au bercail de Jésus-Christ. »

En effet, Nicolas s'appliqua avec plus de zèle que jamais à la pratique de toutes les vertus. Sa mortification était extrême. Il ne mangeait presque pas et ne buvait guère que de l'eau. Il s'habillait pauvrement, mais tenait à la propreté. Il s'adonnait à l'oraison et ne lisait que des livres capables de le porter à la vertu.

Ses parents étant morts, il hérita nominativement de leurs biens, mais les pauvres furent leurs riches héritiers, car Nicolas distribuait tout à mesure qu'il le recevait.

CHARITÉ INGÉNIEUSE DE SAINT NICOLAS

Il y avait à Patare un homme de bonne naissance et riche autrefois, mais, par suite de différents malheurs, il avait perdu tous ses biens. Il était dans l'impossibilité de marier ses trois filles quoiqu'elles fussent fort belles, car il n'avait rien à leur donner. Au lieu de se soumettre à Dieu et de se confier en lui, il ne rougit point de conseiller à ses malheureuses filles un honteux trafic, qu'elles eussent peut-être accepté sans l'intervention miséricordieuse de saint Nicolas.

Celui-ci voulait faire le bien, mais tenait avant tout à observer ce que dit l'Evangile : que ta main gauche ne sache pas ce que donne ta main droite. Il prit donc une grosse somme d'or, l'enveloppa dans un linge et, à la faveur des ténèbres de la nuit, se glissa jusqu'à la demeure du père infortuné, découvrit, à la clarté de la lune, la fenêtre de la chambre où il était couché, et y jeta son aumône, puis se retira en toute hâte.

L'homme, en s'éveillant, fut fort étonné de trouver une pareille somme. Il craignait d'abord qu'il n'y eût là quelque embûche du diable ou de quelqu'un de ses ennemis; mais, bien vite et bien volontiers, il se persuada que ce don lui venait plutôt d'une main amie. Il remercia Dieu, les larmes aux yeux.

« Ah ! Seigneur, disait-il, vous avez mieux fait envers moi que je me proposais d'en user envers vous : j'étais sur le point de vous offenser, et vous m'avez fait une si grande miséricorde, que je me sens obligé à perdre mille fois la vie plutôt que de pécher contre vous; je me repens de la mauvaise résolution où j'étais, et je vous en demande humblement pardon. »

Admirons ici combien l'aumône des saints porte la grâce avec elle. En venant au secours de la misère corporelle de cet homme, Nicolas vint plus encore au secours de sa misère spirituelle. Il lui apporta de l'or, et Dieu lui donna du repentir. Oui, sans doute, parce que Nicolas n'avait pas seulement donné son or; il avait entièrement aussi donné ses prières et ses jeûnes. Nous aussi, quand nous faisons l'aumône, prions, donnons-nous nous-mêmes, et notre aumône sera féconde en fruits pour les âmes.

Le père maria sa fille aînée, et Nicolas, plus heureux encore d'avoir donné son bien que le père ne l'était de l'avoir reçu, renouvela de la même façon une offrande pour la seconde fille, qui se maria également. Il voulut faire de même pour la troisième et rester encore une fois inconnu, mais le père monta si soigneusement la garde autour de sa maison pour surprendre, non pas le voleur, mais le bienfaiteur, que le Saint fut aperçu. L'homme se jeta à ses pieds :

« Pourquoi, lui dit-il, vous cachez-vous ainsi de moi ? Pourquoi ne voulez-vous pas que je déclare combien je vous suis obligé? Vous êtes mon secours et mon remède, celui qui a délivré mon âme et celles de mes filles de l'enfer. Par vous, Dieu a relevé le pauvre de la honte et de l'ordure. »

Et, en disant cela, il tenait les genoux de saint Nicolas embrassés, les arrosant de ses larmes. Nicolas, aussi confus d'être surpris dans l'exercice d'une bonne action que nous serions de l'être dans celui d'une mauvaise, supplia cet homme de lui en garder le secret. Mais ce fut en vain, Notre-Seigneur voulant sans doute que l'humilité et la charité de Nicolas nous servissent d'exemple.

PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

L'oncle de Nicolas chargea son saint neveu du soin d'une paroisse. Il y déploya son zèle sacerdotal, et une foule de clercs, désirant profiter de ses exemples et de sa direction, se groupèrent autour de lui et vécurent dans un monastère dont il accepta le gouvernement. Chaque jour, Nicolas se sanctifiait davantage; chaque jour était marqué par un nouvel acte de désintéressement et de charité. Aussi sa réputation se répandait-elle au loin, et il était l'objet du respect de tous. Cela pesait à son humilité plus que tous les travaux. Il voulut donc se soustraire à tant d'hommages, et aller vivre inconnu près du tombeau de Jésus-Christ. Une fois déjà il avait entrepris le voyage, il s'était prosterné devant le Sépulcre du Seigneur et avait baisé la trace de ses pas. Cette fois, il entendait bien ne pas revenir et demeurer oublié des hommes. Mais Dieu en avait disposé autrement.

Nicolas s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour Alexandrie et qui devait relâcher dans les ports de Palestine. Durant le trajet, une tempête s'éleva et mit le vaisseau en péril.

« Soyez sans crainte, dit l'homme de Dieu aux matelots, dans une heure le danger aura disparu. »

Et il en fut ainsi.

Cependant un des matelots avait été précipité du haut d'un mât par la violence de l'ouragan; il était tombé mort sur le pont. Nicolas se mit en prières, prit le cadavre par la main et le rendit plein de vie à ses compagnons.

Etant arrivé en Palestine, Nicolas visita tous les endroits sanctifiés par la présence du Sauveur. Il y allait toujours nu-pieds, la tête découverte, et quelquefois se traînant à genoux, par respect. Il était au comble de ses vœux, et ne cherchait pas d'autre bonheur, mais un jour, étant en oraison, il entendit une voix du ciel lui disant :

« Ce n'est pas ici que je veux que tu sois; sors et converse avec les hommes, afin que je sois glorifié en toi. »

SAINT NICOLAS, ÉVÊQUE DE MYRE

Les saints sont de dociles instruments entre les mains de Dieu. C'est pourquoi ils accomplissent de si grandes choses. Nicolas obéit. Il alla à Myre, qui était la capitale de la Lycie, estimant que là il échapperait aux honneurs qu'on lui aurait rendus dans son pays.

Mais le vénérable évêque qui gouvernait l'église de Myre étant mort, clergé et fidèles, d'une voix unanime, élirent Nicolas pour lui succéder. Vainement, l'humble prêtre chercha à se dérober aux vœux de tout le peuple, il fut obligé de céder.

Sa vie avait été jusqu'alors l'exemple de tous. Nul n'aurait trouvé un reproche à lui faire; mais les saints, si indulgents pour les autres, sont sévères pour eux-mêmes. Dans une vie déjà si parfaite, Nicolas trouva qu'il y avait à perfectionner encore, et que la dignité dont il était revêtu l'obligeait à une vertu plus haute :

« Nicolas, se disait-il à lui-même, cette dignité requiert une autre vie : jusqu'ici tu as vécu pour toi; maintenant, il faut vivre pour les autres; si tu veux que ta parole persuade tes sujets, tu as besoin de leur montrer l'exemple et de donner par tes œuvres l'efficacité à tes paroles. »

Dès lors, il devint plus austère encore. Il ne

mangeait plus qu'une fois le jour et point de viande; il faisait toujours lire à sa table quelque livre de la Sainte Ecriture; il passait les nuits en oraison; il couchait sur la dure et ne dormait guère. Il se levait avant le jour, et réveillait les clercs pour chanter des hymnes et des psaumes à la louange de Jésus-Christ; aussitôt le soleil paru, il allait à l'église et employait le reste du jour à l'administration de son église et au service des fidèles.

Il avait soin des pauvres et pratiquait lui-même la pauvreté volontaire, ne possédant rien en propre et ne se servant même que de livres d'emprunt. Il s'informait avec soin des péchés publics et il y remédiait avec la douceur ou la sévérité convenables.

Se défiant de lui-même, comme le font tous les saints, il prenait volontiers conseil des gens doctes et prudents, et, craignant sa faiblesse, il suppliait avec larmes Notre-Seigneur de lui venir en aide. Un jour qu'il priait dans toute l'angoisse de son âme, il entendit une voix du ciel, lui disant :

« Ne crois pas, Nicolas, que faisant fidèlement mes affaires, je sois ingrat et te délaisse. »

On était à l'époque où l'empereur romain Licinius persécutait l'Eglise de Dieu. Nicolas fut pris, mis à la torture et jeté au fond d'un cachot, mais on n'osa le faire mourir à cause du peuple qui le chérissait. On se contenta donc de le bannir, et il consola et fortifia ses compagnons d'exil.

SAINT NICOLAS AU CONCILE DE NICÉE
IL PRÉSERVE SA PATRIE DE LA FAMINE

Appelé au concile de Nicée pour y condamner l'hérésie arienne, sa sainteté, l'orthodoxie de sa doctrine et sa courageuse éloquence obtinrent l'admiration universelle.

La tradition rapporte que, dans son zèle pour la défense de la vérité, l'athlète s'oublia jusqu'à saisir sa mitre et la jeter à la face de l'impie qui exposait devant les Pères une doctrine contraire à la foi. Aussi, en punition de cet excès de zèle, fut-il privé dès lors de porter la mitre.

Dans une famine qui désola l'Orient, Nicolas pourvut à la subsistance de toute la Lycie. Cependant, il n'avait pour toute richesse que l'oraison et la confiance en Dieu. Mais les pauvres volontaires ont à leur disposition les richesses de la Providence. Un marchand avait chargé un vaisseau de blé en Sicile pour aller le vendre en Espagne. Il était prêt à faire voile quand Nicolas lui apparut en songe et lui dit d'amener ce blé à Myre, en Lycie, où il le vendrait bien. Et pour appuyer sa demande, il lui remit trois pièces d'or à titre d'acompte de Dieu. Le marchand, en se réveillant, vit cet or et reconnut qu'il avait eu une vision véritable. Il leva l'ancre et prit la route que Dieu lui indiquait. Un bon vent le poussa rapidement; il arriva à Myre, y vendit son blé et le peuple rendit grâce à Jésus-Christ de l'avoir secouru par l'intermédiaire de son saint prélat.

Il y avait à Myre un temple très fameux dédié à la déesse Diane. Nicolas le renversa de fond en comble. Il n'en resta pas pierre sur pierre; mais pendant qu'on sapait les fondements, on avait entendu des hurlements épouvantables poussés par les diables, furieux d'être chassés de leur demeure.

Le respect que la sainteté de Nicolas inspirait à tous était si grand, qu'un jour d'émeute il se présenta seul à la populace rebelle et calma tous les esprits.

MERVEILLE QU'IL OPÈRE — INNOCENTS DÉLIVRÉS

Une fois on vint dire à Nicolas que le préfet Eustache, trompé par de faux rapports, venait de condamner trois innocents au supplice. Les victimes étaient déjà arrivées au lieu de l'exécution. Nicolas accourut, délivra les prisonniers et, suivi de la foule, se rendit chez le magistrat. Une enquête nouvelle fut ordonnée. Trois commissaires impériaux, Népotien, Ursus et Herpilio, furent chargés de l'instruire. Après mûr examen, l'innocence des accusés fut reconnue et les officiers retournèrent à Constantinople où ils rendirent compte de leur mission à l'empereur. Mais la malveillance et l'intrigue les poursuivant, on les accusa de s'être laissé gagner à prix d'argent. On dit que les malheureux qu'ils avaient déclarés innocents étaient, au contraire, des criminels ayant conspiré contre la vie de l'empereur. Ils furent jetés en prison et condamnés à mort. La nuit qui devait précéder leur supplice, ils s'entretenaient tristement dans leur cachot, quand Népotien se jetant à genoux :

« Seigneur du saint évêque Nicolas, s'écria-t-il, jadis vous avez arraché les trois Hébreux à la mort; nous sommes innocents comme eux! Tout secours humain nous est enlevé. Au nom de Nicolas, votre serviteur, prenez vous-même notre défense ! »

A ce moment, l'empereur était endormi. Un vieillard vénérable lui apparut en songe et lui dit :

« Lève-toi et donne sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois officiers qui viennent d'être injustement condamnés à mort ! »

Constantin, étonné, demande au vieillard :

« Qui es-tu pour me tenir un pareil langage? »

Le vieillard répondit :

« Je suis Nicolas, l'évêque de Myre. »

Après avoir prononcé ces paroles, la vision disparut. Constantin se leva et fit mander Ablavius, son préfet du prétoire. Avant que le messager du prince fût arrivé, Ablavius avait vu le même vieillard lui transmettant les mêmes ordres.

« Qui es-tu? avait demandé Ablavius.

— Je suis un serviteur du Christ. »

On demanda les trois captifs.

« Par quelle opération magique avez-vous produit ces fantômes? » leur dit-on.

Les malheureux ne comprenaient rien à cette question, et quand on la leur eut expliquée :

« Dieu tout-puissant ! s'écria Népotien, avez-vous donc daigné exaucer ma prière et envoyé Nicolas, votre serviteur, attester en personne notre innocence? »

Il raconta alors la scène de la prison et se défendit des accusations portées contre eux avec un tel accent de sincérité qu'il émut et convainquit l'empereur.

Constantin leur fit grâce et leur dit :

« Ce n'est pas à moi que vous devez la vie, mais à ce saint vieillard qui est venu à votre secours. Allez lui rendre vos actions de grâces; dites-lui que j'ai fidèlement accompli ses ordres et que je lui demande de prier pour moi. »

Il fit apporter un exemplaire de l'Evangile écrit en lettres d'or, un calice enrichi de pierreries et deux burettes d'or. Il les leur remit avec ordre de les offrir en son nom à l'église de Myre, pour l'usage du saint évêque.

MATELOTS SAUVÉS ET CONVERTIS

MORT DE SAINT NICOLAS

Il arriva, un soir, que des matelots étant en très grand danger de périr supplièrent Notre-Seigneur de les délivrer par les mérites de son serviteur Nicolas. Aussitôt, le saint évêque parut devant eux, et leur dit :

« Me voici pour vous secourir, ayez confiance en Dieu dont je suis le serviteur ! »

Alors, prenant, à la vue de tous, le gouvernail, il guida le vaisseau en sûreté, apaisant la mer.

Les matelots vinrent aussitôt à Myre remercier leur libérateur. Ils le trouvèrent à l'église, assistant au service divin, et, se prosternant à ses pieds, ils racontèrent devant l'assistance ce qui leur était arrivé. Le Saint, couvert de confusion, leur dit :

« Mes enfants, rendez la gloire à Dieu, car je suis un pauvre pécheur et un serviteur inutile. »

Puis, les prenant charitablement à part, il leur déclara qu'ils étaient tombés en ce péril à cause de leurs péchés, et leur en découvrit quelques particularités secrètes, afin qu'ils en fissent pénitence. Car, parmi les grâces que Dieu avait faites à son serviteur, il avait reçu celle de lire au fond des consciences et d'inspirer aux pécheurs le repentir des fautes qu'il découvrait en eux. Aussi, ceux-ci s'en allèrent-ils tout contrits.

Saint Nicolas étant tombé malade, et ayant été averti par une inspiration du ciel qu'il allait achever son pèlerinage ici-bas, se disposa cependant par une préparation plus prochaine et plus complète à finir ses jours et à mériter sa récompense. Il s'éteignit doucement dans le Seigneur, le 6 décembre de l'an de grâce 326. D'autres placent la date de sa mort en 343.

Notre-Seigneur qui avait honoré son serviteur par de si grands miracles pendant sa vie, le glorifia encore après sa mort. Il coulait de son corps une liqueur merveilleuse qui était salutaire à toutes les maladies. Les fidèles venaient des plus lointains pays pour vénérer ses reliques et profiter de ce continuel bienfait. On raconte qu'un des successeurs de saint Nicolas, sur le siège épiscopal de Myre, ayant été chassé, cet onguent précieux ne coulait plus du tombeau du Saint, mais il reparut aussitôt que l'évêque eut été rétabli.

On raconte également que plusieurs pèlerins partis pour aller vénérer les reliques de saint Nicolas, le diable, chassé jadis du temple de Diane, voulut se venger du Saint sur ceux qui lui portaient de la dévotion. Il prit la figure d'une femme qui tenait un grand vase d'huile ; cette femme, parlant aux pèlerins et aux passagers, leur dit qu'elle savait bien qu'ils allaient en pèlerinage à Saint-Nicolas et qu'elle les y accompagnerait, si sa faiblesse ne l'en empêchait pas, mais, ajouta-t-elle, puisqu'elle n'y pouvait aller, elle les priait de prendre cette huile et de l'offrir de sa part pour servir à l'usage des lampes allumées devant le sépulcre du Saint. Les pèlerins prirent cette huile pensant qu'ils avaient affaire à une femme pieuse et dévote.

Le second jour, ils subirent une grande tempête, et comme ils voulaient relâcher, saint Nicolas leur apparut sous la forme d'un vieillard vénérable venant dans une barque. Il leur commanda de jeter à la mer ce vase d'huile, que le diable, déguisé en femme, leur avait donné et qu'ils feraient ensuite un bon voyage. Ils obéirent aussitôt et, à l'endroit où cette huile tomba, il s'éleva un feu si épouvantable et si infect au milieu de la mer, qu'ils n'eurent pas de peine à croire que cette huile était quelque produit infernal.

Les Vandales, passant d'Afrique en Calabre, ravagèrent tout le pays. L'un d'eux, ayant trouvé chez un chrétien une image de saint Nicolas, l'emporta sans savoir ce qu'il prenait, mais les chrétiens lui dirent que c'était le portrait de saint Nicolas, par qui Dieu opérait des prodiges admirables. Un jour, que sortant à la hâte pour quelque affaire, il laissait l'image du Saint au milieu de toutes ses richesses, sans prendre soin de les enfermer.

« Nicolas, lui dit-il, puisque vous avez tant de pouvoir, gardez bien la maison et tout ce que j'y laisse. »

A peine le Vandale était-il sorti que les voleurs entrèrent et emportèrent tout. Au retour, ne trouvant plus rien, il se fâcha contre le Saint et se mit à frapper l'image, menaçant de la brûler si tout ce qui lui avait été pris ne lui était pas rendu. Au même instant, saint Nicolas apparut aux larrons, leur commandant de tout rapporter. Ils le firent, et le Vandale se convertit avec sa femme et tous ceux de sa maison.

Une autre fois, un jeune homme, né de parents riches, nobles et très dévots à saint Nicolas fut pris par les Sarrasins et emmené captif. L'année d'après, comme il servait le roi à table, il jeta un profond soupir, et le roi lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui répondit qu'il avait été fait captif il y avait un an, en ce jour même de la Saint-Nicolas, et qu'autrefois ses parents avaient coutume de solenniser la fête du Saint en lui racontant les faveurs que Dieu faisait à ceux qui s'adressaient à lui par l'entremise de son serviteur. Enflé d'orgueil, le roi s'écria :

« O misérable, qui pourra te délivrer de mes mains ? »

A l'instant même, saint Nicolas apparut, prit le jeune homme par les cheveux en la posture qu'il avait, la coupe à la main, l'enleva à la vue du roi et le rendit sain et sauf à ses parents qui solennisaient la fête du Saint en distribuant pour l'amour de lui à dîner aux pauvres et aux élèves, le suppliant avec larmes de leur rendre leur fils.

Le tombeau de saint Nicolas est encore aujourd'hui, à Myre, l'objet d'un pieux pèlerinage. Cependant ses reliques n'y sont plus depuis huit siècles. Des marchands napolitains les enlevèrent furtivement en 1087, et les transportèrent à Bari où elles sont encore aujourd'hui. A la même époque, quelques fragments de ce pieux trésor furent apportés en Lorraine et déposés dans une chapelle. On y érigea depuis un prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît, connu sous le nom de Saint Nicolas-du-Port. Les Lorrains sont restés profondément dévots au culte de saint Nicolas qu'ils regardent comme un des patrons de leur pays.

SAINT PIERRE PASCAL

de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, évêque de Jaën et martyr (1227-1300).

Fête le 6 décembre.

Saint Pierre Pascal, prisonnier des Maures, rachète, avec le prix de sa rançon, l'Enfant-Dieu déguisé en esclave.

L'ENFANT DE LA PROMESSE

En l'année 1203, un gentilhomme du Languedoc, redoutant pour sa foi les doctrines empoisonnées des Albigeois, passa les Pyrénées et se réfugia dans la ville de Barcelone, où il espérait vivre plus heureux dans un air plus chrétien.

Dieu l'avait conduit, sans qu'il s'en doutât, au milieu de maux peut-être plus grands encore que ceux dont il avait été le témoin attristé dans son propre pays. La moitié de l'Espagne courbait encore le front sous le joug mahométan et il n'était guère de famille qui n'eût à pleurer la mort ou la captivité de l'un ou l'autre de ses membres.

Pierre Nolasque, ainsi se nommait l'exilé volontaire, touché de compassion à la vue de tant de douleurs, voulut leur apporter quelque soulagement, et, sous l'inspiration de la Mère de Dieu, il fonda l'Ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs. Les recrues ne manquèrent pas au nouvel Institut. Parmi ceux qui voulurent s'enrôler dans cette croisade pacifique, le saint fondateur vit un jour venir à lui un noble chevalier de Valence nommé Pascal, marié et sans enfants, qui, du consentement de sa femme, demandait d'entrer en religion. Saint Pierre Nolasque l'en dissuada, en lui déclarant que Dieu le voulait dans le monde et non dans le cloître : « Dieu, lui dit-il, vous donnera un fils qui sera religieux de la Merci, un fils qui, par la sainteté de sa vie et l'éclat de sa doctrine, procurera la gloire de Dieu et l'honneur de l'Eglise et de l'Ordre de Sainte-Marie. »

La promesse du saint fondateur devait se réaliser une année après, lorsque, le 6 décembre 1227, vint au monde l'enfant prédestiné dont nous allons raconter la vie. Il reçut au baptême le nom de Pierre, qu'il conserva en religion.

DIEU LUI MANIFESTE LES SECRETS DES CŒURS

Les parents de Pierre, fidèles à leurs devoirs, se préoccupèrent de donner à leur fils une éducation vraiment chrétienne. D'ailleurs, les heureuses dispositions pour la vertu dont Dieu avait doué cette âme privilégiée favorisèrent grandement leurs efforts.

Un épisode intéressant de sa première enfance nous montre que Dieu se servit déjà de lui, avant même qu'il eût atteint l'âge de discrétion, pour ramener au bercail les égarés, donnant ainsi à entendre que sa vie tout entière serait consacrée au service du prochain.

Le petit Pierre commençait à peine à marcher et à balbutier les noms de Jésus et de Marie, lorsqu'un pauvre esclave chrétien de Barcelone, réduit au désespoir par les mauvais traitements de son maître musulman et séduit par les promesses qui lui étaient faites s'il voulait apostasier sa foi, résolut de renier le Christ et d'embrasser les erreurs de Mahomet.

Agité par cette pensée qu'il n'avait encore révélée à personne, il se présenta un soir, pour demander l'aumône, à la maison de la famille Pascal, où les malheureux étaient toujours sûrs de trouver aide et consolation. Les généreux chrétiens lui donnèrent une large aumône selon leur coutume, mais ils remarquèrent avec un vif étonnement que l'enfant se cachait et fuyait le regard du mendiant, comme s'il s'était trouvé en face d'un monstre prêt à le dévorer. Cette conduite contrastait singulièrement avec la joie et la complaisance qu'il témoignait d'ordinaire à voir secourir les malheureux. Le pauvre esclave, à qui l'enfant avait donné d'autres fois des gages de la plus sincère affection, fut frappé plus que personne de ce changement inexplicable. Le lendemain au soir, étant revenu à la maison hospitalière, il vit cette fois accourir vers lui le petit Pierre, tout joyeux et lui tendant les bras. Que s'était-il donc passé? Les parents ne virent là qu'une fantaisie d'enfant; mais l'esclave, lui, ne s'y trompa point et il leur donna la raison de cette conduite mystérieuse :

« Vivement impressionné par les marques d'effroi données hier au soir par l'enfant, j'ai compris que Dieu avait manifesté l'état de mon âme à son regard angélique. J'avais en effet pris la résolution d'apostasier. Bouleversé par le remords, je n'ai pu dormir de toute la nuit, et de grand matin je suis allé me jeter aux pieds d'un confesseur. Je suis résolu maintenant à mourir plutôt mille fois que de renoncer au Christ. »

LE JEU DU MARTYRE

La populace maure de Valence avait fait mourir dans les plus affreux supplices six religieux de la Merci, qui, non contents de se dévouer à l'œuvre du rachat des captifs, opéraient de nombreuses conversions parmi les infidèles eux-mêmes. Le petit Pierre apprit avec un intérêt tout spécial les détails de cet événement, et, comme pour préluder par ses jeux d'enfant au glorieux combat qui devait terminer sa sainte vie, il s'amusait à jouer au martyre avec les petits musulmans de son âge qui remplissaient le rôle du bourreau, tandis qu'il se réservait celui de la victime.

Il les introduisait dans le jardin de sa maison, et là il les priait de le martyriser de la même manière que leurs parents avaient martyrisé les religieux mercédaires. Les petits infidèles prirent un jour si bien leur rôle à cœur que si les parents de Pierre n'étaient survenus, il aurait rendu l'âme sans se plaindre. Ils voulurent châtier les coupables, mais l'enfant les en empêcha en disant : « Ne leur faites rien, car ils me martyrisaient avec mon consentement. »

IL ÉTUDIE A PARIS — ENTRÉE EN RELIGION

Après avoir gémi cinq siècles sous l'oppression des infidèles, la cité de Valence avait été enfin reconquise par les armes du valeureux Dom Jaime d'Aragon, le 28 septembre 1238. L'un des premiers soins de ce prince chrétien fut de réorganiser le culte catholique et de favoriser les jeunes gens qui désiraient se consacrer au service des autels. Pierre Pascal fut appelé à bénéficier des générosités royales.

Il étudia d'abord les sciences sacrées dans sa patrie, où ses succès lui méritèrent d'être envoyé comme élève à l'Université de Paris, qui brillait alors de tout son éclat. Il y eut pour condisciples saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, et fut reçu docteur en théologie en même temps que l'Ange de l'école, en l'année 1249.

Pendant son absence qui dura huit ans, ses parents étaient morts à Valence, nommant saint Pierre Nolasque exécuteur testamentaire. De leurs biens ils avaient fait trois parts : l'une pour le rachat des esclaves, l'autre pour les prisonniers, la troisième pour les orphelins. S'ils ne laissèrent rien à leur fils, c'est que lui-même les avait priés de ne rien lui léguer, « car, disait-il, je ne veux d'autre héritage que celui du Seigneur ».

Pour satisfaire ce pieux désir, il entra au Noviciat des Mercédaires, dans sa ville natale, et eut le bonheur de prononcer ses vœux solennels en 1251. A peine profès, il fut appelé au couvent de Barcelone par son saint ami qui désirait avoir près de lui son fils spirituel, afin de le diriger dans les entreprises qu'il attendait de lui pour la gloire de Dieu et de son Ordre.

On lui confia tout d'abord l'enseignement de la philosophie, puis de la théologie. Entre-temps, il se livrait à la prédication de la parole de Dieu avec un zèle souvent récompensé de merveilleuses conversions. Mais le plus grand désir de son cœur était de travailler à son tour à délivrer les chrétiens captifs chez les Maures. Dans ce but il recueillit d'abondantes aumônes, et, en l'année 1252, il se rendit à Grenade pour inaugurer ce ministère de charité.

LA SOURCE MIRACULEUSE

C'est à son retour de Grenade avec les chrétiens qu'il venait de racheter que se rapporte le miracle suivant. Les voyageurs avaient à traverser une immense plaine aride. Après de longues heures de marche sous un soleil ardent, l'eau vint à leur manquer. Un puits fut aperçu au bord du chemin; cette découverte produisit une explosion de joie, suivie bientôt d'un profond découragement, lorsque, après l'avoir exploré, on n'y trouva ni l'eau tant désirée ni même la moindre trace d'humidité.

Le saint conducteur de la caravane se mit alors à genoux sur la margelle du puits et adressa à Dieu les paroles de Moïse, au désert : « Pourquoi avez-vous retiré ces pauvres gens de l'esclavage si c'était pour les faire mourir de soif, dans cette

solitude? » Cela était dit sur un ton d'humble supplication et non point de murmure ou de reproche. Dieu répondit à la prière de son serviteur. Comme jadis du rocher du désert, jaillit du fond du puits aride et desséché une eau claire et limpide où tous purent étancher la soif qui les dévorait.

LE DÉFENSEUR DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

L'Ordre de la Merci était encore à ses débuts et n'avait pas à Rome de procureur attitré. Quelques affaires s'étant présentées à traiter avec le Souverain Pontife, saint Pierre Pascal fut envoyé en Italie muni de pleins pouvoirs de ses supérieurs. Il fit ce long voyage à pied, n'ayant pour tout bagage qu'un bâton, son bréviaire et un peu de linge. En vrai pèlerin de pénitence, il n'emporta avec lui aucun argent, mais il se contenta des aumônes de la charité. En retour, il prêchait la parole de Dieu dans tous les endroits où il s'arrêtait. Il traversa de la sorte la Catalogne, le Languedoc, la Ligurie, la Toscane et s'arrêta à Orviéto, où se trouvait alors le pape Nicolas IV, obligé de fuir sa capitale pour se dérober aux factions qui la divisaient. Le Vicaire de Jésus-Christ accueillit le Saint avec une grande bonté, apprit avec joie les merveilles accomplies en Espagne par l'Ordre naissant, et, pour donner une marque spéciale de satisfaction, il lui accorda la Bulle d'exemption, le 23 août 1291.

D'Orviéto, le serviteur de Dieu se rendit jusqu'à Rome pour y vénérer les tombeaux des saints apôtres et les reliques des martyrs. Après quelques mois de séjour dans la Ville Éternelle, employés autant à satisfaire sa dévotion qu'à prêcher dans les églises les vérités du salut, il reprit le chemin du retour. Comme à l'aller, il expliquait la parole de Dieu dans tous les endroits où il recevait l'hospitalité. S'écartant un peu de sa route, il voulut revoir Paris, la Sorbonne et ses amis d'autrefois.

Les docteurs de la célèbre Université discutaient alors le dogme de l'Immaculée Conception. Lorsque Pascal arriva à Paris, on était au plus fort de la lutte. Son titre de docteur en Sorbonne lui permit de prendre la parole dans les conférences publiques des théologiens. Il le fit avec de si bons arguments et un tel succès, que maîtres et élèves se déclarèrent convaincus.

LA RÉPONSE DE MARIE IMMACULÉE

La réponse de Marie Immaculée ne se fit pas attendre. Tandis que Pierre Pascal priait, une nuit, dans une humble cellule de couvent où on l'avait reçu par charité, et qu'il méditait sur la pureté inviolée de la Reine des vierges, Marie lui apparut entourée de rayons plus éclatants que la lumière du soleil et les pieds reposant sur un croissant d'une blancheur étincelante. Elle était accompagnée d'anges au front ceint de couronnes de roses qui chantaient au son des harpes d'or le verset du cantique *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te!* Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, aucune tache n'est en vous! Emporté par un élan d'amour, Pascal unit sa voix à celle des esprits angéliques et chanta avec une ineffable tendresse : *Ita est domina mea, ita corde credo et ore confiteor!* Il en est ainsi, ô ma Reine, c'est ce que croit mon cœur et confesse ma bouche!

La Vierge sainte étendit alors vers son pieux serviteur ses mains bénies et ceignit son front d'une couronne de roses, semblable à celle que portaient les anges, puis elle disparut. Mais ce qui ne disparut jamais du cœur de Pascal, ce fut le délicieux souvenir de cette vision. Confirmé dans sa croyance à l'Immaculée Conception, il ne cessa plus, dans son enseignement et dans ses écrits, de défendre ce dogme cher à son cœur.

ÉVÊQUE DE JAEN — CAPTIF DES MAURES

L'église de Jaën était veuve de son pasteur depuis plusieurs années. Ni le Chapitre ni le roi ne pouvaient s'entendre pour choisir un successeur à l'évêque défunt. Deux compétiteurs se trouvaient en présence ; mais l'un et l'autre, d'un commun accord, se rendirent en Italie et renoncèrent à tous leurs droits entre les mains du pape Boniface VIII. Ce dernier — comme d'ailleurs c'était son droit incontestable — voulut pourvoir par lui-même au siège vacant. Il porta son choix sur saint Pierre Pascal qui se trouvait alors à Rome, pour la seconde fois, et dont il connaissait bien les talents et la vertu. Le nouvel élu fut sacré évêque dans la Ville Éternelle, le 20 février 1296, par le cardinal Mathieu de Acquasparta, du titre suburbicaire de Porto, et prit possession de son siège au mois de novembre de la même année. Il se mit aussitôt à l'œuvre afin de réparer les dommages causés à son église par un veuvage de sept années et aussi par les incursions fréquentes des Maures, qui occupaient encore le royaume voisin de Grenade. Il entreprit à pied la visite de son diocèse. Non content de remplir les devoirs essentiels de son ministère, après avoir donné le sacrement de confirmation aux fidèles, il entendait volontiers leurs confessions, visitait les malades, consolait les affligés, secourait les nécessiteux, de sorte que sa visite pastorale était une véritable mission pendant laquelle il instruisait les fidèles et les animait à la défense de leur foi et de leur patrie.

Au retour d'un de ces voyages, au moment où il s'y attendait le moins, presque à la porte de sa ville épiscopale, une troupe de Maures sortit d'une embuscade, fondit sur son escorte, la mit en déroute et emmena le saint prélat prisonnier à Grenade. On était au mois de septembre 1297.

Le roi maure de Grenade était alors Muley-Mahomed-Abu-Abdalah, qui s'intitulait pompeusement « émir Amuslamim », chef des musulmans. Ce perfide monarque, bien que tributaire du roi de Castille et tenu envers lui par des promesses jurées, ne se faisait aucun scrupule d'envahir les pays chrétiens chaque fois qu'il le pouvait sans péril. C'est dans une de ces incursions que le Saint évêque avait été fait prisonnier. Muley-Mahomed s'adjugea à lui-même le vénérable vieillard, espérant bien se faire payer une forte rançon pour ce captif de marque.

Il le laissa jouir d'une liberté relative, et le Saint évêque pouvait aller et venir dans la ville, visitant, consolant, instruisant les pauvres chrétiens, ses frères de captivité.

GÉNÉROSITÉ MERVEILLEUSEMENT RÉCOMPENSÉE

Le diocèse de Jaën, désolé de la perte de son pasteur, mit tout en œuvre pour le délivrer. On fit en sa faveur une quête dans toutes les paroisses, et le prix de sa rançon fut non seulement atteint, mais dépassé. On lui fit parvenir secrètement la somme exigée par Muley-Mahomed. Le Saint se demanda aussitôt quel emploi il allait en faire. Etait-il juste de se racheter lui seul avec une somme qui aurait suffi à mettre en liberté cent autres captifs plus malheureux que lui? D'autre part, le bien des âmes ne réclamait-il pas sa présence au milieu de son troupeau?

Pendant qu'il était dans cette perplexité, un jour qu'il enseignait le catéchisme à un groupe de petits chrétiens, il aperçut au milieu d'eux un bel enfant qu'il n'avait jamais vu, Cet enfant se leva et lui dit : « Ne sais-tu pas que les enfants comme nous sont plus exposés en ce pays que les adultes; ne voudrais-tu pas nous racheter? »

C'était la réponse du ciel à ses anxiétés. Sans plus hésiter, il consacra le prix de sa rançon à délivrer un grand nombre d'enfants.

Il ne tarda pas à recevoir la récompense de son sacrifice. Le lendemain du jour où il avait renvoyé en pays chrétien presque tous les petits prisonniers de Grenade, il chercha vainement quelqu'un qui pût lui servir la messe, n'ayant plus avec lui ceux qui l'assistaient d'ordinaire. Or, voici qu'il vit venir vers lui, vêtu en esclave, le bel enfant du catéchisme qui lui dit en l'abordant:

— Que cherches-tu, évêque?

— Je cherche, mon enfant, un petit servant de messe, répondit le Saint; mais qui es-tu? je ne te connais pas.

L'enfant lui dit :

— Tu le sauras après ; je puis te servir la messe.

Le saint évêque s'écria :

— Si petit, et tu sais servir la messe?

L'enfant reprit :

— Interroge-moi et tu verras.

Il l'examina donc, fut très satisfait de ses réponses, et, admirant la perfection avec laquelle il prononçait le latin, il rendit grâce à Dieu de lui avoir envoyé un servant si intelligent et gracieux.

L'évêque célébra le Saint Sacrifice avec une ferveur plus grande que de coutume parce que la vue de l'enfant mystérieux avait excité en son âme un très vif sentiment de la présence de Dieu. Il abrégea même son action de grâces pour s'entretenir plus tôt avec lui. Il lui demanda donc :

— Mon enfant, qui es-tu? As-tu tes parents?

— J'ai mon père et ma mère, mais ils n'habitent point ce pays. D'ailleurs, tu les connais fort bien.

— Que fais-tu donc ici, loin d'eux?

— Je viens pour une affaire que je te dirai tantôt.

Le Saint lui dit encore :

— Puisque tu sais si bien servir la messe, tu dois savoir quelque chose des mystères de notre sainte foi?

— Interroge-moi, dit l'enfant.

— Qu'est-ce que la Sainte Trinité? demanda Pierre.

L'enfant lui répondit avec tant de clarté et de profondeur que l'évêque se crut transporté en face de Dieu lui-même, tant les explications qu'il entendait jetaient de lumière sur ce mystère insondable.

— Et qui est Jésus-Christ? demanda-t-il.

— *Pierre, je suis Jésus-Christ,* répondit l'enfant; vois les plaies de ma Passion. En rachetant les enfants et en restant de la sorte captif, tu as mérité que je devienne moi-même captif de ton amour pour moi.

Le Saint, hors de lui, se jeta alors aux pieds de l'Enfant-Dieu qui disparut, le laissant dans une joie et un contentement qui ne sont pas de la terre.

Pour entretenir dans la foi ses compagnons de captivité et les détourner des mauvaises lectures, le saint évêque composa un grand nombre d'ouvrages pieux, écrits presque tous en langue provençale. Voici les titres de quelques-uns d'entre eux : *Histoire de saint Lazare ressuscité, Histoire des Saints Innocents, Livre de Gamaliel, Glose du Pater, Explication des dix commandements de Dieu, Dispute avec les Juifs, Réfutation de la religion de Mahomet.*

Ce dernier ouvrage, lu non seulement par les chrétiens, mais par les infidèles eux-mêmes, opéra de nombreuses conversions. La populace s'émut et demanda à grands cris la mort de celui qui menaçait de détruire l'islamisme à bref délai. Si Muley-Mahomed n'avait écouté que son fanatisme, il n'aurait pas hésité à satisfaire sans retard ces clameurs sanguinaires; mais son avarice le poussait à laisser vivre l'évêque dont la rançon ne manquerait pas d'arriver bientôt. Il pensa que le peuple s'apaiserait si on brûlait tous les exemplaires du livre incriminé. Cette mesure ne fit qu'exciter la multitude.

Obligé de céder, le roi maure fit enfermer le Saint dans une tour solitaire, à quelque distance de la ville, où gémissaient d'autres chrétiens qui n'attendaient plus que la mort. Par un reste de pitié, Muley-Mahomed lui permit de prendre avec lui dans sa prison tout ce qui était nécessaire à la célébration du Saint Sacrifice.

Malgré le désir qu'il avait toujours eu du martyre, le saint évêque se prit à trembler à la pensée du supplice prochain, mais le divin Maître vint encore le réconforter : « Pierre, lui dit-il, j'étais homme, et, dans un corps mortel et sensible, j'ai cruellement souffert pour toi. » Ces paroles lui rendirent la paix de l'âme et le courage.

Un soir, il apprit, par révélation divine, que les bourreaux viendraient au lever du jour. Il passa la nuit en prière et célébra le Très Saint Sacrifice de bonne heure. Il n'avait pas encore dépouillé les ornements sacrés que la porte du cachot s'ouvrit, livrant passage aux sbires du roi maure, qui exécutèrent aussitôt la sentence de mort qu'ils apportaient. D'un coup d'épée, ils lui tranchèrent la tête, et le sang du martyr alla arroser la pierre de l'autel sur laquelle avait reposé, quelques instants auparavant, le sang de Jésus-Christ. C'était le 6 décembre 1300.

La voix populaire ne tarda pas à proclamer la sainteté du serviteur de Dieu. Des miracles nombreux ayant été obtenus par son intercession, l'Ordre de la Merci s'occupa activement de faire confirmer le titre de saint qui fut donné pendant des siècles, sans reconnaissance officielle, à son glorieux enfant. Après de longs travaux et un procès canonique très intéressant, Clément X confirma le culte rendu à saint Pierre Pascal, le 14 août 1670.

SOURCES

Vida de S. Pedro Pascual, par le T. R. P. Pedro Armengol Valenzuela, Supérieur général de l'Ordre de la Merci. Rome, 1901. — *Obras de san Pedro Pascual,* par le même, 2 volumes. Rome, 1906.

SAINTE FARE

Fête le 7 décembre.

NAISSANCE DE SAINTE FARE — VISITE DE SAINT COLOMBAN AU CHATEAU DE PIPIMISIUM

En l'an 610, lorsque saint Colomban, fondateur de Luxeuil, se voyait chassé de son monastère par la reine Brunehaut, et se rendait en Austrasie auprès du roi Théodebert II, il s'arrêta près de Meaux, dans la villa de Pipimisium (Champigny), chez un leude austrasien, « convive du roi Théodebert », comme on disait alors. Agneric, c'était le nom de ce seigneur, reçut le saint Abbé avec la plus cordiale hospitalité. Jamais son château n'était fermé pour les pauvres, ni pour les serviteurs de Dieu.

Le leude franc avait deux fils et deux filles : Cagnoald, Faron, Burgondofara ou Fare, qui méritèrent tous les trois d'avoir leurs noms inscrits au catalogue des saints, et Agnetrude. Cagnoald avait déjà pris l'habit religieux à Luxeuil, et accompagnait saint Colomban dans son voyage. Agneric, avant de laisser partir le saint Abbé, sollicita sa bénédiction pour lui et pour sa famille. Saint Colomban, dans un esprit prophétique, prenant à part Faron et Burgondofara, alors âgée de 5 ans, les consacra tous deux au Seigneur. Vingt ans plus tard, Faron illustra le siège épiscopal de Meaux par sa sainteté.

Quant à la petite Fare, l'homme de Dieu lui dit, en faisant allusion à quelques épis de blé qu'elle tenait en ce moment à la main : « Ma chère enfant, vous avez choisi la meilleure part, le grain sera pour vous. » L'enfant paraissait ne pas comprendre.

Il ajouta : « Sachez que le froment représente Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été jeté dans le monde comme un grain de blé, et qui, après avoir été trituré et comme moulu par les douleurs de la Passion, a rendu, pour notre salut, des fruits admirables, auxquels vous avez participé déjà par le baptême, mais que vous recevrez avec plus d'abondance encore, si vous correspondez à son amour pour vous. — Découvrez-moi, je vous prie, mon Père, lui dit alors naïvement la jeune comtesse, le lieu où je trouverai ce divin Maître, afin que je le puisse servir. N'est-ce point lui qui se montre quelquefois à moi pendant la nuit, tantôt sous la forme d'un enfant d'une beauté radieuse, qui me fait de très aimables sourires ; tantôt sous celle d'un homme plein de majesté, mais déchiré de coups de fouet, couronné d'épines, attaché à une croix, et accompagné de sa sainte Mère ; tantôt encore tout resplendissant de gloire et tout environné de lumière ? »

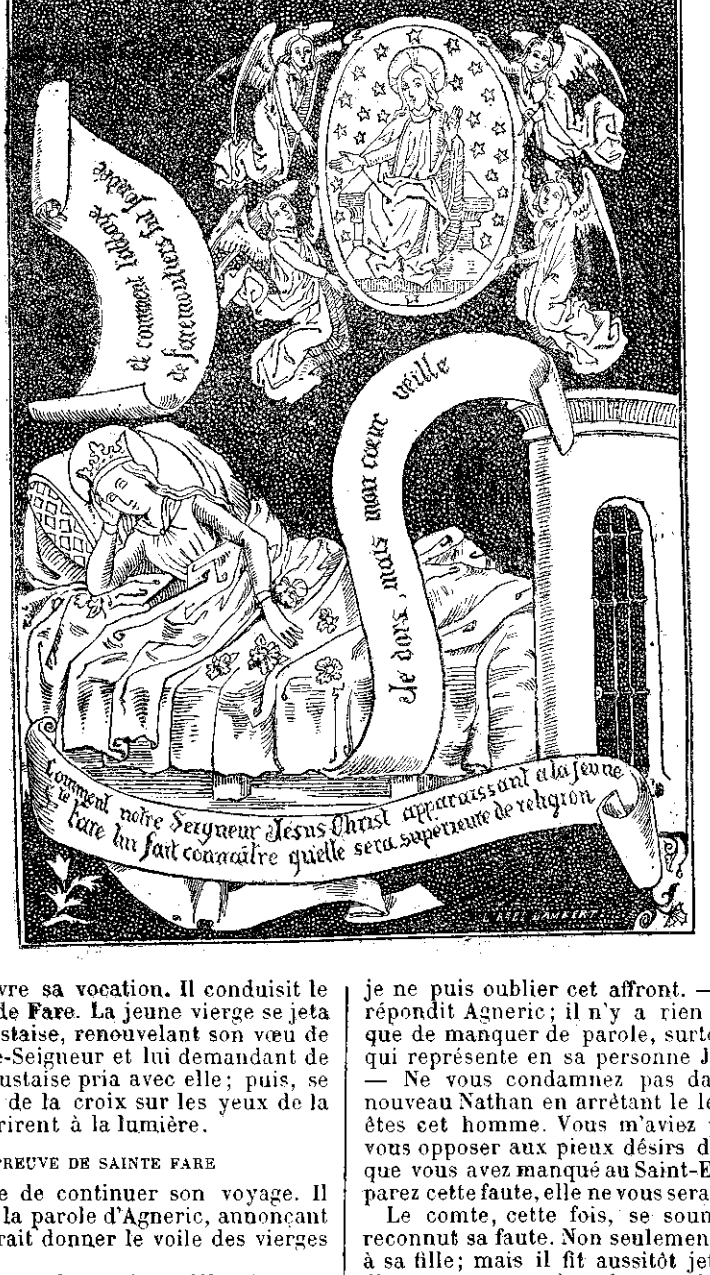
Saint Colomban admira les merveilles de la grâce. Il bénit l'enfant, l'offrit à Notre-Seigneur, et lui recommanda de méditer souvent la Passion. Alors Fare, s'abandonnant à une inspiration du Saint-Esprit, tomba à genoux, et se consacra corps et âme à Jésus-Christ, pour le temps et pour l'éternité.

PREMIÈRE ÉPREUVE DE SAINTE FARE

Les suivantes de la jeune comtesse, si elles ouïrent cet engagement sacré, n'y virent sans doute que des sentiments d'enfant, qui n'avaient nulle conséquence. Cependant, sainte Fare avait eu parfaite conscience de ce qu'elle venait de faire. Dès ce jour, elle se regarda comme fiancée à Notre-Seigneur, et s'appliqua désormais à tendre à la perfection, n'omettant rien de ce qui pouvait la rendre de plus en plus digne du divin Epoux des âmes. Elle employait une partie de sa journée à la prière et aux exercices de piété, et le reste du temps, elle s'occupait à quelque travail des mains, convenable à son sexe et à sa qualité. Ses parents lui portaient une tendre affection ; elle faisait aussi l'admiration de

tous ceux qui venaient dans la villa de Pipimisium.

Agneric ne savait pas que Dieu réclamait de lui le sacrifice de sa fille de prédilection. Quand la petite Fare eut atteint l'âge de quatorze ans, il l'accorda à un jeune seigneur de noble naissance et d'une condition très avantageuse. La Sainte, outrée de douleur, en versa tant de larmes que, à sa grande joie, elle en perdit la vue. « J'aime mieux perdre la vue que la liberté de me consacrer à Dieu », répétait-elle. Cette parole fut rapportée à son père. Agneric en devint si furieux qu'il ne voulut plus la voir. Ses suivantes mêmes l'abandonnèrent ; et la jeune comtesse se trouva privée de toute compagnie.



SAINTE FARE RECOUVRE LA VUE

Cette épreuve durait depuis quelque temps ; Notre-Seigneur vint consoler sa servante. Il lui fit voir en songe un vénérable religieux qui lui rendait la vue ; en même temps, elle apercevait un nombreux cortège de vierges, à la tête desquelles Notre-Seigneur la plaça, dans un monastère construit par son père lui-même.

En effet, quelques jours après, saint Eustaise, disciple et successeur de saint Colomban à Luxeuil, s'arrêta chez le comte Agneric. Ayant appris l'injuste résistance que l'on faisait à la jeune vierge, il reprocha sévèrement au leude franc de frustrer Notre-Seigneur d'un bien qui lui appartenait.

Le comte, troublé à ces paroles, protesta qu'il laisserait désormais sa fille libre de suivre sa vocation. Il conduisit le Saint à la chambre de Fare. La jeune vierge se jeta au pied de saint Eustaise, renouvelant son vœu de consécration à Notre-Seigneur et lui demandant de lui rendre la vue. Eustaise pria avec elle ; puis, se relevant, fit le signe de la croix sur les yeux de la malade, qui se rouvrirent à la lumière.

SECONDE ÉPREUVE DE SAINTE FARE

Eustaise avait hâte de continuer son voyage. Il partit, comptant sur la parole d'Agneric, annonçant qu'à son retour il ferait donner le voile des vierges à Burgondofara.

Mais Agneric, heureux de revoir sa fille si miraculeusement guérie, oublia facilement la promesse qu'il avait faite sous une impression de terreur. Il accorda la main de Fare à un riche seigneur de la cour ; lorsque la Sainte l'apprit, elle s'enfuit et alla se réfugier dans l'église de Saint-Pierre, aux environs de Meaux. Le comte réunit quelques soldats, et, aveuglé par la colère : « Allez à la poursuite de l'enfant, s'écria-t-il, et ramenez-la ici morte ou vive. » Les serviteurs pénétrèrent dans la basilique, le glaive à la main, ordonnant à leur maîtresse de les suivre sous peine de mort. « Faites ce qu'il vous plaira, répondit l'angélique enfant, mais vous pourrez vous convaincre que je préfère expirer sur ces dalles que d'abandonner Celui qui est mort pour moi. » Cette douceur fit tomber la fureur des soldats ; ils retournèrent au château, sans avoir osé accomplir les ordres barbares qu'ils avaient reçus.

Agneric envoya d'autres serviteurs plus farouches, qui arrachèrent Fare du saint asile et la jetèrent dans un cachot.

FONDATION DE FAREMOUTIERS

Elle gémissait depuis six mois dans sa prison, lorsque l'abbé de Luxeuil, revenant de la cour du roi Clotaire, passa de nouveau au château d'Agneric.

Brisé de douleur, autant à cause du parjure du leude que des souffrances de la jeune Fare, il dit au père de la Sainte : « J'avais un ami qui m'avait fait une promesse solennelle sur laquelle je comptais, mais qui m'a trompé avec une insigne perfidie. Aussi, j'en éprouve une douleur amère, car je ne puis oublier cet affront. — Vous avez raison, répondit Agneric ; il n'y a rien de plus injurieux que de manquer de parole, surtout à un religieux, qui représente en sa personne Jésus-Christ même. — Ne vous condamnez pas davantage, reprit le nouveau Nathan en arrêtant le leude, c'est vous qui êtes cet homme. Vous m'aviez promis de ne plus vous opposer aux pieux désirs de votre fille : voilà que vous avez manqué au Saint-Esprit. Si vous ne réparez cette faute, elle ne vous sera point pardonnée. »

Le comte, cette fois, se soumit entièrement et reconnut sa faute. Non seulement, il donna la liberté à sa fille ; mais il fit aussitôt jeter les fondements d'un vaste monastère, dans un fonds qui lui appartenait, au confluent de l'Aubetin et du Grand-Morin.

Fare n'attendit pas l'achèvement des constructions. Elle s'empressa d'aller demander le voile à l'évêque de Meaux, et se retira dans un lieu solitaire appelé Champeaux, où elle s'exerça à la pratique des vertus monastiques. Un grand nombre de personnes vinrent l'y rejoindre et embrasser son genre de vie.

Au bout de deux ans, le monastère était terminé. Fare vint en prendre possession, à la tête d'un nombreux cortège de vierges, tel que sa vision le lui avait révélé.

L'évêque de Meaux donna lui-même la bénédiction et présida à l'inauguration. La famille du comte était présente. Agneric voulut réparer généreusement sa conduite passée par de riches donations en terres. Le lieu prit dès lors le nom de Faremoutiers (monastère de Fare).

La nouvelle communauté commença bientôt à devenir le foyer de toutes les vertus. Saint Cagnoald, frère de l'abbesse, y établit la Règle de saint Colomban. Fare la fit observer avec la plus rigoureuse exactitude. Elle était elle-même la première à pratiquer ce qu'elle enseignait, la plus exacte au chœur, la plus fervente à la psalmodie, la plus constante dans l'oraison, la plus fidèle à toutes les observances régulières. Dieu se plut à multiplier ses faveurs dans ce lieu béni, où son regard pouvait se reposer avec complaisance.

EXEMPLES DE VERTUS FAVEURS CÉLESTES MORTS ÉDIFIANTES

Une jeune religieuse, de noble race, nommée Hercantrude, élevée dès sa plus tendre enfance dans l'enceinte du monastère, s'accusa un jour d'une négligence légère. Burgondofara lui infligea pour pénitence de ne pas communier le lendemain. Or, on était à la veille de la fête de saint Martin. Hercantrude, désolée de passer cette belle solennité sans recevoir le corps du Seigneur, demeura toute la nuit en larmes et en prières. Sa pénitence fut agréée de Dieu. Un ange lui apparut et lui dit: « Allez vous réconcilier avec le Christ. Votre faute vous est remise, dites-le à la vénérable Mère. » L'humble religieuse courut se prosterner aux pieds de Burgondofara, et obtint la faveur de participer avec ses Sœurs au sacrement de l'Eucharistie.

Une autre sainte religieuse, nommée Blithilde, étant tombée malade, vit tout à coup la lampe qu'on avait allumée près de son lit remplie de lait. Elle appela les infirmières : « D'où vient ce lait? demanda-t-elle. — Nous ne savons, répondirent les Sœurs, car, dans les environs, il ne s'en est jamais pu trouver. » La malade demeura confuse de se voir l'objet d'un tel miracle. On recueillit à part le lait miraculeux, et l'huile, qui s'augmenta elle-même aussi merveilleusement. Ensuite, plusieurs malades furent guéris avec l'onction de ces dons du ciel.

Mais ce qui commandait surtout l'admiration dans cette communauté fervente, c'étaient les signes merveilleux qui caractérisaient la mort, tantôt sainte, tantôt effrayante des religieuses. Il y avait là des princesses du sang royal des Anglo-Saxons. Elles avaient renoncé à l'éclat de la cour pour venir se préparer, à Faremoutiers, au jour de la délivrance, comme elles l'appelaient.

Hercantrude, étant plus tard sur son lit de mort, fit éteindre les lumières qui brûlaient autour d'elle, dans la nuit. Comme on lui demandait pourquoi, elle répondit: « Ne voyez-vous pas l'illumination des anges? N'entendez-vous pas les chants célestes, qui déjà retentissent? » Elle fixa ensuite un dernier regard d'adieu sur Burgondofara, et son âme s'élança vers les cieux.

Heudeberta s'écria aussi, au moment d'émigrer de ce monde: « Prince des Apôtres, glorieux Pierre, à quelle heure voulez-vous que j'aille vous rejoindre? » Comme on lui demandait à qui elle parlait de la sorte: « Ne voyez-vous pas, dit-elle, notre patron, le prince des Apôtres? Il est là au milieu de vous, il m'appelle. » Et, en achevant ces dernières paroles, elle expira.

Deux anges vinrent recueillir l'âme de la bienheureuse Sisetrude et la conduisirent au ciel.

Un jour, Burgondofara tomba malade, et bientôt fut réduite à toute extrémité. Une jeune religieuse, sa parente, Gibitrude, offrit sa propre vie en échange de celle de l'abbesse. Elle pria longtemps avec larmes; enfin, il lui fut répondu: « Servante du Christ, ta prière est exaucée. » Burgondofara

guérit, et Gibitrude, atteinte d'un accès de fièvre, mourut presque soudainement. Son âme, ayant été portée au tribunal de Dieu, y fut reconnue coupable d'un sentiment de rancune contre deux ou trois de ses Sœurs. Le Souverain Juge la renvoya dans la prison de son corps, pour expier cette faute ; et, après six mois d'une dure pénitence et d'une vie exemplaire, elle fut rappelée dans l'autre monde, et s'envola au Paradis.

Un dimanche, pendant la célébration de la messe, une des religieuses chargées de chanter, nommée Domna, après avoir reçu la Sainte Eucharistie, alla reprendre sa place au chœur. Tout à coup, un globe de feu parut se déposer sur ses lèvres, et illumina tout le sanctuaire.

LA PART DU DÉMON

Mais, à côté de ces merveilles de la grâce, le démon rôdait autour de la sainte maison ; et il fit de malheureuses victimes de ses perfidies.

Deux jeunes religieuses, fatiguées des exercices du couvent, résolurent de retourner dans le monde. Elles parvinrent, une nuit, à franchir le mur du cloître ; mais l'épaisseur des ténèbres était telle qu'elles ne savaient où diriger leurs pas. Elles allaient rentrer dans le monastère et abandonner leur entreprise, lorsque le démon, se transformant en ange de lumière, éclaira tout à coup leur route d'une lumière infernale, et elles parvinrent ainsi au village voisin. La Sainte s'était aperçue de leur fuite ; elle les fit chercher. On les retrouva et on les reconduisit au couvent. Mais Burgondofara et les autres Sœurs eurent beau faire, on ne put les ramener à résipiscence. Enfin, elles furent soudainement prises de la fièvre toutes deux ; et une nuit, tandis qu'on les veillait, la porte de la chambre vola en éclats ; d'horribles monstres s'élancèrent vers le lit des impénitentes, les appelant par leurs noms. Burgondofara, qui était présente, tenta un dernier effort pour sauver les malheureuses. « Demain, demain, s'écriaient-elles dans un affreux accès de délire. » Bientôt, la cohorte infernale s'enfuit en poussant d'horribles cris de joie et emportant les âmes des deux pécheresses. On les enterra dans la campagne, loin de l'église où les autres Sœurs avaient leur sépulture ; et pendant trois ans, on voyait de temps en temps, au-dessus de leur tombeau, une masse de feu en forme de bouclier. En même temps, l'on entendait deux voix, au milieu d'un ensemble confus, qui disaient chacune en hurlant d'une manière effroyable : « Malheur à moi ! malheur à moi ! » Ce terrible châtiment ne contribua pas peu à redoubler la ferveur des religieuses restées fidèles, et il leur apprit à observer avec encore plus d'exactitude et de sincérité tous les points de leur règle.

Trois religieuses avaient, une autre fois, tenté de s'enfuir également du couvent. Elles étaient occupées à franchir le mur de clôture pendant la nuit, lorsqu'un globe de feu parut au milieu du lieu où dormaient les Sœurs, et, se divisant en trois, sortit avec fracas par les trois portes du monastère. Réveillées par ce bruit, les religieuses sortent pour voir ce qui se passe. Elles trouvent les apostates immobilisées dans la position où elles étaient quand le globe avait paru. Les coupables se repentirent, demandèrent leur pardon, et devinrent de ferventes religieuses.

SAINTE FARE ÉCHANGE LA VIE DE LA TERRE POUR CELLE DU CIEL

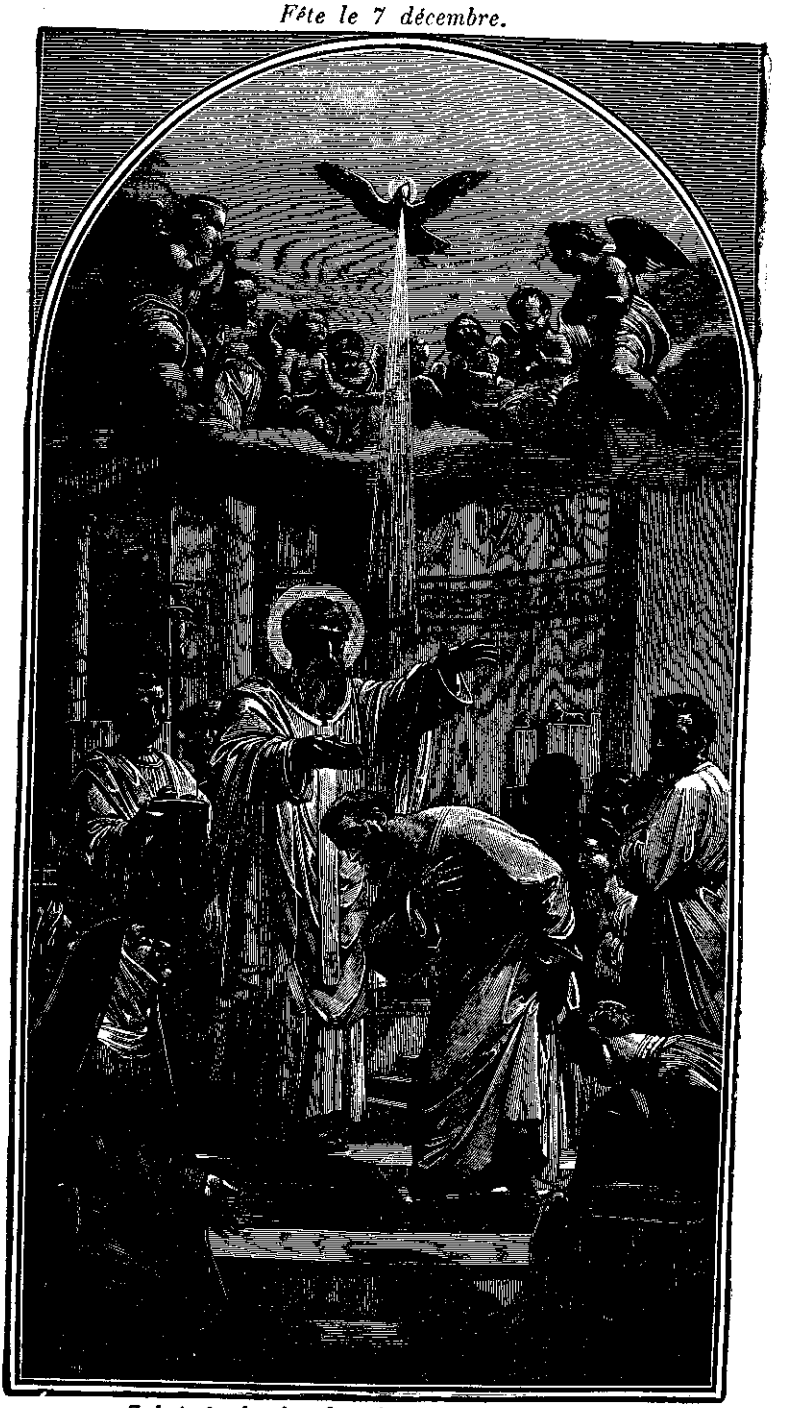
Enfin, après une longue vie passée dans la pénitence et la pratique de la vertu, le moment vint où sainte Fare fut appelée par son céleste Epoux pour jouir de la récompense éternelle. Après avoir donné ses derniers avis à ses filles chéries, elle expira au milieu de leurs sanglots et de leurs larmes, le 7 décembre de l'an 655. Son âme fut reçue dans les saints tabernacles par celles de ses religieuses qui l'y avaient précédée.

Son corps fut inhumé dans l'église du monastère, et élevé plus tard par saint Hildebert au niveau même du sol, à cause des miracles qui s'opéraient à son tombeau.

SAINT AMBROISE

ÉVÊQUE DE MILAN ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 7 décembre.



Saint Ambroise baptise saint Augustin.

(Tableau de Gagliardi dans l'église de Saint-Augustin, à Rome.)

Saint Ambroise naquit dans les Gaules, vers 335, d'une illustre famille romaine qui avait donné à l'Eglise une martyre, sainte Solère, pendant la persécution de Dioclétien. Son père, alors préfet de la province, accueillit le nouveau-né avec de grandes marques d'allégresse ; il comptait lui léguer avec son immense fortune la charge dont il était investi ; mais Dieu réservait à une mission plus haute l'enfant prédestiné.

LES ABEILLES MYSTÉRIEUSES

Ambroise était encore au berceau, et il dormait un jour dans la cour du palais, quand des abeilles vinrent voltiger autour de lui, et, pénétrant dans sa bouche ouverte, elles semblaient y travailler leur miel. Une servante accourut pour chasser ces insectes importuns, mais le père d'Ambroise, frappé par l'étrangeté de ce spectacle, l'arrêta. Bientôt les abeilles, prenant leur essor, s'envolèrent si haut qu'on les perdit de vue. Le préfet des Gaules, tout entier à ses ambitions mondaines, ne comprit pas le sens de ce signe mystérieux, et il s'écria plein de joie : « Mon fils occupera les rangs les plus élevés de l'empire. »

Quelques années plus tard, Ambroise, mieux inspiré, devait annoncer qu'il n'était pas fait pour les honneurs de la terre. Dans une solennité, comme l'enfant voyait sa mère et sa sœur baiser la main de l'évêque, il se tourna vers elles, et, d'une voix pleine d'autorité : « Baisez-moi aussi la main, je serai aussi évêque un jour. »

AMBROISE ÉTUDIANT ET MAGISTRAT

A la mort du préfet des Gaules, le jeune homme vint étudier à Rome, sous la direction de jurisconsultes célèbres. Au milieu de la corruption qui régnait dans les écoles, l'étudiant sut mépriser les séductions de la grande ville, et, malgré les attaques réitérées du démon, il conserva toujours intacte sa chasteté. Sa sœur aînée, sainte Marcelline, lui donnait l'exemple.

La science et la vertu d'Ambroise ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention publique. Symmaque, le plus illustre des orateurs de Rome, se fit gloire de rechercher son amitié, et l'empereur Valentinien ne crut pouvoir dignement récompenser ses mérites qu'en lui confiant le gouvernement de la Haute Italie, dont la capitale était Milan. « Allez, lui dit alors Probus, préfet du prétoire, agissez non en juge, mais en évêque. » En attendant la réalisation littérale de ces paroles, Ambroise fut le modèle des magistrats par son intégrité, sa douceur et sa justice.

MALHEURS DE L'ÉGLISE DE MILAN — DIEU LUI DONNE AMBROISE POUR ÉVÊQUE

La ville de Milan se trouvait en ce moment dans une situation déplorable. Un hérétique, Auxence, soutenu par l'influence impériale, avait chassé l'évêque légitime saint Denis, qui était allé mourir en exil sur les côtes de l'Asie. Pendant vingt ans, le loup qui avait ravi la houlette du pasteur opprima le troupeau ; enfin l'intrus, frappé par la colère divine, mourut sur son siège usurpé, sans avoir donné aucune marque de repentir.

A la nouvelle de cet événement, l'émotion est grande dans la ville ; les évêques de la province, afin de pourvoir à la vacance du siège, se réunissent dans l'église, dont le peuple envahit les abords. Les catholiques, après vingt ans d'une attente pleine d'angoisses, demandaient énergiquement qu'on leur donnât enfin un pasteur ; les hérétiques réclamaient à hauts cris, et ils menaçaient d'imposer encore une fois leur candidat par la force.

Le tumulte prenait des proportions inquiétantes, et le sang était prêt à couler, quand le gouverneur parut sur la place publique. A la vue de ce magistrat que tout le monde avait appris à aimer, cette multitude s'apaise, et Ambroise peut haranguer la foule et lui conseiller d'attendre en paix la décision des évêques. Il parlait encore lorsqu'un enfant s'écria : « Ambroise, évêque ! »

De tous les côtés répond l'immense clameur de la foule : « Ambroise, évêque ! Ambroise, évêque ! » Le cri vainqueur pénètre dans la basilique au milieu des intrigues impuissantes, et d'une voix unanime, le clergé proclame Ambroise métropolitain de Milan.

En vain, le noble patricien objecte-t-il qu'il n'est encore que catéchumène ; on n'écoute pas ses protestations. Alors, prenant une résolution soudaine, le préfet se fraye un passage jusqu'au prétoire, et là, il prend place sur son tribunal, et, avant même d'interroger les accusés, ordonne qu'on les mette à la torture. Jamais, depuis qu'il était gouverneur de Milan, il n'avait pris une pareille décision. Cette cruauté affectée ne désarme pas la foule, et ce cri fait retentir les voûtes du prétoire : « Que votre faute retombe sur nous ; Ambroise, évêque ! »

Le gouverneur, au désespoir, cherche à ternir sa propre réputation, Mais le peuple, connaissant bien la vertu d'Ambroise, ne se laisse pas prendre à cette manœuvre.

Durant la nuit, Ambroise sort furtivement du palais, et s'élance à cheval hors de la ville. Mais l'ange de l'Eglise de Milan le détourne de sa route, et le lendemain, quand il se croit arrivé aux portes de Pavie, il se trouve au milieu de son peuple qui acclame le pasteur que Dieu lui a rendu.

Pressé par les sollicitations de tous, le préfet emploie un dernier stratagème : « Je suis fonctionnaire de l'empire, s'écrie-t-il ; l'empereur m'a confié la fonction que je remplis, lui seul peut m'en décharger ; j'en appelle à César. » La foule ne se laisse pas troubler sur cette protestation, et aussitôt une députation est envoyée à Valentinien pour lui demander son adhésion. César répondit qu'il voyait avec plaisir un de ses magistrats jugé digne des sublimes fonctions de l'épiscopat. Ambroise, vaincu, fut baptisé, et, après avoir été promu aux Ordres inférieurs, reçut l'onction épiscopale le 7 décembre 374.

Il était nécessaire de renouer la tradition catholique, brisée, sur un schisme de vingt ans ; le nouvel évêque le comprit, et il envoya une députation réclamer le corps de saint Denis, son légitime prédécesseur, au métropolitain de Césarée, saint Basile. Cet acte de réparation combla de joie les fidèles ; le schisme avait cessé dans l'Eglise de Milan.

AMBROISE DOCTEUR DE L'ÉGLISE

De magistrat laïc devenu si soudainement évêque, Ambroise, malgré sa connaissance du droit civil, n'avait pas toute la science sacrée nécessaire à un pontife ; avec la conscience et l'humilité d'un Saint, il se mit avec ardeur à étudier et à méditer les Saintes Ecritures, sous la direction de saint Simplicien, prêtre romain, aussi pieux que savant, qui unissait la vie religieuse au sacerdoce.

Ambroise fit de tels progrès dans la doctrine sainte, qu'il est devenu un des quatre docteurs de l'Eglise latine. Souvent il prêchait à son

peuple ; son éloquence forte et suave éclairait et fortifiait les âmes. Sa plus belle conquête fut un jeune professeur africain, plein de génie, Augustin, le fils égaré de sainte Monique, dont nous parlerons plus loin.

Le saint docteur a composé aussi de nombreux ouvrages, soit pour l'édification des fidèles, soit pour la défense de la foi catholique contre les païens et les hérétiques. Il avait un grand respect pour le Pape, et c'est lui qui a dit cette parole si souvent citée : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia :* Là où est Pierre, là est l'Eglise.

Il travailla avec zèle à la sanctification du clergé, et écrivit pour le diriger son beau livre des *Devoirs*.

Saint Ambroise fut un des plus éloquents prédicateurs de la virginité. Il exhorta beaucoup de jeunes filles à se consacrer à Jésus-Christ ; il fonda même une communauté de vierges et de veuves, qu'il plaça sous la direction de sa digne sœur, sainte Marcelline.

Il fut le conseiller et le juge des empereurs, et en même temps le père de son peuple. Sa charité allait si loin, qu'une année il vendit les vases sacrés pour racheter des catholiques, emmenés captifs par une invasion des Goths.

Enfin, il réforma et compléta la liturgie de Milan, et composa de belles hymnes que l'Eglise chante encore aujourd'hui dans ses offices.

AMBROISE ET LES EMPEREURS

Les hérétiques ariens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, désolaient alors l'Eglise. Valens, empereur d'Orient, s'était fait leur protecteur et persécutait les catholiques ; mais dans une grande bataille livrée aux Goths, sous les murs d'Andrinople, ses légions furent taillées en pièces et lui-même périt dans sa fuite. A la nouvelle de ce désastre, son neveu Gratien, jeune prince de vingt ans et catholique zélé, eut la générosité de s'associer à l'empire un illustre général, Théodose, et lui confia le gouvernement de l'Orient.

Sous l'impulsion des deux empereurs, l'armée fut réorganisée, la défaite d'Andrinople vengée, et Gratien, vainqueur des Allemands, vint s'établir à Milan, auprès d'Ambroise.

Le jeune prince, loin de suivre les errements de Valens, fit appel à l'expérience consommée du grand docteur, et, se mettant complètement sous sa direction, il promulgua contre le paganisme et l'hérésie, des lois vraiment empreintes d'un esprit chrétien.

Malheureusement, le gouverneur de la Grande-Bretagne, Maxime, se révolta tout à coup contre l'autorité impériale, et, se revêtant de la pourpre, débarqua dans les Gaules. Gratien combattait alors les Allemands. A la nouvelle de cette défection, il marcha à la rencontre de ce nouvel ennemi ; mais, abandonné par ses soldats, il fut trahi par le gouverneur de Lyon, qui offrit la tête sanglante de son maître aux usurpateurs. Ambroise pleura, dans une homélie touchante, la mort de ce prince, qu'il considérait comme un fils, et il flétrit avec des accents indignés ce crime qui plongeait dans le deuil toute l'Italie.

Le frère de Gratien, un enfant de douze ans, fut proclamé empereur sous le nom de Valentinien II, et Justine, sa mère, nommée régente, prit le gouvernement de l'Occident.

Cependant Maxime poursuivait sa marche victorieuse, que les légions étaient impuissantes à repousser. Dans cette extrémité, la régente eut recours au patriotisme d'Ambroise. Elle pénétra dans la maison toujours ouverte du Saint, et présentant son fils « Vous seul pouvez le défendre ; soyez le père de l'orphelin. » — « Je pris ce royal enfant dans mes bras, raconte Ambroise ; je le couvris de baisers. » Malgré ses répugnances, l'homme de Dieu accepta d'aller auprès du meurtrier de Gratien plaider la cause de Valentinien II. Sa mission diplomatique réussit au-delà de toutes les espérances, et l'usurpateur renonça à l'invasion de l'Italie.

LUTTES CONTRE LES HÉRÉTIQUES — INVINCIBLE COURAGE

Mais l'impératrice Justine était arienne. Elle profita de cette paix inattendue pour payer d'ingratitude le saint évêque.

Elle avait amené à Milan un évêque arien, le Goth Mercurius. Elle fit construire dans les dépendances des écuries impériales un oratoire, où se réunirent bientôt les adeptes de la secte. Les courtisans et les fonctionnaires embrassèrent en masse l'hérésie que patronnait la mère de l'empereur, et l'oratoire ne tarda pas à être jugé insuffisant. On approchait des fêtes pascales, et Justine, comme si elle eût voulu renouveler le schisme d'Auxence, ordonna qu'on enlèverait à l'Eglise de Milan la basilique Portiana pour la confier à Mercurius, qui prit le nom d'Auxence II.

Le lendemain, la princesse fit venir Ambroise à l'audience impériale pour lui notifier cet ordre d'expulsion. Le peuple, ne voulant pas délaisser son pasteur en ce moment critique, se porte en masse à la suite de son évêque, et, malgré la résistance des gardes, pénètre dans le palais. A la vue de cette multitude, Justine perd toute son arrogance, elle se jette aux pieds du pontife et promet de renoncer à sa tentative sacrilège.

Quelques heures plus tard, on affichait un ordre impérial qui donnait aux hérétiques l'église métropolitaine.

Un officier se rendit auprès d'Ambroise, et lui présentant le décret qu'on avait fait signer à Valentinien : « Telle est, ajouta-t-il, la volonté irrévocable de l'empereur. Ayez soin de vous y conformer. » — « Allez dire à votre maître, répondit le Saint, qu'un évêque ne livrera jamais le temple de Dieu. »

La Semaine Sainte commençait et les fidèles étaient réunis à la cathédrale, où l'évêque célébrait la messe, lorsqu'on apprit que les troupes se portaient sur la basilique Portiana. « En un instant, raconte le Saint, le peuple entier m'abandonna. Tous volèrent à la défense du temple menacé ; je demeurai seul avec mes prêtres et mes diacres. » Justine n'osa pas affronter l'indignation populaire. Elle ne renonçait pas cependant à son projet. Pendant trois jours, elle fit camper ses légions en face de la cathédrale et de la basilique Portiana.

Le Mercredi Saint, afin d'éviter toute complication, Ambroise se rendit à une chapelle abandonnée. Il y célébrait les saints mystères, lorsqu'on vint annoncer que les soldats envahissaient les deux basiliques menacées. A cette nouvelle, le pontife monte à l'ambon et, d'une voix vibrante : « Allez dénoncer aux violateurs du temple saint que l'évêque de Milan excommunie tous ceux qui prendront part au sacrilège. » L'ordre est exécuté sur le champ. Ambroise continuait à parler, quand une troupe de soldats envahit l'église. L'effroi était à son comble et l'on craignait que le sang ne souillât le temple de Dieu ; on fut bientôt rassuré. Les soldats, effrayés par la menace de l'excommunication, avaient abandonné leurs chefs et ils venaient se prosterner aux pieds de l'évêque et implorer le pardon.

L'impératrice, vaincue, fut obligée de rapporter son décret. Cependant elle ne renonça pas à la lutte et, quelques mois après elle transmettait au Saint un ordre ainsi conçu : « L'empereur vous exile, sortez de Milan; allez où vous voudrez. » Ambroise répondit qu'il n'obéirait qu'à la violence : et comme les pauvres s'empressaient autour de lui : « Voilà mes défenseurs, disait-il. On me reproche de rechercher leurs suffrages par mes aumônes, je ne m'en défends pas. Oui, tout mon espoir est dans la prière des pauvres; ces aveugles, ces boiteux, ces infirmes sont plus puissants que tous les gens de guerre. »

La Semaine Sainte approchait et l'impératrice, renouvelant ses tentatives sacrilèges de l'année précédente, voulut donner la cathédrale aux ariens. Pendant huit jours, les soldats cernèrent la cathédrale, où le peuple s'était réuni menaçant. On engageait le Saint à repousser la violence par la force. « Je ne résisterai pas à la force ouverte, répondit-il; un évêque n'est pas un gladiateur. Contre les soldats et les Goths, je n'ai d'autres armes que mes pleurs; mais je ne fuirai pas, je ne déserterai pas l'église; tout mon sang sera versé pour elle. »

Le peuple voulut partager la captivité volontaire de son évêque, et il s'enferma aussi dans la basilique.

La prière du peuple triompha de la persistance des ariens, et, le Samedi Saint, le pontife, selon la coutume de l'Eglise à cette époque, put donner le baptême aux catéchumènes. Dans la foule des nouveaux baptisés, un jeune homme converti l'année précédente, attirait tous les regards : c'était saint Augustin. A sa vue, Ambroise s'arrête, et, dit une tradition, dans une inspiration soudaine, il entonne le *Te Deum;* Augustin, inspiré, lui aussi, reprend l'hymne commencée, et les deux docteurs continuent tour à tour ce colloque que les anges seuls ont pu dicter et que l'Eglise a pris pour son chant de victoire.

Arrêtée par l'invincible fermeté du pontife, l'impératrice, obligée de respecter la basilique de Milan, eut recours à d'autres moyens pour se procurer la victoire. Un scélérat, dont elle avait payé le crime, s'introduit jusque dans la chambre d'Ambroise. Il s'approche du lit, et, levant le bras, il s'apprête à frapper. Soudain il s'arrête et pousse un cri formidable, son bras venait d'être atteint de paralysie. On accourt, on saisit le meurtrier, qui se jette à genoux et obtient de l'homme de Dieu, avec le pardon de sa faute, la guérison complète.

L'instigatrice du crime, Justine, ne devait pas attendre longtemps le châtiment. L'usurpateur Maxime envahit l'Italie; l'impératrice fut obligée de s'enfuir précipitamment et d'aller chercher un refuge à la cour de Théodose.

L'empereur d'Orient prit vigoureusement la défense des fugitifs, et quelques mois après, vainqueur de Maxime, il franchissait les Alpes et venait se fixer à Milan, où se trouvait la résidence impériale. Il répara bientôt les désastres causés par l'administration de Justine et par l'invasion de Maxime, et il fit bénir son nom par les populations de l'Italie.

SAINT AMBROISE ET THÉODOSE-LE-GRAND

Au milieu de cette paix générale, un incident inattendu manqua soulever de nouveaux orages contre saint Ambroise.

La ville de Thessalonique avait pris les armes pour défendre un écuyer de mœurs infâmes qu'on avait donné l'ordre d'arrêter. Dans l'émeute, le gouverneur et les magistrats impériaux furent lapidés. A la nouvelle de cet attentat, Théodose jura de frapper les esprits, par un exemple terrible, et il donna l'ordre d'anéantir la ville coupable. Le peuple de Thessalonique fut convoqué au cirque, comme pour une fête, mais, au lieu du signal des jeux, ce fut le signal du massacre que l'on ordonna : sept mille victimes tombèrent sous le sabre des soldats.

A la suite de cette sanglante exécution, l'empereur, n'osant enfreindre l'excommunication que le métropolitain avait lancée contre les coupables, s'abstint de paraître aux offices divins. Cependant la fête de Noël approchait, et Théodose, ne voulant pas être séparé plus longtemps de la communion des fidèles, se présenta aux portes de la basilique.

A ce moment solennel, Ambroise n'hésita pas. Revêtu de ses ornements pontificaux, il s'avance vers le cortège impérial et, d'une voix sévère : « Le meurtrier de Thessalonique ne peut entrer dans le temple de Dieu, les mains souillées du sang des innocents ! »

Et comme l'empereur insistait en alléguant l'exemple de David qui, lui aussi, avait péché, mais avait obtenu le pardon : « Puisque vous avez imité David dans ses crimes, interrompt l'évêque, imitez-le aussi dans sa pénitence. »

Théodose baissa la tête. Il comprit en ce moment que la pourpre impériale et tous les insignes du pouvoir ne mettent pas à l'abri des foudres de l'Église, et, obéissant à la voix du pontife, il s'agenouilla sur le parvis de la basilique.

On le vit, revêtu des habits de pénitent, confesser publiquement sa faute, et ce ne fut qu'après avoir obtenu le pardon qu'il put entrer dans le sanctuaire et porter, avec la foule des fidèles, son offrande à l'autel.

L'empereur se releva plus grand après son humiliation volontaire, et il le comprit si bien que, depuis cette époque, il ne cessa de répéter : « Je ne connais qu'un seul homme qui ne m'ait jamais déguisé la vérité, c'est l'évêque Ambroise. »

Cependant, les travaux apostoliques du Saint avaient épuisé ses forces, lorsqu'un coup terrible vint porter une nouvelle atteinte à sa santé déjà ébranlée. Théodose, emporté par une maladie soudaine, expira en invoquant le nom d'Ambroise. Le saint évêque, brisé par la douleur, présida aux obsèques impériales, et ce fut au milieu des sanglots et des larmes qu'il prononça l'éloge du héros.

Ambroise ne devait pas survivre longtemps au grand prince dont il pleurait la perte.

La maladie dont il ressentait déjà les premières atteintes fit des progrès effrayants, et le Saint fut obligé de s'aliter.

La nuit du Samedi Saint (4 avril 375), l'évêque de Verceil, qui était venu visiter son métropolitain, était logé à l'étage supérieur de la maison, lorsqu'il entendit une voix lui dire : « Lève-toi ! il va quitter cette terre. »

Honorat se leva aussitôt. Les clercs étaient agenouillés autour du lit d'agonie. Depuis une heure, Ambroise priait, les bras en croix; on voyait s'agiter ses lèvres, mais on ne distinguait plus ses paroles. Honorat lui donna le corps sacré du Seigneur.

A ce moment, les catéchumènes se rendaient à l'église pour recevoir le baptême; ils ne devaient plus retrouver leur évêque. Ambroise était allé chanter avec les anges le *Te Deum* qu'il avait entonné au baptême d'Augustin.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

Fête le 8 décembre

L'Immaculée Conception.
Tableau de Murillo conservé à Madrid

Tous meurent en Adam, dit l'apôtre saint Paul, savoir de la mort de l'âme, dont la mort corporelle est une conséquence. Adam avait reçu la vie de la grâce pour lui et pour toute sa race, il la perdit pour lui et pour tous les hommes.

Telle est la loi commune; nous recevons au premier instant de notre existence tout à la fois la vie et la mort, la vie du corps et la mort de l'âme. Cette mort de l'âme est le péché originel.

Mais celui qui avait créé la vie est assez puissant

et assez miséricordieux pour la réparer. Et dès l'instant même où le péché mit le trouble dans son œuvre, il résolut de rétablir l'ordre violé, afin de n'y point perdre sa gloire.

La mort entra dans le monde par une femme qui la transmit à l'homme. Dieu voulut commencer la réparation par où la chute avait commencé. La vie rentrera donc par une femme, qui sera la mère du Réparateur de la vie, et à cause de cela, n'aura rien de commun avec la contagion originelle, mais sera immaculée dans sa conception. C'est Marie, mère de Jésus.

POURQUOI MARIE EST IMMACULÉE

La mère de Dieu ne pouvait être souillée du péché originel. Les théologiens en donnent de nombreuses raisons. Une seule suffit, à laquelle toutes les autres se ramènent. L'honneur du Fils de Dieu exigeait que sa mère fût sans tache. Si la gloire des parents rejaillit sur les enfants, il en est de même de leur déshonneur. Nous qui ne sommes que misère, si, par impossible, il nous avait été donné de choisir notre mère, assurément nous aurions choisi la plus honorable, la plus sainte, la plus belle des filles des hommes; nous n'aurions point demandé pour mère une femme qui aurait subi une sentence de mort, eût-elle été depuis longtemps absoute et réhabilitée. Le Fils de Dieu pouvait-il estimer son honneur à un moindre prix que nous n'estimerions le nôtre?

Saint Paul recommande à son disciple Thimothée d'être un ouvrier inconfusible, un ouvrier si exempt de tout reproche qu'il n'eût jamais à rougir de rien en face des adversaires de la foi. Et ce souverain ouvrier, qui doit accomplir l'œuvre de la rédemption universelle, aura-t-il à rougir de sa mère? Quand il se présentera dans sa chair mortelle pour commencer la guerre contre les puissances de l'enfer, Satan pourra-t-il lui dire : Toi qui prétends me vaincre aujourd'hui, souviens-toi que j'ai régné sur ta mère; en foulant comme le vendangeur au pressoir les péchés de l'humanité, tu mets le pied sur l'origine de ta mère? Et le Christ aurait-il pu entendre ce discours sans rougir?

Non, le Très-Haut avant de se choisir une demeure sur la terre a commencé, comme dit le Psalmiste, *par sanctifier son tabernacle*. Marie sera cette épouse bien-aimée dont il est écrit : *Vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous*. Jérémie, Jean-Baptiste ont été sanctifiés, avant leur naissance, dans le sein même de leur mère; mais cela ne suffisait pas pour la Mère de Dieu; il était juste qu'elle fût privilégiée par-dessus tous les saints, et que le Verbe éternel, en devenant l'Agneau divin, naquît, comme dit saint Epiphane, d'une brebis immaculée.

Isaïe s'écriait : *Qui donc fera surgir le juste du côté de l'Orient? qui l'appellera d'une voix assez forte pour l'attirer à sa suite?* Quelle excellence sera capable de séduire le cœur du Fils de Dieu, du juste par excellence? Et les saints ont trouvé la réponse à la question d'Isaïe dans ces paroles de la sagesse, qu'ils appliquent à Marie : *C'est moi qui ai fait lever dans le ciel la lumière indéfectible*. En effet, les saints Pères ne craignent pas d'assurer que quand même le Fils de Dieu n'eût pas eu le monde à racheter, il se serait encore fait homme pour le seul amour des excellences de Marie.

Frappé lui-même d'admiration devant le chef-d'œuvre de ses mains, il s'écria : *Quelle est celle-ci qui s'avance, semblable au lever de l'aurore, belle comme la lune, choisie comme le soleil?* Et voyant en cette Vierge le miroir très pur de la divine majesté, il répandit sur elle ses rayons et l'en pénétra entièrement.

C'est grâce à sa Conception Immaculée que Marie est ce miroir sans tache, capable de réfléchir sans s'altérer et de répandre sur le monde l'éclat du soleil de justice. C'est donc grâce à ce privilège qu'elle est capable d'être Mère de Dieu, et ce privilège même lui est accordé en vue de sa maternité divine.

CONSÉQUENCES DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Les conséquences de l'Immaculée Conception sont admirables et glorieuses pour elle, et bien consolantes pour nous.

La première est l'exemption de la concupiscence. Le penchant au mal qui se retrouve dans tous les enfants d'Adam, procède du péché originel. Le péché avec lequel nous naissons est une blessure de notre nature, une infirmité héréditaire de notre volonté. La volonté, si elle était dans toute sa force et son intégrité, dominerait sans peine nos sens et nos passions, et toutes les puissances de notre être vibreraient d'accord avec la grâce de Dieu, comme les cordes d'un instrument bien harmonisé. Mais la puissance maîtresse étant affaiblie, n'a plus assez de force pour maintenir son empire sur les sens, et ceux-ci se révoltent contre elle. Le baptême, en nous rendant la grâce sanctifiante, efface la tache du péché originel, mais ne nous ôte point cette inclination au mal, comme la conversion n'enlève pas d'un seul coup tous les restes d'une mauvaise habitude.

Le vase garde l'odeur de la première eau qu'il a reçue. Chez nous cette première eau est la nature corrompue; l'odeur de la corruption ne nous sera ôtée que dans la rénovation de notre être par la résurrection glorieuse.

Mais en Marie, c'est la grâce qui a devancé la nature. Il fallait, dit saint Jean Damascène, que la Vierge, mère de Dieu, naquît de sainte Anne, selon la nature; mais la nature céda le pas à la grâce, et demeura toute tremblante, n'osant s'avancer. Elle attendit jusqu'à ce que la grâce eût produit son effet dans la conception de Marie. A ce nouveau paradis, ajoute-t-il, le serpent n'a pas eu d'accès. N'étant pas héritière de la faute, Marie ne l'a pas été non plus de l'infirmité qui en est la conséquence. Elle n'eut jamais aucune inclination au mal, mais ses sens aussi bien que sa volonté tendaient parfaitement à Dieu, et il n'y avait aucune corde fausse sur cette harpe de David.

C'est pourquoi jamais elle ne rendit un son faux. Les autres saints, même quand leur volonté est parfaitement droite, ne peuvent éviter certaines surprises des sens qui les font tomber dans des fautes légères; il n'est pas possible de veiller exactement sur toutes les puissances de l'âme à la fois; tandis que nous sommes attentifs d'un côté, la concupiscence nous surprend d'un autre. Mais Marie, qui n'avait aucun penchant au mal, ne pouvait y tomber, comme Adam, que par la malice de sa volonté. Or, sa volonté, meilleure que celle de la première Eve, resta fidèle à la grâce, et c'est pourquoi il n'y eut jamais en elle aucune trace de péché véniel, comme le concile de Trente nous l'affirme. Aucune épine ne parut sur cette terre nouvelle, car elle ne fut point maudite comme la première, mais toute remplie de la bénédiction du Seigneur.

Vérité consolante et pleine d'encouragement pour nous. Car si jamais Marie n'a subi l'atteinte d'aucun péché, elle est incomparablement puissante pour nous mettre à l'abri des coups du démon, et nous fournir les armes centre lui. Il n'y a pas de plus puissant appui qu'un bras qui n'a jamais été vaincu. Marie est cette tour inexpugnable de David où sont

suspendus mille boucliers, et toute l'armure des forts.

PROPHÉTIES ET FIGURES

Dieu ne fait rien de grand sur la terre, dit le prophète Amos, sans avoir auparavant révélé son secret à ses serviteurs.

Au jour même de la chute de l'homme, Dieu qui ne voulait pas rester vaincu, mais qui avait résolu dès lors de réparer son ouvrage brisé par la malice du démon, maudit le serpent séducteur qui a trompé la femme, et lui annonce que c'est une femme qui commencera sa ruine. *Je mettrai*, dit-il, *des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne; c'est elle-même qui t'écrasera la tête, et tu dresseras en vain des embûches à son talon.* « Le Seigneur nous dit, remarque D. Guéranger, que l'inimitié de la femme contre le serpent sera personnelle, et que de son pied vainqueur elle brisera la tête de l'odieux reptile; en un mot, que la nouvelle Eve sera digne du nouvel Adam, triomphante comme lui; que la race humaine un jour sera vengée, non seulement par le Dieu fait homme, mais aussi par la femme miraculeusement soustraite à toute atteinte du péché; en sorte que la création primitive *dans la sainteté et la justice* reparaîtra en elle, comme si la faute primitive n'avait pas été commise. »

Les figures de l'admirable privilège de Marie abondent dans les saints livres.

Quand le genre humain, ayant corrompu ses voies, fut submergé par les eaux du déluge, l'arche qui surnageait sur ce naufrage sans être engloutie, représente la Vierge immaculée que les flots du péché n'ont pu inonder. Le livre des Cantiques nous la montre sous l'image du lis au milieu des épines, sous celle d'une fumée de myrrhe et d'encens, s'élevant toute parfumée du sein de la corruption universelle.

Nous retrouvons encore l'Immaculée dans cette femme de l'Apocalypse qui donne le jour à un fils destiné à régner sur toutes les nations. Le dragon lance de sa gueule une grande eau semblable à un fleuve, le fleuve du péché, afin d'entraîner la femme dans ses ondes; mais la terre aida la femme, elle ouvrit son sein et absorba le fleuve lancé par la bouche du dragon. Et le dragon irrité, ne pouvant rien contre elle, s'en alla faire la guerre au reste de sa race.

Gédéon, dont le nom signifie celui qui écrase ou qui retranche l'iniquité, choisi de Dieu pour être le juge et le libérateur d'Israël, demande un signe au Seigneur : « Si vraiment vous voulez sauver votre peuple par ma main, comme vous l'avez dit, je le connaîtrai à ce signe : J'étendrai dans l'aire cette toison de laine; si la rosée descend sur la toison seule, tandis que la terre d'alentour restera desséchée, je saurai que vous voulez par moi délivrer Israël. » Et il arriva comme il l'avait demandé. Et Gédéon dit de nouveau à Dieu : « Ne vous irritez pas contre moi si je vous demande un autre signe par cette toison. Je vous prie maintenant qu'elle seule reste sèche, tandis que la terre sera humide de rosée. » Et Dieu lui accorda la nuit suivante ce qu'il avait demandé. Cette toison n'est-elle pas celle de la douce brebis, mère de l'Agneau divin qui doit délivrer son peuple en écrasant l'iniquité? Seule elle est inondée de la grâce quand tout le reste de la terre en est privé encore, et seule elle est pure des eaux du péché, quand tout le reste en est infecté.

La reine Esther entre dans l'appartement d'Assuérus pour demander la grâce du peuple juif; mais la loi ordonne que qui entrera chez le roi sans être appelé par lui sera frappé de mort. La reine avance en tremblant. Le roi la rassure en lui disant : « Non, vous ne mourrez point. Cette loi est faite pour tous les autres, mais elle n'est pas faite pour vous. » C'est ainsi que la Vierge, épouse du Saint-Esprit et Mère du Fils de Dieu, est exemptée de la loi de mort. Car les rois exceptent de la loi commune, si elle est flétrissante, leurs épouses et leurs mères, dont l'opprobre rejaillirait sur la couronne elle-même.

DÉFINITION DU DOGME DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Le dogme de l'Immaculée-Conception, figuré dans l'Écriture Sainte, n'y est cependant pas expressément enseigné. Mais il nous est parvenu par la tradition catholique. Les saints Pères l'enseignent en plusieurs endroits de leurs écrits. On a vu plus haut quelques-uns de leurs témoignages. La croyance s'est ainsi perpétuée d'âge en âge dans l'Eglise, et n'a rencontré aucune contradiction jusqu'au onzième siècle.

Dès le sixième siècle, la liturgie grecque faisait déjà la fête de la Conception de Marie. Nous la retrouvons au huitième siècle dans la liturgie gothique d'Espagne; au neuvième siècle à Naples et au mont Cassin; au onzième siècle, en France, en Angleterre et en Allemagne, où elle est sanctionnée dans un concile présidé par le Pape saint Léon IX; au douzième siècle à Liège, en Belgique (D. Guéranger, *Année lit.*).

L'Espagne mérite une mention à part. Ce pays se glorifie à bon droit d'être le peuple de l'Immaculée-Conception. Le dogme y a toujours été cru et professé, et ses rois, dit le Père Poiré, n'ont pas moins travaillé pour faire avancer l'honneur de l'Immaculée-Conception, qu'ils n'eussent su faire pour défendre leur propre couronne. « De sorte qu'aujourd'hui, ajoute-t-il, il n'est fils de bonne mère en Espagne qui ne prête le serment de fidélité à la Mère de Dieu, et qui ne jure de maintenir cette vérité toute sa vie; si bien que par les maisons vous ne voyez autre chose qu'écriteaux qui portent que Notre-Dame est conçue sans péché. Charles III, au siècle dernier, obtenait de Clément XIII que la Conception Immaculée devînt la fête patronale des Espagnes. L'usage se perpétue encore de nos jours d'inscrire au-dessus des portes l'invocation : *Ave, Maria purissima.* C'est une forme de salutation dont se servent les chrétiens, et c'est avec ces paroles que les pauvres demandent l'aumône.

Cependant, au onzième siècle, il s'éleva en Occident une grave discussion sur cette vérité. L'Eglise de Rome n'en célébrait pas encore la fête. De grands docteurs et des plus grands serviteurs de la Sainte Vierge faisaient opposition, comme saint Bernard et saint Thomas-d'Aquin. Dieu le permettait ainsi, afin que le dogme fût éclairé par la discussion même. Resté un peu dans l'ombre durant les premiers siècles il devait être défini de nos jours. La discussion prépara la définition.

Malgré ces controverses, ou plutôt à cause d'elles, la vérité ne cessa de gagner chaque jour du terrain. L'Ordre de Saint-François se signala surtout dans cette circonstance. Peu d'années après, saint Thomas, le célèbre Jean Duns-Scot, surnommé le *Docteur subtil*, soutint l'Immaculée-Conception devant une savante assemblée dans la Sainte-Chapelle de Paris. On dit qu'au sortir de là, la statue de la Sainte Vierge, qui se trouvait dans le vestibule, inclina la tête vers lui avec un doux sourire qui demeura empreint sur la pierre.

Dès cette époque, la fête de la Conception se répandit de plus en plus dans les églises particulières. Le Pape Sixte IV l'institua à Rome en 1476 et décréta les peines les plus graves contre ceux

qui nieraient que la Vierge Marie a été exempte du péché originel. Paul V, Grégoire XV et Alexandre VII confirmèrent ces censures. Déjà des universités, comme celle de Paris, la plus illustre de toutes, exigeaient de leurs docteurs le serment d'enseigner cette doctrine.

Le Concile de Trente déclare ne pas comprendre dans le décret qui affirme le péché originel la Bienheureuse et Immaculée Vierge Marie.

Dès lors, tout le monde catholique était d'accord, et déjà de toutes parts on réclamait de l'Eglise la définition du dogme.

Saint Léonard, de Port-Maurice, disait au dix-huitième siècle : « Je tiens pour très certain que, si on rend ce solennel hommage à la souveraine impératrice, il se fera tout aussitôt une paix universelle. »

C'est au grand Pape Pie IX que Dieu réservait l'honneur de rendre cet hommage à sa Mère. L'incrédulité était répandue par tout le monde. Négateurs de l'ordre surnaturel, les rationalistes attaquaient, par conséquent, la doctrine de la chute de l'homme et de sa réparation. La définition du dogme de l'Immaculée-Conception était une réponse à leurs erreurs, puisqu'elle publiait que, seule, parmi les créatures descendues d'Adam, Marie avait été exemptée de la faute par la Rédemption.

Le saint Pontife, à cause du grand amour qu'il avait pour Marie, désirait la glorifier sous le titre d'immaculée. Il ordonna des prières par toute l'Eglise. Ce fut partout un admirable élan de ferveur et de foi. Les évêques attestèrent de toutes parts la croyance immémoriale de leurs églises. Enfin, le 8 décembre 1854, en présence de cinquante-quatre cardinaux, de quarante-deux archevêques et de quatre-vingt-douze évêques, sous les yeux d'un peuple immense qui remplissait la vaste basilique, après avoir célébré le Saint-Sacrifice sur la Confession de saint Pierre, Pie IX, de sa bouche infaillible, rendit ce décret :

« Nous prononçons et définissons que la doctrine suivant laquelle la Bienheureuse Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège singulier du Dieu Tout-Puissant et en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exemptée de toute tache du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu, et qu'elle doit, par conséquent, être tenue fermement et constamment par tous les fidèles. »

Une immense acclamation de joie répondit à ce décret du Pontife de toutes les parties du monde catholique. Des solennités éclatantes furent partout célébrées. Mais nulle part l'allégresse ne dut être plus grande que parmi les enfants de saint François, qui avaient été les champions du dogme nouvellement proclamé.

Quand Pie IX, après avoir orné d'un magnifique diadème l'image de la Reine immaculée, sortit de la basilique, « prosternés à ses pieds, dit D. Guéranger, les deux représentants du Patriarche séraphique arrêtèrent la marche triomphale. L'un présentait une branche de lis en argent; c'était le général des Frères-Mineurs de l'Observance; une tige de rosier, chargée de ses fleurs, de même métal, brillait aux mains du second; c'était le général des Frères-Mineurs conventuels. Lis et roses, fleurs de Marie, pureté et amour symbolisés dans cette offrande que rehaussait la blancheur de l'argent pour rappeler le doux éclat de l'astre sur lequel se réfléchit la lumière du soleil; car Marie *est belle comme la lune*, nous dit le divin Cantique. Le Pontife, ému, daigna accepter le don de la famille franciscaine, de qui l'on pouvait dire en ce jour, comme de l'étendard de notre héroïne française, qu'ayant été à la lutte, il était juste qu'elle fût au triomphe. Et ainsi se terminèrent les pompes si imposantes de cette grande matinée du huit décembre MDCCCLIV.

COMMENT MARIE IMMACULÉE RÉPOND A SON PONTIFE

Marie répondit d'une manière digne d'elle à la parole infaillible de Pie IX et aux acclamations de tout son peuple.

Un capucin du dix-septième siècle, Balthasar de Riez, après avoir rapporté une longue suite de miracles opérés pour prouver le privilège de la Mère de Dieu, ajoute : « Dieu ne cessera jamais de confirmer la vérité de l'Immaculée-Conception par des miracles; car, comme dit très bien saint Amédée, jusqu'à ce que le monde soit arrivé à sa fin, et que le royaume qui n'aura jamais de fin ait apparu, Dieu fera reluire par tout le monde de fréquents miracles, des grâces sans nombre, des visions spirituelles, des révélations célestes de la très douce et très pure Mère de Dieu. »

Quatre ans après la définition, en 1858, la Mère de Dieu venait ratifier d'une manière éclatante cette parole d'un de ses serviteurs. Elle apparaissait à Lourdes à une pauvre enfant des Pyrénées, et faisait jaillir sous ses pieds, comme signe des grâces qu'elle voulait y accorder, une source d'eau vive. Elle demandait qu'il y vînt du monde, qu'on y priât, qu'on fît des processions. A la dernière apparition, elle se nomma : *Je suis*, dit-elle, *l'Immaculée-Conception*.

Bientôt l'eau de Lourdes, véritable fontaine de vie, commença à guérir les malades et à opérer de nombreux miracles. Une église y fut bâtie; le peuple chrétien accourut en foule; on y fit des processions, on y pria, on y chanta, et les flancs de ces rudes montagnes furent entourés comme d'une ceinture d'allégresse.

Le Pape de Marie avait, par l'autorité de sa parole, condamné le rationalisme. Le rationalisme avait raillé. La douce Vierge est venue à son tour condamner l'incrédulité, mais comme une mère condamne, par la tendresse et les bienfaits. Beaucoup avaient ri sans doute de la parole du Pontife, qui furent touchés et convertis par l'amour de la Mère des pécheurs. S'il y a une menteuse apparence de force d'esprit à s'élever contre la parole souveraine du Père qui commande, il n'y a qu'évidente bassesse et méchanceté de cœur à ne point s'attendrir au sourire et aux larmes d'une mère.

Les miracles, qui condamnent si hautement les négateurs du surnaturel, ne s'opèrent pas seulement auprès de la source. L'eau salutaire les répand à profusion dans toutes les parties de l'univers. En ce moment où l'Orient s'agite et fermente comme pour revenir à la vraie foi, Marie Immaculée a voulu manifester sa bonté à ces régions qui lui furent jadis si chères. Aux portes mêmes de Constantinople, dans le couvent des Pères Georgiens de Féri-Keui, l'eau de Lourdes produit d'innombrables guérisons aux yeux étonnés des Musulmans et des schismatiques.

Elle parle à l'Orient comme à l'Occident, et semble vouloir les réunir en un seul bercail par l'attrait de sa miséricorde. N'est-ce pas le commencement de cette paix universelle annoncée par saint Léonard de Port-Maurice?

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES

A LYON

Fête le 8 décembre.

Notre-Dame de Fourvières, patronne de la ville de Lyon. — A droite, les saints patrons de la ville; à gauche, les fléaux écartés. (Tableau d'Orsel dans la nouvelle basilique.)

LYON A MARIE

La France est le royaume de Marie. Partout des autels sont dressés en son honneur : les pèlerins accourent, invoquent leur Mère et sont exaucés. Elle règne sur les grandes cités comme sur les plus humbles villages, elle couronne les sommets des montagnes et elle embaume les vallées : la trace de ses bienfaits est partout. C'est Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame de La Salette, Notre-Dame de Pontmain; c'est, à Paris, Notre-Dame des Victoires ; à Marseille, Notre-Dame de la Garde; à Lyon, c'est Notre-Dame de Fourvières.

Chaque année, le 8 décembre au soir, une magnifique illumination embrase toute la cité lyonnaise : la population entière y participe et les plus pauvres tiennent à honneur de manifester en ce jour leur reconnaissance et leur amour pour la Reine du ciel. Sur la colline de Four-

vières qui domine la ville se dessine, dans l'obscurité de la nuit, l'abside de la nouvelle basilique; et, aux pieds de la statue de Marie élevée sur le clocher de l'ancienne église, une immense inscription de feu redit à tous l'adresse touchante et dix fois séculaire des Lyonnais : « Lyon à Marie. »

ORIGINE DU CULTE DE MARIE A LYON

Lyon fut fondée par des colons viennois que des dissensions politiques avaient chassés de leur patrie. Avec l'appui du gouverneur romain, ils s'emparèrent d'un village gaulois qui se trouvait au confluent du Rhône et de la Saône, le reconstruisirent et en firent une ville où l'empereur Auguste envoya plus tard une importante colonie militaire.

Admirablement située, elle acquit bientôt une grande importance; et, dès le IIe siècle, saint Pothin y apportait la lumière de l'Evangile. — Disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, il professait, comme son père, un grand amour pour la Mère de Dieu; souvent, il avait entendu le saint pontife raconter comment Jean, son maître, avait pris soin des dernières années de Marie, après la mort de Notre-Seigneur. Aussi le premier apôtre de Lyon, en quittant l'Asie, avait-il apporté avec lui une statue de la Vierge; il déposa l'image dans une grotte, près du confluent du Rhône et de la Saône, en face d'un temple d'Auguste.

Le temple est depuis longtemps détruit, et la grotte agrandie est devenue la crypte de l'église de Saint-Nizier. C'est là que Notre-Dame reçut les premiers hommages des mariniers qu'évangélisait saint Pothin; plus tard, tout Lyon vénéra l'antique statue; mais, lors du sac de la ville par les protestants, elle disparut, cachée probablement par des âmes pieuses, sans que jamais on la retrouvât.

Dans le cours des siècles, les Lyonnais élevèrent de nombreux sanctuaires à Marie : on compta jusqu'à vingt autels dédiés à la Sainte Vierge, qui attiraient un grand concours de peuple. — Mais, dès le VIIIe siècle, c'est Fourvières qui devint le centre du culte de Marie à Lyon.

ORIGINE DE FOURVIÈRES

Fourvières, comme son nom l'indique, était le Forum ou le lieu de réunion des citoyens, le palais de justice de Lyon. L'empereur Auguste y habita, Trajan l'agrandit et lui donna son nom, les prêtres du paganisme y sacrifièrent aux idoles. Mais le christianisme devait transformer ce lieu. Saint Pothin y confessa la foi, et le sang de 20 000 martyrs répandu sur cette colline détruisit à jamais l'empire du démon qui y régnait et disposa ce Montmartre de Lyon à devenir le trône de Marie.

Pendant l'invasion barbare, les temples des faux dieux établis à Fourvières tombèrent en ruines, sans que personne songeât à les rétablir; le Forum de Trajan lui-même disparut complètement en l'an 840, à la suite d'un léger tremblement de terre.

Ce fut à cette époque qu'on construisit un petit oratoire à Marie, avec les pierres de ce Forum ruiné, rougies du sang des martyrs. Il était dédié à Notre-Dame du Bon Conseil. — Cette modeste chapelle existe encore sous le clocher de l'ancienne église qui supporte la statue de la Sainte Vierge.

LA PREMIÈRE CHAPELLE

D'un accès difficile, la chapelle de Fourvières ne vit point d'abord grande affluence de pèlerins. D'autres sanctuaires étaient plus à portée de la dévotion des Lyonnais : la crypte de Saint-Nizier, l'autel de Notre-Dame de Grâces, à l'île Barbe, l'abbaye d'Ainay, où le pape Pascal II aurait, dit-on, consacré un autel à l'Immaculée-Conception, l'église de Notre-Dame de la Platière surtout, au centre même de la ville.

Cependant, dès 1168, Olivier de Chavannes, doyen des chanoines de Saint-Jean, crut nécessaire d'agrandir la chapelle. L'empereur Lothaire avait donné la colline de Fourvières aux archevêques de Lyon. Avec le consentement de l'archevêque Guichard, Olivier fit élever au nord de la chapelle une longue nef dédiée plus tard à saint Thomas.

Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, avait trouvé un asile temporaire à Lyon contre les menées insidieuses du roi d'Angleterre. Se promenant un jour avec Guichard sur la place de Saint-Jean, d'où l'on apercevait les travaux de Fourvières :

« Seigneur, lui demanda-t-il, à quel saint comptez-vous dédier cette nouvelle chapelle?

— Au premier, répondit l'archevêque de Lyon, qui versera son sang pour l'Eglise. » Puis, comme par une inspiration subite : « Ce sera vous, si Dieu vous accorde cette grâce. »

Deux ans après, Thomas était massacré au pied de l'autel de sa cathédrale par les courtisans de Henri II; et, dès 1173, Alexandre III l'inscrivait au rang des martyrs, et l'archevêque de Lyon consacrait en son honneur la nouvelle nef de Fourvières.

LE CHAPITRE DE FOURVIÈRES
LE PAPE INNOCENT IV ET LE ROI LOUIS XI

Quelques années après, en 1192, Jean de Bellesme, successeur de Guichard sur le siège de Lyon, établit avec l'aide d'un chanoine de la primatiale, Etienne de Saint-Amour, un chapitre de 4 chanoines à Fourvières; plus tard, en 1263, Philippe de Savoie éleva le nombre des canonicats jusqu'à dix.

A cette époque, Lyon était encore une cité indépendante : c'est seulement sous le règne de Philippe le Bel qu'elle fut incorporée définitivement à la France. Placée sous la souveraineté directe de ses archevêques, elle eut parfois dans le cours du XIIIe siècle à souffrir des rivalités et des luttes qu'entretenaient les officiers de la cour épiscopale et des membres du gouvernement municipal; mais toujours elle sut rester la ville hospitalière de tous les opprimés.

Le pape Innocent IV fuyait l'empereur Frédéric, son persécuteur : Lyon lui offrit un asile. Il convoqua un Concile général qui s'ouvrit le 28 juin 1245; et, à cette occation, en présence de 140 évêques d'Occident et d'Orient et de l'empereur de Constantinople, il établit l'octave de la fête de la Nativité de Marie; et, du haut de la colline de Fourvières, il bénit solennellement toute la ville.

Louis XI fit, en 1476, un pèlerinage à Fourvières : il venait demander à la Madone aide et protection contre l'astuce de Charles le Téméraire : « Nous ne souffrirons pas, disait-il, que si belle Dame loge en si humble demeure. » Et il établit Notre-Dame châtelaine de Charlieu et suzeraine de 24 villages des environs.

LE SAC DE FOURVIÈRES PAR LES PROTESTANTS

Lyon était dans toute sa prospérité quand éclata la prétendue réforme. Malgré les tentatives des protestants genevois, la cité resta fidèle à la cause de la vraie foi : Notre-Dame de Fourvières veillait sur ses enfants.

A la tête de quelques bandes calvinistes, le baron des Adrets parvint pourtant à s'emparer de Lyon le 30 avril 1560, grâce à la trahison du gouverneur, le comte de Sault. Les églises furent saccagées, les reliques des saints profanées, on dispersa et on massacra les prêtres et les religieux : le 14 juillet, une ordonnance convoquait d'office tous les habitants au prêche protestant deux fois par semaine.

Antoine d'Albon, abbé de Savigny, chassa les calvinistes, mais bientôt ils reparurent triomphants, la paix ne fut retrouvée qu'après l'édit d'Amboise, en 1568.

Au milieu de ces ravages, qu'était devenu le sanctuaire de Fourvières? Il n'en restait que les murs : archives, ex-voto, tout fut détruit; les chanoines avaient dû quitter leur demeure pillée, puis livrée aux flammes.

Après la paix, on réclama bientôt la reconstruction de la chapelle. Mais les chanoines de la collégiale étaient trop pauvres pour entreprendre une œuvre aussi considérable. Les huguenots avaient enlevé les archives, et les redevances anciennes ne se payaient plus. Ils s'adressèrent donc au Chapitre de Saint-Jean, qui avait toujours gardé sur Fourvières un droit de suzeraineté. Ce fut inutilement, les chanoines de la métropole se trouvant sans ressources. Ils voulurent alors confier aux religieux Capucins le service de la chapelle, mais le projet ne réussit pas.

Enfin, en 1580, le Chapitre de Saint-Jean fit les premières réparations; six ans après, elles étaient suffisamment avancées pour que Jacques Maistrel, évêque de Damas et coadjuteur de Lyon, pût bénir la chapelle. Elle porta dès lors le vocable de Notre-Dame de l'Assomption. La dévotion des Lyonnais pour Notre-Dame avait pourtant beaucoup souffert de toutes ces guerres, et Fourvières ne voyait plus l'affluence de pèlerins des siècles précédents.

C'est ainsi qu'en 1630, le lundi de la Pentecôte, la reine Anne d'Autriche voulut prier la Patronne de Lyon : elle monta à Fourvières et trouva la chapelle fermée. Force fut à ses gens, dit l'histoire, d'enfoncer une petite porte, car on ne pouvait découvrir les gardiens.

LA PESTE — CONSÉCRATION DE LYON A MARIE

En 1563, une terrible maladie, la peste, parut à Lyon : les hôpitaux regorgeaient de malades; plus de 60 000 habitants, d'après Rubys, furent enlevés. Une députation fut envoyée à Notre-Dame du Puy, la peste s'arrêta.

Elle reparut en 1581. Trois députés partirent pour Lorette, et dès qu'ils eurent baisé au nom de la ville les murs de la Santa Casa, le fléau cessa.

Ce n'était pas fini. En 1628, et dès lors, avec quelques intermittences, pendant quinze ans, elle épouvanta la ville. Elle sembla décroître en 1640, mais c'était pour reparaître plus violente les années suivantes. Enfin, le 12 mars 1643, les consuls, interprètes du vœu général, s'engagèrent solennellement à monter à pied, tous les ans, le jour de la Nativité de Marie, à Notre-Dame de Fourvières « pour y ouïr la Sainte Messe et y faire leurs prières et dévotions et lui offrir en forme d'hommage et de reconnaissance la quantité de sept livres de cire blanche en cierges et flambeaux et un écu d'or au soleil, et c'est pour disposer ladite Vierge à recevoir en sa protection ladite ville de Lyon ».

Le fléau disparut aussitôt; et depuis lors il n'atteint plus jamais la cité.

Désormais, la piété des Lyonnais pour Notre-Dame de Fourvières est dans toute sa prospérité. En 1681, l'archevêque Camille de Neuville rétablit la confrérie de Fourvières anéantie par les protestants, et le pape Innocent XI l'enrichit de nombreuses indulgences.

Il devient nécessaire d'agrandir la chapelle. Tous les Ordres de la société concourent à l'ornementation de la nouvelle nef, et, en 1751, le cardinal de Tencin en fait la consécration solennelle.

FOURVIÈRES PENDANT LA RÉVOLUTION

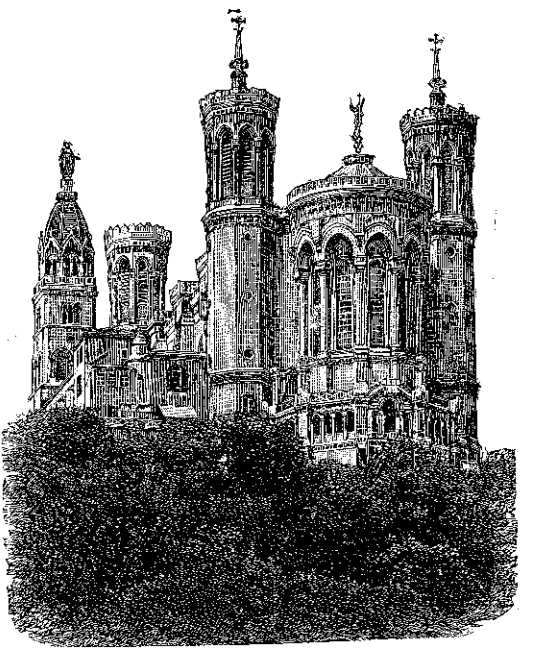
Dès que la Révolution eut décrété la nationalisation des biens du clergé, les émissaires du nouveau gouvernement se rendirent à Fourvières et firent l'inventaire des richesses de la chapelle : c'était le prélude du pillage.

Les chanoines refusèrent de prêter le serment à la constitution civile du clergé et ainsi de faire adhésion au schisme; ils furent remplacés par un prêtre assermenté. Cependant, un prêtre fidèle, M. Groboz, obtint du chapelain constitutionnel de continuer en cachette son ministère sacerdotal : il offrait chaque jour le Saint Sacrifice et entendait, derrière l'autel de saint Thomas, les confessions des fidèles.

Un jour qu'il achevait la célébration des Saints Mystères, deux commissaires entrent à l'église et demandent la clé du tabernacle pour se rendre compte, disent-ils, du poids du ciboire. M. Groboz reste atterré : le ciboire est rempli d'hosties

consacrées! N'écoutant que sa foi, il s'oppose à ce que le vase saint soit touché. Un des deux commissaires blasphème et ne veut rien entendre; son compagnon, bien que protestant, se laisse toucher. Le prêtre eut gain de cause; mais dès lors, le Saint Sacrifice ne fut plus célébré à Fourvières. Un chapelain intrus resta encore quelque temps gardien du sanctuaire, mais les fidèles avaient déserté le temple. Les armées de la Convention firent le siège de la ville, et, par un prodige du ciel, Fourvières fut épargnée, les boulets, la mitraille et l'incendie respectèrent le sanctuaire de Marie. Couthon lui-même, devenu maître de Lyon, oublia qu'il avait résolu de le détruire.

Plus tard, une femme acheta le sanctuaire, mais, imbue des idées de la Révolution, elle l'ouvrit aux prêtres jureurs. Pendant sept ans, ce régime étrange dura. Dès que le calme se rétablit, le cardinal Fesch, devenu archevêque de Lyon, fit fermer la chapelle et interrompit les profanations.



La nouvelle basilique de Notre-Dame de Fourvières

RÉCONCILIATION DE LA CHAPELLE — LE PAPE PIE VII

L'amour des catholiques lyonnais pour Notre-Dame de Fourvières n'était pas mort. Le sanctuaire était fermé; mais, à peu de distance, les abbés Caille avaient fondé une Providence : les fervents se réunissaient donc là, en attendant l'heureux jour de la réouverture de la chapelle.

L'archevêque ne se pressait pas; craignant des difficultés, il parlait de rattacher Fourvières tantôt à Saint-Jean, tantôt à Saint-Just. Pendant que l'on discutait ainsi, quatre Carmélites achetèrent la chapelle, espérant établir à côté un monastère de leur Ordre. Les abbés Caille s'émurent, prévinrent l'archevêque qui fit rompre le contrat. Une souscription fut ouverte et produisit le jour même 18 000 francs. Un jardinier, Pierre Joannon rapporta aussitôt l'antique statue de Notre-Dame qu'il avait cachée pendant la Terreur. Fourvières allait être rendue au culte catholique.

Quelques jours après, le pape Pie VII, revenant du sacre de Napoléon Ier, arrivait à Lyon. Il monta à Fourvières, réconcilia le sanctuaire, confirma les anciennes indulgences et offrit le Saint Sacrifice. Après la messe d'actions de grâces, le vieux Pape, assis sur un fauteuil, fut porté sur la terrasse de la Providence Caille d'où il bénit toute la ville au son des cloches et à la voix de 42 canons saluant en lui le vicaire de Jésus-Christ. C'était le 19 juin 1805. Quand Pie VII descendit de la montagne, l'enthousiasme des Lyonnais n'eut plus de bornes : les uns se précipitaient sur lui pour le voir de plus près, les autres baisaient le bord de sa soutane blanche, et le doux Pontife, attendri, ne pouvait se lasser de répéter : « Oh! que c'est beau! Il y a encore de la foi en France. Que Dieu bénisse ce peuple! »

LE CULTE DE NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES AU XIXe SIÈCLE

Durant ce siècle, l'amour des Lyonnais pour Notre-Dame n'a fait qu'augmenter. En présence d'un danger, c'est toujours vers Marie que la grande et chrétienne ville a tourné les yeux. Le choléra la menaçait en 1832 : plus de 10000 Lyonnais gravirent tous les jours une neuvaine durant, la colline de Fourvières; ils promirent d'élever une magnifique statue de la Vierge, et le terrible fléau resta aux portes de Lyon. En 1870, ce sont les Allemands qui s'apprêtent à envahir la ville : Mgr Ginouilhac se rend à Fourvières, et, en présence de tout son peuple, il fait vœu, si l'ennemi ne pénètre pas dans Lyon, de construire une magnifique église votive à la Reine de la cité.

La basilique est achevée; le 16 juin 1896, Mgr Coullié en a fait la consécration solennelle : il serait trop long de raconter ici ces fêtes. Bienheureuse es-tu, cité lyonnaise, d'avoir gardé aussi fidèlement le culte de la Vierge : c'est à Marie que tu dois ta prospérité!

SOURCES

Les pèlerinages de la Sainte Vierge en France, P. Drochon, A. A. Plon, Paris.

L'IMMACULÉE-CONCEPTION

HISTOIRE DE LA DÉFINITION DU DOGME

SOUVENIR DU CINQUANTENAIRE : 8 DÉCEMBRE 1854 — 8 DÉCEMBRE 1904

L'Immaculée-Conception.

Copie de la gravure offerte, le 8 décembre 1854, par S. S. le pape Pie IX, aux évêques réunis à Rome pour la solennité de la définition.

L'univers catholique se réjouit à l'occasion du cinquantenaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Pourrions-nous ne pas offrir notre humble hommage à la Reine de tous les Saints? (1)

Nous le ferons en retraçant ici les souvenirs glorieux de l'année 1854.

* * *

Le décret dogmatique, solennellement promulgué par Pie IX, le 8 décembre 1854, avait été, on peut le dire, préparé de longue date. Une tradition vivante et ininterrompue, affirmée par les Eglises orientale et occidentale, admise sans conteste jusqu'au XIe siècle, sortie victorieuse et plus forte des discussions qui suivirent, établissait la sainteté parfaite de Marie, la saluait *pleine de grâce*, et se plaisait à la proclamer Immaculée dès le premier instant de son existence, dès sa conception.

Pour la première fois, l'on parla d'une définition dogmatique au Concile de Bâle, en 1436. La pieuse croyance y eut pour défenseur un fils de saint François, Jean de Ségovie; pour contradic-

(1) Cette livraison ne fait pas double emploi avec *L'Immaculée Conception*, n° 148 de ces *Vies des Saints*, où la question est envisagée plus spécialement au point de vue doctrinal.

teur, un fils de saint Dominique, Jean de Torrecremata.

Comme deux siècles auparavant, lorsque le Franciscain Duns Scot, surnommé le « Docteur de Marie », avait réfuté de mémoire, en Sorbonne, deux cents objections contre l'Immaculée Conception, la défense fut triomphante, au point que les Pères du Concile rangèrent parmi les dogmes de foi la vérité en question.

Malheureusement, à cette heure, le Concile, en hostilité ouverte avec le Pape, avait perdu toute autorité. La Sorbonne s'y méprit et considéra le dogme comme défini. C'était aller trop vite. Toutefois, si l'acte du Concile dut être regardé comme non avenu, il n'en traduisait pas moins fidèlement la croyance contemporaine.

Depuis lors, et plus que jamais, le Saint-Siège favorisa ouvertement les tenants du privilège. Le pape Sixte IV, en 1476, approuvait un office et une messe en l'honneur de l'Immaculée Conception.

En 1546, le saint Concile de Trente, ayant à se prononcer sur l'universalité de la loi du péché originel, exclut formellement de son décret la bienheureuse Vierge, mais, fidèle à la règle qu'il s'était imposée de ne traiter que les points de doctrine attaqués par les hérétiques, il ne fit pas de l'Immaculée Conception l'objet d'une définition expresse.

Dans les siècles suivants, l'opposition de plus en plus affaiblie ne désarmait cependant pas tout à fait. On cite à ce propos une anecdote piquante.

Le cardinal Montalto avait, en 1613, bâti pour les Pères Franciscains de Frascati une belle église en l'honneur de l'Immaculée Conception, ornée, sur la façade, de cette inscription : « Je vous salue, Marie, conçue sans péché. » Les adversaires de la définition vinrent s'en plaindre à Paul V. Celui-ci, qui approuvait au fond l'initiative originale du cardinal de Montalto, leur répondit finement : « Adressez-vous au cardinal. Adressez-vous aux Pères. Il est à craindre qu'ils vous disent comme Pilate : « Ce que j'ai écrit, » je l'ai écrit. » Et ils n'y voudront rien changer. Mais voici ce que vous pouvez faire. Trouvez un pieux cardinal qui bâtisse vis-à-vis de l'église des PP. Franciscains un autre édifice en l'honneur de la Sainte Vierge, avec cette inscription en lettres au moins égales : « Je vous salue, ô Vierge, » conçue avec le péché originel. »

Les opposants sourirent. Il n'y avait pas à insister.

Sur ces entrefaites, les souverains d'Autriche et d'Espagne multipliaient leurs supplications auprès du Pape.

L'Espagne, parmi toutes les nations, se signale par son zèle infatigable à solliciter du Saint-Siège une définition. Le roi Philippe IV, entre autres, obtient d'Alexandre VII une Bulle célèbre dans laquelle le Pape précise en faveur du dogme le sens à attacher à la fête de l'Immaculée Conception établie par Sixte IV. On rapporte que tandis qu'il préparait la Bulle : *Sollicitudo omnium*, il avait, sur sa table de travail, tous les écrits de ses prédécesseurs sur la question; et lorsque des personnes de son entourage tentaient de le détourner de son projet, il montrait cet amas de documents et ajoutait : « *Vedete voi, li quel monte!* Voyez quelle montagne! Voilà ce que mes prédécesseurs ont écrit en faveur de l'Immaculée Conception. Voulez-vous que je sois le premier à prendre une mesure défavorable? »

Le moment n'était pas encore venu de faire à Marie, selon le poétique souhait de saint Léonard de Port-Maurice, « de la lune qu'elle foule le diadème de son Immaculée Conception ».

Après la tourmente révolutionnaire, le courant qui portait le monde catholique vers Marie, honorée dans son privilège insigne, semblait ne plus rencontrer d'obstacles. L'Eglise avait acquis la certitude que l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge est une vérité révélée de Dieu. Nul fidèle ne songeait plus à le contester. Les Ordres religieux, des diocèses nombreux avaient demandé et obtenu de nommer l'Immaculée Conception dans la préface de la messe; partout l'on ajoutait aux Litanies de Lorette l'invocation concédée tout d'abord à quelques diocèses : « Reine conçue sans péché, priez pour nous..... »

En l'espace de dix ans, Grégoire XVI et Pie IX recevaient plus de cinq cent trente suppliques instantes, réclamant une définition pure et simple.

Tant de prières émurent Pie IX. Il se déclara, dès les premiers jours de son pontificat, préoccupé de cette grave affaire.

Sans doute, il ressentait en lui cette inspiration de l'Esprit-Saint dont Sixte IV, Paul V et Alexandre VII n'avaient point reconnu le souffle. « Le Saint-Esprit, écrivait l'éloquent évêque de Tulle, Mgr Berteaud, descend selon sa sagesse, il a ses heures marquées. Quand le Souverain Pontife sentira au-dedans de lui-même les impressions divines; quand, après les jeûnes, les prières, les larmes et les saints sacrifices de l'Eglise, après ses propres et ardentes supplications, il entendra les commotions célestes, on pourra du moins aux lueurs d'une pieuse prudence conjecturer que le moment est venu; qu'il se mette à l'œuvre; il domine maintenant le temps, la nature, les vicissitudes de la terre. »

* * *

Donc, le 2 février 1849, de Gaëte son refuge et son lieu d'exil, Pie IX interrogeait l'univers catholique, en la personne des évêques, sur sa croyance à l'égard de l'Immaculée Conception. Il ne voulait que simplement constater l'assentiment unanime de l'Eglise; mais sa parole souleva des transports et des enthousiasmes. Sur environ sept cent cinquante cardinaux, archevêques ou évêques, vicaires apostoliques que l'Eglise compte dans son sein, plus de six cents répondirent au Saint-Père. Si l'on tient compte des difficultés de relations avec les nations lointaines, des messages égarés, des cas de maladie ou de mort, des vacances de siège, on peut conclure à la presque unanimité des adhésions.

Dans tous les pays, des théologiens et des docteurs dévouèrent leur plume à la gloire de Marie. En France, Dom Guéranger, abbé de Solesmes, rédigea en 1850 un remarquable mémoire qui servit beaucoup aux théologiens consulteurs. Ce travail, et bien d'autres d'une non moindre valeur, furent réunis aux réponses des prélats. Le tout forma dix gros volumes dont chaque évêque présent à Rome en 1854 reçut un exemplaire en hommage.

Les années 1852 et 1853 furent remplies par les travaux d'une commission présidée par le cardinal Fornari. Les théologiens éminents qui la composaient furent d'avis que le privilège réunissait toutes les conditions de définibilité.

Dès les premiers mois de 1854, on sut que l'illustre Pontife avait résolu de définir le mystère, et les cardinaux et les évêques étrangers arrivèrent à Rome, les uns — deux au moins par nation catholique — invités officiellement, beaucoup de leur propre initiative.

A la fin de novembre, ils étaient environ cent vingt. On leur soumit le texte de la Bulle. Ils en examinèrent les expressions en quatre séances mémorables dans lesquelles on vit régner parmi les prélats l'union la plus parfaite et la déférence la plus absolue envers le Pape.

LA SOLENNITÉ

Le 8 décembre 1854 vit se renouveler pour Marie le triomphe d'Ephèse, et le XIXe siècle donna au monde un spectacle digne des premiers temps de l'Eglise.

A 8 heures du matin, les évêques en ornements pontificaux vont attendre le Pape à la chapelle Sixtine. Le Saint-Père arrive, le cortège se forme au chant des Litanies des Saints et l'on descend par le grand escalier du palais dans la basilique vaticane. Déjà cinquante mille fidèles s'y pressent.

Parmi les prélats, on compte vingt évêques de France. Le saint et savant évêque du Mans, Mgr Bouvier, malade, presque mourant, s'est fait porter en chaise pour assister à la définition avant de prononcer son *Nunc dimittis* (1).

L'auguste assemblée vient se ranger derrière la Confession, face au trône pontifical, dressé comme de coutume au fond de l'immense abside.

Parmi les assistants au trône figure le vénérable archevêque de Paris, Mgr Sibour, qui tient le bougeoir durant la messe et pendant que le Saint-Père prononçait la définition.

Lorsque l'Evangile eut été chanté, suivant les rites, en grec et en latin, le doyen du Sacré-Collège, le cardinal Macchi, accompagné du doyen des archevêques et des évêques, de l'archevêque du rite grec, de l'archevêque du rite arménien, s'approche de la chaire de Saint-Pierre et conjure Sa Sainteté de combler de joie le ciel et la terre en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception.

Pie IX invoque l'Esprit-Saint; toute l'assemblée se jette à genoux et des milliers de voix font monter vers le ciel le chant du *Veni Creator*.

Alors, le Pontife, debout devant son trône, commence d'une voix forte, claire, distincte, au milieu du plus profond silence, la lecture de la Bulle de définition. Il évoque les secrets desseins de Dieu préparant, de toute éternité, une mère à son Fils, les louanges des Pères et des docteurs appelant tour à tour la Vierge Marie le lis parmi les épines, le paradis de délices où s'est plu le Fils de Dieu, le bois incorruptible que le ver du péché n'a point rongé, la fontaine scellée, le temple divin, la colombe pure.....

La parole du Pape tombe, suivant l'expression de l'évêque de Tulle, dans les espaces spirituels, où tout l'attend et l'aspire, comme une rosée sur des tiges impatientes.

Au moment où il va prononcer la formule de foi qui fixera à jamais la croyance des chrétiens, devant la grandeur de l'acte qu'il accomplit, une indicible émotion l'étreint, sa voix défaille un instant et ses yeux se remplissent de larmes, mais bientôt, dominant son trouble, il continue son discours au milieu d'un sentiment de joie universelle :

«..... Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine suivant laquelle la bienheureuse Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège singulier du Dieu tout-puissant, et en vue des mérites de Jésus-Christ sauveur du genre humain, préservée et exemptée de toute tache du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu et que, par conséquent, elle doit être tenue fermement et constamment par tous les fidèles. »

Une immense acclamation accueillit cette solennelle définition. Bientôt le Pape entonne le *Te Deum*. Les cloches du Vatican éveillent toutes celles de Rome. Les salves réitérées du fort Saint-Ange annoncent à la ville et à la campagne romaine la grande joie. Pour compléter le triomphe de Marie, le Pape se fait porter à la chapelle du Chapitre de Saint-Pierre et couronne, en présence des évêques et de la multitude, la Madone, d'un diadème d'or, orné de diamants.

Et la foule frémissante se répand sur la place Saint-Pierre, dans la grande lumière d'un soleil d'hiver romain, pendant que toutes les maisons s'ornent comme par enchantement.

Si cette journée était impressionnante pour l'univers catholique, elle était particulièrement glorieuse pour les fils de saint François qui, depuis leur fondation, avaient été les défenseurs attitrés du privilège de Marie. Quand le Pape se fut rendu à la chapelle *della Pietà* pour y déposer les ornements pontificaux, les Généraux des Mineurs Observantins et Conventuels lui offrirent, avec quelques paroles de gratitude, l'un, une branche de lis en argent; l'autre, une tige de rosier du même métal. Lis et roses symbolisaient l'amour et la pureté de Marie, belle comme la lune. « Le Pontife ému, dit Dom Guéranger, daigne accepter le don de la famille franciscaine, de qui l'on pouvait dire comme de l'étendard de notre héroïne française : « Qu'ayant été à la lutte, il » était juste qu'il fût aussi au triomphe. »

Le soir, Rome entière illumina. « Les feux de joie pétillaient au milieu des places publiques, raconte un journal du temps. Les images de la Vierge, en forme de transparent, resplendissaient au-dessus des églises, des palais, des hôtels d'étrangers. Les litanies étaient chantées dans de petits oratoires ouverts sur les rues. La coupole de Saint-Pierre, détachée avec ses mille feux sur le fond d'un ciel sombre, produisait un effet extraordinaire; de loin, c'était quelque chose de céleste; de près, c'était éblouissant et gigantesque. »

* * *

Telle fut à Rome cette journée du 8 décembre 1854, date célèbre dans les fastes de l'Eglise et de l'humanité. Pour en perpétuer le souvenir, Pie IX fit frapper « des prémices de l'or d'Australie » une médaille avec cette exergue : *Gloire de notre peuple*, et la distribua à chacun des cardinaux et évêques présents. Sur les murs de l'abside de Saint-Pierre, une longue inscription rappelle encore aujourd'hui ce grand fait et le nom des prélats présents.

Toutes les églises de Rome fêtèrent pendant quinze jours la gloire de Marie. A Saint-Louis des Français, l'église française de Rome, un triduum solennel jouit du privilège d'une indulgence plénière. Mgr Dupanloup y prêcha les trois jours.

Ces fêtes eurent leur prolongement dans le monde entier. Nos villes du Midi et de l'Ouest rivalisèrent d'enthousiasme. Lyon et Marseille se distinguèrent entre autres par la grandeur et la spontanéité de leurs manifestations. Presque partout les établissements publics prirent part à la joie commune. Beaucoup de diocèses attendirent que leur évêque fût revenu de Rome, et toute l'année les fêtes se succédèrent. La cérémonie

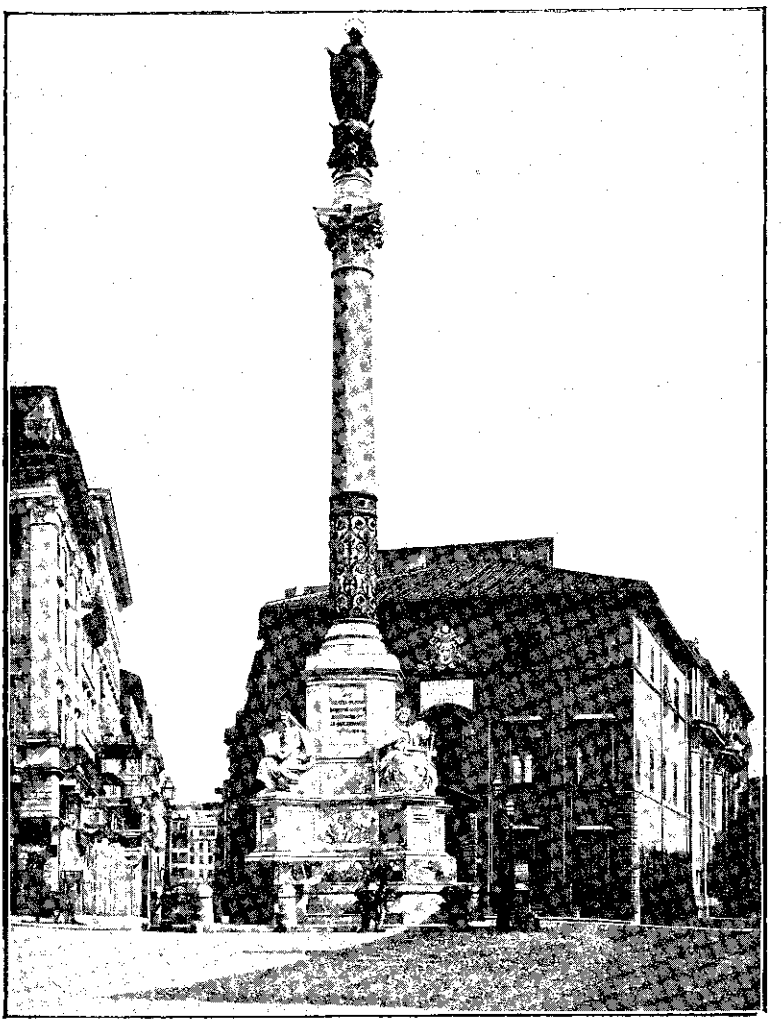
(1) Il expirait quelques jours plus tard, disant à son lit de mort : *Je crois en particulier et très fermement à l'Immaculée Conception de Marie, que le Saint-Siège vient de définir.*

n'eut lieu à Notre-Dame de Paris que le 17 février 1855. Elle fut grandiose. Huit évêques en rehaussaient l'éclat.

Les évêques publièrent des mandements émus où éclate surtout leur amour pour l'unité de l'Eglise et la chaire de Pierre.

A Naples, le roi annonça lui-même devant ses troupes rangées en bataille la définition du dogme et ordonna des salves d'artillerie.

L'Espagne, l'une des premières intéressées, puisque la définition couronnait ses instances de trois siècles, dut attendre deux ans que le gouvernement sectaire sous lequel elle gémissait fût tombé, pour célébrer avec toutes les démonstrations de sa joie le mystère de la patronne du royaume. L'écho de ces fêtes n'était pas encore éteint qu'en 1858 la Vierge manifestait combien elle était touchée de la gloire et des honneurs que lui rendait la terre. L'apparition de l'Immaculée Conception à Lourdes, le miracle continu



La colonne de l'Immaculée-Conception, sur la place d'Espagne, a Rome.

qui depuis cinquante ans s'est comme acclimaté sur les rives du Gave, semblent avoir été la réponse de la Sainte Vierge.

PRIÈRE A MARIE IMMACULÉE

composée par S. S. Pie X
à l'occasion du cinquantenaire.

300 jours d'indulgence.

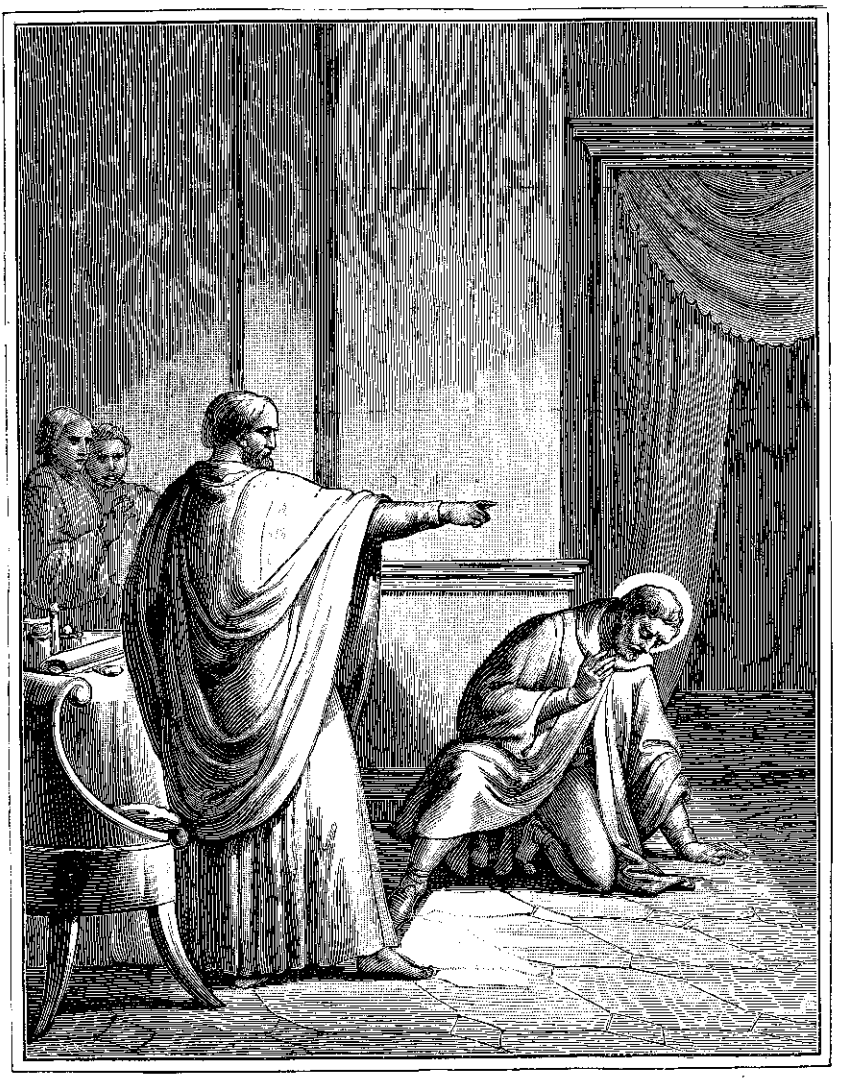
Vierge très sainte, qui avez plu au Seigneur et êtes devenue sa Mère, Vierge Immaculée dans votre corps, dans votre âme, dans votre foi et dans votre amour, en ce solennel Jubilé de la promulgation du dogme qui vous proclama, devant l'univers entier, conçue sans péché, regardez avec bienveillance les malheureux qui implorent votre puissante protection.

Le serpent infernal, contre lequel fut jetée la première malédiction, continue, hélas! à combattre et à tenter les pauvres fils d'Eve. Ah! vous, ô notre Mère bénie, notre Reine et notre Avocate, vous qui avez écrasé la tête de l'ennemi dès le premier instant de votre conception, accueillez nos prières et — nous vous en conjurons, unis à vous en un seul cœur — présentez-les devant le trône de Dieu, afin que nous ne nous laissions jamais prendre aux embûches qui nous sont tendues, mais que nous arrivions tous au port du salut et qu'au milieu de tant de périls l'Eglise et la société chrétienne chantent encore une fois l'hymne de la délivrance, de la victoire et de la paix. Ainsi soit-il!

SAINT AMÉ ET SAINT ROMARIC

Abbés († 627 — † 653).

Fêtes les 13 septembre et 8 décembre.



Romaric supporte sans se plaindre les mauvais traitements d'Aridius dont il est venu implorer la protection.

NAISSANCE — L'ERMITE D'AGAUNE

A la fin du VI^e^ et au commencement du VII^e^ siècle, l'abbaye de Luxeuil est comme un foyer radieux de civilisation chrétienne qui illumine les Gaules et la Germanie. De toutes parts, les âmes éprises de la santification viennent y chercher un abri contre les dangers du monde en même temps qu'une direction dans l'apostolat. De leur côté, les Pères de Luxeuil s'ingéniaient à attirer à eux pourles avoir en exemple, les personnages d'une sainteté et d'une austérité remarquables. Telle fut la cause de l'entrée de saint Amé à Luxeuil.

Il était né vers l'an 570, à Grenoble, et son père était un noble personnage du nom d'Héliodore. L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune était alors dans toute sa splendeur. Le roi saint Sigismond y avait réuni des colonies tirées de tous les monastères de ses Etats, afin que l'office divin, à chœurs

alternatifs, y fût chanté sans interruption, et il avait doté l'abbaye d'immenses possessions territoriales. On y comptait des moines venus des abbayes de Condat, de l'île Barbe à Lyon, etc. Un peu auparavant y était mort un autre Allobroge, saint Pragmace, et plusieurs des abbés d'Agaune, entre autres saint Achive, étaient de ce pays. On s'explique donc très naturellement qu'Héliodore ait confié l'éducation de son fils à cette célèbre abbaye.

Là Amé grandit en sciences et en vertus, là il professa la vie religieuse, mais il trouva bientôt que la discipline du monastère était trop douce; déjà la règle de Tarnate venait de céder la place à celle de saint Benoît, et bien que celle-ci fût alors dans toute la rigueur de sa primitive observance, l'âme ardente d'Amé souhaitait marcher encore à plus grands pas dans la voie de la pénitence et du renoncement.

Les religieux des abbayes bénédictines avaient alors l'habitude, pour imiter leur fondateur saint Benoît, qui s'était retiré à Subiaco, de chercher une grotte solitaire, soit pour y faire une retraite plus ou moins prolongée, soit même pour y vivre en ermites; de là, ils descendaient aux fêtes partager les cérémonies liturgiques de la communauté. Notre Saint profita de cette coutume et obtint de son abbé la permission de s'installer en ermite dans une caverne d'aspect sauvage et d'accès difficile qui dominait de très haut l'étroite vallée du Rhône. Près de cette grotte il défricha un petit champ pour y semer l'orge nécessaire à sa nourriture; le seul repas que prenait Amé était, en effet, composé d'un pain d'orge et de quelques noix. Ce pain lui durait trois jours, et le repas était supprimé les jours de jeûne.

Ce n'était pas d'ailleurs la seule mortification qu'eût à subir l'ermite; l'humidité de sa rocheuse demeure lui occasionna bientôt de graves douleurs rhumatismales et une sorte de déviation de la colonne vertébrale qui le faisait marcher tout penché sur le côté.

Le démon, de son côté, s'acharnait à persécuter le saint homme. Il lui apparaissait sous la forme d'un répugnant corbeau qui le tracassait de mille manières, et en particulier se plaisait à renverser à coups d'ailes le vase d'eau que le Saint allait chercher péniblement, à une assez grande distance, pour sa boisson.

LUXEUIL ET SA RÈGLE

Il y avait trois ans que saint Amé vivait ainsi dans la solitude, lorsque son abbaye reçut la visite d'un des plus célèbres moines de ce temps, saint Eustaise, disciple de saint Colomban et son successeur à la tête de l'abbaye de Luxeuil. Il revenait de Bobbio où il avait en vain, sur l'ordre du roi Clotaire II, cherché à décider saint Colomban, jadis exilé par Brunehaut, à revenir à Luxeuil. A l'abbaye d'Agaune, on lui parla du pieux ermite Amé; il voulut le voir : les deux saints eurent dans la grotte un précieux entretien. Amé apprit avec admiration qu'à Luxeuil on pratiquait une discipline dont la sévérité excessive charma son cœur. Le saint abbé eut donc peu de peine à le décider à le suivre; à cette époque, le vœu de stabilité n'existait pas, et un moine restait fidèle à ses vœux pourvu qu'il pratiquât la vie religieuse dans une abbaye quelconque. Amé n'eut donc pas de difficulté à suivre son attrait. Il quitta les gorges de la vallée du Rhône et se rendit à Luxeuil avec saint Eustaise.

Cette abbaye avait été fondée (586) par saint Colomban le Jeune, venu d'Irlande en Gaule (573) avec douze compagnons et qui s'était fixé dans le royaume de Bourgogne où il reçut un bon accueil du roi Gontran. Sa règle était beaucoup plus sévère que celle de saint Benoît. Colomban proscrit absolument le vin et la viande; ne permet qu'un repas, sur le soir; et prodigue le fouet, selon les mœurs du temps, aux violateurs de la règle, six à deux cents coups. « Que le moine, dit-il, vive dans le monastère sous la loi d'un seul et dans la compagnie de plusieurs pour apprendre de l'un l'humilité, des autres la patience. Qu'il ne fasse point ce qu'il veut.

Il doit manger ce qu'on lui commande, ne posséder qu'autant qu'il reçoit, obéir à qui lui déplaît. Il n'ira chercher son lit qu'épuisé de fatigue; il faut qu'il s'endorme en s'y rendant, qu'il en sorte avant d'avoir achevé son sommeil.

S'il a souffert une injure, qu'il se taise; qu'il craigne son supérieur comme Dieu et qu'il l'aime comme un père. Il ne jugera pas la décision des plus anciens : son devoir est d'obéir et d'accomplir les commandements, selon cette parole de Moïse : « Ecoute, Israël, et tais-toi. » Comme il faut toujours avancer, il faut toujours prier, toujours travailler, étudier toujours (1).

Tels sont les principaux caractères de la règle sous laquelle Amé allait vivre désormais.

Luxeuil, du temps de saint Eustaise, fut une pépinière d'évêques et de saints, le monastère le plus renommé des Gaules pour ses études et la ferveur de ses six cents religieux.

MISSIONS D'AMÉ EN AUSTRASIE

En entrant dans l'abbaye de Luxeuil, saint Amé renchérit encore sur cette règle, la plus sévère dont l'histoire ecclésiastique fasse mention. Il parut un saint au milieu de cette pléiade de personnages illustres qui allaient sortir de l'abbaye pour révolutionner le monde.

Le Concile de Bonneuil-sur-Marne, en l'an 616, avait, en effet, prié les Pères de Luxeuil de coopérer à l'œuvre d'évangélisation des infidèles qui existaient encore dans les Gaules, à la suite des invasions barbares. Saint Eustaise, accompagné de saint Aile, avait prêché aux Warasques, sur les bords du Doubs; puis chez les Boïens, dans le pays qui correspond à la Bavière actuelle, et enfin dans l'Austrasie où il passa en revenant à Luxeuil, rappelé par des difficultés intérieures sur lesquelles nous reviendrons bientôt.

La sainteté admirable d'Amé lui avait fait confier la charge de prédicateur dans une partie de l'Austrasie; il s'en acquitta avec des fruits mer-

(1) MARION. *Histoire de l'Eglise*, t. II.

veilleux, en particulier dans la région de Metz. C'est alors qu'il rencontra saint Romaric, qui allait s'associer à sa vie et qui devait le suivre dans la gloire.

VOCATION DE ROMARIC

Romaric était un grand seigneur austrasien distingué par ses vertus. Il avait vécu saintement dans le mariage et était demeuré veuf avec trois filles. Or, une guerre acharnée ayant éclaté entre Théodebert, roi d'Austrasie, et son frère Théoderic, roi de Bourgogne, le premier fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort. Dans ces tristes conjonctures, Romaric fut exilé et privé de tous ses biens. On raconte que, se trouvant dans la plus noire misère, il alla trouver Aridius, qui jouissait d'une haute situation à la cour du roi Théodoric et avait une grande influence sur la reine Brunehilde; il le pria humblement d'user de son pouvoir pour le faire rentrer en possession de ses biens, mais Aridius, après l'avoir accablé de reproches, s'emporta au point de lui donner un coup de pied et le chassa de sa présence. C'était la suprême offense qu'on pût faire à un prince franc. Romaric, loin d'en tirer vengeance, entra dans une église dédiée à saint Martin; repassant dans son esprit les outrages faits à Jésus-Christ durant sa Passion, il offrit cet affront pour l'expiation de ses péchés. Plus tard, la victoire de Clotaire II sur Thierry lui avait rendu sa condition première. Il voulut alors se montrer généreux dans le pardon qu'il accorda à ses ennemis vaincus. Ce grand seigneur avait été enthousiasmé par la sainteté et l'éloquence d'Amé. Il renonça à ses biens, donna la liberté à tous ses esclaves, et, suivi d'un certain nombre d'entre eux qui voulaient partager sa nouvelle vie, il entra à Luxeuil.

LA CHUTE — LE REPENTIR

C'est alors que Dieu permit que Amé et Romaric cédassent à une tentation douloureuse au milieu des difficultés du gouvernement de l'abbé saint Eustaise. Il y avait, en effet, alors à Luxeuil un moine qui semait le trouble et la division parmi les frères. Ancien notaire du roi Thierry II, Agrestin était entré à Luxeuil après avoir distribué tous ses biens aux pauvres. Il fut profondément humilié de voir partir, sans être de leur nombre, les missionnaires qu'Eustaise envoyait aux infidèles. Profitant de la liberté qu'on avait alors de changer de monastère, il quitta Luxeuil et se rendit en Italie. A Aquilée, où il séjourna quelque temps, il tomba dans l'hérésie des *Trois Chapitres,* et revint à Luxeuil pour y prêcher son erreur. Ayant trouvé quelques partisans dans la région, il éleva de vives plaintes contre l'extrême sévérité de la règle. Le roi Clotaire convoqua un Concile à Mâcon pour terminer promptement ce pénible différend. Condamné, Agrestin ne se soumit qu'en apparence et périt misérablement dans l'année.

Amé et Romaric, sans avoir expressément versé dans l'hérésie, furent au nombre des amis d'Agrestin. Rien ne prouve qu'ils aient versé dans ses erreurs, mais ils furent au moins faibles à son égard. Eustaise les en reprit vivement; ce fut la cause de leur sortie de Luxeuil. Mais, bien loin d'imiter Agrestin dans ses déportements, ils se retirèrent dans le domaine d'Habendi, seule terre que Romaric eût conservée au pied des Vosges. Telle fut l'origine de Remiremont.

Dieu avait permis la chute de ses saints pour donner une leçon vivante d'humilité et de discipline religieuse, mais aussi pour procurer à ses prêtres l'exemple du plus sérieux et du plus salutaire repentir. Leur chute causa leur grandeur. A peine Agrestin eut-il été condamné qu'ils firent la plus entière soumission. Nous verrons les pénitences extraordinaires par lesquelles Amé résolut d'expier sa faute, et comment il voulut, pour s'humilier jusqu'au bout, que dans l'inscription de son tombeau on signalât son titre de « pénitent ».

LA MORT DE SAINT AMÉ

Amé établit à Habendi sa demeure dans une grotte si basse qu'à peine pouvait-il y pénétrer. Il y vivait de pain et d'eau et recevait du monastère voisin les aliments qu'on lui descendait avec une corde. Il avait donc repris la vie qu'il menait jadis dans sa caverne d'Agaune, ne sortant que le dimanche pour prêcher aux religieux qui s'étaient groupés sous la direction de Romaric.

La dernière année, malgré ses vives douleurs rhumatismales, il la passa couché sur un lit de cendre, ne voulant pas permettre qu'on apportât le moindre soulagement aux souffrances qu'il eût appelées, comme un autre saint, « les miséricordes du Seigneur ».

Enfin, le 13 septembre, l'an 627 selon Mabillon, l'an 625 selon les Bollandistes, dont l'opinion est moins généralement reçue, âgé d'environ soixante et onze ans, il expira après avoir fait une formelle profession de la foi catholique. Il voulut qu'on l'inhumât à la porte de l'église du monastère, et composa lui-même pour son tombeau l'inscription dans laquelle il rappelait, en termes d'une humilité touchante, sa faute et son repentir.

FONDATION DE REMIREMONT — MORT DE SAINT ROMARIC

Les circonstances avaient amené Romaric à fonder aussi un monastère de femmes : deux de ses filles avaient voulu embrasser la vie religieuse. Telle fut l'origine de la fameuse abbaye qui, de son nom *Romarici montis,* a pris le nom de *Remiremont*. La première abbesse, Mactefelda, en français Mafflée, est honorée comme sainte. L'abbaye reçut bientôt une jeune pensionnaire entrée dans les circonstances les plus curieuses. La troisième fille de Romaric, Asselberge, mariée à un riche seigneur franc, Bethilinus, voyait d'un mauvais œil les saintes prodigalités de son père. Elle crut l'en détourner en lui envoyant sa petite-fille Gébétrude. Le diable n'y trouva pas son compte. Romaric reçut l'enfant avec tendresse; il la confia à ses deux saintes tantes qui lui servirent de mère, et la douce enfant, qui succéda plus tard à Mafflée, est honorée elle aussi comme sainte.

Asselberge ayant eu un fils, du nom d'Adelphe, pensa qu'elle serait plus heureuse en exploitant l'amour naturel à la race franque pour la descendance mâle. Elle l'envoya donc également à Romaric; celui-ci l'accueillit avec joie, le fit élever par son ami saint Arnould, évêque de Metz, qui venait de se retirer dans la solitude, et plus tard Adelphe, succédant à son grand-père dans la charge abbatiale, partagea aussi sa gloire.

Romaric parvint à un âge fort avancé, édifiant ses religieux par la plus sainte pénitence. En 643, nous le voyons aller recevoir le dernier soupir de son ami saint Arnould. Il ne néglige pas, d'ailleurs, d'employer pour le bien la haute influence que ses dignités passées lui ont laissée à la cour. C'est ainsi que nous le voyons défendre le roi légitime Dagobert II et faire de publics reproches de son usurpation au maire du palais Grimoald.

Ce voyage fut le dernier; à son retour, saisi d'une violente fièvre, le Saint comprit que la mort approchait. Il s'y prépara doucement, reçut le saint Viatique et expira aussitôt après, le 8 décembre 653.

Son petit-fils et sa petite-fille, à la tête des deux monastères, rivalisaient de zèle pour continuer son œuvre. On ignore la date exacte de la mort de Gébétrude; Adelphe mourut le 11 septembre, aux environs de l'an 670. Ils furent inhumés auprès de leur grand-père, qui déjà avait pris sa place auprès de son père spirituel, saint Amé.

LE CULTE

Les quatre saints furent honorés dès l'époque même : Amé le 10 septembre, Romaric le 8 décembre, Adelphe le 4 décembre, Gébétrude le 7 novembre. Le 20 août, vers l'an 910, leurs précieux restes furent transportés, par les soins de Drogon, évêque de Toul, dans un autre monastère édifié au pied de la montagne, de l'autre côté de la rivière.

Cent cinquante ans plus tard, le 13 novembre 1051, le grand pape saint Léon IX, plein d'admiration pour ses quatre illustres compatriotes, faisait dresser par son ami, le bienheureux Hugues le Grand, archevêque de Besançon, un acte officiel constatant les vertus et les miracles des saints Amé, Romaric, Adelphe et Gébétrude. Leurs reliques furent reconnues par l'archevêque, placées dans une châsse et exposées sur un autel que le Pape tint à consacrer lui-même. Ce fut là comme leur canonisation officielle.

Les précieux restes reconnus en 1051 étaient-ils déjà mélangés entre eux? Le furent-ils plus tard, soit à l'époque du protestantisme, soit lors de la Révolution? Toujours est-il que le XIX^e^ siècle les trouva confondus dans la même châsse. La piété du grand cardinal Caverot, alors évêque de Saint-Dié et par conséquent Ordinaire de Remiremont, ne put s'accommoder de cette situation. Des médecins habiles vinrent à son aide. Les procédés par lesquels ils parvinrent au but doivent être rapportés; ils montreront avec quel soin l'Eglise s'assure de l'identité des reliques qu'elle expose à la vénération des fidèles; et, en même temps, ils apprendront qu'il est possible, dans bien des cas où on le néglige par découragement, de distinguer les reliques mélangées, soit entre elles, soit avec des ossements profanes.

RECONNAISSANCE DES RELIQUES DES QUATRE SAINTS

On se souvient que saint Amé, perclus, marchait penché sur le côté; deux vertèbres étaient anormalement soudées, indiquant la déviation de la colonne vertébrale; on reconstitua progressivement tout le squelette. La taille élevée que les chroniqueurs donnaient à saint Romaric fut reconnue à son très grand ossement de la jambe; on parvint ainsi à reconstituer méthodiquement le squelette. On opéra de même pour celui de sainte Gébétrude. Enfin, le corps de saint Adelphe demeura seul, isolé des trois autres.

Ce travail, conçu et exécuté avec la méthode la plus sûre et le soin le plus intelligent, fait grand honneur aux médecins qui en furent les auteurs. Non seulement il a permis de vénérer séparément chacun des quatre grands saints de Remiremont, mais encore on a pu ainsi reconnaître la parfaite exactitude des assertions de leurs biographes contemporains en tout ce qui regardait leur portrait physique. Or, comme pour la bonne foi d'un historien on est souvent réduit à conclure du particulier au général, l'argument avait une réelle valeur pour soutenir le récit des vieux biographes de nos Saints.

LES CARACTÉRISTIQUES DES DEUX SAINTS

Saint Amé est représenté sous la figure d'un solitaire, c'est-à-dire qu'il porte une longue barbe; à ses pieds un corbeau, l'air farouche, agite les ailes. Parfois aussi l'oiseau satanique est représenté emportant un pain ou renversant une cruche. Nous avons vu que ce détail iconographique se rapportait à un trait des persécutions dont le démon assaillit le saint ermite alors qu'il habitait sa grotte de la vallée du Rhône.

Saint Romaric foule aux pieds la crosse et le sceptre; il est représenté rasé, avec la tonsure à l'irlandaise, c'est-à-dire sur le haut de la tête, ainsi que les premiers Luxoviens la portaient, à l'exemple de leur père saint Colomban, se conformant à la traditionnelle tonsure de saint Pierre. Il foule le sceptre pour indiquer qu'il a renoncé à la puissance et aux honneurs du monde; il foule aux pieds une crosse pour rappeler que son humilité l'a maintenu sous l'autorité de saint Amé, lorsqu'il est venu avec lui s'établir dans son propre domaine d'Habendi. Enfin, il tient en mains un chapelet, ou plutôt une chaîne de grains, ancien patenôtrier, c'est-à-dire chapelet primitif destiné à compter les *Pater* et les *Ave*. Cet instrument de prière est sans doute là pour rappeler que la prière obtient le pardon des plus grandes fautes.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, Boll. — P. A. PIDOUX, *Vie des Saints de Franche-Comté*, Lons-le-Saunier, Gex et Gray, 1908, t. II. — MABILLON, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*.

A. P.

SAINTE VALÉRIE

VIERGE ET MARTYRE A LIMOGES

Fête le 9 décembre.

Sainte Valérie, noble vierge de Limoges, se laisse volontiers trancher la tête pour l'amour de Jésus-Christ; — pendant que son âme s'envole vers le ciel, son corps se relève miraculeusement et prend sa tête entre ses mains; — il la porte à saint Martial, — et s'étend comme une douce victime au pied de l'autel.

Valérie, fille spirituelle de saint Martial, naquit à Limoges dont elle fut la première vierge et la première martyre, la première gloire chrétienne.

Sa famille était païenne. Son père, Léocadius, était proconsul de Limoges sous le règne de Tibère. Valérie était encore jeune quand elle perdit son père

bien-aimé; le vide que cette mort fit dans la famille était irréparable. La mère et la fille se retirèrent dans un château qui s'élevait aux portes de la ville; et, ne gardant que peu de relations avec le monde, elles se rendirent chères à leurs voisins qu'elles aidaient de leurs généreuses libéralités.

Un jour, trois étrangers arrivèrent à Limoges. Dès le lendemain, le plus vénérable d'entre eux se rend sur la place publique de Limoges et prêche ouvertement la ruine des faux dieux et le règne du divin Crucifié qui peut seul sauver le monde. La main du témoin du Christ sème des miracles, les païens en foule demandent le baptême. Martial, (tel était le nom de l'apôtre que saint Pierre envoyait à l'Aquitaine), se dirige ensuite vers le château de Suzanne, mère de notre Sainte. Il vient d'apprendre qu'il y a là un pauvre frénétique qui se livre aux plus violents accès de rage et qu'on est obligé de lier avec de fortes chaînes. Suzanne, qui a eu connaissance des prodiges opérés par Martial, lui demande la guérison de cet infortuné: « Si vous croyez, répond Martial, vous verrez la gloire de Dieu », et, à l'instant, il fait le signe de la croix sur le front du frénétique, ses chaînes tombent, il est guéri.

Emerveillées de la puissance de ce signe mystérieux, Suzanne et Valérie pressent de questions le bienheureux Martial qui leur découvre les mystères de notre foi et leur développe les ravissantes beautés de la morale évangélique. Touchées de la grâce, elles demandent le baptême. Six cents serviteurs embrassent aussi la foi de Jésus et reçoivent le caractère du chrétien.

PROGRÈS DE VALÉRIE; ELLE FAIT VŒU DE VIRGINITÉ ET DE PAUVRETÉ

Peu de temps après avoir été régénérée dans les eaux du baptême, Suzanne passa à une vie meilleure. Cette épreuve émut profondément Valérie, mais sans l'abattre.

Sa maison était devenue l'asile de saint Martial. Là se réunissaient en foule les habitants de Limoges et des environs; les uns venaient demander à l'illustre apôtre la guérison de leurs maladies, les autres écouter l'enseignement des vérités chrétiennes. Valérie en profitait pour se faire l'humble servante de ces étrangers et surtout des pauvres. Elle ne craignait pas de leur rendre les services les plus humbles et les plus abjects aux yeux du monde. On la voyait enfin assister assidûment aux prédications de saint Martial. Sa soif d'entendre la parole de Dieu n'était pas encore satisfaite. Elle lui demandait des entretiens particuliers où elle pût savourer à l'aise les douceurs des conseils évangéliques. Aussi quelle ardeur pour l'oraison. Elle y passait des journées entières.

On conçoit qu'un cœur si aimant devait appartenir tout entier au divin Epoux des âmes. Sous l'influence de plus en plus croissante de la grâce, elle comprit la vanité des plaisirs et des richesses de ce monde. Fille d'un ancien proconsul, tout le monde la considérait comme la fiancée naturellement désigné du nouveau gouverneur de Limoges. Foulant aux pieds les rêves d'un avenir magnifique, elle va trouver saint Martial, se jette à ses pieds, et prononce devant lui le vœu de virginité.

A quelque temps de là, le bienheureux Martial expliquait aux fidèles assemblés ces paroles de Notre-Seigneur. « *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donnes-en le prix aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; viens ensuite et suis-moi.* » Valérie se sentit pénétrée jusqu'au fond de l'âme, et tout embrasée d'amour pour son divin Epoux, elle voulut marcher vers cette haute perfection. Aussitôt, elle distribue aux pauvres tout ce qui lui restait de précieux, ses diamants, son or, son argent, ses riches vêtements, et se dépouille pour jamais des vastes domaines dont elle donnait depuis longtemps les revenus au bienheureux apôtre, pour subvenir aux besoins de l'Eglise et à l'entretien d'utiles institutions.

L'HEURE DU COMBAT

A cette nouvelle, Julius Silanus, le nouveau proconsul de Limoges, qui espérait la main de Valérie, fut saisi d'indignation et de dépit.

Il voulut dissimuler pourtant, et ordonna d'appeler la jeune patricienne.

Valérie parut, mais avec un maintien plein de gravité et de modestie. Elle se mit à ses genoux et attendit humblement qu'il lui plut de l'interroger.

« Est-il vrai, s'écria Silanus, que vous avez donné votre foi à un autre époux qu'à moi? Quel est l'audacieux qui a osé se faire mon rival?

— Je m'estimerais la plus malheureuse des créatures, répondit la vierge, si jamais j'avais eu la pensée de vous préférer n'importe quel mortel. Mais il est un autre époux qui a gagné mon cœur, Jésus-Christ le souverain du ciel et de la terre. Ah! loin de vous croire offensé par mon vœu de virginité, vous devriez vous en tenir pour très honoré, puisque je ne mets au-dessus de vous dans mon estime que le Créateur du ciel et de la terre, le Rédempteur des hommes, mort sur la Croix, pour les faire régner avec lui dans le ciel. C'est à l'apôtre de ces contrées, au bienheureux Martial, disciple de Jésus-Christ, que je suis redevable de cet honneur. Comme moi, soyez docile à sa voix, reconnaissez le vrai Dieu, devenez chrétien, soyons vierges tous les deux, et nous demeurerons éternellement unis dans les liens de la céleste dilection. »

CONDAMNATION A MORT

Autant de paroles, autant de traits qui irritaient la rage brutale du tyran. Le ton calme et résolu que la vierge avait mis dans sa réponse acheva de convaincre Silanus qu'il n'avait rien à espérer. Aussi prononça-t-il contre Valérie la sentence de mort.

Notre Sainte marcha au lieu du supplice le sourire sur les lèvres : « Quelle erreur, est la vôtre, dit-elle

au décurion qui la conduisait; insensé, vous croyez me mener à la mort, et je cours à la vie. »

Enfin, elle arrive au lieu de l'exécution. Elevant alors ses mains vers le Ciel : « Mon Sauveur Jésus, s'écria-t-elle, mon Seigneur et mon Maître, vous avez daigné m'appeler à la connaissance de votre Saint Nom; et votre serviteur, le bienheureux Martial, m'a révélé les desseins miséricordieux de votre tendresse sur moi, votre indigne servante. En retour, j'ai méprisé les alliances de la terre, et je me suis unie à vous par le lien sacré et irrévocable de la virginité. C'est donc parce que je ne veux pas d'autre époux que vous, que je vais mourir. Envoyez à mon secours les Anges du ciel pour me défendre contre les dangereuses entreprises du démon, et faites que je vous sois éternellement unie dans la sainte Jérusalem. »

Comme elle achevait de prier, on entendit une voix d'en haut lui répondre : « Ne crains rien, Valérie, les Anges te contemplent avec ravissement, ils envient ton bonheur, et ils s'apprêtent à te recevoir dans les splendeurs éternelles de Sion. »

Une lumière céleste illumina le front de la vierge : « Mon Dieu, mon Père, ajouta-t-elle, je remets mon âme entre vos mains. »

Elle inclina la tête sous le fer du bourreau qui la lui trancha d'un seul coup (9 décembre 46).

Les spectateurs furent témoins de deux miracles remarquables qui accompagnèrent cette mort. Ils virent l'âme de la Sainte s'élancer vers le ciel, toute éblouissante de lumière, comme le soleil, au milieu des suaves mélodies des esprits angéliques. On vit le corps de la bienheureuse martyre se lever de terre, prendre sa tête dans ses mains, entrer dans la basilique, s'approcher de l'autel où saint Martial offrait encore le saint Sacrifice pour sa chère Valérie, déposer sa tête à ses pieds, et s'étendre enfin sur le parvis sacré.

SAINTE LÉOCADIE DE TOLÈDE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 9 décembre.

Léocadie, jeune vierge de Tolède, était l'édification de ses concitoyens, quand un séide du farouche Maximien Hercule, Dacien, arriva dans cette ville. Modèle d'innocence dans un milieu corrompu et corrupteur, les païens la dénoncèrent au bourreau impérial comme une des plus ferventes chrétiennes. C'était un crime impardonnable. Dacien la fait comparaître devant son tribunal, et lui reproche de s'attacher à une religion qui n'avait rien que de bas et de dégradant pour une jeune fille de sa condition. Léocadie était de race noble.

L'épouse du Christ comprenait la grandeur de l'humilité chrétienne, et savait qu'en s'humiliant, l'homme ne fait que reconnaître le néant de son être devant l'immensité de l'Etre divin, elle répondit au proconsul que ses plus grandes délices étaient de servir Dieu et Jésus-Christ son divin Fils. Elle déclara d'une voix claire et ferme que rien ne pourrait lui arracher un mot d'apostasie, ni les tourments les plus cruels, ni la mort la plus ignominieuse.

Une réponse si courageuse ne pouvait qu'irriter un tyran aussi cruel qu'impie. Il ordonne de fouetter en sa présence la jeune et noble chrétienne, comme une misérable esclave, jusqu'à ce que son corps fût rouge de sang. Enfin, il commande qu'on mène la victime dans un cachot en attendant qu'il puisse lui préparer des châtiments plus terribles encore.

Léocadie marche à la prison, le visage calme et souriant. Aux chrétiens qui pleurent sur son triste sort elle dit : « Réjouissez-vous plutôt de la grâce que Dieu me fait de souffrir pour mon Seigneur et mon époux. »

Dacien avait envoyé des lieutenants dans les autres villes de l'Espagne, comme autant de ministres des vengeances païennes de l'empereur. La persécution contre quiconque aimait Jésus-Christ, organisée avec une habileté infernale, sévissait partout avec fureur. Calpurnien, un de ces bourreaux aux gages de Dacien, faisait alors endurer à sainte Eulalie de Mérida, un des plus cruels martyres qu'enregistre l'histoire. Le bruit s'en répandit jusqu'à Tolède et perça même les murs épais de la prison de notre Sainte. Au récit des cruautés barbares que l'on exerçait contre les serviteurs de Dieu, la vie lui devint tellement à charge, qu'elle pria son céleste époux de l'appeler à lui. Sa prière fut entendue. Plongée dans une oraison extatique, elle rendit sa belle âme en baisant tendrement une croix qu'elle venait de graver avec le doigt sur une pierre dure. (9 décembre 303).

CULTE ET RELIQUES

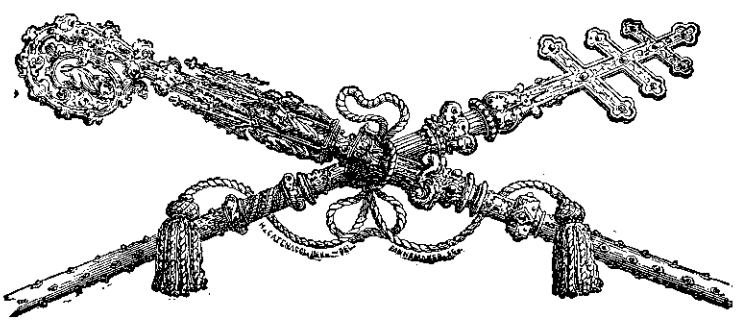
Les païens jetèrent le corps de sainte Léocadie par dessus les remparts de Tolède pour en faire la proie des chiens et des corbeaux. Mais les chrétiens l'ensevelirent avec honneur en un lieu assez rapproché de la cité. Tolède vit s'élever dans son sein trois églises en l'honneur de l'illustre vierge, l'une sur son tombeau, une autre au lieu de sa prison, la

troisième sur l'emplacement de sa maison paternelle.

Il arriva au VII[e] siècle, dans l'église où son corps reposait, un miracle remarquable. Le roi Ressesvinde, accompagné des seigneurs de sa cour, était venu assister à la fête anniversaire du jour où Léocadie avait cueilli la palme du martyre. Saint Ildefonse, alors archevêque de Tolède, était en prières devant le sépulcre de la Sainte. Tout à coup, la tombe s'entr'ouvre et Léocadie apparaît aux yeux de tous : « O Ildefonse, s'écria-t-elle, la gloire de Notre-Dame a été maintenue par toi. » (On connaît les luttes du pieux archevêque de Tolède, pour défendre la virginité de Marie contre les blasphèmes d'impurs hérétiques). Dominant son émotion : « O noble vierge, repartit Ildefonse, ô vierge digne de régner avec Dieu, qu'elle est heureuse cette ville où vous êtes née, et que vous avez consacrée par votre présence. Bénissez-la du haut des cieux et intercédez pour vos compatriotes et le roi qui solennisent si dévotement votre fête. » La tradition ajoute, qu'avant de rentrer au tombeau, la vierge permit au bienheureux Ildefonse de couper un bout du voile dont elle était couverte. Cette relique est encore gardée dans la sacristie de Tolède.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE LÉOCADIE

Le corps de sainte Léocadie demeura à Tolède jusqu'au IX[e] siècle. Quand les Maures eurent envahi l'Espagne, on le transporta hors de cette ville, pour le soustraire aux profanations des infidèles. Une partie des reliques fut transférée au monastère de Saint-Ghislain, près de Mons. Sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne et des Pays-Bas, on rapporta à Tolède cette première portion des reliques. Le roi, le prince Philippe son fils, l'infante Isabelle vinrent assister à la fête et voulurent porter sur leurs épaules royales les précieux restes de la vierge martyre (1589). L'autre partie du corps de Léocadie, transférée d'abord au monastère de Saint-Médard de Soissons, puis à Vic-sur-Aisne, se trouve dans l'église de Haramont depuis la révolution.



LA BIENHEUREUSE CLAIRE-ISABELLE FORNARI,

CLARISSE

Fête le 9 décembre.

Portrait authentique de la Bienheureuse Claire-Isabelle Fornari.
(Publié à Rome dix ans après sa mort.)

UNE PETITE SAINTE QUI NE VEUT POINT L'ÊTRE

Claire-Isabelle Fornari naquit à Rome, le 25 juin 1697, sur la paroisse Saint-Marcel, et reçut au baptême les noms d'Anna-Félicie. Son père, François Fornari, et sa mère, Angèle Benenata, lui vouèrent une affection spéciale, et veillèrent à son éducation avec un soin particulier, car ils avaient remarqué en cette jeune enfant une sagesse et une maturité au-dessus de son âge. Anna-Félicie, en effet, semblait n'avoir aucun attrait pour les amusements et les riens auxquels les enfants attachent d'ordinaire un si grand prix; elle recherchait la solitude, laissait à ses sœurs les vêtements plus somptueux pour se revêtir d'habits plus simples et d'une étoffe plus commune; elle avait horreur des parties de plaisir et des fêtes mondaines, et, quand ses parents la contraignaient d'y assister, la pauvre enfant en souffrait et avait coutume de dire : *Tout finit, et*

que gagne-t-on à toutes ces choses du monde (1)?

D'aussi sages paroles dans la bouche d'une enfant étonneront peut-être : mais il faut se rappeler que Dieu prépare souvent ses saints de loin et les prévient de grâces au seuil même de leur vie, afin de montrer que toute sainteté vient de lui. Il en fut ainsi pour Anna-Félicie. Son bonheur était de visiter les églises, d'entendre parler de Dieu, d'honorer les saints et de s'adonner aux exercices de piété. Elle n'avait point dix ans, et déjà, comprenant la nécessité de la mortification, elle flagellait en secret son petit corps innocent, comme elle le déclara elle-même plus tard par obéissance à son confesseur. Loin de rechercher l'estime et la louange des hommes, elle disait à sa mère : *Je veux bien servir Dieu de tout mon cœur, mais je ne veux pas être sainte,* car elle s'imaginait, dans sa naïveté enfantine, que la sainteté était inséparable des dons extraordinaires et extérieurs, et en cela elle se trompait : servir Dieu de tout son cœur avec persévérance, c'est être saint, et le miracle en lui-même n'ajoute rien à cette sainteté substantielle.

A l'âge de cinq ans, la vue d'un pauvre lui arrachait des larmes, et elle n'avait de repos qu'on eût soulagé sa misère. Elle-même donnait aux indigents tout ce qui tombait sous sa main, et plusieurs fois, au témoignage de sa sœur Germaine, ayant rencontré sur le chemin des pauvres nu-pieds, elle en fut si touchée qu'elle ôta ses petits souliers pour les leur donner. Ces actes de charité lui attiraient les railleries de ses sœurs et les reproches de ses parents, mais ces derniers, tout en simulant le mécontentement, admiraient en secret des vertus précoces qui présageaient déjà, dans cette jeune enfant, des prodiges de grâce et de sainteté.

PREMIÈRE COMMUNION — ENTRÉE AU MONASTÈRE

Douze ans sonnèrent, et Anna-Félicie fut conduite au monastère de l'Enfant-Jésus pour s'y préparer au grand acte de la Première Communion. Quelques jours après, elle s'approchait de la Sainte Table avec une ferveur angélique, puis retournait chez ses parents. Jésus, le divin Epoux des vierges, en venant habiter cette âme, lui avait fait entendre qu'il la voulait toute à Lui; Anna-Félicie déclara à sa famille que son unique désir était de revêtir l'habit religieux dans un monastère hors de Rome.

Cette déclaration fut accueillie comme elle devait l'être par des parents chrétiens, ils considérèrent l'appel de Dieu comme une bénédiction et se disposèrent à seconder de tout leur pouvoir la vocation de leur fille. A Todi se trouvait un monastère de Clarisses; il fut résolu qu'Anna-Félicie y serait conduite pour y achever son éducation, car elle n'avait encore que treize ans, L'occasion de faire le voyage se présenta bientôt, et l'enfant partit en compagnie de sa mère, de son beau-père et de son frère. Ce ne fut pas sans peine qu'on atteignit Todi, car, en chemin, une pluie torrentielle ne cessa de tomber, et les voyageurs arrivèrent dans cette ville trempés jusqu'aux os : seule, par une insigne protection du ciel, Anna-Félicie fut entièrement préservée et pas une goutte d'eau ne tomba sur elle, au grand étonnement de ses compagnons de route. Après deux ans de séjour dans le monastère des Clarisses de Todi, la jeune fille entra au noviciat et changea son nom en celui de Claire-Isabelle. Un an plus tard, le 16 juin 1713, elle était admise à prononcer les vœux solennels.

ÉPREUVES ET TENTATIONS

Pour acquérir la beauté que donne la sainteté, il faut que l'âme soit purifiée par les épreuves et les tentations comme l'or par le creuset. Ce fut le partage de Sœur Claire-Isabelle : Dieu, qui l'appelait à une grande perfection, permit qu'elle fût en proie à de terribles souffrances.

Elle avait environ dix ans, quand un enfant du même âge se permit à son égard une liberté qui alarma sa pureté virginale, et comme sa mère lui avait inspiré une vive horreur pour tout ce qui était contraire à cette belle vertu, Claire-Isabelle crut avoir gravement offensé Dieu. Il n'en était rien cependant. Mais la pauvre enfant en fut tellement humiliée, que l'espace de dix ans, malgré les remords de sa conscience erronée, elle n'osa pas découvrir en confession ce péché imaginaire. Dieu se servit de cette épreuve pour attirer à lui cette âme qui, au fond, lui était demeurée fidèle : car le désir de trouver un confesseur inconnu à qui elle pût s'ouvrir en toute liberté fut un des motifs qui déterminèrent sa vocation.

Durant son noviciat, les tentations les plus terribles vinrent assaillir son âme, tandis que toutes sortes d'infirmités accablaient son corps à tel point qu'un jour on la crut sur le point de mourir. Le démon lui suggérait des pensées de désespoir : « Tu es damnée, lui disait-il intérieurement, et à tant de maux il ne reste plus qu'un remède, le suicide. » De son côté, Dieu la sollicitait au don complet d'elle-même, et le Sauveur, lui apparaissant plusieurs fois, lui demandait avec amour de ne plus résister aux attraits de sa grâce, et de manifester avec humilité, au sacrement de Pénitence, le secret de son cœur. Malgré cela, la honte avait toujours le dessus.

Au milieu de ces perplexités et de cette lutte, Claire-Isabelle eut recours à la Vierge Marie, et, le jour de l'Assomption de l'année 1717, saisie d'un immense désir de conversion, elle se jeta, tout en larmes, aux pieds de la Mère de Dieu. Cette fois, la grâce avait triomphé ; Claire-Isabelle fit une confession générale de toute sa vie, et cet acte de généreuse humilité fut suivi d'une telle abondance de faveurs célestes et de consolations spirituelles que, durant trois jours, son visage parut comme enflammé.

AMOUR DE LA BIENHEUREUSE POUR DIEU FAVEURS EXTRAORDINAIRES

Claire-Isabelle avait brisé ses chaînes; désormais sa vie ne sera plus qu'une marche ascendante et progressive vers Dieu, un acte d'amour sans cesse renouvelé jusqu'à ce que la mort vienne définitivement l'unir à celui qui est la joie éternelle des saints. Il serait trop long de décrire en détail toutes les vertus dont elle orna son âme, et il faut se contenter d'un rapide coup d'œil jeté sur les merveilles que la grâce opéra en elle.

L'amour de Dieu, qui consumait ce cœur de vierge, était si véhément qu'il lui faisait entre-

---

(1) *Tutte le cose finiscono ed in tali cose del mondo non si guadagna niente?*

Pour cette biographie, nous nous sommes uniquement servis de l'enquête préparatoire au procès de béatification, imprimée à Rome en 1755, quelques années seulement après la mort de la Bienheureuse. On y trouve les dépositions de témoins contemporains, et en particulier du confesseur de la bienheureuse Claire-Isabelle et de sa sœur Germaine, religieuse dans le même monastère.

prendre sans hésitation les choses les plus difficiles et les plus héroïques. Jamais on ne la vit manquer à la moindre des prescriptions de la règle, et elle s'était engagée par vœu à accomplir toujours ce qui serait le plus parfait et le plus agréable à Dieu : vœu sublime qui suppose une perfection admirable, et qu'une âme moins avancée dans la vertu ne pourrait promettre sans présomption.

Pour contenir de telles flammes, le cœur humain est trop étroit : parfois, la Bienheureuse, ne pouvant réprimer les transports de sa charité, les exhalait au dehors en paroles ardentes, et alors son visage devenait resplendissant.

Avant de continuer le récit de ces merveilles, qu'on nous permette une simple réflexion : elle est nécessaire. Rien n'est beau, mais aussi rien n'est mystérieux comme l'âme d'un saint et comme l'action de Dieu sur cette âme : les beautés qu'on y rencontre et les familiarités divines qu'on y découvre sont de celles qui éblouissent et déroutent quelquefois la pauvre raison humaine. Faut-il pour cela les nier ou les laisser de côté ? Non, certes, et dussent les faux savants du siècle, qui prétendent mettre des bornes à la puissance et à l'amour de Dieu pour ses créatures, hausser les épaules et sourire de pitié, nous ne craindrons pas de répéter ce qu'ont affirmé maintes et maintes fois par serment des témoins oculaires, confesseurs, médecins, religieuses, etc., après la mort de la Bienheureuse.

Les extases de Sœur Claire-Isabelle étaient fréquentes et prolongées, surtout après la Sainte Communion et en présence de l'Eucharistie ; mais au moindre commandement de ses supérieurs ou de son directeur, l'extatique reprenait ses sens et revenait à elle-même. Ces ravissements étaient souvent accompagnés de visions célestes et plus d'une fois le divin Maître, se montrant à sa fidèle servante, lui passa au doigt l'anneau des fiançailles, symbole de l'union intime qu'il voulait contracter avec elle.

A mesure que les grâces divines se multipliaient, la charité croissait également dans l'âme de l'humble fille de saint François, et bientôt l'amour de Dieu prit chez elle des proportions si étonnantes qu'il se forma à l'endroit de son cœur une blessure profonde. De cette plaie mystérieuse sortaient quelquefois des flammes véritables, réelles, qui consumaient à cet endroit la robe et même le scapulaire de la Bienheureuse ; d'autres fois, il s'en échappait des rayons d'une lumière resplendissante, ou un parfum céleste qui remplissait tout le monastère. Le cœur même de la servante de Dieu était transpercé de trois clous et de nombreuses épines, dont les pointes acérées s'apercevaient aisément à travers la blessure et qui lui causaient d'indicibles douleurs ; plus tard, Claire-Isabelle obtint de Dieu que ces épines devinssent invisibles, mais les souffrances demeurèrent.

LES STIGMATES ET LA COURONNE

Pour imiter le Sauveur dans sa vie de souffrances et dans sa Passion, Claire-Isabelle s'imposait des mortifications et des privations dont la seule pensée fait frémir : mais cela lui paraissait peu de chose, et elle eût désiré souffrir mille fois plus afin de prouver son amour à celui qui nous a aimés jusqu'à la mort de la Croix. Jésus se plut à contenter cette soif de souffrances, et il associa sa fidèle épouse à ses douleurs.

Un jour, tandis qu'elle méditait avec larmes sur la Passion, le Sauveur lui apparut et lui présenta une grande croix. La Bienheureuse s'en empara aussitôt avec amour, et la tint étroitement pressée entre ses bras. Au même instant, elle mérita de goûter l'amertume de la Passion de Jésus-Christ, ses pieds et ses mains furent comme percés de clous, et il lui sembla qu'une lance s'enfonçait dans son côté, tandis qu'une couronne d'épines longues, aiguës et très dures était posée sur son front. De ces blessures, le sang coulait en abondance, et la douleur qu'en éprouvait la Sainte était continuelle.

Mais, craignant que ces marques extérieures de sainteté ne lui attirassent l'estime et la considération des hommes, Claire-Isabelle supplia le Sauveur de les rendre invisibles, et, pour appuyer ses supplications, elle se recommanda à sainte Catherine de Sienne, qui, dans une circonstance semblable, avait fait la même demande.

Sa prière fut en partie exaucée. Les stigmates demeurèrent visibles, mais le sang cessa de couler, sauf à de rares intervalles ; les blessures des mains, en particulier, ne devenaient ensanglantées que sur un ordre ou un signe du confesseur ou des directeurs.

Quant à la couronne d'épines, elle s'enfonça complètement dans la tête ; mais alors s'opéra un nouveau prodige non moins surprenant que le précédent. Bien que ne paraissant plus au dehors, cette couronne croissait à l'intérieur, et de temps en temps, par suite de cette croissance, des épines réelles sortaient du front et laissaient perler de petites gouttes de sang qui causaient à la Bienheureuse de vives douleurs : mais bientôt la couronne disparaissait pour faire place à une autre semblable qui croissait à son tour de la même façon. Tous ces phénomènes furent constatés par les confesseurs de la Sainte, les religieuses et le médecin du monastère. Un jour, le confesseur, voulant se rendre compte par lui-même de ce prodige merveilleux, ordonna mentalement à son humble pénitente de lui apporter, après le Saint Sacrifice, la couronne d'épines qui était alors dans sa période de croissance et dont les pointes apparaissaient autour du front de la Sœur. Celle-ci arriva toute confuse pour obéir à cet ordre mental, et elle remit au prêtre stupéfait d'un pareil prodige la couronne teinte d'un sang encore chaud et répandant un parfum des plus suaves.

C'est ainsi que Jésus-Christ daignait associer sa fidèle servante aux douleurs de sa Passion, et ces souffrances, qui devenaient plus intimes à certains jours, obtenaient de Dieu la conversion d'un grand nombre de pécheurs. Claire-Isabelle était ainsi une parfaite image du divin Crucifié, qui voulait, par ces moyens extraordinaires, l'élever à la plus haute perfection, et en faire un instrument de salut pour beaucoup. Et Jésus se plaisait à l'appeler du glorieux nom d'*épouse de douleur* et d'*épouse crucifiée*.

EXTASES ET VISIONS

Nous avons parlé des extases fréquentes de la bienheureuse Claire-Isabelle. Non moins fréquentes étaient les apparitions dont elle était favorisée et qui remplissaient son âme des consolations les plus sublimes, qui étaient déjà un avant-goût des joies du ciel. Au milieu de ses souffrances, le Sauveur, lui apparaissant sous une forme visible, la fortifiait et la rendait capable de plus grands efforts et de grâces plus sublimes encore.

La Vierge Marie se faisait elle-même son guide et sa directrice dans la voie de la perfection : elle la reprenait de ses fautes, lui découvrait les

pièges du démon et le moyen de les éviter. Un jour de Noël, cette divine Mère lui apparut portant l'Enfant Jésus qu'elle déposa entre les bras de l'humble Clarisse, et celle-ci goûta dans cette communication céleste quelque chose de la joie qui remplissait le cœur de Marie dans l'étable de Bethléem.

Les saints aimaient aussi à venir converser avec celle qui était leur sœur et leur compagne par la pureté de sa vie et ses vertus, et, parmi eux, se faisaient surtout remarquer sainte Catherine de Sienne, la bienheureuse Madeleine de Pazzi et sainte Claire, la vierge d'Assise.

HUMILITÉ

Tant de faveurs célestes et de dons surnaturels n'avaient en rien altéré l'humilité de la servante de Dieu; ils en étaient plutôt la récompense, et les témoins ont déposé, au procès de béatification, que cette vertu brillait par-dessus toutes les autres dans cette âme privilégiée, et qu'elle fut comme le caractère distinctif de sa sainteté.

Rien ne l'affligeait comme de se voir honorée et estimée, car elle-même ne se considérait que comme la dernière et la plus monstrueuse des créatures. Aussi s'efforçait-elle de cacher le plus possible les dons surnaturels que la bonté de Dieu lui accordait avec tant de profusion.

Neuf ans avant sa mort, Claire-Isabelle fut choisie comme supérieure et abbesse du monastère de Todi, mais il fallut lui imposer par obéissance cette charge dont elle se croyait indigne, et qui lui semblait au-dessus de ses forces. Elle eut beaucoup à souffrir des vexations et des moqueries de plusieurs religieuses dont la tiédeur ne pouvait supporter aucune contrariété, mais jamais l'humble supérieure ne se montra irritée de cette persécution et de ces insultes. Sa douceur finissait toujours par triompher de toutes les oppositions, et c'est ainsi qu'elle parvint à introduire dans le monastère des constitutions plus sévères et plus en harmonie avec l'esprit de la règle de sainte Claire.

DÉVOTION ENVERS LA SAINTE EUCHARISTIE

Sa dévotion envers la Sainte Eucharistie était admirable, et elle s'efforçait de la faire partager aux autres religieuses et aux enfants qui demeuraient dans le monastère pour leur éducation : dans ce but, elle les exhortait à multiplier et à prolonger leurs visites au Saint-Sacrement, surtout quand l'Eucharistie était exposée à l'adoration des fidèles. Elle-même donnait l'exemple, et on la voyait fréquemment prosternée à la chapelle, immobile, insensible à tout ce qui se passait autour d'elle.

Jésus récompensa la foi et l'amour de sa fidèle servante par d'innombrables prodiges. Souvent des rayons lumineux sortaient de la Sainte Hostie et venaient pénétrer d'une ardeur extraordinaire le cœur de l'humble vierge.

Les confesseurs du monastère ont affirmé que, plus d'une fois, tandis qu'ils distribuaient la Sainte Communion aux religieuses, l'Hostie s'échappa de leurs doigts pour aller se placer sur les lèvres de Claire-Isabelle.

Le Dieu de toute sainteté a déclaré dans les Ecritures que ses délices étaient d'habiter avec les enfants des hommes. Ces paroles trouvaient dans la bienheureuse Claire-Isabelle une application particulière, car son cœur virginal servait réellement de demeure au Dieu de l'Eucharistie : d'une communion à l'autre, les saintes espèces s'y conservaient intactes et y reposaient véritablement comme dans un ciboire, prodige ineffable, que le confesseur de la Sainte a déclaré, au procès de béatification, avoir constaté lui-même d'une manière évidente par la plaie du cœur.

VICTOIRES SUR LE DÉMON

L'ennemi des âmes ne pouvait supporter tant de vertu : prévoyant que la servante de Dieu, par sa sainteté, serait la cause de nombreuses conversions, il n'épargna rien pour la jeter dans le découragement et le désespoir. Tentations, angoisses intérieures, violences extérieures, tout fut employé par le démon pour vaincre une humble femme. Cette lutte dura plusieurs années. Les démons accablaient de coups la Bienheureuse et la précipitaient parfois du haut des escaliers du monastère; mais, protégée par Dieu, la victime se relevait sans avoir éprouvé aucun mal. D'autres fois, ils lui apparaissaient sous des formes effrayantes, ou même se transformant en anges de lumière ou prenant les traits de ses directeurs, ils cherchaient à lui persuader des doctrines contraires à la foi. L'enfer semblait avoir reçu tout pouvoir pour la faire souffrir, excepté celui de la tenter à l'endroit de la chasteté. Toutes ces luttes et ces combats ne servirent qu'à faire éclater davantage la puissance de la grâce divine, et le démon dut se retirer couvert de honte et de confusion. Ne pouvant ébranler sa foi et sa confiance en Dieu, les anges maudits essayèrent de la perdre dans l'esprit de ses supérieurs : l'évêque reçut plus d'une fois des lettres remplies de calomnies à l'adresse de la Sainte, et les démons furent obligés d'avouer qu'ils étaient les auteurs mêmes de ces lettres.

PRÉCIEUSE MORT

Cette vie si sainte fut couronnée par une mort non moins précieuse devant Dieu. On était au commencement de 1744. Une toux opiniâtre s'empara de la Bienheureuse et ne lui laissa bientôt aucun repos. Trois mois avant sa mort, Claire-Isabelle fut déchargée de la direction du monastère, comme elle l'avait désiré. Ce furent trois mois de souffrances continuelles, supportées avec une patience admirable. Son âme, en même temps, était plongée dans l'abattement et les ténèbres morales les plus profondes. Pour achever de la purifier, Dieu lui avait retiré jusqu'au souvenir des consolations passées : *Je veux*, lui disait-il, *que tu vives comme étant morte, et qu'un glaive transperce ton âme.*

On admirait son obéissance : sur un signe de son confesseur, la malade prenait les médicaments les plus mortifiants, même lorsqu'elle connaissait par expérience qu'ils étaient de nature à augmenter ses souffrances plutôt qu'à les adoucir : *Ce que je souffre, et ce que j'ai jamais souffert, est en réalité bien peu de chose*, disait-elle aux Sœurs qui la plaignaient, *ce serait trop de faveur pour moi si j'étais jugée digne de souffrir quelque chose pour l'amour de mon divin Maître.* On lui apprit que, dans plusieurs églises de la ville, le Saint-Sacrement était exposé, et qu'on priait avec ferveur pour lui obtenir la santé : *Non, non*, s'écria-t-elle, *dites-leur de ne point demander la santé de mon corps, car tout est consommé : qu'ils demandent que la volonté de Dieu s'accomplisse dans le temps et dans l'éternité.*

Ce fut dans ces dispositions qu'elle expira le 9 décembre 1744, sans agonie, les lèvres collées sur le crucifix. Elle avait quarante-sept ans.

Pie IX l'a inscrite au nombre des bienheureux.

SAINT GIRONS, ÉVÊQUE MARTYR

APOTRE DE LA CHALOSSE (LANDES)

Fête le 9 décembre.

Il est envoyé dans les Gaules par le Pape. — Il quitte Toulouse en emportant des reliques de saint Saturnin.

(D'après les dessins de M. Dagrand, peintre-verrier, à Bordeaux.)

LES SEPT MISSIONNAIRES AQUITAINS

Dès les premiers temps du christianisme, Rome, la Mère des Églises, avait envoyé dans les Gaules sept apôtres, dont les noms sont fidèlement gardés par la reconnaissance du peuple : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Martial de Limoges, Austremoine d'Auvergne, Gatien de Tours, Saturnin de Toulouse, Valère de Trèves. Ce sont nos pères dans la foi; mais il ne faut pas les confondre avec les sept missionnaires aquitains, qui évangélisèrent la Novempopulanie, vers le milieu du IVe siècle : Girons, Sever, Justin, Clair, Polycarpe, Jean et Babilas. Les sept missionnaires aquitains étaient des Vandales convertis, probablement des Africains et des compatriotes de saint Saturnin, l'apôtre et le martyr de Toulouse. Une pieuse légende nous les représente voguant presque à la dérive, sur la Méditerranée, pour aller visiter les Saints

Lieux, et abordant tour à tour, à Ascalon et à Joppé; mais quand ils eurent touché la terre, arrosée par le sang d'un Dieu, la Providence, voulant abreuver leurs âmes aux sources mêmes de la foi et les préparer à la mission qui leur était réservée, les conduisit à Rome.

SAINT GIRONS

Des sept missionnaires aquitains, le plus illustre avec saint Sever fut sans contredit saint Girons. Il était, comme ses compagnons d'apostolat, Africain et Vandale, remarquable, ajoute la légende du Bréviaire, par l'honnêteté de sa vie, la ferveur de sa charité, une bonté inépuisable et je ne sais quel harmonieux ensemble de toutes les vertus. En outre, l'histoire, l'archéologie, la sculpture et la tradition semblent s'accorder pour reconnaître à saint Girons le caractère épiscopal.

MISSION DE SAINT GIRONS

Quand saint Girons et ses compagnons arrivèrent à Rome, ils allèrent se prosterner devant le successeur de Pierre et lui demander sa bénédiction. C'était sous le règne de Julien l'Apostat; Libère occupait alors le trône pontifical. En voyant ces nobles étrangers agenouillés devant lui, le Pape jeta sur eux un regard plein de paternelle bonté, et s'adressant en particulier à Girons, il lui donna comme une investiture de sa mission en lui disant : « Prends garde, Girons, puisque tu es un membre du Christ, il faut que tu le suives dans sa Passion, pour obtenir l'éternelle béatitude! » Nous verrons bientôt comment devait se réaliser cette prophétie du martyre de saint Girons. Après un an et une semaine de séjour à Rome, Girons fut sacré évêque par Libère et envoyé dans les Gaules avec ses compagnons.

SAINT GIRONS AU TOMBEAU DE SAINT SATURNIN

A peine eut-elle abordé sur la terre des Gaules, que la petite caravane apostolique se dirigea vers Toulouse. C'était l'époque où, sous le glaive des Vandales, le sang des martyrs inondait le sol aquitain. Qui attirait les apôtres vers cette région? La main de Dieu, la soif du martyre, le désir de s'agenouiller sur la tombe de saint Saturnin leur compatriote; peut-être aussi, voulant réparer les maux causés par les soldats de leur race, suivaient-ils les traces des conquérants, pour essuyer les larmes des vaincus et, au milieu de tant de ruines, convier les âmes à des espérances meilleures et à des biens plus solides.

A genoux sur le tombeau de saint Saturnin, ils prient leur compatriote de bénir leur entreprise; puis, ayant obtenu d'emporter avec eux quelques reliques du saint martyr, ils s'en vont ensemble, munis de ce talisman sacré, enrichis de ce trésor précieux, sur la route qui conduit au pied des Pyrénées.

En baisant, en esprit, les pieds de ceux qui apportaient aux Aquitains la bonne nouvelle de l'Evangile, en saluant, avec reconnaissance, la mission apostolique envoyée à nos aïeux par le pape Libère, nous sommes heureux de nous incliner, avec un sentiment d'amour filial, devant celui qui en était le chef spirituel et le guide, saint Girons!

APOSTOLAT DE SAINT GIRONS

La première étape de l'apostolat de saint Girons et de ses compagnons fut la capitale des Sotiates, Soz, dans le Condomois. Ils y opérèrent de nombreuses conversions, y bâtirent une église, sous le vocable de saint Saturnin, et y consacrèrent des clercs, chargés de continuer leur mission. Au bout de quelque temps, ils recommencèrent leur course apostolique vers les Pyrénées. De leur voyage en Terre-Sainte, Girons et ses compagnons avaient emporté des reliques de saint Cyrique (saint Cricq) et une dévotion marquée pour le petit martyr, fils de sainte Juliette. D'un autre côté, nous savons quel culte ils professaient pour le nom et les reliques du glorieux martyr de la rue du Taur, saint Saturnin. Il était donc bien naturel qu'ils consacrassent au souvenir de ces deux saints les lieux qu'ils évangélisaient. N'y a-t-il pas là un indice qui nous permet de suivre les pas de nos héros, depuis leur départ de Soz? Ils auraient ainsi fondé, tour à tour, les églises de Saint-Cricq Parleboscq, de Saint-Cricq de Marsan, de Saint-Cricq du Gave, de Saint-Cricq Chalosse, qui ont pour patron le petit martyr de Tarse, et les églises de Douzevielle, Canenx, Ygos-Saint-Saturnin, Brassempouy, Castelsarrasin, qui sont sous le vocable du glorieux apôtre de Toulouse.

ARRIVÉE AU PALESTRION (SAINT-SEVER)

Enhardis par leurs triomphes, nos missionnaires aquitains voulurent pousser plus loin leurs conquêtes. Les voilà sur les bords de l'Adour, au pied d'une colline fameuse, au sommet de laquelle se dresse une forteresse redoutable. C'est le Palestrion romain, aujourd'hui Morlanne, dans la ville de Saint-Sever.

PREMIERS MIRACLES

Saint Girons, saint Sever et leurs compagnons préparaient et confirmaient par des miracles leurs prédications évangéliques. A l'endroit où ils atteignirent l'Adour, le fleuve était large, et les rives escarpées n'étaient reliées ni par un pont, ni même par un gué praticable. Les apôtres se mettent en prière, et aussitôt se renouvelle le prodige de la mer Rouge : sous l'action de la puissance divine, les eaux se divisent, et l'Adour est passé à pied sec. A cette nouvelle, le gouverneur du Palestrion, qu'une maladie cruelle clouait, depuis sept ans, sur un lit de douleur, fait appeler Sever et lui demande, au nom du Dieu qu'il prêche, la guérison de son infirmité. A la prière de Sever, le miracle s'opère et le gouverneur, qui appartenait à une secte arienne, se convertit.

Deux serpents monstrueux, disent les légendes, infestaient les bords de l'Adour, jetant l'effroi dans les rangs des néophytes. Sever, Girons et leurs compagnons n'hésitent pas à se rendre sur les rives du fleuve. Au nom de tous, Sever jette son étole sur les eaux et les monstres conjurés viennent expirer à ses pieds.

SAINT GIRONS ET LA CHALOSSE

Tandis que Sever continuait, autour du vieux Palestrion, le cours de ses miracles et de ses succès apostoliques, Girons et ses compagnons parcouraient la Chalosse. Le tableau que Salvien nous a laissé de la Novempopulanie semble fait pour la Chalosse, qui en était une des portions les plus intéressantes. Personne n'ignore, dit l'éloquent apologiste, que les Neuf Peuples avaient en partage comme la moelle de toute la Gaule et suçaient, pour ainsi dire, le lait de ses plus riches mamelles. Le sol coupé de coteaux, de vallons et de plaines, est tour à tour tapissé de

vignes, émaillé de prairies, ombragé de forêts, baigné de fontaines, arrosé de rivières, couronné de moissons..... Tel est le pays qui fut le théâtre des prédications de saint Girons, L'apôtre de la Chalosse s'en allait, dit la légende du Bréviaire, semant partout la parole divine, travaillant de toutes ses forces à la diffusion de la foi catholique, soupirant après le martyre qui devait terminer le cours de sa vie mortelle..... Girons avait reçu sa mission du pontife de Rome; c'est à Rome qu'est attaché le premier anneau qui, à travers les âges, a toujours relié les populations chalossaises à l'unité catholique. Girons et Sever, en implantant dans ces contrées la bonne doctrine, versèrent dans les veines du peuple une foi tellement vivace que rien, dans la suite des temps, n'a pu en altérer la pureté. Malgré les persécutions des empereurs romains et des Visigoths hérétiques, malgré les invasions des Normands, les massacres des Sarrasins, les ravages du protestantisme et les fureurs de la Révolution, la Chalosse a gardé fidèlement le dépôt de la foi; si parfois elle a courbé la tête, elle s'est toujours relevée pure et inébranlable dans son orthodoxie!.....

MARTYRE DE SAINT GIRONS A HAGETMAU

Au commencement du v^e^ siècle, en l'an 406, les Vandales, ayant culbuté les légions romaines et passé le Rhin, envahirent les Gaules et, d'un bond, touchèrent aux Pyrénées. Dans la Chalosse, tout fut saccagé, pillé; les églises détruites, les prêtres et les chrétiens mis à mort. Après avoir taillé en pièces une armée de vingt mille hommes, tumultuairement assemblée pour arrêter leurs ravages, les Vandales se présentèrent devant le Palestrion. La résistance était impossible; la ville fut prise, et Sever, le glorieux compagnon des Girons, fut mis à mort, en haine de la foi. A cette nouvelle, l'intrépide et vaillant Girons accourut avec saint Clair, des bords de la Garonne ou, plus vraisemblablement, du fond de la Chalosse, pour donner aux cendres du martyr une sépulture digne de sa sainteté. Quel touchant spectacle, que celui de ce Saint ensevelissant un autre Saint, et répandant sur sa tombe des larmes provoquées, non par le regret de sa mort, mais par le désir de partager son bonheur !

Après avoir accompli ce devoir sacré, Girons reprit le cours de ses prédications apostoliques; mais l'heure était venue où la palme du martyre, objet de tous ses vœux, allait enfin lui être décernée. Les Vandales, gorgés de sang et de butin, avaient reparu; leur rage se déchaînait contre les malheureux chrétiens, mais s'acharnait de préférence sur les prêtres et les évêques. Girons tomba entre leurs mains et fut tué, en haine de la foi catholique, dont il était le courageux et infatigable champion. Des documents authentiques nous renseignent, d'une façon précise, sur la date de son martyre, qui arriva en l'an 406; sur le lieu de sa mort, aux portes de Hagetmau, dans le bourg qui prit plus tard le nom de Saint-Girons; sur le nom de ses bourreaux, qui furent des Vandales ariens. Mais les légendes et les chroniques ne sont pas d'accord sur les circonstances qui accompagnèrent ce martyre; nous savons toutefois que, frappé mortellement, il survécut trente jours à ses blessures; il est permis de penser que, durant ce temps, sa voix mourante ne cessa de prêcher la foi catholique, jusqu'à ce qu'il expira dans les bras de ses amis, Clair et Justin. Saint Girons avait donné son sang pour la propagation et la défense de la foi. Ainsi s'était accomplie la prédiction du pape Libère, qui lui avait annoncé, quarante ans à l'avance, que la palme du martyre serait la récompense de son apostolat.

TOMBEAU DE SAINT GIRONS A HAGETMAU

Le corps de saint Girons, recueilli par Clair, Justin et quelques disciples fidèles et dévoués, fut déposé dans un tombeau honorable, à l'endroit même où son sang avait rougi la terre, c'est-à-dire sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église et la crypte de Saint-Girons, à Hagetmau. La piété et la reconnaissance du peuple ne tardèrent pas à lui élever, là même, une *Memoria* ou édicule commémoratif. Ce sanctuaire fut remplacé, vers l'an 778, par un monument dû à la générosité de Charlemagne et plus digne du glorieux martyr. L'invasion des Normands, en 859, détruisit ce nouveau sanctuaire. Au XII^e^ siècle, il fut reconstruit dans de magnifiques proportions. La basilique Gérontienne, plusieurs fois saccagée et réparée, tombe aujourd'hui en ruines, ses pierres, sculptées avec la délicatesse et le fini de l'époque, tombent les unes après les autres, effritées par le temps, désagrégées par l'humidité.

A côté de cette ruine, pleurant son antique splendeur, il existe encore une crypte remarquable, d'une grande valeur archéologique, datant du XII^e^ siècle, et dans laquelle reposait, avant la tourmente de 1793, le sarcophage sacré contenant les reliques de saint Girons.

LA COLLÉGIALE DE SAINT-GIRONS

Les cendres de saint Girons ne pouvaient rester sans gardiens. Ce que l'épouse de Caribert, roi d'Aquitaine fit, au Palestrion, en l'honneur de saint Sever, Charlemagne le fit, à Hagetmau, en l'honneur de saint Girons. Il y établit un monastère dont les religieux — pieuses sentinelles — reçurent la mission spéciale de veiller à la garde des reliques du saint martyr. Cette maison grandit, se développa, devint une importante et célèbre collégiale qui eut, à travers les siècles, des fortunes diverses, et dont le dernier abbé et les derniers chanoines furent dispersés par le souffle de la Révolution.

RELIQUES DE SAINT GIRONS

C'est à Saint-Girons de Hagetmau que fut déposé le corps du martyr chalossais; toutefois, la tradition rapporte que Clair et Justin, disciples de saint Girons, emportèrent, quelque temps après sa mort, une partie de ses ossements, dans le Couserans, sur les bords du Salat, au lieu où s'élève depuis la ville de Saint-Girons, dans l'Ariège. Ces reliques ont été sauvées des fureurs impies des révolutionnaires, comme en fait foi un verbal authentique de reconnaissance dressé en 1796. Sur la châsse qui renferme les ossements du Saint, l'image de saint Girons a été sculptée. On a donné à son front un air de fierté sauvage, tempéré par la douceur des croyances chrétiennes; sur ce visage transfiguré du Saint, on retrouve les traits d'un barbare converti. — D'un autre côté, quand Charlemagne s'arrêta sur le tombeau de saint Girons à Hagetmau, vers l'an 778, il fit transférer à Bordeaux une partie considérable des reliques du Saint, afin de les soustraire aux dangers des guerres et des invasions de l'époque. Le trésor de l'église de Sainte-Eulalie de Bordeaux conserve encore ce précieux dépôt. — Enfin l'église de Monein, au diocèse de Bayonne, qui honore saint Girons comme son patron, a le bonheur de posséder

deux reliques considérables du glorieux martyr. Quant à Saint-Girons de Hagetmau, les reliques qu'on y conservait pieusement ont été brûlées et jetées au vent, soit pendant les guerres de religion, soit pendant la tourmente révolutionnaire. Dans son zèle pour tout ce qui se rattache aux gloires religieuses de son diocèse Mgr Delannoy, évêque d'Aire et de Dax, a réussi à recouvrer des reliques importantes de l'apôtre chalossais; ces reliques attendent qu'une restauration désirée leur permette de revenir enfin dans la crypte célèbre où saint Girons fut honoré pendant tant de siècles!

CULTE DE SAINT GIRONS

Dès les premières années qui suivirent sa mort, le culte de saint Girons prit des proportions considérables. Il était particulièrement en honneur à Hagetmau et dans toute la Chalosse; les moines bénédictins de Saint-Sever, épris d'une dévotion particulière pour le compagnon de leur père vénéré, avaient établi, dans leur monastère, et même dans la ville, une confrérie spéciale en l'honneur de saint Girons.

Cette confrérie avait sa chapelle hors du couvent, afin que les séculiers eux-mêmes pussent y venir porter le tribut de leurs prières. Dans les Landes, un grand nombre d'églises célébraient aussi la fête de saint Girons; ce culte devint même tellement populaire entre les Pyrénées et la Loire, que pas un diocèse de cette zone ne voulut se priver de sa puissante protection. Mais c'est surtout à Hagetmau que le culte de saint Girons était populaire. Le dé de pierre sur lequel reposait le sarcophage du martyr apparaît encore aux yeux des visiteurs comme une preuve irrécusable de la vénération des foules; ses dalles sont usées par le frottement des genoux des pèlerins, et les colonnes de marbre qui supportent la tombée de la voûte sur laquelle reposait le magnifique tombeau ont été tellement polies par le pieux attouchement des fidèles, qu'on les dirait tournées dans un bloc de sombre cristal. La fête de saint Girons, qui depuis son origine, se célébrait, dans le diocèse, le 9 décembre, c'est-à-dire le jour même de la mort du glorieux martyr, fut transférée au 4 mai, par Pierre de Foix, évêque d'Aire, lorsqu'en 1476, Sixte IV approuva la fête de l'Immaculée Conception et lui donna une octave.

RÉSURRECTION ET VŒUX

Depuis un siècle, la grande mémoire du saint apôtre de la Chalosse n'occupait plus de place dans la liturgie diocésaine; mais, en 1890, un décret, impatiemment attendu a permis d'insérer dans le propre de la province d'Auch, la fête et l'office public de saint Girons. Cette décision n'a pas peu contribué à rendre à notre martyr sa popularité dans les diocèses d'Aire-Dax, d'Auch, de Bayonne et de Tarbes. Avec son culte rajeuni, saint Girons est devenu plus que jamais le patron de la Chalosse. Dans la cité de Hagetmau, dont la population est ouverte, intelligente, sympathique, attachée à la foi des aïeux, la dévotion du peuple envers saint Girons médite de se montrer comme dans les anciens temps! Nous appelons de tous nos vœux le jour où, après de pieuses fouilles et d'intelligentes réparations, la crypte restaurée s'ouvrira de nouveau devant les Chalossais, et où les foules iront se retremper à la source même de leur foi et s'agenouiller devant les reliques du glorieux martyr, qui fut le premier apôtre de cette région!

SAINTE LUCIE ET SAINTE EULALIE

VIERGES ET MARTYRES

Fête de sainte Lucie le 13 décembre.

Sainte Lucie au tombeau de sainte Agathe.

LA VIERGE DE CATANE ET LA VIERGE DE SYRACUSE

Trois jours après la fête de sainte Eulalie, l'Eglise célèbre le glorieux martyre de sainte Lucie.

Au commencement du IIIe siècle, toute la Sicile retentissait du nom de la vierge Agathe, qui avait versé son sang à Catane pour la foi et que le Christ favorisait du don des miracles.

De tous les points de l'île, les infidèles comme

les chrétiens accouraient à son tombeau, pour vénérer ses précieuses reliques et obtenir la guérison de leurs maladies.

Dans les premiers jours de l'année 301, on y vit venir, accompagnée de sa fille, nommée Lucie, une noble dame de Syracuse, qui, depuis plus de quatre ans, souffrait d'un flux de sang, que nul médecin n'avait pu arrêter.

Pendant la célébration des Saints Mystères, elles entendirent le récit de la guérison miraculeuse de l'hémoroïsse par le Sauveur, et aussitôt, la vierge dit à sa mère :

« Si tu crois à la vérité de ce qu'on vient de lire, crois aussi que sainte Agathe jouit maintenant de la présence du Dieu pour lequel elle est morte, approche de son sépulcre avec foi et tu seras guérie. »

Les offices terminés, les deux femmes se prosternent près du tombeau de la martyre, et la supplient d'exaucer leur prière.

Mais, soudain, le sommeil s'empare de Lucie et elle voit dans un songe merveilleux sainte Agathe qui vient à elle, éclatante de splendeur et le visage souriant.

« Lucie, ma sœur, dit-elle, pourquoi me demander ce que tu peux obtenir toi-même? Ta foi a déjà sauvé ta mère, et la voilà guérie; tu seras un jour la gloire de Syracuse, comme je suis la gloire de Catane, parce que ton cœur virginal est un temple agréable au Seigneur. »

Tremblante d'espérance et d'émotion, l'enfant se relève et s'écrie :

« Mère, tu es guérie ! et maintenant, au nom de celle qui t'a délivrée, je te supplie de ne plus me parler d'époux; n'attends plus de moi une postérité terrestre, je veux donner au Christ, qui gardera ma pureté, tous les biens que tu avais promis à l'homme qui devait flétrir la fleur de ma virginité.

— Tous les biens que ton père m'a laissés en mourant, répondit la mère, sont encore entre mes mains, ils t'appartiennent; reste seulement près de moi pour me fermer les yeux, et, après ma mort, tu exécuteras ton dessein. »

Mais Lucie : « Celui qui n'offre à Dieu que ce dont il n'a plus besoin ne saurait lui être agréable. Pour lui plaire, il faut sacrifier les biens dont on peut encore jouir; commence donc dès cette vie à lui consacrer les richesses que tu voulais me laisser. »

AUMONES ET SACRIFICES — ÉGOISME PAIEN

De retour à Syracuse, Lucie commença à se défaire peu à peu de ses bijoux et à vendre ses immenses possessions. Le prix en était aussitôt consacré à soulager les veuves, les orphelins et les autres indigents. Un païen, son fiancé, inquiet de cette manière d'agir, vint demander des éclaircissements à la nourrice de la jeune Sicilienne.

Instruite par l'âge à garder un secret, cette femme lui répondit habilement : « Ta future épouse a trouvé le moyen d'acquérir à vil prix des biens d'une valeur infinie et, pour les acheter, elle est obligée de sacrifier quelques terres. »

Cette réponse le rassura entièrement et il aida lui-même l'opération de la vente.

Mais, bientôt, il apprit que toutes les sommes qu'elle avait produites avaient été répandues dans le sein des pauvres; plein de rage, il court dénoncer sa fiancée comme chrétienne.

C'était préparer sa mort; mais, puisqu'il ne pouvait la posséder et satisfaire sa passion, peu lui importait que Lucie vécût.

MILLE HOMMES VAINCUS PAR UNE SEULE FEMME

Paschasius, gouverneur de Syracuse, appelle la vierge à son tribunal, et il commande de faire un sacrifice aux dieux.

« Le sacrifice véritable et pur aux yeux du Seigneur, notre Père, répond Lucie, est de visiter les veuves et les orphelins pour les secourir dans leurs tribulations. C'est ce que je fais depuis trois ans, maintenant qu'il ne me reste plus rien à donner, je viens m'offrir moi-même à Dieu comme une hostie vivante.

— Tu pourrais conter cela aux chrétiens de ta secte; mais, devant moi, qui suis le gardien des lois, ces discours sont inutiles.

— Tu observes les préceptes des empereurs, moi je garde ceux de Dieu; tu redoutes tes maîtres, moi je crains mon Seigneur; tu désires être agréable à tes princes, moi je ne veux plaire qu'au Christ. Fais donc ce que tu jugeras convenable, moi j'agirai pour mon bien.

— Maintenant que tu as dilapidé tes richesses avec des débauchés, tu parles comme une courtisane impudente.

— Mes biens sont en lieu sûr, et jamais je n'ai laissé aucun corrupteur approcher de mon esprit ou de mon corps.

— C'est bien; toutes ces belles paroles cesseront quand tu sentiras les verges.

— On n'arrête pas le Verbe de Dieu.

— Es-tu donc Dieu?

— Je suis la servante du Seigneur, et c'est lui qui parle par ma bouche, car il a dit : « Ce n'est pas vous qui répondrez aux juges, mais l'Esprit-Saint qui parlera en vous. »

— L'Esprit-Saint est donc en toi, et c'est lui qui nous parle ?

— L'Apôtre a dit: « Les cœurs purs sont le temple de Dieu, et son Esprit habite en eux. »

— Je te ferai conduire aux lieux infâmes, et l'Esprit-Saint abandonnera ton corps souillé par le vice.

— Le corps ne peut perdre sa pureté sans le consentement de la volonté. Place, malgré moi, des grains d'encens dans ma main, contrains-moi à les jeter dans les feux du sacrifice, et Dieu se rira de ta violence, car c'est dans notre cœur qu'il voit la sainteté de nos actes. Fais-moi donc outrager, et ma chasteté sera doublement couronnée.

— Obéis aux ordres des empereurs, ou tu succomberas, dans une maison de débauche, à la honte et à l'infamie.

— Je te l'ai déjà dit; jamais ma volonté ne consentira au péché. Quant aux traitements odieux que tu peux faire souffrir à ce corps qui semble en ton pouvoir, ils n'atteindront pas la servante du Christ. »

Pour mettre fin à ces discours où il avait toujours le dessous, Paschasius ordonne de conduire l'innocente vierge à la maison de crime.

Les soldats s'approchent pour se saisir d'elle; mais l'Esprit-Saint la couvre de sa protection, et ils ne peuvent la faire avancer.

Ils s'assemblent, ils réunissent toutes leurs forces, la sueur coule de leurs fronts, mais ils s'épuisent en efforts inutiles. Lucie demeure immobile à sa place.

Ils attachent des cordes à ses pieds et à ses mains, et cherchent tous ensemble à l'entraîner! mais c'est en vain; elle est inébranlable comme un rocher.

Paschasius se trouble, il commence à redouter quelque puissance occulte, il a recours à la

science des magiciens et des prêtres des idoles. Ils font des incantations autour de la courageuse chrétienne; ils l'inondent d'une eau infecte pour vaincre les prétendus secrets magiques qui font toute sa force. Mais tous les sortilèges sont sans effet.

On attèle alors plusieurs paires de bœufs à son corps, et toute la vigueur de ces robustes animaux ne parvient même pas à l'ébranler.

« Quels maléfices emploies-tu donc, s'écrie le préfet outré de dépit?

— Je n'ai point recours aux maléfices, répond la vierge, les bienfaits de Dieu font ma puissance.

— Comment peux-tu, femme de rien, triompher des efforts d'un millier d'hommes?

— Fais-en venir dix autres mille, et ils entendront l'Esprit de Dieu qui me dit: « Mille tomberont à ta gauche et dix mille à ta droite. »

La rage étouffait Paschasius et lui arrachait des cris.

« Pourquoi ce trouble, lui dit Lucie? si tu reconnais que mon cœur est le temple du Seigneur, crois en lui; si tu doutes encore, convaincs-toi davantage. »

A ce défi, le persécuteur ne se possède plus; il ordonne de couvrir la jeune chrétienne d'huile, de poix, de résine, et d'allumer un grand feu autour d'elle.

Immobile au sein de son bûcher, elle lui dit: « J'ai prié le Seigneur de me faire triompher de ces flammes, pour permettre aux fidèles de se rire de toi, pour leur apprendre à ne pas craindre le martyre, et pour enlever aux impies l'occasion d'insulter aux chrétiens. »

Paschasius put voir de ses yeux le feu respecter le corps virginal de sa victime.

LA PALME

C'en était trop; honteux de la défaite de son maître, un satellite du préfet se saisit d'une épée, et la plonge tout entière dans le flanc de la sainte martyre. Lucie tombe baignée dans son sang. Ses bourreaux l'abandonnent et les chrétiens peuvent s'approcher de la vierge martyre. « Persévérez courageusement dans la foi, leur dit la sainte mourante, je vous annonce la fin de la persécution et la paix de l'Eglise. Le châtiment des ennemis de Dieu est proche. Comme ma sœur Agathe est protectrice de Catane, j'ai été désignée par le Seigneur pour garder la ville de Syracuse si ses habitants veulent recevoir la foi du Christ. »

On raconte que les prêtres lui apportèrent la Sainte Eucharistie, et, après avoir reçu une dernière fois son Sauveur, Lucie alla jouir au ciel de la double couronne de la virginité et du martyre.

Ses reliques illustrèrent Syracuse par de nombreux miracles. Au x^e^ siècle, Dieu en enrichit la France, elles furent transportées à Metz et déposées dans l'église de Saint-Vincent. Depuis la Révolution, ce trésor a été confié à l'église paroissiale d'Ottange (Moselle); mais le culte de la Sainte est toujours vivant à Metz.

Sainte Lucie est également vénérée d'une manière spéciale dans l'église paroissiale de Mirmande (Drôme), qui lui est consacrée.

SAINTE EULALIE

Fête le 10 décembre.

EULALIE, VIERGE CHRÉTIENNE

Sainte Eulalie, noble par sa naissance, plus noble encore par son courageux trépas, naquit à Mérida, où ses reliques furent longtemps vénérées. Son père s'appelait Libère: c'était un chrétien fervent. Voulant par-dessus tout élever sa fille dans la pratique de la vertu, il confia son éducation à un prêtre nommé Donat.

Dès ses plus tendres années, Eulalie montra un vif attrait pour la virginité, et résolut de n'avoir jamais d'autre époux que Notre-Seigneur. Elle dédaignait, nous dit le poète Prudence, qui a chanté sa vie et son martyre dans un délicieux cantique, les parfums, les roses, les brillantes parures. Son visage portait l'empreinte de sa précoce gravité, sa démarche était modeste, et, dans ses manières enfantines, on trouvait cette sagesse que la vieillesse seule peut donner.

SON DÉSIR DU MARTYRE

Eulalie avait atteint sa douzième année lorsqu'un juge impie, envoyé par l'empereur Maximien, arriva à Mérida: c'était un ennemi acharné du nom chrétien. Bientôt, en effet, sa fureur éclata contre les serviteurs du Christ; il fit publier un édit portant qu'ils devaient tous se présenter à un sacrifice solennel, célébré en l'honneur des dieux, et brûler un sacrilège encens avec le foie des victimes.

A cette nouvelle, la jeune Eulalie frémit d'une sainte ardeur et se prépare à repousser un tel assaut, car l'amour dont elle est animée pour son divin Epoux la sollicite à braver le glaive des tyrans. Mais sa mère, qui connaissait sa soif du martyre, l'envoya avec Julie, sa sœur, dans une terre située à dix lieues de la ville, et retint la vierge généreuse dans le secret de la maison.

Eulalie ne resta pas longtemps dans cette retraite. Impatiente de confesser le nom de Jésus et de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang, elle sort au milieu de la nuit et, sans autre compagne que Julie, se dirige vers Mérida. Elle vole plutôt qu'elle ne marche à travers des sentiers à peine frayés, couverts de ronces et d'épines. Sa sœur ne peut la suivre dans sa course rapide: « Eulalie, lui dit-elle, vous avez beau vous hâter, c'est moi qui mourrai la première. » L'événement justifia cette prophétie.

EULALIE AU TRIBUNAL DE CALPHURNIEN

A l'aurore, notre Sainte entrait dans la ville. Aussitôt, elle se rend au tribunal de Calphurnien, et vient se placer au milieu des faisceaux :

« Quelle fureur vous anime? s'écrie-t-elle alors. Vous perdez vos âmes en les abaissant devant des pierres taillées par le ciseau! Vous niez le Dieu, père de tous les hommes. Malheureux! vous cherchez les chrétiens; eh bien! je suis ennemie du culte des démons, je foule vos idoles sous mes pieds; de mon cœur et de ma bouche, je confesse le vrai Dieu.

» Isis, Apollon, Vénus ne sont rien; l'empereur Maximien aussi n'est rien : vos idoles, parce qu'elles sont faites de la main des hommes; lui, parce qu'il adore l'ouvrage de la main des hommes : tout cela est nul, tout cela n'est rien. Que Maximien, ce prince opulent, et pourtant l'humble serviteur de ces pierres, dévoue et sacrifie jusqu'à sa tête à de telles divinités; mais pourquoi persécute-t-il des cœurs généreux? Cet empereur plein de bonté, ce maître excellent, se repaît du sang innocent, il déchire les corps des saints, et jusqu'à leurs entrailles accoutumées au jeûne; son bonheur est de torturer leur foi elle-même.

» Allons, bourreau, arme-toi du fer et de la flamme, divise ces membres formés de limon; il est aisé de détruire une chose si fragile, mais au dedans vit une âme que la douleur n'atteindra pas. »

A ces mots, la colère du préteur éclate d'abord en menaces : « Licteur, s'écrie-t-il, saisis cette furieuse, et dompte-la par les tortures. Fais-lui sentir ce que sont les dieux de la patrie, et qu'on ne méprise pas en vain les édits du prince. »

Après quelques instants de silence, il reprend d'une voix plus douce : « Jeune fille égarée, plutôt que de t'envoyer à la mort, je voudrais, s'il est possible, t'arracher à tes erreurs perverses. Vois donc quel bonheur cette vie te destine, quel honorable hymen t'est préparé. Ta famille en pleurs te recherche en ce moment; cette famille, d'une si illustre noblesse, se désole de te voir périr à la fleur de ta jeunesse, à la veille des pompes nuptiales.

» La splendeur d'une riche union n'est-elle donc rien pour toi? Dans ta présomption, veux-tu donc ébranler la piété filiale? Eh bien! considère ces instruments d'un cruel trépas. Ou ta tête tombera sous le glaive, ou tes membres seront déchirés par la dent des bêtes féroces, ou les torches embrasées les consumeront à petit feu, ou le bûcher te réduira en cendres au milieu des cris et des larmes de ta famille. Et quel effort as-tu à faire pour éviter un sort si affreux? Daigne seulement, jeune fille, toucher du bout de tes doigts un peu de sel et quelques grains d'encens, et ces supplices ne te regarderont plus. »

COURAGE D'EULALIE DANS LES TOURMENTS

La martyre garde le silence, mais elle frémit à un tel discours; dans son indignation, elle crache aux yeux du tyran, renverse d'un coup de pied les idoles, les gâteaux sacrés et l'encens.

Aussitôt, deux bourreaux déchirent la chair délicate de la vierge et sillonnent ses flancs jusqu'aux os avec des ongles de fer. Eulalie compte ses glorieuses blessures : « C'est, dit-elle, votre nom, ô Seigneur, que l'on trace sur mon corps. Que j'aime à lire ces caractères qui racontent vos victoires; ô Christ, la pourpre de mon sang sert à écrire votre nom sacré! »

C'est ainsi qu'elle chantait joyeusement, la vierge intrépide. De si cruelles souffrances sont pour elle comme si elles n'étaient pas ; et cependant, ses membres sont arrosés à chaque instant par un nouveau jet de son sang qui jaillit sous les ongles de fer.

Mais ce n'est pas la dernière de ses tortures; bientôt, des torches ardentes parcourent ses flancs et sa poitrine. Sa chevelure s'était détachée : flottant sur les épaules, elle était venue descendre comme un voile destiné à protéger sa virginale pudeur. Mais la flamme pétillante des torches est montée jusqu'au visage; en un instant, elle prend à la chevelure et parcourt la tête. Eulalie, avide de mourir, ouvre ses lèvres et aspire le feu qui l'environne.

On vit soudain une colombe plus blanche que la neige s'élancer de la bouche de la martyre et monter vers les cieux : c'était l'âme d'Eulalie, toute pure, toute vive, tout innocente. La tête s'incline au moment où l'âme s'est enfuie, le feu des torches s'éteint, les membres endoloris ont cessé de souffrir.

Le bourreau a vu l'oiseau s'envoler de la bouche d'Eulalie : saisi de terreur, il s'enfuit loin du théâtre de sa barbarie; le licteur lui-même disparaît tremblant.

Tout à coup, une neige inattendue se forme dans l'air et descend sur le forum; comme un blanc linceul, elle vient couvrir le corps d'Eulalie qui demeurait exposé aux injures de la saison. Plus tard, les chrétiens enlevèrent ces précieuses dépouilles et les enfermèrent dans un magnifique tombeau.

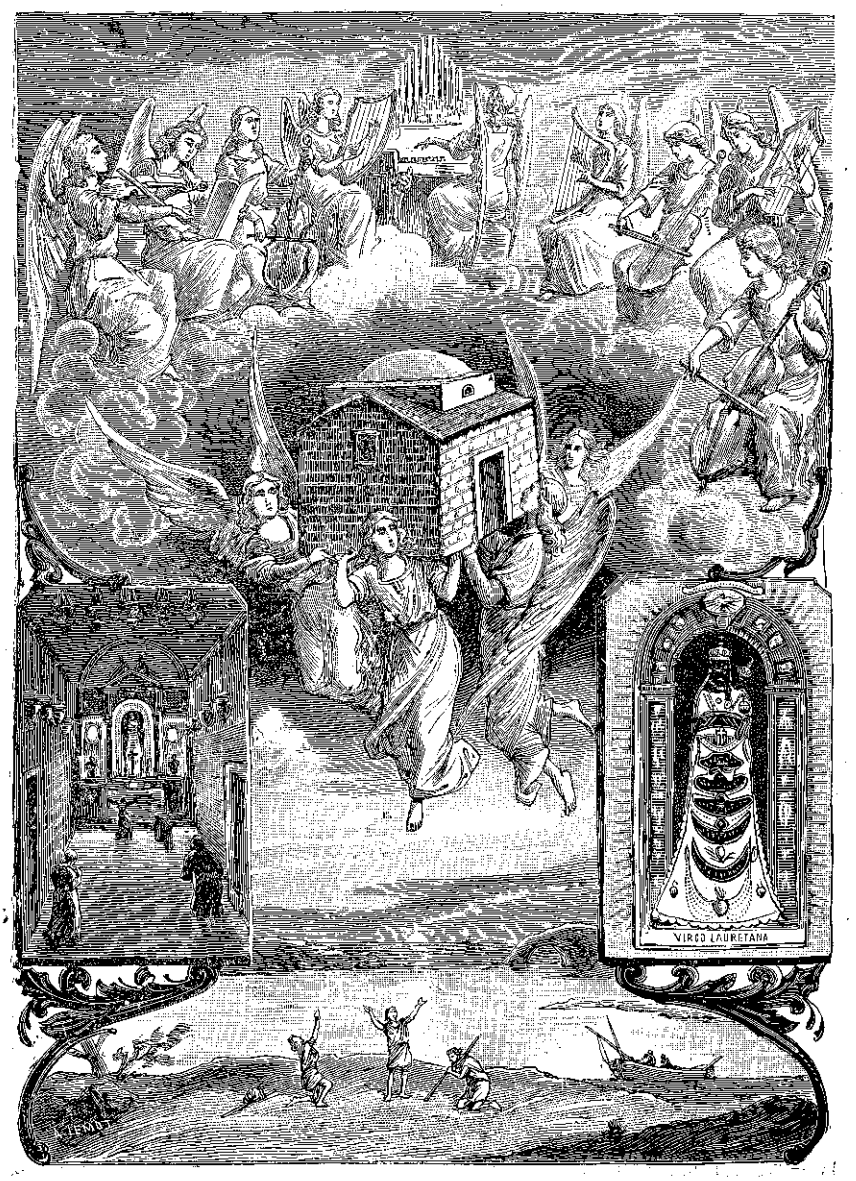
Ce récit est tiré du poème de Prudence.

Le corps de sainte Eulalie fut transporté plus tard de Mérida à Oviedo, où on le vénère encore aujourd'hui.

NOTRE-DAME DE LORETTE

TRANSLATION DE LA MAISON DE LA SAINTE VIERGE

Fête le 10 décembre.



La maison de la Sainte Vierge transportée par les anges. L'intérieur de la Sainte Maison. — La Vierge de Lorette.

LA MAISON DE LA SAINTE FAMILLE A NAZARETH

Jacques de Vitry, chanoine régulier du XIIIe siècle, célèbre ainsi les grandeurs de Nazareth :

« Dans cette heureuse cité demeurait la Vierge après son mariage avec saint Joseph. C'est là qu'elle reçut de l'ange la nouvelle de notre rédemption. O sainte et aimable cité ! combien tu es chère à Dieu et aux hommes ! C'est en toi que le *Verbe s'est fait chair*, que la Fleur, dont le parfum n'a point d'égal, s'est éclose dans le sein d'une Vierge. Aussi, est-ce avec raison que ton nom s'interprète *fleur* dans la langue des Livres Saints. Tu l'emportes sur toutes les autres cités par un

privilège unique et incomparable : c'est en toi que le Seigneur a commencé l'œuvre de notre Rédemption, c'est en toi qu'il a grandi, c'est en toi qu'il a voulu être nourri, *être soumis à ses parents*, lui, à qui le Père céleste avait soumis tout ce qui est sur la terre et dans les cieux. »

Assurément, s'il est un lieu béni et vénérable entre tous sur cette terre, c'est bien cette humble maison de la Sainte Vierge à Nazareth, où l'ange Gabriel est venu lui annoncer qu'elle serait la Mère de Dieu, tout en restant Vierge parfaite. C'est là que la Reine des Anges a prié et travaillé; c'est là que Jésus a passé plus de vingt ans dans l'humilité, le travail et l'obscurité; c'est là que la Sainte Famille a fait l'admiration des anges pendant longtemps; c'est là, sans doute aussi, que saint Joseph, sa mission terminée, s'endormit du dernier sommeil dans les bras de Jésus et de Marie.

DEPUIS LES APOTRES JUSQU'AUX CROISADES

Après la Pentecôte, les apôtres célébrèrent les Saints Mystères dans cette maison bénie, et leurs disciples ne cessèrent pas d'entourer de leur vénération ce sanctuaire si cher à leur piété.

Au IVe siècle, sainte Hélène et l'empereur Constantin enfermèrent la sainte maison dans une vaste et belle basilique où des milliers de pèlerins vinrent prier durant plusieurs siècles. Parmi eux, nous citerons saint Jérôme et sainte Paule.

De la fin du VIIe siècle, à la fin du XIe, la Palestine gémit sous le joug des Sarrasins. A certaines époques, ce joug fut très dur. La Basilique de Nazareth fut dévastée et pillée; mais la *Sainte Maison* ne fut pas renversée.

Enfin, nos braves aïeux se levèrent à la voix du Pape, et on sait avec quelle foi ils partirent par milliers, pour aller délivrer le Saint-Sépulcre, Jérusalem et les Lieux Saints. Après des périls et des efforts inouïs, les guerriers de la croisade s'emparèrent de la Ville Sainte l'an 1099, et proclamèrent roi Godefroy de Bouillon, leur chef. La Galilée fut donnée en principauté au vaillant Tancrède, qui fit restaurer la basilique de Nazareth et releva les fortifications de la ville. La Sainte Maison revit les heureux jours de Constantin et de sainte Hélène; les pèlerins d'Occident s'y pressaient avec émotion, bénissant Dieu qui nous a donné un Sauveur, par la Vierge Marie.

Malheureusement, le royaume chrétien de Jérusalem, sans cesse attaqué par les Turcs, finit par succomber dans la seconde moitié du siècle suivant. L'an 1263, les musulmans renversèrent la basilique de Nazareth. Cette nouvelle causa une grande douleur dans toute la chrétienté. Le pape Urbain IV, voulant engager saint Louis à organiser une nouvelle croisade, lui signalait ce nouveau crime des infidèles.

Ceux-ci, toutefois, ne détruisirent pas la *Sainte Maison* de la Vierge, à cause du profit qu'ils en retiraient, en faisant payer aux pèlerins le droit de la visiter.

Le roi saint Louis, rendu à la liberté, à la suite de sa glorieuse captivité en Egypte, vint en pèlerinage à Nazareth. Du plus loin qu'il aperçut la cité de Marie, il descendit de cheval et, se prosternant à terre, il adora Dieu. Le lendemain, il fit chanter, aussi solennellement que possible, la messe, dans la Sainte Maison où le Verbe s'est fait chair, et il y assista avec une admirable dévotion.

Mais le saint roi n'avait pas les armées nécessaires pour délivrer la Palestine.

Les pèlerinages aux Lieux Saints devinrent de plus en plus difficiles.

C'est alors que Dieu, dans sa bonté pour les fidèles et pour la gloire de Marie, ordonna à ses Anges de transférer la Sainte Maison en pays chrétien. Cette maison était attenante à une grotte, aussi cette grotte reste le plus précieux sanctuaire de Nazareth.

PREMIÈRE TRANSLATION

Le matin du 10 mai 1291, quelques bûcherons des bords de l'Adriatique furent extrêmement surpris de trouver à Rauniza, sur une colline boisée, un petit édifice d'origine inconnue, dans un lieu où ni la veille, ni auparavant, il n'y avait eu maison ou cabane. Rauniza est situé dans la Dalmatie, entre les villes de Tersatz et de Fiume.

L'édifice nouveau était une modeste maison, bâtie en pierres rougeâtres et carrées, et posée sans fondements sur un sol où, hier encore, paissaient les troupeaux. Sur le toit se dressait un petit clocher, avec deux cloches.

En pénétrant dans cette mystérieuse demeure, les paysans dalmates virent qu'elle avait servi de chapelle. En face de la porte d'entrée se dressait un petit autel de pierre, adossé à la muraille; il était surmonté d'une croix orientale, portant l'image de Jésus crucifié, peinte sur une toile collée au bois.

Près de l'autel, était une petite armoire renfermant d'humbles et pauvres ustensiles de ménage. A gauche, on voyait une espèce de foyer ou cheminée; au-dessus, une niche artistique et précieuse, contenait une fort belle statue de la Sainte Vierge, debout et portant le divin Enfant Jésus dans ses bras.

La statue était en bois de cèdre, et de grandeur naturelle. Le front couronné de perles et le reste du visage étaient un peu noircis par la fumée des cierges. La Vierge était vêtue d'une robe de laine de couleur rouge, qui se conserve encore aujourd'hui.

A droite de l'autel s'ouvrait l'étroite et unique fenêtre. Sur les murs, des peintures représentaient les mystères de Nazareth et divers ornements. Le plafond était de bois, peint en couleur d'azur, divisé en plusieurs compartiments et parsemé d'étoiles dorées.

A la voix des bûcherons, la foule accourut nombreuse à Rauniza. Tout le monde s'interrogeait, mais nul ne pouvait fournir aucun renseignement.

Or, en ce moment, Alexandre, évêque de Tersatz, était gravement malade. Il apprit dans son lit l'événement de Rauniza, et pendant les longues insomnies de la nuit suivante, il priait et se désolait de ne pouvoir aller au lieu de l'apparition. Soudain, le ciel s'ouvre à ses yeux, la Vierge Très Sainte se montre à lui, environnée d'anges : « Mon fils, lui dit-elle, tu m'as appelée; me voici pour te secourir et t'apprendre en même temps ce que tu désires si vivement savoir, Sache donc que la demeure, apportée récemment sur ce territoire, est ma maison de Nazareth; c'est là que s'est écoulée ma première enfance, c'est là que j'ai reçu de l'archange Gabriel l'annonce de ma virginale et divine Maternité, c'est là que le *Verbe s'est fait chair!* Cette maison aimée du ciel et vénérée jusqu'ici par les vrais chrétiens, Dieu a voulu la soustraire aux profanations des infidèles et a ordonné à ses anges de la porter en ce pays. Et pour que tu sois

à la fois témoin et prédicateur de ce prodigieux événement, la santé t'est rendue. »

A ces mots, la vision disparaît. L'évêque se lève, plein de santé, et accourt à Rauniza. D'une voix émue, il annonce à la foule le miracle dont il vient d'être l'objet, et fait connaître le trésor que le ciel envoie à la Dalmatie.

L'enthousiasme du peuple est immense. On envoie immédiatement des messagers au gouverneur de la province, Nicolas Frangipane, descendant d'une famille romaine. Il était absent et avait quitté la Dalmatie pour suivre, dans une guerre, l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Dès qu'il apprend la nouvelle, il demande aussitôt la permission de quitter l'armée et vient en personne à Tersatz. Sans se laisser entraîner par un premier enthousiasme, il prend les plus minutieuses informations sur l'événement.

Alors, il choisit, parmi les notables du pays, trois hommes sages et prudents, et les charge d'aller à Nazareth, avec l'évêque Alexandre, afin d'y prendre tous les renseignements capables d'éclairer son jugement.

A Nazareth, les délégués apprirent que la Sainte Maison avait, en effet, disparu la nuit même du 10 mai; les fondations restaient encore en place: c'étaient les mêmes pierres, le même genre de maçonnerie, les mesures concordaient parfaitement pour la longueur et la largeur. Après avoir rédigé son rapport par écrit, la Commission revint en Dalmatie le remettre à Frangipane, et en affirma la vérité sous la foi du serment.

Dès lors, la *Sainte Maison* devint le rendez-vous de nombreux pèlerinages.

NOUVELLES TRANSLATIONS

La joie des Dalmates ne devait durer que trois ans et sept mois.

Le matin du 11 décembre 1294, les pèlerins constatèrent, avec des yeux pleins de larmes, que leur cher trésor avait disparu. Ils furent assez longtemps sans en avoir de nouvelles.

Or, ce même jour, de l'autre côté de l'Adriatique, au territoire de Récanati, en Italie, des bergers et des paysans aperçurent les premiers la maison miraculeuse dans un bois de lauriers. (De là le nom de Lorette; d'autres tirent ce nom de celui d'une dame appelée Laurette et qui aurait été propriétaire de ce terrain.)

Paul della Selva, auteur du temps, écrivant au roi de Naples, affirme qu'on vit arriver la Sainte Maison traversant les airs, brillante de lumière. Toujours est-il que les populations s'empressèrent bientôt d'accourir au précieux sanctuaire. Mais le démon ne dort pas et les hommes abusent de tout: des brigands s'embusquèrent dans les bois voisins pour dévaliser les pèlerins. On n'osa plus venir.

Huit mois après son arrivée, la Sainte Maison quitta la colline profanée, et fut retrouvée à un mille plus loin sur une colline découverte, appartenant aux frères Etienne et Siméon de Antiquis. Les pèlerinages recommencent. Les pieux visiteurs se montrent généreux en offrandes. Les deux propriétaires, espérant trouver là une source intarissable de richesses, deviennent envieux l'un de l'autre, à tel point que l'un deux, nouveau Caïn, médite l'assassinat de son frère.

Mais, avant qu'il eût exécuté son sinistre projet, la Sainte Maison avait fui cette propriété, et les anges l'avaient placée à peu de distance de là, sur le chemin qui va de Récanati à la mer.

Ces multiples translations, en rendant le miracle plus éclatant, montraient aux peuples combien digne de respect était la maison de Marie. Les architectes ne pouvaient assez s'étonner de voir cette construction posée ainsi sans fondations sur le sol poudreux d'un grand chemin. De peur qu'elle ne vînt à s'écrouler, on l'entoura de solides murailles; mais, par un singulier prodige, une fois cette muraille protectrice terminée, elle s'écarta tellement des murs de la Sainte Maison, qu'un enfant pouvait circuler entre les deux, un flambeau à la main.

De sérieuses enquêtes, dont une importante faite par ordre du pape Clément VII, ont établi avec certitude l'identité de la Sainte Maison de Lorette, avec celle qui avait reposé trois ans en Dalmatie et tant de siècles à Nazareth. La pieuse adhésion des Souverains Pontifes, qui ont comblé de faveurs ce pèlerinage, et les milliers de miracles qui s'y sont accomplis, justifient, à bon droit, la piété des fidèles envers un des sanctuaires les plus vénérables de la terre.

Au XIV^e^ siècle, reprenant l'idée jadis réalisée à Nazareth par sainte Hélène, les habitants de Récanati firent élever cette vaste basilique, qui renferme encore aujourd'hui la *Sainte Maison (la Santa Casa)*.

Les humbles murailles de la Sainte Maison elle-même ont été revêtues, à l'intérieur et à l'extérieur, de sculptures et de décorations magnifiques en marbre blanc, par ordre du pape Clément VII. Pour exécuter le plan du Pontife, il fallait fermer l'ancienne porte et en ouvrir deux autres; nul n'osait porter le marteau sur la sainte muraille; l'architecte lui-même, Nérucci, dut prendre le marteau; mais, au premier coup, il tomba demi-mort et il fallut l'emporter. On recourt au Pape, qui réitère son ordre. Alors, un clerc, après s'être préparé par de ferventes prières, et un jeûne rigoureux, se présente, demande pardon à Marie de sa témérité, et lui demande humblement la permission d'exécuter l'ordre envoyé par le Vicaire de son divin Fils. Puis, s'armant de courage, il saisit le marteau, baise la muraille, et commence la brèche. Cette fois, l'œuvre se termina sans accident.

Parmi les pèlerins de Lorette, les plus dignes d'intérêt étaient, sans doute, les chrétiens de Dalmatie. Chaque année, un grand nombre passaient l'Adriatique pour venir vénérer en Italie le précieux sanctuaire qu'ils avaient perdu, et porter à Marie leurs prières et leurs larmes.

Riéra dit qu'en 1559, il en vit arriver un jour plus de trois cents, avec leurs femmes et leurs enfants. Ils entrèrent dans la basilique, rangés sur deux files, se traînant sur leurs genoux et tenant des cierges à la main; ils disaient en pleurant: *Reviens, reviens à Fiume! Reviens, ô Marie, Marie, Marie, reviens!*

Leur deuil n'était pourtant pas sans consolation, car, au siècle précédent, un Frangipane avait fait construire à Rauniza, au lieu du séjour temporaire de la Sainte Maison, une belle église sur le modèle de celle de Lorette; et les Souverains Pontifes l'enrichirent de nombreuses indulgences. Trombelli déclare même que le pape Urbain V leur avait déjà cédé, en 1367, une image de la Vierge, trouvée dans la *Sainte Maison*, et attribuée à saint Luc.

C'est à Lorette qu'ont été inaugurées, en 1483, les *Litanies de la Sainte Vierge*, aujourd'hui si populaires et connues sous le nom de Litanies de Lorette.

Une ville, qui compte aujourd'hui sept à huit mille âmes, n'a pas tardé à se former autour du célèbre pèlerinage. Le pape Sixte V l'a érigée en évêché dès l'an 1585.

En 1691, le pape Innocent XII institua un office et une messe propre, pour la fête de la *Translation*, fête fixée au 10 décembre.

De nombreux chapelains et des confesseurs pour les diverses langues sont attachés au service de la célèbre basilique.

Le roi de France Louis XIII, en reconnaissance de la naissance de son fils, plus tard Louis XIV, offrit à la *Sainte Maison* deux couronnes d'or rehaussées de diamants pour être déposées sur la tête de la Vierge et de l'Enfant Jésus. Il envoya également un enfant d'or pesant vingt-quatre livres, couché sur un coussin d'argent et présenté à la Mère de Dieu par un ange en argent, de grandeur naturelle.

Treize papes ont accompli personnellement ce pieux pèlerinage; entre autres, le pape Pie IX, qui l'affectionnait tout particulièrement.

Innombrables ont été les faveurs obtenues dans tous les siècles à Lorette.

Saint Jacques de la Marche, célèbre Franciscain, désirait ardemment se livrer aux labeurs de l'apostolat pour le salut des âmes; mais sa mauvaise santé l'en empêchait. Il se rendit à Lorette pour supplier la Reine du ciel de lui venir en aide. Marie lui apparut dans la *Santa Casa* et lui dit qu'il était exaucé. Jacques devint l'un des plus grands missionnaires de son siècle.

Le jeune saint François de Sales, après avoir terminé ses études de droit et de théologie à Padoue, visita Rome et vint ensuite à Lorette. « A peine eut-il fléchi les genoux dans ce merveilleux sanctuaire que, comme s'il fût entré dans une fournaise ardente, il se sentit enflammé d'une charité extraordinaire. Considérant que là avait demeuré le Fils de Dieu incarné, avec Marie et Joseph, qu'ils y avaient prié, travaillé, pris le repos et la nourriture, il baisa avec des grands sentiments de dévotion cette terre sainte, ces murailles sacrées, et les arrosa des larmes de sa piété. Après y avoir reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, il se consacra de nouveau au Verbe incarné et à la Très Sainte Vierge et renouvela son vœu de chasteté. En récompense de tant de ferveur, Dieu lui accorda des grâces extraordinaires; il parut ravi en extase; et, pendant que des paroles d'amour s'échappaient comme des traits de flammes de son cœur embrasé, aussi bien que de son esprit éclairé de lumières célestes, son visage se couvrit d'une rougeur extraordinaire, et apparut tout rayonnant comme un astre, aux nombreux témoins qui se trouvaient dans l'église (1).

Pendant son long séjour à Rome, le saint pèlerin du siècle dernier, Benoît-Joseph Labre, ne manquait jamais, chaque année, de faire à pied le pèlerinage de Lorette. Arrivé au célèbre sanctuaire, il passait sa journée en prières dans la *Santa Casa*, ou aux pieds du Saint-Sacrement, et, la nuit venue, quand on fermait l'église, il allait continuer sa prière et prendre un peu de repos sous les porches.

Une année, un pèlerin, robuste vieillard de quatre-vingt-huit ans, revenant de Lorette, rencontra près de la porte d'une auberge, debout contre le mur, les yeux modestement baissés, un mendiant inconnu. Pris de pitié, le vieillard l'invite à entrer et à partager son repas. La conversation s'engage : le mendiant était saint Benoît Labre et le vieillard était Zitli, ancien trésorier du shah de Perse, chassé de son pays par une révolution et depuis converti au catholicisme.

En 1797, les troupes de la Révolution française pillèrent l'église de Notre-Dame de Lorette, enrichie par la piété de cinq siècles. Une partie seulement des objets précieux avait pu être mise en sûreté. La statue si vénérée de la Sainte Vierge fut envoyée prisonnière à Paris, et reléguée au cabinet des médailles comme une curiosité antique, au-dessus d'une momie égyptienne. Napoléon la rendit au Pape en 1801; elle fut replacée dans son sanctuaire, où brûlent sans cesse une soixantaine de lampes.

En 1860, d'autres Français, nobles et chrétiens, ont lavé la faute des précédents, en versant leur sang pour la cause de l'Eglise, du Pape et de la civilisation, dans les campagnes voisines de Lorette. Après cette bataille (de Castelfidardo), la basilique, devenue une ambulance, se trouva remplie des blessés.

En 1894, on célébrera, par de grandes fêtes, le sixième centenaire de la merveilleuse translation. On fait dans ce but de nombreuses réparations à la basilique.

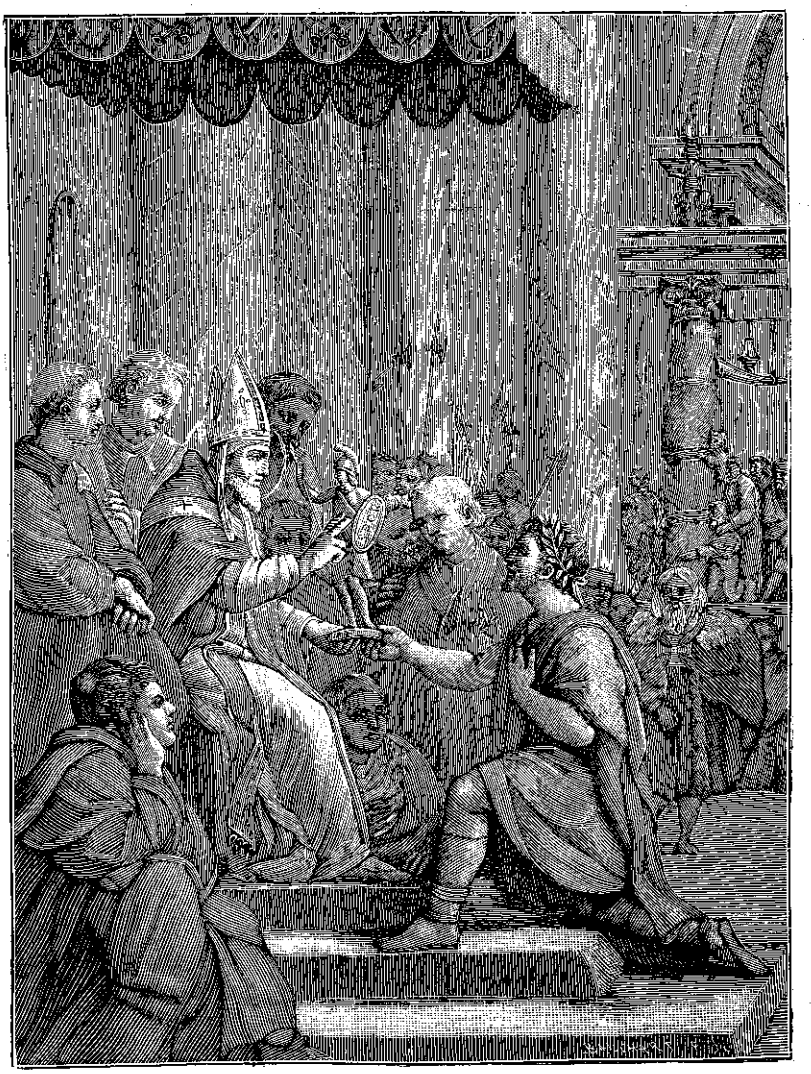
Notre-Dame de Lorette, priez pour nous.

---

(1) Hamon, *Vie de saint François de Sales*, I, 95.

SAINT MELCHIADE, PAPE

Fête le 10 décembre.



Constantin donne la ville de Rome à saint Melchiade.

Fragment d'une fresque de Raphaël dans les Chambres du Vatican. Le grand artiste a représenté Constantin tenant à la main et remettant au Pape une statue symbolisant la ville de Rome.

Melchiade ou Miltiade occupa le siège de saint Pierre de l'an 310 à l'an 314, l'espace de trois ans et demi. Il était Africain d'origine.

L'histoire ne nous a conservé que fort peu de détails sur sa vie personnelle; nous ignorons les circonstances de sa venue en Italie, de son affiliation au clergé de Rome, et de son élection comme successeur du pape saint Eusèbe, l'an 310. Mais durant les courtes années de son pontificat il s'est passé l'un des événements les plus remarquables de l'histoire de l'Eglise : la fin des grandes persécutions générales de l'empire romain contre les disciples de Jésus-Christ.

Depuis bientôt trois siècles, le sang des chrétiens n'avait presque pas cessé de couler sur un point ou un autre de ce vaste empire, et jusqu'à dix fois des édits nouveaux de persécution étaient venus stimuler la cruauté des magistrats contre les adorateurs du vrai Dieu.

CHATIMENT DES PERSÉCUTEURS DE L'ÉGLISE

Souvent, la main de Dieu s'était appesantie sur les persécuteurs, et beaucoup avaient fait une triste fin.

Dioclétien, qui avait attaché son nom à la dixième persécution générale, la plus terrible de toutes, venait de mourir misérablement quand saint Melchiade monta sur le trône ensanglanté des papes martyrs. Obligé de céder la place à son ancien lieutenant Galère, Dioclétien s'était retiré à Salone, où il cultivait mélancoliquement des choux. Au bout de quelque temps, ennuyé de la vie, il ne voulut plus boire ni manger et se laissa mourir de faim. Il expira en crachant sa langue rongée par les vers.

Son collègue, le cruel empereur Maximien Hercule, après avoir aussi abdiqué, avait repris la pourpre à la nouvelle que son fils Maxence était proclamé empereur à Rome, l'an 307. Il vint rejoindre Maxence; mais quelque temps après, il se brouilla avec ce fils, et alla se réfugier dans les Gaules, auprès du jeune et vaillant empereur Constantin, son gendre.

Il reçut de lui une généreuse hospitalité, qu'il ne paya que par la trahison. Il conspira d'abord contre Constantin pour lui ôter le trône, et n'ayant pu y réussir, il voulut l'assassiner de sa propre main. Une indiscrétion sauva heureusement Constantin. Condamné à mort par le conseil impérial, le vieux persécuteur de l'Eglise eut la liberté de choisir son supplice et s'ouvrit lui-même les veines. Ainsi périt ce tyran qui avait fait égorger en un seul jour six mille de ses soldats, et leur chef saint Maurice, parce qu'ils ne voulaient pas renoncer à Jésus-Christ et mettre à mort les chrétiens leurs frères.

L'ancien lieutenant de Dioclétien, plus cruel que lui, le césar Galère, devenu empereur en Orient, y avait continué la persécution; mais il n'échappa pas non plus à la justice de Dieu qui le frappa dès ce monde

Pendant qu'il songeait aux moyens d'anéantir enfin complètement la religion de Jésus-Christ, il fut atteint d'un ulcère hideux qui rongeait la moitié inférieure de son corps. Dévoré vivant par les vers et exhalant par ses plaies une odeur infecte, il souffrait des douleurs intolérables.

Il fit d'abord jeter aux bêtes féroces les malheureux chirurgiens qui n'avaient pas réussi à le guérir. Mais cette cruauté stupide ne remédiait à rien. Il commença alors à réfléchir sur sa vie passée, le souvenir des chrétiens, dont il avait versé le sang à grands flots au milieu des supplices les plus barbares, vint troubler ses longues insomnies et il conçut la pensée d'apaiser leur Dieu qu'il avait tant outragé.

Le misérable empereur se trouvait alors dans la ville de Sardique (aujourd'hui Sophia, en Bulgarie). Il y signa un édit qui rendait aux chrétiens de ses Etats le libre exercice de leur religion. Mais Dieu avait décidé que cet imitateur d'Antiochus périrait comme lui, sur la terre, malgré ce repentir tardif. Peu de temps après, Galère rendit le dernier soupir, et son âme fut appelée devant le Juge suprême.

Avant d'expirer, il avait recommandé à son lieutenant Licinius, païen comme lui, sa femme Valérie et son fils Candidien; mais, dès qu'il eut fermé les yeux, Licinius fit égorger Valérie et Candidien. C'était en l'année 311.

LES QUATRE EMPEREURS

L'empire romain se trouva alors partagé entre quatre empereurs : Constantin dans les Gaules, Maxence en Italie, Licinius en Illyrie (péninsule des Balkans), et Maximin Daia en Asie et en Egypte.

Maxence et Maximin étaient deux ennemis acharnés du nom chrétien, et malgré les châtiments récents de leurs prédécesseurs, ils renouvelèrent la persécution dans les provinces qu'ils gouvernaient. Il y eut de nombreux martyrs, parmi lesquels la vierge philosophe, sainte Catherine d'Alexandrie, et saint Lucien de Nicomédie. Ce dernier fut laissé plusieurs jours sans nourriture; puis on lui servit une table somptueuse couverte de mets et de viandes offertes aux idoles. Y toucher, c'était déclarer qu'on s'associait au culte des faux dieux. Lucien résista à cette tentation. Enfin son persécuteur, las d'attendre son apostasie, ordonna de lui trancher la tête.

La nation arménienne et son roi Tiridate venaient d'embrasser la religion chrétienne, à la voix de saint Grégoire l'Illuminateur. Irrité de ce progrès de la religion du Christ, Maximin Daia marcha contre les Arméniens à la tête d'une armée formidable; mais il fut battu et obligé de rentrer honteusement dans ses Etats.

LA CROIX VICTORIEUSE

Pendant ce temps, son imitateur Maxence, qui régnait en Italie, désireux de conquérir les Gaules, déclarait la guerre à Constantin.

Ses espérances de victoire n'étaient pas sans fondement : car il avait sous sa main une armée de cent soixante-dix mille fantassins, soutenus par dix-huit mille cavaliers.

Mais ils n'eurent pas le temps d'arriver sur le sol gaulois. A la première nouvelle de la guerre, Constantin avait lui-même franchi les Alpes à la tête de quarante mille soldats. C'était peu contre une armée de près de deux cent mille hommes, mais ces soldats étaient des vétérans formés au métier des armes et Dieu veillait sur ce prince qu'il destinait à de grandes choses.

Constantin n'avait pas encore le bonheur d'être chrétien lui-même, mais il était fils d'une mère chrétienne (sainte Hélène) et, comme son père, Constance Chlore, il estimait les chrétiens et leur laissait la liberté.

De victoire en victoire, il refoula les légions de Maxence, et ne tarda pas à paraître en vue des remparts de Rome où le tyran s'était retranché. Dans cette même ville, saint Melchiade priait avec ardeur pour le triomphe de l'Eglise.

Constantin campa sur une hauteur en face du pont Milvius aujourd'hui Ponte Molle.

« Un jour qu'il s'avançait à la tête d'un corps de troupes, vers l'heure de midi, une croix éclatante de lumière se dessina au milieu du ciel dans la direction du soleil.

» Sur la croix miraculeuse on lisait en lettres de feu ces mots latins : *In hoc signo vinces* (*tu vaincras par ce signe*).

» L'apparition de ce prodige dont toute l'armée fut témoin ébranla profondément Constantin, qui, de longues années après, le racontait lui-même à Eusèbe, évêque de Césarée. Tout le reste du jour, il songea à cette vision merveilleuse. La nuit suivante, la même croix lui apparaissait de nouveau et Jésus-Christ, se révélant au César, lui donnait l'ordre de placer cette image sur ses drapeaux.

» Le lendemain, à côté des aigles romaines, on remarquait une bannière d'une forme jusque-là inconnue. C'était une longue pique de bois doré ayant en haut une traverse en forme de croix, au bras de laquelle flottait un drapeau tissu d'or et de pierreries. Au-dessus brillait une couronne d'or et de pierres précieuses, au milieu de

laquelle était le monogramme du Christ, formé des deux initiales grecques de ce nom.

» Le monogramme et l'image de la croix furent aussi placés sur le casque des soldats.

» Tel était ce fameux *Labarum*.

» Ainsi la croix, réservée jusque-là comme un gibet d'infamie aux plus vils criminels, après trois siècles d'outrages, d'incrédulité et de persécutions, triomphait du monde, prenait sa place parmi les symboles les plus révérés et devenait l'étendard des légions romaines que le monde vaincu ne regardait qu'avec admiration et respect (1). »

« La bataille qui allait se livrer entre Maxence et Constantin, dit Chateaubriand, est du petit nombre de celles qui, expression matérielle de la lutte des opinions, deviennent non un simple fait de guerre, mais une véritable révolution. Deux cultes et deux mondes se rencontrèrent au pont Milvius; deux religions se trouvèrent en présence, les armes à la main, au bord du Tibre, à la vue du Capitole. »

Maxence, anxieux, faisait appel à toutes les vieilles superstitions du paganisme, jadis inspirées par les démons; il consultait les livres où gisaient les oracles des sibylles, il offrait en sacrifice non seulement des bœufs et des moutons, mais encore des lions et aussi, hélas! des femmes et des enfants. Dans les entrailles fumantes des victimes immolées, il cherchait à lire les secrets de l'avenir et des présages de victoire.

Enfin, le 12 octobre, il marcha lui-même au devant de Constantin, à la tête de toute son armée. Il fit jeter sur le Tibre un pont de bois divisé en deux parties mobiles. Son désir était d'attirer Constantin sur le pont, d'en séparer alors les deux côtés et de noyer son ennemi dans les flots.

En attendant, il franchit lui-même le fleuve avec ses troupes, et déploya plus loin ses légions en ligne de bataille. Ses soldats se trouvaient ainsi avoir en face d'eux l'armée de Constantin, et derrière eux les flots du Tibre : s'ils étaient forcés de reculer ils étaient perdus. Les faux dieux avaient mal inspiré leur défenseur.

Constantin avait habilement disposé ses bataillons, de manière à suppléer par une tactique savante au nombre qui lui faisait défaut. Ses vieux soldats chargèrent vigoureusement l'ennemi qui se replia bientôt en désordre vers le Tibre. Et alors ce que Maxence aurait dû prévoir arriva : les plus vaillants de ses guerriers se firent hacher sur place, les autres, éperdus, aveuglés, se jetèrent dans le Tibre, cherchant à fuir à la nage; mais la plupart se noyèrent.

Maxence lui-même s'enfuit vers le pont qu'il avait fait construire; une multitude de fugitifs s'y pressait en même temps, le pont s'écroula, et Maxence, tombé dans le fleuve, y périt de la mort qu'il préparait à son rival.

La bataille était finie; la victoire de Constantin était complète. Le Christ avait tenu sa parole, et la croix triomphante dominait les aigles vaincues.

ENTRÉE TRIOMPHANTE DE CONSTANTIN A ROME

« Le lendemain, dit l'abbé Darras (2), Constantin fit son entrée triomphale dans Rome où la joie de tous les ordres égala la sienne.

» La terreur du nom de Maxence était si grande que d'abord on n'avait pas voulu ajouter foi à la nouvelle de sa mort, dans la crainte d'une redoutable vengeance, si la nouvelle était fausse et venait à se démentir. Mais le corps du tyran, qui était resté enfoncé dans la vase, ayant été trouvé et reconnu, fut porté dans la ville comme la preuve et le gage de la délivrance des Romains.

» Les transports d'allégresse éclatèrent alors librement; la foule avide se pressait pour contempler le visage du vainqueur tout rayonnant de gloire. « Jamais, dit l'orateur Nazarius, aucun jour, depuis la fondation de Rome, ne fut plus heureux que celui-ci; aucun des triomphes dont l'antiquité nous a laissé la description ne saurait entrer en comparaison avec le triomphe de Constantin. On n'a point vu marcher devant le char du vainqueur des généraux ennemis chargés de chaînes, mais toute la noblesse romaine délivrée de celle que le tyran lui avait fait porter. On n'a point jeté de barbares au fond des cachots, mais on en a tiré les consulaires que l'avarice et la cruauté de Maxence y retenaient. Ce ne sont point les captifs étrangers qui ont fait la décoration de cette fête, mais Rome elle-même remise en liberté. Elle n'a rien conquis sur l'ennemi; mais elle s'est recouvrée elle-même. »

Nazarius était païen, ses paroles étaient plus vraies encore qu'il ne croyait, car le vainqueur rendait Rome non seulement à la liberté civile, mais à la liberté inappréciable de servir le vrai Dieu.

Les païens eux-mêmes reconnurent que la victoire de Constantin était due à une intervention de la Divinité, non moins qu'à son génie, et ils l'inscrivirent sur l'arc de triomphe improvisé, qu'on enleva au souvenir de Trajan pour le dédier à la gloire de Constantin. Il a triomphé, dit l'inscription, *instinctu Divinitatis, mentis magnitudine* : par l'impulsion de la Divinité et la grandeur de son génie.

CHATIMENT DE MAXIMIN DAIA

Le persécuteur des chrétiens en Asie, l'empereur Maximin Daia, apprit avec colère le triomphe de Constantin à Rome et son alliance avec Licinius. Il marcha contre ce dernier à la tête d'une armée de soixante mille hommes.

Licinius n'avait à lui opposer que vingt mille hommes. Mais, la nuit qui précéda la bataille, un ange apparut à Licinius, l'avertit de se lever et de prier le Dieu souverain avec toute son armée. A cette condition, il lui promettait la victoire.

Tout païen qu'il était, Licinius obéit. L'exemple de Constantin, d'ailleurs, était de nature à l'encourager. Il fit appeler son secrétaire, lui dicta une formule de prière dont l'ange lui avait suggéré les paroles, et distribua cet écrit aux soldats de son armée. Le lendemain, les soldats récitèrent trois fois cette prière et marchèrent avec confiance contre la grande armée de Maximin. Elle fut écrasée.

Maximin Daia, échappé avec peine au carnage, s'enfuit, le désespoir dans l'âme. Arrivé à Tarse, en Cilicie, et ne se croyant pas encore en sureté, il s'empoisonna après s'être gorgé de vin et de viandes. L'effet du poison ne fut pas aussi prompt qu'il souhaitait; durant trois jours, il souffrit d'intolérables douleurs, et enfin, il expira. Sa persécution finit avec lui.

---

(1) Darras, *Histoire générale de l'Église*, t. VIII, p. 613.
(2) *Ibid.*

CONSTANTIN LE GRAND ET SAINT MELCHIADE
LES DEUX POUVOIRS

Constantin le Grand, dont nous avons raconté l'entrée victorieuse à Rome, y avait reçu les acclamations du peuple aussi bien que les félicitations des sénateurs et des patriciens. Il était un personnage avec lequel il souhaitait vivement s'entretenir, mais celui-là n'était pas mêlé à la troupe des flatteurs et des courtisans empressés de chercher la faveur du nouveau maître : c'était saint Melchiade, l'évêque de Rome, le Souverain Pontife de la religion chrétienne.

L'empereur le fit chercher et fut heureux de s'entretenir avec lui. Ainsi se trouvèrent amicalement en présence, pour la première fois peut-être, les représentants de ces deux souverainetés qui gouvernent le monde : le pape et l'empereur, l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle. Le successeur de César Auguste était là, avec toute la splendeur de cette puissance romaine qui avait soumis le monde à ses lois, le successeur de saint Pierre et tant de pontifes immolés était là, sans autre force que la promesse divine, sans autre appui que sa faiblesse, sans autres armes que la foi. Et cependant, le vainqueur couronné reconnut que l'autorité du Vicaire du Christ était supérieure à la sienne dans toutes les choses de la religion et du salut. L'empereur donna au Pape la ville de Rome et toute la campagne environnante, et il transporta le siège de son empire à Byzance, qui dès lors devint Constantinople ou la ville de Constantin.

Constantin ne tarda pas à signer à Milan, en faveur des chrétiens, un édit de justice et de liberté qui fut envoyé à tous les proconsuls et gouverneurs de province. L'empereur ordonnait de rendre aux chrétiens les églises que la persécution leur avait enlevées, et les autorisait à en construire de nouvelles.

Les privilèges dont avaient joui précédemment les prêtres païens dans l'empire étaient reportés aux ministres de la religion chrétienne. Les membres du clergé devaient être exempts de tous les impôts, services et charges publiques. Les évêques devenaient des personnages considérables et prenaient au sein de la société la place qui convient à leur caractère et à leur mission.

Dès le temps de l'apôtre saint Paul, qui le leur avait conseillé, les chrétiens avaient coutume de porter leurs différends au tribunal de leur évêque; à partir du règne de Constantin, les sentences, ainsi rendues par les évêques dans leur diocèse, furent reconnues par l'État comme ayant une valeur légale.

LES SCHISMATIQUES

Après la dernière persécution de Dioclétien, une division avait éclaté parmi les chrétiens d'Afrique, à propos de l'élection de Cécilien, évêque de Carthage, parce que, disait-on, Félix, évêque d'Aptonge, qui l'avait sacré, avait trahi la foi dans la persécution. L'accusation était fausse, mais quelques esprits intrigants en profitèrent pour faire un schisme. Ils entraînèrent dans leur parti quelques évêques de Numidie. Leur chef était Donat et on les appela *donatistes*. Cécilien, fort de l'approbation du pape, maintint son droit à Carthage.

C'est la coutume des schismatiques, dans tous les siècles, de se montrer rebelles à l'autorité spirituelle de l'Eglise et du pape, pour se soumettre à l'autorité des princes temporels, comme si Jésus-Christ avait chargé les laïques de commander aux évêques dans les choses de la foi et de la religion.

Les Donatistes s'adressèrent donc à Constantin, qui leur fit cette réponse remarquable : « Quoi! vous me demandez des juges, vous évêques, à moi qui suis dans le siècle, et qui attends moi-même le jugement de Jésus-Christ! » Et il renvoya les plaignants, avec toutes les pièces et tous les mémoires, au pape saint Melchiade.

Le pape réunit un Concile de dix-neuf évêques d'Italie et des Gaules, dans le palais impérial de Latran.

Donat se présenta en personne pour soutenir ses accusations calomnieuses contre Cécilien; mais il fut convaincu de mensonge, et il fut prouvé, au contraire, que lui, Donat, avait conféré l'ordination épiscopale à d'anciens apostats non réhabilités. Le pape saint Melchiade, de concert avec tout le Concile, proclama l'innocence de Cécilien et la légitimité de son ordination. Toutefois, pour réunir tout le monde dans la paix, le pape ne voulut condamner que le calomniateur Donat, et offrit le pardon à tous les autres évêques de son parti. Il régla que, dans les villes où se trouvaient deux évêques, le plus ancien resterait en fonction, et l'autre serait pourvu d'un autre évêché à la première occasion. Par cette sage disposition, tout devait rentrer dans l'ordre et la paix.

Aussi saint Augustin, parlant plus tard de Melchiade, s'écriait : « O homme excellent! ô vrai fils de la paix! ô vrai père du peuple chrétien! » Malheureusement, les principaux chefs du parti, Donat surtout, refusèrent de se soumettre à une sentence aussi douce que juste, et le schisme des Donatistes continua à désoler l'Eglise d'Afrique pendant un siècle. Il était réservé à saint Augustin, après de longues luttes, d'y mettre un terme.

DERNIERS JOURS DE SAINT MELCHIADE

Le palais impérial de Latran, où s'était tenu le concile, fut donné par Constantin à saint Melchiade, pour être sa demeure et celle de ses successeurs. Longtemps les papes l'ont habité, entretenu et rebâti. Aujourd'hui encore, il est la propriété du Pape, bien que le Souverain Pontife habite le Vatican.

La conversion de Constantin allait changer l'aspect du monde. Saint Melchiade avait vu l'Eglise de Jésus-Christ prendre officiellement dans l'empire la place légitime qu'elle a droit d'occuper dans le monde et dans la société. Pour vaincre les résistances de l'enfer et des passions humaines, il avait fallu le sang de millions de martyrs.

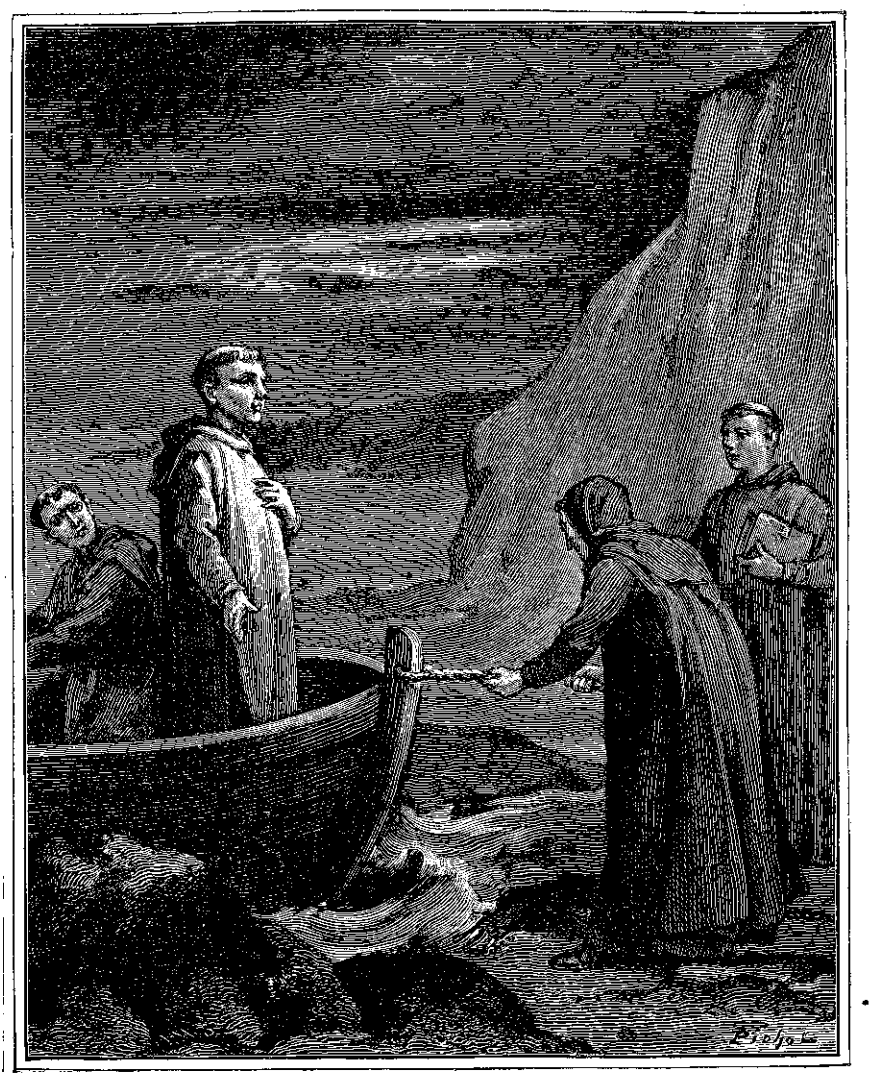
« Quand, après trois siècles de tortures, dit le P. Lacordaire, du haut du Monte-Mario, Constantin vit dans l'air le *Labarum*, c'était le sang des chrétiens qui avait germé dans l'ombre, qui était monté comme une rosée jusqu'au ciel et qui s'y déployait sous la forme de la croix triomphante. »

Melchiade pouvait chanter son *Nunc dimittis*. Il s'endormit saintement dans le Seigneur, le 10 janvier 314. Son successeur, saint Sylvestre, devait voir le triomphe complet de l'Eglise, avec la conversion définitive de Constantin et la ruine de Licinius.

Le corps de saint Melchiade, déposé d'abord dans la catacombe de Saint-Callixte, fut plus tard transféré dans l'église de Saint-Sylvestre-*in-Capite*, par le pape Paul I^er^.

LE VÉNÉRABLE JOHN ROBERTS, O. S. B.

martyrisé à Tyburn, 10 décembre 1610.



Le Vénérable ainsi que plusieurs autres missionnaires abordent de nuit sur le rivage anglais.

ÉTUDIANT — LA CONVERSION

Le premier martyr de la renaissance bénédictine en Angleterre, Dom John Roberts, vint au monde à Transweneth, dans le Merionetshire, l'an 1575 ou 1576, en pleine ère de persécutions. Ses parents, catholiques de cœur, s'étaient, comme beaucoup d'autres, soumis extérieurement à l'Eglise établie; conduite blâmable, mais que l'ignorance excusait bien souvent.

Les prêtres étaient alors fort rares, la surveillance étroite. Depuis dix-sept ans, dans les églises profanées, les ministres lisaient sans conviction les prières du « service public », entremêlées de passages de la Bible. Des pénalités terribles frappaient les « récusants ». Quiconque s'abstenait de paraître aux offices anglicans devait payer une amende de vingt livres sterlings (1) par mois. Les pauvres, incapables de trouver cette somme, étaient cruellement fouettés sur les places publiques; à d'autres on coupait les oreilles, à moins qu'ils ne fussent marqués d'un fer rouge et cloués au pilori. Ainsi l'avait ordonné la « bonne et gracieuse reine Bess » (2).

(1) Cinq cents francs, somme énorme pour l'époque.
(2) Nom familier pour désigner Elisabeth.

Le petit John grandit au milieu de ces menaces; un « ancien prêtre », resté dans le pays où il vivait au jour le jour, lui donna, pour quelques couronnes, les premières leçons d'écriture et de latin.

A dix-neuf ans, ses parents l'envoyèrent à Oxford pour y faire ses humanités. La célèbre Université avait beaucoup perdu par suite des innovations religieuses. Dès le début du règne d'Elisabeth, les professeurs catholiques l'avaient presque unanimement désertée pour n'avoir pas à prêter le serment de suprématie. Maintenant les cours végétaient sous une direction improvisée et hérétique. Roberts ne savait au juste que penser. Par accoutumance, il était anglican; par sympathie, catholique. Du reste, les traditions de Saint-John's College, où il venait d'entrer, étaient nettement romaines. Cet établissement avait donné récemment à l'Eglise des hommes tels que Edmond Campion et Cuthbert Mayne.

John passa deux ans à Oxford et vint ensuite, en 1598, étudier le droit dans le quartier du Palais. Il n'y fit pas un long séjour, et, durant l'été de 1598, muni des permissions légales alors indispensables pour voyager sur le continent, il s'embarquait pour Paris. Dans notre capitale, le jeune Oxonien allait trouver son chemin de Damas.

Il eut la bonne fortune d'y rencontrer un de ses compatriotes, catholique fervent, et qui sut le ramener au vrai Pasteur. Roberts, éclairé par la grâce, vit la vérité. Il fit son abjuration à Notre-Dame.

A VALLADOLID — MOINE BÉNÉDICTIN

Son désir était, à ce moment, de se rendre à Rome et d'entrer au collège anglais fondé dans cette ville par le cardinal Allen. Mais un de ses amis lui persuada d'aller étudier la théologie au Séminaire anglais de Valladolid, en Espagne, et ce conseil prévalut.

Le nouveau converti se mit donc en route, fit une courte halte à Bordeaux, où les Pères de la Compagnie de Jésus lui donnèrent des lettres de recommandation, arriva à Valladolid le 15 septembre 1598 et se présenta au collège de Saint-Alban. Cet établissement, destiné à former des prêtres catholiques pour la mission d'Angleterre, devait son existence à l'initiative d'un Jésuite, le P. Robert Persons. Au moment où John Roberts venait frapper à sa porte, il abritait cinquante-trois étudiants et une communauté de dix Pères.

Saint-Alban était régulier comme un couvent. On s'y levait à 5 heures, on y faisait une demi-heure de méditation tous les matins; venait ensuite la messe, puis les cours jusqu'à midi. Tous les soirs on chantait les litanies de la Sainte Vierge et divers motets pour obtenir le retour de l'Angleterre à l'unité. Pendant le souper, un professeur commentait la Bible.

Roberts ne resta pas longtemps dans ce milieu. La Providence, avant de l'appeler au martyre, voulait le purifier dans la vie religieuse.

Quelques élèves de Valladolid étaient entrés chez les Bénédictins établis en Espagne. L'un d'eux, Barkworth, ami de John, avait pris l'habit en 1599 au monastère de San-Martino de Compostelle. De là il exhortait, par ses lettres, Roberts à le suivre dans le cloître. Notre étudiant n'aurait pas hésité à se rendre à ces appels s'il n'avait pas craint, une fois moine, de ne pouvoir retourner dans son pays pour s'y livrer à l'apostolat.

Néanmoins, la grâce finit par vaincre toutes ses appréhensions, et, cinq mois seulement après son entrée, il quittait le collège et venait implorer son admission parmi les fils de saint Benoît. Quatre de ses condisciples le suivirent.

L'abbé de San-Benito de Valladolid reçut les postulants avec bienveillance, mais afin d'éloigner tout sujet de discorde avec les directeurs du collège assez mécontents de cet exode, il s'empressa d'envoyer les cinq Anglais au monastère de San-Martino. Ils y arrivèrent vers l'automne de 1599 et y trouvèrent plusieurs de leurs compatriotes.

On leur donna bientôt l'habit, et John Roberts changea son nom en celui de Fray Juan de Mervinia. Vers la fin de l'année suivante on les admit à la profession perpétuelle.

L'APÔTRE — ÉTAT DE L'ANGLETERRE

Tous les monastères bénédictins qui jadis peuplaient le sol de l'Angleterre étaient maintenant détruits ou abandonnés. On ne célébrait plus, comme autrefois, les cérémonies sacrées à Westminster, à Glastonbury et ailleurs. Ce grand Ordre religieux, qui avait eu la gloire de porter la foi en Grande-Bretagne, n'y comptait plus un seul représentant. Fray Juan et ses compagnons rêvaient d'une renaissance bénédictine dans l' « île des saints ». Ils supplièrent, dès 1601, le Chapitre général de les envoyer fonder cette nouvelle colonie. Le Chapitre transmit au Pape la pétition. Clément VIII s'y montra favorable et par un Bref du 20 mars 1602 il autorisait les fils de saint Benoît à travailler dans le champ si dévasté de la mission anglaise. Vers la fin de cette même année, Roberts était ordonné prêtre; le 26 décembre, accompagné de quelques moines, il partait.

Le règne d'Elisabeth touchait alors à son terme. La sanglante reine allait enfin rendre compte de ses actes au souverain Juge. Elle expirait le 24 mars 1603 sans laisser d'héritier direct. Jacques VI d'Ecosse, protestant lui-même, mais né d'une catholique, l'infortunée Marie Stuart, était appelé à lui succéder. Ce prince, proclamé sous le nom de Jacques Ier, semblait favorablement disposé vis-à-vis des « papistes ». Ceux-ci, d'ailleurs, ne demandaient qu'à le servir et espéraient, en retour, voir abroger les lois cruelles qui les frappaient.

Tandis que ces événements se préparaient, Dom John et ses compagnons franchissaient les Pyrénées et se dirigeaient sur Bordeaux. Un peu plus tard, ils arrivaient à Paris et s'y reposaient quelques jours. Là ils firent la connaissance d'un Dr Cecil, espion anglais, et qui se prétendait catholique expulsé. Ce misérable signala à la police le prochain débarquement des religieux. Heureusement, ceux-ci furent retenus par certaines affaires et ne débarquèrent en Angleterre qu'après la mort de la reine, dans un moment de calme relatif. Encore prirent-ils la précaution d'atterrir la nuit sur un point désert de la côte, aux environs de Douvres. Vers le commencement d'avril 1603, nous les trouvons à Londres.

PREMIÈRE ARRESTATION

Roberts ne put empêcher que sa présence dans la capitale ne fût connue. Des fonctionnaires, désireux de se signaler par leur zèle, jugèrent bon de l'arrêter peu de temps après son arrivée. Cette première captivité ne fut que de quelques jours. En mai 1603, Jacques Ier, comme don de joyeux avènement, publia un décret de grâce en faveur

de tous les prêtres emprisonnés. Toutefois, la clémence royale s'arrêtait à moitié chemin : elle délivrait les prêtres, mais pour les envoyer en exil. Dom Roberts était de ce nombre. Il dut repasser la Manche, bien contre son gré, et s'en fut à Douai.

RETOUR — NOUVELLES PERSÉCUTIONS

Ce premier insuccès ne l'avait nullement découragé; il attendait l'occasion de rentrer dans sa patrie. Cette occasion se présenta providentiellement.

Durant l'été de 1603, une affreuse épidémie, la peste, se répandit dans tout le royaume qui fut ainsi jeté dans la consternation. Les puritains, toujours exaltés, voyaient dans le fléau une preuve de la faveur divine. Si l'un d'eux mourait, ces fanatiques se réjouissaient de ce qu'il avait succombé « au gage du Seigneur ». Ils ne prenaient aucune précaution contre la contagion, se confinant dans un fatalisme rigide. On les entendait même affirmer sans rire que « Londres était un paradis terrestre ».

John Roberts, à ces nouvelles, passe le détroit sans être trop inquiété, grâce au désarroi causé par la violence de la maladie. Il court à Londres se mettre au service des pestiférés de Westminster et de Southwark. Dans cet humble ministère, il ramène à Dieu bien des âmes; parmi elles, il faut citer un jeune gradué de Trinity Hall, à Cambridge, William Scott, qui non seulement se convertit, mais encore se fit moine bénédictin.

Cette ardeur apostolique fut vite entravée par le mauvais vouloir de Jacques Ier. Le peuple revenait peu à peu à la vraie religion; en quelques mois, l'anglicanisme avait perdu un nombre considérable de fidèles. Le pouvoir s'alarma de ce retour au catholicisme; le roi, excité par son conseiller Cecil, déclara que pour être un loyal sujet, on devait, comme lui, être protestant. La persécution recommençait. Le 22 février 1604, une proclamation royale bannissait tous les prêtres et leur donnait le 19 mars comme limite extrême de leur séjour en Angleterre.

Dom Roberts et William Scott, sur le point de partir, furent arrêtés au moment même de l'embarquement. On les retint quelques mois en prison, mais comme on ignorait que John Roberts fût prêtre, on se résigna enfin à les remettre en liberté.

W. Scott alla en Espagne et prit l'habit bénédictin au couvent de Saint-Facond de Sahagun. Il fera honneur à son maître et versera son sang pour la véritable Eglise.

TRAVAIL A LONDRES — TROISIÈME ARRESTATION

De son côté Dom John ne restait pas inactif. Aussitôt libre, il avait pris logement chez un scribe de Londres, dans le quartier de Holborn. De là, il se rendait chez les catholiques et portait aux persécutés le secours de son ministère. Ceux-ci en avaient besoin.

La persécution redoublait. Jacques Ier remettait en vigueur les lois pénales d'Elisabeth. En septembre 1604, 21 prêtres étaient bannis; le 15 février 1605, dans le seul comté de Middlesex, 49 catholiques comparaissaient aux assises. Dans les comtés de l'Est, plus de 700 catholiques avaient à répondre du crime de religion. Sur ce nombre, deux seulement consentirent à assister au service protestant. On a, de l'an 1606, une liste de « récusants » à qui le roi enleva, d'un coup, les deux tiers de leurs biens pour les donner à ses courtisans.

Ces injustices finirent par exaspérer une partie des catholiques. Certains d'entre eux, de leur propre mouvement et en leur nom personnel, formèrent alors une conspiration dont le but était de faire sauter le Parlement et de se débarrasser du roi. Ce fut la fameuse *conspiration des poudres*. Le complot fut découvert le 5 novembre 1605 et avorta. On en rejeta aussitôt l'odieux sur tous les « papistes » du royaume et l'on en prit prétexte pour faire des arrestations en masse.

Roberts, qui avait tout ignoré du complot, fut découvert dans la maison d'un des conjurés, suspecté, accusé et appréhendé en novembre, au moment où il se disposait à célébrer la messe. On l'écroua à la prison de Gatehouse. C'était son troisième emprisonnement; mais il ne s'en tira pas, cette fois, à si bon compte. Il resta sept mois dans les fers, sous la garde d'un ignoble geôlier qui spéculait sur sa nourriture. Privé de la liberté, Dom Roberts se rendit cependant utile; il convertit un jeune homme de seize ans, Francis Miles, qui dans la suite se fit Jésuite.

La conspiration des poudres avait affolé le gouvernement. Dans leur rage, le Parlement et le roi édictèrent des lois terribles contre les catholiques. Le 27 mai 1606, un bill de proscription « poursuivait le fidèle catholique depuis le berceau jusqu'à la tombe ». Le 20 juillet de la même année, une proclamation royale ordonnait à tous les Jésuites et prêtres de sortir du royaume.

Dom Roberts fut compris dans cet acte de déportation. On le conduisit à la côte d'où il s'embarqua pour Dunkerque. Il reçut alors de ses supérieurs l'ordre de fonder un monastère bénédictin à Douai et se rendit dans cette ville pour y établir, ou mieux achever d'y installer le couvent de Saint-Grégoire dont un autre religieux de son Ordre avait déjà posé les bases.

QUATRIÈME ARRESTATION — L'ÉVASION

Au mois d'octobre, Dom Roberts disait adieu à sa petite communauté de Douai et repartait pour la Grande-Bretagne. Malheureusement, on le guettait, et le 27 décembre, comme il passait dans Fleet Street, il était de nouveau appréhendé et rejeté dans les cachots de Gatehouse. L'évêque anglican de Londres fut chargé d'instruire son procès. Mais Roberts trouvait la prison peu favorable à ses projets d'apostolat, et, un beau matin, il s'évada, avec trois de ses compagnons, par la fenêtre de sa cellule. Il ne réussit cependant pas à se dérober longtemps aux poursuites de ses ennemis. Le 15 mai 1609, nous le retrouvons enfermé à Newgate.

On ne le tenait pas encore définitivement. Grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France, il fut remis en liberté et envoyé en exil. Il profita de ce congé officiel pour se rendre auprès de ses frères d'Espagne. Il n'y fit pas un très long séjour. La Providence le rappelait en Angleterre, et c'était enfin pour le martyre.

DERNIÈRE CAPTURE — PROCÈS — CONDAMNATION

On ne saurait dire au juste à quel moment il débarqua sur les côtes anglaises. Durant l'été de 1610, la peste éclate en Angleterre, et il se dévoue au soin des malades. Pourtant, le fléau n'a pas arrêté la cruauté du Parlement, qui, le 2 juin, porte de nouveaux édits contre les prêtres et les fidèles.

Le moment approchait où Dom Roberts consommerait son sacrifice. Le 2 décembre 1610, premier dimanche de l'Avent, il était allé dire la messe dans une maison catholique où se trouvaient déjà cinq autres prêtres. Tout se passa bien jusqu'au dernier évangile. A ce moment, on entendit frapper de grands coups à la porte, et presque aussitôt apparaissait une bande d'hommes armés qui obligèrent les prêtres à les suivre jusqu'à la prison de Newgate où ils furent enfermés.

Sans attendre, et pour en finir, le 5 décembre on fit comparaître Dom Roberts ainsi qu'un ecclésiastique, M. Somers, devant un tribunal des affaires criminelles. Abbot, pseudo-évêque de Londres, présidait. Il proposa aux accusés de prêter le serment de suprématie, offre qu'ils repoussèrent avec mépris. On demanda alors à Roberts s'il se reconnaissait coupable.

— Si être prêtre c'est être coupable, dit-il, je le suis.

— C'est un prêtre, vous l'avez entendu, s'écria le greffier; cela suffit à sa culpabilité.

Il parait cependant que cela ne suffisait pas, puisqu'on essaya de le compromettre dans l'affaire des poudres. Il démontra, du reste, victorieusement sa parfaite innocence.

Là-dessus, l'évêque se mit à lire contre lui un interminable réquisitoire, lui reprochant, entre autres choses, de tromper et troubler le peuple.

— Non, répliqua Roberts, ce n'est pas exact. Je cherche à ramener au bon sentier ces pauvres âmes égarées par vous et vos ministres. Si je les trompe, il vous faut aussi avouer que nos ancêtres ont été trompés par saint Augustin, l'apôtre de ce pays, envoyé par le pape de Rome, saint Grégoire.

On lui enjoignit de se taire.

— Il faut que je parle, dit-il; ma mission est du ciel. Je suis ici pour défendre ma foi, ma croyance, ma règle religieuse, et je demande qu'on m'écoute.

Il provoqua le faux évêque à une discussion publique, mais celui-ci se garda d'accepter.

Du reste, il avait beau se défendre, on était décidé à ne pas entendre ses raisons.

Le samedi 8 on le ramena, ainsi que M. Somers, devant les juges pour la lecture de la sentence. Tous deux furent déclarés coupables de haute trahison et condamnés à être pendus.

John Roberts pria qu'on le laissât parler. On refusa; il passa outre et, d'une voix vibrante : « Chers concitoyens, dit-il aux assistants, je meurs innocent. » Puis, se tournant vers le greffier et les juges : « Je prie Dieu de vous pardonner et de faire miséricorde à tous ceux qui ont résolu de verser mon sang. Je vous pardonne de tout mon cœur. » Ayant ainsi parlé, il fut reconduit en prison.

LE MARTYRE

La sentence capitale avait été portée le samedi; l'exécution était fixée au mardi suivant, 10 décembre 1610. Dans l'intervalle, les deux condamnés furent séparés de leurs compagnons de captivité et enfermés dans un cachot sombre et infect. Une pieuse dame espagnole, Dona Luisa de Carvajal, grâce à des pourboires sagement distribués, réussit à pénétrer jusqu'à eux et à leur procurer quelques soulagements. Par son intervention, Roberts put voir une dernière fois les catholiques écroués à Newgate.

Le jour du sacrifice suprême arriva enfin. Dès le matin, les héroïques confesseurs furent conduits à la porte de la prison et remis entre les mains du *sheriff* du Middlesex, chargé de veiller à l'exécution. On les lia ensuite aux claies, et la voie douloureuse commença à travers les rues de Londres. Dans le funèbre cortège, on remarquait seize malfaiteurs destinés à subir la peine capitale en même temps que nos deux martyrs.

On arriva à Tyburn dans ce triste équipage. Roberts fut délié et hissé sur une charrette où huit des malfaiteurs attendaient leur sort. Ces hommes chantaient des hymnes protestantes; notre Vénérable les pria doucement de faire moins de bruit et leur déclara que « hors de la véritable foi et de la véritable Eglise, qui est celle de Rome, il est impossible de plaire à Dieu ».

Un des voleurs, touché par la grâce, éclata soudain en sanglots et professa publiquement qu'il voulait mourir catholique.

Dom John demanda ensuite à parler au peuple; on le lui permit. Alors, s'adressant aux lords présents et à la foule :

— Sachez, s'écria-t-il, que je suis en ce lieu, sur le point de mourir, pour ce seul motif que je suis prêtre. Je n'ai pas commis d'autre crime; d'où il est évident que je meurs pour la cause de cette religion, prêchée ici autrefois par saint Augustin.....

Il continua ainsi quelques instants. Après quoi M. Somers monta auprès de lui, et tous deux se confessèrent mutuellement, puis se donnèrent le baiser de paix avec grande dévotion et charité.

Maintenant, justice était faite des seize criminels. Restaient Dom Roberts et son compagnon. On leur passa au cou le nœud coulant.

Omnes sancti et sanctæ Dei, intercedite pro nobis! murmura John Roberts.

Et M. Somers : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

A ce moment, on fit avancer la charrette; la planche se déroba et les martyrs restèrent suspendus. Quelques instants après, tous deux rendaient leur belle âme à Dieu.

Les voyant morts, les bourreaux coupèrent les cordes; puis ils arrachèrent le cœur des glorieux martyrs et les présentèrent tout sanglants à la multitude en criant, selon l'usage : « Voici des cœurs de traîtres. »

Le peuple, au lieu de lancer en réponse le cri de : « Vive le roy! » resta muet.

Le jour même, la tête du vénérable Roberts fut exposée sur le pont de Londres; ses membres furent aussi cloués à divers endroits de la ville. Son corps fut, avec celui du bon M. Somers, jeté dans une fosse, pêle-mêle avec les cadavres des malfaiteurs. Mais des amis dévoués vinrent les prendre pour les mettre en lieu sûr, enveloppés dans des étoffes de soie et de fin lin, dues à la générosité de Dona Luisa de Carvajal. La plus grande partie des reliques de notre Vénérable fut déposée au monastère de Saint-Grégoire, à Douai, et y resta jusqu'à la Révolution française. On ne possède aujourd'hui qu'un doigt du martyr, conservé chez les Sœurs Franciscaines de Taunton.

Par décret du 9 décembre 1886, le pape Léon XIII sanctionnait l'introduction de la cause de 261 martyrs anglais. John Roberts était du nombre.

Demandons à Dieu de donner à l'Angleterre des prêtres zélés qui hâtent le retour de ce beau et noble pays à l'unité catholique. *Ut sint unum!*

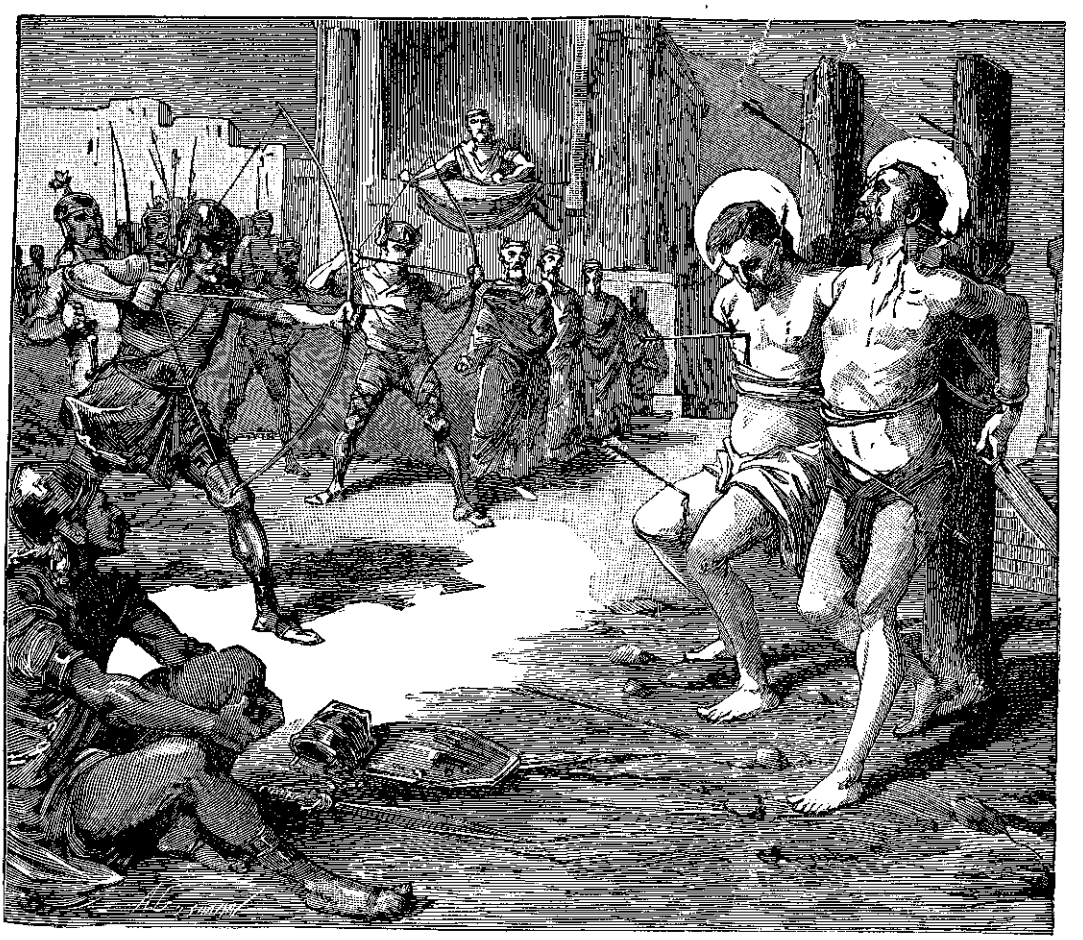
SOURCES CONSULTÉES

D. Bede Camm, O. S. B., *A Benedictine martyr in England*. Un vol., Bliss, Sands and Co. London, 1897.

SAINT VICTORIC ET SAINT FUSCIEN

Apôtres de la Morinie, martyrs

Fête le 11 décembre.



Saint Victoric et saint Fuscien sont attachés à des poteaux et percés de flèches par les archers de Rictiovare.

NOUVEAUX MISSIONNAIRES DANS LES GAULES
SAINT VICTORIC ET SAINT FUSCIEN QUITTENT LEUR PATRIE

Dès le premier siècle de l'Eglise, saint Pierre et ses successeurs avaient montré une sollicitude particulière pour cette belle partie du jardin du Père de famille qui devait être un jour la France, et lui avait envoyé de nombreux ouvriers évangéliques. Au IIIe siècle, l'Eglise, après de sanglantes persécutions, jouissait d'un moment de repos et réparait ses forces pour de prochaines et nouvelles tempêtes. Rome se hâte de nous envoyer de nouveaux missionnaires. Parmi eux, sont Victoric, Fuscien, Quentin, Crépin Crépinien, et d'autres encore. Arrivés sur la terre des Gaules, ils se donnent le baiser de paix et se séparent au nom de Jésus-Christ. Un vaste champ s'offrait à leur vue, d'innombrables multitudes d'âmes étaient à convertir, les travaux s'annonçaient pénibles, mais la moisson devait être grande, c'était ce que voulaient les généreux apôtres. La croix sur la poitrine, l'amour de Dieu dans le cœur, ils s'avancèrent joyeux au milieu de ces peuples, évangélisés déjà, mais pour la plupart retombés dans l'idolâtrie.

Il serait trop long de suivre les saints confesseurs de la foi dans leurs courses apostoliques; nous ne nous occuperons ici que des deux apôtres de la Morinie : saint Victoric et saint Fuscien.

Nés de parents nobles et chrétiens, les deux jeunes apôtres avaient reçu une brillante éducation. L'histoire nous dit peu de choses de leurs premières années; cependant, le bréviaire de Thérouanne nous apprend que Fuscien, l'homme

chaste, le flambeau mystique, le protecteur du pays des Morins, veilla avec un soin extrême à conserver intacte la pureté de cœur et d'esprit. Il y parvint, grâce surtout à des pénitences extraordinaires et à de généreuses macérations. Il savait, le petit Saint, que l'enveloppe fragile de notre âme n'est qu'un peu de terre, pétrie par les mains de Dieu et destinée à revenir à son état primitif dans un tombeau; aussi flagellait-il sans pitié sa chair. Il ne vivait, ne respirait que pour son Dieu. Victoric, de son côté, pour ne pas succomber aux attraits du siècle et vaincre ses passions, mortifiait aussi son corps, et, de plus, priait sans cesse la Reine des Vierges de veiller sur lui.

Les deux jeunes Romains ne purent quitter leur patrie qu'après des difficultés, mais lorsque Dieu eut brisé les liens qui les retenaient encore, ils distribuèrent aux pauvres tout ce qu'ils possédaient, et, munis de la bénédiction du Souverain Pontife, ils volèrent à la conquête des âmes.

SAINT VICTORIC ET SAINT FUSCIEN A THÉROUANNE DIFFICULTÉS — MIRACLES ET CONVERSIONS

Thérouanne était la capitale de la Morinie, C'est là que s'arrêtèrent les deux apôtres. Ils trouvèrent cette ville livrée aux déréglements des mœurs et retombée dans la barbarie. Les Romains y étaient venus déjà, mais tout ce qu'ils avaient pu faire pour civiliser les Morins avait eu peu d'effet. Ce qu'ils aimaient, c'était le bruit des armes, c'était aussi le sang humain. De tels hommes étaient peu disposés à écouter des missionnaires qui venaient leur annoncer une religion de paix et leur parler du doux Seigneur Jésus. Mais Dieu était avec ses deux ministres, et la victoire était certaine.

Par leurs nombreux miracles, Fuscien et Victoric s'attirèrent bientôt l'admiration du peuple; mais eux, comme autrefois la très Sainte Vierge, saluée par Elisabeth, ils en rapportèrent toute la gloire à Dieu.

Les Morins adoraient Mars, le prétendu dieu de la guerre; mais la grâce de Dieu fut plus forte dans sa suavité que leurs cœurs cruels n'étaient durs : lorsqu'ils connurent les doux mystères de notre foi, lorsque surtout ils virent la puissance de Jésus Dieu et homme, mort sur la croix par amour pour les pécheurs, beaucoup ouvrirent les yeux à la lumière, reconnurent la fausseté de leurs dieux impuissants et accoururent en foule pour recevoir le baptême.

Le succès des saints apôtres attira la jalousie et les murmures des Romains et des prêtres des faux dieux. Les chrétiens avaient pensé déjà à élever un temple au divin Sauveur à Thérouanne même, mais, à la vue de cette insurrection, ils furent obligés de choisir un autre lieu.

ÉGLISE D'HELFAUT MERVEILLEUX DÉVELOPPEMENT DE LA FOI

Entre Thérouanne et l'antique Sithiu (Saint-Omer) s'élève une charmante petite colline, au pied de laquelle l'Aa roule tranquillement ses eaux. C'est au sommet de cette colline, près du petit village d'Helecbelt, aujourd'hui Helfaut, qu'avait autrefois campé Jules César, le conquérant des Gaules; c'est là que s'arrêtèrent les conquérants des âmes. Ils déclarèrent aussitôt la guerre à l'enfer, et la victoire fut à Jésus-Christ. Lorsque les habitants de ce village eurent entendu la forte parole des deux vaillants apôtres, quand ils eurent été témoins des prodiges qu'ils opéraient au nom de Notre-Seigneur, ils rejetèrent le culte de leurs idoles et embrassèrent la foi. Aidés par leur généreux concours, saint Fuscien et saint Victoric purent alors bâtir une chapelle qu'ils dédièrent à Notre-Dame de l'Assomption.

Une pieuse légende, répandue encore aujourd'hui dans ce bon peuple, et que les générations transmettent fidèlement aux générations, rapporte que les missionnaires avaient dessein de construire l'église à deux kilomètres d'Helfaut, dans un endroit encore appelé l'arbre Maran. Les nouveaux convertis y transportèrent les matériaux. Le lendemain, tout avait disparu. Etait-ce un miracle, ou bien était-ce un trait de la haine des païens? On n'en sut rien d'abord. Les pierres furent transportées de nouveau à l'arbre Maran. Le lendemain, même surprise. Ceci se renouvela quatre ou cinq fois. Enfin, on put apercevoir les anges apporter les matériaux sur un des endroits les plus élevés de la colline. On comprit que c'était là que Dieu voulait être adoré, et on y fit bâtir l'église.

Saint Fuscien établit sa demeure à côté de la maison de Dieu, et saint Victoric alla dans le Boulonnais, où il fit un grand nombre de conversions. Quant à saint Fuscien, il se mit à travailler avec une ardeur infatigable au salut des âmes. Le jour, il prêchait au peuple qui accourait en foule pour l'entendre; la nuit il priait et se mortifiait. Les conversions furent nombreuses, la moisson abondante. Bientôt l'église d'Helfaut ne suffisant plus à contenir les nouveaux convertis, saint Fuscien se vit forcé de prêcher en plein air, dans un endroit encore appelé aujourd'hui pour cela le *champ sacré*. Le zélé missionnaire prêchait à tous Jésus-Christ. Il apprenait à aimer ce Dieu couronné d'épines, il est vrai, mais aussi ressuscité glorieux, et de nombreux miracles confirmaient sa doctrine.

LES DEUX APOTRES VONT A AMIENS RENCONTRE DE GENTIEN — SON MARTYRE

Sur ces entrefaites, selon Malbrancq, les Morins avec Caransius se révoltèrent contre les Césars de Rome. Après quelque temps de meurtres et de pillages, les rebelles furent soumis, et Rictiovare fut fait établi préfet des Gaules. Barbare, cruel, sauvage s'il en fût, ce monstre ouvrit une persécution terrible contre les chrétiens, et trempa ses mains dans le sang d'une multitude d'innocents. A cette nouvelle, saint Victoric et saint Fuscien se réunirent, car ils craignaient pour leurs chères ouailles. Ils résolurent de se rendre auprès de saint Quentin, apôtre d'Amiens, afin de le consulter sur ce qu'ils avaient à faire. Ils se mirent donc en route, sous le regard de Dieu.

La Providence permit que les deux saints rencontrassent près d'Amiens un homme riche et vénéré du peuple. Il s'appelait Gentien. A la vue de ces étrangers, Gentien s'arrêta et leur dit :

« Qui cherchez-vous, seigneurs? où allez-vous? quelle est votre patrie? Vous n'êtes pas, il me semble, habitants de ce pays?

— Nous sommes les soldats du Christ, repartirent Victoric et Fuscien, venus de l'illustre ville de Rome avec le généreux et magnanime Quentin.

— Ah! dit le vieillard en sanglotant, moi aussi, depuis trois jours, j'ai été éclairé d'une lumière divine, j'ai formé dans mon cœur le dessein de croire comme vous au Seigneur Jésus-Christ, de confesser ma croyance, et, avec le secours de sa

grâce, de me convertir à lui de tout mon cœur. Mais voici déjà quarante-deux jours que Quentin, ce grand serviteur de Dieu que vous cherchez a été égorgé par ordre du barbare Rictiovare, à Vermand, petite ville située sur la Somme.

» Sachez, dit-il ensuite, sachez que si vous continuez à vous avouer pour disciples du Christ et à porter ostensiblement sur votre poitrine le signe de la croix, vous tomberez aux mains des satellites du préfet, qui ont ordre d'arrêter tous les chrétiens. Mais venez, je vous prie, mes seigneurs et mes pères, venez dans la maison de votre serviteur afin que je puisse vous offrir quelque nourriture et apprendre ce vous à connaître ce grand Dieu que vous prêchez et que je veux aimer. » Les deux saints se rendirent à la prière du généreux vieillard et lui parlèrent du Créateur de cet immense univers avec toutes ses merveilles, du beau ciel qui brille sur nos têtes, et du Christ, la victime sainte du Calvaire.

Cependant, la renommée de saint Victoric et de saint Fuscien était parvenue jusqu'aux oreilles du préfet, il se mit en devoir de les chercher. Il les découvrit pendant que leur généreux hôte écoutait leur parole avec attention.

A la vue du tyran, Gentien est hors de lui, et, épris d'un zèle trop ardent pour la religion chrétienne, il tire son épée et se jette sur Rictiovare.

« Eh quoi! Gentien, s'écrie alors le préfet, ton audace irait-elle jusqu'à lever la main sur moi?

— Oui, répond le vieillard, car, moi aussi, je désire mourir pour Jésus-Christ mon Dieu. C'est lui seul que je sers, et je ne crains pas d'exposer mes jours pour la défense de ses ministres, mes frères. »

La sentence de mort fut aussitôt prononcée contre lui. Les deux apôtres encouragèrent Gentien à mourir courageusement et lui dirent de demander pardon à Dieu d'avoir voulu frapper le préfet. Le vaillant confesseur de la foi demanda pardon, recommanda son âme à Dieu, et, joyeux, il inclina la tête sous la hache du bourreau. Il fut décapité, et son âme, purifiée par ce baptême de sang, s'envola dans le séjour des élus.

SAINT VICTORIC ET SAINT FUSCIEN DEVANT RICTIOVARE

Nos deux missionnaires ne devaient pas tarder à l'y suivre; déjà ils étaient aux mains des soldats de Rictiovare, qui s'étaient jetés sur eux pour les arrêter. Entouré de ses licteurs et d'une grande multitude, le tyran monte sur son tribunal et commence l'interrogatoire.

« Fuscien et Victoric, dit-il, quels dieux adorez-vous? — Nous croyons, répondirent les hommes de Dieu, et nous confessons le Seigneur Jésus-Christ, coéternel à son Père, qui, pour sauver le genre humain, a voulu naître de la bienheureuse Vierge Marie, et qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce que renferme l'univers. »

Le préfet reprit : « Quittez cette folie et sacrifiez aux dieux. Si vous refusez, je vous accablerai de supplices. — Mais quand on sert Dieu, repartirent les intrépides confesseurs, on ne craint pas les menaces. Toi-même tu es aveuglé par la folie, tu es un fils de perdition, un démon, un loup ravisseur, un séducteur, un complice des ruses infernales. Tu ferais mieux de briser ces idoles de pierre et de bois auxquelles tu rends hommage et de croire au vrai Dieu qui a fait toutes choses. »

Rictiovare n'y tint plus. Il fit charger de fers les généreux athlètes et ordonna qu'on les conduisît à Amiens. Saint Victoric et saint Fuscien entrèrent alors dans une grande joie, bénissant du fond de leur cœur ce Dieu si bon, qui pour quelques supplices allait bientôt les couronner pour l'éternité. La joie rayonnait sur leurs fronts, et bientôt ils ne purent contenir les chants d'allégresse qui partaient de leurs cœurs :

« Seigneur Jésus, s'écrièrent-ils, vous qui êtes assis au-dessus des chérubins et dont le regard pénètre les abîmes, qui suscitez les tempêtes et commandez aux vents, qui faites lever votre soleil sur les bons comme sur les méchants, qui répandez la rosée du ciel sur les justes et les pécheurs, nous vous supplions, Dieu saint, en qui nous croyons et que nous confessons en toute vérité, désirant de tout notre cœur et de toutes nos forces jouir de votre présence : recevez notre âme et ne nous abandonnez pas pour l'éternité, vous qui régnez avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. »

Leur prière terminée, ils se tournèrent vers le préfet et lui dirent :

« Malheureux démon en qui réside toute la malice du siècle, hâte-toi d'exercer sur nous ta vengeance, et ne nous laisse pas languir plus longtemps. »

Le préfet, irrité, les fait attacher à un poteau. On leur passe dans les oreilles et dans les narines des broches de fer. Le sang jaillit en abondance, et pourtant la fureur du monstre n'est pas assouvie : « Qu'on leur enfonce dans la tête, s'écria-t-il avec un rire satanique, oui, qu'on leur enfonce des clous rougis au feu, et qu'on leur arrache les yeux. » Les saintes victimes, heureuses de souffrir, chantent la gloire de Jésus crucifié. Ils souffrent d'horribles douleurs, mais leur Dieu a souffert davantage encore. Cette pensée les rend courageux.

Après cet affreux supplice, les saints martyrs vivaient encore. Rictiovare les fait jeter dans un cachot; encore un moment, pensait-il, et ils auront rendu le dernier soupir. Mais quand on alla ouvrir la prison pour relever leurs cadavres, on trouva les deux chrétiens encore vivants, pleins d'énergie malgré leurs blessures, et inébranlables dans leur foi. On les tire de prison, le tyran les fait lier à un poteau, il appelle une troupe d'archers, lui-même veut se mettre au nombre des bourreaux. On bande les arcs, une grêle de flèches aiguës hérissent bientôt les corps des martyrs et les couvrent de plaies nouvelles, le sang rougit le sol; enfin on leur tranche la tête, leurs corps tombent inanimés, et leurs âmes victorieuses vont régner à jamais dans le bonheur des cieux. C'était le 11 décembre 287.

COMMENT DIEU GLORIFIE CEUX QUI SAVENT SOUFFRIR POUR SON SAINT NOM

Pendant que les âmes des généreux martyrs montaient, escortées par les anges, vers le trône de l'Eternel, une lumière éclatante s'éleva au-dessus de leurs corps mutilés. La foule, témoin de cette splendeur miraculeuse, admira la grandeur du Dieu des chrétiens qui glorifiait ainsi ses disciples; mais bientôt, quelle n'est pas sa stupeur, ces corps décapités se redressent, ils se tiennent debout, une force invisible fait mouvoir leurs membres, ils prennent en leurs mains leurs têtes sanglantes, et, d'un pas assuré, vont droit à la maison du bienheureux Gentien, où ils s'arrêtent et retombent à terre; et ainsi, même dans la mort, ils ne furent pas séparés de cet hôte fidèle qui avait exposé sa vie pour eux.

Ce n'est pas la seule fois que les têtes des mar-

tyrs nous offrent l'exemple d'un pareil miracle. Le corps de saint Denis n'avait-il pas été honoré d'un prodige semblable! Et quoi d'impossible! Le Dieu qui ressuscitait les morts, qui commandait à la mer et aux flots, qui venait de transformer les terribles Morins en doux enfants de la sainte Eglise catholique, ne pouvait-il pas encore rendre le mouvement aux corps inanimés de ses glorieux martyrs?...

COMMENT DIEU PUNIT LES PERSÉCUTEURS DE SON ÉGLISE

En même temps que les généreux confesseurs de la foi recevaient la récompense de leurs glorieux travaux, leur infâme meurtrier était frappé sous la main toute-puissante de Dieu.

Après sa barbare exécution, le préfet rentra dans Amiens, fier de son triomphe sur les chrétiens. Mais bientôt il sentit s'appesantir sur lui la colère de Dieu. Livré à un affreux délire, il se mit à errer dans les rues de la ville en s'écriant: « Ah! que ferai-je, que ferai-je? Je souffre d'incroyables douleur en punition du mal que j'ai fait aux serviteurs de Dieu Fuscien et Victoric. »

A quelque temps de là, le malheureux préfet se rendit à Soissons appelé par l'empereur Maximien. Il reçut ordre de faire endurer à saint Crépin et à saint Crépinien les genres de supplices les plus affreux. Après avoir battu de verges les saints martyrs, leur avoir enfoncé sous les ongles des roseaux aigus, les avoir fait jeter dans la rivière de l'Aisne, le barbare les fit plonger dans du plomb liquéfié. Les hommes de Dieu n'en ressentirent aucune douleur; comme on activait le brasier, une goutte brûlante de plomb jaillit dans l'œil de Rictiovare. Fou de douleur et désespéré à la vue de l'inefficacité de ses supplices, le malheureux se précipita dans le brasier ardent et y expira.

INVENTION DES CORPS DES TROIS SAINTS MARTYRS CULTE

Les annales bénédictines nous apprennent que les corps des saints martyrs furent inhumés à Saints, où ils restèrent ignorés pendant trois siècles. Mais Dieu voulut révéler aux chrétiens l'endroit où gisaient d'aussi précieuses dépouilles. A la fin du VI^e^ siècle, un ange apparut à un saint prêtre et lui dit: « Lève-toi, serviteur du Christ, et va au village de Saints, où reposent les corps de Fuscien, de Victoric et de Gentien. » Le ministre de Dieu se rendit au lieu indiqué par l'ange, et, après avoir creusé la terre, il découvrit les précieux restes des martyrs. Joyeux, hors de lui-même, il se mit à chanter la gloire des saints martyrs. Sa voix acquit une telle force que l'évêque d'Amiens, saint Honoré, l'entendit. Le pontife vint à Saints, déposa les reliques des trois martyrs dans une châsse précieuse et les transféra à Amiens.

Le roi Childebert, désireux d'avoir à Paris les corps des apôtres de la Morinie, envoya des princes à Amiens pour en faire la demande à saint Honoré. Le saint Pontife consentit, avec douleur cependant, mais lorsqu'on voulut prendre la châsse qui les contenait, on ne le put, Dieu ne permit pas que les martyrs quittassent le pays qu'ils avaient arrosé de leur sang.

Puisse ce sang, si généreusement versé, être une source de grâces et de bénédictions pour les peuples de la Morinie et du Boulonnais, profondément chrétiens encore, mais que les démons cherchent à entraîner dans l'erreur du mal. Combien ne sont-ils pas exposés à ce malheur s'ils oublient d'invoquer les saints à qui ils doivent tant!

Une partie des reliques des trois martyrs est restée à la cathédrale d'Amiens, une autre partie a été transférée à Notre-Dame de Beaugency, au diocèse d'Orléans. L'abbaye de Saint-Fuscien, située à deux lieues d'Amiens, possède aussi un ossement.

Le culte de ces deux grands serviteurs de Dieu est resté très populaire chez les chrétiennes populations du diocèse d'Arras dont ils ont été les premiers apôtres. Les fidèles d'Helfaut les ont pris pour patrons et leur ont élevé deux belles statues. Saint Fuscien est représenté tenant à la main un livre de prières, pour rappeler son esprit d'oraison, et une épée, instrument de son supplice. Saint Victoric tient aussi un livre, et de plus une fleur de lys, symbole de son innocence. On voit à ses pieds un mouton, pour rappeler sans doute le miracle qu'il fit en changeant en brebis douces et fidèles ces peuples si barbares encore.

SAINT DANIEL STYLITE

Fête le 11 décembre.

Du haut de sa colonne, Daniel prêche à la foule, guérit des possédés et des malades. L'empereur Zénon remercie le Saint de sa restauration sur le trône de Byzance.

Au v^e^ siècle, Constantinople, capitale de l'Orient, divisée par l'hérésie, souillée par la corruption du luxe et des plaisirs coupables, déchirée par des ambitieux avides du trône, causait la ruine de beaucoup d'âmes. Dieu voulut alors lui mettre sous les yeux un saint extraordinaire, dont la vie surhumaine forçât l'admiration de tous et fût une prédication vivante; ce fut saint Daniel Stylite.

Daniel naquit en 409, au bourg de Maratha, près de Samosate, en Mésopotamie. Lorsqu'il eut

atteint l'âge de cinq ans, ses parents, Eliu et Marthe, le présentèrent à l'abbé d'un monastère voisin. Le ciel leur avait accordé ce fils après de longues prières, et ils venaient accomplir le vœu qu'ils avaient fait de le consacrer à Dieu. L'abbé trouva l'enfant trop jeune et ne voulut point l'admettre encore parmi ses moines; mais il lui donna le nom de Daniel pour lui rappeler, par le souvenir d'un grand prophète, qu'il devait appartenir tout à Dieu.

L'enfant ne s'attarda pas sous le toit paternel. A douze ans, il quitta clandestinement sa famille et vint frapper à la porte d'un autre monastère situé à deux kilomètres de Maratha. Le supérieur lui représenta qu'il n'était pas d'un âge assez avancé pour revêtir l'habit religieux : « Pourrez-vous, lui dit-il, résister aux fatigues que notre genre de vie comporte? Après avoir, durant la journée, vaqué à de pénibles travaux, vous devrez, pendant la nuit, ravir de longues heures au sommeil, pour les donner à la prière; le pourrez-vous? Pourrez-vous prendre votre repos sur la terre nue? Aurez-vous la force de supporter les jeûnes que la règle ordonne? Et les mortifications de la volonté, saurez-vous les pratiquer, mon enfant? Restez quelque temps encore dans votre famille; plus tard, vous viendrez, et nous vous recevrons.

— Cette vie dont vous me dépeignez les austérités, oh! permettez-moi de l'embrasser, répondit l'enfant. Et qu'importe si je meurs par suite des fatigues qu'elle impose! Je préfère rester ici pour y mourir plutôt que d'aller vivre dans le monde. »

Ces paroles ardentes ne l'empêchèrent pas d'entendre un nouveau refus, mais le jeune Daniel continua à faire de si vives instances, que l'abbé, émerveillé, n'eut plus le courage de s'opposer à son désir. Il réunit la communauté et la consulta : tous les moines, d'un commun accord, demandèrent l'admission du jeune postulant.

Dieu sait avec quels transports de joie Daniel franchit le seuil du monastère! Il se mit à l'œuvre sans retard, et dès le premier jour, par son ardeur à observer les moindres points de la règle, il sut montrer à ses Frères aînés combien ils avaient eu raison de l'admettre dans leurs rangs.

Mais, tandis que le petit moine s'engageait si généreusement au service de Dieu, ses parents étaient dans les angoisses les plus cruelles. Marthe, abîmée dans sa douleur, n'eut pas la force de le chercher : elle se persuada qu'il était tombé dans les eaux de l'Euphrate. Eliu, plus fort, mais non moins affligé, parcourut tous les lieux environnants et, bientôt, il apprit où se trouvait le fugitif. Quel bonheur pour lui et pour la mère! Ils remercièrent Dieu d'avoir pris leur fils à son service; puis ils se rendirent au couvent, et prièrent l'abbé de lui donner, sous leurs yeux, l'habit monastique. L'abbé accéda à ce pieux désir, mais il leur demanda de ne pas venir visiter Daniel trop souvent : ils le promirent et s'en retournèrent joyeux.

DANIEL ET SAINT SIMÉON STYLITE

Deux mois, trois mois s'écoulèrent, et le moine de douze ans conservait l'ardeur qu'il avait déployée au commencement. Chaque jour, comme Jésus dans sa retraite de Nazareth, *il croissait en âge, en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.* (Luc, 2-52.)

Sa présence au monastère était l'occasion d'un redoublement de ferveur. Comme il était parfait sur tous les points, l'abbé le donnait souvent en modèle aux religieux, et les moines, honteux d'être dépassés dans la voie de la vertu par un enfant, se trouvaient constamment excités à une sainteté plus haute.

Il est vrai de dire que Dieu prodiguait à son jeune serviteur les grâces les plus exceptionnelles. Avec la force de mener à son âge une vie si austère, Daniel reçut du ciel la charité la plus ardente pour Notre-Seigneur. Cet amour brûlant engendra bientôt dans son cœur le désir d'aller prier aux lieux sanctifiés par la naissance, la vie et la mort de l'Homme-Dieu. L'abbé ne lui permit pas d'entreprendre ce pèlerinage, mais il l'emmena avec lui à Antioche, où l'appelaient les affaires de son couvent.

La route qu'ils suivirent traversait le bourg de Télada. C'est là que saint Siméon Stylite, debout sur sa colonne, menait depuis de longues années cette vie étonnante qui avait rendu son nom illustre dans tout l'Orient. Daniel fut frappé de la sainteté de cet homme qui supportait ainsi, pour l'amour de Dieu, les froids de l'hiver et les chaleurs de l'été, la violence des vents et les incommodités de la pluie ; il s'enthousiasma d'admiration pour ce héros qui, jamais assis, jamais couché, attendait, dans la prière et la pénitence, le moment où la mort, du haut de sa colonne, le porterait au sommet des cieux.

« Pourquoi ne ferais-je pas la même chose? » se dit Daniel.

Tandis qu'il se plongeait dans cette pensée, saint Siméon, qui l'avait remarqué, l'invita à monter auprès de lui. On approcha une échelle, et Daniel, heureux d'une telle faveur, s'empressa de répondre au désir du Stylite. Dans cette entrevue, les deux saints se lièrent d'une éternelle amitié. Le vieillard annonça au jeune homme la voie pénible qu'il devait suivre pour arriver au ciel, mais, en même temps, il l'assura du secours de Dieu.

De retour à Maratha, Daniel, enflammé par l'exemple du Saint qu'il venait d'admirer, réalisa encore de nouveaux progrès dans les vertus qu'il possédait déjà si bien. Aussi, lorsque l'abbé mourut, tous les moines jetèrent les yeux sur lui pour le placer à leur tête. Il refusa cette dignité, et, comme Dieu l'appelait ailleurs, il quitta le monastère.

Le bourg de Télada le posséda quatorze jours parmi les religieux qui vivaient au pied de la colonne de saint Siméon. Le Stylite eut de nouveau avec lui les plus intimes rapports ; il chercha même à le retenir. Ce fut en vain, car Daniel voulait visiter les Lieux Saints à tout prix. L'entreprise n'était pas sans difficulté : à cette époque, les païens de la Samarie se livraient contre les pèlerins à toutes sortes d'atrocités. Mais cette perspective du martyre n'était point faite pour arrêter Daniel. Il se mit donc en route.

Dès le premier jour de son voyage, il rencontra un vieillard à cheveux blancs, vêtu de l'habit religieux, qui lui ordonna, de la part de Dieu, d'aller à Constantinople, non à Jérusalem. La nuit suivante, il reçut l'hospitalité dans un monastère qui se trouvait sur la route, et, durant son sommeil, le même vieillard vint lui répéter de nouveau la volonté de Dieu. C'était saint Siméon qui dirigeait ainsi les pas de son ami.

DANIEL ET LE DÉMON

Saint Daniel se rendit sur les rives du Bosphore. Après avoir passé huit jours dans une église dédiée à saint Michel, bâtie aux portes de

Constantinople, il se fixa aux bords de la mer, dans un vieux temple où Mercure avait autrefois été invoqué sous le nom de Philempore, c'est-à-dire *ami du commerce*. Après la chute du paganisme, le démon ne s'était pas montré jaloux de conserver ce titre : il avait continué à occuper le temple, et, de là, sa méchanceté, cruelle aux hommes, exerçait une funeste influence sur les environs. Tout le monde le tenait pour un voisin fort incommode. Le pêcheur ne jetait jamais ses filets près de la plage infestée; les barques que le vent y poussait étaient perdues : jamais, non plus, le voyageur n'approchait de ce lieu maudit, car, au dire des habitants de la contrée, terrible était le sort des téméraires qui s'y aventuraient.

Daniel, fort du secours divin, choisit ce temple pour demeure. Les premières heures qu'il y passa furent tranquilles. Le soir venu, les mauvais esprits commencèrent à prendre leurs ébats. Ils se montrèrent sous des formes horribles et lancèrent une grêle de pierres en poussant des cris effrayants. Le Saint, peu soucieux de leurs menaces, resta au milieu d'eux, à genoux, continuant ses prières accoutumées. Une scène analogue eut lieu la seconde nuit. La troisième fut encore plus tapageuse que les précédentes : les démons apparurent nombreux et menaçants, sous la forme de géants sauvages. Repoussés par le jeûne et la prière, ils revinrent trois fois à la charge. Daniel prit alors un parti extrême : il s'enferma dans le temple, fit murer toutes les issues et pria. En face d'une détermination si intrépide et d'une attitude si ferme, les mauvais esprits se retirèrent et l'on n'eut plus à déplorer de malheurs dans la région.

Le pieux ermite vécut désormais tranquille dans la place qu'il venait de conquérir. Peu à peu, sa renommée s'étendit au loin et les foules affluèrent à sa retraite. Le démon en fut fort irrité : le désir de prendre une revanche de sa première défaite lui donna l'audace de tenter un nouvel effort. Il excita la jalousie de certains clercs qui dénoncèrent Daniel comme hérétique.

Le patriarche de Constantinople, Anatole, ému par leurs discours, interrogea l'ermite calomnié, reconnut son innocence, le prit sous sa protection et, désormais, personne n'osa l'inquiéter.

DANIEL SUR LA COLONNE

Saint Daniel habitait Philempore depuis neuf ans, lorsqu'il reçut la visite d'un moine qu'il avait connu à Télada : c'était Sergius. Sergius, disciple de saint Siméon, avait fait le voyage de Constantinople pour offrir à l'empereur Léon l'habit du Stylite décédé; mais, à son arrivée, il avait tellement entendu louer Daniel, qu'il s'était décidé à lui donner la précieuse relique.

Sergius séjourna quelque temps à Philempore et, durant une vision, Dieu lui déclara que le successeur de Siméon serait Daniel. Ce dernier, instruit lui-même de la volonté divine, s'empressa de correspondre à cette sublime vocation. Une nuit, il quitta secrètement le temple et il monta sur la colonne que son ami lui avait fait bâtir dans un lieu solitaire, à quatre kilomètres de la mer et à dix de Constantinople.

Là, sa vie fut un prodige continuel de mortifications : jusqu'à sa mort, il y supporta, sans faiblir jamais, le soleil, la chaleur, le froid, le vent, la pluie, le sommeil et la faim.

L'enfer ne manqua pas de lui susciter des ennemis et des contradicteurs; mais, à la suite d'un miracle, il obtint l'approbation du patriarche saint Gennade, successeur d'Anatole, et les critiques dont il était l'objet ne se renouvelèrent plus.

Les foules accourent au pied de la colonne, plus nombreuses qu'au temple de Philempore; elles écoutaient avec un soin jaloux toutes les paroles qui tombaient des lèvres de l'homme de Dieu. Plusieurs hommes illustres, enflammés par ses exemples autant que par ses discours, résolurent de quitter le monde et de se placer sous sa direction. L'empereur leur fit élever un monastère au nord de la colonne : ils s'y établirent avec empressement et leur nombre s'accrut tous les jours. Parmi ces premiers disciples de saint Daniel, on cite l'officier de la cour impériale, Edrane, qui renonça à ses dignités pour servir Dieu sous le nom de Tite.

Daniel lutta surtout contre l'hérésie arienne qui niait la divinité de Jésus-Christ; de tous ceux qu'il arracha à cette vilaine hérésie, Jordanès est le plus illustre par le crédit dont il jouissait à la cour. Il parlait aussi avec beaucoup de force contre la corruption qui avait envahi la ville impériale et il la menaça des plus terribles châtiments si elle ne revenait à la vertu. Sa voix ne fut pas écoutée, et, comme il l'avait prédit, au mois de septembre 465, un immense incendie détruisit en sept jours tous les quartiers qui s'étendaient entre la porte Julienne et la place de Constantin.

Au don de prophétie, le vaillant Stylite joignait celui des miracles. Sans descendre de sa colonne, il délivra de nombreux possédés et ramena la santé dans une multitude de corps infirmes et délabrés. Mais, de toutes les merveilles qu'il opéra, la plus grande fut de persévérer jusqu'à la fin dans le genre de vie qu'il avait embrassé, sur cette plage exposée tout l'hiver aux vents violents et glacés de la mer Noire.

Un hiver, il fut pendant quarante-huit heures secoué comme le plus haut rameau d'un peuplier, par un vent d'une fureur capable d'arracher ses habits. Pendant trois jours, il demeura raide comme une statue, le corps gelé. Ses disciples durent le frictionner longtemps avec une éponge imbibée d'eau chaude, pour rendre le mouvement à ses membres engourdis.

Daniel subit les ardeurs du soleil avec autant d'énergie que les rigueurs du froid. Vers la fin de sa vie, sur l'ordre de l'empereur, on couronna, malgré lui, sa colonne d'un petit toit; mais il n'en fut pas moins exposé à la chaleur. Pour résister plus efficacement au sommeil, il profita des trois colonnettes qui soutenaient cette toiture, y cloua des cordes et s'y suspendit des heures entières. Ses jeûnes furent constamment prodigieux : il passait des semaines sans prendre aucune nourriture. Il est vrai que la Sainte Eucharistie soutenait ses forces. Le patriarche Gennade l'avait ordonné prêtre sur sa colonne vers 364 et, depuis, il n'avait jamais cessé d'offrir chaque matin le Saint Sacrifice.

DANIEL ET LES EMPEREURS

Les héroïques austérités qu'il pratiquait donnèrent au Stylite un grand ascendant sur tous les hommes de son temps. Les princes et les princesses de la cour byzantine se mêlèrent souvent à la foule au pied de sa colonne et souvent aussi inclinèrent leurs fronts couronnés sous sa bénédiction.

A leur retour d'Afrique, où Gensériс les avait traînées en captivité, l'impératrice d'Orient Eudoxia, veuve de Théodose le Jeune, et sa fille,

Placidie, vinrent lui rendre grâce d'une délivrance qu'elles attribuaient en grande partie à ses prières.

L'empereur Léon le Thrace eut recours à lui pour obtenir du ciel un héritier de sa couronne. Il éleva près de la colonne un hospice pour les pèlerins et une chapelle pour les reliques de saint Siméon le Stylite qu'il fit transporter d'Antioche. Non content de visiter Daniel fréquemment, il lui envoyait encore tous les ambassadeurs qui venaient à sa cour. Un jour, il lui conduisit Gobazès, roi des Lazes, dans la Colchide (Caucase). Ce prince fut si frappé de la sainteté de l'homme de Dieu qu'il n'écrivit jamais dans la suite à Constantinople sans lui recommander sa personne et son royaume.

Zénon l'Isaurien, gendre et successeur de Léon le Thrace, n'eut pas moins d'estime pour le Saint. Celui-ci lui reprocha ses vices: longtemps à l'avance il lui prédit sa chute, son exil et son rappel au trône.

En 476, sous l'empire de Basilisque, Daniel eut un grand rôle à jouer. Il écrivit une lettre à ce cruel usurpateur, mais le nouveau Dioclétien, comme il l'appelait, ne s'arrêta pas dans la voie du crime. Le patriarche Acace, qui était le plus en butte aux persécutions du tyran, appela le Stylite à son secours. Celui-ci, vaincu par les instances de sept évêques qui vinrent se jeter à ses genoux, consentit pour la première fois de sa vie à quitter sa colonne. Une multitude innombrable forma son cortège et comme, par suite de ses mortifications, il ne pouvait faire usage de ses jambes, il fut porté en triomphe jusqu'au palais impérial. Basilisque, effrayé, envoya à sa rencontre un de ses officiers pour le prier de s'arrêter: le Saint, qui ne voulait pas occasionner une émeute, secoua aussitôt la poussière de ses pieds, et fit quelques pas en arrière. Au même instant, une tour du palais s'écroula d'elle-même avec fracas. « Ainsi tombera l'usurpateur », dit le Stylite, et il quitta la ville. Le peuple l'accompagna en masse jusqu'à la colonne. Sur son chemin, il opéra cinq miracles éclatants.

Durant une des nuits qui suivirent, Basilisque se rendit lui-même au pied de la colonne pour demander son pardon à l'homme de Dieu. Daniel ne fut pas attendri par cette hypocrite démarche du tyran : il lui reprocha énergiquement ses crimes; puis, en guise d'adieux, il ajouta : « Vous sentirez bientôt la main de Dieu qui brise les puissants. »

L'année suivante, la pourpre échappait à Basilisque avec la vie, et Zénon remontait sur le trône. Son premier soin fut d'aller remercier saint Daniel, auquel il attribuait sa restauration. L'impératrice Ariadne, et Vérine, la veuve de Léon le Thrace, l'accompagnèrent dans cette visite.

MORT DE DANIEL

C'est ainsi que ce pauvre moine, conduit par la Providence des rives de l'Euphrate aux plages du Bosphore, bénissait et faisait trembler tour à tour les maîtres du monde. Tous, même les plus vicieux, le respectèrent, depuis Léon jusqu'à Zénon.

Il ne vit pas la fin du règne de ce dernier, car Dieu l'appela à lui en 489.

La mort ne le surprit point : plusieurs mois à l'avance, il en avait marqué la date à ses disciples. Au commencement de décembre, ceux-ci se réunirent auprès de lui, et il leur lut son testament. Il n'avait pas de richesses temporelles à léguer, mais il leur donna la règle de conduite à suivre pour amasser *ces trésors du ciel que la rouille ne consume point, et qui ne sont pas à la merci des voleurs.* (Saint Matthieu, VI, 20.)

Il leur recommanda avec instances de ne pas boire à la coupe empoisonnée de l'hérésie, et de ne jamais se jeter dans les bras du schisme. « Si vous pratiquez la vertu, leur dit-il, mon départ ne vous rendra pas orphelins, car Dieu sera lui-même votre Abbé et votre Père. Vous pourrez l'appeler, avec l'Apôtre : *Abba, Pater.* (Romains, VIII, 15.)

Trois jours avant sa mort, Daniel, qui avait vu les grands de la terre fléchir si souvent le genou au pied de sa colonne, eut la joie de recevoir pour la première fois la visite des princes du ciel. Ces augustes visiteurs passèrent avec lui les dernières heures de sa vie. En leur présence, il célébra le Saint Sacrifice, puis son corps s'affaissa sur la colonne, tandis que son âme entrait en leur compagnie dans la gloire.

Le patriarche de Constantinople, Euphémius, successeur d'Acace, assista avec son clergé aux derniers moments de l'homme de Dieu : Constantinople s'y trouva aussi tout entière. Ce fut Raïs, illustre matrone de cette ville, qui pourvut à la sépulture du glorieux défunt : en 476, le Stylite avait fait en sa faveur un de ses plus grands miracles. Le jour de sa mort, le 11 décembre 489, saint Daniel était octogénaire depuis trois mois. Monté sur sa colonne en 461, il y était resté plus d'un quart de siècle : en vingt-huit ans, il n'en était descendu qu'une fois.

LE PATRIARCHE JOSEPH, GOUVERNEUR DE L'ÉGYPTE

Fête le 11 décembre.

Joseph explique les songes de Pharaon : les sept vaches grasses et les sept beaux épis annoncent une fertilité prodigieuse à laquelle doit succéder une grande famine, signifiée par les sept vaches maigres et les sept épis desséchés.

Le patriarche Joseph, fils de Jacob, et dont la vie est une prophétie de celle de Jésus-Christ, a une place importante parmi les justes de l'Ancien Testament.

Nos plus jeunes lecteurs eux-mêmes savent que, environ neuf siècles après le déluge, les hommes commençant à s'abandonner à l'idolâtrie, le Seigneur choisit Abraham, pour en faire le chef d'un peuple qui conserverait la foi au seul vrai Dieu, et de la race duquel sortirait le Messie.

Isaac son fils, héritier des mêmes promesses, les transmet à son fils Jacob, dont les douze enfants seront les pères des douze tribus d'Israël. Parmi les enfants de Jacob, le plus aimable et le plus vertueux était le onzième, Joseph. Son vieux père l'aimait d'une affection particulière, non seulement à cause de ses qualités, mais aussi parce que Joseph était fils de sa chère épouse Rachel, morte prématurément après la naissance de Benjamin.

En témoignage de son affection particulière, il donna à ce fils bien-aimé une tunique de lin de diverses couleurs, objet rare et précieux à cette époque. Mais toute méritée qu'elle pût être, cette préférence que Jacob témoignait à Joseph n'était pas prudente : elle suscita contre cet enfant la jalousie et, bientôt après, la haine de ses frères.

Joseph lui-même, innocent et candide, augmenta, sans le vouloir, cette haine en leur racontant deux songes qu'il avait eus : « Je croyais, dit-il, lier des gerbes avec vous dans la campagne; je voyais ma gerbe se lever et se tenir debout et les vôtres se ranger autour pour l'adorer. » Et un autre jour : « J'ai vu le soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoraient. — Que signifie ce songe? dit le père lui-même d'un ton sévère. Est-ce que ta mère et moi nous devons, ainsi que tes frères, nous prosterner devant toi?»

Les songes, effets bizarres et naturels de l'imagination chez un homme endormi, ne signifient rien habituellement. Cependant, à cette époque, les hommes y attachaient beaucoup d'importance, et Dieu, dont la puissance peut agir sur toute chose, s'en servait parfois pour révéler certaines vérités; mais, en ce cas, il donnait les moyens de reconnaître son intervention.

MALHEURS DE JOSEPH

Quelque temps après, les frères de Joseph avaient conduit leurs troupeaux vers Sichem. « Va, lui dit son père, savoir si tout réussit

à tes frères et à leurs troupeaux, et reviens m'apporter de leurs nouvelles. »

Arrivé à Sichem, Joseph n'y trouva plus ses frères et dut aller les rejoindre plus loin dans les champs de Dothaïm. Ses frères, le voyant arriver, se dirent entre eux : « Voici notre songeur qui vient. Tuons-le et jetons-le dans cette vieille citerne, et on verra à quoi lui ont servi ses songes. »

Ruben, l'aîné, eut horreur d'un tel crime; il proposa d'abandonner Joseph vivant au fond de la citerne : son dessein était d'aller ensuite l'en retirer secrètement pour le rendre à son père.

On suivit son conseil. Mais bientôt on vit passer des marchands ismaélites et madianites, qui allaient de Galaad en Egypte avec une caravane de chameaux chargés de parfums, de résine et de myrrhe. « Que nous servira de tuer notre frère et de cacher sa mort? dit alors Juda. Il vaut mieux le vendre à ces Ismaélites et ne point souiller nos mains; car c'est notre frère et notre sang. » Joseph fut donc tiré de la citerne et, malgré ses prières et ses larmes, vendu pour vingt pièces d'argent.

Les coupables avaient gardé sa tunique; ils la trempèrent dans le sang d'un chevreau et l'envoyèrent à Jacob avec ce message : « Nous avons trouvé cette robe, voyez si ce ne serait pas celle de votre fils? » Le malheureux père ne la reconnut que trop : « C'est la tunique de mon fils! s'écria-t-il. Une bête cruelle l'a dévoré; une bête sauvage a dévoré Joseph! »

Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice et pleura longtemps son fils bien-aimé. En vain, tous ses enfants se rassemblèrent pour essayer d'adoucir sa douleur; le vieillard répondait : « Je porterai le deuil de cette perte jusqu'à la mort; alors, du moins, je serai réuni à mon fils. » Et ses larmes ne cessaient de couler.

PROTECTION DIVINE — VERTUS DE JOSEPH PERSÉCUTION ET GLOIRE

Cependant Joseph, conduit en Egypte par les marchands ismaélites, fut vendu à Putiphar, l'un des premiers officiers du roi.

Protégé par Dieu, le jeune esclave gagna les bonnes grâces de son maître, qui ne tarda pas à lui confier l'intendance générale de sa maison. Le dévouement et l'intelligence de Joseph, fécondés par la bénédiction de Dieu, multiplièrent les richesses de l'Egyptien; et celui-ci avait en lui une telle confiance qu'il lui abandonnait sans contrôle le soin de toutes ses affaires.

Plusieurs années s'étaient déjà écoulées ainsi, quand la vertu de l'excellent jeune homme rencontra une épreuve aussi dangereuse qu'inattendue. La femme même de Putiphar voulut l'entraîner au mal. « Voilà que mon maître m'a confié toutes choses au point qu'il ignore même ce qu'il possède, répondit avec indignation le noble captif, il n'a rien qui ne soit en mon pouvoir et qu'il n'ait remis entre mes mains, excepté vous qui êtes sa femme, et je pourrais commettre une telle iniquité et pécher contre mon Dieu! »

La femme de Putiphar essaya de retenir Joseph par son manteau; mais celui-ci, lâchant son manteau, s'enfuit. — En ces tentations, la fuite est toujours le meilleur remède.

Furieuse et humiliée de sa défaite, la méchante femme se vengea en accusant Joseph et presque son mari lui-même : « Cet esclave que tu as amené, dit-elle à Putiphar, est venu pour me faire insulte; mais effrayé de mes cris, il s'est enfui en laissant son manteau. »

Le trop crédule Putiphar se hâta de faire jeter Joseph dans la prison où l'on gardait les gens arrêtés par ordre du roi.

Là encore, Dieu n'abandonna pas son innocent serviteur. Le chef de la prison, reconnaissant les qualités de Joseph, lui donna sa confiance et le chargea d'une partie du service intérieur vis-à-vis des autres détenus.

Parmi ceux-ci, se trouvaient deux anciens serviteurs du roi : son premier échanson et son premier panetier qui avaient encouru sa disgrâce. Un jour, Joseph les trouve plus tristes qu'à l'ordinaire : « Nous avons eu un songe qui nous préoccupe, lui dirent-ils, et nous n'avons personne qui puisse nous l'interpréter. — Eh! quel autre que Dieu, répondit Joseph, peut interpréter les songes! »

Cependant, ces deux songes étaient prophétiques; Joseph, éclairé de Dieu, leur en donna le sens : pour le panetier, c'était le supplice dans trois jours; pour l'échanson, c'était la liberté le même jour et sa rentrée en grâce auprès de *Pharaon* (tel était le nom que les Egyptiens donnaient à leurs rois). « Ne m'oubliez pas, ajouta Joseph à ce dernier, quand vous serez rétabli dans votre première fortune; car c'est sans l'avoir mérité que j'ai été jeté dans cette prison. »

Trois jours après, Pharaon faisait crucifier le panetier et rétablissait l'échanson dans sa charge; mais celui-ci, au milieu de sa joie, ne songea plus à Joseph.

Deux ans après, Pharaon lui-même eut un songe mystérieux, qu'aucun devin d'Egypte ne put lui expliquer.

L'échanson se souvient alors de Joseph; on le tire de son cachot, on le revêt d'une tunique blanche et on le présente à Pharaon.

Le prince raconte son rêve : sept vaches grasses dévorées par sept vaches maigres, sept épis magnifiques mangés par sept épis vides. « Sept années d'une fertilité extraordinaire vont se succéder sur la terre d'Egypte, répond Joseph. Mais elles seront suivies de sept années d'une stérilité non moins grande, qui atteindra même les contrées voisines..... Que Pharaon fasse donc choix d'un homme intelligent, par les soins duquel, durant les années de fertilité, le cinquième de la récolte de blé soit réuni en dépôt dans chaque ville et placé sous l'autorité royale. Ainsi, quand viendront les années de disette, les sujets du roi échapperont à la famine.

— Où trouverons-nous un homme qui soit ainsi dirigé par l'esprit de Dieu? » dit Pharaon. Et il choisit Joseph.

Il lui mit au doigt son anneau, le fit revêtir d'une tunique de lin précieux, plaça à son cou un collier d'or, et le nomma son premier ministre avec pleine autorité sur toute l'Egypte. Puis il le fit monter sur le char royal, et, pendant qu'un brillant cortège le conduisait à travers la ville, les Egyptiens, sur l'ordre du roi, fléchissaient le genou devant le nouveau ministre.

Le roi changea son nom de Joseph en un nom égyptien qui signifie *sauveur du monde*, et lui fit épouser Asceneth, fille d'un pontife d'Héliopolis.

Sept années d'une fertilité prodigieuse réjouirent ensuite l'Egypte, pendant lesquelles les dépôts de blé mis en réserve se multiplièrent dans toutes les villes, par les soins et l'activité de Joseph.

LES FILS DE JACOB AUX PIEDS DE LEUR FRÈRE

Ensuite vint la stérilité prédite, et les Egyptiens profitèrent de la prévoyance de Joseph.

La famine gagna la terre de Chanaan, où vivaient Jacob et sa famille. Apprenant que l'on trouvait à acheter du blé en Egypte, Jacob y envoya tous ses fils, ne gardant auprès de lui que Benjamin. Comme le blé ne se vendait que sur l'ordre du premier ministre, les intendants égyptiens renvoyèrent les fils de Jacob à Joseph lui-même. Ceux-ci se présentèrent donc au ministre de Pharaon et se prosternèrent devant lui jusqu'à terre, sans le reconnaître. Le songe de Joseph était réalisé.

Joseph avait aussitôt reconnu ses frères; mais Benjamin, fils comme lui de Rachel, n'était point avec eux! Qu'était-il donc devenu? Désireux de connaître la vérité sur Benjamin et de savoir en même temps si ses frères se repentaient de leur crime, Joseph ne se fit point connaître à eux et affecta même de les traiter avec rigueur.

« D'où venez-vous? » leur demanda-t-il par interprète.

Ils répondirent : « Nous venons de la terre de Chanaan, pour acheter ici le blé qui nous manque..... Nous étions douze frères, le plus jeune est resté auprès de notre père, le douzième n'est plus.

— Ce n'est pas vrai, reprit Joseph. Vous êtes des espions qui prenez ce prétexte pour explorer les points faibles de ce royaume. Par le salut de Pharaon, vous resterez tous en prison jusqu'à ce que l'on m'ait amené ce prétendu frère que vous dites avoir laissé dans la terre de Chanaan. »

Et ils furent conduits en prison.

Cependant, le troisième jour, Joseph les fit ramener en sa présence. « Si vous êtes innocents, leur dit-il, vous ne mourrez point, car je crains Dieu. Exécutez donc les ordres que je vais vous donner. Un seul d'entre vous restera prisonnier, les autres retourneront auprès de leur père avec le blé qu'ils sont venus chercher et me ramèneront le jeune frère dont on m'a parlé. »

Il n'y avait pas à résister. Siméon fut laissé en otage.

« Voilà, disaient entre eux les frères, la juste punition de notre crime. Quand Joseph élevait aussi la voix dans son désespoir, nous avons été sourds à sa prière. Aujourd'hui, Dieu nous châtie. » Ils parlaient ainsi, croyant que le ministre égyptien ne comprenait pas leur langue; mais Joseph, ne pouvant plus contenir son émotion, dut sortir un instant pour donner libre cours à ses larmes.

Il les congédia ensuite, munis d'une abondante provision de blé. Et quel ne fut pas leur étonnement quand, en déchargeant leurs sacs, au retour, ils y retrouvèrent tout l'argent qu'ils avaient donné en payement au ministre égyptien!

DOULEUR D'UN PÈRE — BENJAMIN ET JOSEPH TRIOMPHE DE L'AMITIÉ FRATERNELLE

Ils racontèrent à leur père tout ce qui leur était arrivé, et comment il fallait amener Benjamin pour retirer Siméon de la captivité.

« Hélas! dit Jacob avec douleur, je perdrai donc tous mes fils! Joseph n'est plus, Siméon n'est plus, et vous voulez m'enlever Benjamin..... Il n'ira pas avec vous; car s'il lui arrivait malheur dans la terre où vous allez, votre vieux père en mourrait de chagrin. »

Cependant, la famine continuait à sévir. Quand toutes les provisions furent épuisées, il fallut se décider à un second voyage en Egypte. Jacob, après avoir longtemps résisté, consentit à regret à laisser partir aussi Benjamin, après que Juda eut déclaré qu'il répondait de lui sur sa tête.

Quand le retour des dix frères fut annoncé à Joseph, celui-ci leur fit préparer un festin dans son palais et Siméon leur fut rendu. Joseph entra ensuite dans la salle du festin, et tous se prosternèrent devant lui en lui offrant des présents.

Ils rapportaient, en outre, l'argent trouvé dans leurs sacs après le premier voyage.

« Votre père, ce vieillard dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien? vit-il encore? » leur demanda Joseph.

Ils répondirent: « Votre serviteur, notre père, se porte bien; il vit encore. »

Joseph, apercevant Benjamin: « Est-ce là, dit-il, votre jeune frère dont vous m'avez parlé?..... Mon fils, que Dieu vous soit propice. » Et il se hâta de sortir, car, à la vue de son frère, ses entrailles s'étaient émues, et il ne pouvait plus retenir ses larmes.

Quand il eut pleuré librement, il rentra dans la salle, et prit sa part du festin. Il donnait ses ordres pour le service, et envoyait à Benjamin une part beaucoup plus considérable qu'à ses frères, ce qui les étonna. Au reste, le repas se passa dans la joie.

Le lendemain, au point du jour, les fils de Jacob repartirent avec les sacs de blé qu'on leur avait préparés, mais Joseph avait fait cacher sa coupe dans le sac de Benjamin.

A peine les voyageurs étaient-ils sortis de la ville, qu'ils virent accourir, à leur poursuite, le premier intendant de Joseph: « Pourquoi, leur cria-t-il, avez-vous rendu le mal pour le bien? Vous avez volé la coupe de mon maître, celle dont il se sert tous les jours et dans laquelle il lit les secrets de l'avenir. Votre action est détestable.

— Quoi? répondirent les fils de Jacob, nous avons rapporté fidèlement l'argent trouvé dans nos sacs, de crainte d'une erreur et, maintenant, nous aurions volé quelque chose à votre maître? Si vous trouvez ce que vous cherchez dans le sac de quelqu'un d'entre nous, celui-là sera mis à mort, et tous les autres resteront vos esclaves.

— J'accepte votre sentence, reprit l'intendant. Mais le coupable seul restera mon esclave, les innocents s'en iront libres. »

Les sacs sont aussitôt déchargés, on les ouvre, et la fatale coupe est trouvée à l'entrée du sac de Benjamin!

A cette vue, les frères déchirent leurs vêtements en signe de désespoir, rechargent la caravane et reviennent, en pleurant, à travers la ville, au palais de Joseph, où ils s'agenouillent devant le ministre égyptien.

« Pourquoi en avoir agi ainsi avec moi? leur dit Joseph. Ne savez-vous pas qu'aucun secret ne m'est caché?

— Hélas! dit Juda, que pouvons-nous répondre au seigneur, notre maître, et comment prouver notre innocence? Nous resterons donc tous vos esclaves.

— Non, reprit Joseph, je ne confondrai pas les innocents avec le coupable. Ce dernier restera notre esclave. Pour vous, vous êtes libres de retourner auprès de votre père.

— Que le seigneur, mon maître, daigne permettre à son serviteur de lui adresser une humble prière, reprit Juda, et pardonnez à ma témérité. » Alors, il rappela au ministre égyptien l'ordre qu'il leur avait donné à leur premier voyage de lui amener Benjamin, leur plus jeune frère. Il raconta la peine extrême avec laquelle leur vieux père avait consenti au départ de ce

cher fils, dont la mère était déjà morte et dont le frère avait disparu.

« Si je revenais auprès de mon père sans cet enfant, ajouta-t-il, le vieillard en mourrait de chagrin. J'ai fait à mon père le serment de le ramener; je lui ai dit : Si je ne le ramène pas, accablez-moi de votre malédiction. Ainsi, daignez m'accepter pour votre esclave et laissez ce jeune homme reprendre avec ses frères la route de Chanaan. Je n'aurai pas la douleur d'être témoin du désespoir et de la mort de mon père. »

C'étaient là les paroles d'un noble et tendre cœur, et l'épreuve que voulait Joseph de l'affection fraternelle de ses frères était maintenant suffisante. Au reste, il ne pouvait maîtriser son émotion plus longtemps. Ayant donc fait retirer tous les Egyptiens qui étaient présents, il dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Je suis Joseph, votre frère ! Mon père vit-il encore ? »

Les fils de Jacob, saisis de surprise et d'effroi n'osaient articuler une parole.

Mais Joseph, les regardant avec tendresse, ajouta : « Approchez, je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu à des marchands qui se rendaient en Egypte. Bannissez toute crainte et oubliez ce que ce souvenir a d'amer. Ce n'est point par le fait de votre conseil, c'est par la volonté de Dieu que j'ai été amené ici. Le Seigneur m'a rendu comme l'oracle de Pharaon; je gouverne son palais et ce pays est sous mon autorité. Hâtez-vous de porter à mon père ces heureuses nouvelles. Dites-lui : Voici ce que vous mande Joseph. La terre d'Egypte est sous mes lois ; venez y trouver l'abondance..... »

Puis il se jeta au cou de Benjamin et le tint longtemps pressé sur son cœur ; il embrassa de même, en pleurant, chacun de ses frères. Alors ils osèrent enfin lui adresser librement la parole et jouir de ses entretiens fraternels.

JACOB REVOIT JOSEPH, ET TOUTE SA FAMILLE EST SAUVÉE DE LA FAMINE — PROPHÉTIES

Apprenant que les frères de Joseph étaient là, Pharaon dit à son ministre : « Fais venir en Egypte ton père et toute ta famille. Donne-lui des possessions et des richesses, et qu'il jouisse ici de l'abondance que nous devons à ta sagesse. »

Les fils de Jacob, comblés de présents, retournèrent avec joie auprès de leur père, au pays de Chanaan. « Joseph, votre fils, vit encore, lui dirent-ils. C'est lui qui gouverne toute la terre d'Egypte. » Au nom de Joseph, le vieillard parut s'éveiller comme d'un long sommeil. Cependant il n'osait croire aux paroles de ses fils.

Mais, quand il vit arriver les chariots et les richesses envoyées par le gouverneur de l'Egypte, il s'écria : « C'est assez ! Joseph mon fils vit encore, j'irai et j'aurai la joie de le revoir avant de mourir. »

Toute la famille de Jacob se mit donc en route pour l'Egypte, au nombre de soixante-dix personnes. Joseph vint au-devant de son père sur un char attelé de quatre chevaux. Dès qu'il l'aperçut, il sauta de son char et courut embrasser son père. Ils restèrent longtemps dans cette mutuelle étreinte, en versant des larmes. Enfin, Jacob dit à son fils : « Maintenant, je puis mourir en paix, puisque j'ai revu ton visage et que je te laisserai vivant. »

Joseph établit sa famille dans le fertile territoire de Gessen, et, pendant les cinq années que dura encore la famine, il pourvut à tous ses besoins. Jacob vécut encore dix-sept ans et mourut en paix, après avoir adopté comme les siens les deux fils de Joseph, Ephraïm et Manassé.

Joseph gouverna l'Egypte pendant quatre-vingts ans et mourut à l'âge de cent dix ans, après avoir vu les fils de ses petits-fils.

***

Bien des siècles plus tard, un nouveau Joseph, le chaste et virginal époux de Marie, exilé par la cruauté d'Hérode, arrivera aussi en Egypte, pour garder le vrai froment, *le pain descendu du ciel*, Jésus-Christ.

La vie de l'ancien Joseph est une prophétique figure de Jésus-Christ : Né d'une vierge bénie entre toutes les femmes, Jésus est le bien-aimé de son Père. Ses frères, les Juifs, le détestent et complotent sa mort. Judas le vend pour trente pièces d'argent; sa robe, c'est-à-dire son humanité, est ensanglantée et déchirée sur la croix; il descend dans le cachot du tombeau. C'est de là qu'il sort brillant de gloire, pour s'asseoir à la droite du Roi éternel et régner avec lui à jamais.

Les païens sont les premiers à profiter des richesses spirituelles que le *Sauveur du monde* a apportées aux hommes, ils se convertissent et croient, tandis que les Juifs ne savent pas le reconnaître et restent dans l'incrédulité. Mais un jour, pressés par la famine des biens de l'âme, ils viendront à lui, et adoreront celui qu'ils ont jadis crucifié. Alors, eux aussi jouiront des grâces de vérité et de salut dont Jésus-Christ a enrichi son Eglise.

SAINT LUC LE STYLITE (879-979).

Fête le 11 décembre.

Le Saint exhorte à la vertu la foule qui se presse autour de sa colonne.

PREMIÈRES ANNÉES — SOLDAT (879-897)

Saint Luc naquit en l'année 879, dans une bourgade phrygienne nommée Atyokomé, au thème (1) des Anatoliques. Son père s'appelait Christophore, et sa mère, Kalé. Grands propriétaires fonciers, ils s'adonnaient à l'agriculture avec beaucoup de zèle et de succès : leurs silos regorgeaient de provisions et le numéraire ne manquait pas davantage. Une partie de ces biens leur venait de l'empire et leur avait été concédée à condition d'équiper à leurs frais un soldat pour les armées impériales. Dans la pensée de ses parents, le jeune Luc était destiné à payer, un jour, cette dette à l'Etat. En attendant l'âge de l'enrôlement, il reçut une bonne éducation chrétienne. Un oratoire dédié à saint Dimitri s'élevait sur les domaines paternels, et lui permit de satisfaire aisément l'attrait qu'il ressentait pour la piété.

Quand il eut atteint dix-huit ans, ses parents,

(1) A l'origine, gouvernement militaire et, par extension, province civile.

fidèles à leurs obligations, l'envoyèrent prendre du service dans les légions. Juste à ce moment, 897, les troupes du thème des Anatoliques furent réquisitionnées par l'empereur Léon, pour marcher au-devant des Bulgares du tsar Siméon. Luc fut obligé de marcher comme les autres. Deux de ses compagnons d'armes, qui avaient reçu les leçons d'un stylite, lui donnaient chaque jour l'exemple de hautes vertus, prières fréquentes, jeûnes et préoccupations spirituelles. Luc pensait plus à les imiter qu'à remporter des victoires, et il maudissait en secret cet état militaire où l'on a si peu le temps de penser au salut de son âme. Ce fut à Bulgarophygos que les deux armées se rencontrèrent. Les Grecs furent entièrement défaits : une bonne partie de l'armée tomba sous les coups de l'ennemi; ceux qui furent épargnés cherchèrent leur salut dans la fuite. Luc fut du nombre : il profita de la débandade pour quitter le service.

MOINE, PRÊTRE ET AUMÔNIER MILITAIRE (897-915)

Il connaissait l'endroit où restait le stylite qu'on lui avait appris à vénérer : il se rend près de lui, lui découvre ses projets, se voit bien accueilli et commence aussitôt sa vie de pénitence et de récollection spirituelle, en se faisant raser la tête, signe extérieur de la consécration à Dieu. Mais sa ferveur demandait davantage. Il se revêt d'une tunique de peau, de chaînes de fer, marche nu-pieds, couche sur la dure, ne mange qu'une fois la semaine, et se livre à des prières continuelles. Il y aurait donc injustice à taxer la conduite de Luc de crainte efféminée devant les labeurs de la vie des camps : le régime qu'il choisit librement était sans contredit de beaucoup plus rude que celui imposé aux troupes. Un idéal plus élevé passionnait cette belle âme : entre servir un homme et servir Dieu, peiner pour un royaume terrestre et dompter sa chair en vue du royaume céleste, le choix lui était apparu nécessaire. Selon la parole du Christ, nul ne peut servir deux maîtres : notre Saint s'était enrôlé sous le Maître des maîtres, bien décidé, une fois la main à la charrue, à ne plus regarder en arrière.

Six années de pareilles austérités étaient une excellente préparation au sacerdoce ; à vingt-quatre ans accomplis, six ans avant l'âge canonique, Luc fut ordonné prêtre. Alors, il se passa quelque chose d'extraordinaire : nous retrouvons, parmi les troupes, le même jeune homme qui avait fui l'armée six années auparavant. Que s'était-il donc passé ? Sans doute que, une fois moine et prêtre, notre Saint crut inutile de continuer avec la même rigueur les mesures de prudence qui l'avaient jusque-là mis à l'abri des officiers du recrutement, et peut-être aussi des remontrances de ses parents, qui, par le fait de son insoumission, se trouvaient lésés dans leurs intérêts. En tout cas, il fut obligé de rejoindre l'armée, mais il semble bien que, par une tolérance explicable, vu sa double qualité de moine et de prêtre, il fut autorisé à remplacer ce que nous appellerions le service actif par le service auxiliaire de l'aumônerie. Cela conciliait tout : la dette à la patrie et la possibilité des pratiques ascétiques. Nous le voyons, en effet, garder le même costume qu'avant la prêtrise, se livrer aux mêmes pénitences, célébrer la messe chaque dimanche, rompre le jeûne seulement une fois la semaine, n'usant pour toute nourriture que de quelques légumes et des Saintes Espèces offertes par lui-même. Ses parents lui envoyaient bien tout ce qui était nécessaire à son entretien, mais lui distribuait tout ce qu'il recevait aux soldats plus pauvres, joignant ainsi dans ses aumônes le temporel et le spirituel.

CHARITÉ DE SAINT LUC

Saint Luc ne resta pas moins de vingt-quatre ans parmi les troupes. Du temps qu'il était encore à l'armée, une grande famine éclate dans son pays. Luc part en secret, arrive chez lui, fait avertir discrètement tous les affamés de la contrée, et, à l'insu de ses parents, en pleine nuit, il distribue une bonne partie des provisions que Christophore gardait dans ses silos : ce fut, au bas mot, une aumône qui se monta à quatre mille boisseaux de froment, sans compter ce qu'il ajouta pour la nourriture des bestiaux. Une fois ces largesses terminées, Luc avertit ses parents : ceux-ci furent très heureux qu'on eût ainsi escompté leur générosité, et leur fils retourna le cœur joyeux reprendre son ministère auprès des soldats.

Plus tard, l'évêché de Sébaste vint à vaquer. Notre Saint y vit une bonne occasion d'obtenir de son père une forte somme d'argent pour les pauvres. Il va le trouver et, simulant un grand désir de l'épiscopat, lui demande cent pièces d'or, environ 1 500 francs de notre monnaie, sous prétexte de retenir à l'avance le bénéfice en question. Christophore, enchanté d'avoir un évêque dans sa famille, n'hésita pas : Luc reçut aussitôt ce qu'il demandait; mais, à peine dans ses mains, tout l'argent fondit en aumônes. Il était bien amoureux d'un siège épiscopal, remarque finement son biographe, mais Sébaste n'était pas à la hauteur de ses ambitions; ce après quoi il soupirait, ce n'était pas un évêché de passage, mais la métropole céleste, celle dont on n'est jamais évincé, et celle-là, il ne voulait pas la manquer.

SAINT LUC A SAINT-ZACHARIE, A LAGAINA (926-930)

Désireux d'imiter Abraham, saint Luc prit le parti d'abandonner ses parents, ses biens, ses amis, et, sans avoir averti personne, il s'en alla bien loin d'Atyokomé, vers cette lointaine Bithynie, où le mont Olympe, avec ses hautes cimes et ses nombreux couvents, semblait lui faciliter la conquête du ciel, la métropole de ses rêves. Il fit choix du couvent de Saint-Zacharie, situé au pied de la grande montagne, à Atroa. L'hégoumène Pierre le reçut avec bonne grâce et lui confia, évidemment à cause de ses qualités pratiques, la charge de cellérier. C'était une des charges les plus en vue : on n'en changeait pas facilement le titulaire, et saint Luc en resta investi tout le temps qu'il demeura à Saint-Zacharie. Seulement il avait une manière à lui de prendre les ordres

du supérieur, de l'interroger et de lui répondre : il s'était constitué muet volontaire en l'honneur du patron de la laure. Pour être plus sûr de ne point manquer à sa promesse, non seulement il avait mis une pierre dans sa bouche, mais il n'interrogeait et ne répondait qu'au moyen de tablettes, tout comme l'Evangile le rapporte de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste.

Toutefois, cette mortification n'était que pour le jour; la nuit, il sortait discrètement du monastère, avisait un arbre dont la cime pût lui offrir un asile; il y grimpait, et, pendant que ses frères dormaient, il récitait en entier l'office canonique très long, alors en usage.

Cela dura trois ans : il édifiait le monastère du spectacle de ses vertus et de ses mortifications; personne autour de lui ne savait qui il était, quand un jour arrive à Saint-Zacharie, pour des raisons de piété, une ancienne connaissance. On le devine : en un clin d'œil, supérieurs et inférieurs furent mis au courant de tout le passé. La position que Luc aurait pu occuper dans le monde mettait en plus vive lumière l'héroïcité de la vie qu'il avait menée depuis l'âge de dix-huit ans : son humilité s'alarma. Quand on y pensait le moins, la nuit, il dit adieu à sa chère montagne.

Il se dirigea vers Tottaion et finit par arriver dans un endroit appelé Lagaina. Soucieux d'étouffer dans son cœur les dernières racines de l'orgueil, il se loue comme porcher aux habitants du pays, et, toujours fidèle à ses instincts charitables, il ne garde rien pour lui de ses gages ni de sa nourriture (on sait à quels jeûnes il s'astreignait), mais distribue le tout aux pauvres qui sillonnent la grand'route.

RECLUS ET STYLITE A ATYOKOMÉ (930-935)

Après avoir passé deux ans à Lagaina, saint Luc regagna son pays natal. Sans doute, ses parents étaient-ils morts, et eut-il, comme héritier de leurs biens, à faire acte de présence dans la bourgade d'Atyokomé. Il était pourtant si facile de confier la gestion des domaines à un intendant, qu'il ne vit point là une raison d'interrompre sa vie de privations volontaires.

La montagne voisine lui permit de se creuser une grotte obscure où il vécut en reclus l'espace de deux ans et demi, tandis que les diables ne cessaient de lui jouer de mauvais tours. Une année durant, ils lui apparurent de nuit sous la forme de chiens enragés qui cherchaient à le dévorer, mais lui les mettait en fuite par la force du signe de la croix et la multitude de ses prières.

Dans l'idée du Bienheureux, sa grotte n'était pas un séjour définitif, mais une retraite mystérieuse où il se préparait à ce qu'il sentait devoir être sa vraie vocation, la vie de stylite. Aussi, quand il se jugea suffisamment aguerri pour de plus rudes combats, il se construisit dans sa propriété même, près de l'oratoire dédié à saint Dimitri, une colonne de douze coudées.

C'est au sommet de cette colonne que l'atteignit l'hiver extrêmement rigoureux de 933-934, dont les chroniqueurs byzantins nous ont conservé la mémoire. Nu-pieds, le corps à peine vêtu d'une méchante défroque, exposé en pleins champs, à six mètres de hauteur, à une neige et à une glace qui ne fondirent pas pendant cent vingt jours, le Saint eut un instant la pensée de tempérer son martyre en répandant de l'eau tiède autour de lui. Une voix du ciel l'engagea à persévérer un peu de temps encore, et bientôt la grâce divine fondit la neige et la glace; depuis lors, il fut insensible aux rigueurs de l'hiver.

SAINT LUC ENVOYÉ A CHALCÉDOINE (935)

Saint Luc ne resta pas longtemps sur sa colonne de Phrygie. Au bout de trois ans, la Providence en disposant ainsi pour le salut d'un grand nombre, dit le biographe, le Bienheureux eut une révélation qui lui enjoignit de quitter définitivement sa terre natale et de s'établir jusqu'à la fin de ses jours sur la colonne proche de Chalcédoine, « la colonne sise dans les propriétés d'Eutrope ».

Il prit des dispositions qui, tout en faisant une bonne part à son pays d'origine, ne l'amenèrent pas les mains vides aux rives du Bosphore. Sur les instances du patriarche Théophylacte, il restaura le couvent de Saint-Bassianus, qui depuis fort longtemps avait été très négligé. Ses largesses furent si considérables qu'il reçut le titre de nouveau fondateur ou propriétaire de ce monastère. Entre autres privilèges, ce titre lui donnait le droit de surveillance sur la manière dont la règle était observée, et lui assurait après sa mort une sépulture dans l'enceinte du couvent.

Dans une dernière visite aux sanctuaires et aux établissements de Constantinople, saint Luc prit congé de l'ange de chaque église et des saints que l'on y vénérait; c'est qu'il ne devait plus reparaître dans la grande ville durant sa vie entière : un stylite, un vrai stylite, une fois monté sur sa colonne, n'en redescend point, à moins de circonstances exceptionnelles.

Ses dévotions terminées, notre Saint passe la mer, arrive à Chalcédoine et se présente à l'évêque Michel, sur le territoire duquel se dressait la colonne d'Eutrope. Sans se prévaloir de l'ordre de Dieu, comme d'un motif de négliger les droits de la hiérarchie, il lui demande la permission de s'établir sur la colonne susdite. Michel l'y autorise et procède lui-même à la cérémonie d'installation; il récite sur lui les prières d'initiation usitées en pareille circonstance, et lui fait l'onction liturgique qui le consacre stylite aux yeux de l'Eglise. « Alors, dit le biographe, s'aidant d'une échelle, le Saint gravit la colonne, le pas résolu et l'âme en fête. » On célébrait ce jour-là la mémoire d'un grand stylite, mort en 493 à Constantinople, Daniel, avec qui notre Bienheureux allait rivaliser de sainteté et d'héroïsme. C'était un vendredi, le 11 décembre 935.

LE LOGEMENT D'UN STYLITE

La colonne d'Eutrope était bâtie sur le bord de la mer, à l'endroit appelé aujourd'hui Calamich. Elle formait une masse assez imposante, à laquelle on accédait par une échelle appliquée en temps

voulu. Un chapiteau ou plate-forme la surmontait; il était assez large pour contenir plusieurs personnes; une petite chambre y servait surtout de remise: quelques maigres provisions de bouche, des ustensiles de ménage, des livres de prière, tout ce qui était nécessaire pour la célébration des saints mystères y recevait asile. Peut-être même qu'aux jours de maladie ou d'intempéries exceptionnelles, le Saint s'y réfugiait momentanément; mais il serait contraire à l'histoire d'affirmer que notre stylite en faisait un usage habituel. « Vivant au milieu d'une mer tumultueuse, dit le biographe, en plein air, sans toit, les assauts des vents et des flots le laissaient insensible; la chaleur le brûlait pendant le jour, et la froidure de la nuit le gelait; frimas, pluie, giboulées, verglas, le torturaient, tandis que le soleil le dardait de ses brûlures meurtrières. » Cette citation nous montre en même temps que la colonne était bâtie sur le bord de la mer et qu'au moins, à certains jours, elle était entourée par les vagues; c'est que la baie de Calamich étant très exposée aux vents, selon qu'ils soufflent du Nord ou du Sud, la mer avance ou recule considérablement.

Cinq croix d'airain étaient fixées au sommet de la colonne, la première en face du stylite, et les quatre autres aux quatre coins du chapiteau. Parfois, lorsque l'air était chargé d'orage, les croix s'allumaient, et leur éclat très vif illuminait les alentours.

Près de la colonne, s'élevait un couvent: un moine se tenait à la disposition du stylite pour lui rendre les mille services dont il pouvait avoir besoin. Un stylite reste pour ainsi dire enchaîné au sommet de sa colonne: il fallait bien, sous peine de mourir de faim et de misère, recourir à l'obligeance d'une âme de bonne volonté.

QUARANTE ANS SUR UNE COLONNE (935-979)

Que pouvait bien faire le stylite sur sa colonne? Sans doute, il priait, se mortifiait, et la grande mortification consistait pour lui à rester toujours debout, sans jamais s'asseoir ni se coucher, si ce n'est en cas de maladie; mais une bonne partie de sa vie se passait en exercices de charité. Il y eut bientôt autour de la colonne une foule incalculable de besogneux du corps et de l'âme; il en venait de partout, et de toutes les classes de la société, et pour toutes sortes d'affaires. Personne qui ne retournât chez lui guéri ou consolé.

Il est intéressant de savoir comment le Saint procède dans l'accomplissement des miracles. Il ne se contente pas de réciter lui-même et de faire réciter à l'intéressé des prières approuvées par l'Eglise, mais il y joint presque toujours l'emploi de pain et d'eau qu'il a bénis à cet effet. L'eau dont il s'est lavé les mains lui sert aussi à la même fin; d'autres fois, ce sera un morceau de son essuie-main, de sa ceinture, des bouts de bois réunis en forme de croix qui seront les intermédiaires du miracle.

Mais si les guérisons corporelles étaient nombreuses, les guérisons morales ne l'étaient pas moins, car saint Luc prenait à tâche de faire confesser ceux qui en avaient besoin. On peut même dire que la confession fut une de ses grandes occupations.

Il s'intéressait fort à ses pénitents, et quand ils étaient sur le point de mourir, retenus loin de lui par la maladie, il leur envoyait par écrit l'absolution des péchés qu'ils avaient déjà accusés. Dans ce ministère, il était beaucoup aidé par l'esprit de prophétie qui habitait en lui: c'est ainsi qu'une femme possédée du démon, étant venue le prier de la guérir, fut avertie d'avoir à confesser d'abord tous ses péchés secrets.

PHYSIONOMIE DE SAINT LUC

En réunissant les traits épars dans la biographie de notre Saint, on ne sait trop ce qu'il faut le plus admirer. Avec son caractère généreux, sa charité sans bornes, sa passion de l'humilité, son énergie dans la souffrance, son amour de la prière, mais d'une prière qui ne s'égare pas en imaginations ridicules, son esprit vif et enjoué, sa conception positive des choses de la vie et, par-dessus tout, son cœur ouvert à toutes les délicatesses, il est de ces saints qu'on peut aborder avec indifférence mais dont on ne prend congé qu'avec amour.

MORT DE SAINT LUC

Saint Luc ne vécut pas moins de quarante-quatre ans sur sa colonne d'Eutrope, rappelant par son exemple à tous les jouisseurs de Byzance que les plaisirs de ce monde sont passagers, et que la vraie intelligence consiste à s'assurer, par la mortification, les joies permanentes de l'éternité. Il mourut un peu plus que centenaire. Il avait annoncé lui-même le jour de sa mort avec une grande précision. Par une coïncidence merveilleuse, le grand stylite saint Daniel, qui avait déjà présidé à la montée de Luc sur la colonne d'Eutrope, présidait encore à sa montée au ciel, le jeudi matin, 11 décembre 979.

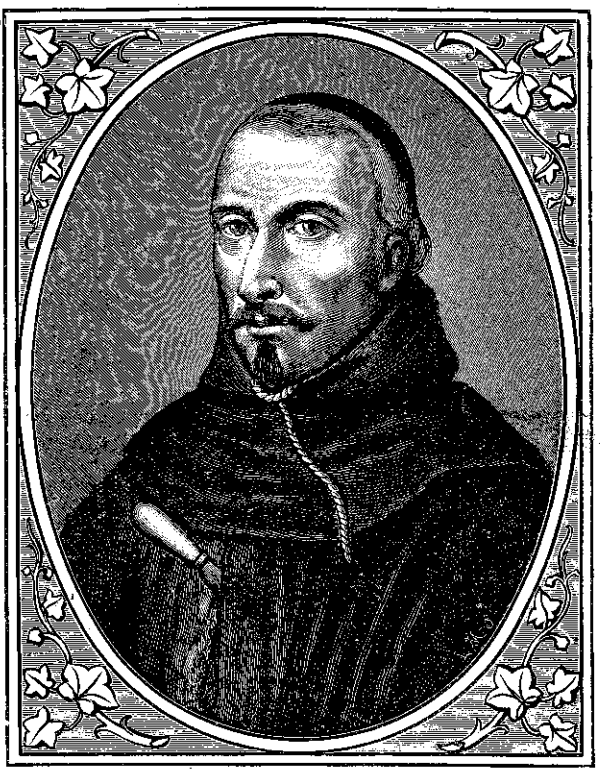
Le cadavre fut couché sur la plate-forme et reçut les honneurs funèbres, au milieu des flambeaux allumés et des parfums odoriférants. Aux moines du couvent voisin s'étaient joints une foule d'hommes pieux qui chantaient les hymnes accoutumés, et chacun montait auprès du Saint pour lui donner le dernier baiser. Pendant ce temps, on préparait la sépulture au couvent de Bassianus. Quand le moment fut venu, quelques jours après la mort sans doute, un cortège solennel s'organisa, et ce fut au milieu d'un peuple innombrable, avec des honneurs vraiment royaux, que le Saint fit son entrée à Constantinople, pour dormir son dernier sommeil, au couvent de Bassianus, à droite de la vieille église. S. V.

SOURCE CONSULTÉE

Etude sur la vie de saint Luc le stylite (879-979) dans les *Echos d'Orient*, 1909, par le P. Samuel Vanderstuyf, des Augustins de l'Assomption.

LE VÉNÉRABLE ARTHUR BELL

Religieux Franciscain et martyr de la Réforme protestante en Angleterre (1590-1643)



Portrait du Vénérable, exécuté de son vivant par un compagnon de sa prison et conservé au couvent des Carmélites de Lanherne.

(Cliché Déprez.)

PREMIÈRES ANNÉES

SAINT Philippe de Néri, rencontrant un jour dans la *Via Monserrato*, à Rome, les élèves du Collège anglais, s'écarta pour leur livrer passage et leur adressa ces trois mots : « *Salvete, flores martyrum* : Je vous salue, prémices des martyrs. » L'expression était aussi vraie que gracieuse. Des jeunes ecclésiastiques anglais qui vinrent à Rome, au cours des XVI[e] et XVII[e] siècles, faire leurs études cléricales et recevoir les Ordres sacrés, cinquante environ cueillirent, en effet, la palme du martyre.

Mais il n'y eut pas que Rome et le Collège anglais à fournir des martyrs à l'Eglise de la Grande-Bretagne ; il lui en vint aussi de divers Ordres religieux, Chartreux, Jésuites, Bénédictins, Franciscains, etc., et c'est précisément d'un fils de Saint-François que nous entreprenons de raconter ici la vie et le glorieux supplice.

Arthur Bell naquit, le 13 janvier 1590, au manoir de Temple-Broughton, paroisse de Hanbury et diocèse de Birmingham, en Angleterre. Ses parents étaient de bonne bourgeoisie et avaient su conserver, au plus fort de la persécution protestante, l'intégrité et l'ardeur de leur foi. L'enfant avait à peine huit ans quand il perdit son père ; on lui donna pour tuteur Francis Daniel, son oncle maternel, chez lequel il vint habiter quand il eut treize ans, pour y faire, en compagnie de ses cousins, ses premières études. De 1603 à 1606, tout alla bien ; mais alors la persécution contre les catholiques reprit une acuité nouvelle, à la suite de la Conspiration des poudres, et Francis Daniel, craignant pour la vie de son neveu, que sa ferveur ne manquerait pas de désigner aux sbires de Jacques I[er], le rendit à sa mère. Ce ne fut d'ailleurs pas pour longtemps. Aussitôt que l'orage de haine commença à se calmer, Arthur revint près de son oncle et ne le quitta plus jusqu'en 1614.

LE SACERDOCE — VOCATION RELIGIEUSE

Il avait alors vingt-quatre ans. L'appel de Dieu, l'aspiration vers une perfection plus haute, le désir surtout de venir plus efficacement en aide à ses compatriotes persécutés le décidèrent à choisir la carrière ecclésiastique.

Il vint donc en France et se fixa à Saint-Omer, chez les Jésuites, qui y avaient un

collège florissant. Une année durant il se livra là à de fortes et laborieuses études, sous le patronage de Notre-Dame des Miracles, pour laquelle il avait une tendre dévotion. L'année écoulée, les Pères, soupçonnant sans doute en lui les germes de sa future vocation et désireux de la favoriser, le dirigèrent vers leur collège de Valladolid, en Espagne ; il y aurait la facilité, tout en poursuivant ses études, de voir de près les religieux Franciscains et de s'initier à leur vie.

A Valladolid, Arthur fit preuve, pendant trois ans, d'une égale ardeur au travail et d'une piété toujours grandissante. Il gravit peu à peu les degrés du sanctuaire et fut jugé digne, en 1618, de recevoir la consécration sacerdotale. Avec quelle foi, quelle humilité et quelle ardeur d'amour il s'y prépara, on ne nous l'a pas dit, mais nous pouvons l'imaginer. Ce que nous savons positivement, c'est qu'il rêvait dès lors d'une vie plus parfaite que la vie sacerdotale elle-même.

Ce besoin de monter plus haut devint tellement intense qu'il s'en ouvrit aux directeurs du collège. Il fut fait bon accueil à ses désirs ; on reconnut qu'en effet Dieu semblait l'inviter à plus de sainteté et de sacrifice, et licence lui fut donnée de s'adresser aux religieux Franciscains. Leur esprit d'humilité, leur complète obéissance, leur pauvreté absolue l'avaient séduit.

Il alla donc trouver le provincial des Franciscains de la province de l'Immaculée-Conception, à Ségovie, qui le reçut avec grande joie. Les Pères avaient précisément besoin de sujets pour la province anglaise qu'ils songeaient à restaurer, et la province de l'Immaculée-Conception n'en comptait alors qu'un seul, remarquable d'ailleurs par sa science et sa vertu, le P. Nicolas Day.

Les choses furent rapidement conclues et, le 9 août 1618, Arthur recevait des mains du P. Sébastien de Salazar, gardien du couvent de Ségovie, la bure franciscaine avec le nom de Fr. François. Le noviciat était commencé ; il fut d'un bout à l'autre marqué par une impeccable régularité, une obéissance exemplaire, une humilité à toute épreuve ; son caractère sacerdotal n'empêchait pas Arthur de se mettre aux pieds de tous, bien convaincu que c'était la seule place qui lui convînt.

Un peu plus d'un an après, le 8 septembre 1619, fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge, le Fr. François faisait sa profession religieuse entre les mains du P. Joseph de Sainte-Claire et se voyait promu à la charge de prédicateur.

Sans retard il reprit le cours de ses études théologiques que son temps de noviciat l'avait forcé d'interrompre. Seulement, il les fit, non dans le but d'acquérir la science qui enfle, mais avec la préoccupation apostolique de munir son esprit de toutes les connaissances nécessaires au succès de son futur ministère parmi les Anglais ; il voulut connaître à fond les subtiles objections soulevées par les ministres protestants et se mettre à même de les réfuter toutes victorieusement.

C'est au milieu de ces graves pensées qu'un ordre du Ministre général vint le surprendre. Il était appelé à Douai, auprès du P. Genings, qu'il devait aider à préparer le relèvement de la province d'Angleterre. Grande fut sa joie en voyant s'approcher la date où il lui serait permis de franchir le détroit.

A Douai, Arthur continua, chez les Bénédictins, l'étude de la théologie. Sans rien perdre de son zèle au travail, il s'appliqua spécialement, pendant les trois ans qui suivirent, à progresser dans l'amour de la Très Sainte Vierge ; il récitait chaque jour son petit office, alternativement en latin, en hébreu, en grec, en espagnol, en français, en flamand et en anglais, selon les jours de la semaine ; il lui demandait incessamment la grâce d'être un jour martyr, et l'on a remarqué que les trois dates principales de sa vie : sa profession religieuse, son arrivée dans la mission anglaise et sa condamnation à mort, coïncident avec des fêtes de Marie.

LES PRÉMICES DE L'APOSTOLAT

En 1622, Arthur avait trente-deux ans, et il était admirablement préparé à l'évangélisation des âmes. On lui confia, pour ses débuts, la charge de confesseur-directeur des pauvres Clarisses anglaises de Gravelines. Du premier coup, il était mis en contact avec ce que le ministère a de plus délicat, la culture des âmes appelées à la perfection. Il réussit à merveille, et, l'année suivante, en 1623, il fut transféré au couvent plus important de Sainte-Elisabeth, de Bruxelles. C'était une fondation naissante ; il contribua, pendant sept ans, à l'asseoir sur de si solides bases, y fit régner une telle ferveur, que sa mémoire y est demeurée en vénération. On le considéra comme le vrai fondateur et le père de la communauté. Il resta d'ailleurs en relations de prière avec ces filles de son âme et, en 1641, il écrira encore à la Mère abbesse.

L'heure vint, en effet, de la renaissance franciscaine en Angleterre ; longtemps préparée, elle fut effective à partir de 1630. Charles I[er] avait signé la paix avec la France, et il semblait devoir se souvenir enfin de la promesse, faite au jour de son mariage avec Henriette, fille d'Henri IV, de ne plus molester les catholiques. Les Franciscains profitèrent de cette trêve pour rouvrir quelques couvents, et Arthur fut nommé définiteur de la nouvelle province, avec son ancien collègue d'Espagne, le P. Nicolas Day. En même temps que cette charge importante, il eut à remplir celles de gardien et de professeur d'hébreu au couvent de Saint-Bonaventure.

Il n'y a qu'une voix, parmi ses biographes, pour louer l'intelligence, le tact exquis et l'inépuisable charité dont il fit preuve au service de ses Frères, préoccupé bien plus d'être leur guide par la lumière de ses exemples que leur maître par l'exercice de son autorité.

Mais ce qui le rendait cher à ses Frères était aussi ce qui lui valait la confiance de ses supérieurs. Ils le choisirent, après deux ans de gardiennat, pour aller ressusciter en Ecosse l'Ordre franciscain.

Les deux années qu'il y passa suffirent à Arthur pour réaliser plusieurs fondations et donner à l'arbre séraphique, dans

ce pays, une vitalité et une sève qu'il a toujours gardée depuis. Sa tâche accomplie, le vaillant apôtre revint à sa chère mission anglaise, qu'il ne devait plus quitter.

A LA RECHERCHE DES MARTYRS

La dernière charge qu'on lui connaisse fut celle de vérificateur des Actes des martyrs anglais; il la remplit durant les premiers mois de 1643. Voici dans quelles circonstances elle lui avait été confiée.

Après douze années d'un calme relatif, Charles Ier avait, sous des influences diverses, repris la persécution. Plusieurs prêtres et religieux tombèrent aussitôt, victimes des lois pénales. A cette nouvelle, le monde catholique s'émut, et Urbain VIII, justement préoccupé de ne pas laisser se perdre le souvenir des confesseurs de la foi, adressa à l'archevêque de Cambrai, Mgr Bergaigne, qui remplaçait momentanément le vicaire apostolique exilé, un Bref où il lui prescrivait d'organiser une sérieuse enquête sur les actes des derniers martyrs. La Commission se rendrait sur les lieux, interrogerait minutieusement les témoins sur la cause et les particularités des divers supplices; un rapport serait ensuite rédigé, sous la foi du serment, et adressé à Rome.

Le P. Arthur fut un de ces commissaires enquêteurs, et c'est au cours de sa mission d'information qu'il rencontra son collègue, le P. Bullaker, au moment où il marchait à la mort. Il le suivit et fut lui-même témoin de sa glorieuse confession.

On devine quelle soif du martyre un tel spectacle et une telle mission allumèrent dans son cœur. Il était du reste lui-même à la veille du jour où il devrait rendre témoignage au Christ.

ARRESTATION ET PREMIERS INTERROGATOIRES

Le P. Bell était de passage à Stevenage, dans le comté de Hertford, quand, le mardi 7 novembre 1643, il fut arrêté par la police de l'endroit. On le fouilla, et l'on trouva sur lui un exemplaire de l'office du Très Saint Sacrement, une formule de bénédiction du cordon de Saint-François et un brouillon de lettre écrite en espagnol. Cette dernière était adressée à l'ambassadeur d'Espagne, à Londres, pour le remercier de l'hospitalité qu'il offrait au Père dans son palais. Tous ces papiers furent confisqués.

Au cours de l'arrestation, on posa à Arthur quelques questions :

— De quelle religion êtes-vous ?

— Je suis catholique.

— Catholique romain ?

— Je ne sache pas qu'il y ait d'autre Eglise catholique que l'Eglise romaine.

— Croyez-vous que le Pape est le Chef suprême de l'Eglise catholique ?

— Oui, certes, et je n'en ai jamais douté.

Et comme on essayait, à coups de textes bibliques plus ou moins falsifiés, de l'amener au protestantisme :

— C'est peine perdue, s'écria-t-il, de vouloir m'arracher à une Eglise qui a pour elle la vérité, toute la vérité, pour m'amener à une secte où je ne trouverais que l'erreur.

Le P. Bell fut alors jeté en prison et gardé à vue. Le lendemain, 8 novembre, il fut emmené à Hertford, le chef-lieu du comté, et soumis à l'examen des commissaires du Parlement. Des trois papiers saisis sur lui, les deux premiers, l'office du Saint Sacrement et la formule de bénédiction, furent retenus comme graves ; quant à la lettre en espagnol, n'ayant pu être déchiffrée, on la réserva pour Londres.

Le chef commissaire lui demanda alors :

— Etes-vous dans les Ordres sacrés ?

Le Père répondit :

— Puisque d'être dans les Ordres cela constitue à vos yeux un crime, je n'ai pas à répondre à la question.

N'en pouvant tirer davantage, on le dépouilla de ses vêtements et on lui donna en échange quelques loques immondes.

C'est dans cet accoutrement que le lendemain 10 novembre, pieds nus, mains enchaînées, il fut hissé sur un cheval et partit pour Londres. Tout le long de la route ce ne furent, de la part de ses gardiens, que plaisanteries grossières et mauvais traitements. Le Père, cependant, se réjouissait de ressembler un peu plus à Notre-Seigneur et au patriarche saint François.

On arriva à Londres assez tard dans la nuit ; le prisonnier fut mis sous verrous dans un réduit obscur du quartier de Bishopsgate, et le lendemain 11 novembre il comparaissait pour la première fois devant le tribunal du Parlement.

Rien de bien nouveau dans l'interrogatoire qu'il y subit. On y découvrit, par sa lettre à l'ambassadeur d'Espagne, qu'il était Franciscain.

— Il est vrai, avoua le Père, que je suis un pauvre pénitent de l'Ordre de Saint-François ; mais cela n'a rien de répréhensible. N'est-il pas loisible à quiconque de faire pénitence pour ses péchés ?

A la question : « Etes-vous prêtre ? » il déclara qu'il n'avait pas à répondre, comme il l'avait fait déjà précédemment. On lui présenta alors un bréviaire saisi dans ses bagages, et quelqu'un ayant affirmé que c'était un missel romain, il dut rectifier l'assertion. Finalement on retint contre lui deux griefs, celui d'être religieux Franciscain, ce qu'il ne niait pas, et celui d'être prêtre romain, ce qu'on n'avait pas prouvé. En suite de quoi on lui assigna pour prison les cachots de Newgate.

UNE OBÉDIENCE QUI ARRIVE TROP TARD

A peine arrivé à Newgate, Arthur reçut un double courrier du continent. Le Père provincial, ignorant son arrestation, lui ordonnait d'aller prendre, à Douai, la place du P. Heath, récemment martyrisé. Il lui répondit aussitôt : « Je reçois en toute humilité l'ordre que vous m'adressez, et depuis hier j'y ai déjà obéi. J'ai pris, en effet, la place du P. Heath ; seulement, au lieu que ce soit à Douai, c'est à Newgate. Il ne me reste plus qu'à y persévérer jusqu'au bout. Vos prières m'y aideront. »

La seconde lettre était du Ministre général et avait le même objet que la précédente. Arthur y répondit dans le même sens ; il achevait en disant : « Quoi qu'il m'arrive, mon Seigneur Jésus sait bien que je suis

décidé à le suivre jusqu'à la mort..... Mais si c'est nécessaire, je ne refuse pas le labeur ; que sa sainte volonté soit faite ! Il y a vingt ans que je demande à mourir pour lui ; je sais ce qui m'est profitable et que la mort m'est un gain ; veuillez ne pas vous opposer à mon martyre. »

ACTE D'ACCUSATION ET SENTENCE DE MORT

Le 7 décembre, le Père comparut à nouveau, et lecture lui fut donnée de l'acte d'accusation. On lui reprochait d'avoir, malgré les statuts d'Elisabeth, quitté le royaume, étudié et reçu les Ordres dans des Séminaires pontificaux, fait profession de vie religieuse. Il répondit que rien de tout cela ne constituait un crime.

Le lendemain, fête de l'Immaculée Conception, les témoins à charge furent introduits ; c'étaient trois apostats, soit de la religion, soit des vœux monastiques. A leurs accusations le Père se contenta de faire cette fière riposte :

— Les hommes qui viennent de déposer contre moi sont tous des apostats de la religion catholique ; ils ont violé les serments qu'ils avaient faits à Dieu ; aucune foi ne peut leur être accordée de la part des hommes.

Rien n'y fit. Après quelques minutes de délibération, le tribunal le reconnut coupable, mais, pour lui laisser un dernier moyen de salut, il différa jusqu'au soir la sentence. Un juge lui dit :

— Père Bell, tandis qu'il en est temps encore, abjurez l'Eglise romaine, sans quoi vous serez pendu, éventré vivant, et vos entrailles seront brûlées sous vos yeux.

Mais l'homme de Dieu, sans s'émouvoir :

— Mon supplice ne sera que d'un moment; le vôtre durera toute l'éternité.

L'après-midi, nouvelle réunion. Le Père y remercia tous ceux qui avaient contribué à sa condamnation ; mourir lui était un gain, car « sa cause est la cause du Christ ». Il condamna derechef l'hérésie anglicane et exalta l'Eglise romaine, « la source pure de tout sacerdoce », puis il se livra entre leurs mains. On l'enchaîna, et lecture fut donnée de la sentence de mort. Il l'accueillit avec une joie émue et s'écria d'une voix forte : *Te Deum laudamus !* On était au soir du 8 décembre.

LES DERNIERS JOURS DU CONFESSEUR

Rentré dans sa prison, le Père y fut visité par de nombreux fidèles, avides de ses conseils et de sa suprême bénédiction. A tous il apparut joyeux et confus que Dieu daignât lui faire la grâce du martyre. Le dimanche 10 décembre, il célébra la messe dans son cachot, communia ses nombreux amis et leur dit :

— Réjouissez-vous avec moi ; je n'ai plus qu'un jour à attendre.

Les ambassadeurs de France et d'Espagne ayant voulu obtenir sa grâce, il leur fit dire :

— Voulez-vous donc m'arracher la couronne après laquelle je soupire depuis si longtemps ? Je vous conjure de ne pas vous opposer à mon martyre.

Quatre ministres protestants furent envoyés pour le séduire ; il les confondit par la puissance lumineuse de sa doctrine. Enfin, la dernière nuit arriva ; il la passa tout entière à prier et ne se releva que pour célébrer, à l'aurore du 11 décembre, la messe du départ. La victime était prête.

LE MARTYRE

Dès les premières heures du matin, la troupe arrive ; le Père est étendu sur une claie que tirent quatre chevaux et, au milieu d'une grande foule, on part pour Tyburn. A la vue du monticule où il doit mourir :

— Voici, s'écrie-t-il, le lieu où le P. Bullaker m'a donné rendez-vous.

Il gravit la plate-forme où sont déjà plusieurs condamnés ; le chériff lui laisse la parole : il supplie la foule des assistants de renoncer à l'hérésie, qui a valu à l'Angleterre tous les maux dont elle souffre ; il lui explique la cause de sa mort :

— Mon seul crime est d'être prêtre catholique, et je veux qu'on sache que je meurs en vrai fils de l'Eglise romaine.

Il pardonne à tous ceux qui ont contribué à sa mort ; il s'en va, joyeux de défendre une si sainte cause.

A ce moment, un des condamnés déclare renoncer à l'hérésie et vouloir mourir en catholique ; le Père lui donne l'absolution. Il s'adresse ensuite au bourreau, qui semble ému, et l'adjure de se convertir.

Mais le chériff intervient, et tandis qu'il fait retirer l'échelle, le P. Arthur lève les mains au ciel ; c'est un signal convenu ; le prieur de Sainte-Madeleine, qui se tient près de l'échafaud, lui donne l'absolution ; le plancher bascule et le corps du martyr reste suspendu dans le vide. Il y demeure l'espace d'un *Miserere*. La mort n'a pas encore achevé son œuvre ; on coupe la corde et lourdement la sainte dépouille s'affaisse sur le sol. Un des exécuteurs lui arrache ses vêtements, et, à la grande édification de tous, on voit apparaître la bure franciscaine. Le bourreau l'écarte, ouvre largement le corps, en retire les intestins et le cœur, qu'il jette au feu, et comme le martyr finit de mourir, lui tranche la tête et met le tronc en morceaux. L'âme du martyr est au ciel !

De ses reliques, une bonne partie fut recueillie par l'ambassadeur de France, le comte d'Harcourt, par le comte d'Egmont et d'autres catholiques.

Quant à son portrait, exécuté de son vivant par un compagnon de sa prison, on le conserve au couvent des Carmélites de Lanherne, avec les portraits de neuf autres martyrs anglais. Il est l'œuvre du sieur Gifford, du comté de Stafford, et nous le reproduisons ici.

SOURCES CONSULTÉES

MRS HOPE, *Franciscan martyrs in England. — Positio super introductione causæ beatificationis..... servorum Dei J. card. Fisher..... et sociorum, in odium fidei in Anglia interemptorum.* Rome, 1881.

NOTRE-DAME DE GUADELOUPE

PATRONNE DU MEXIQUE

Fête le 12 décembre.

Notre-Dame de Guadeloupe, près Mexico. — Image miraculeuse de la Très Sainte Vierge Marie, merveilleusement dessinée, en 1531, par la main des anges sur le tissu frêle et grossier du manteau d'un pauvre Indien. La Vierge est parée à la manière des princesses indiennes et porte les emblèmes de son Immaculée Conception. Ce fait miraculeux hâta la conversion des Mexicains idolâtres au catholicisme.

CHANT CÉLESTE — NUAGE RESPLENDISSANT
APPARITION DE LA VIERGE MARIE

Un samedi, vers l'aurore, le 9 décembre 1531, un pauvre Indien, nommé Juan Diégo, récemment converti à la foi chrétienne, se rendait, à son ordinaire, au couvent de Saint-Jacques de Mexico, pour assister à la grand'messe. Il était arrivé au pied de la célèbre colline du Tepeyac, sur laquelle autrefois les païens avaient offert des sacrifices humains à une idole infâme, lorsque, tout à coup, il entendit dans les airs une mélodie des plus suaves..... Juan s'arrête. Ses yeux sont captivés par un nuage resplendissant autour duquel se dessine un gracieux arc-en-ciel. Il ne se trouble point, et même son cœur est rempli d'une joie inexprimable.

« Qu'est-ce donc que j'entends? s'écrie-t-il naïvement. Quel spectacle frappe mes yeux? Serais-je transporté dans un jardin de délices..... dans une terre céleste cachée aux yeux des hommes!..... »

Cependant la mélodie angélique s'achève, une voix douce et délicate se fait entendre; elle appelle Juan par son nom.

L'Indien s'approche : dans la lumière il aperçoit une Dame ravissante de beauté et de majesté qui lui dit :

« Jean, mon fils bien-aimé, où vas-tu?

— Ma noble Dame, répond l'Indien sans hésiter, je vais à Tlatelolco, faubourg de Mexico, pour entendre la messe. »

La Dame écoute cette réponse avec bienveillance. « Sache, mon fils, reprend-elle, que je suis la Vierge Marie, Mère du vrai Dieu, l'Auteur de la vie et le Créateur de toutes choses..... Or, mon désir est qu'on m'élève en cet endroit un temple dans lequel je me montrerai envers toi et ceux de ta nation comme une bonne Mère, toujours généreuse et compatissante..... J'y répandrai mes bienfaits sur tous ceux qui auront recours à moi avec amour et confiance. Va trouver l'évêque de ma part. Dis-lui que je désire avoir ici un temple. Raconte-lui tout ce que tu as vu et entendu. Je récompenserai généreusement ton zèle et ta diligence.

— Très noble Dame, répond Juan, je suis votre humble serviteur, et je vais sans tarder exécuter vos ordres. »

Et, saluant respectueusement la Vierge, à la manière dont les Indiens ont coutume de saluer leurs Caciques, il se dirige immédiatement vers la ville et le palais de l'évêque, don Juan de Zumarraga, de l'Ordre de Saint-François.

Sa visite matinale, son aspect pauvre et humble indisposent contre lui les serviteurs de l'évêque; cependant, après bien des difficultés, Juan Diégo est admis en présence de Sa Grandeur. Il lui expose le but de sa mission et le message de la Sainte Vierge.

Le prélat l'écoute avec bonté; mais, en homme sage et prudent, il refuse d'ajouter une foi pleine et entière à son récit. Le soi-disant envoyé lui semble indigne d'une telle mission, et il craint de favoriser ce qui pourrait bien n'être qu'une illusion de l'imagination indienne.

Juan Diégo, congédié, sortit triste et inconsolable du peu de succès de son message.

NOUVELLES APPARITIONS

Le même jour, après le coucher du soleil, l'Indien reprit le chemin de son village. Arrivé au sommet de la colline où le matin il avait entendu le chant des anges, il retrouva la Vierge Marie qui lui demanda compte de sa mission.

Dans un langage admirable de confiance et de simplicité qu'il nous serait difficile de traduire, le malheureux ambassadeur raconta son entretien avec le prélat et ajouta avec humilité : « Comme je ne suis qu'un pauvre Indien et un ignorant, l'évêque n'a aucune confiance en ma parole et traite mon récit de rêve et d'invention. Je vous prie donc d'envoyer une personne notable et de plus haute position, car ce message est trop élevé pour un humble et misérable Indien comme moi. Pardonnez-moi, ô Reine chérie, si je vous fais de la peine par ma réponse. »

Marie écoutait en souriant cette réponse pleine d'une si charmante naïveté; à la fin, elle lui dit :

« Oui, mon fils, j'ai à ma disposition bien des messagers auxquels je pourrais confier cette mission; mais je tiens à ce qu'elle soit exécutée par toi et non par d'autres. Voici donc quels sont mes désirs et mes volontés : tu retourneras demain chez l'évêque, tu lui diras que je veux voir un temple en cet endroit, et que celle qui t'envoie est la Vierge Marie, Mère du vrai Dieu. »

L'Indien promit d'obéir et reprit la route de son village.

Le jour suivant, il se présenta de nouveau à l'évêché. Le prélat l'écouta avec plus d'attention, mais finit par le congédier en lui disant :

« Je ne puis me fier à ta parole seulement. Dis à cette dame qui t'envoie, que si réellement elle est la Mère de Dieu, elle me donne une preuve de son pouvoir et de sa volonté. »

Cette fois, l'évêque fit surveiller les démarches de Juan Diégo et ordonna à deux de ses domestiques de le suivre en secret. Ceux-ci accomplirent fidèlement leur mission, mais, au bas de la colline, l'Indien disparut à leurs yeux, et, après l'avoir cherché vainement, ils s'en retournèrent pleins de dépit et l'accusèrent d'être un rusé trompeur.

Cependant l'Indien fidèle monta sur la colline où il revit la céleste vision. Il s'humilia profondément, protesta de son obéissance, et parla du signe demandé par l'évêque.

La Reine du ciel l'encouragea par les plus douces paroles : « Mon fils Juan, lui dit-elle, reviens ici demain, je te donnerai la preuve qu'on te réclame; avec ce témoignage on te croira, et tu seras reçu avec joie et admiration. Rappelle-toi que ton obéissance ne restera pas sans récompense. Sache que je n'oublie pas les services que l'on me rend. »

MALADIE DE JUAN BERNARDIN — LE SIGNE PRODIGIEUX

Juan Diégo s'en retourna le cœur joyeux et se promettant bien d'obéir à la belle Dame. En entrant dans sa case, il trouva son oncle, Juan Bernardin, cloué sur son lit par un violent accès de fièvre. Le lendemain, 11 décembre, il fallut chercher un médecin pour soigner le cher malade, et toute la journée du pauvre Indien se passa en courses et en préoccupations de toutes sortes. Quant à la recommandation de la Sainte Vierge, il n'y pensa même pas.

Cependant, l'état du malade s'aggravait, et le médecin consulté recommanda d'appeler au plus vite un prêtre pour lui administrer les derniers sacrements. Juan Diégo ne perdit point de temps, et le mardi 12 décembre, avant l'aurore, il était sur la route de Tlatelolco. A la vue de la colline où la Vierge lui était apparue, il se rappela sa promesse; mais, craignant que la Dame ne l'arrêtât en chemin, pour ne pas faire attendre le malade, il prit un sentier détourné. « Il vaut mieux courir au plus pressé, se disait-il, je cher-

cherai d'abord un prêtre, et puis j'irai prendre la commission de la belle *Senora*. »

Mais, à peine avait-il fait quelques pas dans la direction nouvelle, qu'il vit tout à coup la Sainte Vierge venir à sa rencontre et lui dire de cette voix toujours si douce et si harmonieuse :

« Où vas-tu, mon fils? et quelle est cette route que tu as suivie? » A ces mots, l'Indien tomba à genoux, demanda pardon et expliqua avec simplicité les motifs de sa conduite. Il parla de la maladie, du médecin, du prêtre.....

« Mon fils, lui dit Marie, écoute mes paroles : ne t'afflige de rien, ne crains ni maladie, ni souffrance ; ne suis-je pas ici, moi qui suis ta Mère? Ne suis-je pas la santé et la vie? Pourquoi n'as-tu pas recours à moi? Sois sans inquiétude sur ton oncle, car, dès ce moment, il est en parfaite santé. »

Juan Diégo ne douta point de la parole de Marie. « S'il en est ainsi, *Senora*, répondit-il, je suis prêt à accomplir vos ordres. Donnez-moi la preuve demandée par l'évêque. »

Alors, la gracieuse Reine fit quelques pas en avant et lui dit : « Monte au sommet de la colline, cueille les fleurs que tu y trouveras, et apporte-les moi dans ton manteau. »

L'endroit désigné était une roche nue et sans végétation. L'Indien, confiant en la parole de la Sainte Vierge, y courut, et, à son grand étonnement, y trouva un magnifique parterre de roses fraîches, au parfum délicieux et humides de rosée. Il en cueillit autant que son manteau en put contenir, et revint vers la Dame. Celle-ci prit les roses dans ses deux mains et daigna les arranger à sa guise dans le manteau. Puis elle dit à Juan Diégo : « Va, porte ces fleurs à l'évêque, je les lui envoie comme preuve de la vérité de tes paroles. Mais aie bien soin de ne pas les découvrir et de ne pas les laisser voir à qui que ce soit, avant que tu ne sois en sa présence. Va maintenant. »

MERVEILLEUSE IMAGE DE MARIE — GUÉRISON DE JUAN BERNARDIN

L'Indien, au comble de la joie, prit congé de l'Apparition et se dirigea vers le palais épiscopal. « Cette fois-ci, se disait-il, l'évêque ne pourra plus me renvoyer; on me croira. » Et son regard se portait avec amour et admiration sur ce trésor de fleurs merveilleuses dont le délicieux parfum le ravissait.

Arrivé au palais, Juan Diégo demanda aussitôt une audience; mais il fut longtemps sans pouvoir l'obtenir. Comme il insistait, les serviteurs de l'évêque remarquèrent avec quelles précautions il cachait le manteau et son précieux contenu. Leur curiosité est stimulée. Ils veulent voir à tout prix : mais Juan Diégo refuse, car il n'entend point qu'on transgresse les ordres de la Vierge. Alors l'un d'eux, plus hardi que les autres, saisit avec violence le manteau dont il parvient à soulever un coin et aussitôt, un parfum céleste embaume toute la salle.

On avertit l'évêque. Le prélat donne l'ordre d'introduire Juan Diégo. L'Indien raconte tout ce qui est arrivé depuis son dernier message. « Voici, ajoute-t-il, les fleurs que la Dame m'a chargé de vous apporter. » A ces mots, il déplie son manteau, les roses tombent aux pieds de l'évêque, étonné de voir des fleurs en cette saison. Mais, à l'étonnement succède bientôt la stupéfaction. Sur le manteau grossier de l'Indien était peinte, avec des couleurs aussi vives que les roses, une ravissante image, l'image de la Vierge telle qu'elle s'était montrée sur la colline.

Le prélat, saisi d'admiration, tombe à genoux, et ses familiers l'imitent. Ce fut le premier acte de vénération adressé à cette image, devant laquelle devaient se prosterner pendant des siècles les foules enthousiastes.

L'évêque, après avoir détaché avec soin le manteau du cou de l'Indien, le fit porter dans son oratoire particulier; de là, il fut transporté plus tard dans différents sanctuaires, et en dernier lieu dans la magnifique basilique où il se trouve encore aujourd'hui.

Le lendemain, l'évêque se rendit avec plusieurs personnes sur la colline du Tepeyac. Juan Diégo, qui avait passé la nuit au palais épiscopal, l'accompagnait. L'Indien montra les divers endroits où la Vierge Sainte lui avait apparu : puis, il demanda la permission d'aller prendre des nouvelles de son oncle Juan Bernardin, dont Marie lui avait annoncé la miraculeuse guérison. Il fallait s'assurer de ce fait. L'évêque, don Juan de Zumarraga, voulut faire une sorte d'enquête juridique et envoya deux de ses serviteurs avec ordre de lui amener le malade, si on le trouvait guéri.

Les deux envoyés vinrent donc à la case de Juan Diégo. Mais voici qu'à leur arrivée, Juan Bernardin, fort et vigoureux, accourut à leur rencontre.

Comme il s'étonnait de cette visite, on lui fit le récit des merveilles dont la colline du Tepeyac avait été le théâtre. A son tour, il raconta comment, à l'heure précise où elle promettait à Juan Diégo sa guérison, la Mère de Dieu lui était apparue à lui-même près de son lit : « La Vierge, ajouta-t-il, me rendit la santé et m'ordonna d'aller trouver l'évêque, de lui demander de bâtir un temple, afin d'y placer l'image qu'elle voulait y voir honorée sous le titre de *Notre-Dame de Guadeloupe*. »

Notre-Dame de Guadeloupe, tel était le nom choisi par la Vierge Immaculée, et rien n'est mieux justifié que ce choix : ce mot, en effet, d'après une des interprétations les plus autorisées, dérive de deux termes arabes passés dans la langue espagnole et qui signifient *fleuve de lumière*.

C'était bien la lumière que Marie apportait à la nation mexicaine, en lui donnant sa merveilleuse image : les splendeurs de la foi firent place, chez ce peuple, aux ténèbres de l'idolâtrie, et, en quelques années, le Mexique tout entier devenait chrétien. Ainsi, de 1524 à 1539, dans la seule ville de Mexico et les régions avoisinantes, on compta plus d'un million de baptêmes, et l'année 1537, à elle seule, vit près de 500 000 conversions à la foi catholique.

Pour produire ces résultats prodigieux, la Vierge Marie, comme plus tard à Lourdes et à La Salette, voulut se servir des instruments les plus faibles.

Tel est, dans la simplicité de l'histoire, le fait miraculeux, point de départ de l'immense dévotion à Notre-Dame de Guadeloupe, qui, du Mexique, s'est répandue dans toute l'Amérique du Sud, et a trouvé sa place aussi dans notre Europe, où des copies de l'image miraculeuse sont en grand honneur à Rome, à Paris et en Espagne.

DESCRIPTION DE L'IMAGE MIRACULEUSE DIFFÉRENTES COPIES — CONCLUSION

Parmi les images ravissantes représentant la Vierge Immaculée, comme celles de Lourdes et de la médaille miraculeuse, une des plus belles

que l'on puisse voir est bien le délicieux portrait de Notre-Dame de Guadeloupe (1).

L'image est haute de 0m,85 environ. Son aspect offre les proportions admirables d'une gracieuse jeune fille de quinze ans. Sa douce figure est pleine, légèrement ovale, et respire la pureté. Les cheveux sont noirs et partagés sur le front. Les yeux sont modestement baissés. La pose de la tête, les mains jointes sur la poitrine, et l'attitude générale du corps indiquent la méditation et la prière.

La robe, d'un rose tendre, parsemée de fleurs damasquinées, est serrée à la taille par un ruban violet noué en dessous des mains, et dont les extrémités retombent gracieusement par devant.

Tout le buste virginal est entouré d'un grand manteau bleu-marin parsemé d'étoiles brillantes, couvrant la tête comme d'un voile modeste, et tombant avec ampleur jusque sur les pieds.

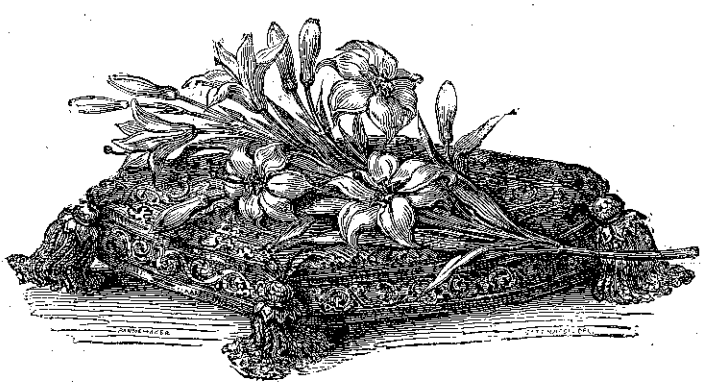
Comme dans la vision de l'Apocalypse, la Vierge a pour piédestal un croissant et se détache au milieu d'un soleil qui jette quantité de rayons, *sicut mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus.*

En France, Notre-Dame de Guadeloupe est honorée en plusieurs endroits, spécialement dans l'église du Saint-Sépulcre d'Abbeville et dans la chapelle des Pères Augustins de l'Assomption, à Paris. Chaque année, le 12 décembre, la colonie mexicaine de la grande ville se donne rendez-vous dans ce dernier sanctuaire pour y fêter solennellement sa Souveraine et sa Patronne.

Cette courte notice ne rappellera pas les miracles nombreux opérés par Notre-Dame de Guadeloupe. Disons seulement que la peinture du Tepeyac, d'une beauté merveilleuse que les copies n'ont jamais pu reproduire complètement, est elle-même un miracle perpétuel. A diverses reprises, des enquêtes juridiques, dont les Commissions étaient composées de peintres et de savants, ont établi que tout, dans cette image, portait l'empreinte évidente du surnaturel depuis son origine jusqu'à sa merveilleuse conservation à travers les siècles : et cette vérité a reçu sa pleine confirmation et sa garantie la plus sûre du jugement de la Sacrée Congrégation des Rites, et des actes divers d'un grand nombre de Papes, surtout de Benoît XIV, qui a déclaré solennellement Notre-Dame de Guadeloupe protectrice et patronne principale du Mexique.

O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.

(1) La Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, en a publié de belles chromolithographies.



LE BIENHEUREUX CALIXTE II, PAPE

Fête le 12 décembre.

Cérémonie d'excommunication nominale de Henri V et autres ennemis de l'Église. Pendant que Calixte II lit la sentence, les Pères du Concile jettent leurs cierges et les éteignent.

GUY DE BOURGOGNE

Guy de Bourgogne, celui qui devait prendre, en montant sur le siège de saint Pierre, le nom de Calixte II et que l'Eglise honorerait plus tard du titre de Bienheureux, naquit, selon l'opinion commune, au château de Quingey, en Franche-Comté, vers le milieu du XI^e^ siècle.

Il était fils de Guillaume, comte palatin de Bourgogne, surnommé Tête Hardie, et d'Etiennette, comtesse de Vienne, et sa noble famille se rattachait par alliance aux maisons royales d'Angleterre, d'Allemagne et de France.

La vertu brilla en lui plus encore que les avantages de la naissance. Avant de le mettre au monde, le ciel aurait fait connaître à sa mère ses hautes destinées. Ce qui est non moins certain, c'est que son enfance fut marquée des divines bénédictions. Guy fit preuve dans ses études d'une intelligence vive et précoce, apprenant avec plaisir tout ce qu'on lui enseignait, retenant fidèlement tout ce qu'il avait appris. Mieux encore, ses petits succès le laissaient pieux et modeste, et ces heureuses qualités ne firent que s'affirmer avec l'âge.

Sa mère l'avait voué de bonne heure au service du Seigneur. Elle se flattait peut-être de le voir suivre un de ses oncles, nommé Guy comme

son neveu, qui s'était enseveli à Cluny, dans l'obscurité du cloître et les austérités de la pénitence. Sans aller jusque-là, le jeune Guy se sentit attiré vers l'état ecclésiastique, et, après de fructueuses années écoulées dans une école de Besançon, sous le patronage du Chapitre de Saint-Etienne, il put être ordonné prêtre avant même d'avoir atteint l'âge fixé par les Saints Canons.

Dès lors, les dignités se succédèrent et s'accumulèrent sur sa tête. Il fut créé chanoine de la cathédrale de Saint-Jean, puis chambellan de l'archevêque. Enfin, malgré sa jeunesse, son mérite bien plus que son illustre origine l'éleva au siège archiépiscopal de Vienne en Dauphiné.

GUY DE BOURGOGNE DEVIENT CALIXTE II

Pendant trente-six ans, l'archevêque de Vienne combattit au premier rang pour le maintien de la foi et l'indépendance de l'Eglise.

Ses sollicitudes franchissaient les limites de son diocèse, et, non content de gouverner admirablement le troupeau confié à sa garde, il se préoccupait en outre des malheurs du Saint-Siège, alors aux prises avec les empereurs d'Allemagne. Depuis saint Grégoire VII régnait la lutte tristement célèbre entre le sacerdoce et l'empire. Les souverains allemands, de père en fils, défendaient leur prétendu droit de trafiquer à leur gré, au moyen de l'investiture par la crosse et par l'anneau, des évêchés et des abbayes, et cela au grand détriment de la liberté de l'Eglise.

Qui dira les excès auxquels les conduisirent leurs funestes prétentions?

En 1119, l'archevêque de Vienne reçut dans son propre palais un Pontife qui, plus que tout autre, avait souffert de leurs violences, le pape Gélase II.

Arrêtons quelques instants nos regards sur cet auguste visiteur de Guy de Bourgogne, son prédécesseur immédiat sur le Saint-Siège, et voyons en quel état sa mort prochaine allait laisser l'Eglise.

Gélase II ne possédait le suprême pontificat que depuis un an, et, pendant cet intervalle, ses ennemis avaient trouvé moyen de porter deux fois sur lui une main sacrilège. Une première fois, à Rome, au lendemain de son élection, il avait été renversé dans le sanctuaire par Cencio Frangipani, l'un des partisans les plus acharnés de l'empereur Henri V d'Allemagne, accablé de coups de poings, de coups de pieds, mis en sang, traîné par les cheveux jusqu'au palais de son persécuteur qui l'emprisonna.

Les Romains indignés forcèrent Frangipani à relâcher sa victime.

Un autre jour, tandis qu'il officiait dans l'église de Sainte-Praxède, le vénérable Pontife fut de nouveau arraché à l'autel. Ses serviteurs voulurent le défendre, et il parvint à fuir après une mêlée sanglante. On le retrouva exténué, à demi mort, dans les champs, près de l'église de Saint-Paul-hors-les-murs.

Peu auparavant, l'empereur d'Allemagne, son persécuteur, avait nommé un antipape. C'en était trop; le Pape ne pouvait plus longtemps demeurer dans Rome où sa personne était sans cesse exposée à de nouveaux outrages, et c'est alors qu'il se tourna vers la France, où la barque agitée de saint Pierre avait trouvé toujours un asile assuré.

Sur son chemin, l'auguste exilé reçut dans la vénération et les hommages des foules qui l'acclamaient une large compensation aux indignes traitements dont il avait été l'objet.

L'archevêque de Vienne surtout l'accueillit avec autant de magnificence que de respect.

Quelques jours après cette visite, le Pape, surpris à Mâcon par la maladie, était aux portes du tombeau : il se fit transporter à l'abbaye de Cluny, où il voulut mourir en religieux, étendu par terre sur la cendre (29 janvier 1119).

Près de s'éteindre, il avait réuni ses cardinaux et leur avait désigné pour son successeur l'un des plus ardents champions de la cause catholique contre les agissements de l'empire, Conon, évêque de Palestrina.

Mais ce prélat, interrompant le pontife mourant, s'écria: « A Dieu ne plaise, seigneur pape, que ce comble d'honneur et ce poids immense retombe sur moi, indigne et misérable que je suis! L'Eglise romaine a besoin, de nos jours surtout, d'être défendue contre la persécution par l'influence et la richesse temporelles. Si vous voulez m'en croire, nous élirons l'archevêque de Vienne. Avec le secours de Dieu et par les mérites de saint Pierre, il délivrera le Saint-Siège de la tyrannie et de l'oppression. »

Gélase II agréa ce noble désintéressement, les cardinaux l'approuvèrent, et, deux jours après la mort du Pape, Guy de Bourgogne était appelé à lui succéder.

Il prit le nom de Calixte II.

COMMENT FUT ACCUEILLIE L'ÉLECTION

Quel que soit le siècle, quel que soit l'élu, un nouveau pape n'assume pas sans trembler la terrible responsabilité qui lui incombe au jour de son élection.

Calixte II ressentit ce premier mouvement d'effroi : « Mes frères m'ont imposé un fardeau au-dessus de mes forces, écrit-il à l'archevêque de Mayence; les évêques, les cardinaux, les clercs, les laïques romains m'ont pris d'un consentement unanime et malgré ma résistance pour gouverner l'Eglise. »

Mais bientôt, tournant son regard du côté du ciel, il reprend confiance et se prépare à la lutte.

Les cardinaux restés à Rome, le clergé, le peuple, la France entière, acclamèrent d'une commune voix le successeur de Gélase II. C'était, au dire de tous, l'homme de la situation; il était proche parent de l'empereur d'Allemagne, cousin du roi d'Angleterre ; sa nièce avait épousé le roi de France Louis le Gros. Son énergie et son désintéressement avaient paru dans l'anathème qu'il avait osé porter le premier contre Henri IV d'Allemagne. Sa sainteté, l'austérité de ses mœurs, étaient connues de tous.

Ainsi, par le sang, il était allié aux princes les plus redoutables de l'Europe; par la vertu, il avait acquis sur presque tous les autres évêques une prééminence incontestée. Même les partisans de l'antipape reconnurent le doigt de Dieu dans cette élection où l'intrigue ni la simonie n'avaient eu aucune part.

Calixte II ne tarda pas à réaliser les espérances que le monde entier avait conçues de lui et son court pontificat de cinq années fournit à l'histoire de l'Eglise une de ses plus belles pages.

ASSISES DE REIMS

La première pensée de Calixte II fut de mener à bon terme un projet de son prédécesseur : la tenue d'un Concile où se réglerait la fameuse question des investitures. Reims fut choisie pour

ces assises solennelles et l'empereur d'Allemagne prit l'engagement de s'y trouver pour la réconciliation de l'Eglise avec l'Empire.

En attendant la réunion du Concile, de mars à octobre de l'année 1119, Calixte II fit presque le tour de la France, édifiant les fidèles par son humilité, provoquant l'admiration par l'énergie de son gouvernement.

Dans le Midi, à Toulouse, il livre au bras séculier les hérétiques manichéens qui y avaient leur dernier retranchement. Dans l'Ouest, il visite les monastères de Fontevrault, de Saint-Maur, de Marmoutier, de Savigny, consacre de nouvelles églises cathédrales, et abbatiales, écoute partout les griefs qu'on lui soumet et s'attache à redresser les torts.

Enfin, après une entrevue à Paris avec Louis le Gros, il arrive à Reims, où l'attendent seize archevêques, deux cents évêques et autant d'abbés, en tout quatre cent vingt-sept crosses, dit un témoin oculaire. Le roi de France Louis le Gros, malgré une indisposition, s'y trouve et se propose d'assister fidèlement aux réunions, prêt à obéir à tous les décrets de l'Eglise, comme il sied au roi très chrétien.

La session se tint en l'église métropolitaine de Notre-Dame.

Divers personnages soumirent successivement de graves affaires aux décisions du Concile; le Pape y répondit avec une prudence remarquable.

Cependant, Calixte jugea devoir interrompre la suite des séances pour aller à un rendez-vous que lui avait proposé, à Mouzon, à vingt lieues de là, l'empereur d'Allemagne. « Priez, dit-il aux Pères du Concile, pour le succès de ce voyage. Offrez à Dieu vos sacrifices; faites, pieds nus, une procession, de la métropole à l'église Saint-Remy. A mon retour, j'écouterai vos plaintes, je vous rendrai justice et, Dieu aidant, je vous renverrai en paix. »

A Mouzon, Calixte II eut à éviter de tomber aux mains de l'empereur. Celui-ci était de mauvaise foi et, loin de renoncer aux investitures, il amenait avec lui trente mille hommes armés pour intimider le Pape et au besoin pour se saisir de sa personne.

Les légats, au nom du Pape, entrèrent en pourparlers avec le prince. Rien n'aboutit, et devant une mauvaise volonté si évidente, Calixte II revint au Concile, malgré les instances que fit Henri V pour le retenir.

« J'ai accompli, dit-il, par amour de la paix, ce qu'aucun de mes prédécesseurs, que je sache, n'avait encore fait; j'ai quitté un Concile général assemblé, pour venir, avec une grande fatigue, rejoindre cet homme en qui je ne trouve aucune disposition à la paix. Je vais donc retourner le plus vite possible auprès de mes frères; mais, soit durant le Concile, soit après, je serai toujours disposé à recevoir l'empereur à bras ouverts. »

Le Concile se termina par une cérémonie d'une terrible solennité: l'excommunication nominale des ennemis de l'Eglise, notamment de l'empereur parjure et de son antipape. On apporta à chaque évêque, à chaque abbé, un cierge allumé. Le Pape lut à haute voix la sentence, et aussitôt, selon le rite spécial à ces sortes de condamnations, tous les cierges furent jetés à terre et éteints.

En même temps, Calixte II relevait de leur serment de fidélité, jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence, les sujets de Henri V.

MARCHE TRIOMPHALE

Avant de partir pour Rome, le grand Pape fut assez heureux pour réconcilier l'un avec l'autre les deux rois de France et d'Angleterre.

Sa marche vers la Ville Eternelle fut un continuel triomphe. Le roi de France le reconduisit avec toutes sortes d'égards jusqu'à Melun.

Cluny, où il passa la Noël de l'an 1120, organisa à son occasion de splendides processions équestres auxquelles assistait toute la noblesse bourguignonne.

Vienne, son ancien diocèse, qui lui demeurait profondément attaché, eut part aux faveurs qu'il prodiguait avec bonté partout où il passait: Calixte l'érigea en primatie avec juridiction sur les sept provinces ecclésiastiques qui s'étendent des Alpes aux Pyrénées.

Enfin il passa en Italie. Les villes lombardes, celles de Toscane, allaient avec leur milice à sa rencontre et rivalisaient de zèle pour lui témoigner leur amour. Mais rien n'égala l'accueil que lui réservaient les Romains.

La chevalerie romaine accourut au-devant de lui à trois journées de la ville; le peuple, se souvenant de l'entrée triomphale du divin Maître à Jérusalem, voulut la réitérer en faveur de son vicaire, le pape Calixte.

On l'escorta au milieu d'innombrables *hosannah;* les enfants de la cité agitaient des rameaux et semaient les fleurs sur son passage jusqu'à la basilique de Latran, où il fut conduit et installé par les magistrats.

Aucun Pontife romain ce semble, sauf peut-être en 1814 le pape Pie VII, n'a été l'objet d'une réception semblable. Ainsi, la papauté, humiliée deux ans auparavant au delà de ce qu'on peut imaginer, reparaissait soudain au milieu d'un triomphe presque sans égal dans l'histoire.

CHUTE DE L'ANTIPAPE

L'antipape Maurice Burdin, effrayé de ces manifestations, n'avait pas attendu pour s'enfuir l'arrivée à Rome du Pape véritable.

Il s'était cantonné dans la forteresse de Sutri. De là, néanmoins, il était toujours une menace pour le Pape légitime, et ses partisans ne cessaient d'inquiéter, d'attaquer, de tuer les étrangers venant à Rome pour lui rendre hommage. Calixte avait maintenant des troupes à lui; Guillaume de Normandie, duc de la Pouille et de la Calabre, lui offrait le secours de ses soldats; c'est avec cette armée moitié normande, moitié romaine, que le Souverain Pontife résolut de réduire son rival.

Il s'empara de Sutri presque sans coup férir. D'eux-mêmes, les habitants, pour échapper aux horreurs d'un long siège, se saisirent de l'intrus et le livrèrent aux assaillants.

Voici comment les soldats, — et non point, comme l'ont prétendu des auteurs malveillants, le bienheureux Calixte, — traitèrent l'antipape Burdin. Suger, abbé de Saint-Denys, contemporain, expose l'incident en ces termes :

« A peine le pape Calixte eut-il séjourné quelque temps dans la ville du Saint-Siège, que les Romains charmés de sa grandeur et de sa libéralité, s'emparèrent du schismatique et intrus Burdin, créature de l'empereur, qui faisait sa résidence à Sutry et forçait à fléchir le genou devant lui tous les clercs qui se rendaient à la cité des apôtres. Ensuite, ces hommes plaçant en travers sur un chameau, animal tortu, ce tortueux anti-

pape, ou plutôt cet antéchrist, le revêtirent d'un manteau de peaux de bouc encore crues et sanglantes, pour figurer la chape rouge; puis, pour venger sur lui avec la plus grande publicité les douleurs de l'Eglise, ils le conduisirent par la route royale à travers la ville de Rome, et le jetèrent dans une prison voisine du monastère de Saint-Benoît. »

Ils l'eussent mis à mort, si le Pape lui-même n'eût arraché le malheureux des mains de ses bourreaux, pour l'enfermer dans un monastère, où il ne mourut que longtemps après, à un âge avancé.

RÉCONCILIATION DE L'EMPIRE AVEC LA PAPAUTÉ

La chute de l'antipape créé par Henri V portait une rude atteinte aux visées ambitieuses de cet empereur. De plus, il sentait maintenant tout le poids de l'anathème que Rome laissait peser sur lui : un à un, les princes, les évêques, les sujets s'éloignaient. C'était une situation intolérable pour un souverain habitué à voir tout plier devant son autorité.

Or, tandis que dans les Eglises d'Allemagne on priait, on jeûnait, on faisait des processions pour obtenir la réconciliation de l'empire avec le Saint-Siège, le bienheureux Calixte, loin d'être enivré et d'abuser de son triomphe à Rome, renouvelait sans cesse ses propositions de paix et manifestait les dispositions les plus conciliantes.

Henri V, poussé à bout, ébranlé par tant de bonté, consentit à recevoir ses légats.

Ils lui remirent, de la part du Pape, des lettres pleines d'affection. On y relève ces paroles, d'une fermeté calme et sereine : « Tu as des soldats pour te défendre, ô Henri, mais l'Eglise, elle, a pour défenseur le Roi des rois, qui l'a rachetée de son Sang; abandonne donc ce qui n'est pas de ton office. Si tu consens, de l'avis des hommes les plus sages et les plus religieux, à nous écouter et à nous obéir, tu procureras une grande joie à Dieu et au monde, tu nous enchaîneras, nous et toute l'Eglise, par les liens d'un tel amour que tu paraîtras à tous comme un vrai roi et un véritable empereur. »

L'orgueil de Henri V fléchit enfin. Après douze jours de conférences avec les légats, il signa les clauses du Concordat de Worms, par lesquelles il renonçait pour toujours au droit d'investiture et promettait de laisser les élections et les consécrations canoniques s'accomplir librement, sans aucune ingérence de la part du pouvoir civil. Il terminait par cette formule l'acte de sa soumission pleine et entière : « Je donne une vraie paix au pape Calixte, à la sainte Eglise romaine, à ceux qui sont ou ont été de son parti; je lui prêterai secours fidèlement quand elle me le demandera, et quand elle me portera plainte, je lui rendrai la justice qui lui est due. »

Le cœur du saint Pontife dut être rempli d'une bien douce joie lorsqu'il apprit que l'empereur avait remis à son légat, Lambert, cardinal d'Ostie, l'acte de sa réconciliation avec l'Eglise. et cela, en présence de la multitude de ses sujets, accourus à Worms pour connaître le résultat de ces importantes sessions.

Au nom du Pape, le cardinal légat donna à l'empereur et à tous les siens l'absolution, puis le baiser de paix et la sainte communion, pendant que le peuple faisait retentir des cantiques d'actions de grâces.

Après la cérémonie, Henri V envoya une ambassade solennelle avec de riches présents à Calixte *II*, comme à son « cher cousin ».

DERNIERS ACTES — PREMIER CONCILE DE LATRAN — MORT

Ainsi, en quelques années par la grâce de Dieu, Calixte venait d'accomplir une œuvre dans laquelle cinq de ses prédécesseurs avaient échoué, malgré leurs persévérants efforts. L'Eglise était pacifiée.

Le bienheureux Pontife en profita pour étendre son influence et ses bienfaits sur toutes les contrées de l'univers. Rome recouvra sous lui sa tranquillité et son antique splendeur. Il fit raser toutes les forteresses élevées dans les environs par les Frangipani et autres seigneurs, qui autrefois, sous prétexte de fidélité au parti de l'empereur, menaçaient sans cesse la papauté, et remplissaient le pays de leurs violences et de leurs brigandages.

Sans rien négliger de ce qui pouvait contribuer à la grandeur de la cité romaine, Calixte y remit en honneur les monuments de l'art, construisit des aqueducs pour la commodité des habitants, employa à l'embellissement de la basilique de Saint-Pierre les offrandes auparavant détournées ou gaspillées.

Enfin, la grande œuvre de ses derniers jours fut la tenue d'un Concile œcuménique, au palais du Latran.

A une époque où les moyens de communication étaient loin d'être aussi aisés qu'ils le sont de nos jours, le Bienheureux réussit à grouper autour de sa personne sacrée trente-deux cardinaux, plus de trois cents évêques et six cents abbés, attirés de toutes les parties de l'univers catholique.

L'illustre assemblée ratifia la sentence d'absolution portée en faveur d'Henri V, comme celle de Reims avait ratifié en sa défaveur le décret d'excommunication.

Vingt-deux canons furent ensuite promulgués, réglant différents points de morale et de discipline. La trêve de Dieu, cette suspension de toute hostilité depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, institution bien utile en ce temps où les rivalités particulières étaient si nombreuses, fut rétablie et confirmée; l'engagement dans les Ordres sacrés fut déclaré empêchement dirimant au mariage; la sécurité des voyageurs et des pèlerins reçut une garantie dans les peines édictées contre le brigandage.

D'autres institutions non moins salutaires sortirent des discussions de cette assemblée, dictées par la charité éclairée du saint Pontife.

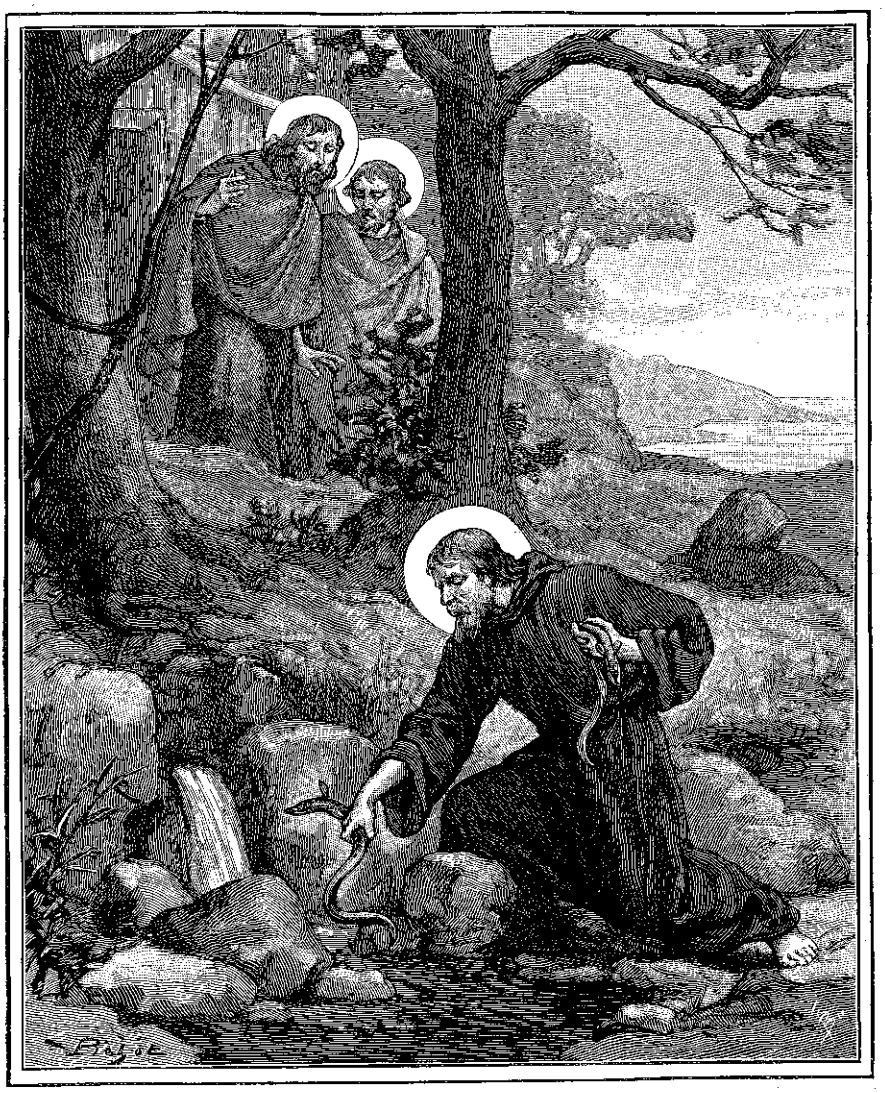
Pourquoi faut-il qu'une existence si utile à l'Eglise, si remplie d'actes de vertu, si pleine de promesses ait été prématurément tranchée? Dieu semble avoir donné au bienheureux Calixte une mission de paix. Ce rôle spécial une fois achevé par l'heureuse conclusion de la querelle des investitures, le saint Pape fut appelé à un monde meilleur. En quelques jours, sur la fin de l'an 1124, la fièvre consuma ses forces, et il mourut le 12 décembre, au milieu des larmes de l'Eglise entière.

SOURCES CONSULTÉES

Les moines d'Occident, par le Comte de Montalembert, t. VII. — *Vies des Saints de Franche-Comté* par les professeurs du collège de Saint-François-Xavier de Besançon, t. Ier. — *Histoire ecclésiastique* de Darras, Jager, Rorhbacher, etc.

SAINT CORENTIN, PREMIER ÉVÊQUE DE QUIMPER

Fête le 12 décembre



A la source miraculeuse qu'il a obtenue par la célébration de la messe, saint Corentin trouve encore quelques poissons pour le repas de deux visiteurs.

Saint Corentin, patron de la cathédrale et du diocèse de Quimper, est l'un des saints les plus populaires de la Bretagne.

Il s'en faut de beaucoup néanmoins que sa vie et ses actions soient suffisamment connues, et dans les récits que la tradition nous a légués à son sujet, il est souvent bien difficile de distinguer l'histoire d'avec la légende.

Nous rapporterons fidèlement ici ce que nous transmettent les biographes anciens, sans nous croire obligés d'accorder à tous leurs dires, dont quelques-uns paraissent peu vraisemblables, une confiance égale et absolue.

Deux hagiographes, l'un du XVII^e^ siècle, l'autre beaucoup plus ancien, remontant peut-être au IX^e^ siècle, nous serviront de guides. On ne s'étonnera pas, dès lors, de trouver à cette monographie une certaine teinte d'archaïsme, un parfum d'antiquité qui n'est point pour déplaire au lecteur.

*
* *

Corentin naquit au pays de Cornouailles, dans la Bretagne-Armorique, vers l'an 460. Ses nobles parents l'instruisirent dans la religion chrétienne.

Par une protection spéciale de Dieu, il échappa à tous les dangers qu'une longue guerre, entre-

prise par le roi Conan Mériadec contre les garnisons romaines, faisait surgir autour de lui, et de bonne heure il résolut de se consacrer au service de Dieu.

Honoré de la dignité sacerdotale, il se retira dans la solitude. Une forêt voisine de Plomodiern lui offrit un paisible séjour; il y bâtit son petit ermitage près d'une fontaine, sur le bord de la mer. C'est là qu'il passait les jours et une partie des nuits en oraison, tantôt attaqué par l'ennemi de tout bien, tantôt rempli de célestes consolations; c'est là encore que les deux biographes ci-dessus désignés, le Fr. Albert le Grand, de Morlaix, et un clerc de l'église de Quimper, placent les faits merveilleux qui vont suivre.

CORENTIN NOURRI PAR UN POISSON VISITE DU ROI GRALLON

Le poisson, dans les documents iconographiques, est la caractéristique de saint Corentin. Voici la légende qui lui vaut cet attribut:

« Pour sa nourriture et sustentation, dit le Fr. Albert le Grand, Dieu faisoit un miracle admirable et continuel, car, encore qu'il se contentast de quelques morceaux de gros pain, qu'il mendioit quelquefois ès villages prochains, et quelques herbes et racines sauvages, que la terre produisoit d'elle-mesme, sans travail ny industrie humaine, Dieu lui envoya un petit poisson en sa fontaine, lequel tous les matins se présentoit au Saint, qui le prenoit et en coupoit une pièce pour sa pitance et le rejetoit dans l'eau, et, tout à l'instant, il se trouvoit tout entier, sans lésion ny blesseure, et ne manquoit tous les matins à se présenter à saint Corentin, qui faisoit toujours de mesme. »

Ce n'est pas tout.

Un jour, le roi Grallon, qui avait succédé à Conan Mériadec, chassait dans les environs de Plomodiern. Epuisé de fatigue, égaré dans sa course, il arriva près de l'ermitage de saint Corentin. Les serviteurs s'agitent et s'empressent pour offrir au roi quelque réconfort; mais on ne trouve rien en cette solitude.

En cette extrémité, le Saint songe à son petit poisson; il va à la fontaine, taille une tranche dans le flanc de l'animal, un peu plus forte que d'habitude, et la présente au maître d'hôtel du roi: « Voilà, lui dit-il, pour rassasier le prince et tout son entourage. »

Le maître d'hôtel se mit à rire, disant qu'il faudrait au moins cent tranches comme celle-là pour apaiser leur faim dévorante. Il la prit néanmoins, pressé par le besoin, « lequel poisson (chose estrange!), écrit encore le Fr. Albert de Morlaix, se multiplia de telle sorte, que le roy et toute sa suite en furent suffisamment rassasiez. Le roy, ayant veu ce grand miracle, voulut voir le poisson duquel le Saint avoit coupé ce morceau et alla à la fontaine, où il le vid, sans aucune blesseure, dans l'eau. Mais, quelque indiscret (que la prose qui se chante le jour de la feste du Saint dit avoir esté de l'évesché de Léon) en coupa une pièce pour voir s'il deviendroit entier ». La tentative ne réussit point. Le poisson demeura blessé, et il fallut l'intervention et la bénédiction de saint Corentin pour le guérir.

Après quoi, celui-ci le laissa libre de retourner à l'océan, afin que semblable accident ne lui arrivât plus.

Le roi Grallon, ravi de l'accueil qu'il avait reçu de l'ermite, lui accorda toute la forêt et même une maison sur le territoire de Plomodiern. Corentin accepta le don royal, et la maison ne tarda pas à se transformer en monastère.

LA FONTAINE DE PRIMEL — DES ANGUILLES AU MENU

En une autre circonstance, Dieu mit encore une fois le miracle au service de la charité du Saint.

Il était venu visiter un ermite du voisinage, prêtre comme lui et grand serviteur de Dieu, nommé Primel.

Ils passèrent ensemble d'agréables heures dans des colloques spirituels et de saintes conversations. La journée s'écoula rapidement; après des agapes fraternelles, ils récitèrent en commun des psaumes et des cantiques pendant une partie de la nuit, et, le matin venu, Primel disposa tout pour que Corentin pût aisément célébrer le Saint Sacrifice.

L'eau seule manquait, car la source à laquelle devait se rendre Primel était fort éloignée de son ermitage, et, comme il tardait à revenir, Corentin alla à sa rencontre.

Il trouva le vieillard s'avançant lentement et « à petits pas, tant pour sa lassitude et que la fontaine estoit loin de là, que parce qu'il estoit boiteux ». Cette vue le remplit de compassion, et il supplia Notre-Seigneur de venir en aide à ce saint homme, en lui octroyant une source plus proche de son ermitage.

Il dit la messe, pendant laquelle il renouvela sa prière à cette même intention. Il fut exaucé, car, les Saints Mystères achevés, étant sorti, il planta en terre son bâton, et lorsqu'il le retira, il en jaillit une source limpide.

Primel en conçut une grande joie, et, de concert; les deux ermites firent monter vers le ciel leurs actions de grâces.

Puis Corentin revint à son monastère. Deux personnages, ayant ouï parler de sa sainteté et de ses miracles, saint Paterne et saint Mélaine, éprouvèrent la curiosité de s'en rendre compte par eux-mêmes et vinrent visiter saint Corentin. Celui-ci, selon son habitude, leur fit aimable accueil.

« Pour les festoyer, il leur dressa des crêpes (à la mode du pays), qu'il accommoda de quelque peu de farine qu'on luy avoit donnée par aumosne ès villages prochains. »

Mais c'était peu pour un repas offert à des voyageurs fatigués et affamés. Voici comment Corentin put ajouter un petit extra à son maigre menu. Il alla à la fontaine, et qu'y trouva-t-il? De belles et grosses anguilles « dont il en prit autant qu'il luy fut nécessaire pour festoyer ses hostes, lesquels se retirèrent, loüans Dieu, qui, par des miracles si signalez, temoignoit la sainteté de son serviteur saint Corentin ».

CORENTIN PROMU A L'ÉPISCOPAT

Autour de Corentin s'étaient groupés des moines, émules de sa sainteté. L'histoire cite les noms de deux de ses dignes compagnons, Guingalois et Tudy.

Or, les seigneurs du pays de Cornouailles et le peuple, privé d'évêque, suppliaient depuis longtemps le roi Grallon d'en désigner un.

Le roi, malgré ses prédilections marquées pour Corentin, ne voulut point précipiter sa décision, mais envoya ensemble à Tours, près de l'évêque successeur de saint Martin, pour y être examinés, Corentin, Guingalois et Tudy ; en même temps, il priait l'évêque de choisir l'un d'entre eux et de lui imposer les mains.

L'évêque reçut ces délégués, les examina et prit conseil de son entourage. Tudy se distinguait par sa connaissance des lettres divines et humaines et sa parfaite pureté de mœurs. Guingalois avait le don de la parole et un zèle remarquable. Quant à Corentin, il réunissait ces heureuses qualités, et, outre les miracles qui l'avaient rendu célèbre, il se recommandait plus encore par son humilité.

Ce fut sur lui que s'arrêta le choix de l'évêque et de ses conseillers. On lui ordonna de se préparer à recevoir, sous peu de jours, la consécration épiscopale.

Le nouvel élu fut accueilli dans son diocèse avec les marques d'une joie et d'une vénération extraordinaires. Le roi Grallon lui-même, avec toute sa cour, vint au-devant de lui, et, non content des dons qu'il lui avait déjà faits, il l'aida à organiser son église, à pourvoir à la subsistance de son clergé.

Il alla jusqu'à lui donner son propre palais qui s'appelait *Quimper* (ce qui signifie *confluent*). La cathédrale actuelle de Quimper, située entre deux rivières, est donc probablement sur l'emplacement du palais de Grallon. Puis le roi, laissant toute liberté à l'évêque, se retira aux environs.

Ainsi fut fondée l'église dite de Quimper-Corentin.

CORENTIN MODÈLE DES PASTEURS

Corentin, devenu évêque, réalisa toutes les espérances que l'on avait conçues de lui.

L'un de ses premiers actes fut de créer abbés de monastères ses deux concurrents à l'épiscopat, Guingalois et Tudy, que leurs vertus et leurs mérites rendaient si dignes de cet honneur.

Puis il conféra les saints Ordres à beaucoup de clercs vertueux qu'il nomma recteurs des paroisses de son diocèse. Il les visitait sans relâche, prêchant partout la parole de Dieu, en bas breton, avec une ardeur admirable.

Il n'est pas téméraire d'attribuer à l'apostolat de son premier évêque la persévérance dans la foi du bon peuple de Cornouailles.

C'est ce que fait, en termes vibrants, le P. Julien Maunoir, dans sa vie en vers de saint Corentin.

« C'a été à la faveur de cette langue armorique, dit-il, ô grand apôtre, que vous avez planté la foi dans la Cornouaille, avec des bénédictions du ciel très spéciales, et qui donnent une vénération particulière pour l'idiome dont vous vous êtes servi.....

» Il y a treize siècles (l'auteur écrivait en 1659) qu'aucune espèce d'infidélité n'a souillé la langue qui vous a servi d'organe pour prêcher Jésus-Christ, et il est encore à naître celui qui ait vu un Breton bretonnant prêcher une autre religion que la catholique.....

» Dans votre évêché, lorsqu'on a franchi le cap Sizun, se voit une île, nommée l'île de Sein, où ne se trouve aucune bête venimeuse, et où aucun serpent ne peut subsister. C'est l'image de votre terre sainte, arrosée de vos sueurs, terre qui, depuis qu'elle a été cultivée par vos soins charitables, ne produit aucun venin contraire au sentiment de notre Mère la Sainte Eglise. »

Comme c'est aux fruits que l'on reconnaît l'arbre, à la limpidité du courant que l'on devine la pureté de la source, cette fidélité constante des diocésains de Quimper est, à n'en point douter, le résultat des travaux et de la sainte vie de leur premier pasteur.

Ses biographes en témoignent d'un commun accord. Corentin s'appliqua, disent-ils, à dispenser à son peuple un triple aliment, celui de la parole, qu'il lui prodiguait en toute occasion ; celui des saints exemples et celui de l'aumône qu'il versait abondamment dans le sein des pauvres.

Après quarante années au moins d'un fructueux épiscopat, il fut enfin appelé à recevoir la récompense de ses travaux. Il mourut à un âge avancé, entre l'année 440 et l'année 460, le 12 décembre.

PROTECTION DU SAINT SUR LA VILLE DE QUIMPER
LE PIED BRULÉ

Les bienfaits qu'après sa mort il se plut à déverser sur le pays lui acquirent une telle popularité, que les habitants de Quimper donnèrent son nom à leur ville, connue sous le nom de Quimper-Corentin.

Maintes fois, sa protection s'exerça sur la cité tout entière aussi bien que sur les particuliers.

La seule histoire du vénérable Julien Maunoir, apôtre de la Bretagne au XVII^e^ siècle, nous en fournit de nombreux exemples.

A cette époque (1637), un libertin avait, dans un moment d'ivresse, décapité la statue de saint Corentin qui décorait la fontaine de même nom, à Quimper. Les magistrats laissèrent ce crime impuni : mais Dieu se chargea lui-même de venger son serviteur outragé, et le coupable fut frappé de la peste, à la fin de l'année 1638.

Malgré toutes les mesures prises pour empêcher la contagion, le mal se répandit, et au mois de juillet 1639 exerçait d'affreux ravages. Le peuple de Quimper se souvint alors que, dans ces sortes de calamités publiques, c'est aux patrons de la cité affligée qu'il faut avoir recours, et sa confiance fut aussitôt récompensée. On s'engagea par vœu à donner au bras de saint Corentin,

relique tenue jusque-là en oubli dans un manoir particulier, une place d'honneur dans la cathédrale.

Le vœu à peine formulé, la peste cessa, et, si l'on en croit la tradition, le mal s'arrêta là où il avait commencé, c'est-à-dire devant la fontaine de Saint-Corentin.

La dévotion du vénérable P. Maunoir envers saint Corentin s'accrut après ce miracle, et il proposait en toute circonstance le recours à son intercession.

Un jour, une pauvre paralytique de Quimper, Françoise Gubaëz, assise près de sa cheminée, vit tout à coup un tison enflammé se détacher du foyer et rouler sur son pied nu. Impuissante à l'écarter, elle sentait son pied se consumer à petit feu. Survint alors le Vénérable. Il recommanda aussitôt l'infirme à saint Corentin et fit sur le pied blessé une onction avec de l'huile qui avait brûlé devant l'image du saint apôtre. La jeune femme fut entièrement guérie après cette onction: brûlure et paralysie, tout avait disparu.

L'AVARICE PUNIE — VOL EXPIÉ ET RÉPARÉ

Si ceux qui invoquaient comme il convient le saint évêque de Cornouailles éprouvaient aussitôt l'effet de sa puissance, ceux qui lui manquaient d'égards avaient d'ordinaire à s'en repentir. Deux traits permettront de s'en convaincre.

Après un sermon en l'honneur de saint Corentin, une dame de noble extraction, mais pauvre, promit, en retour de certaines grâces reçues, de donner quelques onces de cire que l'on ferait brûler près des reliques du Saint. C'est tout ce qu'elle possédait.

Mais voici que, au moment d'accomplir sa promesse, le démon de l'avarice la retint, et elle garda son offrande. Le châtiment ne se fit pas attendre. La main qui avait refusé de donner se trouva soudain fermée, et il devint impossible à la dame coupable d'étendre de nouveau les doigts et de se servir de cette main. Elle convint qu'elle avait eu tort et conjura avec larmes saint Corentin de la prendre en pitié.

La nuit suivante, le saint évêque s'offrit à elle dans une vision et lui dit : « Ma fille, quand vous aurez promis quelque chose à Dieu ou à ses serviteurs, ne vous en dédites pas, mais accomplissez-le gaiement. Allez demain à mon église et priez devant mon tombeau et vous recevrez guérison. »

La dame fit ce que saint Corentin lui indiquait et fut en effet guérie.

Un voleur de profession, originaire de Léon, (du moins à ce que dit le clerc de l'église de Quimper), fit une expérience à peu près semblable du pouvoir de saint Corentin.

C'était un premier jour de mai, auquel on avait réservé la dédicace solennelle de la basilique de saint Corentin. Il y avait foule. Rapsadulus, tel était le nom du voleur, en profita pour ravir à un pauvre pèlerin une certaine quantité de soie qu'il emporta.

Trois jours après, le larron éprouva de violents accès de fièvre. De plus, la main qui avait commis le vol et une moitié du corps furent frappées de paralysie.

Le coupable n'eut pas à faire un long retour sur son passé pour comprendre que Dieu punissait son larcin ; et, comme il avait péché au milieu même de la fête de saint Corentin, c'est à ce saint patron qu'il se recommanda pour obtenir pardon et guérison.

Le repentir entra bientôt dans son cœur, puis le désir de restituer, d'avouer sa faute aux pasteurs de l'église, d'implorer publiquement sa grâce en demandant une pénitence publique, comme cela se pratiquait alors.

Il se mit en route pour l'église de Saint-Corentin. Un moment, il est vrai, il fut sur le point d'imiter le jeune homme de l'Evangile qui, après avoir mis la main à la charrue, s'arrêta et regarda en arrière.

Une apparition de saint Corentin le remit dans la bonne voie, et il persévéra jusqu'au bout dans sa bonne résolution.

RELIQUES DE SAINT CORENTIN

Jusqu'au IX^e^ siècle, les restes du Saint évêque reposèrent en paix dans sa propre église. Alors, les Normands, qui couvrirent la Bretagne de ruines et de sang, forcèrent les clercs de Quimper à mettre en sûreté leurs trésors de reliques, notamment celles de saint Corentin.

Le monastère de saint Magloire, à Léon, près de Dinan, les reçut tout d'abord; Léon était alors une des principales forteresses de la Bretagne.

Mais l'on croit que, dès cette époque, il y eut partage des reliques, et que quelques-unes prirent le chemin de l'abbaye de Saint-Sauve de Montreuil, en Picardie.

Celles gardées à St-Magloire, au centre de la Bretagne, étaient trop exposées à une profanation pour n'être pas bientôt de nouveau transférées. Hugues Capet, comte de Paris, promettant de les protéger et de les défendre, elles furent dirigées sur Paris, accueillies avec grand respect et remises à l'église St-Barthélemy, dans la cité.

La cité de Quimper-Corentin obtint dans la suite un bras de saint Corentin. Elle se vit, hélas ! dépouillée, lors de la tourmente révolutionnaire, de cette relique insigne et, aujourd'hui elle s'estime heureuse de pouvoir vénérer encore un dernier petit ossement de son saint patron.

Du moins garde-t-elle fidèlement son souvenir et continue-t-elle à l'invoquer avec la même confiance que dans les siècles passés.

SOURCES CONSULTÉES

Vie inédite de saint Corentin, traduite et annotée par DOM PLAINE, O. S. B. (1886). — *Les Vies des saints de la Bretagne-Armorique*, par FR. ALBERT LE GRAND, de Morlaix. — *Les Vies des saints de Bretagne d'Albert le Grand*, article des *Etudes* (numéro du 20 mars 1902), par FRANÇOIS CAMONEN. — *Histoire du vénérable Julien Maunoir*, par le P. SÉJOURNÉ, S. J.

SAINTE ODILE, ABBESSE DE HOHEMBOURG

PATRONNE DE L'ALSACE

Fête le 13 décembre.

Sainte Odile. — On la représente devant un livre ouvert sur lequel se trouvent deux yeux en mémoire de la vue qu'elle recouvra si miraculeusement. — Un ange lui apporte le Saint Viatique.

L'AVEUGLE-NÉE

Odile, cette fleur si suave dont le parfum embaume encore l'Alsace, sortit d'une tige illustre, qui produisit des rois, des évêques, des saints et des papes. Son père, duc de l'Alsace, s'appelait Athalric : c'était un fier Germain qui n'avait pas, en devenant chrétien, dépouillé complètement la violence du barbare. Sa mère, Berswinde, était, au contraire, douce, pieuse, aimante, charitable.

La naissance d'Odile causa d'abord à son père une joie profonde, mais bientôt son bonheur fut suivi d'une amère déception : la pauvre enfant était aveugle. « Ah ! s'écria-t-il, la colère de Dieu me poursuit; pareil opprobre ne s'est jamais vu parmi ceux de ma race. » Cédant à ses instincts naturels, il ne recula pas devant la pensée d'un meurtre odieux, et il mit la tendre Berswinde dans la terrible alternative ou de faire périr sa petite fille, ou de la soustraire à tous les regards humains, pour cacher ce qu'il croyait un déshonneur.

Berswinde ne put se résoudre, comme on le conçoit, à faire mourir son enfant; elle la confia, à l'insu d'Athalric, à une femme qui avait été autrefois sa suivante : « Je vous la remets, dit-elle en la couvrant de ses larmes et de ses baisers, et je la recommande à mon Sauveur Jésus-Christ. »

La suivante fut si fidèle aux recommandations de son ancienne maîtresse que, dans la contrée, on se demanda bientôt quelle pouvait être cette petite aveugle, objet de tant de soins. Les suppo-

sitions commencèrent à courir; Berswinde en fut secrètement avertie, et les angoisses de la pauvre mère se renouvelèrent; elle craignit qu'Athalric n'apprît les bruits qui circulaient, et, pour sauver l'enfant, elle chercha une retraite plus impénétrable.

BAPTÊME D'ODILE

Ce fut le monastère de Palma, en Bourgogne, dont l'abbesse était sœur de Berswinde, qui reçut ce précieux dépôt. L'enfant grandit au milieu des religieuses, sous le regard de Dieu. L'histoire se tait sur les années de sa jeunesse, jusqu'au moment de son baptême, qu'elle reçut à l'âge de douze ans.

Un jour, le saint évêque Erhard eut une vision. « Lève-toi, lui dit le Seigneur, pars pour le monastère de Palma : tu y trouveras une vierge aveugle depuis sa naissance, tu la baptiseras au nom de la Sainte Trinité, tu lui donneras le nom d'Odile, et, après le baptême, elle recevra la vue. » Erhard se hâta de partir et s'adjoignit en chemin le moine Hidulphe, son frère. En quelques jours, ils furent à Palma.

La cérémonie du baptême s'accomplit suivant les rites de cette époque. Hidulphe tint la jeune fille sur les fonts, Erhard répandit sur elle l'eau sainte et fit ensuite sur ses yeux l'onction du saint chrême, en disant : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, que ton corps voie comme ton âme! » O prodige! à ce moment, les yeux d'Odile se dessillèrent, et leur premier regard fut pour le ciel. L'évêque et le moine, les religieuses, la jeune vierge, se laissèrent aller aux transports de leur reconnaissance et glorifièrent Dieu, qui seul peut guérir les aveugles-nés. Pour consommer cette œuvre, Erhard bénit un voile, en couvrit la tête d'Odile et la consacra au Seigneur, puis il reprit le chemin de la Bavière, pendant qu'Hidulphe allait porter la nouvelle du miracle à Hohembourg. Athalric, occupé à guerroyer, fut peu touché de ce prodige; il ne se soucia nullement de rappeler Odile.

ODILE AU MILIEU DES SIENS

Odile aprit alors le secret de son origine. Dès ce jour, son cœur si tendre se transporta bien souvent au château d'Hohembourg, auprès de son père, qu'elle ne pouvait pas croire insensible à l'amour de son enfant; auprès de sa mère, qu'elle chérissait sans l'avoir jamais vue; auprès de ses frères et de sa sœur.

Un jour que le désir de revoir ces êtres aimés la pressait plus que de coutume, elle résolut d'adresser un message à son frère, Hugues, dont on vantait la générosité, afin de le supplier de mettre fin à l'exil si dur qu'elle subissait. Hugues, ayant lu la lettre de sa sœur, ne craignit pas d'aller trouver Athalric : « Très aimé seigneur, lui dit-il, écoutez la prière du serviteur qui s'adresse à votre clémence. Votre fille est en pays étranger, elle n'a pas la consolation de connaître son père et sa mère; j'ose demander qu'elle puisse venir dans votre demeure et paraître en votre présence. » Athalric arrêta brusquement son fils et le renvoya avec dureté.

Mais Hugues aimait trop sa sœur inconnue pour se décourager. Jugeant le cœur de son père par le sien propre, il pensa que la présence d'Odile obtiendrait ce que lui-même n'avait pas obtenu. Il dépêcha donc, à son insu, une voiture et des gens du château pour aller chercher Odile.

Comme le duc était sur une terrasse avec son fils, il vit une voiture et un nombreux cortège montant à Hohembourg. « Quel est ce char qui approche? Que veulent ces gens? » demanda le duc. Hugues ne put se contenir et s'écria : « C'est notre sœur qui revient! » La colère d'Athalric fut prompte et terrible. Hugues, tout consterné, se jeta aux pieds de son père pour désarmer sa colère, mais le duc, hors de lui, frappa d'un coup violent le généreux adolescent qui s'affaissa et parut quelque temps sans vie.

TRIOMPHE DE LA SAINTETÉ

Les grâces d'Odile ne fléchirent pas tout d'abord le caractère sauvage de son père; elle fut à peine acceptée au rang des mercenaires. Toutefois, elle était heureuse, même au milieu de l'isolement terrible auquel Athalric l'avait condamnée; sa consolation était de pouvoir se livrer aux exercices de la vie monastique avec une religieuse irlandaise qu'on lui avait donnée pour compagne, de prier pour son père et de converser quelquefois avec sa mère, ses frères et surtout avec sa jeune sœur Roswinde.

Mais la sainteté finit par amollir les cœurs les plus durs. Athalric fut particulièrement ému de voir avec quelle délicatesse et quelle charité sa fille soigna et ensevelit la nourrice qui avait été la gardienne de son enfance délaissée.

Un jour, le duc rencontra, dans les cours du château, Odile qui portait sous son manteau un peu de farine dans un petit vase. Touché de son aspect doux et humble : « Très chère fille, lui dit-il, d'où viens-tu? où vas-tu? que portes-tu? » Odile répondit : « Seigneur, je porte un peu de farine, afin d'en faire de la nourriture pour quelques pauvres. » Il ajouta : « Ne t'afflige pas d'avoir mené jusqu'ici une vie d'étrangère; grâce à Dieu, c'en est fait, tu as triomphé. »

DERNIÈRE ÉPREUVE

Odile put désormais paraître à la cour ducale. Athalric désirait même qu'elle y parût souvent, mais l'agitation des fêtes, le bruit des banquets et des chasses détournaient son âme d'aspirations plus hautes. Le souvenir de la paix monastique, du chant des psaumes, de l'étude des saintes lettres, du tranquille bonheur des fêtes sacrées la faisait languir.

Un événement vint encore augmenter ses angoisses. Un jeune duc de la nation des Allemands demanda et obtint la main d'Odile. A cette nouvelle, la pieuse vierge se couvrit de haillons et s'enfuit. Elle arriva bientôt sur les bords du Rhin, qu'elle passa sur le batelet d'un pêcheur, moyennant une petite pièce de monnaie, et se mit à marcher à l'aventure; mais on s'était aperçu de sa fuite au château d'Hohembourg, et Athalric et ses quatre fils étaient partis à sa recherche dans toutes les directions.

Arrivée aux portes de Fribourg, Odile, haletante, épuisée, venait de s'asseoir au pied d'un rocher. Tout à coup elle entend le bruit du galop des chevaux, puis elle distingue quelques cavaliers et reconnaît bientôt son père. « O Sauveur des hommes! s'écrie la vierge éperdue, cachez-moi dans le sein de votre miséricorde. » Alors, le rocher s'entr'ouvre et la dérobe à tous les regards. Athalric passe outre et revient désolé à Hohembourg.

Quelque temps après, il faisait publier à son de trompe dans tous ses domaines qu'il laisserait Odile en liberté, si elle revenait auprès de lui. Odile quitta sa retraite et rentra au château, mais auparavant elle fit construire un oratoire auprès d'une fontaine qui jaillit du rocher où elle s'était cachée.

LE LÉPREUX GUÉRI ET LE VIN AUGMENTÉ

La vertu d'Odile avait triomphé du cœur d'Athalric. Celui-ci, touché du regret de ses fautes, transforma son magnifique château de Hohembourg et le donna solennellement à sainte Odile. On travailla dix ans à abattre ce qui ne pouvait servir à une communauté monastique et à bâtir ce qui y manquait. En quelques années, Odile y avait réuni cent trente vierges, parmi lesquelles on remarquait trois de ses nièces et Roswinde, sa propre sœur.

Le nouveau monastère brilla surtout par sa charité inépuisable. L'escarpement de la montagne sur laquelle il était situé n'empêchait pas les pauvres et les infirmes d'y traîner leur misère.

Or, il arriva qu'un lépreux fut trouvé devant la porte du monastère, demandant l'aumône. Sa lèpre répandait une odeur tellement infecte, qu'on ne pouvait s'arrêter dans le corridor voisin. Odile fut avertie : elle se hâta de préparer des aliments pour l'infortuné; elle vint ensuite, embrassa le lépreux, lui présenta de sa propre main la nourriture. « Seigneur, s'écriait-elle en versant d'abondantes larmes, ou donnez-lui la santé, ou accordez-lui la patience. »

L'on put voir alors combien la prière du juste est puissante auprès de Dieu. Cet autre Lazare fut aussitôt guéri; on ne vit plus de trace de la lèpre, et toute infection avait cessé.

Mais il advint qu'un jour la charité avait épuisé les ressources du monastère. Pendant que les religieuses priaient et récitaient par cœur le psautier, la Sœur qui était chargée du soin de la maison vint trouver l'abbesse : « Dame abbesse, dit-elle, je ne puis vous le cacher, il ne reste plus de vin pour les Sœurs. Voyez dans votre sagesse comment il faut faire.

— Ma fille, répondit la sainte Mère, ne vous inquiétez pas davantage, ayez confiance en Dieu. Celui qui a nourri plusieurs milliers d'hommes avec cinq pains et deux poissons, pourra, s'il plaît à sa toute-puissance, augmenter le peu de vin qui nous reste. Allez où le devoir vous appelle, et n'oubliez point ce que dit le Seigneur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » La religieuse, après avoir reçu cet avis et la bénédiction de l'abbesse, s'éloigna.

Quand il fut temps de chercher le vin pour le repas, la Sœur trouva rempli le vase qui avait été presque vide. Elle se hâta d'annoncer à l'abbesse ce qui venait d'arriver. Odile rassembla aussitôt ses religieuses, et toutes rendirent grâces à Jésus-Christ, qui ne délaisse jamais les âmes qui se confient en sa bonté.

ODILE ET ATHALRIC

Cependant, le duc Athalric avançait en âge et sentait que la mort approchait. Il ne put résister toujours aux constantes préoccupations de l'éternité qui dominaient en lui, depuis qu'il avait été converti par la sainteté de sa fille bien-aimée. Il partagea donc ses domaines entre ses fils et se retira ensuite au monastère de Hohembourg, pour ne plus vivre que d'une vie de prière, de charité, de pénitence.

Athalric fut atteint bientôt d'une maladie qui devait être la dernière. Odile consola son père, le fortifia à l'heure de la mort, et le noble duc rendit son âme en paix. Berswinde ne survécut que neuf jours à son époux; elle ne fut pas malade : s'étant agenouillée dans l'église du monastère, elle s'affaissa, et, après avoir été douce pendant toute sa vie, elle s'endormit doucement en Dieu.

Odile ne se contenta pas de verser des larmes stériles, elle offrit, pour le repos de ces âmes qu'elle avait tant aimées, un jeûne rigoureux et des prières continuelles.

Or, Athalric, son père, lui apparut entouré de flammes et livré à de grands tourments, parce qu'il n'avait pas eu un regret assez profond de certaines fautes et surtout parce qu'il n'avait pas voulu admettre durant plusieurs années sa fille aveugle au nombre de ses enfants.

Cette vision l'affligea vivement; la pensée que son père souffrait à cause d'elle lui déchirait le cœur. Elle fit donc vœu de ne plus manger et de ne plus boire jusqu'à ce qu'Athalric fût délivré des peines qu'il endurait. Elle avait déjà passé cinq jours dans ce jeûne extraordinaire, lorsqu'elle vit tout à coup une clarté éblouissante inonder le lieu où elle priait. Elle aperçut en même temps l'âme du vénérable Athalric rayonnante de gloire : un ange et un saint, couvert de vêtements sacerdotaux, la conduisaient au ciel. Odile fut alors pénétrée de reconnaissance envers la bonté divine, et lui rendit grâce avec effusion.

CULTE DE SAINTE ODILE POUR SAINT JEAN-BAPTISTE

Depuis le jour de son baptême, Odile avait voué au Précurseur de Jésus-Christ le culte le plus ardent. Elle songeait à élever une chapelle qui porterait son nom; elle priait beaucoup et demandait, par l'intercession du Saint, que l'emplacement le plus favorable lui fût désigné.

Une nuit, elle se leva avant Matines et alla se prosterner sur un rocher écarté. Pendant qu'elle suppliait Dieu, saint Jean-Baptiste daigna lui apparaître, environné d'une lumière éclatante, vêtu comme au bord du Jourdain.

La religieuse qui était chargée d'annoncer l'office sortit à la même heure pour observer le cours des astres et pour savoir si le temps des Matines était arrivé. Elle aperçut une grande clarté et s'approcha pour en connaître la cause, mais l'éclat de la lumière fut tel que la religieuse, saisie de frayeur, se hâta de rentrer dans le cloître, mais elle avait pu distinguer au milieu de la lueur la sainte abbesse.

Dès que les Matines furent chantées, Odile fit appeler cette religieuse et lui défendit de parler de la vision nocturne avant la mort de son abbesse. « La clarté que vous avez vue, lui dit-elle, ne s'est pas produite pour moi; elle environnait saint Jean-Baptiste qui m'a ordonné de construire une chapelle en son honneur. » Le jour était à peine venu qu'Odile, pleine de joie, prenait déjà les premières dispositions pour l'œuvre sainte.

Or, pendant la construction de cette chapelle, une voiture, chargée de pierres, tomba d'un rocher haut de plus de soixante-dix pieds. Tous les gens de service accoururent, croyant les bœufs perdus, et décidés à les achever s'ils conservaient un reste de vie. Mais, grâce à la protection du Précurseur, la voiture était intacte, les bœufs n'avaient point souffert, et ils continuaient à traîner tranquillement la voiture dans un chemin si étroit qu'il semblait à peine praticable pour des chevaux.

Lorsque la chapelle fut terminée, saint Pierre vint lui-même, pendant qu'Odile priait, accomplir la cérémonie de la consécration.

MORT EXTRAORDINAIRE DE SAINTE ODILE

Au bas de la montagne d'Hohembourg, Odile fit encore construire un hôpital, et tous les jours elle y allait soigner les malades.

Un jour qu'elle revenait seule à Hohembourg, elle rencontra un pauvre lépreux, mourant de soif et de lassitude. Odile, touchée de compassion, eût voulu venir à son aide, mais la fontaine était trop loin. Alors, comme autrefois Moïse, elle frappa de son bâton le rocher voisin, et aussitôt il en jaillit une eau abondante et limpide, qui rendit la vie à ce malheureux. Aujourd'hui encore, cette source porte le nom de sainte Odile, et les fidèles viennent y chercher un remède contre les maux d'yeux.

Mais l'heure de la récompense s'avançait. Odile, sentant que sa dissolution était proche, se rendit à la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Elle y assembla ses religieuses, leur recommanda d'aimer Dieu, et leur demanda des prières pour elle-même et pour les siens. Voulant ensuite être seule avec son divin Epoux, elle leur dit de se retirer dans l'oratoire voisin, pour y chanter des psaumes.

De retour près de la Sainte, les religieuses la trouvèrent plongée dans une extase si profonde, que, la croyant morte, elles se livrèrent à la désolation et aux larmes. Leur douleur était d'autant plus grande que l'abbesse, qu'elles croyaient sans vie, n'avait point reçu le Saint Viatique.

Elles se mirent alors à supplier Dieu avec des torrents de larmes qu'il daignât commander à ses anges de ramener l'âme d'Odile dans son corps. Elles priaient encore que l'extase s'acheva. La Sainte put s'asseoir, et, s'adressant aux religieuses, elle leur dit : « Chères Mères et chères Sœurs, pourquoi vous livrer ainsi à la douleur? Vous m'avez cru morte, mais j'étais, par la grâce de Dieu, en la compagnie de la vierge Lucie, et les délices dont je jouissais étaient si grandes qu'elles dépassent toute imagination. »

Les religieuses s'excusèrent humblement d'avoir troublé la béatitude de l'abbesse, et répondirent qu'elles avaient agi de la sorte pour ne pas être coupables d'avoir laissé mourir leur Mère sans le secours du Saint Viatique. Recevoir son Sauveur et son Epoux, c'était le désir ardent de la Sainte, et le ciel se plut à récompenser sa ferveur par un miracle. Un ange lui apparut, environné de lumière, et lui présenta avec respect un calice, qui renfermait le Corps et le Sang de Jésus-Christ.

Quand Odile eut communié, l'ange disparut, et le calice précieux demeura entre ses mains. On n'a jamais pu, dit un historien, reconnaître de quelle matière était composé ce calice, qui fut conservé à Hohembourg, jusqu'en 1546.

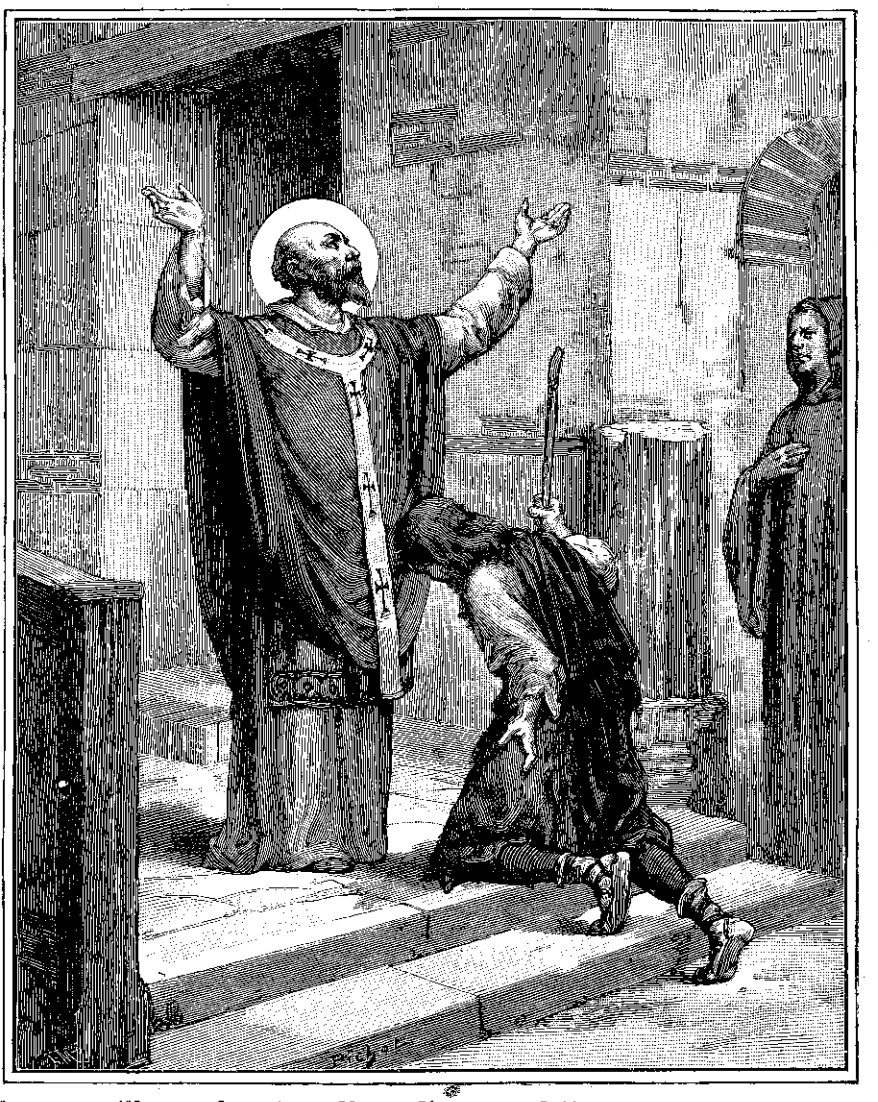
Presque aussitôt, l'âme de la Sainte se dégagea de son corps, et il se répandit un parfum délicieux. La sainte patronne de l'Alsace avait soixante ans, c'était le 13 décembre de l'année 720.

ORAISON

« Dieu, lumière de toutes les nations, qui avez fait éclater les merveilles de vos œuvres dans la perfection de la vierge sainte Odile, nous supplions votre clémence, comme vous l'avez délivrée des ténèbres de sa cécité native, de nous accorder de même, par ses mérites et ses prières, la grâce de la lumière terrestre et la gloire de l'éternelle clarté. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

SAINT AUBERT. ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS

Fête le 13 décembre.



Saint Aubert accueille avec bonté son fils prodigue, Landelin, et lui pardonne ses égarements.

JEUNES ANNÉES

Saint Aubert fut l'une des principales gloires de l'épiscopat au VII^e^ siècle. Son nom paraît avec éclat près de ceux de saint Amour, de saint Omer et autres grands évêques, ses contemporains et ses amis.

Il serait né, selon certains auteurs, au village de Haucourt, ou, du moins, en un lieu assez rapproché de Cambrai, sa future métropole.

Ses jeunes années se signalèrent par une modeste gravité et une sagesse précoce, qui, jointes à ses autres inclinations vertueuses, lui ouvrirent naturellement les portes du sanctuaire. C'étaient, chez Aubert, des marques suffisantes de vocation que ce sérieux peu commun aux enfants de même âge, un souci constant de la perfection, une nature ennemie de toute dissimulation.

On en fut promptement convaincu quand on vit le jeune clerc, admis à la tonsure, s'avancer à grands pas dans les voies de la sainteté.

Ses progrès dans la connaissance des divines Ecritures et dans les autres branches des sciences ecclésiastiques allaient de pair avec ses progrès dans la vertu ; il fut donc bientôt jugé digne d'être promu au sacerdoce.

SUCCESSION DE SAINTS SUR LE SIÈGE DE CAMBRAI ET D'ARRAS

A quelque temps de là, mourut Aldebert ou Ablebert, évêque de Cambrai et d'Arras.

Ces deux sièges, unis sous un seul évêque depuis le VI^e^ siècle jusqu'au XI^e^, avaient déjà, du temps de saint Aubert, de glorieuses traditions qu'il fallait maintenir. Une série de saints prélats s'y étaient succédé. Depuis saint Vaast qui, avec la bénédiction de saint Remi de Reims et sur l'ordre du Pontife romain, était venu relever les temples et les autels détruits par les barbares, saint Dominique, saint Vedulphe, saint Géry et le vénérable Berthoald avaient successivement régi les deux diocèses.

Le consentement unanime du clergé et du peuple appela saint Aubert à l'honneur de poursuivre ces nobles traditions. Dieu le fit monter sur le trône épiscopal, le 21 mars de l'année 633. Il fut sacré par Leudegise, métropolitain de Reims, assisté d'Athole de Laon et de saint Achaire, évêque de Tournai et Noyon. Il était le septième successeur de saint Vaast.

Aubert considérait l'épiscopat moins comme un honneur que comme une charge. Il eût de beaucoup préféré se retirer dans quelque solitude pour y consacrer sa vie à la méditation des choses du ciel. Mais on ne lui laissa pas le choix, et il dut accepter les peines et les travaux inhérents à la direction d'un si vaste diocèse.

Les grâces du sacerdoce reçu dans sa plénitude accrurent sa sainteté et, dès les premiers jours de son épiscopat, il se montra digne de ses prédécesseurs.

VISITES ROYALES — HUMILITÉ DU SAINT

La renommée de sagesse, de science et de vertu de saint Aubert se répandit en tous lieux et parvint aux oreilles du roi Dagobert I^er^.

Ce prince, même dans le temps de ses égarements, aimait à s'entourer des conseils des prêtres et des prélats; doté par eux d'une éducation chrétienne, il leur dut encore le bienfait de sa conversion.

Saint Aubert eut l'occasion de le voir plusieurs fois et de recevoir sa visite dans le palais épiscopal. Dagobert écoutait, docile, ses avis, goûtait ses exhortations et acceptait même humblement les reproches paternels qui tombaient de sa bouche.

L'évêque lui parlait alors de la sollicitude qu'il devait apporter dans l'administration de son royaume. Il lui rappelait le bonheur que Dieu réserve aux princes qui auront gouverné selon ses vues, et la terrible responsabilité encourue par les rois infidèles à leur mission.

Le prince fut aussi touché que satisfait de la première entrevue, et revint plusieurs fois chez le vénérable pontife.

Autant pour obéir à sa générosité naturelle que pour lui témoigner son affection et sa reconnaissance, il fit don à l'église de Notre-Dame d'une villa royale, au lieu appelé Onnaing; il y joignit ensuite le territoire de Quaroube, village situé à quelques lieues de Valenciennes.

Les relations du Saint avec les hauts personnages du royaume ne lui enlevaient rien de son humilité.

Il reportait fidèlement à Dieu les hommages qu'il savait n'être dus qu'à lui seul, et ne se glorifiait ni des honneurs dont l'entouraient le roi et sa cour, ni de la dignité attachée à son épiscopat, ni des miracles dont il était le fréquent instrument.

Sa charité s'exerçait de préférence envers les petits et les pauvres, et s'il faisait des prodiges, c'était le plus souvent pour soulager leurs misères matérielles.

Un jour que le peuple, enthousiasmé d'un miracle opéré sous ses yeux par saint Aubert, l'acclamait et l'entourait de témoignages de reconnaissance, l'évêque, avec beaucoup de simplicité, calma leurs transports en s'écriant : « Ce n'est pas à votre évêque que vous devez attribuer cette merveille, mais à la vertu de Dieu qui seul est tout-puissant. »

RETOUR D'UN ENFANT PRODIGUE

La demeure épiscopale abrita plusieurs années un enfant qui donnait les plus belles espérances. Il s'appelait Landelin.

L'évêque l'aimait comme un fils; il l'avait tenu sur les fonts baptismaux. On le lui avait ensuite confié, avec plusieurs autres fils de grandes familles, selon un usage assez répandu à cette époque de faire élever sous la direction de l'évêque et dans ses écoles, les jeunes gens les plus nobles et les mieux doués du diocèse.

Landelin grandissait sous l'œil d'Aubert, innocent et pieux, exceptionnellement favorisé des dons de la nature et de la grâce. Déjà le saint évêque lisait avec bonheur dans l'avenir de cet adolescent prédestiné et voyait les grandes choses auxquelles Dieu le préparait insensiblement.

Hélas! tant de beaux projets s'évanouirent un jour. Les passions vinrent troubler cette jeune âme. L'ambition fit miroiter aux yeux de Landelin les vains honneurs qui l'attendaient dans le monde, au lieu de l'obscurité à laquelle il se condamnait dans la maison de son père.

Loin de recourir à cette parole miséricordieuse et paternelle qui l'avait jusqu'alors guidé dans le droit chemin, il prêta l'oreille aux insinuations perfides de quelques-uns de ses proches.

Ils s'étonnaient qu'un jeune homme si plein de grâce et d'intelligence, à qui souriait le plus brillant avenir dans le monde, préférât les obscures fonctions du sanctuaire à la renommée que lui obtiendrait, sans nul doute, la carrière des armes. La discipline de l'Eglise était, disaient-ils, dure et intolérable; il est plus facile de l'embrasser que d'y persévérer.

De tels propos, tenus à l'insu de saint Aubert, firent le plus grand mal à Landelin; il prit en dégoût la vie austère, la demeure épiscopale trop semblable à un cloître, où l'on vit inconnu et sans gloire, et il partit.

Libre de tout joug et de tout frein, il s'éloigne de Cambrai, de ce nid paisible où s'est écoulée son enfance, et s'abandonne bientôt à toute la fougue des passions; il étouffe promptement les premiers remords de sa conscience et oublie l'honneur de sa famille jusqu'à se constituer malfaiteur de grand chemin, pour satisfaire ses tendances dépravées et pourvoir à ses folles prodigalités. Il changea son nom en celui de Maurose, afin d'éviter toute recherche de la part de sa famille, et se fit, sous ce pseudonyme, chef de brigands.

Qui dira la profonde douleur que ressentit saint Aubert à la vue d'une telle ingratitude? Durant trois ans, il pleura la perte de cette âme, et répandit pour elle, au pied des autels, ses prières les plus ardentes.

Enfin, il eut la consolation de voir à ses genoux ce fils prodigue, touché de la grâce au milieu même de ses égarements, et implorant son pardon avec un torrent de larmes.

Transporté de joie, il l'embrasse tendrement, le serre contre son cœur, l'assure, au nom de Jésus-Christ, que tout est oublié et qu'il va recouvrer sa première innocence et son bonheur.

La mansuétude de saint Aubert en cette circonstance fut bien récompensée. Landelin vécut en Saint sous sa direction, se fit religieux, fonda des monastères, et mérita plus tard les honneurs des autels.

UNE LEÇON DE CHARITÉ

Une autre consolation était réservée à notre Saint.

Un jeune et fervent religieux, nommé Ghislain, arrivait d'Athènes, sa patrie, dans le Hainaut, avec le désir d'évangéliser les peuples de cette contrée.

Son premier souci, à son arrivée, était d'aller trouver l'évêque de Maëstricht, saint Amand, et l'évêque de Cambrai, saint Aubert, afin de s'ouvrir à eux de sa vocation et de prendre leurs conseils.

Parvenu au lieu appelé Ursidongus, il y jette les fondements d'un monastère, se proposant d'aller sans retard rendre ses devoirs à l'évêque de Cambrai.

Mais déjà des personnes peu discrètes l'avaient prévenu auprès de saint Aubert.

— Défiez-vous, seigneur, avaient-elles dit. C'est un Grec qui vous arrive, un étranger. Il vient d'un pays lointain s'établir en votre diocèse. C'est peut-être un faux apôtre, capable de séduire et de tromper la foi des fidèles.

Le zèle de ces détracteurs ne parut pas pur aux yeux de l'évêque; il saisit l'occasion pour leur donner une petite leçon de bienveillance envers les envoyés du Seigneur.

— Il ne vous appartient pas, répondit-il simplement, de juger ainsi un homme qui ne vous est pas connu. Avant de vous arrêter à ces pensées peu charitables, vous devriez éprouver si vos jugements sont bien surnaturels et s'ils vous viennent de Dieu.

En même temps, il faisait avertir saint Ghislain qu'il lui réservait une audience particulière dans son palais, et le manda par l'intermédiaire d'une personne de confiance.

Cette simple entrevue lui fit concevoir pour l'étranger un grand respect et une religieuse sympathie.

Il lui promit même d'aller bénir son église aussitôt qu'elle serait achevée.

Le jeune religieux grec, en dépit des jugements un peu téméraires qui l'avaient accueilli, ne trompa point la confiance de son nouveau pasteur. Il édifia, pour le bien de la contrée, le monastère de la Celle, non loin des rives de la Haine, et fonda, aux environs, la ville qui, plus tard, portera le nom de saint Ghislain, en souvenir de son origine.

VOCATIONS SUSCITÉES PAR UN SERMON

A quelque temps de là, saint Ghislain adressa à saint Amand et à saint Aubert le message suivant :

« Vénérés Pontifes du Seigneur, voici que mon œuvre est heureusement achevée. Le temps est venu où vous accorderez à mon monastère et à mon église les dons de la bénédiction que je vous leur avez promise. »

Les deux Pontifes prirent ensemble leurs dispositions pour le voyage, et, au jour fixé, se rendirent à la cérémonie, dont leur présence rehaussait singulièrement la solennité.

En route, ils ne pouvaient s'empêcher d'évangéliser les villes et les bourgs échelonnés sur leur passage, de visiter les malades et les pauvres et de faire bénir partout leur nom.

Ils arrivent au monastère de la Celle. Une foule considérable se presse pour les voir et pour les entendre. En sa présence, ils consacrent la nouvelle maison destinée à la prière.

Parmi les nombreux spectateurs réunis pour cette magnifique cérémonie, se trouvait un personnage allié aux Mérovingiens, leude distingué du palais de Dagobert, et avec lui sa noble épouse appartenant, elle aussi, à la famille royale. C'était le comte Mauger et la princesse Waltrude ou Waudru.

Les deux époux furent si touchés des exhortations prodiguées en cette circonstance aux fidèles par les prélats de Cambrai et de Maëstricht, qu'ils résolurent, d'un commun accord, de quitter le monde pour se dévouer au service de Dieu. Déjà, ils avaient offert au Seigneur leur fils unique, Landri, devenu prêtre.

Mauger vint quelques jours après à Cambrai trouver l'évêque, pour conclure l'importante affaire de sa vocation.

Il reçut de ses mains la tonsure et s'en alla ensuite bâtir un monastère sur la colline d'Hautmont, près des rives de la Sambre. De nombreux amis l'y rejoignirent, et pour un fils qu'il avait quitté, Mauger retrouva toute une famille spirituelle, nombreuse et fervente.

Dans le même temps, sainte Waudru demandait à saint Aubert de lui conférer le voile des épouses du Christ, puis elle habita une humble demeure à Château-Lieu, où s'élève aujourd'hui la ville de Mons.

PLÉIADE D'APOTRES EN RETRAITE

A certaines époques, le monastère d'Hautmont rassemblait dans son enceinte les prêtres les plus illustres de la contrée.

On y voyait, à côté du fondateur de l'abbaye, Mauger, saint Aubert et tout un cercle de saints amis avec lesquels il conférait des moyens de faire du bien aux âmes : saint Amand, le plus illustre et le plus éloquent de l'assemblée; saint Ghislain, l'apôtre venu de Grèce; saint Humbert de Maroilles, saint Wasnon de Condé, dont l'évêque de Cambrai avait consacré les églises et béni les monastères; Landri, le fils bien-aimé de Mauger, appelé bientôt à s'asseoir sur le siège de Meaux.

Avec eux se rencontraient encore dans cette sorte de retraite sacerdotale des missionnaires venus de diverses contrées, et surtout de l'Irlande. Ils avaient franchi la mer pour venir évangéliser le nord des Gaules : il leur était doux de se retremper, près de leurs chefs hiérarchiques, dans la ferveur de leur vie religieuse et de leur apostolat.

Aubert et Amand animaient tous ces frères d'armes de leurs exhortations et de leurs exemples.

FLORAISON DE MONASTÈRES FAVORISÉE PAR SAINT AUBERT

Un des faits les plus saillants du VII^e^ siècle est la multiplication des nouveaux monastères. Un missionnaire arrive-t-il en une contrée; un riche

seigneur vient-il à se convertir; une illustre vierge prend-elle le voile, sans retard ils édifient l'un de ces foyers de prières.

La grande sollicitude des évêques du temps, surtout de ceux de la Gaule-Belgique, est de favoriser et de développer ce magnifique mouvement religieux. Les institutions monastiques rendaient de précieux services à l'évangélisation des Francs encore à demi-barbares.

Saint Aubert eut pour principale consolation de son épiscopat de voir naître et fleurir dans son diocèse beaucoup de ces monastères.

Outre les abbayes déjà mentionnées, dues à la ferveur de Landelin, de Ghislain, de Mauger, de Waltrude, il s'en éleva d'autres non moins utiles.

Saint Aubert et saint Amand conféraient ensemble dans l'abbaye d'Hautmont, quand la sœur de sainte Waltrude, Aldegonde, vint se jeter à leurs pieds et leur demanda de lui permettre, comme ils l'avaient fait à sa sœur, d'embrasser la vie religieuse. De leurs mains, elle reçut le voile, et s'en alla, elle aussi, dans une solitude sauvage sur les rives de la Sambre, où elle fonda un monastère de vierges. C'est autour de cette maison bénie que s'éleva la ville de Maubeuge.

Aubert eut encore la joie de consacrer l'église du monastère de Marchiennes, où sainte Rictrude s'était retirée avec ses deux filles après la mort tragique de son époux Adalbaud.

Chacun de ces asiles de sainteté devenait aussitôt le centre d'une population fervente et laborieuse.

PIÉTÉ D'AUBERT ENVERS LES RELIQUES DES SAINTS TRANSLATION DES RESTES DE SAINT VAAST

Sur la fin de sa vie, saint Aubert s'était rendu à Arras pour visiter les chanoines de Notre-Dame et régler les affaires de son Eglise.

Une nuit, tandis que ses disciples prenaient un peu de repos après avoir récité Matines, le Saint était demeuré en prières jusqu'à l'aurore. Sans interrompre sa méditation, il sort de l'église et va sur les remparts de la ville pour respirer un peu l'air pur du matin.

Tandis qu'il se promène solitaire et que son regard embrasse toute la cité, il songe à saint Vaast, l'apôtre de l'Artois, et, considérant sa sépulture plus que modeste et l'oubli dans lequel semblaient enveloppées les reliques de ce grand Saint, il réfléchit aux moyens de leur procurer les honneurs dont elles sont dignes.

Il était tout rempli de ces pensées quand, levant les yeux du côté de l'Orient, au delà de la petite rivière du Crinchon, il aperçoit un homme tout resplendissant de lumière. Semblable à l'ange qu'Ezéchiel aperçut dans une vision prophétique, mesurant le temple de Jérusalem, cette apparition, une verge d'or à la main, semblait mesurer l'emplacement d'un édifice.

Après quelque temps la brillante vision disparut, et saint Aubert, éclairé sans doute par une inspiration intérieure, connut que Dieu voulait en cet endroit la translation du corps de saint Vaast.

Il s'empressa de communiquer à saint Omer, l'évêque de Thérouanne, ses révélations et le dessein qu'il avait de suivre les divines indications. Le temps était venu, disait-il, de tirer de l'oubli les glorieux ossements du bienheureux Vaast.

Le vieil évêque de Thérouanne accourut, quoique infirme et aveugle, félicita saint Aubert de son heureuse pensée, et l'on disposa tout pour une splendide fête.

Une foule immense se réunit de tous les environs d'Arras, et, au milieu du plus profond recueillement, le précieux dépôt, enlevé de son premier sépulcre, traversa les rangs des innombrables fidèles en prières, et fut déposé à l'endroit marqué par l'ange du Seigneur, sur les bords du Crinchon, à *Castrum Nobiliacum*, où devait bientôt être érigée la célèbre abbaye de saint Vaast.

L'évêque de Cambrai prouva encore sa dévotion aux saintes reliques, lors de la translation du corps de saint Fursy, abbé du monastère de Lagny, dans l'église de Péronne, qu'avait fait bâtir Erchinoald, maire du palais. Saint Eloi, l'évêque du lieu, l'avait prié de l'assister dans l'accomplissement de ces pieuses fonctions.

Saint Aubert, toujours prompt à répondre à ces sortes d'avances, goûta près de saint Eloi quelques jours de vrai bonheur, et conversa longuement avec lui des choses de Dieu et de l'Eglise. Après lui avoir donné le baiser fraternel, il le quitta avec la confiance de le retrouver bientôt dans la patrie du ciel, vers laquelle, pleins de jours et de mérites, tous deux s'acheminaient rapidement.

RELIQUES SAINTE AVIDITÉ D'UN EMPEREUR D'ALLEMAGNE

On n'a aucun détail précis sur la date et les circonstances de la mort de saint Aubert.

Son historien, Fulbert de Chartres, nous apprend que son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre, alors située hors de l'enceinte de la ville de Cambrai. Il y reposa jusqu'au temps de l'évêque Dodilon, son quatorzième successeur.

Alors, pour mieux le garder des incursions normandes, et aussi pour le tirer d'un certain oubli dans lequel ce saint corps était laissé, il fut placé avec honneur dans l'église cathédrale de Sainte-Marie, en 888.

On accordait à ses restes les hommages qu'il avait procurés jadis à saint Vaast: c'était justice.

Protecteur de Cambrai, saint Aubert devint plus tard patron de la cité de Magdebourg.

Ce fut lorsque l'empereur d'Allemagne, Othon le Grand, fils d'Henri l'Oiseleur, voulut réparer, par la création de plusieurs évêchés nouveaux, les maux des guerres passées. Les Saxons et les Slaves se convertissaient nombreux à la voix des missionnaires; il les groupa autour de leurs pasteurs, et, pour exciter leur piété autant que pour enrichir les nouvelles églises fondées, il chercha des reliques.

Il eût voulu pour la ville de Magdebourg, qu'il affectionnait spécialement, les corps de saint Géry et de saint Aubert, et il les demanda à l'évêque Fulbert, de Cambrai.

Malgré toute sa déférence pour Sa Majesté impériale, Fulbert ne crut pas à propos de livrer de tels trésors. Il dépouilla seulement son église des ossements de saint Thierri, qu'il envoya, avec un corps de Saint inconnu et quelques reliques insignes de saint Aubert, à l'empereur Othon le Grand.

Plus tard, saint Aubert recouvra à Saint-Pierre sa première sépulture, au jour de la consécration de l'église, le 1er octobre 1015.

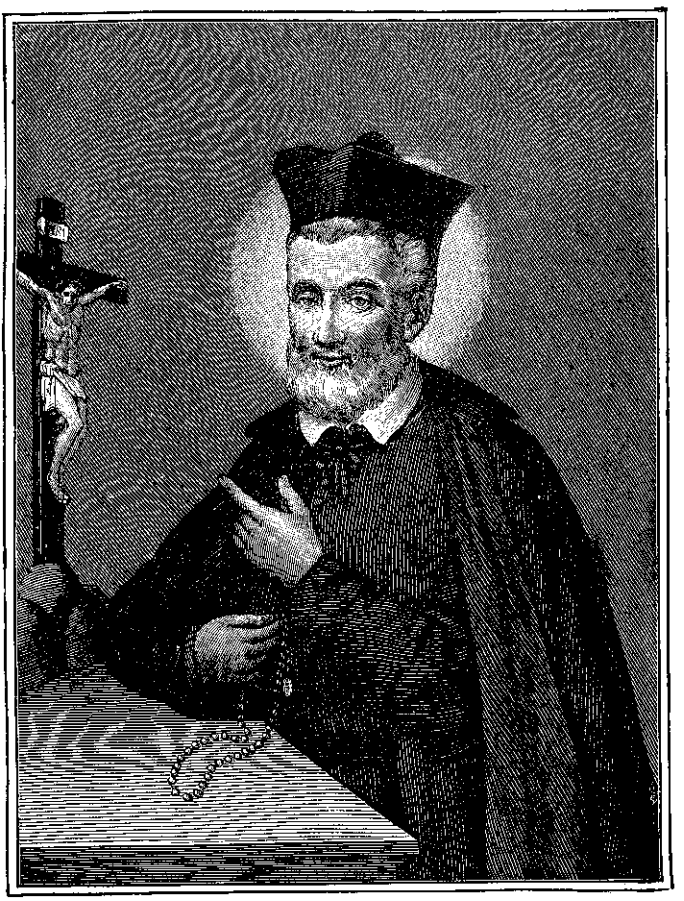
SOURCES CONSULTÉES

Les Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras, par DESTOMBES, vicaire général de Cambrai. — *Histoire de saint Amand*, du même auteur. — *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par CORBLET, t. IV.

LE BIENHEUREUX ANTOINE GRASSI,

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

BÉATIFIÉ PAR S. S. LÉON XIII EN L'ANNÉE JUBILAIRE 1900



Portrait authentique du bienheureux Antoine Grassi.

Le 30 septembre 1900, S. S. Léon XIII plaçait au rang des Bienheureux le vénérable Antoine Grassi, prêtre de l'Oratoire.

Antoine Grassi naquit à Fermo, ville de la province de la Marche, en Italie, le 13 novembre 1592, trois ans avant la mort de saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire.

Son existence entière s'écoula dans les murs de cette cité. Il en édifia les habitants pendant près de quatre-vingts ans, comme religieux d'abord, puis comme supérieur de son monastère.

A ne considérer que les dehors, ce serviteur de Dieu n'accomplit rien d'extraordinaire. L'ensemble de sa vie prouve une fois de plus que les Saints ne sont pas d'une autre nature que la nôtre; mais, si nous essayons de pénétrer l'intime de leur âme, quel héroïsme et quels touchants exemples de perfection nous y découvrons!

SIGNES DE PIÉTÉ PRÉCOCE

Elevé sur les genoux d'une sainte mère, Antoine donna de bonne heure les signes d'une exquise piété. Lorsqu'il se rendait à l'école chez le curé de Saint-Pierre-de-Fermo, il ne manquait jamais de faire une courte, mais fervente station dans l'église des Pères de l'Oratoire qui se trouvait sur son chemin.

Il aimait à entendre la messe et plus encore à la servir. A la maison, il s'était fabriqué un

petit autel; avec une clochette, il rassemblait ses sœurs, son frère, quelques camarades : on chantait des oraisons; après quoi, Antoine montait sur une caisse et adressait à son auditoire émerveillé un gracieux petit sermon, écho relativement fidèle des discours qu'il avait écoutés à l'église. Puis, quand il se retrouvait seul, il priait longuement devant son petit autel, et il fallait user de violence pour l'en arracher.

Il lisait aussi très volontiers la vie des Saints et disait un jour au sortir de cette lecture : *Oh! que c'est beau d'être un saint! Oh! si je pouvais être un saint!*

Il commença, dès lors, à en prendre les moyens : petites mortifications cachées, procédés affables envers le prochain, fuite de l'ombre même du péché, oraison toujours plus assidue et fréquentation des sacrements. En classe, il était le plus studieux des élèves : c'est lui qu'on chargeait de reprendre ou d'aider les moins avancés, et il s'acquittait de cet office avec autant de modestie que de charité.

Quand il eut atteint l'âge de treize ans, Dieu mit sur son chemin un disciple de saint Philippe de Néri, supérieur du couvent de Fermo, qui devina la pureté et les heureuses dispositions de l'âme d'Antoine, prit à cœur son avancement spirituel, et, au bout de trois ans, l'admit sur ses instances au nombre des postulants.

L'une des dernières paroles du bienheureux Antoine sera celle-ci : *Quelle bonne chose pour moi que de mourir fils de saint Philippe de Néri.* A dater de son entrée dans l'Institut, il ne passa pas un seul jour sans remercier Dieu du bienfait de sa vocation religieuse.

MORTIFICATIONS

Avec quelle générosité il s'adonna aux pratiques de sa nouvelle vie! Outre les pénitences de règle qu'il observait avec une scrupuleuse exactitude, il sut s'en imposer d'autres et y être fidèle jusque dans l'extrême vieillesse.

Deux ans seulement avant sa mort, à cause de ses infirmités, la voix de l'obéissance parvint à lui faire diminuer ces rigueurs.

Ainsi, il travaillait dans sa cellule le plus souvent à genoux. Heureux de reposer sur une dure paillasse, il se retranchait en outre le soulagement d'un oreiller. Toujours le premier levé, le dernier couché, il donnait à l'oraison une partie des heures que les autres consacraient au sommeil.

Ces austérités se pratiquaient dans le secret de la cellule. Le Bienheureux ayant pour règle d'éviter toute singularité vis-à-vis de ses frères, rien n'apparaissait à leurs yeux qu'une régularité exemplaire, une grande assiduité à l'étude, une grande charité envers tous.

La *Somme théologique* de saint Thomas faisait ses délices : il étudiait aussi les Ecritures en s'aidant des explications des saints Pères, et, parmi les autres auteurs qu'il avait à parcourir, il choisissait toujours de préférence ceux dont le nom, disait-il, commence par un S.

AU CONFESSIONNAL

Ce qui frappait surtout en lui, c'était une sérénité à toute épreuve. « Je n'ai jamais rencontré, disait de lui un cardinal qui l'avait longtemps connu, un homme plus égal à lui-même, un esprit plus uni à Dieu, une âme plus oublieuse de soi. »

On pouvait impunément le déranger de ses occupations, jamais on ne saisissait sur ses traits aucun signe d'ennui. Il voyait dans ces dérangements mêmes la sainte volonté de Dieu, et, le regard fixé sur les divins vouloirs, il agissait sans trouble avec une patience que rien n'altérait.

Devenu prêtre et consacré plus spécialement au ministère de la confession, il ne permit jamais qu'on répondît à ceux qui le demandaient : « Le P. Antoine repose » ou « le Père n'est pas visible ». Il quittait tout pour voler au service des âmes. Il demeurait au confessionnal cinq ou six heures de suite, quelles que fussent ses infirmités, sans donner le moindre signe de fatigue. Il recevait tout le monde avec une extrême charité, et possédait un don spécial pour amener les pauvres pécheurs au complet aveu de leurs misères.

Pour les scrupuleux, sa patience allait jusqu'à l'héroïsme. On cite l'un d'entre eux, qui, pendant plusieurs semaines consécutives, vint chaque jour entretenir de ses fautes le bon Père pendant deux ou trois heures, sans réussir à décourager son inaltérable dévouement. Au bout de ce temps, le confesseur accueillait son pénitent avec autant de bienveillance que s'il l'eût reçu pour la première fois. *Quand une âme se trouve dans une plus grande peine*, disait-il, *c'est alors qu'elle a plus besoin de miséricorde.*

On a pu répéter du bienheureux Antoine ce que l'on disait de saint Philippe : « Il confessa jusqu'à son dernier jour et conquit au Christ d'innombrables enfants. » Arrivé aux limites de la vieillesse et accablé d'infirmités, le Bienheureux, ne pouvant plus se rendre à l'Eglise, tenait sa cellule toujours ouverte à tous les pénitents, heureux de pouvoir jusqu'au bout vaquer à ces saintes fonctions.

JUBILÉ DE 1625 — PÈLERINAGES A LORETTE

Le saint religieux n'avait pas l'humeur voyageuse.

En dehors de son pèlerinage annuel au sanctuaire de Lorette, distant seulement de vingt milles, il ne s'éloigna qu'une fois de sa ville de Fermo. Ce fut pour aller gagner à Rome l'indulgence du Jubilé, proposée en 1625 par le Pape Urbain VIII.

Il accomplit en vrai pénitent, silencieux et recueilli, les visites prescrites aux grandes basiliques. Les merveilles de Rome, ses palais, ses édifices n'attirèrent pas beaucoup ses regards. Les plus douces joies qu'il éprouva furent celles de s'agenouiller aux divers lieux sanctifiés quelques années auparavant par saint Philippe de Néri.

Un des disciples du saint Fondateur, le P. Pierre Consolini, entourant d'une particulière sympathie le bienheureux Antoine, l'entretint longuement et dans le détail des vertus de saint Philippe. Antoine recueillit avec une pieuse avidité tous ces récits, les grava dans son cœur et s'appliqua dans la suite à reproduire fidèlement les traits du modèle qui venait de lui être ainsi montré.

La sainte maison de Lorette reçut plus fréquemment la visite du serviteur de Dieu. Chaque année, il y venait remercier la Sainte Vierge envers laquelle il était redevable d'une miraculeuse guérison.

Un jour qu'il se tenait en prières sous la coupole de la grande église de Lorette, en face de la Santa Casa, un terrible orage se déchaîna. Au milieu des éclairs et du fracas du tonnerre, la foudre atteignit tout à coup le bienheureux Antoine et le projeta sans connaissance sur le sol.

Quand il revint à lui, il crut qu'il allait expirer, et se dit que, après tout, c'était un grand bonheur pour lui de mourir en un lieu si saint. Il demanda et reçut les derniers sacrements. Après quoi, contre toute attente, un mieux se produisit, et, bientôt, le malade échappait au danger de mort.

« Non seulement la Sainte Vierge me conserva la vie, raconte à ce propos le serviteur de Dieu, elle me guérit encore de maux d'entrailles dont j'avais eu beaucoup à souffrir auparavant. »

En témoignage de ce miracle, plusieurs débris de ses vêtements calcinés allèrent rejoindre les nombreux ex-voto des sanctuaires de Lorette, et chaque année, tant qu'il vécut, il eut à cœur d'offrir à Marie un pèlerinage de reconnaissance.

Au cours d'une autre maladie, la fièvre qui l'avait saisi était si persistante que les médecins l'avaient condamné.

« Si seulement nous pouvions l'engager à demander sa guérison à la Sainte Vierge, dit un des Pères de son couvent, je suis sûr qu'il l'obtiendrait. »

Le P. Antoine tenait si peu à ce qui le concernait, qu'on eut bien de la peine à le décider à cette prière. Il la prononça pourtant au jour de la fête de la Purification de Marie. « C'en est fait, il va guérir », répétait l'infirmier. Les espérances de toute la communauté sur ce point ne furent pas déçues. Une fois de plus, Antoine recouvra la santé par l'intercession de Marie.

Aussi, quel culte il avait pour elle! Dans toutes les maisons voisines du couvent il essayait de propager la dévotion à Notre-Dame de Lorette, provoquait pour chaque soir des prières en son honneur, la récitation en commun des litanies laurétanes et celle du chapelet.

Lorsqu'il allait à Lorette, il se dévouait sans mesure au service des pèlerins, jusqu'à oublier de pourvoir à sa propre subsistance. En dehors de ces bons offices, il donnait son temps à la prière et passait à genoux cinq et six heures consécutives.

C'est à Lorette qu'il eut comme une révélation de sa mort prochaine. En cette visite, qu'il connut devoir être la dernière, il ne pouvait s'arracher à ce saint lieu. Lui, ordinairement si obéissant, répondit à ceux qui l'avertissaient qu'il était temps de se retirer: « De grâce, accordez-moi quelques instants encore. C'est pour la dernière fois que je viens ici. Laissez-moi faire mes adieux à la Sainte Vierge.

Peu après, il dit, en se retirant : « O Marie, je remets entre vos mains la fin de ma vie. » Lorette, en effet, ne devait plus le revoir.

SUPÉRIEUR DU COUVENT DE FERMO

Le bienheureux Antoine, élu, en 1635, supérieur du couvent de Fermo, eut à le régir pendant l'espace de trente-sept ans.

Il remplit ce rôle avec une sagesse et une prudence surnaturelles au-dessus de tout éloge. « Il était comme l'un d'entre nous, disait un de ses religieux. Tout en exerçant une véritable autorité, il n'eut jamais à se servir du commandement. Il nous exprimait ses désirs avec tant de douceur qu'on ne pouvait y résister. »

Chacun de ses enfants pouvait croire qu'il occupait la première place dans son cœur, tant il savait témoigner à tous de condescendance et de bonté.

Règle vivante de la maison, il entraînait chacun par l'attrait de l'exemple; jamais on ne le voyait inoccupé; pauvre, il rapiéçait lui-même ses misérables vêtements; charitable, il se dépensait au chevet des malades, s'humiliait souvent jusqu'à leur rendre les services les plus rebutants; il entretenait dans les âmes cette joie paisible qui est la compagne habituelle de la ferveur. *Saint Philippe*, disait-il souvent, *ne veut pas de mélancoliques dans sa maison. Soyez donc joyeux.*

En un mot, le bienheureux Antoine réunissait toutes les qualités nécessaires au bon gouvernement d'un couvent. La preuve la plus manifeste à cet égard est que l'élection du supérieur, renouvelée tous les trois ans, le confirma dans sa charge, malgré les protestations réitérées de son humilité, jusqu'à onze et douze fois.

SOUFFRANCES ET CHARITÉ

Comme tous les saints, le bienheureux Antoine eut à porter sa croix à la suite du divin Maître.

Elle consista pour lui en de continuelles infirmités, qu'il réussit à cacher au point que beaucoup les connurent seulement vers la fin de sa vie, lorsqu'elles se furent aggravées, mais qui ne lui faisaient pas moins endurer un supplice continu.

Il subit, sans exhaler une plainte, plusieurs opérations douloureuses nécessitant le concours des chirurgiens, et, un jour qu'il avait dû recevoir cinq coups de bistouri, il offrit à Dieu chacune de ses blessures en l'honneur des cinq plaies de son divin Fils.

L'extrême affabilité qui le caractérisait, sa patience invincible, sa mansuétude n'étaient pas, comme on pourrait le croire, un fruit de sa nature. Il dut, pour arriver à ce degré de vertu, s'imposer de continuels et étonnants efforts.

C'est ce que constatèrent après sa mort les médecins, dans l'examen qu'ils firent de son cadavre. Ils reconnurent un tempérament particulièrement bilieux, et avouèrent que, selon toutes les apparences physiques, il eût dû se porter très aisément à l'impatience, à l'inquiétude, à la colère.

Le Bienheureux, au contraire, durant toute sa vie, ne sut que pardonner, consoler et aimer. A ceux qui lui avaient fait quelque peine, il réservait toujours son accueil le plus cordial et le plus sincèrement affectueux.

Deux traits miraculeux mettront mieux en lumière toute l'étendue de sa charité.

Un de ses amis, chanoine régulier de l'église du Latran, souffrait de douleurs néphrétiques. Le mal prenait de telles proportions que le patient se résolut d'appeler un chirurgien et de tenter une opération douloureuse, mais indispensable. Auparavant, ce religieux eut la pensée de se recommander aux prières du bienheureux Antoine.

Celui-ci lui fit aussitôt répondre de ne se livrer nullement au bistouri du chirurgien, mais d'attendre en paix sa guérison qui s'opérerait d'elle-même sans retard.

En même temps, le Bienheureux suppliait Dieu de daigner opérer un échange, de donner la santé au pieux chanoine et de reporter sur lui-même toute l'acuité du mal.

Dieu agréa, ce semble, ce désir de souffrance exprimé par son serviteur. En même temps que le chanoine se levait guéri, le Bienheureux ressentit en sa personne les douleurs dont avait souffert son ami.

Encouragé par cette première grâce, Antoine en demanda plus tard une autre non moins sublime : il offrit sa vie pour un jeune comte qui donnait pour l'avenir les plus belles espérances. Cette généreuse offrande servit sans doute à accroître les mérites du Bienheureux, mais ne fut pas agréée. Le comte mourut à quelques jours de là, tandis que le P. Grassi continua à servir Dieu pendant de longues années.

MULTIPLICATION DU VIN

Il convient de rattacher au chapitre de la charité du Bienheureux un prodige accompli après sa mort dans un orphelinat de Fermo. C'est l'un des deux miracles minutieusement contrôlés et approuvés dans le procès de béatification.

De son vivant, le bienheureux Antoine avait souvent secouru par d'abondantes aumônes cette pauvre maison qui avait pris l'habitude de recourir à lui dans ses plus pressants besoins.

Le serviteur de Dieu était déjà dans le tombeau, quand les supérieures, au cours de certaines constructions qu'elles avaient entreprises, se trouvèrent n'avoir plus de vin à offrir aux maçons. Comment renouveler le prodige des noces de Cana? On court au couvent de l'Oratoire; on demande la charité d'un peu de vin. Le supérieur, successeur du Bienheureux, renvoie la solliciteuse à son économe. Celui-ci déclara manquer du vin nécessaire à la communauté et ne pouvoir lui en procurer.

Ce qu'entendant, la supérieure de l'orphelinat, levant les bras et les yeux vers le ciel, s'écria : « Oh! si le P. Antoine Grassi était vivant, il ne nous refuserait pas cette faveur! Mais il peut encore nous l'accorder. Il peut, comme il le faisait autrefois, nous aider encore en cette circonstance, maintenant qu'il est dans le Paradis. »

Ces accents de foi ne furent pas vains. Lucrèce, tel était le nom de la supérieure, descend à la cave, prend une cruche, qui, vide de vin, ne laissait tout au plus couler que quelques gouttes. Mais voici que tout à coup elle se remplit merveilleusement, elle déborde, il en arrive de quoi en remplir un barillet. A cette vue, Lucrèce reconnaît d'où lui vient cette abondance inattendue. « Oh! mon bon Père Antoine! » dit-elle. Cependant, le vin continuait à couler. La religieuse approche une outre de quatre mesures en disant : « Oh! mon bon Père Antoine, veuillez remplir cette outre et me faire encore cette charité. » L'outre se remplit encore, puis un autre barillet, trois grands seaux, puis un vase de terre, enfin les verres eux-mêmes qui devaient servir aux ouvriers. C'était comme une reproduction du miracle accompli par Elisée en faveur de la veuve de Sarepta. Toutes les orphelines accoururent, furent témoins de la merveille et glorifièrent Dieu dans son serviteur.

Celui-ci rendit à Dieu sa belle âme le 13 décembre 1671, en la fête de sainte Lucie, après avoir annoncé qu'il ne mourrait pas avant la fête de la translation de la Santa Casa de Lorette, célébrée le 10 décembre. Ses obsèques furent un triomphe. Des miracles commencèrent ici-bas l'œuvre de son exaltation. Sa cause fut presque aussitôt introduite à Rome. Laissée dans l'oubli pendant près deux siècles, elle fut reprise sous Pie IX et menée à bonne fin en l'Année Sainte 1900.

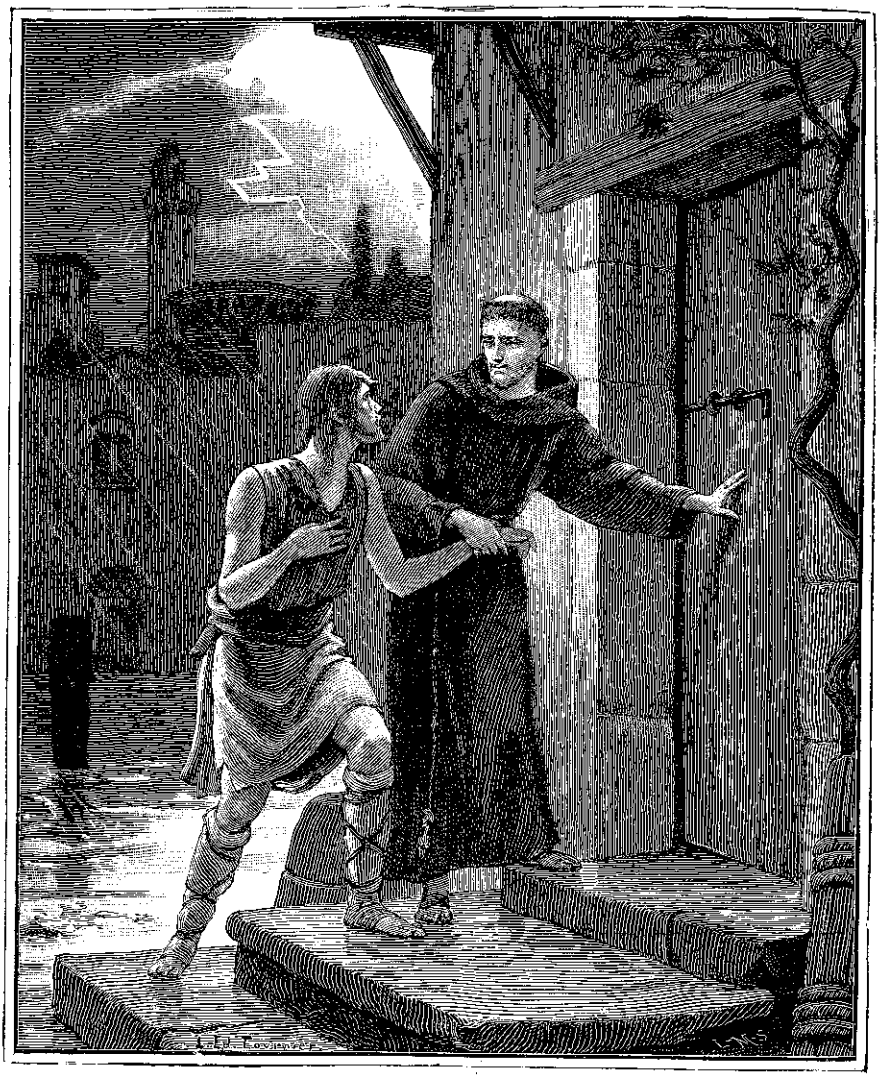
*
* *

(D'après la *Vita del beato Padre Antonio Grassi*, par CRISTOFORO ANTICI, prêtre de l'Oratoire et procurateur de la cause de béatification.)

LES BIENHEUREUX BARTHOLE ET VIVALDO

Tertiaires de Saint-François (vers l'an 1300).

(*Fêtes le 13 décembre et 1er mai.*)



Le bienheureux Barthole, qui aimait à hospitaliser les pèlerins, reçoit un jour Notre-Seigneur sous les dehors d'un mendiant.

Ces deux serviteurs de Dieu méritent d'être présentés ensemble à l'admiration et à l'imitation des âmes généreuses : leur vie et leur mort prouvent une fois de plus que si les liaisons mauvaises font un grand préjudice aux âmes, les saintes amitiés, en revanche, sont un puissant moyen de sanctification.

FAMILLE DE BARTHOLE — SA NAISSANCE

La petite ville de San-Geminiano, en Toscane, est bâtie sur une hauteur qui domine le Val d'Elsa, à deux lieues environ de Poggi-Bonzi. D'après les traditions locales, elle aurait été fondée, cinquante ou soixante ans avant Jésus-Christ, par deux patriciens bannis de Rome comme complices de Catilina, les deux frères Silvius et Mucius. Ces nobles exilés ne seraient autres que les ancêtres du bienheureux Barthole. En tout cas, la famille des comtes de Mucchio, qui s'éteignit avec lui, était, au XIIIe siècle, une des plus anciennes et des plus illustres de la Toscane.

L'enfant qui devait mettre comme le sceau à la

gloire de cette maison fut obtenu du ciel par de longues et ferventes prières. Après vingt ans de mariage, une nuit qu'elle se recommandait à saint Pierre, sa mère crut voir dans un songe mystérieux le prince des apôtres qui lui dit : « Vos vœux sont exaucés; vous aurez un fils. Pour l'amour de Dieu, il méprisera les biens de la terre, mais il recueillera de grandes richesses pour le ciel. »

L'heureuse mère ne négligea rien afin de rendre son enfant digne d'une telle destinée, et le jeune Barthole — c'était le nom qu'on lui avait donné — répondit à ses soins : sa modestie, son obéissance, son application à l'étude, son zèle pour ce qui touchait le service de Dieu faisaient l'admiration de tous. Cette vertu précoce ne le rendait pas, d'ailleurs, moins aimable : Barthole était, pour ses compagnons, un boute-en-train en même temps qu'un modèle. Ils l'avaient choisi pour leur chef et il savait diriger leurs jeux avec tant de prudence et de charité qu'il leur inspirait, presque sans y penser, la crainte de Dieu et l'amour de sa loi sainte. On l'avait surnommé l'*ange de la paix*.

APPEL DE DIEU — PERSÉCUTIONS — FUITE

Se sentant fortement attiré vers le service des autels, le jeune Barthole s'en ouvrit un jour à son père. Le comte, qui avait fondé de grandes espérances sur cet enfant, se montra extrêmement irrité de ses projets, et il mit tout en œuvre pour l'en détourner. Il voulut d'abord que le jeune homme se produisît dans le monde, et rien ne fut négligé pour faire miroiter à ses yeux un brillant avenir. Barthole passa comme insensible au milieu de ces prétendues grandeurs et de ces vains plaisirs.

Alors le père eut recours aux reproches; il fit appel aux sentiments du cœur en montrant à son fils que ses vieux parents n'avaient que lui, que s'il les quittait, tout était fini pour eux..... Mais la voix de la grâce parlait plus fort que celle de la nature : Barthole ne se laissa point séduire. Les mauvais traitements même, auxquels un père aveuglé par une affection mal entendue ne craignit pas de recourir, le trouvèrent inébranlable.

Cependant, pour ne pas rester davantage exposé à la tentation en même temps que pour ne pas donner plus longtemps à son père le prétexte de s'irriter et d'offenser Dieu, Barthole résolut de quitter le toit paternel. Il se rendit à Pise et y fut reçu, comme simple domestique, dans l'abbaye des Bénédictins de San-Vito. Il était plus spécialement sous la dépendance d'un pieux moine, nommé Paul, qui semble avoir été le Frère infirmier de la communauté. Sous ses ordres, Barthole fut employé au soin des malades, et il s'acquitta de cette charge avec tant de dévouement et de charité que les religieux, voulant le garder toujours en leur compagnie, lui proposèrent de recevoir l'habit monastique.

Barthole recourut à la prière afin de connaître la volonté de Dieu. Le Christ Jésus daigna lui apparaître et lui dire qu'il ne le voulait pas dans ce monastère, mais qu'il devait le servir et se sanctifier dans une vie plus austère. Le divin Maître, du reste, tenait une discipline à la main, et sa face auguste était tout ensanglantée et défigurée comme au jour de sa douloureuse Passion, laissant ainsi entrevoir à Barthole ce qu'il désirait de lui, ce que l'avenir lui réservait.

Dans la crainte d'être victime d'une illusion, le pieux jeune homme exposa au directeur de sa conscience tout ce qui lui était arrivé. Sur son conseil, il revêtit l'habit du Tiers-Ordre de la Pénitence, fondé par saint François d'Assise, et se lia d'une manière encore plus stricte au service de Dieu par le vœu de chasteté.

A partir de ce moment, son amour pour la prière augmenta encore; en même temps, par les diverses pratiques de la mortification, il fit de son corps une hostie sainte et agréable à Dieu. Le démon lui livra de rudes assauts, lui apparut même sous des formes horribles, mais toutes ses attaques n'eurent d'autre résultat que de fortifier Barthole dans sa résolution : le Seigneur seul serait à jamais son partage.

ORDINATION SACERDOTALE — MINISTÈRE PAROISSIAL

Cependant l'évêque de Volterra — San-Geminiano faisait partie de son diocèse — avait entendu parler du fils du comte de Mucchio. Pensant avec raison qu'il aurait en lui un digne collaborateur et un auxiliaire utile dans le service des âmes, il l'invita à recevoir les Ordres sacrés. Barthole avait alors environ trente ans. Avait-il déjà reçu la tonsure cléricale et les Ordres mineurs? Les historiens ne le mentionnent pas. Il appartenait, disent-ils, au for ecclésiastique, mais peut-être simplement comme Tertiaire. Quoi qu'il en soit, voyant dans l'invitation qui lui est faite l'expression de la volonté de Dieu, il abandonne le monastère de San-Vito et vient à Volterra où il ne tarde pas à être ordonné prêtre.

Pendant dix ans, il exerça son zèle auprès des âmes dans la paroisse de Piccioli, dont il était pro-curé; il gouverna ensuite environ douze ans la paroisse de Picéna, dont il avait été nommé curé.

Nous ne nous étendrons pas sur les vertus que pratiqua le Bienheureux dans le ministère paroissial : en résumé, on peut dire qu'il fut vraiment un prêtre selon le cœur de Dieu, puisque le divin Maître daigna lui apparaître un jour pendant qu'il célébrait les saints mystères. Il fut aussi un pasteur dévoué, puisqu'il distribuait aux pauvres les revenus de sa cure, se contentant pour lui du strict nécessaire. Il aimait à donner l'hospitalité aux voyageurs, aux pèlerins, aux religieux, spécialement, fait remarquer son biographe, aux disciples de François d'Assise, pour lesquels il avait une affection toute particulière. Même dès cette vie, il fut bien récompensé de son dévouement. Un jour, par une pluie battante, il avait rencontré un mendiant qui semblait ne pas vouloir s'arrêter. Le bon curé l'invite à prendre sous son toit un peu de nourriture et de repos. Le voyageur se rend à ses instances, mais, la nuit suivante, pendant que l'homme de Dieu pro-

longe son oraison, il entend une voix qui lui dit : « Barthole, tu as reçu le Christ dans ta maison. » Il se lève et court à la chambre voisine, où il avait préparé lui-même le lit de son hôte, mais il n'y avait plus personne.

Du reste, son zèle n'était pas circonscrit dans les limites de sa paroisse; il rayonnait au loin pour attirer à Dieu les âmes privilégiées, ainsi qu'il advint pour le bienheureux Vivaldo, son compatriote. A l'exemple de Barthole, Vivaldo quitta sa patrie afin de pouvoir se donner plus complètement au service de Dieu. Sur le conseil du saint curé auquel il s'était attaché comme un disciple à son maître, il s'enrôla dans le Tiers-Ordre de Saint-François et mérita, lui aussi, d'être mis sur les autels, comme il sera dit plus bas. Auparavant, voyons comment Dieu prend soin des âmes qui sont à lui, par quels moyens il les rend de plus en plus parfaites.

NOUVEAU JOB

« Mes pensées ne sont pas vos pensées, dit le Seigneur; autant le ciel est au-dessus de la terre, autant mes voies l'emportent sur les vôtres. »

Depuis douze ans, le bienheureux Barthole faisait l'œuvre de Dieu dans la paroisse de Picéna; humainement parlant, il aurait pu remplir longtemps encore ses importantes fonctions, puisqu'il n'avait que cinquante-deux ans, et tout porte à croire que le bien des âmes y aurait gagné, lorsqu'il fut atteint, des pieds à la tête, d'une lèpre horrible.

Wadding, le célèbre annaliste des Frères Mineurs, raconte qu'un médecin osa lui promettre la guérison du terrible mal s'il voulait suivre ses conseils : c'étaient des conseils formellement contraires à la vertu. Il fallait bien peu connaître le saint curé pour lui proposer de commettre le péché! Barthole repousse avec horreur les infâmes propositions de l'empiriste; il offre sa démission à l'évêque de Volterra, et se retire dans un hospice de lépreux à un mille environ de San-Geminiano. Son disciple Vivaldo ne voulut pas se séparer de lui, il se dévoua au service du saint prêtre, et les soins dont il l'entoura furent largement récompensés par les exemples de courage et de patience que lui donna Barthole.

Son corps ne formait qu'une plaie; ses chairs tombaient en lambeaux; une multitude de vers s'en disputaient les restes, de sorte que, en plus d'un endroit, les nerfs et les os étaient à nu; leur blancheur semblait de nacre sur ce corps en putréfaction. Cette terrible maladie devait durer vingt ans, mais la résignation de l'homme de Dieu était proportionnée à ses souffrances. Comme autrefois Job sur son fumier, il ne cessait de remercier le Seigneur; quand ses souffrances augmentaient, ses actions de grâces étaient plus ferventes : « Il faut bien qu'il en soit ainsi, disait-il simplement; ma reconnaissance doit être d'autant plus grande que les dons de Dieu sont plus abondants et plus précieux! »

De toutes parts, on accourait à lui, pour s'édifier, demander conseil, se recommander à ses prières. Plus d'une fois, oubliant son terrible mal pour ne songer qu'aux souffrances de ses frères, il demanda et obtint la guérison de maladies cruelles et invétérées. On remarqua, du reste, que ses plaies, loin de répandre aucune mauvaise odeur, exhalaient un parfum céleste.

Cependant, l'heure de la récompense allait sonner pour ce fidèle serviteur. Un jour qu'il était comme ravi en Dieu dans la contemplation des choses du ciel — il n'était plus distrait par les événements d'ici-bas, car il avait perdu la vue, — on l'entendit s'écrier : « Il est temps, Seigneur, il est temps! Venez me tirer de ce corps de mort! »

La nuit suivante, le Christ lui apparut, entouré d'une multitude d'esprits angéliques et lui annonça qu'il viendrait le prendre dans huit jours pour le conduire au ciel.

Sans nul doute, Barthole était prêt! Cette dernière semaine d'exil ne fut qu'un long soupir vers la patrie. Le huitième jour, il reçut avec une grande dévotion les sacrements des mourants; la communion, surtout, fut pour lui comme l'avant-goût des joies du ciel. Quand Jésus-Hostie entra dans son humble cellule, il trouva assez de forces pour se lever sur son séant, sans le secours de personne. D'une voix mourante, il supplia son Maître et son Dieu de lui permettre de quitter enfin ce corps tout en ruines, avec l'espérance, ajouta-t-il, de le retrouver glorieux au jour de la bienheureuse résurrection.

Cette prière terminée, il s'endormit doucement dans le Seigneur. C'était le 12 décembre 1300.

Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, une lumière céleste enveloppa son corps comme une auréole, et il s'en échappa un parfum plus suave encore que d'habitude. Le lendemain, on le transporta à San-Geminiano, et on l'ensevelit, comme il l'avait demandé, dans l'église des religieux de Saint-Augustin. Le concours des fidèles à ses funérailles fut immense et plusieurs miracles arrivés pendant la cérémonie vinrent manifester immédiatement son crédit auprès de Dieu.

Le tombeau du bienheureux Barthole se voit encore aujourd'hui dans cette église où les fidèles continuent à prier celui qu'on a surnommé « le Job de la Toscane ». En 1498, Alexandre VI confirma le culte qui était rendu à ce saint prêtre tertiaire; sa fête se célèbre solennellement tous les ans, le 13 décembre, à San-Geminiano; il est honoré comme patron secondaire de la ville.

LE BIENHEUREUX VIVALDO

Le 11 février de l'année 1908, un décret de la Sacrée Congrégation des Rites reconnaissait et confirmait le culte immémorial rendu à ce serviteur de Dieu.

Ce décret, signé par le cardinal Cretoni, préfet de ladite Congrégation, expose en quelques lignes la vie de Vivaldo, que l'on appelle aussi Ubaldo, et les honneurs rendus à sa mémoire. Il ne voulut pas se séparer de son maître quand la main de Dieu se fut appesantie sur lui; au contraire, pendant les vingt années que dura l'épreuve, Vivaldo prodigua à Barthole les soins les plus dévoués : c'était le fils spirituel rendant à son père en Dieu

les services les plus humbles, en reconnaissance des grâces qu'il avait reçues par son entremise. Mais, quand l'heure de la récompense fut venue pour le bienheureux Barthole, Vivaldo n'eut garde d'oublier aussitôt ses leçons et ses exemples. Afin de les méditer plus à son aise et aussi pour les reproduire de son mieux, il se retira dans un bois appelé « Forêt-Ronde », non loin de Montaione, à environ huit milles de San-Geminiano. Quelle fut au juste sa vie dans cette solitude, dit le décret de la Sacrée Congrégation? Dieu seul pourrait l'expliquer, car les historiens sont presque muets à son sujet. On sait pourtant qu'il n'avait pour nourriture que des herbes, des racines de la forêt, avec quelques fruits; on sait qu'il avait choisi pour sa demeure une cavité creusée par les ans dans un châtaignier. Cette cellule improvisée le protégeait un peu contre les intempéries des saisons, en même temps qu'il pouvait y prendre quelques instants de repos. Mais quel repos dans une habitation si peu commode? Il ne pouvait s'y tenir qu'à genoux, et ce fut dans cette position qu'on le trouva quand son âme fut retournée à Dieu.

Mais on ne découvrit pas ce trésor, continue le décret, sans une intervention spéciale de la Providence : le Seigneur lui-même voulut mettre sur le chandelier cette lumière restée jusque-là sous le boisseau. Un jour, en effet, les cloches de Montaione se mettent à sonner, sans qu'on puisse donner de la chose aucune explication naturelle. Les habitants du pays sont saisis d'étonnement, presque de crainte; ceux des villages voisins accourent et partagent leur surprise. Tous se demandent, mais en vain, quelle pouvait être la cause de cet événement, quand arrive un chasseur qui commence à raconter, non sans émotion, ce qui lui est arrivé. Comme par hasard, en parcourant la forêt, son chien l'a conduit auprès d'un châtaignier dans le tronc duquel il a vu un homme, un ermite, les reins ceints d'une corde. Il est à genoux, ses mains sont jointes, ses yeux regardent le ciel; on dirait qu'il est en prière, mais il a cessé de vivre. A peine ce récit terminé, les cloches s'arrêtent : on comprend qu'elles ne se sont mises en branle que pour annoncer l'événement dont vient de parler le chasseur. Sous sa conduite, la foule se rend à la forêt. On reconnaît le bienheureux Vivaldo, et, aussitôt, au chant des psaumes et des hymnes sacrées, on transporte ses restes précieux dans l'église de Montaione et on leur donne sous le maître-autel la sépulture la plus honorable.

Mais la dévotion du peuple n'était pas satisfaite. Chacun voulut avoir plus près de lui un souvenir du serviteur de Dieu, qui lui assurerait en quelque sorte la protection du ciel. Le châtaignier dans lequel le bienheureux avait vécu fut mis en pièces; on en garda les morceaux comme un précieux trésor.

Sur le lieu qu'avait occupé l'arbre séculaire, on éleva une petite chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu et de Vivaldo; autour du sanctuaire, de pieux ermites, tertiaires de saint François eux aussi, fixèrent leur tente et s'appliquèrent à marcher sur les traces du Bienheureux. Ce n'était pas assez. Pendant que plusieurs évêques autorisaient successivement le culte qui lui était rendu, l'autorité civile elle-même intervenait en décrétant que le jour de la fête de saint Vivaldo, le 1er mai, serait un jour de réjouissance générale. Enfin, deux siècles environ après la mort de notre Bienheureux, les Franciscains de la province de Toscane établirent un couvent au lieu même qu'il avait sanctifié par sa vie de pénitence et d'oraison.

EFFICACITÉ DE SA PROTECTION

Dieu lui-même autorisait la confiance que le peuple avait dans le Bienheureux par des prodiges.

Un jour, un certain Jean de Fulgineo, citoyen de Pise, mais habitant le bourg de Cigoli, fut attaqué par des ennemis qui le blessèrent mortellement. Un coup porté à la tête était plus grave que les autres, car le cerveau était atteint; aussi, bientôt les médecins se reconnurent impuissants à sauver le malheureux; ils pensaient même qu'il ne passerait pas la nuit; il avait déjà, du reste, perdu connaissance. Ce que voyant, sa femme, Mona Tomasa, se jette à genoux au pied du lit du moribond. Sa désolation était extrême, et, puisque les hommes ne pouvaient plus rien, elle se tournait avec plus de confiance vers le ciel : « Seigneur, disait-elle, dans sa simplicité, vous le savez, j'ai eu trois maris. Le premier, mon frère l'a cruellement mis à mort; le deuxième a expiré dans les fers, et voilà que celui-ci va encore mourir misérablement. » Ce disant, elle éclate en sanglots, mais, au milieu de ses larmes, elle prie de tout son cœur saint François et saint Vivaldo d'obtenir de Dieu la vie de son mari.

Cette prière terminée, elle s'assoupit, toujours à genoux au pied du lit. Et voilà qu'il lui semble voir saint François avec les stigmates et saint Vivaldo vêtu en tertiaire : tous deux s'agenouillent devant Notre-Seigneur Jésus-Christ qui était assis sur un trône resplendissant et entouré d'une multitude d'anges; ils demandent au divin Maître de rendre la santé à Jean. Leur prière est vite exaucée. Alors saint Vivaldo se lève, paraît s'approcher d'elle, comme pour la réveiller : « Bannissez toute inquiétude, lui dit-il, nous avons obtenu la vie de votre mari. »

Mona Tomasa revient à elle, juste pour entendre la voix de son mari : « Il me semble que je suis guéri, disait-il, je ne sens plus aucune douleur. » Le lendemain, de grand matin, les hommes de l'art reviennent. Quelle n'est pas leur surprise lorsqu'ils trouvent en pleine voie de guérison celui dont ils avaient prédit la mort comme imminente?

Ce miracle arriva en 1515, dit l'ancien biographe. Il écrivait lui-même, peu après l'événement, en 1535, et il ajoutait : « Chaque jour, ce Saint accorde ainsi à ceux qui l'invoquent avec dévotion, beaucoup de grâces et de bienfaits pour la plus grande gloire de Dieu et de son petit pauvre, François. *Amen.* »

SOURCES CONSULTÉES

WADDING, *Annales Minorum*, t. II. — *Acta Sanctorum*, t. XIV. — HUEBER, *Menologium franciscanum*, etc.

SAINT NICAISE

ARCHEVÊQUE DE REIMS, MARTYR

Fête le 14 décembre.

Les corps des saints martyrs, abandonnés par les hommes, furent gardés par les anges, qui firent entendre de douces mélodies.

SAINT NICAISE, MODÈLE ACCOMPLI DES ÉVÊQUES ET DES PASTEURS DES AMES

Saint Nicaise, archevêque de Reims, au v^e^ siècle, fut par excellence ce flambeau ardent placé sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui habitent la maison du Seigneur. Sa prudence consommée, son érudition, sa vertu, relevées encore par une admirable humilité, le firent choisir pour pasteur des âmes, et le rendirent digne de monter sur le siège archiépiscopal de Reims. Il s'efforça de faire régner la^4^ justice et la paix. Ses prédications étaien pleines de force et d'onction. Ses exemples furent pour tous un vivant enseignement. Il était le modèle de tous : sa justice apprenait à rendre à chacun ce qui lui est dû, et à ne faire tort à personne ; sa modération prêchait l'humilité, la sobriété, la tempérance et le mépris des voluptés et des plaisirs sensuels. Sa charité, qui ne connut jamais de bornes, embrasait les âmes du feu de l'amour divin, et les excitait à secourir le prochain dans sa misère. « La gloire d'un pasteur, répétait-il souvent, n'est pas de se couvrir des dépouilles de ses ouailles, mais de se dépouiller lui-même pour les revêtir. » Cette maxime fut toujours sa règle de conduite pendant son laborieux épiscopat. Les pauvres étaient ses enfants privilégiés : il se plaisait en leur compagnie, à l'exemple du divin Maître ; et il n'était pas rare de le voir traverser les rues de sa ville épiscopale, pour porter à quelque indigent le pain qui soutient le corps, et la parole qui vivifie l'âme. Pendant de longues années, la cité de Reims a conservé le souvenir de ses largesses, et aujourd'hui encore, elle aime à se les rappeler. Enfin, la tendre dévotion de Nicaise exerçait sur tous ses diocésains un attrait puissant. On les voyait en

nombre considérable fréquenter les églises, s'approcher des sacrements, et prendre régulièrement part aux exercices de la piété chrétienne. D'ailleurs une des occupations chères au saint évêque, était l'ornementation et l'embellissement des sanctuaires, dont il augmenta beaucoup le nombre. L'un des plus magnifiques monuments de sa piété, fut la basilique de Notre-Dame, que Nicaise fit bâtir grâce surtout aux larges aumônes des fidèles.

Tel était saint Nicaise, le glorieux archevêque de Reims, que nous allons voir maintenant aux prises avec les Vandales.

SIÈGE DE REIMS — OBSTINATION ET CHATIMENT

Malgré l'éminente sainteté de son premier pasteur, aux prières duquel elle avait déjà dû d'être préservée de la peste, la ville de Reims ne s'en laissa pas moins aller peu à peu à une déplorable corruption. Les crimes s'y multipliaient de jour en jour, et la voix de Nicaise qui flagellait publiquement le vice, n'était plus écoutée. Dieu résolut de châtier sévèrement la cité rebelle afin que la punition pût lui ouvrir les yeux et servir d'exemple à la postérité. Il appela sur elle le glaive des Vandales. Les coups qu'il porta furent terribles. Toutefois, avant de frapper, le Seigneur voulut une fois encore user de miséricorde. Il députa du haut du ciel un ange qui vint annoncer au saint évêque Nicaise le jugement porté contre la cité de Reims coupable de tant de crimes. Le pasteur ne put contenir sa douleur, et sans aucun retard il assembla son peuple. « Pleurez, lui dit-il, gémissez sous la cendre, troupeau infortuné, car le Seigneur a compté le nombre de vos iniquités, et la multitude de vos crimes est montée jusqu'à lui. Vous avez imité dans leurs péchés, les anciens Ninivites, sachez aussi les imiter dans leur pénitence, et, à leur exemple, détournez de dessus votre tête les fléaux du ciel par un retour sincère à Dieu. Que si vous persévérez dans votre vie scandaleuse, je ne puis vous dire quels effroyables châtiments vont s'appesantir sur vous. » Mais ces salutaires avertissements furent inutiles, et sans doute parce que leurs péchés étaient arrivés à leur comble, ces mauvais chrétiens ne firent aucun cas des prédictions de leur évêque. L'apparition soudaine des Vandales se chargea bientôt de les justifier. En effet, l'an 407, sous l'empire d'Arcadius et d'Honorius, fils incapables du grand Théodose, cette peuplade barbare, jointe aux légions des Alains, quitta les froides forêts d'Allemagne, franchit le Rhin et fit irruption dans les Gaules. Après avoir mis tout à feu et à sang sur leur passage, ils se jetèrent sur la Champagne et mirent le siège devant Reims qui en était la capitale.

DERNIERS AVIS — PRISE DE REIMS — NOMBREUX MARTYRS

Pendant plusieurs jours les habitants de Reims soutinrent vaillamment le choc des assiégeants. Mais leur nombre diminuait d'heure en heure, et celui des ennemis se grossissait sans cesse à cause des nombreux prisonniers qu'ils traînaient après eux. Le peuple entrevit donc le moment de la défaite comme très prochain. Dans cette extrémité, tous ces cœurs obstinés, cédant soudainement à l'inspiration de la grâce, firent appel à leur évêque, le conjurant au nom du ciel de les arracher au péril. Mais celui-ci, sachant que l'arrêt du Souverain Juge était irrévocable, leur dit: « Vous n'ignorez pas, mes chers enfants, que ce sont nos crimes qui nous ont valu ce terrible fléau : Dieu est juste et il frappe justement les coupables. Sachons donc maintenant tourner à notre profit ces châtiments que nos crimes nous ont attirés. Si nous les supportons avec patience et résignation ils seront pour nous des remèdes, et nous feront rentrer en grâce auprès du divin maître irrité. Courage donc et pas de défaillance! Pour nous, mourir est un gain, car, si nous le voulons, notre dernier soupir montera vers le ciel comme un sacrifice d'agréable odeur devant Jésus-Christ notre Roi, à qui soit honneur et gloire pendant l'éternité. »

Il n'avait pas achevé qu'un héraut vint l'avertir en toute hâte que l'ennemi avait forcé les portes et se répandait dans la ville qu'il livrait au pillage et à l'incendie. Cette nouvelle ne troubla pas le Saint, qui, se jetant à genoux sur le seuil de l'église, attendit les barbares en priant. Bientôt on vit paraître leurs hordes indisciplinées. Nicaise s'avança au devant d'elles, et d'un geste de la main leur imposa silence : « Plût à Dieu, leur dit-il, généreux soldats, que vous fussiez enrôlés sous les enseignes du Christ : vous ne tremperiez pas ainsi vos mains dans le sang de ses enfants, et vous ne profaneriez pas, comme vous le faites, ses temples et ses autels. Avez-vous donc oublié la sublime devise des guerriers d'autrefois ? *Pardon aux humbles, guerre aux superbes* ? Or, voici prosternée devant vous l'humble famille du Christ qui demande à Dieu grâce pour ses fautes. Imitez-la, valeureux combattants, et pleurez vous aussi sur vos crimes, si vous ne voulez ressentir les coups de son implacable justice. Mais si vous persévérez à vouloir égorger ces tendres brebis que le ciel m'a confiées, sachez que je réclame l'honneur d'être votre première victime. »

A ces mots un barbare se précipite sur lui et d'un coup de hache fait rouler sa tête sur les degrés du temple. Ses compagnons eurent le même sort.

Sainte Eutropie, sœur de Nicaise, se vit d'abord épargnée à cause de sa beauté, dont un Vandale fut épris. Mais prévoyant qu'on ne la réservait que pour un outrage pire que la mort, la courageuse chrétienne, qui préférait mourir plutôt que d'offenser Dieu, se précipite vers le meurtrier de son frère, et le frappe rudement au visage. D'un coup de son épée, le barbare l'étend morte à ses pieds. — Ainsi l'héroïque saint Ignace d'Antioche, allant au martyre, disait : « Si les lions hésitent à me dévorer, je les exciterai moi-même pour qu'ils se hâtent de déchirer mon corps et d'envoyer mon âme à Jésus-Christ. »

Au même instant, un effroyable bruit se fit entendre dans la cathédrale : les Vandales effrayés prirent la fuite et ne revinrent plus. *Les corps des martyrs longtemps abandonnés des hommes, mais gardés par les anges qui chantaient mélodieusement à l'entour*, furent enfin recueillis et placés dans un même tombeau.

On invoque saint Nicaise contre la peste, parce qu'il en préserva par ses prières la ville de Reims. Cette cité a élevé une belle église en son honneur,

Quelques faibles parties de ses reliques sont actuellement encore conservées à Notre-Dame de Reims dans une châsse de bois doré. On voit également au milieu de la cathédrale, une dalle de marbre qui indique l'endroit où saint Nicaise fut décapité. On y conservait autrefois la pierre elle-même arrosée du sang de l'évêque martyr, mais elle a été enlevée au siècle dernier.

SAINT NICAISE DE ROUEN

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

Fête le 11 octobre.

ORIGINE DE SAINT NICAISE — ATHÈNES

Nicaise, le « *Victorieux* », car telle est la signification de son nom, naquit en Grèce, au premier siècle de l'ère chrétienne, alors que ce pays était fier de ses philosophes et de ses poètes, qui cependant l'avaient laissé dans les ténèbres de l'idolâtrie. Mais Dieu allait envoyer à la Grèce quelqu'un de plus sage qu'Aristote et Platon.

L'apôtre Paul, nous disent les *Actes*, venant pour la première fois prêcher l'Evangile dans la grande cité d'Athènes, sentait son cœur tressaillir au dedans de lui-même, au spectacle de ce peuple adonné tout entier au culte des idoles. Conduit à l'Aréopage, il fut interrogé sur sa nouvelle doctrine par les sages de la Grèce. On sait avec quelle véhémence et quelle clarté l'Apôtre des nations exposa la vérité catholique devant ces orgueilleux philosophes. Denys, l'un d'eux, se convertit avec Damaris, et plusieurs autres, dont l'auteur des *Actes* ne cite pas les noms. Or, suivant une tradition rapportée par des historiens très sérieux, au nombre de ces derniers il faudrait placer saint Nicaise, qui serait ainsi devenu le frère selon la grâce de son illustre compatriote, Denys l'Aréopagite.

Après un long séjour auprès de l'apôtre saint Paul, dont ils se firent les disciples zélés, les deux convertis travaillèrent eux-mêmes avec une grande ardeur à conquérir des âmes à Jésus-Christ. Saint Denys l'Aréopagite dirigeait l'église d'Athènes en qualité d'évêque quand ils apprirent que le grand apôtre, captif une seconde fois dans la ville de Rome, s'attendait d'un jour à l'autre à être mis à mort par Néron. Les deux amis s'embarquèrent pour aller embrasser une dernière fois leur maître. Mais ils arrivèrent trop tard : saint Paul avait déjà reçu la couronne du martyre. Saint Lin avait succédé à saint Pierre, et n'avait pas tardé à donner sa vie pour Jésus-Christ. Saint Clément fut alors élu pour gouverner l'Eglise. Le nouveau pape témoigna une grande amitié à saint Denys et à saint Nicaise ; au reste, il avait été, lui aussi, disciple de saint Paul.

L'APOTRE DE ROUEN

Une grande pensée préoccupait en ce moment saint Clément : c'était de continuer l'œuvre de la conversion des Gaules, vaillamment entreprise depuis quelques années par les premiers missionnaires envoyés par saint Pierre.

Dans ce dessein, il forma un nouveau groupe de missionnaires dont il confia la direction à saint Denys. Munis de la bénédiction du pontife et confiants en la force du Très-Haut, ces nouveaux conquérants se mirent en marche vers notre beau pays enseveli encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. On se figure volontiers quelque grand général romain assistant au départ de ces soldats du Christ, et se riant de leur naïveté. Mais, ce que les puissants du siècle n'ont pu faire avec leurs nombreuses armées, quelques apôtres n'ayant pour se défendre qu'une croix, l'ont fait au grand étonnement de tous.

Saint Nicaise, que le Pape avait sacré évêque, suivit Denys jusqu'à Paris, où il combattit quelque temps avec lui les erreurs du paganisme. Il partit de là pour la métropole de Rouen, confiée à son zèle par le pape Clément. Mais cette ville qui le vénère encore aujourd'hui comme son premier Pontife, ne devait pas le voir dans ses murs : le Bienheureux trouva dans le Vexin la mort glorieuse des martyrs.

LE DRAGON DE VAUX

Nicaise menait avec lui saint Quirin et saint Egobille dont on ne sait pas bien le pays ni l'origine, mais dont le zèle pour le salut des âmes n'a jamais été oublié. « Leurs premières stations, dit Mgr Guérin, furent à Conflans-Sainte-Honorine, à Andrésy et à Triel, où ils firent quelques conversions. Ils se rendirent ensuite au village de Vaux, non loin de Pontoise, qui depuis quelque temps était infecté d'un horrible dragon. » Les habitants de ces contrées, accourus à leur rencontre, leur firent le tableau des ravages causés par ce monstre, et les conjurèrent de les en délivrer. « Si vous nous promettez, leur dit Nicaise, de chasser de vos âmes le dragon infernal qui y fait chaque jour tant de ruines ; si vous nous promettez de renoncer à l'idolâtrie pour embrasser le culte du vrai Dieu ; de quitter votre vie corrompue pour entrer dans la voie de la pénitence, au nom de Notre-Seigneur qui règne au ciel, nous commanderons au monstre de cesser ses destructions, et il nous obéira. » Tous n'eurent qu'une voix pour dire qu'ils voulaient se convertir. Alors saint Quirin s'approcha du dragon qui, par respect, demeurait immobile à ses pieds, le lia, et l'amena devant le peuple avec l'étole de saint Nicaise. Puis, quand la foule l'eut bien examiné, le saint fit un signe et l'animal expira. A cette vue, bon nombre d'idolâtres se convertirent à la foi du Christ, et trois cent dix-huit d'entre eux reçurent le baptême. Le bruit de ce prodige s'étant répandu

dans les pays environnants, les conversions devinrent plus fréquentes et les habitants de Meulan, de Mantes et de Monceaux commencèrent à ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile. Une troupe de démons, cantonnés dans une caverne, faisaient des maux incroyables aux passants, ils furent chassés par nos apôtres.

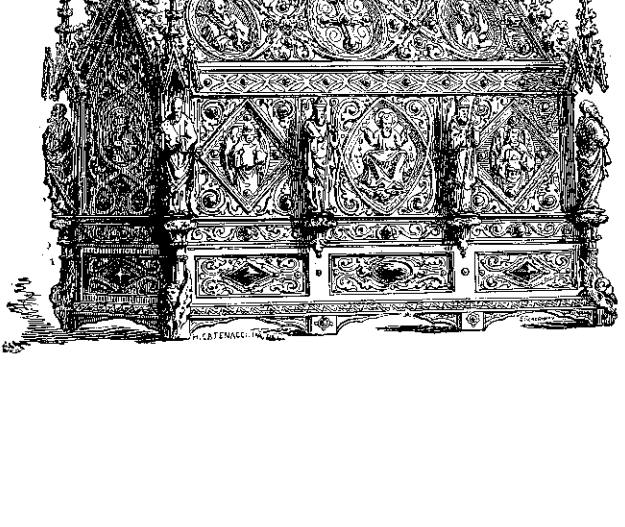
CONVERSIONS — L'AVEUGLE QUI VOIT

Cependant, Nicaise et ses compagnons n'étaient pas encore au terme de leur mission, ils résolurent donc de reprendre leur marche vers Rouen. Arrivés à la Roche-Guyon ils prêchèrent avec tant d'efficacité devant Pience, noble veuve de l'endroit, qu'ils la gagnèrent au christianisme. Son palais leur fut dès lors ouvert. Ils en profitèrent pour annoncer la bonne nouvelle à un prêtre des idoles nommé Clair, déjà fort âgé et qui avait perdu la vue. Nicaise le guérit, le catéchisa, et, lui ayant fait toucher du doigt son aveuglement spirituel plus déplorable encore que le corporel, il le baptisa avec plusieurs autres païens.

LE GOUVERNEUR FESCENNINUS

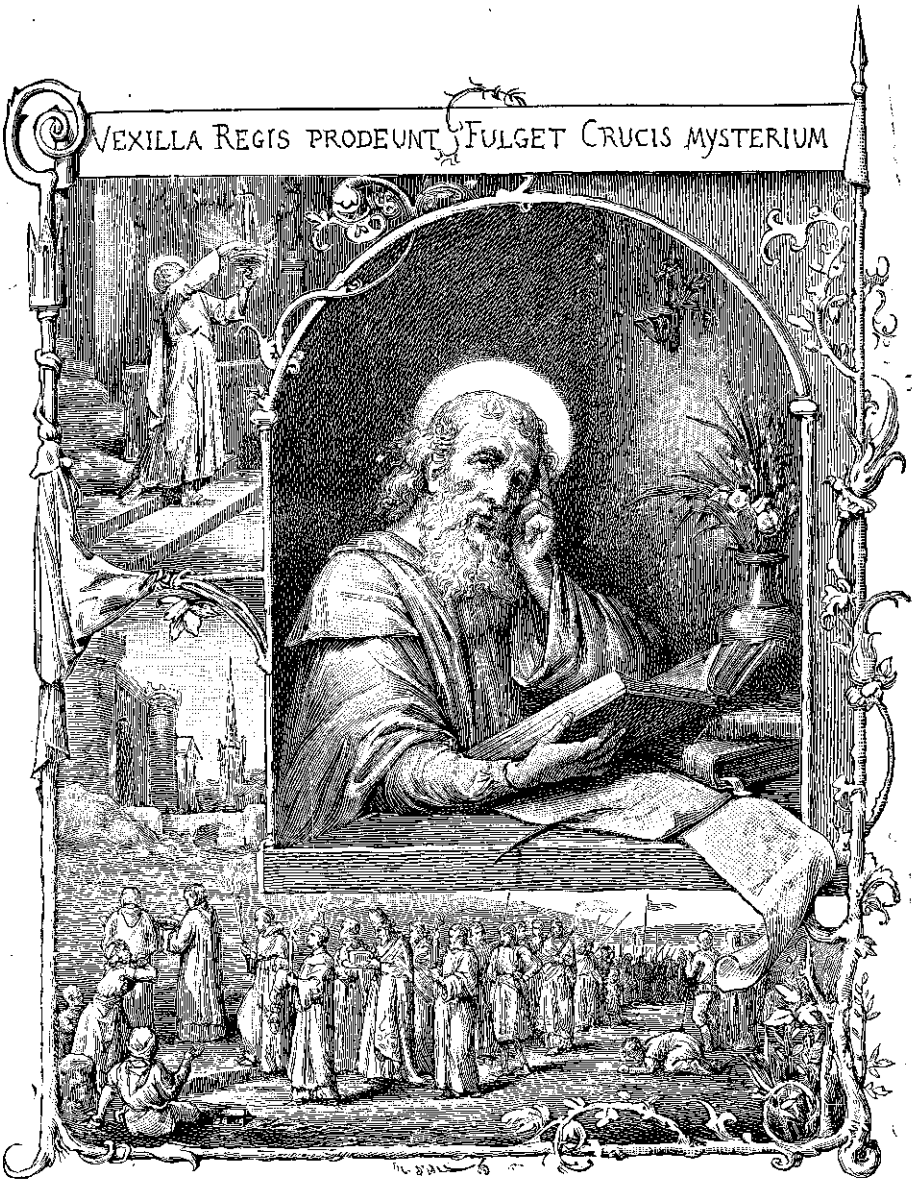
Mais le démon ne pouvait supporter plus longtemps de voir son empire ainsi attaqué. Il excita contre les deux missionnaires la haine des prêtres des faux dieux. Ceux-ci trouvèrent un complaisant exécuteur de leurs projets homicides dans le gouverneur Fescenninus qui venait de décapiter saint Denys et ses compagnons sur la colline Montmartre. Cet implacable persécuteur lança une bande d'archers à la poursuite de Nicaise, le fit charger de chaînes lui et ses disciples, et les fit comparaître devant son tribunal. « De quel droit, leur dit-il, prétendez-vous renverser la religion de Rome? Vous agissez en impies, en rebelles et en séditieux, et si vous ne vous hâtez de sacrifier à Mars et à Mercure vous payerez de votre tête votre audace, insensée.

— Sache, reprit Nicaise, que nous sommes pour jamais au Christ, et que nous voulons, si faire se peut, lui conquérir toute la terre. » Outré d'une si courageuse réponse, Fescenninus les fit tous fouetter, et décapiter. Ceci se passait à Ecos, entre la Roche-Guyon et les Andelys, près de la rivière d'Epte, au diocèse d'Evreux. Les saints corps furent abandonnés aux bêtes féroces; mais, la nuit suivante ils se levèrent d'eux-mêmes, et prenant chacun leur propre tête, ils traversèrent la rivière et vinrent se reposer dans une petite île nommée Gasny. La veuve Pience et le vieillard Clair leur rendirent alors les devoirs de la sépulture. Cette bonne action leur valut à tous deux la palme du martyre. Saint Ouent fit élever plus tard un riche prieuré à Gasny; les reliques qui y demeurèrent longtemps, furent transférées au X^e^ siècle à Meulan-sur-Seine par Robert, comte de cette ville. Elles y sont encore l'objet de la vénération des fidèles de ces contrées.



SAINT VENANCE FORTUNAT, ÉVÊQUE DE POITIERS

Fête le 14 décembre.



Le jeune Fortunat, menacé de perdre la vue, humecte ses yeux avec l'huile de la lampe de saint Martin et se trouve guéri. — Saint Fortunat compose le « Vexilla Regis ». — La relique de la Sainte Croix à Poitiers.

Venance Fortunat était né dans les premières années du VI^e^ siècle à Douplable, non loin de Trévise, dans la Lombardie. Sa famille y possédait d'importantes propriétés. Rien, dans les nombreux écrits du Saint, ne nous fait connaître ses parents.

Nous savons seulement qu'ils lui donnèrent au baptême les deux noms de Clémentianus Honorius. Il y ajouta plus tard lui-même ceux de Venance et de Fortunat, en souvenir de deux saints dont il avait résolu d'imiter les vertus.

Le Saint nous a décrit dans ses poésies le gracieux pays qui reçut son berceau, « ces riches plaines arrosées par mille canaux, ces vallées toujours fraîches sous l'ombre parfumée des arbres fruitiers qui la couvrent. »

Les guerres et les invasions barbares l'avaient dévasté au siècle précédent. Les Lombards païens devaient bientôt l'envahir. En attendant, l'Italie goûtait un moment de repos sous le sceptre de l'empereur Justinien.

Le jeune Clémentianus fut envoyé de bonne heure aux écoles d'Aquilée.

Le nouvel écolier portait sur son visage un air d'innocence et de sérénité qui le firent bientôt aimer de ses compagnons d'études. Sa piété, d'ailleurs, était sans égale.

Il avait choisi, dès lors, son modèle dans un jeune martyr d'Aquilée, Fortunatus, diacre de l'évêque Hermogore et qui avait souffert le martyre avec lui, sous le règne de Dioclétien. Comme témoignage de sa tendre vénération, il ajouta à son nom le nom de son nouveau patron.

L'évêque d'Aquilée aurait voulu attacher à son église un jeune homme d'aussi belle espérance, mais Fortunat ne se sentait pas encore appelé au service des autels. La poésie l'attirait : Aquilée et ses grammairiens ne lui suffisaient plus ; il partit pour Ravenne.

Malgré les troubles qui venaient de bouleverser le nord de l'Italie, Ravenne, dernier refuge des empereurs vaincus, avait encore conservé un reflet de l'antique gloire littéraire de la ville des Césars.

Le nouvel arrivé se livra avec passion à l'étude, et il se distingua bientôt au milieu de ses compagnons. Il apprit tour à tour la rhétorique, la dialectique, la jurisprudence, et ses succès furent plus nombreux sans doute que son humilité s'est plu à nous le dire.

Il manifesta, dès lors, un véritable génie poétique joint à une faculté étonnante et à un goût dominant pour les vers latins. Né poète, et poète chrétien, il sut toujours puiser ses inspirations au Calvaire plutôt qu'au Parnasse. Le souffle ne lui fit point défaut : il chanta Dieu et les saints, l'Eglise et ses amis.

LE MIRACLE DE LA LAMPE DE SAINT MARTIN

Son assiduité au travail faillit à ce moment réduire au sort d'Homère le poète naissant. Sa vue s'affaiblit tellement, qu'il craignit un moment de s'en voir totalement privé. Dans cette extrémité, il eut la pensée de s'adresser au patron de la France, saint Martin, que ses miracles avaient rendu célèbre dans toute l'Eglise.

« Dans la basilique des saints Jean et Paul, à Ravenne, nous raconte-t-il lui-même, existe une chapelle consacrée au glorieux évêque de Tours. Une peinture à fresque reproduit ses traits ; une lampe de cristal, remplie d'huile, brûle jour et nuit devant l'image sainte. Je m'y rendis. La douleur que j'éprouvais alors est indicible ; l'impression de la lumière produisit sur mes yeux malades celle d'un feu ardent. J'y appliquai une goutte d'huile bénite: et à l'instant, l'inflammation disparut, la douleur cessa et je comtemplai la lumière du jour. »

Le même miracle se renouvela quelque temps après pour un de ses amis, Félix, plus tard évêque de Trévise.

Fortunat avait alors environ trente ans, et commençait à jouir d'une certaine célébrité parmi ses compatriotes, à cause de sa science et surtout de son heureuse facilité dans les improvisations poétiques.

En reconnaissance de sa guérison, il conçut dès lors une grande dévotion envers saint Martin et résolut d'aller en pèlerinage à son tombeau, dans la ville de Tours, en France.

VOYAGE DE FORTUNAT EN GAULE

La basilique de Tours, élevée sur le sépulcre du grand thaumaturge des Gaules, était à cette époque un des lieux de pèlerinage les plus célèbres dans toute l'Eglise.

Le jeune littérateur se mit en route au printemps de l'année 566.

Le poète aimait la nature : il voyageait tantôt à pied, tantôt à cheval, selon la nécessité du voyage. Le bruit de sa renommée le précédait. Son voyage, à travers les Alpes et les provinces des bords du Rhin, fut une suite de triomphes poétiques.

Les évêques, les comtes, les chefs gaulois, francs ou étrangers, voulaient, à tout prix, entendre les chants de ce barde chrétien. Ils l'invitaient dans leurs palais ou dans leurs châteaux, et l'étranger payait cette généreuse hospitalité par des chants improvisés sur ses hôtes, sur la beauté de leur pays, sur les forêts, les églises, les saints et les patrons.

Les Francs ont de tout temps aimé les chants poétiques. Leurs anciens chefs se plaisaient à entendre dans leurs festins des poètes populaires qui chantaient leurs exploits et ceux de leurs aïeux. Fortunat leur apportait une poésie plus savante et plus rare : la vieille poésie classique des Romains, et ils en étaient d'autant plus flattés. C'était, d'ailleurs, rendre service à une société, naguère encore à demi barbare, en lui inspirant l'amour de la littérature, bien qu'elle fût alors en décadence.

C'est surtout à la cour d'Austrasie que le poète italien fut accueilli avec honneur.

Clotaire Ier, le dernier survivant des quatre fils de Clovis, voulut, à son tour, entendre le noble étranger : il le fit venir à sa cour et le reçut avec honneur.

Sainte Radegonde, épouse malheureuse de ce roi trop cruel, avait déjà quitté à cette époque la cour dissolue d'Austrasie. Elle n'y vit point Fortunat, mais le poète chanta un long épithalame aux noces de son beau-fils, Sigebert, avec Brunehaut, fille du roi d'Espagne.

A son avènement au trône, le jeune roi voulait retenir auprès de lui cet étranger d'un commerce si attachant, d'un caractère si doux et d'un esprit si plein de grâces. Mais Fortunat craignait la cour et ses séductions. Il demanda à continuer son pèlerinage jusqu'au tombeau de saint Martin.

Sigebert, pour lui témoigner son affection, voulut, du moins, le faire accompagner par un des officiers de sa maison, chargé de pourvoir en route à tous ses besoins.

Il le chargea en même temps d'une mission délicate, qui prouve à quel point le Saint avait inspiré d'estime à la cour.

Le fils de Clotaire avait toujours conservé pour sa belle-mère, sainte Radegonde, les sentiments les plus affectueux. Il souffrait de voir les mauvais traitements que lui infligeait son père, et, à peine monté sur le trône, il fit offrir ses services à la noble victime de Sainte-Croix ; la lettre qu'il lui écrivit respire la tendresse d'un fils et la grandeur d'un roi. Fortunat fut choisi pour porter l'heureux message.

Cette lettre lui servit d'introduction auprès de celle qui allait devenir pour le reste de sa vie son amie, sa sœur et sa mère, comme il l'appelle lui-même dans ses vers.

AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN

Fortunat arriva enfin à Tours au commencement de 568. Il accomplit son pèlerinage avec une ferveur pleine de consolation. Il goûta auprès du tombeau de saint Martin tant de charmes pieux, qu'il résolut, dès lors, de se fixer dans les environs pour y pouvoir revenir souvent.

L'évêque de Tours, saint Euphrone, l'avait reçu avec une tendresse paternelle, et il s'était formé entre eux des liens d'affection qui devaient durer jusqu'à leur mort.

I Italie, d'ailleurs, venait d'être envahie par les Lombards. Les derniers représentants de l'empire avaient dû la quitter et se réfugier sur les galères grecques pour retourner à Byzance. Fortunat ne voulut point reparaître au milieu des barbares.

Et puis, ne venait-il pas de lire, avec une émotion qui lui arrachait des larmes, l'histoire de ce jeune Venance, pèlerin de saint Martin, au siècle précédent, et qui, venu à Tours pour implorer la bénédiction du Saint sur son mariage, avait renoncé au monde pour se fixer près du tombeau du Saint? Dans l'élan de son amour, il résolut de l'imiter, et s'appela dès lors Venance en signe d'union avec lui.

UNE RENCONTRE VOULUE DE DIEU

Cependant, avant de se retirer dans la solitude, Fortunat voulut s'acquitter du message que lui avait confié Sigebert.

Le monastère de Sainte-Croix, que Radegonde avait établi à Poitiers, depuis déjà dix ans, attirait, d'ailleurs, à cette époque, l'attention du monde entier. Les jeunes filles des seigneurs accouraient nombreuses autour de cette reine de France, dont la vertu et le savoir, le charme de l'esprit et la délicatesse du cœur avaient déjà brillé dans l'exil et sur le trône. Sous sa direction, le monastère devint bientôt un cénacle de vertus et une école de sainteté pour l'Occident tout entier. On y suivait la Règle de saint Césaire, qui n'est autre que la Règle de saint Augustin, complétée par le saint évêque d'Arles.

Fortunat visita la pieuse exilée dans son cloître; il l'entendit et fut frappé des grâces de son esprit et des qualités de son cœur.

Radegonde, de son côté, découvrit dans le poète cette alliance rare d'une piété éclairée et d'un commerce agréable qui lui plaisaient si fort. Une plus douce sympathie unit dès lors ces deux âmes, que le ciel destinait à ne plus être séparées que par la mort.

Le voyageur, une fois sa mission remplie, songea à retourner à Tours pour s'y fixer comme il l'avait promis.

Mais Radegonde, obligée par sa position et l'organisation de son monastère, de se trouver sans cesse en rapport avec la cour, les évêques et les grands du royaume, cherchait depuis longtemps un homme qui pût la représenter dans cette administration difficile. Elle crut avoir trouvé en Fortunat l'ensemble des qualités que nécessitait une pareille mission. Elle lui demanda de rester.

De son côté, l'évêque de Poitiers, Paxentius, avait remarqué le noble étranger. Il souhaitait vivement d'attacher à son Eglise un homme aussi remarquable par ses vertus et ses talents. Il joignit donc ses instances à celles de la pieuse reine, et Fortunat, captivé et vaincu, se décida à demeurer à Poitiers.

En Italie, Fortunat avait surtout étudié les lettres et la jurisprudence, il se mit dès lors avec un zèle actif à la méditation de la Sainte Ecriture et des Pères et à l'étude de la théologie.

Admis dans l'Ordre sacré de la cléricature, il ne tarda pas à gravir tous les degrés de la hiérarchie de l'Eglise. Ordonné clerc, puis prêtre, il devint à la fois l'intendant et l'aumônier de Sainte-Croix. Cette double charge devait faire briller davantage encore les vertus rares que sainte Radegonde avait découvertes en lui.

Deux saintes se trouvaient à la tête du monastère : sainte Radegonde, qui en était l'âme, et la jeune abbesse sainte Agnès, que Radegonde avait placée à la tête de ses sœurs. Saint Fortunat travailla avec elles à diriger dans les voies pénibles de la sanctification ces âmes altérées de sacrifice, qui avaient renoncé à la gloire, à la fortune, à la famille, pour venir apprendre, dans un cloître, à renoncer chaque jour à elles-mêmes, pour grandir dans l'amour de Jésus-Christ.

LE POÈTE — LES CORRESPONDANCES DE FORTUNAT

Ce travail de direction et les soins des affaires temporelles absorbaient une grande partie de son temps; néanmoins, il en trouvait encore pour composer des ouvrages en vers et en prose. Il nous a laissé, avec la vie de saint Hilaire et de saint Martin, des poèmes divers sur Jésus-Christ, la Sainte Vierge, l'Eglise, les Saints et la Croix.

Il entretenait, d'ailleurs, une vaste correspondance sur des sujets de religion et de piété avec toutes les célébrités de son époque : saint Grégoire de Tours, saint Germain de Paris, saint Avite de Clermont. Les réponses des saints sont pleines d'éloge pour « le vénérable prêtre de l'église de Poitiers », comme elles l'appellent. C'est que Fortunat ne mettait pas seulement dans ses écrits l'éclat de sa science, il savait y joindre l'onction du cœur et le parfum de la piété.

Ses œuvres renferment un grand nombre de pièces et de billets adressés à sainte Radegonde, qu'il appelle sa mère, à sainte Agnès, qu'il appelle sa sœur. Tantôt il les remercie des fleurs qu'elles lui envoient, des fruits qu'elles lui font parvenir à l'occasion d'une fête; tantôt il leur annonce son départ ou leur fait savoir son arrivée, mais toujours, dans ses improvisations, une pensée pieuse se joint aux paroles aimables et distinguées. S'il leur parle des fleurs, il leur recommande de cultiver surtout les fleurs qui ne se fanent point au ciel. S'il s'agit de fruits, il leur rappelle que Dieu attend aussi ceux de leurs bonnes œuvres.

Le prêtre de Poitiers se fit ainsi un nom, dans cette littérature latine qui allait s'éteindre, et un nom qui n'est pas sans éclat et sans gloire, malgré les défauts inhérents à cette époque de décadence littéraire. Pour s'en convaincre, il suffit de lire cette hymne pleine de grâce et de piété, que l'Eglise chante aux fêtes de la Passion et de la Croix : *Vexilla regis prodeunt !*

Voici à quelle occasion elle fut composée.

UNE RELIQUE DE LA VRAIE CROIX

Sainte Radegonde, dans sa piété pour notre divin Rédempteur, souhaitait vivement posséder un fragment du bois vénérable de la vraie Croix. Mais c'était une ambition des plus difficiles à réaliser à cette époque. La vraie Croix, jadis

découverte par sainte Hélène, sous un amas de décombres au Calvaire, était conservée avec un soin jaloux dans une église de Jérusalem. C'était la relique la plus vénérée de la ville. Sainte Hélène s'était contentée d'en couper un fragment qui fut divisé en deux parts, une pour la ville de Rome (qui la conserve encore dans l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem), l'autre pour la nouvelle capitale de l'empire, Constantinople.

Rome n'avait pas coutume alors de diviser les reliques pour en distribuer des morceaux; Radegonde résolut de s'adresser à Constantinople par voie diplomatique. Fortunat fut envoyé à la cour d'Austrasie, pour intéresser à cette affaire Sigebert et Brunehaut. Le messager réussit pleinement, et les ambassadeurs de Radegonde, munis des lettres du roi d'Austrasie, partirent pour Constantinople.

Justin II et l'impératrice Sophie y régnaient alors. Ils avaient intérêt à se ménager l'amitié des Francs, dont l'appui pouvait être précieux contre les Lombards, envahisseurs de leurs provinces italiennes. Ils accordèrent aux envoyés de Radegonde, avec un morceau de la vraie Croix, de riches présents, des reliques de plusieurs saints honorés en Orient, et un évangéliaire couvert d'or et de pierreries. Ceci se passait en l'année 569.

Quand la nouvelle de la prochaine arrivée du précieux trésor se fut répandue dans les Gaules, un grand ébranlement eut lieu au sein des populations. Radegonde prépara tout pour la solennité. Sigebert et Brunehaut envoyèrent des ordres spéciaux. Un immense cortège de nobles, de clercs, de religieux portant des cierges allumés et des vases remplis de parfums allèrent au-devant de la sainte relique, qui fut introduite solennellement à Poitiers. Pendant le trajet, on chantait ces vers de Fortunat : « Il s'avance l'étendard du grand Roi (1). La croix rayonne sur notre terre. A ce gibet fut attachée la chair de Celui qui créa toute chair. Arbre d'honneur et de lumière, empourpré du sang divin, élu pour porter le fruit de vie et toucher ses membres augustes; balance céleste, heureux les bras qui ont pesé la rançon de l'univers..... »

Sur le passage du bois sacré, des aveugles, des sourds, des boiteux furent guéris ; leurs acclamations reconnaissantes se mêlaient aux chants liturgiques. Les larmes coulaient des yeux des assistants. En l'absence de l'évêque de Poitiers, Marovéus, ce fut Euphrone, évêque de Tours, qui déposa la sainte relique dans l'église du monastère de sainte Radegonde. On l'appela dès lors le monastère de Sainte-Croix. Relevé de ses ruines, après la Révolution, il subsiste encore, et les Bénédictines y conservent avec amour la sainte relique.

SÉPARATIONS ET DOULEURS

Le saint prêtre Fortunat passa de longues années, douces et paisibles, près de ce monastère, dont il assurait le bien spirituel et temporel. Puis vinrent les épreuves et les tristesses inhérentes aux choses d'ici-bas.

Il vit mourir en 587 sainte Radegonde, qui avait été véritablement une mère pour lui.

Quelque temps après, l'angélique sainte Agnès mourait à son tour, puis sainte Disciole, l'émule de leurs vertus, l'héritière de leurs charges.

(1) *Vexilla regis prodeunt*, etc.

Il vit alors le trouble et le scandale introduits dans le cloître, par l'ambition de deux princesses Chrodielde et Basine, filles des rois de France Caribert et Chilpéric. Il les vit avec douleur appeler à leur aide, les soldats de leurs pères, pour se faire installer dans la chaire abbatiale, comme si le monastère était un château royal, où l'on gouverne par le seul droit de la naissance.

Mais, après un moment d'orage, le calme reparut : les deux religieuses jugées par les évêques, furent condamnées à une sévère pénitence. Basine s'y soumit et Chrodielde quitta le monastère.

Fortunat vit de nouveau, pendant quelques années, des âmes saintes, éprises d'amour de Dieu, fuir les plaisirs du monde et venir abriter leur innocence à l'ombre de Sainte-Croix. Il continua à remplir auprès d'elles les fonctions obscures mais fécondes qu'il avait exercées auprès de sainte Radegonde, de sainte Agnès et de leurs sœurs.

SAINT FORTUNAT, ÉVÊQUE DE POITIERS

Trois évêques s'étaient succédé sur le siège de Poitiers depuis l'arrivée du noble étranger dans le Poitou.

Au vénérable Pascentius, qui l'avait ordonné prêtre, avait succédé Marovée : celui-ci ne s'était pas toujours montré favorable à la sainte entreprise de Radegonde. Marovée fut à son tour remplacé par Platon.

L'humble prêtre n'a pour ses supérieurs, dans tous ses écrits, que des éloges ; il montre partout une soumission vraiment filiale.

Fortunat avait soixante-neuf ans en 599, quand Platon mourut. Depuis plus d'un quart de siècle, il avait vécu calme et ignoré dans l'exercice des bonnes œuvres, tout entier à son œuvre de Sainte-Croix. Ses vertus, son savoir et ses souffrances mêmes, le désignaient au clergé et au peuple comme le digne successeur de Platon.

D'une voix unanime, il fut acclamé évêque. Hélas ! il ne devait point porter longtemps cette couronne épiscopale, symbole d'autorité et de doctrine.

Sa houlette pastorale pouvait paraître pesante entre les mains d'un vieillard septuagénaire; mais Fortunat sut retrouver toute la force et l'ardeur de ses jeunes années.

Il composa alors pour son peuple les gracieuses homélies sur le *Pater* et le *Credo*. Ces travaux nous montrent comment cette belle âme, qui avait tant de fois exprimé dans des pièces légères, de gracieuses et touchantes idées, savait au besoin traduire, dans un noble et poétique langage, les grandes pensées de la foi et de la morale chrétienne dans l'enseignement de la chaire. L'explication de la dernière demande de l'oraison dominicale est demeurée inachevée. La mort vint interrompre le cours de ses instructions.

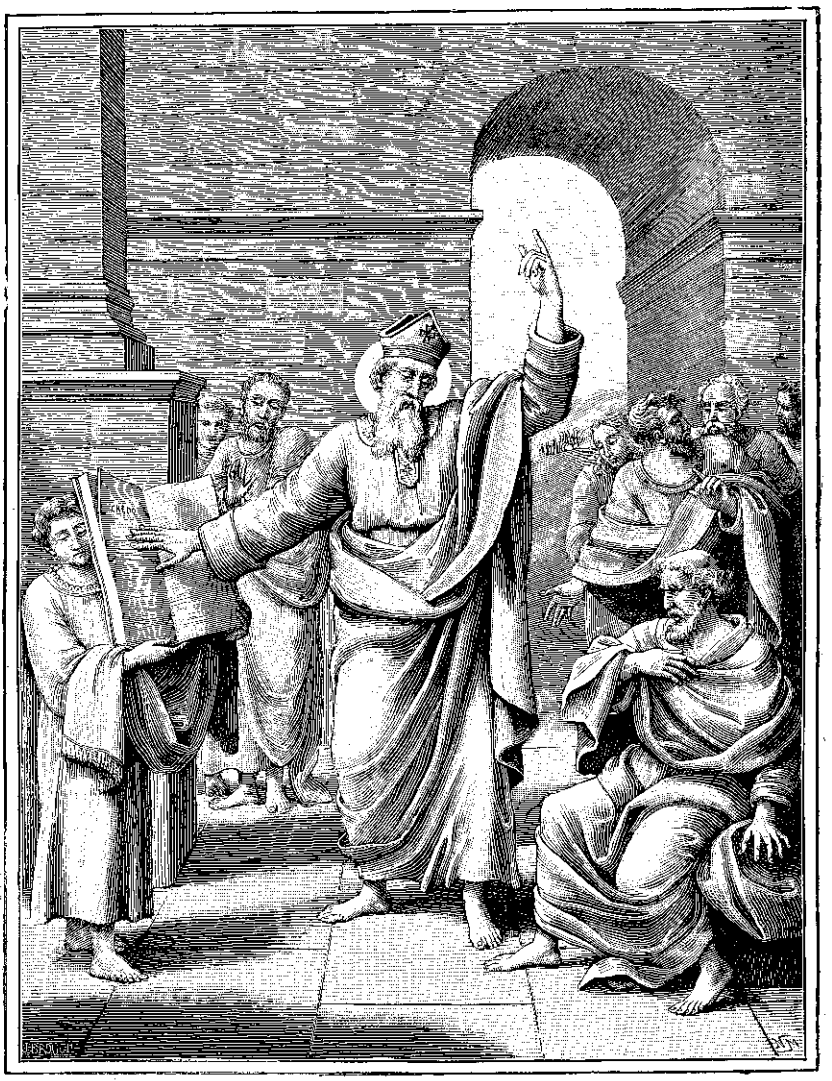
Un an à peine après sa consécration, le Saint se vit saisi par la maladie qui devait le mener au tombeau.

Il mourut en l'an 600, probablement le 14 décembre, jour où l'on célébra, de tout temps, sa fête dans l'église de Poitiers. Sa dernière pensée fut un salut pour cette croix qu'il avait si bien chantée dans ses vers pleins d'harmonie et de piété : « *O Crux ave, spes unica!* Salut, ô Croix, mon unique espérance ! »

SAINT SPIRIDION

ÉVÊQUE DE TRIMYTHONTE

Fête le 14 décembre.



Saint Spiridion soutient la divinité de Jésus-Christ et confond les partisans d'Arius.

TRIOMPHE DE LA CROIX

En face des rivages de la Syrie, l'île de Chypre apparaît assise au milieu de la Méditerranée comme un immense vaisseau ancré loin de la côte. Cette terre, autrefois le séjour de la volupté, était devenue, depuis que saint Paul y avait planté la croix et que saint Barnabé l'avait arrosée de son sang, la demeure des saints.

C'est là que naquit, en 270, saint Spiridion. Une auréole de sainteté éclaire ce berceau. Les premières occupations de l'enfant consistèrent à garder les troupeaux de son père. Ce fut là que Dieu devait venir un jour le prendre comme autrefois David pour l'établir prince de son peuple.

Le jeune pâtre commença dès lors à opérer des miracles.

Des voleurs s'étaient introduits durant la nuit dans sa bergerie ; ils s'y trouvèrent miraculeusement attachés, les mains derrière le dos, et de telle sorte immobilisés, qu'ils ne purent

changer de place. Spiridion y vint de bon matin et les voyant en cet état, il leur demanda ce qu'ils étaient venus faire; les voleurs avouèrent leurs mauvais desseins. Le Saint les en reprit avec douceur et les détacha. « Je ne veux pas laisser sans récompense, ajouta-t-il, la peine que vous avez prise en veillant toute la nuit sur mon troupeau, » et il leur donna à chacun un petit agneau.

UNE FAMILLE CHRÉTIENNE

Le caractère paisible du jeune berger le portait vers la solitude. Il eût voulu y passer sa vie entière. Néanmoins, pour obéir aux désirs de ses parents, il consentit à se marier. Sa jeune femme, pauvre comme lui, et comme lui vertueuse et simple, apporta la joie et la sérénité dans la maison. Plus heureux sous leur toit de chaume que beaucoup de rois dans leurs palais, les deux époux ne connurent d'autres joies que celles d'une union sans nuages et sans troubles.

La joie s'accrut encore quand Dieu leur envoya un berceau. En souvenir de leur union, ils donnèrent, au baptême, à leur petite fille le nom symbolique d'Irène « la paix. »

Spiridion continuait à semer des miracles partout; bientôt, de l'île entière, on accourut à la cabane du pauvre berger. Ce concours de peuple l'effraya. De concert avec sa femme, il forma un projet qui paraîtrait insensé s'il n'était inspiré du ciel; il résolut de se retirer dans un monastère; sa femme, elle aussi, offrit à Dieu le sacrifice de son bonheur domestique, elle entra avec sa fille dans un couvent de religieuses.

Spiridion quitta l'île de Chypre, et vint aborder au pied du Mont Carmel, sur les côtes de Palestine.

LES FLEURS DU CARMEL

Sur cette montagne, visitée autrefois par la Sainte Vierge, s'élevait alors un sanctuaire autour duquel les disciples d'Elie et de Jean-Baptiste s'étaient rassemblés en petit nombre. Spiridion demanda à être reçu au milieu d'eux. Le supérieur, éclairé de Dieu, s'empressa d'accueillir cet envoyé du ciel, destiné à embaumer de tant de vertus l'Ordre prophétique dans lequel il entrait.

Pendant les huit années qu'il passa sur cette sainte montagne, il se rendit, déclare son historien, « terrible au démon, admirable aux anges, et inimitable aux hommes. »

Dieu, qui le destinait au gouvernement de son peuple, le préparait ainsi à sa mission par la forte discipline du cloître, car il faut s'être bien sanctifié soi-même pour travailler avec fruit au salut des autres. On vit arriver un jour au Carmel une députation d'habitants de Trimythonte, qui vinrent l'arracher à sa solitude. L'évêque était mort, et les yeux des fidèles s'étaient tournés vers la montagne où l'un des enfants de cette Eglise s'était retiré.

Le Saint ne quitta sa solitude qu'en versant des larmes. Après un dernier adieu à ses frères, il traversa de nouveau la mer et revint en Chypre, pasteur de peuples au lieu même où il avait été gardien de brebis : ce sont là des changements étonnants que Dieu opère souvent dans son Eglise. Seule, cette société pratique la véritable égalité. Au reste, c'est Dieu qui gouverne par la personne de ses ministres.

Saint Spiridion ne voulut, en devenant évêque, rien changer à ses usages monastiques, et il continua de porter, sous le pallium épiscopal, la tunique grossière des enfants des prophètes.

LE NOUVEL ÉLIE

Au moment où le nouvel évêque abordait à Trimythonte, une terrible sécheresse désolait la contrée. La famine et la peste, à leur tour, avaient enlevé à la ville un grand nombre d'habitants.

Le peuple, habitué à tourner ses regards vers Dieu dans le malheur, s'adressa à saint Spiridion; touché de l'affliction de ses enfants, le père se mit en prières et il obtint du ciel qu'une pluie abondante, comme au temps d'Elie, tombât sur l'île désolée. Chypre retrouva sa fertilité première, et la joie renaquit dans les cœurs.

Mais les hommes oublient souvent de remercier leurs bienfaiteurs. Dieu sembla s'irriter de l'indifférence des Cypriotes, et il envoya de nouveau la sécheresse. Quelques usuriers profitèrent de ce nouveau malheur pour accroître leur fortune. Ils recueillirent dans leurs greniers les approvisionnements de la ville et aggravèrent encore la misère du peuple. Mais l'évêque sut protéger ses enfants.

Un pauvre s'était vu refuser un morceau de pain parce qu'il ne pouvait le payer, il vint trouver l'évêque : « Consolez-vous, lui dit le Saint, demain les fortunes changeront. »

La prédiction du pontife ne tarda pas à se réaliser. Un torrent débordé renversa, la nuit suivante, la maison du riche sans pitié et emporta une partie de ses provisions.

CE QUE VAUT L'OR

Mais les châtiments qui avertissent les bons ne font qu'obstiner les méchants.

Au moment des semailles, un laboureur vint trouver le même riche, et lui demanda quelques mesures de blé; il lui en offrait un prix modéré et promettait de le payer au moment de la moisson. L'avare répondit « qu'il ne donnerait pas un grain de blé, ni l'ombre d'un seul grain avant d'avoir reçu l'argent. »

Le laboureur eut recours à saint Spiridion, l'avocat ordinaire des pauvres, et l'évêque lui remit immédiatement une barre d'or massif.

L'avare, en voyant cette proie, vendit autant de blé que le laboureur en voulut.

Or, la récolte fut si abondante que celui-ci put vendre assez de blé pour racheter son or. Dès qu'il en eut repris possession, il se hâta de le rapporter à son bienfaiteur.

Le Saint voulut alors lui montrer la véritable valeur de ce métal si envié des hommes. Il conduisit le laboureur dans son jardin, déposa la barre d'or à terre, et lui dit de revenir à sa première forme. Aussitôt, la barre se changea en serpent.

COMMENT ON PASSE UN FLEUVE

Saint Spiridion, qui accomplissait les prodiges opérés par Moïse en Egypte, savait encore, comme Josué, commander aux eaux des fleuves.

Il avait appris qu'un de ses amis habitant une ville voisine de Trimythonte, faussement accusé de crime, avait été condamné à mort. Le Saint ne put souffrir de voir l'innocence ainsi méconnue; il se mit en route. C'était au plus fort de l'hiver : arrivé au bord d'un fleuve, le pont avait été emporté. Il se jette à genoux, prie un moment et commande aux eaux de s'arrêter. Aussitôt les eaux se séparent laissant au milieu du fleuve un chemin desséché. Le Saint y passe avec toute la suite, et les eaux se joignent de nouveau.

Le récit de ce miracle, bientôt connu de tous, émeut toute la ville. A peine le Saint a-t-il parlé aux juges que ceux-ci, avouant leur erreur, mettent en liberté l'innocent qu'ils avaient condamné.

L'AURÉOLE DES MARTYR — SAINT SPIRIDION EN ESPAGNE

Cependant, au milieu des triomphes, Dieu réservait à son serviteur des épreuves bien dures.

Maximien Galère, à qui Dioclétien venait de jeter un manteau de pourpre sur les épaules, avait reçu une partie du monde à gouverner. Ce barbare couronné, plein d'une haine farouche contre les chrétiens, tenta, lui aussi, de renverser l'Eglise catholique. Mais il ne devait obtenir que le châtiment réservé aux persécuteurs.

Les amphithéâtres furent à nouveau inondés du sang des martyrs. Les chemins se couvrirent de troupeaux d'hommes mutilés qu'on envoyait mourir au fond des mines ou dans les chantiers publics. Saint Spiridion fut du nombre de ces derniers.

Les émissaires de Galère, arrivés à Trimythonte, envahirent la demeure de l'évêque et le traînèrent devant le juge. Un préfet spécial avait été envoyé dans l'île; le Saint comparut devant lui et demeura ferme dans sa foi. Devant sa fière attitude, le préfet, maître absolu de torturer à son gré les accusés déférés au tribunal, lui fit arracher l'œil droit et couper le jarret gauche. Ainsi mutilé, il fut embarqué sur un vaisseau et conduit en Espagne.

Le gouvernement de Rome s'était emparé des mines d'argent de ce pays, célèbres déjà au temps des Machabées, et il les faisait exploiter par les condamnés de justice.

Saint Spiridion y fut amené et là, pendant huit ans, obligé d'extraire, au milieu des esclaves et des criminels, l'argent que les empereurs faisaient servir à leurs débauches. D'autres chrétiens y avaient été conduits également; le Saint fut, au milieu d'eux, l'ange envoyé de Dieu pour consoler ces confesseurs de la foi et les soutenir dans leur long et pénible martyre.

L'ÉTENDARD DE LA VICTOIRE

Enfin, le 28 octobre 312, la croix, placée sur les drapeaux des légions romaines, triomphait avec Constantin sous les murs de Rome. Le Dieu des chrétiens lui avait tenu parole; par ce signe, il avait vaincu, et la croix allait remplacer, désormais pour toujours, les aigles romaines.

A peine entré dans Rome, Constantin publia un édit en faveur des chrétiens. Après trois siècles de souffrances, l'Eglise était victorieuse. Les prisons s'ouvrirent, et les martyrs, condamnés aux travaux publics, furent remis en liberté.

Saint Spiridion sortit des mines d'Espagne, et s'embarqua pour aller revoir sa malheureuse Eglise.

Les fidèles se portèrent en foule au-devant de lui, et le reçurent au chant des hymnes, au milieu des cris de joie. Ils le conduisirent jusqu'à l'église :

« Or, dit l'hagiographe, les lampes placées pour éclairer le peuple étaient près de s'éteindre. L'huile manquait, et on n'en trouvait plus dans l'île. Mais à peine le Saint fut-il entré, que l'huile se multiplia dans les lampes. »

HISTOIRE DES CENT CHÈVRES

De retour à Trimythonte, Spiridion continua de se prodiguer à son peuple. Il ne dédaignait pas de descendre jusqu'aux plus humbles détails de la vie.

Un marchand vint lui demander de lui vendre cent chèvres. Le Saint y consentit volontiers, et dit à l'acheteur d'aller les choisir lui-même dans la bergerie. Le marchand, le voyant de si bonne foi, ne lui remit que le prix de quatre-vingt-dix-neuf, et alla prendre les cent chèvres. Mais en chemin il s'en trouva une qui ne voulut point suivre le troupeau. Le marchand la prit sur ses épaules; la chèvre le déchirait avec ses cornes. « Mon frère, prenez garde, lui dit alors l'évêque, cette chèvre ne veut point vous suivre, parce que vous ne l'avez peut-être pas payée. » Le marchand comprit; il paya la chèvre, et aussitôt elle le suivit.

AU CONCILE DE NICÉE — UN RHÉTEUR ET UN ÉVÊQUE

L'Eglise, qui venait de sortir victorieuse de la lutte sanglante des persécuteurs, allait entrer dans un nouveau genre de combats.

Arius, nourri dans le sein de l'Eglise du lait de sa doctrine, venait de se révolter contre cette Mère.

Le Pape saint Sylvestre comprit le danger de l'hérésie, et, pour y mettre un terme, de concert avec Constantin, convoqua les évêques en Concile œcuménique à Nicée, au mois de juin 325.

Les évêques y arrivèrent des extrémités de la terre, au nombre de 318. Tous ces hommes vénérables, échappés aux prisons et aux supplices des persécuteurs, ces vieillards couronnés de vertus plus encore que d'années, venaient appuyer de leur témoignage la divinité de celui qu'ils avaient confessé devant les bourreaux. Saint Spiridion y vint aussi.

A côté des glorieux défenseurs de la foi catholique, l'arianisme avait aussi réuni ses principaux adhérents. Arius lui-même avait appelé à Nicée une tourbe de sophistes pour soutenir son parti, au moins par les clameurs. Les philosophes accoururent en foule pour se donner le plaisir d'argumenter contre des vieillards qu'ils croyaient étrangers à l'art du syllogisme et aux spéculations de la métaphysique.

Un de ces derniers se vantait, en présence des Pères, de réduire au silence quiconque voudrait soutenir devant lui la divinité du Christ. Saint Spiridion releva le défi. Les Pères craignirent un moment car le vieillard, peu versé dans la langue grecque, n'avait jamais étudié la dialectique. Mais la défiance disparut bientôt, car ils savaient que c'était un homme apostolique, et ils ne doutaient pas qu'il ne pût, comme autrefois les apôtres, confondre la science humaine par la vertu de la croix.

« Le Christ et les apôtres, dit Spiridion, ne nous ont point enseigné la dialectique, ni les vaines arguties de la parole; ils nous ont appris la vérité, celle qui se maintient par la foi et les bonnes œuvres. »

Le sophiste étonné gardait le silence.

« Philosophe, au nom de Jésus-Christ, écoute-moi, » reprit le vieillard, du ton inspiré d'un apôtre ou d'un prophète.

« Parle, répondit le rhéteur; j'écoute.

— Il n'y a qu'un seul Dieu, dit alors l'évêque; c'est lui qui a créé les cieux, la terre, les choses visibles et invisibles. Il a tout fait par la puissance de son Verbe; il a tout affermi par la vertu de son Esprit-Saint. Or, le Verbe, celui que nous appelons Fils de Dieu, eut pitié de l'ignorance et de la barbarie des hommes. Il voulut naître d'une Vierge, converser avec les

mortels, et mourir pour eux. Il viendra de nouveau à la consommation des siècles pour juger tous les hommes. Voilà, en toute simplicité, ce que nous croyons. Cesse de chercher d'inutiles explications; on ne scrute pas les mystères, on les croit. Et maintenant, ô philosophe, au nom de Jésus-Christ mon Dieu, je t'adjure de me répondre : Crois-tu ce que je viens d'annoncer? »

Le rhéteur demeura un instant comme foudroyé par une vision divine; revenu de sa stupeur, il s'écria : « Je crois! » et pendant quelques instants, ses lèvres ne purent que répéter cette exclamation : « Je crois! je crois! »

Enfin, quand, revenu de sa stupeur, il put expliquer la transformation subite qui venait de s'opérer en lui, il ajouta : « Tant qu'on a employé contre moi la force du raisonnement, je me suis défendu par les forces de mon art. Mais, depuis qu'on a opposé à mes subtilités la simplicité de la parole de Dieu, je n'ai point honte d'avouer que je suis vaincu, et je conseille à tous ceux qui m'ont ouï de croire à Jésus-Christ et de suivre la doctrine de ce vieillard, qui a parlé comme les autres hommes, et qui n'a cependant proféré que des paroles divines.

— S'il en est ainsi, ajouta Spiridion, viens avec moi, et je te donnerai le baptême. »

Le philosophe le suivit à l'église, et il reçut le baptême.

IL INTERROGE UN MORT QUI LUI RÉPOND

Pendant que le saint pontife luttait à Nicée pour la consubstantialité du Verbe, Dieu appelait à lui sa fille Irène.

A son retour, une femme en pleurs vint le trouver; elle avait, disait-elle, confié à sa fille une perle précieuse, et Irène était morte sans lui dire où elle l'avait déposée. Le Saint ordonna des recherches, mais ce fut en vain.

Confiant dans la puissance de Dieu, il se rendit alors, au milieu de la foule, au tombeau de sa fille, et l'interrogea :

« Irène, ma fille, où as-tu déposé la perle que cette femme t'avait confiée. »

L'enfant répondit en indiquant l'endroit.

« Dors maintenant, ma fille, ajouta l'évêque, et repose en paix jusqu'au jour où Notre-Seigneur te ressuscitera pour la vie éternelle. »

Le Saint alla chercher au lieu indiqué et y trouva la perle.

OU SONT LES VRAIS MÉDECINS — LE SECRET DE FAIRE DES MIRACLES

Son biographe raconte bien d'autres miracles encore. En 337, Constantin étant mort, l'empire fut divisé entre ses trois fils : Contantin le Jeune, Constant et Constance. Constance, à qui était échu l'Orient, fixa sa résidence à Antioche, sur les rives de l'Oronte.

Une fièvre violente vint bientôt le saisir, et, en quelques jours, il se trouva aux portes de la mort : les médecins l'avaient abandonné. L'empereur eut recours à la prière; elle fut exaucée. La nuit suivante, il vit une grande assemblée d'évêques, parmi lesquels un ange lui en désigna deux : « Voilà les seuls médecins qui pourront te guérir. » Mais l'ange ne lui révéla ni le nom, ni l'église des deux évêques.

Dès le lendemain, Constance fit venir auprès de lui les prélats les plus renommés en sainteté; saint Spiridion y fut mandé. Le Saint, à qui Dieu avait fait connaître la vision de l'empereur, s'embarqua aussitôt, avec son disciple Triphile, et se rendit à Antioche.

Constance, à la vue du Saint, reconnut l'un des évêques désignés par l'ange, et, malgré ses souffrances, voulut se mettre à genoux pour le recevoir. Saint Spiridion s'approcha de l'empereur, étendit les mains sur sa tête et Constance se leva guéri.

L'empereur lui fit offrir de grandes sommes d'argent, mais l'évêque n'était pas encore sorti du palais que déjà tout était entre les mains des pauvres : « Je ne m'étonne plus, dit Constance en l'apprenant, si l'homme qui méprise ainsi les biens de la terre fait de si grands miracles. » En effet, remarque saint Jean Chrysostome, Jésus-Christ ne donna aux apôtres le pouvoir de faire des miracles que quand ils eurent fait vœu de pauvreté.

UN FAIT RARE DANS L'HISTOIRE

Au sortir du palais, une femme qui ne savait pas le grec se présenta devant le Saint, portant dans ses bras un petit enfant mort. Elle ne parlait pas, mais ses larmes disaient assez ce qu'elle voulait; Spiridion prit l'enfant, le bénit et le rendit plein de vie à sa mère.

La joie de la mère fut si grande qu'elle tomba morte aux pieds du Saint; l'évêque pria encore, et Notre-Seigneur accorda la vie à la mère, comme il l'avait accordée à l'enfant.

LA TROP BELLE VOIX D'UN CHANTRE

Le Saint, qui se montrait si bon et si doux, savait cependant s'armer d'une sainte colère quand il s'agissait de l'honneur de Dieu. Il arriva un jour à Erithrée après une longue course; il fut conduit à l'église au chant des psaumes. Un diacre vaniteux chantait avec emphase au milieu du peuple qui l'admirait.

Le Saint, irrité du scandale, lui dit d'un ton ferme : « Taisez-vous. » Et le diacre demeura muet. La foule supplia l'évêque de retirer sa sentence; il y consentit, « mais, dit-il au diacre, puisque vous avez mal usé du talent que Dieu vous avait prêté, vous demeurerez bègue tout le reste de la vie. »

DERNIER COMBAT — LA COURONNE

Ce vaillant défenseur de la foi catholique se trouva encore, en 347, au Concile de Sardique où plus de trois cents évêques venus de l'Orient et de l'Occident s'étaient de nouveau réunis pour anathématiser une seconde fois la doctrine d'Arius.

De retour à Trimythonte, il tomba malade et, quelques jours après, il mourut en bénissant ses enfants.

Plus tard, à l'époque des grandes invasions musulmanes, son corps fut transporté dans l'île de Corcyre. C'est là qu'il repose aujourd'hui encore, au milieu de la vénération des fidèles

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE BONACCORSI

DE L'ORDRE DES SERVITES DE MARIE

Fête le 14 décembre.

Sur l'ordre de saint Philippe Béniti, dont la parole l'avait transformé, Bonaventure Bonaccorsi implore publiquement le pardon de ceux qu'il a offensés par ses actes sanguinaires.

GUELFES ET GIBELINS

Deux partis puissants divisaient l'Allemagne et l'Italie aux XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles, le parti des Guelfes et celui des Gibelins.

Le nom de *Gibelin* n'est qu'une forme italienne du nom allemand *Waiblingen*. C'était un surnom que les rois de Germanie avaient reçu de la souche des Franconiens saliques, et les Hohenstaufen, qui succédèrent aux Franconiens sur le trône d'Allemagne, héritèrent de ce titre et des tendances politiques auxquelles il servait d'enseigne. La famille des *Welfs*, d'où découle le nom de *Guelfes*, avait originairement des domaines dans la haute Souabe et dans les parties limitrophes de la Bavière. S'appuyant en quelque sorte sur les Alpes de la Souabe tyrolienne, elle chercha et réussit, quoique temporairement, à étendre de plus en plus ses possessions et son influence.

Une longue rivalité s'établit entre ces deux familles. Les empereurs gibelins, ne voulant pas comprendre l'idée du saint empire romain dans toute sa sublimité, telle que l'avait conçue Charlemagne, oublièrent leur rôle principal de défenseurs de l'Eglise et de la Papauté; ils voulurent élever une puissante adversaire de la puissance romaine et centraliser pour dominer. L'Eglise, ainsi provoquée et attaquée, dut songer à se défendre. Elle trouva des soutiens qui surent repousser par les armes les armes des empereurs, et parmi ces défenseurs de la cause des Papes et de la liberté, la famille des Guelfes tint souvent le premier rang.

En définitive, le nom de Gibelin servit à désigner les principaux représentants des opinions absolutistes et de la souveraineté de l'Etat, tandis que celui de Guelfe fut attribué à ceux qui prenaient parti d'une manière toute spéciale pour les droits de l'Eglise. Le Guelfe natif était appelé Gibelin lorsqu'il se tournait du côté de l'empereur contre le Pape, et réciproquement (1).

Les querelles entre Guelfes et Gibelins s'apaisèrent peu à peu en Allemagne, vers le milieu du XIIIe siècle; mais elles durèrent plus longtemps en Italie, où elles eurent une portée énorme. La lutte y était ardente, les villes y étaient opposées aux villes, les citoyens à leurs concitoyens et partout c'était un combat à mort.

Avec l'extinction de la race des Hohenstaufen s'éteignit insensiblement la connaissance des principes pour lesquels on avait combattu à l'origine, ou qui du moins planaient comme l'idée suprême sur tous les intérêts hostiles. Alors, la querelle n'eut plus d'autres motifs que des inimitiés personnelles, des haines de famille, des factions, bien que l'on conservât encore les noms de Guelfes et de Gibelins. Grégoire X put dire, en 1273, aux Italiens qu'ils se persécutaient comme des Guelfes et des Gibelins sans même savoir la provenance de ces noms. On se ferait difficilement une idée de la violence de ces factions qui ensanglantèrent le nord et le centre de l'Italie à cette époque troublée.

Benoît XII, en 1334, pour enrayer le désordre des partis, défendit, sous peine d'excommunication, l'usage des dénominations de Guelfes et de Gibelins, qui réveillaient tant de haines et entretenaient tant d'animosités.

LES SAINTS PACIFICATEURS — SAINT PHILIPPE BÉNITI A PISTOIE

Les Papes furent soutenus dans l'œuvre de pacification par les saints. Deux Ordres religieux fournirent surtout des pacificateurs à l'Italie au XIIIe et au XIVe siècles : ceux des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs.

Il suffit de nommer saint Antoine de Padoue, le bienheureux Jean de Vicence, le bienheureux Ambroise de Sienne, le bienheureux Barthélemy de Vicence. L'ordre des Servites ne resta pas étranger à cette œuvre de pacification *générale*, et plusieurs de ses bienheureux reçurent le nom glorieux de *Pacificateurs*.

Saint Philippe Béniti, ardent propagateur de cet Ordre, remplit plus que tout autre ce rôle bienfaisant, et par ses prédications ramena dans le chemin de la vertu et de la douceur une foule d'égarés.

Au mois de mai 1276, il était accouru dans la ville de Pistoie pour y assister au Chapitre général de son Ordre. Il trouva cette ville cruellement déchirée par les guerres civiles et les dissensions fratricides : deux familles, les Cancelièri et les Panciatichi, se livraient des combats incessants, et ces luttes sanglantes répandaient le deuil dans la cité et l'avaient plus d'une fois couverte de ruines.

Dès son arrivée, le Saint fit entendre aux deux partis des paroles de paix et de réconciliation. L'Italie tout entière retentissait du bruit de sa sainteté : aussi, les auditeurs se pressaient-ils nombreux autour de sa chaire. « Abandonnez, leur disait-il, abandonnez ces fureurs effrénées. » ..... Vous n'êtes pas les fils de Jésus-Christ, qui est le prince de la paix, mais les enfants d'Edom, car vous êtes des hommes de sang. On n'entend dans vos chants que ces mots : Malheur, malheur, malheur !..... O mes frères, abandonnez vos discordes, de peur que le Seigneur ne vous abandonne entre les mains des impies. Recherchez la paix et le Dieu de paix sera avec vous. »

UN LOUP QUI DEVIENT AGNEAU

Les accents de cette voix, animés du souffle divin, remuaient profondément les assistants.

Au milieu de la foule était assis un homme dans toute la fleur de la jeunesse, aux passions violentes, fougueux partisan de la faction gibeline, dont il était un des chefs et principaux fauteurs. C'était le fils d'un certain Vanni de Buonaccorso.

« Audacieux à l'excès, cruel, sanguinaire, nous dit le biographe de saint Philippe, il semblait mettre sa gloire à surpasser les autres dans le mal. Il poursuivait ses ennemis avec un acharnement impitoyable, pressé par une soif de vengeance que rien ne pouvait assouvir. »

La parole du Saint pénétra jusqu'à son cœur; dès les premiers mots il était subjugué : « Il lui semblait que le discours tout entier était pour lui seul. Il sentait peu à peu une transformation complète s'opérer en lui. Ses haines s'éteignaient graduellement, en même temps que le feu de la charité s'allumait en son âme. Le repentir de tant d'offenses commises contre Dieu et le prochain lui faisait verser des larmes amères; ses colères tombaient les unes après les autres, la cruauté et l'impiété faisaient place à la bonté.

» Quand il sortit du sermon, ce n'était plus le même homme : il était transformé, son cœur était contrit et humilié, son âme douce et affable (1). »

HÉROIQUE RÉPARATION

Pénétré de douleur à la pensée des crimes qu'il a commis, Bonaccorsi vient se jeter aux pieds de saint Philippe : sans écouter le respect humain, il lui confesse publiquement ses fautes et implore la faveur d'être admis dans son Ordre et d'en recevoir l'habit.

Saint Philippe le relève avec bonté, mais voulant éprouver cette vocation, il dit au fougueux Gibelin : « Vous voulez renoncer à vos haines et à vos inimitiés, et vous consacrer au service du Seigneur : Dieu en soit béni! Mais auparavant, allez trouver tous les ennemis que vous avez eus dans le monde et réconciliez-vous avec eux. Vous en avez offensé un grand nombre, vous leur avez causé beaucoup de mal, et par là vous avez excité leur colère contre vous. Allez donc, humiliez-vous, demandez pardon à tous en pleine place publique, le visage contre terre;

(1) Voir dans Goschler, *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, à l'article *Guelfes*.

(1) Tavanti.

ainsi, toute la ville saura que c'est la grâce de Dieu qui vous pousse, et non pas la crainte des hommes et de leur vengeance. Réparez ensuite tous les dommages dont vous avez été l'auteur, rendez à tous ceux que vous avez lésés ce qu'ils sont en droit d'exiger. Quand vous aurez rempli ces obligations, vous reviendrez me trouver. »

Le Saint n'avait point trop présumé des forces de son nouveau pénitent. Bonaccorsi se hâta de déposer ses armes; et ainsi désarmé, il alla se prosterner devant tout le peuple, demanda publiquement pardon à ses concitoyens du mal qu'il leur avait fait, et les sollicita de lui accorder sa grâce.

Puis, foulant aux pieds son orgueil et sa fierté, il se rendit chez ses plus mortels ennemis. Les rebuts ne lui manquèrent pas de la part de plusieurs. Mais d'autres, touchés à la vue de tant d'héroïque humilité, se résolurent à l'imiter dans sa conversion. Bonaccorsi accomplit aussi généreusement la seconde condition que saint Philippe Béniti lui avait imposée, et ses restitutions surpassèrent de beaucoup les injustices dont il s'était rendu coupable.

DERNIÈRES ANNÉES

L'épreuve était suffisante. Le nouveau converti reçut l'habit des Servites. Pour exprimer la joie qu'il ressentait de son retour à Dieu, il prit le nom de Bonaventure.

On l'envoya d'abord au couvent du Mont Senario où il passa le temps de son noviciat dans une admirable ferveur.

Après sa profession solennelle, il accompagna saint Philippe Béniti et profita si bien des leçons et des exemples de ce maître qu'il devint en peu de temps un modèle de mansuétude, de patience, de mortification et d'humilité.

Il se livrait sans relâche aux jeûnes, aux veilles et à la prière. Sa pratique favorite était de méditer souvent sur la mort dont la pensée est si salutaire.

Devenu prêtre de Jésus-Christ, le bienheureux Bonaventure établit à Pistoie, sous la direction de saint Philippe, une confrérie appelée des *Pénitents de Sainte-Marie*, et dans la même ville, ainsi que dans plusieurs autres, des maisons pour les Sœurs du Tiers-Ordre des Servites.

Compagnon assidu de saint Philippe, il eut la joie de l'accompagner dans son dernier voyage de Florence à Todi et d'assister à sa mort admirable.

Le bienheureux Lothaire, qui succéda à ce saint dans la direction de l'Ordre, eut la même confiance dans le bienheureux Bonaventure : il lui confia des charges importantes et lui donna successivement plusieurs couvents à gouverner en qualité de supérieur. L'humble religieux s'acquitta de tous ces emplois avec zèle et un grand profit pour les âmes.

Un de ses plus beaux titres de gloire est d'avoir été le directeur de cette vierge célèbre du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, sainte Agnès de Montepulciano. Pendant qu'il était prieur du couvent de cette ville, l'évêque, Mgr Ildebrandi, le chargea de recevoir les vœux de la sainte Dominicaine, de lui donner le voile et de gouverner le monastère qu'elle avait fondé.

Les habitants de Montepulciano, d'Orviéto et des alentours avaient tant de vénération pour Bonaventure, que, dès son vivant, ils l'appelaient ordinairement le *Bienheureux*.

Il mourut à Orviéto, en l'année 1315, et fut enterré dans l'église de son Ordre, sous l'autel de la Sainte Vierge. Les miracles opérés à son tombeau et le concours du peuple qui venait honorer ses reliques depuis un temps immémorial, déterminèrent le pape Pie VII à approuver son culte le 23 avril 1822.

SAINT THÉOBALD, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

Fête le 21 mai.

Théobald ou Thibaud, appelé aussi dans les chartes Theubold et par le peuple Oblas ou Badois, succéda à Sobon, en 932, sur le siège épiscopal de Vienne. Il est le dernier des 52 prélats de cette ville que l'Eglise ait canonisé; car il ne fut point donné suite à la canonisation de son successeur, le bienheureux Burchard. Il est le premier qui ait pris le titre d'archevêque, son prédécesseur Sobon avait obtenu ce droit du Saint-Siège.

FAMILLE DE SAINT THÉOBALD

Théobald était de la maison des premiers comtes de Champagne et de Brie. Il avait pour cousin Thibaud Ier, comte de Champagne, et était lui-même oncle maternel de Gisla ou Gisèle, femme d'Arnoul et mère de saint Thibaud l'ermite, dont il avait prédit la naissance. Notre saint archevêque s'entretenait un jour avec la mère de Gisèle. « Réjouissez-vous, lui dit-il, noble parente, car de vous naîtra une fille qui mettra au monde un homme d'un mérite éminent; il s'élèvera au-dessus de tous ceux de notre famille et sera grand devant Dieu et devant les hommes. » C'est pourquoi, ajoute l'auteur contemporain de la vie du saint ermite, on donna à cet enfant prédestiné le nom de l'archevêque de Vienne, pour la mémoire duquel on avait une extrême vénération.

Ce seul endroit de la vie de saint Théobald peut suffire pour nous donner une haute idée de sa vertu; Dieu, selon le cours ordinaire de sa providence, ne favorisant guère du don de prophétie que ses amis et ses saints.

THÉOBALD AUGMENTE LE PATRIMOINE DE SON ÉGLISE

Les monuments historiques sont si rares pour cette époque que, le plus souvent, il faut chercher dans les actes de donations, d'acquisitions, de restitutions, de ventes ou d'échanges, le peu de détails qu'on a sur les évêques. C'est ce qui est arrivé pour saint Théobald; son nom revient souvent dans les documents de cette époque qui nous le montrent agrandissant les possessions et

les redevances de l'église de Vienne. Cependant, malgré la vénération dont jouissait saint Théobald, et qu'il s'était attirée par ses éminentes vertus, il se trouva dans la nécessité, comme plusieurs de ses prédécesseurs, d'implorer la protection de la puissance séculière pour défendre son église contre les entreprises auxquelles elle était en butte. Conrad était roi de Vienne et de Bourgogne, il avait voulu que le nom de la ville où il faisait résidence fût celui de son royaume. Ce fut donc à lui que s'adressa l'archevêque. Le prince lui répondit par un diplôme dans lequel il lui accordait l'objet de sa demande.

C'est à partir de cette époque que les archevêques de Vienne commencèrent à jouir des droits régaliens dans les domaines de leur Eglise, aussi trouve-t-on quelques monnaies de saint Théobald. Ce fut cependant le bienheureux Burchard, son successeur, qui porta le premier le titre de comte et réunit entre ses mains l'autorité temporelle et spirituelle.

THÉOBALD REBATIT SON ÉGLISE CATHÉDRALE

L'église cathédrale dédiée à saint Maurice et à ses compagnons tombait en ruines. Elle ne gardait plus que de tristes restes de la beauté que saint Volfère, aidé de Charlemagne, lui avait imprimée sur la fin du VIII^e^ siècle. Le calme profond dont jouissait alors le royaume de Vienne après la destruction totale des hordes sarrasines qui avaient tant de fois dévasté nos provinces permit à saint Théobald d'entreprendre la reconstruction de son église avec plus de grandeur et de majesté. Il sollicita la générosité des fidèles et accorda des indulgences à tous ceux qui l'aideraient à élever ce temple magnifique. L'archevêque de Lyon et l'évêque de Valence publièrent aussi de semblables indulgences en faveur de l'église Saint-Maurice. L'historien Lelièvre nous dit même que saint Théobald faisait venir à grands frais des marbres d'Italie pour la décoration de cette église ; mais il n'eut pas la joie de voir achever ce monument auquel il a fallu plusieurs siècles pour arriver, par divers ordres d'architecture, à ce degré de richesse et de magnificence qu'il présente à nos yeux.

LE SAINT ARCHEVÊQUE CONDAMNE LES MANICHÉENS ET PROTÈGE LES RELIGIEUX

A la fin du X^e^ siècle, il parut des manichéens dans les provinces de Vienne et de Lyon. Ces hérétiques, précurseurs des sociniens et des francs-maçons de nos jours, rejetaient l'Ancien Testament, niaient la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'admettaient ni le baptême ni la Sainte Eucharistie ; l'invocation des saints n'était selon eux que superstition, et les bonnes œuvres n'avaient aucune utilité ni aucun mérite. Ils se livraient en conséquence à toutes sortes d'impuretés et s'assemblaient la nuit en conventicules secrets. Les évêques de la province de Vienne, et de celle de Lyon se réunirent, en 994, dans la petite ville d'Anse, afin d'aviser aux moyens à prendre pour préserver leur peuple de la contagion du manichéisme.

A la même époque, saint Mayeul fondait dans le Viennois de nombreuses églises monastiques ; le nom de saint Théobald revient souvent dans les actes de ces fondations pieuses. Beau spectacle que nous présente ici l'histoire ! Le saint archevêque lutte d'une main contre les erreurs de Manès et de l'autre bénit les colonies bénédictines de son diocèse.

Dans ce même Concile d'Anse, saint Théobald prit sous sa protection les chanoines de l'église de Romans, et confirma leurs privilèges par un acte public.

SAINT THÉOBALD PROCLAME LA TRÊVE DE DIEU

Le nom de notre Saint est joint à la première idée de la trêve de Dieu. Guy, évêque du Puy, en 996, fit un décret où la trêve de Dieu, appelée aussi pacte de la paix, fut fixée, en formule définitive. L'archevêque de Bourges, Dagbert, et saint Théobald confirmèrent ce pacte de paix. Telle fut la première promulgation de cette institution naissante à laquelle l'Eglise devait bientôt imprimer un caractère plus accentué et une autorité plus décisive. L'évêque appelait les princes et les nobles devant lui et les engageait à cesser leurs guerres et querelles. La paix, la protection des faibles, des laboureurs, des marchands, tel était le but de la trêve de Dieu.

MORT, SÉPULTURE, RELIQUES ET CULTE DE SAINT THÉOBALD

Ce fut vers l'an mil que Dieu appela à lui notre saint archevêque, après un épiscopat d'environ quarante-huit ans, le 21 mai, jour auquel l'Eglise de Vienne célébrait sa fête. Il fut inhumé dans sa cathédrale.

Peu de temps après sa mort, à la suite de plusieurs miracles, quatre chapelles y furent fondées en son honneur et sous son invocation. Il ne reste plus que celle appelée de nos jours chapelle des Morts ; c'était là que son corps reposait. On y voit le mausolée que Jérôme de Villars, un de ses plus illustres successeurs, s'était fait préparer de son vivant. A la demande de ce prélat, Paul V avait accordé la faveur de l'autel privilégié les lundis de chaque semaine et tous les jours de l'octave des morts aux prêtres qui célébreraient la messe dans cette chapelle pour les défunts. Le chef de saint Théobald fut transféré à l'abbaye de Saint-Theudère. Une inscription de 1362 nous apprend que Fr. Jean de Saint-Genix, sacristain de cette église, fit faire le chef en argent du bienheureux Théobald.

Deux chefs étaient honorés dans cette église, celui de saint Theudère, fondateur de l'abbaye, et celui de saint Théobald, archevêque de Vienne. Les statues de ces deux Saints se trouvaient au portail de l'église abbatiale, connue depuis sous le nom de Saint-Chef. Ces chefs vénérables étaient exposés dans une espèce de chapelle où, à certains jours, ils étaient éclairés par une brillante illumination. Cette chapelle ardente a été ruinée et les reliques dispersées par les huguenots, en 1567. Cependant, l'église Saint-Maurice de Vienne conserve l'extrémité de la mâchoire inférieure de saint Théobald. Plusieurs églises reconnaissent le saint archevêque pour patron : la vieille église de Penol, prieuré et paroisse qui dépendaient de Saint-Chef ; l'église bénédictine de Gillans au diocèse de Valence et Saint-Oblas, paroisse ruinée sur le d'Oytier, près Vienne. Non loin de cette dernière église, à Saint-Georges *d'Espéranche*, une petite chapelle moderne, dédiée à saint Théobald, attire chaque année plusieurs milliers de pèlerins qui viennent vénérer les reliques du saint archevêque le lundi de la Pentecôte. Les parents implorent pour leurs enfants malades ou chétifs sa puissante intervention et beaucoup peuvent attester par une douce expérience que Dieu est admirable dans ses Saints.

E. V.

SAINTE NINA

APPELÉE AUSSI SAINTE CHRÉTIENNE

VIERGE ET APOTRE DE LA GÉORGIE (Caucase).

Fête le 15 décembre.

Sainte Nina, telle qu'on la représente en Géorgie.

(Gravure des *Missions catholiques.*)

UNE SERVANTE PLUS PUISSANTE QU'UN GÉNÉRAL

Au sud du Caucase et de la mer Noire s'étend une riche province; les anciens l'appelaient Ibérie; nous la nommons Géorgie. Aujourd'hui enclavée dans l'empire russe, elle pleure sa liberté qu'elle avait sauvegardée si longtemps. Rome avait envoyé ses plus habiles généraux pour en faire la conquête. Inutiles efforts! c'est à peine s'ils purent imposer un léger tribut aux rois de cette contrée qui conservèrent toujours leur trône.

Le Christ, pour gagner ces vaillants à sa foi, n'eut besoin que de sainte Nina, timide vierge, humble servante.

La faiblesse de l'instrument pour une œuvre si grande proclame la puissance de Celui qui daigna l'employer.

On aimerait à avoir des détails sur l'origine et les premières années de la grande sainte géorgienne; malheureusement, ils ne nous ont point été conservés d'une manière assez précise et assez authentique. Les traditions de la Géorgie la disent d'origine

royale et parente de saint Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie. D'autres la déclarent de race gréco-romaine ou même latine. Ce qui est certain c'est qu'elle vivait au commencement du quatrième siècle, à l'époque de Dioclétien et de Constantin le Grand.

Comment vint-elle en Géorgie? Ce point est également sujet à discussion. Rorhbacher pense qu'elle fut emmenée comme captive dans une incursion des Géorgiens sur les terres de l'empire romain; d'après des traditions orientales elle se serait d'elle même réfugiée en Géorgie, à l'époque de la persécution de Tiridate roi d'Arménie, et de sa propre volonté se serait faite la servante de la dame qui lui offrit l'hospitalité en cette contrée. — Avant d'entrer en Géorgie, elle aurait pratiqué la vie religieuse en compagnie de sainte Ripsime et de sainte Gaiana. Ces deux saintes et leurs compagnes, vierges martyres, sont restées célèbres chez les Arméniens qui font leur fête le 30 septembre; elles s'étaient retirées en Arménie à l'époque de la terrible persécution de Dioclétien. Mais la paix qu'elles y trouvèrent ne fut pas de longue durée. Leur attachement à la foi chrétienne et à la virginité qu'elles avaient vouée à Dieu leur valut la palme du martyre, après de nombreux supplices que leur fit souffrir la cruauté de Tiridate, roi d'Arménie. — Quelques années après, Tiridate, enfin converti par saint Grégoire l'Illuminateur, fut un des premiers à rendre hommage à la mémoire de ses victimes; une chapelle leur est dédiée dans la cathédrale d'Etchmiadzin. Au XVII^me^ siècle, les Pères Jésuites missionnaires en Perse possédaient la principale partie de leurs reliques.

Nous avons des Actes assez étendus de sainte Ripsime et de ses compagnes, mais l'imagination orientale parait avoir *brodé* beaucoup sur le texte primitif; en voici le résumé que nous donnons à titre de légende intéressante, sans en garantir historiquement tous les détails.

SAINTE RIPSIME ET SES COMPAGNES — LE VOILE DES VIERGES PRÉFÉRÉ A LA POURPRE IMPÉRIALE OU ROYALE.

Ripsime, fille d'illustre race, pour être plus fidèle au Christ son unique époux, vivait cachée au monde dans une villa près de Rome, (d'autres disent près d'Ephèse en Asie, cela nous paraît plus exact.) Ses amies d'enfance qui partageaient sa foi, partageaient aussi sa solitude.

Parmi elles se trouvait notre Nina. Douce et tendre fleur, elle ne révélait sa présence que par des parfums de modestie et d'humilité. Se cacher, passer inaperçue, se faire oublier même de ses compagnes, telle était toute son ambition. Plus tard, nous admirerons encore son humilité en la voyant se réduire à la condition d'esclave. Elle sut si bien se dérober aux regards des hommes que longtemps on ne connut même point son nom; ses vertus seules étaient restées dans la mémoire des peuples. Aussi le martyrologe ne désigne-t-il encore Nina, que sous le titre de « fille chrétienne. » Elle avait, comme le veut l'apôtre, caché sa vie dans le Christ, et le nom du Christ était devenu le sien. Le nom de *Nina* sous lequel elle est connue des Géorgiens ne paraît lui-même qu'une abréviation de *Christiana:* la *chrétienne.*

Gaiana dirigeait la fervente communauté. De longues oraisons, les exercices de la charité et de la pénitence occupaient les journées et les veilles. Toutes enrichies par les grâces du Ciel, les semaines passaient légères et rapides comme les heures du bonheur.

Pour renverser cette maison de prière, le démon arma la puissance impériale. Il mit au cœur du prince une de ces ridicules passions qui rendent leurs victimes la risée de tout un peuple.

Dioclétien, comme autrefois Assuérus, dit le narrateur asiatique, veut avoir pour épouse la plus belle parmi toutes les femmes de son empire. Des peintres expédiés dans toutes les provinces sont chargés du choix et lui envoient des portraits qui ne lui plaisent point.

Un jour, l'un des envoyés, découragé de l'inutilité de ses efforts, revenait tristement à la ville. Fatigué de la route, il frappe à la porte d'une villa dont il voit les pauvres s'approcher avec confiance. Ripsime, toujours empressée de partager ses biens avec les indigents, vient lui ouvrir. La grâce divine, la candeur de la virginité, unies à la noblesse de sa race, resplendissent à la fois sur son front, et illuminent son visage. A cette vue le voyageur est ravi. « Aux portes de la capitale, se dit-il, j'ai trouvé ce que j'avais été chercher aux confins de la terre. » Tandis que Ripsime remplit auprès de lui les devoirs de la charité, il reproduit tous ses traits. Joyeux, il court ensuite au palais impérial. L'éclatante beauté de la vierge émeut Dioclétien à son tour. « Voilà, s'écrie-t-il, celle qui seule mérite de partager mon trône. » Il envoie des hérauts proclamer son union prochaine. Des ambassadeurs annoncent à la chaste solitaire l'honneur qui l'attend, et lui offrent les premiers présents de son royal époux. A cette nouvelle Ripsime s'afflige. Elle s'était préparée aux supplices et à la mort pour sauver sa foi et sa virginité, mais comment les délivrer de l'étrange péril qui les menace soudainement toutes deux?

Gaiana conseille une prompte fuite. Les sœurs de Ripsime veulent partager ses dangers. A la faveur de la nuit elles s'embarquent toutes, au nombre de trente-trois, sur un navire qui partait pour l'Egypte.

Dioclétien avait appris que, dédaignant ses promesses et son trône, sa fiancée avait fui secrètement. Il lance aussitôt de nombreux émissaires à sa poursuite, c'est en vain; les jours se passent sans qu'on puisse retrouver les traces de la fugitive. Cependant l'embarcation voguait sous la garde de Dieu. Après une courte et facile navigation elle abordait à Alexandrie. D'Egypte nos intrépides voyageuses passèrent en Judée. Elles se fixèrent quelque temps à Jérusalem, vénérant les lieux où le Christ avait si douloureusement versé tout son sang pour sauver leurs âmes.

Un jour, à Bethléem, pendant qu'elles versaient des larmes d'attendrissement sur le froid et humide berceau de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, elles eurent une révélation. La Mère du Sauveur vint elle-même leur indiquer la route qu'elles devaient suivre. « Partez pour l'Arménie, leur dit-elle, c'est là que mon Fils vous attend. » A cette nouvelle Nina dut ressentir un tressaillement particulier, car pour elle, comme pour saint Paul, s'ouvrait la porte de l'apostolat.

Fidèles à l'ordre du ciel, nos pèlerines se remirent en marche. Après de longues fatigues, elles arrivèrent en Arménie, dans une ville située au pied du mont Ararat. Elles s'y fixèrent. Pour ne pas attirer l'attention, elles se retirèrent dans une grange abandonnée. Le travail de leurs mains suffisait à leur vie frugale et austère. Là, comme autrefois, la prière devint la principale occupation des servantes du Christ. Par une grâce d'en haut, Nina sentait déjà sans doute qu'elle était appelée à évangéliser ces peuples; elle devait hâter leur conversion par la ferveur de ses pénitences et de ses oraisons.

Cependant Dioclétien, encore guidé « par sa folle et enragée passion, » recherchait toujours Ripsime. « Ayant remué toutes les pierres de son empire pour

la trouver, ajoute naïvement notre chroniqueur, il finit par découvrir sa retraite. Il écrivit donc à Tiritade, roi d'Arménie : « J'avais jeté les yeux sur la plus belle des filles de mon royaume pour en faire mon épouse. Les chrétiens me l'ont ravie; c'est dans vos Etats qu'ils la retiennent cachée. Qu'on la leur arrache, et qu'on me la ramène à Rome, à moins que vous ne préfériez la retenir pour compagne. Vous triompherez aisément d'elle, car c'est une femme facile à captiver. » Il n'en fallait pas tant pour exciter la passion de ce prince barbare. Sur ses ordres, d'habiles émissaires explorent l'Arménie; ils découvrent le refuge de nos solitaires, et accourent annoncer à leur maître que la beauté de Ripsime est au-dessus de toute louange. Tiridate envoie aussitôt de nombreux soldats entourer le lieu où vivaient nos recluses. Leur chef va prier Ripsime de se rendre au palais, où le grand roi d'Arménie l'attendait, pour s'unir à elle par des noces magnifiques. Ripsime répond par un énergique refus. Elle entraîne ses compagnes dans l'oratoire commun, et toutes ensemble, elles supplient Dieu de venir à leur secours par un miracle, puisque la fuite n'était plus possible. Les envoyés s'apprêtaient à user de violence, quand soudain la foudre gronde avec fracas dans les cieux, et fait trembler la terre. Une voix puissante domine tout cet éclat, et l'on entend ces mots : « Ayez force et foi ! je suis avec vous, je vous garderai des souillures de l'ennemi, et vous entrerez sans tache dans le royaume céleste qui vous a été préparé. » Ce coup de tonnerre, ces paroles retentissantes, ont un instant glacé d'effroi toute la troupe qui reste immobile et atterrée. Bientôt, les chevaux s'agitent et se dressent; quelques-uns renversent leurs cavaliers et les foulent aux pieds. Les autres, terrifiés, s'enfuient en désordre.

Mais Tiridate se rit de leur frayeur. Il exige qu'on lui amène Ripsime; peu lui importe à quel prix. Son épée menaçante contraint les plus hésitants; ils vont s'exposer à la colère du Dieu éternel pour échapper à celle d'un mortel, qui demain ne sera plus. Le Seigneur eut pourtant pitié d'eux. Il leur laissa porter la main sur la vierge qu'ils enchaînèrent et conduisirent au palais. Fortifiée par la voix d'en haut, la Sainte avançait sans frayeur. Ses lèvres et son cœur répétaient cette prière du psaume : « Délivrez mon âme, ô mon Dieu, de l'épée qui la poursuit; délivrez-là de la puissance du chien qui veut la dévorer. »

A la vue de Ripsime, Tiridate est au comble de la joie. Il l'invite par de douces paroles à accepter son trône et sa main. Les dédains de cette faible femme l'irritent, et il s'élance sur elle avec fureur. Mais une force surnaturelle anime le bras de la vierge, qui repousse le tyran loin d'elle. Tiridate étonné, renonce à employer la force et fait appeler Gaiana. Il lui ordonne de persuader à sa fille spirituelle de condescendre aux désirs du roi. Mais animée d'une ardeur divine, Gaiana chante les splendeurs de la virginité, et l'éclat de la couronne qui lui est réservée dans le ciel. Fou de rage, le roi lui fait briser les dents. Quand son horrible supplice fut achevé, cette femme héroïque répétait les mêmes paroles. Sa constance lui mérita la palme du martyre.

Cependant, Tiridate interroge de nouveau Ripsime; mais sans plus de succès. Alors il ne songea plus qu'à tirer vengeance des mépris et de la défaite qu'il avait essuyés. Par ses ordres, Ripsime eut la gorge ouverte, et par cette plaie béante on lui arracha la langue; des torches ardentes furent appliquées sur ses chairs meurtries; on répandit ses entrailles sur le sol, et elle respirait encore quand les bourreaux lui arrachèrent les yeux. Ses blessures devinrent ses joyaux de noce, et c'est ainsi parée que son âme s'échappant de son corps brisé, alla se présenter à l'Epoux divin dans le palais éternel du ciel.

Dès qu'elles apprirent le trépas glorieux de Gaiana et de Ripsime, les vierges restées seules dans la ville accoururent pour recueillir leurs dépouilles meurtries. Toujours altéré de sang, Tiridate ordonne de les saisir et de les torturer comme leurs compagnes. Quelques-unes purent cependant échapper aux bourreaux. Nina fut de ce nombre.

SAINTE NINA, APOTRE DES GÉORGIENS

La fidèle Chrétienne s'enfuit à la hâte à travers des chemins et des pays inconnus. Dieu la conduisit. Après plusieurs jours de marche elle pensa qu'elle était à l'abri de toute poursuite. Elle s'arrêta dans la première ville qu'elle rencontra; c'était la capitale de la Géorgie, royaume voisin de celui d'Arménie. Pour mener la vie de retraite, de travail, et de pénitence qui faisait tous ses charmes, elle se vendit comme esclave ou, selon d'autres auteurs, elle fut saisie comme captive romaine et réduite à la servitude.

Quoiqu'il soit, elle devint esclave, et dans la petite chambre qui lui servait de réduit, elle n'avait pour lit et pour tout meuble qu'une simple natte sur la terre nue (1). C'était là qu'après sa journée de labeurs elle se retirait pour se flageller, pour méditer, et pour appeler les bénédictions de Dieu sur cette terre, devenue sa seconde patrie. La pureté de sa vie, sa sobriété, sa fidélité à ses maîtres, excitèrent l'admiration des barbares. Ils lui demandèrent la raison d'une telle conduite. « C'est ainsi, répondit simplement Nina, que je sers le Christ mon Dieu. » Ce nom leur était aussi nouveau que le reste.

DEUX GUÉRISONS MERVEILLEUSES

Alors, c'était une coutume, en Georgie, de porter les enfants malades de maison en maison. Chaque mère examinait le cas et indiquait le remède qui lui semblait le meilleur. Une pauvre femme avait vainement fait appel à la science et aux secours de ses voisines; son fils allait mourir dans ses bras. Elle le présente enfin à Nina. « Je ne connais aucun remède humain, répond l'esclave, mais par sa toute puissance, Jésus-Christ mon Dieu peut instantanément rendre la santé aux plus désespérés. » Elle prend le petit agonisant, le couche sur sa natte, le couvre de son cilice et invoque ardemment pour lui le Sauveur Jésus. Quelques instants après, frais et rose, l'enfant souriait dans les bras de sa mère. Celle-ci, dans sa reconnaissance, publie partout autour d'elle la guérison merveilleuse.

La nouvelle, franchissant le seuil du palais, arriva jusqu'à la reine de Georgie. Depuis de longues années elle gémissait sur un lit de douleur, victime d'un mal rebelle à tout remède. Elle fait, en toute hâte, appeler Nina. « La place d'une esclave, répondit notre Sainte, n'est pas dans un palais, » et en même temps elle songeait au danger que courait sa vertu au milieu de la cour. La reine, instruite par la souffrance, ne s'irrita pas du refus de l'esclave: « J'irai la trouver, dit-elle, puisqu'elle ne veut pas venir à moi. »

Nina vit donc la princesse frapper à la porte de son modeste réduit et implorer son secours. La pauvre servante pria pour la grande reine et celle-ci fut guérie. Dans sa joie elle veut se dépouiller de ses joyaux pour en faire présent à son humble

(1) Toute cette dernière partie de la vie de sainte Nina, consignée par Rufin, au volume Ier de son *Histoire*, est la plus certaine et ne peut être contestée.

bienfaitrice. « C'est mon Dieu qu'il faut seul remercier, s'écria Nina en repoussant l'or et les pierreries, lui seul vous a rendu la santé. Il n'a que faire de vos richesses. Ce qu'il demande de vous c'est que vous renonciez aux idoles, pour l'adorer et le servir uniquement. Faites-vous donc baptiser, et vivez selon la loi du Christ. »

De retour au palais, la reine se présente pleine de santé et de vie au monarque son époux. « Comment, s'écrie-t-il, récompenser assez celle qui t'a sauvée? — Elle a rejeté mes dons, reprit la princesse, elle ne réclame de nous qu'une seule chose: c'est que nous embrassions sa foi et qu'avec elle nous adorions le Christ Jésus. »

Le roi promit de se rendre à ce désir, mais il différait quand on le pressait de l'exécuter. Cependant Nina, toujours retirée, par ses prières et ses austérités, suppliait Dieu qui avait opéré de si grandes choses par ses mains de ne pas guérir seulement les corps, mais surtout de sauver les âmes.

UNE ÉPREUVE SALUTAIRE

Un matin, la capitale de la Georgie retentit du son des trompettes. et des cris de nombreux guerriers. Le roi partait pour une grande chasse. Il allait avec sa troupe s'enfoncer dans les forêts sauvages. La main de l'homme n'y avait pas encore tracé de chemin, et les fauves y régnaient comme dans un empire incontesté. Un brouillard humide tombait du ciel, mais on espérait que le soleil, perçant ce voile obscur, viendrait bientôt tout illuminer et tout réjouir.

Dans la course, le roi se laissa emporter par son impétuosité sans qu'on le remarquât. Il poursuivit longtemps la proie qui fuyait devant lui. Quand il s'arrêta, il était seul dans un fourré épais; il n'entendait plus les siens, et il lui était impossible de se diriger vers eux. La brume s'était épaissie, et la clarté du jour, qui s'obscurcissait, finit par s'éteindre complètement. Le chasseur imprudent se crut livré à une mort certaine. Les bêtes féroces profitant des ténèbres allaient sortir de leurs tanières, et seul, comment pourrait-il se défendre contre elles?

Au milieu du péril, Dieu fit revivre en sa mémoire et Nina, qui sans doute à ce moment priait pour lui, et l'engagement qu'il avait pris de se faire chrétien. « Que j'échappe à ce danger, se dit-il, je ne rentrerai dans mon palais que pour me faire baptiser. » Bientôt la nuit se dissipe et après bien des recherches le roi et sa troupe se rencontrèrent.

Fidèle à son engagement, le roi fait appeler Nina. Elle l'instruisit ainsi que son épouse des vérités chrétiennes. Prêts pour le baptême, ils ne voulurent pas aller seuls à Jésus-Christ. Le prince convoque ses sujets, il leur annonce les miracles que le Dieu des chrétiens a faits en sa faveur et pour la guérison de la reine. « Ce Dieu tout puissant et miséricordieux est le seul et vrai Dieu, s'écrie-t-il dans sa reconnaissance, aussi vos chefs vont-ils se consacrer à son service et laisser les vaines idoles qu'ils ont adorées jusqu'ici. Peuple, suis l'exemple de tes maîtres et deviens aussi chrétien. » Une acclamation générale répondit au vœu du monarque. Il s'occupa de l'instruction des hommes; la reine et Nina apprenaient aux femmes les mystères et les dogmes de notre foi, et Dieu aidant, la foule n'aspira plus qu'à l'eau sainte du baptême « comme le cerf altéré soupire après les fontaines d'eau vive ».

LES GEORGIENS A BYZANCE

Ce troupeau nouveau manquait de pasteurs. Nina persuada au roi d'envoyer une ambassade à Constantin qui régnait alors à Byzance. Les délégués demanderaient à l'empereur de désigner des évêques et des prêtres, qui viendraient achever d'instruire les Géorgiens, leur administreraient les sacrements et les guideraient dans les voies du salut. Les messagers n'arrivèrent pas seuls à la cour impériale. L'Arménie réclamait aussi des ministres du vrai Dieu; les prières que Nina et le sang que Gaiano, Ripsime et leurs compagnes avaient répandu sur cette terre, portaient déjà leur fruit. Des Ethiopiens et des Persans arrivaient à leur tour réclamer des missionnaires. Théodoret, un contemporain, décrit avec un certain effroi et un sourire mal déguisé, l'aspect farouche, le costume et les mœurs bizarres de ces étrangers. Mais Constantin ne voyait que les âmes. Il recevait tous ces hommes avec honneur et avec joie. Il les renvoyait dans leurs contrées chargés de ses présents et, autorisé par le Souverain Pontife, il les faisait suivre de vaillants missionnaires. C'était là dans sa pensée la plus belle conquête qu'il pût entreprendre.

COMMENT NINA A ELLE SEULE TRANSPORTA UNE COLONNE QU'UN ATTELAGE NE POUVAIT MÊME ÉBRANLER

Cependant Nina avait engagé ses catéchumènes à bâtir un temple en l'honneur du vrai Dieu dont ils allaient devenir les enfants. Ils se mirent à l'œuvre avec l'ardeur que donne la foi. On mit à contribution toutes les richesses de la région, les bois précieux, les marbres, l'or et l'argent. Une colonnade devait entourer l'édifice. Les blocs de granit s'élevèrent peu à peu dans les airs; bientôt il n'en resta plus qu'un seul à dresser. Mais c'est en vain que l'on travaille et que l'on sue, la lourde masse reste immobile. Un couple de bœufs est attelé à la colonne, on les excite, on les aiguillonne, mais la pierre ne cède pas. Un autre couple est amené, puis deux, puis trois; leurs efforts demeurent stériles. Le démon s'était évidemment mis de la partie. La journée s'écoula ainsi: rude journée pour les corps et surtout pour les cœurs que le doute agitait. Nina passe la nuit en prières; elle se charge de cilices et de chaînes de fer, elle veut par sa ferveur triompher de ce qu'elle nomme la dernière tentative de l'enfer.

Dieu, par un nouveau prodige, voulait récompenser et affermir la foi de son peuple. Le lendemain, la Sainte est appelée sur le chantier, où l'on recommençait à s'épuiser en labeurs inutiles. Nina se jette à genoux et invoque de toute l'ardeur de son âme Celui qui par sa mort a triomphé des démons. Pendant qu'elle priait, la colonne se dresse, s'élève dans les airs, portée par la main invisible des anges, et vient se placer à l'endroit qui lui était destiné. Le peuple applaudissait et mêlait dans ses acclamations le nom de Dieu et celui de Nina.

Quand les évêques et les prêtres arrivèrent, l'église était achevée. On la consacra : le roi, la reine et leurs sujets furent solennellement baptisés. La Géorgie était chrétienne.

Nina vécut encore longtemps pauvre, austère, humble, au milieu de ceux qu'elle avait enfantés à Jésus-Christ, puis elle monta au ciel jouir de la gloire qu'elle avait fui sur la terre.

La foi catholique prospéra pendant plusieurs siècles en Georgie; mais le schisme et l'hérésie introduits par les Arméniens et les Grecs, l'infidélité apportée par le Persan et le Turc, ont fait succéder le deuil à ces jours de triomphe.

Elle n'est pas non plus inconnue à nos contrées occidentales. Le martyrologe romain fait mémoire d'elle à la date du 15 décembre. En 1807, Mgr Jauffret, évêque de Metz, a fondé sous le patronage de sainte Chrétienne, une Congrégation de Religieuses enseignantes qui possède des maisons d'éducation dans plusieurs diocèses de France et en Allemagne.

BIENHEUREUX JEAN DISCALCÉAT

Recteur, puis Frère Mineur (1280-1349)

Fête le 15 décembre

Dans les tournées de quête qu'il fait au profit des pauvres, le bienheureux ne porte même pas les sandales autorisées par la Règle. — Il se dévoue auprès des pestiférés. — Il instruit les ignorants.

Dans la catholique Bretagne, son pays d'origine, Jean Discalcéat est honoré communément du titre de *Saint*. Le martyrologe franciscain, suivi par les auteurs de l'Ordre et par ceux qui ont écrit « les Saints de Bretagne » l'appelle seulement *Bienheureux*. Nous nous en tenons à cette expression qui nous semble plus régulière. Chez les Frères Mineurs, sa fête est fixée au 14 décembre; un calendrier breton très ancien, actuellement enfermé dans la châsse qui contient ses reliques, renvoie cette fête au lendemain, 15 décembre.

PREMIÈRES ANNÉES DE JEAN

Les biographes du Bienheureux nous disent qu'il naquit dans le diocèse de Léon; une tradition orale qui n'est pas à dédaigner précise davantage et affirme qu'il vit le jour à Saint-Vougay. Ce fut vers l'an 1280; il reçut au baptême le nom

de Jean, mais, par humilité, il voulut être appelé *Jeannic*, diminutif breton de Jean.

On ne sait à peu près rien des parents de Jeannic, mais ils n'étaient sans doute pas très pourvus des biens de la fortune, puisque nous voyons leur fils apprenti maçon. Il y avait parmi ses proches un ouvrier très habile dans ce genre de travail. Jean se mit sous sa direction, et avec la volonté énergique qui semble le trait dominant de sa nature, il fit de rapides progrès dans la profession qu'il avait embrassée, jusqu'à pouvoir bientôt rendre service à son prochain. Son inclination le portait, en effet, aux travaux qui devaient avoir un certain caractère d'utilité publique; avec une prédilection marquée il construisait des ponts sur les ruisseaux et les torrents ou bien il dressait des croix sur les chemins, pour rappeler aux passants l'amour de Dieu.

Bien que son métier fût fatigant, Jeannic devait vivre très sobrement, puisque ses travaux lui permirent d'économiser en peu de temps un petit pécule. Il aurait même pu, disent les biographes, vivre à son aise dans le siècle, lorsqu'il sentit, au fond de son cœur, l'appel de Dieu et résolut d'entrer dans la cléricature.

Il découvrit son dessein au parent avec qui il avait appris à travailler, mais celui-ci l'empêcha, autant qu'il lui fut possible, de mettre son projet à exécution; il employa dans ce but les persécutions et les railleries poussées à un tel point qu'il s'attira la colère de Dieu, perdit ses biens, fut frappé de la lèpre, mourut excommunié et fut ainsi privé de la sépulture ecclésiastique. Jean, obéissant à l'appel de Dieu, s'en alla à Rennes pour commencer ses études et se préparer aux saints Ordres.

LE PRÊTRE — LE RECTEUR

Le jeune homme avait une grande fermeté de caractère, avons-nous dit. Grâce à elle et aussi à la bénédiction de Dieu, il acquit promptement la science suffisante, et comme il avait eu grand soin de ne pas négliger la piété il fut jugé digne de recevoir les Ordres sacrés et monta bientôt au saint autel.

Il y avait alors en Bretagne un assez grand nombre de prêtres qui n'avaient pas charge d'âmes et n'étaient pas même attachés à un ministère paroissial quelconque : ils se sanctifiaient en édifiant le prochain et en ne s'occupant que de servir Dieu.

Le nouveau prêtre vécut ainsi quelque temps, mais l'évêque de Rennes, Yves, avait découvert les trésors cachés sous des apparences humbles et modestes; il ne voulut pas laisser plus longtemps la lumière sous le boisseau, il le nomma Recteur de la paroisse Saint-Grégoire, aux portes de Rennes. Jean n'accepta que difficilement; il fallut presque un ordre formel de son évêque pour triompher de ses résistances; mais enfin, le dimanche dans l'octave de l'ascension, 19 mai 1303, il prit possession de sa cure. Il la gouverna treize ans avec tout le zèle d'un bon pasteur qui veille sur le troupeau confié à ses soins. Il vivait du reste dans une grande austérité et simplicité; ses vêtements étaient conformes à son état, mais très modestes, plutôt pauvres; sa nourriture était très frugale, puisqu'il jeûnait déjà trois jours par semaine. Il travaillait ainsi à sa propre sanctification et attirait en même temps sur son peuple les bénédictions célestes : quoi d'étonnant qu'il ait fait grand bien aux âmes?

Il s'oubliait lui-même pour venir au secours des pauvres et des malheureux. Il les visitait, les consolait, leur distribuait sans compter les revenus de sa paroisse.

Mais son zèle ne s'arrêta pas là. Les évêques de Rennes, Yves, qui l'avait nommé à Saint-Grégoire, Gilles et Alain de Châteaugiron, ses successeurs, le prirent plus d'une fois pour les accompagner dans leurs visites à travers le diocèse. Jean allait devant eux, « jamais à cheval ni en litière, mais toujours à pied et nu-pieds », disposant les peuples, par ses prédications et l'administration de la pénitence, à recevoir la confirmation et les bienfaits de la visite canonique : il préludait ainsi au nouveau genre de vie qu'il allait embrasser bientôt.

LE FRÈRE MINEUR

Il n'y avait pas encore un siècle que saint François d'Assise avait quitté cette terre et déjà ses disciples avaient des maisons jusque dans les contrées les plus reculées. Evidemment, un pays de foi comme la Bretagne ne pouvait que les accepter avec enthousiasme, aussi dès 1232 ils avaient un couvent à Quimper; les maisons de Vannes, de Rennes, de Guingamp, etc., furent fondées bientôt après. Le recteur de Saint-Grégoire les avait rencontrés plus d'une fois sur son chemin. Sa paroisse, du reste, était aux portes de Rennes où ils avaient un couvent; qui sait si la vue de ces hommes de Dieu, au vêtement pauvre et aux pieds nus, n'avait pas déjà auparavant déterminé Jean à embrasser le genre de vie dont nous avons parlé? Avant même, en effet, de s'être enrôlé sous l'étendard du pauvre d'Assise, il pratiquait la pauvreté, et il avait mérité le surnom qui le distinguera à jamais de tout autre, « discalcéat », Jean le *déchaussé*.

Quoi qu'il en soit, en 1316, le recteur de la paroisse Saint-Grégoire vint résigner son titre entre les mains d'Alain de Châteaugiron. L'évêque ne put recevoir, sans verser d'abondantes larmes, une démission qui le privait d'un tel sujet. Après avoir cherché inutilement à détourner Jean de sa résolution, il voulut du moins lui marquer son estime et ses regrets en donnant à son frère la cure que son départ allait laisser vacante. Mais Jean, entièrement détaché des liens de la chair et du sang, pria l'évêque de ne pas donner suite à son projet, et, après avoir reçu sa bénédiction, il partit pour Quimper.

Pourquoi se rendit-il dans cette ville relativement éloignée de Rennes? Peut-être le couvent de Quimper avait-il un plus grand renom de vertu, de sainteté; peut-être seulement Jean voulait-il rompre d'une manière plus complète avec tout ce qu'il avait connu dans le monde, afin de pouvoir ainsi s'unir plus étroitement à Dieu. En

tout cas, ce fut à Quimper qu'il entra au noviciat des Frères Mineurs.

Il avait près de quarante ans : pour tout autre, à un âge où les habitudes sont prises et où le corps même n'a plus la vigueur, la souplesse de l'adolescence, il aurait été dur de se plier à la vie de novice, dans un de ces couvents où régnait la ferveur des premières années de l'Ordre franciscain.

Pour notre Bienheureux, ce ne fut qu'un jeu d'enfant. S'il était novice, du reste, dans les exercices de la vie commune, il ne l'était pas dans la pratique de la perfection, et il semble, selon la judicieuse remarque d'un ancien biographe, « qu'en recevant l'habit, il reçut ensemble, comme un autre Elisée, l'esprit de saint François ». Jusqu'à son dernier soupir il observa sa règle sans en transgresser même un iota.

ESPRIT DE PAUVRETÉ ET AMOUR DES PAUVRES

François d'Assise est connu pour avoir excellé dans l'amour et la pratique de la pauvreté. C'était sa privilégiée, « sa Dame », et par elle, dit saint Bonaventure, il était arrivé à la parfaite humilité, par conséquent à la sainteté. Son nouveau disciple, qui était déjà entré dans cette voie, l'y suivit résolument jusqu'au bout. Son vêtement, habit, manteau, capuce, tout était pauvre et grossier. Selon la recommandation qu'en fait la règle — en promettant une bénédiction spéciale de Dieu à ceux qui suivent ce conseil, — il les réparait de ses propres mains quand le besoin s'en faisait sentir. Et comme on lui demandait un jour pourquoi il portait « un habit plus vil et rapiécé que les autres, parce que, répondit-il, je suis le plus imparfait de tous ».

Mais sa compassion pour les malheureux ne l'avait pas quitté en embrassant la vie religieuse; quand il rencontrait quelqu'un plus pauvre que lui, il s'en faisait des reproches comme s'il avait commis une faute. Quand il n'avait rien autre chose, il n'hésitait pas à se dépouiller de son manteau, de son capuchon même.

Avec une sainte audace il recourait aux riches et les exitait à la charité. « Il y eut, dit le même auteur, une cruelle famine par tout le comté de Cornouailles, en 1346, pendant laquelle le saint homme alla de maison en maison exhorter les familles fortunées à gagner le ciel par leurs aumônes, l'occasion s'en présentant si belle. »

AUSTÉRITÉ DE SA VIE

Par le seul fait qu'il aimait et pratiquait la pauvreté, notre Bienheureux menait une vie mortifiée : Très souvent il jeûnait au pain et à l'eau; il passa seize années entières sans boire de vin ni manger de viande, sauf en cas de maladie grave et sur l'ordre du médecin. Sa nourriture ordinaire était du pain d'orge, d'avoine ou de fèves; sa boisson, de l'eau à laquelle il mêlait habituellement quelque liqueur amère, en souvenir du fiel et du vinaigre dont fut abreuvé le Sauveur dans sa Passion.

Nous avons déjà fait remarquer sa fermeté de caractère; elle parut bien encore dans ces mortifications héroïques et continuelles. Il en donna une autre preuve en allant toujours absolument nu-pieds, sans même prendre les sandales que l'usage autorise dans l'Ordre de saint François. Un clou ayant un jour pénétré dans un de ses pieds, il ne voulut le retirer que lorsque tout le pied fut très enflé et encore fallut-il qu'un ordre formel de son gardien le contraignit à prendre ce soulagement.

ESPRIT DE PRIÈRE — DON DES LARMES

Dans la lutte contre les défauts, quiconque veut se sanctifier doit recourir à la prière. On pourrait même, en étendant un peu le mot connu de saint Alphonse de Liguori : « Celui qui prie se sauve, celui qui ne prie pas se damne », on pourrait dire : celui qui prie beaucoup et qui prie bien arrive à une haute sainteté; celui dont les prières sont moins nombreuses et moins ferventes n'arrive pas à un si haut degré de perfection.

Les biographes de notre Bienheureux font remarquer qu'il aimait la prière, les exercices de piété. Non content d'être régulier, tant le jour que la nuit, à réciter l'office canonial au chœur avec la communauté, il prolongeait son oraison pendant une grande partie du temps que les autres donnaient au repos. avant comme après matines. Ayant célébré, dès le point du jour, le saint sacrifice, il vaquait aux devoirs du saint Ministère, entendant les confessions, visitant les malades, secourant et consolant les pauvres et les affligés, etc.

Après son frugal repas, il retournait à l'oraison, récitait, soit en particulier, soit avec quelque bon religieux, « l'office de la Croix, du Saint-Esprit, les psaumes, graduels et pénitentiaux, l'office des défunts, plusieurs litanies et nombre d'hymnes et cantiques de Notre-Dame », et tout cela, fait remarquer le biographe, « avec une telle attention et révérence que s'il eût visiblement parlé à Dieu et à ses saints ».

Du reste, pour notre Bienheureux comme pour les autres saints en général, ces intimes communications avec Dieu étaient la source d'un bonheur ineffable : les larmes abondantes qu'il versait fréquemment pendant ses oraisons en sont une marque certaine. Sans doute, comme nous le verrons tout à l'heure, il pleura aussi sur les malheurs qu'il prévoyait dans un esprit prophétique; mais ordinairement, comme saint François, il pleurait d'amour; il pleurait de voir que l'Amour n'était pas aimé; il pleurait « quand il entendait les confessions, excitant par son exemple ses pénitents à la contrition. »

Qu'on ne croie pas cependant qu'il n'y ait eu, sur le chemin de Jean Discalcéat, que des douceurs et des consolations. Malgré sa générosité constante au service de Dieu, malgré sa persévérance dans la prière, il dut passer par le creuset de la souffrance et de l'humiliation. En ces temps de foi et encore plus dans un pays comme la Bretagne, les religieux n'avaient pas les difficultés extérieures, les persécutions qui sont comme leur pain quotidien à notre époque, mais plus d'une fois, la Providence le permettant ainsi pour leur

plus grand bien, le démon se mit directement à l'œuvre contre eux. En particulier pour ce qui est de notre Bienheureux, un jour de Pâques qu'il se trouvait fort exténué de jeûnes et autres macérations, « l'ennemi lui apparut et tâcha de lui faire désespérer de son salut, ravalant les mérites de ses pénitences et actions vertueuses; mais, voyant que le bon Père lui résistait courageusement, il le battit furieusement, même en présence de son Gardien et de plusieurs religieux; mais il se défendait vigoureusement, ayant toujours à la bouche ces versets du psautier : O Dieu, arrachez mon âme au glaive, arrachez aux attaques du chien mon âme seule et abandonnée. Et, pour dépiter le diable, il répétait plusieurs fois le mot *chien*.....

LE PROPHÈTE

On était au plus fort de la longue guerre entre Charles de Blois et Jean de Montfort. Un jour, avant même que le premier eût formé le dessein de mettre le siège devant Quimper, Jean Discalcéat se mit à pleurer. Les saints n'ont pas renoncé à toute affection humaine; tous les sentiments nobles et grands, leur cœur les garde précieusement, les développe même en les surnaturalisant. Il avertit publiquement les habitants, leur annonçant au milieu de ses larmes que la ville serait prise et saccagée, que les horreurs de la famine suivraient celles de la guerre, s'ils ne se tournaient sincèrement vers Dieu. Les Kimperrois, comptant sur leurs propres forces et sur les secours qu'on leur avait promis, restèrent sourds aux avertissement de l'homme de Dieu, mais ils ne tardèrent pas à s'en repentir : dans le courant de 1344, Charles de Blois assiégea Quimper et s'en rendit maître. Personnellement, ce prince était bon et pieux, mais, dans l'ivresse de la victoire, comment empêcher ses troupes, surtout les Français ses alliés, sur lesquels il n'avait pas tant d'autorité, de commettre bien des excès?

Cependant, les campagnes avaient été ravagées, les travaux des champs négligés : une cruelle famine s'abattit sur ces malheureuses contrées (1346). Jean, qui l'avait prédit, ne se perdit pas en récriminations inutiles. Plus encore que par le passé, il vint au secours des malheureux en intercédant pour eux auprès des riches.

Mais ce n'était là, en quelque sorte, que le commencement des douleurs. Deux ans après, le jour de l'Octave de Saint-François, Jean était au chœur avec ses frères pour l'office de vêpres, lorsqu'il éclata de nouveau en sanglots. Aux interrogations qu'on lui fit sur le sujet de ses larmes il se contenta de répondre qu'une nouvelle calamité allait fondre sur la ville. En effet, l'année suivante une peste horrible décima la population. Ainsi, encore une fois, Dieu avait soulevé pour lui le voile de l'avenir.

Mais pour apaiser cette divine justice le châtiment des coupables ne suffit pas toujours : très souvent des victimes pures et volontaires sont requises.

Jean fut une de ces victimes. Sans penser aux dangers qu'il courait, il se dévoua au service des malades, et en leur prodiguant les soins corporels en même temps que les secours de son ministère, il fut atteint par le fléau et succomba à l'âge de soixante-neuf ans, dont vingt-neuf passés dans l'Ordre des Frères Mineurs et treize dans les fonctions paroissiales.

SON CULTE

Aussitôt après sa mort, Jean Discalcéat commença à être vénéré et invoqué dans l'église des Frères Mineurs de Quimper. Ses restes sacrés furent honorés pendant quelque temps sous une espèce de dôme en forme de chapelle et protégés par des grilles en fer. Au dire des anciens auteurs franciscains, on recourait à lui spécialement dans les douleurs de tête. Ceux qui étaient ainsi atteints de névralgie n'avaient pas plutôt touché la tombe du Bienheureux qu'ils étaient délivrés de toute souffrance.

Pendant la Révolution française, ses précieuses reliques furent d'abord transportées à la cathédrale de Quimper : par un décret de l'Assemblée constituante, les Ordres religieux d'hommes et de femmes avaient été abolis; leurs couvents, leurs églises, n'avaient pas tardé à être vendus et affectés à des usages profanes.

Mais la cathédrale elle-même ne fut pas à l'abri de l'impiété révolutionnaire : le 12 décembre 1793 elle était saccagée et transformée en temple de la Raison. Heureusement, trois ou quatre jours auparavant, quelques hommes pieux et prudents avaient enlevé les reliques des saints et ce que l'église avait de plus précieux. Ce fut ainsi que les ossements du bienheureux Jean échappèrent à la rage des révolutionnaires : on les vénère encore aujourd'hui dans l'église d'Ergué-Armel, où ils avaient trouvé un refuge pendant la période révolutionnaire.

Cependant, en 1842, Mgr Graveran, évêque de Quimper, en faisant la reconnaissance de ces reliques, prit une partie du crâne pour son église cathédrale. Pendant la guerre de 1870-1871, il fut porté dans des processions solennelles, avec les autres reliques de la cathédrale, en vue d'obtenir la protection de Dieu pour nos armées vaincues, pour la patrie humiliée.

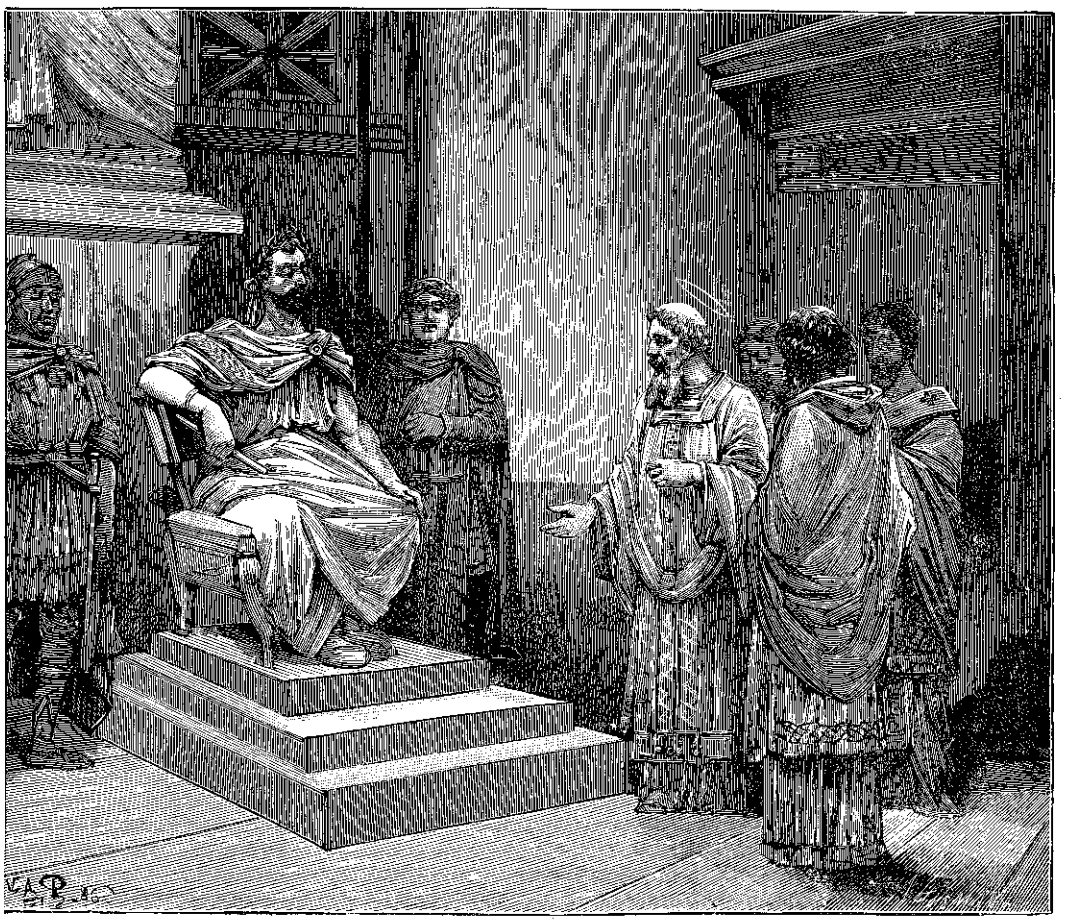
La statue de notre Saint, que l'on vénérait de temps immémorial dans l'église des Franciscains, a aussi traversé les tristes jours de la Terreur. Comme par miracle elle échappa aux flammes sacrilèges qui détruisirent tant de statues, de tableaux, d'œuvres d'art. C'est à ses pieds que les catholiques bretons déposent leurs prières et leurs offrandes, dans la cathédrale de Quimper; ils attribuent à son intercession la grâce de retrouver les choses perdues.

SOURCES

Les petits Bollandistes, par Mgr PAUL GUÉRIN. — *Saint Jean Discalcéat, son histoire et son culte*, par l'abbé ALEXANDRE THOMAS. — ARTHUR DU MOUTIERS : *Martyrologium franciscanum.*

SAINT EUSEBE, ÉVÊQUE ET MARTYR

Fête le 16 décembre.



Saint Eusèbe de Verceil envoyé en ambassade par le Pape près de l'empereur Constance.

NAISSANCE DE SAINT EUSÈBE
LES DEUX PÈRES QUE TOUT CHRÉTIEN A SUR LA TERRE

A côté de saint Athanase, l'invincible défenseur de la divinité de Jésus-Christ contre les hérétiques ariens, un des plus grands hommes que l'on vit apparaître, pour consoler la Sainte Eglise au milieu de ses douleurs, est sans contredit le célèbre évêque de Verceil, saint Eusèbe.

Né en Sardaigne, l'an 286, Eusèbe eut, pour guider ses premiers pas dans le chemin de la vertu et former son cœur à la piété, une sainte mère nommée Restitute. Ce qu'il fit jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, l'histoire ne le dit pas; mais quand, avec le lait maternel, on s'est nourri du pain substantiel de la parole divine, on ne peut qu'y trouver une force de vie et d'ardeur sainte qui fait mépriser les faussetés et les mensonges du monde et aspirer vers Dieu, seul bien véritable.

En 311, Eusèbe eut la douleur de perdre son père, homme noble et pieux, qui mourut pour la foi dans la persécution de Dioclétien. Ce fut un coup terrible pour le jeune homme; mais il avait appris sur les genoux de sa mère qu'il avait deux pères sur la terre : celui qui lui avait donné la vie corporelle, et le Pape, père commun de tous les fidèles. Les leçons qu'on apprend ainsi dans les bras maternels ne s'effacent point de la mémoire, et Eusèbe s'en souvint. Il voulut se rendre auprès de cet autre père, qu'il aimait sans l'avoir jamais vu, et être baptisé par lui. Restitute consentit volontiers aux désirs de son fils, et elle prit avec lui la route de Rome.

BAPTÊME MIRACULEUX
PRÉSAGES HEUREUX DE SAINTETÉ

Le jeune Sarde et sa mère, aussitôt arrivés dans la Ville sainte, allèrent s'agenouiller aux pieds du successeur de saint Pierre, et Eusèbe fut transporté de joie à la vue de son père en Jésus-Christ. Saint Eusèbe gouvernait alors la sainte Eglise de Dieu. Un ange lui apprit quelles devraient être plus tard les vertus de ce jeune homme. Le bienheureux Pontife l baptisa et lui donna son nom, présage heureux de la grande piété du futur évêque de Verceil, car *Eusèbe* signifie *pieux*. Pendant le baptême, des anges vinrent du ciel pour lever le catéchumène des fonts baptismaux et aider le saint Pape en cette cérémonie sacrée. Eusèbe, purifié dans les eaux du baptême et fortifié par la grâce divine, se leva comme un homme tout transformé et tout nouveau, prêt à tout ce que l'amour de Jésus-Christ demanderait de lui. A cette époque, apparaissaient de tous côtés des impies qui voulaient déchirer la robe sans couture du divin Maître en divisant son Eglise sainte. Eusèbe, ne comprenant pas qu'on pût s'insurger ainsi contre sa Mère, voulut la défendre. Dans ce but, il s'adonna avec ardeur à l'étude et à la prière. Sa vie était si sainte, si céleste, qu'on le regardait comme un ange. Sa pureté virginale surtout lui valut cette fécondité d'apostolat dont nous parlerons bientôt. Il la conserva intacte avec tant de soin que Notre-Seigneur lui-même le délivra un jour, sans même qu'il s'en doutât, des poursuites insensées d'une femme de mauvaise vie.

Il étudia les arts libéraux et les saintes lettres sous les papes saint Eusèbe et Melchiade. Saint Sylvestre, leur successeur, lui conféra tous les Ordres sacrés jusqu'à la prêtrise. On aimait à Rome à voir ce lévite, d'une vertu consommée, servir au saint autel, remplir l'office du lecteur, et surtout annoncer la parole de Dieu par le chant de l'Evangile. On l'écoutait comme un oracle, on le vénérait comme un saint.

CE QUE FUT LE PREMIER ÉVÊQUE DE VERCEIL

Saint Marc, successeur de saint Sylvestre, heureux de rencontrer tant de vertus dans Eusèbe, l'ordonna prêtre. La mort l'empêcha de voir se réaliser les espérances qu'il avait conçues de son diacre; Jules Ier, son successeur, en fut l'heureux témoin.

Mais déjà le nom d'un impie, qu'on ne devait prononcer plus tard qu'avec frémissement, commençait à se répandre parmi le peuple ami de la nouveauté. Arius poussait d'horribles blasphèmes à la face du monde entier, et osait dire que Jésus son Maître et son Rédempteur n'était pas Dieu. L'hérésie faisait de rapides progrès, et déjà Verceil, ville de Ligurie, était en proie à la fureur des hérétiques. Il était temps de mettre une digue au torrent dévastateur, et d'envoyer un pasteur à la recherche des brebis égarées. C'est sur Eusèbe que s'arrêta le choix du Souverain Pontife.

Les chrétiens de Verceil, restés fidèles à leur foi, surent vite apprécier la sainteté de leur nouveau père, et ils le voulurent pour évêque. Ils en écrivirent au Pape qui acquiesça volontiers à leur demande, et Eusèbe reçut la consécration épiscopale. Le champ de bataille était vaste, et le prélat entra résolûment au combat. Les adversaires connaissaient le courage d'Eusèbe, aussi lui fermèrent-ils les portes de l'église principale de la ville. Mais Dieu déjoua leurs plans, et les portes s'ouvrirent comme poussées par une main invisible. Le saint évêque entra dans le temple sans que ni les hommes ni les démons ne pussent y mettre aucun obstacle.

LES ANGES AUTOUR DE L'AUTEL — UN SÉMINAIRE MODÈLE

La conduite du nouveau pasteur fit voir qu'on ne s'était pas trompé en le jugeant capable de gouverner cette Eglise affligée. Il n'avait jamais qu'une seule chose en vue : accomplir la volonté de Dieu, et rien au monde n'aurait pu l'en empêcher. Sa sainteté devint si grande que, quand il célébrait le saint sacrifice de la messe, les anges l'aidaient à rompre la sainte hostie et à la distribuer aux fidèles. Parfois aussi ils faisaient retentir autour de l'autel de suaves et de douces harmonies que le peuple même entendait. L'eau dont il s'était lavé les doigts, après avoir touché le corps du Sauveur, servait à guérir toutes sortes d'infirmités.

Lorsque, comme de nos jours, les hommes oublient leur Dieu et sacrifient à leurs passions, l'Eglise, toujours pleine de sollicitude pour ses enfants, a sans cesse jugé que le moyen le plus propre à réformer la société était de garder innocentes et pures les âmes des enfants. C'est ce que fit Eusèbe. Il fonda un alumnat dans son palais épiscopal et forma sous ses yeux des jeunes ecclésiastiques dont l'innocence et la piété lui étaient connues. Dieu bénit ses efforts, et, de toutes parts, on appela bientôt ses disciples aux évêchés. Il fut le premier qui, dans l'Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale. Bientôt saint Augustin devait reproduire à Hippone cette imitation de la communauté apostolique, et, par sa règle immortelle, lui assurer de longs siècles d'existence.

Bien que ses disciples vécussent au milieu de Verceil, leur vie était recueillie comme celle des moines dans les déserts. Les prières du saint évêque et de ses jeunes clercs attiraient de nombreuses vocations. Les prêtres de la ville voulurent les imiter, et, tout en veillant avec sollicitude sur les âmes qui leur étaient confiées, ils vivaient en communauté, dans la pratique de toutes les vertus religieuses et apostoliques. Saint Ambroise avait la plus grande admiration pour les disciples de saint Eusèbe. Il en parle en ces termes : « C'est une milice toute céleste et tout évangélique, occupée jour et nuit à chanter les louanges de Dieu, à apaiser sa colère et à implorer sa miséricorde par des prières ferventes et continuelles. Ils ont toujours l'esprit appliqué à la lecture ou au travail. »

LÉGATION EN GAULE — CONCILE DE MILAN

C'est dans cette vie de recueillement et de prières que le bienheureux évêque se préparait à de futurs combats.

On était en 354. Le pape saint Jules venait de mourir, et Libère lui avait succédé sur le trône de saint Pierre. Ce dernier, voyant attaquer la doctrine de l'Eglise sous prétexte de combattre le grand Athanase, envoya des légats en Gaule pour prier l'empereur Constance, alors en guerre contre les Allemands, de favoriser la réunion d'un concile à Milan.

Le Pape connaissait le zèle de *saint Eusèbe;* il lui écrivit pour le prier de se joindre à Lucifer, évêque de Cagliari, *à Pancrace et à Hilaire,* diacre de l'Eglise de Rome. L'évêque de Verceil accueillit

cette demande avec plaisir, se mit en route avec les autres légats, et obtint de l'empereur tout ce qu'il voulut. Les ariens, craignant pour leur secte, tâchèrent de s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de Constance, et ces malheureux, qui refusaient de reconnaître la divinité en notre Sauveur, donnaient à ce souverain vaniteux le titre païen de maître du monde et d'éternel.

Le Concile de Milan se tint l'année suivante. L'empereur et les ariens y étaient les maîtres. Leurs troupes en gardaient les portes pour prêter main forte aux hérétiques. L'évêque de Verceil, ne prévoyant rien de bon d'une telle réunion, refusa d'abord de s'y rendre; mais, sur les instances des légats du Pape, de Constance et des évêques ariens, il vint à Milan avec les trois autres légats. Quand il parut au Concile, les hérétiques avaient déjà tout préparé et pris leurs mesures. Le saint évêque ne s'y était pas trompé. « Je ferai tout ce que vous désirerez, leur dit-il, mais je veux avant tout être assuré de votre foi. Voici le symbole de Nicée, souscrivez-y, sinon je me retire. » L'évêque de Milan se rendit aussitôt à cette demande, mais Valens de Murse lui arracha des mains le papier et la plume et leva violemment la séance. L'empereur alors réunit l'assemblée dans son palais et la présida lui-même. Il employa toutes les ruses pour vaincre le courage des légats, mais pas un ne céda. Désespérant d'abattre leur énergie, il les livra aux ariens.

EXIL DE SAINT EUSÈBE — SES TOURMENTS UN ÉVÊQUE CATHOLIQUE ET UN ÉVÊQUE SCHISMATIQUE

Saint Eusèbe fut maltraité, battu de verges et exilé à Scythopolis, en Phrygie. Au milieu de ses tourments, il ne cessait de bénir son divin Maître, crucifié bien qu'innocent, et, comme les apôtres, il se réjouissait de pouvoir souffrir pour le nom de Jésus. « Il reçut l'exil, dit la légende du bréviaire, comme une charge de son ministère. »

Un chrétien, du nom de Joseph, le logea dans sa maison, où saint Epiphane et quelques clercs vinrent le visiter.

Patrophile, évêque de cette ville, un des chefs ariens les plus méchants, en étant informé, fit prendre le noble persécuté. Les barbares, chargés de cet office, le traitèrent avec cruauté et l'enfermèrent dans une chambre si petite qu'on ne pouvait s'y tenir debout. Les ariens, pour amener le Saint à leurs sentiments, venaient le maltraiter à différentes heures du jour. Ils le traînaient par terre à demi nu, lui faisaient descendre un escalier très élevé la tête en bas, l'accablaient de coups. Jamais une plainte n'effleura les lèvres du glorieux martyr, jamais non plus il ne faiblit dans sa foi. Comme un vrai fils de la sainte Eglise romaine, il était heureux de prendre part aux grandes douleurs de sa Mère, toujours persécutée.

Patrophile, pour gagner saint Eusèbe, l'invitait à sa table. Le noble exilé ne voulut jamais avoir de rapports avec cet hérétique. Il préféra même rester plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. C'est sur ces entrefaites qu'il envoya à l'indigne évêque un acte de protestation sous ce titre : « Eusèbe, serviteur de Dieu, avec ses autres serviteurs qui souffrent avec moi pour la foi, à Patrophile, le geôlier, et aux siens. » Après un court récit des souffrances qu'il en avait reçues et une admirable affirmation de la divinité du Christ, il leur déclare qu'il ne recevra aucune nourriture s'ils ne lui promettent par écrit de permettre à ses frères de venir le voir et de lui apporter le nécessaire. « Sinon, ajoute-t-il, vous serez coupable de ma mort, et toute l'Eglise saura ce que les ariens font souffrir aux catholiques..... Je te conjure, toi qui lis cette lettre, par le Père, le Fils et le Saint-Esprit de ne la pas supprimer, mais de la donner aux autres. »

Après être resté quatre jours sans rien prendre, le saint évêque de Verceil peut retourner à son hospice. Le peuple l'y conduit avec joie et entoure la maison de flambeaux. Cependant, la fureur des ariens n'était pas assouvie encore, et, un mois après, ils viennent à l'hospice, armés de verges, y pénètrent avec violence et jettent de nouveau le Saint dans un cachot très étroit, avec un prêtre, nommé Tegrin.

Le lieu du bannissement fut souvent changé, et Eusèbe fut conduit tantôt en Cappadoce, tantôt en Egypte. Pendant ce pénible exil, le terrible adversaire des ariens reportait toujours sa pensée vers le troupeau bien-aimé qu'il avait dû quitter, et souvent il écrivait aux Eglises d'Italie pour les exhorter à demeurer fermes au milieu des persécutions.

Enfin, après des tourments inouïs, toujours supportés avec la plus grande joie, l'évêque de Verceil fut mis en liberté. Constance venait de mourir (361) et Julien l'Apostat, son successeur, rappelait les évêques de leur exil, car il pensait qu'il persécuterait mieux l'Eglise par d'autres moyens. En attendant, les fidèles virent, avec joie, rentrer leurs pasteurs.

SAINT EUSÈBE EST MIS EN LIBERTÉ SES COMBATS CONTRE L'HÉRÉSIE

Les tourments qu'avait endurés saint Eusèbe, si cruels et si barbares qu'ils fussent, n'avaient pas abattu son courage. Son âme était plus forte et plus prête aux grands combats, son amour pour la sainte Eglise plus ardent, son zèle pour les âmes plus grand que jamais. Avant de revenir à Verceil, Eusèbe alla rallumer le flambeau de la foi dans les Eglises d'Orient, perdues par l'hérésie.

Et d'abord c'est Alexandrie qu'il visite, où il a le bonheur d'embrasser le grand saint Athanase. De concert avec ce glorieux persécuté, saint Eusèbe assemble un concile dans cette ville. Les évêques le chargent de parcourir les principales villes d'Orient pour ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que la peur des persécutions avait fait succomber. Sa parole forte et inspirée, sa grande sainteté et ses prières surtout, attiraient à lui toutes les âmes égarées. Le succès de sa mission fut complet, et l'Eglise eut la joie de voir revenir à elle ses enfants.

L'Italie avait aussi souffert de l'arianisme, et il fallait l'en délivrer. Le zélé confesseur de la foi, quoique épuisé par la persécution et les travaux, se jette dans ce glorieux champ de bataille avec une ardeur toute nouvelle. Mais avant, il va se prosterner aux pieds du Souverain Pontife, en est béni avec amour, lui rend compte de sa mission et revient à Verceil. Le peuple, à cette nouvelle, se porte au-devant de son père et le reçoit avec une joie indicible. Par ses larmes, ses prières, ses jeûnes, ses veilles, sa douceur en même temps que sa force, il ramène dans le sein de l'Eglise tous ceux de son diocèse qui s'en étaient écartés, et enflamme tout son peuple d'un grand amour pour Notre-Seigneur si indignement outragé par les hérétiques.

DERNIÈRES ANNÉES ET DERNIERS TRAVAUX
RÉCOMPENSE DU GLORIEUX CONFESSEUR

Saint Eusèbe, aussitôt rentré, continua à mener au milieu de ses disciples la vie monastique. Il fit aussi bâtir, en l'honneur de saint Théoneste, martyr, une église qu'il érigea en cathédrale.

Tout cela, cependant, ne suffisait pas à l'infatigable activité du saint apôtre. Il traduisit en latin les Commentaires d'Origène sur les Psaumes, en y retranchant quelques erreurs, comme il le fit encore pour les écrits d'Eusèbe de Césarée. Saint Jérôme place saint Eusèbe au nombre des écrivains célèbres de la Sainte Eglise.

Ferrarius, évêque de Verceil, parlant plus tard de son glorieux prédécesseur, résumait ainsi sa vie : « Eusèbe, défenseur de l'Eglise catholique, gardien fidèle de son troupeau, protecteur des errants, père des orphelins et des pauvres, soutien très zélé des veuves, hôte des pèlerins, se fit tout à tous, et amena à Jésus-Christ une innombrable multitude d'hommes. »

Il y avait bien longtemps déjà que notre Saint souffrait et combattait pour la Sainte Eglise, quand il eut révélation de sa mort prochaine. Les glorieux combats allaient lui mériter le martyre. Aussitôt il entra dans une grande joie, remercia Dieu avec effusion, et attendit l'heure de la récompense dans le recueillement et la prière.

L'évêque intrus de Milan, ayant suscité une sédition, supplia les ariens de se défaire enfin de l'évêque de Verceil, leur plus implacable ennemi. Sans plus tarder, les hérétiques se portèrent au palais épiscopal, s'emparèrent de l'héroïque vieillard, le traînèrent violemment par les chemins, puis lapidèrent le glorieux défenseur de la foi catholique.

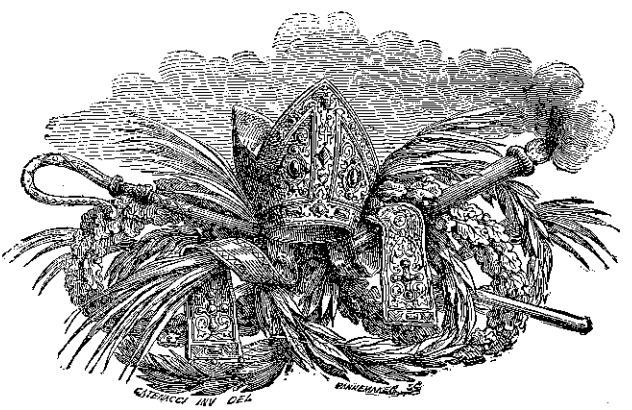
C'était en 371, le saint martyr avait quatre-vingt-cinq ans; il venait de sceller de son sang cette foi qu'il avait tant aimée, et le glorieux athlète de Jésus-Christ avait bien mérité la couronne immortelle dont il jouit à jamais au ciel.

COURONNE DE SAINT EUSÈBE
CE QU'IL FAUT LUI DEMANDER

Lorsque mourut saint Eusèbe, quelques-uns de ses disciples jouissaient déjà de la vue de Dieu. Du haut du ciel, ils encourageaient et fortifiaient le saint vieillard, et quand sa belle âme prit son essor vers Dieu, ne vous semble-t-il pas voir ces âmes bienheureuses courir au-devant de lui pour recevoir leur père, baiser avec amour ses plaies sanglantes et le présenter au divin Agneau pour qui il avait tant souffert? Et plus tard, quand ses autres disciples : saint Denis, évêque, martyr de Milan; saint Liménius et saint Honorat, évêque de Verceil; saint Gaudence, évêque de Novare, et quelques autres, quittèrent cette terre d'exil pour se rendre dans la véritable patrie, qui peut douter qu'ils n'aient formé et ne forment encore la couronne de leur père? C'est la récompense réservée à tous ceux qui consacrent leur vie à la formation de la milice sacerdotale, c'est aussi celle des personnes généreuses qui contribuent à cette belle œuvre par leurs aumônes. « Quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits, parce qu'il est de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne sera point privé de sa récompense. » (Matth., x, 42.)

Les jours de combat sont revenus. Les suppôts de Satan veulent les ruines, et sur ces ruines, ils veulent arborer l'étendard de la haine. Saint Eusèbe, si nous le prions bien, nous apprendra à vaincre et à arborer sur l'univers régénéré l'étendard de Jésus-Christ, l'amour incarné.

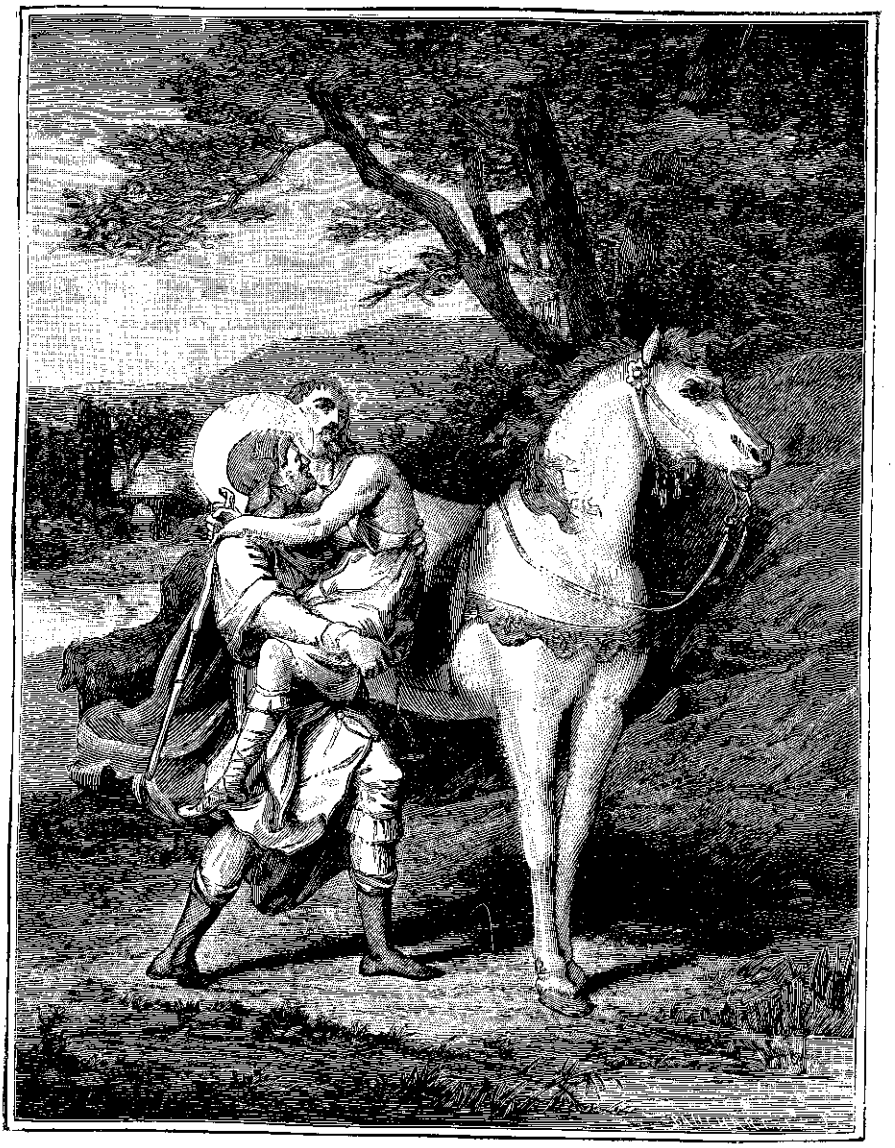
On invoque encore saint Eusèbe contre les possessions diaboliques et les incendies. Saint Grégoire de Tours rapporte qu'il fut délivré d'un incendie qui menaçait sa maison par l'intercession du saint martyr.



SAINT JUDICAEL OU GICQUEL ET SAINT JOSSE

ROIS DE BRETAGNE ET MOINES

Fête de saint Judicaël, le 16 décembre.



Le saint roi breton place sur son cheval un pauvre lépreux qu'il voit bientôt s'élever au ciel, sous la figure de Notre-Seigneur.

DEUX FLEURS DU VII[e] SIÈCLE

Il n'y a rien de plus beau sous le soleil que la formation d'un Saint : c'est le suprême effort des siècles présents et futurs. Mais, lorsque le développement d'une âme prédestinée s'accomplit malgré tous les obstacles, en dépit des séductions de la puissance souveraine et du luxe, il nous apparaît plus merveilleux encore, et plus digne d'être en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes, selon l'expression de l'Apôtre. Or, par un rare privilège, ce spectacle fut l'apanage par excellence du VII[e] siècle et de la France en particulier. La sainteté ne florissait pas seulement en quelques âmes privilégiées ; des familles royales entières se rencontrent sur les pages du martyrologe. Que nos pieux lecteurs en

jugent par deux de ces vies oubliées et consumées dans l'ombre, que nous empruntons aux annales de la brave et chevaleresque Bretagne.

UN ROI MOINE ET JARDINIER — QUELQUES MOTS D'ÉCONOMIE SOCIALE

Saint Judicaël naquit durant les dernières années du VI^e^ siècle, dans la Domnonée Armoricaine, qui formait le patrimoine héréditaire de son père, le roi Joeë. Placé encore enfant, selon l'usage de l'époque, sous la tutelle de son aïeul Ausoche, ses premières années s'écoulèrent silencieuses, sous le regard de Dieu. Mais dès que sa main fut assez forte pour porter la framée, il dut se séparer de cette douce vie de famille, pour prendre possession de la vie sociale, en entrant à la cour du roi de Bretagne, son père.

Il devait avoir alors *l'âge robuste* prescrit par les lois pour être admis au service royal. Cet âge allait de douze à quinze ans. Il est d'ailleurs fort regrettable que nous n'ayons pas plus de détails sur cette partie de sa vie. Cependant, malgré la pénurie des documents, nous ne pouvons douter qu'au milieu de la pompe du palais, des fêtes, des chasses et des parades militaires, l'âme du pieux adolescent ne se soit épanouie aux rayons de l'éternelle vérité, et n'ait exhalé, sous leur influence, tout le parfum d'une vie innocente.

A la mort de son père, la couronne de Bretagne devait légitimement passer sur son front ; malheureusement, par un abus trop commun en ces siècles lointains où l'Eglise n'avait point encore assoupli au joug du Dieu de paix la nature fière et rude des barbares, Salomon, frère puîné de notre Saint, lui disputa le pouvoir, les armes à la main, et l'emporta. Judicaël ne voulut pas prolonger la guerre civile, et renonçant à réclamer une couronne terrestre, il voulut s'assurer la couronne du ciel. Donnant à son peuple un solennel exemple d'abnégation, il se dépouilla de tous ses honneurs et se retira au fond d'une des plus humbles solitudes de la Bretagne, au monastère de Saint-Jean-de-Gaël, qu'on appelle aujourd'hui Saint-Méen de Ghé, dans le diocèse de Saint-Malo.

Saint Méen, alors abbé du monastère, l'accueillit en père et le dirigea dans les voies de la sainteté. Le prince voulut accomplir tous les exercices des moines comme le dernier d'entre eux.

On aime à suivre par la pensée le jeune et noble héros, naguère assis à la table des rois, se dévouant aux humbles fonctions du monastère, acceptant avec amour l'abjection de la maison du Seigneur. Sommeil rare et court, couche très dure, vêtements pesants et rudes, repas tardif et austère, jeûne fréquent et prolongé, abstinence perpétuelle : telle était le lot échu à notre Saint, en échange du trône. L'héritier des rois de la fière Armorique ne s'affranchit point du travail commun le plus humble : on l'avait improvisé jardinier.

Souvent, dans cette solitude ignorée, les anges et les pauvres de Dieu virent ce fils de roi, s'en allant aux champs et portant les instruments du colon et du pâtre, se confondant parmi les serfs de la glèbe, fouillant la terre, semant et défrichant, recueillant à la sueur de son front son pain de chaque jour, et usant à la peine ces bras, qui naguère s'étendaient sur les peuples et qui bientôt soutiendront à nouveau le sceptre. Ce sont ces leçons, si difficiles pour la nature, qui ont réhabilité le travail, élevé le peuple et ennobli l'industrie.

Les économistes de nos jours, mollement couchés sur leurs canapés, cherchent vainement, dans les théories matérialistes, les bases d'une réconciliation entre le pouvoir et le peuple, entre la richesse et la pauvreté. Or, qu'ils le sachent bien, la religion catholique, sincèrement pratiquée, apprendra seule aux travailleurs de l'industrie ou des champs, le secret d'être contents de leur sort en y trouvant le chemin du ciel, et seule aussi, elle apprendra aux classes dirigeantes, à remplir leurs devoirs de justice, de dévouement et de charité.

JUDICAEL MONTE SUR LE TRONE — SON ENTREVUE AVEC LE GRAND DAGOBERT — RÈGNE PACIFIQUE

Sur ces entrefaites, un double coup vint frapper notre Saint au cœur ; je veux dire la mort presque simultanée de saint Méen, son père spirituel, et de Salomon II, son frère. La noblesse de l'Armorique vint alors lui offrir d'échanger son humble cellule contre le palais de ses pères, et l'intendance des domaines de l'abbaye contre l'administration d'un beau royaume. Judicaël accepta ; il y avait sans doute à cela de nombreuses raisons, mais l'histoire ne nous a pas expliqué celles qui déterminèrent le prince.

Quoi qu'il en soit, il reprit sans arrogance un trône qu'il avait quitté sans ambition, uniquement préoccupé du bien de son peuple.

Durant les luttes acharnées de Frédégonde et de Brunehaut qui avaient armé l'une contre l'autre, les deux moitiés de la France, l'Armorique, toujours jalouse de son indépendance, avait secoué le joug de la cruelle Frédégonde. Une période de paix relative suivit la mort de cette parvenue intrigante ; mais, lorsqu'en 628 la mort de Clotaire II réunit toute la monarchie franque sous le sceptre de Dagobert, ce jeune roi de vingt-sept ans, ce roi « torrent, » comme l'appelle saint Ouen dans son énergique louange, voulut faire reconnaître sa suzeraineté par les Bretons. Après une ambassade de saint Eloi, intendant des monnaies du palais mérovingien, Judicaël dut venir s'agenouiller, à Clichy, près de Montmartre, aux pieds de Dagobert et lui faire hommage de son royaume, en lui jurant fidélité.

Tout entier, dès lors, au soin de son peuple dont il se montrait le père, notre Saint consacrait par la charité tous les actes de son gouvernement. Nous pourrions à ce propos rapporter de nombreux témoignages de sa bienfaisance royale, mille fois plus significatifs que les proclamations électorales.

Deux fois le jour, le palais du pieux roi s'ouvrait aux malheureux du pays, et le prince leur distribuait gracieusement de généreuses aumônes. Il ne donnait pas seulement de son argent, mais aussi de sa personne et de son dévouement. Que de membres souffrants de Jésus-Christ furent servis à table et soignés dans leurs infirmités par ses mains royales !

Parmi tous les malheureux qui attiraient sa compassion, ceux qui occupaient la plus large place dans son cœur étaient les lépreux, « que le caractère spécial et mystérieux de leur infortune, dit Montalembert, rendit pendant tout le moyen âge l'objet d'une sollicitude mêlée d'affection et de frayeur. » Judicaël se plaisait à triompher de ce dernier sentiment.

En chevauchant un jour à travers ses Etats, il rencontra un de ces infortunés au bord d'une rivière rapide, dont le passage offrait de grands dangers. Nouveau Samaritain, Judicaël laisse passer les officiers et les seigneurs de sa suite, et, resté seul, comme s'il n'y avait aucune contagion à craindre, il met pied à terre, embrasse le lépreux, le prend avec lui sur son cheval, le transporte ainsi sur l'autre bord de la rivière, et ne le quitte qu'après lui avoir distribué d'abondantes aumônes.

« Mais, soudain, raconte le chroniqueur, ce lépreux apparaît tout rayonnant d'une éclatante blancheur, bénit le saint roi et s'élève vers le ciel dans un essor victorieux, ne laissant qu'un parfum d'agréable

odeur : ce pauvre était Jésus-Christ en personne, qui avait voulu éprouver l'ardente charité de son serviteur.

Judicaël épousa une noble et généreuse chrétienne, nommée Mérovoë ; elle était une fidèle imitatrice de sa piété et de ses vertus, aussi y eut-il toujours entre eux une paix et une concorde admirables.

Persuadés que les rois ne sont que les dépositaires de l'autorité de Dieu et ne règnent que pour faire régner Jésus-Christ, ils s'appliquaient à donner l'exemple de la fidélité aux lois de Dieu et à propager dans leurs provinces la religion chrétienne.

Une année, pendant la nuit du samedi saint au jour de Pâques, le bon roi entendit un grand bruit de chariots qui passaient sur un pont voisin de son palais. Il demanda ce que c'était : on lui dit que c'étaient des paysans qui apportaient au roi certaines redevances en nature qu'ils lui devaient, suivant les lois. Affligé de les voir obligés à ces redevances onéreuses, en un moment où l'Eglise est tout occupée à rendre grâces à Dieu qui nous a envoyé son Fils pour nous racheter, Judicaël exempta les paysans de cet impôt.

Le saint roi se mortifiait courageusement; il se privait des délicatesses de la table royale et ne buvait que l'eau ; mais, dans son humilité, il était si ingénieux à cacher ses pénitences, que ses courtisans s'en apercevaient rarement.

EN QUOI JUDICAEL DIFFÉRAIT DE NOS GOUVERNANTS MODERNES

Mais Judicaël ne s'en tint pas à cette charité stérilement abondante, qui *répand comme en miettes le pain de l'aumône sur toutes les eaux qui passent* (1), et sans laisser de traces, se dissipe avec le besoin et le secours du moment : il faisait le bien en roi : il passait en fondant des institutions durables qui perpétuaient ses bienfaits. L'institution qui réalisait toutes les bonnes pensées de Judicaël, celle qui rendait gloire à Dieu, qui donnait une famille au pauvre délaissé, un père à l'enfant orphelin, la liberté au captif et aplanissait le chemin du ciel, c'était le monastère. Aussi le pieux roi apporta-t-il tous ses soins à multiplier ces maisons fécondes et à les doter, pour les soustraire aux dangers de la détresse. Aujourd'hui, des gouvernants détruisent les couvents, et ils appellent cette barbarie stupide le *progrès!*

Par les largesses du roi breton s'éleva le sanctuaire de Notre-Dame de Paimpont, en l'honneur de Marie, au centre d'une immense forêt consacrée autrefois au culte druidique. Les multitudes ne cessèrent dès lors d'accourir dans cette thébaïde boisée, pour y trouver la guérison de leurs maladies, l'apaisement des consciences, la consolation de toutes les douleurs et de toutes les misères. Le prince accorda des *terres* à ceux qui voudraient fixer leur demeure en ce lieu. Au x^e^ siècle, des pirates normands pillèrent et renversèrent le pieux sanctuaire ; mais, au siècle suivant, un prince de Bretagne reconstruisit l'église, et une communauté de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin fut chargée d'y rendre au culte de Marie son ancienne splendeur.

Malgré toutes ces bonnes œuvres, Judicaël regrettait son ancienne solitude et se reprochait de l'avoir quittée. Désireux d'assurer avant tout le salut de son âme, il renonça de nouveau aux splendeurs passagères de ce monde, et, donnant un grand exemple à toute la Bretagne, il vint frapper à la porte de son ancien monastère et se réfugia dans sa pauvre cellule. Confondu dans les rangs les plus obscurs des serviteurs de Dieu, les aimant tous comme ses frères, il vécut heureux de nombreuses années encore, et rendit paisiblement son âme à Dieu le 16 décembre, vers l'an 658.

SAINT JOSSE, FRÈRE DE SAINT JUDICAEL

Fête le 13 décembre

Avant de mourir définitivement au monde, Judicaël avait offert ses Etats à Jodoc ou Josse, son frère cadet. Celui-ci, non moins pieux que son frère et non moins désireux de conquérir le royaume éternel, demanda huit jours de délai, afin de délibérer en silence sur une proposition aussi importante. Pendant qu'au monastère de Saint-Maëlmon, il conjurait le Seigneur de lui venir en aide, onze pèlerins, se rendant à Rome, vinrent y demander l'hospitalité. Que fait alors l'héritier des rois bretons? Préoccupé de fuir le monde qui le cherche, il s'arme d'un bâton de pèlerin et se joint à la pieuse caravane.

On arrive ainsi à Avranches. Là, afin de se fermer à tout jamais le chemin du trône, Josse obtint la faveur d'entrer dans l'état ecclésiastique. L'évêque de cette ville étendit les mains sur lui, et lui donna, avec la tunique de lin et la couronne cléricale, sa part dans l'héritage du Seigneur.

Haymon, seigneur de Ponthieu, en Picardie, le retint quelque temps à sa cour. Bientôt consommant une irrévocable rupture avec la chair et le sang, il se prosterna sur le marbre du sanctuaire, le front incliné sous la main du pontife consécrateur, et se releva prêtre pour l'éternité.

Cependant, notre Saint n'avait point fui la cour de Bretagne pour entrer dans une autre demeure princière; aussi demanda-t-il instamment à son hôte l'autorisation de se retirer. Il ne l'obtint qu'après sept ans de supplications réitérées. Cédant enfin à son désir de retraite, Haymon le conduisit au fond d'une clairière sur les bords de l'Authie, en un lieu nommé aujourd'hui Raye. Un modeste oratoire et une petite cellule, tous deux construits par les mains du nouveau solitaire, formèrent, avec une assez grande étendue de forêt, tout le domaine terrestre de ce fils des rois armoricains.

Dans cette solitude des Gaules, le noble ermite renouvela les merveilles de pénitence des Pères de la Thébaïde égyptienne.

Le duc Haymon, revenant un jour de la chasse, s'arrête près de la cabane solitaire du serviteur de Dieu : il est mourant de soif, et, succombant à la fatigue, il s'endort sur le gazon. Après quelques instants de prière, Josse frappe la terre de son bâton, comme autrefois Moïse sur les flancs de l'Horeb, et une source abondante et limpide en jaillit à l'instant. La troupe du duc de Ponthieu put donc étancher sa soif à cette eau miraculeuse, qui n'a point cessé depuis de couler et de produire des merveilles.

ACTE DE CHARITÉ RÉCOMPENSÉ AU CENTUPLE

Cette puissance si étendue au dehors n'était qu'un faible indice de l'empire bien autrement

(1) *Mitte panem tuum super transeuntes aquas.* (Eccl. XI, 1.)

fort que notre Saint exerçait sur lui-même. Ce fils du ciel était orné comme un temple du Seigneur où résidaient le sacrifice, l'abstinence, l'humilité, et surtout la reine des vertus, la charité. Un pauvre tout couvert d'ulcères se présente, un jour, à la porte de la cabane de l'ermite, et, d'une voix faible et plaintive, demande l'aumône. Il ne reste au modeste cellier de notre Saint qu'un petit pain pour la journée. N'importe : Josse ordonne aussitôt à Wurmar, le seul compagnon de sa solitude, de couper le pain en quatre parts égales, et d'en donner une au malheureux. Un instant après, un second mendiant se présente et Wurmar reçoit l'ordre de donner à l'infortuné une autre partie du pain. Le disciple craignait déjà pour son maître et pour lui-même, quand la voix suppliante d'un troisième pauvre, aussi nécessiteux que les deux précédents, se fait entendre au dehors : nouvel ordre du généreux Josse, et nouvelles récriminations de Wurmar, qui pourtant finit par se résoudre à sacrifier la troisième partie de ce pain, qu'il avait si parcimonieusement partagé.

Mais bientôt après, voici venir un quatrième mendiant, « Donnez-lui le reste du pain, » dit saint Josse. — Et de quoi donc, mon père s'écrie Wurmar, voulez-vous que nous vivions ? Nous faudra-t-il mourir de faim afin de nourrir ces indigents qui peuvent aller mendier ailleurs ?

— Ne vous troublez point, mon fils, réplique le saint : Dieu est assez puissant et il saura bien pourvoir pour aujourd'hui à nos besoins. » Le miséricordieux solitaire avait dit vrai ; car, ouvrant peu après la fenêtre adaptée à la porte de sa cabane, il aperçoit, sur les flots de l'Authie, quatre barques chargées de provisions diverses, mais que personne ne montait. A peine le joyeux disciple les eut-il déchargées, qu'elles se retirèrent, poussées par un souffle invisible.

LUTTES DU SAINT CONTRE LE DÉMON — COMMENT SE SONT FONDÉES DIVERSES VILLES

Depuis huit ans déjà, notre Saint livrait dans sa solitude de Raye d'incessants et de victorieux assauts au démon : celui-ci frémissait dans sa rage impuissante. Prenant un jour la forme sous laquelle il avait remporté sur l'humanité son premier et son plus grand triomphe, celle d'un énorme serpent, il bondit sur le serviteur de Dieu et lui enfonça au pied son dard infernal. Mais la blessure resta inoffensive. Cependant, sur une inspiration divine, Josse transporta ailleurs le théâtre de sa sainteté et de ses triomphants combats contre l'ennemi de notre salut.

Arrivé dans une fraîche et ombreuse vallée, près de l'embouchure de la Canche, il s'y fixa et y vécut près de treize ans. Là s'élève aujourd'hui la petite ville de Saint-Josse ; et, remarquons-le en passant, pour elle, comme pour tant d'autres cités de notre France chrétienne, le centre de sa formation, son noyau primitif a été l'humble cellule d'un moine. On peut ignorer la vie de ces puissants fondateurs, la dédaigner même ; mais on ne pourra effacer les traces de leur passage ; à défaut des relations authentiques de nos vieux hagiographes, les pierres des monuments parleraient assez haut en faveur de ces immortels créateurs de plusieurs villes, aujourd'hui fières du nombre et de la richesse de leurs habitants.

Notre Saint jeta les fondements d'une troisième bourgade, en allant s'établir dans une autre retraite, entre les villes actuelles d'Etaples et de Montreuil, au sein d'une épaisse forêt. Un ruisseau, formé de deux fontaines, celle des Bretons et celles du Gard, et connue des oiseaux du ciel et des bêtes fauves qui venaient y boire, troublait seul de son murmure le silence de ce désert. « Dans la retraite des dragons surgira le roseau verdoyant », avait dit autrefois un prophète d'Israël. On peut, à juste titre, redire ici ce mot, car les fruits de salut, les fleurs de la sainteté s'épanouirent et se développèrent dans ces lieux qui servaient auparavant de repaires aux animaux sauvages. Autour de sa hutte de branchages, Josse éleva de ses propres mains deux oratoires, en l'honneur des saints Pierre et Paul. Il fit, quelque temps après, un pèlerinage aux tombeaux de ces deux grands saints, et rapporta de Rome de précieuses reliques de plusieurs martyrs, qu'il enchâssa pieusement dans les deux oratoires, dont nous venons de parler.

Le retour du serviteur de Dieu dans le Ponthieu fut marqué par un éclatant prodige. Il se trouvait au haut de la colline de Bavémont, non loin de son ermitage, lorsqu'une jeune fille, aveugle de naissance, vint se jeter à ses pieds. Un messager divin avait daigné l'assurer qu'elle recouvrerait la vue, en humectant ses yeux éteints avec de l'eau dont le saint prêtre se serait lavé les mains. En effet, à peine eut-elle fait usage de cette eau qu'un voile tomba de devant ses yeux, et ses paupières s'ouvrirent pour la première fois à la lumière du jour. La reconnaissance des habitants perpétua à travers les âges le souvenir de cette merveille, par l'érection d'une grande croix, si bien que la colline de Bavémont ne fut connue, durant de longues années, que sous le nom de l'instrument auguste de notre rédemption.

UNE VOIX CÉLESTE CONVIE LE SAINT AU BANQUET DES ÉLUS — SA BIENHEUREUSE MORT

Dieu semble multiplier les prodiges sous les pas de notre Saint, à mesure qu'il approche du terme de sa carrière terrestre et qu'il touche au ciel de plus près. Le jour de la translation des reliques, qu'il avait apportées de Rome, Josse célébrait les saints mystères au milieu d'un immense concours de peuple ; au moment de la consécration, une main céleste parut visiblement sur l'autel, bénissant les oblations, et une voix inconnue fit entendre ces mots : « Vous avez, pour me suivre, méprisé les richesses et le trône de vos aïeux ; vous avez choisi la pauvreté pour vivre, loin de la demeure des pécheurs, dans cette humble solitude, et voilà pourquoi je vous ai préparé une couronne immortelle et un rang élevé dans les phalanges angéliques. »

Peu de temps après, son âme s'envola au sein des ineffables délices de l'éternité bienheureuse.

Son corps virginal, loin de subir les atteintes de la corruption, parut comme transfiguré, et conserva, durant plus d'un demi-siècle, la souplesse et les autres qualités d'un corps vivant : un souffle divin animait en quelque sorte ses membres ; les cheveux, la barbe et les ongles lui poussaient comme avant son bienheureux trépas, de sorte que ses disciples étaient obligés de les lui couper chaque samedi. Un attentat impie du successeur d'Haymon, dans le gouvernement du Ponthieu, vint seul mettre fin à ce merveilleux phénomène. Dans le but de s'emparer du radieux et beau cadavre, il pénétra avec ses satellites dans la cellule où il reposait ; mais ébloui par l'éclat qui s'en échappait, il perdit la vue, ainsi que l'usage de la parole et de la raison.

Tel fut, dans deux de ses gloires les plus pures, ce septième siècle, avec sa merveilleuse et sainte fécondité, préparant dans sa vitalité monastique les germes de gloire et de splendeur du siècle de Charlemagne.

LA BIENHEUREUSE MARIE DES ANGES, CARMÉLITE

Fête le 16 décembre.

Portrait de la Bienheureuse Marie des Anges.

UNE BELLE FAMILLE

Le comte Jean-Donat Fontanella de Baldisséro, pieux gentilhomme de Turin, que sa charité faisait appeler le père des pauvres, avait épousé Marie Tana de Santéna, cousine de saint Louis de Gonzague.

De ce mariage chrétien naquirent dix enfants: trois fils et sept filles. Une seule des filles, Hélène-Christine, resta dans le monde et épousa le comte Lodi de Capriglio ; les six autres se consacrèrent à Dieu dans la vie religieuse. La Bienheureuse, dont nous allons résumer l'histoire, était la dixième enfant de cette belle famille ; c'est elle qui devait lui apporter par sa sainteté une gloire impérissable.

Cette fille, bénie de Dieu, naquit à Turin le 7 janvier 1661 et reçut au baptême le nom de Mariana qu'elle devait échanger plus tard contre celui de Marie des Anges.

Dès que sa raison commença à s'éveiller, elle montra un vif attrait pour la piété et une admirable obéissance. Ses vertus naissantes furent cultivées, non seulement par les instructions et les bons exemples de ses parents, mais encore par une pieuse domestique de la maison, qui lui racontait les traits les plus édifiants de la vie des saints. C'est une grande sagesse pour les

parents de n'entourer leurs enfants que de serviteurs vertueux.

MARIANA SE CORRIGE DE SES DÉFAUTS

A l'âge de huit ans, la petite Mariana tomba si gravement malade que les médecins désespérèrent de sa vie. Un religieux de Saint François, qui était venu consoler sa mère, lui conseilla de demander à Marie la guérison de l'enfant au nom de son Immaculée Conception. La mère désolée reçut cet avis comme un trait de lumière et, s'approchant du lit de la petite mourante, elle lui suggéra la pensée d'invoquer Marie Immaculée.

Aussitôt Mariana se réveilla de son assoupissement et dit d'une voix distincte : « O Marie, venez à mon aide. » Alors elle vit la Reine du ciel paraître auprès de son lit ; elle portait l'Enfant Jésus dans ses bras et lui demandait la guérison de la jeune mourante. Le divin Enfant résistait, disant que Mariana ne serait pas reconnaissante. Mais la Vierge insista et Jésus céda à sa prière. La vision disparut ; Mariana était complètement guérie.

Notre Bienheureuse, dans la relation qu'elle écrivit de sa vie sur l'ordre de ses confesseurs, après avoir raconté cette faveur du ciel, s'accuse avec larmes de ne s'en être pas montrée assez reconnaissante. Dans sa joie d'avoir retrouvé la santé, elle perdit de son recueillement d'autrefois, elle commença à prendre goût aux amusements et à la toilette ; elle aimait à se regarder au miroir et se plaignait naïvement à sa mère de ne pas se trouver assez belle à son gré.

Cependant, le divin Roi ne cessait pas de la poursuivre de ses grâces et, une fois, il la préserva par un miracle d'un piège très dangereux que le démon tendait à sa vertu sans qu'elle s'en doutât. Enfin, comme la jeune fille se présentait un jour devant un miroir pour ajuster sa chevelure, elle s'arrête soudain, saisie d'effroi et d'étonnement : ce n'est pas son abondante chevelure qu'elle aperçoit dans la glace, c'est la tête de Jésus souffrant, triste, sanglante et couronnée d'épines !

A partir de ce moment, Mariana renonça pour jamais à toute espèce de vanité. La parure lui devint un ennui. Loin de chercher à rehausser sa beauté, elle s'appliquait à en diminuer l'éclat. En vain sa mère, qui la chérissait entre toutes ses filles, s'efforça de lui faire prendre soin de sa toilette comme autrefois ; Mariana fut inflexible et sa mère dut céder.

On l'obligeait à prendre des leçons de danse avec sa sœur ; mais, dès que le maître arrivait, Mariana le laissant avec sa sœur, lui demandait la permission de s'absenter un moment, et ne revenait plus. Sa sœur voulut enfin savoir où elle allait, et finit par le découvrir ; Mariana se réfugiait dans une chambre éloignée pour prier et se flageller rudement.

PREMIÈRE COMMUNION — MERVEILLEUX PROGRÈS DANS LA VERTU

Après une fervente neuvaine préparatoire, Mariana fit sa Première Communion avec un amour tout séraphique, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge.

Elle s'approcha dès lors souvent du divin banquet et marcha à pas de géant dans le chemin de la perfection. « Je m'adonnai sérieusement à la pratique de l'oraison, dit-elle, et Notre-Seigneur ne se laissait pas vaincre en générosité, car il me comblait de grâces et de faveurs. Ces secours d'en haut me remplissaient de force ; je puisais en eux le courage de me mépriser et de ne faire aucun cas des frivolités et des folies du monde... Je sentais le goût des choses du ciel s'augmenter en moi : la solitude faisait toutes mes délices ; j'allais, pour me trouver seule avec Dieu, me cacher au haut de la maison, dans une pièce fort retirée, et je disais à Jésus : Me voici, ô mon amour ! mon Epoux bien-aimé, permettez à mon cœur de vous aimer et de vous exprimer son amour. Et, en prononçant ces paroles, mon cœur attendri fondait en larmes. »

Les souffrances de Jésus-Christ dans sa passion étaient le sujet préféré de ses méditations, et la visite au Saint-Sacrement son passe-temps le plus doux. « Je m'en allais, dit-elle, auprès de Notre-Seigneur et je passais en sa présence tout le peu de temps dont je pouvais disposer. Mon âme était inondée de consolation ; ce qu'elle faisait dans ces heureux moments, je ne saurais l'exprimer, seulement, de temps en temps, ces paroles s'échappaient de mon cœur : Vous êtes mon amour, je ne veux que vous en ce monde. »

Désireuse de souffrir avec son Jésus crucifié, elle était ingénieuse à trouver des mortifications. A table, trompant la vigilance de l'œil maternel, elle se privait des mets qui auraient pu flatter son goût ; elle jeûnait de temps en temps, surtout la veille de certaines fêtes ; elle mettait des fragments de bois dans son lit pour faire du repos de la nuit une pénitence.

Son confesseur profitait de ses désirs de souffrance pour la pousser dans la voie encore plus importante de la mortification intérieure : renoncer à sa propre volonté, vaincre ses répugnances, se mépriser soi-même, être humble, douce, obéissante, patiente, appliquée à ses devoirs. Sur ce point encore ses progrès étaient admirables. Sa sœur Christine la frappa un jour au visage ; Mariana ne laissa échapper aucune plainte ; et sa mère, l'ayant interrogée sur l'origine de sa blessure, elle répondit d'une manière évasive pour ne pas révéler la coupable.

La sainte jeune fille donnait aux pauvres tout ce dont elle pouvait disposer ; elle éprouvait une extrême compassion pour les malades, et suppliait souvent sa mère de la conduire dans les hôpitaux pour les servir de ses propres mains. Ces chères visites paraissaient toujours trop courtes et trop rares à sa charité.

Son vertueux père étant venu à mourir, sa mère voulut chercher sa consolation dans les exercices de piété, et confia la direction de sa maison à son fils Jean-Baptiste. « Je laissai à ma sœur Mariana, alors âgée de treize ans, le soin des affaires domestiques, dit celui-ci, car je savais combien grande était sa prudence. Elle répondit pleinement à la confiance que j'avais mise en elle. L'ordre qu'elle sut faire régner dans la maison lui attira une juste admiration de la part de tous ceux qui la connaissaient. »

Heureuse mère à qui Dieu avait donné une telle fille. Mais le céleste Maître ne devait pas tarder à réclamer son bien.

VOCATION

Depuis assez longtemps, Mariana se sentait appelée à la vie religieuse, mais elle n'en avait encore rien dit à sa mère. Celle-ci l'ayant conduite à Saluces, pour assister à la prise d'habit d'une de ses sœurs qui entrait au couvent des Cisterciennes de Sainte-Marie de l'Etoile, Mariana pria l'abbesse de l'introduire dans le chœur des religieuses, sous prétexte de mieux voir la cérémonie.

Mais, quand vint l'heure de repartir, Mariana déclara nettement à sa mère qu'elle était au couvent et qu'elle y restait.

La comtesse accueillit cette décision avec une irritation extrême et, appelant la Révérende Mère Abbesse, demanda impérieusement qu'on lui rendît sa fille. Mariana suppliait sa mère de ne pas s'opposer à son bonheur. Sa sœur appuyait ses instances. Enfin, la comtesse consentit à la laisser au couvent comme pensionnaire.

Mariana fit ainsi son apprentissage de la vie religieuse, mais Dieu la destinait à un autre Ordre. Au bout d'un an, sa santé, gravement atteinte, l'obligea de quitter le monastère de Saluces, au grand regret des religieuses.

Rentrée dans sa famille, elle ne tarda pas à retrouver ses forces, et sa vocation fut exposée à de rudes épreuves. Ses brillantes qualités commencèrent à la faire rechercher et la comtesse sa mère, qui l'aimait comme son plus cher trésor, voulut la fixer pour toujours dans le monde par un avantageux mariage. Tout ce que le cœur d'une mère peut inventer d'éloquence, en pareille circonstance, fut mis en œuvre, mais en vain. « Ce n'est pas là le langage d'une mère qui m'aime, répondit Mariana, une mère qui m'aime véritablement ne me parlerait point ainsi. Ma volonté est de n'appartenir qu'au Créateur. Je suis à Jésus, je suis consacrée à Lui et à son unique amour. »

Cependant l'Ordre des Cisterciennes ne répondait pas à certains attraits de son âme. En allant vénérer le Saint-Suaire, précieuse relique du Sauveur, conservée à Turin, elle rencontra un religieux carme, qui lui parla des Carmélites: ce fut une lumière pour son esprit. Elle revint à la maison, transportée de joie, et répétant: « Je serai Carmélite, je serai Carmélite! »

A cette nouvelle, la comtesse sa mère ne put retenir son émotion, et signifia du ton le plus formel que jamais elle ne permettrait à sa fille d'embrasser une Règle si austère. Bien plus, elle alla aux Carmélites et leur peignit sous des couleurs si exagérées la délicate santé de sa fille, que celles-ci répondirent à Mariana qu'on ne la pourrait accepter.

Ce fut un coup de foudre pour la jeune fille. Elle en perdit complètement l'appétit et le sommeil. « J'avais mérité ces souffrances et de plus grandes encore par mes péchés, écrivait-elle plus tard avec humilité. Je passais mes jours et mes nuits à pousser des cris vers Notre-Seigneur, le suppliant d'avoir pitié de sa servante. Il daigna exaucer ma prière. »

Sa mère, fléchie par ses larmes, lui promit de l'accompagner dans une nouvelle visite aux Carmélites. « Mais elle se porte bien! dirent les religieuses; on avait exagéré la délicatesse de sa santé. »

Tous les obstacles s'aplanirent bientôt, et le 19 novembre 1676, Mariana, âgée d'environ 16 ans, renonçant de grand cœur à toutes les espérances mondaines, prenait l'habit des filles de sainte Thérèse, avec le nom de *Sœur Marie des Anges*. Sa joie fut immense.

LE CHEMIN DU CALVAIRE

Celui qui veut venir après moi, a dit Notre-Seigneur, *qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive.* Sœur Marie des Anges venait de prendre la croix, et elle était assez généreuse pour en porter une lourde part; le divin Maître ne lui différa pas cet honneur.

Jusqu'à la fin de la cérémonie de vêture, elle ne sentit pas le sacrifice, les consolations divines embaumaient son âme. Mais la nature reprit ses droits. « Lorsque ma mère quitta le couvent, dit-elle, le déchirement de mon cœur fut si douloureux qu'il sembla que tout mon sang se glaçait dans mes veines. Je devins pâle comme si j'eusse été sur le point de m'évanouir. Néanmoins, je tins bon, et j'offris à Dieu mon sacrifice. »

Mais le divin Epoux, qui l'avait attirée par tant de charmes, semblait maintenant se cacher; elle ne trouvait qu'aridité dans la prière; les exercices de la vie religieuse lui étaient à charge; les mortifications, naguère ses délices, lui répugnaient; elle éprouvait de l'aversion pour les Sœurs et en particulier pour la maîtresse des novices.

Elle se reprocha vivement plus tard de n'avoir pas eu, au milieu de ces pénibles tentations, assez de véritable humilité pour exposer franchement à son directeur et à la maîtresse des novices ce qui se passait dans son âme. « O Dieu! dit-elle, que ce silence m'a été nuisible!... L'âme qui s'ouvre à ses supérieurs est dans un paradis; tandis que j'ai souffert un enfer et peut-être sans mérite. »

Non, ce ne fut pas sans de grands mérites, car elle persévéra avec courage dans les exercices de sa vocation, malgré ses dégoûts.

Mais, nouvelle épreuve: elle se voit assaillie d'une fièvre dangereuse, son estomac débilité ne supporte plus aucune nourriture; les Sœurs, désespérant de sa guérison, songent à la renvoyer à sa famille, lorsque le jour de la fête de saint Ange, religieux carme, elle est miraculeusement guérie, en se frottant avec un peu d'huile empruntée à la lampe du sanctuaire de Notre-Dame de Laghet, célèbre pèlerinage à la Sainte Vierge dans le diocèse de Nice.

En même temps, Dieu met un terme à ses peines intérieures, elle surabonde de joie et se prépare à sa profession. Le démon suscite de nouveau contre sa vocation la tendresse exaspérée de sa mère, mais elle résiste; tout s'apaise Elle prononce ses vœux perpétuels entre les mains du P. Honoré de Saint-Joseph, provincial des Carmes déchaussés en Piémont.

VERTUS RELIGIEUSES

Voici quelques-unes des résolutions qu'elle prit alors et mit fidèlement en pratique tout le reste de sa vie:

« Je me propose de ne jamais agir suivant ma volonté propre, mais de l'immoler dans toutes les occasions et de la sacrifier au vouloir de celui qui tiendra auprès de moi la place de Dieu. Et, pour mieux pratiquer cette résolution, je me propose de professer une égale indifférence pour toutes les dispositions que mes supérieurs prendront à mon égard, sans rien répliquer à leurs ordres quelque répugnance que j'en ressente...

» Je me propose de mettre sous les pieds toute considération et tout motif humain et de tout faire dans le but unique de plaire à Dieu (1).

» Je me propose de recevoir à bras ouverts toutes les humiliations qui se présenteront à moi, et de rechercher, avec tout le soin possible, ce qui, en actions et en paroles, pourra m'humilier.

» Je me propose d'employer tous les moments dont je pourrai disposer à l'exercice de l'oraison, qu'elle soit consolée ou aride, sans m'attacher aux douceurs sensibles, mais seulement à ce

(1) *Vie et opuscules de la bienheureuse Marie-des-Anges,* par le P. Sernin-Marie, Carme déchaussé, chez Régis-Buffet, 38, rue Saint-Sulpice, Paris.

qui me paraîtra le bon plaisir de Dieu. » Elle disait plus tard : *Le moyen de bien méditer, c'est de méditer toujours.*

Telle fut en effet sa vie.

Non contente d'observer avec une ponctuelle exactitude la Règle austère des Carmélites, elle demandait sans cesse à ses supérieurs la permission d'y ajouter de nouvelles rigueurs, soit pour la conversion des pécheurs, soit pour les âmes du purgatoire, soit pour les besoins de sa patrie.

Elle réclamait pour elle, comme une faveur, la cellule la plus incommode et les habits les plus usés. Dans une grave maladie, les infirmières la priaient de laisser ajouter un matelas à la dure paillasse qui lui servait de lit. A ce moment, Notre-Seigneur lui apparut avec une croix sur les épaules et lui dit : « Regarde ! voilà quel fut mon lit de repos ! » Et sœur Marie des Anges voulut continuer à souffrir avec son divin roi.

L'OR DANS LA FOURNAISE — TÉNÈBRES ET SOUFFRANCES

Sœur Marie des Anges était religieuse depuis sept ans, quand Notre-Seigneur, pour purifier cette grande âme, comme l'or dans la fournaise, la fit passer par une série d'épreuves encore plus terribles que celles qu'elle avait traversées jusque-là. Par ce moyen, la vaillante fille de sainte Thérèse parvint à cette humble connaissance de son propre néant, à ce détachement absolu d'elle-même et de toutes les créatures, nécessaires à une âme que Dieu veut unir parfaitement à lui.

Il sembla que Dieu se retirait d'elle et l'abandonnait ; les ténèbres envahirent son esprit ; son cœur, plongé dans la plus amère désolation, ne rencontrait partout que répugnance et dégoût ; elle était assaillie de tentations de gourmandise, poursuivie d'imaginations contraires à la pureté et de doutes contre la foi ; pendant que Dieu semblait sourd à ses prières, à ses larmes, à ses pénitences, le démon allait jusqu'à l'attaquer d'une manière visible, lui apparaissant sous des formes tantôt séduisantes et tantôt affreuses, et lui jetant dans l'âme des tentations de désespoir et de suicide.

Mais la servante de Dieu, mieux instruite cette fois, recourait humblement aux conseils des Pères Carmes, directeurs de sa conscience, et en recevait un grand secours. Notre-Seigneur, qui soutenait invisiblement son courage, voulut bien la consoler lui-même plusieurs fois d'une manière extraordinaire : « Ma fille, lui dit-il un jour, plus tu continueras à te vaincre et à te faire violence, plus tu grandiras dans mon amour. »

SPLENDEURS ET JOIES — DONS CÉLESTES

Enfin l'épreuve cessa, une radieuse aurore succéda à cette nuit affreuse, en attendant les splendeurs éternelles du paradis. Le 14 décembre 1690, jour anniversaire de la mort de saint Jean de la Croix, le céleste Epoux admit Marie des Anges aux mystiques et saintes faveurs de l'union divine.

Notre-Seigneur orna son épouse des plus beaux dons surnaturels ; elle fut favorisée de plusieurs apparitions de la Sainte Vierge, de sainte Thérèse et d'autres Saints ; un parfum céleste rayonnait autour d'elle ; elle eut l'esprit de prophétie et le don de pénétrer le secret des cœurs ; sa prière obtenait des guérisons miraculeuses et des conversions étonnantes. Elle avait le don de conseil à un haut degré. Aussi un grand nombre de personnes venaient la consulter et se recommander à ses prières, soit parmi les ecclésiastiques, soit parmi les fidèles, depuis les gens du peuple jusqu'aux princes et aux princesses de la maison de Savoie, qui la vénéraient comme une sainte.

Cette illustre famille, alors si chrétienne, avait fondé le couvent de Sainte-Christine, où résidait notre Bienheureuse. Grâce aux prières de Marie des Anges, elle vit cesser la stérilité d'Anne d'Orléans, femme du roi Victor-Amédée II. Ce prince s'étant laissé entraîner dans une longue guerre contre la France, la sainte Carmélite lui obtint du ciel une paix avantageuse, qui lui valut le royaume de Sicile, échangé ensuite contre la Sardaigne.

A cette occasion, la Bienheureuse développa dans sa patrie le culte rendu au glorieux saint Joseph et à l'archange saint Raphaël.

LE PURGATOIRE — LE CIEL

Par ses prières et ses pénitences, elle tira un grand nombre d'âmes des flammes du purgatoire. Rien ne lui coûtait pour les soulager ; elle s'offrait à Dieu en victime pour leur ouvrir le ciel. Beaucoup de ces âmes venaient la remercier au moment d'entrer dans la gloire. Elles s'entretenaient familièrement avec la Bienheureuse, la soutenaient dans ses combats et ses peines, et lui donnaient de précieux avis pour elle-même ou pour ses sœurs.

Le jardinier du couvent étant venu à mourir, il apparut peu après à la sainte religieuse pour lui demander le secours de ses prières. Une autre fois, ce fut l'âme d'un soldat, abandonnée de tous.

Au tribunal de Dieu, princes et sujets sont égaux : Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, vint aussi après sa mort solliciter le même secours. « Je compris que c'était lui, dit la Bienheureuse, et il me le révéla lui-même par ces paroles : Je suis Charles-Emmanuel, me voici en purgatoire : jusqu'à cette heure, Dieu ne m'a appliqué que les suffrages offerts par tes sœurs pour le repos de mon âme : prie pour moi et que tes sœurs unissent leurs prières aux tiennes. » — Par quel secret jugement de sa justice, Dieu n'avait-il appliqué à l'âme du prince que les suffrages du couvent de Sainte-Christine, fondé par sa famille ? Il ne nous appartient pas de le décider. Quoiqu'il en soit, tout le monastère redoubla de prières jusqu'à ce que la sainte Carmélite eût annoncé que l'âme du duc était entrée dans la paix du ciel.

Une pieuse veuve, nommée Isabelle, s'était faite sœur converse en ce même couvent. Après sa mort, elle apparut à Marie des Anges, disant qu'elle était retenue en purgatoire pour avoir négligé d'accomplir un legs pieux de son mari défunt ; et elle indiqua l'endroit précis où l'on trouverait le document qui devait convaincre les héritiers de leur obligation.

La Bienheureuse fut élue quatre fois prieure de son monastère et plus souvent encore maîtresse des novices. Dans l'Ordre du Carmel, ces charges durent trois ans. Ses Sœurs, qu'elle savait si bien conduire dans la sainteté, se proposaient de lui confier une cinquième fois le gouvernement de la communauté ; mais l'humble servante de Dieu supplia Notre-Seigneur de lui épargner cet honneur et cette sollicitude en mettant fin à son exil. Elle brûlait du désir d'être unie à jamais à son Bien-Aimé. Une dernière maladie lui ouvrit les portes du ciel, le 16 décembre 1717. — Le Pape Pie IX l'a déclarée bienheureuse, le 14 mai 1865.

ANANIAS, AZARIAS, MISAEL
OU LES TROIS JEUNES HÉBREUX DANS LA FOURNAISE

Fête le 16 décembre.

Les trois enfants dans la fournaise. L'ange les protège contre le feu.

LES TROIS JEUNES HÉBREUX A LA COUR DU ROI NABUCHODONOSOR

Nabuchodonosor, roi de Babylone, en Chaldée, manda un jour près de lui le premier de ses officiers, Asphenez.

— Allez trouver, lui dit-il, les captifs d'Israël. Parcourez leurs rangs. Voyez s'il en est parmi eux qui soient de race royale et princière. Choisissez les jeunes gens les plus beaux, les plus intelligents, et amenez-les moi.

Le chef des eunuques obéit. Parmi les princes de la royale maison de Juda, il choisit Daniel et ses trois compagnons, Ananias, Azarias et Misaël.

Avec leurs malheureux compatriotes, ceux-ci étaient récemment arrivés en Chaldée, lieu de leur exil et de leur servitude. Ils avaient beaucoup souffert. Sous leurs yeux, Jérusalem, la cité sainte, était tombée au pouvoir des ennemis; Joakim, leur roi, fait prisonnier, n'avait pu se racheter des mains de Nabuchodonosor, son vainqueur, qu'en lui livrant un grand nombre d'otages. Alors, avait commencé la longue et douloureuse captivité du peuple juif.

Les femmes, les enfants et les vieillards, traînés en esclavage, pleuraient maintenant sur les rives des fleuves de Babylone ; les hommes subissaient un joug odieux.

Nabuchodonosor, en se faisant amener Ananias, Azarias et Misaël, les arrachait à leur dure condition pour les attacher à son service, et il les destinait aux plus grands honneurs. C'était, en effet, une habileté des rois de Chaldée et d'Assyrie, lorsqu'ils avaient des vaincus, de choisir dans leurs rangs les jeunes hommes les plus capables, de les élever à la cour où ils recevaient la même éducation et la même instruction que les enfants des officiers indigènes, et de les préposer ensuite au gouvernement de leurs compatriotes prisonniers.

Avant de les mêler aux jeunes nobles de la Chaldée, on imposa à ces favoris du roi un nouveau nom, selon l'usage du pays. Ananias, dont le nom signifiait *protection de Dieu*, fut appelé Sidrach : *ambassadeur* ; Azarias : *secours de Dieu*, reçut le nom d'Abdenago, qui signifie *serviteur du dieu Nébo*, l'une des grandes divinités de Babylone ; enfin Misaël : *qui demande*, fut nommé Misach, *qui a soin de la maison*.

Comme on le voit, le nom nouveau qui leur était imposé, prenait une signification païenne ou s'inspirait de la charge qu'ils étaient appelés à exercer. Il dut sans doute en coûter beaucoup aux trois jeunes Hébreux d'être ainsi invités à oublier leur nationalité, leur famille, leur Dieu même, si quelque chose avait pu le leur faire oublier.

Initiés dès ce moment à tous les usages de la Chaldée, instruits dans les sciences alors connues, ils y firent de rapides progrès, qu'ils durent à leur application et à leurs talents naturels, mais, bien plus encore, aux bénédictions de Dieu, qui récompensait par là leur fidélité à la loi de Moïse.

En effet, tout en devenant Babyloniens pour se plier aux exigences du vainqueur, les jeunes Hébreux n'oublièrent pas les prescriptions imposées à leurs pères, et quand on leur servit des viandes que la loi mosaïque proscrivait, ils demandèrent la permission de s'en abstenir et de ne se nourrir que de légumes.

Asphenez, le chef des eunuques, leur répondit :

— Je crains le roi, mon maître. Il a ordonné que vous fussiez nourris des mets de sa table. Il veut n'avoir à son service que des officiers robustes et parfaitement constitués. S'il remarquait sur vos visages une maigreur plus grande que celle de vos compagnons, je payerais de ma tête cette désobéissance à ses ordres.

— Soyez sans crainte, reprirent les trois jeunes gens. Faites seulement un essai : ne nous donnez pendant dix jours que des légumes et de l'eau. Ensuite, vous examinerez nos visages et vous les comparerez à ceux des autres officiers nourris des mets royaux. Vous nous traiterez alors selon qu'il vous semblera préférable.

Le chef des eunuques se laissa persuader. Le régime austère des jeunes Hébreux ne les fit point maigrir, leur teint demeura frais et vermeil, leur santé devint plus florissante que jamais. Aussi, après cette épreuve, leur fut-il permis de suivre à leur gré les pratiques mosaïques. Dieu, en retour de leur fidélité, les remplit de sagesse, leur donna l'intelligence des songes et des visions, et ne cessa de les entourer de sa protection.

LA STATUE D'OR

Un songe que Daniel parvint seul à expliquer au roi acheva de le mettre en faveur. Il devint le premier dignitaire de la cour.

Parvenu au faîte des honneurs, le jeune Hébreu n'oublia pas ses trois compagnons. Il demanda et obtint pour eux l'intendance des affaires de la province de Babylone.

Cette invasion d'officiers étrangers à la tête des diverses administrations du royaume ne fut pas sans exciter la jalousie de quelques officiers indigènes. Furieux de se voir supplantés, ces derniers cherchèrent une occasion de perdre leurs rivaux, et comme les procédés peu loyaux, la calomnie ou la délation, leur étaient familiers, ce leur fut chose facile.

Ils remarquaient avec dépit que les étrangers restaient fidèles au Dieu de leurs pères, le servaient par des prières et un jeûne continuels, et gardaient une pureté admirable au milieu d'une cour si corrompue. La sainteté de leur vie semblait aux païens un perpétuel reproche. Pour se venger, ils n'eurent qu'à flatter l'amour-propre bien connu du roi Nabuchodonosor.

Ce monarque, enorgueilli par de récentes et nombreuses victoires, rêvait de se dédier une immense statue d'or. Elle devait, dans ses gigantesques proportions, dépasser tout ce que l'on peut imaginer, et l'art des sculpteurs chaldéens était chargé d'en faire un chef-d'œuvre. Bientôt, en effet, le colossal monument se dressa dans la plaine de Doura, voisine de la grande capitale.

Il avait, dit l'Ecriture, 60 coudées de haut (environ 30 mètres, y compris le piédestal), et la colonne qui supportait la statue avait 6 coudées de large (près de 3 mètres).

Une telle œuvre était assez dans les usages chaldéens et dans le goût de l'époque. Les historiens citent plusieurs exemples de ces sortes de monuments, élevés alors en Assyrie ou en Egypte.

La statue était, sinon d'or massif, du moins revêtue sur toute sa surface d'épaisses lames d'or. Nabuchodonosor, qui venait de ravager l'Egypte, en avait rapporté des métaux précieux en abondance.

Quand le chef-d'œuvre fut achevé et qu'il apparut dans toute sa majesté au milieu des campagnes de Doura, les courtisans n'eurent pas de peine à persuader au roi de lui faire rendre les honneurs accordés habituellement aux statues des dieux, et d'en faire une dédicace solennelle. C'était un piège qu'ils tendaient aux trois Hébreux. Ils savaient bien qu'Ananias, Azarias et Misaël ne consentiraient jamais à se prosterner devant l'idole, et ils escomptaient d'avance leur refus d'adorer pour les perdre dans l'esprit du roi.

On choisit pour la dédicace un jour de grande fête.

Les environs de Babylone se peuplèrent d'une foule immense, accourue par esprit de religion et plus encore par curiosité, pour jouir du spectacle de cette pompe et de cette magnificence.

LE REFUS D'ADORER

Tous les officiers du royaume, satrapes, chefs d'armée ou de province, magistrats, fonctionnaires de tout grade, furent convoqués à cette cérémonie; Ananias, Azarias, Misaël, principaux dignitaires de Nabuchodonosor, ne pouvaient se dispenser de s'y rendre.

La dédicace de la statue s'accomplit avec beaucoup d'éclat, au milieu d'un grand concert d'instruments de musique: la trompette, la cithare, la flûte, le tambour, le psaltérion et la symphonie devaient, par leurs accords, réjouir l'oreille des assistants et les préparer aux solennelles prostrations prescrites par Nabuchodonosor.

Soudain, un grand silence se fit dans cette immense multitude, et un héraut s'écria au nom du roi :

— Nations, peuples de toute langue, tribus diverses, écoutez l'ordonnance royale. Dès que vous entendrez le son de la trompette, de la flûte, de la harpe, du hautbois, du psaltérion, de la symphonie et de tous les autres instruments, vous tomberez la face contre terre et vous adorerez la statue qu'a érigée Nabuchodonosor, le roi! Quiconque n'adorera pas sera, sûr l'heure même, jeté dans une fournaise ardente.

Du geste, le héraut pouvait indiquer, à quelque distance de là, plusieurs immenses hauts-fourneaux destinés à faire cuire la brique pour les édifices de Babylone. Les brasiers étaient en pleine activité.

Les assistants comprenaient toute la portée de cette menace. C'était l'usage, en leur pays, de jeter dans la fournaise les criminels dont on voulait faire prompte justice.

Ce genre de supplice existait encore, en ces mêmes contrées, il y a un siècle. Un voyageur raconte qu'en 1733, dans une grande ville de Perse, le généralissime des armées fit, lors d'une cruelle famine, bâtir deux fournaises sur une des places principales, et les crieurs publics proclamaient, par ordre du souverain, que c'était pour y jeter vifs ceux qui vendraient le pain à un tarif plus élevé que la taxe fixée ou qui cacheraient leur blé. Ces fours brûlèrent continuellement durant un mois, mais on n'y jeta personne, parce que nul ne voulut s'exposer par sa désobéissance à un si rigoureux supplice.

L'injonction du roi Nabuchodonosor se transmit de bouche en bouche et fut reçue avec un respect mêlé de crainte.

Au signal donné, la foule se prosterna et adora profondément l'idole. Seuls, trois beaux jeunes hommes restèrent debout, calmes et fiers: c'étaient Ananias, Azarias, Misaël.

Le fait fut aussitôt rapporté au roi : « Ce sont là ces esclaves, ces exilés que vous avez mis à notre tête, lui dirent les courtisans. Les juifs que vous avez préposés au gouvernement de Babylone ont méconnu votre décret. Ils n'adorent point l'image d'or que vous avez dressée. »

A cette nouvelle, Nabuchodonosor entra dans une violente colère. Il se fit amener les trois rebelles et leur dit :

— Est-il vrai, Sidrach, Misach et Abdénago, que vous n'honorez pas mes dieux, et refusez d'adorer la statue d'or que j'ai érigée? Adorez, si vous ne voulez pas être précipités dans le brasier.

Rien ne peut ébranler les trois jeunes hommes, ni la fureur du monarque, plus ardente que le feu de la fournaise, ni leur isolement au milieu de cette nombreuse cour, ni la vue des flammes, ni le son des trompettes, ni tous les regards que la haine de leurs ennemis jette sur eux. Ils ne disent que ces simples mots : « Nous n'adorons qu'un seul Dieu, celui qui a fait le ciel et la terre ». C'était pour la personne du roi le plus sanglant des outrages.

Une vengeance éclatante s'imposait. Les jeunes Hébreux furent donc sur-le-champ conduits au supplice.

DANS LA FOURNAISE

La colère de Nabuchodonosor était telle qu'il ne laissa point aux condamnés le temps de se dépouiller de leurs habits précieux. Ils furent précipités, pieds et poings liés, dans le feu, avec leurs sarabales ou manteaux, leurs sandales, leurs tiares et tous leurs vêtements.

Le roi commanda en outre qu'on chauffât la fournaise sept fois plus que de coutume; les serviteurs, prompts à exécuter ses ordres, nourrissaient le feu avec du bitume, des étoupes enduites de poix, et des sarments. La chaleur était telle que plusieurs de ceux qui alimentaient le brasier périrent étouffés. La flamme s'élevait à une hauteur de 49 coudées. Soudain, poussée par un vent violent, elle s'abattit sur les Chaldéens les plus proches de la fournaise et les incendia.

Pendant ce temps, que devenaient les trois victimes de la fureur du roi? *Ils marchaient au milieu de la flamme*, disent nos Saints Livres, *louant Dieu et bénissant le Seigneur.*

Tandis qu'ils tombaient dans la fournaise, l'ange du Seigneur y descendait avec eux, écartait les flammes, et les environnait d'une douce rosée qui les mit à l'abri de toute atteinte. Loin de les dévorer, la flamme respectait jusqu'à leurs habits et n'atteignait que leurs liens qu'elle consumait, afin de les laisser libres. Ils éprouvaient même, au milieu de ce vaste foyer, une délicieuse fraîcheur.

Leur cœur brûlait d'un feu bien autrement ardent. L'amour de Dieu le remplissait, et il éclata bientôt en un cantique magnifique, celui du *Benedicite omnia opera Domini Domino*, devenu dans notre liturgie la formule sacrée de toutes les actions de grâces :

« Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur; louez-le et exaltez-le dans tous les siècles.....

» Pluies et rosées, feu et chaleur, gelée et froid, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles.....

» Ananias, Azarias, Misaël, bénissez le Seigneur; il nous a sauvés de la mort, il nous a délivrés du milieu des flammes ardentes et il nous a tirés du milieu du feu.....

» Rendez grâces au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle..... »

Le roi Nabuchodonosor resta frappé d'étonnement à la vue d'un tel prodige, et il dit aux grands de sa cour, épouvanté :

— N'avons-nous pas jeté trois hommes, liés, au milieu du feu?

— Il est vrai, ô roi, répondent les courtisans.

— Néanmoins, j'en vois quatre qui marchent sans être liés; la flamme semble ne pas les atteindre, le quatrième est semblable au fils d'un Dieu. Il est plus grand et plus beau que les autres.....

Alors, il s'approcha de la porte de la fournaise et dit à haute voix : « Sidrach, Misach, et Abdenago, serviteurs du Dieu Très-Haut, sortez et venez. »

Les trois jeunes gens sortirent aussitôt, et tous les grands du royaume, et le roi lui-même, purent se convaincre que le feu n'avait eu aucun pouvoir sur leurs corps, que pas un cheveu de leur tête n'avait été brûlé, qu'il n'en paraissait aucune trace sur leurs vêtements, que l'odeur même du feu ne les avait pas atteints.

Un si grand miracle changea les sentiments du monarque : il y reconnut la puissance du Dieu d'Israël et lui rendit hommage devant tout son peuple. « Béni soit, s'écria-t-il, le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdenago ! Que toute nation, tout peuple, toute langue qui blasphémera le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdenago soit mis en pièces, parce qu'il n'y a pas d'autre Dieu qui puisse, comme celui-là, sauver ses serviteurs! »

Quelle impression ne dut pas faire cette conversion du roi sur toute l'Asie prosternée au pied de l'idole! Ce fut pour les captifs de Juda une douce consolation au milieu de leur exil.

Ananias, Azarias, Misaël, réintégrés au palais royal, recouvrèrent les bonnes grâces de Nabuchodonosor, et ils furent élevés à des honneurs plus grands encore que par le passé.

Quand ils moururent, on les ensevelit dans une grotte des environs de Babylone. Plus tard, leurs corps furent, croit-on, ramenés à Rome, où ils sont honorés dans l'église Saint-Adrien, voisine du Forum.

AUX CATACOMBES

Dieu ne permit pas à ses trois serviteurs de consommer par la mort leur généreux sacrifice. Ils n'en furent pas moins ses *martyrs*, ses témoins, car ils ne craignirent pas de confesser sa divinité à la face du monde païen. S'ils échappèrent à la mort, ce ne fut que par un miracle de préservation. Martyrs de désir, ils ont mérité d'être appelés par les saints Pères les prémices des martyrs et d'être donnés en exemple à tous les héros chrétiens des âges suivants.

Dans les catacombes, où se réfugièrent les premiers fidèles aux siècles de persécution, de nombreuses peintures murales reproduisaient l'histoire des trois Hébreux plongés dans la fournaise pour avoir refusé d'adorer l'idole. Il était bon de donner aux confesseurs de demain, à ceux qui, d'un moment à l'autre, pouvaient être appelés à devenir les témoins du Christ devant les païens, cette éloquente exhortation au martyre.

Les trois Hébreux étaient représentés, vêtus avec une certaine recherche, bien en rapport avec leur haute condition, debout au milieu des flammes, les mains dégagées de tous liens, et louant ensemble le Seigneur.

Cette image, simple et grossière, parlait aux yeux de tous; les nouveaux convertis se la faisaient expliquer; les fidèles se nourrissaient du saint exemple qu'elle rappelle, et, au moment du supplice, ils aimaient à invoquer le Dieu d'Ananias, d'Azarias et de Misaël.

Les trois jeunes gens dans la fournaise.
(D'après une peinture des Catacombes.)

Victor, martyr à Milan sous Maximien, faisait cette prière, tandis que l'on versait sur tout son corps du plomb fondu : « Seigneur Jésus-Christ, pour qui je souffre maintenant, aidez-moi et délivrez-moi, comme vous avez délivré du feu de la fournaise les trois enfants innocents. Faites rougir le tyran Maximien et ses satellites, comme il vous a plu de confondre Nabuchodonosor. »

A peine avait-il achevé que le plomb brûlant se refroidit, sans cesser pourtant de couler sur la poitrine du martyr, et, au lieu de lui causer d'affreuses brûlures, lui fit éprouver la sensation d'une eau rafraîchissante. Alors, saint Victor entonna l'hymne d'actions de grâces :

« Béni soit le Dieu d'Ananias, d'Azarias et de Misaël, s'écria-t-il, qu'il soit loué et exalté dans les siècles des siècles! »

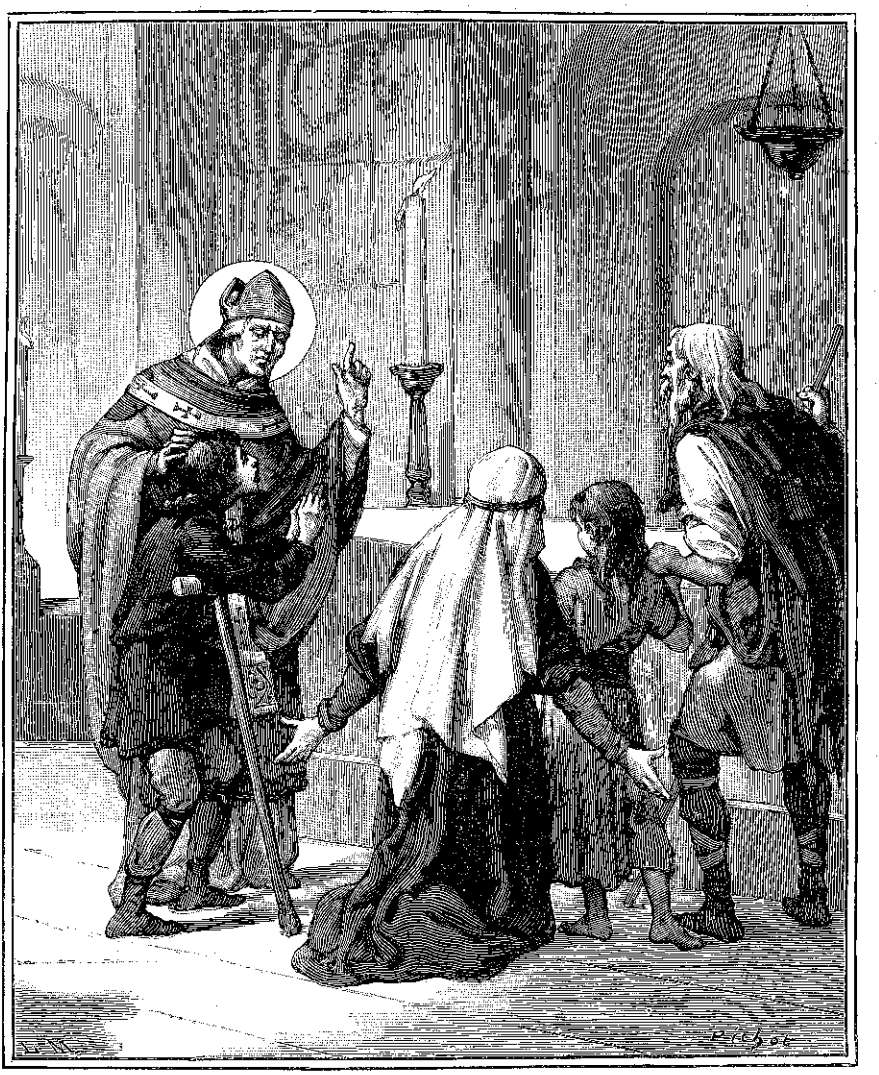
Le glaive de Maximien mit fin à ce martyre, et Victor termina au ciel le cantique des trois enfants.

SOURCES CONSULTÉES

La Bible, t. IV, par VIGOUROUX. — *Commentaire des prophètes*, par CORNELIUS A LAPIDE. — *Commentaires du livre de Daniel*, par DRIOUX, TROCHON, FILLION, etc. — *Rome souterraine*, par PAUL ALLARD.

SAINT ADON, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

Fête le 16 décembre.



Exhortés par saint Adon, des pécheurs et des malades viennent à l'autel des « Trois Pénitents » implorer conversion et guérison.

PREMIÈRES ANNÉES

Adon, l'un des plus illustres prélats de l'Eglise de France au IXe siècle, sortait d'une noble et ancienne famille du Gâtinais. Il naquit au temps de Charlemagne, vers l'an 799; et, dès sa plus tendre jeunesse, ses pieux parents l'offrirent aux moines bénédictins de l'abbaye de Ferrières (Loiret), voisine de leur demeure.

L'abbé Sigulfe, disciple d'Alcuin, reçut avec plaisir ce jeune élève; il découvrit chez lui un esprit vif et brillant, et une inclination extraordinaire pour la piété.

Adon eut l'avantage d'être élevé à Ferrières sous la direction des abbés successeurs de Sigulfe, saint Aldric, devenu plus tard archevêque de Sens, et le célèbre Loup Servat, dont il nous reste quelques ouvrages remarquables.

Sous des maîtres si habiles, le jeune Adon fit de rapides progrès dans les sciences et bientôt surpassa tous ceux de son âge. A ces heureuses qualités, il joignait un amour sincère pour la

religion et la vertu. On était surpris de voir tant de sagesse dans un si jeune enfant; chacun subissait le charme de sa modestie et de sa douceur.

LA TENTATION

Adon, devenu adolescent, courut un véritable danger. Quelques-uns de ses condisciples, animés de l'esprit du monde, cherchaient à lui inspirer la passion des honneurs et l'amour des plaisirs; ils applaudissaient à ses talents, essayaient de l'enfler de ses succès, l'engageaient à choisir une carrière digne de sa naissance et à profiter de ses richesses. Mais le vertueux jeune homme était trop éclairé par la grâce divine pour se laisser surprendre. Dieu, qu'il priait, lui fit découvrir le piège; déjà, il avait expérimenté la douceur et les avantages qu'on trouve au service du Seigneur, et ne voulait point servir d'autre maître.

C'était pour lui le moment critique de la vie, moment fatal, hélas! à tant de jeunes âmes.

PROFESSION RELIGIEUSE

Pour rompre entièrement avec le monde et se livrer, sans retour possible, et tout entier, au Seigneur, Adon résolut de prendre l'habit de moine au lieu même où il avait fait ses études. L'abbaye de Ferrières était alors peuplée de saints religieux qui le reçurent avec une joie inexprimable.

Il s'y distingua par l'exacte observation des moindres règles, son recueillement intérieur, son silence et sa fidélité à remplir tous ses devoirs. Dur pour lui-même, il n'avait pour les autres que des manières douces, aimables, et une égalité d'humeur qui faisait l'éloge de sa haute vertu.

Cette vertu si éminente fut vite connue; on ne parlait dans les monastères voisins que du savoir et de la rare piété du moine Adon, et chaque abbaye enviait à Ferrières un si riche trésor.

Il venait d'être ordonné prêtre, lorsque Marcuard, abbé de Prom, au diocèse de Trèves, ancien moine de Ferrières, le fit demander pour enseigner les Saintes Lettres à ses religieux.

Adon, en inspirant l'amour de l'étude à ses disciples, leur apprenait en même temps à éviter avec soin l'écueil où la science mène quelquefois, c'est-à-dire l'orgueil; il les engageait aussi à profiter de leurs connaissances pour leur sanctification. Son principal but fut toujours de former de vrais serviteurs de Dieu, pour en faire de vrais serviteurs des hommes.

L'ÉPREUVE — VOYAGES A ROME ET A RAVENNE

Après la mort de l'abbé Marcuard, la jalousie suscita des ennemis à notre Saint. Ils employèrent contre lui la calomnie et les outrages et le chassèrent de l'abbaye de Prom.

Remettant sa cause aux mains de Dieu seul, le pieux moine s'en vint visiter le tombeau des apôtres à Rome, et passa près de cinq années dans la capitale du monde chrétien. Ce fut dans ce voyage qu'il se lia d'amitié avec le célèbre Claude, évêque de Turin. Ce prélat lui donna une preuve publique de son estime en lui dédiant avec de grands éloges sa *Chronique depuis la création.*

De Rome, Adon revint en France, en passant par Ravenne, où il fit des découvertes littéraires qui lui servirent à composer son martyrologe, sur un autre plus ancien envoyé de Rome à un évêque d'Aquilée. Cet ouvrage augmenta la réputation qu'Adon s'était déjà acquise auprès de ses contemporains.

RETOUR EN FRANCE — LE CURÉ DE SAINT-ROMAIN

A son retour d'Italie, le saint religieux vint à Lyon et s'y arrêta quelque temps.

Saint Remy, archevêque de cette métropole, voulut le retenir et l'attacher au service de son Eglise. Il en écrivit à Loup, abbé de Ferrières. Celui-ci, en qualité de supérieur, et Venilon, archevêque de Sens, en qualité d'ordonnateur d'Adon, accordèrent les permissions requises. La paroisse de Saint-Romain de Roche lui fut confiée. Cette paroisse, près Saint-Claude, alors du diocèse de Lyon, était unie à un ancien monastère fondé par saint Romain, solitaire dans le Jura (1).

Adon s'y conduisit avec tant de sagesse et d'édification, son zèle et sa piété y parurent avec tant d'éclat, Dieu versa de telles bénédictions sur ses travaux qu'il devint l'oracle de tous les pays voisins.

L'ARCHEVÊQUE DE VIENNE

A la mort d'Agilmar, archevêque de Vienne, Remy, archevêque de Lyon, et Ebbon, évêque de Grenoble, proposèrent Adon pour remplir le siège vacant. Le clergé et le peuple, les évêques de la province applaudirent à ce choix; il eut beau refuser et méditer même sa fuite; on l'observa, on le garda de près.

Qui pourrait le croire? ses ennemis n'étaient point désarmés. Le comte de Vienne, Gérard de Roussillon, et la princesse Berthe, son épouse, furent obligés d'écrire à Loup, abbé de Ferrières. Celui-ci manda à Gérard qu'il avait donné autrefois à Adon des lettres d'obédience et que ce religieux avait les qualités et les vertus requises

(1) *Monasterium Balmense.* C'est là que sont conservées les reliques de saint Romain, fondateur de l'abbaye de Condat.

pour l'épiscopat. Sur un témoignage aussi favorable, Adon fut sacré au mois de septembre 860. L'Eglise de Vienne ne pouvait recevoir un pasteur plus digne, plus savant, ni plus saint.

L'année suivante, le pape Nicolas Ier lui envoya le pallium, avec les décrets d'un Concile tenu à Rome afin qu'Adon les notifiât aux autres évêques de France.

Adon prit une large part aux affaires publiques de son temps, et la religion trouva en lui un zélé défenseur. Il s'éleva vivement contre le roi Lothaire pour le détourner du divorce. Charles le Chauve et Louis le Germanique l'estimaient hautement et déféraient avec confiance à ses avis.

Les Papes lui adressèrent plusieurs fois des lettres sur les choses religieuses des Gaules.

Adon était fort lié avec Anastase, bibliothécaire de l'Eglise romaine, qu'il avait connu pendant son séjour à Rome. Anastase de son côté regardait l'archevêque de Vienne comme un Pontife de si grande autorité en France, que, à la mort du pape Nicolas, il le choisit, entre tous, pour le prier d'appuyer de son crédit les décrets de ce Souverain Pontife que quelques intrigants voulaient faire casser.

Adon écrivit au nouveau Pape de ne pas se départir de la fermeté qu'avait montrée son prédécesseur à l'égard de Lothaire. Nous n'avons plus ces lettres, mais les réponses et les éloges d'Adrien II nous sont un sûr garant de la sainte sollicitude et de l'énergie épiscopale d'Adon.

VERTUS ADMIRABLES DU SAINT ARCHEVÊQUE

L'embarras des affaires ne nuisait point au recueillement et à la sérénité de son âme. Après avoir rempli les devoirs de sa charge, il passait une grande partie de la nuit à prier et à composer de saints livres.

Plein d'humilité, de modestie, d'amour pour la mortification, il annonçait avec un zèle infatigable les vérités du salut. Sa coutume était de commencer ses instructions par ces paroles : « Ecoutez la vérité éternelle; » ou : « Écoutez Jésus-Christ qui vous parle dans l'Evangile. »

Son clergé attirait sa principale attention; il exigeait de ses prêtres les vertus qui caractérisent les vrais ministres de Jésus-Christ. Aidé d'un chorévêque, nommé Constance, il travaillait sans relâche à bannir les abus, à réformer les mœurs. Il avait soin que ceux qui se présentaient pour être mariés ou pour recevoir les sacrements fussent suffisamment instruits des principes du christianisme.

La vie de ce grand évêque était fort austère; il se traitait lui-même avec une rigoureuse sévérité; les clercs attachés à sa personne avaient ordre de l'avertir de ses moindres fautes.

Il pratiquait l'hospitalité et la miséricorde envers les pauvres avec tant de zèle que sa porte était ouverte à tous, même pendant ses repas. Les malheureux étaient ses enfants; il pourvoyait à leurs besoins, et il fonda plusieurs hôpitaux où ils étaient admis et entretenus à ses frais.

Malgré les occupations dont il était accablé, il se trouvait le premier aux offices de la nuit, et souvent il faisait prolonger la psalmodie et le chant des répons jusqu'à l'aurore. Il donna, pour régler le service divin, des statuts et un ordinaire qui s'est conservé longtemps dans son église. En un mot, cet évêque selon le cœur de Dieu connaissait tous ses devoirs, et il les remplissait d'une manière parfaite.

LA CHAPELLE DU SAINT-SÉPULCRE

Plein de bonté pour les pécheurs repentants, et afin de les exciter à une salutaire confiance dans la miséricorde divine, Adon fit bâtir, à l'entrée de son église primatiale, une chapelle sur le modèle du Saint-Sépulcre.

Devant la porte de cet oratoire, il éleva un autel concave, dédié au Rédempteur, et mis par lui sous l'invocation des trois célèbres pénitents, sainte Marie-Madeleine, saint Pierre pleurant son péché et le bon larron confessant la divinité du Christ.

Bien des malades apportaient là les misères de leurs âmes et de leurs corps et s'en retournaient guéris et allègres.

Dans la suite, l'église cathédrale de Vienne fut considérablement agrandie, et, par respect pour les reliques qui reposaient dans la chapelle du Saint-Sépulcre et en mémoire de saint Adon, on n'osait point y toucher.

Cependant, comme elle occupait le milieu de la nef, Guillaume Palmier, doyen de Vienne, la fit transporter dans le cloître afin de laisser l'église plus libre. La première pierre fut posée en 1524; l'année suivante, cette chapelle fut consacrée par Barthélemy du Luc, évêque de Troade, suffragant d'Alexandre de Saint-Séverin, archevêque de Vienne.

Hélas! en 1803, ce nouvel oratoire fut démoli.

Sur les dalles de la partie où se trouvait l'ancienne chapelle dans l'église Saint-Maurice de Vienne, sont gravés ces mots :

HIC CAPELLA ERAT
DOMINICI SEPULCRI

Ici était la chapelle du Saint-Sépulcre.

Les mots sont espacés de manière à indiquer l'emplacement exact de l'édicule construit par saint Adon.

La reine Mathilde, épouse de Conrad le Pacifique, roi de Vienne et de Bourgogne, avait fait don d'une couronne de lampes d'argent qui brû-

laient jour et nuit devant le Saint-Sépulcre.

TRAVAUX DE SAINT ADON — PIEUSE MORT

Une double auréole orne le front du prélat viennois, l'auréole de la science s'ajoutant en lui à celle de la sainteté; il nous a laissé de très précieux ouvrages, entre autres son *Martyrologe:* les perfectionnements qu'il sut donner à cette nomenclature des saints et des martyrs ont rendu Adon célèbre dans le monde catholique; sa *Chronique*, depuis la création jusqu'à son temps, divisée en six âges; on y remarque la concision de style et l'allure que Bossuet imita plus tard dans son *Discours sur l'histoire universelle;* un *Traité sur les fêtes des apôtres;* la *Vie de saint Didier*, un de ses prédécesseurs sur le siège de Vienne, et qui fut martyr de la reine Brunehaut, et celle de *saint Theudère*, fondateur de l'abbaye de Saint-Chef.

Saint Adon parut avec éclat dans divers Conciles, et en tint lui-même à Vienne pour défendre la pureté de la foi et des mœurs. Les actes de ces Conciles sont perdus, et il ne nous reste plus qu'un fragment de celui tenu par le Saint en 870.

Plein de jours et de mérites, Adon fut appelé par Dieu au séjour des élus, le 16 décembre 875. Il fut inhumé avec ses prédécesseurs, dans la basilique de Saint-Pierre hors les Murs, où son tombeau fut glorifié par des miracles. Au XVI^e^ siècle, par crainte du fanatisme huguenot, les reliques du saint évêque furent sauvées, mais mêlées et confondues avec celles d'autres Saints.

Sa fête est célébrée dans le diocèse de Grenoble, héritier de l'ancienne Eglise de Vienne.

L'ÉVÊQUE DES INNOCENTS

Le 15 décembre, veille de saint Adon, les plus jeunes clercs de l'Eglise de Vienne, appelés novices, s'assemblaient, pendant Vêpres, dans la salle capitulaire pour choisir entre eux un évêque des Innocents. Après l'élection, il était introduit dans le chœur avec la chape et la mître. On chantait le *Te Deum*, et le nouvel élu s'asseyait sur le trône archiépiscopal, pendant que les jeunes clercs prenaient les places des chanoines, et que ces derniers descendaient dans les stalles.

Le jour de saint Adon, le jeune évêque était conduit en procession dans la ville; l'archevêque et les chanoines lui faisaient des présents.

A la fête des Saints Innocents, sauf à la messe qui était célébrée par le plus jeune prêtre, cet évêque éphémère présidait à tous les offices.

Cet usage existait encore dans les dernières années du XVII^e^ siècle.

PRIÈRE DE SAINT ADON A LA FIN DE SON MARTYROLOGE

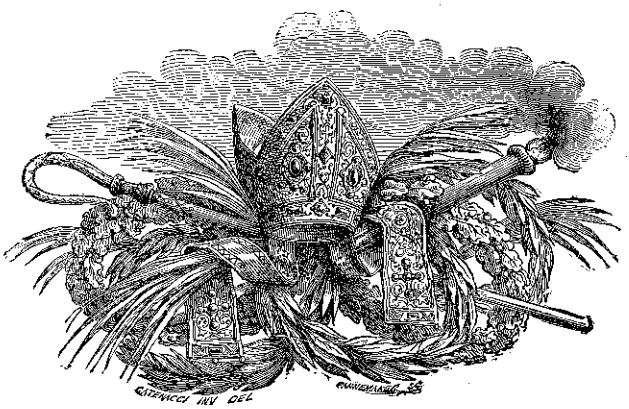
O Christ miséricordieux! pardonnez, je vous en conjure, à votre disciple indolent; je suis tardif, mais qui vient à vous ne vient jamais tard. Mes années anciennes se sont écoulées dans une longue erreur; que mon repentir me tienne lieu de mérite.

Par les actions merveilleuses et les excellentes prières des Saints, dont ce livre rappelle les triomphes, pardonnez-moi, Père tout-puissant; accordez, ô Christ, un efficace remède à ceux qui, par des vœux suppliants et d'un cœur fidèle, se mettent pour jamais sous la garde de si illustres patrons; ils ont remporté la victoire sur le démon jaloux, ils brillent au-dessus des astres avec leurs éclatantes couronnes; ils peuvent nous obtenir tout ce qu'ils vous demandent!

E. V.

SOURCES CONSULTÉES

MABILLON, *Acta Sanctorum, O. S. B.* — *Patrologie latine.* — GODESCARD. — CROIZET. — *Les historiens viennois;* LELIÈVRE, MAUPERTUY, CHARVET, COLOMBET, CHORIER. — Dom PIOLIN, etc.



SAINT LAZARE, AMI DU SAUVEUR

Fête le 17 décembre.

Jésus cria à pleine voix : « Lazare, sors du tombeau! » Et, soudain, le mort se leva.
(S. Jean, ch. XI.)
(D'après une fresque de Fra Angelico.)

ORIGINE DES AMIS DU SAUVEUR, LAZARE, MARTHE ET MARIE

Saint Lazare, l'ami de Jésus, était originaire de Béthanie, petit bourg voisin de Jérusalem, sur le versant oriental du mont des Oliviers. Sa mère, Eucharis, avait déjà eu d'un premier mariage une fille nommée Marthe; elle devait encore mettre au monde une seconde fille, qui sera Marie-Madeleine. La tradition ne nous dit rien du père de Lazare et de Marie, mais nous savons que leur mère Eucharis était juive et de sang royal : sa mort mit ses trois enfants en possession de biens immenses et d'esclaves nombreux.

Lazare et Marie laissèrent à Marthe, leur sœur aînée, le soin de gérer les biens et les domaines : celle-ci s'en acquitta avec zèle et avec prudence. Aimable et douce envers tous, elle se plaisait à venir en aide aux malheureux, et sa vertu demeura toujours à l'abri de tout soupçon. Marie, surnommée Madeleine, à cause du château de Magdalon, qu'elle possédait en propre, jeune fille d'une beauté éclatante, se complut d'abord dans ses qualités naturelles; elle rechercha avec trop d'amour et de dangereuse liberté les délices mondaines. Mais Jésus, le bon Pasteur, passe à travers la Judée à la recherche des brebis égarées; Marie entendra sa voix; la sagesse, l'autorité, la douceur, la grâce divine du Maître la saisiront, les paroles du Sauveur iront comme des flèches frapper son cœur; elle se retirera dans la solitude pour pleurer sa faute. Puis elle ira se jeter aux pieds de Jésus, les arrosant de ses parfums et de ses larmes; et pour prix de son immense repentir, elle méritera d'entendre cette parole de Jésus : « Vos péchés vous sont remis. »

Quant à Lazare, il menait une vie régulière selon la loi, et on peut lui appliquer comme à Nathanaël cette parole du Sauveur : « Celui-ci est un véritable Israélite, en qui il n'y a point de ruse. » Lazare était un homme de bien, craignant Dieu et attendant la consolation d'Israël. Dès qu'il entendit et vit Jésus, il résolut d'être son disciple.

CE QUE SIGNIFIE LE MOT « BÉTHANIE »

Béthanie signifie *maison de travail* : le travail, c'était bien l'office de Marthe, qui avait l'intendance des biens de la famille; *maison d'obéissance :* obéir à Jésus en le suivant et en s'attachant à lui par un ardent amour et une rude pénitence, ce sera la vocation de Madeleine; *maison de l'affliction :* la douleur régnera bientôt sous ce toit, quand Lazare sera mort; *maison de la prière exaucée :* elle le sera, en effet, lorsque Jésus viendra y apporter la consolation et la vie par la résurrection de son ami.

AMOUR DU SAUVEUR POUR LA MAISON DE BÉTHANIE

Le divin Maître affectionnait d'un amour tout particulier la maison de Lazare. Elle était comme un délicieux pied-à-terre, où le Fils de Dieu, fatigué de ses courses apostoliques, attristé de la froideur de tant d'âmes rebelles aux efforts de son amour, se plaisait à venir reposer ses membres et épancher son cœur. Marthe le servait alors avec une sollicitude empressée. Marie se tenait assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole : semblable à une colombe, dit saint Bernard, qui, s'étant une fois blanchie et désaltérée dans un ruisseau de lait, demeure sur les bords pour s'y plonger encore et ne veut plus s'en éloigner (1). Lazare était là aussi, et à ce contact divin, il laissait son âme se former à toutes les vertus, ne perdant rien des instructions du Maître et se montrant l'ami le plus dévoué et le plus généreux.

MORT DE LAZARE

« Or, dit saint Jean, il y avait un homme malade, appelé Lazare, qui était de Béthanie, le bourg de Marie et de Marthe, sa sœur. Marie est celle qui répandit sur Notre-Seigneur une huile de parfum, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux; et c'est Lazare, son frère, qui était malade. »

C'était au commencement de la trente-troisième année du Sauveur, et Jésus prêchait au delà du Jourdain; Lazare étant donc tombé gravement malade, les deux sœurs envoyèrent aussitôt des messagers à Jésus pour lui dire : « Seigneur, voici que celui que vous aimez est malade. » Ce que Jésus ayant entendu, il leur dit : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. » Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare : ayant donc appris qu'il était malade, il demeura deux jours où il était, durant lesquels Lazare mourut. Alors, Jésus dit à ses disciples : « Retournons en Judée. — Maître, lui dirent-ils, il y a si peu de temps qu'en Judée on voulait vous lapider, et vous y retournez ! — Notre ami Lazare dort, dit encore le Sauveur; mais je m'en vais l'éveiller. » Ses disciples lui répondirent : « S'il dort, c'est bon signe, il guérira, » car ils s'imaginaient que Jésus parlait du sommeil ordinaire si salutaire aux malades. Alors, Jésus leur dit ouvertement : « Lazare est mort et je me réjouis de n'y avoir pas été, afin que votre foi s'affermisse (par le miracle que je vais faire); mais allons vers lui. » Saint Augustin dit : « Lazare dormait pour Notre-Seigneur; mais, pour les autres, il était mort. Il est aussi facile à Dieu de ressusciter un mort, qu'à un homme de réveiller celui qui dort. »

RÉSURRECTION DE LAZARE

« Or, poursuit saint Jean, Béthanie était éloignée de Jérusalem d'environ quinze stades, et beaucoup de juifs étaient venus vers Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe ayant appris l'approche de Jésus, alla au-devant de lui, et Marie demeura dans la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que maintenant Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. » Marthe lui dit : « Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour. » Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie, quand celui qui croit en moi serait mort, il vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croyez-vous cela ? » Elle lui dit : « Oui Seigneur, j'ai cru que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde. » Lorsque Marthe eut ainsi parlé, elle s'en alla et appela Marie, sa sœur, et lui dit secrètement : « Le Maître est là, il t'appelle. » Marie n'eut pas plutôt ouï sa sœur, qu'elle se lève aussitôt et va trouver Jésus, car il n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était au même lieu où Marthe l'avait trouvé. Cependant, les juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, l'ayant vue se lever si promptement et sortir, la suivirent en disant : « Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer. » Lorsque Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quand Jésus la vit pleurant et les juifs qui étaient venus avec elle pleurant aussi, il frémit en son esprit et se troubla lui-même. Et il leur dit : « Où l'avez-vous mis ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, venez et voyez. » Et Jésus pleura. Sur quoi, les juifs dirent : « Voyez combien il l'aimait. » Mais il y en eut aussi quelques-uns qui dirent : « Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ! » Jésus,

(1) *Médit.*, XV, *in pass.*

frémissant de nouveau en lui-même, alla au sépulcre; or, c'était une grotte sur l'entrée de laquelle on avait mis une pierre. Jésus dit : « Ôtez la pierre. » Marthe, sœur du mort, lui dit : « Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là. » Jésus lui répondit : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus, levant les yeux au ciel, dit ces paroles : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé! Pour moi, je savais bien que vous m'exaucez toujours; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé! » Ayant dit ces mots, il cria à haute voix : « Lazare, sors du tombeau. » Et, à l'heure même, le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. » Beaucoup d'entre les juifs, venus pour consoler Marthe et Marie, et témoins de ce qu'avait fait Jésus, crurent en lui. D'autres coururent trouver les Pharisiens, et leur dirent ce qui venait de se passer. Les Pharisiens et les princes des prêtres, au lieu de croire en Jésus-Christ avec la multitude, conspirèrent de le faire mourir; ils songèrent même à faire mourir Lazare parce qu'un grand nombre de juifs les quittaient à cause de lui, et croyaient en Jésus. »

CE QUE DIT SAINT AUGUSTIN AU SUJET DE LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Saint Augustin, dans ses admirables traités sur saint Jean, fait remarquer que le Christ a ressuscité trois morts pour manifester sa puissance. La mort corporelle est bien l'image de la mort spirituelle, avec cette différence, cependant, qu'on redoute beaucoup la première et qu'on ne craint guère la seconde, ce qui est une grande folie. La résurrection des corps est aussi l'emblème de celle des âmes par la foi. Si la fille de Jaïre et le fils de la veuve de Naïm figurent les pécheurs non invétérés de pensée et d'action, Lazare représente ceux qui se trouvent plongés dans la corruption des mauvaises habitudes; car la mauvaise habitude est un germe de mort bien cruel. Celui qui a l'habitude de pécher est enseveli, et l'on dit de lui avec raison : il sent mauvais. Car il commence à avoir une mauvaise réputation qui se répand autour de lui comme une odeur insupportable. La résurrection miraculeuse de Lazare devait être une preuve de la divinité du Seigneur. En raison de la mauvaise volonté des pharisiens, les apôtres voulaient le dissuader de se rendre à Béthanie, mais Jésus, après les avoir rappelés au devoir et leur avoir appris ce qu'est la mort avant le jour du jugement, s'en alla, et ils le suivirent. Avant de ressusciter Lazare, Jésus déclara à Marthe qu'il est le principe de vie pour le corps et pour l'âme; que quiconque croit vivra toujours de la vie de la grâce. Arrivé près de Marie, il frémit et pleura pour donner au pécheur l'exemple de ce qu'il doit faire pour revenir à la vie de l'âme.

Jésus se troubla pour nous montrer que nous devons nous-mêmes nous troubler à la vue de nos péchés. Tu t'es examiné, tu t'es reconnu coupable et tu as dit : J'ai entendu l'Evangile et je l'ai méprisé, j'ai reçu le baptême et je suis tombé dans les mêmes fautes : que faire? où aller? comment m'échapper? Quand tu parles ainsi, déjà Jésus-Christ frémit en toi, car ta foi frémit, et dans la voix du frémissement apparaît l'espérance de la résurrection. Si la foi est en nous, Jésus-Christ s'y trouve et frémit : si la foi est en nous, Jésus-Christ est en nous. L'apôtre dit-il autre chose? « Jésus-Christ, par la foi, habite » en nos cœurs. » Donc ta foi en Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ en ton cœur. Jésus dit : « Lazare, » viens dehors. » Le Seigneur nomme Lazare pour ne pas forcer tous les enfants d'Adam à ressusciter; car s'il n'eût adressé sa voix à un seul et désigné celui qu'il voulait, la mort, épouvantée, eût lâché toute sa proie et le genre humain eût comparu devant lui..... »

LAZARE, ÉVÊQUE DE BÉTHANIE, PUIS DE CHYPRE

Lazare fut témoin des humiliations comme du triomphe de Notre-Seigneur. L'Evangile nous apprend que Jésus, pour se rendre au mont des Oliviers le jour de l'Ascension, conduisit ses disciples à Béthanie : avant d'entreprendre son voyage glorieux, il voulait dire un dernier adieu à ses amis, et les rendre témoins de son triomphe. Après l'Ascension, il se renferma dans le Cénacle avec la Sainte Vierge et les apôtres, et reçut le Saint-Esprit et le don des langues au jour de la Pentecôte. Raban-Maur, archevêque de Mayence, dans sa *Vie* de sainte Madeleine affirme, sur la foi des traditions, que Lazare fut d'abord créé par les apôtres évêque de Béthanie. Sa maison fut convertie en basilique. Puis, durant la persécution suscitée à l'occasion d'Etienne, il alla prêcher l'Evangile dans l'île de Chypre, dont il fut aussi le premier évêque.

LES AMIS DU SEIGNEUR SONT ABANDONNÉS SUR UN VAISSEAU A LA FUREUR DES FLOTS

La haine des juifs avait déjà fait mourir Etienne et plusieurs disciples de Jésus ; mais leur rage était spécialement dirigée contre Lazare, cet homme dont la résurrection éclatante était la preuve vivante de la divinité de celui qu'ils avaient crucifié. Mais, faire mourir Lazare eût été une injustice et une impiété, la famille de Béthanie était de haute condition, leur seul crime était d'avoir été la famille aimée de Jésus-Christ. Aussi ils résolurent à tout prix de la faire disparaître. Ils vinrent donc chercher Marthe et Marie à Joppé où elles s'étaient retirées lors du soulèvement des juifs contre les fidèles de Jérusalem. On les plaça « sur un vaisseau fort usé, sans marinier, sans gouvernail, ni mâts, les exposant ainsi sur la mer à un évident naufrage ». Telle est l'antique tradition de la Provence chrétienne.

Raban-Maur décrit aussi le parcours de la petite barque livrée au souffle de Dieu et conduite par les anges. Madeleine, Marthe, le saint évêque Maximin, Parménas, chef des diacres, les évêques Trophime et Eutrope, etc., « furent poussés par le vent d'Est loin de l'Asie, entre l'Europe et l'Afrique, sur la mer Tyrrhénienne; ils laissèrent à droite, après bien des détours, la ville de Rome et toute l'Italie, aussi bien que les Alpes qui, partant du golfe de Gênes et de la mer des Gaules, se terminent à l'Orient dans la mer Adriatique, et abordèrent enfin heureusement sur la droite dans la Viennoise, près de la ville de Marseille, à l'endroit où le Rhône se jette dans la mer. » (Chap. XXXVII.)

Saint Lazare se trouvait-il dans cette barque désemparée? quelques-uns l'affirment; dans ce cas, il aurait été saisi par les juifs avec ses sœurs dans un voyage qu'il aurait fait de Chypre à Jérusalem. D'après Raban-Maur il vint les rejoindre peu de temps après.

C'est ainsi que Notre-Seigneur envoyait ses

amis planter la croix dans cette terre des Gaules qui devait lui être si chère, et où fleurira la nation vaillante, fille aînée de l'Eglise.

SAINT LAZARE, PREMIER ÉVÊQUE DE MARSEILLE

La sainte colonie que les anges avaient conduite en Provence fit bientôt éclater son zèle. Lazare fit à Marseille de nombreuses conversions et devint le premier évêque de cette ville. Marseille, où l'esprit vif des Grecs, ses fondateurs, s'unissait au caractère loyal et sympathique des Gaulois et à la fermeté des Romains, était, depuis longtemps déjà, l'une des principales villes de l'Occident. Cicéron l'appelait la sœur de Rome. Mais qu'étaient tout cet éclat et ces richesses terrestres de la ville païenne, comme ensevelie dans les désordres et les ténèbres de l'idolâtrie, à côté de la richesse de la foi, de la grandeur morale et de la résurrection que lui apportait l'ami ressuscité du Sauveur des hommes.

Lazare y représenta l'autorité de Pierre, prince des Apôtres, qui siégeait à Rome; il mena une vie très sainte et très austère et soutint la cause de Dieu en répandant dans les âmes la pureté de cette doctrine que lui-même avait puisée à l'école du Maître. L'Eglise naissante de Marseille prit bientôt un développement rapide. Mais, à cause des orages d'une persécution impie, le saint pasteur, pendant plusieurs années, se vit obligé d'instruire ses fidèles dans des souterrains creusés depuis des siècles dans le flanc des montagnes.

Cependant, le pieux évêque voyait croître ses brebis de jour en jour; et, en peu de temps, au milieu de la persécution, la religion chrétienne s'éleva radieuse sur les ruines du paganisme. La simplicité, la paix, la joie que donne le christianisme, succéda aux orgies, à la mollesse, à l'orgueil des temps antiques.

Le célèbre temple de Diane sera plus tard changé en une superbe église sous le titre de Notre-Dame la Majeure. Et en face de cette église une petite chapelle rappellera à la piété des Marseillais l'endroit où sainte Marie-Madeleine expliquait à leurs pères les merveilles de la vie du Sauveur, avant de se retirer à la solitude de la Sainte-Baume.

MARTYRE DE SAINT LAZARE

Après avoir pendant de longues années exercé son zèle dans son église de la Provence, saint Lazare tomba entre les mains des persécuteurs. Domitien régnait à Rome, et sa haine pour les chrétiens avait déjà fait couler des ruisseaux de sang : le farouche empereur avait envoyé des proconsuls dans les Gaules pour persécuter les fidèles adorateurs de Jésus-Christ. Lazare, conduit devant le préfet, refuse hautement de sacrifier aux idoles : « J'ai pour ami le Christ, Fils de Dieu; délivré une fois par lui des liens de la mort, je ne veux pas l'abandonner et immoler à vos dieux qui ne sont que de la boue. Je n'appréhende pas vos supplices; rien ne peut m'arriver de plus doux sur la terre que de donner ma vie pour celui qui me l'a rendue après que je je l'avais déjà perdue. »

Voici ce qu'on lit dans les *Actes* de son martyre échappés aux ravages des Sarrasins et conservés dans l'église d'Autun et l'office de Nantes :

« L'empereur Domitien ayant porté un édit contre les chrétiens, saint Lazare fut pris et conduit devant les magistrats de Marseille, qui l'engagèrent à sacrifier aux idoles. Sur son refus, ils le dépouillèrent de ses vêtements et le firent battre de verges jusqu'au sang. Après cette douloureuse torture, on le traîna cruellement par toute la ville, puis on le renferma dans une prison très obscure et souterraine, pour le réserver à un autre supplice. Le Seigneur, l'ayant visité dans son cachot, le fortifia pour l'heure du combat et l'invita à aller partager dans le ciel les délices dont jouissaient les apôtres.

» Le préfet l'interrogea de nouveau, et comme l'intrépide confesseur demeurait inflexible dans sa foi, il le fit lier à un poteau et percer d'une grêle de flèches : le Saint vivait encore, on appliqua sur ses plaies des lames de fer rougies au feu : il souriait au milieu de ces affreux tourments. Enfin, le juge lui fit trancher la tête. Les auteurs sont partagés au sujet de la date de ce martyre, et nous n'osons trancher la question. »

TOMBEAU DE LAZARE A BÉTHANIE ET A MARSEILLE

A Béthanie, le tombeau de Lazare est une grotte souterraine pratiquée dans le rocher. Dès les premiers siècles, ce tombeau fut l'objet de la vénération des fidèles : saint Jérôme dit qu'une église y fut bâtie au IVe siècle. Dans cette même grotte souterraine, on voit encore la chambre où se tenait le divin Sauveur quand il ressuscita Lazare. On voit aussi l'emplacement de la maison bénie où Jésus aimait à se reposer au milieu de ses courses apostoliques.

Marseille posséda longtemps les restes de son apôtre dans la catacombe qui avait pris le nom de Confession de Lazare. On voit aussi l'affreux cachot où il fut renfermé et où il subit le martyre. Les Marseillais avaient érigé un modeste oratoire dans la première crypte; et plus tard, en 425, le pieux et savant moine Cassien fit construire sur le rocher pour ses religieux la célèbre abbaye de Saint-Victor.

Lors des ravages des Sarrasins et d'autres barbares, on transporta à Autun, en Bourgogne, le corps de saint Lazare, moins une partie du chef que retinrent les Marseillais. Le 17 décembre est consacré au souvenir de son martyre. On fête, le 31 août, le patronage de saint Lazare dans tout le pays dont il fut le premier apôtre et pasteur, et dont il ne cessera d'être le protecteur très puissant.

SAINTE OLYMPIADE, VEUVE

Fête le 17 décembre.

Affreux tremblement de terre à Chalcédoine. Saint Jean Chrysostome et sainte Olympiade secourent les blessés et pourvoient à la subsistance des malheureux

NAISSANCE D'OLYMPIADE

Olympiade (ou Olympie) naquit à Constantinople, en 366, l'année même où l'empereur arien, Valens, déchaînait sur l'Orient la terrible persécution qui envoyait en exil les plus illustres athlètes de la foi catholique.

Son père, le comte Anycius, occupait dans l'empire une charge importante. Par sa mère, elle était parente d'Arsace le Grand, roi d'Arménie. Jeune encore, elle fut confiée aux soins de Théodosie, sœur de saint Amphiloque, l'apôtre de la Lycaonie, un « ange et un héros de la vérité », au dire de saint Grégoire de Nazianze.

Théodosie forma son cœur à l'amour de Jésus-Christ, et y déposa les germes des grandes vertus qui devaient s'épanouir plus tard, et édifier, pendant plus de cinquante ans, l'Eglise de Constantinople.

RÉSURRECTION DE L'ÉGLISE A CONSTANTINOPLE

Cette Eglise désolée avait vu, depuis l'exil de son patriarche Paul, en 339, s'asseoir dans sa chaire épiscopale, les hérétiques Eusèbe de Nicomédie,

Macédonius et Eudoxius. En 370, ce dernier étant mort, Valens le remplaça par Démophile de Bérée, « le plus cruel fauteur de la perfidie arienne » dit le concile d'Aquilée. Telle était la situation de cette malheureuse Eglise, quand les fidèles de Byzance vinrent supplier saint Grégoire de Nazianze de consoler cette cité sans pasteur. Les envoyés Byzantins le trouvèrent à Séleucie, où il s'était retiré deux ans après la mort de son père, quand l'Eglise de Nazianze eût été pourvue d'un pasteur. Saint Grégoire résista longtemps, et ce ne fut que sur les prières de saint Basile mourant et de ses amis, qu'il consentit à accepter le fardeau qui lui était offert.

A peine arrivé à Constantinople, malgré les incessantes persécutions des ariens, il se mit courageusement à l'œuvre. Il fit de sa demeure la première église. « De même, disait-il, que Jébus changea son nom en celui de Jérusalem, que Silo fut appelée plus tard Bethléem, ainsi je donnai un nom nouveau et prophétique à ma demeure, je l'appelai *Anastasie*, (c'est-à-dire *Résurrection*), parce que, dans son enceinte, la foi catholique devait ressusciter à Constantinople. »

La famille des Anycius fut une des premières à fréquenter l'*Anastasie*. La haute fonction qu'elle occupait dans l'empire lui permettait de venir facilement en aide à la nouvelle Eglise naissante.

La jeune patricienne apprit à cette école cet amour des pauvres, qui devait être le caractère dominant de toute sa vie. Dès ses plus tendres années, elle aimait à servir elle-même les malheureux qui se présentaient au palais de son père; aussi les pauvres revenaient-ils toujours de la demeure d'Anycius doublement heureux, et d'avoir reçu une aumône généreuse, et d'avoir été consolés par les caresses et les empressements de cette gracieuse enfant.

AMITIÉ D'ANYCIUS ET DE SAINT GRÉGOIRE

Saint Grégoire, ainsi que nous l'apprend une de ses lettres, n'avait pas tardé à se lier d'amitié avec le comte Anycius.

Il trouva dans la jeune Olympiade une intelligence si riche, et des qualités si solides, qu'il voulut compléter lui-même son instruction religieuse. Il faut reconnaître que les leçons du maître ne demeurèrent pas sans fruit.

La fille d'Anycius, disciple fidèle du saint évêque, fut témoin de toutes les persécutions suscitées contre lui par les Ariens. Elle les vit faire irruption dans l'Anastasie, où l'éloquence de Grégoire attirait tout Constantinople, et les entendit menacer de mort le prédicateur de la vérité; elle admira la constance et la courageuse persévérance de l'évêque, et apprit à cette école la fermeté au milieu des épreuves. Elle fut présente, aussi, aux heureux jours du triomphe de la foi, quand, après dix ans de souffrances, en 380, Théodose le Grand, vainqueur des Goths, arriva à Constantinople, chassa honteusement le faux pasteur Démophile de Bérée, et conduisit en triomphe saint Grégoire dans la basilique des Douze Apôtres.

Cette joie, hélas, ne devait pas être de longue durée. Un an plus tard, saint Grégoire, qui venait de briller au concile œcuménique de Constantinople, se trouva en butte à de vives accusations de la part des envieux, ses ennemis, qui lui reprochaient d'avoir quitté le siège de Sazime, pour celui de Constantinople. L'accusation était sans valeur, car Grégoire n'avait pas pris possession du siège de Sazime; mais pour le bien de la paix, il se crut obligé, malgré les supplications d'une partie du concile et les vœux unanimes de tout un peuple, de donner sa démission et de se retirer.

MARIAGE D'OLYMPIADE

Olympiade avait dix-huit ans, quand elle fut donnée en mariage à Nébridius, intendant des domaines de l'empereur Théodose. Les vertus et la beauté extraordinaire de la jeune patricienne avaient captivé le cœur de ce noble chrétien.

Le comte Anycius, fidèle au souvenir de saint Grégoire, lui envoya un messager pour l'inviter aux noces de sa fille. Le saint vieillard, du fond de sa solitude, répondit par une lettre : « A Anycius en bonne santé, Grégoire malade »; il s'excusait, en disant qu'il n'était ni facile ni décent à un homme affligé de la goutte de venir s'asseoir à un banquet de noces.

En même temps, il envoyait à la nouvelle épouse un épithalame où se retrouve tout son cœur de père et son imagination de poète. « Ma fille, disait-» il, voici mon cadeau de noces, cadeau utile car » les conseils d'un père sont toujours excellents. Ce » ne sont ni les couleurs éclatantes, ni les pierreries » enchassées dans l'or, ni les étoffes de pourpre qui » font la beauté d'une matrone. Laisse à d'autres » ces atours. Que la modestie, la gravité et l'innocence soient les seuls ornements qui rehaussent ta » beauté. Quelles fleurs plus embaumées pourrais-tu » trouver ?

» Que ton premier amour soit à Dieu, et après » Dieu à ton époux. Que vos joies soient communes, » communes aussi vos douleurs.

» Laisse à ton mari le soins des affaires du » dehors; que ton occupation, à toi, soit le rouet » chargé de laine, et la méditation des oracles » divins. Prends garde, car les plaisirs du monde » finissent toujours par corrompre le cœur le plus » pur, de même que les rayons du soleil arrivent, » peu à peu, à dissoudre la cire la plus blanche.

» Je veux ajouter un dernier souhait à mon pré-» sent. Sois dans la maison de ton mari comme une » vigne féconde. Puisses-tu voir les enfants de tes » enfants naître et grandir en louant le Seigneur. »

Les deux époux étaient dignes l'un de l'autre. Pallade nous apprend, dans son histoire, que, d'un concert mutuel, ils observèrent une continence parfaite. Après vingt mois à peine de cette union angélique, Nébridius s'envolait au ciel, laissant dans une inexprimable douleur sa femme âgée de vingt ans.

PREMIÈRES SOUFFRANCES D'OLYMPIADE — SES BIENS SÉQUESTRÉS

Olympiade, veuve à vingt ans, maîtresse d'une immense fortune, se vit bientôt poursuivie par une foule de prétendants. Théodose voulut lui faire accepter la main d'un de ses parents nommé Elpidius. La jeune veuve répondit à l'empereur :

« Si Dieu m'eût destinée à vivre dans le mariage, » il ne m'aurait pas enlevé mon premier époux. » L'événement qui a brisé mes liens me montre la » voie que la Providence m'a tracée, c'est celle de » la viduité chrétienne. »

C'est de cette époque que datent les souffrances et les persécutions d'Olympiade, et aussi ses plus belles et ses plus héroïques vertus. Saint Jean Chrysostome, dans une des lettres qu'il lui adressait plus tard, comparait les épreuves de cette noble chrétienne aux souffrances de Job. « Mais vous savez, ajoutait-il, quels sont les mérites et les avantages de la souffrance. Vous avez donc lieu de vous réjouir d'avoir vécu, dès votre jeunesse, dans les afflictions, et d'avoir ainsi marché dans un chemin de lauriers et de couronnes. »

Théodose ne fut point touché par les raisons de

la jeune et sainte dame. Peut-être crut-il à une ferveur juvénile plus exaltée que durable. Pour la mettre à l'épreuve, il ordonna que ses biens fussent administrés par l'intendant du domaine impérial. C'était une tyrannie. Elle fut exécutée avec une rigueur qui en exagérait encore la dureté. Le fonctionnaire, chargé d'administrer le patrimoine mis sous séquestre, s'arrogea une autorité despotique sur la personne même d'Olympiade, lui enlevant la liberté d'aller à l'église et de converser avec l'évêque Nectaire.

Elle se soumit à toutes ces vexations; mais en conservant l'impassibilité de son attitude vis-à-vis de ce geôlier subalterne, elle crut devoir tenir directement à l'empereur un langage digne de son rang: « Je vous rends grâces, seigneur, lui écrivit-elle, d'avoir daigné vous charger de l'administration de ma fortune, c'est un lourd fardeau dont vous m'avez débarrassée. Couronnez maintenant votre œuvre en faisant distribuer mes biens aux pauvres et aux églises; c'est là ce que j'eusse fait moi-même. Vous m'éviterez d'ailleurs ainsi les tentations de vaine gloire que ces sortes de distributions entraînent toujours après elles. »

Théodose lut cette lettre, et comme il n'était pas de ces princes qui rougissent de désavouer une mauvaise action, il reconnut son abus de pouvoir et le répara immédiatement, en rendant à Olympiade sa fortune et sa liberté.

NOUVEAU GENRE DE VIE

Depuis la mort de son mari, Olympiade avait adopté un genre de vie plus austère encore que celui qu'elle avait suivi jusque-là. Ses jeûnes devinrent rigoureux et continuels: elle se fit une loi de ne jamais manger de viande, ni de tout ce qui avait eu vie. Elle s'interdit également le bain, usage quotidien et presque nécessaire à cette époque, surtout sous le soleil de Constantinople. Elle affranchit tous ses esclaves, qui voulurent néanmoins continuer à la servir. Elle-même administrait sa fortune en qualité d'économe des pauvres: les villes les plus éloignées, les îles, les déserts, les églises pauvres ressentaient tour à tour les effets de sa libéralité. Saint Jean Chrysostome compare ses aumônes à un fleuve qui coulait jusqu'aux extrémités de la terre et dont l'abondance enrichissait l'océan lui-même.

LES DIACONESSES

Nectaire, que les Pères du concile réuni à Constantinople avaient choisi pour succéder à saint Grégoire, voulant récompenser le zèle de la sainte veuve, la fit diaconesse de son église.

L'institution des diaconesses remontait aux apôtres. Consacrées par l'évêque qui leur imposait les mains en récitant sur elles des prières, elles étaient appelées, non à partager avec les prêtres les fonctions cléricales, mais à les aider dans l'administration des sacrements et les œuvres de charité. Elles étaient chargées d'instruire les catéchumènes de leur sexe, et de préparer le linge qui servait à l'autel. Elles devaient, en prenant le voile, faire vœu de chasteté perpétuelle.

C'est dans l'exercice de ces saintes fonctions qu'Olympiade passa les seize années de l'épiscopat de Nectaire.

Les contradictions et les épreuves ne lui manquèrent pas. Elle fut successivement en proie à des maladies cruelles et à de noires calomnies, à tel point que ses yeux n'avaient plus cessé de verser des torrents de larmes, au dire de saint Jean Chrysostome.

SAINTE OLYMPIADE ET SAINT JEAN CHRYSOSTOME

A la mort de Nectaire, Arcadius, qui avait succédé à Théodose sur le trône d'Orient, réunit le clergé et le peuple de Constantinople pour choisir un évêque. A peine le nom de Jean, prêtre d'Antioche, fut-il prononcé par Eutrope, le chambellan de l'empereur, que tous l'acclamèrent d'une seule voix.

Saint Jean Chrysostome arrivant à Constantinople trouva la ville en proie à des vices nombreux, à des divisions profondes et à des antagonismes irréconciliables; mais il découvrit aussi des âmes saintes occupées à faire le bien.

Olympiade était à la tête de cette société religieuse qui devait donner au saint quelques consolations, au milieu des nombreuses persécutions qu'il eut à subir de la part des princes dont il reprenait les injustices, et de la part des hommes, jaloux de sa gloire, envieux de son éloquence et du titre de « Bouche d'or » que l'admiration universelle n'avait pas tardé à lui donner.

Ce fut par Olympiade qu'il éleva, à Constantinople, un hôpital pour les malades, et un hospice pour les vieillards et les orphelins. La charité de cette veuve suffisait à tout, parce que, comme toute charité vraie, elle était contagieuse, et qu'elle ouvrait de nouvelles ressources, à mesure qu'elle épuisait les anciennes.

Quand, en l'an 400, un tremblement de terre eut détruit Chalcédoine, Olympiade demeura seule avec l'évêque, à pourvoir à la subsistance de populations entières. « L'impératrice Eudoxia, disait-on alors, reçoit les adulations de l'univers, mais c'est Olympiade qui entend les soupirs, et qui reçoit les bénédictions de l'univers. »

NOUVELLES DOULEURS D'OLYMPIADE — PREMIER EXIL DE CHRYSOSTOME

Olympiade avait retrouvé dans saint Jean Chrysostome le consolateur et le père qu'elle avait perdu dans saint Grégoire et Nectaire. Hélas! il devait bientôt encore lui en coûter de nouvelles larmes. La courageuse indépendance du pontife à reprendre les vices, qu'ils fussent dans le peuple ou dans les princes, irrita contre lui l'altière Eudoxia. Elle mit tout en œuvre pour le faire déposer, et parvint à le faire condamner par un criminel conciliabule, réuni à l'église du Chêne, au faubourg de Chalcédoine.

Quand les soldats d'Arcadius vinrent le chercher pour le conduire à Prénète en Bithynie, Olympiade se trouvait à ses côtés dans l'église des Douze Apôtres. Elle le suivit jusqu'au bateau; on se hâta de lever l'ancre pour le soustraire au peuple, et en remontant le Bosphore, on aborda le lendemain au port d'Hiero, à l'entrée du Pont-Euxin.

SECOND EXIL

Mais déjà la population de Constantinople, désolée de la perte de son éloquent et saint évêque, s'était soulevée en masse, une multitude immense et furieuse assiégeait le palais impérial, réclamant à grands cris que son pasteur lui fût rendu. En même temps, un tremblement de terre agita le sol et ébranla la chambre de l'empereur. Eudoxia, effrayée et tremblante, se hâta de rappeler Chrysostome.

Mais ce n'était qu'un moment de calme entre deux orages. Eudoxia n'aimait pas qu'on lui rappelât ses devoirs de princesse chrétienne, les ennemis de Chrysostome n'avaient pas non plus pardonné. Quelques mois après, le doux pontife voyait de nouveau sa demeure envahie par les archers d'Arcadius. Il se livra lui-même entre leurs mains et sortit à la dérobée de la basilique de Sainte-Sophie, afin d'éviter un soulèvement du peuple.

Mais avant de quitter le baptistère, raconte Pallade, il fit appeler Olympiade avec ses diaconesses pour leur adresser ses dernières recommandations : « Venez, mes filles, leur dit-il, écoutez une dernière fois votre père. Selon toute apparence, les choses de cette vie ont pris fin pour moi. J'ai consommé ma course, et vraisemblablement vous ne verrez plus mon visage. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de conserver pour cette Eglise le dévouement dont vous lui avez donné jusqu'à ce jour tant de preuves. Celui qui, par le commun suffrage du clergé et du peuple, sera porté à sa tête, recevez-le pour pasteur, et inclinez-vous sous sa bénédiction comme vous le faisiez pour Jean. Maintenant, mes filles, je vous laisse à la miséricorde de Dieu. Souvenez-vous de moi dans vos prières. »

A ces mots, elles tombèrent aux pieds du bienheureux, fondant en larmes. Jean fit signe à l'un de ses prêtres : « Relevez-les, dit-il, et conduisez-les à leur demeure, afin que leurs cris ne soient pas entendus par le peuple. » Les saintes femmes se calmèrent à ces paroles et retinrent leurs sanglots.

LETTRES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME A OLYMPIADE

Jean, chargé de chaînes, fut conduit à Cucusa, au fond de l'Arménie. Pendant ce long voyage qui dura plusieurs mois, il ne cessa de penser à cette âme d'élite dont les vertus réjouissaient le ciel. A peine arrivé à Césarée de Bithynie, il lui écrivit pour la consoler de son départ. « Je vois de tout côté, dit-il, des troupes d'hommes et de femmes qui viennent me voir et qui pleurent sur moi. Ces larmes me font penser à celles que vous répandez sans doute avec plus d'abondance. Mais songez, qu'au fort de la tempête, un pilote ne déploie jamais toutes ses voiles; il modère au contraire sa vitesse, afin de naviguer avec plus de sûreté. Modérez donc, vous aussi, votre douleur. » Quelques jours après, arrivé à Nicée, il lui demande encore des nouvelles, et la supplie de dissiper sa tristesse.

Plus loin, de Césarée en Cappadoce, il la conjure de ne plus pleurer. Enfin, arrivé à Cucusa, il se hâte de la rassurer sur l'heureuse issue de son voyage. Pendant les trois années que dura l'exil de saint Chrysostome, leur correspondance ne s'interrompit jamais.

JUGEMENT DE SAINTE OLYMPIADE

Le jour même du départ du patriarche, un incendie, dont on ignorait l'origine, réduisit en cendres la basilique de Sainte-Sophie. Les partisans de Jean furent accusés d'y avoir mis le feu, et les plus influents d'entre eux traduits au tribunal du préfet, un païen nommé Optatus. Olympiade ne pouvait manquer d'y être citée. Voici comment Sozomène raconte cet interrogatoire. « Pourquoi avez-vous incendié la basilique, demanda Optatus?

— Moi? répondit Olympiade, ce n'est point mon rôle. J'ai passé toute ma vie et dépensé toute ma fortune à bâtir les temples de Jésus-Christ, je ne les brûle pas.

— Je connais tous vos antécédents, répliqua le préfet.

— Eh bien, lui répartit avec fermeté Olympiade, si c'est comme accusateur que vous prétendez incriminer ma vie, descendez de ce tribunal, venez vous asseoir au banc des témoins et appelez un autre juge pour entendre la cause. »

Alors le juge, changeant de ton, s'efforça de lui persuader que c'était une folie de sa part de s'exposer à tant d'ennuis et d'inimitiés lorsque, pour les éviter, elle n'avait qu'à faire sa soumission à Arsace (Arsace était l'intrus qu'on avait installé à la place de Chrysostome sur le siège de Constantinople, malgré les réclamations du Pape, à l'autorité duquel Chrysostome en avait appelé).

Olympiade répondit au préfet : « Je suis devant ton tribunal pour subir ta sentence et non tes conseils. Mais sache bien que si tu veux m'obliger à communiquer avec Arsace, je ne ferai jamais une chose si contraire à ma conscience. »

Le préfet, feignant la modération, la renvoya, comme pour lui donner le temps de réunir ses avocats et de préparer sa défense.

Olympiade se retira dans la modeste demeure qu'elle avait adoptée près de Sainte-Sophie, au sein de sa pieuse communauté; et là, bien qu'en proie à la maladie et à toutes sortes de vexations, elle écrivait au Saint exilé des lettres pleines d'une vénération affectueuse, où, parlant de ses propres souffrances et des persécutions dont elle est l'objet, elle traite tout cela de bagatelle. Jean, de son côté, la félicite de son courage, qui, dans un corps si faible, dans une santé si infirme, a fait d'elle le soutien et la force d'une grande cité, où, sans sortir de sa chambre, sans paraître en public, elle enflamme de son propre héroïsme les défenseurs de la vérité.

Bientôt elle fut obligée de se réfugier à Cyzique. Mais on l'y arrêta. Ramenée à Constantinople, elle eut à comparaître de nouveau devant le préfet, refusa constamment de reconnaître Arsace, fut condamnée pour ce refus à payer au fisc deux cents livres d'or, vit ses biens confisqués et vendus à l'encan, sa chère communauté dispersée et bannie, et ses propres serviteurs, ceux qu'elle avait comblés de ses bienfaits, se tourner contre elle et payer d'outrages sa charité (1).

Ses compagnes, ses plus chères et ses plus saintes amies, Procula, Amprucla, Asyncritia, la noble veuve Pentadie, l'admirable vierge Nicaréta, ne furent pas mieux traitées. C'était douleur sur douleur pour le cœur aussi tendre que fort d'Olympiade. « Une seule de vos afflictions, lui écrivait saint Jean Chrysostome, eût suffi pour combler votre âme de richesses spirituelles ». Les lettres du saint exilé soutenaient son courage. On ferait, avec des extraits de ces lettres à Olympiade, un beau livre, dit l'abbé Martin, et si on l'intitulait le *Livre de l'Espérance,* il justifierait admirablement son titre.

Chrysostome continuait à se servir d'elle pour l'œuvre des missions de Perse et de Phénicie, et pour la propagation de l'Evangile chez les Goths, campés sur les rives septentrionales de la mer Noire. Mais les persécuteurs ne lui laissèrent guère de repos; après avoir cherché un refuge de divers côtés, elle fut exilée à Nicomédie, et y acheva sa vie de charité, de patience, de courage et de prière, vers l'an 410. Elle n'eut pas la consolation de revoir sur la terre le guide et le père de son âme, saint Jean Chrysostome, mais leurs âmes se retrouvèrent au ciel plus riches de mérites. Le saint évêque de Constantinople mourut à Comane, en 407, pendant que ses persécuteurs, qui redoutaient encore son influence, le faisaient conduire dans un exil plus lointain. Mais la justice de Dieu a la dernière sentence. Où sont aujourd'hui les ennemis de Chrysostome? tandis que le Saint est vénéré du monde entier.

Sainte Olympiade est fêtée par les Grecs, le 25 juillet, et l'Eglise latine en fait mémoire le 17 décembre.

Puisse sainte Olympiade veiller toujours sur cette malheureuse Eglise de Constantinople qu'elle a tant aimée, et attirer encore sur elle, avec les bénédictions fécondes du ciel, les autres secours dont elle a également besoin.

---

(1) *Saint Jean Chrysostome* par l'abbé Martin (d'Agde), tome III, p. 166.

SAINT STURM

DISCIPLE DE SAINT BONIFACE ET FONDATEUR DE L'ABBAYE DE FULDE

Fête le 17 décembre.

Saint Sturm et ses moines defrichent la forêt de Fulde, où se formera plus tard une ville entourée de riches prairies.

(D'après une eau forte de Sadeler.)

ÉDUCATION PRIVILÉGIÉE — LE JEUNE MISSIONNAIRE

Sturm ou Sturmin (Sturmius) naquit en 712 d'une famille noble et chrétienne de la Bavière.

Un grand missionnaire, le moine évêque saint Boniface, évangélisait alors l'Allemagne; il s'efforçait d'arracher ce pays aux ténèbres du paganisme et de la barbarie en y répandant la lumière de la foi chrétienne. La réputation de sa sainteté était grande. Le père et la mère de Sturm lui offrirent leur fils jeune encore, pour qu'il l'élevât dans l'amour de Dieu et la pratique des vertus.

Saint Boniface, heureux de l'intelligence et des bonnes dispositions de l'enfant, le confia aux soins de Saint Wigbert, abbé du monastère de Fritzlar. Le nouveau Samuel ravit ses maîtres par ses progrès rapides dans la perfection et dans la science sacrée. Oubliant le monde avec ses honneurs et ses richesses, le saint jeune

homme préféra Dieu à tout le reste, renonça à l'héritage paternel en faveur des pauvres et embrassa la vie religieuse.

Elevé au sacerdoce, dès qu'il eut l'âge canonique, Sturm se dévoua au bien spirituel de sa patrie. Il se mit à parcourir les villes et les campagnes de la Bavière, semant partout la parole de Dieu et accompagnant ses prédications d'un grand nombre de prodiges. Les idolâtres étaient encore nombreux dans cette contrée; le jeune et saint missionnaire s'appliquait à les éloigner de leurs superstitions grossières et barbares, il leur expliquait les douces et saintes lois du Christ, baptisait ceux qui étaient suffisamment instruits et les formait aux vertus chrétiennes.

Il avait un talent particulier pour apaiser les discordes. La mésintelligence venait-elle à éclater dans une famille, le missionnaire accourait aussitôt et y rétablissait la paix et la charité.

LA PRIÈRE AU DÉSERT

Cependant, au milieu de ses travaux apostoliques, Sturm craignit de trop négliger son propre salut. Pour vaincre le démon de l'idolâtrie, il fallait beaucoup de prières et de pénitences; le jeune missionnaire voulut se vouer à cette vie d'expiation. Il se sentait épris du désir de s'ensevelir dans quelque solitude, où, loin de toute préoccupation terrestre, il s'entretiendrait uniquement avec Dieu.

Après trois années d'apostolat, il vint trouver Saint Boniface et lui exposa ses projets.

L'apôtre de l'Allemagne y reconnut la volonté de Dieu. Rien n'était plus utile pour les progrès de la foi en ces contrées que la fondation d'un monastère. C'est là que l'on obtenait du ciel les bénédictions qui assurent le succès; c'était l'oasis où les missionnaires venaient se renouveler dans la ferveur et l'amour divin; c'était la pépinière des futurs missionnaires; c'était un centre d'éducation, d'enseignement et de saints exemples; c'était comme un céleste flambeau élevé au milieu des populations pour les guider sur le chemin du salut. Aussi saint Boniface projetait-il depuis longtemps la fondation d'un grand monastère central, dans la forêt de Bochonia, située entre les quatre grands pays des Bavarois, des Franconiens, de la Thuringe et de la Hesse. Cette fondation serait comme la forteresse de la foi dans cette partie de l'Allemagne.

Le saint évêque applaudit donc aux pieux désirs de son disciple, mais, au lieu de l'envoyer seul au désert, il lui adjoignit deux compagnons: c'était le noyau de la future abbaye qu'il rêvait.

Il bénit tendrement les trois solitaires et les congédia en leur disant : « Allez dans la vaste forêt de Bochonia; cherchez-y quelque emplacement convenable pour bâtir un monastère, le Seigneur guidera vos pas. »

Munis de la protection du ciel, les religieux commencèrent leur voyage et ne tardèrent pas à s'enfoncer dans la forêt. Perdus dans ce labyrinthe encore inexploré, ne voyant que le ciel, la terre et les grands arbres, ils erraient comme des matelots en détresse, se recommandant à la divine Providence et s'ouvrant un chemin avec leur serpe à travers ces vastes taillis. Quand la fatigue les forçait à s'arrêter, ils entonnaient des psaumes et, rassemblant toutes leurs forces, se remettaient vaillamment en route. Enfin, tombant de lassitude, ils parvinrent au bout de trois jours à un lieu nommé Hersfeld, où se trouve aujourd'hui un monastère.

Le site était magnifique et convenait fort bien à la fondation d'un couvent. Sturm et ses deux compagnons s'y arrêtèrent. Ils s'y construisirent un oratoire et de petites cabanes couvertes d'écorces d'arbres et commencèrent à mener une vie semblable à celle des anciens Pères du désert égyptien. Rien ne venait troubler leur solitude; leur temps s'écoulait dans la prière, la méditation des Saintes Ecritures, les saintes veilles, les jeûnes et d'autres pénibles austérités.

De longs jours se passèrent ainsi dans le silence et la paix, loin du tumulte des hommes. Alors saint Sturm voulut retourner auprès de son vénérable maître, pour lui faire part de son installation et lui demander de nouveaux conseils.

NOUVELLE EXPLORATION
OBÉISSANCE ET PERSÉVÉRANCE

Saint Boniface reçut son cher ermite (c'est ainsi qu'il l'appelait) avec toute la tendresse d'un père privé depuis longtemps de la vue de son fils, et quand il eut entendu de lui la description des lieux et des ressources qu'ils pouvaient offrir, il réfléchit quelques instants et dit : « Le site que vous occupez est trop rapproché des féroces Saxons. Je redouterais pour vous le voisinage de ces terribles ennemis de la foi chrétienne, cherchez donc plus loin dans la forêt un emplacement que vous puissiez habiter sans avoir à craindre aucun péril de la part de ces idolâtres. »

Sturm se soumit sans mot dire aux ordres du saint évêque, et se remit aussitôt en route. Il vint prendre ses deux compagnons à Hersfeld, et montés sur une barque, ils parcoururent les rives de la Fulda, s'arrêtant aux embouchures des ruisseaux et des torrents, explorant les collines et les vallées, examinant tous les lieux et priant sans cesse le Seigneur de leur faire connaître sa volonté. Après quelques jours d'explorations, ils arrivèrent au confluent du Luder et de la Fulda, en un lieu nommé aujourd'hui Rohenbach. Cet endroit leur parut propre à leur dessein.

Sturm revint annoncer à saint Boniface les avantages que ce nouveau site paraissait offrir; mais le pontife ne l'accepta pas encore.

Dans une inspiration prophétique, nous dit l'hagiographe, il s'écria : « Le lieu qui vous attend dans cette solitude a été disposé par Dieu lui-même. Quand l'heure sera venue, le Christ le fera connaître à ses serviteurs. Ne cessez point de le chercher et soyez assurés que vous le trouverez. »

Sturm reprit la route de Hersfeld et s'y reposa quelques jours; puis, laissant ses compagnons, il sella son âne, prit des provisions de route et partit seul à travers l'immense forêt.

Il s'en allait, confiant dans la Providence de Dieu et dans l'obéissance, les psaumes à la bouche, le cœur élevé à Dieu; il explorait attentivement les vallées et les plaines, les rivières et les fontaines, les monts et les collines, ne reposant que là où la nuit le forçait de s'arrêter. Alors avec sa serpe, il abattait des branchages et en formait une haie circulaire pour protéger sa monture contre les attaques des bêtes féroces; quant à lui, il armait son front du signe de la croix et s'endormait avec sécurité.

Un jour il atteignit, près des rives de la Fulda, la route que suivent les marchands de Thuringe pour aller à Mayence. C'était pendant l'été et la chaleur était accablante. Une caravane de Slaves

se baignait dans la rivière avec le sans gêne des barbares. La vue de l'homme de Dieu, en si pauvre équipage, excita leurs railleries. Ils eurent un instant l'idée de le mettre à mort en guise de récréation. Mais Dieu ne le permit pas. Il émut de compassion le cœur de l'interprète, qui se contenta de lui demander où il allait : « Je vais vers le haut de la forêt », répondit le moine. Se tournant vers ses compagnons, l'interprète les engagea à ne lui faire aucun mal, disant que c'était un pauvre fou égaré dans la forêt. Ainsi la Providence protège toujours ceux qui mettent en Dieu toute leur confiance.

L'OBÉISSANCE RÉCOMPENSÉE

L'ermite continua sa route, sans plus rencontrer d'autres êtres vivants que les bêtes sauvages et les oiseaux du ciel. La nature grandiose et belle, la solitude profonde l'invitaient à élever son âme vers le Créateur de toutes choses. Le quatrième jour, il arriva au confluent du Gisel et de la Fulda, il s'arrêta au coucher du soleil dans un sentier, connu sous le nom antique d'Ortesweck.

Il venait de descendre de sa monture et préparait son campement pour la nuit, quand tout à coup il entendit du côté de la rivière un bruit insolite. Etait-ce une bête fauve, quelque voyageur ou quelque brigand ? L'ermite retient son haleine et écoute quelques instants en silence : le bruit se rapprochait toujours.

Croyant avoir affaire à une bête fauve, le moine invoque le Seigneur et se met à frapper à coups redoublés avec le dos de sa serpe sur le tronc creux d'un arbre, pour effrayer le malfaisant animal.

Mais, heureuse surprise : une voix d'homme lui répond par une joyeuse acclamation. Bientôt un inconnu se présente et salue le moine.

« D'où venez-vous ? dit saint Sturm.

— De Wedereib » (Wetteran) répond l'inconnu. Orcis, mon maître, avait perdu ce cheval, je l'ai trouvé dans la forêt et je le lui ramène. »

Après avoir échangé ces quelques paroles, ils s'abritèrent et passèrent la nuit ensemble. Le serviteur d'Orcis connaissait toute la forêt de Bochonia. L'ermite lui demanda le nom des points les plus importants, la direction des rivières et des sources, et la situation des vallées qui pourraient servir d'emplacement à un monastère. L'étranger satisfit à toutes ses demandes ; le lendemain matin, après s'être bénis mutuellement, chacun se dirigea de son côté.

L'inconnu retourna à Grapfelt ; Sturm, revenant sur ses pas et suivant les indications de l'étranger, ne tarda pas à découvrir un site ravissant, arrosé par la rivière de la Fulda : c'était le lieu choisi par le Seigneur, pour devenir pendant de longues années l'asile de la science et de la sainteté.

A la vue de cette vallée, nous dit l'hagiographe, Sturm sentit son cœur inondé de joie ; plus il avançait, plus il reconnaissait que les mérites et les prières de saint Boniface lui avaient obtenu de Dieu une telle faveur. Il courait transporté et ravi, et rendait grâces à Dieu de l'avoir exaucé. Enchanté de la beauté de ce lieu, il passa une grande partie du jour à l'explorer en tous sens, le bénit, le marqua d'un signe et partit joyeux pour annoncer sa découverte à son maître.

Saint Boniface fut rempli de joie et la fondation du futur monastère fut aussitôt décidée.

FONDATION DE L'ABBAYE DE FULDE
LA FRANCE CIVILISANT L'ALLEMAGNE

La forêt de Bochonia faisait partie du domaine princier de Carloman, frère aîné de Pépin le Bref et duc d'Austrasie. Le saint archevêque de Mayence alla le trouver et lui dit : « J'ai dessein avec l'aide de Dieu et le concours de votre bienveillance, de fonder un monastère dans la forêt de Bochonia. Sturm, mon disciple, vient de trouver, près de la Fulda, un site très propre à cette entreprise ; ce lieu relève de votre domination et nous supplions votre piété de nous l'accorder afin que, sous votre protection, nous puissions y servir le Seigneur. »

Le grand prince s'empressa de répondre avec bonté : « Je fais don au Seigneur, sans réserve et sans exception, de tout ce qui m'appartient au lieu dont vous parlez, et j'étends cette concession à quatre milles de circuit, au midi et au nord, à l'orient et à l'occident. »

Plusieurs barons de Grapfelt, imitant la générosité de Carloman, firent aussi des dons à la future abbaye.

La France dominait alors en souveraine sur les deux rives du Rhin. Sa vaillante épée y avait arrêté les invasions barbares et elle protégeait les nombreux missionnaires, sortis des couvents d'Angleterre et d'Irlande, qui y répandaient les lumières civilisatrices de la foi catholique, sous la direction de saint Boniface, archevêque de Mayence.

« Sans la protection du prince des Francs, écrivait ce saint missionnaire à l'évêque anglais Daniel, je ne pourrais ni gouverner le peuple, ni défendre les prêtres ou les diacres, les moines ou les religieux ; je ne réussirais pas à faire cesser en Allemagne les rites païens et le culte sacrilège des idoles, si la crainte que l'on a de ses ordres ne venait à mon aide. »

Le valeureux Carloman, dont la munificence aimait à fonder des monastères, ne tarda pas lui-même à renoncer à toutes les grandeurs de ce monde, et à la suite d'un pèlerinage à Rome, il alla se faire humble religieux au mont Cassin.

Quelle merveilleuse prédication qu'un pareil exemple !

Dieu bénissait la France ; le frère cadet de Carloman, Pépin le Bref, devenu seul maître de la monarchie, recevait le titre de roi, et son fils, l'incomparable Charlemagne, fondateur définitif du pouvoir temporel des Papes, règnera sur la France, l'Allemagne, l'Italie et une grande partie de l'Autriche.

O Seigneur, rendez la France fidèle à sa mission de protectrice de la foi catholique !

Mais revenons à Fulde. « Le 12 mars 744, dit l'hagiographe, sept religieux prirent possession du lieu béni, au chant des hymnes et des prières. »

Quelques cabanes de bois furent leurs premières cellules. Les travaux de défrichement et d'appropriation commencèrent aussitôt, en même temps que les exercices de la vie monastique, suivant la règle de saint Benoît. Deux mois après, saint Boniface vint lui-même, accompagné d'un grand nombre de disciples et de serviteurs.

« Pendant que ceux-ci, dit M. Ozanam, aidaient les Frères à déraciner les arbres, à balayer les ronces et les broussailles, l'archevêque ravi bénissait Dieu d'avoir préparé un tel séjour à ses serviteurs. En effet, il aima cette solitude ; il y revint souvent ; il s'y plaisait à instruire les moines, à leur interpréter les Ecritures, à leur donner l'exemple de l'austérité et du travail. »

DÉVELOPPEMENT DE LA NOUVELLE ABBAYE

Cette fondation fut l'une des œuvres les plus fécondes de la vie de saint Boniface.

Il envoya saint Sturm visiter les monastères d'Italie et spécialement celui du mont Cassin, alors gouverné par le bienheureux Pétronax, afin d'y étudier la vie religieuse et la pratique exacte de la règle bénédictine.

Sturm revint au bout de deux ans et introduisit dans le nouveau monastère les coutumes qu'il avait observées. Lui-même et ses disciples, dans une commune ferveur, ajoutèrent encore aux austérités de la règle.

Cependant, écrit l'abbé Darras, « la communauté prit un accroissement rapide; elle créa successivement autour d'elle des champs cultivés, des jardins, des vergers, des pâturages, des étangs fertiles. Elle devint une pépinière d'agriculteurs, qui colonisèrent la Thuringe et la Bavière, sur les deux rives du Rhin et du Mein.

» En 751, saint Boniface sollicita du pape Zacharie le privilège de l'immunité apostolique en faveur du nouveau monastère, qui ne devait plus relever désormais que de l'autorité du Saint-Siège. « Il y a, écrivait-il, un site sauvage, au plus profond d'une forêt immense, au milieu des peuples de ma mission. Là, j'ai établi des religieux qui vivent sous la règle du saint patriarche Benoît, dans la stricte abstinence de chair, de vin et même de bière, se contentant pour leur frugale nourriture des fruits de leur travail. Le terrain me fut concédé par Carloman, alors duc des Francs; j'ai dédié le monastère sous le vocable de Saint-Sauveur. C'est là que, si votre piété y consent, j'ai résolu de donner un repos de quelques jours à mon corps brisé par la vieillesse, et de choisir ma sépulture.

» Le privilège fut accordé; il commença la grandeur de cette puissante abbaye de Fulde, le mont Cassin de la Germanie, qui réalisa l'idéal des colonies monastiques, et porta dans l'Allemagne centrale la lumière de la foi et de la civilisation. »

LES RELIQUES DE SAINT BONIFACE A L'ABBAYE DE FULDE

Le saint archevêque sentant sa fin prochaine, remit à son disciple, saint Lulle, le gouvernement de l'Eglise de Mayence, et voulut consacrer ses dernières forces à la conversion de la Frise supérieure qui n'était pas encore chrétienne.

Il partit, à la tête d'une caravane composée de prêtres, de religieux et de serviteurs, pour l'aider dans ses saints travaux. Il savait qu'il exposait sa vie au milieu de ces peuplades barbares, mais le désir du martyre enflammait son courage.

Son espoir ne fut pas trompé. Le 5 juin 755, on avait campé sur les bords de la Burda, et l'archevêque se disposait, de grand matin, à monter à l'autel, pour offrir le divin Sacrifice, quand une horde de barbares s'élança sur le camp des missionnaires. Les serviteurs du saint évêque se précipitèrent sur leurs armes, s'apprêtant à faire à leur maître un rempart de leur corps et à vendre chèrement leur vie. Mais celui-ci leur rappela les paroles de Jésus-Christ à ses apôtres : « Remettez le glaive dans le fourreau, car quiconque se servira de l'épée périra par l'épée. » Au reste, toute résistance était impossible. Sur son ordre, les serviteurs abaissèrent leurs armes. Aussitôt les barbares se précipitèrent sur eux et les égorgèrent tous du premier jusqu'au dernier.

Ainsi périt, au milieu de ses travaux, le vénérable apôtre de l'Allemagne, qui, durant trente-huit ans, s'était dévoué au salut des âmes et à la civilisation d'un grand peuple.

Son corps, retrouvé près de la Burda, fut transporté à Utrecht, puis à Fulde, selon ses dernières volontés, et enseveli dans la basilique à peine achevée du grand monastère.

ÉPREUVES — DERNIERS TRAVAUX

La mort de saint Boniface fut une grande douleur pour le cœur de son disciple saint Sturm, qu'elle privait d'un Père si tendre et d'un si sage conseiller.

D'autres peines vinrent bientôt mettre rudement sa patience à l'épreuve. Le démon s'efforça de jeter le trouble dans la communauté jusque-là si florissante et si paisible de Fulde; trois moines cédèrent à des tentations de désobéissance et de murmure contre leur supérieur; ils allèrent le calomnier auprès de l'archevêque de Mayence, saint Lulle, et ensuite auprès du roi de France, Pépin le Bref. On les crut trop facilement et saint Sturm reçut l'ordre de s'en aller en exil à Jumièges, à l'autre extrémité du royaume. Au milieu des larmes de ses disciples fidèles, il quitta donc cette chère abbaye qu'il avait fondée au prix de tant de travaux, et partit pour l'abbaye de Jumièges.

Sa patience, son humilité, sa piété y brillèrent d'un si vif éclat que le roi voulut le voir et le fit venir à sa cour. Il n'eut pas de peine à reconnaître son innocence: avec un courage plein de franchise, il lui demanda pardon de l'avoir traité avec injustice et le retint auprès de lui parmi ses aumôniers.

Mais bientôt des religieux de Fulde vinrent supplier le roi de leur rendre leur Père; son retour à sa chère abbaye fut un triomphe et remplit de joie ses fils spirituels.

Le saint abbé adoucit alors la rigueur de certains règlements, pour les mettre plus à la portée d'une communauté nombreuse et se rapprocher davantage de la sage modération de la règle bénédictine. La prospérité de l'abbaye prit un nouvel essor : on y compta bientôt au moins quatre cents religieux, sans compter les domestiques. Sturm agrandit le monastère, et fit détourner le cours de la Fulda pour en employer les eaux à divers services, à travers le domaine de l'abbaye.

Charlemagne, fils et successeur de Pépin le Bref, eut une grande estime pour saint Sturm et accorda de nouveaux bienfaits à son abbaye. L'abbé et ses religieux lui furent d'un grand secours pour la conversion des Saxons. Notre Saint avait accompagné le grand prince dans une de ses expéditions, quand il tomba malade à Heresbourg, et on dut le reconduire à Fulde. Malgré les soins assidus de Wintar, médecin du roi, il mourut peu après son arrivée, et sa mort fut un grand deuil pour tout le pays : c'était le 17 décembre 779; Sturm avait soixante-sept ans. Il fut canonisé par Innocent II en 1139.

L'abbaye de Fulde, gardienne de ses reliques, eut de longs siècles de gloire et dura jusqu'à nos jours, en 1802. Une ville s'était formée peu à peu autour du monastère, sous la protection paternelle des moines; elle compte aujourd'hui plus de dix mille habitants et possède un évêque.

SAINT GATIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE TOURS

Fête le 18 décembre.

Saint Gatien reçoit, dans la nuit de Noël, la nouvelle de la naissance de l'Enfant-Dieu. — Il se rend à la Grotte et adore avec les autres bergers. — Devenu apôtre de la Touraine, il se retire souvent dans un sanctuaire qu'il a creusé de ses mains dans le roc, et y prie devant une image de la glorieuse Vierge Marie. — Notre-Seigneur vint un jour le visiter dans cette retraite et lui donna la Sainte Communion.

L'ancienne tradition de l'Eglise de Tours place au temps des apôtres l'arrivée du saint évêque Gatien dans nos provinces. Et ce n'est point sans raison, car, après bien des discussions, d'excellents historiens s'accordent à reconnaître que, sous l'empereur Claude, saint Pierre envoya dans les Gaules, accompagnés d'autres missionnaires, les sept évêques qui suivent : Trophime, d'Arles; Paul, de Narbonne; Saturnin, de Toulouse; Martial, de Limoges; Austremoine, de Clermont; Valère, de Trèves, et Gatien, de Tours.

Ce dernier était, selon la tradition, un des bergers de Bethléem qui reçurent des Anges la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur.

FÉCONDE PRÉDICATION DE SAINT GATIEN

Le bienheureux Gatien, ordonné pontife par les apôtres mêmes du Christ, fut donc envoyé de Rome à Tours. Cette ville était alors la métropole des vastes provinces qui l'entouraient.

Matériellement florissante sous le gouvernement des Romains, elle était, hélas! plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie et étrangère, par suite, à la vraie civilisation. A la pratique des superstitions les plus abominables, elle joignait des habitudes féroces d'une sauvage barbarie. Les regards du nouvel apôtre rencontraient partout les images des faux dieux, qui peuplaient la ville, les campagnes, les collines, les maisons particulières et les édifices publics.

Gatien se mit à l'œuvre. Dans des instructions familières, il commença par montrer la vanité des faux dieux, leur faiblesse et leur impuissance.

Quand il eut dissipé les erreurs les plus grossières, amoindri l'estime des vaines cérémonies dans l'esprit des *Turones* (habitants de la Touraine), il leur présenta les vérités de l'Evangile; il leur parla d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, il leur découvrit le mystère de la Sainte Trinité, il leur fit comprendre la nécessité de l'Incarnation du Verbe. Il célébra les grandeurs de la Vierge Marie, et la leur présenta comme une Mère pleine de bonté et de miséricorde.

La parole du saint apôtre ne tarda pas à faire de nombreuses conquêtes. Mais les passions ont l'oreille dure et le démon est furieux quand on veut lui arracher ses victimes. Aussi le messager de l'Evangile recueille souvent les mépris des riches et des grands et la haine furieuse de la populace ignorante.

L'ESPOIR DU MARTYRE

Saint Gatien, ferme et courageux au milieu de l'orage, se voit traité comme un espion, comme un violateur public des lois du pays. On le saisit alors, et on l'entraîne pour le faire mourir ou du moins le chasser de la contrée, après l'avoir rudement flagellé. Mais les infidèles ne purent exécuter leur inique dessein. Les disciples du Christ étaient déjà nombreux, et ils sauvèrent le pontife. « Cet homme, dirent-ils à leurs compatriotes, rend service à la ville par les guérisons qu'il y opère sur toutes sortes de maladies; et ses mœurs sont excellentes. »

Ces observations produisirent le meilleur effet : le peuple s'apaisa et laissa le saint évêque en repos. Saint Gatien poursuivit son œuvre avec ardeur. Sa vie, plus angélique qu'humaine, lui attirait un grand nombre de disciples; et ceux qui ne voulaient pas se rendre à sa parole se laissaient souvent toucher par ses miracles.

SAINT GATIEN ET SES MOINES

Mais la paix n'était jamais que passagère. Les païens s'irritaient souvent des conversions qu'opérait le pontife, et soulevaient de violentes persécutions contre les disciples de Jésus-Christ.

Saint Gatien se retirait alors dans la solitude pour se soustraire aux outrages dont les hommes puissants du pays voulaient l'accabler. Ses enfants spirituels le suivaient, et le Bienheureux célébrait en secret les Saints Mystères dans les grottes et les cryptes.

D'après un auteur du XIIIe siècle, l'oratoire du saint évêque se trouvait au lieu où l'on éleva plus tard la célèbre abbaye de Marmoutier. Au temps de saint Gatien, cet asile n'était pas d'un abord bien facile. Les ronces et les épines en obstruaient l'unique chemin. Le pontife creusait dans le roc, de ses propres mains, une grotte, dont il fit un sanctuaire qu'il dédia à la glorieuse Vierge Marie. C'était là qu'il venait passer de longues heures en prière, après ses courses apostoliques, et qu'il se retirait au temps des persécutions.

Ses disciples venaient partager sa retraite et ses entretiens; et, pour ne plus se mêler aux souillures des rites profanes des infidèles, ils se creusèrent dans cette solitude des retraites cachées. Ils se réunissaient dans le sanctuaire de Marie, à l'heure de la prière; ils y assistaient au Saint Sacrifice de la messe, et chacun d'eux se retirait ensuite dans sa grotte pour vaquer à la lecture, à la méditation, et, pour rendre leur corps obéissant à l'âme, ils l'assujettissaient par la pénitence et la mortification.

Ces solitaires se maintinrent en ces lieux jusqu'à l'arrivée du bienheureux Martin, et ils s'empressèrent alors de se mettre sous la conduite du grand thaumaturge des Gaules.

Au XVIIe siècle, le prieuré de la bienheureuse Marie-des-sept-Dormants, renfermé dans l'enclos du monastère de Marmoutier, passait pour être le sanctuaire dédié par saint Gatien à la Mère de Dieu.

UN CIMETIÈRE CHRÉTIEN

Quand la persécution se ralentissait, le vaillant pontife quittait sa solitude et opérait de nouvelles conversions, de sorte que la multitude des fidèles croissait de jour en jour.

Saint Gatien acquérait en même temps par ses miracles et ses vertus une grande autorité et obtenait l'estime de tous les habitants du pays. Grâce à son influence, on voyait diminuer peu à peu les images des faux dieux. Les temples des idoles étaient renversés çà et là; et le saint apôtre pouvait élever des autels au vrai Dieu.

Les édits impériaux défendaient aux chrétiens d'enterrer leurs morts dans les villes. Saint Gatien acheta, dans un des faubourgs de la cité de Tours, un terrain pour en faire un cimetière et y déposer les restes de ses enfants.

UN SÉMINAIRE ET LA PSALMODIE SACRÉE AU Ier SIÈCLE

C'est auprès de ces tombes que le pontife aimait à rassembler son peuple. C'est là qu'il célébrait les Saints Mystères le jour du dimanche, transmettait ses instructions aux fidèles, et fortifiait leur cœur par sa parole et ses exemples. C'est là qu'il leur distribuait le pain de vie, initiait les catéchumènes aux vérités sublimes de notre foi, leur enseignait les pratiques de la vie chrétienne,

les formait aux cérémonies de notre culte, et leur apprenait à chanter les louanges de Dieu par des cantiques sacrés.

Sur ce cimetière chrétien, le bienheureux Gatien éleva même une sorte de Séminaire. De jeunes clercs se formaient à son école. Comme saint Polycarpe en Asie, il leur enseignait les devoirs de leur état, et les préparait soigneusement au sacerdoce, et puis, il les ordonnait prêtres.

A leur tour, ils soutenaient l'Eglise naissante et allaient même porter au loin les lumières de l'Evangile.

Fortifié par le secours du ciel et entouré d'une foule de croyants, le saint pontife Gatien créa de nouvelles églises sur le territoire de la Touraine. Il en éleva jusqu'à huit. La septième fut, dit-on, nommée Septimia ou Sepmes, et la huitième Oximæ ou Huisme : toutes les deux subsistent encore aujourd'hui.

APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR

Les travaux apostoliques du Saint ne l'empêchaient pas de se livrer à de grandes austérités. Il exténuait son corps par les jeûnes et par les veilles. Martyr par la volonté, il se préparait par ses œuvres à la gloire promise aux martyrs.

Gatien, comme tous les vrais disciples de Jésus-Christ, aimait éperdument les pauvres : et sa charité se plaisait à soulager leurs misères. Son histoire nous apprend qu'il fit bâtir, dans le faubourg de la cité des Turones, un hôpital pour y recevoir les indigents. C'est dans cet asile de la charité que Notre-Seigneur Jésus-Christ réservait à son fidèle serviteur une grâce extraordinaire. L'apôtre travaillait depuis près de cinquante ans dans la vigne du Maître et cultivait avec soin le sol de la Touraine. Ses sueurs, en arrosant la terre, l'avaient rendue féconde, et Gatien était devenu le père d'un peuple nombreux.

Un jour, accablé de fatigue et de vieillesse, il s'était retiré dans l'hôpital des pauvres, et il prenait un peu de repos sur sa couche, lorsque, soudain, un léger sommeil se répand dans ses membres et Notre-Seigneur lui apparaît :

« Ne crains rien, mon bien-aimé, lui dit Jésus, tu seras bientôt couronné dans la gloire avec tes cohéritiers et les habitants du Paradis. La patrie céleste te réclame, en effet, et l'agréable société des saints attend ton arrivée. »

Le divin Maître réveilla alors son disciple. Il lui administra lui-même la Sainte Communion en viatique.

La maladie ne se fit pas attendre ; saint Gatien en ressentit bientôt les premières atteintes ; et après sept jours de souffrances, il rendit son âme bienheureuse qui s'envola au sein du Paradis. C'était le XV des calendes de janvier (18 décembre), vers l'an 116, nous dit une ancienne légende.

GRANDE DÉVOTION DE SAINT MARTIN A SAINT GATIEN

Les restes précieux du pontife furent déposés dans le cimetière commun des pauvres où s'élevait l'église de Sainte-Marie-la-Pauvrette, que les fidèles appelèrent plus tard Notre-Dame la Riche, à cause du trésor qu'elle possédait.

Après la mort de saint Gatien, l'Eglise de Tours resta assez longtemps sans pasteur. Les païens, relevant la tête, avaient recommencé leurs persécutions contre les chrétiens, ils les obligeaient à célébrer les Saints Mystères dans les retraites les plus cachées, et quand ils les découvraient, ils les accablaient de coups ou leur tranchaient la tête.

Ce fut environ trois siècles après la mort du glorieux évêque de Tours, que saint Martin connut, par révélation, l'endroit précis où se trouvaient les précieuses reliques du vénérable pontife. Aussi, toutes les fois que le grand apôtre des Gaules rentrait de ses courses apostoliques, s'empressait-il d'aller se prosterner sur la tombe de son prédécesseur et de réclamer sa puissante intercession.

Or, l'ancienne liturgie de l'Eglise de Tours raconte qu'un jour où saint Martin demandait, selon son usage, la bénédiction de son patron, une voix mystérieuse, sortie du tombeau, lui donna, sous forme de bénédiction, l'ordre de transporter le corps à la grande église.

Saint Martin transféra les saintes reliques et les déposa dans la basilique de Saint-Lidoire, remplacée aujourd'hui par Notre-Dame la Riche.

A partir de ce moment, la dévotion du peuple de Touraine pour son apôtre augmenta de jour en jour; et saint Grégoire de Tours, au VI^e^ siècle, parle de saint Gatien, en plusieurs endroits de ses ouvrages, avec une très grande vénération.

PÉRÉGRINATIONS DES RELIQUES DE SAINT GATIEN

Lorsque les Barbares du Nord envahirent la Gaule et promenèrent partout le meurtre, le pillage et l'incendie, les pieux fidèles de Tours enlevèrent de son tombeau les saintes reliques de leur premier évêque, et pour les soustraire aux injures des Normands, ils les envoyèrent en Poitou, à Maillé ou Malliacum. Mais on les transféra bientôt ailleurs, et elles furent déposées dans le monastère de Saint-Prix, à Béthune, dans la Gaule-Belgique.

Enfin, le précieux dépôt fut confié aux moines de la célèbre abbaye de Saint-Waast, à Arras; elles y restèrent jusqu'à l'époque de la conversion des Normands.

L'Eglise de Tours vit alors revenir son plus cher trésor.

On laissa cependant à Arras, et dans les autres lieux où le corps de saint Gatien avait été déposé pendant les invasions barbares, une partie de ses reliques, de sorte que plusieurs sanctuaires prirent, en souvenir de cette faveur, le nom de notre apôtre.

Vers le milieu du XIII^e^ siècle, le corps de saint Gatien fut transporté à la métropole et déposé dans la cathédrale qu'on y élevait alors. Sa châsse en argent doré, ornée de pierres précieuses, fut d'abord placée derrière le grand autel. Plus tard, elle fut mise à côté du même autel, au milieu des reliques des saints Lidoire, Bénigne, Beat, Candide et Arnoul.

Un archevêque de Tours, Juhel de Manteflon, établit la fête de la translation solennelle de saint Gatien, le 2 mai, et ordonna de distribuer aux confrères qui la célébreraient des corbeilles pleines de viande et de fruits, à portions égales.

Il s'était donc formé une confrérie en l'honneur du saint évêque. Elle fut établie à la cathédrale avec messe quotidienne. Le concours empressé du peuple à venir assister à cette messe, offerte en présence du corps de saint Gatien, fit donner à l'église métropolitaine le nom du Saint à la place de celui de Saint-Maurice, qu'elle portait autrefois.

MIRACLES

C'était en 1638, sous le règne de Charles V. Des brigands venus d'Angleterre et de Gascogne se jetèrent sur la Touraine, et pillèrent le château

de Goulery, où ils enfermèrent un pauvre Tourangeau dans une cave profonde.

Le malheureux y resta onze semaines.

La veille de la fête de saint Gatien, il se souvint des nombreux bienfaits que le patron de son pays accordait à ceux qui l'invoquaient. Il implore à son tour l'assistance du saint évêque et il retrouve à l'instant tant de force qu'il franchit facilement le mur, repousse une cuve qui couvre la fosse, passe sans obstacle à travers les rues de la ville, et parvient à Tours, où il s'empresse de rendre ses actions de grâces au Saint.

Ces mêmes brigands s'emparèrent du fils d'un pauvre homme de Bourgueil, qui conduisait au marché six pièces de drap chargées sur une bête de somme. Le malheureux père, informé de cette perte cruelle, recommanda le tout à saint Gatien, et il eut bientôt la joie de retrouver miraculeusement son fils, sa bête et ses pièces de drap.

Les Anglais étaient entrés dans la maison d'un laboureur pour prendre ses bœufs et ses autres animaux. Le paysan, effrayé, se cache, recommande ses biens au bienheureux Gatien, et les voleurs ne purent rien emmener.

En sortant de la maison, les brigands poursuivent le frère du laboureur, celui-ci se voue au bienheureux évêque. Il passe au milieu des ennemis, échappe à tout danger, et raconte le miracle à son frère. Tous deux se rendent à la cathédrale de Tours pour remercier le Saint de sa protection toute-puissante.

Sous Charles VI, les Anglais vinrent assiéger la ville de Tours. Les habitants, effrayés, recourent à saint Gatien, ils lui offrent une quantité de cire suffisante pour faire un cierge capable d'entourer les murs de la ville. A peine ont-ils accompli ce vœu que la paix est conclue entre la France et l'Angleterre. Pendant la captivité du roi Jean, la reine-mère s'était rendue à Tours pour offrir ses vœux à saint Gatien et elle reconnut plus tard qu'elle devait au bienheureux évêque la délivrance du roi.

Il existe encore aujourd'hui, près de l'église la Riche, une petite chapelle appelée caveau de saint Gatien. Ce serait, selon les uns, la crypte où saint Gatien célébrait les Saints Mystères; selon d'autres, sa tombe même. En effet, la dévotion des fidèles y fit élever une pyramide qui porte, à l'une de ses faces, cette inscription :

ICY — ONT ÉTÉ LES RELIQUES — ET LE TOMBEAU — DU GLORIEUX SAINT GATIEN — APOTRE DE TOURAINE

Au XVI^e^ siècle, l'hérésie des Iconoclastes sembla renaître avec les partisans de Calvin, qui brisaient les images des saints, brûlaient leurs reliques et en jetaient les cendres au vent.

L'église de Tours ne fut pas épargnée. Les calvinistes, maîtres de la ville, en 1562, s'emparèrent de la cathédrale et du corps de saint Gatien. Ils brûlèrent cette précieuse relique dans les fourneaux où ils firent fondre en même temps les objets d'or et d'argent qu'ils avaient enlevés aux différentes églises de la ville.

On sauva cependant quelques parcelles des restes vénérés du bienheureux pontife, grâce au courage et à la pieuse dévotion des fidèles de la paroisse Notre-Dame la Riche.

De nouveaux miracles attirèrent les foules autour des reliques du Saint; et vers la fin du XVIII^e^ siècle, de riches ornements surmontaient déjà le tombeau de saint Gatien. Aussi le Conseil général d'Indre-et-Loire voulant, disait-il, faire triompher la cause de la philosophie, de la raison et de la liberté (et surtout la cause du brigandage et du vol), ordonna-t-il de dépouiller les églises de tous les objets de valeur. Les ornements qui décoraient le tombeau de saint Gatien étaient évalués à plus de 200 000 livres.

Les partisans de la Révolution se flattaient d'y recueillir de riches trésors, mais ils furent devancés par d'autres brigands, qui s'emparèrent, pendant la nuit, des principaux objets de décoration, parmi lesquels se trouvaient une douzaine de statuettes en argent ou en or massif.

APRÈS LA RÉVOLUTION

Les fureurs et les impiétés de la Révolution ne purent effacer de la mémoire des Tourangeaux le souvenir des bienfaits obtenus par l'intercession de saint Gatien. Aussi les pontifes de Tours cherchèrent-ils de bonne heure à raviver le culte de leur saint prédécesseur.

En 1827, Auguste-Louis de Montblanc, archevêque de Tours, demanda à l'église de Saint-Waast, d'Arras, une portion des reliques de saint Gatien, qu'on y vénérait. Sa demande fut accueillie; et on transféra solennellement ces restes précieux dans l'église métropolitaine de la Touraine, où elles sont exposées publiquement à la vénération des fidèles.

Saint Gatien est spécialement invoqué pour retrouver promptement les choses domestiques qui ont été perdues ou dérobées.

JUDAS MACCHABÉE

CHEF ET GOUVERNEUR DU PEUPLE JUIF

Fête le 18 décembre.

Victoire de Judas Macchabée. — Purification du temple.
(Schnorr. Schulgen. Paris.)

PERSÉCUTION SYRIENNE

Environ un siècle et demi avant Jésus-Christ, le peuple juif était tombé sous la domination des rois de Syrie. Ces princes, imbus du paganisme grec, cherchèrent à le faire pénétrer parmi les Hébreux, et, pour arracher les Juifs au culte du vrai Dieu, ils eurent recours à tous les moyens. Séleucus Philopator envoya Héliodore piller le trésor du temple de Jérusalem : Antiochus Epiphane résolut même de le consacrer à Jupiter Olympien.

Il menaça de mort les Juifs qui demeureraient fidèles au culte de leurs ancêtres. Quelques Israélites préférèrent la mort à l'apostasie, et nous avons raconté déjà le glorieux martyre du saint vieillard Eléazar et des sept frères Macchabées (1); d'autres cherchèrent un refuge dans les cavernes et les montagnes.

(1) Voir la notice n° 959 : *le saint vieillard Éléazar, les sept frères Macchabées et leur mère.*

RETRAITE DE MATHATHIAS

En ces jours-là, dit l'Ecriture, jours de deuil et d'affliction pour le peuple juif qui demeurait fidèle à la loi de Dieu, Mathathias, prêtre du Seigneur, aussi grand par la noblesse de sa race que par sa piété, sortit de Jérusalem et se retira sur la montagne de Modin. Il emmenait avec lui ses cinq fils : Jean, Simon, Judas qu'on appela plus tard Macchabée, c'est-à-dire marteau, Eléazar et Jonathas.

Ces hommes de cœur ne pouvaient sans une profonde douleur être témoins des maux que souffrait leur patrie soumise au joug barbare et impie d'Antiochus. « Malheur à moi! s'écriait Mathathias. Ne suis-je donc né que pour voir la destruction de mon peuple et la ruine de la cité

sainte? Le temple est entre les mains des étrangers, les vases sacrés ont été enlevés, les vieillards et les enfants massacrés en haine de la foi. Que nous sert donc de vivre encore! » Alors Mathathias et ses fils déchirèrent leurs vêtements; ils se couvrirent de cilices, pleurèrent et firent pénitence.

Cependant, ils ne s'en tinrent pas là. Un jour, les envoyés d'Antiochus se rendirent à Modin, pour forcer ceux qui s'étaient retirés dans cette cité à sacrifier aux faux dieux et à renoncer à la loi du Seigneur. Un certain nombre de Juifs consentirent à cette honteuse proposition. Mathathias et ses fils demeurèrent inébranlables, opposant le mépris et le silence aux ordres et aux promesses des tyrans.

Les envoyés d'Antiochus s'adressèrent au grand-prêtre: « Vous êtes le premier parmi ce peuple, montrez-lui l'exemple de l'obéissance aux commandements du roi, et vous serez, vous et vos enfants, comblés de richesses et d'honneurs.

— Quand bien même, répondit Mathathias d'une voix forte, toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, moi, mes fils et mes frères, nous obéirons à la loi de nos pères. »

Comme il cessait de parler, un Juif apostat s'avança pour sacrifier aux idoles devant tout le peuple. A cette vue, Mathathias fut saisi de douleur: pris d'une sainte indignation, il se jeta sur cet homme et l'immola sur l'autel maudit. Il tua aussi l'officier envoyé par Antiochus et renversa l'autel. Puis, transporté du zèle de la loi, il cria d'une voix forte : « Que quiconque veut demeurer ferme dans l'alliance du Seigneur me suive! » Et il s'enfuit avec ses fils sur les montagnes, laissant dans la ville tout ce qu'il possédait.

Beaucoup de Juifs qui voulaient demeurer fidèles à la loi du Seigneur le suivirent dans le désert avec leurs fils, leurs femmes et leurs troupeaux.

Les ennemis, cependant, ne les laissèrent pas en repos. Voulant détruire jusqu'au dernier vestige de l'indépendance nationale, ils marchèrent contre ces généreux patriotes demeurés fidèles à Dieu et à leur pays.

Pour les faire périr plus sûrement, ils choisirent les jours de sabbat et massacrèrent ainsi plus d'un millier de Juifs qui n'osèrent point se défendre dans la crainte de violer le jour du Seigneur.

Interprétant le précepte trop à la lettre, ils se disaient: « Il vaut mieux mourir dans la simplicité de notre cœur que de violer la loi. »

A cette nouvelle, Mathathias et ses amis furent consternés : « Si nous imitons nos frères et si nous refusons de combattre contre les nations, c'en est fait de notre vie et de notre loi », se dirent-ils. Et ils décidèrent qu'il fallait prendre les armes et lutter même le jour du sabbat, s'ils étaient attaqués ce jour-là.

Les vrais patriotes, chassés de Jérusalem par la persécution et les impiétés des idolâtres, se groupaient de plus en plus nombreux autour de Mathathias. On les appelait *assidiens* ou *pieux*, à cause de leur zèle pour la loi. Se voyant en force, ils prirent l'offensive et s'emparèrent de plusieurs villes. Partout ils renversaient les autels des idoles et poursuivaient les prévaricateurs, délivrant la loi de l'asservissement que les nations faisaient peser sur elle.

Cependant, Mathathias sentait approcher sa fin; il réunit autour de lui ses enfants : « Le règne de l'orgueil s'est affermi, leur dit-il; voici un temps de châtiment et de ruine, d'indignation et de colère. Soyez donc de vrais zélateurs de la loi, et donnez votre vie pour sa défense. » Puis le vieillard leur rappela les grands exemples de leurs pères. « Bientôt, ajouta-t-il, je ne serai plus avec vous; mais Simon, votre frère, est homme de conseil : écoutez-le toujours et il vous tiendra lieu de père. Quant à Judas, c'est le fort et le vaillant dès sa jeunesse : qu'il soit votre chef et qu'il vous conduise à la guerre. » Puis, les ayant bénis, il mourut à l'âge de cent quarante-six ans et fut enseveli dans le sépulcre de ses pères.

JUDAS MACCHABÉE ET SES LUTTES

Après la mort de Mathathias, Judas Macchabée, son fils, continua de lutter contre les envahisseurs de sa patrie. Dans les montagnes de la Judée, il poursuivait avec ses fidèles Assidiens les idolâtres syriens et les juifs prévaricateurs. Comme un lion rugissant, il cherchait les impies pour les punir.

Bientôt tout Israël connut son nom et les exploits qui l'avaient rendu célèbre; son armée grossissait de jour en jour. Outré de dépit, Antiochus ordonna à Apollonius, gouverneur de Samarie, d'arrêter les progrès du jeune héros.

Apollonius leva donc une nombreuse armée dans sa province, où les juifs étaient fortement haïs, et marcha contre Judas. La victoire ne répondit pas à son attente : son armée fut taillée en pièces, lui-même périt dans cette journée, et son glaive tomba aux mains de Judas, qui s'en servit désormais dans les batailles. C'est à la suite de cette victoire que le héros reçut le nom de Macchabée, c'est-à-dire marteau.

Cependant, Antiochus ne voulait pas donner aux juifs le temps de respirer. Peu de temps après, on apprit que Seron, général de l'armée de Syrie, brûlant de venger Apollonius, s'était établi près de Béthoron. Effrayés d'abord, les juifs se troublèrent à la vue de cette multitude de guerriers; mais le Macchabée, aussi éloquent que brave, s'écria : « La victoire ne dépend pas d'une armée nombreuse, c'est du ciel que vient la force. Notre cause est la justice; combattons pour nos âmes, notre patrie et nos lois: Dieu va chasser cette multitude comme une vile poussière devant nous. Allons! Ne craignez rien! » Il se précipita sur les ennemis qui perdirent huit cents hommes et s'enfuirent épouvantés.

Ces défaites successives mirent le comble à la fureur d'Antiochus; il jura d'exterminer les rebelles. Mais ses trésors étaient épuisés, et, par surcroît de malheur, la Perse venait de lui refuser les subsides qu'elle lui devait. Voulant frapper cependant un grand coup, il divisa ses forces. Lui-même marcha contre la Perse révoltée, laissant à son lieutenant Lysias le soin de réduire la Judée en servitude. Quarante mille fantassins, sept mille cavaliers, marchèrent contre Israël, sous les ordres de trois généraux : Ptolémée, Nicanor et Gorgias. Campés près d'Emmaüs, ils virent accourir dans leurs camps une foule de marchands d'esclaves, alléchés par l'appât de riches captures; mais Dieu déjoua encore une fois les projets de ces impies.

Judas Macchabée n'avait guère avec lui que sept à huit mille hommes; mais, s'étant préparé au combat par des jeûnes et des prières, et se confiant dans le secours d'en haut, il marche avec courage contre les Syriens. « Soyez courageux, dit-il à ses soldats, il est mieux pour nous de mourir les armes à la main que de voir les maux

de notre nation et la profanation des choses saintes. »

Cependant Gorgias, croyant surprendre les juifs, était parti de ses tentes avec dix mille hommes : mais il ne rencontra pas l'armée de Judas. C'est que le héros s'était jeté lui-même pendant la nuit sur le camp syrien, près d'Emmaüs, leur avait tué trois mille hommes et incendié leurs retranchements. Le lendemain, à son retour, Gorgias, effrayé du désastre, s'enfuit sans combattre devant Judas, qui lui tua encore quelques milliers de soldats. Les juifs, victorieux, trouvèrent dans le camp ennemi des richesses immenses. Lysias, informé des revers, en fut consterné.

L'année suivante, il réunit une armée forte de soixante mille fantassins mercenaires et de cinq mille cavaliers, et vint s'établir près de Béthoron. Judas n'avait que dix mille guerriers, il n'hésita pas cependant à attaquer l'ennemi, et le succès couronna son audace; cinq mille Syriens restèrent sur le champ de bataille.

Après cette victoire, Judas songea à rétablir le culte du Seigneur à Jérusalem. Il s'empara de la ville sans pouvoir chasser cependant les Syriens de la citadelle. Un nouvel autel fut construit, le sanctuaire fut réparé, les vases sacrés renouvelés. L'inauguration du nouvel autel eut lieu le vingt-cinquième jour du neuvième mois, trois ans après la profanation du temple par Antiochus.

Ce roi impie et cruel n'avait pas été heureux dans son expédition en Perse. Chassé d'Elimaïde, obligé de s'enfuir honteusement de Persépolis, où il voulait piller les temples, il apprit, près de Babylone, l'insuccès de ses armes en Judée. Il en tomba malade et jura de faire de Jérusalem le tombeau des juifs. Puis, passant d'un extrême à l'autre, il sembla un moment reconnaître dans les malheurs qui l'accablaient la main de Dieu levée pour le châtier; mais l'orgueil se révoltant encore devant cette humiliation, il blasphéma contre Dieu, qui le frappa d'une nouvelle et incurable plaie. Saisi d'une terrible douleur d'entrailles, et voulant poursuivre sa marche contre la cité sainte, il tomba de son char, lancé à toute vitesse. Quand on le releva, son corps n'était qu'une plaie, les vers en sortaient, et il s'en exhalait une odeur insupportable. Cet impie, confondu dans son orgueil, eut peur alors de la colère de Dieu; il tenta de le fléchir, promettant de rendre la liberté aux juifs et de se faire juif lui-même. Mais Dieu ne l'écouta plus, et ce roi périt misérablement.

Anthiochus Eupator, qui lui succéda, réunit une puissante armée contre les juifs qui avaient chassé sa garnison de Jérusalem. Malgré ses six cent mille hommes, ses cavaliers et ses éléphants, il ne put écraser les juifs. Judas défendit pied à pied son pays dans une glorieuse retraite, ne cédant qu'à des forces supérieures, et infligeant aux ennemis des pertes énormes. La situation des juifs était très périlleuse. Bethsura fut obligée de se rendre, Eupator s'avança sous les murs de Jérusalem et en commença le siège. C'est alors qu'eut lieu un prodige, éclatante manifestation de la protection divine, accordée au Macchabée. Dans une sortie où Judas s'avançait à la tête de ses troupes, elles aperçurent un cavalier vêtu de blanc, avec des armes d'or, qui s'élança, brandissant sa lance contre les Syriens. Les juifs, enflammés de courage, marchèrent en avant; douze mille hommes de l'armée de Lysias restèrent sur le lieu du combat. Une paix honorable, mais fort courte, fut signée avec le Macchabée.

A Antiochus Eupator avait succédé Démétrius, il envoya contre les Juifs le fameux Nicanor. L'orgueilleux général avait commandé aux prêtres de lui livrer Judas Macchabée, et avait dit en blasphémant : « Si vous ne me livrez Judas prisonnier, je raserai le temple, et je démolirai l'autel et je consacrerai le temple au dieu Bacchus. »

Les prêtres répondirent à ces menaces en implorant avec ferveur le secours du ciel.

Nicanor, décidé à frapper un grand coup, voulut attaquer Judas qui était en Samarie.

Le jour fixé pour le combat fut un jour de sabbat. Une pareille détermination contrista certains Juifs qui l'exhortèrent à respecter le jour du Seigneur, et à honorer « celui qui voit tout ».

— Mais, y a-t-il un Dieu puissant dans le ciel qui ait commandé de garder les jours du sabbat? s'écria le Syrien.

— Oui, répondirent les Juifs, il est un Seigneur vivant, qui est puissant dans le ciel, et qui commande de garder le septième jour.

— Eh bien! reprit l'orgueilleux général, s'il y a un Dieu puissant dans le ciel, moi je suis puissant sur la terre, et je commande de prendre les armes et d'accomplir les ordres du roi.

Tandis que le malheureux blasphémateur bravait le Tout-Puissant et s'attirait le courroux céleste, le héros d'Israël, soutenu par sa foi, espérait que le secours de Dieu ne lui manquerait pas.

L'heure était solennelle. Le vaillant Macchabée encourage ses troupes, leur montre la victoire venant de celui qui peut tout. D'ailleurs les enfants d'Israël pouvaient-ils rester insensibles devant la fourberie des Gentils et leur oubli des serments?.....

Ces exhortations remuaient profondément l'armée. La confiance revenait, le courage était ranimé, et un véritable enthousiasme accueillit le récit d'une vision que venait d'avoir Judas Machabée.

Onias, qui avait été souverain prêtre, apparaît au héros. Le saint vieillard tend les mains dans une attitude suppliante et prie pour le peuple juif. Peu après arrive un autre vieillard d'une grande beauté : c'est un saint prophète, entouré d'une auréole de gloire : « Voilà, dit Onias, un ami de nos frères et du peuple d'Israël. Il prie pour le peuple et pour la sainte cité : c'est Jérémie, le prophète de Dieu. »

Jérémie donne un glaive d'or à Judas en lui disant : « Prends cette épée. Avec elle, tu extermineras les ennemis de mon peuple. »

Les discours de Judas enflamment tous les cœurs. L'armée est résolue à livrer bataille et à combattre vaillamment. D'ailleurs, elle a conscience de sa grande mission, car il ne s'agit pas seulement d'arracher des femmes et des enfants à la tyrannie syrienne, mais de défendre l'honneur de Dieu, en combattant pour son temple.

Cependant, Judas Macchabée n'a environ que 3 000 hommes pour combattre une armée formidable de 35 000 Syriens.

Déjà, aux premiers feux de l'aurore, les ennemis sont rangés en bataille devant les retranchements des Juifs. Une lutte héroïque va s'engager et Judas s'écrie : « Dieu tout-puissant, que votre ange exterminateur nous précède, semant la crainte et l'épouvante dans les bataillons ennemis. Que les impies apprennent à connaître la force invincible de votre bras! »

Judas et ses braves soldats se précipitent sur

L'ange du Seigneur, sous la forme d'un guerrier, combat pour les Hébreux contre les Syriens.
(Schnorr, Schulgen, Paris.)

es masses formidables des troupes syriennes. Un combat acharné s'engage. Les Juifs se battent comme des lions, brisent les lignes des adversaires, jonchent le sol de cadavres ennemis et, par une protection visible de Dieu, remportent une victoire complète. Que reste-t-il de cette fière armée de Syriens?.....

Les trompettes sacrées d'Israël retentissent, les guerriers, ivres de joie, se rallient sous l'étendard triomphant et bénissent le Dieu des armées.

Le général blasphémateur est trouvé parmi les morts. Sa tête et une de ses mains sont portées comme un trophée à Jérusalem. La joie du peuple est grande, et une fête annuelle est instituée pour perpétuer la mémoire d'une si glorieuse journée.

Le héros ajouta à l'éclat de la gloire militaire celui d'une politique habile. Il fit alliance avec la république romaine. Malheureusement, avant que les faisceaux romains ne vinssent couvrir la Judée de leur protection, les événements se précipitèrent. Démétrius, brûlant de venger Nicanor, avait dirigé l'élite de son armée sur la Palestine, en lui donnant pour chefs Bacchidès et Alcime. Les Syriens eurent des succès faciles.

Cerné dans Laïsa, Judas Macchabée voit presque la moitié de sa troupe déserter lâchement le combat devant la formidable armée ennemie. Le héros lutte contre le découragement des hommes qui lui restent.

« Jetons-nous sur l'ennemi, s'écrie-t-il, et s'il le faut, sachons périr en hommes de cœur! »

La lutte est impossible. « Fuyons, répondent les Juifs découragés.

— Non, jamais! crie le héros. A Dieu ne plaise que le Syrien puisse se vanter de nous avoir vus fuir. Si notre heure est arrivée, mourons pour la patrie sans souiller notre gloire. »

Judas s'élance. Le combat est terrible. Les ennemis se trouvent devant une poignée de combattants dont l'impétuosité renverse tout. La petite troupe est victorieuse après des prodiges de valeur, mais les ennemis arrivent toujours et, enfin, les Juifs, victorieux, succombent devant des forces vingt fois supérieures. Les Juifs, exaspérés, arrachent le cadavre de leur chef à la haine sauvage du Syrien, et, à force de bravoure et d'héroïsme se frayent un passage, emportant le corps de Judas qui fut enseveli dans le tombeau de ses aïeux.

Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent: « Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël? » A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles: « Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël? »

LE BIENHEUREUX URBAIN V, PAPE

Fête le 19 décembre.

Portrait traditionnel du bienheureux Urbain V. — Le Bienheureux, se sentant mourir, fait ouvrir les portes du palais pour permettre au peuple de voir « comment un pape meurt ».

L'HOMME PROVIDENTIEL — UN INCOMPRIS — L'ÉTUDIANT

« La papauté, dit excellemment le cardinal Pitra, de toutes les institutions la plus indépendante des hommes, rencontre toujours cependant l'homme indispensable, exclusivement et complètement propre à l'œuvre de Dieu. »

C'est ainsi qu'au XIVe siècle, au milieu de l'attiédissement de la foi en Europe et de la décadence générale des mœurs, un rare Pontife, le bienheureux Urbain V, renouvelle presque entièrement la face de l'Occident, pendant que ses envoyés vont porter la foi jusqu'aux contrées orientales les plus reculées.

Il est tout ensemble « un sage réformateur du clergé et des Ordres religieux; un défenseur intrépide des droits et de la liberté de l'Eglise; un ardent propagateur de l'Evangile parmi les nations infidèles ».

Né en 1310, au château de Grisac, près de Mende, sur un sommet des Cévennes, Guillaume de Grimoard (plus tard Urbain V) fut tenu sur les fonts baptismaux par saint Elzéar de Sabran, qui montrait alors à la France, avec sa jeune épouse, sainte Delphine, une merveille de virginité dans le mariage. Guillaume, digne d'un tel parrain, laissa éclater de bonne heure son aversion pour les amusements frivoles, dans lesquels les enfants dissipent trop souvent leurs premières années, peut-être les plus précieuses de la vie. « Mon fils, lui disait parfois sa mère étonnée, je ne vous comprends pas; mais, ajou-

tait-elle, en vraie chrétienne, il me suffit que Dieu vous comprenne. »

Dieu avait, en effet, pris possession du cœur de cet enfant et l'avait attiré à lui avant que le monde et ses trompeuses amorces ne l'eussent séduit; car si Guillaume écartait avec soin de sa jeune âme les sucs vénéneux de la terre, il la livrait avec amour aux effusions de la rosée céleste, de la piété et de la prière. Aussi, quand l'heure fut venue pour lui de fréquenter les écoles publiques de Montpellier et de Toulouse, grâce à cet antidote bienfaisant, il sut conserver, au sein d'une jeunesse désordonnée, un cœur tout à fait virginal. La vie des étudiants de cette époque, agglomérés dans les grandes villes, était, en effet, loin d'être toujours exemplaire. La diminution de l'influence chrétienne a de nos jours encore augmenté le mal.

Doué d'une vive intelligence, Guillaume de Grimoard gravit rapidement les degrés successifs de l'échelle des lettres et des sciences, depuis la grammaire, base des connaissances humaines, jusqu'à la philosophie, leur maîtresse et leur reine. Puis il s'appliqua particulièrement à l'étude du droit canon, y fit de grands progrès, et la jurisprudence ecclésiastique devint bientôt sa science favorite.

LE MOINE DE SAINT-VICTOR

Les brillants succès de Guillaume pouvaient lui ouvrir le chemin des honneurs et de la fortune, surtout à une époque où les plus savants étaient aussi les plus honorés. Mais Dieu lui fit sentir, par sa grâce, que le vrai bonheur, comme la véritable sagesse, consiste à la fois dans la science et l'amour de Dieu, et que la vraie piété, selon l'expression de l'illustre Bacon, est *l'aromate qui empêche la première de se corrompre.* La vie religieuse s'offrit alors à l'étudiant de Toulouse, comme l'idéal le plus en harmonie avec les besoins de son esprit et les nobles aspirations de son cœur. Plus que toute autre, la vie claustrale lui permettait de développer les élans d'amour qui le portaient vers Dieu, son souverain bien, et de se livrer sans vaine gloire aux exercices de l'intelligence. Plein de cette pensée, il se rend à Marseille et va frapper à la porte de la fameuse abbaye de Saint-Victor, qui fut longtemps un foyer de lumière et de vertu.

Après bientôt un siècle de désolation et de deuil, elle vient de refleurir de nouveau, grâce au zèle des enfants de saint Benoît et de Dom Guéranger.

A l'ombre paisible du cloître, comme au sein des bruyantes Universités, Guillaume s'élevait chaque jour à une plus haute vertu, et parmi les détails édifiants qu'ils nous ont conservés de cette période de sa vie, les historiographes ne manquent pas de citer sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Lui-même nous en a laissé un monument immortel dans les nombreux sanctuaires qu'il éleva plus tard en l'honneur de celle qu'il appelait sa *bonne Mère.*

Cependant, loin d'éteindre son ardeur pour l'étude, la profession religieuse n'avait fait que le provoquer à de nouveaux élans. Bientôt, car on ne pensait pas alors que la robe du moine était incompatible avec une chaire publique, bientôt, dis-je, l'Université le reçut dans le rang de ses docteurs et le compta même parmi ses maîtres les plus distingués. Le moine de Saint-Victor reçut la mission d'enseigner le droit, et il sut féconder le texte aride de cette science par le charme d'une éloquence onctueuse. Voilà pourquoi, à Montpellier comme à Paris, à Avignon comme à Toulouse (car il parut successivement sur ces quatre grands théâtres), une foule de disciples entouraient sa chaire pour recueillir avidement la doctrine qui tombait à flots de ses lèvres.

GUILLAUME VICAIRE GÉNÉRAL DE CLERMONT ET D'UZÈS ET LÉGAT DU PAPE

Un éclat toujours croissant environnait le nom du nouveau docteur, lorsque les évêques de Clermont et d'Uzès jetèrent successivement les yeux sur lui pour lui confier, avec la dignité de vicaire général, l'administration de leur diocèse. Déjà vénéré de tous comme un serviteur de Dieu et un saint, Guillaume, par son zèle et sa sagesse, sut bientôt justifier l'estime et la sympathie des pasteurs qui se l'étaient attaché, pendant que son inépuisable charité envers les pauvres et son ardeur à distribuer le pain de la parole de Dieu mirent le comble à l'admiration que ses vertus excitaient dans le peuple.

Quelques années après, Dieu l'appela à des fonctions plus élevées. Le pape Clément VI le désigna d'abord pour abbé de Saint-Germain d'Auxerre, et le choisit, bientôt après, pour son légat en Italie. Cette mission était des plus épineuses et des plus délicates; mais Dieu avait parlé par la bouche de son Vicaire ici-bas. Guillaume de Grimoard s'inclina donc devant ce choix inattendu, et, se considérant appelé moins à l'honneur qu'à la peine, il se rendit à son nouveau poste. Pour comprendre l'importance de la légation de Grimoard, quelques mots sur l'état de l'Italie à cette époque sont indispensables. Les voici :

ROME ET L'ITALIE AU XIV^e^ SIÈCLE LES PAPES A AVIGNON

Au moment où le légat de Clément VI entrait en Italie, Rome était devenue un centre d'anarchie et un foyer de tumultes populaires. Elle avait secoué depuis près d'un demi-siècle le joug bienfaisant du Saint-Siège; des séditions sans cesse renaissantes en Italie, non moins que les invitations du roi de France, avaient décidé Clément V à transférer la cour romaine à Avignon, chef-lieu du comtat Venaissin, province qui appartenait alors au Souverain Pontife (1309). Plus tard, sans doute, des conséquences déplorables résultèrent de cette translation, et le grand schisme d'Occident, qui en sortit indirectement, comme on sait, compromit un instant aux yeux des hommes l'autorité du Pontife Romain, source de tout pouvoir dans l'Eglise et sommet de la hiérarchie. Mais, en même temps, le peuple de Rome, abandonné à lui-même à cause de ses révoltes, put constater par expérience combien il était triste et malheureux pour lui d'être privé de la présence et du gouvernement du Pape. Des aventuriers, comme le trop fameux Nicolas Rienzi, une foule de tyrans subalternes s'étaient élevés, au milieu des troubles. Plus de sécurité, plus de liberté, plus de vraie civilisation. La ruine publique avait été à Rome la conséquence de la révolte contre la puissance temporelle des Papes.

Or, c'était précisément la restauration de ce pouvoir, source de la paix et du bonheur de l'Italie, que le légat Guillaume de Grimoard avait mission de préparer, et de rendre ainsi possible le retour de la Papauté au lieu providentiellement choisi pour sa résidence, Rome. Il ne s'agissait rien moins que d'une conquête complète; et, pour réussir dans une pareille entreprise, il fallait en confier l'exécution à un homme qu

réunît en sa personne, avec le sentiment de l'équité et de la justice, une énergie et un courage invincibles, pour triompher de la résistance des indignes spoliateurs du Saint-Siège : telles furent, en effet, les qualités que Grimoard déploya sur le théâtre de sa légation.

Cette importante mission eut encore l'immense résultat de familiariser celui qui la remplissait avec les besoins et les mœurs des populations de la Péninsule, dont Dieu allait bientôt lui confier la direction. Quand il l'eut terminée, le pape Innocent VI, successeur de Clément VI, le nomma à la dignité abbatiale de Saint-Victor de Marseille, devenue vacante par la mort d'Etienne de Clapiers.

ÉLECTION D'URBAIN V — LA TIARE PAPALE

Cependant le pieux Bénédictin eut à peine le temps de goûter une dernière fois la suave tranquillité de la vie monastique, l'Italie avait encore besoin de sa présence, et Innocent VI lui confia une nouvelle mission en ce pays. Arrivé à Florence, le légat apprit que le vieux Pape, son maître, venait de succomber sous le poids de l'âge et des infirmités, le 22 septembre 1362, dans la dixième année de son pontificat. Suivant l'usage, les cardinaux étaient aussitôt entrés en conclave, le 27 septembre 1362; leurs suffrages unanimes se portèrent sur Guillaume de Grimoard. Celui-ci est aussitôt rappelé à Avignon; et, comme on craignait les résistances de son humilité bien connue, on tint son élection secrète jusqu'à sa descente à Marseille (28 octobre). Ce fut de cette ville qu'il adressa au conclave la lettre par laquelle il acceptait de courber le front « sous le joug de la servitude apostolique », et prenait le nom d'Urbain V. Il préféra ce nom à tout autre, parce que ceux qui l'avaient porté s'étaient tous distingués par la sainteté de leur vie. Lui-même, nous allons le voir, devait ajouter un nouveau et éblouissant fleuron à cette belle couronne de grands et saints Pontifes.

La chrétienté tout entière applaudit à son élection. Ce sont là, s'écriait le poète Pétrarque, (l'homme de ce temps-là, dit l'abbé Rohrbacher, qui disait le plus librement ses pensées, et qui les exprimait le mieux), ce sont là comme les premiers traits de la miséricorde de Jésus-Christ sur le peuple fidèle. Tous les maux qui nous ont affligés jusqu'ici vont disparaître; l'âge d'or revivra bientôt parmi nous, et nous en saluerons l'aurore dans le retour, à son antique siège, de l'Eglise exilée depuis longtemps à cause de nos crimes. »

LES TROIS GRANDS PROJETS D'URBAIN V

« Dès son exaltation sur la chaire de saint Pierre, dirons-nous avec l'auteur des *Petits Bollandistes*, le nouveau Pape se proposa trois desseins dignes de sa grande âme : ramener la papauté à Rome, réformer les mœurs, notamment en combattant l'ignorance, enfin propager au loin la foi catholique. Sans nous astreindre à l'ordre chronologique, nous considérerons successivement ce que fit Urbain V pour réaliser ces trois grandes pensées. »

L'illustre sage et vaillant cardinal Albornoz venait de pacifier les Etats pontificaux et de préparer le retour du Pape, mais les autres cardinaux, français pour la plupart, éprouvaient une sorte d'horreur instinctive à s'exiler au delà des monts. De son côté, le roi de France, Charles V, fit tous ses efforts pour persuader au Pape de rester au milieu des Français. Mais rien ne put empêcher le Pontife de remplir son devoir.

Le cardinal Albornoz reçut l'ordre de disposer les palais de Viterbe et du Vatican, pour y recevoir le Pontife; le 30 avril 1367, celui-ci quittait Avignon et allait s'embarquer à Marseille le 19 mai, sur une flotte de 23 galères; le 3 juin, il abordait heureusement au port de Cornète.

Le cardinal Albornoz, entouré d'un grand nombre de seigneurs et de prélats, le reçut à terre; et une députation de Romains vint déposer à ses pieds, avec les clés du château Saint-Ange, la souveraineté de leur ville. Plus loin, à Viterbe, c'étaient les ambassadeurs des royaumes chrétiens qui venaient le féliciter de son heureux retour; le patriarche de Constantinople lui-même, suivi de plusieurs seigneurs, parmi lesquels on distinguait le comte Amédée de Savoie, oncle maternel de l'empereur d'Orient, Jean Paléologue, vint encore augmenter l'immense concours du peuple qui s'était porté au-devant du Pontife, tenant en main des branches d'olivier, symbole de la paix. Trois mois après, le 28 octobre, Urbain V faisait son entrée triomphale à Rome. Des drapeaux flottaient sur les tours de la ville; l'air retentissait de ses acclamations : « Loué soit Jésus-Christ! Vive le Saint-Père! » Ce dernier se rendit d'abord au tombeau des saints apôtres, et pendant que de grosses larmes tombaient de ses yeux au souvenir de l'exil, sa voix murmurait doucement ce refrain que répétaient autrefois les enfants des Hébreux sur les rives de l'Euphrate : « Nous nous sommes assis aux bords des fleuves de Babylone, et là, nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. » Tel fut ce retour de la papauté à Rome, retour que Pétrarque avait salué comme l'aurore d'un nouvel âge d'or.

URBAIN RÉPARATEUR ET RÉFORMATEUR

En s'éloignant momentanément de Rome, la papauté semblait avoir emporté avec elle tout l'éclat et toute la beauté de la Ville Eternelle. Les édifices et les églises désolées tombaient en ruines; deux basiliques insignes, celle de Saint-Paul et de Saint-Jean de Latran, monuments vénérables de la piété des premiers âges, allaient s'effondrer. Urbain les répare l'une et l'autre, les décore richement et offre à celle de Latran deux magnifiques reliquaires d'argent, destinés à recevoir les chefs précieux de saint Pierre et de saint Paul, deux noms toujours associés. Deux fleurs de lys en pierreries, qui rayonnaient sur chaque buste, splendide donation du roi Charles V, disaient assez que la France n'avait pas été étrangère à cette solennelle réparation. Il fit restaurer aussi l'église et les murs de sa chère abbaye de Saint-Victor de Marseille.

Au soin des églises, à la splendeur et à la majesté du culte, le zélé Pontife s'efforçait d'ajouter la science et la sainteté du clergé, et la ferveur des communautés monastiques.

Les guerres, l'oubli des vertus religieuses et surtout la grande peste qui dévasta alors l'Europe et dépeupla les couvents, celle-là même dont l'histoire a consacré le désastreux souvenir sous le nom de *peste noire*, furent autant de causes de décadence dans la régularité monastique. Les meilleurs religieux étaient morts victimes de leur dévouement en soignant les pestiférés, et ceux qui restèrent furent trop peu nombreux, ou même, il faut bien l'avouer, trop peu fervents, pour maintenir le bon ordre de la vie régulière. Le Pape s'efforça de ramener partout la ferveur primitive : c'est ainsi qu'en 1370, il renouvela entièrement le monastère du Mont Cassin, sainte solitude, où le grand arbre bénédictin va plonger ses racines.

Dans la collation des saints Ordres et des bénéfices, il se guidait par cette maxime de son prédécesseur Innocent VI : « Les dignités ecclésiastiques doivent être le prix de la vertu et non de la naissance. » Des visiteurs prudents et sages, envoyés dans chaque province, s'informaient d'une façon nette et précise de la science, des mœurs, de la piété des candidats, et c'était sur leurs rapports fidèles que le Pape se réglait dans ses choix.

L'ARBITRE DE LA CHRÉTIENTÉ

Les nations chrétiennes de l'Occident regardaient alors le Pape comme leur père commun, et dans leurs dissensions, elles trouvaient de grands avantages à le prendre pour arbitre et pour juge. En outre, gardien suprême de la morale et de la justice, le Pape a le droit de rappeler aux princes chrétiens leurs devoirs envers leurs sujets, aux sujets chrétiens leurs devoirs envers leurs princes, et aux uns comme aux autres leurs devoirs envers Dieu.

Le roi de Castille, Pierre IV, surnommé le *Cruel*, à cause de ses actions barbares et inhumaines, après avoir enfermé au château de Sigüenza son épouse Blanche de Bourbon, qu'il fit plus tard étrangler, venait de contracter une union sacrilège avec une aventurière nommée Marie Patilla, qu'il remplaça bientôt par Jeanne de Castro. A l'exemple d'Innocent II, qui avait déjà excommunié le coupable, Urbain se fait l'ardent vengeur de la morale outragée : il renouvelle l'anathème, déclare le coupable indigne de la couronne, et autorise Henri de Transtamare, frère de Pierre, à prendre le pouvoir. Il engagea en même temps le grand capitaine français Bertrand Duguesclin à réunir sous ses ordres les *Compagnies blanches* et d'autres bandes d'aventuriers qui désolaient la campagne de France, et de marcher à leur tête au secours de Henri de Transtamare. Pierre le Cruel fut vaincu, mais Henri ne se conduisit pas en prince chrétien en souillant sa victoire par un fratricide.

Avant d'envoyer en Espagne les *Grandes Compagnies* de Duguesclin, le Pape avait d'abord essayé de les enrôler pour les jeter sur l'Orient et fermer le passage à l'invasion musulmane qui menaçait de plus en plus l'Europe et la civilisation. Mais l'idée seule de combattre les Turcs, *qui les feraient*, disaient-ils, *mourir de male mort*, les avait retenues en deçà des mers. Le saint pontife n'avait pas abandonné son projet. Il y était d'ailleurs excité par l'empereur d'Orient qui, réduit à la possession de quelques provinces morcelées, venait de descendre en Italie pour demander du secours au chef de la chrétienté. Pour l'obtenir plus efficacement, il promettait la réunion des grecs schismatiques à l'Eglise romaine, réunion souvent tentée, mais toujours rendue vaine par la mauvaise foi des grecs.

En même temps, le bienheureux Pierre Thomas, missionnaire, diplomate, guide plein de bravoure, en un mot la fleur des chevaliers te des apôtres, parcourait lui aussi l'Europe, accompagné de Pierre de Lusignan, roi de Chypre, afin de ranimer partout ce magnifique élan de foi et d'enthousiasme qui, à la voix d'un autre Urbain, Français comme celui dont nous écrivons la vie, avait enfanté les croisades. Un armement en masse répondit aux paroles du nouveau Pierre l'Ermite; mais la mort du roi de France, Jean le Bon, fit avorter l'expédition en la privant de son chef. Le roi de Chypre et Pierre Thomas, suivis des chevaliers de Rhodes et de quelques braves Européens seulement, n'en prirent pas moins d'assaut la capitale de l'Egypte; mais trop peu nombreux pour maintenir leur conquête, ils revinrent en Chypre, où Pierre Thomas, l'âme de cette entreprise, expira le jour de l'Epiphanie, 1366, des suites de blessures qu'il avait reçues en Egypte.

Pour se dédommager du chagrin de n'avoir pu délivrer le tombeau du Sauveur, Urbain V concentra tout son zèle dans l'expansion de la foi en Orient. L'Inde, la Chine, la Tartarie, la Valachie et la Lithuanie virent se renouveler les merveilles des temps apostoliques. Pendant l'année 1366, dans le seul royaume de Bulgarie, huit Frères Mineurs baptisèrent en cinquante jours plus de 200 000 personnes; la reine de Valachie se fit elle-même missionnaire en arrachant au schisme sa propre fille mariée au roi de Bulgarie.

LE SAINT

Mais si la prédiction de l'Evangile est un puissant moyen de salut pour les peuples, l'exemple de la vertu est encore plus éloquent. Du sommet de son trône pontifical, Urbain V prêchait au monde entier par les merveilles de sa vie intime. Etranger à l'ambition, ennemi du faste, de la vie molle et sensuelle, il avait conservé sous la tiare l'austérité du moine de Saint-Victor. Considérant toujours cette abbaye comme son berceau, il en gardait le titre et l'habit, comme pour se ressouvenir des premiers engagements qu'il y avait pris devant Dieu. On aurait dit, au sein des splendeurs, un ascète de la Thébaïde, jeûnant au pain et à l'eau trois fois la semaine, et ne mangeant que le soir durant l'Avent et le Carême. « Ce n'est point à nous, Seigneur, disait-il, en voyant les monarques se prosterner à ses pieds, ce n'est point à nous, mais à votre saint nom que toute gloire est due. »

UNE PROPHÉTIE — COMMENT UN PAPE MEURT

Dans l'espérance de travailler plus efficacement à rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, Urbain annonça son dessein de revenir momentanément en France. A cette nouvelle, l'illustre sainte Brigitte, alors à Rome, reçut de la Sainte Vierge la révélation suivante : « La volonté de Dieu est que le Pape ne sorte point de l'Italie; s'il retourne en France, une mort prochaine l'attend à son arrivée. » Cette révélation ne parut pas au Pontife assez certaine pour l'obliger à rester; il partait, d'ailleurs, avec l'intention bien arrêtée de revenir à Rome. C'était cependant la voix de Dieu, si on en juge par l'événement. En effet, peu de temps après son retour à Avignon, et au moment où il se disposait à se rendre auprès des rois de France et d'Angleterre pour les ramener à la paix, une maladie inconnue le saisit tout à coup, et il se sentit mourir. C'était au mois de décembre 1370, dans la neuvième année de son pontificat. Il renouvela le vœu de retourner à Rome si la santé lui était rendue. Voyant approcher la mort, ajoute Mgr Guérin, « il voulut, par humilité, quitter le palais apostolique, et il se fit porter dans la maison de son frère, au pied de ces hautes tours où il avait reçu tant d'honneurs. Il demanda qu'on ouvrît les portes et qu'on permît au peuple de circuler autour de son lit. « Il faut qu'il puisse voir, disait-il, comment les Papes meurent? » Son corps, d'abord enseveli à Avignon, fut transporté à Saint-Victor en 1372, et, le 10 mars 1870, Pie IX confirma solennellement le culte qu'on lui rendait, depuis près de cinq cents ans.

ADAM ET ÈVE

Fête le 19 décembre.

Adam et Ève, coupables du premier péché, sont chassés du paradis terrestre.
(Schnorr, Schulgen, Paris.)

LA CRÉATION DE L'HOMME

L'œuvre formatrice du monde touchait à son terme. Elle se révélait débordante de richesse, magnifique de générosité et de splendeur.

Mais à cette création, il manquait un couronnement, à ces êtres vivants, un roi; à ces magnificences, l'admiration d'un être intelligent.

Et Dieu dit: « Faisons l'homme à notre image et ressemblance, afin qu'il puisse commander aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, à toute la terre. »

« Paroles étonnantes! s'écrie l'éloquent Chrysostome; quelle est donc la créature qui va paraître pour que le Créateur ait besoin de délibérer ainsi? N'en soyez pas surpris. L'homme l'emporte en dignité sur tous les êtres visibles : c'est pour lui que tous ont été faits, le ciel, la terre, la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les reptiles, les animaux domestiques, tous les animaux sans exception. Et pourquoi, me direz-vous, a-t-il été créé le dernier, étant le plus digne de tous? A bon droit, vous répondrai-je. De même que, lorsque, un roi veut entrer dans une ville, il se fait précéder de ses gardes et de ses autres serviteurs, afin que son palais soit prêt à le recevoir; ainsi, avant d'introduire dans le monde celui qui devait en être le chef et le roi, le Seigneur avait orné comme il convenait cette royale demeure; et c'est alors seulement qu'il fait paraître celui qui doit y commander, manifestant ainsi par ses actes de quel honneur il environne cet être. »

Donc, Dieu crée l'homme. D'abord il en forme le corps avec la poussière de la terre. Puis il lui insuffle la vie en lui donnant une âme. Et Adam se lève, resplendissant de beauté : il admire l'œuvre divine et il rend grâces à son Créateur.

Alors, plus que jamais, Dieu dut trouver parfait l'ouvrage de sa puissance. En cet être nouveau se révélait vraiment et son image et sa ressemblance.

L'image divine en Adam était cette volonté, vestige de la puissance de Dieu le Père, redoutable puissance elle-même dont la vertu peut être indomptable, qui sait aplanir les obstacles, supprimer les difficultés et atteindre son but.

Elle était encore cette intelligence qui permet à l'homme de penser, de se rappeler, de juger, d'apprécier, et qui porte en elle un éclatant reflet de la vérité éternelle qui est le Verbe de Dieu.

Elle était aussi ce cœur dont la délicatesse, les énergies de dévouement, de généreux don de soi-même pour le repos des autres, sont un saisissant souvenir de cette charité divine qui est le Saint-Esprit.

Mais en Adam il y avait plus encore..... la grâce! ce don de Dieu apportant à l'âme et imprimant en elle une similitude nouvelle avec la divinité : la ressemblance surnaturelle embellissant et achevant l'image naturelle.

Or, le Créateur, rempli pour son chef-d'œuvre d'une sollicitude de mère, lui fixait pour séjour un délicieux jardin, justement appelé par la tradition le Paradis terrestre. Là, d'un sol merveilleusement fertile, s'élevaient toutes sortes d'arbres dont le feuillage touffu reposait les regards et dont les fruits étaient savoureux. Un beau fleuve fécondait cette terre, que Dieu confiait à Adam pour la garder et la cultiver.

Parmi les arbres qui ombrageaient le Paradis, deux étaient plus remarquables : l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal.

Le fruit du premier devait maintenir en l'homme la vie physique et lui assurer l'immortalité.

Le second devait être l'objet de l'épreuve imposée par Dieu à Adam. Le Créateur dit, en effet, au premier homme : « Vous pouvez goûter aux fruits de tous les arbres du Paradis. Il en est un seulement auquel vous ne toucherez pas : celui de l'arbre de la science du bien et du mal. » Et cela sous peine de mort : de mort immédiate pour l'âme envahie par le péché; de mort future pour le corps devenu corruptible.

Cette défense de Dieu si rigoureuse se justifie pleinement, bien que son objet ne paraisse pas de grande importance. Comme l'a bien dit Bossuet, « Dieu donnait un précepte à l'homme pour lui faire sentir qu'il avait un maître; un précepte aisé, parce qu'il voulait lui rendre la vie commode tant qu'elle serait innocente ».

L'obéissance était donc facile à Adam. C'était encore un témoignage de la bonté de Dieu pour lui et pour le genre humain tout entier, dont il était, à cette heure, le chef responsable.

L'INSTITUTION DU MARIAGE

Or, Adam était seul, parmi les êtres vivants, à qui Dieu eût donné l'intelligence, la conscience, la parole.

Pour l'en convaincre, le Créateur fit passer devant lui tous les animaux, afin que, mettant en exercice les facultés pensantes qui étaient en son être, il donnât à chacun leur vrai nom, nom exprimant parfaitement leur nature et leur utilité. Et lorsque ce long défilé s'achevait, Adam eut un sentiment de tristesse : il n'avait trouvé aucune âme vivante dont la parole pût répondre à sa voix et l'esprit refléter sa pensée.

Et Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui donc un aide qui lui soit semblable. »

Il envoya à Adam un profond sommeil, sorte d'extase qui laissait au patient la pleine connaissance de l'action qu'accomplissait le Créateur. Et lorsque l'homme fut endormi, le Seigneur prit une de ses côtes, comblant le vide avec de la chair; puis, de cette côte, il forma la femme.

Admirable leçon pour l'homme à tous les âges! Il devra se souvenir que la femme est sortie de lui; qu'il doit protection à sa faiblesse et respect à ses droits.

Belle image aussi de la naissance de l'Eglise, qui, au Calvaire, naquit du côté de Jésus-Christ blessé par le fer du soldat.

Dieu amena à Adam, sorti de son sommeil, la nouvelle créature. Celui-ci eut un cri de joie, et, recevant des mains divines son épouse, sur l'inspiration d'En-Haut il formula le code du mariage : « Voilà, s'écria-t-il, voilà cette fois l'os de mes os et la chair de ma chair. Celle-ci est sortie de l'homme, et, pour cela, l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera indissolublement à son épouse, et ils seront deux en une même chair. »

Dès ce moment, l'union de l'homme et de la femme fut instituée avec les caractères qu'elle devait, pour être sainte, conserver au travers des âges. C'est à cette institution première que fera appel Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il voudra ramener à sa perfection le mariage, dégradé, au cours des siècles qui le précédèrent, par la polygamie et le divorce.

LA CHUTE

Adam et Eve vivaient donc au paradis terrestre dans un parfait bonheur. La grâce les unissait à Dieu qui souvent daignait s'entretenir avec eux et se plaisait à faire leur éducation morale; en eux, les passions étaient sagement réglées et ne les portaient point au mal; ils avaient l'assurance de ne pas mourir et étaient protégés contre la douleur.

L'enfer et les anges déchus ne purent voir d'un œil tranquille cette douce félicité.

Sous la forme du serpent, le démon s'en vint tenter Eve. Il s'adressait à elle, non à Adam, parce qu'il espérait de sa faiblesse une plus facile victoire. Son espérance ne fut que trop satisfaite.

« Dieu, disait Satan à la femme, vous aurait-il bien prescrit de ne manger d'aucun des fruits du Paradis?. »

Au lieu de mépriser la tentation, de repousser le tentateur avec indignation et sans retard, Eve s'arrêta à discuter : « Non, dit-elle; nous pouvons goûter au fruit des arbres qui sont ici. Il nous est seulement interdit de toucher au fruit de l'arbre qui est au milieu du Paradis, de peur que nous ne mourions. »

Dans cette réponse de la femme se révèle l'hésitation de son âme; elle semble supposer déjà que le châtiment dont Dieu a menacé la désobéissance ne s'abattra point sur le front des coupables. C'est le prélude de la défaite. Satan le comprend ainsi et il répond en un audacieux mensonge : « Mais non! Certainement vous ne mourrez point. Si Dieu vous a parlé de la sorte, c'est par crainte. Car il sait bien que, si vous mangez de ce fruit, vous verrez et connaîtrez tout; et que vous serez comme lui, sachant discerner le bien et le mal! »

Tout en causant, Eve et le tentateur étaient venus au pied de l'arbre. L'orgueil envahissait le cœur de la femme : son imagination lui représentait sous de brillantes couleurs et d'attirantes

formes l'avenir faussement prédit par le serpent. Elle oubliait Dieu, ses menaces, ses tendresses, les gages innombrables de son amour. Elle oubliait Adam dont elle devait être l'aide et le soutien dans la voie droite. Elle se laissait subjuguer par la fascinante parole du démon.

Plein de convoitise, son regard se portait sur le fruit défendu. Jamais celui-ci ne lui était apparu plus beau, jamais il ne lui avait semblé plus délicieux.

Finalement, le tentateur l'emporte. Eve étend la main, saisit le fruit, le détache. Puis elle court vers Adam : et à son tour elle remplit, hélas! avec trop d'éloquence, le rôle du démon. Elle redit à l'homme les trompeuses, mais séduisantes promesses du serpent. Adam succombe. Comme Eve, il porte à ses lèvres le fruit défendu.....

Alors un cri de triomphe ébranla les profondeurs de l'enfer. L'homme venait de tomber, et avec lui sa race entière était déchue.

Au cri de victoire des démons répondit sur la terre un cri de désespoir et de terreur: la plainte des coupables reconnaissant leur folie.

Leurs yeux vraiment s'étaient ouverts, mais de façon bien différente de celle promise par le tentateur. Ils savent maintenant le bien et le mal, entraînés violemment vers celui-ci, impuissants à accomplir celui-là. Et la faute qu'ils viennent de commettre sera le péché originel de tous leurs descendants, la cause première de tous les maux d'ici-bas.

Les voilà dépouillés de tout : de la grâce, de l'immortalité, de l'immunité des souffrances. Ils rougissent de leur misère et s'enfuient cacher leur nudité sous les plus épais fourrés du paradis.

LE CHATIMENT

Vers le soir, ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui s'avançait dans le jardin. Et encore plus tremblants, plus honteux, ignorants de ce sage repentir qui les eût jetés en larmes aux pieds de leur Créateur, les coupables s'enfuirent plus avant.

Mais c'est folie pour le pécheur qu'espérer échapper à Dieu. Dieu appela Adam : « Où êtes-vous? » Du fond de sa sombre retraite, l'homme répondit timidement: « J'ai entendu le son de votre voix dans le Paradis; et j'ai eu honte de ma nudité, et je me suis caché. — C'est alors, ajouta le Seigneur, que vous avez mangé du fruit de l'arbre auquel je vous avais défendu de toucher? »

Adam cherche à s'excuser : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'en a offert et j'en ai goûté. » Et Dieu se tournant vers Eve : « Pourquoi avez-vous fait cela? — Le serpent m'a trompée; et j'ai mangé. »

La cause était entendue : le Seigneur n'avait plus qu'à prononcer le jugement : il le fit, sachant mêler à la sévérité du châtiment une précieuse promesse d'espérance.

Il dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, je te maudis entre tous les animaux de la terre, les animaux domestiques et les animaux sauvages. Tu ramperas sur le sol et tu te nourriras de poussière tous les jours de ta vie. »

Puis il ajouta, annonçant la malédiction et la défaite finale du véritable serpent, le démon : « Je ferai naître entre toi et la femme une inimitié sans trêve; et cette haine sera aussi entre tes rejetons et le sien. Et tandis que tu tenteras de le mordre au talon, lui t'écrasera la tête. »

Il semble qu'à ce moment une joie immense dut envahir l'âme des désobéissants. Car c'était le relèvement et le pardon que Dieu venait de leur assurer. C'était la première promesse du Messie, fils de la Vierge immaculée, et définitif vainqueur au Calvaire des efforts de Satan.

Ainsi, nos premiers parents en supportèrent avec moins d'amertume la rude sentence que, sans tarder, Dieu portait contre eux.

A Eve, il disait : « Je ne cesserai de multiplier vos angoisses et vos gémissements; vous enfanterez dans la douleur; vous serez sous la dépendance de l'homme et il sera votre maître. »

Saint Jean Chrysostome commente ainsi cette condamnation : « Je voulais, semble dire le Seigneur, vous faire une vie exempte de souffrance et d'affliction, pleine de félicité, supérieure à toute impression corporelle quoique entourée d'un corps; mais puisque l'abondance même de ces biens vous a jetée dans un tel excès d'ingratitude, je vous impose un frein, je vous condamne aux angoisses et aux gémissements. Je ne cesserai de les multiplier; vous enfanterez dans la douleur. Le sujet d'une grande joie, la naissance des enfants, deviendra pour vous une cause de douleur, afin que vous vous souveniez à jamais, avertie par la souffrance, de ce qu'il y eut de coupable en votre insoumission; afin que le temps ne puisse effacer la mémoire de cette chute, puisque vous ne sauriez ignorer désormais que vos douleurs n'ont point une autre source. »

Puis à l'homme, Dieu dit: « Parce que vous avez écouté la voix de votre femme et que, par complaisance pour elle, vous avez mangé de ce fruit auquel je vous avais interdit de toucher, la terre vous sera maudite en conséquence de votre faute; et ce n'est que par le travail, devenu labeur pénible et incessant, que vous recueillerez d'elle la nourriture nécessaire à votre subsistance. Elle vous produira des épines et des buissons. Et vous mangerez l'herbe de la terre, c'est-à-dire des plantes et légumes de toute sorte. Vous gagnerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vienne le jour de retourner dans la terre où ma main créatrice sut vous prendre. Car vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. »

Dieu se tut. Et les échos du Paradis se renvoyèrent, effrayés, ses dernières paroles : l'arrêt de mort du genre humain. La menace divine : « Au jour où vous toucherez à ce fruit, vous mourrez! » n'était pas accomplie sur-le-champ, puisque la vie demeurait aux coupables: mais son exécution était inévitable dans un avenir plus ou moins lointain, et n'étaient-ils pas les avant-coureurs et les hérauts de la mort ces travaux si rudes, cette subsistance péniblement acquise, ces douleurs morales et ces tristesses, ces maladies et cette ignorance auxquels l'homme et la femme étaient désormais abandonnés?

Cependant, reconnaissant à son Juge de lui laisser le temps d'expier et de se repentir, Adam fit alors un bel acte de foi. Il avait eu contre la femme un mouvement de répulsion et de colère en rejetant sur elle la responsabilité de la faute. Il répare et il dit sa confiance à la promesse du libérateur, en donnant à son épouse le nom d'Eve, c'est-à-dire la mère des vivants.

Et Dieu jette sur leurs épaules une tunique faite de peaux de bêtes. Désormais, l'homme aura à se vêtir pour se prémunir contre les intempéries des saisons.

Le Créateur avait voulu être bon, tout en restant sévère. Mais, avant d'achever le prononcé

de la sentence, il se réservait de faire mieux sentir encore aux déchus la folie de leurs illusions. Il le fit en un mot d'une vengeresse ironie : « Voici qu'Adam est devenu semblable à nous : il sait le bien et le mal. Prenons donc garde qu'il ne porte maintenant la main sur le fruit de l'arbre de vie, et n'y trouve le germe d'une existence éternelle. » Et, chassés par les milices célestes, les coupables s'enfuirent.

A la porte du Paradis, un glaive de feu en main, un chérubin montait la garde sur le chemin qui conduisait à l'arbre de vie.....

L'EXIL

Les deux proscrits commencèrent donc leur nouvelle existence et firent le premier essai des peines que leur méritait leur désobéissance. Ils se livrèrent aux travaux des champs et au soin des troupeaux, offrant à Dieu, en sacrifices expiatoires, la plus belle part de leurs récoltes.

D'ailleurs, dans leur ciel sombre, la condescendance divine laissait de temps à autre passer quelques éclairs de joie. Ce fut ainsi à Eve un grand bonheur de donner le jour à son fils premier-né : « Je possède un homme par la grâce de Dieu », s'écria l'heureuse mère, et elle lui donna le nom de Caïn, qui veut dire possession, acquisition.

Le Seigneur, qui aime à combler de ses biens ceux qui l'en savent remercier, fut touché de la joyeuse gratitude dont il était l'objet. Et Abel naquit.

Lorsque les deux enfants eurent grandi, leur père les associa à ses travaux selon leurs aptitudes. Caïn, plus vigoureux, se livra au rude labeur des champs. Abel, de mœurs plus douces, fut berger.

Adam apprit aussi à ses fils à rendre au Très Haut le culte que lui devait tout homme ; l'un et l'autre offraient en sacrifice les prémices de leurs biens.

Ainsi s'écoulèrent bien des années. Mais il semble que l'expiation n'était point suffisante et que, avant de succomber eux-mêmes aux atteintes de la mort, nos premiers parents devaient cruellement souffrir des ravages exercés par elle dans leur descendance.

Chacun connaît les douloureuses circonstances du meurtre d'Abel.

Mais toujours à côté de l'épreuve, la bonté paternelle de Dieu s'attachait à ménager à nos premiers parents une consolation. Cette joie leur fut donnée par la naissance de Seth. Eve s'écria en lui donnant la vie : « Le Seigneur m'a donné un autre fils à la place d'Abel, que Caïn a tué. » Adam avait alors cent trente ans. Son pèlerinage devait encore se prolonger ici-bas pendant huit cents ans, et il eut de nombreux enfants.

Seth et Caïn furent les chefs des deux grandes races humaines qui devaient se partager le monde jusqu'au déluge : les fils de Dieu et les fils des hommes. La note caractéristique des premiers fut un esprit profondément religieux ; ils conservèrent les traditions léguées au premier homme par le Créateur, et servirent fidèlement le Seigneur.

Ces patriarches eurent tous une vie très longue, atteignant plusieurs centaines d'années. Ceci ne doit point nous étonner ; outre que la vitalité humaine n'avait pas encore été affaiblie par les maladies, la propagation rapide de l'humanité demandait une longévité plus grande chez les premiers habitants de notre terre.

Les descendants de Caïn oublièrent Dieu et s'adonnèrent aux arts et aux inventions matérielles, tout en demeurant plongés dans le mal. Par eux fut construite la première ville, appelée Hénoch, du nom du fils de Caïn. Par eux furent découverts les premiers principes de la métallurgie et de la musique. Mais à quoi servait tout cela, alors que leurs crimes appelaient un châtiment ? Ce châtiment fut le déluge. Nous n'avons pas à le raconter ici.

En effet, depuis longtemps, Adam et Eve avaient quitté ce monde. L'on ignore l'époque de la mort de la première femme : la Sainte Ecriture est muette sur ce point.

Le premier homme mourut à l'âge de neuf cent trente ans. Il avait connu Lamech, père de Noé ; et ainsi s'était transmise intacte la tradition des premiers jours du monde, de la création de l'homme, de la chute et de la promesse du Rédempteur.

LE CULTE D'ADAM ET D'ÈVE

L'Eglise romaine ne célèbre point leur fête et ne mentionne pas leurs noms dans le catalogue des saints. Cependant l'Eglise grecque assigne à leur mémoire le dix-neuvième jour de décembre.

Il est à ce culte deux raisons principales : il est d'abord de tradition constante que nos premiers parents firent pénitence de leur faute ; pénitence salutaire, qui, non seulement, leur obtint le pardon désiré, mais encore les empêcha de retomber en l'état de péché. C'est d'ailleurs ce que semble nous affirmer la Bible lorsqu'elle dit : « C'est elle (la Sagesse) qui fit sortir de son péché le premier père de l'humanité. »

De plus, Adam et Eve sont une figure remarquable, l'un, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'autre, de la Sainte Vierge.

Comme saint Paul l'écrivait aux Romains : « Le premier homme est la figure du futur Adam. » Mais les bienfaits apportés au monde par le second Adam, Jésus-Christ, effacèrent surabondamment les funestes conséquences de la faute première.

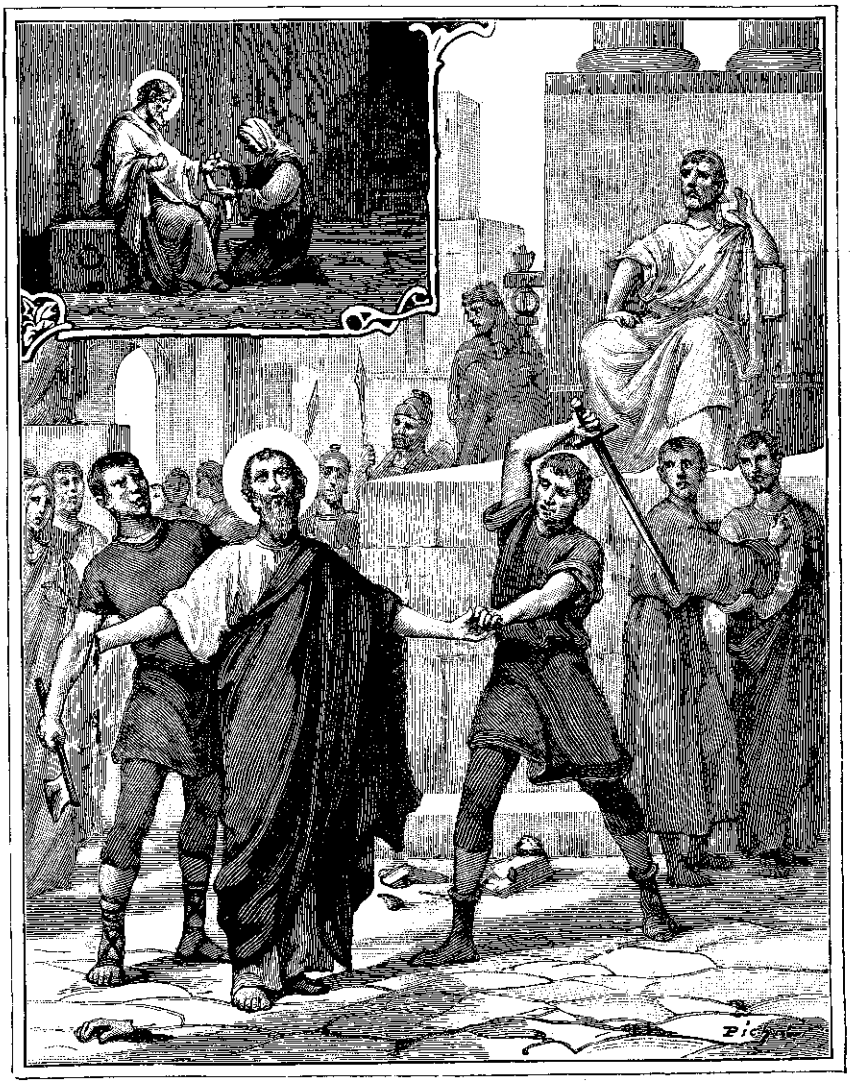
Marie, avec son divin Fils, a concouru à l'œuvre de la réparation. Eve avait troublé le monde et souillé son âme en se laissant vaincre par le serpent. Marie, demeurée immaculée par un admirable privilège de Dieu, a triomphé du démon à tous les instants de sa vie. Eve avait détaché de l'arbre le fruit de mort. Marie a donné la vie au Fruit divin qui, attaché à l'arbre de la croix, devait être pour nous le véritable mets de l'immortalité. Eve avait mis au monde Caïn, triste personnification du mal. Marie a été la mère de Celui de qui découle tout bien et toute perfection.....

Comme Adam, de Jésus-Christ, Eve fut donc dans l'Ancien Testament la figure de Marie. Mais figure obscurcie, enlaidie par le péché, sorte d'ombre qui fait briller avec un plus vif éclat les traits radieux du Sauveur du monde et de sa tendre Mère.

Et figure qui, nous faisant mieux saisir et comprendre la profondeur de notre chute et l'immense bienfait du relèvement par la Rédemption, excite en notre âme un sentiment de gratitude profonde pour la charité du Verbe divin, et doit faire passer dans les actes de notre vie quotidienne une fidélité plus constante aux obligations de notre foi catholique.

SAINT SAVIN, ÉVÊQUE D'ASSISE

et ses compagnons, martyrs en 304.



Les bourreaux coupent les deux mains du saint évêque. Une pieuse veuve vient le soigner dans sa prison.

MAXIMIEN-HERCULE A ROME — MANIFESTATIONS POPULAIRES — RESCRITS AUX GOUVERNEURS

Dioclétien, devenu seul maître de l'empire, avait voulu se décharger d'un fardeau trop lourd en s'associant un collègue. En effet, le 1er avril 286, il revêtait de la dignité d'Auguste le Panonnien M. Aurélius Maximianus.

Officier de fortune comme Dioclétien, et comme lui sans naissance, sans éducation, sans lettres, Maximien, surnommé Hercule, avait de plus que lui l'activité militaire et l'énergie du commandement. Mais de grands vices jettent une ombre sur ces qualités : licencieux jusqu'à la débauche, avare et dissipateur tout ensemble, il était naturellement cruel et prenait plaisir à verser le sang.

Lorsque l'édit de persécution générale (303) eut été lancé par Dioclétien et Galère, Maximien-Hercule s'empressa de le mettre à exécution dans ses Etats, et particulièrement en Italie.

Au mois d'avril 304, Hercule était à Rome Le 17 du même mois, avant-dernier jour

des jeux annuels en l'honneur de Cérès, une course de chars eut lieu devant lui au Grand Cirque. Après la course, où la faction des Bleus, contre laquelle pariait l'empereur, venait d'être vaincue, la joie populaire se traduisit par les acclamations rythmées dont parlent souvent les historiens antiques. Ces acclamations durent plaire au maître, car la plus grande partie des assistants (le narrateur ne dit pas l'unanimité) répéta douze fois :

— Supprime les chrétiens, nous serons heureux ! Par la tête d'Auguste, qu'il n'y ait plus de chrétiens !

Puis, apercevant le préfet de Rome dans la loge impériale, le peuple reprit en chœur, dix fois de suite :

— Sois victorieux, Auguste ! et demande au préfet quels sont nos désirs !

Ce qu'ils désiraient, ils l'avaient dit assez haut ; Hercule n'avait pas besoin d'un grand effort pour le bien entendre.

Une réunion du Sénat eut lieu le 22 avril au Capitole. L'empereur, s'adressant aux Pères conscrits comme, en 258, l'avait fait Valérien absent, soumit à leur ratification l'ordonnance suivante :

« Je permets que, dans tous les lieux où seront trouvés des chrétiens, ils soient arrêtés par notre préfet de la ville ou par ses officiers, et obligés de sacrifier aux dieux. »

Les sénateurs se séparèrent en répétant :

— Sois victorieux, Auguste ! Auguste, puisses-tu vivre avec les dieux !

Acclamations que la foule, assemblée au dehors, reprit avec enthousiasme.

Ainsi fut promulgué à Rome, par l'autorité de l'Auguste qui régnait en Occident, l'édit imposé en Orient par Galère à la faiblesse de Dioclétien. Des rescrits le firent connaître immédiatement aux gouverneurs des provinces. On a conservé celui que reçut Vénustien, gouverneur d'Etrurie et d'Ombrie : « Nous commandons que, dans tous les lieux où est prononcé le nom chrétien, ceux qui professent cette superstition soient contraints de sacrifier aux dieux ou soient mis à mort ; on les dépouillera de leurs biens, qui seront, avec les revenus, attribués au fisc. »

L'exécution de l'édit commença aussitôt à Rome et les provinces voisines. De cruelles ruses mettaient les chrétiens dans l'alternative d'apostasier ou de se trahir. C'est ainsi que des statues, devant lesquelles on devait offrir de l'encens avant d'acheter ou de vendre, furent posées dans tous les marchés : il y eut des gardes postés près des innombrables fontaines publiques, avec défense d'y laisser puiser ceux qui refusaient de rendre hommage aux dieux.

SAINT SAVIN EST ARRÊTÉ AVEC SES DIACRES L'INTERROGATOIRE — LES MAINS COUPÉES

Vénustien, le préfet d'Etrurie et d'Ombrie, en conséquence des ordres qu'il avait reçus, ordonna de nombreuses perquisitions, afin de pouvoir trouver quelque part des chrétiens. On eut bientôt découvert l'évêque Savin. C'était un homme fort éloquent, célèbre par la distinction de sa parole, et dans toutes ses instructions on sentait qu'il était rempli de la grâce de Jésus-Christ. Vénustien envoya donc des soldats pour le prendre et le conduire dans la ville d'Assise, où il fut mis en prison avec deux diacres, Exupérance et Marcel, ainsi qu'un grand nombre de clercs. Ils n'arrivèrent à Assise que le lendemain.

Le jour suivant, le préfet donna l'ordre de préparer son tribunal au milieu du Forum. Quand il y eut pris place, on lui présenta l'évêque Savin avec ses deux diacres. Vénustien l'interrogea en ces termes :

— Dis-nous ton nom ?

— Je me nomme le pêcheur Savin, rempli de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Dis-moi, es-tu libre ou esclave ?

— Je suis serviteur de Jésus-Christ, délivré de l'esclavage du diable.

— Quelle est la fonction que tu exerces ?

— Quoique pécheur et sans aucun mérite de ma part, je suis revêtu de la dignité qu'on appelle l'épiscopat.

— Et ces deux hommes, quel est leur office ?

— Ce sont mes diacres.

Vénustien, prenant alors un ton plus élevé, lui dit :

— Quelle autorité t'est-tu donc arrogée pour oser clandestinement enseigner tes doctrines et apprendre au peuple à quitter les dieux pour suivre un homme mort ?

— Tu crois donc que Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort ?

— Sans doute, puisqu'il a été vraiment mis à mort et enseveli.

— Ne sais-tu pas également qu'il est ressuscité le troisième jour ?

— Maintenant, ajouta le préfet, je te propose deux partis, à ton choix : ou sacrifie aux dieux et continue de vivre, sinon, sois sûr que tu perdras la vie dans les tourments que tu mérites ; ensuite, tu pourras ressusciter comme le Christ, ton Seigneur. Consulte donc tes vrais intérêts, promets de sacrifier aux dieux, et jouis de la vie.

— Si tu connaissais la vérité, répliqua Savin, ta bouche ne proférerait pas de blasphèmes, mais tu reconnaîtrais le Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit... Or, afin que tu saches qu'il n'y a aucun bien à honorer les démons, qu'on apporte ici ton dieu.

Alors, Vénustien, qui emportait partout avec lui une statue de Jupiter en marbre blanc, artistiquement sculptée et dont les vêtements étaient dorés, donna l'ordre de la poser sur son tribunal. Après que ses serviteurs l'eurent apportée, tenant des lampes à la main et chantant des hymnes, il dit : « Voilà notre protecteur ! »

— Oh ! quelle vanité et quel aveuglement,

répondit Savin, d'abandonner le Dieu créateur de toutes choses pour adorer une pierre sordide !

— Eh quoi ! ce ne sont donc pas des dieux que nous adorons ?

— Non ; mais afin que tu saches, à n'en pas douter, que ce ne sont pas des dieux, laisse-moi faire ce que j'ai en vue, et tu verras.

— Puisque tu as tant de présomption, fais ce que tu voudras.

Le bienheureux Savin, prenant alors la statue de Jupiter, pria quelques instants et la jeta ensuite sur le pavé, brisant ainsi le dieu Jupiter. A cette vue, le préfet fronça les sourcils de fureur et dit :

— J'ordonne que le sacrilège Savin, qui, dans son impudente audace, a brisé notre dieu Jupiter, soit mutilé devant tout le monde.

Au même moment, les bourreaux lui coupèrent les deux mains.

Ce que voyant, Exupérance et Marcel, diacres de saint Savin, commencèrent à trembler. Mais le bienheureux évêque, malgré ses cuisantes blessures, les consola et leur fit reprendre courage, leur disant :

— Mes très chers fils, ne craignez point les menaces du diable ; mais ayez confiance au Seigneur Jésus-Christ qui donne à ses fidèles la couronne de la vie éternelle.

Exupérance et Marcel, ayant ainsi repris confiance, s'écrièrent tout d'une voix :

Exupérance et Marcel, ayant ainsi repris cœur de ceux qui cherchent le Seigneur soit dans la joie !

Vénustien recueillit dans des linges les fragments de son dieu Jupiter, les plaça dans une boîte d'argent et les fit reporter à son logis.

SUPPLICE ET MORT DES DEUX DIACRES

Le préfet tourna alors toute sa colère contre les deux diacres et les fit suspendre au chevalet en présence du saint évêque Savin. Celui-ci les encourageait par ces mots :

— Soyez fermes de cœur et d'esprit, mes enfants, et ne faites aucun cas des terreurs de l'ennemi.

Marcel répondit :

— Nous nous sommes déjà offerts en sacrifice à Dieu et nous ne pouvons répondre que d'une chose, sinon que nous prions Dieu de nous pardonner nos péchés, parce que, dans les tourments que nous souffrons, nous ne donnons rien au diable et nous ne lui obéissons pas, car il est trompeur et il donne, non pas la vie, mais la mort.

Vénustien dit alors aux bourreaux :

— Fustigez-les durement en présence de Savin, qui de ses mains souillées a brisé notre dieu Jupiter.

Pendant qu'on leur infligeait ce supplice, les deux lévites s'écriaient :

— Gloire à vous, ô Seigneur Jésus ! car c'est ainsi que nous aurons le bonheur d'entrer dans votre repos.

Et comme ils continuaient de prier ainsi, Vénustien leur dit :

— Il est temps de renoncer enfin à vos dispositions sacrilèges et d'adorer les dieux, si vous ne voulez pas périr.

— Nous avons été renouvelés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, répondirent-ils.

— Et moi aussi, je vais vous renouveler, ajouta le préfet.

En même temps, il donnait l'ordre de leur déchirer les flancs avec des ongles de fer. Les deux diacres expirèrent subitement sous la violence de ce supplice et on jeta leurs corps dans la rivière par ordre du juge. On enferma ensuite dans la prison l'évêque Savin, mutilé comme il était. Quant aux corps des deux martyrs, un prêtre et un pêcheur les retirèrent de l'eau et les ensevelirent près de la voie le 31 mai.

UNE VEUVE CHARITABLE — L'AVEUGLE GUÉRI

A cette époque, vivait à Spolète une matrone nommée Sérène, qui était veuve depuis trente et un ans. Elle menait une vie fort chrétienne dans la crainte de Dieu, s'appliquant à la prière et aux jeûnes, et faisant d'abondantes aumônes.

Six jours après le martyre des saints diacres, Exupérance et Marcel, apprenant ce qui était arrivé au saint évêque Savin, elle venait le trouver la nuit et prenait soin de lui. Elle trouva le moyen de se procurer les mains qu'on avait coupées au saint martyr ; elle les emporta chez elle, les plaça dans un vase de verre et les y embauma avec des aromates ; le jour et la nuit, elle les prenait et les mettait sous ses yeux.

Or, cette dame avait un neveu aveugle, qu'elle aimait uniquement, et les médecins avaient employé inutilement pour le guérir toutes les ressources de leur art. Sérène, se confiant en Dieu, présenta son neveu au saint évêque, et lui dit :

— Mon seigneur, je vous conjure par le Christ en qui vous croyez (et moi aussi, je crois à sa puissance), de placer vos bras sur votre serviteur et de prier pour lui le Dieu du ciel et de la terre, créateur de toutes choses, et j'ai confiance qu'il recouvrera la vue.

L'évêque Savin posa donc ses bras tronqués sur les yeux de l'aveugle et fit cette prière avec larmes :

— Seigneur Dieu, Créateur de toutes choses, vous qui êtes plein de miséricorde, montrez votre bonne volonté envers ceux qui vous craignent.

Et, fléchissant le genou, il ajoutait :

— Seigneur Dieu, soyez propice à moi, pauvre pécheur, qui vous invoque : vous qui êtes la vraie lumière, éclairez ceux qui espèrent en vous ; car, pour nous qui sommes restés dans les liens du péché, nous ne mé-

ritons rien. Vos serviteurs espèrent en vous, éclairez nos ténèbres, car vous êtes la lumière de la vérité et de la vie. Et vous avez dit, Seigneur : « Quelque chose que vous demandiez en mon nom, vous l'obtiendrez. » Nous vous en supplions, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par le Saint-Esprit, qui avec vous vit et règne dans les siècles des siècles.

Après qu'on eut répondu *Amen*, saint Savin posa ses bras mutilés sur les yeux de l'aveugle et dit:

— Que celui qui a ouvert la mer et a fait passer Israël au milieu de ses flots suspendus t'ouvre les yeux; qu'il ramène la lumière dans tes paupières, lui qui a dessillé les yeux de l'aveugle-né, afin que tous les Gentils sachent qu'il est le Créateur de toutes les choses visibles et invisibles.

Cette prière était à peine terminée, que les yeux de Priscien, neveu de Sérène, recouvrèrent la vue. Tous ceux qui se trouvaient dans la prison furent témoins des merveilles que Dieu opéra par saint Savin, et aussitôt ils se jetèrent aux pieds du saint évêque, le conjurant de les baptiser. Ils furent, en effet, régénérés le même jour au nombre de onze. Cet événement ne put demeurer secret, et l'on sut bientôt dans la ville que le saint évêque Savin avait rendu la vue à un aveugle.

CHATIMENT ET CONVERSION D'UN PERSÉCUTEUR

Trente-trois jours après, le clarissime Vénustien, gouverneur, fut atteint d'un mal d'yeux. La douleur était si violente qu'il ne pouvait prendre ni nourriture, ni sommeil, et aucun de ses médecins ne pouvait même en diminuer l'intensité.

On lui dit alors que le saint évêque Savin avait guéri un aveugle. Ravi de cette nouvelle, il envoya en grande pompe sa femme et ses deux fils prier le Saint de le venir trouver. Arrivés à la prison, lorsqu'ils l'eurent informé des désirs de Vénustien, le martyr s'écria:

— Gloire à vous, Seigneur, de ce que vous avez daigné m'appeler parmi vos serviteurs !

Et il se rendit à la maison de Vénustien.

Lorsqu'il y fut entré, les serviteurs du gouverneur se placèrent aux pieds du saint évêque. Dès que celui-ci aperçut Vénustien, il dit à haute voix et en versant des larmes :

— Que le Christ qui a donné la vue à l'aveugle-né t'éclaire aussi toi-même.

Vénustien, avec son épouse et ses enfants, répondirent d'une voix plaintive :

— Nous avons péché en ce monde.

— Si tu crois de tout ton cœur, répondit Savin, si tu fais pénitence, tout sera accordé à ta foi. Qu'on apporte ici les fragments de la statue.

Après qu'on les eut mis sous ses yeux, il donna l'ordre de les mettre en pièces et de les jeter dans la rivière.

Cependant, Vénustien n'éprouvait toujours aucun soulagement. Saint Savin lui dit :

— Crois-tu de tout ton cœur ?

— Je crois fermement, mais le péché que j'ai commis en te tourmentant si cruellement me cause un amer chagrin.

— Ce sont mes péchés qui m'ont fait cela : pour toi, tu deviendras pur et innocent ; c'est pour cela que je t'exhorte à te repentir, à croire au Seigneur Jésus-Christ et à recevoir le baptême, car c'est ainsi que tu seras sauvé et que tu parviendras à la vie éternelle.

— Baptise-moi donc au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que je reçoive l'effet de tes promesses.

Saint Savin se mit alors à genoux pour prier ; puis, après l'avoir catéchisé avec sa femme et ses fils, il prit de l'eau et les baptisa.

Au moment même où l'eau coulait sur son front, ses yeux furent ouverts, de sorte que, depuis son baptême, il n'éprouva plus aucune douleur.

Se jetant alors aux pieds de saint Savin, il les arrosait de ses larmes et lui disait :

— Prie Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il me pardonne le mal que je t'ai fait.

— Pour moi, mon fils, si j'ai souffert, c'est à cause du malheur de mes péchés.

Le saint évêque fixa dès lors sa demeure dans la maison de Vénustien.

VÉNUSTIEN EST DÉCAPITÉ
MORT DE SAINT SAVIN

L'empereur Maximien ne fut pas longtemps sans apprendre que Vénustien avait reçu le baptême. Outré de dépit à cette nouvelle, il envoya son tribun avec un ordre signé de sa main, par lequel il était prescrit de condamner Savin et de couper la tête à Vénustien. Le tribun Lucius se rendit aussitôt à Assise, et, sans faire la moindre enquête, il mit à mort l'augustale Vénustien, avec sa femme et ses enfants. Les chrétiens cachèrent leurs corps, qui n'ont pu être retrouvés.

Il s'empara ensuite de la personne du saint évêque Savin, le conduisit dans la ville de Spolète, et là, sans aucune information, le fit frapper de verges jusqu'à ce qu'il expirât.

La matrone Sérène recueillit le corps du saint martyr et l'ensevelit, en y ajoutant les mains, à deux milles environ de la cité de Spolète, le sept des ides de décembre (19).

En ce lieu, ajoutent les Actes, les bienfaits du Christ se manifestent avec profusion : les aveugles sont illuminés, les malades guéris, les démons mis en fuite.

SOURCES CONSULTÉES

Passio S. Savini, episcopi et martyris dans BALUZE, *Miscellanea*, t. Ier. — *Les Actes des martyrs*, etc., traduits et publiés par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France, t. IV. — *Bolletino di archeologia christiana* (1871-1889-1890), DE ROSSI. — *Les Actes des martyrs*, p. 187-188, LE BLANT. — *The persecution of Diocletian*, p. 212-215, MASON. — *La persécution de Dioclétien*, par PAUL ALLARD, t. Ier. Paris, Lecoffre, 1900.

LE BIENHEUREUX PIERRE CANISIUS

Fête le 20 décembre.

Le bienheureux Pierre Canisius plaide la cause de l'Église devant l'empereur Charles-Quint.

Pierre de Hond (en latin *Canisius*) appartenait à une des familles les plus distinguées de la Hollande ; son père, d'abord conseiller du duc de Lorraine, fut ensuite bailli de Verdun. C'est sous le toit paternel que Pierre passa dans l'innocence ses premières années. Dès l'âge de quinze ans, il fut envoyé à Cologne pour y apprendre les belles-lettres ; en peu de temps, il acheva son cours d'humanités et reçut le grade de docteur en droit civil. Il vint ensuite à Louvain pour se livrer à l'étude du droit canonique.

On était alors aux plus mauvais jours du XVI[e] siècle. Luther s'était levé, au sein de l'Eglise, impérieux, opiniâtre, orgueilleux à l'excès, prêchant, sur le libre arbitre et la rémission des péchés, des doctrines erronées. L'Eglise et le pape le condamnent ; Luther se révolte contre l'Eglise et le pape, veut tout *réformer* et fonde une religion nouvelle, le *protestantisme*. Mais Dieu, qui met toujours le remède à côté du mal et ne permet jamais le triomphe de l'impie sur le juste, suscita dans l'Eglise une légion d'athlètes vaillants et courageux, qui luttèrent de toute leur énergie contre les partisans de la prétendue Réforme. Notre Bienheureux appartenait à cette milice sainte.

Après avoir achevé la brillante carrière de ses études, Pierre dit un adieu complet au monde et à ses séductions et entra dans la Compagnie de Jésus. Ses progrès dans la voie de la perfection furent si rapides que, son noviciat à peine achevé, à Cologne, sous la direction du P. Lefebvre, il fut jugé digne de la prêtrise ; et tout aussitôt après son ordination, il succéda à son ancien supérieur dans la charge de maître des novices.

Mais, tout à coup, le Bienheureux est convié à de plus hautes destinées : Dieu l'appelle dès lors à commencer ses luttes et ses combats contre l'hérésie.

CANISIUS ET CHARLES-QUINT

Un grand scandale était venu fondre sur l'Eglise d'Allemagne. L'archevêque de Cologne, Hermann de Wéda, s'était laissé séduire et entraîner dans l'hérésie. A la vue de la lâche trahison de son pasteur, la cité s'indigna ; le clergé, l'Université, les magistrats, jaloux de conserver intact le trésor de leur foi, se décidèrent à demander la déposition du coupable. Toutefois, nul n'osait se rendre auprès de Charles-Quint et de Georges d'Autriche, prince et évêque de Liège, pour présenter une aussi grosse requête. On jeta les yeux sur Canisius : c'est lui qui fut, près de l'empereur et du cardinal, l'interprète chargé de réclamer contre l'indignité du coupable.

Dieu seconda l'envoyé des habitants de Cologne : le pape excommunia Hermann et le remplaça par un saint prêtre.

Pendant son voyage, le Bienheureux s'était rencontré à Ulm avec le cardinal Othon Truchess, évêque d'Augsbourg. Le prélat, frappé de son rare mérite, résolut de l'envoyer au concile de Trente, comme son théologien. Saint Ignace de Loyola, consulté, répondit au cardinal que son choix ne pouvait mieux tomber.

LE CONCILE DE TRENTE

La réunion des Pères de l'Eglise, à cette époque, semblait impossible. L'empereur Charles-Quint, pris entre les catholiques et les protestants, ne voulait rien faire qui semblât favoriser les uns ou les autres ; le roi de France ne goûtait pas une assemblée où le pape serait le maître ; enfin, le Pontife suprême lui-même pouvait craindre quelque attentat contre son autorité. Cependant, au milieu de tant de difficultés et d'entraves, l'œuvre de Dieu s'accomplit, et la foi fut sauvée. Eternel enseignement que, de tout temps, Dieu se plaît à donner aux audacieux qui voudraient résister à son Christ et à son Eglise.

Parmi la foule nombreuse de prélats et de théologiens appelés au Concile par la voix du Vicaire de Jésus-Christ, le bienheureux Canisius, dès le début des sessions, fut placé au premier rang. Mais au moment où, les préliminaires terminés, le Concile allait commencer ses séances dogmatiques, des fièvres se déclarèrent à Trente, et le siège de l'assemblée fut transféré à Bologne. Assisté du savant Jésuite, Jacques Laynez, théologien du pape, Canisius fut chargé de faire le relevé exact des erreurs avancées par les hérétiques au sujet des sacrements, et de recueillir, dans les monuments de la tradition, les enseignements et les règles de foi donnés par les successeurs des apôtres.

Malheureusement, après les troubles qui suivirent le meurtre du duc de Plaisance, l'assemblée des Pères est dissoute ; le Saint est rappelé à Rome par saint Ignace.

LE COLLÈGE D'INGOLSTADT — PIERRE A VIENNE

On sait que Luther dut une grande partie de sa puissance à son éloquence ardente, à sa facilité prodigieuse pour traiter les matières philosophiques et religieuses dans sa langue maternelle ; les disciples qui devaient le remplacer dans son enseignement l'imitaient et acquéraient très vite ce prestige qui éblouit les esprits faibles. Ignace forma des hommes qui surpassèrent bientôt les prétendus réformateurs.

Canisius, après cinq mois passés dans la prière et l'étude auprès de son supérieur, partit pour Messine ; et celui qui, peu de temps auparavant, siégeait parmi les Pères du Concile, dut enseigner la rhétorique. Pendant un an, il s'acquitta de cette mission avec ce dévouement, cet amour du devoir qui lui faisaient trouver du charme dans les moindres emplois.

Cependant, il fut subitement rappelé à Rome pour y prononcer ses vœux solennels ; c'était, pour ainsi parler, l'achèvement de l'homme de Dieu. Pierre se consacra solennellement et irrévocablement à l'œuvre de la Providence.

Le duc Guillaume avait fait demander de saints maîtres pour relever l'instruction publique en Bavière. Le bienheureux Canisius, le Jay, Salmeron, trois disciples prédestinés du Général de la Compagnie de Jésus, reçoivent l'ordre de se rendre à Ingolstadt pour y fonder un collège.

Le succès le plus éclatant vient couronner leurs efforts, et le duc Guillaume n'a qu'à se louer des trois Jésuites. L'université nomme Canisius son recteur. Tout d'abord, le Bienheureux se défend de cet honneur, mais saint Ignace ordonne, et l'humble religieux se soumet. Dès ce jour, tout prospère ; les livres entachés d'hérésie sont enlevés aux étudiants, les discussions entre maîtres et élèves s'apaisent. La parole du Bienheureux ranime au cœur de la jeunesse le respect et l'amour du travail.

Le bruit de ces merveilles se répandait rapidement dans toute l'Allemagne : de tous côtés, des lettres et des prières étaient adressées aux supérieurs du bienheureux Pierre ; on le désirait partout. Ferdinand, roi des Romains, appuyé par le Souverain Pontife obtint sa présence à Vienne. L'Autriche, à son arrivée, présentait un spectacle navrant. Le clergé séculier, les Ordres religieux,

les écoles étaient infectés de la lèpre hideuse dont Luther avait partout déposé le germe. Les villes n'avaient plus de pasteurs, les sacrements n'étaient plus administrés, les cérémonies religieuses avaient cessé d'être célébrées.

Pierre fut, en arrivant, effrayé de l'immensité du mal, mais en homme de foi, il ne se laissa pas ébranler. D'abord, il pria Dieu de toute l'ardeur de son âme apostolique, puis il prêcha à la cour, au peuple, aux enfants. La peste, ayant éclaté dans la ville, il ravit l'admiration de tous par son dévouement aux malades. Vienne revenait à la foi catholique.

LE CATÉCHISME DE CANISIUS

A l'apostolat de la parole, le P. Canisius joignait l'apostolat de la plume.

Ferdinand, ce prince que nous avons vu tout à l'heure si plein d'admiration pour le Bienheureux, avait réclamé de saint Ignace un exposé court et solide de la doctrine chrétienne. C'est à Canisius que fut confiée une œuvre aussi importante. Cet abrégé de la doctrine chrétienne restera avec le catéchisme du Concile de Trente comme un éternel monument du triomphe de l'Eglise sur l'erreur au temps de Luther.

A peine le livre eut-il paru que l'empereur, par un rescrit solennel, le répandit dans tout l'empire. Philippe II d'Espagne imita bientôt son oncle et le fit imprimer dans ses états de l'ancien et du nouveau monde. Il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. La Russie, la Pologne, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, l'Irlande, la Hollande et la Suisse, ne connurent, pendant bien longtemps, d'autre exposition élémentaire de la foi catholique.

Canisius en fit une autre édition, plus volumineuse, où le résumé des dogmes chrétiens se trouve confirmé par un grand nombre de citations tirées des Pères de l'Eglise.

LE COLLOQUE DE WORMS

Nommé par saint Ignace provincial de son Ordre, en Allemagne, Canisius s'occupait à assurer l'existence des collèges de Prague, d'Ingolstadt et de Munich, lorsqu'il fut appelé à Worms. Les théologiens protestants, comptant sur leur audace, avaient demandé une conférence solennelle avec les théologiens catholiques, et l'empereur l'avait accordée.

Canisius y trouva réunis, auprès du vieux Mélanchton, l'âme damnée de Luther, tous les plus acharnés prédicateurs du « pur évangile. » La controverse avec des hommes d'aussi mauvaise foi était extrêmement difficile et menaçait de rester sans résultat. Mais Canisius priait, et Dieu lui inspira une idée victorieuse. « L'empereur, dit-il, n'a permis la conférence qu'aux protestants qui reconnaissent la *Confession* (profession de foi) *d'Augsbourg;* il faudrait que les autres se retirent. » Aussitôt, grande discussion entre les protestants de la *Confession d'Augsbourg*, qui veulent faire prévaloir leur doctrine, et leurs collègues des autres sectes. Les sacramentaires anathématisent les anabaptistes, les anabaptistes vouent au démon les sacramentaires, et la confusion devient telle entre les théologiens protestants qu'il faut renoncer au colloque et se séparer.

Canisius va évangéliser l'Alsace. Bientôt après, nommé légat du Pape, en Pologne, il préserve ce royaume du danger imminent où il était de perdre la foi.

LE CONCILE DE TRENTE REPREND SES SESSIONS

L'empereur Ferdinand et le Pape jugèrent, d'un commun accord, que la présence du savant missionnaire serait de nouveau très utile au concile de Trente. Dès que la célèbre assemblée put reprendre ses sessions, Canisius y fut envoyé et y présida la Commission de *l'Index*, chargé de revoir le catalogue des livres condamnés.

Plusieurs fois, il fut appelé à parler devant les Pères sur l'auguste sacrement de l'Eucharistie, et il s'en acquitta avec une telle éloquence, une telle piété, une telle précision de doctrine, que les évêques en bénissaient Dieu unanimement.

Après l'heureuse clôture de l'assemblée, le pape envoya le Bienheureux en Allemagne, pour obtenir des princes la proclamation des décrets du Concile dans leurs Etats. Il travaillait avec succès à cette mission, quand il en reçut une autre : celle de se rendre à la diète d'Augsbourg. C'était pour engager les princes allemands à s'unir à l'empereur, leur souverain légitime, contre les Turcs qui menaçaient l'Europe d'une invasion. Canisius vint donc à Augsbourg et obtint, parmi les princes, de nombreuses adhésions tant pour la guerre contre l'ennemi commun, que pour la proclamation des décrets du Concile.

Les hérétiques venaient de publier à Magdebourg, sous le nom de *Centuries*, une histoire mensongère du christianisme, pleine des plus perfides calomnies contre l'Eglise catholique. Le pape Pie V chargea Canisius de répondre à ce pamphlet.

Le savant religieux se mit à l'œuvre et produisit son livre des *Altérations de la parole divine*, œuvre admirable de controverse et brillante apologie de la vraie foi.

CRÉATION DU COLLÈGE DE FRIBOURG

Le salut des âmes était en grand péril en Suisse, où, dès les premiers temps de la révolte protestante, l'apostat Zwingli avait jeté le ferment de l'erreur. L'évêque de Verceil, chargé par le Saint-Siège d'examiner l'état du pays, écrivit à Rome que le seul moyen de sauver la religion était d'y établir un collège dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Ce projet fut approuvé, mais lorsqu'on apprit en Suisse que les Jésuites étaient sur le point d'arriver, les catholiques, par une singulière aberration, unirent leurs protestations à celles des hérétiques. C'était le fruit des calomnies répandues dans le pays contre les disciples de saint Ignace.

Un seul homme, pensa-t-on à Rome, sera capable de triompher de ces résistances. C'était le bienheureux P. Canisius. La présence du saint apôtre changea en effet l'aspect de ce pays.

A peine arrivé à Fribourg, le serviteur de Jésus-Christ fut l'objet de la vénération de tous; un collège fut fondé et le Père se plut à le diriger lui-même. Quoique recteur de la maison qui venait de s'ouvrir, le Bienheureux trouvait encore le temps de prêcher, de visiter les malades et les pauvres.

Les Fribourgeois s'attachaient de plus en plus à leur apôtre. Un jour, les luthériens de Genève, de Lausanne et de Bâle envoyèrent à Fribourg de honteux pamphlets contre la Compagnie de Jésus. Le canton de Fribourg répondit à ces calomnies en s'engageant par un serment solennel à maintenir toujours intacte la foi catholique; trois siècles écoulés répondent à la fidélité de cette promesse !

MORT DU BIENHEUREUX P. CANISIUS

« Après tant de travaux et de fatigues, écrit Mgr Guérin, le saint vieillard, ne désirant plus rien que le ciel, se renferma tout entier en Dieu. Bientôt, pour que rien ne manquât à ses mérites déjà si nombreux, il fut atteint d'une hydropisie qui lui fit souffrir un véritable martyre. Le 20 décembre 1567, après quatre mois de douleurs aiguës, il déclara que sa vie sur la terre était enfin terminée, et le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, en présence de ses frères, il rendit sa belle âme à Dieu. Il était âgé de soixante-dix-huit ans; il en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie de Jésus.

» A peine la nouvelle de sa mort se fut-elle répandue, que la cité entière s'émut. On se pressait en foule aux portes du collège, on attendait avec anxiété que les restes dn Saint fussent exposés à la vénération publique. Enfin, une chapelle ardente fut disposée, et les Fribourgeois purent venir en foule s'agenouiller près du corps de leur bienfaiteur. Les uns restaient là, immobiles, et comme attendant que ses lèvres vinssent se ranimer pour leur adresser de saintes paroles; d'autres se prosternaient pour baiser avec respect les mains et les pieds du grand serviteur de Dieu; quelques-uns, voulant à tout prix satisfaire leur dévotion, lui coupaient en cachette une mèche de cheveux; on alla jusqu'à mettre en lambeaux ses vêtements sacrés.

» Le surlendemain, le clergé, le sénat, la magistrature firent enlever le corps et lui rendirent les honneurs funèbres, aux frais du Trésor public, dans la cathédrale de Saint-Nicolas, où il fut inhumé, avec la réserve que la précieuse dépouille serait rendue aux Jésuites dès qu'ils disposeraient d'une église pour la recevoir.

» L'oraison funèbre du vénérable défunt fut prononcée par le prévôt du Chapitre. Les habitants de Fribourg, jaloux de perpétuer à jamais la mémoire de leur Saint, firent graver sur sa tombe une inscription, qui retraçait en termes magnifiques les services que le saint apôtre avait rendus à la cause de la religion catholique.

VERTUS DU BIENHEUREUX P. PIERRE CANISIUS

» La première et la plus excellente des vertus de notre Bienheureux, celle que respire, pour ainsi dire, sa vie entière, c'est le renoncement à soi-même, l'immolation constante de tout son être.

Dieu, il est vrai, donne aux hommes qu'il choisit pour l'accomplissement de ses desseins, ce qu'on appelle une grâce d'état, mais on n'en est digne qu'autant qu'on s'efforce de s'effacer tout entier pour n'être qu'un instrument docile dans les mains du souverain Maître. Là est tout le secret des merveilles opérées par les saints que nous vénérons. Or, qui a plus éminemment pratiqué cette sainte abnégation que le bienheureux P. Canisius? Ne l'avons-nous pas vu toujours prêt à s'élancer où ses supérieurs, qui représentent Dieu sur la terre, l'appellent? Tour à tour, il exerce le double apostolat de la prière et de l'exemple; il enseigne le peuple, instruit la jeunesse, réfute l'hérésie; enfin, il est appelé à traiter de puissance à puissance avec les grands de la terre, et toujours et partout, dans sa cellule de religieux comme dans la chaire des églises, au collège comme au concile, près des rois comme au pied du trône de saint Pierre, nous le retrouvons humble et soumis aux inspirations d'en haut.

BÉATIFICATION DU P. CANISIUS

» Le 20 novembre 1864, Rome, la Ville Eternelle, était en fête. Au bruit du canon du château Saint-Ange, en présence de tout le corps diplomatique, des cardinaux et des prélats de la cour romaine, de l'état-major de l'armée française d'occupation, et d'une foule immense de peuple accourue à la Basilique Vaticane, Pie IX ordonnait, aux applaudissements de la ville et du monde, que le titre et les honneurs de Bienheureux fussent décernés au vénérable Pierre Canisius, prêtre de la Compagnie de Jésus. »

SAINT DOMINIQUE DE SILOS, ABBÉ

Fête le 20 décembre.

Un captif délivré présentant ses chaînes.
(D'après un tableau votif de l'église de Silos.)

SA FAMILLE — SON ENFANCE
SES PREMIÈRES DISPOSITIONS

Saint Dominique, surnommé de Silos, à cause du long séjour qu'il fit dans le monastère de ce nom, vint en ce monde dans cette année célèbre et redoutée qui, disait-on, en devait voir la fin. Ce fut en l'an mille que, d'une famille distinguée par sa noblesse, puisqu'elle tirait son origine des seigneurs de Biscaye et des anciens rois de Navarre, naquit l'enfant qui devait être une des principales gloires de l'Espagne. Son père, Juan Mans, habitait la petite ville de Canos, située dans cette région que l'on nomme la Rioja, dans

la Vieille Castille. Les historiens ne nous ont point gardé le nom de sa mère; mais, sans doute, sa noblesse correspondait à celle de son époux, et leur piété les rendait également recommandables.

Les heureux parents donnèrent à leur fils l'éducation la plus chrétienne; d'ailleurs, le caractère sérieux de l'enfant le disposait naturellement à une culture plus choisie et plus élevée.

Malgré la haute position de ses parents, le jeune Dominique avait les goûts les plus simples, et son amour pour la solitude se montra de bonne heure par la demande qu'il fit à son père d'être appliqué à la garde des troupeaux. Dieu semblait attirer ce jeune homme à la solitude afin de mieux parler à son cœur et surtout de mieux mettre à l'abri de tout danger l'innocence de celui dont il voulait se faire un ami et un apôtre.

Après quatre ans passés dans cet humble ministère, Dieu manifesta sa volonté; le jeune homme se mit à l'étude ayant pour principal maître l'Esprit-Saint lui-même. On devine ses progrès dans les sciences divines et humaines. Devenu prêtre, il resta dans la maison de ses parents, pour lesquels il fut bientôt une lumière et un exemple, car sa vie était déjà très sainte, et il unissait à l'innocence la mieux conservée les plus rigoureuses pénitences.

Cependant la solitude, qu'il avait toujours aimée, lui sembla bientôt n'être pas exempte elle-même de quelques dangers, et, d'ailleurs, le sacerdoce dont il était revêtu cherchait son expansion au dehors. Il sentait dans son âme ces tressaillements d'une grâce qui veut se communiquer.

SAINT DOMINIQUE ENTRE DANS L'ORDRE DE SAINT BENOIT

Pendant que Dominique roulait ces pensées dans son âme et qu'il aspirait à une vie plus parfaite, il eut soudain l'inspiration d'aller frapper à la porte de la célèbre abbaye de San-Millan, distante d'une lieue seulement de la petite ville de Canos, appartenant l'une et l'autre au diocèse de Calahorra. San-Millan était un monastère de l'Ordre de saint Benoît, dont les religieux vivaient dans une grande régularité. Dominique y fut reçu et devint promptement le modèle de tous. On montre encore auprès du magnifique monastère, habité aujourd'hui par des Augustins déchaussés, la grotte où il se retirait, s'adonnant à des mortifications qui font frémir.

L'abbé de San-Millan admirait la vertu de ce jeune religieux si fervent et déjà si saint. Afin d'éprouver son obéissance, il lui confia, malgré sa jeunesse, la charge de prieur de Canos, au lieu même de sa naissance. Ce n'était pas une entreprise aisée, car cette maison était presque en ruines, sans aucun revenu et dans le plus triste état.

Tout autre eût été découragé d'avance, mais Dominique, plein de confiance dans le Seigneur et sachant que l'obéissance promet la victoire, se mit à l'œuvre avec ardeur; sans rien retrancher des observances de la règle, il appliqua les quelques religieux qu'il avait amenés avec lui au travail des mains afin de pouvoir vivre. En moins de deux ans, Dieu disposa les cœurs de telle sorte, la réputation de sainteté de Dominique s'étendit si loin dans toute la contrée, que le monastère fut rebâti, le cloître restauré et l'église remise à neuf. Sanche, évêque de Najera, qui avait été précédemment abbé de San-Millan et l'ami de notre Saint, vint lui-même la consacrer.

La renommée de Dominique allait grandissant: plusieurs personnages des alentours vinrent se ranger sous sa conduite, et, parmi eux, quelques-uns de ses frères et son père lui-même.

IL DEVIENT PRIEUR DE SAN-MILLAN, QU'IL PROTÈGE CONTRE LES USURPATIONS ROYALES

L'abbé de San-Millan, voyant quel trésor il possédait dans la personne de Dominique, le manda près de lui et le proposa à ses religieux qui le choisirent pour être leur prieur. L'ascendant de sa vertu le rendit cher à toute la communauté, et le monastère de San-Millan vivait dans la paix la plus profonde. Mais le démon, jaloux, et prévoyant tout le bien que Dieu allait opérer par un homme aussi saint, suscita une terrible tempête. Il parvint à indisposer le roi Dom Garcia, qui se trouvait alors dans l'Arioja. Ce prince, sous je ne sais quel prétexte futile, se résolut à dépouiller de son bien l'abbaye de San-Millan. Attristé de si injustes revendications, Dominique fit tous ses efforts pour arrêter le roi sur cette pente fatale, où les princes ont eu de tous temps tendance à glisser; il lui représenta qu'un prince n'avait aucun droit sur les biens une fois consacrés à Dieu et servant à la nourriture de ses serviteurs et des pauvres. Comme ces raisons ne semblaient pas faire une impression suffisante sur l'esprit du roi, qui en venait aux menaces et qui, des menaces n'eût pas tardé à passer à l'exécution, Dominique s'en vint à Burgos, où se trouvait alors le roi de Castille, Ferdinand Ier.

Le roi le reçut avec tout l'honneur qu'exigeait la réputation des vertus qui l'avait précédé à la cour. Il fit droit à toutes ses requêtes et, de plus, lui donna un endroit à l'abri de toute contestation, où le Saint lui manifesta le désir de se retirer. Ce lieu était Silos, que Dominique devait rendre si célèbre.

Quelques auteurs disent qu'avant de quitter Burgos, le Saint prit le temps de doter cette ville d'un petit couvent, touchant à celui des Augustins, dans une vallée que l'on appelle *Semela*. Il y chantait jour et nuit les louanges du Seigneur, Ce lieu où vécut Dominique à Burgos est aujourd'hui l'ermitage de la Magdeleine, qui, en effet, était, jusqu'à ses derniers temps, une dépendance de Silos.

SAINT DOMINIQUE A SILOS

Vers l'année 1040, Dominique vint donc à Silos, monastère de l'ordre de saint Benoît, fondé en 593 par le roi Récarède, sous la double invocation de la Sainte Vierge et de saint Sébastien. Depuis l'invasion musulmane, ce célèbre couvent était alors déchu de sa gloire passée. Les abus et les désordres s'y étaient si bien enracinés que le roi Ferdinand, comme Dom Ximène, évêque de Burgos, ne virent que Dominique capable de remédier à tant de maux. Notre Saint y fut donc envoyé. Plusieurs personnages de la cour l'accompagnèrent. Un saint religieux, nommé Licinien, qui gémissait depuis longtemps sur cette décadence, chantait la messe ce jour-là, quand, se tournant à l'offertoire, au lieu de dire le *Dominus vobiscum* ordinaire, il chanta : « Voici le restaurateur qui vient! » et le chœur de répondre : « C'est le Seigneur qui l'a envoyé! » Le ciel, autorisant cette confusion des prières liturgiques, montrait à tous les yeux au même instant Dominique environné d'une auréole brillante et qui entrait dans l'église.

Il commença la réforme de ce monastère en donnant l'exemple de toutes les vertus. Bientôt, la sainteté refleurit à Silos comme aux plus beaux jours.

LA VISION DES TROIS COURONNES

Dieu daigna un jour réjouir son serviteur par une vision qui le consola beaucoup. Il lui semblait voir une rivière d'où s'échappaient deux ruisseaux, l'un dont les eaux effaçaient la blancheur du lait, l'autre plein d'un sang vermeil. Sur la rivière, passait un pont de cristal, large à peine d'une palme et demie. Sur l'autre bord, deux hommes d'une merveilleuse beauté tenaient, l'un deux couronnes d'or, l'autre une seule, mais enrichie de pierres précieuses. Le premier l'invitait à passer, mais le Saint objectait la difficulté et l'étroitesse du pont : « Ne craignez pas, » dit la vision, et le Saint, plein de confiance, passa en effet. Quand il fut de l'autre côté : « Voici, dit l'envoyé de Dieu, les deux couronnes que je vous apporte et que vous avez méritées. — Et en quoi, dit Dominique, ai-je pu mériter une telle récompense apportée par un tel messager ? — La première, dit l'ambassadeur céleste, le Seigneur vous l'envoie, pour le mépris que vous avez fait des biens de ce monde ; votre persévérance vous en assurera la jouissance éternelle; la seconde, pour avoir restauré le couvent de Notre-Dame de Canos, en l'honneur de la Vierge Marie, et pour la chasteté que vous avez fidèlement gardée.

» La dernière et la plus précieuse se prépare pour vous si vous relevez ce monastère de Silos, si vous lui rendez son ancienne splendeur, et enfin pour toutes les âmes que vous gagnerez à Jésus-Christ. Si vous accomplissez fidèlement ce que je vous dis, vous jouirez éternellement avec nous de ces trois couronnes. » Et la vision disparut.

Le lendemain, Dominique raconta sa vision à quelques-uns de ses religieux, dans la vertu desquels il avait plus de confiance. Parmi eux se trouvait Grimault, qui, plus tard, écrivit le premier sa vie et rapporte le fait. « Nous n'avons compris que plus tard, ajoute-t-il, le sens de cette vision, et nous n'y attachions qu'une médiocre confiance, jusqu'à ce que l'esprit de prophétie et les miracles de Dominique nous en eussent montré la vérité. »

Ces trois couronnes sont aujourd'hui dans les armes de Silos, et nous les avons vues reproduites partout dans le couvent et dans l'église, lors d'un pèlerinage que nous fîmes à ce lieu célèbre, au mois de septembre 1885.

Les rois d'Espagne se plurent à combler de faveurs le monastère que Dominique gouvernait si saintement. Dom Sanche lui donna le prieuré de Notre-Dame-du-Duero avec toutes ses dépendances; Alphonse VI, le couvent de Saint-Martin de Madrid et la paroisse qui en relève, avec la juridiction civile et criminelle sur tous les paroissiens. Moyennant ses largesses vraiment royales et quelques autres, Dominique put relever, restaurer, embellir et parachever l'église, le cloître et le monastère de Silos, qui est un des plus imposants que nous connaissions.

SES VERTUS ET SA CHARITÉ ENVERS LES CAPTIFS

Ces restaurations matérielles l'occupaient beaucoup moins que la sanctification des âmes qui sont les temples où le Saint-Esprit réside. Sa vertu, non contente d'embrasser tous ses religieux, s'étendait au dehors, et de toutes parts les affligés accouraient à Silos, attirés par la sainteté de Dominique et les miracles dont cette foi était souvent favorisée. Les aveugles, à sa prière, recouvraient la vue, les boiteux marchaient, les malades étaient guéris, et les témoignages de cette puissance surhumaine tapissent encore aujourd'hui, par centaines, les murs de la chapelle où l'on garde ses reliques.

Mais parmi tous ces trophées, les plus touchants, les plus glorieux, ce ne sont pas les magnifiques tableaux qui décorent cette chapelle et qui retracent les principaux événements de la vie de Dominique, ce sont ces guirlandes de chaînes, de ceps, de fers suspendues aux voûtes et qui attestent sa charité envers les captifs faits par les Maures, alors maîtres d'une partie de l'Espagne. Sans quitter son couvent, il visitait les cachots où languissaient ces pauvres chrétiens. Il payait leur rançon, préludant ainsi à cette œuvre admirable qui ne devait naître que plus tard, sous le nom de Notre-Dame de la Merci.

Tous les chrétiens qu'il avait arrachés à la captivité, et peut-être à l'apostasie, le suivaient en bénissant son nom et apportaient à la porte de l'église de Silos les instruments de leur supplice. Les dépouilles des prisonniers étaient suspendues aux murailles, où l'on en voit encore beaucoup. Elle s'y accumulèrent à tel point que ce fut bientôt un proverbe en Castille. Pour exprimer une grande abondance, on disait : *Il ne vous en manque pas plus que de fers à Silos.*

Ce fut dans ce même temps que Dieu révéla à saint Garcia, abbé d'Arlanza, de transférer d'Avila à son monastère les corps des saints martyrs Vincent, Sabine et Cristeta. Dominique assista à cette translation avec plusieurs évêques de la Castille qui réclamèrent comme une faveur d'emporter, pour leurs églises, quelques-unes de ces saintes reliques. L'abbé de Silos ne réclama rien, et à ses religieux qui s'en plaignaient, il répondit simplement : « Ne vous en mettez pas en peine, car Silos possédera le corps d'un saint si illustre qu'il n'aura rien à envier aux autres églises! » Il disait ces paroles par une impulsion divine, et les religieux ne le comprirent que plus t[illegible].

SA MORT — SON TOMBEAU — SES MIRACLES

L'heure approchait où le grand serviteur de Dieu allait obtenir la récompense de ses travaux. Il en fut miraculeusement averti par la Vierge Marie elle-même, qu'il avait toujours tant aimée. Elle daigna l'avertir de sa fin prochaine. Le jour où l'Église célèbre l'attente du divin enfantement (18 décembre), il dit à ses religieux réunis autour de sa couche : « J'ai passé toute cette nuit avec la Reine des anges, et elle m'a invité à me rendre près d'elle dans trois jours; je vais donc aller bientôt au céleste festin où elle me convie! »

Le vendredi, 20 décembre 1073, il reçut avec piété les sacrements dont l'Église console les dernières heures de ses fils ici-bas, et peu après, tous les religieux réunis aperçurent son âme, ornée de la triple couronne promise par la vision, remonter vers son Créateur. Il avait gouverné le monastère de Silos pendant près de trente-trois années.

Son corps fut d'abord enterré dans le cloître qu'il avait bâti le long de l'église du monastère. Une pierre qui le représente en relief marque encore la place de cette première sépulture. Mais bientôt les nombreux miracles opérés à ce tombeau, les instances des pèlerins qui n'avaient pas toujours la liberté de pénétrer dans le cloître déterminèrent Dom Ximène, évêque de Burgos, de concert avec Dom Fortunio, abbé de Silos et successeur immédiat du Saint, à transférer, dès l'année suivante, les précieuses dépouilles dans l'église, à l'autel de Saint-Martin. Alphonse VI, roi de Castille, donna les autorisations nécessaires,

et la cérémonie se fit au milieu d'un immense concours.

Telle fut, selon la coutume de cette époque, la béatification du serviteur de Dieu. Dès lors, le monastère perdit peu à peu son ancienne appellation de Saint-Sébastien et devint Saint-Dominique de Silos. Dix ans plus tard, en 1083, Richard, cardinal de la Sainte Eglise romaine et légat du pape, vint à Silos consacrer l'église sous le nouveau vocable du bienheureux Dominique. A cette fête assistèrent Bernard, archevêque de Tolède, et Gomez II, évêque de Burgos, et plusieurs autres prélats et seigneurs du royaume de Castille.

Dans l'assistance, un captif nommé Servando attirait l'attention de tous. Il était originaire de Cuzcurrita, en Rioja, et le Saint continuant après sa mort les prodiges de charité dont sa vie avait été pleine, le captif apportait au tombeau de son libérateur les chaînes dont il avait été longtemps chargé.

De retour à Rome, le cardinal Richard parla au pape des prodiges qu'il avait entendu raconter à Silos et dont il avait été lui-même le témoin ; et le pape Urbain III, sur ce rapport et après examen, mit Dominique au nombre des saints.

IL DONNE A L'ÉGLISE SAINT DOMINIQUE DE GUZMAN

Pendant le XII^e^ et le XIII^e^ siècle, ce fut autour de ce glorieux tombeau un concours qui justifiait et entretenait l'abondance et l'éclat des grâces obtenues. Les rois d'Espagne se plurent à combler de bienfaits le monastère de Silos, en considération des saintes reliques qu'il abritait, et lui accordèrent des privilèges qui semblent exorbitants, mais dont personne ne songeait à se montrer jaloux.

Un jour, une grande dame vint s'agenouiller devant ce tombeau; elle s'appelait Jeanne de Aza, et Dieu n'avait pas encore béni son union avec le seigneur de Guzman, dont elle était l'épouse et avec lequel elle habitait, au château de Caleruega, à cinq lieues de Silos. Elle priait avec ferveur, et des larmes coulaient de ses yeux : « O grand saint Dominique ! lui dit-elle, si par votre intercession Dieu me donne un fils, il ne portera jamais d'autre nom que le vôtre.

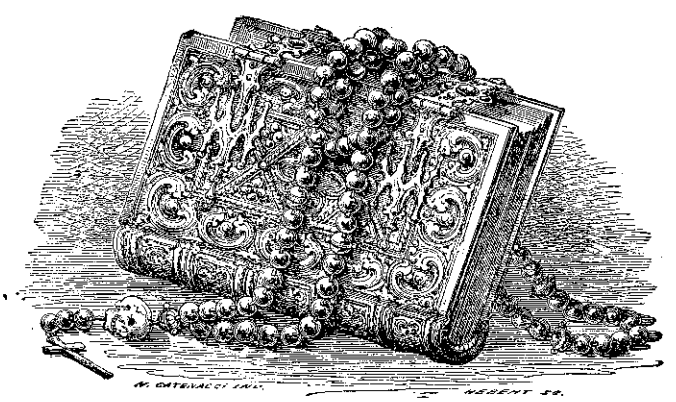
La bienheureuse Jeanne avait à peine prononcé cette prière et formulé cette promesse, qu'elle ressentit en son cœur une joie profonde. Elle eut la conviction que sa prière serait exaucée, et dans le même moment, là, dans cette chapelle où son âme se fondait de reconnaissance, elle eut cette vision célèbre que chacun connaît. Elle vit l'enfant dont elle devait être la mère sous la forme d'un chien portant un flambeau destiné à éclairer le monde.

Quelques mois après, naissait l'illustre enfant qui devint chanoine de l'Eglise d'Osma, la lumière de son temps, le fléau de l'hérésie, le père d'un Ordre illustre, l'immortel Dominique de Guzman! Il nous a été donné de visiter par deux fois son berceau. Tous ces souvenirs y sont encore vivants, une fontaine miraculeuse, au milieu de l'église, marque le lieu précis où la bienheureuse Jeanne donna le jour à son fils. Tous ces souvenirs sont sous la garde des Dominicaines, dont le monastère occupe l'emplacement du château de Guzman.

Disons en terminant que le corps de saint Dominique de Silos fut transporté, le 19 avril 1733, de l'autel Saint-Martin à la magnifique chapelle bâtie exprès, dans le transept de l'église, du côté du midi. Il est là, dans une urne d'argent, et élevé à trois mètres environ au-dessus de l'autel. A cette occasion, le pape Clément XII permit que le nom de saint Dominique de Silos fût inséré au martyrologe romain.

Chaque année, vers la fête du Saint, une députation de la petite ville de Canos sa patrie, est envoyée à Silos. Deux lieues avant d'arriver, l'usage, autant que la dévotion des pèlerins, exige qu'ils se mettent pieds nus. Nous avons vu cette députation à Silos, elle était composée d'environ trente pèlerins, hommes et femmes. Ils avaient traversé les hautes Sierras de Demanda, et, descendant de leurs mules, ils avaient achevé leur course d'environ 30 lieues, à pied selon la coutume; ils venaient apporter, avec un petit tribut en argent, qu'ils doivent à Silos, celui de leurs hommages envers leur immortel compatriote.

Silos est aujourd'hui habité par les Bénédictins de Ligugé au diocèse de Poitiers, que l'impiété a chassés de leur patrie.



LE VÉNÉRABLE BERNARD CLAUSI

Religieux Minime (1787-1849.)

Portrait du Vénérable.
(Il a dans sa main la Madone qui ne le quittait jamais.)

NAISSANCE — LA COMPLICITÉ D'UNE SŒUR

Bernard-Marie Clausi naquit en Calabre, le 27 novembre 1787, dans le petit village de Saint-Sixte, commune de Saint-Vincent. Ses parents, Antoine Clausi et Marie-Antoinette Migliari, étaient de braves paysans vivant de leur travail.

Dès ses plus jeunes années, Bernard se montra doué d'un caractère très ardent, mais d'un naturel fort docile et très enclin à la piété.

La vue des pauvres le remplissait d'une compassion profonde et lui faisait commettre de ces actes de charité qui paraissent inconsidérés aux yeux des hommes, mais sublimes aux yeux de Dieu.

Devant la maison natale passait un jour un enfant demi-nu. Aussitôt, Bernard se retire dans l'unique chambre de la maison, enlève sa chemise neuve et la remet au petit mendiant. La grande sœur fut le seul témoin de cet acte de miséricorde.

— Pourquoi donner ainsi une chemise neuve, lui dit-elle d'un ton de reproche, une vieille ne suffisait-elle pas ?

— Non, ma sœur, il faut donner à Dieu ce qu'on a de meilleur.

Celle-ci entra bientôt si complètement dans les vues de son frère qu'elle se fit la complice de ses aumônes. C'est elle qui avait la clé du grand coffre où se trouvait la provision de blé.

— Petite sœur, lui dit un jour Bernard, il faudrait donner du blé à la famille Igriego qui n'a plus de pain.

— Mais nos parents s'en apercevront.

— Bast, pensons d'abord à faire la charité, Dieu arrangera les suites.

La sœur, vaincue par le raisonnement, donna les clés et secrètement aida son frère à porter le blé à destination ; puis, prise de remords, elle retourna égaliser le grain afin qu'on ne s'aperçût pas de la soustraction. Il faut croire que l'ange de la charité avait passé avant elle, car il ne manquait pas un grain de blé dans le bahut.

A quinze ans, Bernard manifesta ses premiers désirs de vie religieuse. Les Minimes de Saint-François de Paule étaient son Ordre préféré. C'est chez eux qu'il voulut entrer. Cette décision mit la consternation dans la famille. En effet, un projet d'union avait déjà été formé avec une des plus riches familles du village. A son insu, Bernard était fiancé ; aussi sa détermination renversait ce plan savamment conçu par sa mère. Il fallait à toutes forces ramener le jeune homme à la raison. La sœur aînée, comme la plus influente, fut chargée de cette affaire si importante.

— Bernard, mon frère, penses-tu au déplaisir que tu causes à nos parents en te faisant religieux ? Ils avaient déjà donné leur parole pour toi et.....

Le jeune homme, qui a compris, l'interrompt.

— Oh ! je t'en prie, n'en dis pas davantage, mais annonce à nos parents que s'ils ne me laissent pas suivre ma vocation, je fuirai la maison.

Bernard fit sa demande d'admission au P. Benoît Fortini, provincial des Minimes. Il fut reçu comme novice de chœur et commença au sanctuaire de Paule son temps de probation.

Les jours s'écoulèrent heureux dans la paix du noviciat et l'heure bénie de la profession approchait lorsque le contre-coup de la Révolution française vint déchaîner dans le royaume de Naples toutes les fureurs antireligieuses. Comme toujours, les religieux furent les premiers frappés. Devant la force brutale, les moines quittèrent leurs cloîtres et les religieuses leurs cellules. Notre petit novice fut obligé de rentrer à la maison paternelle.

Il y était à peine depuis huit jours lorsqu'un ordre d'appel l'enrôla comme soldat dans la légion des vélites.

Dans ce nouveau genre de vie, Bernard se montra bon soldat parce qu'excellent chrétien. Sans ostentation, mais avec un courage peu commun à cette époque de blasphèmes et de haine religieuse, il priait matin et soir, visitait le Saint Sacrement et récitait publiquement le chapelet.

Parmi ses compagnons d'armes, beaucoup admiraient sa foi et ses vertus, d'autres les tournaient en ridicule, mais ni les louanges ni les insultes ne l'émouvaient. Il ne cherchait dans sa conduite qu'à plaire à Dieu, son chef suprême, et se souciait très peu de tout autre jugement que du sien.

Dès qu'il eut fini son service militaire, il rentra dans sa famille, et ses désirs de vie religieuse se rallumèrent plus ardents que jamais.

Sous la direction de son curé, don Joseph Mazzucca, il fit ses études de théologie et fut initié à toutes les industries du zèle pastoral. Ordonné prêtre par l'évêque de Catanzaro, il fut peu après nommé vicaire dans sa propre paroisse. Tel était l'ascendant de ses vertus parmi le peuple qu'il démentit le proverbe connu, car il fut prophète en son pays. Son confessionnal était assiégé et sa chaire toujours entourée.

Cependant, la chute de Napoléon ramena la paix à l'Eglise et l'ordre en Italie. Le pape Pie VII, après le dur exil de Fontainebleau, revint à Rome, et Naples put acclamer à nouveau son souverain légitime, Ferdinand Ier. Les moines chassés rentrèrent dans leurs cloîtres. Le sanctuaire de Paule ne tarda pas à se repeupler d'anciens religieux, heureux de se retrouver fidèles après les douleurs de la dispersion.

Le vicaire de Saint-Vincent ne connut pas plutôt la réouverture du noviciat qu'il demanda avec instances au Général des Minimes de favoriser son admission. Le 28 septembre 1827, après avoir vaincu les résistances de son archevêque et les larmes de ses parents, il fut admis à Paule pour la seconde fois. Le 17 avril de l'année suivante, grâce à une dispense de six mois de noviciat, il faisait ses vœux perpétuels, et peu de temps après partait pour Rome.

La renommée de sa sainteté le précédait dans la Ville Eternelle. Quelques semaines avant son arrivée, un bon Frère convers, du couvent de Saint-François de Paule des Monts, disait dans le plus grand secret à un de ses amis, Ferdinand Bellini :

— Ferdinand, mon ami, il doit venir dans notre maison un de nos Pères qui fait des miracles. N'en parle pas, car ce serait me trahir.

Bellini n'en parla pas, mais il attendit avec impatience pour voir cet homme extraordinaire.

Lorsque, le 9 novembre 1830, arriva le P. Bernard, il fut des premiers à le saluer, mais, sous ses manières simples, son air joyeux et le soin qu'il mettait à cacher ses vertus, il ne découvrit pas le grand faiseur de miracles qu'il s'imaginait. Un peu dépité, il en fit le reproche :

— Eh bien, Frère Laurent, est-ce bien là tout votre Saint à miracles ?

— Confiance, Ferdinand, lui répondit le Frère, vous le verrez bientôt.

On le vit, en effet.

CHEZ GRÉGOIRE XVI
UN SERVANT DE MESSE EFFRAYÉ

Grégoire XVI monta sur le trône pontifical le 2 février 1831. Le carbonarisme vit en lui un adversaire redoutable et lui déclara aussitôt une guerre acharnée. Les Romagnes se soulevèrent ; Rome elle-même, travaillée par les émissaires de Mazzini, n'offrait plus qu'une sécurité relative. Le Pontife songeait à quitter le Vatican pour le château Saint-Ange lorsqu'il reçut, un jour, la visite inattendue d'un religieux Minime qui, par la seule autorité de sa parole, sans lettre d'audience, avait pu forcer la consigne des gardes suisses. C'était le P. Bernard.

— Très Saint Père, Dieu m'envoie dire à Votre Sainteté qu'Elle ne se trouble pas ; l'agitation va cesser bientôt, et l'Eglise retrouvera le calme.

Puis, avec une simplicité d'enfant, il plaça sur le bureau du Pape une image de la Madone qui ne le quittait jamais, et tous deux, l'humble moine et le Pontife suprême,

à genoux, devant l'image, unirent leurs remerciements à la Vierge qui veillait si bien sur l'Eglise et son chef.

Grégoire XVI, à la suite de cette visite, conçut une vive estime pour le saint religieux et, rassuré par ses paroles, attendit avec confiance dans son palais la fin de l'orage, qui fut en effet très prochaine.

A quelques jours de là, une religieuse Minime étant morte, le P. Bernard, devant la communauté réunie, disait la messe pour le repos de son âme. A la Consécration, il fut tout à coup ravi en extase et s'éleva dans les airs jusqu'au niveau de la table d'autel. Le petit enfant de chœur, effrayé, s'enfuit à la sacristie et courut avertir le chapelain don Vincenzo Terenzi. Le Père ne revint à lui que longtemps après et termina sa messe, puis, tout confus, il se jeta aux pieds du chapelain, le suppliant de ne parler à personne de ce qu'il avait vu. Le soir même, toute la ville s'entretenait de cette extase, au grand déplaisir du Père qui se croyait bien indigne qu'on s'occupât ainsi de lui.

Dès lors, il n'eut pas un instant de tranquillité. Les communautés religieuses l'appelèrent de tous côtés pour prêcher des retraites, les malades sur le point de mourir réclamaient sa bénédiction. Comme la charité lui faisait souvent un devoir de sortir du couvent, il trouvait toujours à la porte une foule qui l'attendait pour lui baiser les mains, toucher sa robe et lui témoigner toutes les marques possibles d'estime et de vénération.

AU MONASTÈRE DE FERMO « PRÉSENTEZ ARMES »

Dans la ville de Fermo, au monastère des religieuses Minimes, la Sœur Marie-Candide se mourait d'un cancer, qui lui avait déjà rongé toute la poitrine. Par l'intervention du cardinal vicaire et sur l'ordre de son supérieur, le P. Bernard quitta Rome pour se rendre à Fermo. Il est, dès son arrivée, introduit dans la chambre de la malade ; sans proférer une seule parole, il pose sur sa tête une relique de saint François de Paule et prie quelques instants silencieusement tandis que la Sœur, sous la violence de la souffrance, semble s'évanouir et que la sueur perle de son visage. Alors le saint religieux par trois fois frappe son front de la relique. A ce triple contact, l'agonisante s'éveille comme d'un long sommeil et ne trouve plus sur elle aucune trace de cette affreuse plaie dont elle mourait. Le P. Bernard, tout joyeux, de lui dire :

— Allons, ma fille, levez-vous et notez bien la date de ce jour.

La Sœur aussitôt se leva et, sur un cahier pieusement conservé depuis, écrivit la date du 31 mai 1832.

Le bruit de cette guérison s'étant rapidement répandu dans la ville, de nombreuses personnes vinrent supplier le Père de descendre en leur maison pour bénir les malades qui s'y trouvaient. Avec une bonté toute paternelle, il accéda à toutes les demandes. Quand il était en présence des malades, on remarqua que s'il prononçait en soupirant les paroles : « Paradis, paradis ! » c'était un arrêt de mort, tandis que s'il disait : « Ce n'est rien, la Madone te sauvera », c'était l'annonce d'une guérison rapide.

Chez un employé de la douane, appelé Simboli, il trouva un enfant couvert de glandes tuberculeuses, et que le Dr Maggi déclarait perdu à bref délai. Il s'approcha du lit, mit sur la tête de l'enfant sa petite Madone, et s'adressant à la famille :

— Ce n'est rien, dit-il, apportez-moi du bouillon.

Il en fit prendre quelques cuillerées au malade et quitta la maison. Il était à peine sorti que le petit garçon qui, depuis quatre jours, ne prenait plus aucune nourriture, demande à se lever et court jouer avec ses camarades, à la grande stupéfaction du médecin qui l'avait condamné et à la grande joie des parents qui déjà pleuraient sa mort.

De retour à Rome, le P. Bernard dut supporter de la part de ses supérieurs une série de dures épreuves destinées à le maintenir dans l'humilité.

— J'ai fait, pour m'assurer de sa vertu, des expériences effrayantes, disait le Supérieur général, le P. Marsicani. Dieu, lui et moi sommes seuls à les connaître ; mais je puis bien dire que j'ai toujours trouvé en ce religieux une vertu éminente, fondée sur l'humilité, l'obéissance et la charité.

Le Vénérable savait toujours mêler la note gaie aux exemples de vertu qu'il donnait. Le cardinal vicaire, Mgr Zurla, l'invita un jour à sa table avec plusieurs autres personnages éminents :

— Aujourd'hui, dit Son Eminence à ses hôtes, je vous ferai connaître un Saint, le P. Bernard Clausi.

Peu après, le Vénérable entra. Il salua aimablement les personnes présentes, et sur un ton à la fois respectueux et enjoué :

— Eminence, dit-il, lorsqu'un soldat se présente devant son chef, ne doit-il pas présenter les armes ?

— Sans doute, répondit le cardinal.

— Alors, permettez-moi de le faire devant vous.

Et tirant de ses larges manches deux bouteilles poudreuses, il les lui offre de la part du couvent.

Durant ce repas, le Père fut spirituel, gai, plein d'entrain, au grand étonnement des personnes qui s'attendaient à le voir comme un saint dans sa niche, les mains jointes, les yeux baissés et la mine contrite.

A TURIN — LES FLEURS DE LA VIERGE

Durant l'épidémie de choléra de 1837, qui ravagea l'Italie tout entière, le Vénérable se trouvait à Rome. Il parcourut nuit et jour les rues de la ville pour assister les malheureux qui, frappés du terrible mal, mouraient, abandonnés de tous. Il ne revenait au couvent qu'une fois par jour pour prendre une légère réfection et repartait aussitôt, toujours en quête d'âmes à sauver et de corps à soulager.

En 1842, le roi Charles-Albert voulut recourir à ses conseils en des circonstances critiques pour l'avenir de son peuple. Le ministre de Savoie près du Saint-Siège fit les démarches nécessaires, et notre Vénérable partit pour Turin. Le comte Solaro,

ministre des Affaires étrangères, le reçut dans son palais. A la première audience qu'il eut avec le roi, il prit lui-même congé du souverain. C'était une faute contre l'étiquette. Le directeur du protocole lui fit remarquer que c'était au roi à congédier le visiteur. Le Père n'en continua pas moins, dans la suite, à clore lui-même les entretiens dès qu'il le jugeait bon.

— Sire, disait-il, j'ai suffisamment parlé de Dieu avec l'homme pour que j'aille maintenant parler de l'homme avec Dieu.

Belle franchise qui remplissait les courtisans de stupeur et le souverain d'admiration.

Ce séjour à Turin fut une véritable mission. Le Père y fut comme toujours un semeur de miracles. Sa réputation était telle que la comtesse Solaro ayant dit en plaisantant à sa petite fille, élève du Sacré-Cœur, qu'elle voulait prendre le P. Bernard comme précepteur de son frère :

— Mais, s'écria la fillette d'un ton convaincu, il ne lui apprendra qu'à faire des miracles.

La Sainte Vierge d'ailleurs, le 10 mai 1842, vint confirmer elle-même cette réputation. Le Père, ce jour-là, était allé à l'orphelinat de Chieri bénir les enfants que tourmentaient des fièvres continuelles. Il les rassembla devant un petit autel élevé en l'honneur de la Sainte Vierge. Une statuette y trônait. C'était Notre-Dame des Grâces. Sur le bras gauche, elle portait l'Enfant Jésus, tandis que la main droite tenait un bouquet de fleurs naturelles.

A la demande de la supérieure, le Père bénit d'abord l'autel, puis, s'agenouillant, il dit aux enfants qui l'entouraient :

— Prions Marie.

Il récita lentement un premier *Ave Maria* auquel répondirent les orphelines. Alors le bras droit de la statue se déploya lentement, à la grande frayeur d'une petite pensionnaire qui poussa un cri :

— Oh ! la Madone remue le bras !

Le Père poursuivit le second *Ave Maria* auquel, de nouveau, répondirent les enfants, puis tous les yeux fixés sur la statue virent une seconde fois se mouvoir le bras de la Vierge, tandis que le visage du Père s'empourprait.

Après le troisième *Ave Maria*, récité sur un ton d'ardente supplication, une vive lumière partie du visage de Marie vint se refléter sur la figure du Vénérable, et la main de la statue s'ouvrit pour laisser tomber les fleurs sur l'autel.

Le Père, confus et mortifié, dit alors :

— Mes enfants, remercions ensemble la Sainte Vierge qui a accepté nos prières et nous a donné ses fleurs. Ne parlez pas de ce que vous avez vu, mais aimez toujours beaucoup cette bonne Mère.

Puis, entouré des orphelines joyeuses, il se rendit au puits qui alimentait la maison, il le bénit, pria quelques instants et, se retournant vers la communauté :

— Mes enfants, vous pourrez boire de cette eau et en donner à qui vous le demandera ; désormais, elle ne communiquera plus les fièvres.

A partir de ce jour, en effet, le fléau cessa.

L'ÉPREUVE — LA MORT

Le Vénérable fit encore quelques séjours de courte durée à Gênes, à Plaisance, au sanctuaire de Paterno qu'il releva de ses ruines. Partout, il ressuscita les âmes et guérit les corps. Enfin, l'heure de l'épreuve sonna pour lui, qui avait soulagé tant de misères. Cette épreuve terrible dura jusqu'à sa mort. Ce furent des peines intérieures, une tentation continuelle de désespoir et la crainte d'avoir perdu Dieu pour le temps et l'éternité.

Durant les dernières années de sa vie, son unique prière était celle-ci :

— Miséricorde. Mon Dieu, miséricorde. J'ai péché, Seigneur ; ayez pitié de moi.

Lui autrefois si gai, si plein d'entrain, devint sombre, mélancolique, et croyait toujours voir devant lui le monceau de ses iniquités. Rien ne pouvait le consoler.

— Bienheureux êtes-vous de n'avoir pas perdu Dieu, répondait-il en soupirant aux personnes qui essayaient de le rassurer.

Les deux dernières années de sa vie furent pour lui un calvaire horrible.

Il mourut saintement le 20 décembre 1849, au monastère de Paule.

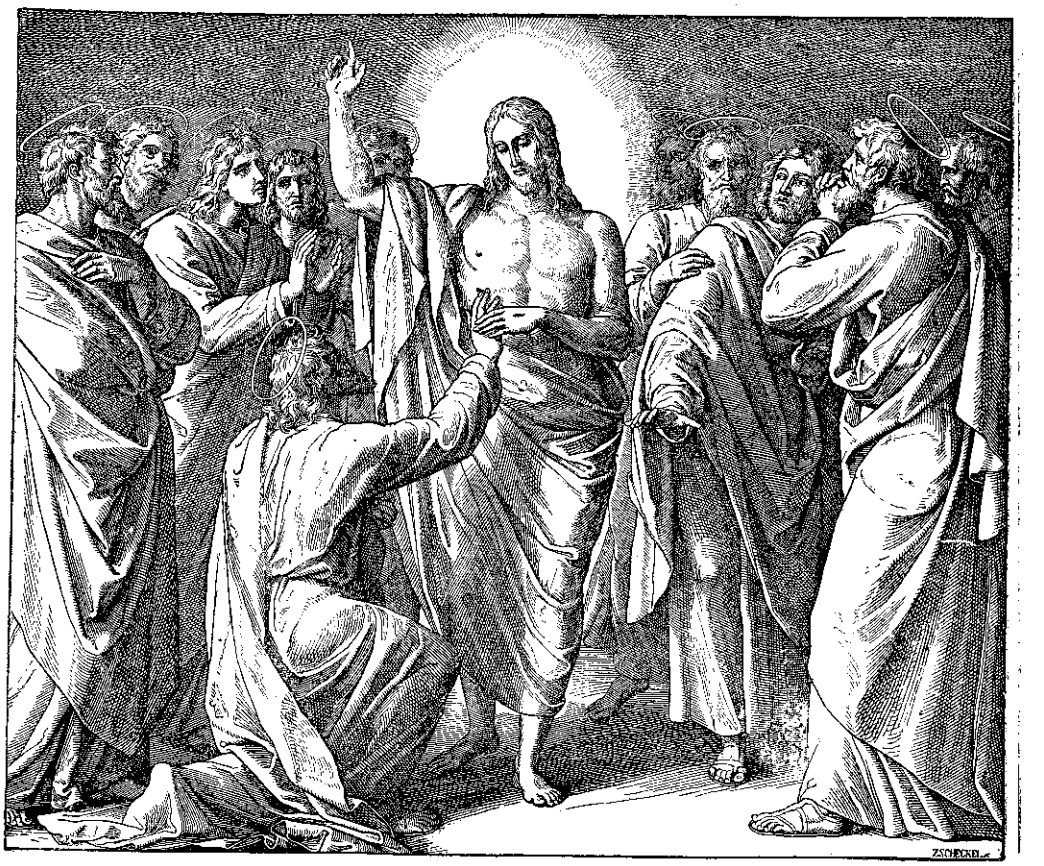
La cause de béatification a été introduite sous le pontificat de Léon XIII par décret du 15 décembre 1883.

SOURCE CONSULTÉE

Vita del P. Bernardo Clausi dell ordine dei Minimi, dal P. Agostino-Maria Donadio. Processi della beatificazione.

SAINT THOMAS, APOTRE

Fête le 21 décembre.



Saint Thomas mit sa main dans la plaie du côté de Notre-Seigneur.
(D'après la Bible de Schnorr. Schulgen, Paris.)

LA DÉVOTION A SAINT THOMAS CONVIENT A NOTRE SIÈCLE

Notre siècle devrait être fort dévot à l'apôtre saint Thomas. Plus esclaves des sens que ne l'ont été nos pères, plongés davantage dans la matière, il nous est difficile de nous élever jusqu'aux régions sereines de l'idéal, ou, pour employer un langage plus chrétien, nous éprouvons de graves difficultés lorsqu'on nous propose des pensées surnaturelles. Nous ne voulons pas paraître crédules, et nous devenons incrédules. Ce fut précisément le tort de saint Thomas avant sa conversion définitive, qui s'opéra le jour de la Pentecôte. Puisqu'il a expérimenté le mal dont se meurt notre temps, qui est le manque de foi, il est tout naturel que nous le choisissions comme l'un de nos avocats spéciaux auprès de Dieu.

LE COURAGE DE SAINT THOMAS

Les premiers événements que nous connaissons sur la personne de saint Thomas se trouvent consignés dans l'Evangile.

Saint Jean nous rapporte un fait qui nous révèle dans l'âme de Thomas une grande générosité.

Notre-Seigneur avait publiquement enseigné aux juifs qu'il était égal au Père, et que, par conséquent, il était Dieu comme lui. Ses auditeurs avaient compris le sens et la portée de ses paroles, c'est pourquoi ils avaient ramassé des pierres pour le lapider comme un blasphémateur. Mais comme le temps du Sauveur n'était pas encore venu, et qu'il voulait accomplir l'œuvre de la Rédemption en mourant sur la croix, et non sous les coups de pierre, il se déroba à la fureur des juifs, sortit de Jérusalem et même de la Judée.

Quand l'heure de la Passion s'approcha, Notre-Seigneur dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Ces simples paroles les jetèrent dans la consternation. « Quoi ! répondirent-ils au Maître, il y a quelques jours, les juifs vous cherchaient pour vous lapider, et maintenant vous parlez de retourner dans ce pays ! » L'amour inspirait sans doute ce langage, mais aussi la crainte. Les disciples, qui n'avaient pas encore reçu l'Esprit de force, redoutaient de partager avec Jésus-Christ les mauvais traitements que ses ennemis lui réservaient

Mais Thomas, surmontant toute crainte,

s'adresse à ses compagnons et s'écrie : « Allons et mourons avec lui. *Eamus et nos et moriamur cum illo.* » Sur ces mots, saint Vincent Ferrier fait remarquer que, en cette circonstance, Thomas montra plus de charité que tous les autres apôtres. Il fit l'acte d'amour parfait qui consiste à donner sa vie pour ses amis.

L'HUMILITÉ DE SAINT THOMAS REÇOIT SA RÉCOMPENSE

Et maintenant, transportons-nous au Cénacle. Le repos traditionnel est terminé, et le Seigneur livre à ses disciples les enseignements les plus sublimes qui aient jamais frappé oreille humaine. Ses apôtres n'étaient pas complètement préparés à ce discours, et parmi les vérités que Jésus leur annonçait, un bon nombre dépassait la portée de leur esprit. Thomas avoue sans contrainte, avec humilité, l'ignorance où il se trouve.

Jésus disait : « Vous savez où je vais et vous en connaissez le chemin. » L'apôtre lui répond : « Seigneur, nous ignorons où vous allez; comment pouvons-nous en savoir le chemin? »

La confession de nos défauts sera toujours récompensée. L'humble aveu de Thomas lui valut cette réponse admirable : « Je suis, repartit le Sauveur, la voie, la vérité et la vie. Personne ne va au Père que par moi. »

Seul, Jésus-Christ se connaît suffisamment pour définir ce qu'il est. Les paroles précédentes sont une véritable définition de sa personne qu'il a donnée lui-même, grâce à l'interrogation de saint Thomas; de sorte que l'on peut dire avec justesse que l'humilité de cet apôtre a forcé le Seigneur de se manifester au monde. Quelques jours plus tard, son incrédulité servira à confirmer notre foi.

SAINT THOMAS INCRÉDULE

Le dimanche qui vit sortir le Seigneur glorieux du tombeau, le vit aussi entrer dans le Cénacle, où les disciples se tenaient réunis, tant le Sauveur fut prompt à consoler le cœur affligé de ses amis! Mais une circonstance providentielle voulut que Thomas ne fût pas avec ses collègues, lorsque Jésus leur apparut pour la première fois. A son retour, les apôtres l'entourèrent et lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur. » Il était convenable qu'il ajoutât foi à un témoignage si fort, si authentique et si désintéressé; mais il n'en fit rien. « Si je ne vois, dit-il, dans ses mains, les trous que les clous y ont faits, et si je n'y mets le doigt, et la main dans son côté, je ne croirai pas. » Le disciple, qui, jusque-là, avait été d'une fidélité exemplaire, se laisse aller à l'incrédulité. Il raisonne comme le ferait un de ces hommes grossiers qui ne se fient qu'à leurs sens et oublient la meilleure partie d'eux-mêmes, l'intelligence. Et puis, est-il dans l'ordre que le serviteur pose des conditions à son maître? Thomas veut bien soumettre son esprit à la foi, pourvu que Jésus-Christ le premier se soumette à ses ordres.

Cependant, il ne faudrait pas exagérer la faute de l'apôtre incrédule. L'obstination dans laquelle il persista pendant huit jours provenait, pour le moins, autant de l'amour que d'un manque de docilité. La tendresse qu'il portait à son divin Maître lui faisait craindre qu'il ne fût pas ressuscité.

Notre-Seigneur, qui lit ce qui se passe au fond des cœurs, ne jugea pas avec sévérité la conduite de son disciple. Il se contenta de l'abandonner quelque temps à ses doutes qui l'atteignaient à l'endroit le plus sensible. Puis, ce père miséricordieux daigna remplir les conditions qui lui avaient été dictées par un fils plus que téméraire. Il apparut de nouveau aux apôtres, en présence de Thomas; il appela celui-ci par son nom, et lui dit, en montrant ses plaies : « Porte ton doigt ici et regarde bien mes mains; approche ta main, mets-la dans mon côté et ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

Quel privilège! Jean avait reposé la tête sur le sein du Maître, Thomas, plus heureux que le disciple bien-aimé, plonge la main dans les plaies ouvertes par les instruments du supplice. Plus tard, il pourra dire aux fidèles, comme l'Evangéliste : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons considéré, ce que nos mains ont touché, nous vous l'annonçons. Nous vous annonçons cette vie éternelle qui était dans le Père et qui nous est apparue. » (Jean, Ep. I, chap. I[er], v. 1 et 2.)

Le contact avec la chair de l'Homme-Dieu réveilla la foi qui était à peine assoupie dans l'âme de l'apôtre. Il s'écria sur-le-champ : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Là-dessus Jésus reprit : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru, bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru! »

L'incrédulité passagère du disciple s'est tournée à l'avantage de toute l'Eglise, ses doutes nous ont été plus profitables que la foi un peu précipitée des autres apôtres et des saintes femmes, parce que, en obligeant Thomas à toucher les plaies du Sauveur, ils ont guéri les plaies de notre infidélité, et ne nous ont plus permis d'hésiter au sujet de la Résurrection. Enthousiasmé par ces pensées, un Père de l'Eglise a écrit : « Le doigt de saint Thomas est devenu le docteur du monde, parce qu'il lui a appris la vérité de la chair de Jésus-Christ et le mystère ineffable de sa Résurrection. »

Mais dans quel sens faut-il entendre les paroles de Notre-Seigneur : « Parce que tu as vu, tu as cru; bienheureux ceux qui n'ont point vu et ont cru. » Notre apôtre serait-il exclu de la béatitude que Dieu promet à ceux qui ont la foi? Cela est inadmissible. A la vue de son Maître, Thomas recouvra la foi qu'il avait perdue seulement quelque temps. Mais, comme l'objet de cette vertu n'est pas de ceux qui tombent sous les sens, l'on doit dire que l'apôtre vit une chose et qu'il en crut une autre. Il vit les plaies du Seigneur, son humanité, son corps glorieux, et il crut à sa divinité, à son domaine souverain sur lui, sur toutes les créatures, et au miracle de sa Résurrection. Ainsi il a eu part à la bénédiction de ceux qui ne laissent pas de croire sans avoir vu.

AUTRE FAVEUR ACCORDÉE A SAINT THOMAS

Un dernier trait emprunté à l'Evangile nous montrera avec quelle bonté Jésus traitait son bien-aimé apôtre. Il y a eu certaines circonstances dans la vie du Sauveur, plus solennelles que les autres, auxquelles ont assisté quelques témoins privilégiés pris au sein du collège apostolique. Ainsi, quand il voulut établir la hiérarchie de l'Eglise, il ne le fit pas devant tous ses disciples réunis. Il se manifesta seulement à plusieurs sur les bords du lac de Tibériade. En compagnie de Jacques et de Jean, Thomas servit de témoin à Notre-Seigneur, lorsqu'il promit à Pierre le don de l'infaillibilité.

LES PREMIERS TRAVAUX DE SAINT THOMAS

Depuis ce temps-là, il participa aux faveurs qui furent accordées à ses collègues dans l'apostolat; il vit Jésus s'élever au ciel; il coopéra à l'élec-

tion de saint Mathias, choisi pour occuper la place laissée vacante par le traître Judas; il reçut le Saint-Esprit avec la plénitude de ses dons au jour de la Pentecôte; il prêcha le nom de son Maître dans les rues de Jérusalem; il fut persécuté, emprisonné et fouetté par les juifs; il contribua à la composition du symbole des apôtres, où saint Augustin lui attribue l'article relatif à la Résurrection de Notre-Seigneur, dogme qu'il avait nié lors de son incrédulité momentanée; enfin, il s'élança à la conquête de la partie du monde qui avait été assignée à son zèle.

UN PRÉSENT DE LA SAINTE VIERGE A SAINT THOMAS

Cependant la Judée et la Ville Sainte le revirent une autre fois; ce fut lorsque, averti par une vision divine, il y vint pour rendre les derniers devoirs à Marie, la mère du Sauveur. Saint Thomas, dit la tradition, arriva trop tard. Déjà les autres apôtres avaient terminé la cérémonie des obsèques et ils entouraient le sépulcre de la Vierge, qu'ils avaient ensevelie près de la grotte de l'Agonie. Le nouvel arrivant désira contempler encore une fois le visage de celle qui avait donné le jour à son divin Maître. On ouvrit le tombeau : mais le corps ne s'y trouva plus. Thomas commençait à se désoler quand, levant les yeux, il aperçut Marie monter au ciel, entourée des chœurs angéliques. La Vierge ne se contenta pas de réjouir le cœur de son apôtre par le spectacle agréable de cette vision; elle détacha sa ceinture qu'elle laissa doucement tomber entre les mains de saint Thomas. On montre à Jérusalem, le pays de la tradition, l'endroit où ce fait s'est accompli. C'est un rocher d'une blancheur remarquable, que la piété des pèlerins aime à vénérer.

SAINT THOMAS BAPTISE LES ROIS MAGES ET LES ÉTHIOPIENS

Il nous reste à parler des travaux apostoliques entrepris par saint Thomas. Malheureusement, comme pour la plupart des autres apôtres, l'histoire est à peu près muette sur ce point. A peine connaissons-nous les pays qui ont reçu la foi de sa bouche.

Il avait été chargé d'évangéliser les Indes orientales, lors du partage du monde entre les apôtres. Tout en se dirigeant vers cette partie de l'univers, il annonçait le nom de Jésus-Christ dans tous les endroits qu'il traversait. Il rencontra les Mages, qui, premiers de la gentilité, étaient venus apporter leurs hommages à l'Enfant de Bethléem. Il les instruisit de toutes les circonstances qui avaient marqué la vie de Notre-Seigneur; il les baptisa et les associa au ministère de la prédication évangélique, afin qu'ils pussent travailler au salut des âmes.

Il envoya Thaddée, l'un des soixante-douze disciples, au roi d'Edesse, Abgare, qui avait député une ambassade au Sauveur pour le supplier de venir dans ses Etats. Jésus lui avait répondu qu'il le ferait visiter après sa mort par un de ses disciples. Au nom de son maître, Thomas chargea Thaddée d'aller auprès de ce prince, qui reçut le baptême et fut guéri d'une cruelle infirmité.

Pendant ce temps, Thomas évangélisait l'Ethiopie asiatique, qui s'étendait au midi de Babylone.

LES PAYS ÉVANGÉLISÉS PAR SAINT THOMAS

Saint Thomas, qui avait le plus de peine à croire à la Résurrection de Jésus-Christ, est peut-être celui de tous les apôtres qui a porté le plus loin dans le monde la nouvelle du grand événement. Le P. Athanase Kircher, saint Jésuite allemand, qui a établi la question de l'apostolat de saint Thomas avec d'anciens documents venus des Indes, détermine ainsi l'itinéraire qu'aurait suivi l'apôtre :

« Après avoir longtemps séjourné dans la ville de Saldonie, en Perse, où il fonda une Eglise florissante, l'apôtre entra dans les vastes royaumes de Candahar, de Cabut, de Caphurstan et de Cazatarut; il franchit les monts du Thibet, auprès du Bengale, et arriva enfin par le Décan au royaume de Narsingue, en la ville de Méliapour, où il fixa sa résidence. » Partout, sur son passage, il avait établi des chrétientés, ordonné des prêtres, consacré des évêques, en sorte qu'il put réunir un nombreux concile, dont faisaient mention quelques pièces que le P. Kircher avait eues entre les mains.

Certaines traditions orientales rapportent que le bienheureux apôtre pénétra jusque dans la grande île de Taprobane ou Ceylan, et qu'il atteignit même la Chine. *Les chrétiens* dits *de saint Thomas*, que les Portugais découvrirent dans les Indes, chantaient en leurs antiennes : « Par saint Thomas, les Chinois et les Ethiopiens ont été amenés à la connaissance de la vérité. Par saint Thomas, le royaume des cieux a volé et est monté dans la Chine. Les Ethiopiens, les Indiens, les Chinois et les Perses, Seigneur, en la commémoration de saint Thomas, offrent leurs adorations à votre saint Nom. »

Ces chrétiens sont assez nombreux au delà des frontières orientales de la Perse; ils s'y sont conservés à travers les siècles passés, jusqu'aujourd'hui. Ils prennent le nom de *chrétiens de saint Thomas*, à cause de l'apôtre qui a fondé leurs Eglises. Malheureusement, vers la fin du VII^e^ siècle, ils furent entraînés dans l'hérésie de Nestorius par les nestoriens de la Perse, et leur éloignement du reste de l'Eglise les a laissés ensuite tomber en d'autres erreurs nombreuses. Au temps de la domination portugaise, le célèbre missionnaire Augustin, Alexis de Ménézès, archevêque de Goa, en ramena beaucoup à l'unité catholique; mais tous ne persévérèrent pas.

Suivant d'autres traditions, sinon certaines, au moins fort curieuses, saint Thomas aurait poussé ses voyages apostoliques jusque sur le grand continent que nous appelons l'Amérique. On sait aujourd'hui que l'extrémité nord-est de l'Asie a toujours été en communication avec l'Amérique, dont elle n'est séparée que par le détroit de Behring.

Les Espagnols ont cru trouver des traces de l'apostolat de saint Thomas au Pérou. Les indigènes y vénéraient, dit-on, un rocher du haut duquel un personnage divin, du nom de Thomas, était venu jadis enseigner à leurs aïeux à mieux servir la divinité. Saint Turibe, archevêque de Lima, ne craignit pas de s'associer à cette dévotion. Des missionnaires Jésuites ont également retrouvé au Brésil des souvenirs d'un apostolat antérieur, qu'ils ont attribué à saint Thomas.

Ainsi se serait réalisée absolument à la lettre la prophétie de David au sujet des apôtres : *Le son de leur voix a retenti sur toute la terre, et leur parole est arrivée aux extrémités du monde.*

UN MIRACLE

Mais l'activité apostolique de saint Thomas s'est surtout exercée dans les Indes; là était le vaste champ dont le père de famille lui avait confié la culture. « Il entra dans cette province, écrit Siméon le Métaphraste, pauvrement vêtu,

portant des cheveux longs et mêlés, le visage jaune et desséché, le corps si exténué qu'il paraissait plutôt être l'ombre d'un homme qu'un homme véritable. » Malgré un extérieur si misérable, il se mit à attaquer avec vigueur le culte impie qui dominait en ces lieux. Les prodiges venaient confirmer ses paroles, qui exerçaient une prodigieuse influence sur les foules.

Les traditions du pays racontent que le bienheureux Thomas voulant élever une église en l'honneur de Dieu, le roi Sagame et les prêtres des idoles ou brahmanes s'opposèrent à son dessein. Or, il arriva que la mer rejeta sur le rivage une poutre énorme que le prince ordonna de transporter à Méliapour afin de l'employer dans la construction d'un de ses palais. On réunit en vain les éléphants et les machines pour ébranler la pièce de bois; elle résista à tous les efforts. « Je m'offre, dit alors l'apôtre, de la traîner moi seul jusqu'à la ville, si l'on consent à me la donner pour mon église. » Le roi crut que Thomas déraisonnait; il lui accorda tout ce qu'il voulut, bien convaincu qu'un homme faible n'avait aucune chance de succès là où la force de ses éléphants, unie à l'art de ses ingénieurs, avait échoué.

Mais qu'y a-t-il d'impossible aux serviteurs de Dieu? Thomas attacha sa ceinture, don de la Vierge Marie, à un nœud de la poutre, il fit un signe de croix au-dessus, et, en présence de tout le peuple, il la traîna avec autant de facilité que si elle eût été un fêtu.

La foule, le roi en tête, se mit à crier au prodige. Sagame ne s'opposa plus à la divulgation de l'Evangile, ni à l'édification de l'église projetée; au contraire, il y contribua pour sa part, et devint un fervent disciple de Jésus-Christ.

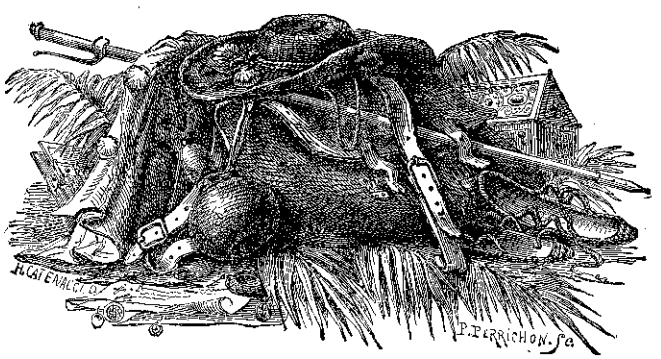
Les peintres et les statuaires du moyen âge avaient la coutume de représenter saint Thomas une équerre à la main; et les architectes, maçons et tailleurs de pierre l'ont choisi pour patron. C'est à cause du fait que nous venons de citer et aussi d'une légende célèbre qui représentait saint Thomas s'offrant à bâtir un palais au roi des Indes.

LE MARTYRE DE SAINT THOMAS

Les miracles qui se multipliaient sous ses mains multipliaient aussi le nombre des chrétiens. Les brahmanes s'en émurent. Ils redoutaient la chute des idoles, qui n'aurait pas manqué d'entraîner celle de leurs dignités, de leur puissance et de leur fortune. Ils conjurèrent ensemble la mort de l'apôtre; et un jour, comme il priait au pied d'une croix qu'il avait érigée, un de ces prêtres le perça d'un coup de lance. On dit que, pour l'achever, une troupe de soldats l'accabla sous une grêle de pierres et de flèches. Son sang rejaillit sur la croix et la pierre contre laquelle il s'appuyait.

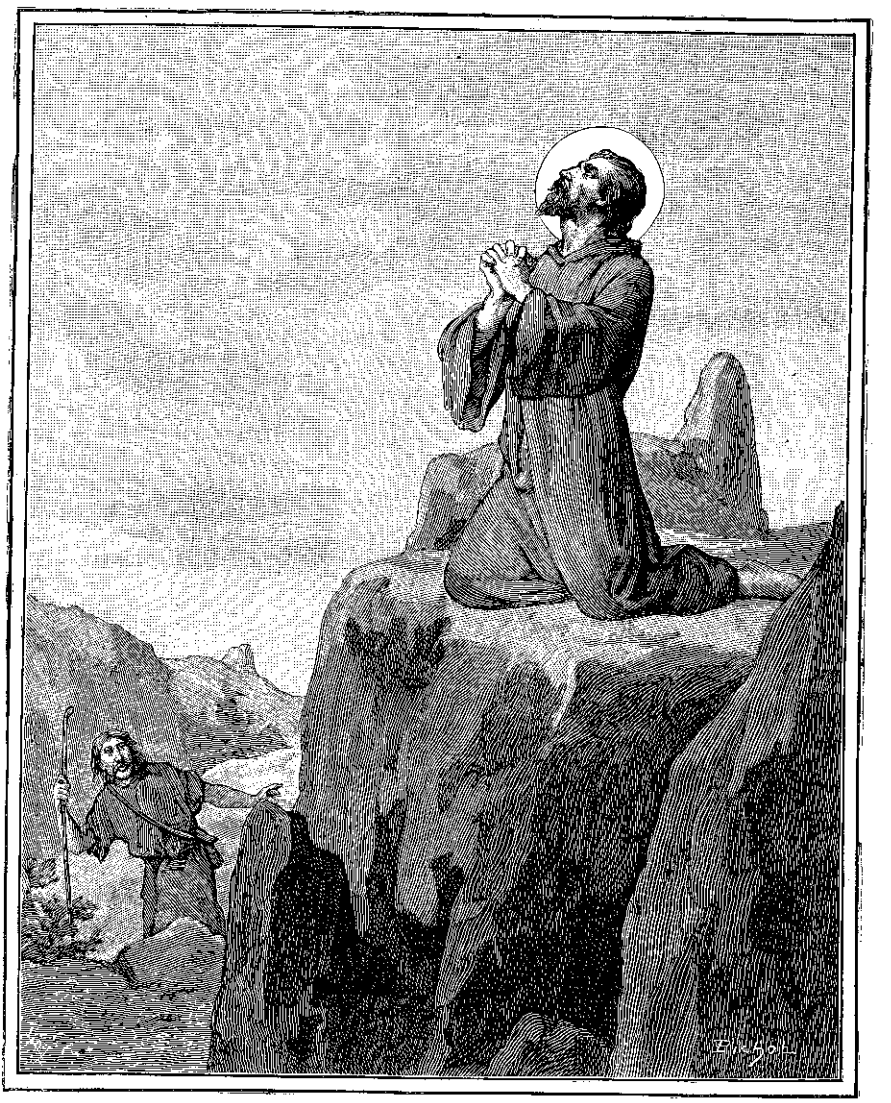
Les chrétiens de Calamine ou Méliapour, lieu où s'était passé la sanglante tragédie, recueillirent le corps de leur Père, et ils l'ensevelirent dans l'église qu'il avait bâtie. On déposa à ses côtés le fer de la lance qui avait servi à lui donner la mort, le bâton dont il usait dans ses voyages, et une urne remplie de la terre qui avait été teinte de son sang.

Une partie des ces reliques fut plus tard transférée à Edesse, en Syrie, et de là jusqu'en Occident. L'an 1532, les Portugais découvrirent, parmi les ruines de Méliapour, le tombeau du saint apôtre, et ce qu'ils retrouvèrent de ses ossements glorieux fut porté, avec une solennité merveilleuse, à Goa, capitale de leur grande colonie des Indes.



SAINT PAUL DE LATRE, ERMITE EN BITHYNIE

Fête le 21 décembre.



Saint Paul de Lâtre reçoit providentiellement la visite et les secours d'un laboureur.

UN FRÈRE ATTIRÉ A DIEU PAR SON FRÈRE

Saint Paul de Lâtre naquit en Asie, à Elée, près de Pergame. Son père, Antiochus, était officier de la flotte. Il mourut dans une expédition contre les musulmans. Eudoxie, veuve d'Antiochus, quitta dès lors le pays et vint avec ses deux enfants, Basile et Paul, habiter le bourg de Marycate, situé à l'extrémité nord du lac d'Apollonias, aujourd'hui Aboullonia, en Bithynie, province de l'Asie Mineure.

Marycate était déjà célèbre par la naissance du thaumaturge saint Joannice le Grand, mort quelques années auparavant, et qui était, au dire des historiens, proche parent de notre Saint.

Eudoxie voulut préparer des noces à son fils aîné, Basile. Mais celui-ci, se sentant appelé à une vocation plus haute, s'enfuit au mont Olympe la veille des cérémonies nuptiales, et se fit moine à la laure de Saint-Elie.

Le mont Olympe, comme auparavant la Thébaïde, comme plus tard le mont Athos, était couvert de laures, d'ermitages, de monastères, et, au IX^e^ siècle, « fourmillait de moines ».

Basile, souvent visité dans la laure de Saint-Elie par ses amis et ses proches, ne se crut pas dans une solitude assez parfaite, et se retira plus avant, près du mont Latros ou de Lâtre.

Là, il se souvint de son frère plus jeune, Paul, laissé à Marycate, et, sur une inspiration divine,

il manda près de lui un moine chargé de l'amener à sa montagne sauvage.

Dans l'intervalle, l'épreuve était venue fondre sur Paul.

Le moine le trouva dans une telle pauvreté qu'il en était réduit à garder les pourceaux. Comme il lui transmettait les invitations de son frère Basile et parlait de l'emmener, les habitants du pays l'en empêchèrent en disant : « De quel droit voulez-vous l'emmener; nous ne savons qui vous êtes. Peut-être avez-vous l'intention de le vendre comme esclave à prix d'or? »

Le moine retourna seul au mont Latros. Basile ne se rebuta pas, et, une seconde et une troisième fois, il envoya le même religieux avec mission d'obtenir le consentement de son frère et de faciliter son départ. Enfin, les obstacles se levèrent, et Paul, pressé du désir d'embrasser comme Basile la vie parfaite, vint bientôt se jeter entre ses bras. Basile le conduisit au monastère de Carye, très peuplé de moines, et dirigé par le saint abbé Pierre.

« Je ne suis qu'un misérable pécheur, » dit Paul en se prosternant aux pieds de l'abbé. Pierre le releva et lui dit en souriant doucement : « Plût à Dieu que je n'eusse pas en partage d'autres péchés que les vôtres. »

Basile laissa son frère aux mains de ce guide expérimenté, retourna au mont Olympe, et mourut abbé de la laure de Saint-Elie.

RUDE NOVICIAT DE SAINT PAUL — CILICE EMPRUNTÉ LUTTE CONTRE LE SOMMEIL

L'abbé avait deviné de prime abord les excellentes dispositions du nouveau postulant et l'attacha au service de sa personne. Paul n'eut plus d'autre souci que d'imiter les exemples de son supérieur et particulièrement sa vie mortifiée.

L'abbé Pierre avait deux cilices, dont il alternait l'usage. Paul s'en aperçut, et le désir des mortifications lui inspira le stratagème suivant. En secret, il se mit à endosser celui des deux cilices laissé par son maître, et il se hâtait de le remettre en place quand il savait que celui-ci se disposait à le reprendre.

Cette pieuse habileté dura longtemps. A la fin, l'abbé remarqua que ses cilices s'usaient et se salissaient bien vite. Il soupçonna la ruse de son disciple. Il l'en reprit, mais très doucement, sans lui défendre de continuer, heureux de voir dans cette âme tant de générosité, une ardeur si ingénieuse pour sa sanctification.

Le jeune religieux, brisé par de longues veilles, avait beaucoup de peine à vaincre le sommeil quand, avec ses frères, il psalmodiait l'office divin. Repris une première fois, il demanda humblement pardon. Mais la nature est faible : saint Paul, dans la réunion suivante, se surprit encore à dormir. Pour l'humilier, le maître des novices lui administra publiquement un soufflet : la leçon fut salutaire et décisive. Paul de Lâtre affirma lui-même n'avoir plus jamais, à partir de ce jour, dormi à l'oraison ni à l'office.

Ce qu'il ne dit pas, ce sont les moyens héroïques qu'il employa pour se vaincre sur ce point. Plus de vingt témoins, dit le biographe contemporain du Saint, nous ont rapporté le fait suivant : Longtemps avant l'heure de la psalmodie, à l'aide de cordes, il s'attachait aux épaules une lourde pierre, et, ainsi chargé, il parcourait, une partie de la nuit, le monastère et ses alentours, jusqu'à ce que les battants de bois qui servaient de cloche avertissent les religieux de se lever et de se réunir pour la prière. Le Saint voulait par là s'habituer à veiller. On ne le vit jamais couché; pour dormir, il s'appuyait contre un arbre ou contre un rocher, et ne goûtait le sommeil, pour ainsi parler, que du bout des paupières.

Appliqué à la cuisine, il mit tout son zèle à bien apprêter les repas des Frères. Les flammes du foyer étaient pour lui matière à réflexions très sérieuses. Il y voyait l'image du feu de l'enfer; le souvenir des peines des pécheurs et de celles qu'il disait avoir lui-même méritées lui faisait verser des larmes.

AU DÉSERT

Paul de Lâtre sollicitait la faveur d'aller vivre seul au désert, où il se mortifierait davantage. L'abbé Pierre le lui refusa toujours à cause de sa jeunesse; mais, quand l'abbé fut mort, Paul communiqua son dessein à Démétrius, son ami, et ils se retirèrent ensemble à la cime du mont Latros, près de la laure des Cellibares.

Ils explorent une à une ces cavernes autrefois habitées par des Saints. Dans l'une d'elles, 300 moines, qui s'y étaient réfugiés en vain pour échapper au carnage des Sarrasins, y avaient laissé le souvenir de leur martyre.

Paul s'arrêta à une grotte, dite de la Mère de Dieu. Son compagnon Démétrius eut un instant de découragement à la pensée d'être si éloigné de toute habitation humaine. « Père, dit-il, ne vaudrait-il pas mieux nous rapprocher du monastère des Cellibares? Nous aurions plus facilement de quoi subsister. — Non, dit Paul, il faut demeurer ici. — Et de quoi vivrons-nous? — Du fruit de ces arbres, reprit Paul, en montrant des chênes chargés de glands. — Ils ne sont pas encore mûrs, dit Démétrius. Des pourceaux n'en voudraient pas. — Vous parlez, mon Père, selon la prudence de la chair. Ne vous inquiétez pas, dit l'Evangile, de ce que vous mangerez. »

Démétrius ne répliqua pas et se mit courageusement à son nouveau régime. Après être restés plusieurs jours sans manger, ils essayèrent de goûter de ces glands, qui les firent vomir jusqu'au sang. Paul fut le plus malade : « Eh bien! mon Père, s'écria Démétrius, ne vous l'avais-je pas dit? — C'est une bonne chose, dit Paul. Ces glands nous ont délivrés de nos mauvaises humeurs, nous ne serons plus malades. »

Démétrius n'y pouvait plus tenir. Il se rapprocha de la laure des Cellibares, et raconta à un saint et vénérable anachorète, nommé Matthieu, ses premiers essais de vie érémitique. « Demeurez ici, mon fils, dit le vieillard, et portez à Paul votre Père, aussi souvent qu'il le voudra, un peu de la nourriture que Dieu nous donne. »

Paul pleura de joie quand il apprit que Dieu venait ainsi à son secours et favorisait sa vie de solitude. Il demeura huit mois dans cette grotte, pratiquant des veilles et des jeûnes extraordinaires, faisant d'innombrables prostrations, et il eut à y subir les violents assauts du démon, jaloux de tant de sainteté.

SAINT PAUL AUX MAINS DE LA PROVIDENCE UNE MESSE DANS UN NID D'AIGLE

Paul et Démétrius furent rappelés au monastère de Carye par ordre de l'abbé. On pense bien que ce fut pour peu de temps. Saint Paul avait trop goûté sa retraite pour ne pas la regretter. Son supérieur se rendit à ses légitimes désirs, et, muni de sa bénédiction, l'ancien ermite rega-

gna les cimes du mont Latros. Dans l'une des grottes, il rencontra Athanase, qui, après avoir gouverné un monastère, vivait en solitaire près de la laure du Sauveur.

Paul le pria de bâtir, non loin de la laure, une colonne, au sommet de laquelle il pût demeurer et prier entre la terre et le ciel, à la manière des anciens stylites. Athanase lui indiqua une colonne toute naturelle, roche immense et à pic, portant à sa cime un ermitage, sanctifié jadis par un certain Athanase, qui y avait vécu vingt-deux ans pour éviter la persécution des iconoclastes. Le Saint y monta sans aucune provision, sans autre ressource que sa confiance en Dieu.

La Providence vint à son aide. Un laboureur à la recherche de deux chèvres égarées escalada ce rocher sauvage, trouva Paul, lui fit raconter son histoire, et, touché de si beaux exemples, prit soin de lui porter, non seulement de la nourriture, mais quelques objets indispensables : une lampe, une pierre à feu, un peu d'huile.

Arriva le temps de la moisson. Le laboureur, occupé à recueillir ses récoltes, oublia pendant plusieurs jours le pieux solitaire. Celui-ci jeûna longtemps. Enfin, à bout de forces, pouvant à peine se tenir debout, il s'approcha du vase qui contenait l'huile de la lampe, y mit un peu d'eau et but de ce breuvage, ce qui l'empêcha de mourir d'inanition.

Heureusement, l'ermite Athanase se souvint de lui, et, l'étant venu visiter, lui procura la nourriture nécessaire.

Démétrius lui-même, informé de son dénuement, fut désormais fidèle à veiller à sa subsistance. Ainsi soutenu, Paul demeura douze ans dans ce nid d'aigle. Qu'y faisait-il? Dans le temps même où ses forces l'abandonnaient, ses lèvres ne cessaient de louer Dieu.

Les démons le persécutaient sous mille formes. Ils faisaient retentir la caverne de sourds grondements, ils semblaient parfois l'environner de flammes. D'autres fois, ils se présentaient sous l'aspect d'un hideux serpent, qui rampait jusque sur le dos du Saint et sifflait à ses oreilles lorsqu'il chantait des psaumes. Ces assauts durèrent trois ans, mais le Saint ne s'en émut jamais.

Un jour, l'ermitage reçut la visite, non plus des démons, mais du vrai Dieu renfermé dans l'Eucharistie. Paul de Lâtre souhaitait depuis longtemps voir célébrer le Saint Sacrifice dans sa cellule; il fit part de son désir à Athanase; l'on appliqua une échelle le long de ce rocher presque inaccessible, un prêtre put y monter avec quelques moines, et la messe commença. Au moment de la communion, tous les assistants cédèrent à Paul l'honneur de recevoir le premier son Dieu. Un instant après, un tremblement de terre formidable ébranla les roches sur lesquelles s'appuyait l'ermitage; tous furent effrayés et commençaient même à craindre pour leur vie.

La secousse ne se fit sentir que sur le sommet de la colonne rocheuse : ceux qui étaient demeurés au bas ne s'en aperçurent point. C'était là sans doute une vengeance du démon mécontent.

DIEU DONNE UNE FAMILLE AU SAINT ERMITE

Le rocher de saint Paul de Lâtre n'offrait pas le moindre filet d'eau. Le Saint en souffrait, non pour lui, mais pour ceux qui avaient la charité de lui en aller chercher, au prix de grandes difficultés, à des distances considérables.

Il explora dans tous les sens son nid d'aigle dans l'espoir de trouver, en quelque fissure, trace d'humidité. Arrivé près d'une certaine crevasse de la pierre, il s'arrêta et pria longtemps le Dieu qui fit autrefois sortir l'eau du rocher. Deux jours après, il dit à un berger dont le troupeau paissait aux environs : « Prends ta houe et va creuser la terre à tel endroit. » Et il lui indiquait la fente de rocher près de laquelle il avait prié. Jamais une goutte d'eau n'y avait paru. Nicétas (c'était le nom du berger) obéit, et, à peine eut-il fouillé le sol, qu'une source jaillit de la roche stérile. Cette source a coulé depuis d'un flot toujours égal.

Un tel miracle rendit célèbre le saint ermite; semblable, du haut de son rocher, à une lumière qui brille sur le chandelier, il attira à lui des personnes avides de recevoir ses instructions et de s'édifier à ses exemples. Il les reçut avec une bonté et une cordialité telles que plusieurs décidèrent de demeurer dans son voisinage, et il leur permit de construire une laure près de sa caverne; les uns bâtirent des cabanes, les autres se logèrent dans les grottes voisines; puis on éleva un petit oratoire dédié à saint Michel. Le solitaire devint le père de cette nouvelle famille attirée à l'odeur de ses vertus.

Lui, si peu soigneux de sa propre subsistance, pourvut abondamment à celle de ses disciples, pour leur ôter tout prétexte au relâchement.

Il commença par bien séparer ceux qui désiraient mener la vie commune de ceux qui voulaient devenir solitaires. Tous avaient également à lui rendre compte de leurs actions. Ils n'allaient nulle part sans l'en informer, n'avaient rien de caché pour lui, n'osaient cuire leur pain ou entreprendre quelque autre travail sans sa bénédiction, et ne possédaient rien en propre.

Les miracles qu'il accomplissait lui attiraient de nouveaux disciples.

SAINT PAUL VERSANT CHARITABLEMENT A BOIRE

Une grande sécheresse éprouvait Milet, la ville voisine.

Une députation de quarante villageois organisa une procession au chant des cantiques sacrés, pour la cessation du fléau. Ils vinrent au mont Latros et s'adjoignirent le saint solitaire. En route, après avoir péniblement parcouru la montagne, tous furent dévorés d'une soif inextinguible.

— Quelqu'un a-t-il un peu de vin? demanda le Saint.

— Père, il n'y en a qu'une amphore, et encore elle est toute petite. Qu'est-ce que cela pour désaltérer quarante hommes?

— Préparez toutes les coupes afin de boire dit saint Paul.

Quelques-uns répondirent à cette proposition par un sourire d'incrédulité.

L'ermite commença à verser le vin et, quand tous eurent bu, voyant qu'il en restait :

— Qu'on boive une seconde fois, s'écria-t-il.

Tous s'étaient de nouveau désaltérés, et l'amphore n'était pas vide.

— Que l'on boive une troisième fois, dit encore le Saint, car on a beaucoup marché.

Quand le tour fut achevé, l'un des pèlerins agita l'amphore pour connaître ce qu'elle gardait en réserve dans ses flancs. Il fut bien étonné de la trouver pleine.

Saint Paul, dont la prière obtenait pour quelques hommes un si singulier bienfait, dut sans doute procurer à la population entière de Milet la fin de la sécheresse.

Après douze ans de séjour dans sa caverne, le saint ermite, que d'incessantes visites distrayaient et troublaient, en sortit secrètement pour gagner un lieu plus désert.

Le désir d'une retraite plus absolue encore lui inspira le dessein de quitter secrètement sa montagne et de s'embarquer pour l'île de Samos.

Au moment de monter sur le navire qui doit l'emmener, il aperçoit dix soldats enchaînés, prisonniers pour désertion. A leur aspect, il se sent ému de pitié, et dit d'un ton ferme à l'officier qui les conduit de les laisser en liberté.

Celui-ci hésite. Son interlocuteur, petit de taille, mal vêtu, semblait être un paysan de la montagne. Mais l'ermite ajoute :

— Dites au gouverneur que le moine Paul vous les a enlevés de force.

L'officier, à cet instant, est si frappé de l'air de grandeur et de sagesse qui brille dans les traits du moine, qu'il détache les liens des prisonniers et les délivre.

Paul de Lâtre, arrivé à Samos, se retira au mont Cercès, dans une caverne, où l'on disait qu'avait vécu Pythagore. La gloire du Saint devait y éclipser celle du philosophe.

Bientôt connu, Paul voit arriver à lui de nombreux visiteurs qu'il ne sait pas rebuter; un nouveau groupe de disciples se forme autour de lui, et, sur ses exhortations, l'on rétablit dans l'île les trois laures primitives ruinées par les Sarrasins.

Cependant, les moines du mont Latros commençaient à s'inquiéter de l'absence prolongée de leur père. Ils avaient exploré leur solitude dans tous les sens; enfin, ayant appris qu'il se trouvait à Samos, ils lui dépêchèrent un des leurs pour le ramener aussitôt. Le Saint obéit sans résistance, car il ne tenait à rien et ne voulait que la volonté de Dieu.

De retour en Bithynie, il fut favorisé de grâces extraordinaires. Dieu lui manifesta, au moyen de visions, l'immensité des peines éternelles, et le Saint ne pouvait ensuite en parler à ses moines, pour les porter à éviter à tout prix pareils châtiments, sans verser un torrent de larmes.

RAPPORTS DU SAINT AVEC LES GRANDS

La réputation de l'homme de Dieu croissait de jour en jour et s'étendait au loin.

Le Pape envoya tout exprès un moine avancé en âge pour le saluer, voir de près son genre de vie et lui en faire le rapport.

Pierre, le roi des Bulgares, lui écrivait souvent et se recommandait à ses prières.

L'empereur Constantin Porphyrogénète lui adressa plusieurs lettres, longtemps conservées dans la laure du Sauveur. Avant d'envoyer en Crète une armée navale contre les Sarrasins, il demanda conseil au saint homme. Ce dernier répondit que l'entreprise n'était pas agréable à Dieu. Constantin négligea cet avis, ne voulant pas inutiliser un armement qui lui avait tant coûté. Il eut bientôt à s'en repentir : sa flotte fut mise en déroute.

Les relations entre l'ermite et l'empereur ne cessèrent pas pour cela ; le patrice Photius, l'un des principaux ministres, venait parfois visiter le Saint au mont Latros et lui transmettre les recommandations de Constantin.

Il employa le crédit dont le patrice jouissait à la cour pour faire éloigner de Cibyrréote et de Milet, villes de la Bithynie, quelques manichéens des plus considérables et des plus dangereux.

FÊTES DE FAMILLE

La famille de saint Paul de Lâtre comprenait tous les moines du mont Latros. Il en était le père très aimé.

L'une de ses plus douces joies était de rassembler à certains jours tous ses enfants, afin de prier avec eux, de leur distribuer quelque salutaire instruction, et la fête, commencée dans les solennités d'une cérémonie religieuse, se complétait par des agapes fraternelles, joyeuses et saintes.

Le dimanche de l'octave de Pâques était l'une de ces dates privilégiées. Le Saint avait coutume de convier beaucoup de monde au festin de ce jour.

Une année, l'économe de la laure se trouva fort embarrassé, n'ayant ni farine, ni vin, ni légumes. Comment faire? Il vint trouver le Saint, qui commença par lui reprocher son peu de foi. Puis il l'engagea à prier avec lui.

Le dimanche matin, sans que rien eût été commandé, arrivèrent à la laure des mulets chargés de pain blanc, de vin, de fromage, d'œufs et de diverses autres provisions envoyées par les voisins, entre autres par l'évêque d'Amazone et son clergé. Le Saint et l'économe rendirent grâces à Dieu, et la fête se passa dans la joie, au milieu de l'abondance des présents de la Providence.

LE SAINT OBÉISSANT JUSQU'APRÈS LA MORT

Avant de mourir, saint Paul dicta à l'un de ses disciples des règles pour les moines de la laure. Le 6 décembre de l'année 956, il descendit encore parmi ses enfants et fit célébrer la messe de saint Nicolas plus tôt qu'à l'ordinaire. Puis, saisi par la fièvre, il se coucha sur un lit, contre sa coutume. Durant sa maladie, il ne cessa de prier et d'exhorter ses moines, sans vouloir nommer son successeur, qu'il laissa à leur choix.

Il mourut le 15 décembre.

A son tombeau, l'un des moines fut délivré du démon qui le possédait. Cette guérison avait causé grand tumulte dans l'église. Siméon, ancien disciple de Paul, ne put s'empêcher de s'adresser au Saint comme s'il eût été vivant et de lui faire des remontrances.

« Est-ce donc là, lui dit-il, votre aversion pour la gloire humaine, votre amour pour la solitude. Vous allez nous jeter dans des troubles sans fin. Ce lieu sera bientôt rempli d'hommes, de femmes et d'enfants. Comment pourrons-nous conserver le saint recueillement? Si vous prétendez nous troubler ainsi par vos miracles, faites-nous-le savoir promptement; nous vous descendrons de la montagne et vous laisserons dans la vallée faire ce qu'il vous plaira. »

Depuis cette interpellation un peu vive, le Saint ne donna plus lieu à de semblables reproches. Il ne guérit plus en public aucun possédé, mais les malades et tous ceux qui l'invoquaient continuèrent à éprouver l'efficacité de son intercession.

SOURCES CONSULTÉES

ROHRBACHER, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, t. V. — *Analecta Bollandiniana*, année 1872. — *Études religieuses des RR. PP. Jésuites*, étude sur saint Joannice le Grand, année 1870.

LA BIENHEUREUSE MARIE MANCINI

VEUVE ET RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Fête le 22 décembre.

La bienheureuse Marie Mancini encore au berceau voit son ange gardien.

A la fin du XIVe siècle, l'antique et fameuse cité de Pise eut la joie de donner plusieurs saints au ciel. Au mois d'avril, nous avons raconté les vertus héroïques de la bienheureuse Claire Gambacorti, charmante fleur éclose dans cette partie du jardin de l'Eglise. Nous avons vu cette servante de Dieu, après avoir victorieusement surmonté les grands obstacles que le monde opposait à sa vocation, fonder le monastère Saint-Dominique pour y faire revivre la règle du saint patriarche dans toute sa primitive rigueur. Les exemples de la Sainte ne devaient pas rester stériles. Des âmes d'élite se groupèrent autour de Claire, et parmi elles, la bienheureuse Marie Mancini brilla du plus vif éclat.

PREMIÈRES ANNÉES ET JEUNESSE DE LA BIENHEUREUSE

Catherine Mancini naquit à Pise, vers la fin du XIVe siècle. Elevée dans les traditions de foi

et d'honneur de son antique famille, elle resta toujours douce et pure. Sa vie s'écoulait dans la prière et l'humilité. Elle s'adonnait avec zèle aux légers travaux que lui confiaient ses parents. Encore au berceau, elle avait vu son ange gardien et reçu de lui un avertissement qui préserva ses jours. Quelque temps après, elle en eut une seconde visite et, dès lors, il s'établit entre l'âme virginale de l'enfant et l'esprit bienheureux un mystérieux échange de prières et de grâces. C'est à cette école que Catherine apprit le secret d'aimer Dieu.

JOIES ET DOULEURS

Catherine aurait voulu n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ; mais il lui fallut, pour obéir à son père, accepter une alliance terrestre. Elle se soumit humblement, et fut toujours le modèle des épouses chrétiennes. Elle eut deux enfants; mais ces petits anges s'envolèrent au ciel avant d'avoir connu leur mère. Peu de temps après, elle eut la douleur de perdre son époux. Elle le pleura longtemps et chercha dans la prière une consolation à sa douleur.

Son père, toutefois, ne lui permit pas encore de suivre son attrait pour la vie religieuse, et, malgré les rudes épreuves que ce premier mariage avait apportées à sa fille, il n'eut rien de plus à cœur que de lui en préparer un second. Voulant sans doute accroître la puissance et la richesse de sa maison, il offrit la main de sa fille à un noble seigneur de Pise. Catherine, toujours obéissante, consentit à cette nouvelle union. Dieu saura en tirer sa gloire et offrir à sa servante le moyen de purifier et de sanctifier de plus en plus son âme par la voie des douleurs. Tout d'abord, sa Providence bénit les vertus de cette sainte épouse et ne lui ménagea point les consolations. En quelques années, elle se vit entourée d'une nombreuse famille.

Cinq filles et un fils faisaient la joie et la gloire de cette vertueuse mère. Au milieu des travaux, des fatigues et des mille soucis que lui apportaient le soin de la famille et l'éducation de ses enfants, elle savait, par un emploi énergique et minutieux de son temps, trouver encore le loisir de s'unir à Dieu dans la plus haute contemplation. Combien de moments on trouverait pour la prière, si on ne perdait jamais une minute, et si on savait élever son cœur à Dieu dans le recueillement, tout en travaillant!

Sa charité était inépuisable, les pauvres ne venaient jamais en vain frapper à sa porte. Elle se plaisait surtout à soulager les malades, à panser leurs plaies, à leur distribuer, avec des secours matériels, des paroles de paix et de consolation.

Elle faisait ainsi renaître la joie dans des cœurs oppressés par la tristesse.

Mais le temps des redoutables épreuves que Dieu réservait à cette femme forte ne tarda pas à venir. La mort rapide et successive de ses six enfants bien-aimés et de son fidèle époux vint la plonger dans la plus profonde tristesse. Au sein de son immense douleur, élevant le regard vers le ciel, Catherine sentit que Dieu voulait être désormais son unique soutien.

Elle rejeta donc toute nouvelle alliance terrestre, pour s'élancer libre et dégagée de tout lien dans la voie de la perfection chrétienne. Elle fit vœu de jeûner quatre fois la semaine, de flageller chaque jour son corps par de rudes disciplines, et de ne prendre qu'un léger sommeil sur quelques morceaux de bois. Elle voulut aussi travailler des mains pour se procurer les aliments nécessaires à sa subsistance; encore les distribuait-elle souvent aux pauvres.

VIE RELIGIEUSE

A cette époque, sainte Catherine de Sienne vint à Pise consoler et éclairer la courageuse veuve. Dans un entretien tout embaumé des parfums du ciel, la grande vierge dominicaine engagea sa sœur à se consacrer à Dieu. Pise, en effet, devait voir bientôt la fille des Mancini quitter les vêtements du monde pour prendre l'habit des Sœurs de la Pénitence. Poussée par la grâce, Catherine résolut d'entrer en religion; elle recueillit à cet effet le reste de ses biens, et vint les porter au couvent de Sainte-Croix.

Admise au nombre des novices, elle s'appellera désormais Sœur Marie. C'est sous la protection de la Reine du ciel qu'elle commence sa vie religieuse. La voilà enfin loin des dangers du monde, dans la paix du cloître qu'elle a si longtemps rêvée. Elle fait de rapides progrès dans la perfection. Elle obtient de pratiquer la règle de saint Dominique dans toute sa rigueur. Elle est l'âme d'une petite phalange qui se presse autour d'elle et marche sur ses traces. Elle est la première à suivre la bienheureuse Claire Gambacorti au couvent de Saint-Dominique. Là, elle seconde merveilleusement l'œuvre de réforme de la sainte fondatrice, et la règle n'a rien dans sa sévérité qui puisse l'effrayer ou la décourager. Il serait difficile, nous dit son hagiographe, de raconter les prodiges de son zèle.

A la mort de la bienheureuse Claire, Sœur Marie est élue supérieure par toutes les religieuses. Elle redouble alors de ferveur; elle se livre à la prière et à la pénitence avec une ardeur toujours croissante. Ses excès héroïques lui méritent des visions célestes et de grandes consolations; mais l'enfer lui livre en même temps de terribles assauts. Toujours victorieuse, elle écrase son ennemi; et sa charité se dilate au sein de la lutte. Elle se distingue, surtout à la fin de sa vie, par une tendre et généreuse compassion pour les âmes du Purgatoire.

Epuisée par les jeûnes et les excès de sa pénitence, la bienheureuse Marie s'endormit entre les bras de ses filles, l'année 1431, et son âme s'envola au ciel auprès de son divin Epoux.

Son corps, déposé d'abord dans un modeste tombeau, ne tarda pas à être placé sur les autels. Pise honora, à partir de cette époque, la bienheureuse dominicaine d'un culte perpétuel. Pie IX, après avoir consulté la Sacrée-Congrégation des Rites, l'approuva canoniquement, et accorda à tout l'Ordre de saint Dominique, ainsi qu'au diocèse de Pise, le privilège de dire la messe et de réciter l'office de la bienheureuse Marie Mancini.

SAINTE FRIDESWIDE, VIERGE ET ABBESSE

PATRONNE DE LA VILLE ET DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD

Fête le 19 octobre.

Sainte Frideswide naquit à Oxford, d'une très noble famille, vers le milieu du VIIIe siècle. Son père, Didan, était préfet de cette ville. Sa pieuse mère, Safrida, confia de bonne heure cette innocente enfant à une sainte religieuse, Algira, abbesse du monastère de Sainte-Marie de Waton, qui l'éleva dans les sentiments de la plus tendre piété. Elle l'habitua à renoncer complètement à elle-même, à sacrifier ses caprices et son amour-propre pour être tout entière, dans l'austérité et le dévouement, à la pratique de ses devoirs et à l'amour parfait de Dieu.

Au reste, la tâche était facile avec l'âme généreuse de Frideswide. A mesure que cette enfant grandissait, son âme s'élevait au-dessus des vanités terrestres pour s'attacher à Dieu, le seul bien véritable, le seul bien qui demeure. Beauté, honneurs, richesses, plaisirs, tous ces biens lui parurent incapables de faire le bonheur de l'homme, puisque Dieu l'a créé pour une destinée meilleure. Elle résolut donc de les éviter comme des pièges semés sur sa route. Pour n'être point surprise et maintenir l'énergique vigueur de son âme, elle affrontait de rudes pénitences; elle n'avait habituellement d'autre lit que le plancher de sa chambre, ne buvait que de l'eau pure; un peu de pain d'orge et quelques herbes communes composaient toute sa nourriture.

FRIDESWIDE AU COUVENT

Son âme aspirait sans cesse à une perfection plus grande. Cependant, les années de l'enfance étaient passées, la vertueuse fille du préfet devait se choisir une carrière. Il fallait continuer sa route vers le ciel, soit en affrontant les dangers et les périls du siècle, soit en mourant par avance au monde pour se consacrer, dès cette terre, au Bien-Aimé qui sera notre récompense au ciel. Frideswide préféra ce dernier parti. Elle rompit avec les séduisantes espérances que lui ouvraient dans la société sa naissance illustre et ses brillantes qualités, pour se retirer dans un monastère que son noble père avait construit aux portes de la ville. Douze jeunes filles, entraînées par son exemple, la suivirent bientôt dans le cloître. Désormais toute à Dieu, Frideswide redouble ses jeûnes et ses ferventes oraisons, le jour ne suffit plus à sa piété et, la nuit, elle interrompt jusqu'à cent fois son sommeil pour prier.

LE FAUX ANGE DE LUMIÈRE

Une telle ferveur ne pouvait qu'exciter la rage du démon, ennemi de Dieu et des hommes. Un jour, l'esprit des ténèbres se présente à Frideswide sous les traits de Notre-Seigneur, entouré d'une multitude de démons transformés en anges de lumière. Il s'approche d'elle et lui dit: « Venez, ma bien-aimée, le temps est enfin arrivé où vous devez recevoir la couronne de gloire immortelle que vous avez méritée. Venez, venez, et, prosternée devant moi, adorez la trace de mes pas après lesquels vous avez si longtemps soupiré. Je me suis ainsi présenté à vous afin que vous puissiez me considérer même dans cette vie mortelle, m'adorer et aller jouir de la gloire inestimable du ciel, sans passer par les souffrances de la maladie. » Un trouble indéfinissable saisit l'âme de la religieuse; mais, aussitôt, l'Esprit-Saint lui révèle intérieurement la fourberie de Satan. « Quoi! répond-elle, misérable orgueilleux, comment oses-tu promettre à d'autres ce que tu ne saurais avoir toi-même. Qu'y a-t-il de commun entre la bienheureuse immortalité et toi qui n'es qu'une mort vivante. Pour moi, misérable pécheresse, je participerais à ta mort, si la miséricorde de mon Sauveur, que tu singes, ne m'avait prévenue. Lui seul est mon espérance. »

Le monstre d'orgueil, se voyant découvert, ne put résister devant l'humilité de la Sainte, il disparut en poussant des vociférations terribles.

ALGARUS — LE VÉRITABLE ANGE DE LUMIÈRE

Après une défaite aussi humiliante, le démon n'ose plus attaquer Frideswide en face. Algarus, roi de Mercie, dévoré par l'ardeur des passions, devient l'instrument de sa malice. Ce malheureux prince conçoit le dessein d'épouser, de gré ou de force, notre sainte religieuse. Mais Dieu veille sur celle qui a juré de ne prendre d'autre époux que Jésus. Algarus a envoyé des satellites pour obtenir son consentement ou l'enlever de force à son monastère. Frideswide leur répond qu'elle s'est donnée à Dieu et n'appartiendra jamais à un homme. Alors, les soldats s'avancent pour la saisir et l'arracher au cloître. Aussitôt, ils sont frappés de cécité.

La nouvelle de ce châtiment céleste s'est bientôt répandue dans la ville d'Oxford; les plus nobles citoyens viennent se jeter aux pieds de la Sainte, la suppliant de demander à Dieu le pardon des malheureux soldats. Frideswide prie pour eux, et le Seigneur exauce sa servante; il rend la vue à ces infortunés qui retournent vers leur prince et lui racontent tout ce qui s'est passé.

A peine Algarus a-t-il entendu le récit de ses satellites qu'il s'écrie avec fureur : « Non, non, ses maléfices et ses enchantements ne pourront pas la tirer de mes mains. Elle me méprise, elle a cru se moquer de moi impunément; mais je saurai l'en faire repentir. » Et, sur-le-champ, il part lui-même pour Oxford.

Frideswide était encore en prière, elle remerciait Dieu de l'avoir ainsi miraculeusement protégée; soudain, son ange gardien, tout resplendissant, lui apparaît et lui dit : « O vierge, ne savez-vous pas que, demain, Algarus sera au-

portes de la ville pour vous arracher, s'il le peut, à votre Epoux céleste et vous rendre victime de ses passions brutales? Mais n'ayez aucune crainte, le Seigneur s'est constitué le gardien de votre chasteté, le roi subira le châtiment de son crime; ses yeux seront pour jamais fermés à la lumière. Pour vous, hâtez-vous, prenez la route qui conduit à la Tamise. Près de la rive, vous trouverez une barque que Dieu a préparée pour votre fuite.» Ayant ainsi parlé, l'ange disparut.

LA FUITE — RETOUR — GUÉRISON D'UN LÉPREUX

Frideswide se hâte d'obéir. Elle prend avec elle deux religieuses, quitte le monastère et court vers le fleuve, trouve la barque indiquée par le messager céleste et y monte avec ses compagnes. Un ange apparaît près d'elles, et, sous la figure d'un jeune homme au visage pur et rayonnant, il conduit la barque qui glisse rapidement sur les ondes. En moins d'une heure, les saintes fugitives ont parcouru plus de dix milles et sont déposées près de la ville de Bentona. A peine ont-elles mis le pied sur le rivage que, barque et nautonnier, tout a disparu. Elles se trouvent seules sur une terre inconnue. Leur première pensée est de remercier le Seigneur, puis elles s'enfoncent dans une forêt qui s'étend devant elles. Après avoir marché quelque temps, non sans peine, elles trouvent un hangar bâti pour servir d'abri aux animaux; elles le choisissent pour demeure, heureuses d'être logées aussi pauvrement que Jésus dans l'étable de Bethléem. Elles devaient y passer trois ans dans les souffrances, les privations et la prière.

Pendant ce temps, Algarus, armé et furieux, arrivait aux portes d'Oxford et cherchait à pénétrer de force dans le couvent. Mais, devenu soudain aveugle, il dut renoncer à son criminel projet. La main de Dieu s'appesantit sur lui et, jusqu'à sa mort, ses yeux restèrent fermés à la lumière.

La sainte abbesse, avertie sans doute encore par un ange, quitte alors sa retraite et revient vers Oxford. Son retour est un véritable triomphe; toute la cité se porte à sa rencontre. Soudain, un lépreux fend la foule qui se presse autour d'elle, et se jette à ses pieds en s'écriant : « O sainte vierge du Christ, au nom de Dieu, au nom du Seigneur, secourez-moi. » Frideswide s'incline et dépose un baiser sur ce visage hideux tout rongé par la lèpre. Aussitôt, le chancre disparaît complètement, et la peau devient lisse comme celle d'un enfant.

SA BIENHEUREUSE MORT

Un jour, sainte Frideswide était en prière dans le monastère de Sainte-Marie d'Oxford, quand un ange lui apparaît soudain et lui dit : « Le 9 novembre, le Seigneur mettra fin à tes combats par une récompense éternelle. » En effet, la fièvre ne tarda pas à saisir notre Sainte, et la conduisit en peu de temps aux portes du tombeau. Au jour marqué par l'ange, elle vit venir à elle sainte Catherine et sainte Cécile, qu'elle avait particulièrement honorées durant sa vie, et dans un transport d'allégresse, elle s'écria : « Oui, je viens à vous de suite, mes saintes bien-aimées, je viens à vous de suite. » Alors, elle dit adieu à ses chères filles qui l'entouraient en pleurant et son âme s'envola dans les bras de son céleste Epoux. Au même moment, une éclatante lueur brilla sur le monastère et répandit dans toute la ville un suave parfum.

RELIQUES — MIRACLES

La dépouille mortelle de sainte Frideswide fut déposée dans l'église du monastère de Sainte-Marie d'Oxford. En 1180, on en fit une translation solennelle et on la plaça dans une magnifique châsse, « afin, disent les chroniques, qu'une pierre si précieuse ne restât pas plus longtemps enfouie dans la terre ». D'autres translations, de plus en plus solennelles, eurent encore lieu dans la suite.

Dieu se plut à manifester la gloire de sa fidèle servante par des prodiges éclatants. Un marchand se rendait à Londres pour son commerce; passant un soir près de la chapelle du monastère de Sainte-Marie, il vit une lueur éclatante partir du clocher de l'église et se perdre dans les cieux en illuminant, comme un long et brillant éclair, la contrée tout entière.

RÉSURRECTION D'UN ENFANT

De nombreux miracles s'accomplissaient sur ce tombeau sacré. Les muets y retrouvaient la parole; les aveugles, la vue; les paralytiques l'usage de leurs membres. Le plus éclatant de tous ces prodiges fut la résurrection d'un enfant, tué dans une opération douloureuse par un chirurgien maladroit. Les parents désolés font le vœu de consacrer leur fils au service de Dieu s'il le rend à la vie. Ils le portent au tombeau de sainte Frideswide avec leurs prières mêlées de sanglots et de larmes. Soudain, la vie semble revenir dans ce petit cadavre tout mutilé ; son œil gauche s'anime d'abord, puis il ouvre l'œil droit, enfin, il fait quelques mouvements, et pousse de faibles gémissements. Sa mère, à cette vue, s'empresse de le reprendre dans ses bras, le couvre de baisers en lui disant : « Où étais-tu, cher enfant, et qu'as-tu vu? » Et l'enfant de répondre : « J'ai vu une belle dame toute resplendissante descendre du ciel. Elle s'approcha de moi et fit sur ma blessure et mon corps tout entier un grand signe de croix; aussitôt, il me sembla que je sortais d'un profond sommeil. » Sainte Frideswide avait récompensé la confiance des pieux parents.

Satan, qui n'avait pu vaincre la vierge d'Oxford durant sa vie, se voyait encore terrassé par elle après sa mort. Il était obligé d'abandonner les possédés quand on les conduisait au tombeau de la Sainte.

L'enfer se vengea plus tard par la main souillée de crimes de l'apostat Henri VIII; cet impie viola la châsse qui renfermait les reliques de sainte Frideswide et les mêla avec les ossements d'une certaine Catherine, prétendue martyre de la réforme anglicane.

Le culte de sainte Frideswide est encore assez répandu dans le nord de la France. On l'honore particulièrement dans le village de Bonny-en-Artois. La tradition rapporte que la Sainte s'y est arrêtée à l'occasion d'un pèlerinage qu'elle fit à Rome (peut-être à l'époque de ses trois années d'exil). Quoi qu'il en soit, on y voit une fontaine dite de Sainte-Frideswide, où les pèlerins viennent boire pour obtenir la guérison des fièvres.

BIENHEUREUX GRACIA DE CATTARO

FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 22 décembre

Le mur de la chapelle s'entr'ouvre pour permettre au bienheureux Gracia de contempler l'Enfant-Jésus dans la sainte Eucharistie

LES BOUCHES DU CATTARO

Les *Bouches du Cattaro*, sur la côte dalmate, sont une véritable curiosité géographique. « Un golfe profond, dit Malte-Brun, pénètre en zigzag parmi des montagnes très escarpées et se termine sans recevoir d'autres cours d'eau que des torrents. » Deux écueils ferment les trois entrées de ce golfe, nommées Bouches de Cattaro, dont les deux principales sont assez larges et assez profondes pour permettre aux gros navires d'y passer sans danger. Derrière ces entrées, la partie étroite du golfe porte le nom de canal de Cattaro. Sur les dernières pentes des rochers se groupent des arbres fruitiers de toute espèce, l'oranger, le citronnier et l'olivier. Au milieu de ces masses de rochers et de verdure, une bourgade suit l'autre, et les vaisseaux sont mouillés près des maisons. Ce singulier paysage est couronné par les sombres forêts du Monténégro.

La petite ville de Cattaro est située en partie sur le golfe et en partie sur un rocher du mont Pella. Au xv^e^ siècle, la Dalmatie, qui appartient aujourd'hui à l'empire autrichien, s'était donnée à la république vénitienne, dans l'espoir de trouver en celle-ci un puissant secours contre les incursions des Turcs.

LE FILS DU BATELIER

Ce fut non loin de Cattaro, dans un petit village nommé Mulla, que naquit, le 27 octobre 1438, le

bienheureux Gracia. Ce gracieux nom lui fut-il donné au baptême, ou bien l'enfant, devenu jeune homme, puis religieux, le choisit-il en considération de la *grâce* signalée de sa vocation, les historiens ne le disent point. On sait pourtant que son père s'appelait Benoît et sa mère Bona ou Bonne.

Benoît était marinier de son état; il gagnait péniblement sa vie à jeter le filet et à transporter dans sa barque, d'une rive à l'autre, les voyageurs et les marchands.

C'était un homme d'une foi vive et d'une profonde piété.

Le soir, après le labeur de la journée, il prenait l'enfant par la main et le conduisait à l'église pour la prière. « Demandons à Dieu, lui disait-il, de nous donner d'abord la santé de l'âme, puis celle du corps; la santé de l'âme, pour mériter d'aller au ciel, et la santé du corps, parce que, pauvres comme nous le sommes, nous avons besoin de nos bras pour gagner le pain de chaque jour. » Et l'enfant répétait en balbutiant cette touchante et naïve prière.

A l'âge de dix ans, Gracia fit sa première communion avec une ferveur angélique. Dès lors, il partagea ses journées entre le travail et la prière. Le matin, de bonne heure, il quittait la maison paternelle pour aller entendre la messe à l'église paroissiale; puis il rejoignait son père sur le rivage, et, saisissant les rames d'une main déjà vigoureuse, il s'efforçait d'alléger la rude besogne du vieux batelier. Tous les dimanches, le jeune homme s'approchait de la Sainte Table et recevait Dieu dans l'Eucharistie : pieuse pratique à laquelle il demeura constamment fidèle, non seulement à Mulla, mais à Cattaro et à Venise, où le conduisaient quelquefois les nécessités de son métier.

LA VOCATION

Quand sonna sa vingtième année, Gracia pria son vieux père de prendre un repos mérité par une longue vie de travail et de fatigue, et se chargea, à lui seul, de subvenir à l'entretien et à la subsistance de la famille. Il eût volontiers quitté le monde pour se consacrer entièrement au service de Dieu, mais ses vieux parents avaient besoin de son labeur et il comprit que Dieu lui demandait de sacrifier pour le moment au devoir filial son attrait intérieur.

Quelques années se passent; Gracia a atteint l'âge de trente ans. Il est probable que, dans l'intervalle, Dieu a rappelé à lui Benoît et sa femme, la vertueuse Bona, car nous retrouvons leur fils sur le seuil de la vie religieuse. Par quels chemins la Providence a-t-elle conduit Gracia jusqu'à ce terme depuis longtemps désiré?

Cattaro entretenait un commerce actif avec Venise. Les petits voiliers dalmates sillonnaient sans cesse l'Adriatique pour porter à la métropole les produits de leurs côtes fertiles, des céréales, des légumes, et surtout des vins et de l'huile d'olive. Gracia, comme les autres mariniers ses compatriotes, faisait plusieurs fois cette traversée chaque année. A Venise, il ne manquait jamais de se rendre dans une église pour y adorer le Saint-Sacrement et y faire ses dévotions.

Un jour qu'il se trouvait dans une petite île, appelée aujourd'hui l' « île des Tombeaux » et située entre Murano et Venise, il entra dans l'église de Saint-Christophe de la Paix. C'était l'heure de la prédication, et un religieux augustin, célèbre par sa sainteté et sa doctrine, le P. Simon de Camerino, annonçait la parole de Dieu à un nombreux auditoire suspendu à ses lèvres (1).

Gracia écoute avec émotion cette parole ardente et apostolique : au fond du cœur, une voix lui dit que le moment est venu de fuir le monde pour se mettre entièrement au service de Dieu. Après le sermon il suit le prédicateur à la sacristie, et, se jetant à ses pieds, le supplie de le recevoir au nombre de ses religieux.

Le P. Simon de Camerino joignait un jugement sûr à une grande rectitude de discernement : son regard pénétrant eut vite deviné le trésor que le Seigneur lui envoyait. « Soyez le bienvenu, mon fils, dit-il à Gracia après l'avoir questionné; saint Augustin, dont les maximes vont devenir la règle de votre vie, vous protégera, et vous goûterez une paix que le monde ne peut donner. »

Gracia, le cœur plein de joie, revint en toute hâte à Cattaro : il vendit sa petite maison, les instruments de son métier et en distribua le prix aux pauvres. Puis, selon les indications du P. Simon, il se rendit au monastère de Monte-Ortone, près de Padoue, où il fut admis en qualité de Frère convers.

Ce monastère avait été fondé, en 1436, par le P. Simon de Camerino, et le fondateur y avait établi une Congrégation sous la dépendance du grand Ordre des Ermites de Saint-Augustin, mais avec une discipline plus austère et plus rigoureuse. Cette branche de la famille augustinienne prit le nom de Congrégation de Monte-Ortone.

C'était par conséquent dans un milieu choisi que la Providence plaçait l'humble marinier des Bouches du Cattaro. En prenant place parmi ses nouveaux frères, Gracia résolut de s'appliquer principalement à l'acquisition de deux vertus qu'il suffit d'énumérer pour résumer en quelque sorte toute sa vie : la prière et la mortification dans un travail humble, fatigant et généreux.

MORTIFICATION ET LUTTE CONTRE LE DÉMON

Le fervent convers fut admis après quelques années de probation à la profession religieuse.

Il était le modèle de ses frères. On le voyait rechercher sans cesse la besogne la plus vile et la plus pénible pour alléger le fardeau d'autrui. Mais il ne se contentait pas de mortifier ses passions par un travail incessant : son amour du sacrifice et de la souffrance volontaire le porta à des pénitences plus rigoureuses.

Il ne prenait aucune nourriture avant le milieu du jour, ne mangeait jamais de viande et se privait souvent d'une partie de ses repas pour la donner aux pauvres. Son vêtement de travail consistait en une sorte de sac noir de laine grossière en forme de tunique, qu'il raccommodait de ses propres mains et qu'il porta jusqu'à sa mort. Au dehors du monastère comme au dedans, il demeurait toujours la tête découverte sous les rayons ardents du soleil comme sous les averses les plus rudes. D'ordinaire, pendant le travail, il gardait les pieds nus, mais dans l'intérieur du couvent, par respect pour la

---

(1) Quelques années auparavant, en 1454, le P. Simon de Camerino avait réussi, par l'ascendant de sa vertu, à rétablir la paix entre les Vénitiens et le fier duc de Milan, François Sforza. En mémoire de cet heureux événement, on avait appelé son couvent de Venise Saint-Christophe *de la Paix*.

communauté, il se servait de sandales vieilles et rapiécées.

Ses reins étaient ceints d'une chaîne de fer aux pointes acérées, et nuit et jour il portait un rude cilice que l'on conserve encore précieusement dans la cathédrale de Cattaro et dont l'attouchement suffit maintes fois pour chasser le démon du corps des possédés et guérir les malades.

L'ennemi de tout bien ne pouvait supporter sans frémir cette ferveur et cette héroïque pénitence. Souvent, Gracia le voyait apparaître sous les dehors de ses supérieurs et lui ordonner de suspendre ses mortifications ou le pousser au découragement. Mais le saint religieux, par sa prière et son humble confiance en Dieu, déjouait toutes les ruses du démon.

Celui-ci, furieux, voulut se venger. Une nuit, Gracia se trouvait à l'hospice de la Congrégation de Saint-Marc à Padoue : prosterné aux pieds du crucifix, il suppliait le divin Maître de pacifier les esprits des Padouans, chez lesquels soufflait un vent de discorde et de guerre civile. Tout à coup les anges de ténèbres apparurent visibles à ses yeux : ils le saisirent avec violence par les vêtements, le traînèrent le long des corridors du monastère et lui portèrent tant de coups, que le bruit en retentit par toute la maison. Gracia fut relevé à demi brisé et sans connaissance : il lui demeura à la jambe une blessure qui le rendit boiteux jusqu'à sa mort.

PAUVRETÉ ET OBÉISSANCE

Le Bienheureux n'avait jamais été riche des biens de ce monde : dans le monastère il s'appliqua à entrer de plus en plus dans l'esprit de la sainte pauvreté évangélique. Sa cellule était la plus étroite et la plus incommode de la maison ; tout son ameublement consistait en un crucifix, une image de la Sainte Vierge et un long chapelet de bois suspendu à la muraille au-dessus d'un lit composé de quelques planches et d'une pierre en guise d'oreiller.

Par amour pour la pauvreté, Gracia prenait un soin minutieux de tous les meubles de la communauté, et on le voyait exercer tous les métiers, se faisant tour à tour charpentier, cordonnier, tailleur, serrurier ou maçon.

Son obéissance était proverbiale. Son âge avancé lui eût peut-être conféré quelque droit de commander aux frères plus jeunes, il aimait mieux se mettre humblement sous leur direction et s'estimait heureux d'être le serviteur de tous.

Il nourrissait dans son âme une dévotion ardente pour le Saint-Sacrement de l'autel et la Sainte Vierge, et il eût désiré pouvoir assister chaque jour à trois ou quatre messes ; mais ses travaux ne lui permettant pas cette sainte occupation, il ne demeurait qu'une heure à l'église : ce temps achevé, il s'arrachait aux délices que la prière lui faisait goûter au pied de l'autel, car saint Augustin lui avait appris qu'un acte d'obéissance est plus agréable à Dieu que toutes les vertus réunies.

Dieu se plut à récompenser cette fidélité par des prodiges.

LE MUR QUI S'ENTR'OUVRE — FLAMMES MYSTÉRIEUSES

Un matin, Gracia travaillait avec ardeur dans le jardin de Monte-Ortone. La chapelle du couvent était proche de l'endroit qu'il défrichait, et, pendant que ses bras maniaient la pioche, son cœur était attentif au voisinage de l'Hôte divin du Tabernacle. Il avait du reste la coutume de s'unir par la pensée à toutes les messes qui se célébraient dans l'oratoire.

Tout à coup, parvient à son oreille le tintement de la petite clochette annonçant l'élévation.

A la pensée du mystère auguste qui s'accomplit sur l'autel, le pieux jardinier ne peut contenir les élans de sa dévotion : comme de coutume, il se prosterne à genoux dans l'adoration et la prière.

Mais, ô merveille ! Voici que le mur extérieur de l'église s'entr'ouvre comme une porte à deux battants, pour permettre au Bienheureux de plonger son regard jusqu'à l'autel où s'immole la divine Victime. Mais entre les mains du prêtre, au lieu de l'Hostie, Gracia aperçoit l'Enfant Jésus, qui lui sourit et étend les bras vers lui au milieu d'une éblouissante lumière.

Une autre fois, au couvent de Saint-Christophe de la Paix, qui fut la résidence de ses dernières années, le Saint priait la nuit dans sa cellule, comme il en avait l'habitude. Soudain, il se sentit embrasé d'un amour de Dieu si véhément, que son cœur lui semblait être devenu une véritable fournaise. Il essaye de tempérer l'ardeur de cet incendie en pressant sa poitrine de sa main droite : mais aussitôt il en sort des flammes prodigieuses, qui remplissent son pauvre réduit d'un torrent de lumière. Puis ces flammes extraordinaires, pénétrant à travers la voûte et les fenêtres, s'élèvent au-dessus du monastère et éclairent tout l'horizon de leurs reflets éblouissants.

Cependant quelques mariniers, occupés non loin de là au travail de la pêche, avaient aperçu cette étrange lueur. Croyant à un incendie, ils accourent en toute hâte, carillonnent à la porte du couvent et réveillent les religieux. L'effroi est dans toutes les âmes. On parcourt la maison en tous sens, on monte sur le toit, mais aucune trace d'incendie. La clarté miraculeuse s'est évanouie.

Un religieux toutefois n'était pas sorti de sa cellule : c'était le bienheureux Gracia. On ouvre sa porte et on le trouve étendu sur le sol, mais le visage encore rayonnant d'une céleste clarté.

Interrogé par le supérieur, le bon convers fut obligé de raconter par obéissance ce qui s'était passé entre Dieu et lui.

CHARITÉ DE GRACIA — L'EAU DE MER CHANGÉE EN EAU DOUCE

Né lui-même dans la pauvreté, le bienheureux Gracia aimait tendrement les pauvres. Ses supérieurs l'avaient chargé de distribuer les aumônes à la porte du monastère et il s'acquittait de cette fonction avec une bonté qui charmait les indigents et leur arrachait des larmes de reconnaissance.

Pendant l'été de 1469, on réparait l'église de Saint-Christophe dont les murailles, posées sur des fondements peu solides, menaçaient ruine. Gracia aidait de son mieux les maçons : il préparait le ciment et puisait dans une citerne voisine l'eau nécessaire aux constructions. Cette citerne était la seule de la petite île qui contînt de l'eau potable.

Un matin, Gracia la trouva complètement à sec. La disparition de cette eau, au moment surtout où les chaleurs excessives de l'été la rendaient plus nécessaire que jamais, était un

malheur pour les habitants de l'île. Les pauvres gens étaient consternés. Que faire dans cette extrémité? Ils eurent recours au Fr. Gracia, qu'ils appelaient *le Saint* et sollicitèrent son intervention toute-puissante auprès de Dieu.

Leur espérance ne fut pas trompée. Gracia adressa au ciel une prière fervente, puis se dirigeant vers le rivage, il puisa dans la mer une certaine quantité d'eau qu'il jeta dans l'aride citerne. Sur ses conseils, les assistants l'imitèrent, et bientôt la citerne se trouva remplie. Le Saint toucha alors de sa main droite cette eau amère, et fit sur elle trois fois le signe de la croix : aussitôt elle perdit toute son amertume et fut changée en une eau des plus douces et des plus limpides.

Depuis lors, cette citerne ne tarit jamais; ses eaux devinrent célèbres, et chaque année, pendant la saison d'été, on venait y puiser avec des tonneaux et des barils pour l'usage des Vénitiens. Plusieurs fois, les vagues de la mer, aux jours de tempête, y amenèrent leurs eaux salées, sans pouvoir jamais communiquer leur amertume à cette eau miraculeuse. Les malades accouraient de loin pour la goûter dans l'espérance d'y trouver un remède à leurs infirmités.

Et, de fait, on cite le cas d'un religieux augustin de Saint-Christophe, le P. Spirito Lazzarini, qui fut, par ce moyen, délivré d'une fièvre obstinée et violente. Dans sa reconnaissance, il écrivit la vie du Bienheureux : son ouvrage, publié à Venise en 1643, contient tout au long le récit de sa propre guérison.

DON DE SAGESSE ET DE PROPHÉTIE

Gracia n'avait pas reçu du ciel que le don des miracles, Dieu lui avait aussi accordé celui de toucher les cœurs et de pénétrer les mystères de l'avenir.

Cet humble convers, qui ne savait ni lire ni écrire, parlait des choses divines avec une sagesse et une autorité admirables.

On accourait de toutes parts auprès de lui pour avoir le bonheur de recevoir de ses lèvres un conseil ou une pieuse exhortation.

Une dame riche de Venise avait un fils unique qu'elle aimait tendrement. Le jeune homme, ayant pris passage sur un vaisseau, était parti pour un lointain voyage, quand le bruit courut que le navire avait été capturé par les Turcs. On ajoutait que les corsaires avaient cruellement mis à mort l'équipage et les passagers. Qu'on juge de la désolation de la pauvre femme torturée par ce doute affreux! Elle ne goûtait plus de repos ni le jour ni la nuit, et l'image de son fils la poursuivait sans cesse.

On lui conseilla d'avoir recours au bienheureux Gracia; elle vint donc au monastère de Saint-Christophe, fit au serviteur de Dieu le récit de ses peines et de ses angoisses : « Consolez-vous, lui répondit le Saint, tous ces bruits sont faux, et vous en aurez bientôt la preuve. Votre fils est vivant, et ce soir même vous aurez la consolation de le revoir. Remerciez-en Dieu et priez pour moi. »

La dame s'en retourna rassérénée, mais osant à peine croire à la promesse du Bienheureux. Quelques heures après, au coucher du soleil, son fils était de retour et l'heureuse mère avait la joie de le presser dans ses bras.

MORT DU BIENHEUREUX GRACIA

Cependant, la santé du Bienheureux s'affaiblissait graduellement. Un travail incessant, ses jeûnes rigoureux et prolongés, ses pénitences continuelles avaient peu à peu miné ses forces et il souffrait beaucoup d'une arthrite et de fièvres périodiques.

Au milieu de ces douleurs, son visage demeurait tranquille et serein. Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait avec sa douceur habituelle : « Je vais bien et j'en remercie Dieu. » Et, de fait, il considérait ses infirmités comme un bien pour lui et remerciait sans cesse le Seigneur de lui avoir accordé cette occasion de souffrir quelque chose pour son amour.

Dans la soirée du 8 novembre 1508, ses douleurs devinrent plus aiguës, et le supérieur lui ordonna d'aller se reposer et de prendre un peu de viande pour soutenir ses forces. L'humble religieux se mit en devoir d'obéir, malgré les vives répugnances de son âme toujours portée à la mortification et au sacrifice. On vint lui présenter un peu de viande rôtie, mais Gracia la bénit avec une relique de la vraie Croix et aussitôt cette viande tomba en pourriture, de telle sorte qu'on n'osa plus ordonner à l'infirme de la manger.

Le malade, se sentant défaillir, demanda et reçut avec une ferveur admirable les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction. Puis, entouré de tous les religieux, il rendit paisiblement à Dieu son âme pure et sans tache. C'était un peu après minuit.

Le matin, la nouvelle de sa mort se répandit rapidement, non seulement dans l'île, mais à Venise, et une foule immense accourut à Saint-Christophe pour vénérer ses restes mortels. Son corps fut déposé dans la tombe commune des religieux, mais ce fut pour peu de temps.

Gracia apparut en effet au supérieur du couvent, le P. Martin de Bergame, et lui intima, au nom du Seigneur, l'ordre de placer dans un lieu plus convenable ses restes demeurés sans corruption.

A la suite de cette vision, le prieur fit faire un cercueil de cyprès, où furent déposées les saintes reliques que les ravages de la mort n'avaient pu atteindre et qui répandaient autour d'elles un parfum délicieux. Quelques mois plus tard, un sénateur de Venise ayant été favorisé d'une vision analogue, fit fabriquer à ses frais un sarcophage de marbre blanc doré. On y plaça le corps du Bienheureux, et il fut exposé à la vénération des fidèles sur un autel de l'église Saint-Christophe.

Un grand nombre de malades qui eurent recours à l'intercession du serviteur de Dieu furent rendus à la santé.

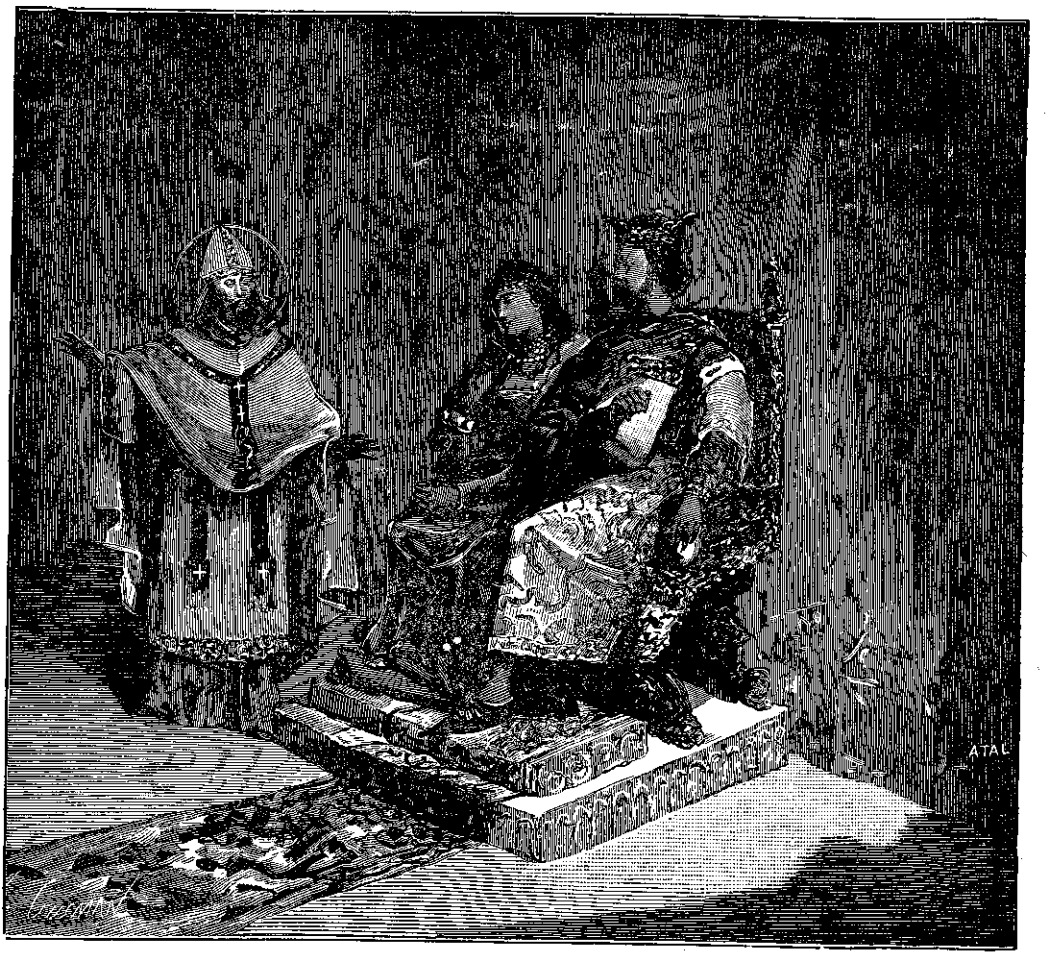
Le corps du bienheureux Gracia fut transporté d'abord de Saint-Christophe à Venise, puis, en 1810, de Venise à Mulla, en Dalmatie, où on le vénère dans l'église paroissiale.

BIBLIOGRAPHIE

Le P. Spirito Lazzarini a publié une Vie du B. Gracia en italien, à Venise, en 1643. — Antoine Loredan. *Vita del B. Grazia.* Venise, 1734. — Flaminio Corner, sénateur de Venise. *Notizie storiche delle chiese e monasteri di Venezia.* — Daniel Tarlato et Jacques Collato, S. J., *Illyrium Sacrum*, etc. — D. Giovanni Matkovic., *Vita* (en slave). Zagabria, 1887. — P. Nicola Mattioli, agost., *Vita del B. Grazia da Cattaro.* Roma, typ. della Pace, 1890.

SAINT YVES DE CHARTRES

Fête le 23 décembre.



Saint Yves de Chartres devant Philippe Ier.

JEUNESSE ET PREMIERS TRAVAUX DE SAINT YVES

Le 24 novembre 1090, un pontife romain, exilé pour la fermeté de sa conduite, le bienheureux Urbain II, donnait à Capoue l'onction pontificale à un évêque qui allait devenir, par l'énergie de son caractère, comme il l'était déjà par la vertu et la doctrine, la gloire de l'Eglise de France au XIe siècle, c'était saint Yves de Chartres.

Yves était né vers l'an 1040, au territoire de Beauvais, de parents nobles, croit-on, mais surtout profondément vertueux. Aussi, leur préoccupation exclusive fut-elle de donner à leur jeune fils une éducation chrétienne. De bonne heure, Yves vint s'asseoir sur les bancs de l'école abbatiale du Bec, et aux côtés de saint Anselme, son condisciple préféré, il écoutait les leçons du célèbre Lanfranc. A cette école de science et de vertu, il étudia sa vocation. Le sacerdoce l'attirait : il se sentait fait pour servir Dieu dans la retraite et le studieux labeur de l'enseignement. Devenu prêtre, il professa d'abord le droit canonique à la collégiale de Nesle.

En 1075, Guy, évêque de Beauvais, le mit à la tête d'un monastère de Chanoines réguliers, qu'il venait de fonder. Le nouveau prieur s'occupa avant tout d'y établir une sainte discipline, et d'y faire briller, dans tout leur éclat, les saines doctrines.

Ce fut là qu'il composa les deux recueils de jurisprudence canonique, le *Decretum* et la *Panormia*, qui allaient le placer au rang des plus célèbres docteurs de France. C'était à la fois une œuvre d'érudition remarquable et un acte d'énergie vraiment sacerdotale.

Au plus fort de la lutte des investitures, le

jeune professeur proclamait bien haut, en face de l'enseignement césarien, la constitution de l'Eglise, la primauté du Siège de Pierre, sa juridiction souveraine, son droit d'excommunication, la subordination des princes chrétiens à sa puissance spirituelle, leur incompétence dans les élections épiscopales, enfin le crime de leur ingérence dans l'investiture des bénéfices ecclésiastiques.

SAINT YVES, ÉVÊQUE

Or, au moment où ce nouvel astre signalait ainsi son apparition dans le monde, le pape Urbain II venait de déposer une troisième fois le titulaire simoniaque du siège épiscopal de Chartres, qu'il déshonorait par une conduite scandaleuse : en même temps, il ordonnait au clergé et au peuple de procéder à une nouvelle élection. Tous les regards se portèrent sur le jeune prêtre dont le nom brillait d'un si vif éclat.

La promotion de saint Yves réjouit tous les catholiques. Mais la faction simoniaque des évêques de cour, réunis autour de Philippe Ier, résolut d'annuler l'élection. Le métropolitain de Sens, dont relevait l'Eglise de Chartres, refusa de le sacrer, prétendant que la déposition du premier titulaire avait été anticanonique. C'était une fin de non-recevoir dérisoire. Yves n'insista pas. Il partit pour l'Italie, afin de soumettre l'affaire à la décision du Souverain Pontife.

L'accueil qu'il reçut du pape exilé fut celui qu'un saint pouvait faire à un autre saint. Urbain II le sacra de sa main. Yves de Chartres revint en France, emportant, avec les bénédictions du Pontife, une admiration profonde pour ce glorieux défenseur de l'Eglise, et la ferme résolution d'imiter une pareille grandeur d'âme. Il allait bientôt en avoir besoin, et la Providence ne l'avait amené aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ que pour le préparer plus directement à la lutte qui l'attendait en France.

En effet, loin de donner le baiser de paix au nouveau frère et coévêque, dont le pape lui notifiait la consécration, le métropolitain de Sens, dans une lettre injurieuse, le cita à comparaître devant le Concile provincial d'Etampes. La réponse du nouveau pontife fut une revendication solennelle des droits du pape outragé. « Résister au jugement et aux sentences de l'auto-» rité apostolique, c'est, écrivait-il, encourir de » plein droit la note d'hérésie. »

Cependant, il ne refusa pas de se rendre au Concile. Accusé du crime de lèse-majesté, pour avoir reçu la consécration épiscopale des mains du bienheureux Urbain, il allait être déposé, quand il en appela au tribunal du Saint-Siège.

L'ADULTÈRE ROYAL

On le voit, le désordre était au comble dans le noble royaume de France. Les scandales de la cour, le dévergondage de la noblesse, l'abaissement du caractère épiscopal, funeste résultat des investitures simoniaques, tout semblait conspirer pour la ruine du royaume très chrétien. En face de tant de maux, Yves de Chartres ne put s'empêcher de pousser une plainte indignée. En racontant au bienheureux Urbain ce qui s'était passé au Concile d'Etampes, il le supplia d'envoyer en France un légat apostolique, dont la vertu et la fermeté pussent opposer une digue au torrent qui menaçait de tout envahir. Urbain II n'hésita pas : il rétablit l'archevêque Hugues de Lyon dans la charge de légat apostolique.

Des événements d'une gravité exceptionnelle rendaient cette mesure plus nécessaire que jamais. Après vingt-deux ans de mariage avec Berthe de Hollande, on apprit tout à coup que le roi Philippe Ier venait de reléguer la reine dans un couvent et d'enlever la jeune Bertrade de Montfort, femme du comte d'Anjou. L'aveuglement de cette passion insensée devait encore aller plus loin.

SAINT YVES DANS LES CACHOTS

Un jour, le roi appela saint Yves et l'invita à assister à la cérémonie du mariage qu'il voulait contracter solennellement avec sa complice.

Le noble évêque lui répondit qu'il ne pouvait se plier au gré de ses criminels caprices : « Bertrade, lui écrivait-il quelque temps après, ne peut pas devenir votre épouse, tant qu'une sentence canonique n'aura pas dissous le double lien de son précédent mariage et du vôtre. Je n'irai point à Paris : J'aimerais mieux être jeté au fond de la mer avec une meule au cou que de donner un pareil scandale au peuple chrétien. »

C'était le *non licet* de saint Jean-Baptiste répété avec une éloquente indignation. Yves fit transcrire cette lettre courageuse, et il en adressa des copies à tous les archevêques et évêques, en leur disant qu'ils avaient les mêmes motifs que lui de s'abstenir.

Cependant, il se trouva des âmes assez vénales pour sacrer l'adultère et couronner l'impudicité. Ce fut un long cri de douleur dans tout le royaume, mais saint Yves paya de la liberté sa courageuse résistance. Il fut jeté dans un cachot, déclaré coupable de félonie et conséquemment dépouillé de tous ses biens.

Cependant, les fidèles de Chartres voulaient délivrer leur Père par les armes. Du fond de son cachot, le saint pontife le leur défendit : « Laissez-moi, leur écrivit-il, laissez-moi boire seul le calice de la souffrance, et n'ajoutez pas à mes tribulations la douleur d'apprendre que d'autres souffrent à cause de moi. » Mais ses chaînes devenaient glorieuses.

Urbain II, en enjoignant à l'archevêque de Reims de réprimer l'infamie royale, même au moyen des censures, lui ordonnait en même temps de réclamer la mise en liberté de saint Yves, et, en cas de refus, d'excommunier le seigneur qui le retenait prisonnier, et de jeter l'interdit sur ses domaines.

Saint Yves fut délivré, mais les coupables adultères ne se séparèrent pas. A peine sorti de prison, le bienheureux évêque redoubla de zèle et d'activité pour exciter l'ardeur du légat. Il lui écrivit aussitôt : « Plus les pervers ont de témérité pour attaquer le droit et l'Eglise de Dieu, plus il nous faut montrer de courage pour la défense de la religion menacée. Hérodiade danse devant

Hérode; elle demande la tête de Jean; Hérode est toujours prêt à la lui accorder. Mais Jean ne cesse pas de redire le *non licet*. » Le nouveau Jean-Baptiste n'était autre que saint Yves lui-même.

Du reste, le bienheureux Hugues de Lyon était digne d'entendre un pareil langage. Pendant que saint Yves s'occupait d'annuler l'hypocrite légation de Philippe, à Rome, après la mort ou peut-être l'assassinat de la reine Berthe, le courageux légat fulminait, au Concile d'Autun, une sentence solennelle d'excommunication contre Philippe, Bertrade et leurs complices.

Pour se venger, le roi dressa un acte d'accusation contre saint Yves. L'évêque répondit : « Que le seigneur-roi fasse contre mon humble personne tout ce qu'il voudra ou pourra : qu'il m'emprisonne, me proscrive, m'anéantisse, je suis prêt à tout souffrir pour la loi de mon Dieu. Jamais je ne consentirai à un crime. »

Cependant, le roi persista dans sa criminelle résolution, et la coupable Bertrade lui donna deux fils.

SAINT YVES MÉNAGE LA RÉCONCILIATION

Pendant ce temps, un magnifique mouvement se préparait : c'était celui des croisades. Le bienheureux Urbain vint lui-même prêcher en France la guerre sainte et pousser le cri de la délivrance : Dieu le veut! Philippe resta, il est vrai, étranger à tout ce qui se passa à Clermont (1096); mais il sentait que sa situation devenait critique; il tremblait non seulement pour son âme, mais encore pour sa couronne. Après deux ans d'égarements, il se montra un moment touché. Ayant appris que le pape devait séjourner quelque temps à Montpellier, il députa vers Sa Sainteté le courageux Yves de Chartres, avec charge de faire les premières ouvertures de soumission.

Le choix du négociateur était de nature à inspirer la plus grande confiance. Le pape accueillit avec joie les démonstrations de repentir que manifestait Philippe. Il voulut bien se contenter d'une renonciation privée. Le roi vint donc à Nimes, et il prêta entre les mains du pontife le serment de renvoyer Bertrade. Urbain leva l'excommunication.

Hélas! ce n'était là qu'un nouveau parjure. A peine le pape eut-il quitté le territoire de France, que la femme adultère fut rappelée. Philippe cacha le plus possible la réapparition de Bertrade. C'était, en effet, son intérêt, car son semblant de soumission allait lui permettre de tromper plus sûrement la bonne foi du vénérable évêque de Chartres. Son dessein ne visait à rien moins qu'à mettre saint Yves dans son parti. Il n'y réussit pas complètement.

Ayant appris que saint Hugues de Lyon s'occupait activement de la convocation d'un prochain Concile, le roi craignit, non sans raison, d'y être frappé d'une nouvelle sentence d'excommunication. Il se plaignit donc vivement à saint Yves de tous ces agissements qui avaient lieu sans l'assentiment royal. Saint Yves, sans condamner le légat, donna au roi la réponse que celui-ci désirait. « Les lois canoniques, lui disait-il, ne permettent chaque année que la tenue de deux Conciles. Si celui dont vous parlez n'a pas été décidé auparavant, vous avez le droit de résister. » C'était une arme terrible dont Philippe ne devait que trop bien se servir pour entraver l'action du légat et les divers Conciles qu'il convoqua. Du reste, saint Yves se trompait, sans le savoir, en appliquant aux Conciles généraux ce qui n'était relatif qu'à la tenue des Conciles provinciaux.

A cette malheureuse concession, il ajouta un acte de regrettable faiblesse, celui de sacrer évêque une créature de Philippe, indigne de cette charge, et promue à l'épiscopat en dehors de toutes les règles canoniques.

Cette conduite étonna d'abord le légat. Bientôt il fallut l'entraver. Saint Hugues de Lyon lui défendit de sacrer une autre créature de Philippe et réclama auparavant une profession de foi. Saint Yves s'en offensa; il s'en plaignit amèrement, et c'est à cette occasion qu'il se laissa entraîner à des récriminations injustes envers le légat. Mais ce léger nuage ne dura pas. Saint Yves s'humilia et reconnut qu'il s'était trompé.

Aussi a-t-il fallu la mauvaise foi la plus complète pour calomnier sa mémoire, au point d'appeler le vénérable évêque le porte-drapeau du gallicanisme. Sa vie, qui ne fut qu'une lutte continuelle pour la défense des doctrines romaines, et qui fut toute mise au service des Souverains Pontifes, protestait assez contre une telle injure. Plût à Dieu que tous les évêques courtisans de 1682 n'eussent jamais eu d'autres taches à se reprocher! Saint Yves les effaça, du reste. A peine eut-il connaissance de la réprobation que le pape donnait à sa conduite, qu'il s'empressa d'écrire une lettre désolée à Rome. « Je ne prétends pas soutenir ma lettre, disait-il, ni entrer en jugement avec vous. » Et, avec une humilité qui est le propre de tous les grands saints, quand ils se reconnaissent coupables, il suppliait le Souverain Pontife de le décharger d'un fardeau que ses épaules trop faibles ne pouvaient pas porter : « Nu, disait-il, je porterai nue la croix de mon Sauveur Jésus. » Mais le bienheureux Urbain II connaissait trop bien la valeur d'un tel champion, pour lui permettre le repos, au moment où Philippe, doublement adultère, affligeait de plus en plus l'Eglise de Dieu.

SAINT YVES ASSISTE AU TRIOMPHE DE LA MORALE CHRÉTIENNE

Sur ces entrefaites, le bienheureux Urbain II mourut en 1099. Saint Yves s'empressa aussitôt de mettre son dévouement au service du nouveau pontife, Pascal II. Philippe ne fut pas abusé longtemps sur la nature des véritables sentiments de saint Yves. Aussi s'efforça-t-il, par toutes sortes de moyens, de gêner l'action de celui qu'il redoutait le plus de tous les évêques de France.

Ainsi, vers l'an 1100, saint Yves voulut aller trouver lui-même le Souverain Pontife; mais on surveillait le vaillant évêque. Il trouva les Alpes gardées par les agents du roi : il ne put passer.

Il parvint cependant à faire transmettre à Pascal II deux lettres sur la triste situation du royaume. En les lisant, le Souverain Pontife reconnut que la grandeur du mal nécessitait des remèdes énergiques. Yves de Chartres réclamait de nouveau le rétablissement de saint Hugues dans la charge de légat : c'est une preuve que les cœurs de ces deux saints n'avaient conservé aucun sentiment d'aigreur ; mais, le bienheureux Hugues s'était embarqué pour Jérusalem. Deux cardinaux furent envoyés de Rome.

De concert avec les légats, saint Yves essaya encore de ramener le coupable : un des cardinaux parut même à la cour. Mais tous les efforts échouèrent devant la passion. Une seconde excommunication devenait nécessaire. Saint Yves guida les travaux des deux légats : il fixa lui-même la ville, l'époque où devait avoir lieu le Concile. Enfin, grâce à ses diligences, la sentence fut fulminée au Concile de Poitiers, par un grand nombre de Pères, et malgré les cris de mort proférés par une soldatesque impudente.

Philippe sentit enfin la violence du coup qui le frappait. Il s'adressa encore au vénérable Yves pour lui exprimer son repentir : celui qui avait été l'instrument de la punition allait devenir l'instrument de la réhabilitation. Saint Yves fit donc les démarches nécessaires à Rome.

Pendant ce temps, un grand convertisseur d'âmes parcourait notre France : c'était le bienheureux Robert d'Arbrisselles. Bertrade alla un jour l'écouter. Après le sermon, elle résolut de changer de vie. La parole apostolique du saint avait enfin vaincu ce cœur impudique. Bertrade coupable était devenue une Madeleine repentante : elle allait désormais faire une rude pénitence. Bientôt le roi fut relevé de l'excommunication. La conversion était sincère.

DERNIERS TRAVAUX DE SAINT YVES

Une fois cette grande œuvre accomplie, le courageux défenseur des droits de Dieu et de l'Eglise n'apparaît plus que de temps en temps sur la scène agitée du monde. Cependant, il reste l'arbitre souverain entre tous les partis. La sainteté donnait à ses décisions une force inouïe. Enfin, ce vénérable vieillard, consumé par les labeurs d'un pénible épiscopat de vingt-cinq ans, mourut paisiblement, vers l'an 1115, à l'âge de soixante-quinze ans.

Le nom de saint Yves était entouré d'une auréole de sainteté que son époque si troublée n'a cependant pas refusé de reconnaître. Ce saint évêque fut, dans le noble royaume de France, l'un des plus sûrs soutiens sur lesquels les Souverains Pontifes purent alors compter.

Les miracles ne manquèrent pas non plus à sa mémoire. On raconte qu'on vit souvent planer un globe de feu au-dessus de sa tête, lorsqu'il offrait le Saint Sacrifice de la Messe, figure de l'amour ardent qui consumait son cœur pendant cette sainte action.

SAINT DAGOBERT II, ROI DES FRANCS ET MARTYR

ET SES FILLES SAINTE IRMINE ET SAINTE ADÈLE

Fêtes le 23 et le 24 décembre.

Portrait de saint Dagobert, d'après des documents contemporains.

L'une des plus belles œuvres de l'Eglise catholique en ce monde a été la formation de la France chrétienne, par le zèle des papes, des évêques et des moines.

Les rois des Francs, de la race de Mérovée, arrivés païens et barbares sur le sol gaulois, sont entrés ainsi, à la suite de Clovis, dans le chemin de la civilisation et ont appris à y conduire leurs peuples.

C'est un beau spectacle de considérer les luttes et les nombreux triomphes de la foi chrétienne au milieu des rudes et violentes passions de ce temps-là.

Le roi saint Dagobert II était fils de saint Sigebert II, roi d'Austrasie, et petit-fils de Dagobert Ier.

UN TRAITRE — LE JEUNE EXILÉ — CHARITÉ DE SAINT WILFRID

Sigebert II avait eu pour *maire du palais*, ou premier ministre, le bienheureux Pépin de Landen, l'un des ancêtres de Charlemagne. A la mort de ce sage et vertueux conseiller, Sigebert crut devoir accorder sa confiance au fils de Pépin, nommé Grimoald, dans l'espoir qu'il ressemblerait à son père; et quand il mourut, jeune

encore, il laissa sous sa tutelle son unique fils et héritier, Dagobert, âgé seulement de trois ans.

Hélas ! jamais confiance ne fut plus trompée.

Aveuglé par l'ambition, Grimoald conçut le projet d'élever sur le trône d'Austrasie (c'est ainsi qu'on appelait l'est de la France), son propre fils, décoré à cet effet du nom mérovingien de Childebert. Toutefois, contrairement à l'usage de ces temps barbares, il n'osa pas tremper ses mains dans le sang de son royal pupille ; il lui fit couper les cheveux comme à un moine, et aidé de son parent Diddo de Poitiers, il l'exila secrètement en Angleterre.

Pendant que le jeune prince était conduit loin des rives de sa patrie, Grimoald publiait partout la nouvelle de sa mort, et pour mieux tromper le peuple, il lui fit de magnifiques funérailles à Metz. Ensuite, il proclama roi son fils Childebert, assurant que Sigebert l'avait adopté.

En vain, la reine Himnehilde, mère du jeune Dagobert, essaya de protester contre cette usurpation, elle dut chercher elle-même promptement un refuge à Paris, auprès de son beau-frère Clovis II, roi de Neustrie (France de l'Ouest).

Mais Dieu n'abandonna pas le royal orphelin dans l'exil. Il lui fit trouver un second père dans la personne de saint Wilfrid, évêque d'York.

Le saint évêque accueillit le jeune prince avec une bonté digne d'une si touchante infortune ; il le forma lui-même aux vertus chrétiennes, et lui donna une éducation digne d'un fils de roi, que Dieu réservait peut-être à régner un jour sur le trône de ses aïeux.

Le prince français profita avec docilité de ses leçons. Son exil l'aidait à comprendre la fragilité des biens terrestres. Il méditait souvent la Sainte Ecriture et nourrissait son âme des vérités que l'Esprit-Saint y enseigne.

« Heureux, se disait-il à lui-même, le prince qui, avant de commander aux autres, sait se gouverner soi-même et exercer sur son propre cœur un empire sévère. Et à quoi lui servirait-il de se faire obéir par des millions de sujets, s'il était lui-même esclave de ses passions, si ses mauvais penchants le dominaient? Et quel avantage lui viendrait-il de voir son nom célèbre dans l'histoire des rois et des conquérants de la terre, si le Père céleste l'effaçait du livre de l'immortalité ?»

S'il désirait revoir sa patrie et recouvrer l'héritage du roi son père, ce n'était point par le désir des richesses et de la domination, mais afin de travailler au bien de son peuple et de faire fleurir dans ses Etats la religion chrétienne.

Quand il eut l'âge convenable, son protecteur lui ménagea un honorable mariage avec une princesse anglaise, dont il eut un fils nommé Sigebert et quatre filles : Irmine, Adèle, Bathilde et Ragnétrude. La joie de cette nombreuse famille fut cependant troublée par une douleur : la petite princesse Bathilde était aveugle et muette.

SAINTE BATHILDE — CHATIMENT DE GRIMOALD
RETOUR DE L'EXILÉ

Pendant tout ce temps, les événements s'étaient succédé chez les Francs d'Austrasie. Les seigneurs se lassèrent vite d'obéir à l'ambitieux et tyrannique Grimoald, et tournèrent leurs regards vers la Neustrie.

Clovis II, frère de saint Sigebert, était mort, mais sa veuve, la noble reine sainte Bathilde, gouvernait avec sagesse cette moitié du royaume de France au nom de ses fils en bas âge. Par ses ordres, Grimoald fut enfermé dans un cachot, en juste punition de ses crimes, et l'Austrasie fut réunie à la Neustrie.

Plus tard, Childéric II, second fils de sainte Bathilde, fut proclamé roi d'Austrasie à Metz. Mais alors, saint Wilfrid, de concert avec quelques seigneurs austrasiens, engagea Dagobert II à réclamer l'héritage de son père Sigebert. Grâce aux négociations de l'évêque, les princes anglais fournirent à Dagobert des secours en hommes et en argent, le royal exilé revint dans sa patrie régner sur l'Alsace et quelques cantons au delà du Rhin. Il ne gouverna d'abord qu'à titre de lieutenant ou vassal de Childebert, son cousin, mais ce prince étant mort en 673, Dagobert II devint roi de tous les Francs d'Austrasie.

Le vaillant Pépin d'Héristal, digne petit-fils de Pépin de Landen, le duc Martin de Metz, Adalric, duc d'Alsace, se rangèrent autour de lui.

UN ROI CHRÉTIEN

Les Francs avaient entendu parler des rares vertus que le prince avait pratiquées dans l'exil ; ils s'attendaient à voir revivre en lui la piété, la bonté et la sagesse de Sigebert, son père. Leur espoir ne fut pas trompé : Dagobert, père et protecteur de son peuple, s'efforça de faire fleurir dans ses Etats la religion et la justice, et d'y réparer les ravages que les guerres et les incursions des barbares y avaient accumulés autrefois.

Lui-même donnait l'exemple d'une fidèle soumission aux lois chrétiennes ; il observait exactement les jeûnes de l'Eglise, sa table était sobrement servie, et il évitait la mollesse des plaisirs et du luxe, aimant mieux répandre en aumônes dans le sein des pauvres les sommes qu'auraient coûté des repas somptueux.

Son palais était réglé à l'image d'un monastère ; le prince s'y montrait généreux, bon et accessible à tous, même au dernier de ses sujets ; mais il en chassait les flatteurs et les fourbes.

Le pieux roi avait une ardente dévotion au divin sacrement de l'Eucharistie ; il s'en approchait souvent et se préparait toujours avec une admirable ferveur pour le recevoir. Chaque fois, Notre-Seigneur lui accordait quelques grâces particulières : de là ses progrès dans la perfection.

Deux saints religieux, originaires d'Irlande, édifiaient alors l'Austrasie par leurs vertus ; c'étaient saint Arbogast et saint Florent. Dagobert se lia avec eux d'une douce amitié et les nomma l'un après l'autre à l'évêché de Strasbourg.

Dieu lui accorda par leur intermédiaire deux bienfaits importants : sa fille, la jeune princesse Rathilde, qui était, comme nous l'avons dit, aveugle et muette, fut guérie par les prières de saint Florent.

Arbogast ne lui rendit pas un service moins signalé. L'unique fils de Dagobert, le prince Sigebert, chassait un jour dans la forêt d'Ebersheim. Un énorme sanglier courut sur lui avec fureur ; son cheval, effrayé, s'emballa, et dans sa course effrénée jeta violemment à terre son cavalier, qu'il foula aux pieds.

Le jeune prince fut rapporté au palais d'Issembourg mortellement blessé ; quelques historiens disent même qu'il était mort.

Qu'on juge de la douleur de la famille royale : toutes ses espérances reposaient sur cet unique héritier des Etats paternels ; Dagobert était

inconsolable, la reine faillit en mourir de chagrin. On courut chercher saint Arbogast. L'évêque de Strasbourg s'empressa de venir, prit part à la douleur des royaux époux, puis il s'enferma dans la chapelle du palais où il passa toute la nuit en prières. Le lendemain, il rendit le jeune Sigebert plein de vie et de santé à ses parents pleurant de joie.

Le roi offrit au saint évêque de nombreux présents; mais Arbogast ne voulut rien recevoir pour lui-même. Nos lecteurs savent que sous l'ancienne monarchie française, il n'y avait pas ce que nous appelons aujourd'hui le *budget des cultes* et qui est destiné à remplacer les biens que la Révolution a volés à l'Eglise; mais chaque église avait ses rentes assurées par des fondations. La dotation de la cathédrale de Strasbourg étant encore insuffisante, saint Arbogast accepta pour cette église le domaine de Roufach et le château d'Issembourg que Dagobert II lui céda à perpétuité.

A cette époque, encore plus qu'à d'autres, les couvents étaient une institution éminemment utile à la société, comme l'a exposé le savant cardinal Pitra dans sa belle *Vie de saint Léger*. Le roi d'Austrasie, non content de protéger les monastères qui existaient déjà dans son royaume, en fonda lui-même trois de ses propres biens: ce furent les abbayes de Surbourg, de Haslach et de Saint-Sigismond.

Pour témoigner sa dévotion envers la Sainte Vierge, le bon roi se consacra à elle comme serf de la cathédrale de Strasbourg, et plusieurs seigneurs l'imitèrent. Cet engagement les obligeait à protéger les intérêts de cette église et, en cas de trahison, à être condamnés à une forte amende par l'évêque de Strasbourg, en réparation de leur injustice.

CRIMES D'ÉBROÏN — LE ROI MARTYR

Le reste de la France était loin de jouir du même bonheur que l'Austrasie à cause des violences d'un ambitieux scélérat.

Ce scélérat était Ebroïn qui tyrannisait alors la Neustrie, en imposant ses volontés au faible Thierry III dont il était *maire du palais*. Il multipliait les injustices et les crimes. C'est ainsi qu'il fit crever les yeux, arracher la langue et couper les lèvres au célèbre saint Léger, évêque d'Autun, dont il redoutait l'influence. Il ordonna de lapider saint Gérin, frère de ce prélat. Il chassa de leurs diocèses plusieurs évêques fidèles qu'il remplaça par des mercenaires, ses complices. Comme il fit beaucoup de mal à l'Eglise, les historiens, amis des *libertés modernes*, ne manquent pas de faire l'éloge de ce tyran.

Ebroïn retenait injustement sous son autorité plusieurs provinces qui faisaient partie du royaume d'Austrasie. Dagobert II les réclama à Thierry III, mais Ebroïn s'opposa à leur restitution. Alors Dagobert II marcha contre la Neustrie à la tête de ses guerriers. Laon, Châlons-sur-Marne, Reims, toute la Bourgogne tombèrent en son pouvoir. Les populations l'acclamaient comme un libérateur. Ebroïn, effrayé, se hâta d'acheter la paix; puis, dans une assemblée nationale, tenue à Marly-le-Roi, il laissa condamner plusieurs de ses complices et quelques-unes de ses injustices furent réparées. C'était en 676.

Toutefois, le tyran n'était pas converti. Au printemps de l'année suivante, l'ancien protecteur de Dagobert, le saint évêque d'York, Wilfrid, chassé de son siège par le roi saxon Egfrid, traversait la France pour aller à Rome demander justice au pape. Ebroïn envoya des brigands sur sa route pour l'assassiner. Mais les sicaires se trompèrent et massacrèrent un autre évêque pèlerin qui se rendait aussi à Rome, Vinfrid de Lichtfield (Angleterre).

Wilfrid, ainsi échappé à leurs mains, arriva heureusement à la cour d'Austrasie, où Dagobert II le reçut avec des transports de joie.

Il le présenta aux seigneurs de son royaume. « Vous savez, dit-il, comment, sacrifié à d'ambitieuses intrigues, je fus, tout enfant, jeté presque seul dans une faible barque. J'abordai orphelin et proscrit sur les rivages de la brumeuse Ecosse. Voilà le père à qui je dois la vie, l'évêque à qui vous devez votre roi. Si vous êtes mes fidèles, conservez-moi un tel ami. »

Le prince offrit à Wilfrid l'évêché de Strasbourg, alors vacant par la mort de saint Arbogast. Mais Wilfrid préféra continuer son pèlerinage à Rome et saint Florent fut élu évêque de Strasbourg.

Hélas! le charitable évêque d'York ne devait plus revoir sur la terre son fils adoptif. Pendant qu'il était encore à Rome, le 23 décembre de cette même année 677, Dagobert II chassait dans la forêt de Voire, au lieu appelé Scortia, à trois lieues de Stenay, lorsqu'il fut lâchement assassiné par un traître, nommé Jean, qui était son filleul.

Le nouveau Judas avait été payé par Ebroïn.

Les peuples d'Autrasie pleurèrent leur jeune roi, et comme il était mort à cause de son amour de la justice, ils le vénérèrent comme un martyr.

Telle fut la vie de ce prince français, deux fois victime d'une grande injustice de la part des hommes; mais, par la protection de Dieu, son premier malheur l'avait préparé à devenir un excellent roi, et le second lui ouvrit les portes du ciel. La paroisse de Stenay le vénère comme son patron.

SAINTE IRMINE

VIERGE ET ABBESSE

Irmine, l'aînée des filles de saint Dagobert II, fut dès son enfance l'émule des vertus de son père. Elle était l'ornement et les délices de la cour par sa piété, sa modestie, sa douceur et sa rare prudence.

Malgré l'éclat de sa naissance, son cœur n'était pas séduit par la vanité des parures, des richesses et des plaisirs. Aux divertissements mondains, elle préférait la retraite et la prière. Elle évitait le regard des hommes et ne paraissait en public que lorsque ses parents le lui commandaient.

L'un des plus nobles seigneurs français l'ayant demandée en mariage, le roi promit de la lui donner; et tout le monde félicitait déjà le jeune homme qui allait posséder dans son épouse un trésor inestimable.

Mais que les desseins de Dieu sont différents de ceux des hommes! Quand le temps fixé pour les noces fut arrivé, on annonça au roi que son futur gendre venait de mourir.

Toute la cour s'empressa autour de la jeune princesse pour la consoler de la mort de son fiancé; mais Irmine, calme et résignée à la volonté de Dieu, fit son sacrifice généreusement et sans se plaindre de la Providence.

Ce malheur acheva d'ouvrir ses yeux sur la vanité des espérances terrestres, et elle ne voulut plus chercher d'autre époux que l'immortel Roi du ciel, Jésus-Christ.

Dès ce moment, elle rompit complètement avec le monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu.

Au bout de quelque temps, le pieux roi son père, voyant la sincérité de ses désirs, lui permit de suivre sa vocation.

Il lui donna un de ses châteaux, nommé Horren (Horreum) près de Trèves; la noble princesse y fonda un couvent de religieuses sous la règle de saint Benoît, et y prit elle-même le voile.

Son exemple produisit une profonde impression sur l'esprit des jeunes Austrasiennes; beaucoup se mirent à mener une vie plus sincèrement chrétienne, plusieurs même sollicitèrent la faveur de la rejoindre au monastère.

Au couvent, la princesse donnait à toutes l'exemple de l'humilité, du dévouement, de la fidélité à la règle, de l'assiduité à l'oraison. La communauté d'Horren devint l'une des plus ferventes du royaume. Irmine en fut élue abbesse par le choix reconnaissant de ses Sœurs.

Cette dignité n'enfla point son cœur; elle avait renoncé à l'orgueil du monde, ce n'était pas pour le rechercher au monastère. Elle se considéra désormais comme la servante de toutes ses religieuses, obligée de se vouer à leur bien spirituel et temporel selon toute l'étendue de son pouvoir. Pour y réussir, elle redoubla d'ardeur pour sa propre sanctification, et fut plus fidèle que jamais à la prière et à la pénitence. Pleine de douceur et de bonté, elle ne laissait pas cependant de maintenir avec fermeté l'observation de la règle.

La mort si tragique de son bien-aimé père fut la plus grande douleur de sa vie. Sa foi et sa piété purent seules soutenir son courage devant un si cruel malheur.

Vers la fin du VII^e^ siècle, une maladie épidémique envahit le monastère et beaucoup de Sœurs en furent atteintes. Plusieurs moururent bientôt et le fléau ne diminuait point. La sainte abbesse multiplia les aumônes, elle redoubla ses austérités et passa des nuits entières en prière pour ses filles. Elle invita le saint missionnaire Willibrord, qui évangélisait alors les populations païennes de la Frise (Hollande) à venir à Horren bénir les religieuses malades. Le saint consentit à son désir; il célébra la messe dans la chapelle du couvent pour les religieuses souffrantes, ensuite il les aspergea d'eau bénite et leur en fit boire. Aussitôt toutes furent guéries, et l'épidémie disparut entièrement.

En reconnaissance, la princesse fit don à l'évêque-missionnaire du village de Bergen et de plusieurs fermes considérables, à l'aide desquelles saint Willibrord fonda l'abbaye d'Echternach, destinée à devenir un grand centre religieux dans cette contrée.

Enfin, après avoir longtemps gouverné ses religieuses avec sagesse, sainte Irmine leur annonça que son départ de ce monde était proche. Toutes fondirent en larmes à cette nouvelle : chacune pleurait une mère, une amie, une consolatrice.

Après avoir reçu les derniers sacrements avec ferveur, elle rendit doucement son âme à Dieu, le 24 décembre, vers l'an 710.

SAINTE ADÈLE

VEUVE ET RELIGIEUSE

Adèle, sœur de sainte Irmine et fille de saint Dagobert II, imita dès son enfance la piété et les vertus de sa sœur.

Le roi son père la maria à un riche seigneur français nommé Albéric, et Dieu leur donna un fils qui fut appelé aussi Albéric. La pieuse mère considéra dès lors l'éducation de cet enfant comme un devoir sacré, et s'appliqua avec un soin continuel à le former à toutes les vertus chrétiennes à mesure qu'il grandissait.

Pour mieux réussir dans ce grand dessein, elle s'efforçait de mener elle-même une vie irréprochable, afin que son cher fils, non seulement ne reçut jamais d'elle le moindre scandale, mais qu'il fût sans cesse porté au bien par son exemple. Ainsi elle eut le bonheur d'élever un fils qui fut sa consolation par ses nobles qualités et en même temps avança elle-même constamment dans la vertu, donnant ainsi un magnifique exemple à toutes les mères chrétiennes.

Les épreuves ne lui manquèrent pas plus qu'à sa sœur, mais elle les supporta avec un égal courage.

La joie que lui donnait le jeune Albéric fut bientôt troublée par un grand deuil : après quelques années de mariage, son cher époux mourut.

Jeune et riche, la princesse devenue veuve, refusa un autre mariage. Elle vécut dès lors dans la continence, occupée du service de Dieu et de l'éducation de son fils. Quand celui-ci put se passer de sa mère, Adèle, imitant sa sœur Irmine, renonça entièrement au monde, fonda le monastère de Palatiole, près de Trèves, et y embrassa la vie religieuse. C'est là qu'elle acheva saintement sa vie, vers l'an 740, après avoir été supérieure du couvent plusieurs années.

SAINT PIERRE D'AVRANCHES

RELIGIEUX DE L'ABBAYE DE SAVIGNY

Fête le 23 décembre.

La vision du soldat.

Entre tous les religieux de l'abbaye de Savigny, fondée au commencement du XII^e^ siècle (1112) par saint Vital de Mortain, Pierre d'Avranches et Hamon de Landacop furent les plus renommés par leurs vertus. On ne trouve pourtant dans leurs existences, qui s'écoulèrent paisibles et obscures à l'ombre du cloître, rien de ce qui peut signaler un homme à l'admiration de ses contemporains; aucune mission extraordinaire ne leur fut confiée par Dieu, ils n'occupèrent jamais le premier rang par leurs dignités. Seule, la pratique journalière des vertus religieuses attira sur leurs personnes l'estime et la vénération universelle : tel est l'ascendant de la sainteté, même lorsqu'elle se cache sous les dehors d'une vie commune et ordinaire.

MUSICIEN ET MOINE

Le bienheureux Pierre naquit à Avranches, vers l'an 1095 (1). Pour le distinguer de plusieurs de ses confrères, appelés comme lui du nom de

(1) Il avait, en effet, trente ans, lorsque, en 1125, il se présenta à l'abbé de Savigny.

Pierre, on le désigna plus tard par le surnom d'*Avranches*, du lieu de son origine; c'était, du reste, la coutume à cette époque où les familles n'avaient point adopté de nom patronymique. Ses parents semblent avoir appartenu à la classe moyenne. Toutefois, ils devaient jouir d'une certaine fortune, car ils procurèrent à leur enfant le bienfait d'une éducation distinguée. Pierre sut profiter des leçons qu'il reçut, et il fit de grands progrès dans les sciences.

Bientôt, délaissant les études, il rechercha, ainsi que le laisse entendre son biographe, les distractions et les vains plaisirs du monde. Une véritable passion pour la musique s'empara de son âme, et il apprit à jouer de toutes sortes d'instruments, surtout de la *viole* ou *vielle*, qui était de très grande mode en ce temps-là. C'était un instrument du moyen âge assez semblable au violon et qui se jouait avec un archet. Par le continuel exercice qu'il en fit, le jeune homme parvint à un art merveilleux.

Mais un jour la grâce de l'Esprit-Saint toucha son cœur; à la lumière de cette vertu d'En-Haut, Pierre comprit la vanité des succès qu'il savait obtenir. Il résolut de fuir un monde dont la fréquentation lui apparaissait « perfide comme le voisinage du serpent ». Sa décision fut prompte et son choix non moins rapidement fixé. Savigny obtint ses préférences, parce que la ferveur et l'exacte observance de la discipline la plus régulière y étaient en vigueur et en faisaient pour toute la contrée un foyer lumineux de sainteté.

AMOUR DU SILENCE

Dans cette paisible solitude, Pierre s'applique tout entier à guérir les blessures de son âme; à sa légèreté passée, il oppose une discipline austère, un soin jaloux et continuel à garder son cœur, une prière assidue et persévérante.

Conserver son âme exempte de toute souillure est sa constante préoccupation. La moindre faute qui échappe à sa vigilance est un tourment pour sa conscience délicate, et il lui faut sans retard y chercher le remède dans une salutaire confession.

Avide de solitude et de silence, il fuit toute conversation inutile avec les hommes, pour s'entretenir avec Dieu dans la prière; et quand la charité ou l'obéissance lui font un devoir de rompre ce silence rigoureux, ses lèvres conservent encore comme un parfum céleste, et il en sort des paroles toutes divines: car, selon la belle expression de son historien, les lèvres du prêtre sont faites pour recueillir et transmettre les effusions et les oracles du ciel (1).

Combien grande et sévère était la sollicitude de Pierre dans la garde des sens et le bon emploi de son temps, le fait suivant va nous le révéler. Un jour, on avait envoyé le fervent religieux aux alentours de l'étang abbatial. Des canards y prenaient leurs ébats, et Pierre, oublieux pour un instant de la règle qu'il s'était imposée, s'amusa à les considérer avec une certaine curiosité. Mais aussitôt, rentrant dans son cœur, il s'accuse de lâcheté et de négligence, puis il va sans retard se jeter aux pieds de saint Hamon, un des confesseurs de la communauté, et avoue humblement ce qu'il appelle sa faute : « Hélas! malheureux que je suis! s'écrie-t-il avec larmes, j'ai consacré mon temps à des choses vaines et inutiles; et, pour avoir voulu contenter ma curiosité, j'ai dissipé mon âme. »

CARACTÈRE SÉVÈRE DE SA SAINTETÉ

Pierre eût voulu passer inaperçu à travers le monde; mais la sainteté cherche en vain à se cacher, Dieu permet toujours qu'un rayon révélateur perce le voile dont elle se couvre.

A la cour du duc de Normandie et roi d'Angleterre Henri II, comme à celle du roi de France Louis VII, l'humble religieux était connu : on y parlait avec admiration de ses austérités et du don de prière que Dieu lui avait départi. Un jour, saint Hamon ayant rendu visite au roi d'Angleterre, à Domfront, le monarque le chargea de saluer en son nom Pierre d'Avranches. De retour au monastère, Hamon s'acquitta fidèlement de la commission royale : « Que m'importent les salutations de rois sujets à la mort? répondit le Saint avec quelque sévérité. Ce n'est point de ce côté-là que mon âme est tournée, et je vise à autre chose. »

On s'étonnera peut-être de cette sainteté intolérante et inflexible, et quelques-uns seront tentés d'en trouver l'écorce un peu rude. Il y a loin, en effet, de cette rudesse, peut-être plus apparente que réelle, à la douceur et à la condescendance d'un saint François de Sales. Sans même quitter le monastère de Savigny, nous trouvons à côté de saint Pierre d'Avranches un saint d'un caractère tout différent du sien. Ce collègue en sainteté, nous l'avons déjà nommé, c'est saint Hamon de Landacop. Un dicton reproduit par les chroniqueurs les caractérise tous deux en ces termes :

Petrus Abrincensis, qui crimina rasit ut ensis;
Hamo columbinus, pius, et patiens, et ovinus.

« Pierre d'Avranches, c'est la tranchante épée qui frappe sans pitié le crime. Le pieux Hamon, c'est la douce colombe et la brebis patiente. »

Comment expliquer cette diversité de caractère dans la communion de sainteté? Dieu donne à chacun de ses élus sa physionomie particulière; comme autrefois Jacob, sur ses enfants, il fait descendre sur chacune de leurs âmes une bénédiction spéciale, de sorte que pas un saint ne ressemble entièrement à un autre; tous cependant ressemblent à Jésus-Christ et reproduisent, bien qu'imparfaitement, un côté de sa divine physionomie.

Tandis que la charité de saint Hamon était avant tout pénétrée de suavité et de douceur, on voyait reluire davantage en celle de saint Pierre l'austérité et la sainte intolérance de la vérité. A Dieu de juger des mérites respectifs de ses saints au jour où il pèsera leurs œuvres.

LA VISION DU SOLDAT
PUISSANCE DU SAINT SUR LE CŒUR DE DIEU

Pierre se distingua toujours par une grande humilité. Persuadé de son incapacité et de sa faiblesse, il sut éviter toute sa vie les dignités et les emplois les plus élevés du monastère.

Mais plus il s'abaissait en son esprit, plus Dieu se plaisait à l'élever dans l'estime des autres.

Au temps du roi de France Louis VII et du roi d'Angleterre Henri II, raconte le chroniqueur, il arriva, en Bretagne, qu'un soldat, sans doute un chevalier, de grande valeur et de noble race, tomba dangereusement malade et se trouva

(1) *Meminerimus os nostrum cœlestibus oculis et oraculis esse dedicatum.*

bientôt aux portes de la mort. L'épreuve lui fut salutaire : il rentra en lui-même, et, jetant un regard sur sa vie passée, il reconnut ses fautes, les pleura et reçut avec piété les sacrements de l'Eglise. Son état ne tarda pas à devenir plus grave, et le pauvre moribond était étendu sans mouvement et sans connaissance sur son lit de douleur. Dans cette situation, Dieu lui envoya une vision dont le récit aurait pu suggérer au Dante le canevas de son sublime poème. Ravi en esprit, il sembla au guerrier que deux anges, le prenant par la main, le conduisaient successivement au seuil de l'enfer et dans le parvis du ciel. Il jeta un regard terrifié sur l'abîme « large, sans mesure, d'une profondeur sans fonds, rempli d'une flamme inextinguible, d'une puanteur intolérable, d'une douleur inénarrable. »

Puis, les messagers célestes soulevèrent devant ses yeux un coin du voile qui recouvre les splendeurs du paradis. Il contempla l'ineffable Majesté de la Trinité, l'Humanité sainte de Jésus-Christ assis à la droite du Père et réjouissant les élus du spectacle de sa beauté. Il vit aussi la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, placée sur un trône près de son Fils, et élevée au-dessus des anges et des saints. Il vit les neuf chœurs de la céleste hiérarchie, l'assemblée des patriarches, le collège des apôtres, l'innombrable armée des martyrs, la glorieuse multitude des confesseurs et le chœur des vierges chantant le cantique nouveau.

Tandis que son âme contemplait avec admiration ce ravissant spectacle, il aperçut près du trône du Fils de Dieu un moine vêtu de blanc. A genoux, les mains élevées dans l'attitude de la prière, ce nouveau personnage concentrait toute son attention sur le Christ et semblait murmurer à son oreille les paroles qui jaillissaient de son cœur. Le divin Maître, de son côté, écoutait avec tant de bienveillance la requête de son serviteur, qu'il paraissait oublier tout le reste pour ne s'occuper que de lui. Etonné, le chevalier se mit à considérer plus attentivement ce moine qui lui était inconnu, et, se tournant vers les deux anges ses guides, leur demanda humblement qui était ce privilégié de Jésus-Christ. « C'est, répondit un des anges, un moine de Savigny, humble et fervent : sa vie n'est que méditation et oraison, et ses prières sont si agréables au cœur de Dieu que le Seigneur, qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes, met en lui ses complaisances. »

A ces mots, la vision disparut. Le soldat revint à la santé. Il résolut alors d'aller à Savigny pour y voir ce moine dont le crédit était si puissant auprès de Dieu.

Un jour donc, il se présente au monastère et demande au prieur de réunir tous ses religieux au parloir. « Ce que vous désirez, répond celui-ci, ne se peut accorder sans motif plausible et, de plus, c'est au chœur ou à la salle capitulaire que les moines ont coutume de se rassembler, non ailleurs. »

» L'étranger raconte alors humblement la vision dont Dieu l'a favorisé. « Ce religieux dont vous parlez, reprend le prieur, pourrez-vous le reconnaître au milieu des autres, vous qui franchissez pour la première fois le seuil de ce monastère?

— Oui, répond le soldat sans hésiter, car ses traits sont gravés dans ma mémoire d'une manière ineffaçable. »

Sur l'ordre du prieur, la cloche réunit aussitôt les religieux au parloir, mais parmi eux le soldat ne reconnut point celui qu'il cherchait. On fit venir les malades de l'infirmerie sans plus de résultat. Le prieur, se souvenant alors des mérites de Pierre d'Avranches et ne l'apercevant point parmi les autres, commanda de le chercher. Pierre, déjà courbé sous le poids des années et épuisé par ses austérités continuelles, ne pouvait plus suivre les exercices de la communauté : il habitait ordinairement l'infirmerie, mais son âme, toujours ardente dans un corps débile, montait sans cesse vers Dieu par la prière. Autant que l'obéissance et la règle de Savigny le lui permettaient, il fuyait la foule et recherchait la solitude et le silence. Averti de l'ordre du prieur, il vint en toute hâte, appuyant sur un bâton ses membres affaiblis.

Mais le soldat a reconnu dans ce vieillard le moine de sa vision. « Dieu soit béni! s'écrie-t-il en se jetant à ses pieds. J'ai trouvé ce que je désirais. C'est vous que j'ai vu si favorisé auprès du trône de Dieu, vous dont le Seigneur accueillait la prière avec tant de bienveillance. »

En entendant ce langage, Pierre demeure tout interdit : il relève l'étranger et veut s'éloigner. Le respect qu'il doit à son supérieur le retient, et il lui faut entendre, des lèvres du soldat, le récit de sa vision. Toutefois, avant de se retirer, il supplie ce dernier de garder pour lui le secret de cette faveur extraordinaire.

CHARITÉ HÉROIQUE
RÉCOMPENSÉE PAR UN DOUBLE PRODIGE

Saint Pierre d'Avranches ne recherchait dans l'abbaye, au milieu de ses frères, que les emplois les plus humbles. Ce fut comme une faveur qu'il revendiqua de ses supérieurs le soin de panser les plaies, souvent très répugnantes, des malades et des infirmes, et de laver les linges qui avaient servi à ces pansements. Un jour qu'il exerçait ce pénible office, il sentit son cœur se soulever ; mais se reprochant aussitôt ce mouvement de la nature comme une faiblesse, il prit une résolution héroïque et n'hésita pas à approcher ses lèvres de l'eau empoisonnée par la présence de ces linges fétides. Acte de ferveur surhumaine, que Dieu voulut récompenser par un double miracle : car le Saint, loin d'en être incommodé, sentit un parfum délicieux, tandis que son âme était comme enivrée d'une douce et céleste consolation. Et le même prodige se renouvelait chaque fois qu'il exerçait son office de charité.

Toutes ces faveurs du ciel se multipliaient à mesure qu'approchait le terme de sa vie mortelle, et Dieu lui avait accordé le don des larmes.

Cependant saint Pierre, après trente années accomplies dans le monde et cinquante passées au milieu des austérités claustrales, venait d'atteindre l'âge de quatre-vingts ans. Le moment de sa mort prochaine lui était présagé par des défaillances et par un épuisement successif de ses forces naturelles.

COMMENT SAINT PIERRE EXAUCE LA REQUÊTE
DE SAINT HAMON

Son ami saint Hamon, qui était en même temps le directeur de sa conscience, le voyant dans cet état, vint le trouver : « Frère Pierre, lui dit-il, il me semble que vous voilà sur le seuil de l'éternité et que bientôt vous allez passer de cette vie misérable et mortelle à la possession du Dieu qui fut l'objet constant de vos recherches et de vos désirs. Maintenant donc, au nom de cette amitié qui nous a toujours unis dans le

Christ, promettez-moi trois choses. En premier lieu, quand vous serez admis en présence du Très-Haut, saluez-le humblement et dévotement de la part du Fr. Hamon, son indigne serviteur. Puis, vous viendrez me rassurer sur votre salut, car vous savez qu'en véritable ami j'ai toujours désiré votre bonheur à l'égal du mien. Enfin, vous me ferez connaître si Dieu agrée mes services, malgré mon insuffisance et mon indignité.

— Ce que vous demandez, répondit le Saint, il n'est pas au pouvoir de l'homme de vous l'accorder. Toutefois, si Dieu le permet, j'agirai selon vos désirs. »

Quelque temps après, Pierre mourut, entouré de tous les religieux. Cette bienheureuse mort arriva le 24 décembre 1172.

Convaincus de sa sainteté, les religieux ne voulurent pas déposer ses restes mortels dans leur cimetière commun. Ils les placèrent dans un lieu honorable de leur église.

A peu de temps de là, saint Hamon priait dans la chapelle de Sainte-Catherine avec beaucoup de ferveur, les yeux et les mains vers le ciel, selon sa coutume. Tout à coup, il vit une lumière céleste plus brillante que le soleil, et le bienheureux Pierre au milieu de cette gloire. Hamon le salua doucement en disant: *Benedicite*, et Pierre répondit avec la même douceur: *Dominus*, suivant la pratique recommandée par saint Benoît, leur Père. Puis une conversation délicieuse s'engagea entre eux : « Vous êtes mon très cher frère et spécial ami Pierre d'Avranches? — C'est moi-même. Je suis envoyé par notre très clément Seigneur pour vous consoler et satisfaire à ce que vous avez souhaité de moi. » Alors il le salua de la part de Dieu, « de celui qui manda le salut à Jacob » et le rassura sur sa terreur de la mort et les craintes qu'il avait pour son salut. Sur quoi Hamon s'écria : « Soyez, ô mon Sauveur Jésus, à jamais béni, loué et adoré dans tous les siècles ! »

Puis, s'adressant à saint Pierre d'Avranches: « Je ne vous demande plus de me rendre compte de votre état : je vois bien maintenant que vous êtes dans la splendeur des saints ! — Il est vrai, Dieu soit béni ! Il n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui. — Comment donc êtes-vous parvenu au ciel, et avez-vous mérité de jouir de tant de gloire? »

Et le bienheureux Pierre répondit: « Vous savez, et Dieu le sait plus encore, quelle était la délicatesse de ma conscience. Je n'étais pas seulement sévère pour les autres, je l'étais davantage pour moi-même.

» Ma conscience était si timorée, que je ne pouvais supporter la moindre souillure de mon âme et que j'avais aussitôt recours au bain salutaire de la confession : c'est ce qui me rendait importun pour vous et pour tous mes confesseurs. Mais le Dieu des miséricordes a récompensé le soin que j'avais de tenir ma conscience toujours pure, en me faisant jouir de sa lumière sans tache et de sa gloire éternelle! »

Ce disant, il fit à son ami un signe d'adieu et « disparut dans les cieux, où il règne à jamais avec Jésus-Christ ».

Dix ans après la mort de saint Pierre d'Avranches, en 1181, ses reliques, avec celles des autres saints de Savigny, furent transportées du lieu où elles reposaient dans l'oratoire de Sainte-Catherine, qui servait alors de chapelle provisoire à la communauté. L'église abbatiale était en construction. Elle fut achevée en 1200, et, quelques années plus tard, le 1er mai 1243, eut lieu une seconde translation beaucoup plus solennelle.

Cette cérémonie remua toutes les populations des alentours et fut signalée par de nombreux prodiges (1). On dut faire une relation spéciale pour raconter les miracles des guérisons opérées par les reliques des saints. L'année suivante, Raoul III, sire de Fougères et témoin oculaire de ces merveilles, écrivit au pape Innocent IV pour le prier de procéder à leur canonisation. On ne sait pas l'effet que produisit la lettre du seigneur de Fougères, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le culte solennel des *saints* de Savigny, comme les appelait la piété populaire, se perpétua à travers les âges jusqu'en plein XVIIIe siècle. Leurs restes mortels reposaient dans des sépulcres de pierre faits en forme de chapelles et placés à l'entour du grand autel, dans le rond-point de l'église (2).

Le nom de saint Pierre d'Avranches se rencontre, comme témoin, dans plusieurs chartes de l'abbaye, notamment en 1162, lors de l'entrée en religion de la dame de Ferrières au prieuré Blanc, ainsi qu'en 1163, lorsque Richard Batard se fit moine à Savigny.

Ajoutons, en terminant, que la procession solennelle et plusieurs fois séculaire des reliques des *saints* de Savigny, interrompue depuis soixante-neuf ans, a été rétablie le 30 mai 1897 : ce qui a donné lieu à une grande et belle manifestation de piété.

SOURCES CONSULTÉES

Vita B. Petri Abrincensis, publiée par l'abbé E.-P. SAUVAGE, dans les *Analecta Bollandiana*, t. II, p. 475 et suiv.

Arthurus du Moustier (*Neustria sancta*), manuscrit inédit de la Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 10 031.

Histoire de la Congrégation de Savigny, manuscrit de la Bibliothèque de Fougères, par D. C. A. (Dom CLAUDE AUVRY, prieur de Savigny), publiée par M. l'abbé LAVEILLE, dans la *Collection de l'histoire de Normandie*, à Rouen.

Liber de miraculis sanct. Savign., manuscrit original de la Bibliothèque nationale, n° 217.

Recueil des historiens des Gaules et de la France.

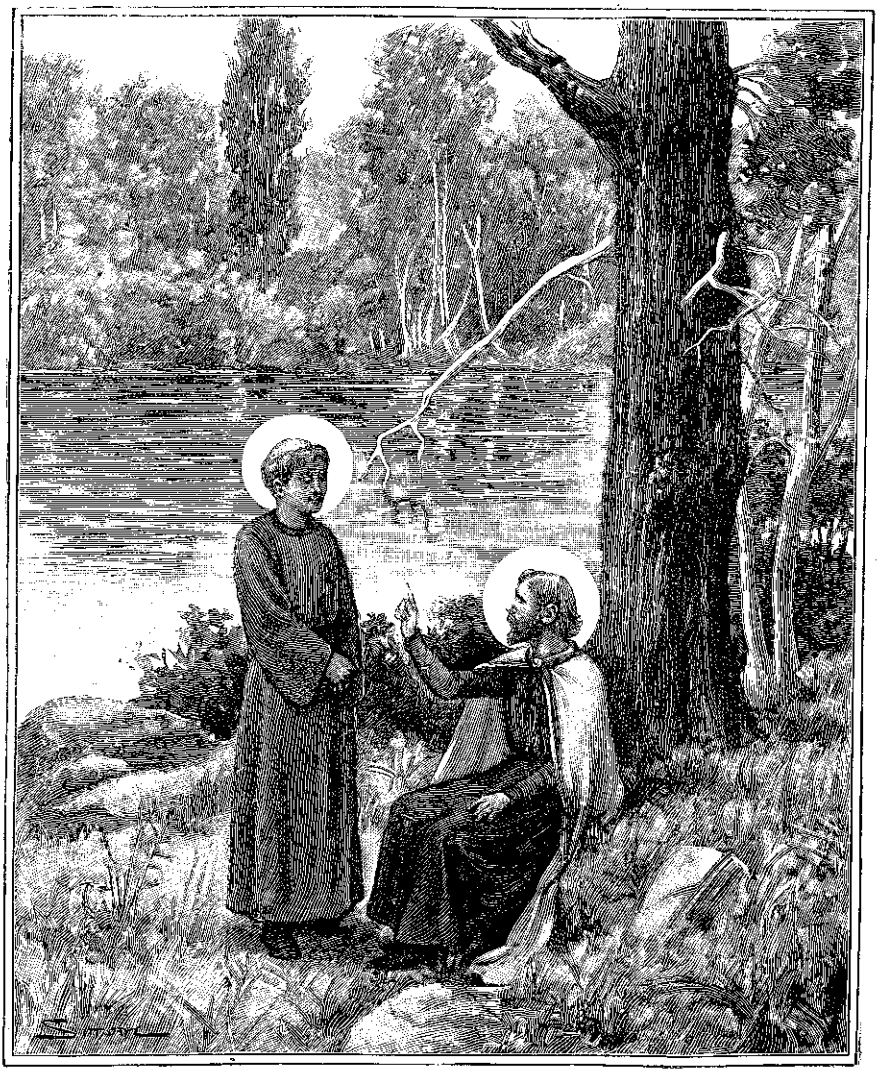
Acta sanctorum Bollan., t. VIII, octobris, p. 1 008.

(1) Voir la *Vie de saint Guillaume Niohé*, au numéro 822 de notre collection.

(2) Extrait d'un article de M. l'abbé D., dans le *Journal de Fougères* (samedi 11 juillet 1896).

SAINT DELPHIN, ÉVÊQUE DE BORDEAUX

Fête le 24 décembre.



Entretien de saint Delphin avec saint Paulin, encore catéchumène.

C'est par leurs fruits que vous les connaîtrez. (S. Matth., VII, 16.)

On peut appliquer avec vérité aux saints fondateurs de nos Eglises de France cette parole évangélique. Plus soucieux d'accomplir de grandes œuvres que d'en consigner le récit dans des archives, ils n'ont laissé à la postérité d'autre moyen de les connaître que le fruit de leur apostolat, des chrétientés florissantes, des erreurs combattues et réfutées, des Saints formés par leurs exemples et leurs conseils.

C'est le cas de saint Delphin, évêque de Bordeaux.

Il faut avouer que les documents n'abondent pas sur ce saint pontife. Du moins, ceux qui nous sont parvenus présentent-ils l'avantage de nous offrir sur sa vie quelques données certaines.

Ils nous permettent de replacer ce Saint dans son cadre historique, et nous le montrent, guidant avec beaucoup de tact l'Eglise bordelaise du IV^e^ siècle.

Il n'est pas sans intérêt de faire revivre, à l'aide de la vie de saint Delphin, les origines d'un de nos plus importants diocèses.

Le fondateur de l'Eglise de Bordeaux fut saint Fort. Saint Delphin en est le second évêque connu; mais entre saint Fort et lui se placent un certain nombre de prélats dont les noms ne nous sont point parvenus.

Il nous suffit de savoir que saint Delphin vivait au IVe siècle, un peu après que l'édit de Constantin eut mis fin aux persécutions sanglantes et rendu la paix à l'Eglise, au moment où de toutes parts s'élevaient de magnifiques édifices destinés au culte, où le paganisme cédait partout devant le christianisme triomphant, quelques jours avant les grandes invasions barbares qui vinrent balayer les derniers débris de l'empire romain corrompu.

A cette époque, Bordeaux était déjà, par son antiquité et son opulence, l'une des premières cités de la Gaule. C'était la capitale d'une des deux parties de l'Aquitaine, dont Salvien vante «les agréments et les délices, les riches vignobles, les beaux champs de blé, les vastes prairies, les vergers couverts de fruits, les bois touffus, les fleuves majestueux ».

La ville s'administrait elle-même, avait un sénat organisé sur le modèle de celui de Rome, une académie illustrée par Ausone et plusieurs autres grands hommes.

Elle était, au point de vue ecclésiastique, la métropole des églises d'Angoulême, de Périgueux, d'Agen, de Saintes et de Poitiers.

Sa situation religieuse était celle de toutes les cités soumises au joug de Rome. Fécondée par de nombreux martyrs, elle était devenue chrétienne. Le germe de la foi, semé au milieu de persécutions sanglantes, se développait et annonçait par sa végétation puissante une riche moisson de vertus et de bonnes œuvres.

Mais, à Bordeaux comme ailleurs, l'ivraie de l'hérésie germa bien vite à côté du bon grain. Toutes les conversions n'étaient pas également sincères et stables. Souvent, on embrassait la foi par l'entraînement de l'exemple, ou parce qu'il y avait un avantage matériel à le faire, parce qu'on espérait ainsi plaire au pouvoir civil devenu chrétien, et l'on demeurait païen par l'esprit et par le cœur. D'autres, réellement convertis, sentaient s'affaiblir graduellement en eux l'esprit du christianisme au contact de tant de païens que recommandaient leurs charges, leur situation et leur fortune, et ils menaient une vie toute mondaine.

En de telles âmes, l'hérésie a un terrain tout préparé. L'erreur qui fit le plus de ravages à Bordeaux sous le pontificat de saint Delphin fut celle des priscillianistes.

SAINT DELPHIN ET LES PRISCILLIANISTES
CONCILE DE SARAGOSSE

Cette hérésie tire son nom du principal de ses fauteurs, Priscillien.

Il n'est pas facile de la caractériser, car elle est un mélange confus d'erreurs plus anciennes, de manichéisme et de gnosticisme, auquel, dit saint Augustin, s'ajouta la lie de toutes les autres hérésies.

En fait, elle nie l'existence de la Très Sainte Trinité, rejette la divinité de Jésus-Christ, et prétend établir que l'homme est de même substance que Dieu.

A ces monstruosités dogmatiques, la secte ajoutait la plus déplorable dépravation des mœurs, sous des dehors modestes, réglés et même austères, de nature à tromper bien des fidèles.

Cette hérésie, d'origine égyptienne, importée en Espagne et en Aquitaine par un disciple de Manès, s'y implanta vers l'an 380. Un Espagnol ambitieux, Priscillien, homme d'une rare intelligence, doué d'une certaine éloquence naturelle et possesseur d'une grande fortune, séduit par l'espoir de devenir chef de secte, entreprit de propager ces funestes doctrines. En peu de temps, son parti s'accrut considérablement, surtout par les femmes, auxquelles il accordait une large part dans l'exercice de son nouveau culte.

Deux évêques d'Espagne, Instantius et Salvianus, se rangèrent à sa cause, et un troisième, nommé Hyginus, évêque de Cordoue, après s'être élevé avec véhémence contre Priscillien et ses sectateurs, se laissa prendre dans leurs filets.

Il était grand temps d'arrêter les progrès du mal.

Delphin le désirait d'autant plus que l'un des premiers et des plus fidèles disciples de Priscillien, le rhéteur aquitain Elpidius, dans son zèle pour l'hérésie, faisait alors un voyage en sa patrie pour gagner des adhérents à la secte.

Du consentement des évêques d'Aquitaine et d'Espagne, un Concile se tint à Saragosse. La présidence en fut remise à l'ami intime de saint Delphin, saint Phébade d'Agen, sans doute le plus âgé de l'assemblée, car, sans cela, la présidence eût été accordée à son métropolitain.

Les hérétiques refusèrent de se présenter à ce Concile. Néanmoins, leur doctrine fut rigoureusement examinée, jugée, et enfin condamnée.

Au moment de prononcer la sentence, tous les évêques se levèrent, étendirent la main et dirent :

« Anathème à Priscillianus et à Elpidius! Anathème à Instantius, Salvianus et Hyginus; aux impies qui rejettent le dogme de l'adorable Trinité, aux blasphémateurs qui nient la divinité du Christ, aux sacrilèges qui foulent aux pieds la sainteté du célibat ecclésiastique et corrompent la pureté des mœurs chrétiennes. »

Les novateurs ne se tinrent pas pour battus. Ils pensaient, et avec raison, que le jugement de Rome est au-dessus d'un Concile particulier, et les trois principaux prélats révoltés prirent le chemin de l'Italie pour en référer au pape Damase de tous leurs griefs contre les catholiques.

Ils s'y rendirent par l'Aquitaine, versant partout sur leur passage le poison de leurs erreurs.

Comme ils s'avançaient jusqu'à Bordeaux, fiers de leurs succès, saint Delphin, qui avait appris à les connaître, fit fermer les portes de la ville pour qu'elle ne subît pas le contact de l'hérésie, et mérita cet éloge que lui décerne le Bréviaire :

« Comme les priscillianistes et leurs adhérents en appelaient des décrets du Concile au pape Damase, et que, pour se rendre à Rome, ils traversaient l'Aquitaine, cherchant à souiller cette province de la lèpre hérétique, ils furent repoussés de Bordeaux par Delphin, qui veillait avec la plus grande sollicitude sur son troupeau. »

Delphin ne put cependant empêcher l'erreur de promener ses ravages dans les campagnes environnantes. L'Aquitain Elpidius avait converti à la secte sa femme Eutrophia et sa fille Procula. C'est dans leur villa que se réfugièrent les évêques rebelles, et, rayonnant de là dans toute la contrée, ils réussirent à l'infecter de leur venin.

CONCILE DE BORDEAUX

Le voyage des trois hérétiques à Rome fut marqué par une série d'échecs. Le pape Damase, mis en garde contre leurs manœuvres perverses, refusa même de les entendre.

L'un des trois évêques, Salvianus, fut appelé subitement à comparaître devant le tribunal de Dieu.

Les deux autres, sans se préoccuper de cet avertissement providentiel, tentèrent de gagner saint Ambroise, assuré que, s'il les couvrait de son prestige, le succès de leur doctrine était certain. Ils connaissaient mal le saint évêque de Milan qui, en relations suivies avec saint Delphin et saint Phébade, savait à quoi s'en tenir au sujet des novateurs.

Un moment, ces derniers crurent avoir trouvé appui dans la puissance impériale, car ils rangèrent à leur parti le maître des offices de l'empereur Gratien; mais leur bonne fortune dura peu; et l'empereur Maxime, successeur de Gratien, sollicité par plusieurs évêques catholiques, demanda qu'on réunît un Concile pour en finir avec le priscillianisme.

Saint Delphin fut chargé de convoquer à Bordeaux cette assemblée extraordinaire et de la présider. C'était un hommage rendu à sa vigilance et à son zèle bien connus.

A ce Concile, ses adversaires Priscillien et Instantianus, invités par le préfet des Gaules et par celui d'Espagne, au nom de l'empereur, ne purent se dispenser de comparaître.

La prudence, l'énergie, la sainteté de Delphin, président de l'assemblée, furent telles que l'évêque andalou Instantius reconnut ses erreurs et demanda lui-même à être déposé de sa charge. Priscillien, loin de l'imiter, s'enfonça plus avant dans son égarement et, craignant une déposition forcée, eut l'audace d'en appeler à l'empereur des jugements du Concile.

S'il est vrai que les Pères eurent la faiblesse d'y consentir et de déférer à une autorité civile une cause purement ecclésiastique, c'était une faute, et, sans nul doute, saint Delphin ne l'eût pas commise s'il eût été laissé à lui-même.

On voudrait, pour en décharger sa mémoire, pouvoir se ranger à l'opinion du savant Bénédictin, Dom Piolin, qui déclare apocryphes les actes du Concile de Bordeaux, inventés, dit-il, par un prêtre de l'Oratoire, Jérôme Vignier.

Placés à une si grande distance des événements, il nous est bien difficile de les apprécier. Nul doute que la conduite et les intentions du saint évêque ne fussent droites et pures.

Les conséquences de l'intervention impériale furent graves. César résolut la question priscillienne par le glaive. Les principaux adhérents de la secte, condamnés sans merci à la peine de mort, furent décapités, les autres exilés et dépouillés de leurs biens.

L'hérésie survécut à ces violences et ne disparut complètement que près de deux siècles plus tard.

LES AMIS DE SAINT DELPHIN : AMBROISE ET PHÉBADE
UNE LETTRE POUR DEUX

Le rôle joué par Delphin dans la condamnation éclatante de l'hérésie et surtout sa haute réputation de science et de sainteté lui acquirent d'illustres amis parmi les évêques du IVe siècle.

Qu'elle serait instructive et intéressante pour nous, la correspondance malheureusement perdue échangée entre saint Ambroise et saint Delphin! Le temps ne nous en a conservé qu'une lettre pleine de charme et d'abandon, envoyée par Ambroise à son ami. Nous en citons un passage

Ambroise à Phébade et à Delphin, évêques.

« Polybius, notre fils, est venu passer quelques jours dans ma demeure, et, au moment de retourner dans les Gaules, il m'a demandé une lettre pour chacun de vous. Je l'ai promis, et j'ai dicté une lettre adressée à vous deux. Il m'en a demandé une seconde, et j'ai répondu que je n'en écrivais qu'une seule pour mes deux amis, que c'était là ma règle *et ma coutume*, parce que ce n'est pas le nombre des lettres qui vous va au cœur, mais la conjonction de vos deux noms; on ne peut, en effet, séparer les noms de ceux que le cœur rapproche..... »

Cette lettre laisse supposer que beaucoup d'autres furent échangées; elle montre aussi l'amitié profonde qui unissait les trois Saints.

DELPHIN ET PAULIN

Une amitié plus étroite encore unissait l'évêque Delphin à Paulin, Bordelais de naissance. C'était l'amitié d'un père pour son fils.

Paulin, descendant de la gens Anicia, l'une des premières familles de Rome, résolut, vers l'âge de trente-cinq ans, de se consacrer tout à Dieu. C'est près du tombeau de saint Félix, à Nole, où il était proconsul, qu'il ressentit ces premiers attraits de la grâce et qu'il aperçut en même temps tout le vide de la philosophie païenne.

Le temps de son gouvernement proconsulaire étant écoulé, il vint se fixer en Aquitaine, où sa famille avait de riches possessions dans sa terre d'Hebromagus, non loin de Bordeaux. C'est alors qu'il rencontra sur son chemin, pour le guider

vers Dieu, l'évêque saint Delphin. Encore catéchumène, il voulut jouir de ses instructions, en fut charmé et obtint bientôt d'entrer dans son intimité.

Il arriva ainsi peu à peu à la connaissance des grandes vérités de la foi; son âme s'ouvrit de plus en plus à l'amour des choses saintes, et il se trouva admirablement préparé au baptême solennel, que l'évêque lui conféra dans le baptistère voisin de sa cathédrale, la veille de Pâques de l'année 389.

Sa reconnaissance envers Delphin fut inaltérable; il lui témoigna toujours, à dater de son baptême, un attachement filial empreint de la plus exquise délicatesse.

Cinq lettres seulement de saint Paulin nous restent, témoignant de ses nobles sentiments. Elles ne peuvent que faire regretter l'absence des réponses, perdues pour nous, de l'évêque de Bordeaux à son fils spirituel; mais elles suffisent à faire apprécier tout le bien que ses enseignements et ses exemples de vertu produisaient dans l'âme de son disciple.

« C'est de vous et par vous, dit Paulin, que je suis né dans le Christ. Je dois, en portant de bons fruits, me montrer digne de l'arbre d'où j'ai été détaché. »

Ailleurs, il lui déclare qu'il a reçu l'une de ses lettres comme une terre sèche et crevassée reçoit du ciel une douce pluie. « Je suis, dit-il encore, un arbre que vous avez planté; ne cessez point de l'arroser et de le fertiliser par vos saintes instructions. »

Cette affection filiale déborde presque à chaque page de cette aimable correspondance. On y découvre en même temps les progrès de l'âme de Paulin dans son ascension vers une vie plus parfaite. Sous l'impulsion de son maître spirituel, l'ancien proconsul résolut de distribuer aux pauvres sa fortune immense et de se vouer lui-même tout entier à Dieu. Alors, il prit l'habit de moine, coupa ses cheveux, et, un peu plus tard, devenu prêtre, il chercha à Nole, en Campanie, près du tombeau du grand saint Félix, la solitude à laquelle il aspirait.

CE QUE PORTAIT A BORDEAUX LE MESSAGER DE NOLE

De Nole, Paulin entretient avec son père et ami de Bordeaux une correspondance non moins suivie que par le passé.

Il lui parle des marques de bienveillance qu'Anastase, Pape nouvellement élu, lui a témoignées.

« Vous apprendrez avec plaisir que Notre Père, le pape Anastase, nous témoigne beaucoup d'affection. Peu de jours après son élection, il écrivit à notre sujet, aux évêques de Campanie, des lettres qui respiraient la religion, la piété et la paix, et, en nous faisant connaître l'affection qu'il nous portait, il les engageait, par son exemple, à nous accorder la leur. Lorsque nous nous rendîmes à Rome pour y assister, selon notre usage, à la fête des Apôtres, il nous fit un accueil aussi amical qu'honorable, et, plus tard, quand il célébra l'anniversaire de son élévation au pontificat, il daigna nous inviter, quoique cet honneur fût ordinairement réservé aux évêques suffragants. »

Cette faveur auprès du Pape, dont il est loin de se prévaloir, Paulin la met aimablement au service de saint Delphin : « Si le Seigneur prolonge nos jours, nous aurons l'honneur de revoir le Pape une seconde fois, et nous espérons en obtenir une lettre de recommandation en votre faveur. »

Puis il rappelle une fois de plus, dans un style très agréable, plein d'allusions scripturaires, le bienfait du baptême que lui a procuré saint Delphin : « Nous nous souvenons, dit-il, que, par notre baptême, nous sommes devenu *le fils du dauphin*. Nous n'oublierons pas que vous êtes non seulement notre Père, mais encore Pierre, que c'est vous qui avez jeté l'hameçon pour nous tirer des eaux amères de ce siècle, que nous sommes une capture de salut. Mais si nous sommes votre poisson, nous devrions avoir dans la bouche un statère, un denier, portant, non la figure et l'inscription de César, mais l'image vive et vivifiante du Roi éternel.

» Demandez par vos prières au Seigneur que nous soyons une pièce de votre monnaie, un poisson pris dans vos filets, un fils du sein de votre chasteté, un vrai fils de Delphin..... »

Les beaux sentiments et la vertu du fils rejaillissent sur le père.

Heureux sommes-nous, si l'histoire est avare de détails sur la vie de notre Saint, de posséder du moins les précieux témoignages que nous lègue de sa sainteté son cher fils en Jésus-Christ, Paulin.

MORT DE SAINT DELPHIN

Dieu épargna au saint évêque de Bordeaux la douleur de voir envahies par les hordes barbares les provinces qu'il avait évangélisées avec tant de zèle et d'ardeur. Il mourut quelque temps avant ces tristes événements, vers l'an 404, d'après la *Gallia christiana*.

C'est à lui que l'Eglise de Bordeaux doit d'avoir conservé intact au IVe siècle le dépôt de la foi catholique, malgré toutes les attaques de l'hérésie.

S'en est-elle souvenue depuis quatorze siècles? Hélas! jusqu'en 1849, pas un sanctuaire, pas un oratoire, si modeste qu'il fût, ne lui avait été érigé dans sa ville épiscopale. C'est alors seulement que l'illustre cardinal Donnet a réparé cet oubli du passé en faisant élever, non loin de Bordeaux, une humble église dédiée à saint Delphin.

Si Dieu avait permis que quelques reliques du saint évêque eussent échappé à la fureur des Wisigoths du Ve siècle, des Sarrasins du VIIIe, ou des Normands du IXe, on aurait là un centre de pèlerinage où revivrait sa grande mémoire.

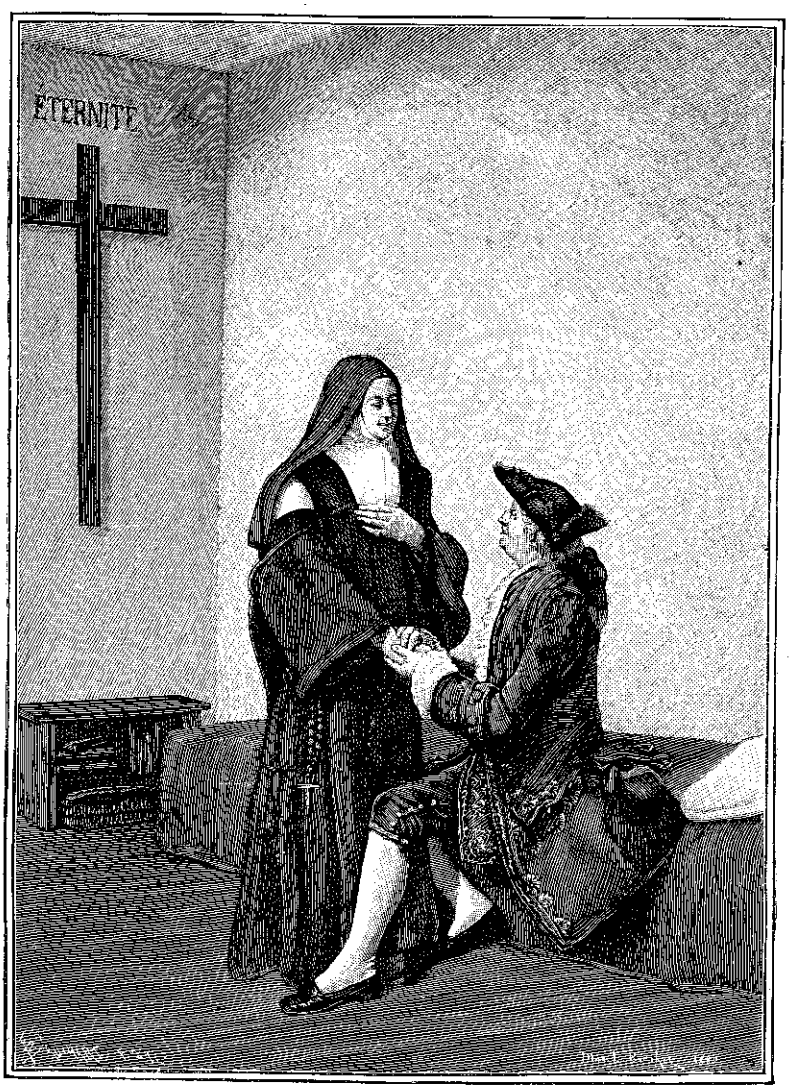
Mais qu'est-il besoin à des enfants de conserver la dépouille de leur père pour se souvenir de lui? Si Bordeaux n'a plus les ossements de saint Delphin, il est assuré de posséder en lui un puissant intercesseur au ciel, un vigilant gardien de sa foi, un véritable Père.

LA VÉNÉRABLE LOUISE DE FRANCE

EN RELIGION

MÈRE THÉRÈSE DE SAINT-AUGUSTIN,

RELIGIEUSE CARMÉLITE



Visite du roi Louis XV à sa fille Madame Louise de France, dans sa cellule de carmélite.
(Tableau de Max Le Boucher, salon de 1882.)

ENFANCE DE MADAME LOUISE

Le 15 juillet 1737, au palais de Versailles, naissait Louise-Marie de France, dixième enfant de Louis XV et de la reine Marie Leckzinska. Le jour même, le roi, donnant l'exemple d'une soumission empressée aux désirs de l'Église, voulait que sa fille reçût sans retard la grâce du baptême.

A peine âgée d'un an, la petite princesse fut amenée à l'abbaye de Fontevrault et confiée aux saintes religieuses dont les vertus et les talents devaient faire de Louise de France une grande chrétienne dans le monde, une admirable sacrifiée dans le cloître.

Comme il convient à ceux que Dieu a prédestinés à souffrir et à se sanctifier ici-bas, les

épreuves ne firent pas défaut à la royale enfant. La maladie, un pénible accident, la mort d'une sœur tendrement aimée lui montrèrent la voie royale de la croix et, courageusement, malgré sa jeunesse, elle s'y engagea, trouvant dans l'exercice de la prière et de la charité la source d'une joie toute surnaturelle et d'un admirable renoncement.

Elle sut entreprendre une courageuse lutte contre ses défauts, contre sa tendance à la vivacité et à la colère, et elle remporta de belles victoires.

Un jour, ayant à se plaindre d'une de ses femmes de service, elle lui reprochait durement son manque d'égards en s'écriant : « Ne suis-je cependant pas la fille de votre roi ?

— Et moi, Madame, repartit cette femme, ne suis-je pas la fille de votre Dieu? »

Et, à cette réponse, l'on vit la royale enfant préluder déjà aux humiliations futures de sa vie religieuse, et demander pardon.

Madame Louise ayant atteint sa onzième année, il fut question de la préparer plus immédiatement à sa Première Communion. Mais elle se trouvait bien indigne d'un si grand bienfait, sa vive foi lui indiquant quelle pureté devait être celle de l'âme appelée à s'unir à son Dieu. Ses saintes maîtresses durent la rassurer et la pousser à la Sainte Table, où elle reçut, avec Jésus-Christ, les grâces les plus abondantes et les plus précieuses de persévérance et de perfection.

Lorsque, trois ans après ce beau jour, elle quittait Fontevrault pour Versailles, les religieuses de l'abbaye la virent partir sans crainte, assurées que sa vertu saurait ne pas faiblir, même au milieu des enchantements du monde.

UNE VOCATION A LA COUR DE FRANCE

Madame Louise paraissait à la cour, bien jeune encore, avec les grâces de l'innocence et le charme des plus aimables vertus.

Elle y retrouvait une sainte, la reine sa mère ; elle y vivrait en compagnie de ses sœurs si vertueusement élevées; elle y vivrait surtout sous le regard de Dieu, dans la pratique de la patience, de la charité, de la mortification. Et il semblait que ce serait assez, et que Dieu ne demanderait pas davantage à la générosité de la pieuse jeune fille.

Or, un jour, une dame d'honneur de la reine, la comtesse de Rupelmonde, frappée dans ses plus chères affections, disait adieu au monde qui l'adulait et la voulait retenir, et allait faire oublier au Carmel ses richesses, son nom, sa jeunesse.

Plus tard, le souvenir de ce sacrifice vint occuper les méditations de Madame Louise. Fatiguée du monde et de ses exigences, elle s'interrogeait, se demandait s'il ne serait pas bon de fuir, elle aussi, ce milieu si peu fait pour les grandes âmes et les âmes saintes.

Or, à l'âme qui s'interroge ainsi, Dieu n'est pas loin d'inspirer un acquiescement.

Le jour (7 octobre 1751), où Madame de Rupelmonde revêtit la bure des Carmélites, Madame Louise nous dit elle-même « qu'elle fut si fort frappée que sa vocation n'a jamais varié depuis ». Elle voulut aussi devenir Carmélite pour assurer son salut, pour assurer celui de ses proches, surtout pour attirer les grâces de Dieu sur le roi son père, et lui obtenir un prompt et sincère retour à la pratique de la morale chrétienne.

L'accomplissement de ce pieux dessein n'allait pas sans difficultés. Madame Louise prévoyait dans la tendresse de ses augustes parents un adversaire terrible.

Elle dut en effet attendre dix-neuf ans que la main de Dieu lui ouvrît les portes du cloître. Et, au cours de ces années de résignation, que de douloureuses épreuves venant tour à tour briser les liens les plus forts qui la retenaient à Versailles!.....

Ce fut d'abord cette succession si rapide de morts imprévues qui vint désoler la famille royale et le peuple de France. En 1754, à peine âgé de quelques mois, mourait le fils du dauphin; sa sœur le suivait au ciel l'année suivante. Ces pertes, bien dures à son âme aimante, apprenaient à Madame Louise quelles déceptions sont réservées aux tendresses d'ici-bas, si légitimes soient-elles, et comment en Dieu seul peut se trouver le vrai repos.

Puis, les coups de la Providence devinrent plus écrasants et se multiplièrent. Le 20 décembre 1765, le frère de notre future Carmélite, dauphin de France, succombait après une maladie saintement supportée. Son épouse, Marie-Josèphe de Saxe, mère de nos rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, le suivait bientôt dans la tombe. Enfin le 24 juin 1768, disparaissait encore la reine Marie Leckzinska, emportant en son cœur le pressentiment de la vocation de sa plus jeune fille.

Désormais, Madame Louise était libre. Son père seul lui demeurait, mais c'était précisément pour lui qu'elle voulait se sacrifier.

Pendant cette longue épreuve, loin de faiblir, chaque jour sa vocation avait poussé en son âme de plus pénétrantes racines. Elle avait su, tandis que par complaisance elle se prêtait de bonne grâce aux exigences de son rang, rester toujours fidèle à Dieu jusque dans les plus menus détails de sa vie et mener à la cour une existence vraiment religieuse, faisant le bien autour d'elle, et évitant, par l'entraînement de ses exemples, beaucoup de scandales.

Au commencement de l'année 1770, son directeur, Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, permit enfin à la princesse de suivre l'appel de Dieu et fut chargé par elle de solliciter l'acquiescement du roi.

Le vénérable prélat obtint donc une audience particulière et, sans détours, dit à Louis XV : « Sire, j'ai mission d'apprendre à Votre Majesté une nouvelle qu'elle recevra sans doute avec sa religion ordinaire : Madame Louise, après les plus longues et les plus sérieuses épreuves, a reconnu que Dieu l'appelait à la vie religieuse, et désire que Votre Majesté lui permette d'être heureuse en suivant sa vocation. »

Le roi, confondu d'étonnement, s'écria :

« Quoi! c'est cette nouvelle, Monsieur l'archevêque, et c'est vous qui me l'apportez ! » Puis il ajouta : « Que cela est cruel! Que cela est cruel!..... »

Cependant après quelques instants de silence et de réflexion, avec la foi profonde qui était en lui, il reprit :

« Si c'est Dieu qui me la demande, Monsieur l'archevêque, je ne dois ni ne puis contrarier sa volonté. Je répondrai dans quinze jours. »

Quinze jours après, le 16 février 1770, Louis XV écrivait à sa fille :

« Si c'est pour Dieu seul, je ne puis m'opposer à sa volonté, ni à votre détermination. Depuis dix-huit ans, vous devez avoir fait vos réflexions;

je n'ai plus à vous en demander..... J'ai fait des sacrifices forcés; celui-ci sera volontaire de votre part. Dieu vous donnera la force de soutenir votre nouvel état. Je vous embrasse de tout mon cœur, chère fille, et vous donne ma bénédiction. »

Le Mercredi Saint, 11 avril, Madame Louise quittait secrètement Versailles et venait s'enfermer au Carmel de Saint-Denis.

LE NOVICIAT

La plus grande préoccupation de la royale postulante fut d'être Carmélite « sans adoucissements et sans distinctions ».

A la prieure qui l'appelait *Madame*, elle répondit vivement : « *Madame !* que dites-vous là, ma mère ? Je sais qu'une postulante chez les Carmélites s'appelle *ma Sœur*, et je vous prie de ne pas oublier que c'est bien sincèrement et sans retour que je viens renoncer entre vos mains à tous les titres de distinction qui peuvent flatter la vanité du monde. »

Depuis lors, Madame Louise de France devint Sœur Thérèse de Saint-Augustin.

Il serait difficile de dire l'heureux effet d'un si grand exemple venu de si haut. A la cour, dans toute la France, dans les cours de l'Europe entière, auxquelles, par ordre du roi, M. de Choiseul notifia l'événement, l'acte de Madame Louise fut l'objet d'une admiration profonde et une puissante leçon.

Pendant ce temps, la sainte postulante continuait à édifier la communauté de Saint-Denis. Au bout de peu de jours, elle obtint de voir disparaître les quelques marques de déférence qui lui avaient été données jusqu'alors. Et elle se déclarait bien plus heureuse qu'à Versailles, dans cette humble cellule dont tout l'ameublement se réduisait à une paillasse piquée, une chaise, un banc servant de table, un bénitier, une croix et trois images en papier.

Comme les Sœurs, elle s'adonnait à tous les travaux pénibles parfois de la vie religieuse et qui sont souvent d'humiliantes épreuves. Elle préparait et allumait les lampes, sonnait les cloches, balayait et frottait les planchers, lavait la vaisselle; et tout cela avec joie et touchante simplicité.

Une telle abnégation ne pouvait procéder que d'un cœur profondément vertueux, et, de fait, son âme apparaissait à ses sœurs transfigurée de foi, de charité, d'obéissance et d'humilité.

Les religieuses de la communauté de Saint-Denis n'en partageaient que plus vivement le désir qu'avait l'auguste princesse de devenir leur par l'habit et les vœux.

Le roi, de son côté, convaincu, par l'issue de ses premières épreuves, de la réelle vocation de sa fille, consentit à sa vêture. La cérémonie fut fixée au 10 septembre 1770.

Elle fut présidée, au nom du pape Clément XIV, par le nonce apostolique. La cour entière y assista, et lorsque Madame Louise, dépouillée de sa brillante toilette et de ses riches parures, apparut revêtue de l'humble bure du Carmel, ce fut parmi les assistants un attendrissement bien légitime.

Puis, à la grille, la princesse reçut des mains de la dauphine Marie-Antoinette, la future martyre de la Révolution, la ceinture, le scapulaire, le manteau et le voile. Le noviciat commençait.

Il fut ce qu'avait promis le postulat; même, il dépassa ses promesses.

Entendons une des Sœurs nous raconter ses impressions : « Plus nous voyons la princesse, écrivait-elle, plus nous la trouvons incomparable. Elle n'a pas le plus petit soulagement. Depuis la Sainte-Croix, elle jeûne tous les jours, et vous seriez ravi de voir avec quel appétit elle mange les fèves, les carottes, les pommes de terre, les choux fricassés ; on dirait qu'elle n'a jamais vu autre chose. Elle vient à l'oraison du matin où elle est des premières, et souvent assez mal habillée, parce qu'elle s'habille seule et que sa toilette est faite en cinq minutes. Notre habit est ce qui lui coûte le plus parmi nos austérités..... Son courage est supérieur à tout ; c'est assez qu'une chose lui coûte pour être faite plus promptement. »

Et la maîtresse des novices n'avait mieux à faire pour encourager celles-ci que de leur dire: « Ne pouvez-vous donc pas faire ce que fait tous les jours, sous vos yeux, la fille de votre roi ? »

Le 12 septembre 1771, Madame Louise prononçait ses vœux perpétuels.

LA VIE RELIGIEUSE

Peu de jours après, la Sœur Thérèse de Saint-Augustin assumait la redoutable charge de maîtresse des novices, ses supérieurs estimant que l'expérience acquise à la cour et dans le cloître, jointe à ses admirables vertus, la destinait plus particulièrement à cet emploi. Elle accepta simplement : « Je désirerais bien, écrivait-elle, n'avoir point à répondre des autres, moi qui puis répondre si peu de moi-même ; mais je suis tranquille parce que j'obéis. »

Tout le programme de sa nouvelle mission tient en ces mots, qu'elle adressait à ses novices, au jour de son entrée en charge : « Ensemble nous nous encouragerons à la pratique de nos saints devoirs, à l'extirpation de nos défauts et à l'acquisition des vertus. »

Elle encouragea les jeunes religieuses qui lui étaient confiées, et par ses conseils, et surtout par ses exemples.

Un jour, l'une d'elles, malade, se refusait à prendre un médicament prescrit par le médecin. Sœur Thérèse, impuissante à vaincre son obstination, lui dit: « Je vois, mon enfant, que vous n'êtes pas généreuse : eh bien, ce que vous n'avez pas le courage de faire pour l'amour de vous, ni pour l'amour de moi, ni même pour l'amour de Dieu, je vais le faire moi-même, uniquement pour vous prouver qu'une médecine n'est pas un poison. » Et elle absorbe la moitié de la terrible potion. Vaincue, la novice s'empressa de surmonter sa répugnance.

Une autre redoutait la perte de ses cheveux; la bonne maîtresse les lui coupa elle-même en secret.

A une postulante qui lui avouait ses peines : « Il vous en coûte d'accomplir la règle, disait-elle ; et je n'ai nulle peine à vous croire, sachant combien cela m'a coûté et me coûte encore. Mais en venant ici, nous avons dû apporter la détermination de ne plus vivre que de sacrifices. »

Et elle ajoutait cette belle parole : « Le secret pour nous d'adoucir ces sacrifices est de nous occuper un peu moins de ce qu'ils nous coûtent et un peu plus de ce qu'ils nous valent ».

Le 27 novembre 1773, Sœur Thérèse de Saint-Augustin était élue à l'unanimité prieure de sa communauté. Le roi lui en témoignant sa vive satisfaction, elle lui répondit : « Il est vrai, cependant, que j'aimerais mieux n'avoir à m'occu-

per que de ma propre sanctification ; car, quoique mes états soient bien bornés, je sens que c'est une grande charge devant Dieu que d'avoir à gouverner. »

Peu de temps après, les nouvelles de la maladie et de la mort de Louis XV vinrent causer une indicible douleur au cœur aimant de la Carmélite.

Elle eut, du moins, la consolation inestimable de voir ses prières exaucées et son sacrifice agréé par Dieu. Avant de quitter ce monde, le roi se réconcilia avec Celui qui allait le juger, fit demander à son peuple pardon des scandales qu'il lui avait donnés, et expira tenant en main le crucifix que sa chère fille lui avait envoyé.

« Dieu, en exigeant de moi ce sacrifice, écrivait la sainte religieuse, l'a singulièrement adouci, et je suis si consolée en pensant aux grâces singulières que le roi a reçues dans ses derniers moments et dont il paraît avoir si bien profité, que, s'il dépendait de moi de le rappeler à la vie, j'avoue que je ne voudrais pas le replonger au milieu des dangers qui assiègent le trône, et risquer son âme une seconde fois. »

Malgré toutes ces secousses, la prieure de Saint-Denis était loin d'oublier les obligations qui pesaient sur ses épaules. Dans l'exercice de sa charge, elle donnait l'exemple de toutes les vertus religieuses.

Elle avait en horreur les louanges que parfois lui adressaient les prédicateurs, et parfois leur reprochait fort spirituellement leurs éloges. « Monsieur, disait-elle un jour à un orateur qui lui avait adressé deux compliments, l'un à l'exorde, l'autre à la péroraison de son discours, vous nous avez fait un fort beau sermon, mais, comme certain poisson, il n'était bon qu'entre queue et tête. »

Elle poussait la mortification jusqu'à remplir après sa charge celles qui incombaient aux autres. Ses moindres heures de loisir étaient fidèlement employées à un travail utile à la communauté.

La pauvreté avait aussi toutes ses faveurs. L'une de ses religieuses l'engageait, un jour où elle devait recevoir la famille royale, à prendre un voile neuf au lieu de celui tout usé qu'elle portait. « Depuis quand, reprit-elle, serait-ce une honte de suivre l'esprit de notre saint état? Ma famille sait bien que j'ai fait vœu de pauvreté et que, dans la place que j'occupe, je dois, en tout, donner l'exemple. »

Elle sut aussi parfaitement diriger l'administration temporelle de sa maison.

Les bâtiments étaient dans le plus mauvais état : tout, par ses ordres et sous sa direction, fut reconstruit et mieux aménagé aux nécessités de la vie religieuse.

Aidée par la pieuse générosité du roi Louis XVI, elle fit construire une nouvelle église, et l'on remarqua avec quelle sainte obstination elle exigea et obtint des entrepreneurs qu'il ne fût pas travaillé le dimanche.

En 1779, après six ans écoulés dans sa charge de prieure, la Mère Thérèse de Saint-Augustin obtint, par ses prières et ses larmes, de n'être point réélue : elle reprit ses fonctions de maîtresse des novices.

Sœur Julie de Mac-Mahon lui succédait : mais à la mort de celle-ci, survenue en 1785, Madame Louise fut appelée à la remplacer.

Elle ne devait pas achever les années de ce second priorat.

MORT DE MADAME LOUISE

Le 21 novembre 1787, on vint annoncer à la Prieure de Saint-Denis qu'il se préparait dans les conseils du gouvernement une mesure attentatoire aux libertés religieuses des Congrégations. Cette nouvelle l'atterra. Elle insista auprès des Sœurs pour que la ferveur de leurs supplications fût accrue et détournât un coup qui, de fait, ne devait être plutôt l'œuvre de la Révolution que celle de la monarchie française.

Mais la sainte fille de France avait, sous l'influence de ce triste message, contracté la maladie qui devait la conduire au tombeau.

Elle ne se fit aucune illusion, endura courageusement pendant deux mois les atroces douleurs du mal d'estomac qui l'arrachait à la vie, et rendit à Dieu sa belle âme le 23 décembre 1787, à l'âge de cinquante ans. Ses dernières paroles furent : « Allons, levons-nous, hâtons-nous d'aller en paradis..... »

*
* *

Elle fut inhumée dans le monastère même; mais, bien que séparée des autres membres de sa famille, sa dépouille mortelle ne put échapper aux fureurs de la Révolution. Après la profanation des tombes royales de l'abbaye de Saint-Denis, les ouvriers chargés de cette sinistre besogne s'en vinrent au Carmel exhumer le cercueil de Madame Louise, et son corps fut jeté dans la fosse creusée pour recevoir pêle-mêle les restes des rois mérovingiens et carlovingiens.

*
* *

Les merveilles sont nombreuses qui se produisirent par l'intercession de la vénérée prieure de Saint-Denis. On cite spécialement, en 1828, la guérison de Sœur Sainte-Véronique, de la Congrégation d'Ernemont, au Havre; en 1854, celle de Sœur Isabelle des Anges, Carmélite, et plusieurs autres survenues plus récemment.

Emu par ces miracles, Pie IX, le 19 juin 1873, a solennellement approuvé l'introduction de la cause de la Mère Thérèse de Saint-Augustin.

Daigne, du haut du ciel, cette humble fille de France bénir notre pays que créèrent ses ancêtres et environner d'une spéciale protection ces Congrégations religieuses qu'elle aima de toute son âme.

VÉNÉRABLES CINTHIE, OLIMPIE ET GRIDONIE

nièces de saint Louis de Gonzague. XVIe siècle.

1. Par esprit d'humilité elle mendie son pain aux religieuses en baisant les pieds de celles qui le lui donnaient. — 2. Elle passe les nuits auprès des malades. — 3. Tous les soirs elle regardait par sa fenêtre les églises où se conservait la sainte Hostie.

FAMILLE DES VÉNÉRABLES

Les trois nobles vierges dont nous voulons raconter brièvement la vie sont trois nièces de saint Louis de Gonzague. Elles étaient filles de Rodolphe de Gonzague, à qui, par le renoncement volontaire de son frère aîné, saint Louis de Gonzague, échut le marquisat de Castillion (1), ville d'Italie, située non loin de Mantoue.

Un douloureux événement devait ravir le marquis, jeune encore, à son épouse et à ses petits enfants.

Il y avait entre lui et le duc de Mantoue une grave discorde. Rodolphe s'était retiré avec toute sa famille dans la forteresse de Castelgoffredo, entourée de profonds fossés et de larges murailles.

Il était là en sûreté, mais une imprudence le perdit. Il voulut un jour, le 3 janvier de l'an 1593, sortir de son palais pour assister à la messe, avec sa femme et ses enfants. Au moment où il entrait à l'église, quelques bandits l'assaillirent, l'accablèrent de coups et le laissèrent mourant à l'entrée du lieu saint.

S'emparant ensuite de sa femme Hélène Aliprandi et de ses filles, ils les conduisirent à leur chef qui les jeta dans un cachot. Elles ne purent en sortir qu'au prix d'une lourde rançon de 2 000 écus chacune et se retirèrent à Mantoue.

Hélène Aliprandi ayant été demandée en secondes noces par Claude de Gonzague, seigneur de Borgoforte, accepta cette nouvelle union sur les conseils de ses parents et confia ses filles aux religieuses des meilleurs couvents de Mantoue, afin de leur assurer une bonne éducation.

C'est dans ces saintes retraites que nous les suivrons désormais séparément, pour connaître leurs actions et respirer le doux parfum de leurs vertus.

(1) Cette cité a été rendue célèbre par une victoire des Français sur les Autrichiens, en 1796. Augereau, qui s'y distingua, devint duc de Castillion.

Cinthie, l'aînée des filles de Rodolphe de Gonzague, après avoir passé quelque temps dans le monastère de sainte Elisabeth, et près de son oncle, à Castiglione, se rendit à Rome, où François de Gonzague venait d'être envoyé en qualité d'ambassadeur de Rodolphe II. De grands combats devaient éprouver son âme dans la Ville Eternelle, les combats de la virginité.

Cinthie était une jeune fille pieuse, mais en même temps assez mondaine : elle avait un bel esprit et de nobles manières; elle aimait les belles parures et se couvrait de bijoux, d'or et de perles. Parmi les demoiselles de son rang, elle était une des plus remarquables.

Un jeune seigneur de haute condition, le fils du vice-roi de Bohême, conçut le projet de la demander en mariage. Les parents de Cinthie, heureux d'un tel choix, consentirent volontiers à cette union. Surprise d'une telle demande, Cinthie n'osa rien répondre d'abord, mais son cœur fut pendant quelque temps le théâtre d'une lutte douloureuse, car l'appel de Dieu s'était déjà manifesté à elle. Nous savons par ses notes intimes tout ce qu'elle eut à souffrir avant de prendre une résolution héroïque : « O mon Dieu, disait-elle souvent, je m'abandonne à votre divin vouloir; les voies où vous conduisez les âmes sont nombreuses; je vous en supplie, dites-moi celle que je dois prendre pour vous plaire. »

Dieu lui répondit bientôt qu'il voulait pour elle la virginité. Il le lui fit comprendre par deux moyens : par la béatification de son oncle Louis de Gonzague et par la maladie.

En entendant l'Eglise déclarer le bienheureux Louis « un ange revêtu de chair », en le voyant honoré sur les autels, en lisant sa vie pure et innocente, elle se sentit vivement attirée à imiter son exemple.

Vers le même temps, elle tomba très gravement malade; les médecins désespéraient déjà de sa guérison, la mort s'approchait à grands pas; Cinthie vit s'évanouir devant elle toutes les beautés du siècle et les magnifiques projets d'établissement mondain.

Cependant, il y avait toujours dans son cœur lutte entre la grâce et la nature. Dieu, alors, pour vaincre toutes ses hésitations, lui envoya un de ses ministres préférés, le P. Virgile Cépari, autrefois confesseur de saint Louis de Gonzague et devenu son biographe. Ce sage et prudent directeur lui parla de la vanité du monde, de la beauté de la vertu, de l'éternité bienheureuse. En entendant ces paroles, Cinthie, éclairée par la grâce, se mit à pleurer. « O mon Dieu, dit-elle, comment n'ai-je pas compris auparavant toutes ces vérités? Comment n'ai-je pas compris que m'ayant aimée jusqu'à donner votre sang pour moi, il est bien juste que je vous consacre toute ma vie. » Pleurant ensuite sur ses premières années : « Seigneur, disait-elle, je vous ai aimé trop tard, pardonnez-moi. »

La grâce avait enfin vaincu la nature; Cinthie prit la résolution de garder sa virginité et demanda à ses parents de mettre fin aux projets de mariage. Elle ne voulut plus dès lors de robes de soie, ni de fines dentelles, ni de perles, ni de colliers d'or; elle donna tout ce qui lui appartenait à ses servantes et aux pauvres, ne gardant qu'une robe de laine grossière, une coiffe noire et son manteau des grandes cérémonies, pour ne pas faire honte à ses parents, dans les réunions où elle était obligée de paraître. Pour expier ses fautes de vanité, elle portait un rude cilice; une courroie armée de pointes de fer remplaçait les bracelets en or dont elle se parait auparavant.

Cinthie resta encore quelque temps dans le monde sous la direction spirituelle du P. Cépari, Jésuite. Elle s'était choisi une des chambres les plus reculées du palais, afin d'y vaquer plus tranquillement aux exercices religieux.

Mais Dieu lui inspira bientôt le désir de se séparer plus complètement encore du monde et d'entrer dans une communauté religieuse.

LES VIERGES DE JÉSUS

Elle demanda à ses parents l'autorisation de se rendre dans quelque monastère; mais ceux-ci l'en dissuadèrent à cause de son état de santé. Elle eut alors l'inspiration de fonder, à Castillon même, un monastère de vierges. Son oncle, François de Gonzague, à qui elle avait donné sa part d'héritage, y consentit et construisit aussitôt un couvent entouré d'un parc avec de vastes dépendances.

Cette fondation fut approuvée par le pape Paul V. Les deux sœurs de Cinthie vinrent bientôt se joindre à elle, et toutes trois reçurent le saint habit le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, et prirent le nom de *Vierges de Jésus*.

Un grand nombre de jeunes filles des meilleures familles, attirées par la ferveur et la régularité exemplaire de la petite communauté, vinrent bientôt se joindre à elles. Cinthie fut nommée prieure du nouveau couvent.

Les *Vierges de Jésus* ne sont pas cloîtrées; elles partagent leur temps entre la prière et le travail, qui consiste surtout dans l'éducation des jeunes filles.

Elles ne font qu'un vœu : celui de perpétuelle chasteté. Elles y ajoutent un serment et une promesse : le serment de vivre et de mourir dans la Compagnie, la promesse d'obéir toujours à la mère prieure.

La vénérable Cinthie était pour ses filles un exemple de toutes les vertus.

Quand elle parlait aux religieuses pour les instruire, les commander ou les corriger, elle le faisait avec tant d'humilité qu'on eût dit que c'était elle qui devait obéir ou modifier sa vie. Elle faisait la cuisine, balayait les cloîtres, portait aux religieuses la lumière le matin, et, si elle manquait à un point de la règle, elle s'en accusait publiquement en pleurant.

Par esprit de pauvreté, elle mendiait souvent son pain aux religieuses pendant les repas, en baisant les pieds de celles qui le lui donnaient; sa chambre était sans ornement et ses habits très simples.

Elle ajoutait aux pénitences de la règle des actes de mortification personnels : elle jeûnait

souvent et mangeait si peu qu'on se demandait comment elle pouvait encore vivre.

Dieu l'honora du don des miracles : un jour, elle rendit sa première saveur à du vin qui s'était gâté; souvent elle annonça d'avance des événements que l'on ne pouvait prévoir. Sa renommée s'étendit au loin : les peuples la vénéraient comme une sainte.

SAINTE MORT

La vénérable Cinthie vécut durant quarante ans dans le monastère de Castillon. Depuis la grande maladie qu'elle fit à Rome, elle n'eut jamais une bonne santé, mais elle souffrit beaucoup de maux de tête, d'estomac et d'entrailles. Arrivée à l'âge de soixante ans, son pauvre corps épuisé succomba durant une crise; elle reçut les sacrements et mourut en s'écriant : « O bienheureux Louis !..... O bienheureux Louis!..... »

Son corps s'est conservé intact jusqu'à nos jours.

LA VÉNÉRABLE GRIDONIE — AMOUR DU MONDE

La vénérable Gridonie était douée d'une intelligence remarquable. Elle apprit à écrire avec beaucoup de facilité en langue italienne et composa même de très beaux cantiques en l'honneur de Jésus-Christ; enfin, pour mieux comprendre la Sainte Ecriture, elle apprit la langue latine.

Le soin qu'elle donnait aux études ne diminua d'abord en rien sa piété. Gridonie priait beaucoup, vivait modestement et jeûnait au pain et à l'eau, au moins une fois par semaine. Tous ceux qui la connaissaient la tenaient en grande estime.

Mais, comme sainte Thérèse autrefois, elle se passionna pour la lecture des romans; peu à peu, elle perdit le goût de la prière et rechercha les plaisirs que décrivaient ses livres, désirant vivement d'être envoyée dans les plus nobles cours du royaume pour jouir du faste et des richesses de ce monde.

La Providence, heureusement, la protégea contre ces dangereuses tentatives et permit qu'au lieu de l'emmener à Rome avec Cinthie, son oncle, François de Gonzague, la plaçât dans le monastère de Saint-Jean, à Mantoue. Les chants pieux qui s'élevaient de cette sainte maison vers le trône de Dieu, les conversations édifiantes des religieuses touchèrent profondément son cœur; elle demanda pardon à Dieu pour ses imprudents désirs et se remit à la prière avec beaucoup de dévotion.

VOCATION RELIGIEUSE

Gridonie avait environ douze ans quand elle entra au monastère. Depuis ce jour, sa ferveur devint de plus en plus ardente. Les religieuses, croyant qu'elle voulait entrer dans leur couvent, se félicitaient déjà de la voir un jour prendre l'habit. Mais la jeune fille était encore indécise sur le choix de vie qu'elle embrasserait.

Plusieurs mois se passèrent ainsi. Enfin, la Providence lui manifesta clairement son dessein par la bouche de la vénérable Cinthie, sa sœur. Cette pieuse vierge, qui venait de fonder le monastère de Castillon, demanda à Gridonie de s'unir à elle, et finit par triompher de ses hésitations.

SAINTE VIE AU MONASTÈRE

Dieu récompensa la générosité de sa servante par une grande abondance de grâces. Elle trouvait dans l'oraison tant de délices que, en dehors des prières de règle, elle passait quotidiennement quatre ou cinq heures à genoux, immobile et abîmée dans la contemplation des mystères.

Malheureusement, son corps succomba bientôt sous l'effort de son esprit : Gridonie fut prise de maux de tête si violents qu'elle ne pouvait plus ouvrir les yeux; elle s'affaiblit même au point que les médecins désespérèrent de sa guérison. Ordre lui fut alors donné de se laisser soigner; elle obéit sans murmures et garda le lit pendant quarante jours, occupant sans effort son esprit de la pensée de Dieu et remplaçant ses longues prières par de courtes oraisons jaculatoires.

A certains jours, l'amour l'embrasait avec tant d'ardeur, qu'une abondante sueur lui baignait tous les membres. Elle se donnait la discipline tous les jours en méditant la passion du Christ et portait un cilice trois fois par semaine avec une ceinture et des lames de fer armées de pointes. Chaque nuit, même pendant les froids de l'hiver, elle se levait et s'agenouillait devant un petit autel pour prier les bras en croix.

Elle jeûnait, non seulement pendant le Carême, mais encore durant tout l'Avent. Le mercredi, le vendredi et le samedi, quelquefois aussi le lundi, elle ne prenait que du pain et de l'eau.

CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

La vénérable Gridonie exerçait dans son couvent la charge d'économe et celle d'infirmière. Elle affectionnait particulièrement le soin des malades, religieuses ou pensionnaires, voyant en elles des membres de Jésus-Christ souffrant. Elle passait de longues nuits au chevet de leur lit, obéissant à leurs moindres désirs.

La peste ayant envahi le monastère, Gridonie affronta tous les dangers, approcha des malades comme si leur mal n'eût pas été contagieux et les assista jusqu'au dernier soupir. Elle priait, se mortifiait et donnait de grandes aumônes pour que Dieu accordât plus d'efficacité à ses remèdes; sa foi était souvent récompensée par de vrais prodiges.

Son esprit de charité se manifesta encore d'une façon plus éclatante dans le fait suivant.

Il arriva que vingt-trois ans après la mort de son père, Rodolphe de Gonzague, on découvrit son meurtrier. Le Tribunal judiciaire condamna ce misérable à mort, avec ordre de jeter son corps à la voirie. La famille, consternée d'un tel châtiment, implora la clémence de la vénérable Gridonie. Celle-ci, oubliant tout ressentiment, écrivit plusieurs lettres pour demander le pardon du meurtrier, ou au moins un changement de peine. Elle ne fut pas exaucée, et le coupable mourut dans les fers avant le jour fixé pour son exécution.

Ordre fut donné quand même de ne pas livrer son corps à sa famille. Gridonie intervint alors de nouveau et réussit à le faire inhumer honorablement. Bien plus, elle accepta sa fille comme pensionnaire dans le couvent, et ne cessa de la combler de bienfaits jusqu'à son départ. C'est ainsi que se vengent les saints, ils rendent le bien pour le mal.

GOUVERNEMENT DE CASTILLON

La vénérable Gridonie vécut en paix dans le monastère jusqu'en l'an 1624; elle avait alors trente et un ans. A cette époque, un devoir supérieur de charité la contraignit de prendre en main des affaires temporelles très importantes. Elle n'en continua pas moins du reste de mener une vie religieuse très exemplaire.

François de Gonzague, troisième frère de saint Louis et successeur de Rodolphe, mourut en 1616, ainsi que sa femme, Bibiane, laissant deux fils et une fille en très bas âge et incapables de gouverner le marquisat de Castillon qui venait d'être érigé en principauté. De graves discordes venaient d'y éclater, menaçant le pouvoir des jeunes princes. On fit alors un appel à la vénérable Gridonie dont la prudence et la pratique dans les affaires étaient reconnues de tous. Dans ces conjonctures difficiles, celle-ci accepta cette charge pour le bien de la paix et de la religion, et grâce à une habile administration, ne tarda pas à calmer toutes les luttes intestines.

Mais un nouveau fléau, la peste, envahit alors le pays, laissant partout une grande quantité de victimes. Gridonie, bravant le danger, se dévoua au service des malades. Elle secourut non seulement ses sujets, mais encore ceux des Etats voisins, acceptant même le gouvernement de Solférino que la peste avait privé de son chef.

Sa prudence et son courage lui méritèrent les éloges unanimes. C'est alors que des personnages influents comme l'archevêque de Turin, la duchesse de Mantoue, crurent que la volonté de Dieu était que Gridonie se mariât pour continuer le bien qu'elle faisait. Le Pape, disaient-ils, accorderait facilement la dispense pour le vœu perpétuel de chasteté. Mais elle ne voulut à aucun prix quitter la vie religieuse et rentra dans son couvent, laissant le gouvernement de Castillon entre les mains de Laurea del Bosco, épouse de Louis de Gonzague, mort à l'âge de vingt-six ans.

PRÉCIEUSE MORT

La vénérable Gridonie vécut encore de longues années dans le monastère de Castillon. Dieu purifia son âme par de grandes souffrances corporelles : elle avait les jambes si faibles qu'elle pouvait à peine marcher; un jour qu'elle se promenait toute seule, elle tomba et se fractura un pied. On l'opéra aussitôt, mais après cent jours de soins, on s'aperçut que le chirurgien avait mal joint les os brisés et l'on recommença l'opération. Son mal dura trois ans. Elle eut encore à supporter beaucoup d'autres épreuves, mais, enfin, Dieu lui ouvrit le ciel, la jugeant digne du trône qu'il lui préparait. Elle mourut saintement le 17 juillet de l'année 1650, à l'âge de cinquante et un an.

LA VÉNÉRABLE OLIMPIE — CULTE DE L'EUCHARISTIE

Nous avons peu de documents sur la vie de la vénérable Olimpie; véritable ange par sa pureté et sa simplicité, elle passa sur cette terre sans connaître le monde et vécut saintement dans le monastère fondé par la vénérable Cinthie, sa sœur.

Le Très Saint Sacrement de l'autel et la Sainte Vierge étaient les objets préférés de son amour, le Saint Sacrement surtout. Durant les trois jours qui précèdent le jeûne du Carême, elle demeurait presque tout le temps dans l'église des Jésuites, où se faisaient les Quarante-Heures. Elle faisait de même pendant l'octave de la Fête-Dieu. Son plus grand bonheur était la sainte communion. Tous les soirs elle regardait par sa fenêtre les églises où se conservait la Sainte Hostie, et, se prosternant à terre, elle suppliait le Divin Prisonnier de nos autels de venir s'unir à elle, de la bénir et de bénir le monastère. Si parfois elle oubliait cette pieuse coutume et ne s'en ressouvenait que durant la nuit, elle se relevait aussitôt pour la faire.

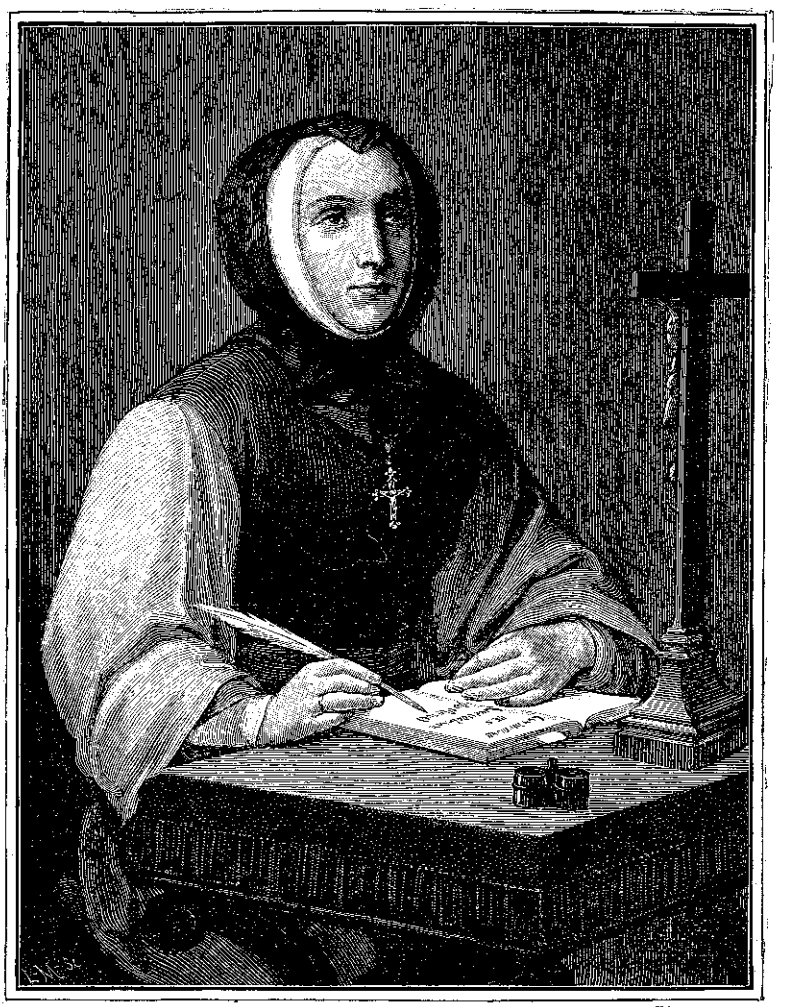
Jésus-Christ appela bientôt à lui sa pieuse épouse. En l'an 1645, elle fut prise d'une grande fièvre, et mourut saintement le 23 décembre. Saint Ignace et d'autre saints lui étaient apparu durant son agonie pour la consoler; elle avait vu aussi le ciel « Oh! quelle joie, s'était-elle écrié, oh! quelle joie, j'ai vu le plus beau pays qui se puisse jamais voir et décrire! » Son âme s'envola au paradis, au moment où on chantait sur la terre les louanges de Marie. La cause de béatification et de canonisation de ces trois héroïnes chrétiennes se poursuit devant le Saint-Siège ou elle a été introduite par décret de la Sacrée Congrégation des Rites.

SOURCES

Les Bollandistes, t. IV, 21 juin : de S. Aloisii Nestibus. — *Les Analecta de B. A. Gonzaga.* c. 4, n. 31. — *Le vite delle Ven. sorelle Cinzia, Olimpia, Gridonia Gonzaga.* Desclée, Rome. — *Histoire des trois nièces de saint Louis de Gonzague ou vie des vénérables Cinthie, Olgmpie et Gridonie de Gonzague, fondatrices du Pensionnat des Vierges de Jésus à Castiglione*, traduit de l'italien de Joseph Savis, par Mme Lauglet. Bruxelles, H. Gormacre, 1858.

LA VÉNÉRABLE MARIE-MARG. DUFROST DE LAJEMMERAIS

Fondatrice des Sœurs Grises (1701-1771).



Phot A. D.

Portrait de la Vénérable.

NAISSANCE — ÉDUCATION — MARIAGE

MARIE-MARGUERITE de Lajemmerais, veuve d'Youville, naquit à Varennes, près de Montréal, le 15 octobre 1701. L'enfant jouit peu des caresses de la famille. A sept ans, elle eut la douleur de perdre son père. Sa mère, ne pouvant s'occuper de son éducation et du soin de ses autres enfants, résolut de se séparer d'elle, en la plaçant chez les dames Ursulines de Québec. C'est là que la jeune fille fut instruite et fit sa première Communion. Son application et son assiduité à l'étude étaient exemplaires. Souvent elle avait coutume de dire : « Il faut que je me hâte à tout apprendre, car je ne puis rester longtemps à l'école, maman a besoin de moi pour l'aider. » Quelques années s'écoulèrent, après lesquelles elle dut en effet revenir près de sa mère.

Jeune, élégante, enjouée, mais aussi pieuse, sérieuse et économe, la jeune fille fut bien vite remarquée des gentilshommes du voisinage. Elle épousa M. d'Youville. Cette union qui promettait d'être des plus heureuses, fut au contraire pour elle le commencement d'une vie de croix et de souffrances. Douée d'une nature sensible et d'un cœur tendre, Mme d'Youville ne cessa de témoigner à son mari une affection des plus sincères. En retour, elle ne reçut de lui qu'indifférence et dureté. Elle accepta tout sans jamais se plaindre, et, se voyant délaissée et méconnue de son mari, elle se tourna vers Celui qui n'est jamais sourd à nos prières et ne chercha plus qu'en Dieu

seul consolation et appui. Après huit ans de mariage, M. d'Youville mourut, laissant à sa femme deux enfants et de nombreuses dettes.

VOCATION DE Mme D'YOUVILLE

Cet état de désolation et de dénuement fut une préparation à l'accomplissement des desseins de Dieu sur elle. Dieu daigna alors lui manifester sa vocation en lui apprenant par la bouche de son directeur, M. de Lescoat, qu'il la destinait elle-même à être la consolatrice et le soutien d'une multitude de malheureux : « Consolez-vous, ma fille, lui dit un jour ce vénérable prêtre, Dieu vous destine à une grande œuvre, et vous relèverez une maison sur son déclin. » En même temps, Dieu fit éprouver à Mme d'Youville un attrait extérieur des plus extraordinaires, ce fut une dévotion singulière envers la personne adorable du *Père éternel*, qui veille avec tant de soin sur ses moindres créatures : dévotion qui la porta à l'invoquer sous ce titre et à le considérer comme l'objet de sa grande confiance. Elle éprouva en même temps pour les pauvres une charité vraiment maternelle, rendue encore plus tendre et plus vive par ses propres misères.

Pour payer ses dettes et soulager les pauvres, elle entreprit un petit négoce que Dieu bénit visiblement. Elle fit plus. Sans négliger l'instruction de ses deux enfants, elle alla, sur l'avis de son directeur, à l'hôpital général raccommoder les hardes des quelques infirmes qu'on y entretenait et qui étaient réduits à un tel état de délaissement, de misère et de malpropreté qu'elle se sentit émue de compassion.

Son directeur, l'abbé de Lescoat, étant mort en odeur de sainteté, elle se mit sous la direction de son successeur, l'abbé Lenormant. Ce saint prêtre, héritier des qualités de son prédécesseur, désirant comme lui l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, engagea Mme d'Youville à prendre quelques compagnes avec elle. Ensemble, elles louèrent une maison pour y recevoir quelques pauvres et se consacrer à leur service. C'était le 30 octobre 1738. Les premiers fondements de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Montréal, plus connues sous le nom de Sœurs Grises, étaient posés. Le démon, prévoyant tout le bien que cette petite communauté était appelée à faire, n'épargna rien pour en entraver le développement.

ÉPREUVES DE Mme D'YOUVILLE

Il n'y avait que quelques jours que Mme d'Youville était réunie avec ses compagnes, quand les mauvais traitements éclatèrent. Le jour de la Toussaint, se rendant à l'église paroissiale, elles se virent assaillies par la populace, qui porta l'audace jusqu'à faire de ces dignes servantes des pauvres le sujet de ses mépris, de ses huées, et même jusqu'à leur jeter des pierres. A tous ces indignes traitements, elles n'opposèrent que la douceur et la patience. Pendant plusieurs années, elles furent ainsi maltraitées et odieusement calomniées. On alla jusqu'à assurer qu'elles vendaient des liqueurs fortes aux sauvages et leur fournissaient ainsi le moyen de s'enivrer ; bien plus, on osa dire qu'elles usaient de ces liqueurs pour s'enivrer elles-mêmes. De là vint qu'on se plut à les surnommer par dérision *Sœurs grises*, nom que la vénérable fondatrice a voulu éterniser en choisissant pour ses filles une robe dont la couleur leur rappelât à jamais cette insulte.

Quand les calomnies eurent cessé, Dieu à son tour éprouva la constance de sa fidèle servante. Il lui enleva une de ses compagnes, la cloua sur son lit durant plusieurs années, la réduisit à la plus extrême pauvreté par un incendie qui détruisit toute la maison. Mme d'Youville profita de cet incendie pour s'abandonner encore plus à la divine Providence, convaincue que cet événement avait été ordonné de la sorte pour les attirer toutes à une plus grande perfection. Jusqu'alors, elles avaient conservé la propriété de leurs biens ; elles s'en dépouillèrent alors et mirent tout en commun par le vœu de pauvreté.

Mme D'YOUVILLE REÇOIT L'ADMINISTRATION DE L'HÔPITAL DE MONTRÉAL — ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE LA CONGRÉGATION DES SŒURS GRISES

Après l'incendie de sa maison, Mme d'Youville et ses compagnes occupèrent successivement plusieurs maisons, jusqu'à ce que le gouvernement français, grâce à l'intervention de l'abbé Lenormant, lui confiât la direction de l'hôpital général de Montréal.

Par sa sage économie, sa vigilance qui s'étendait à tout, et surtout par sa tendre charité pour les pauvres, cet établissement prit une nouvelle vie. Au lieu de quatre vieillards qu'y trouva Mme d'Youville, et qui étaient dans une misère extrême, on vit le nombre des infirmes se multiplier bientôt, sans exception d'âge, de sexe et de condition. Deux grandes salles furent ouvertes, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Mme d'Youville reçut en outre des soldats invalides, des vieillards, des insensés, des incurables, des enfants abandonnés ou orphelins.

Quand la Vénérable prit la direction de l'hôpital, il n'avait pour tous revenus que cent cinquante minots de blé, quantité insuffisante pour nourrir même la moitié des personnes que la charité de Mme d'Youville avait recueillies. Pour remédier à cette pénurie, elle fit appel à la charité. Mais ses plus grandes ressources furent dans son travail et dans celui de ses compagnes. Son indifférence pour tout genre d'occupation était connue dans le pays, à tel point que lorsque quelqu'un avait à faire une besogne pénible ou peu attrayante, on ne manquait pas de dire : « Allez chez les Sœurs grises, elles ne refusent jamais rien. »

Mme d'Youville, nous l'avons vu, ouvrait les portes de son hôpital à toutes les misères, mais comme si ce champ n'eût pas été assez vaste pour son immense charité, elle manifesta son dévouement aux malheureux et aux souffrants en dehors de sa maison. Elle alla visiter et soigner les malades à domicile, même ceux qui étaient

atteints de maladies contagieuses. On la vit au chevet des sauvages frappés de la petite vérole. Sa plus belle œuvre, et celle qu'elle eut le plus à cœur, est, sans contredit, celle des enfants trouvés. Elle n'en refusa jamais un seul, comptant sur l'assistance de la divine Providence pour les nourrir ; trente et un mille enfants ont été ainsi reçus à l'hôpital général depuis sa fondation.

Mme d'Youville pendant la guerre incendie de l'hôpital

Pendant tout le temps que dura la guerre entre la France et l'Angleterre, la Vénérable eut à exercer sa charité envers les prisonniers blessés ou malades. Elle ne faisait pas de distinction entre alliés ou ennemis, ayant seulement une prédilection plus tendre pour ceux qui étaient les plus délaissés ou exposés à perdre la vie. Ayant appris que les sauvages, alliés de la France, avaient pris un Anglais, et craignant qu'ils ne le fissent périr par le feu, suivant leurs coutumes barbares, elle parvint à l'arracher de leurs mains en payant deux cents livres pour sa rançon. Elle cacha successivement dans sa maison plusieurs Anglais poursuivis par les sauvages.

L'entretien des prisonniers anglais avait imposé à la Vénérable de nouvelles charges, et les secours diminuaient, les vivres vinrent à manquer. La ville, assiégée par les Anglais, ne pouvait plus s'approvisionner. Mme d'Youville et ses compagnes endurèrent des privations vraiment héroïques afin que ses pauvres ne manquassent jamais du nécessaire. La divine Providence veillait sur elle et vint à son secours au moment voulu, ainsi que nous le verrons plus tard.

Dieu voulut cependant éprouver une fois de plus le courage et la foi de sa fidèle servante. Quand le Canada fut passé sous la domination anglaise, que les ressources étaient peu abondantes, ce fut ce moment que Dieu choisit pour frapper un nouveau coup. Un incendie éclata dans la ville de Montréal, détruisit plus de deux cents maisons, et n'épargna pas l'hôpital, qui fut réduit en cendres. « Nous avons perdu presque tous nos meubles, hardes, lits, écrivait la Vénérable après cet événement, et je crois qu'il ne nous reste pas la douzième partie de ce que nous avions, Dieu l'a permis ainsi : son saint nom soit béni. »

Voulant faire passer dans le cœur de ses filles ces sentiments de foi vive et généreuse dont le sien était rempli, elle leur dit d'un ton ferme et assuré à la vue de ses bâtiments en flamme, des pauvres, des orphelins, des infirmes réunis autour d'elle :

— Mes enfants, nous allons réciter le *Te Deum*, à genoux, pour remercier Dieu de la croix qu'il vient de nous envoyer.

Ayant achevé leur action de grâce, Mme d'Youville dit à ses filles ces paroles remarquables :

— Mes enfants, ayez courage, désormais la maison ne brûlera plus.

Cette parole s'est vérifiée à la lettre, car le feu, ayant pris plusieurs fois, fut éteint d'une façon merveilleuse.

Secours de la divine providence

La grande dévotion de Mme d'Youville était sa dévotion au Père éternel en qui elle avait une confiance sans borne. Cette confiance ne fut jamais trompée, Dieu se plut à ne pas se laisser vaincre en générosité. Plusieurs fois, il vint en aide à sa fidèle servante d'une manière inespérée. Pendant la famine, qui arriva en même temps que la guerre, alors qu'elle se voyait sans pain et sans aucun moyen de s'en procurer, la communauté trouva au réfectoire plusieurs barriques de farine.

Après l'incendie qui réduisit l'hôpital en cendres, Dieu se plut encore à montrer qu'il n'abandonnait pas les pauvres. Les Sœurs avaient trouvé sous les décombres et dans leur cave une barrique de vin qui était vide aux deux tiers. Leur première surprise fut de voir que non seulement il s'était conservé sans altération, mais même qu'il était devenu meilleur. Ce qui les surprit encore davantage, c'est que cette quantité, qui eût dû être épuisée en peu de jours, dura plus de trois mois. La Sœur chargée de la dépense ayant averti un jour la Vénérable que le vin allait manquer, celle-ci répondit:

— Tirez toujours et ne vous lassez pas de tirer.

D'autres fois, c'est de l'argent que la Vénérable trouvait dans ses poches.

Dans une autre circonstance, elle n'avait sur elle qu'une seule piastre (5 fr.) quand la nourrice d'un enfant trouvé vint lui demander sa paye. La demande était juste, et Mme d'Youville mit machinalement la main dans sa poche pour en retirer l'unique pièce de monnaie qui lui restait. Au lieu de cette pièce, elle en trouva un certain nombre d'autres qu'elle savait n'y avoir certainement pas déposées. Au trouble involontaire qu'elle éprouva tout d'abord, succéda un sentiment de grande reconnaissance et de confiance sans borne en la divine Providence.

Une autre fois, après l'incendie, alors qu'elle avait déjà poussé activement les premiers travaux de reconstruction, comme elle rentrait dans sa chambre, où se trouvaient deux de ses Sœurs, elle fit cette réflexion :

— Je n'ai qu'une piastre dont je veux me débarrasser ; je n'aime pas à porter ainsi de l'argent sur moi.

En disant ces paroles, elle met la main dans sa poche ; mais, au lieu d'une seule pièce de monnaie, elle en retire une poignée. Dans le trouble involontaire qu'elle éprouva, les ayant mises sur la table, elle porte sa main dans l'autre poche et en retire une seconde poignée. Voyant que Dieu, pour exciter sa foi, avait recours à ces moyens, elle élève les yeux au ciel et, joignant en même temps les mains, elle s'écrie avec l'accent de la crainte et de la reconnaissance :

— Ah ! mon Dieu ! je suis une misérable !

Organisation et gouvernement de sa communauté

La communauté qu'il plut à Dieu d'établir par Mme d'Youville ne se forma que peu

à peu et à travers de nombreuses difficultés. Ces difficultés doivent être attribuées surtout à l'époque troublée à laquelle vécut la Vénérable. Les lettres royales qui lui accordaient la direction de l'hôpital fixaient aussi le nombre que ne devait pas dépasser sa communauté. Ce nombre était limité à douze, chiffre tout à fait insuffisant pour les grands développements que cette œuvre prit sous sa sage administration. Mais après la conquête du Canada, libre du côté du roi, la petite Congrégation fut encore quelque temps stationnaire. On craignait que la protestante Angleterre ne persécutât la religion et surtout n'interdît les communautés religieuses. Ce n'est que quand tous ces obstacles furent aplanis que la petite Société put commencer à se développer. Pendant quinze ans, cette communauté exista sans qu'il y eût de maîtresse de novices : les saints exemples de la fondatrice et l'esprit de ferveur qui animait ses compagnes, avaient servi de guide dans les voies de la perfection. Ce que Mme d'Youville demandait à celles qui se présentaient pour être admises était, avant tout, une bonne volonté et un courage généreux.

En raison des circonstances, Mme d'Youville ne vit pas le développement de son Ordre, mais il lui suffit d'en avoir posé les fondements. Actuellement, les Sœurs Grises sont répandues dans tout le Canada et dans une grande partie de la Nouvelle-Angleterre.

VERTUS DE Mme D'YOUVILLE

Ce qui a été dit sur les vertus de la Vénérable pourrait peut-être suffire, mais il sera bon de les résumer pour mieux les faire ressortir.

Outre sa grande charité, qui est certainement la caractéristique de sa vie, elle pratiqua aussi les autres vertus à un rare degré de perfection. Sa piété était vraie et sincère sans être gênante ; Mme d'Youville, en se mettant au service des pauvres, ne laissa pas de conserver son caractère naturellement gai et enjoué. Souvent persécutée, calomniée, exposée même à perdre la vie, rien ne put interrompre le cours de ses bienfaits ; jamais une seule plainte ne sortit de sa bouche. Sa douceur la rendait aimable pour tous. Dans l'adversité comme dans la prospérité, elle montra toujours le même calme. Se dévouant aux pauvres, elle s'était faite pauvre avec eux; elle voulait être logée, vêtue, nourrie comme eux. Elle ne rougissait pas de porter des habits rapiécés. Son humilité n'était pas moindre. Un trait de sa vie va nous le montrer. Un jour qu'elle était occupée à faire de la chandelle, une de ses Sœurs vint l'avertir que l'intendant venait la visiter ; la voyant dans un extérieur très négligé, et lui demande si elle ne prendra pas quelques précautions pour paraître avec plus de décence devant ce magistrat. Mme d'Youville lui fit cette réponse pleine d'humilité, d'à-propos et de sagesse :

— Je n'étais point prévenue de l'arrivée de M. l'intendant. Il m'excusera et voudra bien me prendre telle que je suis. Rien de tout cela n'empêchera qu'il ne me parle.

MORT DE LA VÉNÉRABLE

Après une vie si remplie à secourir toutes les misères et les infortunes, le jour de recevoir la récompense arriva enfin. Une première attaque de paralysie avertit ses filles qu'elles ne la garderaient plus longtemps au milieu d'elles. Grande fut leur peine à la pensée qu'il allait falloir se séparer de celle qu'elles vénéraient. Ce jour arriva. Munie des sacrements de l'Eglise, qu'elle reçut avec une grande foi, elle rendit sa belle âme à Dieu le 23 décembre 1771. Ce fut un deuil général pour les religieuses et pour les pauvres. Dès qu'elle fut morte, une croix lumineuse apparut au-dessus de l'hôpital et fut vue par plusieurs témoins. L'un d'eux ne put s'empêcher de s'écrier :

— Quelle est donc la nouvelle croix que les bonnes Sœurs vont avoir ?

Le lendemain, en apprenant la mort de la Vénérable, il comprit ce que cette croix signifiait.

DIEU RÉVÈLE LA GLOIRE DE SA SERVANTE

La vénération que l'on avait pour Mme d'Youville pendant sa vie ne diminua pas après sa mort. Du ciel où Dieu voulut bien la recevoir, elle ne cessa de manifester sa puissance. Je ne citerai que quelques miracles. En 1857, une enfant de trois ans fut guérie d'une maladie de nerfs après une neuvaine faite à la Vénérable. En 1884, une autre petite fille du même âge fut guérie d'une infirmité au pied par son intercession. Une jeune femme souffrant d'une plaie au côté fit une neuvaine à la Sainte Vierge sans en recevoir de soulagement. Elle s'adressa ensuite à la Vénérable et eut la joie d'être guérie.

Dieu, on le voit, se plut à manifester sa gloire ; espérons que bientôt nous aurons la joie de fêter sur la terre celle qui fut vraiment la femme forte. Elle réalisait pleinement ce que l'Ecriture dit de la femme forte, de cette femme dont elle assure que « le mérite est au-dessus de tout prix, et la valeur plus rare que les trésors qu'on va chercher avec tant de peine aux extrémités de la terre ».

Sa cause de béatification a été introduite en cour de Rome le 27 mars 1890, et depuis lors elle jouit du titre de Vénérable. Il est intéressant de noter qu'elle est la première Canadienne ayant obtenu cet honneur.

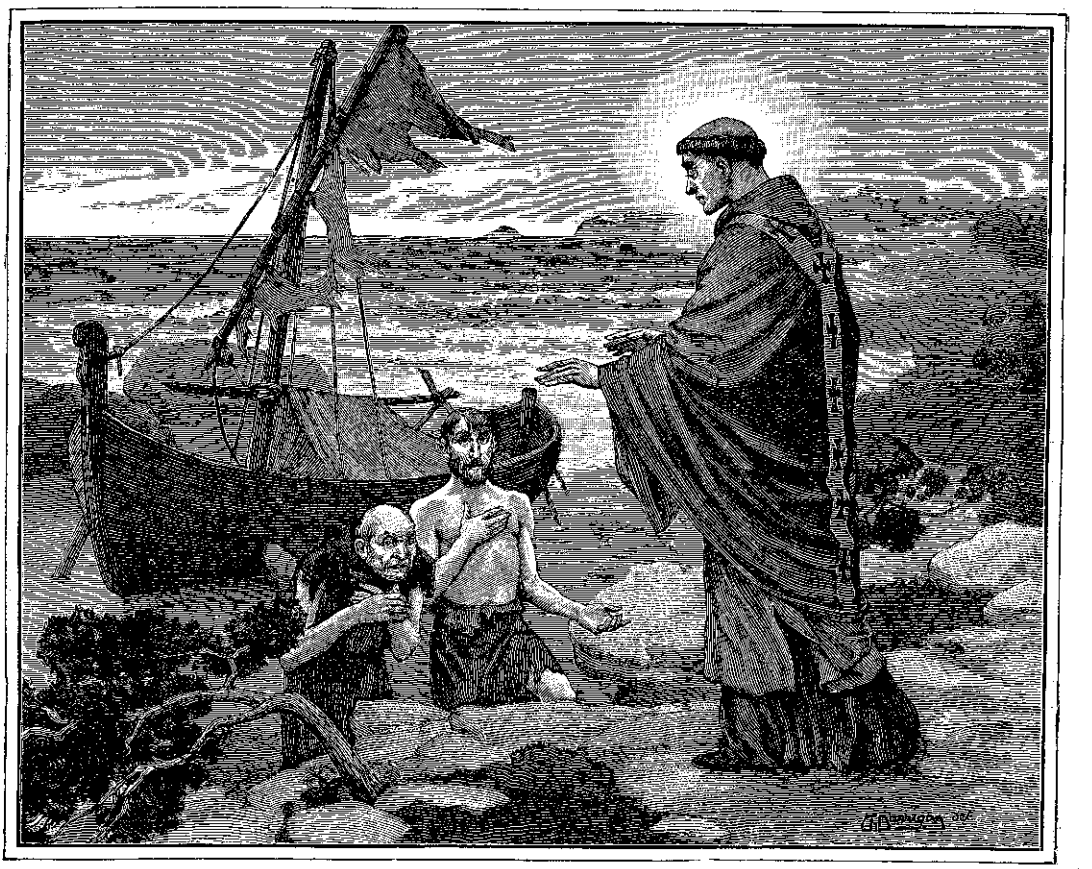
OUVRAGES CONSULTÉS :

Vie de Mme d'Youville, par UN ANONYME. — *Vie de Mme d'Youville*, par Mme JETTÉ.

LE BIENHEUREUX HARTMANN,

évêque de Brixen (1090-1164).

Fête le 23 décembre.



Le bienheureux Hartmann bénit des pauvres pêcheurs.

ENFANCE
PREMIERS HONNEURS ECCLÉSIASTIQUES

Le bienheureux Hartmann naquit en l'année 1090 dans la banlieue de Passau, et, d'après une tradition, au village de Pollingerfeld. Ses parents, gens modestes, mais foncièrement chrétiens, le confièrent aux chanoines réguliers du monastère Saint-Nicolas, près de Passau, pour y achever sa formation littéraire et religieuse. Après avoir été pendant sa jeunesse un modèle de vertu, il entra dans l'Ordre des Chanoines réguliers, où il fut promu aux Ordres sacrés. Le zèle surnaturel et l'esprit religieux dont il fit preuve le firent choisir par l'archevêque Conrad de Salzbourg comme doyen du Chapitre de sa cathédrale. Conrad menait dans son diocèse, au milieu des plus grandes difficultés, une campagne énergique contre la décadence de la discipline ecclésiastique et contre la sécularisation du clergé. Vers 1120, il avait, non sans rencontrer une vive opposition, imposé à son Chapitre la règle de saint Augustin.

La désignation de Hartmann à ce poste difficile, les regrets que son départ provoqua chez les autres religieux du monastère témoignent assez éloquemment en faveur de l'extraordinaire mérite de notre Bienheureux.

Ce choix eut pour effet en même temps d'assurer pour l'avenir à son activité le champ d'action qu'elle semblait réclamer. Comme Conrad venait de restaurer le monastère de Chiemsee, détruit par les Hongrois, et que Hartmann s'était acquitté avec un plein succès de sa charge de doyen,

l'archevêque ne jugea personne plus capable que lui d'assumer la direction de la nouvelle communauté de Chanoines réguliers.

SES RAPPORTS AVEC LÉOPOLD D'AUTRICHE

Cependant le monastère de Chiemsee ne devait pas garder longtemps le zélé restaurateur de la discipline ecclésiastique et religieuse. Léopold le Saint, marquis d'Autriche, avait fondé, en 1114, à Closterneubourg, un Chapitre de Chanoines non réguliers.

Sur le conseil de plusieurs évêques et du prévôt de Chiemsee, Léopold transforma sa fondation en un monastère de Réguliers. On recourut encore à Hartmann pour commencer, en qualité de premier prévôt, l'œuvre difficile de la réforme. Il donna à ses Frères un règlement extrait de la règle de saint Augustin, et exigea l'observance fidèle de tous les points de la vie religieuse. Comme le premier il donnait l'exemple, le succès ne manqua pas de couronner pleinement ses efforts.

Malgré la considération dont le Bienheureux jouissait auprès du marquis, ses rapports avec lui furent toujours empreints du plus grand désintéressement. Par l'avidité des princes temporels, l'Eglise de Passau s'était vu dépossédée injustement des revenus de treize paroisses. Il obtint de Léopold leur restitution à cette Eglise.

Sur ces entrefaites, saint Léopold vint à mourir et il fut enseveli avec grande pompe dans le monastère de Closterneubourg. Le pape Innocent II, qui avait approuvé la fondation dès 1134, recommanda le prévôt à la veuve et aux fils de Léopold (1137).

ÉVÊQUE DE BRIXEN

Cependant, il était réservé à Hartmann d'exercer son esprit de réforme et son zèle infatigable dans une charge plus élevée et en des cercles plus étendus. A la mort de Reginbert, évêque de Brixen, en 1140, il fut désigné à la majorité des voix pour lui succéder. C'est sans doute Conrad de Salzbourg, son métropolitain, qui l'aura proposé lui-même à cette dignité. Une telle supposition paraît d'autant plus acceptable que Conrad avait certainement le désir de réaliser ses plans de réforme dans tous les diocèses qui relevaient de son siège.

Dans le diocèse de Brixen, en particulier, le besoin s'en faisait grandement sentir. Reginbert s'était déjà sérieusement préoccupé de remédier aux grands maux que la querelle des investitures entre l'empire et l'Eglise y avait engendrés ; il n'eut pas le temps de mener l'entreprise à bonne fin. Pour donner une idée des désordres qui régnaient dans ce diocèse, il suffit de rappeler que, sur les quatre derniers évêques qui avaient occupé ce siège, deux avaient été chassés, un troisième déposé, et le dernier enfin assassiné par ses gens de service. C'est aussi vers la même époque que les chanoines avaient renoncé à la vie de communauté.

Hartmann, qui avait déjà en plusieurs endroits et au milieu des plus grandes difficultés fait refleurir une vie nouvelle sur les ruines de l'ancienne discipline, était l'homme voulu par la Providence pour continuer l'œuvre de Reginbert. Il comprit clairement ce que les circonstances exigeaient de lui. Il comprit aussi que l'exemple de l'évêque serait d'un grand poids pour amener les autres à l'idéal entrevu.

ÉVÊQUE, IL PRATIQUE LES VERTUS DU CLOITRE

Comme prince et comme évêque, Hartmann resta fidèle aux pratiques austères du cloître. Il était vêtu très simplement et portait jour et nuit une ceinture de crin. Tous les jours, il jeûnait et prenait la discipline pour expier ses propres fautes et les fautes d'autrui ; il pratiquait la mortification du silence et consacrait de longues heures à des lectures spirituelles. Il prolongeait fréquemment ses veilles jusqu'au matin, et s'approchait fréquemment du saint tribunal de la Pénitence.

Exemple rare à cette époque, le Bienheureux offrait chaque jour le Saint Sacrifice de la messe. Une fois qu'il eut fondé le couvent de Neustift, il aima à s'y retirer, dès que ses occupations le lui permettaient. Dans toutes ces pratiques, il évita constamment la singularité ; et quelque sévère qu'il fût pour lui-même, il usa toujours à l'égard des autres d'une grande douceur et d'une grande charité.

La conduite vertueuse de Hartmann ne manqua pas d'être remarquée. Elle fit d'autant plus impression qu'elle contrastait davantage avec celle du haut et du bas clergé des environs. Aussi bien, au témoignage des contemporains, s'était-il acquis la réputation d'une sainteté peu commune. Le biographe de Eberhard, archevêque de Salzbourg, dit que Eberhard et Hartmann furent les hommes les plus saints de leur temps. Le bruit de sa vertu parvint jusqu'aux oreilles de l'empereur Frédéric, qui le choisit pour son directeur de conscience.

Le P. Henri, celérier de Neustift, raconte qu'étant encore dans le monde il lui était parfois arrivé, en présence de Hartmann, de s'arrêter avec complaisance à des pensées mauvaises ; et il ajoute que le Bienheureux lui lançait alors des regards si sévères qu'il se vit chaque fois obligé ou de s'éloigner ou de chasser ces pensées. Ce seul fait nous laisse voir la puissante influence que le saint évêque, grâce à son prestige extraordinaire, dut exercer sur ses contemporains.

PRINCE TEMPOREL, IL RESTE ÉVÊQUE AVANT TOUT

Il est un mal surtout dont souffrit l'Eglise à cette époque. En leur qualité de princes temporels, un trop grand nombre d'évêques cédaient, en général, à un sentiment par trop élevé de leur dignité, sans compter que le rôle de souverain temporel les obligeait souvent, même les meilleurs, à se mêler à des querelles séculières. A ce mal s'ajoutaient les luttes presque incessantes entre l'empereur d'Allemagne et le Pape, les désordres du schisme et les haines des factions. La conséquence en était que les pasteurs de l'Eglise prenaient parfois en dégoût les devoirs spirituels de leur charge, ou bien qu'ils manquaient du temps et des qua-

lités nécessaires pour les accomplir. Faut-il s'étonner dès lors si les laïques ne voyaient plus en eux que des princes temporels et s'ils les traitaient souvent comme tels ? On ne saurait expliquer d'une autre manière les différends qui s'élevaient alors si fréquemment entre les nobles ou les bourgeois et leur évêque.

Tout ce que nous savons de la vie du bienheureux Hartmann nous montre combien il fut préoccupé de reléguer à l'arrière-plan la dignité de prince temporel. Afin de pouvoir s'adonner plus librement aux affaires spirituelles, il confia à son chapelain Conrad l'administration de ses biens.

Au Concile de Reims (1148), on venait de sanctionner de nouveau l'intangibilité des biens ecclésiastiques. Hartmann était présent et dans la suite on le verra défendre les droits de son Eglise en revendiquant pour elle les possessions dont elle avait été injustement dépouillée. Il le fera sans recourir aux armes. Accompagné de son clergé, précédé de la croix et de la bannière, il se présente devant les châteaux de ses adversaires et déclare qu'il ne se retirera que lorsque les biens volés seront restitués à son Eglise. A tout autre qu'à lui ce procédé n'aurait probablement pas réussi.

L'évêque de Brixen s'abstint aussi de prendre part aux campagnes de l'empereur, bien qu'une telle participation ne suscitât alors aucune surprise. On ne le rencontre aux côtés du souverain que quand il s'agit de prendre des mesures importantes au sujet de la paix. En 1147, il se rend à Ratisbonne, où les princes et Conrad III s'étaient réunis pour délibérer sur une croisade. Il y retourne en 1156, car on devait terminer à la Diète le différend funeste qui avait surgi entre Henri le Lion et Henri Iasomirgott. En 1148, on le retrouve à la cour de l'empereur à Lautern, où Frédéric l'avait mandé personnellement pour avoir son avis sur une affaire importante.

ATTITUDE DE HARTMANN PENDANT LE SCHISME DE FRÉDÉRIC BARBEROUSSE

L'évêque de Brixen servait son seigneur et empereur avec une inviolable fidélité. Mais il ne consentit jamais à devenir l'instrument aveugle de ses caprices. Quand sa conscience lui défendait d'obéir à l'empereur, il n'hésitait pas à l'abandonner et à embrasser la cause du Pape. Contrairement à nombre de ses collègues dans l'épiscopat, il ne laissa pas le souverain dans le doute sur le motif de son attitude. On comprend encore mieux le courage d'une telle conduite, si l'on songe à la haine dont Frédéric poursuivit les partisans du pape Alexandre III. Mais ni menaces, ni promesses, ni discours ne furent capables d'ébranler la constance, soit de Hartmann, soit de Eberhard de Salzbourg, son métropolitain.

A la cinquième invitation, pour ne pas exaspérer la colère du souverain, les deux prélats consentirent enfin à se présenter à la cour impériale à Pavie (1662). Mais ils ne rendirent pas visite à l'antipape qui se trouvait à Crémone, et ils continuèrent à défendre courageusement la cause du vrai Pape, malgré l'empereur que sa victoire sur Milan avait élevé à l'apogée de sa puissance. Et, fait qui révèle à la fois et le prestige des deux princes de l'Eglise et la noblesse du caractère de Barberousse, ces deux évêques, qui étaient les adversaires les plus décidés de la politique religieuse de l'empereur, purent retourner dans leur diocèse sans avoir été inquiétés par lui.

Du reste, Eberhard et Hartmann ne cherchaient pas la querelle, ils ne voulaient que la paix. Le Pape, qui était en correspondance avec eux, leur avait demandé d'intervenir, et ils agirent dans ce sens d'abord à Pavie, puis vraisemblablement l'année suivante à Mayence. Malheureusement, le but ne fut pas atteint. Tous deux moururent à une époque où la paix paraissait encore plus lointaine que jamais.

RÉFORMES OPÉRÉES DANS LE CLERGÉ DE BRIXEN

Comme évêque, Hartmann s'était proposé avant tout de raffermir et de restaurer la discipline ecclésiastique à Brixen.

Cependant, dans son travail de réforme, le zélé évêque devait rencontrer aussi des obstacles. C'est ainsi que, à n'en pas douter, il dut se convaincre bientôt de l'inutilité de vouloir imposer la vie commune et encore moins la règle de saint Augustin aux chanoines de sa cathédrale ; car il n'est pas admissible que Hartmann n'ait pas tenté sur son Chapitre ce qu'il avait entrepris avec succès en trois autres endroits. Mais ce qu'il ne put réaliser dans sa propre cathédrale, selon toute probabilité, il l'essaya dans les environs de Brixen. Il fit partager son projet à un riche seigneur nommé Reginbert de Saeben, et, grâce à sa générosité, il put, en 1142, fonder et doter son monastère de chanoines réguliers à Neustift, localité située à trois quarts d'heure de la ville. Dans la suite, Hartmann réussit, au prix de grandes difficultés et d'un voyage qu'il fit en personne à Closterneubourg, à gagner le doyen de ce monastère, ainsi que trois chanoines réguliers et plusieurs religieux convers pour le nouveau monastère de Neustift.

Cette fondation était l'accomplissement d'un désir que Hartmann avait depuis longtemps caressé dans son cœur. Il avait maintenant un lieu où il pouvait librement se retirer pour prier et méditer.

SON AMOUR DE LA VIE RELIGIEUSE, DE LA PAIX ET DES PAUVRES

On a d'autres preuves de la prédilection du Bienheureux pour la vie religieuse. Il confirma les donations faites par son prédécesseur aux couvents réformés de Wilten et de Saint-Georgenberg, dont le dernier reçut, en outre, la paroisse de Achental. Quatre autres monastères participèrent à sa bienveillance et à sa générosité.

Il est certain que la vie religieuse bien pratiquée a toujours apparu au saint évêque comme un des principaux moyens de restaurer la discipline ecclésiastique. Peut-être même aurait-il voulu la proposer à son clergé comme un idéal à réaliser ?

Ses voyages furent presque toujours entrepris dans un but religieux : pour faire

une consécration d'autel, d'église, d'évêque, pour présider à une translation de reliques, pour assister à un Concile.

Il avait une profonde aversion pour la guerre et la violence. Outre ses tentatives de médiation entre l'empereur et le Pape, dont nous avons parlé plus haut, le biographe rapporte d'autres cas où le saint évêque dut intervenir. Parmi les gens de service de l'église de Brixen éclata un jour une rixe. Et tandis qu'un parti se retranchait dans l'église Saint-Georges de Taisten comme dans une forteresse, l'autre parti assiégeait le sanctuaire. Tout à coup, apparut au milieu des belligérants l'évêque qui réussit bientôt à les séparer.

Une autre fois, à l'occasion de la dédicace d'une église à Saint-Lambert, il arracha un meurtrier à la vengeance qui le menaçait. Il s'efforça enfin, bien que vainement, de mettre un terme aux malheureuses luttes entre le comte d'Eppan et celui du Tyrol.

Tout en étant plein de zèle pour le bien spirituel de ses sujets, Hartmann s'intéressait aussi à leur bien-être temporel. Se conformant à la tradition de l'Eglise, qui a, de tout temps, pratiqué la charité sociale, il fonda à Brixen, de concert avec le riche chanoine Richer, l'hôpital de Sainte-Croix pour les voyageurs et les pèlerins pauvres. Par suite de la difficulté des moyens de communication, cet hôpital, situé près de la route très fréquentée du Brenner, constituait un bienfait inappréciable.

MORT DU BIENHEUREUX

Hartmann gouverna l'Eglise de Brixen pendant vingt-quatre ans, de 1140 à 1164. Au mois de juin de cette dernière année, saint Eberhard de Salzbourg, son meilleur ami, avait quitté la terre. Six mois plus tard, en décembre, Hartmann le suivit dans la tombe.

Après la sainte messe, il s'était fait préparer son bain, dont il usait seulement quand il se sentait indisposé. Comme il restait plus longtemps que de coutume dans le bain — où il ne se faisait servir par personne, — le serviteur alla chercher un prêtre. Et quand tous deux entrèrent dans la salle, ils trouvèrent le Saint déjà mort. La tête, appuyée sur la main contre la paroi de la baignoire, émergeait encore de l'eau. Il avait succombé à une congestion.

Pendant cinq jours, le corps du Bienheureux resta exposé dans la cathédrale, sans qu'on pût constater la moindre trace de décomposition. Ensuite, au milieu d'une foule immense et d'un deuil indescriptible, il fut, suivant le chroniqueur, conduit à sa dernière demeure, dans la cathédrale même, pour y attendre en paix le jour du dernier jugement.

CULTE DU BIENHEUREUX. — SES MIRACLES

Parmi les saints du Tyrol, Hartmann est peut-être celui dont le nom est resté le plus populaire. Nous en avons la preuve dans ces anecdotes gracieuses et ces récits miraculeux qui forment comme une guirlande de fleurs autour de la vie du Bienheureux.

Un jour, le pieux évêque voulait apaiser un différend entre le comte de Tyrol et celui d'Eppan, et il traversait à cette fin le Ritten, quand une femme au visage tout boursouflé se lava avec l'eau qui avait servi à l'évêque pour se nettoyer les mains. Sa confiance fut aussitôt récompensée ; non seulement elle fut guérie, mais elle devint si belle que personne ne pouvait plus la reconnaître.

Un enfant de famille noble risquait d'être étouffé par un os de poulet qui lui était resté dans la gorge. Le Saint lui fit mettre autour du cou un petit cierge. Le jour suivant, l'enfant assistait à la messe de l'évêque, tenant le cierge allumé autour du cou, comme pour la cérémonie de Saint-Blaise, et le célébrant avait à peine achevé la prière sur les vivants que l'enfant vomissait le petit os.

Une autre fois, comme Hartmann se trouvait à la cour impériale de Lautern, des pêcheurs virent s'échapper de leurs mains un énorme brochet. Ils dirent alors : « Jetons le filet au nom de cet évêque, dont la sainteté a opéré tant de merveilles. S'il est vraiment un serviteur aimé du Christ, il saura bien nous faire rattraper ce brochet. » Ils le reprirent, en effet, et en le portant à l'empereur ils lui racontèrent ce qui était arrivé. Mais l'empereur déclara que le poisson était la propriété de l'évêque et le lui fit parvenir.

Un noble, mort excommunié, ne pouvait être enterré à l'Eglise, mais le frère du défunt assaillit de tant de prières l'évêque, auquel il donna même en cadeau une coupe d'argent, que celui-ci finit par consentir à lui promettre la sépulture religieuse. Pendans la nuit, l'évêque eut une vision, dans laquelle il vit plusieurs hommes entrer dans sa chambre à coucher et y allumer un grand feu. Leur chef le menaçait de le jeter dans les flammes, s'il ne consentait à réparer sa faute. Hartmann le promit et il se sentit brûlé par une chaleur insupportable, jusqu'à ce qu'il allât réveiller son chapelain pour lui commander de restituer cette nuit-là même la coupe d'argent et d'interdire l'enterrement religieux.

La popularité d'Hartmann s'est manifestée dans la suite par la grande vénération dont le peuple a entouré son tombeau. On montre aujourd'hui encore plusieurs sources qui auraient jailli à la prière du Bienheureux ou dont l'eau aurait une vertu bienfaisante par l'usage que le saint évêque en aurait fait.

Pratique. — Défendons, à l'exemple de ce saint évêque, les droits et les prescriptions de la sainte Eglise catholique contre les empiétements du pouvoir civil, et n'oublions pas la fière réponse des apôtres prononcée en des circonstances analogues : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

W. R.

SOURCE CONSULTÉE

Austria Sancta. Die heiligen und seligen Tirols. Vienne, 1910, t. II, p. 5-21.

SAINTE TARSILE

VIERGE

Fête le 24 décembre.

Sainte Tarsile sur son lit de mort dit tout d'un coup aux assistants : « Retirez-vous et faites place, voici Jésus qui vient à moi ! » Elle expire doucement.

Sainte Tarsile fut tante de saint Grégoire le Grand, Voici en quels termes l'illustre Pape parle de cette servante de Dieu dans un de ses discours et dans le livre de ses dialogues : « Mon père avait trois sœurs ; toutes trois vouèrent leur virginité au Seigneur. L'une se nommait Tarsile, l'autre Gordienne, et la troisième Emilienne. Elles dirent adieu aux vanités du monde avec une égale ferveur, elles furent consacrées vierges en un même jour, et dès lors entreprirent une vie parfaitement régulière dans leur propre maison. Merveilleux étaient les progrès qu'elles faisaient dans la vertu, grâce aux bons exemples qu'elles se donnaient l'une à l'autre.

Cependant, au bout de plusieurs années, une notable différence parut en elles. Tarsile et Emilienne avancèrent tellement de jour en jour dans l'amour de Dieu, qu'on pouvait dire que leur corps seul était sur la terre, et que leur âme semblait déjà dans les délices de l'éternité.

» Mais Gordienne, par sa négligence, avait peu à peu laissé se refroidir cet amour intime dont son cœur brûlait auparavant ; elle tomba insensiblement dans le relâchement et commença à reprendre l'amour du siècle.

» Tarsile s'apercevait avec douleur de ce changement ; et souvent elle disait à Emilienne : « Je vois bien que notre sœur n'est plus de notre société ; elle se répand trop au dehors, et elle n'a pas le soin qu'elle devrait avoir pour conserver son cœur dans les bonnes résolutions qu'elle a prises. » Elles la reprenaient toutes deux avec une grande douceur, lui remontrant combien sa légèreté convenait peu à

a profession qu'elle avait faite de vivre dans la réforme des mœurs.

» Gordienne semblait, à la vérité, vouloir profiter de leurs charitables avertissements; lorsqu'on lui parlait de se corriger, son visage reprenait anssitôt la gravité convenable à une vierge ; mais dès que la réprimande était finie, elle quittait cette modestie pour s'abandonner de nouveau à une grande liberté de paroles et à une entière dissipation; on la voyait chercher avec ardeur la compagnie des jeunes filles séculières, et ne pouvait souffrir celles qui ne vivaient pas selon les maximes du monde.

» Tarsile était la plus assidue à l'oraison, la plus courageuse à pratiquer des austérités pour affliger sa chair, la plus sévère pour l'abstinence et pour la modestie; elle arriva bientôt à un degré éminent de sainteté. Elle eut un jour la vision suivante qu'elle même m'a racontée.

» Le bienheureux Félix, mon bisaïeul, qui devint évêque de l'Eglise romaine lui apparut. Il lui montra une demeure remplie d'une clarté admirable, et lui dit : « Venez, c'est dans ce lieu de lumière que je vous reçois. »

» En effet, le lendemain, elle fut saisie d'une fièvre qui la conduisit aux portes du tombeau ; et comme c'est la coutume de s'assembler lorsque des personnes de condition sont en danger de mort, pour essayer de consoler les parents, plusieurs hommes et quantité de femmes, parmi lesquelles était ma mère, se trouvèrent présentes à l'heure de l'agonie. Tout le monde était autour de son lit, lorsque tout d'un coup, elle éleva la voix et dit aux assistants : « Retirez-vous et faites place, voici Jésus qui » vient à moi ! »

» Et tandis qu'elle regardait fixement Celui qu'elle voyait, son âme fut délivrée des liens de son corps.

» Le parfum qui remplit en ce moment toute la chambre fit clairement connaître aux assistants que l'Auteur même de toute suavité avait daigné visiter sa fidèle servante. Quand on découvrit son corps pour le laver, selon l'usage, on trouva que ses coudes et ses genoux étaient couverts de calus semblables à ceux des chameaux; c'était un témoignage authentique des longues prières qu'elle avait faites, prosternée à terre, durant sa vie.

» Ces merveilles arrivèrent avant la fête de la naissance du Sauveur. Cette fête venait de s'achever, quand Tarsile apparut à Emilienne et lui dit: « Venez, ma sœur, je n'ai point célébré avec vous » la solennité de la fête de Noël, mais nous ferons » ensemble la fête de l'Epiphanie. — Si vous » m'appelez seule, répondit Emilienne, que feront-» nous de notre sœur et à qui en donneront-nous le » soin ? »

« Venez, vous dis-je, répliqua la sainte d'un visage » tout triste, Gordienne est résolue de demeurer avec » les mondaines ». Après cette vision, Emilienne tomba malade et mourut avant la fête de la Manifestation du Seigneur, ainsi que sa sœur le lui avait prédit.

» Dès que Gordienne se vit seule, elle se relâcha encore davantage; perdant la crainte de Dieu, renonçant à la virginité et à la bienséance, et oubliant tout à fait sa consécration religieuse, elle se maria avec son intendant.

» Vous avez vu trois sœurs, ajoute saint Grégoire, qui se sont données à Dieu en même temps, avec une égale ardeur, mais qui n'ont pas toutes persévéré, parce que, selon la parole de Jésus-Christ, il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Que ceux qui pratiquent la vertu ne se fient donc pas en leurs propres forces, mais qu'ils soient dans une continuelle défiance d'eux-mêmes, de crainte de perdre demain ce qu'ils ont acquis jusqu'aujourd'hui avec tant de travail. »

SAINTE VICTOIRE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 23 décembre.

Victoire était de Tivoli, petite ville proche de Rome, ses parents étaient chrétiens et de race noble. Jeune encore, elle fut promise en mariage à un patricien nommé Eugène, doué sans doute de certaines qualités, mais encore plongé dans les erreurs du paganisme.

Victoire était liée d'une amitié trés intime avec Anatolie, noble romaine, et comme elle promise en mariage au seigneur Aurélien. Mais Anatolie avait voué sa virginité à Jésus-Christ qu'elle avait choisi pour unique objet de ses désirs, pour immortel et céleste Epoux de son âme. Aussi ne voulait-elle à aucun prix devenir l'épouse d'un homme terrestre, surtout d'un païen esclave du démon, comme l'était Aurélien.

Celui-ci, emporté par sa passion, usa de divers moyens pour obtenir son consentement; mais ce fut en vain. Caresses, menaces, promesses, tout fut inutile, la noble vierge était toute puissante en Celui qui la fortifiait. Aurélien eut recours à un autre stratagème, et résolut de la séduire par les voies de l'amitié. Il n'ignorait pas les liens d'affection qui unissaient Anatolie et Victoire, il crut que celle qu'il regardait comme sa future épouse ne résisterait pas à la voix d'une amie.

Victoire fut donc priée par Aurélien d'aller trouver Anatolie pour la faire revenir sur sa résolution. Elle ne pouvait refuser, et se rendit auprès de la généreuse vierge.

« Ecoute-moi, chère sœur, lui dit-elle; tu sais que nous professons la même foi, et j'ai appris que Dieu ne condamne pas les noces. Les prophètes et les patriarches eurent eux-mêmes des épouses, et le Seigneur bénit leur postérité. Ecoute donc mes conseils, et ne refuse plus une alliance fort honnorable pour toi. Ton époux ne te trahira point, et peut-être embrassera-t-il lui-même notre foi. »

Anatolie répondit à ces paroles : « ô Victoire, évite de tomber dans les pièges du démon, et sois vraiment *Victoire* de fait comme de nom. Alors que la terre était déserte, Dieu dit sans doute aux hommes: *Croissez, multipliez-vous et couvrez la terre;* mais maitenant que le monde est peuplé, le Fils de Dieu, descendu du ciel, nous fait entendre chaque jour ces paroles plus belles : « Croissez dans la foi, multipliez-vous dans la charité, et remplissez le royaume céleste . »

Elle parla assez longtemps sur la grandeur de Dieu et la vanité des choses de la terre, puis elle ajouta : « Au jour où, remplie d'une sainte ardeur, je distribuai les ornements de ma vanité aux pauvres du Christ, j'eus une vision. Un beau jeune homme, ayant un diadème d'or sur la tête, et vêtu de pourpre et de pierreries m'apparut. Me regardant d'un visage plein d'allégresse et d'un air agréable, il s'écria : « O virginité, qui est toujours dans la lumière, » jamais dans les ténèbres ! » Entendant ces mots, je m'éveillai, et me mis à pleurer, car la voix céleste ne parlait plus. La face contre terre je priai le Seigneur afin que le divin messager se fit encore entendre à moi avec ses douces et belles paroles. Ma prière fut exaucée; et prosternée en priant, j'entendis le messager divin continuer ainsi: « La virginité est un vêtement royal qui élève à un degré sublime ceux qui en sont revêtus. La virginité est une pierre précieuse; elle est le trésor du monarque tout-puissant. Les voleurs tendent des pièges à cette belle vertu. Mettez tous vos soins à la conserver; redoublez de vigilance à mesure que vous croyez la posséder à un degré éminent. »

Cette conversation fit une vive impression sur l'esprit de Victoire, elle considéra la vanité des espérances de ce monde, que tant de soucis défloren et que la mort vient bientôt moissonner; elle sentit son cœur s'enthousiasmer d'amour pour le charme infini, la beauté sans nuage, la splendeur éternelle de l'Epoux divin des âmes pures, que la mort ne ne peut nous enlever et qui, régnant, au-delà du tombeau, nous appelle au partage de son immortelle vie. Heureusement vaincue par celle qu'elle avait entrepris de vaincre, elle déclara qu'elle aussi voulait désormais n'appartenir qu'à Jésus-Christ seul.

En conséquence, elle vendit ses bagues, ses bracelets et autres vains ornements, et en distribua le prix aux pauvres.

A cette nouvelle, la fureur des deux fiancés fut extrême. Ils obtinrent de l'empereur Dèce la permission de s'emparer des deux vierges, de les emmener chez eux à la campagne et d'employer tous les moyens possibles, douceurs, menaces, rigueur pour les faire renoncer à la religion chrétienne et à leur vœu de virginité.

Rien ne put ébranler la constance des deux amies, elles restèrent inébranlablement fidèles à Jésus-Christ en toutes les promesses qu'elles lui avaient faites. Sainte Anatolie, traitée plus durement, succomba la première aux mauvais traitements et vit finir son martyre pas une mort glorieuse le 9 juillet.

Victoire restait seule, mais elle était soutenue par les prières de son amie déjà couronnée dans le ciel. La lutte dura pour elle plusieurs années encore. Internée dans un château, elle ne recevait pour toute nourriture qu'un morceau de pain bis le soir. Elle résistait à la faim aussi bien qu'aux douces paroles et aux sollicitations renouvelées. Elle conserva pur son cœur et son corps. Bien plus profitant du peu de liberté qu'on lui laissait, elle eut l'adresse de conquérir à Jésus-Christ plusieurs jeunes filles qui venaient la visiter, et même leur persuada de consacrer à ce divin Roi leur pureté virginale. Elle les réunissait de temps en temps autour d'elle pour chanter ensemble les louanges de Dieu, et Victoire semblait alors comme une supérieure au milieu de ses religieuses.

Enfin Eugène, désespérant d'obtenir jamais le consentement de son ancienne fiancée au mariage qu'il souhaitait et de lui faire adorer les idoles, fit demander à Julien, pontife du Capitole et chargé de la surveillance des temples païens, de lui envoyer un bourreau pour le débarrasser de sa prisonnière. Le bourreau vint, il s'appelait Tiliarque ; il tira son glaive et l'enfonça dans le cœur de sainte Victoire. C'était le 23 décembre de l'an 253. Le malheureux eut à peine achevé sa barbare exécution qu'il devint lépreux et mourut six jours après rongé par les vers. Le corps de la vierge martyre fut enseveli à l'endroit même où elle était morte.

SAINT SERVULE ESTROPIÉ ET MENDIANT

Fête le 23 décembre

Dans son livre des *Dialogues*, saint Grégoire le Grand raconte en ces termes la vie de saint Servule dont le nom signifie *petit serviteur*. « Je me souviens avoir vu, sous le portique qui conduit à l'église de Saint-Clément, un homme du nom de Servule, et que tout Rome a pu voir comme moi. Pauvre des biens terrestres, mais riche en vertus et en mérites, dès son jeune âge, il fut affligé, jusqu'au terme de ses jours, par une maladie qui le réduisit à un état pitoyable. Il lui était impossible de se tenir debout ; mais que dis-je ? non seulement ses jambes lui refusaient tout service, mais il ne pouvait même pas se lever sur son lit de douleur, ni s'asseoir, ni porter la main à la bouche ; en un mot, il était condamné à une immobilité complète.

» On lui faisait beaucoup d'aumônes, mais loin d'en user pour améliorer son état, il prenait la modique part nécessaire à son existence, et faisait distribuer le reste aux pauvres par l'entremise de sa mère et de son frère, qui se tenaient sans cesse à ses côtés pour le servir.

» Il ne savait point lire ; mais s'étant procuré un exemplaire des Livres Saints, il priait les religieux qui venaient le voir, et qui recevaient dans sa maison une généreuse hospitalité, de lui lire quelques passages. C'est par ce moyen qu'il apprit en entier l'Ecriture Sainte. Cloué sur un lit de douleurs, au milieu des incommodités, il ne perdit jamais la présence de Dieu. Il remerciait sans cesse le Seigneur qui avait daigné l'associer aux souffrances de notre divin Rédempteur. Sa vie entière était une hymne de louanges et d'actions de grâces.

» Lorsque le terme de l'épreuve fut proche, le mal qui avait envahi son corps attaqua les organes nécessaires à la vie. Ce fut un signe manifeste pour notre pauvre, que son exil ici-bas était fini et que Dieu voulait l'appeler au ciel, sa véritable patrie.

» Il pria les pèlerins qui recevaient l'hospitalité dans sa demeure, de se lever et de réciter les psaumes autour de lui, en attendant que Dieu disposât de son âme. N'ayant plus qu'un souffle de vie, il joignait cependant sa voix à celles des assistants. Tout à coup, il jeta un grand cri : « N'entendez-vous pas, » dit-il, cette harmonie céleste »

» Et tandis qu'il s'efforçait d'écouter les suaves mélodies du concert divin, son âme se dégagea des liens du corps et s'envola au ciel.

» Au même instant la chambre fut embaumée d'une odeur incomparable, et que ne répandent point les parfums les plus exquis. Les assistants jugèrent par là que notre pauvre venait d'être reçu dans la céleste demeure des bienheureux. Voilà, ajoute saint Grégoire, voilà la mort d'un juste, la mort d'un pauvre qui a souffert avec une patience admirable pendant tout le cours de sa vie ! La bonne terre, selon la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a produit le bon fruit, et la patience héroïquement pratiquée, a été couronnée d'une juste récompense. Dites-moi donc, mes bien chers frères, comment nous justifierons-nous au jugement dernier, nous à qui la divine Providence a donné les richesses en abondance, et des mains pour les distribuer ? Voici un pauvre, perclus de tous ses membres, qui trouve cependant le moyen d'accomplir la loi du Seigneur !

» Quelle raison pourrons-nous alléguer si nous la transgressons ? Ah ! pour nous condamner le souverain Juge ne produira contre nous, ni les Apôtres qui par leurs prédications ont mené tant d'âmes au ciel, ni les martyrs qui ont versé leur sang pour entrer dans l'éternité bienheureuse. Mais il nous objectera le pauvre Servule, dont les bras, sans mouvement par la nécessité de sa maladie, n'ont jamais cessé de faire le bien. Que cet exemple vous ranime donc, mes frères, qu'il vous remplisse d'une sainte ardeur pour travailler sans relâche à l'œuvre de votre salut. Imitons ainsi la ferveur des saints, vous mériterez de jouir de la même récompense. »

La vie de saint Servule est représentée en tableaux dans l'Eglise de Saint-Clément, à Rome, où sa mémoire est en grande vénération.

LE VÉNÉRABLE BARTHÉLEMY DAL MONTE

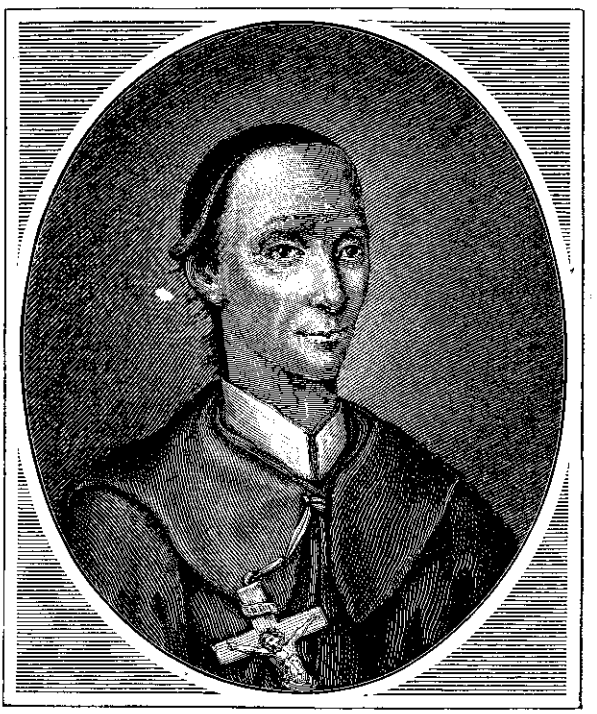
missionnaire apostolique (1726-1778)

NAISSANCE — DE LA BANQUE AU SÉMINAIRE

Barthélemy Melchior dal Monte naquit à Bologne le 4 novembre 1726. Ses parents, Horace dal Monte et Anne Bassanie, appartenant tous deux à des familles honorablement connues, donnèrent à leur unique fils une éducation avant tout chrétienne.

Dès sa plus tendre enfance, Barthélemy se sentit attiré vers les Pères de l'Oratoire qui possédaient dans la ville un couvent fort célèbre. Sous la conduite de ces saints religieux, il s'exerça de bonne heure à parler en public. Il composait et débitait de petits sermons, notant sur son manuscrit le ton de voix et les gestes appropriés. Son père, riche banquier de la ville, ne doutait pas que son fils n'héritât de ses goûts, aussi voulut-il le former à sa future profession. Dieu en avait décidé tout autrement. Le jeune homme manifesta un jour à son père son désir de se donner à Dieu. Ce dernier, dont cette détermination contrariait les vues, s'opposa durant quelques mois à la réalisation de ce saint désir. Il ne se rendit que le jour où plusieurs prêtres de ses amis lui montrèrent bien manifeste la volonté de Dieu dans la vocation de son fils. Le jeune Barthélemy, au comble de la joie, entra donc au Séminaire. Il redoubla de ferveur dans ses pratiques de piété. La communion qu'il faisait tous les huit jours devint quotidienne.

Dal Monte, doué d'une vive intelligence, d'une mémoire fidèle et d'un grand amour du travail, fit des études aussi rapides que brillantes. A quinze ans, il finissait sa rhétorique sous la direction du fameux professeur Dominique Falleri. Il commença aussitôt ses études de philosophie. Son professeur était le chanoine Peggi, manuel vivant de haute et claire philosophie. On a pu dire de lui qu'il enseignait du haut de sa chaire la logique et la psychologie, mais qu'il dictait par sa propre vie la morale à ses élèves : éloge que tous les maîtres devraient s'efforcer de mériter. C'est l'enseignement le plus efficace.



Portrait du Vénérable Barthélemy dal Monte.

PRÊTRE — PRÉPARATION A LA VIE DE MISSIONNAIRE

Le 20 décembre 1749, notre séminariste fut ordonné prêtre; il ne crut pas que l'ordination indiquât le terme de ses études, aussi les continua-t-il avec ardeur. Il soutint sa thèse de doctorat en théologie le 30 décembre 1751, aux applaudissements de ses examinateurs, qui l'entendirent résoudre, comme en se jouant, les difficultés les plus subtiles. La théologie morale fut pour lui l'objet d'une étude approfondie. Les fonctions de juge et de directeur des consciences lui paraissaient si redoutables qu'il ne voulut les assumer qu'avec une science parfaite du cœur humain. Il consulta divers auteurs et interrogea sur les questions difficiles les plus célèbres moralistes de son temps. Il s'adonna aussi à l'étude de la mystique, si nécessaire à la direction des âmes. L'Ecriture Sainte, les œuvres des Pères, les Conciles, l'histoire ecclésiastique, les auteurs ascétiques les plus sûrs furent pour lui des sources fécondes où il puisa les instructions si nourries, si doctrinales qu'il sut toujours adapter aux diverses classes d'auditeurs.

Il aurait pu, avec le gros héritage que lui laissa son père, aspirer aux honneurs et aux dignités. Sa conduite, ses relations et son esprit cultivé lui assuraient un avancement rapide; d'autre part, une santé fragile, une complexion délicate semblaient lui interdire les dures fatigues de la vie apostolique. Toutes ces considérations humaines cédèrent devant son zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. D'ailleurs, il ne se fia pas à ses propres lumières dans le choix de cet état de vie, il consulta son directeur, ses amis et surtout le bienheureux Léonard de Port-Maurice; tous lui répondirent que son désir d'embrasser cette vie de fatigues et de perpétuel labeur venait vraiment de Dieu. Dès lors, il s'y prépara avec un nouveau zèle; il écoutait les prédicateurs en renom, résumait leurs discours, notant les preuves les plus convaincantes, les

gestes et les tonalités les plus propres à frapper les auditeurs.

SES COURSES APOSTOLIQUES

Dal Monte était donc préparé à la vie de missionnaire par un long apprentissage et de sérieuses études. Il se choisit alors quelques compagnons sur la piété desquels il pouvait compter. Sa première mission date de 1752. Pour bien montrer qu'il en attendait le résultat uniquement de Dieu, il la prépara par un jeûne rigoureux de plusieurs mois au pain et à l'eau. Alors commencèrent ce qu'on peut appeler, à juste titre, ses courses apostoliques. Il n'y a pas une seule paroisse dans la province de Bologne qui n'ait entendu sa parole.

Un jour, il prêchait sur la paix à Prancaldo, dans le diocèse d'Imola; tout à coup, un de ses auditeurs, personnage très riche et très influent, gravit les degrés de l'estrade où se trouvait le missionnaire et accorda généreusement le pardon à plusieurs de ses ennemis, ainsi qu'une somme d'argent qu'ils lui détenaient.

En 1760, il était à Tossignano; la mission avait été fertile en fruits de salut; il la terminait par le sermon sur la Sainte Vierge, lorsqu'un jeune homme soudain fondit en larmes dans l'assistance et courut embrasser publiquement le meurtrier de son père.

Durant la mission de Terni, on vit, au dernier jour, en présence de tout le peuple assemblé, une femme de mœurs inavouables monter en chaire et demander pardon à toute la ville des scandales qu'elle avait donnés.

L'infatigable missionnaire allait ainsi de ville en ville, de pays en pays, semant partout la paix et le pardon.

A Rimini, l'évêque pria les armateurs de la ville de donner toute liberté aux matelots durant le temps de la mission; pendant trois jours, un auditoire considérable de pêcheurs se pressa autour de la chaire de l'apôtre. Le dernier jour, l'évêque dut lui-même, pendant sept heures consécutives, entendre les confessions.

A VIENNE — ACCIDENT DOULOUREUX

Le cardinal archevêque de Vienne l'invita, en 1768, à prêcher le Carême à la nombreuse colonie italienne de la ville. Il partit de Bologne le 28 janvier, bravant un froid des plus rigoureux. Malgré le mauvais état des chemins, la neige et la glace qui rendirent le voyage fort pénible et souvent périlleux, il arriva à Vienne le 9 février, et prit son logement chez le prince de Lichtenstein.

Le dimanche de la Quinquagésime, alors qu'il faisait les visites d'usage à certaines personnalités, il glissa si malheureusement sur le verglas, qu'il se démit le pied gauche. Il fallut trois médecins pour réduire la fracture; l'opération fut très longue et très pénible, mais le plus douloureux pour l'ardent missionnaire fut de passer immobile dans son lit les heures précieuses qu'il avait destinées à la prédication.

Les plus illustres personnages de Vienne l'honorèrent de leur visite. Le nonce apostolique, Mgr Visconti, fut des premiers. Le cardinal archevêque vint aussi le réconforter par sa présence et ses encouragements. Il lui obtint, sur sa demande, le privilège de la chapelle particulière. Le malade put ainsi, tous les matins, assister à la messe et faire la Sainte Communion. Sa joie fut si grande qu'il en écrivit tout aussitôt à ses amis. « Désormais, dit-il, je ne suis plus un excommunié de l'Eucharistie et l'on ne me porte plus la communion en cachette comme on porterait un chapeau sous son bras. »

BONNE HUMEUR CONSTANTE — RENTRÉE A BOLOGNE

Ces souffrances et ce repos forcé, tout en lui coûtant beaucoup, n'altéraient en rien la tranquillité de son âme et sa bonne humeur habituelle.

Dans ses lettres à son cousin, il plaisante agréablement sur son accident. « Il fallait bien, écrit-il le lendemain de sa chute, que ces jambes qui m'ont porté durant quarante-deux ans d'une façon si courageuse finissent par s'arrêter », et dans une lettre du 21 février. « Mes futurs privilèges seront d'avoir toujours un pied capable de se rompre plus facilement; j'aurai une démarche plus grave, un air plus majestueux, et, parmi tous mes titres, j'ajouterai celui de boiteux. »

Son esprit allait toujours à ses missions, et si parfois, au milieu de ses souffrances, il lui échappait un soupir, c'était en pensant aux trois mois de repos qui « lui faisaient perdre trois missions ».

Peu à peu cependant la guérison arrivait. Durant la Semaine-Sainte, il put faire quelques pas, soutenu par son fidèle compagnon Don Egidio Palotta. Dans les derniers jours du mois de mai, il reprit le chemin de sa patrie par Trieste et la Vénétie. Il arriva à Bologne vers le 15 juin et rapporta de son long séjour en Autriche une légère claudication qui lui resta toute sa vie.

LE PACIFICATEUR PAR EXCELLENCE

De retour dans sa patrie, le saint missionnaire, au lieu d'attendre sa guérison complète, reprit bien vite le cours de ses prédications, boitant douloureusement et obligé de s'appuyer sur un bâton. Sur la demande du cardinal Bufalini, il se rendit à Ancône, où il trouva un auditoire très spécial, composé uniquement de galériens et de juifs. Sur ce terrain fort ingrat, les résultats furent merveilleux.

A Treppio, la ville était en pleine discorde; deux partis s'étaient formés pour et contre le curé. Les esprits étaient tellement échauffés qu'on craignait une grave effusion de sang. Le cardinal Malvezzi, comme remède suprême, appela l'homme de la paix. Dal Monte, dont le propre était d'apaiser les discordes et de ramener le calme, accourut; il parla avec douceur aux uns et aux autres, et, après de grandes difficultés, pacifia les esprits en révolte. Le gouvernement toscan lui en exprima sa profonde gratitude. Il retourna ensuite dans le diocèse de Bergame et termina l'année 1773 au milieu des populations un peu frustes de Val Membrana. Il obtint, parmi ce peuple, des restitutions importantes, et, pour diminuer le nombre des crimes de sang, il fit offrir à la Madone toutes les armes prohibées.

PRÉDICATEUR DU JUBILÉ
SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE

L'année 1775 devaient se célébrer à Rome de grandes fêtes jubilaires. Clément XIV avait déjà promulgué la Bulle ouvrant aux fidèles du monde chrétien le trésor des indulgences pontificales. Le cardinal vicaire Marc-Antoine Colonna voulut préparer dignement le peuple romain à cette grâce insigne du jubilé. Il appela les prédicateurs les plus renommés de l'Italie et leur désigna quatre centres différents dans la ville où ils devaient exercer leur zèle. Dal Monte fut choisi un des premiers; il accepta avec empressement

et commença ses prédications en plein air, à la place Navone. Le succès correspondit à l'attente du cardinal vicaire. Les Romains accoururent en foule à ses instructions; l'affluence était si grande que, pour éviter les accidents, on dut mettre des gardes aux deux extrémités de la place; d'un côté se tenaient les hommes, de l'autre les femmes. Ce vaste auditoire frémissait chaque fois à la voix du prédicateur et l'interrompait souvent par des sanglots et des cris de repentir. Une fois entre autres, l'émotion produite fut si forte que plusieurs femmes de mauvaise vie élevèrent la voix dans l'assistance pour confesser publiquement leurs crimes. Le serviteur de Dieu les en empêcha.

Cette mission était à peine terminée que l'archevêque de Bologne lui demanda avec instance de prendre la direction de son Grand Séminaire. Ce furent alors dans les rangs du clergé et parmi ses amis des prières et des supplications pour qu'il acceptât cette charge. « Dal Monte sera supérieur du Grand Séminaire, lui écrivait un de ses amis, parce que Dieu le veut et qu'il faut courber le front devant lui. » Ces prières et surtout le désir d'être utile au jeune clergé lui firent accepter cette lourde charge.

PIE VI ET DAL MONTE DE NOUVEAU TOUT AUX MISSIONS

Dal Monte ne fut pas plutôt supérieur du Grand Séminaire qu'il dut confier au bout de quelques semaines la marche de la maison au vice recteur, le chanoine Zaccarini. Lui-même se rendit à Rome pour y donner quelques missions qu'il avait promises. Dans l'église du Gesù, il prêcha une retraite au clergé romain, puis à la noblesse de la ville. Plusieurs monastères de femmes voulurent aussi profiter de sa parole.

Le Pape Pie VI, successeur immédiat de Clément XIV, avait constaté les vides sensibles creusés par le Bref *Dominus et Redemptor* qui avait dispersé les Jésuites. Il voulut remédier au mal en attachant à la ville de Rome quelques missionnaires ardents. Il s'efforça donc de garder près de lui le Dr Dal Monte. Celui-ci représenta humblement à Sa Sainteté que sa vie jusque-là n'avait été qu'une course apostolique à travers les campagnes, et il implorait la faveur d'être laissé à ses chères missions. Le Pape y consentit, mais à condition qu'il lui laissât le meilleur de ses compagnons de fatigues, le Dr Dal Pino. Dal Monte n'avait donc plus pour le distraire de ses travaux habituels que les soucis de la direction du Grand Séminaire. Après avoir constaté qu'un élan vigoureux de piété et de travail avait été donné aux jeunes clercs par les soins du vice-recteur, jugeant qu'il n'était pas nécessaire à la marche d'une maison où sans lui tout allait si bien, il supplia le cardinal Malvezzi de lui rendre sa liberté, car de tous côtés les évêques réclamaient son concours pour prêcher l'indulgence du jubilé que le Souverain Pontife étendait à l'Eglise universelle; c'était au mois d'avril 1775.

MÉTHODE SUIVIE DANS LES MISSIONS

Dal Monte choisissait pour prêcher les missions les époques où les travailleurs étaient libres, de Pâques aux moissons, des moissons aux vendanges et aux labours.

Durant la belle saison, il prêchait du haut d'une estrade élevée en plein air. Pendant l'hiver, il choisissait les localités où les églises étaient assez vastes pour contenir la foule des auditeurs.

Lorsqu'un prêtre l'appelait dans sa paroisse, il y allait aussitôt avec ses compagnons d'apostolat. A quelque distance du bourg, le clergé, les confréries et les corps constitués les attendaient pour les conduire à l'église en procession. C'était d'ordinaire un dimanche soir ou un jour de fête. Dans une première instruction, le saint missionnaire exhortait vivement la population à suivre les exercices de la retraite, montrant la nécessité pour tous de se convertir et de répondre aux appels de la divine miséricorde. La mission durait ordinairement quinze jours dans les campagnes et trois semaines dans les villes.

Le matin de bonne heure avait lieu un catéchisme dialogué; à 11 heures, une explication de la doctrine chrétienne, réservée aux enfants; le soir enfin, à la tombée de la nuit, nouveau catéchisme dialogué et instruction sur les grandes vérités. Il parlait avec tant de feu et tant de véhémence, qu'il était exténué après chaque instruction; il fallait alors qu'on l'aidât à descendre de chaire.

Dans les premiers temps, il avait l'habitude de se flageller publiquement sur l'estrade; les prières et les remontrances de ses amis l'obligèrent à suspendre ces mortifications sanglantes, qui lui enlevaient journellement des forces nécessaires à son apostolat. Par suite des haines tenaces et meurtrières, qui constituaient la plaie des villes et des campagnes de l'Italie, Dal Monte donnait toujours un grand sermon sur la paix. Il exhortait ses auditeurs par l'exemple des grands saints à déposer tout sentiment d'inimitié et à pardonner les injures reçues. Sa parole pleine de conviction triomphait généralement des cœurs les plus endurcis; à son exhortation, d'ailleurs, il ajoutait l'exemple. Vers la fin du discours, il s'agenouillait sur l'estrade, et, les larmes aux yeux, il demandait humblement pardon à ses auditeurs si ses paroles leur avaient déplu et s'il ne leur avait pas fait tout le bien possible. Il annonçait en même temps que le soir même, à la tombée de la nuit, les cloches sonneraient à toute volée pour marquer l'heure des réconciliations entre ennemis, surtout entre parents et époux. Qui dira combien cette dernière pratique apaisa de querelles et fut l'occasion dans les familles de scènes émouvantes?

« VOUS ME CROYEZ PROPHÈTE, JE NE SUIS QUE PÉCHEUR »

Comme tous les saints, Dal Monte croyait ne jamais rien faire de bien et se traitait en toute occasion de serviteur inutile. « Priez Dieu, écrivait-il souvent à ses amis, que mes péchés ne nuisent pas au fruit de la parole de Dieu. »

— Je vous remercie de vos prières, disait-il à une sainte religieuse, et vous conjure de les continuer pour que je ne trahisse pas mon saint ministère. Détrompez-vous à mon sujet, vous me croyez un prophète, je ne suis qu'un misérable pécheur.

Il avait choisi pour compagnons de ses fatigues quelques prêtres qui le suivaient dans toutes ses missions; les frais de voyage, de nourriture, d'entretien retombaient sur lui; aussi le considérait-on comme le chef désigné de ces ouvriers de la parole. Cependant, loin de se croire plus que les autres, il ne cherchait qu'à les élever à son propre détriment, il voulait même qu'un de ses compagnons devint à sa place supérieur de la communauté; il y renonça devant les difficultés que des amis lui firent prévoir.

Il composa plusieurs opuscules qui eurent dans toute l'Italie un immense succès, entre autres,

Jésus au cœur du prêtre. Jamais il ne voulut les signer, et c'est malgré lui que ses amis mirent son nom en tête de l'une des éditions. « Imprimé par mes soins, lui écrivait l'abbé Mattioli, le livre portera votre nom, que vous le vouliez ou non, car il me semble qu'il pourra ainsi faire un plus grand bien. »

« JE N'EN VEUX PAS A VOS BIENS, MAIS A VOS AMES »

Il semble superflu de parler du désintéressement d'un homme qui dépensait toute sa fortune au service du prochain. Il le poussa à ses extrêmes limites, n'acceptant jamais d'honoraires pour les missions qu'il prêchait; il demandait simplement des chambres et des lits pour ses compagnons, mais ne voulait rien pour les frais de voyage et de nourriture. Si les évêques ou les communautés lui faisaient quelque offrande que le respect et les convenances ne permettaient pas de refuser, il distribuait bien vite aux pauvres l'argent reçu.

Après une retraite prêchée dans un couvent de religieuses, la supérieure lui envoya comme remerciements des objets de piété et une boîte de friandises. « Je vous remercie, lui répondit-il, des objets de piété mais non point des friandises; c'est trop délicat pour moi, et puis je crains que ces gâteaux que vous faites au monastère n'occasionnent des pertes de temps, manquements à la pauvreté, imperfections et autres péchés mignons. »

Pour écarter même l'ombre d'attachement aux intérêts temporels, il évitait le plus possible, durant ses missions, d'organiser des quêtes pour les églises ou pour les pauvres. Si les circonstances l'obligeaient à en parler, il le faisait de telle sorte que tout le monde sût où allaient les offrandes. Il résumait sa vie auprès des populations par ces paroles qui indiquent bien son esprit de parfait détachement : « *Je n'en veux pas à vos biens, mais à vos âmes.* »

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

Pour la conversion des âmes, la dévotion à la Sainte Vierge est la suprême ressource. Le docteur Dal Monte, très attaché lui-même à la Mère de Dieu, chercha toujours à en exciter l'amour dans les âmes. Il fit peindre son image sous le titre de Notre-Dame de la Miséricorde et l'exposait aux yeux de ses auditeurs, lorsqu'il leur parlait de cette bonne Mère. C'est à Hercule Graziani, le plus illustre peintre bolonais de son temps, qu'il confia ce travail. Il lui indiqua l'idéal de beauté qu'il devait reproduire, lui conseilla de recommander son œuvre à son virginal Modèle et de ne prendre le pinceau qu'après avoir fait douze communions en l'honneur des douze privilèges de Marie.

Les désirs de l'apôtre furent réalisés. Une peinture admirable sortit de cette âme d'artiste et de chrétien; c'est toujours elle qui inspire encore aux populations des régions bolonaises les sentiments de foi et d'amour dont elles sont pleines. A cette image qui restait exposée tout le temps de la mission, le saint missionnaire recommandait d'offrir en sacrifice les mauvais livres, les armes prohibées et tous les instruments de péché.

MORT ET FUNÉRAILLES

Cependant, cet ouvrier infatigable qui n'avait pas connu le repos sur la terre devait bientôt goûter le vrai repos des cieux. Le 14 décembre 1778, au retour de Ferrare où il avait prêché une retraite ecclésiastique, il fut pris de violents accès de fièvre qui donnèrent de suite des craintes sérieuses pour sa vie. Les médecins mirent tout en œuvre pour enrayer le mal. Autour du lit d'agonie, tous les nombreux amis du mourant s'étaient réunis pour le réconforter au moment suprême. Au milieu de ses compagnons d'apostolat, à quelques heures de la mort qu'il sentait venir, Dal Monte éprouvait une si grande tranquillité et une paix si complète qu'il crut tout d'abord à un piège du démon. Il fallut que son confesseur le rassurât en lui montrant dans ce calme et cette paix une grâce spéciale de la miséricorde divine. Enfin, après une courte agonie, il expira le 24 décembre 1778, à 2 h. 1/2 de l'après-midi. Il célébra avec les anges du ciel la solennité de Noël.

Le docteur Dal Monte, à la tête d'une fortune considérable par la mort de son père, voulut se survivre à lui-même.

Pour réaliser le plus cher de ses désirs, il fonda par testament « l'œuvre pie des Missions ». Cette œuvre, dirigée par des prêtres du diocèse de Bologne, devait se livrer durant quatre mois de l'année à la prédication dans les campagnes. Malgré toutes les révolutions, elle subsiste toujours, et quelques prêtres bolonais s'efforcent de remplir avec le plus de zèle possible les intentions du fondateur. Par leur bouche, c'est toujours Dal Monte qui prêche aux populations.

La cause du serviteur de Dieu a été introduite le 22 janvier 1890.

SAINTE ANASTASIE, MARTYRE

Fête le jour de Noël.

Sainte Anastasie est transférée dans une île et brûlée peu à peu par des foyers qui l'entourent. C'est le jour de Noël, et l'Enfant Jésus, présenté par sa Mère, associe son triomphe aux souvenirs de la crèche.

Le martyrologe romain fait mention de trois saintes martyres qui portèrent le nom d'*Anastasie*.

L'une, qui est marquée au 15 avril, mourut pour la foi pendant la cruelle persécution de Néron.

La seconde, dont la fête se célèbre le 28 octobre, obtint sous Valérien la palme du martyre.

La troisième est celle dont la Sainte Eglise fait mémoire dans les oraisons de la seconde messe de Noël, celle dont le nom est au canon de la messe et dont le culte se trouve tellement uni à celui du divin Enfant, que le Pape a coutume, quand il n'est pas prisonnier, de chanter la troisième messe de Noël à son église, à Sainte-Anastasie, au *forum*.

La tradition populaire, qui place cette sainte près de la crèche, veut qu'elle ait vécu au temps de l'Enfant Jésus; il n'en est rien, elle a seulement mérité, par sa fidélité, de servir les martyrs, ces continuateurs du corps du Christ, avec tant de constance, qu'elle est considérée comme si elle avait soigné le corps de Jésus lui-même. Elle ressemble, d'ailleurs, à la Sainte Vierge par l'éclat de sa virginité. Voici sa vie extraordinaire :

Née d'un père païen et d'une mère chrétienne, elle fut instruite dans la foi par le glorieux martyr saint Chrysogone. Mariée malgré elle par son père à un païen fanatique, elle pria si ardemment que, dans cette union, elle garda la fleur de sa virginité, attirant heureusement bien vite la haine de ce païen au lieu de son amitié; il eût voulu la voir morte pour hériter de ses biens considérables.

La persécution de Dioclétien sévissait; ce prince avait juré d'abolir la religion de Jésus-Christ et multipliait les égorgements de chrétiens afin de les détruire, ignorant que, par là, il les multipliait, puisque le sang des martyrs est la semence des chrétiens.

Anastasie, voyant les multitudes de confesseurs entassés dans les cachots et abandonnés à toutes les misères, se voua donc avec un zèle admirable à les servir. Elle achetait aux geôliers la permission d'entrer dans les prisons et, prosternée devant les martyrs, elle leur demandait de la bénir, puis elle pansait les plaies de la torture ou les ulcères causés par l'infection des cachots, où ils étaient dévorés de vermine. Elle les revêtait, les nourrissait, leur lavait les pieds.

CAPTIVITÉ

Anastasie cachait avec soin à Publius, homme de plaisir, les austérités de sa vie et sa charité pour les chrétiens; mais celui-ci s'étant aperçu un jour des soins donnés aux prisonniers, entra dans une grande fureur et résolut de la faire prisonnière elle-même dans sa propre maison, sous la garde de serviteurs brutaux, auxquels il recommanda de la garder étroitement et surtout de ne lui laisser voir aucun chrétien.

Ses souffrances, si grandes qu'elles fussent, n'étaient rien en comparaison de la douleur qu'elle éprouvait de ne pouvoir plus soulager les prisonniers, et notamment son père spirituel, saint Chrysogone, qui était parmi eux depuis deux ans déjà, attendant toujours la mort.

Elle put lui écrire une lettre où elle lui raconte son malheur :

« Après la mort de ma mère, disait-elle, j'ai été mariée à un homme impie qui dissipe mon patrimoine avec d'infâmes idolâtres et me traite comme une magicienne et une sacrilège. Il me tient renfermée avec tant de cruauté que je ne doute pas qu'il ne me fasse mourir. Dans cet état que j'aime beaucoup, n'ayant pas de plus grande joie que de mourir pour Jésus-Christ, une seule chose m'afflige : c'est de voir donner à des impies et à des scélérats les biens que j'avais consacrés au service de mon Seigneur; c'est pourquoi je vous prie, glorieux serviteur de Dieu, de lui demander dans vos prières que je puisse employer ces richesses pour sa gloire. »

Saint Chrysogone répondit par une admirable lettre qui apporta à la Sainte une grande consolation. Mais, comme Publius augmentait de jour en jour les rigueurs de sa captivité, Anastasie, croyant que sa fin était proche, écrivit de nouveau à saint Chrysogone pour se recommander à ses prières. Cette seconde lettre donna occasion au bienheureux martyr de lui envoyer une autre réponse, où il lui prédit qu'elle assisterait encore les victimes de la foi, et puis, qu'elle obtiendrait la palme du martyre.

DÉLIVRANCE

Notre-Seigneur vint au secours de sa servante.

Publius avait été désigné par l'empereur pour aller en ambassade vers le roi de Perse. Il s'éloigna, laissant Anastasie sous la garde d'un scélérat, nommé Codisse, à qui il recommanda de la tenir dans un cachot si étroit que l'air lui manquait. Il espérait la faire mourir et, à son retour, hériter des immenses richesses qu'elle lui avait apportées en mariage. Mais Publius trouva la mort en chemin, et tous ses projets s'évanouirent avec lui. Dieu veille sur les siens.

Anastasie, rendue à la liberté, put enfin reprendre ses premiers offices de charité, et elle s'en acquitta avec une ardeur d'autant plus grande qu'elle était restée plus longtemps sans pouvoir venir en aide à ses frères.

SAINTE ANASTASIE CONTINUE SES BIENFAITS ENVERS LES MARTYRS — MORT GLORIEUSE DE SAINT CHRYSOLOGUE

Cependant, Dioclétien, s'étant rendu à Aquilée, y commença une véritable boucherie de chrétiens. On lui apprit que Chrysogone ne cessait de prêcher hautement Jésus-Christ dans sa prison, malgré les lourdes chaînes dont on l'avait chargé. C'est pourquoi il le fit venir de Rome, se flattant que, s'il pouvait le porter à sacrifier aux faux dieux, tous les autres chrétiens seraient bien vite gagnés.

Anastasie, ne voulant pas abandonner le généreux confesseur, le suivit à Aquilée.

Lorsque saint Chrysogone fut en présence de l'empereur, celui-ci essaya de le corrompre par toutes sortes de promesses et par les menaces les plus terribles. Mais ce fut en vain.

« Je ne connais qu'un seul Dieu, s'écria-t-il; ce Dieu est mille fois préférable à la vie et à toutes les richesses du monde. Ma plus grande gloire est de le servir. Quant à vos idoles, je les méprise, ainsi que les honneurs dont vous voulez me combler. »

A ces mots, Dioclétien ordonna de le conduire dans un lieu écarté et de lui trancher la tête, ce qui fut exécuté.

On jeta son corps à la mer : mais il fut recueilli par un saint prêtre du nom de Zoïle, qui l'ensevelit dans sa maison. Quelque temps après, le saint martyr lui apparut et lui assura qu'en

récompense de ce bon service, il ferait une mort paisible et heureuse, ce qui arriva. Il lui recommanda aussi de remettre les trois vierges : Irène, Agape et Chionie, qui habitaient tout près de sa cellule, entre les mains d'Anastasie, afin qu'elle les préparât au martyre.

Notre Sainte, ayant eu la même vision, se rendit aussitôt à la recherche des trois vierges, et elle passa avec elles toute la nuit en prières. Le lendemain, Irène, Agape et Chionie furent arrêtées et souffrirent courageusement le martyre. Anastasie recueillit leurs précieux restes et leur procura une sépulture convenable.

SAINTE ANASTASIE ET DIOCLÉTIEN

Après avoir rendu de nombreux services aux martyrs d'Aquilée, sainte Anastasie partit pour la Macédoine, où elle eut les mêmes occasions de signaler sa charité. Les prisons regorgeaient de chrétiens, et souvent l'on était obligé d'en faire mourir un grand nombre pour laisser la place à ceux qu'on arrêtait en foule.

Un jour que l'on avait entièrement vidé une de ces prisons, Anastasie, qui l'ignorait, vint, comme à l'ordinaire, pour secourir les bienheureux captifs. Mais, ne les trouvant plus, elle se mit à pleurer. Comme on lui demandait le sujet de ses larmes et ce qu'elle venait chercher dans cette prison, elle répondit avec fermeté :

« Je cherche les serviteurs de mon Dieu, qui, hier encore, étaient enfermés dans cette prison. »

On comprit par là qu'elle était chrétienne et on la conduisit à Florus, préfet de l'endroit, en lui disant :

« Nous avons trouvé cette femme, pleurant dans la prison et, pensant que c'est une chrétienne, nous vous l'amenons.

— Tu es donc chrétienne ? lui demanda Florus.

— Oui, certes, je le suis, s'écria Anastasie; ce nom qui vous paraît si méprisable est, à mon avis, le plus bel ornement que l'on puisse porter. »

Lorsqu'on apprit à Florus que c'était une femme d'illustre origine, il lui fit de vives instances pour l'engager à se rendre aux volontés de l'empereur.

« Pourquoi as-tu quitté ta patrie ? lui demanda-t-il.

— Pourrais-je, répondit la Sainte, résister à la voix de mon Seigneur et de mon Dieu ? Si j'ai abandonné ma patrie, si j'ai quitté mes parents et mes amis, c'est pour obéir à cette voix bien-aimée qui m'appelle, c'est pour prendre la croix du Christ, mon Sauveur, et la porter à sa suite.

— Mais où est-il donc ce Christ dont tu parles ?

— Il est partout et rien n'échappe à son regard. Il est au ciel, il est sur la terre; mais sa demeure favorite est dans le cœur de ses serviteurs fidèles qui l'invoquent et le craignent.

— Pourrais-tu me les montrer, ces serviteurs? Je serais heureux de les connaître.

— Jusqu'à présent, ils ont vécu avec nous ici-bas; mais, ayant offert leur vie en holocauste au vrai Dieu, ils ont reçu en échange une vie infiniment meilleure; car ils viennent de quitter la terre pour aller converser avec les bienheureux dans le royaume éternel, et c'est là que j'espère les rejoindre lorsque la mort m'aura affranchie des chaînes corporelles qui me retiennent ici-bas. »

Le préfet comprit qu'elle voulait parler des chrétiens qu'il venait d'envoyer au supplice :

« S'ils sont morts, s'écria-t-il, c'est bien toi qui en es la cause, car c'est toi qui les as enchantés par tes beaux discours, les excitant contre nous et leur persuadant de mépriser les décrets de notre très auguste empereur; mais nos dieux, à qui rien n'est caché, t'ont livrée entre nos mains; attends un peu, et tu verras que les tourments viendront à bout de ta fierté. »

Cependant, comme il était défendu aux préfets de province de tourmenter les personnes de qualité sans un ordre exprès de l'empereur, Florus se vit obligé de renvoyer l'affaire à Dioclétien. Lorsque Anastasie fut en présence de ce tyran, dont l'avarice ne cédait en rien à la cruauté, il se mit à l'interroger sur ses richesses, car il aimait encore plus l'or que ses dieux :

« Qu'as-tu fait de tes trésors ? lui dit-il.

— S'il me restait encore de l'or, répondit la généreuse martyre, je ne me serais pas si tôt découverte, et j'aurais continué de le répandre sur les serviteurs de mon divin Maître. Mais, puisque j'ai épuisé tous mes trésors pour leur venir en aide, il ne me reste plus qu'à offrir mon corps en sacrifice au vrai Dieu. »

A ces mots, Dioclétien, incapable de comprendre une si haute sagesse, renvoya Anastasie au préfet, ne voulant point, disait-il, s'abaisser jusqu'à discuter avec une femme extravagante.

Florus crut qu'il viendrait plutôt à bout de notre Sainte par de douces paroles et des flatteries que par les menaces.

« Pourquoi, lui dit-il, ne veux-tu pas sacrifier aux dieux, quand ton noble père n'a pas rougi de le faire ? Crois-moi, laisse là ce Christ que tu ne connais pas et qui est mort sur une croix comme un malfaiteur, et offre de l'encens aux dieux de tes pères.

— Autrefois, répondit Anastasie, j'adorais les dieux et les déesses dont vous parlez; mais, dans la suite, prenant un parti plus sage, je les ai jetés au feu, les délivrant ainsi des araignées et des mouches qui en avaient fait leur demeure, et avec l'or que j'en ai tiré, j'ai apaisé la faim d'un grand nombre de malheureux. De cette manière, ce qui ne servait à rien, je l'ai rendu d'une très grande utilité.

— Je ne souffrirai pas, s'écria le préfet, furieux et hors de lui-même, qu'un tel sacrilège reste impuni. »

Un sourire de pitié parut sur les lèvres d'Anastasie.

« Je m'étonne, dit-elle, qu'un homme aussi sensé que vous l'êtes puisse appeler une action si louable du nom de sacrilège. Car, si vos dieux sont puissants et terribles, comme vous l'affirmez, pourquoi n'ont-ils pu se venger ou du moins vous appeler à leur secours lorsque je les réduisais en poudre ! Peut-être ne savaient-ils pas très bien qu'ils souffraient !.....

— Notre très illustre et très divin empereur, lui dit le préfet, vous ordonne de sacrifier aux dieux. Il m'a recommandé de vous faire mourir dans les tourments les plus affreux, si vous refusiez de lui obéir.

— La mort sera pour moi une joie et une délivrance, répondit la Sainte sans s'émouvoir.

SAINTE ANASTASIE ET LE PONTIFE DU CAPITOLE

Florus, voyant tous ses efforts inutiles, remit sainte Anastasie entre les mains d'Ulpien, pontife du Capitole, homme adroit et rusé, qu'il jugea capable de la réduire à sacrifier aux idoles.

Mais, ni les promesses les plus séduisantes, ni les menaces les plus terribles ne purent changer la volonté de la courageuse martyre. Enfin, Ulpien

lui dit qu'il lui donnait encore trois jours pour réfléchir sur ce qu'elle avait à faire.

« Qu'est-il besoin de trois jours? répondit Anastasie. Imaginez-vous qu'ils soient déjà passés, car je ne vous dirai rien autre chose que ce que je vous dis maintenant. Je déteste vos dieux, j'abhorre les lois impies et sacrilèges de vos empereurs. Je ne sacrifie qu'à Jésus-Christ, le Roi des siècles, mon Dieu unique et immortel, et c'est avec une grande joie que je mourrai pour son honneur.

— Je savais bien, lui dit Ulpien, qu'agissant en insensée, tu choisirais une mort infâme comme celle de ton Christ.

— *Amen! Amen!* Seigneur Jésus! s'écria Anastasie avec allégresse ; oui, mon Epoux et mon Roi, qu'il me soit fait comme à vous! »

Ulpien lui donna néanmoins les trois jours, pendant lesquels il la mit entre les mains de femmes idolâtres qui travaillèrent en vain à l'ébranler.

Anastasie passa tout ce temps en oraison, sans prendre aucune nourriture.

Le troisième jour, elle fut ramenée devant le pontife, qui eut la témérité de vouloir porter sur elle une main impure et souillée. Mais il fut puni sur-le-champ de son audace, car il perdit aussitôt la vue, et un instant après, il expira dans de cruelles douleurs.

NOUVELLE CAPTIVITÉ

Après ce châtiment d'Ulpien, le préfet Florus fit de nouveau venir Anastasie en sa présence. Il lui promit que, si elle consentait à lui céder les biens qui lui restaient, il la laisserait vivre en paix dans sa religion.

« Vous ignorez, ô juge! répondit la Sainte, qu'il est dit dans nos saints livres : *Vendez tout ce que vous possédez et donnez-en le prix aux pauvres.* Si vous étiez dans la nécessité, je vous assisterais très volontiers; mais, puisque vous êtes riche, je me garderai bien de vous donner des biens que la divine Providence m'a confiés pour secourir des malheureux. Il est vrai que vous êtes dans une très grande indigence des biens de la grâce, mais c'est à Dieu de les donner, et il n'en fait largesse qu'aux âmes qui les lui demandent avec ferveur.

— Ce qui m'étonne beaucoup, lui dit le préfet, qui ne s'attendait pas à une pareille réponse, c'est que le Dieu dont tu me parles sans cesse a été crucifié comme un malfaiteur, tandis que Jupiter, le plus grand des dieux de l'empire, n'a jamais rien eu à souffrir de semblable. Laisse donc ton Christ et adore notre grand Jupiter.

— La croix et la mort, répondit Anastasie, sont un sujet de gloire pour le Christ et pour tous les chrétiens, car c'est par la croix et la mort que Jésus-Christ nous a procuré la gloire comme c'est par la croix et la mort que nous l'avons reçue. Imitez, si vous le voulez, votre Jupiter, mais laissez-moi imiter mon Dieu. »

Le préfet entra dans une grande fureur. Il fit enfermer Anastasie dans une prison très obscure avec ordre de ne lui donner qu'une nourriture à peine suffisante pour entretenir sa vie.

Mais elle fut consolée d'en haut par sainte Théodote, autrefois sa compagne dans la visite des cachots, et qui avait depuis obtenu la palme du martyre avec ses trois enfants.

Au bout de trente jours, le préfet, pensant qu'Anastasie devait être complètement anéantie par les privations, la fit comparaître devant lui.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il la trouva aussi saine et bien portante que si elle eût été bien nourrie! Croyant que les gardes l'avaient trompé et avaient eu trop d'indulgence pour la martyre, il la fit enfermer dans une prison plus obscure que la première, et ordonna à des gardes d'une férocité éprouvée de la traiter avec toute rigueur.

Anastasie passa un mois dans cet affreux cachot, en prières et en oraisons continuelles. Les mains élevées vers le ciel, elle implorait chaque jour le secours de Dieu, le suppliant ardemment de lui venir en aide dans cette dernière épreuve.

GLORIEUX MARTYRE

Le temps était enfin venu où la bienheureuse Anastasie devait aller jouir du bonheur ineffable que Dieu réserve à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin.

Le préfet la fit mettre dans une barque, avec un autre chrétien du nom d'Eutychien et cent vingt idolâtres condamnés à mort pour leurs crimes, et on l'abandonna à l'impétuosité des vagues, sur ce frêle esquif que l'on avait auparavant percé en plusieurs endroits. Sa perte était inévitable.

La mer couvrait déjà presque le vaisseau, lorsque sainte Théodote, apparaissant tout à coup au-dessus des voiles, ramena tous les condamnés sains et sauf sur le rivage.

Emerveillés d'un tel prodige, les cent vingt idolâtres se convertirent. Trois jours après, ils confessaient Jésus-Christ dans les tourments, et, au lieu d'endurer la mort pour leurs crimes, ils recevaient la couronne du martyre.

Quant à Anastasie, elle fut conduite dans l'île de Palmaria avec deux cent soixante-dix autres confesseurs de la foi. On l'attacha à des poteaux, les pieds et les mains étendus, et on alluma un grand feu autour d'elle. Ce fut ainsi qu'elle acheva glorieusement le cours de son martyre.

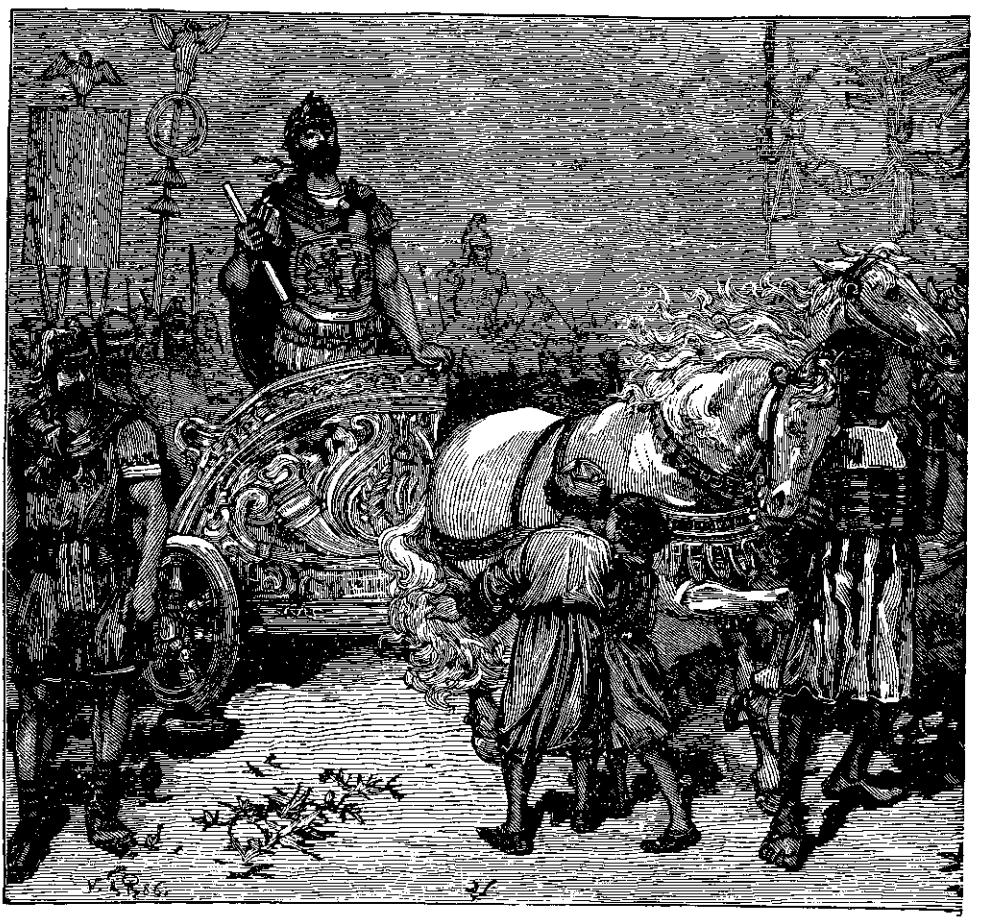
Son âme s'envola vers le ciel pour triompher à jamais avec ceux qu'elle avait si charitablement secourus sur la terre. On recueillit ses reliques, et plus tard, une magnifique église fut bâtie à Rome en son honneur.

C'était l'anniversaire de Noël, et, ce jour où l'Enfant Jésus était venu pour elle habiter la terre, elle fut reçue par Lui et sa Mère pour habiter le ciel.

Les peuples ont toujours uni le culte de sainte Anastasie à celui de la crèche, et quand le Pape est libre, nous l'avons déjà dit, il va chanter la troisième messe de Noël à l'église construite en l'honneur de cette Sainte près du *Forum*.

LES ENFANTS MARTYRS
S. JUSTE ET S. PASTOR — S. JUSTIN ET S. AGAPIT
SAINT CYRILLE ET SAINT SIMÉON

Pour Noël.



Juste et Pastor se présentent devant le char de l'empereur.
« Je suis chrétien ! » dit Juste. « Et moi aussi ! » ajoute Pastor.

O divin Enfant Jésus! vous qui avez permis que les premières victimes immolées à votre entrée en ce monde fussent les petits enfants de Bethléem, ornés de leur seule innocence, et que le glaive d'Hérode sacrifia comme la première chaleur fait fondre au printemps la rosée surprise par une gelée tardive, ainsi que le chante l'Eglise, recevez ce bouquet que nous avons composé à votre gloire. Ce sont de tout jeunes enfants, auxquels vous n'avez pas voulu refuser l'honneur qui ne semblait pas convenir à leur âge; vous les avez associés aux plus nobles combats de vos martyrs, et maintenant « ils se jouent de leurs couronnes » si chèrement gagnées, et se réjouissent avec vous dans les éternités sans fin.

Bien que leur mort ait des dates fort différentes, nous les réunissons ici pour vous en faire un bouquet, que nous déposons sur votre berceau. Daignez, en retour, nous donner, ainsi qu'à ceux qui nous liront, l'innocence de ces enfants et leur admirable courage!

SAINT JUSTE ET SAINT PASTOR

Ces deux enfants étaient frères : l'un avait treize ans et l'autre sept. Ils étaient nés à Alcala, en Espagne et non loin de Madrid, le premier, l'an 292; le second, en 298. Ils s'aimaient tendrement et Juste, l'aîné, exerçait, par le privilège de son âge, une sorte de protection bienveillante sur son petit frère, ne lui donnant jamais que de bons exemples.

L'histoire ne nous a point conservé le nom de

leurs parents, mais il est facile de conjecturer qu'ils étaient chrétiens fervents et qu'ils élevaient leurs enfants avec la vigilance qui est un de leurs premiers devoirs.

Ces deux enfants allaient ensemble à l'école, où leur assiduité et leurs succès les faisaient les modèles enviés de leurs compagnons. Un jour, au sortir de la classe, ils remarquèrent par les rues un mouvement inusité; le peuple en fête se précipitait vers une des portes de la ville par où devait arriver le proconsul romain, envoyé dans ces contrées pour exécuter les décrets contre les chrétiens.

C'étaient surtout les païens, encore assez nombreux dans cette ville, qui s'empressaient ainsi au-devant de Dacien, car tel était le nom de ce persécuteur. Juste s'informe de ce qui se passe et fait part aussitôt à son frère de ce qu'il vient d'apprendre. « Pastor, mon cher petit frère, lui dit-il, veux-tu que nous allions aussi et tu feras ce que tu me verras faire? » Pastor avait une grande confiance en son frère, comme il arrive d'ailleurs souvent dans les familles. Heureux quand les aînés n'abusent pas de leur ascendant pour entraîner dans le mal leurs plus jeunes frères!

Juste, dans cette occasion, suivait-il l'instinct de la curiosité si naturelle aux enfants, toujours avides de spectacles nouveaux, ou bien était-ce une inspiration d'en haut qui l'appelait au martyre? Nous inclinons volontiers pour la seconde supposition. Quoi qu'il en soit, le projet était à peine formé entre les frères que leurs petites jambes se hâtaient à l'exécution.

Quand ils arrivèrent à la porte d'Alcala, une foule énorme attendait Dacien et se pressait pour lui faire ovation. Le proconsul, mollement étendu sur son char, buvait avec délices les honneurs dont il était l'objet. Sur son passage, les païens unissaient aux louanges dont ils l'encensaient des invocations à leurs dieux.

Ce spectacle émut le cœur du petit Juste, et, pris d'une inspiration soudaine : « Suis-moi, dit-il à son frère; et, s'élançant à travers les flots pressés de la foule, il vint, tenant Pastor par la main, se camper devant le char de l'insolent proconsul : « Je suis chrétien! s'écria-t-il à haute voix! — Et moi aussi, je suis chrétien! » reprit Pastor de sa voix enfantine, mais pleine de fermeté.

Dacien fut aussi surpris que mécontent d'une telle audace : « Qui sont ces enfants? dit-il d'un ton où perçait la colère. — Ce sont de misérables chrétiens, répondit la foule. — Eh bien! qu'on les fasse mourir. » Telle fut la conclusion de cette scène qui n'avait pas duré plus de temps qu'il n'en faut pour la raconter.

Les deux enfants sont saisis par les soldats, et, comme ils s'en allaient, Juste disait à son frère : « Surtout n'aie pas peur; fais comme moi et souviens-toi qu'il ne faut pas craindre le glaive qui peut tuer le corps, mais Dieu seul que nous aimons et pour qui nous allons peut-être bien mourir. — Sois tranquille, répondit Pastor, moi, je n'ai pas peur et je veux bien mourir pour Jésus qui est mort pour moi! »

Cependant, le bourreau auquel les soldats avaient remis leurs jeunes victimes, le bourreau, cet accompagnement obligé des cortèges des proconsuls, prêtait l'oreille à la conversation des deux frères, et, voyant leur constance, il en fit part à Dacien :

« Quoi! dit le tyran, ces deux enfants s'exhortent à mourir courageusement. Eh bien! qu'ils meurent! mais qu'on les emmène assez loin de la ville et qu'on les punisse de leur insolence! »

L'ordre fut promptement exécuté, et les deux frères reçurent presque en même temps le coup de la mort. L'Eglise comptait deux anges de plus et l'Espagne deux nouveaux protecteurs. C'était vers l'an 304, sous le règne du cruel Dioclétien.

Quand Dacien eut quitté Alcala, où il multiplia les martyrs, les chrétiens de cette ville qui avaient survécu à la persécution, peut-être les parents eux-mêmes, recueillirent les restes des deux frères et les ensevelirent avec le respect qui convenait. Plus tard, une chapelle fut bâtie au lieu même où ils avaient subi le martyre. Le bréviaire de Tolède contient cette strophe d'une hymne fort ancienne :

Sanguinem Justi, cui Pastor hæret
Ferculum duplex, geminumque duplex
Fere Complutum gremio jurabit
Membra duorum.

Leur fête se célèbre le 6 août.

SAINT JUSTIN

Justin était Français et natif d'Auxerre. Il n'avait que neuf ans quand il recueillit la palme du martyre. Ce fut à peu près à la même époque que les deux précédents. L'affreux Dioclétien avait envoyé dans les Gaules un de ses représentants aussi féroce que lui, un de ces monstres tels que la Révolution française en produisit au siècle dernier, et qui ont laissé à Paris, à Lyon, à Arras ou à Nantes des noms sinistres, c'était Rictiovarus. Ce nom, dans l'histoire ecclésiastique du IVe siècle, sonne comme celui de Robespierre ou de Carrier dans le nôtre.

Rictiovarus tyrannisait Amiens, où les chrétiens s'étaient multipliés.

Cependant, à Auxerre vivait un certain Mathieu, chrétien fidèle. Il avait plusieurs enfants, dont l'aîné s'appelait Justinien et le plus jeune Justin. Le premier, avant même la naissance de Justin, avait été ravi à son père et emmené à Amiens, où il vivait, comme esclave, dans la maison d'un nommé Lupus. Le petit Justin dit un jour à son père : « Père! allons à Amiens chercher et délivrer mon frère. » Mathieu répondit : « J'irais volontiers, mon fils, mais la route est longue et je crains que tes forces ne te permettent pas de m'y suivre. — Oh! mon père, dit l'enfant, allons; je puis bien vous suivre! »

A Melun, où ils couchèrent, les voyageurs rencontrèrent un pauvre qui demanda l'aumône au petit Justin, et celui-ci, se privant du pain qu'il avait pour lui-même, le donna au pauvre mendiant, auquel il donna de même son petit manteau.

De Melun, nos pèlerins vinrent à Paris où ils furent reçus par un certain Hippolyte, chrétien comme eux. Arrivés sur les bords de l'Oise, ils ne savaient comment traverser le fleuve, et aucune barque ne se présentait. Ils attendirent quelque temps. Enfin, un batelier s'approche, qui, admirant la grâce du jeune Justin, ne voulut recevoir aucune récompense des passagers.

Arrivés à Amiens, le père et le fils se rendent chez Lupus, auquel ils déclarent qu'ils sont chrétiens et qu'ils viennent chercher un enfant qui devait être parmi ses esclaves. Lupus les fait tous comparaître devant eux, et le jeune Justin, qui n'avait jamais vu son frère, le reconnut tout le premier.

Lupus fut étonné de la perspicacité de l'enfant, et lui remettant son frère, sans vouloir accepter

de rançon : « Fuyez au plus vite, dit-il à Mathieu, car si le féroce Rictiovarus vous sait ici et surtout vous reconnaît pour chrétiens, vous n'échapperez pas à sa haine, peut-être déjà vous a-t-il découverts. » Ainsi averti, Mathieu partit, emmenant ses deux fils. Ils n'étaient encore arrivés que sur les bords d'une petite rivière qu'on appelle la *Louvre*, quand les émissaires envoyés à leur poursuite arrivèrent sur eux.

Mathieu et l'aîné de ses fils n'eurent que le temps de gagner une caverne voisine. Quant à Justin, soit qu'il fût trop petit pour les suivre, soit que Dieu lui voulût offrir sitôt la palme du martyre, il fut pris et garrotté par quatre soldats. Ceux-ci veulent le faire apostasier et pensent venir facilement à bout d'un enfant; mais Justin, soutenu par la grâce divine, leur fait des réponses qui les étonnent d'abord et qui finissent par les mettre en fureur.

Ils le somment enfin d'abjurer sa foi : « Oh! jamais, dit l'enfant, j'aime bien mieux mourir! — Eh bien! meurs! » dit l'un d'eux; et d'un seul coup il lui tranche la tête. Les soldats se contentèrent du sacrifice de cet innocent et retournèrent à Amiens, tandis que Mathieu et Justinien, qui avaient été témoins de la mort, s'approchèrent, et, confiant à la terre encore humide de son sang le corps du petit martyr, emportèrent la tête à Auxerre.

Grande fut la douleur de la mère de Justin quand elle reçut ce sanglant trophée; mais l'évêque d'Auxerre se fit apporter la sainte relique, dont Dieu se chargea de montrer le pouvoir, en rendant subitement la vue à une jeune fille privée du bienfait de la lumière.

Sa fête se célèbre le 18 octobre, et dans quelques églises le 8 août.

SAINT AGAPET OU AGAPIT

Le jeune Agapit était de Rome et vivait à Préneste, aujourd'hui Palestrine, en Italie. Il avait quinze ans quand, vers l'an 274, l'empereur Aurélien se mit à persécuter les chrétiens. Agapit s'étant permis de faire des remontrances à Antiochus, gouverneur de Préneste, celui-ci, pour toute réponse, le fit frapper de verges, puis le soumit à divers supplices. Son courage indomptable, ses réponses à ses juges, la grâce de sa jeunesse firent une telle impression sur la foule que cinq cents idolâtres se convertirent, ce qui augmenta la colère d'Antiochus. Espérant vaincre la constance de cet enfant, le bourreau essaya de tous les tourments; on l'étendit sur le chevalet, on lui mit des charbons ardents sur la tête, on le suspendit par les pieds sur un brasier, on le couvrit d'huile bouillante. Tous ces supplices semblaient ne pas l'atteindre, et les païens, témoins de sa magnanimité, se convertissaient en foule. Un de ses juges, nommé Amat, tomba de son siège et mourut quelques instants après. Alors Antiochus fit conduire Agapit dans l'amphithéâtre et lâcha sur lui deux lions affamés; ces animaux s'apaisèrent à la vue de l'enfant et se mirent à lui lécher les pieds. Alors le peuple entier s'écria : « Le vrai Dieu est celui qu'adore Agapit! »

On devine quelle fut à ces mots la colère d'Antiochus. Il commanda à deux bourreaux d'emmener Agapit hors de la ville et de lui trancher la tête. L'un, nommé Anastase et auquel le martyrologe donne le titre de *Cornicularius*, c'est-à-dire lieutenant du tribun militaire, fut converti par le jeune martyr; il embrassa le christianisme, et deux jours après il mourait aussi, lui, pour la foi.

Quant à Agapit, il fut décapité à un kilomètre environ de la ville de Préneste, et l'église cathédrale conserve encore une partie des reliques du jeune Saint. L'autre partie a été transportée à l'abbaye de Liesse, dans le Hainaut (Belgique).

SAINT CYRILLE

Cyrille fut un des plus célèbres martyrs de la persécution de Valérien, en l'an 259. L'histoire ne précise pas son âge, mais elle en parle comme d'un tout petit enfant, et on suppose qu'il avait de huit à dix ans.

Son père, qui était païen, habitait Césarée en Cappadoce; n'ayant pu le faire apostasier, il le renia pour son fils et le chassa de sa maison.

Le pauvre petit s'en consola en disant une parole que saint François d'Assise, dans une circonstance analogue, répéta et rendit célèbre : « Mon père me chasse de sa maison, je n'en aurai que plus de droit à invoquer celui qui me reste dans les cieux. » Quelques idolâtres de Césarée blâmaient la conduite de ce père dénaturé et barbare que d'autres, au contraire, approuvaient. Quant à lui, il poussa plus loin encore sa cruauté et s'en fut dénoncer au juge son propre fils. En face de cet enfant, le juge, quelque sévères que fussent d'ailleurs les ordres de persécution, fut touché et tâcha de gagner Cyrille par une grande douceur : « Renonce à ta religion, mon cher enfant, lui dit-il, et non seulement ton père te recevra chez lui, mais je te ferai de jolis présents. — Vous cherchez en vain à me séduire, repartit fièrement Cyrille, j'aime mieux mourir que renoncer à Jésus-Christ. »

Le juge alors, pour lui faire peur, le conduisit devant un grand feu où l'on feignit de le jeter; un bourreau vint avec un glaive et fit semblant de vouloir le tuer; mais l'enfant ne broncha pas. Et quand on le ramena ensuite devant le juge : « Oh! vous avez eu grand tort, dit-il, de me montrer de si près la couronne et de ne pas me la donner. Il me tarde d'aller avec mon Dieu! »

Tous les assistants pleuraient en l'entendant ainsi parler, mais lui, toujours plus désireux du martyre, leur dit : « Ah! si vous saviez les biens qui m'attendent, vous comprendriez mon impatience. » Alors le juge, voyant qu'il ne gagnerait rien et que la foule, au contraire, lui devenait de plus en plus sympathique, lui fit trancher la tête. L'Eglise en fait la fête le 29 mai.

SAINT SIMON OU SIMÉON

L'innocent agneau, dont nous inscrivons ici le nom et qui fermera la liste de ces tendres victimes, n'avait que vingt-neuf mois quand il souffrit, en haine de Jésus-Christ, le plus horrible tourment. C'était en l'an 1475, le 24 mars, jour du Vendredi-Saint. Dans la ville de Trente, limitrophe de l'Italie et de l'Allemagne et si connue par le Concile qui s'y tint au XVI^e^ siècle, les juifs s'assemblèrent pour les préparatifs de leur pâque. Une idée satanique traversa l'assemblée ou du moins reçut son approbation. On proposa, comme la chose d'ailleurs semble avoir été pratiquée d'autres fois, d'avoir un enfant chrétien et de lui faire subir mille cruautés en haine du Sauveur. L'un des assistants, un médecin, nommé Tobie, promit de leur en amener un à tout prix.

Près de chez lui, dans un pauvre quartier de la ville de Trente, appelé le Fossé, vivait un

modeste ouvrier qui s'appelait André, et sa femme se nommait Marie. Ils avaient un enfant qui répondait au nom de Siméon ou Simon. Ce fut de ce pauvre petit que Tobie résolut de faire sa victime. A force de caresses et de ces menus présents auxquels les enfants sont toujours sensibles le juif l'attira chez lui, et, la nuit venue, il l'apporta, sans bruit, chez un autre juif, nommé Samuel : c'est là que devait avoir lieu la réunion préliminaire. Il est impossible d'exprimer les hurlements de ces loups en voyant en leur pouvoir l'innocent agneau qui leur rappelait Celui dont leurs pères ont versé le sang sur le Calvaire.

Le soir du jeudi au vendredi de la Semaine Sainte, ils le portèrent à la synagogue, où le rabbin, un vieillard, nommé Moyse, commença par bâillonner l'enfant, afin d'étouffer ses cris et de soustraire au voisinage la preuve de cette cruauté. Puis on dépouilla le pauvre petit Siméon, et alors le rabbin lui coupa un morceau de la joue droite qu'il mit dans un bassin. Tous les assistants, comme des carnassiers, vinrent à leur tour enlever une partie de cette chair vive et en recueillir le sang.

La pauvre victime se tordait dans la douleur, et les infâmes ne faisaient qu'en rire. Le rabbin commanda à Samuel de tenir debout et les bras en croix le petit Siméon à demi mort. Alors ils s'approchèrent « chacun à son tour » et le percèrent à coups d'aiguilles et de poinçons. Ce supplice dura une heure, et, pendant tout ce temps, ces tigres hurlaient autour de la victime, disant en leur langage : *C'est ainsi que nos pères ont autrefois traité Jésus-Christ, le Dieu des chrétiens; que nos ennemis soient à jamais confondus!*

Enfin, le pauvre petit martyr, levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de ses horribles tourments, reçut le coup de la mort et monta recevoir la récompense de Celui à qui il venait de rendre témoignage.

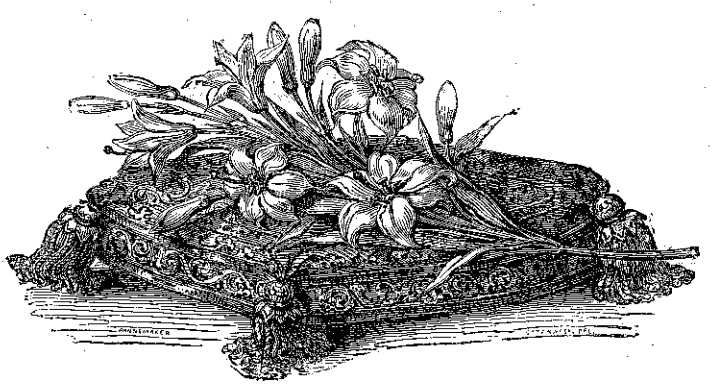
Que l'on ne pense pas que nous faisons ici un roman à plaisir, destiné à émouvoir les âmes sensibles. Cette horrible histoire repose sur les témoignages les plus authentiques. Le docteur Jean-Mathieu Tibérien, docteur en médecine, qui fit l'autopsie du petit cadavre, par ordre de l'évêque de Trente, et qui dédia son livre au Sénat et au peuple de Brescia, en a conservé tous les détails. Surius, et après lui les Bollandistes, les rapportent tout au long. On les trouve de même dans la collection de Dom Martène, tome II, page 1516. Le pape Benoît XIV en fait mention dans son livre de la canonisation des saints; et enfin l'Eglise a inséré le nom de cet enfant célèbre dans son martyrologe, à la date du 24 mars.

Cependant les juifs ne savaient que faire du corps de leur petite victime. Pour s'en débarrasser, ils le cachèrent d'abord dans un grenier, puis dans une cave, et, comme des rumeurs sinistres circulaient déjà par la ville et semblaient les accuser, ils jetèrent enfin les restes de l'enfant dans un ruisseau qui coulait auprès de leur synagogue.

On devine le désespoir du père et de la mère. A force de perquisitions, la justice finit par découvrir les restes horriblement mutilés de l'enfant. On les porta solennellement dans l'église de Saint-Pierre, et, dès lors, on les exposa comme des reliques à la vénération des fidèles.

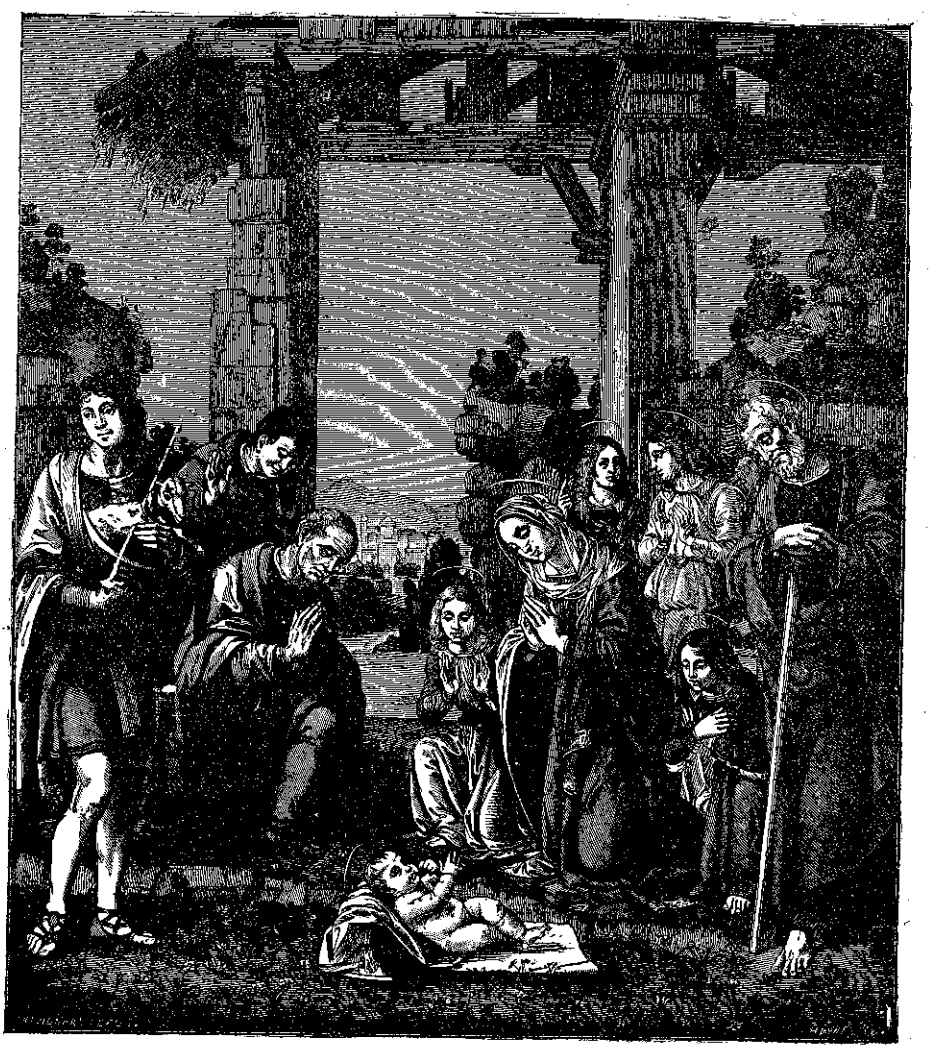
Quant aux juifs, coupables de ce crime, on condamna à mort tous ceux qui furent convaincus d'y avoir pris part; la synagogue fut rasée et, à sa place, on bâtit une chapelle en l'honneur du petit martyr qui a opéré en ce lieu de nombreux miracles. Sa fête se célèbre le 24 mars.

Et maintenant, ô divin Enfant Jésus! par l'intercession de ces innocentes victimes qui ont pour vous répandu leur sang, nous vous en conjurons, protégez ces milliers d'enfants chrétiens que l'on cherche à détourner de vous et que l'impiété moderne cherche à vous ravir!



LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

Fête le 25 décembre.



ET VERBUM CARO FACTUM EST

LA PLÉNITUDE DES TEMPS

L'humanité en pleurs attendait depuis quatre mille ans le Rédempteur promis. C'est qu'il ne fallait pas que l'orgueil pût se méprendre par une Rédemption hâtée. Mais maintenant l'homme a fait une expérience suffisante de sa misère intellectuelle et morale. Les temps sont pleins d'erreurs et de fautes, et aussi d'espérance et de désirs. Durant ces longs siècles, l'erreur, comme la marée montante, a envahi le monde et l'a couvert de crimes : iniquités des gentils, prévarication du peuple choisi !

L'espérance aussi est à son comble. Zacharie vient de chanter son *Benedictus*. C'est la plus haute expression de l'espérance de la terre, et, jusque dans la mort, les générations qui s'y sont endormies en jetant au ciel une dernière fois ce cri : *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum* attendent avec confiance que le Libérateur vienne

visiter leurs tombeaux. Parmi les gentils, les druides de la Gaule élèvent une statue et un autel à la Vierge Mère d'un fils attendu. Virgile l'annonce en vers immortels. C'est la plénitude des temps, voici le Sauveur qui vient éclairer le genre humain, guérir le monde malade, satisfaire ses désirs. Tout est prêt. Déjà, au ciel, une voix s'est fait entendre : « Faisons Dieu à la ressemblance de l'homme. » Le mystère s'est accompli à Nazareth. Les anges adorent dans le sein de Marie leur Dieu fait homme. La terre attend dans le silence de la paix sa venue pour unir ses adorations à celles des anges. C'est à Bethléem de Juda que le Messie doit naître. César-Auguste contribue, sans le savoir, à l'accomplissement de la prophétie de Michée.

ÉDIT DE CÉSAR

Il ordonne, en effet, le dénombrement de ses sujets dans toute l'étendue de l'empire romain. De Nazareth, Joseph et Marie doivent donc aller à Bethléem, cité de leur ancêtre David, se faire inscrire sur les registres impériaux.

La route est longue et pénible de Nazareth qu'ils habitent à leur ville d'origine, et Marie est sur le point d'enfanter.

BETHLÉEM

A Bethléem, personne ne fait attention aux deux voyageurs. Une foule d'étrangers y reflue de Jérusalem, où l'on célèbre la fête des lumières. Peut-être y a-t-il bien encore quelque petite place dans les hôtelleries, mais ils ont l'air si pauvres, Marie et Joseph!..... On les repousse partout. Nos pères, dans un langage simple comme leur foi, nous font assister à cet attristant spectacle. Il fait nuit, Joseph et Marie errent de porte en porte, toujours éconduits :

Saint Joseph. — Mon cher Monsieur, de grâce,
N'avez-vous pas chez vous
Quelque petite place,
Quelque chambre pour nous?
L'Hôte. — Pour des gens de mérite
J'ai des appartements;
Point de chambre petite
Pour vous, mes pauvres gens.
Marie. — Aidez-moi donc, de grâce,
Je ne puis plus marcher,
Je me trouve bien lasse!
Il faut pourtant chercher.
Une marchande. — Je voudrais avoir pour vous
Quelque petite chambrette;
Mais tout est si plein chez nous!.....
. . . . . .
Allez donc par cet endroit,
Il mène au faubourg tout droit.
Vous verrez, tout en sortant,
A droite, près d'une motte,
Un chemin rude et montant,
Lequel mène à une grotte.
Logez-y pour cette nuit :
Allez, il s'en va minuit.

LA GROTTE — LE MYSTÈRE

Suivez Joseph et Marie dans cette retraite; c'est une étable creusée dans le roc, située hors de la ville; elle a environ quarante pieds de longueur sur douze de largeur. Le bœuf et l'âne annoncés par le prophète sont là, près de la crèche, témoins muets du divin mystère que la demeure de l'homme a refusé d'abriter.

Joseph et Marie se réfugient dans cet asile. Le silence et la nuit les environnent. La Vierge dispose les langes qui doivent envelopper les membres du céleste Enfant. En prière, elle attend le moment où ses yeux verront enfin le fruit béni de ses chastes entrailles, où elle pourra le couvrir de ses baisers et de ses caresses.

Cependant le Sauveur s'incline devant son Père céleste et lui dit : « O mon Père, vous ne voulez plus des hosties grossières que l'on vous offre selon la loi; ces oblations vaines n'ont point apaisé votre justice; mais vous m'avez donné un corps, me voici, je viens m'offrir; je viens accomplir votre volonté. »

Il est minuit. La Vierge sent que le moment suprême arrive. Son cœur maternel est inondé de délices inconnues, il se fond dans l'extase de l'amour. Soudain, franchissant par sa toute-puissance les barrières du sein maternel, comme il pénétrera un jour la pierre du sépulcre, le Fils de Dieu, Fils de Marie, apparaît étendu sur le sol, sous les yeux de sa Mère, les bras tendus vers elle. Marie a mis au monde son premier-né, son fils unique, sans éprouver aucune des angoisses de l'enfantement, comme le soleil donne sa lumière et comme une fleur son parfum. La Vierge-Mère adore cet enfant qui lui sourit, elle le presse sur son cœur, l'enveloppe des langes qu'elle lui a préparés, le couche dans la crèche, et, penchée sur le berceau de son fils, l'heureuse Mère, dit saint Ephrem, murmure doucement :

« Par quelle faveur ai-je enfanté Celui qui, étant simple, se multiplie partout ; Celui que je tiens petit dans mes bras et qui est si grand; Celui qui est à moi ici tout entier, et qui tout entier est aussi en tout lieu? Le jour où Gabriel descendit vers ma faiblesse, de servant que j'étais, je devins princesse. Toi, le fils du Roi, tu fis de moi, tout à coup, la fille de ce Roi éternel. Humble esclave de ta divinité, je devins la Mère de ton humanité, ô mon Seigneur et mon Fils! De toute la descendance de David, tu es venu choisir cette pauvre jeune fille, et tu l'as entraînée jusque dans les hauteurs du ciel où tu règnes!..... »

Joseph adore avec elle. Le ciel est ouvert au-dessus de l'étable, et les premiers vœux de Jésus montent vers son Père; ses premiers cris, ses doux vagissements arrivent à l'oreille de Dieu offensé et préparent déjà le salut du monde.

Heureuse grotte de Bethléem qui fut témoin de semblables merveilles! Qui de nous, à cette heure, n'y enverrait son cœur? Là, les enfants de saint François, l'amant passionné de la pauvreté de Jésus naissant, chantent l'office de Noël et baisent la terre à l'endroit de la grotte où on lit en lettres d'or ces paroles :

Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.

BERGERS ET ANGES

Les champs où naissait Jésus étaient une propriété du temple, on y engraissait des animaux destinés au sacrifice. Il y avait là des bergers qui veillaient sur leurs troupeaux, comme autrefois Jacob à son retour de Mésopotamie. Soudain, un ange leur apparaît environné d'une vive lumière. C'est eux qu'illumine d'abord la clarté divine, parce qu'ils sont pauvres, simples et vigilants : *Claritas Dei circumfulsit illos.*

Ils s'effrayent. L'ange les rassure : « *Nolite timere*, soyez sans crainte, voici une nouvelle qui fera tressaillir la terre de joie : il est né le Sauveur, le Christ, le Seigneur, dans la cité de David. Là-bas, vous le trouverez, petit enfant, enveloppé de langes misérables, dans une crèche;

ce sont là les signes auxquels vous le reconnaîtrez. »

Les pasteurs alors de se dire : « Allons à Bethléem, allons voir cette merveille. » Et ils courent à la grotte; ils voient Marie, Joseph et l'Enfant dans la crèche, et ils adorent cet Enfant-Dieu.

« Et toi aussi, dit au chrétien saint Bonaventure, fléchis le genou, adore le Seigneur ton Dieu; vénère ta mère et révère le saint vieillard Joseph, baise les pieds de l'Enfant Jésus, gisant en sa couchette, et prie Notre-Dame de te le donner ou de te permettre de le prendre. Oui, prends-le en tes bras, retiens-le et contemple-le bien, baise-le avec respect. »

Tout nous parle ici : la crèche, les animaux, les larmes, les langes de Jésus. Ils nous prêchent l'humilité, la pauvreté, la pénitence, l'austérité de la vie, le mépris des richesses, des plaisirs, des douceurs de ce monde. O Jésus enfant, que d'enseignements vous donnez à qui vous contemple! Vous vous êtes fait petit pour nous élever; faible, pour nous fortifier dans la vertu; pauvre, pour nous enrichir; vous vous laissez envelopper de langes pour nous délivrer des chaînes du péché; vos mains et vos pieds sont captifs pour rendre les nôtres libres pour le bien; vous gémissez dans une pauvre étable pour que le ciel soit notre éternelle demeure.

Transeamus usque Bethlehem; Bethléem! patrie de David, lieu de son sacre, témoin de la touchante union de Ruth et de Booz, figure du mariage de la divinité et de l'humanité dans le Verbe fait chair.

Bethléem! c'est-à-dire la maison du pain : voilà pourquoi le pain vivant descendu du ciel l'a choisie pour s'y manifester. Nos Pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Mais voici la nourriture divine qui donne la vie, et la vie éternelle.

Bethléem! c'est-à-dire enfin le ciel où Dieu sera l'éternel objet de notre contemplation et de notre amour. Pour arriver à Bethléem, passons, *transeamus;* passons à travers le monde sans nous arrêter.

GLORIA!

Et pendant que sur la terre les bergers sont appelés à la grotte par cet ange, ses frères du ciel, en chœurs immenses, font retentir dans les airs un joyeux chant de gloire : *Gloria in Altissimis Deo!*

Dans ce cantique, au-dessus du berceau de Jésus, ils adorent cette justice qui n'a pas donné le Rédempteur à leurs frères tombés et qui nous envoie pour libérateur le propre Fils de Dieu. Ils glorifient cet abaissement si plein d'amour dans Celui qui a fait l'ange et l'homme, et qui s'incline vers ce qu'il y a de plus faible.

Gloria in Altissimis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté. Pour ceux-là, paix avec Dieu, avec eux mêmes, avec le prochain, et pour ceux-là seulement, car il n'est pas de paix pour l'impie : *non est pax impiis,* parce que sa volonté est toujours en désaccord, en lutte avec la droite et immuable volonté de Dieu.

LE SOMMEIL

Voyez-vous l'Enfant Jésus endormi doucement dans son humble couchette ou sur le sein de sa Mère? Saint Alphonse de Liguori, ravi de ce spectacle, célèbre ainsi le sommeil de Jésus et la tendresse de Marie : « Les cieux ont suspendu leur douce harmonie lorsque Marie a chanté pour endormir Jésus. — De sa voix divine, la Vierge de beauté, plus brillante qu'une étoile, disait : — Mon Fils, mon Dieu, mon cher trésor, tu dors, et moi je meurs d'amour pour ta beauté! — Dans ton sommeil, ô mon bien, tu ne regardes pas ta Mère : mais l'air que tu respires est du feu pour moi. — Tes yeux fermés me pénètrent de leurs traits : que sera-ce de moi quand tu les ouvriras? — Tes joues roses ravissent mon cœur! O Dieu! mon âme se meurt pour toi. — Tes lèvres charmantes attirent mon baiser; pardonne, ô chéri, je n'en puis plus. — Elle se tait, et pressant l'enfant sur son sein, elle dépose un baiser sur son divin visage. — Mais l'enfant aimé se réveille, et de ses beaux yeux pleins d'amour, il regarde sa Mère. — O Dieu! pour la Mère, ces yeux, ces regards, quel trait d'amour qui blesse et traverse son cœur! — Et toi, mon âme, si dure, tu ne languis pas à ton tour, en voyant Marie languir de tendresse pour son Jésus? — Divines beautés, je vous ai aimées tard, mais désormais je brûlerai pour vous sans fin. — Le Fils et la Mère, la Mère avec le Fils, la rose avec le lis, ont pour jamais tous mes amours. »

LES LARMES

Il pleure, cet enfant, dit saint Bernard, mais non comme les autres enfants, ni pour la même raison. Les enfants des hommes pleurent de besoin et de faiblesse, Jésus pleure de compassion et d'amour pour nous. Recueillons ces larmes d'un Dieu qui s'est fait notre frère, ces larmes versées à cause de nos péchés.

A la vue des pleurs de l'Enfant, le cœur de la Mère est troublé : Marie pressent déjà qu'elle a mis au jour un homme de douleur. L'amour console Jésus. Disons-lui avec le poétique Père Faber : « Cher petit enfant, que tu es doux! De quel éclat brillent tes yeux! Ils semblent presque parler quand le regard de Marie rencontre le tien. — Combien faible est ton petit cri! Semblable au gémissement de l'innocente colombe est ta plainte de douleur et d'amour, dans ton sommeil. — Quand Marie te dit de dormir, tu dors; à son appel, tu t'éveilles; content sur ses genoux, content aussi dans la crèche rustique. — O le plus simple des enfants! avec quelles grâces tu cèdes à la volonté de ta Mère! Tes manières enfantines trahissent la science d'un Dieu qui se cache. — Lorsque Joseph te prend dans ses bras, et qu'il caresse tes petites joues, tu le regardes dans les yeux avec ton innocence et ta douceur. — Oui, tu es bien ce que tu parais être : une petite créature de sourires et de pleurs, et pourtant, tu es Dieu, et le ciel et la terre t'adorent en tremblant. — Oui, tes petites mains qui se jouent dans les cheveux de Marie soutiennent au même moment le poids du vaste univers. — Tandis que tu serres le cou de Marie d'une étreinte tendre et timide, les plus fiers séraphins se voilent devant ta face, ô divin enfant! — Quand Marie a étanché ta soif et calmé tes faibles cris, les cœurs des hommes demeurent encore ouverts devant ton œil endormi. — Faible enfant, serais-tu donc mon Dieu lui-même? Oh! alors, il faut que je t'aime, oui, que je t'aime, que j'aspire à étendre ton amour dans les cœurs oublieux. — Dors, doux enfant au cœur vigilant; dors, Jésus aimé, pour moi un jour tu veilleras; tu veilleras pour souffrir et pour pleurer. — Des fouets, une croix, une couronne cruelle, c'est ce que pour toi j'ai en réserve. Et cependant, une

petite larme, ô Seigneur, serait une rançon suffisante. Mais non; la mort, c'est le choix de ton cœur; c'est le prix décrété là-haut. — Tu veux faire plus que sauver nos âmes, c'est par amour que tu veux mourir.

LA CRÈCHE

C'est en vain que nous demanderions aujourd'hui à Bethléem l'heureuse crèche qui reçut l'Enfant divin. Depuis douze siècles, elle a fui ces contrées frappées de malédiction. Elle est venue chercher un asile à Rome, dans la radieuse église de Sainte-Marie-Majeure, qui s'élève comme une reine sur le mont Esquilin. Et, en cette nuit, un peuple immense se presse dans la basilique resplendissante de marbre et d'or, pour voir la crèche portée sur les épaules des ministres sacrés, comme une arche de nouvelle alliance.

AUTREFOIS

Naguère encore, un mystère profond et imposant s'accomplissait cette même nuit dans la vaste sacristie de la basilique.

Jésus est le *Dieu fort*, le *Prince de la paix;* il *porte la marque de sa royauté sur son épaule.* Pour honorer cette puissance de l'Emmanuel, Clovis et Charlemagne sont venus auprès de la crèche; et voici que le vicaire de l'Emmanuel bénissait, en son nom, une épée et un casque destinés à quelque guerrier catholique, dont le bras victorieux avait bien mérité de la république chrétienne. Et à Matines de Noël, c'est le chevalier à qui étaient destinés le casque et l'épée qui lisait la cinquième leçon, parce qu'il y est parlé du grand combat du Christ contre le démon, dans le mystère de l'Incarnation. Pendant le chant du répons *O magnum mysterium*, les maîtres des cérémonies le conduisaient aux pieds du Pape. En sa présence, il tirait son épée, en touchait trois fois la terre avec la pointe, la brandissait trois fois d'une façon martiale, et enfin l'essuyait sur son bras gauche. Il était ensuite conduit au pupitre, ôtait son casque et lisait la leçon.

LE GRAND JOUR

C'est véritablement un grand jour que celui de la naissance du Sauveur : jour attendu par le genre humain durant des milliers d'années. Le grand docteur de l'Eglise syrienne, saint Ephrem, célèbre avec enthousiasme le charme et la fécondité de ce jour mystérieux :

« Ce jour est semblable à vous, Seigneur; il est l'ami des hommes. A travers les âges, il revient chaque année; il vieillit avec les vieillards et se renouvelle avec l'enfant qui vient de naître. Chaque année il nous visite et passe, puis il revient plein de charmes. Il sait que la nature humaine ne saurait se passer de lui : comme vous, il vient au secours de notre race en péril. Le monde entier a soif du jour de votre naissance; cet heureux jour contient en lui-même les siècles à venir; il est un, et il se multiplie. Qu'il soit donc, cette année encore, semblable à vous, amenant la paix entre le ciel et la terre. Si tous les jours sont marqués par votre libéralité, combien est-il juste qu'elle déborde en celui-ci? A lui les autres jours de l'année empruntent leur beauté, et les solennités qui suivront lui doivent la dignité et l'éclat dont elles brillent. Le jour de votre naissance est un trésor, Seigneur, un trésor destiné à acquitter la dette commune. Béni soit le jour qui nous a rendu le Soleil, à nous, errant dans la nuit obscure; qui nous a apporté la divine gerbe par laquelle a été répandue l'abondance; qui nous a donné la branche de vigne où est contenue la liqueur du salut qu'elle doit nous fournir en son temps. Au sein de l'hiver qui dépouille les arbres de leurs fruits, la vigne s'est parée d'une végétation divine; dans la saison glaciale, le rejeton a poussé de la souche de Jessé. C'est en décembre, en ce mois qui retient encore dans les entrailles de la terre la semence qui lui fut confiée, que l'épi de notre salut s'élève du sein de la Vierge où il était descendu dans les jours du printemps, lorsque les agneaux bondissent dans les prairies. »

Selon la tradition de l'antiquité, qui place au vendredi 25 mars l'Incarnation du Fils de Dieu, la naissance du Sauveur, « Lumière du monde », a dû avoir lieu un dimanche (25 décembre), jour déjà sanctifié par la création de la lumière à l'origine des temps, et plus tard par la Résurrection de ce Sauveur qui se lève aujourd'hui sur le monde.

Le jour de Noël, c'est aussi le jour où naquit le royaume des Francs (le plus beau après celui du ciel), lorsque dans le baptistère de Reims, Clovis, le fier Sicambre, devenu doux comme l'agneau, fut plongé par saint Remi dans la fontaine du salut, au milieu des pompes de cette solennité. A la vue des lumières qui brillaient sous les voûtes de la basilique comme les astres au firmament : « Mon père, s'écria en entrant le Sicambre ébloui et agité d'une émotion inconnue, est-ce là le royaume que vous m'avez promis? — Non, mon fils, répondit l'apôtre des Francs, ce n'est que l'entrée du chemin qui doit t'y conduire. »

Un siècle plus tard, c'était le tour de la race anglo-saxonne. La voix du moine saint Augustin a fait entendre dans l'île des Bretons la parole de vie : un peuple entier demande le baptême. Le jour de Noël est fixé pour la régénération de ces nouveaux disciples du Christ; et le fleuve qui coule sous les murs d'York est choisi pour servir de fontaine baptismale à cette armée de catéchumènes. Du sein des ondes glacées sort, pleine de joie et éclatante d'innocence, toute une armée de néophytes; et, au jour de sa naissance, le Christ compte une nation de plus.

Enfin une autre naissance, plus illustre encore, devait embellir ce glorieux anniversaire. A Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, en la solennité de Noël de l'an 800 naissait le saint empire romain. Ce jour-là, saint Léon III plaçait la couronne impériale sur la tête de Charlemagne. Noël devint en France un cri de patriotisme et de joie!

LE SANTISSIMO BAMBINO

DE L'ARA-CŒLI, A ROME

Fête de Noël.

Le Saint Bambino. — Sa voiture. — L'Ara-Cœli.

L'ARA-CŒLI — HOMMAGE D'AUGUSTE AU FILS DE DIEU

Auprès du Capitole, dominant presque toute la cité, s'élevait autrefois, à Rome, le temple renommé de Jupiter Capitolin. Au mois d'octobre de la 56e année de son règne, l'empereur Auguste voulut offrir aux dieux un sacrifice solennel, afin de connaître son futur successeur; en montant les degrés du temple, tout à coup, il aperçoit dans les airs une vénérable Dame tenant un gracieux enfant dans ses bras : « Respecte, lui dit-elle, ce lieu consacré à mon Divin Fils, c'est Lui qui bientôt régnera. »

Auguste interrogea alors son dieu, et le démon lui déclara qu'un enfant de Judée, descendu du ciel, et conçu sans tache, régnerait bientôt dans ce temple et sur cette colline. L'empereur, en mémoire de ce prodigieux événement, y fit ériger un magnifique autel avec cette épigraphe : *Hæc est ara filii Dei, ceci est l'autel du Fils de Dieu;* on le plaça au lieu même de l'apparition, et quand, après la chute des idoles païennes, une

superbe basilique s'éleva en ce lieu, elle conserva le nom d'*Ara-Cœli*. C'est là, en effet, qu'aujourd'hui règne le Santo Bambino, c'est là le sanctuaire de Jésus Enfant, c'est là qu'il demeure à côté de l'autel consacré par Auguste.

SAINT FRANÇOIS ET LA CRÈCHE — TRÉSOR PRÉCIEUX

Tout le monde connaît le nom du pieux initiateur du culte de la Crèche et de Jésus Enfant; on sait comment, en la nuit de Noël 1223, le Divin Enfant, pour le récompenser, lui apparut et lui prodigua ses tendresses. Aussi rien d'étonnant que le Santo Bambino soit venu demander asile chez les fils de saint François : ce fut la récompense de leur zèle.

Il y a trois siècles et demi environ, parmi les Franciscains qui habitaient le couvent du Saint-Sépulcre à Jérusalem se trouvait un religieux renommé dans tout l'Ordre par sa vertu. Une nuit qu'il priait au jardin des Oliviers, une voix céleste se fit entendre à lui, et l'invita à creuser la terre à l'endroit où il était agenouillé. « Dans ce lieu, disait la voix, était enfoui un trésor précieux. »

Le religieux se mit à l'œuvre immédiatement. A quelques pieds du sol, il trouva un morceau de bois d'olivier. Et la voix se fit de nouveau entendre. « C'est bien là, lui dit-elle, le trésor que je t'ai annoncé, sache que ce bois a été imprégné du sang adorable de notre Rédempteur. »

Le saint religieux se prosterna, et, baisant avec respect cette précieuse relique, l'emporta dans sa modeste cellule, où il la conserva avec soin.

SCULPTEUR MERVEILLEUX — UN AVEUGLE GUÉRI

A quelque temps de là, ayant été appelé à Rome par le Général des Franciscains, il lui parla du trésor qu'il possédait et de la manière merveilleuse dont il l'avait acquis. Il déclara qu'il voulait en doter le couvent de l'Ara-Cœli, mais qu'il désirait auparavant sculpter dans ce bois une pieuse statue. Cependant il ne savait encore quel sujet choisir. Son cœur le portait à reproduire l'image du Saint Enfant Jésus, mais le bois venant du jardin des Oliviers, il lui semblait préférable de représenter le Sauveur mourant.

Le Général pencha pour l'Enfant Jésus. Sa mission terminée, le religieux quitta Rome, et s'embarqua à Civita-Vecchia pour retourner à Jérusalem. Mais le vaisseau sur lequel il se trouvait fit naufrage en face d'Alexandrie. Le pauvre religieux parvint à saisir une épave du navire, et, après de longues angoisses, il fut jeté sur les côtes d'Egypte. Mais il était devenu aveugle.

A peine arrivé en son couvent, sans vouloir accepter l'aide de personne, il se hâta de monter, tout en trébuchant, à sa cellule, pour s'assurer que le précieux bois d'olivier y était toujours. Il ouvre le coffret; ô merveille! Ses yeux se dessillent, la vue lui est rendue, et il aperçoit une statuette de l'Enfant Jésus gracieusement travaillée (1).

DESCRIPTION DE LA STATUE — LE COFFRET DANS LA MER

La statue, tout en relief, avait deux palmes et demie environ de hauteur; les traits étaient saillants et ordinaires, représentant, à peu près, un enfant de cinq à six mois. Les yeux étaient vifs et pénétrants, et, sur les joues de l'enfant, brillait un rose gracieux : les pieds et les mains étaient de couleur naturelle.

La nouvelle de ce prodige se répandit bientôt dans Jérusalem, et une foule de pèlerins accouraient chaque jour pour vénérer la statue.

Cependant, le frère voulut tenir sa promesse et il s'embarqua de nouveau pour Rome, emportant avec lui son trésor. Mais la Providence allait faire éclater en sa faveur un nouveau prodige.

Le navire qui portait le coffre fut, en vue des côtes de la Toscane, assailli par une violente tempête. Pour alléger le bâtiment, le capitaine ordonna de le débarrasser de tout chargement inutile. Le précieux coffret ne fut pas épargné, les matelots le jetèrent à la mer, au grand désespoir de son propriétaire. On le perdit bientôt de vue, et le bateau, continuant sa marche, le laissa bien loin derrière lui, surnageant au milieu des flots, mais paraissant aller à la dérive, sans aucun but déterminé.

L'IMAGE A ROME — ACCUEIL ENTHOUSIASTE DES ROMAINS

Cependant la tempête, loin de s'apaiser, redoublait de furie, et le navire, ballotté par les flots, fut jeté sur la côte de Livourne.

L'équipage et les passagers furent sauvés.

Le fils de saint François croyait avoir perdu son trésor, mais les anges veillaient sur la précieuse cassette. On la vit bientôt flotter près du rivage parmi les épaves et les débris du navire. Le religieux se hâta d'avertir les habitants de Livourne. Ils accoururent et voulurent s'emparer du coffret, mais toutes les fois que l'un d'eux étendait la main pour le saisir, il s'éloignait; seul, le Franciscain s'étant approché à son tour, réussit à le retirer des flots.

Combien furent grandes sa joie et son émotion, quand ce trésor lui eut été rendu, revêtu du nouveau prestige des miracles, dont il avait été l'objet.

Dans sa reconnaissance, le bon religieux porta l'image vénérée au couvent voisin, où on la conserva dévotement jusqu'au moment de son départ pour Rome.

Cependant les Romains, qui avaient appris toute l'histoire de la statuette miraculeuse, étaient impatients de la posséder dans leurs murs.

Aussi l'accueillirent-ils avec enthousiasme.

Quand on l'exposa devant le peuple, les cris de joie et les applaudissements retentirent; tous priaient avec ferveur, demandant et obtenant des faveurs signalées.

PIEUSE INDISCRÉTION — UN RETOUR INESPÉRÉ

La dévotion au Santo Bambino était devenue populaire. Une dame romaine, pour satisfaire sa piété, demanda à recevoir chez elle l'image vénérée. Après quelques jours, elle fit reporter la statue; mais, hélas! la Santo Bambino restait sourd désormais aux prières, et ses mains ne semaient plus de miracles. Le Père Gardien, étonné, attristé, commença avec le peuple de Rome un *Triduum* solennel; ce furent trois jours de supplications et de larmes. Au dernier moment, à l'expiration du délai, on entend tout d'un coup frapper à une petite fenêtre, au fond de l'église; puis l'on aperçoit le Santo Bambino qui, pénétrant dans l'église, vient de lui-même se placer sur l'autel; au même moment, toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes. Qu'était-il arrivé? La dame avait, pendant le séjour du Santo Bambino en sa demeure, substitué une

(1) Nous empruntons ce récit à une tradition ancienne et respectable. Le même fait se trouve rapporté par le P. Antoine de Cipressa avec quelques légères variantes.

autre statue, absolument pareille à celle du miraculeux Enfant; puis, gardant chez elle ce trésor, elle avait rendu le fac-simile (1). Mais sa maison n'était point celle du ciel, ce n'était point l'Ara-Cœli et le Santo Bambino revint lui-même multiplier ses faveurs.

ÉPOQUE DE L'ARRIVÉE DU SANTO BAMBINO — SON AUTEL A L'ARA-CŒLI

On ne sait pas au juste à quelle époque précise le Santo Bambino commença à être honoré à Rome. Une ancienne chronique de 1629 nous en parle la première : « Le jour de Noël, dit-elle, on montre au peuple, l'image du Christ. » On peut donc conclure que le Santo Bambino apparut vers le XV^e^ ou XVI^e^ siècle.

A l'Ara-Cœli, il fut placé d'abord en la chapelle de Sainte-Hélène; mais il est certain qu'en 1736, il était déjà dans sa chapelle actuelle; d'une richesse inouïe, couvert de diamants et d'émeraudes, il est placé dans un lieu attenant à la sacristie, sorte de petit sanctuaire enrichi par les dons des fidèles.

En 1797, une personne inconnue fit l'offrande au Santo Bambino d'un collier de cent soixante-deux diamants, montés sur argent, de la valeur de cinq cent huit écus, somme considérable à cette époque.

Une foule de pierreries, de différentes grosseurs, couvraient le corps de l'Enfant Divin; c'étaient les ex-voto des personnages les plus influents de Rome et de l'Italie.

PILLAGE DES ÉGLISES — LE BAMBINO PRÉSERVÉ

De telles richesses devaient tenter la convoitise des persécuteurs de l'Eglise. En 1798, tandis que Pie VI allait, traîné de prison en prison, mourir à Valence, la République fut proclamée. Dès lors pleine et entière liberté fut laissée aux nouveaux maîtres du peuple, qui, suivant le principe « Ni Dieu, ni maître, » s'attaquèrent à Dieu dans ses églises et ses ministres.

L'Ara-Cœli ne fut point épargnée; une troupe de scélérats envahit le sanctuaire; le temple de Sainte-Hélène fut entièrement détruit. La sainte image de Jésus Enfant tomba aux mains des impies; non contents de l'outrager, ils la dépouillèrent de toutes ses richesses, et la bande infernale voulut la jeter dans les flammes. Severino Petrarca, honorable Romain, entra par hasard au moment où les misérables voulaient accomplir leur perfide dessein; aussitôt, le courageux chrétien s'y oppose, et, pour ne point la laisser détruire, il l'achète, et, tout heureux, emporte avec lui ce précieux trésor. Il le confie à sa fille, religieuse Clarisse du Transtévère, qui le conserva un an et demi.

LE CARROSSE DU SANTO BAMBINO

Le Santo Bambino était porté aux malades tous les jours à la première demande, dès 1647. C'était surtout chez les moribonds, les malades désespérés, que l'on conduisait l'Enfant Jésus, et c'étaient eux qu'il comblait de faveurs. Le prince Torlonia voulut que les pauvres pussent profiter de ses largesses; dans ce but, il mit tous les jeudis son carrosse à la disposition des religieux gardiens du Santo Bambino; ce jour-là, ils allaient visiter et consoler les plus malheureux et les plus pauvres. Aussi la dévotion à l'image miraculeuse est-elle des plus populaires à Rome. En voici une preuve :

En 1849, pendant la République romaine, on voulut jeter au feu toutes les voitures des cardinaux et du Pape. Pour sauver des flammes le plus beau carrosse du Souverain Pontife et faire plaisir au peuple romain tout entier, le sénateur Sturbinetti s'écria : « Cette voiture sera destinée à l'usage du Santo Bambino. » On avertit le P. Bernardino, Provincial d'alors, qui porta aussitôt avec un religieux la statue miraculeuse. Dans toutes les rues du parcours, ce ne furent qu'acclamations : « Viva il Santo Bambino! » et tous, hommes et femmes, se mettaient à genoux, tant était grand leur respect pour l'image vénérée.

MIRACLES DU SANTO BAMBINO

La réputation que possède l'image merveilleuse d'exaucer toutes les demandes est confirmée tous les jours par des faits miraculeux. Contentons-nous d'en citer deux :

En 1853, Lucie Costantini, après quarante jours d'une terrible maladie, allait infailliblement périr, suivant le dire des médecins. Ayant une tendre dévotion au Santo Bambino, elle demanda qu'on le fît venir chez elle; mais sa visite la laissa dans le même état. Peu de temps après, vers 11 heures du soir, voici que Jésus lui apparaît entouré de petits enfants, aux vêtements éclatants de blancheur. « Lucie, lui dit-il, lève-toi, tu es guérie, » puis, l'Enfant divin disparaît. La malade ressent alors un grand froid, et ayant envie de manger, descend, à la surprise de tous, satisfaire son appétit. On l'entoure, on veut la reconduire dans sa chambre. « Non, ce n'est point la fièvre, dit-elle, je suis guérie; » et pour preuve elle se met aussitôt à table avec sa famille. C'était un miracle du Santo Bambino.

UN CHARRETIER A L'OUVRAGE — GUÉRISONS SOUDAINES

En 1845, un charretier était à toute extrémité, après une grande inflammation du cerveau; on lui porta le Santo Bambino; à peine lui eut-il baisé les pieds, qu'il se leva sur son lit, criant qu'il était guéri. En effet, le mal avait entièrement disparu; deux jours après, le prêtre qui l'avait béni vint à la maison du pauvre homme; il ne l'aperçoit point; tout étonné, il revenait sur ses pas, quand il rencontre le charretier occupé à son pénible et fatigant travail. Sa surprise augmente; le Santo Bambino avait fait sa visite, Lui aussi.

On raconte un grand nombre de faits plus merveilleux encore; bien des fois, la statue vénérée a ressuscité des morts; les maladies les plus longues ont disparu instantanément; aussi, la reconnaissance est-elle grande à Rome pour de telles faveurs, et les ex-voto si riches dont la statue est chargée en sont un témoignage éclatant. Le Santo Bambino a plus que les joyaux et les pierreries, il a l'affection des Romains, la vénération de tous les étrangers.

LA CRÈCHE DU SANTO BAMBINO — PROCESSION

Le jour où cette dévotion envers Jésus Enfant se manifeste le plus, est, sans contredit, le jour de Noël. La statue qui représente le Christ naissant est à Rome l'objet d'un pèlerinage spécial, aussi lui construit-on une crèche magnifique dans l'église de l'Ara-Cœli, et c'est là qu'on expose le Santo Bambino à la vénération des fidèles. Rien de plus touchant que la procession escortant l'image miraculeuse. A la suite du peuple, des confréries, des religieux, s'avance

(1) Cette copie du Santo Bambino est honorée aujourd'hui à Giunianella, dans le diocèse de Velletri.

le Père Gardien, en chape, qui transporte la statue. Pendant plus de huit jours, le Santo Bambino demeure dans cette Crèche, et c'est à ses pieds que les petits enfants de Rome et de la campagne romaine viennent, chaque jour de la semaine de Noël, prêcher en l'honneur du Divin Enfant.

Toute la journée, c'est un flot mouvant de pèlerins qui se pressent auprès de la Crèche, c'est à cet auditoire si varié que s'adressent les jeunes prédicateurs, et leur timbre de voix, frais et perçant, retentit jusqu'au fond de l'église.

LES ENFANTS PRÉDICATEURS — PIEUSE TRADITION

Devant la Crèche splendide, au-dessus de laquelle le Père éternel est porté sur une nuée d'anges, on élève une estrade pour la circonstance. Tantôt c'est un pauvre petit paysan qui vient expliquer avec une simplicité charmante, à la foule qui l'écoute en silence, que le Santissimo Bambino qui est là, couché sur la paille, enveloppé de langes, n'est pas un petit enfant comme les autres.

« L'enfant qui est venu cette nuit se nomme le Christ, et c'est le Roi du ciel. Vive ce Roi du ciel! Jésus il Santissimo Bambino est né dans une étable parce qu'il a voulu descendre sur la terre pour nous, pauvres petits.

» Les rois, les princes et les grands lui auraient fait peur, tant ils sont riches et superbes. Jésus est venu pour nous qui sommes misérables, et il nous dit : « Petits frères, moi aussi j'ai un royaume qui s'appelle le Paradis. Il y a des carrosses d'or conduits par les anges; j'y donne des festins où l'on boit le vin des noces de Cana, et où l'on mange les fruits qui nourrissaient dans l'Eden, qu'Adam et Eve n'ont point su conserver. Restez sages et obéissants, et je vous promets mon royaume. »

» O petit Jésus, né aujourd'hui, sois remercié! »

Tantôt, c'est une petite fillette de haute condition qui vient demander à tous les petits enfants, riches ou pauvres, d'être humbles, charitables et obéissants comme le petit Jésus.

Ce sont les enfants les plus sages et les plus pieux qui sont choisis, naturellement, pour être les prédicateurs du Santissimo Bambino; leurs parents et leurs maîtres les exercent avec un soin jaloux et les accompagnent jusqu'au pied de l'estrade.

C'est un des usages les plus touchants et les plus admirables dans leur simplicité naïve que celui-ci, en vertu duquel, pour rappeler que le Verbe Divin, la Parole incréée, s'est fait enfant sans voix dans une crèche, les petits enfants viennent aussi prendre la parole pour honorer l'Enfant Jésus, leur modèle.

Pour clôturer solennellement les fêtes de Noël, le jour de l'Epiphanie, c'est encore le Santo Bambino qui vient bénir Rome tout entière du haut du Capitole. Une procession de pieuses confréries l'accompagne et le reconduit jusqu'à son sanctuaire, humble et caché, où il demeure ordinairement.

LES PAPES ET LE SANTO BAMBINO — PRIÈRE INDULGENCES

Tous les Souverains Pontifes ont témoigné publiquement de leur vénération pour la miraculeuse statue. De nos jours encore, Pie IX, le 17 septembre 1870, vint se prosterner aux pieds du Santo Bambino et enrichir d'indulgences son petit sanctuaire.

S. S. Léon XIII, le 18 juin 1894, a accordé, pour chaque fois, cent jours d'indulgence à ceux qui réciteront cette prière : « O très aimable Seigneur Jésus, qui, devenu enfant pour nous, avez voulu naître dans une étable pour nous délivrer des ténèbres du péché, nous attirer à vous et nous enflammer de votre saint amour, nous vous adorons comme notre Créateur et Rédempteur, nous vous reconnaissons et nous vous voulons pour Roi et Seigneur; pour présent, nous vous offrons toutes les affections de notre cœur. O Jésus, notre Seigneur et notre Dieu, daignez accepter cette offrande, et afin qu'elle soit digne de votre grandeur, pardonnez-nous nos offenses, éclairez-nous et enflammez-nous du feu sacré que vous êtes venu apporter dans le monde pour embraser les cœurs. Que notre âme devienne ainsi un sacrifice perpétuel en votre honneur, qu'elle cherche toujours votre plus grande gloire sur la terre, afin de jouir un jour de votre infinie beauté dans le ciel. Ainsi soit-il. »

Noël

Souvenirs et Coutumes

Notre intention dans ce numéro n'est point de retracer le récit évangélique de la naissance de Jésus ni de le commenter. Nous l'avons fait ailleurs (1). Nous voudrions plutôt y rappeler les joyeuses coutumes du vieux temps qui donnent à cette fête un charme incom-

(1) *Nativité de N.-S.*, n° 515 de notre collection.

parable, recueillir aussi dans l'histoire les faits qui sont venus ajouter encore à l'éclat de ce jour, dans la liturgie, les rites particuliers qui en attestent la grandeur.

Ces usages, ces faits, ces cérémonies, proclament d'une même voix la vérité de la parole de l'ange de Noël : *Je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie.*

VEILLÉE DE NOËL — LA BUCHE — LES NOËLS

Cette joie, l'Eglise sait la manifester, aujourd'hui comme il y a mille ans, par la magnificence toujours égale de ses offices.

Mais, au sein des familles chrétiennes, cette fête, trop souvent, hélas ! n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois. En beaucoup d'endroits, qu'est devenue la gracieuse *veillée* d'antan ? Si elle a survécu, c'est dans les maisons religieuses ou dans ces foyers de mœurs patriarcales où l'on garde comme un dépôt sacré toutes les antiques traditions.

Autrefois donc, on passait en famille les heures qui précédaient la messe de minuit. « On s'entretenait, comme le dit si bien Dom Guéranger, avec une vive allégresse, du mystère de Noël.»

«Nous avons vu, dit le même écrivain, et nul souvenir d'enfance ne nous est plus cher, toute une famille, après la frugale et sévère collation du soir, se ranger autour d'un vaste foyer, n'attendant que le signal pour se lever comme un seul homme et se rendre à la messe de minuit. Les mets qui devaient être servis au retour, et dont la recherche simple, mais succulente, devait ajouter à la joie d'une si sainte nuit, étaient là, préparés d'avance; et, au centre du foyer, un vigoureux tronc d'arbre, décoré du nom de *bûche de Noël*, ardait vivement et dispensait une puissante chaleur dans toute la salle. Sa destinée était de se consumer lentement durant les longues heures de l'Office afin d'offrir au retour un brasier salutaire pour réchauffer les membres des vieillards et des enfants engourdis par la froidure (1) ».

Avant de brûler, cette bûche avait été enguirlandée, et même bénite, quand la pieuse compagnie avait l'heur de compter un prêtre parmi ses membres.

Que faire alors devant la flamme pétillante ? L'aïeul, au milieu du cercle des enfants, commençait un joli conte de Noël, ou bien encore quelqu'un entonnait l'un de ces *Noëls* si chers aux gens du moyen-âge et aux âmes chrétiennes de tous les temps. On repassait ainsi les merveilles de cette heureuse nuit : Marie et Joseph à la recherche d'un gîte, l'enfantement miraculeux dans la grotte de Bethléem, les charmes du divin *Enfançon*, l'arrivée des bergers, leurs modestes présents, leurs naïfs discours. Que ne pouvons-nous citer ici ?.....un trait seulement.

Un berger, quelque peu inquiet, cherche dans son esprit et dans son cœur le langage qu'il lui faudra tenir à l'Enfant-Dieu quand il sera à ses pieds, et il trouve cette naïve improvisation :

> Je lui dirai, bonjour Monsieur !
> Comment se porte le Bon Dieu ?
> Et tous, là-haut, chez vous ?
> Vous voilà donc dans notre lieu,
> Nous en sommes ravis tous.

« On s'animait, dit encore Dom Guéranger, en passant d'un *Noël* à un autre; tous soucis de la vie étaient suspendus, toute douleur était charmée, toute âme épanouie; mais soudain, la voix des cloches retentissant dans la nuit venait couper court à de si brillants et si aimables concerts. On se mettait en marche vers l'église. »

PARTICULARITÉS LITURGIQUES — L'EMPEREUR AU LUTRIN PROCESSION DE L'ANE

On sait la parole du roi Clovis, en cette même nuit de Noël, lorsqu'il arriva sur le seuil de la cathédrale de Reims, toute resplendissante de lumière. « Mon père, dit le fier Sicambre à saint Rémi, n'est-ce point là le ciel dont vous me parliez ? — Ce n'en est que le vestibule, lui répondit l'évêque. »

L'on ressent quelque chose de cette suave impression lorsque l'on entre à Noël dans nos églises illuminées, revêtues de leurs plus beaux atours, en présence d'une crèche simple et de bon goût, devant Jésus qui sourit, Marie et Joseph qui contemplent et qui prient.

Mais combien cette émotion est plus profonde et plus vraie pour ceux qui reçoivent Dieu dans leur cœur à la messe de minuit ! Jusqu'au Concile de Latran, au XIII^e^ siècle, la communion à Noël était obligatoire au même titre que la communion pascale. L'Eglise, alors comme aujourd'hui, ne négligeait rien de ce qui pouvait relever la pompe de cette solennité.

Dans les chapitres et dans les monastères, l'annonce de cette fête, au martyrologe, revêt un éclat inaccoutumé. Le lecteur, qui est ce jour-là « une des dignités du chœur, écrit Dom Guéranger, chante sur un ton plein de magnificence la leçon que les assistants écoutent debout jusqu'à ce qu'il soit question de Bethléem et de la naissance du Sauveur. A ce moment, tout le monde se prosterne jusqu'à ce que la grande nouvelle ait été annoncée. »

L'office de Matines, divisé, comme on le sait, en trois nocturnes, et auquel, dans les âges de foi, les fidèles ne craignaient pas d'assister, précède, là où on le peut, la messe de minuit.

A Rome, en présence du Pape, cet office se signala plus d'une fois par quelque particularité mémorable. Si un souverain étranger se trouvait alors dans la Ville éternelle, le Souverain Pontife l'invitait à chanter à Matines la septième leçon, celle qui parle de l'édit porté par l'empereur Auguste pour le dénombrement de ses Etats.

On le revêtait d'une chape, on lui ceignait l'épée, et deux cardinaux-diacres l'accompagnaient au pupître. Puis, la leçon achevée, le prince se présentait devant le Pontife auquel il baisait humblement le pied, comme au Vicaire du Christ qu'il venait d'annoncer.

En France, au moyen âge, certaines de nos églises faisaient précéder la messe de Noël de manifestations d'un autre genre, mais non moins attrayantes pour le peuple. On y jouait, devant la crèche fraîchement dressée, la *pastourelle* ou l'office des pasteurs, sorte de dialogue entre les enfants de chœur et les chantres, mise en scène très simple de la visite des bergers à la grotte de Bethléem. Ainsi faisait l'Eglise de Sens.

Ailleurs, comme à Rouen, l'on était encore plus hardi, et d'anciens manuscrits rappellent qu'on y organisait une procession dans laquelle figuraient tous les prophètes qui avaient prédit la naissance du Christ, et même, à leur suite, Virgile et la Sybille de Cumes que l'on croit avoir parlé du Messie. Balaam lui-même, monté sur son ânesse rétive, avait place dans le cortège, ce qui fit donner à cette procession le nom de *fête de l'âne*.

(1) DOM GUÉRANGER, *Année liturgique. Noël.*

Et à mesure qu'il s'avançait, chaque prophète, interrogé par des chantres, déroulait sa prophétie. Voici, par exemple, tiré d'un vieil Ordo, le rôle indiqué pour Balaam.

« Deux envoyés du roi Balec diront : *Balaam, viens et prophétise.* Alors Balaam, à cheval sur son ânesse, éperonné, tirera la bride et frappera l'ânesse de ses éperons; et un jeune homme, tenant un glaive, se mettra devant l'ânesse et l'empêchera d'avancer. Un homme, placé sous l'ânesse, dira : *Malheureux que je suis, pourquoi me blessez-vous ainsi avec vos éperons?* Puis, l'ange dira à Balaam : *Renonce à servir les desseins du roi Balec.* Les chantres : *Balaam, prophétise.* Alors Balaam répondra : *Une étoile brillante sortira de Jacob.* »

Telle est l'origine de la *fête de l'âne*, dont on a dit beaucoup de mal, parce qu'elle prêtait à certains abus et dégénéra vite en un cortège peu digne du sanctuaire, mais qui naquit d'une pensée de foi et d'une interprétation ingénieuse des prophéties sur le Christ. Hâtons-nous de dire que ces usages étaient purement locaux, et revenons à des coutumes plus universelles.

RÉVEILLON — LE CHRISTMAS — L'ARBRE DE NOEL

Après avoir suivi avec ferveur la messe de minuit, l'on rentrait à la maison pour le *réveillon*, repas simple et modeste, mais toujours accompagné de cette gaieté que donne si aisément une conscience en paix. Le réveillon est chose connue de tous, même de ceux qui ignorent les joies véritables de la Noël, celles que procure au cœur l'amour d'un Dieu devenu pour nous petit enfant.

L'Allemagne et l'Angleterre, plus que tout autre pays peut-être, se signalent par leur fidélité à cette coutume. On sait que le *Christmas* pour les Anglais protestants aussi bien que catholiques est la grande fête de l'année, et le réveillon occupe, dans cette solennité, une place de choix. Point de foyer, si pauvre qu'il soit, qui ne trouve ce jour-là de quoi fabriquer le pudding traditionnel. L'intérieur de la maison répond à la somptuosité de la table, et les murs de la chambre de fête sont tendus de guirlandes de laurier, de lierre et houx.

L'Allemagne montre même entrain pour l'assistance à l'office de la nuit et pour le réveillon. De ce repas — coutume touchante — on enlève les restes qu'on place dans une salle spéciale éclairée toute la nuit : c'est la part du Christ et de ses anges. Les pauvres trouveront cette part le lendemain.

Des pays du Nord nous est venue la coutume de *l'arbre de Noël*. En Suède, en Norvège, on allait jusqu'à offrir, en signe de réjouissance, un réveillon aux petits oiseaux. Quelques bonnes gerbes de blé au bout d'un mât planté dans la neige constituaient, pour ces petites créatures, le plus succulent des arbres de Noël.

L'arbre de Noël des enfants, avec ses fleurs, ses lanternes vénitiennes, ses jouets, a été imaginé en Allemagne, et est passé de là chez nous, répandu à la grande joie de tous les écoliers, dans les pensionnats, patronages, écoles chrétiennes.

Qui ne voit que cette coutume est inspirée par le plus pur esprit chrétien? L'on veut honorer dans la personne des petits, des pauvres surtout, l'Enfant-Dieu auquel les bergers et les Mages vinrent offrir leurs présents.

SOUVENIRS HISTORIQUES

Noël, jour de réjouissance au foyer domestique, a aussi apporté aux nations et à l'Eglise, son contingent de joies.

Que d'heureuses naissances en cet anniversaire de la venue au monde de l'Enfant-Dieu!

C'est en ce jour, Noël de l'an 496, qu'au baptistère de Reims naquit le royaume chrétien des Francs. Clovis, avec trois mille de ses guerriers, reçut le baptême, et comme c'était la première nation qui se convertissait en masse à la foi catholique, la France conquit à cette glorieuse date son titre de *Fille ainée de l'Eglise.*

A Rome, dans l'église Saint-Pierre, au cours des solennités de Noël de l'an 800, le Pape saint Léon III déposa sur la tête de Charlemagne la couronne impériale. Un peuple immense se mit à acclamer, à la suite du Souverain Pontife, le nouvel empereur d'Occident et à répéter après lui ce cri enthousiaste : « A Charles, roi des Francs, chef du saint empire romain, longue et heureuse vie! »

Non moins consolante avait été pour l'Eglise la Noël de l'an 597. 10 000 Anglo-Saxons se firent chrétiens et furent baptisés ce jour-là. Malgré la rigueur de la saison, ces rudes guerriers entrèrent ensemble dans les eaux de la Swale, petit bras de mer qui sépare du Kent l'île marécageuse de Sheppey, et, dirigés par Augustin et ses moines, deux à deux, ils s'administrèrent les uns aux autres le sacrement de la régénération.

Avec les naissances à la foi, les naissances au ciel : celles-ci ne sont pas les moins glorieuses.

Le martyrologe du 25 décembre nous signale, en effet, le martyre des nombreux chrétiens qui, en l'an 304, périrent à Nicomédie, victimes de la fureur de Dioclétien. Leur église avait été condamnée à la démolition; ils continuèrent néanmoins de la fréquenter, bravant la puissance impériale, et le jour de Noël, ils y étaient réunis au nombre de plusieurs milliers pour la célébration des fêtes.

L'empereur Dioclétien envoya ses officiers fermer les portes de la basilique et fit mettre le feu aux quatre angles de l'édifice, tandis qu'un crieur public, sonnant de la trompette, avertissait les fidèles qu'ils pouvaient encore sortir et avoir la vie sauve, s'ils voulaient sacrifier aux idoles, suivant les désirs de l'empereur..... Pas un n'y consentit et tous périrent dans les flammes, glorifiant par leur martyre le nom de l'Emmanuel.

Faut-il joindre à ces illustres fastes un douloureux souvenir? C'est à la messe de minuit que le pape saint Grégoire VII fut brutalement arraché de l'autel par un certain citoyen de Rome, nommé Cencius, partisan de l'empereur Henri d'Allemagne, renversé, grièvement blessé, et emprisonné dans une tour.

La persécution et la souffrance sont le lot que Jésus naissant apporte à ses meilleurs serviteurs pour leur préparer dans son royaume une couronne plus belle.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET LA PREMIÈRE CRÈCHE A L'ARA-COELI — CONCLUSION

La dévotion au souvenir de la naissance du Sauveur a existé dès les premiers siècles du christianisme.

Sous le nom de Noël, et à la date du 25 décembre, une fête fut solennisée également dans les deux Eglises d'Orient et d'Occident à partir du IV^e^ siècle, lorsque le pape saint Jules I^er^ eut fait faire des recherches sur la date exacte de la naissance du Messie.

A Rome, où l'on conservait les archives du dénombrement ordonné par l'empereur Auguste,

La première crèche de Noël dans les bois de Grecio.

l fut aisé d'acquérir la certitude sur ce point, et la Noël, unie auparavant et confondue avec l'Epiphanie, le 6 janvier, eut, dès lors, sa solennité distincte.

Mais la dévotion à la crèche n'a été popularisée, peut-être même inaugurée, qu'au XIIIe siècle, par saint François d'Assise.

C'était en 1223. Etant à Rome, le saint patriarche François avait obtenu du Souverain Pontife l'autorisation d'aller célébrer au bourg de Grecio la naissance du Sauveur.

Il arriva pour la nuit de Noël. Son ami, Jean Velita, qu'il avait chargé de tous les préparatifs, avait suivi ses instructions à la lettre. Un autel dressé en plein air, une crèche, un bœuf, un âne, tout reproduisait au naturel l'étable de Bethléem.

A minuit, les Frères Mineurs se mirent en marche vers le bois, accompagnés d'une foule de montagnards qui portaient des torches allumées. C'était un spectacle féerique que ces gerbes de lumière se projetant à travers les arbres de la forêt, une suavité d'entendre les gracieux noëls de l'Ombrie que les assistants chantaient en chœur et que répétaient les échos de la montagne, François ne pouvait s'empêcher de verser des larmes de joie.

A la messe, il remplit l'office de diacre et chanta solennellement l'Evangile ; puis il prêcha sur les grandeurs et les miséricordes du Messie.

Le chevalier Jean Velita, homme digne de foi, qui avait abandonné la carrière des armes pour mieux servir Jésus-Christ, affirma sous serment avoir vu à cette messe un enfant qui paraissait dormir, et vers lequel notre Bienheureux se penchait pour le couvrir de ses baisers et comme pour le tirer de son sommeil. La paille qu'avait touchée l'apparition opéra, dans la suite, plusieurs guérisons miraculeuses.

Cette pieuse institution du patriarche d'Assise fut accueillie avec enthousiasme par les fidèles. Ste Claire l'établit dans les couvents de son Ordre. Elle-même prenait plaisir chaque année à prêter la main aux préparatifs de la crèche, à poser l'Enfant Jésus dans son berceau, à exciter de toutes manières la dévotion de ses filles.

De leur côté, les Fils de saint François firent connaître au monde entier cette salutaire invention, et montrèrent l'exemple d'un amour spécial envers l'Enfant-Dieu, mais nulle part cette dévotion ne revêt plus de charme qu'en l'église des Frères Mineurs, à l'Ara-Cœli, à Rome. Là, en face d'une crèche monumentale, dont les divers plans s'étagent avec art, devant l'image du *Santo Bambino* étendu sur la paille, un enfant, à qui l'usage permet ce jour-là de prêcher dans le lieu saint, harangue la foule avec beaucoup d'onction, l'invite à prier, à imiter, à aimer l'Enfant Jésus. Les petits prédicateurs qui se succèdent ainsi sont choisis parmi les enfants les plus sages, et conduits à cette chaire improvisée par leurs parents, qui assistent, émus et ravis plus qu'on ne saurait le dire, à ces essais oratoires.

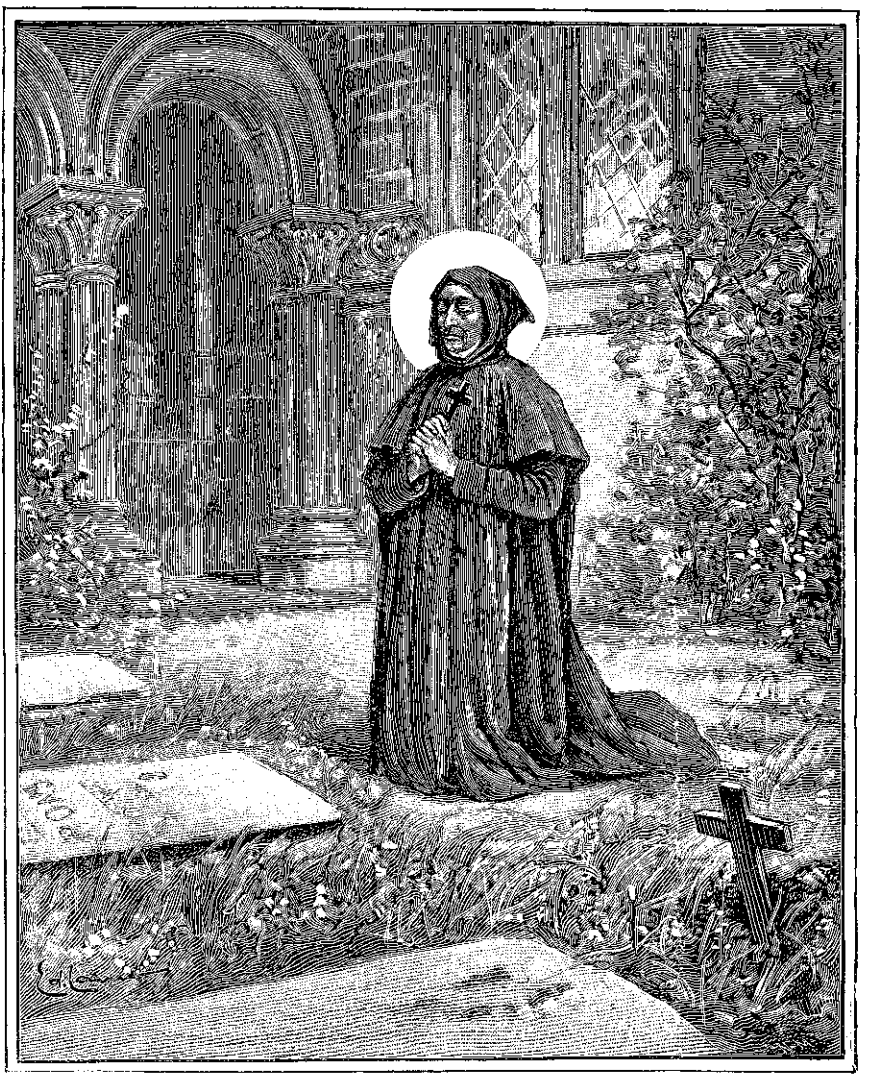
Les incroyants peuvent sourire dédaigneusement au récit de ces touchantes naïvetés. Le vrai chrétien aimera toujours les représentations de la pauvre crèche du Roi des rois et les souvenirs relatifs à sa naissance ; il se complaira à retrouver, dans l'humble crèche de son église, les détails traditionnels, le bœuf et l'âne que nos vieux peintres représentaient agenouillés, réchauffant l'Enfant-Dieu de leur haleine.

Et lui aussi, à cette vue, saura s'agenouiller.

Mieux encore que le bœuf et que l'âne, il reconnaîtra humblement son Maître; avec les anges, il louera; avec Joseph et Marie, il adorera.

LE BIENHEUREUX PIERRE LE VÉNÉRABLE
ABBÉ DE CLUNY

Fête le 25 décembre.



Pierre le Vénérable sur la tombe de l'abbé Pons, qui avait été son rival.

ACHEMINEMENT VERS LA VIE RELIGIEUSE

Pierre, surnommé *le Vénérable*, naquit dans les dernières années du XIIe siècle, au château de Montboissier, non loin de l'abbaye bénédictine de Sauxillange, fille de Cluny. Dans sa première enfance, la vue d'un moine ne lui fut point, comme elle pourra l'être bientôt à nos neveux du XXe siècle, un objet de surprise ou de répulsion : tout religieux de passage, qu'il fût de Cluny ou de Cîteaux, devait s'arrêter au château de Montboissier, sous peine de contrister vivement la pieuse châtelaine Raingarde, assuré d'y recevoir toujours la plus gracieuse hospitalité.

Pierre-Maurice, le père de notre Bienheureux, un ancien croisé, était religieux de cœur, sinon de fait. Quant à Raingarde, elle vécut en sainte dans le siècle, et lorsque, après la mort de son mari, elle se retira dans un cloître et prit le voile, elle changea d'habit plutôt que de genre de vie.

C'est dire quelle atmosphère religieuse respira dès ses jeunes ans Pierre le Vénérable, le moine idéal du XIIe siècle. Il n'est pas étonnant que de ce vertueux foyer, comme d'un noviciat, cinq enfants sur huit soient sortis pour se consacrer à Dieu.

De tous, le jeune Pierre était le plus pieux et le mieux doué. A peine eut-il atteint l'âge de raison, que ses parents le firent entrer en qualité d'oblat au couvent de Sauxillange. Ainsi, nouveau Samuel, il grandit à l'ombre du sanctuaire. L'oraison, l'étude des classiques profanes, la lecture des Pères de l'Eglise, exercices auxquels il fut bien vite initié, se partagèrent ses journées. Il en retira un tel profit qu'il dût par la suite son titre de Vénérable à « sa connaissance éminente des sciences divines et humaines, jointe à l'insigne intégrité de sa vie ».

Vers l'âge de seize ans, il fit profession entre les mains de Hugues, abbé de Cluny.

Le successeur de Hugues de Cluny, Pons de Melgueil, n'hésita pas à confier à Pierre de Montboissier, malgré sa jeunesse, la double charge de docteur des anciens et de prieur claustral dans le monastère de Vézelay. D'une part, le Bienheureux avait à enseigner; de l'autre, à veiller au maintien de la discipline du couvent et à tenir la place du grand prieur, en l'absence de celui-ci. L'un et l'autre emploi lui convenaient également; il les remplit pendant dix ans avec un constant dévouement. Plus tard, dans une lettre à un de ses frères, il rappellera avec une douce émotion, ces dix bonnes années de son existence religieuse.

Un priorat de quelques mois au monastère de Domène dans le diocèse de Grenoble acheva de préparer Pierre le Vénérable aux lourdes responsabilités qui allaient bientôt lui incomber.

PIERRE DEVIENT ABBÉ DE CLUNY

Il n'avait pas trente ans lorsqu'il fut investi du gouvernement de tout l'Ordre, en des circonstances particulièrement délicates. Pons de Melgueil avait provoqué, au sein même de sa communauté, certains mécontentements, par ses prodigalités excessives et son train de grand seigneur. L'opposition, d'abord contenue, grandit au point de transpirer au dehors, et des plaintes arrivèrent jusqu'aux oreilles du Souverain Pontife. L'abbé de Cluny s'en vint trouver Calixte II et, de dépit, remit entre ses mains son bâton pastoral. Le Pape l'engagea à ne pas céder à un premier mouvement, mais, le voyant inébranlable, il accepta son abdication.

Hugues II fut appelé à lui succéder. C'était un vieillard vénérable, ployant sous le poids des ans et des infirmités : il mourut trois mois seulement après son élection, et, de nouveau, les Pères du Chapitre, rassemblés à Cluny, durent en venir aux voix, en l'Octave de l'Assomption de l'année 1122.

Les suffrages se réunirent sur la tête du prieur de Domène.

— N'est-il pas, dirent les Pères, de noble naissance, de mœurs éprouvées, d'une foi ardente, d'une religion sans tache, humble et doux, éminent en sagesse, zélé pour la discipline, adonné dès l'âge le plus tendre à tous les genres d'études?

Aux dons de l'âme venait s'ajouter un extérieur plein de grâce et de dignité, tel qu'il convenait au chef d'une somptueuse Congrégation comme était celle de Cluny, au prince qui avait à régir trois cent quatorze monastères et des milliers de moines. Les biographes ont tous relevé ce trait de sa physionomie :

— Il était, dit l'un d'eux, d'une taille imposante, et, entre tous les hommes de son temps, on le remarquait pour la beauté de son visage, pour la noblesse de son attitude, image et expression de la parfaite ordonnance de son âme et de sa vie.

Grande fut la joie de toute la famille clunisienne. Le Pape lui-même daigna s'y associer et adressa à l'élu et à ses nombreux fils une lettre de félicitations et d'encouragement.

Il pressentait sans doute les troubles qui menaçaient l'Ordre, lorsqu'il ajoutait :

— C'est aussi notre volonté expresse qu'aucun de vos frères, qu'aucun étranger ne vienne à causer du scandale à l'occasion de Pons, qui fut autrefois votre abbé.

Là en effet était l'écueil. Tant que vivrait l'ancien abbé démissionnaire, Pierre le Vénérable avait à redouter ses agissements.

ASSAUT DE CLUNY — EN COUR DE ROME

Après son abdication, Pons s'était rendu en Palestine, jurant de laisser ses os en Terre Sainte. Mais son inconstance lui rendit bientôt insupportable le séjour d'Orient; il repassa la mer et se fixa pour quelque temps au diocèse de Trévise en Italie, dans un obscur monastère. De là, comme d'un poste d'observation, il tournait souvent ses regards vers la France; un jour, sous prétexte de revoir ses frères et ses amis, il repassa les Alpes et vint habiter tout près de l'opulente abbaye qu'il avait longtemps dirigée. C'était s'exposer à la tentation.

Il ne tarda pas à se créer un parti, recruta des soldats, enrôla les gens de la contrée qui lui avaient quelque obligation, s'allia plusieurs moines fugitifs, et, profitant d'une absence de Pierre le Vénérable, retenu ailleurs par les intérêts de l'Ordre, il vint mettre le siège devant le monastère. Le prieur, Bernard d'Uxelles, en fit fermer les portes et s'apprêta à la résistance.

Malheureusement, l'abbé Pons comptait des alliés dans la place. La communauté se partagea en deux factions distinctes, les uns résolus à résister à l'intrus, les autres proposant qu'on lui ouvrît et qu'on le rétablît en son ancienne dignité. Ceux-ci étaient les relâchés; ils avaient déjà senti la main ferme de Pierre le Vénérable, et ils eussent été bien aises de recouvrer un peu de leur ancienne liberté.

Au premier bruit de ces divisions, les assaillants s'enhardissent : ils brisent les portes, se ruent dans les cloîtres; leurs partisans leur prêtent main forte. Tous ceux qui refusent de jurer fidélité à Pons de Melgueil sont chassés du couvent ou jetés brutalement en prison. Un pillage effroyable s'ensuit. Les soldats et autres gens armés qui ont prêté leur concours à l'abbé Pons ont à cœur de se payer eux-mêmes et d'emporter leur part de butin; ils font main basse sur les vases sacrés, les croix d'or et d'argent, les chandeliers, les encensoirs, les calices, les châsses précieuses contenant les reliques des saints; tout est fondu et converti en lingots pour satisfaire leur cupidité.

Ces désordres durèrent depuis le Carême de l'année 1125 jusqu'au mois d'octobre suivant; la sainte maison de Cluny fut pendant cet intervalle livrée aux fureurs de Satan, souillée par toutes sortes d'abominations et même par des meurtres.

Durant ce temps, Pierre le Vénérable et ceux qui lui étaient demeurés fidèles, jugeant inopportune et peu digne de leur caractère une lutte à main armée, déféraient leur cause à Rome, et du fond de leurs retraites, livrés à la prière et à la

pratique de leur règle, ils attendaient avec calme la décision du Souverain Pontife. Honorius II, successeur de Calixte II, non content de lancer l'anathème contre Pons et ses affidés, évoqua l'affaire à son tribunal. Pierre le Vénérable et Pons de Melgueil, celui-ci à son corps défendant, comparurent au mois de septembre devant le Pape. Honorius lut publiquement l'acte solennel d'abdication prononcé trois ans auparavant aux pieds de ce même Siège par l'abbé Pons.

— Nous vous ordonnons, lui avait alors répondu Calixte II, de vous mettre en garde contre la mobilité de votre humeur et de renoncer à toute prétention sur l'abbaye dont vous venez de vous décharger entre Nos mains. S'il vous arrivait de contrevenir à Notre commandement, vous perdriez la faveur de saint Pierre et la Nôtre, et si vous éleviez des réclamations près de Nous, vous ne seriez pas écouté. »

Après une telle lecture, la cause était jugée. Pons, refusant de se soumettre, fut de nouveau frappé d'anathème et retenu en prison, Pierre le Vénérable rétabli à la tête de son abbaye.

Mais, avant qu'il se fût mis en route, une terrible épidémie survint, qui faillit ensevelir en un même tombeau les vainqueurs et les vaincus; Pons succomba aux premières atteintes du mal; Pierre demeura six mois entre la vie et la mort et ne dut son salut qu'aux prières de ses frères et aux soins d'un habile médecin.

Agenouillé un peu plus tard sur la tombe de son rival dont le corps avait été ramené à Cluny, Pierre le Vénérable pouvait se rendre témoignage qu'au milieu de tous ces troubles, devant la défection d'un grand nombre des siens, il n'avait jamais laissé échapper de ses lèvres aucune parole amère contre ses ennemis.

UNE RÉFORME ARDUE

L'orage apaisé, que de ruines à relever dans cette abbaye jadis si florissante! La discipline surtout avait souffert des vingt derniers mois d'effervescence. Déjà, sous le gouvernement de Pons de Melgueil, le relâchement avait eu beau jeu et des abus s'étaient introduits. Il faut entendre sur ce chapitre les critiques amères que saint Bernard croyait devoir adresser alors au grand Ordre de Cluny :

— J'admire, écrit-il, comment a pu se glisser chez des moines une telle intempérance dans le manger, dans le boire, un tel luxe dans les vêtements, dans les lits, dans les équipages, dans les édifices. Plus on y apporte de raffinement, de faste, plus on croit faire pour l'affermissement de l'Ordre et l'accroissement de la religion. On taxe l'économie d'avarice, la sobriété de rigueur excessive, le silence de mauvaise humeur. Par contre, le relâchement est traité de prudence, la profusion de libéralité, le babil de savoir-vivre, le rire immodéré d'aménité; c'est tenir son rang que d'avoir de riches habits et de brillants équipages; c'est estimer la propreté que de parer sa chambre d'ornements superflus. Passer tous ces déréglements à ses frères, c'est être charitable!

A l'appui de ces sévères insinuations, il apporte des faits précis de nature à les justifier.

— A peine sommes-nous moines, nous voilà malades de l'estomac; nous n'avons garde d'oublier alors que l'Apôtre nous conseille l'usage du vin, l'usage *modéré*, il est vrai; mais je ne sais pourquoi nous oublions l'épithète. Encore, si l'on se contentait d'une seule espèce de vin!..... Dans les vêtements, on ne cherche pas de quoi se couvrir, mais de quoi se parer. Le chevalier et le moine prennent chacun la moitié du même drap, l'un pour son habit de guerre, l'autre pour sa coule.

Maint autre abus est flétri par la plume impitoyable du grand moine de Cîteaux, et l'on aurait peine à le croire, si l'on n'entendait le chef des moines de Cluny faire retentir les mêmes doléances.

Il y avait donc beaucoup à émonder, beaucoup à déraciner dans cette vigne choisie. Pierre le Vénérable parut l'homme voulu de Dieu pour cette tâche ardue.

Doué d'un tact exquis, il comprenait que tous les Instituts ne sont pas tenus aux mêmes moyens de perfection, que l'austérité d'un Cluniste n'était pas celle d'un Cistercien; en conséquence, il ne prétendait pas imposer à ses fils le renoncement absolu qu'on pratiquait à Cîteaux. Il admettait fort bien la splendeur des édifices et tout ce qui était de nature à rehausser la pompe du culte divin. Sous son gouvernement s'acheva cette merveille qu'était la basilique de Cluny, la plus grande église du monde, dont seule, dans la suite, Saint-Pierre de Rome a dépassé les colossales proportions. La richesse des décorations, des reliquaires incrustés d'or, ornés d'émaux et de pierreries, était en rapport avec ses dimensions grandioses.

Ce n'est pas ce goût de l'art chrétien, de la belle architecture, lequel nous a valu les chefs-d'œuvre du moyen âge, que Pierre le Vénérable proposa de réformer.

L'an de l'Incarnation 1132, raconte son historien Orderic Vital, Pierre, abbé de Cluny, envoya des courriers avec des lettres dans toutes ses maisons, et convoqua tous les prieurs d'Angleterre, d'Italie et des autres royaumes, leur enjoignant de se trouver à Cluny le troisième dimanche de Carême, afin de recevoir des règlements monastiques plus sévères que ceux qu'ils avaient jusqu'alors observés.

Le Chapitre réunit au chef d'Ordre deux cents prieurs et douze cent douze Frères. Tous se préparèrent par la prière et la retraite aux importantes assises qui devaient suivre. La douce fermeté de Pierre le Vénérable triompha de toutes les oppositions et réussit à implanter les réformes que désirait sa ferveur. Par exemple, s'il se garda de rien retrancher aux pompes du culte, il statua que lorsqu'on porterait aux malades les derniers sacrements, on leur donnerait à baiser, non un crucifix d'or ou d'argent, mais une croix de bois.

— En présentant le crucifix, le prêtre ne dit-il pas, remarquait-il finement : *Voici le bois de la croix* et non point: *Voici l'or, l'argent de la croix?*

De sages mesures furent prises pour réprimer le luxe de la table. L'abbé en exclut pour toujours un certain vin, mêlé de miel et d'épices, dont les religieux moins mortifiés étaient assez amateurs; il ne permit d'en user désormais que le jour du Jeudi-Saint en vertu d'une antique coutume, comme un adoucissement aux mortifications et aux fatigues de la Grande Semaine.

Il proscrivit également pour le vêtement les étoffes de soie, le vair, cette fourrure si appréciée au moyen âge, les robes de couleur.

Un ensemble de constitutions plus austères, plus monastiques, connu sous le nom de Statuts de la Congrégation de Cluny, vrai code de la vie religieuse, fut élaboré dans ces précieuses réunions. En 1137, le Saint-Siège, sollicité par Pierre le Vénérable, y donnait son approbation, et confirmait à l'abbé plein pouvoir pour toutes autres réformes qu'il jugerait utiles.

DÉVOUEMENT DE PIERRE LE VÉNÉRABLE ENVERS LE SAINT-SIÈGE

Innocent II, le Pape régnant, devait beaucoup, on peut le dire, à l'influence de Cluny et de son abbé.

Lors de son élévation au suprême pontificat, il s'était trouvé en face d'un antipape nommé Pierre de Léon, ancien profès de Cluny, que ses riches parents destinaient d'avance à la tiare, et qui, soutenu par un parti puissant, prit le nom d'Anaclet. Il s'en fallait de beaucoup que l'indignité de ce personnage fût connue de tous. D'autre part, l'élection des deux compétiteurs, par suite d'une scission des cardinaux, était entachée de tels vices de forme que le doute semblait permis.

L'examen attentif de la vie et du caractère si opposés d'Innocent et d'Anaclet dissipait pourtant l'illusion. Le premier poussait l'humilité à tel point qu'il avait fallu le menacer de l'excommunication pour lui faire accepter la dignité de Souverain Pontife; l'autre, au contraire, répandait autour de lui l'argent à profusion pour se créer des partisans.

En France, des hommes clairvoyants comme saint Bernard et Pierre le Vénérable ne s'y trompèrent pas, et lorsque le Pape légitime, chassé de Rome par son rival qui y régnait en maître, arriva dans notre pays, leur accueil et leur parole contribuèrent beaucoup à faire reconnaître dans Innocent II le chef véritable de la Sainte Eglise.

Le noble proscrit vint à Cluny. Pierre le Vénérable envoya à sa rencontre une brillante escorte, un équipage presque royal. Il le retint onze jours au milieu de ses moines, lui fit présider la dédicace solennelle de son immense basilique heureusement achevée, et cette réception triomphale d'Innocent II, alors que Pierre de Léon était un ancien Cluniste, ne laissa pas d'être remarquée.

— L'autorité d'Innocent, signale l'historien Orderic Vital, s'accrut auprès des Occidentaux, du jour où l'on sut que les Clunistes l'avaient préféré à Pierre. Pierre en effet était leur disciple, puisqu'il avait pris l'habit et fait profession chez eux. Quand on les vit, malgré cela, user de ce grand crédit qui les mettait au-dessus de toutes les Congrégations pour faire reconnaître Grégoire (Innocent II), la France se montra disposée à lui rendre hommage comme au légitime Pontife, et bientôt les évêques, les princes, se rangeant de son parti, le rendirent prépondérant dans tout l'Occident.

Peu après, le roi de France Louis le Gros offrit au Pape son dévouement et ses services, et son fils aîné, Lothaire, avec son armée, le ramena à Rome, au palais du Latran, contraignant l'antipape à se retrancher dans le château Saint-Ange.

Pierre le Vénérable assista au Concile de Pise où le pape Innocent, en mai 1134, fulmina de nouveau l'anathème contre Anaclet et ses partisans. Mais l'abbé de Cluny, auquel le climat d'Italie avait déjà été funeste, y tomba malade et dut revenir précipitamment dans son monastère: ce qui lui donna occasion d'écrire au Pape pour protester de son absolu dévouement:

— C'est une grande affliction pour moi, dit-il dans cette lettre, de n'être pas auprès de vous, afin de vous aider à porter vos fatigues et vos épreuves. Mais mon pauvre corps est comme un vase de cire, il fond aux premiers rayons du soleil..... Si l'on pouvait tempérer l'ardeur de cet astre, rien ne me retiendrait: vous me verriez bien vite à vos côtés. Je fais du moins ce que je puis..... je ne suis que le dernier des membres du Christ; mais tant que j'aurai un souffle de vie, je vous obéirai, je serai prêt à combattre et, s'il le faut, à mourir pour vous: j'en dis autant des Clunistes, vos enfants.....

DERNIERS TRAVAUX

A ces accents de la piété la plus filiale, Pierre le Vénérable joignit de nombreux travaux pour la défense des intérêts de la foi.

Dans un voyage entrepris pour visiter ses maisons d'Espagne, il gémit de voir beaucoup de chrétiens exposés aux séductions de la morale de Mahomet. Sans retard, il se fait traduire le Coran, pour en exposer les dangers, et après avoir inutilement prié saint Bernard, son ami, de se charger de ce travail, il l'entreprend lui-même, et écrit quatre livres contre « l'abominable secte et hérésie des Sarrasins ».

Les Juifs du XII^e^ siècle comme ceux du XX^e^, sont les maîtres de la finance; de plus, ils se trouvent posséder sur les chrétiens une supériorité incontestée en certains arts, en médecine, par exemple; ils excellent dans la science des langues grecque et hébraïque; ils ont des écoles florissantes dans toutes les provinces de France. Leur orgueil s'en exalte, et ils ne craignent pas de se constituer, dans leur enseignement ou dans leurs écrits, les détracteurs des dogmes catholiques. L'abbé de Cluny ne peut le supporter et, dans une violente réfutation, du goût de l'époque, il reproche aux Juifs leurs audacieuses polémiques et leurs richesses mal acquises.

Il ne déploie pas un moindre zèle contre le manichéisme, cette hérésie du IV^e^ siècle qui n'a cessé depuis de pousser toujours de nouveaux rejetons. Une lettre de Pierre le Vénérable aux évêques de Die et Gap, aux archevêques d'Arles et d'Embrun, dont les diocèses étaient particulièrement infestés, flétrit avec une grande vigueur les superstitions manichéennes, et contribua plus à arrêter en ce pays les progrès de l'erreur que les bûchers où furent jetés vivants, par arrêt des tribunaux séculiers, les chefs de la secte.

S'il ne prit point une part active à la seconde Croisade, s'il ne s'employa pas, comme saint Bernard, à la prêcher, c'est qu'il estimait se devoir tout entier à son abbaye et à son Ordre, vaste comme un royaume.

Ses dernières années s'écoulèrent dans le paisible accomplissement des devoirs de sa charge. L'abbé dirigeait et instruisait ses religieux.

— Dans l'art de la direction, dit un biographe de Pierre le Vénérable, le Père était sans égal, il y portait une douceur de piété vraiment incomparable..... Aussi, tout le monde aspirait à l'avoir pour confesseur, tant il excellait à consoler les affligés, à encourager les faibles, à rendre aux cœurs blessés la force et la santé.

Ainsi *passa-t-il* au milieu de ses frères, comme Jésus, *en faisant le bien*. Les fruits invisibles procurés par le ministère de la prédication et de la direction des âmes valent souvent plus aux yeux de Dieu que les plus brillants écrits. C'est pourquoi, sans méconnaître les talents littéraires de Pierre le Vénérable, nous aimons mieux lui appliquer à la lettre ce court, mais éloquent éloge fait de Bourdaloue, et qui est tout un panégyrique.

« Il naquit, prêcha, confessa, consola et mourut. »

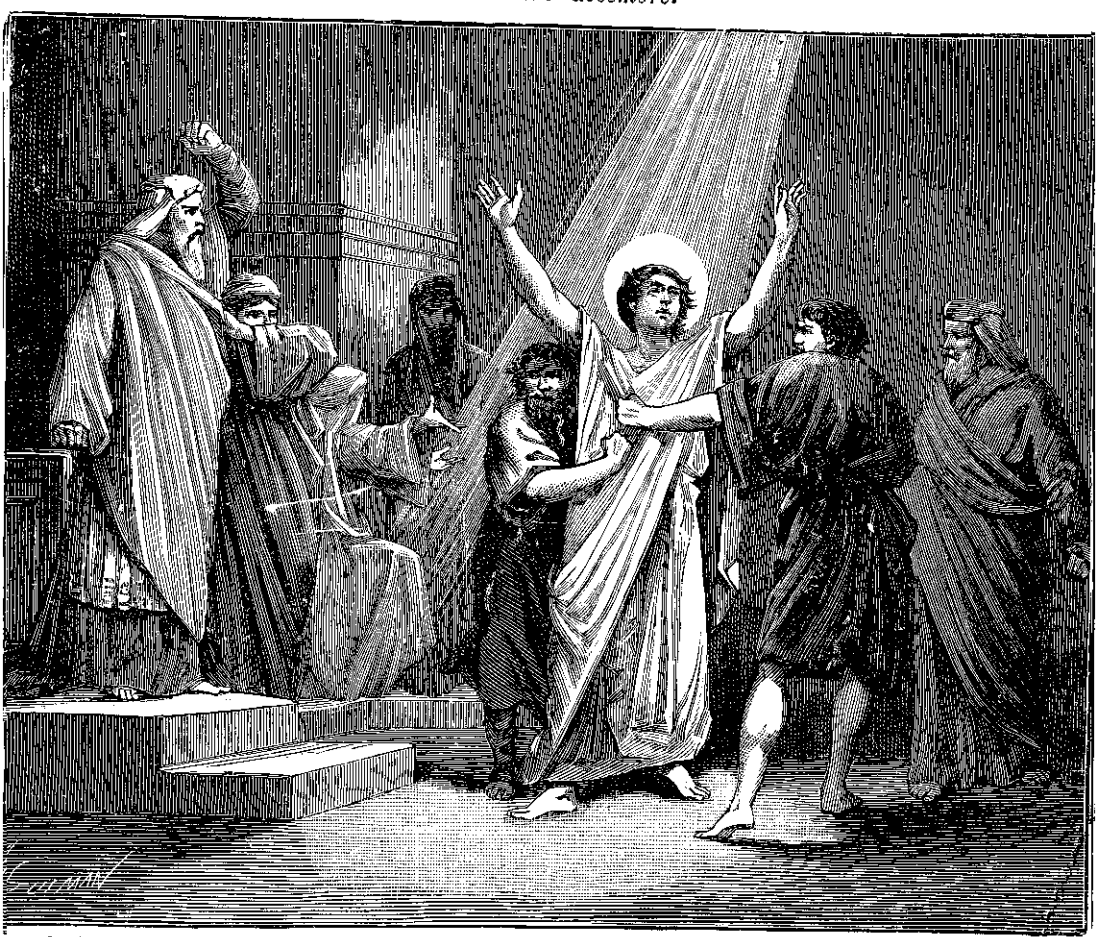
Pierre le Vénérable fut rappelé à Dieu le jour de Noël de l'an 1157.

SOURCES CONSULTÉES

Pierre le Vénérable, par DEMIMUID. — *Saints d'Auvergne*, par S.-M. MOSNIER.

SAINT ÉTIENNE, DIACRE ET PREMIER MARTYR

Fête le 26 décembre.



Il s'écria : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme à la droite de Dieu »

L'ÉCOLE DE GAMALIEL

Les Pères de l'Eglise, saint Augustin, saint Fulgence, saint Pierre Damien et d'autres n'ont pas trouvé assez de louanges pour célébrer Etienne, le premier diacre et le premier martyr de l'Eglise.

Nous avons peu de détails sur les années de sa jeunesse. On croit qu'il était né d'une de ces familles juives qui habitaient les provinces de l'ancien empire grec.

Il y avait à Jérusalem quelques écoles de synagogues où l'on voyait accourir des provinces une foule de jeunes gens désireux d'apprendre la loi de Moise, les cérémonies et les traditions des anciens dans la capitale même de la Judée.

Parmi ces écoles, se faisait surtout remarquer celle du pharisien Gamaliel, l'homme le plus raisonnable qui se trouvât dans le Sanhédrin, celui-là même qui, au rapport de saint Luc, était vénéré de tout le peuple et qui fit relâcher les apôtres.

Son école comptait près de mille disciples, à la tête desquels se distinguait, par son zèle, sa science et la pureté de sa vie, un jeune Cilicien du nom de Saul, que Dieu devait ensuite convertir miraculeusement, pour en faire l'Apôtre des Gentils. Déjà cette école avait donné deux de ses disciples à l'Eglise naissante : saint Barnabé et saint Etienne. Gamaliel lui-même se convertit plus tard et mourut saintement.

Ce fut donc auprès de ce rabbi qu'Etienne étudia les Saintes Ecritures, avec saint Paul, que l'on croit avoir été son cousin.

Il devint dans la suite disciple de Jésus, comme le pensent saint Augustin et saint Epiphane; d'autres disent qu'il fut gagné par les prédications de saint Pierre, aussitôt après la descente de l'Esprit-Saint.

Ce qui est certain, c'est qu'il se fit bien vite remarquer par la plénitude de sagesse et de zèle qui était en lui, et mérita d'être choisi le premier parmi les diacres, de même que saint Pierre le fut parmi les apôtres.

ÉLECTION DES SEPT DIACRES

En ce temps-là, le nombre des disciples croissant dans l'Eglise naissante de Jérusalem, il s'éleva un murmure des Juifs nés hors de Palestine, que l'on nommait pour cela les Grecs, contre les Juifs, nés en Judée et qui s'appelaient Hébreux. Les premiers se plaignaient que leurs veuves étaient méprisées dans le ministère quotidien, c'est-à-dire, ou qu'on ne leur donnait point d'intendances aussi considérables qu'aux autres veuves dans l'assistance des pauvres, car il y avait des veuves choisies pour prendre soin des personnes de leur sexe et qu'on appelait diaconesses, ou bien les Grecs se plaignaient qu'on ne les traitait pas aussi bien que les autres dans la distribution des aumônes.

C'est pourquoi les douze apôtres ayant réuni les disciples, leur dirent : « Il n'est point convenable que nous abandonnions la prédication de la parole de Dieu pour nous occuper du service des tables. Choisissez donc, mes frères, parmi vous, après mûr examen, sept hommes de bon témoignage, pleins du Saint-Esprit et pleins de sagesse, que nous mettrons à la tête de cette œuvre. Et pour nous, nous nous adonnerons tout spécialement à la prière et au ministère de la parole. »

Ce discours plut à toute l'assemblée, et ils élurent Etienne, homme plein de foi et de l'Esprit-Saint, Philippe, Prochorus, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, prosélyte d'Antioche.

Ils les présentèrent ensuite aux apôtres, qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains. Telle fut la première ordination des diacres dans la Sainte Eglise.

LES CINQ PLÉNITUDES DE SAINT ÉTIENNE

Les vertus d'Etienne lui méritèrent d'être choisi le premier, et l'Esprit-Saint lui-même, par la voix de saint Luc, a pris soin de nous les faire connaître. Le texte sacré lui attribue, en effet, cinq plénitudes.

Il était plein de foi, parce qu'il croyait avec fermeté tous les mystères de la foi, et qu'il avait un don particulier pour les expliquer et persuader.

Il était plein de sagesse, aussi personne ne pouvait résister aux paroles qui sortaient de sa bouche.

Il avait encore la plénitude de la grâce, car il était fort agréable à Dieu, il possédait tous les dons gratuits, et cette grâce se répandait au dehors; elle parut surtout lorsque ses ennemis l'accusèrent devant le Sanhédrin.

Il était aussi plein de force, et son glorieux martyre en fut la preuve la plus frappante.

Enfin, il avait la plénitude de l'Esprit-Saint qu'il avait reçu au jour de la Pentecôte, ou plus tard, par l'imposition des mains des apôtres.

Saint Augustin ajoute à tant de mérites celui de la virginité: car, dit-il, malgré sa jeunesse et son excellente beauté, les apôtres n'hésitèrent pas à lui donner l'intendance des veuves.

LES SUCCÈS DE SAINT ÉTIENNE EXCITENT LA JALOUSIE

Tant de vertus réunies ne tardèrent pas à porter d'heureux fruits dans Jérusalem. Par son zèle, la parole de Dieu se répandait de plus en plus dans la Ville Sainte, et le nombre des disciples allait toujours croissant.

Etienne, en effet, plein de grâce et de force, pour confirmer la doctrine sainte qu'il annonçait, faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple, et attirait une foule de Juifs à la foi de Jésus-Christ.

De tels succès excitèrent bientôt la jalousie de ses compagnons d'école. C'est ainsi que saint Paul, alors Saul, s'anima contre lui au point de consentir à sa mort, comme disent les Actes, bien qu'Etienne fût son parent.

Poussés par cette envie, et par un faux zèle pour la loi, qu'ils s'imaginaient être détruite par l'Evangile, ces jeunes gens se mirent à disputer contre Etienne et à vouloir le confondre. Les *Actes des Apôtres* nous parlent entre autres des synagogues des Affranchis, des Cyrénéens, des Alexandrins, des Ciliciens et des Asiatiques. Ils employèrent toute leur subtilité pour détruire la doctrine du saint diacre, mais ils furent toujours vaincus, sans pouvoir jamais répondre à ses arguments, ni résister à la sagesse et à l'Esprit-Saint qui parlait par sa bouche.

IL EST ACCUSÉ ET CONDUIT DEVANT LE SANHÉDRIN

La honte d'avoir été vaincus les porta aux extrémités les plus indignes. Alors, ils subornèrent des hommes pour dire qu'ils l'avaient entendu proférer des paroles de blasphème contre Moïse et contre Dieu.

Ils excitèrent ainsi le peuple, les Anciens et les Scribes, et se jetant à l'envi sur lui, ils l'enlevèrent et le conduisirent avec violence devant le Conseil.

En même temps ils produisirent des faux témoins qui dirent : « Cet homme ne cesse point de proférer des paroles de blasphème contre le lieu saint et contre la loi. Nous l'avons, en effet, entendu dire que Jésus de Nazareth détruira ce lieu et changera les traditions que nous a laissées Moïse. »

Et tous ceux qui siégeaient dans le Conseil, ayant jeté les regards sur Etienne, virent son visage éclatant de lumière, comme celui d'un ange. (*Actes des Apôtres*, VI.)

RÉPONSE DE SAINT ÉTIENNE

Saint Etienne prit alors la parole, et, s'oubliant lui-même, il ne se préoccupa que de défendre la vérité et de proclamer la gloire de Jésus-Christ.

Il commença à remettre devant les yeux de l'assemblée toutes les grâces que leur nation avait reçues de Dieu depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ. Il leur rappela la prophétie de Moïse touchant le Messie; il leur remit en mémoire toutes les ingratitudes et toutes les révoltes de leurs pères.

On l'avait traité de blasphémateur contre Moïse et contre le temple; mais saint Etienne réfuta victorieusement ces calomnies, et il prouva que le blasphème et l'impiété n'étaient pas de son côté, mais du côté de ses adversaires, dignes fils de leurs pères. « Têtes dures et inflexibles, leur » dit-il dans une sainte indignation contre leur » incrédulité, cœurs et oreilles incirconcis, vous » résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes » tels que furent vos pères. »

» Quel est le prophète que vos pères n'aient » point persécuté? Ils ont mis à mort ceux qui » leur prédisaient la venue du Juste que vous » venez de trahir, et dont vous avez été les meur» triers. Vous avez reçu la loi par le ministère » des anges, mais vous ne l'avez point gardée. »

A ces paroles, ils entrèrent dans une rage qui leur rongeait le cœur, et ils grinçaient des dents contre lui.

SAINT ÉTIENNE VOIT LES CIEUX OUVERTS

Alors, le ciel s'ouvrit, comme pour encourager le saint athlète de Jésus-Christ, et saint Etienne, tout rempli de l'Esprit-Saint, levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à sa droite; et dans sa joie et son admiration, il s'écria : « Voici que je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu. »

Ses ennemis, en entendant ces paroles, poussèrent des cris de mort; ils se bouchèrent les oreilles et se ruèrent tous sur lui.

IL EST LAPIDÉ

Et l'ayant entraîné hors de la ville, ils se mirent à le lapider comme un blasphémateur, selon qu'il est ordonné dans la loi.

Les faux témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saul, et jetèrent les premières pierres contre le martyr.

Or, pendant qu'ils le lapidaient, Etienne invoquait Dieu et disait : « Seigneur, recevez mon esprit. »

Puis, s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. »

Jésus avait fait les deux mêmes prières sur la Croix.

Après ces paroles, Etienne s'endormit dans le Seigneur.

C'est ainsi que les *Actes des Apôtres* nous rapportent la glorieuse mort du premier martyr, qui mérita à l'Eglise le grand Paul, apôtre des Gentils, car, dit saint Augustin, si Etienne n'avait pas prié, l'Eglise n'aurait pas eu saint Paul.

HONNEURS RENDUS A SAINT ÉTIENNE

Après sa mort, des hommes craignant Dieu prirent soin de son corps, et firent des funérailles avec un grand deuil. Cette mort arriva le 26 décembre, le premier jour de la trente-cinquième année depuis la naissance du Sauveur.

La mémoire de saint Etienne fut si honorée des premiers fidèles que les apôtres saint Pierre et saint Paul, nous dit le pape saint Clément, ordonnèrent de fêter le jour de son martyre. La France lui porta une grande dévotion ; sans compter les chapelles et églises, treize cathédrales le reconnaissent pour leur patron, et les premiers prédicateurs de la foi dans les Gaules, comme saint Ursin, saint Martial, saint Saturnin, saint Denis, saint Clément de Metz, ont donné son nom à plusieurs églises.

INVENTION DES RELIQUES DE SAINT ÉTIENNE
LA PREMIÈRE VISION DU PRÊTRE LUCIEN

Un vendredi, 3 décembre de l'an 415, sous les empereurs Honorius et Théodose le Jeune, un prêtre vénérable, nommé Lucien, dormait dans le baptistère de l'église de Caphargamala. C'était sa coutume de passer ainsi la nuit, pour garder les vases sacrés de l'église. Vers la troisième heure, il vit apparaître un vieillard majestueux, qui le toucha de sa verge d'or et l'appela par trois fois, Puis il ajouta en grec : « Pars pour Jérusalem, et dis à Jean, qui en est évêque, de venir ouvrir les tombeaux où les restes illustres de plusieurs grands saints gisent sans honneur. » Lucien demanda : « Seigneur, qui êtes-vous, et quels sont les saints dont vous parlez ? — Je suis, répondit-il, le docteur juif Gamaliel, qui élevai l'apôtre du Christ, Paul. A l'orient du tombeau où repose mon corps, se trouve aussi celui d'Etienne, que les Juifs lapidèrent hors de la porte septentrionale de Jérusalem sur la route du Cédron. Son corps resta là, exposé pendant plusieurs jours, sans que les oiseaux ni les bêtes osassent y toucher. J'avais aimé, durant sa vie, ce ministre de Jésus-Christ, je partageais désormais sa foi, et voulais avoir part à son héritage. J'allai donc trouver les fidèles de Jérusalem, et je les engageai à se rendre secrètement au lieu où gisait son corps; ils purent s'en saisir et, le plaçant sur mon char, ils le transportèrent à vingt milles de Jérusalem, dans ma maison de campagne qui porte encore mon nom, puisque Caphargamala signifie « villa de Gamaliel ». Là, nous fîmes pendant quarante jours les funérailles solennelles, et je le mis dans mon propre tombeau. Nicodème, qui venait voir Jésus de nuit, est à côté, dans un autre cercueil. Les Juifs ayant su qu'il avait été baptisé par les disciples du Christ, le chassèrent de la ville. Je le reçus dans ma maison où il termina ses jours, et je l'ensevelis à côté d'Etienne. J'enterrai encore dans le même tombeau mon fils Abibas, qui mourut avant moi, à l'âge de vingt ans, après avoir reçu, comme moi, le baptême de la main des apôtres. Et plus tard, mon corps fut déposé près du sien. » Le prêtre demanda alors : « Mais où pourrons-nous trouver votre sépulcre? » « Au milieu du champ qui se nomme maintenant Delagabri (les hommes de Dieu). » Après ces mots, la vision disparut.

Le prêtre Lucien sembla se réveiller alors comme d'un songe, et il se mit à prier avec ferveur.

DEUX AUTRES VISIONS

Craignant qu'un excès de crédulité ne le fît traiter d'imposteur, Lucien, pour s'assurer que cet avertissement venait de Dieu, demanda dans sa prière que cette vision se renouvelât une seconde et une troisième fois, et, pour mériter cette faveur, il jeûna tous les jours suivants, ne mangeant que des aliments secs.

Le vendredi suivant, le vieillard lui apparut de nouveau dans les mêmes circonstances ; il lui reprocha de n'être pas allé voir l'évêque de Jérusalem, puis lui montra de quelle façon étaient disposés les corps dans le tombeau, en lui faisant voir quatre corbeilles placées régulièrement. Il y en avait trois d'or et une d'argent. Des trois premières, l'une était pleine de roses rouges ; elle figurait le martyr Etienne ; les deux autres étaient pleines de roses blanches, qui représentaient saint Nicodème et saint Gamaliel. La corbeille d'argent, remplie de fleurs odoriférantes, figurait l'innocence du jeune Abibas. Après cela, la vision disparut. Lucien voulut encore attendre un autre signe, et le vendredi suivant, 17 décembre, Gamaliel lui apparut une troisième fois, mais l'indignation éclatait sur son visage. Après cette dernière vision, Lucien partit pour Jérusalem.

L'évêque Jean se disposait à se rendre au concile de Diospolis; en entendant ces choses, il pleura de joie, et commanda au prêtre Lucien de commencer les fouilles.

INVENTION ET TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT ÉTIENNE

Dès le lendemain, Lucien réunit ses fidèles dans l'église de Caphargamala; puis, après le chant des hymnes, on se dirigea en procession vers le champ indiqué. On creusa le sol, mais on ne découvrit rien qui dénotât un sépulcre. Alors s'approcha un vénérable moine du nom de Migetius, à qui Gamaliel était également apparu. Il

indiqua le lieu précis du tombeau qui se trouvait au nord du champ de Delagabri, où l'on voyait encore quelques pierres superposées. Les fidèles se mirent à fouiller à cet endroit, et bientôt l'on vit apparaître trois cercueils dans l'ordre indiqué. Le premier portait pour inscription un nom syriaque écrit en grec *Chéliel*, ce qui signifie Etienne ou Couronné; le second portait de même *Nasuam*, ce qui revient à dire Nicodème ou victoire du peuple. Le troisième, qui renfermait deux corps, portait l'inscription Abibas et Gamaliel.

L'évêque de Jérusalem, averti, vint aussitôt avec les évêques de Sébaste et de Jéricho, au bourg de Caphargamala.

Dès qu'on eut ouvert le cercueil de saint Etienne, la terre se mit à trembler. En même temps, il s'exhala une odeur très agréable qui frappa tous les assistants. Soixante-treize malades de tout genre qui se trouvaient dans la foule furent guéris à l'instant.

Les évêques, après avoir baisé les reliques du protomartyr, les enfermèrent dans une châsse précieuse. Puis on procéda, au chant des psaumes et des hymmes, à leur translation à Jérusalem dont le saint martyr avait été le premier archidiacre (26 décembre 415). Au moment où on leva les saintes reliques, une pluie bienfaisante commença à tomber et mit fin à la longue sécheresse qui désolait la contrée.

L'histoire de cette découverte et de cette translation, écrite en grec par le prêtre Lucien lui-même et traduite en latin par le prêtre espagnol Avit, fit une immense sensation dans toute l'Eglise, et partout l'on sollicita la faveur de posséder quelques parcelles des reliques du glorieux saint Etienne. Déjà, la ville d'Ancône possédait une des pierres qui avaient servi à la lapidation du saint diacre : elle avait été apportée dans cette ville par un chrétien témoin du martyre.

MIRACLES DE SAINT ÉTIENNE A MAHON

A l'époque de l'invention des reliques de saint Etienne, Paul Orose, prêtre espagnol, passa en Afrique pour conférer avec le grand docteur saint Augustin. Le Saint l'envoya à Jérusalem pour consulter aussi saint Jérôme. Orose s'y rendit, et ce fut lui, le premier, qui apporta aux pays d'Occident des reliques du bienheureux Etienne, récemment retrouvées. Le prêtre Avit lui en donna quelques parcelles avec la relation de leur découverte, pour l'évêque de Braga, en Lusitanie. Mais les dévastations des Goths l'empêchèrent de passer en Espagne, et il laissa les reliques du Saint à Mahon, principale ville de l'île Minorque. Sévère, évêque de l'île, s'y rendit afin de recevoir ce trésor sacré et ouvrir des conférences avec les juifs, fort nombreux en cette ville. La présence de ces reliques opéra un prodige étonnant. L'an 418, dans l'espace de huit jours, cinq cent quarante juifs, avec leur chef Théodore, se convertirent et demandèrent le baptême. Quelques femmes seules résistèrent plus opiniâtrément; mais elles finirent aussi par se rendre à la grâce de Dieu. Ces convertis bâtirent une église à leurs frais et de leurs propres mains.

A CALAME

Le glorieux martyr opéra de nombreux prodiges à Calame, ville d'Afrique, dont Possidius, ami de saint Augustin, était évêque. Cette ville possédait un oratoire et des reliques de saint Etienne.

Saint Augustin rapporte, entre une foule d'autres miracles, celui de la conversion du païen Martial. Sa fille et son gendre, le voyant malade, le priaient avec larmes de se faire chrétien. Mais il le refusa avec indignation. Son gendre résolut alors de recourir à saint Etienne. Il se rend à son oratoire, y prie longuement et avec ferveur, puis revient avec des fleurs qu'il a prises sur l'autel du Saint. Il les place près de la tête du malade et se retire, car il était nuit. Le lendemain matin, avant le jour, Martial demanda qu'on allât chercher l'évêque. Mais il était alors à Hippone avec saint Augustin. Les prêtres vinrent; il leur dit qu'il croyait et voulait recevoir le baptême, à la grande surprise de tous. Dès lors, jusqu'à son trépas, qui arriva bientôt, il avait toujours à la bouche ces mots : « Seigneur, recevez mon esprit! » Telles avaient été les dernières paroles de saint Etienne, mais il ne le savait pas.

A HIPPONE

En 424, l'Eglise d'Hippone reçut une portion de ses reliques. Saint Augustin nous raconte dans ses écrits un grand nombre de miracles dont il fut le témoin oculaire.

A Césarée, il y avait une famille considérable de dix enfants. Le fils aîné se livra aux plus détestables excès, et s'emporta même jusqu'à lever sur sa mère une main parricide. Tous ses frères et sœurs, présents à cette scène de violence inouïe, ne firent rien pour protéger leur mère. Alors, celle-ci, désespérée de tant d'ingratitude, lança sur tous ses enfants une malédiction solennelle. A l'instant, le fils aîné fut pris d'un tremblement convulsif dans tout le corps. Dans l'espace d'une année, à intervalles fixes, selon l'ordre de naissance, tous les autres enfants reçurent le même châtiment. Ils allèrent cacher leur honte dans d'autres pays, cherchant leur guérison près des grands sanctuaires. C'est ainsi que le second fils l'obtint, à Ravenne, du diacre saint Laurent.

Le sixième et le septième de ces enfants vinrent à Hippone en 425. Ils s'appelaient l'un Paul, et l'autre Palladie.

Le jour de Pâques, Paul se tenait debout, les mains appuyées sur la grille qui entourait la *memoria* du bienheureux Etienne, il priait avec ferveur, quand soudain il tomba à la renverse, sans connaissance. On accourut pour le relever, et l'on s'aperçut qu'il était paisiblement endormi. Les convulsions l'avaient quitté, il était guéri.

Il y eut alors une explosion de reconnaissance dans l'église, et les fidèles criaient de tous côtés : *Deo gratias! Deo laudes!* Louanges à Dieu!

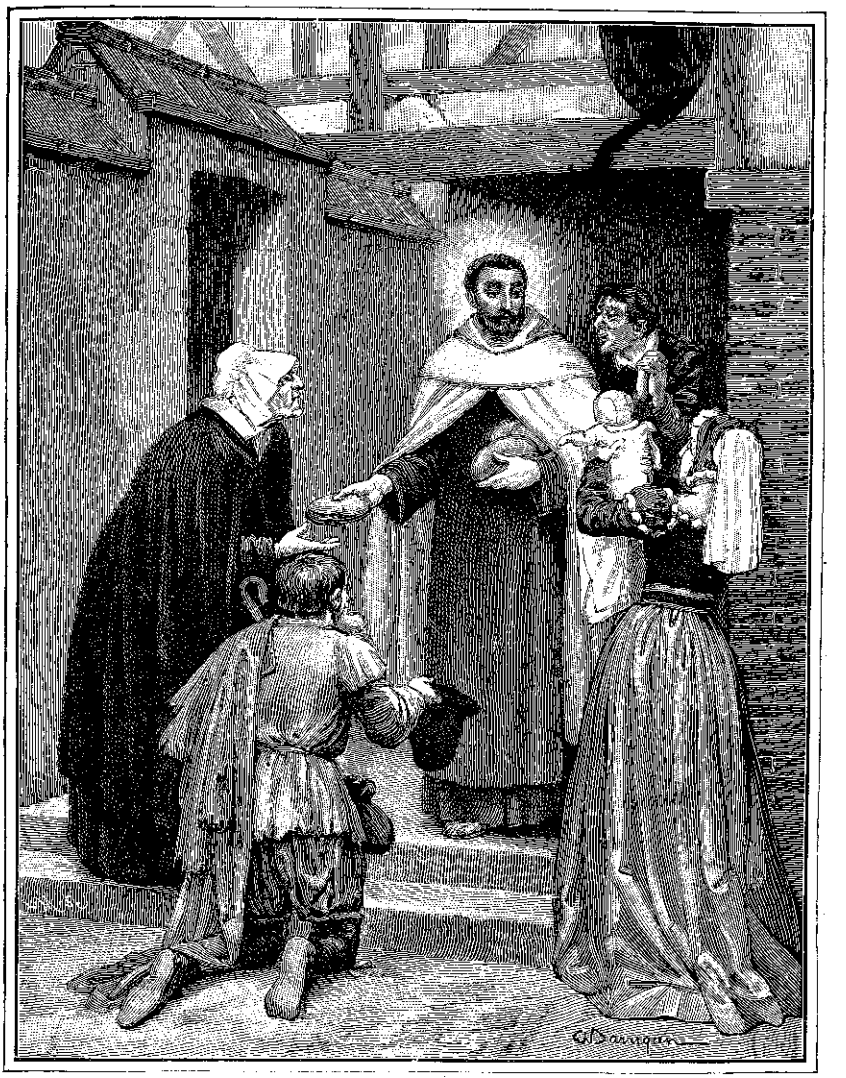
Le jeune homme se jeta ensuite aux pieds de saint Augustin, qui le fit relever et l'embrassa. L'évêque prononça un discours au peuple et, montrant Paul, il disait : « Au lieu d'entendre un récit, vous assistez à un miracle; au lieu d'un parchemin, vous voyez la face rayonnante d'un miraculé. »

Le mardi de Pâques, il fit placer Paul et Palladie sur les degrés de la chaire afin que le peuple les vît, le premier, déjà guéri, mais la sœur encore agitée. Puis, les ayant fait retirer, il prêcha sur le respect des enfants envers leurs parents, et la modération des parents envers leurs enfants. Mais, au milieu de son sermon, voilà que des cris de joie s'élevèrent dans l'église : *Deo gratias!* criait-on partout. C'est que Palladie venait d'être guérie comme son frère.

Le récit de tous ces miracles se peut voir dans les sermons ou écrits de saint Augustin.

LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS DE L'ENFANT-JÉSUS

Frère convers de l'Ordre des Carmes déchaussés (1544-1604).



La misère et la douleur sous toutes les formes s'adressaient au Fr. François pour recevoir quelque secours ou consolation.

UN ENFANT DISGRACIÉ DE LA NATURE AU SERVICE DES AUTELS

L'ENFANCE et la jeunesse du vénérable Frère renferment de précieuses consolations pour les âmes de bonne volonté qui se sentent incapables de rien réussir. Il faut considérer cette maladresse comme une grande grâce de Dieu si on sait la supporter joyeusement et ne jamais s'en affliger quand on a fait tout ce qui était en soi pour y remédier.

François naquit, en 1544, à Villepalais, petit village de l'archidiocèse de Tolède ; ses parents très chrétiens étaient pauvres et l'enfant ne put être pour eux d'aucun secours. Lent et incapable de tout travail, il ne pouvait que garder les troupeaux, et encore le faisait-il si maladroitement qu'il était l'objet de la risée de tous ses compagnons.

Sa mère étant morte et son père s'étant remarié, on l'éloigna le plus possible du foyer paternel. En 1568, un berger étranger se disposant à retourner dans son pays, on lui confia François, qui trouva à Alcala une vraie mère, dans la personne de dona de Ramirez.

Le pauvre berger n'avait jamais rien vu ; aussi grandes furent sa stupeur et son épou-

vante quand, à son entrée dans l'église principale d'Alcala, il vit la voûte suspendue sans poutres dans les airs ; il craignait qu'elle ne l'écrasât. Cette église devait être le lieu de sa prédilection et de son repos. Il y fut, en effet, reçu comme aide-sacristain, en sorte qu'il passait toutes ses journées auprès de Notre-Seigneur. Il vécut ainsi quelque temps dans la prière et le service de l'autel..

Or, une nuit qu'il était en train de méditer, il crut entendre la voix de Notre-Seigneur qui lui disait :

— Sers-moi là où il y a beaucoup de monde.

L'INFIRMIER INFATIGABLE

Sur ces entrefaites, François apprit qu'on demandait un serviteur pour l'hôpital d'Alcala, et comme il fallait, avant tout, un homme fort, vigoureux et charitable, on proposa la place au Vénérable.

— Un hôpital, dit-il, qu'est-ce que cela ? Y a-t-il là beaucoup de monde ?

— Oui, répondit le directeur, il y a beaucoup de malades pauvres que nous soignons pour l'amour de Dieu.

Cette réponse combla de joie le Vénérable, qui, aussitôt, entra à l'hôpital.

Malgré sa maladresse habituelle, François fut aimé de tous les malades, car son cœur charitable et débordant d'amour de Dieu savait trouver pour tous une parole de consolation et d'encouragement.

Il réussissait merveilleusement au dehors pour la quête ; nul ne pouvait lui refuser son obole et il revenait toujours avec sa besace et sa bourse bien garnies. Il avait établi pour son intendant l'Enfant Jésus, envers qui il nourrissait la plus tendre dévotion ; jamais il ne partait en quête sans implorer sa bénédiction, et, au retour, sa première visite était pour Lui.

La vie intérieure de François était intense; il passait tous ses moments libres aux pieds du Saint Sacrement, ne s'accordait que trois heures de sommeil et prenait son repos sur une caisse ou sur un banc, avec un livre pour oreiller. Le matin, après les soins donnés aux malades, il se flagellait jusqu'au sang.

APPEL AU CARMEL
HUMILITÉ DU VÉNÉRABLE

Après vingt-sept ans de cette vie si méritoire, François se sentit appelé à la vie religieuse ; ayant demandé au Seigneur dans quel Ordre il le voulait, il reçut la réponse d'entrer au Carmel et fit aussitôt le vœu Avant de réaliser son projet, François voulut en avertir Philippe III qui le recevait fréquemment et lui donnait de larges aumônes.

Mais le roi, sachant tout le bien que François accomplissait dans le monde, le fit relever de son vœu.

Dès lors, la paix et la joie du pauvre infirmier l'abandonnèrent, et après une seconde révélation, il alla se présenter à Madrid au couvent des Carmes, et commença son noviciat au mois d'avril 1598.

Il s'y fit surtout remarquer par son humilité et son obéissance, les deux vertus qu'on avait jugées les plus incompatibles avec son genre de vie précédent. En voici un exemple: Ayant reçu une paire de sandales neuves, le Frère, contrairement à la règle de l'Ordre, avait conservé les anciennes dans sa cellule. Il en fut réprimandé par le maître des novices qui lui ordonna de porter ses sandales au cou jusqu'à avis contraire. Le Frère se soumit joyeusement et reçut même ainsi de grands personnages venus de la part du roi pour le visiter ; sa première parole fut :

— Mes Frères, vous vous étonnez sans doute de me voir avec des sandales aux oreilles ?.... Sachez donc que je suis voleur et propriétaire, contrairement aux saintes coutumes de cet Ordre. Quand j'étais dans le monde vous me teniez pour vertueux, car vous ne me connaissiez pas ; mais ici, où il y a des hommes si parfaits, j'ai été aussitôt reconnu.

Par permission spéciale du supérieur, il continua à passer la majeure partie de ses nuits en prière ; sa mortification et ses macérations étaient incessantes. Craignant toujours d'être renvoyé à cause de son incapacité et de sa maladresse, son appel à la profession religieuse lui causa une joie incomparable. La cérémonie fut très solennelle ; presquet ous les gentilshommes de la cour asistèrent aux vœux de l'humble Frère, aimé et estimé par tout ce qu'il y avait de grand à Madrid. Cette consécration de tout son être à Jésus-Christ fut pour le Fr. François le point de départ d'une sainteté plus éminente. Traité en ami par le roi et les grands de la cour d'Espagne, il n'en prit jamais occasion pour se prévaloir et se départir de l'esprit d'humilité. Très versé dans les voies intérieures, il savait reconnaître les suggestions du démon dès qu'il les rencontrait, et en triomphait aussitôt. Un jour, Philippe III l'ayant fait monter dans son carrosse, le démon en profita pour inspirer à François des sentiments de vaine gloire ; aussitôt celui-ci dit au roi :

— Permettez-moi de descendre, car le teigneux (le diable) me tente ici. Le roi le laissa descendre et suivre à pied. Quant à la reine, elle faisait fréquemment venir le pauvre religieux pour jouir de ses entretiens spirituels.

HISTOIRE D'UN BOEUF

Jamais le Vénérable n'aurait imaginé qu'on pût le tromper ; ainsi, rencontrant, un jour, un paysan qui conduisait deux bœufs, il acheta le plus beau qu'il paya comptant en demandant au propriétaire de le lui amener au couvent la veille de Noël pour un repas qu'il avait coutume de préparer aux pauvres pour la fête. Comme il ne s'était inquiété ni du nom ni de la résidence du paysan, celui-ci était bien décidé à ne pas livrer l'animal. La veille de Noël arriva et le bœuf n'était pas là ; Fr. François, paisible comme toujours, recommandait de ne pas s'inquiéter, quand tout à coup on vit l'animal entrer seul dans la cour de l'hôpital. Aussitôt, il fut abattu, et quand le paysan, émerveillé du prodige, accoururent peu après la poursuite de la bête, ce fut pour se jeter aux pieds du Vénérable et lui demander pardon de sa mauvaise foi.

Avec cette admirable simplicité pour tous

les intérêts temporels, le Vénérable avait des lumières toutes particulières pour diriger les âmes et donner de sages conseils dans les situations les plus difficiles et les plus compliquées ; tous ceux qui recouraient à lui, et ils étaient nombreux, n'avaient qu'à se louer de suivre ponctuellement ses avis.

LE BANQUET DE L'ENFANT JÉSUS

Ce fut certainement la grande dévotion du Vénérable pour l'Enfant Jésus qui poussa les supérieurs à lui en donner le nom. La fête de Noël, si douce à tous les cœurs chrétiens, fut toujours très solennellement célébrée par le Fr. François.

A l'hôpital d'Alcala, il avait organisé une crèche ; il l'entourait de pauvres qu'il appelait les « soldats de l'Enfant Jésus ».

Au Carmel, il donne chaque année un banquet qu'il sert aux pauvres, « les chevaliers de l'Enfant Jésus » ; on n'y était admis que sur la présentation d'un billet de confession. A la fin de l'Avent, il adressait cette prière à Notre-Seigneur :

— Seigneur, le grand jour de Noël approche, et il faut que nous préparions un festin à vos petits soldats ; je viens donc vous prendre pour garant. Comme la dette est à votre nom et à votre compte, veuillez, je vous prie, vous charger du payement. Pour moi, je prendrai soin de fournir les mets et d'en faire le partage.

C'est qu'il ne lui fallait pas moins de trente moutons, un ou deux bœufs, des chèvres, trente à quarante mesures de froment pour ses « chers chevaliers » dont chacun recevait en outre une pièce d'argent. C'était pour lui une précieuse occasion de prononcer de pieuses paroles qui pénétraient bien avant dans le cœur de ses auditeurs.

Ce festin de Noël fut plusieurs fois l'occasion de manifestations de la providence de l'Enfant Jésus.

Une année, les récoltes ayant été mauvaises, personne n'avait rien donné encore pour le repas dont la date était proche, François se rendit à la chapelle et pria l'Enfant Jésus. A peine avait-il terminé qu'un inconnu frappa à la porte du couvent. Le Vénérable lui ayant ouvert, l'étranger lui remit une bourse pleine en lui disant :

— Frère, loué soit l'Enfant Jésus ; acceptez ceci et ne laissez pas de donner le festin.

Une autre fois, le lard manquait, on ne savait comment y remédier quand un paysan amena dans la cour de l'hôpital quatorze porcs gras de la part d'un homme qu'il ne voulut jamais nommer.

SON ZÈLE POUR LES AMES

L'amour que le Vénérable portait à l'Enfant Jésus le poussait à lui procurer des âmes de toutes façons ; le jour, il poursuivait les pécheurs de ses pieuses instances, puis il passait les nuits en prières et en macérations pour obtenir leur conversion.

A Alcala, il avait fondé un refuge pour les pénitentes.

La compassion de son cœur charitable n'avait pas de bornes ; son premier biographe nous dit : « C'était chose vraiment admirable de voir comment la misère, la douleur sous toutes ses formes, s'adressait à lui afin de trouver du secours. C'étaient tantôt des pauvres manquant de pain, de vêtements, d'abri ; tantôt des veuves éplorées demandant soutien et conseil ; ici des orphelins abandonnés qui désiraient une place dans ses asiles ; là des jeunes filles sollicitaient une dot ; puis des hommes chargés de procès ou sous le poids d'accusations injustes qui le suppliaient d'être leur avocat et leur médiateur ; enfin des familles qui le conjuraient d'user de son influence auprès des princes et des monarques pour leur obtenir quelque faveur dont dépendait leur prospérité.....

L'Enfant Jésus était son pourvoyeur : un matin, à 3 heures, François se lève tout à coup du grabat où il reposait et part en hâte pour la ville, poussé par une inspiration divine ; devant lui, il voit une voiture au petit trot, la rejoint et dit aux voyageurs qu'il est envoyé vers eux par l'Enfant Jésus. Ceux-ci de lui répondre :

— A notre départ, nous avions résolu de faire une aumône à l'Enfant Jésus ; ne nous arrêtant pas à Alcala, nous passions sans la lui donner, il vous aura envoyé ici pour la recevoir.

Et ils lui remirent deux cents réaux.

L'ENTREPÔT DE L'ENFANT JÉSUS

Chose remarquable : sur le conseil de ses supérieurs, il put continuer au milieu de la vie du Carmel les générosités qu'il avait si largement faites à Alcala ; il avait la science d'atteindre les âmes par ses charités.

Le Fr. François avait dans une maison de la ville deux chambres qu'il appelait « l'entrepôt de l'Enfant Jésus », il y entassait tous les dons en nature qu'il pouvait recueillir. Les occupations de sa vie auraient suffi à remplir deux ou trois existences ; chaque semaine, il se rendait trois fois à l'archevêché où il donnait audience à tous ceux qui se présentaient. On l'a vu dicter simultanément trois ou quatre lettres sans pour cela suspendre ses conversations avec les uns et les autres ; chose d'autant plus admirable que nous nous rappelons l'incapacité dont le bon Frère avait tant souffert aux jours de sa jeunesse.

LE SEMEUR DE MIRACLES

Les prodiges et les miracles naissaient sous les pas du Vénérable : le contact de sa main et de ses vêtements amenait de merveilleuses guérisons ; les provisions se multipliaient entre ses mains, il lisait dans les âmes et avait le don de discernement des esprits. Il lui arrivait de visiter le coffre où il serrait ses offrandes et de le trouver rempli, le lendemain, sans que personne y eût rien mis.

Pendant la construction du couvent de Madrid, un enfant, projeté sur un tas de pierres par une roue en mouvement, perdit une si grande quantité de sang par la bouche, le nez et les oreilles que les médecins le déclarèrent perdu. La mère voulut, malgré l'imminence du danger, le faire transporter chez elle. Quand le Frère à son retour au couvent apprit l'accident, il demanda à son supérieur l'autorisation d'aller donner au malade la bénédiction de l'Enfant Jésus et

de passer la nuit tout entière devant le Saint Sacrement, ce qui lui fut accordé. Le lendemain, l'enfant était hors de danger et reprenait son travail quatre jours après.

Migraines, plaies et douleurs s'adoucissaient ou se fermaient sous la main du Vénérable; les forces de la nature lui étaient soumises car l'on vit des cyclones et des orages terribles se calmer instantanément à sa prière. Il prévint bien des résolutions désespérées, des suicides, et prédit souvent aux malheureux le relèvement de leur situation. Quand il visitait des malades, il savait ceux qui guériraient et ceux qui mourraient.

INFLUENCE SUR LES GRANDS DE LA TERRE COMMENT FRANÇOIS FUT BLESSÉ

A mesure que le respect et la vénération entouraient le Frère, son humilité devenait de plus en plus profonde. Les grands seigneurs, les prélats, les évêques, les cardinaux l'aimaient et l'estimaient ; le pape Clément VIII demanda ses prières pour l'Eglise. « Pour obtenir la confirmation de la règle du refuge que François avait fondé, il aurait fallu, d'après les procédés ordinaires, des requêtes et des bulles, mais le Frère, peu familiarisé avec le style de la Curie romaine, expédia à Sa Sainteté une simple lettre en guise de supplique ; tous les privilèges qu'il désirait lui furent aussitôt octroyés. »

Le peuple reconnaissait en lui son meilleur et plus fidèle ami ; il ne pouvait sortir sans être entouré ; les uns se recommandaient à ses prières, d'autres arrachaient des morceaux de ses vêtements ; voulait-il traverser un marché ou une place fréquentée, le rassemblement devenait tel qu'il ne pouvait plus avancer. Au cours d'un voyage qu'il fit avec le comte et la comtesse de Bénévent, il eut presque le poignet coupé par un homme qui voulait tailler un morceau de son vêtement. A la comtesse qui voulait le soigner, il dit :

— La terre se guérit avec la terre.

Après avoir fait le signe de la croix sur de la terre, il l'appliqua sur la plaie qui, quelques heures après, était complètement guérie.

FRANÇOIS NE PEUT SE SOUSTRAIRE AUX FOULES

Le bon Frère ne pouvait plus sortir à Valence ; il lui fallait plus de deux heures pour parcourir la moindre rue ; aussi ses supérieurs le firent-ils partir secrètement, et, chose extraordinaire, partout où il passait, il était reçu avec les manifestations de la joie la plus vive. Après un court séjour à Alcala, il fut accueilli à Madrid avec un tel enthousiasme qu'on l'envoya à Pastrane dès que les souverains qui l'aimaient se furent éloignés de la capitale. A Pastrane où il était inconnu, la joie fut telle qu'on lui donna l'ordre d'aller deux lieues plus loin dans une maison de retraite de Carmes déchaussés ; ce fut une calamité pour le monastère, car les foules y accouraient en si grand nombre qu'il n'y avait plus de recueillement possible. François revint alors à Pastrane et à Madrid où il fallut le faire passer par une fenêtre et par des chemins dérobés pour le soustraire aux ovations délirantes.

A Madrid, une statue de l'*Ecce Homo* l'avertit de se préparer à la mort ; sur l'avis de son Père Général, il fut heureux d'abandonner le soin des pauvres pour s'adonner complètement à la prière et à l'oraison.

DERNIÈRE FÊTE DE NOEL

Dévoré par de fréquentes et violentes fièvres, il annonça à son supérieur que l'Enfant Jésus viendrait le chercher à Noël, et quatre jours avant cette fête, les médecins constatèrent une affection au côté à la grande joie du religieux qui avait toujours désiré mourir d'une maladie de ce genre « parce que ce mal, n'enlevant pas la lucidité de l'esprit, rend capable de souffrir jusqu'au dernier moment pour l'Enfant Jésus ».

La veille de Noël, avec la permission de son supérieur, il dicta des lettres pour le roi, l'archevêque, le légat du Saint-Père, afin de prendre congé d'eux et de leur annoncer sa mort prochaine. On lui administra les derniers sacrements, et, malgré son désir de solitude, on jugea impossible de ne pas recevoir plusieurs grands de la cour venus pour lui dire adieu. La nuit de Noël, il endura d'atroces souffrances, et, au matin, tandis qu'on célébrait le Saint Sacrifice dans sa chambre, il eut une extase qui dura jusqu'à midi. Le supérieur lui offrit alors de donner un dernier festin en l'honneur de l'Enfant Jésus ; malgré son épuisement, il sourit encore pour distribuer à six pauvres réunis au pied de sa couche douze demi-pains et autant de pièces de monnaie. L'angoisse morale l'envahit jusqu'au soir, puis la paix revint avec toute sa suavité, et le lendemain, il put avoir un long entretien avec son confesseur.

A 8 heures du soir, sa vue commença à baisser ; on lui demanda d'adresser quelques paroles aux Frères présents ; il parla avec son onction habituelle des merveilles de la Providence divine, annonça bien des choses qui dans la suite se réalisèrent, eut un court ravissement, puis perdit l'usage de la parole, et un quart d'heure après, l'Enfant Jésus qu'il avait tant aimé venait emporter son âme au ciel.

C'était le dimanche 26 décembre 1604 à 10 heures du soir.

Il ne fut inhumé que le vendredi suivant. Un suave parfum se dégageait de sa dépouille ; il était resté flexible et avait l'apparence de la vie.

Bien des prodiges prouvèrent son crédit auprès de Dieu. Sa cause de béatification fut bientôt introduite et suivit son cours jusqu'au décret sur l'héroïcité des vertus qui fut rendu, le 1er janvier 1769, par Clément XIII. Elle fut abandonnée à cause de la difficulté des temps ; mais on l'a reprise de nos jours.

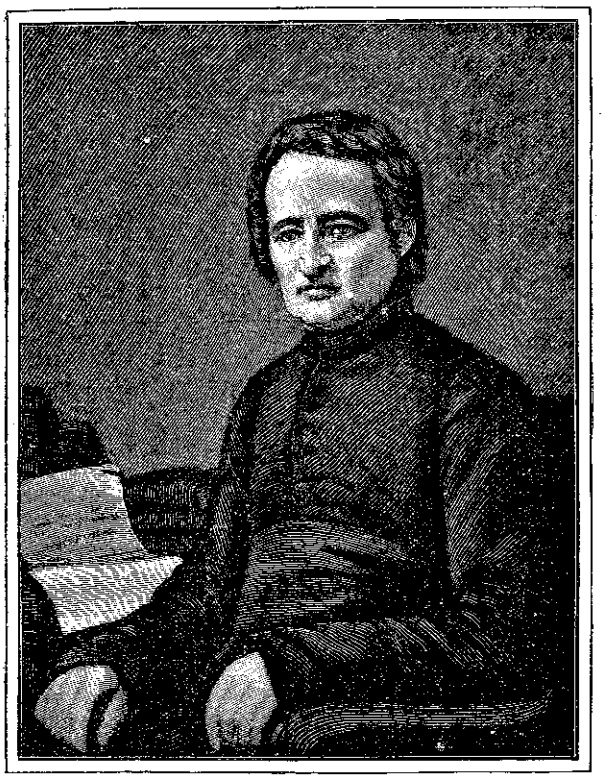
C. DE L.

SOURCE

Un pauvre ami des pauvres et des riches, le vénérable Fr. François de l'Enfant Jésus, par P. F. ALBERT DE L'ENFANT JÉSUS, C. D. Bruges, We Verbecke Logs et fils (1908).

LE VÉNÉRABLE JEAN-MARIE DE LAMENNAIS.

fondateur des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel (1780-1860).



Portrait du vénérable Jean-Marie de Lamennais.

FAMILLE — LE PETIT ENFANT DE CHOEUR

JEAN-MARIE-ROBERT DE LAMENNAIS naquit à Saint-Malo en 1780, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Il reçut le baptême des mains de Mgr des Laurents, avant-dernier évêque de cette ville. Huit ans plus tard, en mai 1788, son père, qui était armateur, recevait des lettres de noblesse du roi Louis XVI. C'est à la maison de campagne de La Chesnaie que l'enfant grandit, sous la surveillance de sa mère. Le père de Jean-Marie, très occupé de son commerce, confia l'éducation de son fils à son frère, Denis-François-Robert des Saudrais, écrivain distingué et catholique plein de ferveur.

Jean-Marie était un enfant de bénédiction, dont la docilité merveilleuse ne se démentait jamais. Il s'attirait l'estime et l'affection de tous par une douceur extrême, par un caractère constamment égal et par une piété angélique. Il avait à peine neuf ans lorsque Mgr Cortois de Pressigny, évêque de Saint-Malo, le trouvant si instruit pour son âge des choses de la religion et en même temps si recueilli, lui donna le même jour les sacrements d'Eucharistie et de Confirmation.

Sous l'imposition des mains du pontife, l'enfant eut à la fois l'intuition des prochaines persécutions de l'Eglise et la volonté de se consacrer à elle par le sacerdoce. Au soir de ce beau jour, Mgr de Pressigny devait gagner les îles anglaises sur un bateau que M. de Lamennais mettait à sa disposition. On était réuni dans le salon paternel pour les adieux et l'on cherchait Jean qui s'était éclipsé. Tout à coup, on le vit apparaître, un bâton à la main et un petit paquet sous le bras.

— Où vas-tu donc, mon fils ? lui demande sa mère.

— Je vais avec Monseigneur, répond Jean. Monseigneur va chez les protestants ; il ne trouvera personne pour lui servir la messe.

L'évêque de Saint-Malo, touché par cette réponse, en eut les larmes aux yeux.

— Mon cher enfant, dit-il enfin, je te remercie ; mais, vois-tu, je ne sais quand je reviendrai ; je ferai peut-être naufrage. Je ne t'emmènerai pas.

Alors ce fut le tour de Jean-Marie de pleurer.

— Mais, Monseigneur, avec vous je n'au-

rai point peur.... J'irai avec vous : je serai votre enfant de chœur ; vous m'apprendrez le latin, vous me ferez prêtre, et je ne vous quitterai jamais.

L'évêque embrassa le généreux enfant et ajouta :

— Si j'ai besoin de quelqu'un à Jersey, je te promets de te demander de préférence à tout autre. En attendant, apprends bien le latin ; applique-toi bien à toutes tes études, et, quand je reviendrai, je te ferai prêtre.

PENDANT LA RÉVOLUTION

Ces recommandations ne furent point oubliées, et Jean se mit à l'étude avec ardeur. Ses progrès furent rapides et sa piété devint plus ardente. Durant la Terreur, il quittait chaque matin la maison paternelle pour se rendre chez M. l'abbé Engerand, chanoine du diocèse, resté secrètement dans la ville, et il lui servait la messe.

La patrouille le surprit un jour au moment où il allait entrer chez l'abbé. Jean frémit de tous ses membres. Comment allait-il expliquer sa présence devant cette maison à une heure aussi matinale ? La pensée de l'échafaud qui menaçait son confesseur traversa son esprit comme un éclair et lui rendit tout son sang-froid.

— Citoyens, s'écria-t-il, quelle heure est-il ?

— 1 heure, lui répondit-on.

— Merci et salut, citoyens.

La patrouille n'en demanda pas davantage, et Jean-Marie non plus.

Les malheurs de la France et la persécution religieuse donnaient au pieux enfant une force de caractère, une prudence et une gravité bien au-dessus de son âge. Un soir qu'il se promenait près de la demeure de son père, un jeune homme vêtu en matelot l'aborda timidement.

— Qui êtes-vous, dit l'enfant, et quels sont vos desseins ?

Le jeune homme répond d'une manière évasive : mais Jean, fixant son interlocuteur :

— Vous êtes prêtre, lui dit-il, ne me trompez pas ; on vous attend chez mon père ; venez-y, je vous en prie. Surtout, ne vous embarquez pas, restez avec nous ; je servirai votre messe tous les jours !

Le jeune étranger était en effet un prêtre proscrit. Il venait de Noyon et s'était dirigé vers Saint-Malo, comptant y trouver l'hospitalité. Il avait vingt-sept ans et se nommait l'abbé Vielle. La Providence envoyait en lui, à Jean et à Félicité, son frère, un excellent précepteur, le modèle et l'ami de leur adolescence.

LE SACERDOCE — PRÊT AU MARTYRE

Après Thermidor, la tempête révolutionnaire se calma, et M. de Lamennais, qui avait destiné son fils à la carrière commerciale, consentit à le laisser suivre son attrait pour le sacerdoce.

Une fois le Directoire tombé, l'abbé Engerand prit sur lui de rouvrir un Petit Séminaire, où les élèves ne tardèrent pas à affluer. Il choisit comme professeurs M. Vielle et Jean-Marie lui-même, dont la vingtième année n'était pas encore révolue, mais dont la maturité de jugement, la vive intelligence et le zèle infatigable opérèrent bientôt des prodiges. Comme le plus ardent désir du jeune professeur était de recevoir les Ordres, il prit le parti d'aller rejoindre son évêque, Mgr de Pressigny, qui habitait alors Paris.

— Ainsi donc, c'est bien décidé, Jean, lui dit ce dernier, reconnaissant dans ce jeune homme l'enfant qu'il avait jadis distingué, vous voulez entrer dans les Ordres ; mais savez-vous à quoi cela vous engage ? Venez, mon fils, je veux vous l'apprendre.

Il conduisit le jeune homme rue de Vaugirard et le fit entrer dans un édifice assez vaste, situé au fond d'une cour, et où restaient visibles des marques de violence et de dévastation.

— Nous sommes dans la chapelle de l'ancienne abbaye des Carmes, dit le prélat. Ici même, il y a neuf ans, le 2 septembre 1792, l'archevêque d'Arles, les évêques de Saintes et de Beauvais, trois vicaires généraux, quarante supérieurs de couvents ou de Séminaires, et avec eux une foule de prêtres et de moines, qui avaient refusé le serment, furent sabrés ou fusillés en haine de la religion..... Les bourreaux vivent encore : pensez-vous, mon fils, qu'ils ne recommenceront pas ?

— Ils peuvent recommencer, Monseigneur. En Bretagne, j'ai vu des prêtres monter à l'échafaud. Leur sang, qui coulait sous la hache des persécuteurs, n'a fait que fortifier ma résolution de verser le mien pour la même cause.

— J'attendais cette réponse, lui dit l'évêque, en attirant le jeune homme dans ses bras, et je vous avais bien jugé, mon fils. Préparez-vous à l'ordination.

La semaine suivante, dans la chapelle des Ursulines, Jean-Marie de Lamennais reçut les Ordres mineurs et le sous-diaconat. C'était le 21 décembre 1801. Deux ans après, le 24 septembre 1803, il était ordonné diacre à Rennes, et recevait la prêtrise le 25 février de l'année suivante.

PROFESSEUR ET VICAIRE
MISSIONS — A LA TÊTE D'UN DIOCÈSE

On le nomma presque aussitôt vicaire à la cathédrale de Saint-Malo, tout en lui laissant continuer son professorat à l'école ecclésiastique. Le zèle du jeune prêtre accepta volontiers ce surcroît de travail et de fatigue, mais bientôt les forces physiques l'abandonnèrent ; il tomba malade et fut condamné au repos absolu.

Il se retira avec son frère à la campagne de La Chesnaie et, grâce aux soins empressés de sa famille et surtout à la joie qu'il éprouvait de voir son frère changer de vie, il se remit assez vite.

Au mois de février 1808, il reprit à Saint-Malo ses fonctions de vicaire et de professeur. Former des prêtres d'abord, envoyer des prêtres partout, tel était son mot d'ordre et celui de ses collègues.

Tout allait pour le mieux au collège, lorsque parut le règlement universitaire du 17 mars 1808, qui statuait qu' « aucune école ne pourrait désormais se former en dehors de l'Université impériale et sans l'assentiment de son chef », et interdisait « à tout

citoyen d'ouvrir une classe et d'enseigner publiquement sans être membre de l'Université et gradué dans une de ses Facultés ». L'abbé Jean-Marie et ses collègues résistèrent ; leur établissement n'en fut pas moins fermé (août 1812) et remplacé par un collège communal.

L'évêque de Rennes voulut récompenser le zèle déployé par l'abbé de Lamennais et le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale. Bientôt après, un poste de confiance l'attendait dans le diocèse de Saint-Brieuc, où Mgr de Caffareli, juste appréciateur des qualités du jeune prêtre, venait d'en faire son vicaire général. Le 19 octobre 1813, il lui écrivait dans une charmante lettre :

« Nous vivrons comme deux frères, nous aidant et nous encourageant à porter le fardeau de l'épiscopat, que vous voulez bien partager avec moi. Vous me le rendrez moins pesant. »

A la mort de ce dernier (11 janvier 1815), le Chapitre n'hésita pas à nommer M. de Lamennais grand vicaire capitulaire. Dès lors, toute la direction du diocèse lui incomba. Il ordonna de tous côtés des missions que souvent il présidait. A Rennes, une communauté se forma, dans l'unique but de consacrer ses membres à l'exercice des missions : elle le choisit pour supérieur.

Cette féconde activité dura sept années consécutives, sans que le Vénérable, dans cette conquête des âmes, éprouvât ombre de lassitude ou de défaillance. Une telle action eut bientôt transformé le diocèse de Saint-Brieuc. Aux ruines que le schisme y avait amoncelées comme ailleurs, succédaient toutes les créations fortes et fécondes que l'Eglise produit partout où elle a des représentants et des apôtres zélés.

FONDATION DES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE DE PLOERMEL ET DES FILLES DE LA PROVIDENCE

Pour que l'œuvre de restauration fût complète, il fallait préserver l'enfance et la jeunesse des séductions et des entraînements du siècle. L'abbé de Lamennais parvint à rendre aux Ursulines l'école de Dinan et à ouvrir à Saint-Brieuc une classe primaire, qu'il confia aux Frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle.

Dès lors, on réclama de tous côtés des Frères des Ecoles chrétiennes. Malheureusement, une règle formelle leur enjoint de vivre au moins trois ensemble dans la même paroisse. Cette condition privait nécessairement de leur concours les petites localités et les villages pauvres.

En face de ces difficultés, l'abbé Jean-Marie de Lamennais comprit qu'il fallait créer un Institut spécial, assez puissamment trempé et pourvu d'une règle assez solide pour que chaque membre pût être soutenu par elle au milieu même du monde. Dans ce but, il résolut de fonder un Ordre nouveau, qui pût au besoin envoyer un seul religieux dans les paroisses trop pauvres pour en payer plusieurs, et placer ce Frère auprès du curé, de manière à en faire l'hôte agréable et jamais gênant du presbytère.

La nécessité était pressante : l'abbé Jean se mit à l'œuvre aussitôt. Des jeunes gens, que lui-même alla prendre à leurs champs ou à tout autre travail, devinrent ses écoliers et ses commensaux. Il se délassa du gouvernement des âmes en donnant à ces garçons naïfs, sages et pleins de bonne volonté, des leçons d'arithmétique ou d'orthographe ; bientôt, plus de vingt paroisses eurent des instituteurs formés au pied de l'autel. La Congrégation des Frères de l'Instruction chrétienne était née.

Ce n'est pas tout. A la suite de la mission donnée à Saint-Brieuc en 1816, une Congrégation de jeunes filles s'établit. L'abbé de Lamennais choisit parmi elles un certain nombre de jeunes personnes décidées à tous les sacrifices. La communauté des Filles de la Providence était fondée.

La nuit de Noël 1818, les premières religieuses prononcèrent leurs vœux dans la chapelle de Notre-Dame du Refuge, à Saint-Brieuc. Une foule d'émules suivirent cet exemple, et la nouvelle Congrégation se répandit rapidement à travers toute la Bretagne.

Ainsi, quelques mois avaient suffi à l'abbé de Lamennais pour détourner le péril qui menaçait la jeunesse. Ses ouvriers et ses ouvrières étaient à la tâche. Il s'appliquait à en former d'autres, lorsqu'il apprit que, dans le diocèse de Vannes, M. Deshayes, curé d'Auray, s'occupait d'une association analogue à la sienne. Le grand vicaire alla le rejoindre au plus vite pour s'entendre avec lui.

Les deux serviteurs de Dieu, qui travaillaient pour atteindre le même but, sentirent le besoin de s'unir et de ne laisser subsister qu'une seule œuvre. Huit jours plus tard, l'union était faite, et les deux essaims ne formaient plus qu'une famille. Le contrat passé entre M. de Lamennais et M. Deshayes porte la date du 6 juin 1819.

VICAIRE GÉNÉRAL DE LA GRANDE AUMONERIE DE FRANCE

La renommée et les vertus du Vénérable avaient déjà franchi la frontière bretonne ; on le tenait en grande considération à la cour de Louis XVIII. Aussi, lorsqu'il crut devoir demander pour son Institut l'approbation du gouvernement, on lui répondit par une ordonnance immédiate qui légitimait et sanctionnait la fondation. Sur ces entrefaites, le cardinal prince de Croy appela l'abbé Jean au vicariat de la grande aumônerie de France.

Cette position était l'une des plus éminentes qui pût être offerte à un prêtre français. L'humble prêtre envisageait avec épouvante les responsabilités d'une telle charge. Pour le décider à les accepter, Louis XVIII lui adressa trois lettres écrites de sa main, et ce fut seulement à la troisième que M. de Lamennais accepta. Le 22 novembre 1822, il quittait Saint-Brieuc.

Ayant cru devoir prendre une part active à la préparation des élections législatives de 1824 et se rendre en Bretagne dans ce but, le grand vicaire apprit en rentrant à Paris qu'il était révoqué ; mais le prince de Croy le garda près de lui, ne voulant pas se priver d'une collaboration aussi dévouée. Au mois d'août 1824, la charge de grand aumônier fut supprimée par ordonnance royale, et le Vé-

nérable put enfin revenir vers ses chères petites écoles pour ne les plus quitter.

ZÈLE ET ACTIVITÉ DU SUPÉRIEUR

Dès le début de son œuvre, M. de Lamennais veilla lui-même à l'installation des classes. Il les visitait aussi fréquemment que possible, s'occupant des moindres détails, aidant ses Frères dans leur tâche et leur apprenant à se mettre à la portée des plus jeunes enfants. Il adressait à ces petits élèves de courtes allocutions, appropriées à leur âge, et les tenait attentifs et souvent profondément émus, surtout lorsqu'il leur parlait de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge.

Pour les enfants, c'était une fête que la visite du Père — c'est ainsi qu'il était désigné dans toutes les maisons de l'Institut. Lui les interrogeait, prenant leurs manières naïves et leurs habitudes de langage. Lorsqu'il avait obtenu des réponses satisfaisantes, il les invitait quelquefois à le questionner lui-même, ayant soin de répondre de travers pour être redressé par les plus intelligents. Cette grande simplicité lui gagnait tous les cœurs.

Pendant ce temps, le noviciat, installé provisoirement à Josselin, était transporté dès 1824 à Ploërmel. En 1825, l'Institut comptait déjà 130 membres ; il en avait le double en 1833, si bien qu'en 1837 le personnel s'élevait à 650 membres. Cette même année eut lieu un premier envoi de Frères à la Guadeloupe ; bientôt après, le Sénégal, la Martinique, la Guyane, Saint-Pierre et Miquelon, Taïti reçurent les apôtres de l'éducation chrétienne.

Quarante années durant, le vénéré supérieur continua de gouverner ainsi l'œuvre dans son ensemble. Il créait tout, façonnait tout, sans désordre, sans trouble, sans s'émouvoir, sans rien perdre de sa merveilleuse tranquillité d'âme, de sa franche et constante gaieté.

Au milieu des joies saintes que lui procurait le développement de son Institut, la chute lamentable de son frère Féli vint plonger le saint fondateur dans la douleur la plus amère. Que de prières, que de lettres, que de démarches pour ramener à la vérité le pauvre frère égaré ! Que de larmes répandues dans le secret ! Cette pensée toujours présente à son esprit devint dès lors un nouvel aiguillon pour le zèle qui le consumait.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT

Ce fut au cours de ses prédications que la maladie surprit le Vénérable. Parti de Rennes dans la nuit du 14 au 15 décembre 1847, il arriva à Guingamp fatigué et glacé de froid. Il ne consentit qu'à prendre un peu de repos, et, le lendemain matin, une congestion cérébrale, compliquée de paralysie, le frappait devant l'autel, au moment où il allait commencer la sainte messe.

On crut qu'il ne se relèverait point de ce coup : une saignée, pratiquée à temps, le sauva, et il put, dans la quinzaine, regagner sa chère maison de Ploërmel. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avait pas eu peur de mourir :

— Je n'ai pas eu plus de peur, lui répondit-il, que le jour où je me présentai pour la prêtrise. Quand Dieu me dira : « Jean-Marie ! — Présent ! » lui répondrai-je, sans crainte aucune.

A la suite de cette crise, le Vénérable obtint de Rome le décret *De laude* pour son Institut, et la croix de chevalier de la Légion d'honneur lui fut donnée par le gouvernement français.

Au milieu de cette gloire, le saint prêtre se réfugiait le plus possible dans la retraite et le silence, ne cherchant qu'à se faire oublier. Obligé de renoncer aux longs voyages et se trouvant presque dans l'impossibilité d'écrire, il eut recours à quelques Frères pour sa correspondance et s'appliqua à converser d'autant plus avec Dieu qu'il avait moins de rapports avec le monde. Les dernières années de sa vie furent tout imprégnées de son esprit de foi, de son recueillement et de sa ferveur.

Le 30 novembre 1860, il fut atteint d'une nouvelle attaque de paralysie et dut s'aliter. Dans la nuit du 21 au 22 décembre, les symptômes les plus alarmants se manifestèrent. On comprit qu'il fallait sans retard administrer le vénéré malade.

— Vous voulez bien, n'est-ce pas, cher Père ? lui dit un des témoins.

— Oui, très volontiers, répondit-il.

Et quand le prêtre lui adressa cette question du rituel : « Croyez-vous toutes les vérités que l'Eglise catholique nous ordonne de croire ? », deux larmes ruisselèrent le long de ses joues pâles. Il joignit ses mains défaillantes et, d'un ton que rien ne saurait rendre, il dit : « Oh ! oui, certainement, je crois ! »

Un mieux se produisit dans la matinée. Vers 9 heures, une nouvelle crise s'annonça, et il y avait lieu de craindre que ce ne fût la dernière. Tous les religieux qui se trouvaient dans la chambre du malade s'agenouillèrent, et l'un d'eux supplia le Père de bénir tous ses enfants. Soulevant alors sa main déjà glacée, le vénérable fondateur donna, pour la dernière fois, sa bénédiction à sa nombreuse famille, répandue jusqu'aux extrémités du monde.

On lui apporta ensuite le saint Viatique, et cette nourriture céleste, qu'il reçut avec les témoignages de la plus tendre ferveur, sembla ranimer ses forces. Il se soutint jusqu'à la nuit du 26, édifiant tout le monde par son recueillement et sa piété. Moins d'une heure avant de rendre le dernier soupir, on le vit encore égrener son chapelet.

Il a été déclaré Vénérable au mois de mars 1911.

SOURCES CONSULTÉES

L'abbé Jean-Marie de Lamennais, par l'auteur des *Contemporains*. Paris, 1876 ; biographie dans *Les Contemporains*, n° 27, par le Fr. STÉPHANE.

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

Fête le 27 décembre.

LA PREMIÈRE RENCONTRE DE JÉSUS

Jean-Baptiste s'était fixé sur les bords du Jourdain, non loin du lac de Génésareth, pour baptiser les foules qui se pressaient autour de lui. Un jour, comme il se trouvait sur la rive du fleuve avec deux de ses disciples, Notre-Seigneur vint à passer; Jean, le désignant de la main, dit : « Voilà l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples l'entendirent, et ils suivirent Jésus. Le Seigneur, se retournant, vit qu'ils marchaient derrière lui, il leur demanda : « Qui cherchez-vous? » Et ils lui dirent : « Maître, où demeurez-vous? » Il leur répondit : « Venez et voyez. » Ils allèrent, virent où il demeurait, et ils passèrent avec lui le reste du jour et la nuit suivante.

« Bienheureuse journée, bienheureuse nuit, s'écrie saint Augustin, et qui nous répétera les célestes entretiens dont vous fûtes témoins ! »

Si un des deux disciples s'appelait André, l'Evangile tait le nom de l'autre, car la modestie de Jean l'Evangéliste ne lui a pas permis d'inscrire son propre nom dans le récit de la première entrevue qu'il eut avec le Fils de Dieu.

Jean avait, à cette époque, environ vingt-cinq ans, l'âge où l'homme entre définitivement dans la carrière qu'il poursuivra jusqu'au bout de sa vie. Il était né à Bethsaïde, bourgade située au bord de la mer de Galilée, et habitée par une rude population de mariniers et de pêcheurs. Zébédée, son père, était patron d'une barque; il exerçait son industrie sur le lac, en compagnie de ses deux fils : Jean et Jacques, un peu plus âgé que son frère.

Salomé, leur mère, apparaît deux fois dans le cours de l'histoire évangélique. D'abord, elle s'y montre comme la femme juive, avec les idées charnelles qui étaient répandues au milieu de sa nation. C'est une mère que l'amour maternel rend ambitieuse; elle désire pour ses enfants les deux premières places dans le royaume terrestre d'Israël. Plus tard, nous la rencontrons sur la Voie douloureuse, à côté de Marie et de Jean, son fils. La Galiléenne, mieux éclairée à cette heure, comprenait que le trône du Messie sur la terre devait être l'infâme gibet où il allait bientôt expirer.

Un lien étroit de parenté l'unissait à la famille de Jésus, et Jean avait l'honneur d'être, selon la chair, le cousin de Notre-Seigneur. C'est une opinion qui a été admise par la plupart des Pères.

Le fils de Zébédée s'attacha de bonne heure à Jean-Baptiste, lorsque celui-ci, quittant son désert, vint prêcher la pénitence sur les rives du Jourdain. En écoutant les prédications du Précurseur, il acheva de préparer son âme à l'avènement prochain du Messie. La régularité de sa vie, la pureté de ses mœurs l'avaient admirablement disposé à profiter des enseignements du nouvel Elie. Au milieu de la corruption qui débordait dans le pays où il habitait, Jean avait su rester vierge.

Ce miracle de chasteté explique l'amour de prédilection que Notre-Seigneur, l'ami de la virginité, porta toujours à cet apôre, appelé dans l'Evangile « le disciple que Jésus aimait ».

LA VOCATION

Après l'entretien que nous avons rapporté, André et Jean avaient quitté le Maître; ils étaient retournés à leurs barques et à leurs filets. La voix de la vocation n'avait pas encore retenti à leurs oreilles; ils n'avaient pas encore entendu la parole puissante de Jésus, qui, en appelant les hommes, les rend capables de tout abandonner pour le suivre. Ils l'entendirent bientôt.

A quelque temps de là, Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon, plus tard surnommé Pierre, et André, qui jetaient leurs filets dans les eaux du lac, car ils étaient pêcheurs : « Suivez-moi, leur dit-il, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Aussitôt, laissant leur barque et leurs filets, ils le suivirent.

Un peu plus loin, il aperçut Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui raccommodaient leurs filets dans leur barque. Jésus les appela. Et ils le suivirent, laissant dans leur barque leur père avec ses ouvriers.

Telle est l'histoire de la première vocation apostolique, type de toutes celles qui auront lieu dans la suite des âges.

En choisissant ses apôtres, Jésus leur demandera toujours, comme aux pêcheurs galiléens, de renoncer aux possessions de la terre et de le suivre.

JEAN A L'ÉCOLE DE JÉSUS

Cependant, Jean et ses compagnons n'étaient pas arrivés, tant s'en faut, au sommet de la perfection lorsqu'ils répondirent à l'appel de Jésus-Christ. Du reste, le Sauveur ne les séparait du monde que pour mieux les préparer à l'apostolat. Il fallait élever l'esprit et les pensées de ces hommes grossiers, élargir leur cœur étroit, corriger leur ambition, réprimer leur zèle mal réglé, en un mot, transformer ces humbles pêcheurs de poissons en sublimes pêcheurs d'hommes. Ce fut la principale occupation de Notre-Seigneur durant les trois années de sa vie publique. Dans le même espace de temps, il aurait pu, s'il l'eût voulu, convertir le monde entier; il préféra faire coopérer les hommes à l'œuvre de la Rédemption, et il se contenta de former ceux qui devaient renouveler la face de la terre.

Un jour, le fils de Zébédée vit quelques disciples qui, n'étant pas du collège apostolique, se permettaient de chasser les démons au nom de Jésus-Christ; son cœur s'en offensa comme d'une usurpation : « Maître, dit-il à Jésus, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en votre nom; mais, comme il n'est pas des nôtres, nous l'en avons empêché. » Et Jésus lui répondit : « Ne l'empêchez pas, car celui qui n'est point contre vous est pour vous. » Grandes paroles qui proclament la liberté du bien, et ouvrent un libre champ à l'initiative personnelle des disciples du Christ.

Une autre fois, Jésus, se rendant à la Ville Sainte, voulut passer par la Samarie, mais les habitants de la contrée, ennemis des Juifs, refusèrent de le recevoir parce qu'il allait à Jérusalem. Indignés de ce refus, Jean et Jacques, son frère, demandèrent au Seigneur de faire descendre le feu du ciel sur la tête des coupables. « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, répondit le Maître. Vous ne vivez plus au temps d'Elie, sous la loi de justice et de crainte; les jours du Messie sont arrivés et avec lui la grâce et la miséricorde règnent sur la terre. »

Les deux frères ne comprirent pas sur le champ la parole du Sauveur, ils continuèrent d'ignorer de quel esprit ils étaient. Salomé, leur mère, qui suivait le cortège apostolique avec les autres saintes femmes pour subvenir aux besoins de Jésus, partageait l'ignorance de ses fils.

S'étant concertée avec eux, elle vint trouver le Seigneur et lui parla en ces termes : « Maître, nous voudrions que vous fissiez pour nous tout ce que nous vous demanderons. — Que voulez-vous, dit Jésus? » Et Salomé : « Ordonnez que mes deux fils que voici, soient, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. » Jésus, connaissant les inspirateurs de la requête, ne répondit rien à la femme; mais, se tournant vers les deux disciples, il dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? »

Les deux frères, sans entendre parfaitement le sens de l'interrogation divine, mais soupçonnant que Jésus demandait quelque sacrifice à leur générosité, répondirent : « Nous le pouvons. » Et le Sauveur, dévoilant l'avenir, leur prédit le martyre qui les attendait. « Vous boirez, dit-il, mon calice. Mais ce n'est pas à moi de conférer l'honneur d'être assis à ma droite ou à ma gauche. C'est le partage de ceux à qui mon Père l'a destiné.

Telle fut la dernière leçon que Jean et Jacques reçurent du Maître; il n'y a pas d'enseignement plus élevé, puisqu'elle contient la science de l'immolation complète et absolue, la science du martyre. »

LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ

Au sein du collège apostolique, Jean occupe une place à part. Représentant de l'amour, il marche à côté de Pierre qui symbolise la doctrine. Les plus tendres effusions de son cœur, Jésus semble les avoir réservées à Jean, dont l'âme pure et virginale était si admirablement préparée à les recevoir. Plus que tout autre, le disciple bien-aimé était capable de rendre à son Maître amour pour amour; car la rose de la charité ne s'épanouit nulle part aussi belle qu'au milieu des lys de la chasteté.

Le Rédempteur des hommes multiplia les occasions où il pouvait manifester sa tendresse singulière envers son cher disciple. Il en fit le témoin des œuvres mystérieuses qu'il voulut accomplir en dehors de la foule, loin même des regards de la plupart des apôtres. Il le fit assister avec Pierre et

Jacques à la résurrection de la fille de Jaïre, et pour la première fois, Jean vit le Maître en face de la mort, lui commander comme commande un souverain et la mort restituer immédiatement sa proie.

A quelque temps de là, Jésus, prenant encore à part les trois apôtres privilégiés, les conduisit sur le Thabor où ils virent la gloire du Verbe, comme l'Evangéliste l'écrivait plus tard.

Mais ce fut surtout la veille de la Passion, à la dernière Cène, que l'amour du Cœur de Jésus déborda dans l'âme de Jean. Après avoir participé au banquet eucharistique, le disciple put doucement reposer sa tête contre le sein du divin Maître. A cette source de charité et de science, il puisa la doctrine et l'amour qu'il répandit ensuite sur le monde, il y puisa aussi la fermeté et la constance qu'il allait déployer quelques heures après. Seul entre les disciples, il eut le courage de suivre Jésus sans défaillir, depuis Gethsémani jusqu'à la maison de Caïphe, depuis la maison de Caïphe jusqu'au Calvaire. Il y reste en compagnie de la Vierge des douleurs. Debout au pied de la croix de Jésus, étaient Marie sa Mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus, ayant vu sa Mère auprès de lui, et le disciple qu'il aimait, dit à Marie : « Femme, voilà votre fils. » Après, il dit au disciple : « Voilà votre Mère. » Et, depuis cette heure-là, le disciple reçut Marie chez lui.

Il était juste qu'ayant participé aux souffrances de la Passion, Jean goutât, un des premiers, les joies pures de la Résurrection; le troisième jour depuis la mort du Seigneur, Marie-Madeleine vint de grand matin à la maison où se tenaient renfermés Pierre et Jean, et elle leur dit : « Ils ont enlevé le Maître, et je ne sais où ils l'ont mis. » A ces mots, les deux apôtres s'émurent, ils sortirent de la maison pour aller au tombeau. Jean courut plus vite que Pierre, il arriva le premier au sépulcre; mais il n'y entra que le second. Alors, il vit et il crut.

Jean n'a pas besoin, comme tant d'autres, de voir et de toucher le corps glorieux du Christ, pour être convaincu du mystère de la Résurrection. Avant d'avoir vu, avant d'avoir touché, il croit, car le plus court chemin pour arriver à croire, c'est d'aimer.

Durant les quarante jours qui séparent la Résurrection de l'Ascension, les apparitions de Jésus se multiplient, afin que les disciples demeurent persuadés de la réalité du miracle. Mais ils ont encore une idée bien vague de leur future destinée. A voir leur manière d'agir, on peut supposer qu'ils croyaient leur mission terminée. Ils abandonnent le Cénacle, Jérusalem même, et reprennent leur ancien métier sur le lac de Génésareth.

Comme ils pêchaient, Jésus apparut sur le rivage, ils ne le reconnurent pas d'abord. Le Maître renouvela en leur faveur le prodige de la pêche miraculeuse; alors les yeux de Jean furent les premiers ouverts, il dit à Pierre : « C'est le Seigneur », la virginité, remarque saint Ambroise, reconnut la première ce corps virginal.

Dans cette apparition, Jésus, après avoir confié à Pierre le soin de son troupeau, lui prédit sa mort sur la croix. Puis il annonce que Jean, tout en buvant le calice du Christ, mourrait doucement et sans violence, c'est du moins le sens attribué aux paroles mystérieuses qui terminent l'Evangile, et qui se rapportent au disciple bien-aimé : « Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne. »

APRÈS L'ASCENSION

Après l'Ascension et la Pentecôte, Jean ne s'éloigna pas de Jérusalem aussi promptement que les autres apôtres. Il y resta pour veiller sur le précieux trésor que Notre-Seigneur lui avait confié avant de quitter la terre. Il vivait, dit la tradition, dans sa maison du mont Sion, en compagnie de la Bienheureuse Vierge Marie, dont il était le fils tendrement aimé. Il accompagnait cette Mère désolée dans le pèlerinage qu'elle accomplissait tous les jours aux diverses stations sanctifiées par les souffrances de Jésus. Il s'entretenait avec elle des sublimes mystères dont ils avaient été l'un et l'autre, et témoins et ministres. Chaque matin, Jean offrait le sacrifice, et Marie, pour tromper les douleurs de l'exil, participait au corps et au sang de son Fils, en attendant l'heureux moment où elle pourrait s'unir à lui, dans la gloire du paradis.

Sous la direction de sa Mère, Jean travaillait à la conversion des enfants de la maison d'Israël.

Un jour, Pierre et Jean se rendaient au temple pour la prière de la neuvième heure. Ils rencontrèrent, à la porte, un pauvre boiteux qui leur demanda l'aumône. Pierre et Jean, jetant les yeux sur lui, dirent : « Regarde-nous. » Et Pierre ajouta : « Je n'ai ni or ni argent; mais, ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Le boiteux fut guéri sur-le-champ.

Le peuple s'étonna du miracle; il entoura les apôtres et écouta leur doctrine : les princes de la Synagogue s'en alarmèrent, ils se saisirent des deux prédicateurs et les jetèrent en prison, probablement dans le cachot de la maison de Caïphe, où Jésus fut garrotté une partie de la nuit qui précéda sa mort. Le lendemain, les apôtres comparurent devant le tribunal; on leur défendit, avec des menaces, de prêcher au nom du Crucifié. Mais Pierre et Jean répondirent : « Jugez s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. » On les remit en liberté, par crainte du peuple.

L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

A la mort de la Sainte Vierge, Jean quitta définitivement Jérusalem; il vint s'établir dans la partie de l'Asie qui lui était échue lors du partage du monde entre les apôtres. Saint Paul l'avait précédé dans ces contrées, il les avait parcourues en y répandant la semence de la parole divine. Jean acheva l'œuvre du docteur des Gentils; il fonda et organisa des églises dans les principales villes de ce florissant pays. Il fixa sa résidence à Ephèse d'où il dirigeait tous les fidèles orientaux.

Or, les disciples pressaient leur père dans la foi, avec de longues instances, pour qu'il voulût laisser par écrit ce qu'il leur avait enseigné touchant la personne de Notre-Seigneur. L'apôtre les invita à un jeûne et une prière de trois jours. Durant ce temps, une vision lui ordonna d'accéder aux vœux des frères. Il écrivit alors son Evangile, le dernier selon l'ordre chronologique, le premier par la grandeur et la sublimité du récit.

Les trois autres évangélistes semblent marcher sur la terre avec Jésus-Christ homme; mais Jean, comme un aigle puissant, vole au-dessus d'eux tous, il s'élève par delà les cieux, les Puissances et les Principautés, les Chérubins et les Séraphins, il ne se repose que dans le sein du Père, dont il raconte la mystérieuse fécondité. « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu. »

COMMENT L'APÔTRE SAINT JEAN BUT LE CALICE DU SEIGNEUR

Cependant, tout autour de lui, Jean portait de rudes coups à l'idolâtrie. Le culte de Diane, si répandu en Asie, à Ephèse surtout, paraissait à peu près détruit. Le temple de la déesse, l'une des merveilles de l'ancien monde, demeurait sans adorateurs; on eût dit un monument en ruines. Les sectateurs des faux dieux s'émurent; ils dénoncèrent

l'Evangéliste au proconsul romain qui, l'ayant fait saisir, l'adressa à Rome, à l'empereur Domitien, sous la triple accusation de magie, de mépris des dieux et de sacrilège.

Nous n'avons plus les actes de l'interrogatoire que le disciple bien-aimé subit au tribunal de César; mais des témoignages irrécusables nous en apprennent les résultats. D'abord, le prince commença par faire couper la longue chevelure que Jean portait à la Nazaréenne. Il ordonna ensuite que l'apôtre, après avoir été battu de verges, serait conduit en face de la Porte Latine, et condamné à périr dans une chaudière remplie d'huile bouillante : Jean ne périt pas au milieu de son supplice, au contraire, il sortit de l'étuve plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

Domitien attribua le miracle aux artifices de la magie, et il relégua le magicien à Pathmos, petit îlot stérile qui appartient aux groupes des Sporades, dans la mer Egée ou l'Archipel.

D'après la tradition, l'apôtre subit dans son exil le supplice des mines. Dans le temps qu'il travaillait à extraire le fer des carrières, il s'efforçait de tirer des ténèbres de l'idolâtrie le peuple qui l'entourait. Il y parvint en accomplissant un grand nombre de prodiges. Le plus célèbre est celui de la coupe empoisonnée, que le vénérable Bède raconte de la manière suivante :

Un magistrat de l'île, nommé Aristosdème, se montrait fort irrité contre les prédications de Jean; désirant se défaire de l'apôtre, il lui dit : « Voulez-vous que moi aussi j'embrasse votre doctrine ? Acceptez cette épreuve : voici du poison, prenez-le. Je croirai s'il n'arrive pas que vous mourriez. Sachez toutefois que le poison est d'une violence extrême. Pour vous le prouver, je vais l'essayer, en votre présence, sur des condamnés à mort. »

Les condamnés burent le breuvage, et leur mort fut instantanée. A son tour, le Saint prit la coupe, s'arma du signe de la Croix, et il épuisa lentement ce qu'elle contenait. Puis, avec un sourire, il la remit au magistrat, et se hâta de ressusciter les deux infortunées victimes de la coupe empoisonnée. A cette vue, Aristosdème se déclara converti.

En mémoire de ce fait, les peintres chrétiens aiment à représenter saint Jean tenant à la main une coupe d'où s'échappe un serpent.

Ce fut dans l'exil de Pathmos que le disciple bien-aimé eut les sublimes visions de l'Apocalypse. Il vit en esprit la série des événements qui devaient s'accomplir depuis la naissance de l'Eglise jusqu'au jour du jugement. L'Apocalypse, en effet, contient toute l'histoire, mais enveloppée d'une merveilleuse obscurité qu'il est difficile de dissiper. Ces pages, disait saint Jérôme, renferment autant de mystères que de mots. Elles ne livrent leur secret qu'à mesure que le bien de l'humanité le réclame.

SAINT JEAN ET LE CHEF DE BRIGANDS

Après la mort de Domitien, le Sénat romain ayant annulé les décrets du tyran, Jean quitta le lieu de son bannissement, et revint à Ephèse.

Les contrées voisines se disputaient l'honneur de sa présence. Il y allait pour y constituer des églises, y établir des évêques et admettre aux fonctions du ministère divin ceux que le signe de l'Esprit-Saint avaient prédestinés.

Un jour, il vint dans une ville, non loin d'Ephèse. En adressant la parole aux fidèles assemblés, il aperçut dans la foule un jeune homme d'une taille élégante, d'un maintien noble et de mœurs irréprochables. Il le prit par la main et le présentant à l'évêque : « Je vous confie ce jeune homme, dit-il, devant l'Eglise et Jésus-Christ que j'invoque comme témoin. »

L'évêque reçut le jeune homme dans sa propre maison, il l'éleva, forma son cœur et son esprit, et enfin lui conféra le baptême.

Quand il l'eut marqué du sceau divin du sacrement, l'évêque crut pouvoir se relâcher de sa vigilance première; ce nouveau chrétien, trop tôt émancipé, ne tarda pas à se voir entouré de jeunes garçons de son âge, qui l'entraînèrent avec eux dans une société oisive, dissolue et habituée à tous les crimes.

Il se jeta dans le vice avec l'ardeur impétueuse de sa nature; aussi dépassa-t-il bientôt en perversion ceux qui, d'abord, l'avaient séduit. Il se mit à leur tête, organisa leur brigandage et se fit un renom de violences, de cruautés et de meurtres.

Quelque temps s'écoula, et Jean fut de nouveau appelé dans la même ville.

Après avoir réglé les affaires qui avaient nécessité sa venue, il se tourna vers l'évêque et lui dit : « Rendez le dépôt que le Christ et moi nous vous avons confié, en présence de l'Eglise dont vous êtes le pasteur. » L'évêque s'étonna; il crut qu'il était question d'une somme d'argent qu'il n'avait jamais reçue. Mais Jean reprit : « C'est le jeune homme que j'avais commis à votre garde, c'est l'âme de notre frère que je réclame. — Il est mort, répondit l'évêque en soupirant. — Comment? et de quelle mort? — Il est mort à Dieu. Ce n'est plus qu'un méchant et un perdu, car, à la tête d'une troupe de scélérats comme lui, il exerce le brigandage dans la montagne voisine. »

« A quel gardien j'avais confié l'âme de mon frère, dit l'apôtre en déchirant ses vêtements! Qu'on me donne un cheval et un guide! » Puis, quittant l'assemblée, il partit à l'instant.

Arrivé à la montagne, les gardes s'emparent de lui. Jean leur dit : « Menez-moi à votre chef, c'est pour cela que je suis venu. » Le chef était en armes, attendant son prisonnier. Mais, à peine eut-il reconnu l'apôtre, qu'il fut saisi de honte et qu'il s'enfuit en toute hâte.

Oubliant son grand âge, Jean se mit à le poursuivre en lui criant : « Mon fils, pourquoi fuis-tu ton père, un homme désarmé, un vieillard : Ne crains rien, ton salut n'est pas désespéré. Je répondrai pour toi au Christ, et s'il le faut, je donnerai ma vie pour toi, comme le Seigneur a donné la sienne pour nous. »

Le jeune homme, ému de ces paroles, s'arrêta, jeta ses armes, se mit à trembler et à pleurer amèrement. Quand l'apôtre l'aborda, il se précipita à ses genoux avec des gémissements et des sanglots. Mais il tenait cachée sa main droite, souillée de tant de crimes. Le Saint lui prit cette main purifiée par le repentir, et la couvrit de baisers.

Il ramena ensuite le pénitent dans l'assemblée des fidèles. Il jeûna et il pria avec lui, et ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié avec l'Eglise.

LE TESTAMENT DE SAINT JEAN

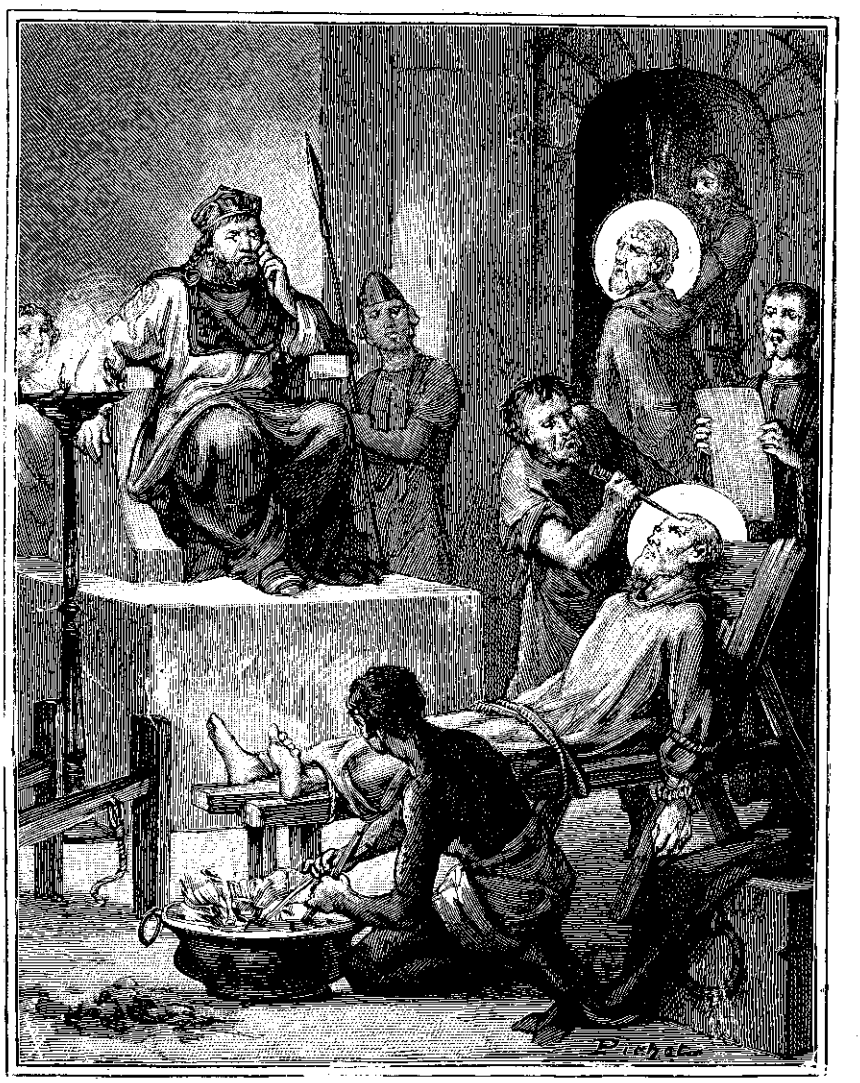
L'apôtre aimait à présider les réunions chrétiennes. Lorsque son grand âge ne lui permit plus de s'y rendre de lui-même, il s'y faisait transporter par la main des disciples, et là, il ne cessait de répéter ces mots : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Les frères, fatigués d'entendre toujours la même chose, lui dirent : « Maître, pourquoi toujours les mêmes paroles? — Parce que c'est le précepte du Seigneur; si vous l'accomplissez, il ne faut rien de plus. »

Cette réponse fut comme le testament du disciple bien-aimé. Il s'endormit doucement dans la paix du Seigneur, le dernier des apôtres, âgé de plus de cent ans.

SAINT THÉODORE ET SAINT THÉOPHANE GRAPTOS

MARTYRS DES INOCOCLASTES (775-841, 778-843)

(*Fête le 27 décembre.*)



Les bourreaux gravent au fer rouge douze vers grecs sur le visage des deux frères martyrs

PREMIÈRES ANNÉES — LA VOCATION RELIGIEUSE

Du groupe des confesseurs qui luttèrent contre les derniers empereurs iconoclastes ou briseurs d'images, deux figures se détachent plus particulièrement sympathiques et édifiantes, celles des frères Théodore et Théophane. A une époque surtout où l'image du Christ est proscrite de l'école et du prétoire, après que son souvenir a disparu des livres scolaires et peut-être, hélas! du cœur de nombreux enfants, il ne sera pas inutile de voir avec quel courage surent lutter et résister les anciens chrétiens, dans une persécution qui a beaucoup de ressemblance avec celle que nous subissons.

Théodore et Théophane naquirent dans la ville même de Jérusalem, le premier en 775, le second en 778. Leurs parents, très pieux, gravèrent de bonne heure dans leurs cœurs les principes solides de la religion. Cette conduite de parents chrétiens est d'autant moins surprenante, que le chef de

cette famille, Jonas, partage avec ses deux fils les honneurs de la sainteté. De Jonas, nous savons fort peu de chose. Père de deux saints et saint lui-même, il se retira au monastère de Saint-Sabas, y fut ordonné prêtre et mourut dans une verte vieillesse. Sa fête est célébrée le 21 ou le 22 septembre.

Les deux frères étudièrent à Jérusalem les premiers rudiments de la science, puis, en pleine floraison de jeunesse, ils furent confiés à un prêtre instruit, vertueux et moine de Saint-Sabas, saint Michel le Syncelle. Les séductions du monde ou plutôt les vanités de la vie littéraire paraissent ensuite avoir captivé l'aîné, Théodore, et détaché son cœur de la solitude. Cependant, l'oubli des devoirs contractés au monastère ne dura pas longtemps et fut sans effet sur la vertu du jeune homme; Théodore ne tarda pas à rejoindre son maître et son frère à Saint-Sabas.

La vie quotidienne que menaient les deux frères au couvent de Saint-Sabas ne devait pas, au moins dès le début, différer de celle des autres religieux. L'assistance aux offices, l'oraison silencieuse dans la cellule, l'étude des livres saints, des Pères, des auteurs profanes et ecclésiastiques ainsi que le travail des mains en occupaient vraisemblablement tous les instants. La multiplicité même de ces exercices avec leur alternance régulière contribuait à rompre la monotonie de la journée. Si les austérités de la règle avaient paru trop lourdes pour leurs épaules, un simple regard jeté sur l'existence de leur maître, saint Michel, les aurait vite convaincus du chemin qu'il leur restait encore à parcourir. Saint Michel, en effet, s'était voué à l'existence de reclus et de contemplatif. Retiré dans une étroite cellule qu'avoisinait une petite grotte, il ne possédait qu'une robe pour se couvrir, une natte pour se reposer, un pot de terre pour contenir la frugale nourriture que lui envoyait son couvent.

PREMIÈRE PERSÉCUTION ET PREMIERS SUPPLICES

Du couvent de Saint-Sabas, les deux frères passèrent avec leur maître à celui du Saint-Sépulcre, et là, près du tombeau glorieux du Christ, ils jurèrent une fidélité éternelle à Dieu et à la vie religieuse, 811. Devenus prêtres, ils prirent, sur les instances du patriarche Thomas, le chemin de Constantinople, dans les premiers jours de l'année 813.

Il s'agissait d'aller à Rome instruire le Pape de querelles théologiques survenues en Palestine et d'exciter, en passant par Constantinople, la compassion de l'empereur grec en faveur des pauvres chrétiens de Terre Sainte opprimés par les Arabes. Le voyage, semble-t-il, se fit par terre et ne fut pas trop mouvementé. A Lydda, ils prièrent sur le tombeau du martyr saint Georges: un peu plus loin, ils ramenèrent à la véritable Eglise des religieux syriens qui ne reconnaissaient pas le septième Concile œcuménique. Ce fut là la première conquête de nos jeunes missionnaires.

Pour des motifs qui nous sont inconnus, Théodore, son frère Théophane et leur maître Michel, arrivés à Constantinople, ne continuèrent pas leur voyage de Rome. Desseins mystérieux de la Providence, qui les réservait pour livrer le suprême assaut aux empiètements sacrilèges des empereurs iconoclastes! Léon l'Arménien venait, en effet, de monter sur le trône de Byzance, et, avec la manie qu'ont toujours eue les despotes de se mêler d'affaires religieuses, il avait proscrit sous les peines les plus sévères le culte que, de tout temps, l'Eglise avait rendu aux images saintes.

On raconte que, pour avoir raison de leur opposition, l'empereur adressa à nos saints ce simple message : « Si vous n'avez pas confiance dans le Concile qui a banni l'adoration des images, fiez-vous à moi, entrez en communion avec mon Eglise et je vous placerai comme suprêmes pasteurs sur les sièges épiscopaux les plus en vue. » On pense bien que, pour de brillants honneurs, même ecclésiastiques, nos deux frères ne trahirent pas leur devoir et leur conscience. Une rude flagellation, suivie bientôt d'un internement à la prison Phiala, mai 815, fut le châtiment de leur refus. De là, on les enferma dans une forteresse située près de la mer Noire.

La mort de Léon l'Arménien, survenue le 25 décembre 820, leur rendit quelques instants de répit. Sans être partisan du culte des images, son successeur accorda une large amnistie. Les moines en profitèrent pour sortir de prison et vaquer à leurs occupations habituelles. Nos deux Saints se retirèrent dans un couvent, sur les bords du Bosphore. Comme l'écrivait mélancoliquement un autre saint : « L'hiver était passé sans que le printemps fût encore venu; la flamme du bûcher était éteinte, mais il restait toujours une épaisse fumée. »

NOUVELLE PERSÉCUTION ICONOCLASTE

La tranquillité régna dans l'empire jusque vers 834, où un autre empereur, Théophile, se proposa de poursuivre la mauvaise politique religieuse de Léon l'Arménien. Théodore et Théophane furent saisis les premiers, arrachés à leurs cellules, traînés devant les tribunaux publics, et, après un long emprisonnement, soumis à une horrible flagellation qui mit leurs os à découvert. Au sortir de ce supplice ils furent relégués à l'île Alphonsia, dans la mer de Marmara, où se trouvaient déjà plusieurs de leurs compagnons de souffrances.

Deux ans après, sur une vile dénonciation, les deux frères recevaient l'ordre de quitter en toute hâte le lieu de leur exil et de comparaître devant l'empereur. Ici, laissons la parole à l'aîné des deux frères, Théodore; peu de jours après le supplice qui amena sa mort, il écrivit lui-même le récit de leur interrogatoire et de leurs tortures. Les documents de ce genre, des récits de martyres écrits par les martyrs eux-mêmes sont rares dans les annales de l'Eglise, et méritent d'être cités en entier.

« Le délégué de Théophile arriva brusquement de Constantinople à l'île Alphonsia; il se saisit de nous sans avertissement préalable et nous mit de force sur un bateau qui vogua vers la capitale. Comme nous lui demandions le motif d'un voyage aussi inattendu, il nous répondit qu'il n'en savait rien, qu'il avait des ordres formels et devait s'y conformer le plus tôt possible.

» Le 8 juillet 836, nous arrivions donc à Constantinople, et, tandis qu'on nous enfermait à la prison du Prétoire, le délégué se présentait devant l'empereur pour lui rendre compte de sa mission. Six jours après, le 14, nous étions mandés devant Théophile. Sur tout le parcours du chemin, nous entendions les calomnies les plus étranges répandues sur notre compte : « N'avez-vous pas fini de » résister aux ordres de l'empereur », disaient les uns. « Vous subirez bientôt les peines que mérite » votre résistance », criaient les autres. Quelques-uns même nous jetaient à la face le qualificatif de *démoniaques* et des insultes plus viles encore, que nous ne relèverons pas, mais dont nos oreilles sont encore assourdies. »

PREMIER INTERROGATOIRE DE L'EMPEREUR ET PREMIÈRE FLAGELLATION

« Enfin, nous arrivâmes au palais, nous entrâmes à la salle dite Chrysotriclinium. A peine avions-nous posé le pied sur le seuil de la porte, que l'empereur, furieux, ne respirant que haine et que menaces, se présentait à nous, entouré d'acolytes dignes de lui.

» Il était environ 5 ou 6 heures du soir. L'officier qui nous avait amenés se retira, nous laissant seuls en face de l'empereur.

» Nous avions déjà commencé les prostrations d'usage, lorsque Théophile nous interrompit rudement d'une voix sévère et nous fit signe de nous lever. Comme nous approchions de lui, il nous demanda :

» — Où êtes-vous nés?

» — En Moabitide.

» — Pourquoi donc êtes-vous venus ici? »

» Et cette fois, sans même attendre notre réponse, il commanda de nous frapper au visage. Les coups appliqués étaient si nombreux et si violents que la tête me tournait, et je serais tombé sur le marchepied de l'empereur, si je n'avais saisi la tunique de celui qui me frappait.

» Dans cette posture, je reçus les coups sans bouger, jusqu'à ce que Théophile, lassé, ordonna de s'arrêter.

» — Pourquoi êtes-vous venus ici? » nous demanda encore l'empereur, comme s'il voulait dire : « Pour» quoi venez-vous habiter chez nous, alors que » vous refusez de partager notre foi? »

» Cette fois-ci, nous gardâmes le silence, la tête baissée, les yeux fixés à terre. L'empereur, se tournant alors vers un officier, lui cria d'une voix irritée et rauque : « Enlève-les, grave-leur avec un » fer rouge ces vers iambiques sur le visage, et » remets-les ensuite à deux Sarrazins qui les reconduiront dans leur pays. »

» Or, il y avait là, tout près de nous, un certain Christodule qui avait composé ces vers et les tenait à la main. L'empereur lui prescrivit alors de les lire et ajouta : « Ils ne sont peut-être pas » bien jolis, mais ne t'en inquiète pas. » Il parlait ainsi pour se moquer de nous, parce qu'il sait fort bien quel soin nous apportons à nos productions poétiques.

» Là-dessus, un des assistants, évidemment pour le flatter, lui fit cette remarque : « Ils ne sont pas » dignes d'avoir des vers plus jolis, ô empereur. »

» Voici les douze vers : « Tous désirent se rendre » à la ville où le Verbe de Dieu posa ses pieds » très purs pour soutenir le monde; eux na» quirent dans ce lieu très vénérable, mais comme » des vases d'iniquité, de superstition et d'erreur. » Dans la perversité de leur foi, ils y accomplirent » beaucoup d'actes honteux, funestes, impies, et » en furent expulsés comme des apostats. Alors » ils se réfugièrent dans la capitale de l'empire, » sans renoncer pourtant à leurs criminelles folies. » Aussi les a-t-on marqués au fer rouge, sur la » face, comme des criminels. On les a condamnés » et chassés de nouveau. »

SECOND INTERROGATOIRE DE L'EMPEREUR ET SECONDE FLAGELLATION

« La lecture des vers achevée, l'empereur ordonna de nous reconduire à la prison du Prétoire. Nous étions déjà sortis et arrivés au lieu dit Thermastra, lorsqu'un express de Théophile nous fit revenir en toute hâte auprès de lui.

» Du plus loin qu'il nous eût aperçus, Théophile se mit à nous crier : « Ainsi donc, à votre départ, » vous avez dit : « Nous avons joué le souverain ! » » Eh bien ! c'est moi qui me jouerai de vous et qui » vous relâcherai ensuite ! »

» A ces mots, il commanda de nous déshabiller. Cela fait, on me flagella le premier, pendant que l'empereur criait incessamment et adjurait les bourreaux par sa personne, en disant : « Ah ! c'est » ainsi qu'ils me traitent ! Frappez-les dur ! »

» Et, de fait, on me frappa le dos et la poitrine sans aucune compassion ni miséricorde. De temps à autre, sous la violence des coups, je m'écriais : « Mais nous n'avons rien fait contre ta Majesté », et ensuite : « Seigneur, aie pitié de nous ! Sainte » Mère de Dieu, viens à notre secours ! »

» Après moi, ils se mirent à frapper mon frère qui criait également : « Sainte Mère de Dieu, tu » t'enfuis en Egypte en portant ton fils dans tes » bras ! Regarde vers moi, qui subis une fuite sem» blable à la tienne ! Seigneur ! Seigneur ! toi qui » arraches le pauvre des mains de ceux qui sont » plus forts que lui, ne nous fais pas attendre ton » secours ! »

INTERROGATOIRE DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

« Après nous avoir battus au gré de ses désirs, l'empereur nous permit de nous retirer, puis il envoya un second messager qui nous rappela de nouveau. Ce dernier nous demanda :

» — Pourquoi vous êtes-vous réjouis de la mort de Léon l'Arménien, et pourquoi, tout en cherchant un refuge auprès de lui devant les Arabes, avez-vous refusé d'embrasser sa foi?

» Nous lui répondîmes :

» — Nous ne nous sommes pas réjouis de la mort de Léon et nous n'avons pas cherché un refuge auprès de lui. Quant à changer de foi, nous ne pouvons le faire aussi souvent que les empereurs en changent.

» — Comment, reprit-il, vous n'êtes pas venu à Constantinople sous le règne de Léon?

» — Nullement, nous y sommes venus sous son prédécesseur.

» — C'est bien ! c'est bien ! ajouta-t-il. Allez-vous-en ! »

» Celui qui nous parlait ainsi était le ministre de l'Intérieur. De là, nous vînmes à la prison du Prétoire. Il faisait déjà nuit sombre. »

LE SUPPLICE DU FER ROUGE

« Quatre jours après, le 18 juillet, on nous conduisit devant le préfet de la ville. Celui-ci, pour nous effrayer, se mit à nous menacer de toutes sortes de supplices, promettant de nous marquer le visage avec un fer rouge et de nous livrer aux Sarrazins si nous n'obéissions pas aux volontés de l'empereur.

» Nous refusâmes avec énergie, nous déclarant prêts à subir mille morts, à nous laisser arracher les yeux et brûler le corps à petit feu, plutôt que d'entrer en communion avec les évêques et les prêtres qui avaient renié leur foi. Or, il y avait là, à côté de nous, Christodule, l'auteur des iambes, et son père. Celui-ci, voulait obtenir notre grâce et il dit au préfet :

» — Je les connais, ils n'ont jamais vénéré une image. Je ne sais pas ce qu'on leur a fait pour les amener ici.

» Je répondis au vieillard d'une voix sévère :

» — Va-t'en ! Tu ne sais pas ce que tu dis et tu ne comprends rien aux choses dont tu parles.

» Là-dessus, le préfet nous dit avec force caresses :

» — Communiez avec notre clergé une fois, rien qu'une seule fois; nous n'en demandons pas davantage. Je vous accompagnerai à l'église et ensuite vous irez où bon vous semblera.

» Je lui répondis en souriant :

» — Seigneur préfet, tu parles à peu près comme celui qui nous dirait : « Je ne vous demande qu'une » chose, c'est de vous laisser couper la tête, et » cela rien qu'une fois. Ensuite, vous pourrez aller » où bon vous semblera. » Sache-le donc, c'est une insulte pour nous de nous entendre encore inviter à cette communion. Il serait plus facile de mettre le ciel à la place de la terre, et la terre à la place du ciel, que de nous faire renier notre foi. »

» Sur ce, le préfet donna l'ordre de nous marquer les douze vers sur le visage avec un fer rouge. On étendit donc sur un chevalet nos membres, brisés par les flagellations, et l'on grava les vers sur nos visages encore tuméfiés des coups de fouet.

» Après de longues heures, comme il faisait nuit et que l'opération n'était pas complètement terminée, on nous relâcha.

» Au moment de sortir, je dis au préfet et à tous les assistants :

» — Sachez-le bien! Les chérubins en voyant cette inscription sur nos visages se retireront devant nous. Le glaive de feu, qui défendit à Adam l'accès du paradis terrestre, nous laissera libre l'entrée de l'autre paradis, lorsque nous nous y présenterons. Les anges vénéreront nos visages que vous avez traités si indignement pour l'amour de notre commun Maître. Nous sommes les seuls, je crois, depuis la création, auxquels on ait infligé un supplice pareil. Tous ceux qui jusqu'ici ont persécuté la religion chrétienne sont de braves gens si on vous les compare. Mais, ne l'oubliez pas, vous apercevrez ces vers, non plus sur notre visage, mais sur le visage du Christ, au jugement dernier, et vous serez contraints de les lire. N'a-t-il pas dit, en effet : « Ce que vous faites au moindre » de mes disciples, vous le faites à moi-même. » (1)

MORT DES DEUX MARTYRS

Ce n'étaient pas des jeunes gens présomptueux ni des hommes dans la force de l'âge qui supportèrent ces supplices inouïs, mais des vieillards, âgés l'un de cinquante-huit ans, l'autre de soixante et un ans, affaiblis par de fréquentes flagellations et par les longues privations endurées dans leur exil et dans leur cachot.

Ramenés à la prison du Prétoire, les deux martyrs en sortirent bientôt, consolés par les lettres affectueuses de leur maître saint Michel et de saint Méthode, qui étaient enfermés dans une cellule voisine de la leur, et furent ensuite exilés à Kartal, village des environs de Chalcédoine. Après quoi, on les enferma dans une prison d'Apamée, de Bithynie, aujourd'hui Moudania, près de Brousse, les confiant à la garde de l'évêque du lieu, un iconoclaste fanatique. L'aîné des deux frères, Théodore, mourut en prison, le 27 décembre, des suites de ses blessures. Son jeune frère, Théophane, l'assistait à ses derniers moments. Lorsqu'il fut mort, il composa son office, que l'Eglise grecque chante encore de nos jours et dans lequel il a fait entrer les belles réponses de son aîné à l'empereur Théophile ou à ses ministres.

Quant au corps de son frère, comme l'empereur avait défendu de lui donner la sépulture ecclésiastique, il le déposa dans un cercueil de bois qu'il garda auprès de lui, en attendant des jours meilleurs. Ils arrivèrent enfin avec la mort de Théophile, 842, et l'avènement de sa femme, Théodora. La pieuse princesse s'empressa de rétablir le culte des images. Théophane survécut trois années à son persécuteur et fut nommé archevêque de Nicée, en récompense de ses longues privations.

Après le rétablissement du culte des images l'impératrice offrit à tous les confesseurs de la foi, un banquet solennel dans un de ses palais. Théophane y fut convié également. Il y occupait une des premières places, tout près de Théodora, qui ne pouvait détacher ses regards de lui. Cette insistance à le dévisager de la sorte finit par attirer l'attention de notre Saint; il en demanda la raison à l'impératrice.

— J'admire, répondit-elle, la patience que vous avez manifestée, lorsqu'on vous grava cette inscription sur le visage, et je plains la cruauté de celui qui vous traita de la sorte.

Manière habile et délicate de rappeler la conduite sauvage de son mari et d'en offrir ses excuses au patient. Mais le Saint lui répliqua aussitôt :

— Augusta, nous réglerons cette affaire avec votre mari, au tribunal du juge incorruptible.

Le Saint voulait sans doute affirmer par ces paroles que si les chrétiens devaient pardonner du fond du cœur les injures personnelles qu'ils avaient reçues, Dieu se chargerait toutefois de demander compte aux persécuteurs des supplices infligés à ses serviteurs.

Est-ce pour cette réponse un peu vive de Théophane à l'impératrice, est-ce pour tout autre motif, toujours est-il qu'il fut en butte à la malveillance et à la jalousie pendant son épiscopat. Les appréciations désobligeantes allèrent même si loin que, pour imposer silence à la foule des envieux, le patriarche saint Méthode dut s'interposer et faire appel à l'inscription douloureuse gravée sur le visage du martyr. Ainsi les souffrances morales s'ajoutaient aux tourments de la persécution pour épurer l'âme de Théophane et la rendre digne de la récompense céleste.

Il mourut saintement le 11 octobre 843, laissant la réputation d'un brillant poète ecclésiastique. C'est le jour même de sa mort que l'Eglise orientale vénère sa mémoire, réservant le jour du 27 décembre au culte de son frère, saint Théodore. Au contraire, l'Eglise latine, pour ne pas séparer après la mort les deux frères, unis toute leur vie par les liens d'une affection aussi touchante, leur décerne un culte commun le 27 décembre.

On a donné à chacun des deux frères le surnom grec de *Graptos*, c'est-à-dire écrit, par suite de l'inscription que Théophile leur fit graver sur le visage.

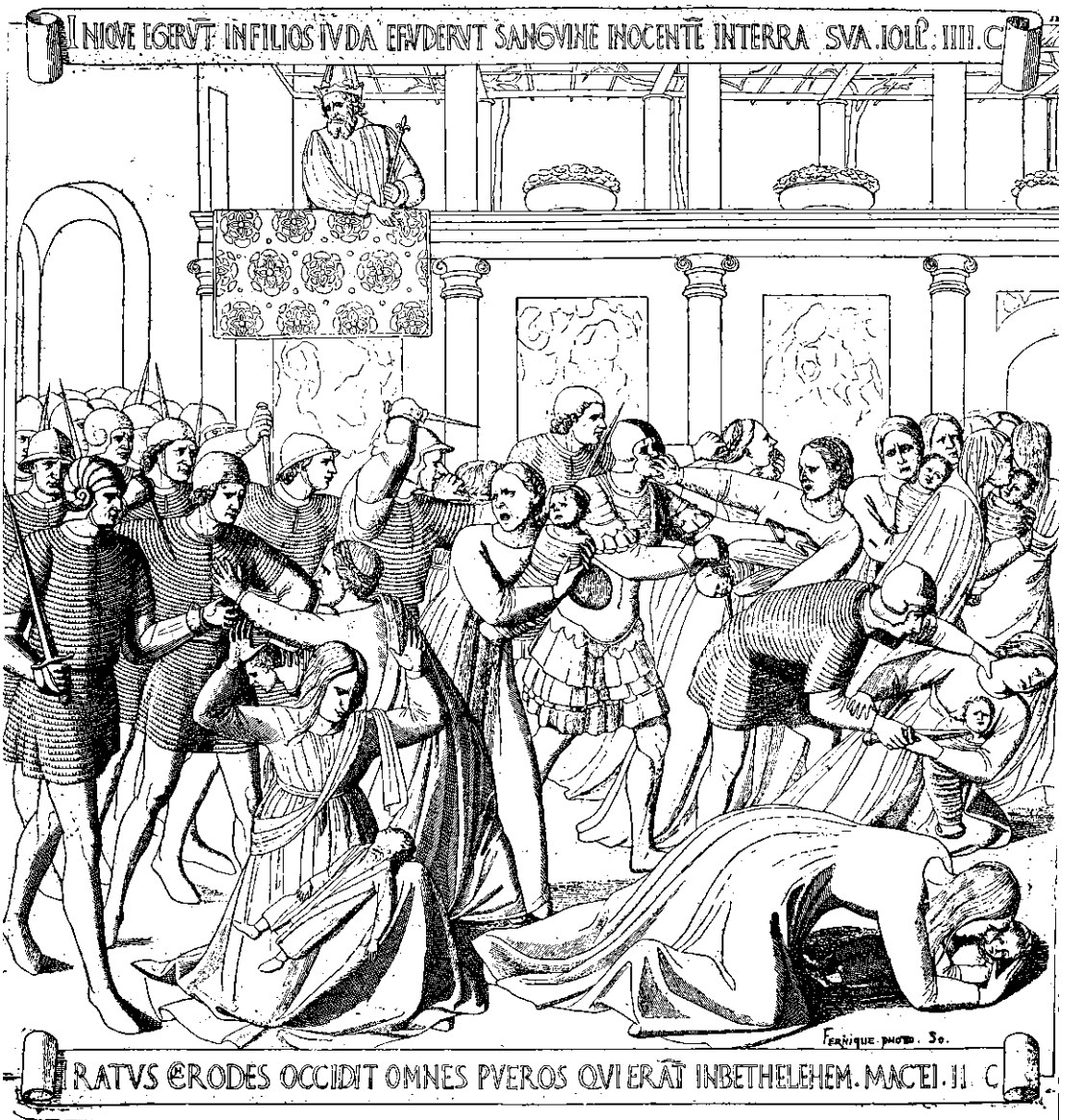
* * *

D'après l'article du P. S. Vailhé, *Saint Michel le Syncelle et les deux frères Grapti : saint Théodore et saint Théophane*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. VI (1901), p. 313-332, 610-642. On trouvera dans ce travail l'indication de toutes les sources originales consultées pour cette biographie.

(1) Des extraits de ces actes ont déjà paru dans la vie de *saint Michel-le-Syncelle*, mais on aimera voir, en même temps que la vie les actes complets de ces deux illustres martyrs de l'Eglise grecque.

LES SAINTS INNOCENTS

Fête le 28 décembre.



Le massacre des Innocents, de Fra Angelico. (Musée de Florence.)

LES TROIS PORTES DU PARADIS

Jésus est dans sa crèche, et les saints, qui sont ses seuls amis, viennent lui présenter leurs hommages. A leur tête, marche le diacre Etienne, le porte-étendard de l'armée triomphante des martyrs ; il est suivi du disciple bien-aimé, saint Jean, dans les mains de qui brille le lys très pur de la virginité. Après l'Evangéliste, on voit apparaître la foule des petits, des Innocents, que le tyran Hérode immola à sa fureur, lorsqu'il voulut perdre l'Enfant-Dieu à peine né. Ces tendres victimes entourent le berceau du divin Roi, et, à l'ombre de sa protection, ils jouent avec leurs palmes et leurs couronnes.

Mais, dans quel but l'Eglise a-t-elle rapproché, sur le cycle liturgique, de la solennité de Noël les trois fêtes de saint Etienne, de saint Jean et des saints Innocents ? Un grand prédicateur, qui fut en même temps un grand saint, nous en apporte

la raison suivante : Notre-Seigneur, dit saint Vincent Ferrier, est venu au monde pour ouvrir trois portes du paradis. La première, c'est la porte de la pénitence. Le diacre Etienne, qui se montra homme d'austérité par la pratique des jeûnes, des veilles, surtout par les souffrances d'un martyre volontairement enduré, mérita de voir la porte de la pénitence s'ouvrir devant lui après sa mort. C'est pour ce motif que sa fête est unie à celle de Noël.

La seconde porte qui permet de pénétrer dans le ciel est celle de l'obéissance : or, le bienheureux Jean obéit, non seulement aux préceptes de la loi, mais encore aux conseils de l'Evangile. Il aurait pu se contenter d'être chaste dans le mariage, il voulut quelque chose de plus, et il conserva l'intégrité de la virginité. C'est pourquoi le divin Maître l'aima d'une manière toute particulière, et l'introduisit dans le séjour des élus par la porte de l'obéissance. De là vient que la solennité de saint Jean suit celle du protomartyr.

La troisième porte que les mains de Jésus ont ouverte est la porte de l'innocence. Par elle sont entrés les tendres enfants dont l'Eglise célèbre la naissance au ciel, trois jours après avoir rappelé la naissance de son Epoux sur la terre.

TU NE FERAS PAS CUIRE LE CHEVREAU DANS LE LAIT DE SA MÈRE

Si nous comparons les circonstances qui accompagnèrent la venue de Jésus-Christ parmi les hommes à celles qui entourèrent ses derniers moments, nous trouverons qu'elles sont tout à fait différentes et même opposées les unes aux autres. Il ne voulut pas associer à sa mort quelque saint personnage; mais il mourut entre deux voleurs et porta tout seul le poids des supplices. Si un homme saint et innocent avait partagé sa mort, les infidèles n'auraient pas manqué de dire, dans la suite des temps, que sa Passion ne contenait pas des mérites suffisants, et qu'il avait été nécessaire de la compléter par les douleurs d'un autre.

Jésus, mourant, veut expirer tout seul; Jésus, naissant, permet qu'on massacre tous les enfants qui sont nés avec lui, et il échappe tout seul à la mort. Certes, si le Fils de Marie eût été immolé au berceau, Dieu, qui ne regarde pas à l'âge, mais à la qualité de la victime, aurait été apaisé par son Sang répandu; mais il ne convenait pas que le Verbe incarné nous fût livré sur le seuil de la vie, parce qu'il venait avec la double mission de nous racheter et de nous instruire. De plus, s'il se fût livré aux mains de ses ennemis dans la première enfance, certains blasphémateurs auraient pu soutenir avec quelque apparence de vérité que son sacrifice n'avait pas été volontaire.

Moïse qui, grâce à la lumière divine dont il était éclairé, voyait les événements futurs, avait dit aux Juifs : « Vous ne ferez pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère. » Le peuple charnel avait pris ces paroles à la lettre; mais les chrétiens doivent les entendre d'un ordre que le prophète donne à Hérode, et que ce prince a exécuté sans le savoir. Jésus est la victime qui, selon les desseins de Dieu, ne serait pas sacrifiée tandis qu'elle suce le lait de sa mère, mais seulement lorsqu'elle aura atteint l'âge parfait. Toute la fureur d'un roi vint se briser contre l'arrêt du ciel.

LE MASSACRE DES INNOCENTS D'APRÈS L'ÉVANGILE

Laissons à l'Evangéliste le soin de nous raconter comment l'oracle divin reçut son accomplissement, malgré les efforts de l'homme.

Après avoir adoré l'Enfant-Dieu, les Mages, avertis des intentions sanguinaires du roi Hérode, avaient regagné leur patrie sans passer par Jérusalem, comme ils l'avaient promis. Or, à peine les souverains de l'Orient avaient-ils quitté la crèche « qu'un ange apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, fuis en Egypte et demeure là jusqu'à ce que je te parle. Hérode doit chercher l'enfant pour le perdre ». Joseph se levant, prit l'Enfant et sa Mère durant la nuit, et il se retira en Egypte. Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les Mages, entra dans une violente colère. Il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem ainsi que dans le pays d'alentour depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps indiqué par les Mages. Alors fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et de nombreux gémissements. C'est Rachel pleurant des enfants, elle repousse toute consolation parce qu'ils ne sont plus. »

LES PRÉMICES DE LA NOUVELLE ALLIANCE

Que d'innocents égorgés! Si nous recherchons les causes de ce massacre, nous en trouvons trois principales : l'obéissance parfaite de Jésus-Christ, la malice envenimée d'Hérode, et le péché des Bethléémites.

Notre-Seigneur voulut, dès le premier instant de sa vie, obéir aux ordres de son Père, en se soumettant à tous les préceptes de la loi. Il n'était pas venu pour détruire la législation mosaïque, mais pour la perfectionner. Moïse avait dit aux Hébreux : « Lorsque vous serez entrés dans la terre que Dieu vous donnera, vous choisirez les prémices de tous vos fruits, vous les placerez dans une corbeille et vous viendrez au lieu que Notre-Seigneur aura désigné pour l'invocation de son nom. Et vous déposerez ces prémices devant le Seigneur votre Dieu. »

D'après saint Vincent Ferrier, cet ordre est la figure du commandement que Dieu fit à son Verbe : « Lorsque tu entreras dans le monde, au jour de ton Incarnation, lorsque tu auras pris possession de la terre par ta naissance, tu choisiras pour me les offrir de tous les fruits du sol. » Or, les fruits que Dieu attendait et que Jésus devait recueillir, c'étaient les martyrs, les docteurs, les confesseurs, les vierges, les pénitents et les innocents. La récolte a été si abondante que saint Jean, après avoir été introduit dans les celliers du Père de famille, s'écria : « J'ai vu une troupe immense que personne ne pouvait compter. » Et les prémices de fruits furent les petits enfants qui périrent sous le glaive d'Hérode. Jésus les présenta à son Père comme les premières gerbes qu'il avait moissonnées dans le champ de ce monde.

De ces bienheureux enfants le prophète a écrit : « Ils ont été rachetés d'entre les hommes pour être les prémices offerts à Dieu et à l'Agneau, et le mensonge ne s'est pas trouvé dans leur bouche, car ils sont sans tache devant Dieu. »

LA PURETÉ DES INNOCENTS

Le mensonge ne s'est pas trouvé dans leur bouche! Adressée aux Innocents, cette louange est-elle compréhensible? Ne jamais mentir, est-

ce une vertu pour des enfants qui ne remuent pas encore la langue ?

Les victimes de Bethléem n'ont jamais parlé, tandis qu'elles étaient sur la terre; mais leurs lèvres se sont ouvertes à leur arrivée dans les limbes. Etonnés à la vue de cette troupe d'enfants, les vénérables habitants de ces lieux entourent les nouveaux venus; ils les pressent d'interrogations. Ils leur demandent qui ils sont, d'où ils viennent et que signifie la pourpre éclatante dont ils sont revêtus. Et les enfants se mettent à raconter les causes de leur mort. Ils annoncent à leurs ancêtres que les temps sont accomplis, que le Messie est né et qu'on les a massacrés à cause de lui. Alors quelle ne fut pas la joie de tous les anciens justes! Et parce que les enfants ne les avaient pas trompés, l'Ecriture fait l'éloge des jeunes consolateurs, et dit : Le mensonge ne s'est jamais trouvé sur leurs lèvres.

« Ils sont sans tache devant le trône de Dieu. » Les enfants qui naissent selon la loi commune sortent doublement atteints du sein de leur mère; ils ont la souillure de la faute qui est le péché originel, ils ont la souillure de la peine qui est l'ignorance, châtiment du péché. L'âme s'échappe des mains de Dieu, semblable à une statue d'or; mais la statue tombe dans la boue lorsqu'elle s'unit à un corps corrompu. Son principe est le Dieu des lumières et des sciences, et, cependant, elle-même ne sait rien.

De ces deux taches, les saints Innocents ont été purifiés par le martyre. De même que les autres enfants sont lavés de la souillure originelle par l'eau du baptême, grâce à la foi des parents et de l'Eglise qui répondent pour eux, ainsi les tendres victimes d'Hérode trouvèrent la purification dans l'effusion du sang et l'amour de Jésus-Christ pour la cause de qui elles furent sanctifiées.

La mort qui les arrachait au péché les soustrait au châtiment de la faute qui est l'ignorance. A peine détachées du corps, leurs âmes virent se dissiper les ténèbres de l'intelligence. Ces jeunes esprits reçurent le don infus des sciences « avec une telle abondance que leurs lumières surpassèrent celles des plus fameux maîtres et docteurs de la terre; car si les Innocents n'entrèrent pas de suite dans la gloire, du moins furent-ils immédiatement enrichis des trésors de la sagesse (1). »

Ainsi, dans ce sens, Jésus-Christ a causé la mort des saints enfants de Bethléem; mais il leur a fait trouver le salut dans leur perte elle-même.

HÉRODE LE BOURREAU

Si Dieu permit leur trépas, c'est parce qu'il voulait les récompenser; Hérode les tua par pure méchanceté.

Dès que ce prince impie apprend la naissance du Christ et les miracles dont le berceau du Nouveau-Né est entouré, il le redoute comme un compétiteur et il se résout à tuer le jeune Enfant. Mais comme il ne saurait le reconnaître parmi les autres, dans sa brutalité extrême, il massacre les Innocents.

Laissons à un saint le soin de narrer comment se fit le cruel égorgement. Hérode appela les gardes qui veillaient dans son palais, et leur tint ce langage : « Vous avez entendu parler de ce Nouveau-Né. Déjà, on dit tout bas qu'il est le véritable roi d'Israël; j'ai peur qu'un jour le peuple ne s'insurge contre ma personne et contre vous, et que cet enfant ne s'empare de notre place. » Le mauvais roi et ses mauvais ministres dirent unanimement. « Qu'il meure, ce fantôme de souverain! » Hérode reprit : « Je ne sais au juste où il est; mais je sais qu'il est né à Bethléem; par conséquent, il est ou bien dans cette ville, ou dans les environs. J'ai donc pensé qu'il fallait tuer tous les enfants de la contrée. » Et les ministres répondirent : « Vous avez bien pensé. Mais il est nécessaire que les parents n'aient pas vent de notre dessein, parce qu'ils cacheraient leurs petits. — Oui, dit Hérode, il faut tenir notre plan secret, et massacrer les enfants au même jour et à la même heure. — Trouvons maintenant un prétexte qui nous permette de rassembler nos victimes sans éveiller les soupçons, ajoute un conseiller. — Je n'en trouve pas d'autre que le suivant, repartit le tyran : l'empereur Auguste vient d'ordonner le recensement de tous ses sujets, et il a exigé que chacun payât un impôt au fisc; à mon tour, je dirai que je veux savoir le nombre des enfants mâles nés depuis peu dans le pays, et j'ajouterai, afin de tromper les mères, qu'on donnera des étrennes à tous ceux qui seront présents à la réunion. »

On publia dans Bethléem et les alentours que, par commandement du roi, tous les petits enfants devraient être rassemblés sur la place publique, à tel jour, à telle heure.

Alléchées par les promesses du prince menteur, les mères accoururent en foule avec leurs fils; celles qui, empêchées, ne purent venir, envoyèrent leurs petites créatures, portées sur les bras des nourrices. Or, les soldats d'Hérode entourèrent la place de manière à ne laisser échapper personne. Sur un ordre de leurs chefs, ils se précipitèrent sur cette foule innocente et en firent une horrible boucherie. Pas une de ces tendres victimes n'ouvrit la bouche pour se plaindre. L'agneau non plus ne se plaint pas quand on l'égorge. Mais, qui retracera les cris et la désolation des brebis, c'est-à-dire des mères? Saint Augustin en a peint le saisissant tableau.

« Des cris se sont fait entendre dans Rama! c'étaient des lamentations et des gémissements nombreux. Les mères s'arrachaient leurs cheveux parce qu'elles perdaient l'ornement de leur tête. Elles voulaient cacher leurs petits enfants, mais ces tendres créatures se trahissaient elles-mêmes. Elles ne savaient pas se taire parce qu'elles n'avaient pas encore appris à craindre. C'était un combat entre la mère et le bourreau, l'un saisissant violemment sa proie, l'autre la retenant avec effort.

Une autre mère s'écriait : « Bourreau, pourquoi me renvoies-tu toute seule? S'il y a une faute à punir, c'est moi qui l'ai commise. Si tu ne poursuis pas de crime, unis-nous dans la mort et délivre la mère de ses angoisses. »

Une voix apostrophait les cruels satellites : « Qui cherchez-vous? Vous n'en voulez qu'à un enfant et vous en tuez une multitude, et vous ne pouvez pas atteindre celui que vous cherchez. » Il y avait des mères qui suppliaient la cause innocente de ce massacre : « Venez, venez, Sauveur du monde, disaient-elles. On aura beau vous poursuivre, vous ne craindrez rien, que le soldat vous voie et ne tue pas nos chers enfants. » Et, tandis que les cris des femmes formaient un mélange confus, le sacrifice des petits était agréé du ciel.

La mort honteuse d'Hérode, qui finit dans la

(1) Saint Vincent Ferrier.

pourriture, fut le premier châtiment infligé par Dieu au meurtrier des Innocents.

LA FAUTE DES PARENTS

Il ne faudrait pas croire que le tyran de Jérusalem fût le seul coupable dans l'horrible attentat commis à Bethléem. Il est rare que les parents ne soient pas cause, eux aussi, de la perte corporelle ou morale de leurs enfants. Dieu permet souvent la mort de ces faibles créatures pour punir les fautes de ceux qui les ont mis au jour.

Les habitants de Bethléem avaient grandement péché. La Vierge, sur le point d'enfanter, et Joseph, son chaste époux, vinrent frapper à leur porte. C'était la nuit, il faisait froid dans la rue; aucune maison hospitalière ne s'ouvrit, et les deux voyageurs furent obligés de se réfugier dans une grotte qui servait d'abri aux animaux. Les Bethléémites furent rudement châtiés par le glaive d'Hérode, qui moissonna leurs nouveaux nés. Mais la mort des enfants, qui était une punition pour les parents, se changeait en récompense pour les victimes.

LA GLOIRE DES INNOCENTS

Saint Jean lui-même, dans l'Apocalypse, nous décrit la gloire dont Jésus-Christ a revêtu les saints Innocents, morts pour sa cause. « Je vis l'Agneau qui était debout sur la montagne de Sion, et, avec lui, se tenaient cent quarante-quatre mille élus, qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts. Et j'entendis la voix du ciel, comme la voix d'un grand tonnerre. Et la voix que j'entendis était comme la voix de plusieurs harpes touchées par un chœur de musiciens. Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône, les quatre animaux et les vieillards; et personne ne pouvait répéter les paroles de ce cantique, excepté les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ceux-là ne se sont pas souillés avec les femmes, car ils sont vierges. Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. »

Il est évident que le nombre symbolique de cent quarante-quatre mille ne s'applique pas aux seules victimes d'Hérode. On a longuement disserté sur le nombre des enfants massacrés à Bethléem; il ne sera jamais fixé que d'une manière approximative. Dieu seul connaît combien de soldats il a couronnés le soir de la journée où la cruauté d'un roi soupçonneux inonda de sang innocent la cité de David. Les cent quarante-quatre mille élus de la vision apocalyptique représentent la totalité des vierges et des martyrs. Ces saints forment au ciel un groupe particulier que Jésus-Christ honore d'une manière spéciale. Ils ont le privilège de l'approcher de plus près et de le suivre partout où il va, et cela, parce qu'ils l'ont imité dans la pureté du corps et ont goûté avec lui l'amertume des douleurs.

Les saints Innocents appartiennent à cette glorieuse phalange: car ils sont vierges, n'ayant pas connu la corruption de la terre; et ils sont martyrs, puisqu'ils ont répandu leur sang pour Jésus-Christ.

Peu importe qu'ils n'eussent pas l'âge de raison lorsqu'ils succombèrent sous le fer des bourreaux. La grâce de Dieu opéra en leur faveur les merveilles qu'elle renouvelle tous les jours au baptême des enfants.

Pour ces motifs, il était juste que l'Eglise rendît un culte spécial aux bienheureux Innocents, devenus les frères des anges, et si aimés de Dieu. Leur fête remonte à un temps très reculé, il est probable qu'elle existait déjà au IIe siècle, car nous avons encore une homélie attribuée à Origène, docteur de cette époque, où il en est fait une expresse mention.

LES LEÇONS RENFERMÉES DANS LA FÊTE DES INNOCENTS

Toute solennité liturgique est féconde en enseignements. Quelles leçons devons-nous retirer de celle-ci? Le couronnement des saints Innocents, qui deviennent les premiers élus de la nouvelle alliance, nous montre l'état que Jésus-Christ fait de l'enfance. Le Sauveur aime les enfants, et il a voulu être enfant lui-même; il aime les enfants qui sont le symbole de l'humilité, de l'innocence et de la douceur; aussi ordonne-t-il à ses disciples de ressembler à un enfant afin d'être digne d'entrer dans le royaume des cieux. Restons dans l'enfance, en pratiquant les vertus dont cet âge est le modèle; redevenons enfants, si nous avons eu le malheur de vieillir dans l'habitude du mal. Et puis, aimons les enfants, c'est-à-dire les âmes fraîches et candides comme celles des petits.

Aimons aussi ces petits qui, de nos jours, sont la proie d'un tyran plus cruel que le fameux Hérode. Celui-ci n'atteignit que les corps et délivra les âmes; l'Hérode moderne, qui est l'éducation sans Dieu, plus barbare que l'ancien, perd les corps par la corruption, et tue les âmes par le poison de ses mauvaises doctrines.

Il n'y a que l'Eglise qui sache aimer les enfants, parce qu'elle seule comprend la valeur du trésor renfermé dans leurs âmes innocentes. Elle les invite, en ce jour, à se réjouir avec leurs petits compagnons de Bethléem, qui eurent le bonheur de mourir martyrs. Dans les cathédrales et dans tous les endroits où la voix de l'enfance s'unit à celle des hommes faits, pour rehausser la pompe des divins offices, il est d'usage d'accorder, aujourd'hui, certaines distinctions pleines de grâce à ces jeunes gens qui consacrent à Dieu les prémices de leur vie.

Au sein des communautés religieuses et dans certains collèges vraiment chrétiens, la part de l'enfance et de la jeunesse est encore plus belle en la fête des saints Innocents. Là, les rôles sont intervertis: les puissants descendent volontairement de leurs dignités et les petits sont exaltés; les disciples de la veille deviennent les maîtres, tandis que les maîtres se font disciples. Ce n'est qu'un jeu, si l'on veut, mais un jeu plein d'instruction: les inférieurs y apprennent l'amour et la confiance envers ceux qui sont placés à leur tête, et les supérieurs se rappellent que la véritable grandeur, aux yeux de Dieu, consiste dans l'innocence et l'humilité.

PRIÈRES AUX SAINTS INNOCENTS — HYMNE DES VÊPRES

« Salut, fleurs des martyrs! vous que, sur le seuil de la vie, le persécuteur du Christ a enlevés comme l'ouragan fait des roses.

» Vous êtes les premières victimes immolées à Jésus, ô tendre troupeau! sous l'autel, parés de votre simplicité, vous jouez avec vos palmes et vos couronnes. »

ORAISON

O Dieu! dont les Innocents martyrs ont aujourd'hui confessé la gloire, non par leurs paroles mais par leur mort, mortifiez en nous les passions et les vices, afin que votre foi, que notre langue publie, soit aussi confessée par nos mœurs. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Amen.*

SAINT INDÈS, SAINTE DOMNA

ET LEURS COMPAGNONS, AU NOMBRE DE VINGT-MILLE,

martyrs à Nicomédie.

Fête le 28 décembre.

Sainte Domna reconnaît les corps de saint Indès et de ses compagnons de martyre.

Dans cette légion presque incalculable de martyrs que la dixième persécution générale fournit au ciel, la ville de Nicomédie offrit à elle seule un énorme tribut. 20 000 de ses habitants, encouragés par leur évêque, n'hésitèrent pas à donner à Dieu ce témoignage de leur sang, que l'Evangile déclare être la plus grande preuve de l'amour.

Dioclétien avait senti grandir sa haine contre le Christ et ses disciples, à mesure que ceux-ci avaient étendu leurs pacifiques victoires jusque dans son palais, jusque dans sa famille. Maximien, son digne associé au trône, partageait ses rancunes, et de concert, ils résolurent d'en finir avec le christianisme. Leur édit du mois de février 303 était le plus redoutable assaut que l'enfer eût jusque-là tenté contre la religion.

Or, à cette époque l'Eglise de Nicomédie avait à sa tête un illustre et saint évêque du nom de Cyrille. Son peuple se distinguait par la rectitude de sa foi qui s'alimentait aux sources les plus pures. Si le saint pontife avait la joie de constater la ferveur de son troupeau, son zèle s'inquiétait de voir encore un trop grand nombre de ces âmes dont il avait la charge plongées dans les erreurs et le culte des faux dieux. Comme il se lamentait un jour dans une prière ardente, il reçut l'avis de prochaines consolations.

CONVERSION DE LA PRÊTRESSE DOMNA ET D'INDÈS, OFFICIER DU PALAIS

Ceux qui devaient lui procurer cette grande joie et fleurir dans le parterre de son Eglise étaient deux plantes que le même sol n'avait pas vu naître, mais dont le parfum allait embaumer cette ville et l'Eglise entière. L'une était une vierge d'une grande beauté et d'une illustre naissance, élevée dans le palais même de l'empereur Maximien et revêtue de la dignité de grande prêtresse. Elle n'avait encore que quatorze ans. A peine eut-elle entendu parler de ces chrétiens que son maître se disposait à persécuter avec une rage nouvelle, qu'elle fut prise d'un violent

nourriture, afin que la part des pauvres fût plus abondante. Un jour, dévorée de ce besoin qu'inspire une charité ardente, Domna remarque qu'elle possède encore une ceinture ornée de perles et de pierreries et quelques menus objets d'or et d'argent : aussitôt elle les attache ensemble, les descend par la fenêtre de la prison, priant qu'on les portât à un pieux diacre de la ville nommé Alypius. Ces objets furent vendus, et l'exemple de Domna ayant été connu parmi les fidèles en excita plusieurs à l'imiter.

DOMNA, POUR ÉCHAPPER, SIMULE LA FOLIE

Voyant que sa captivité menaçait de se prolonger indéfiniment, lasse d'habiter sous le toit des pécheurs, Domna conçut le projet d'échapper de leurs mains.

Se souvenant de David qui, poursuivi par Saül, avait simulé la démence, elle imagina quelque chose de pareil. Proférant des paroles sans suite, tournant les yeux, battant des mains sans raison, riant ou pleurant hors de propos, elle fit bientôt pitié à tous ses gardiens. Le préfet lui-même vint pour se rendre compte de ce qu'on lui avait rapporté. Pendant qu'il avait les yeux sur elle, la jeune vierge se laissa aller à ses plus violents accès, au point qu'il en fut effrayé. Mais comme l'empereur était absent et engagé dans une expédition contre les Bagaudes, il n'osa prendre la responsabilité de faire quitter le palais à la jeune prêtresse. Il se contenta de doubler ses gardiens. Mais ceux-ci ne pouvant espérer un seul moment de repos, à cause du vacarme que faisait volontairement leur prisonnière, ne dormaient ni la nuit ni le jour.

Ils sollicitèrent eux-mêmes près du préfet l'élargissement de celle qui leur était devenue insupportable. « Envoyez-la, lui dirent-ils, aux chrétiens; seuls ils possèdent le secret de la guérison pour ces sortes de maladies! »

Le préfet était assez embarrassé. Il fait venir le bienheureux Anthime qui avait succédé à Cyrille sur le siège de Nicomédie. « Consentiriez-vous, lui dit-il, à vous charger et à tenter la guérison d'une jeune fille en démence? — Ne pourrais-je pas, dit l'évêque, la voir avant de vous répondre? — Volontiers », reprit le préfet, et il mena Domna près de lui.

En présence de l'évêque, sentant venir l'heure de la délivrance, elle ne montra ni fureur ni folie. Le préfet pria donc l'évêque de la recevoir et il y consentit. Il emmena la jeune vierge et Indès avec elle, et les confia l'un et l'autre à la garde de la supérieure d'un monastère voisin nommée Agapé.

MAXIMIEN FAIT RECHERCHER DOMNA IL RETROUVE INDÈS

Cependant l'empereur revint victorieux de son expédition. A peine de retour, il s'apprête à célébrer un solennel sacrifice dans son palais, et demande le tableau où étaient inscrits ceux qui servaient les douze premiers faux dieux. Apprenant que Domna, devenue folle, avait été remise aux chrétiens et que Indès l'avait accompagnée pour la servir et la garder, il entra dans une si grande colère que mandant le préfet du palais : « Misérable, s'écria-t-il, tu as laissé partir Domna et Indès, les prêtres de nos dieux. J'en jure par ces dieux mêmes, tu payeras cher ta faute! »

Maximien n'était pas homme à menacer et à ne pas exécuter ses menaces. Dépouillant de toutes ses charges et dignités le préfet du palais, il l'envoya à Claudiopolis pour y garder les chameaux. Le malheureux préfet y mourut peu après dans la plus grande misère. L'empereur fit ensuite venir Indès et lui enjoignit de reprendre son premier service. Loin d'obéir à cet ordre, Indès s'employa de son mieux à éclairer de la vraie foi les officiers du palais et ses discours appuyés sur sa sainte vie gagnèrent plusieurs âmes à Jésus-Christ.

Enfin arrive le jour de la fête publique. Les prêtres, revêtus de leurs plus belles tuniques, s'apprêtent au sacrifice. Seul, Indès, couvert d'habits de deuil, demeure dans sa retraite, déplorant l'aveuglement du païen. Son abstention le signale à l'attention de tous, et l'empereur, averti, le fait jeter en prison, les fers aux pieds et aux mains et le carcan au cou.

La pensée d'Indès ramena dans le cœur de Maximien le souvenir de Domna : « Qu'on m'amène, cria-t-il, qu'on m'amène Domna, la belle prêtresse de Minerve et de Diane! »

On lui rappelle qu'elle a été placée par ordre du préfet dans un monastère de vierges.

« Eh bien! qu'on la cherche partout et qu'on la trouve! »

DOMNA ÉCHAPPE AUX RECHERCHES DE L'EMPEREUR MARTYRE D'INDÈS

La supérieure du monastère dans lequel Domna se cachait fut avertie à temps des projets de l'empereur. Or, à la prière de la petite brebis menacée, elle lui fait prendre un déguisement et, lui donnant des habits d'homme, lui coupant les cheveux, elle la remet à la garde de quelques guides et surtout à la conduite de la Providence.

Comme il ne pouvait la trouver, le monstre couronné fit fouiller tous les monastères. Les vierges, pour éviter les derniers outrages d'une soldatesque impie, s'enfuirent dans les solitudes des montagnes ou des forêts. Tous les monastères furent impitoyablement livrés au pillage et quelques-uns à la destruction.

Cependant les conseillers de Maximien l'excitaient contre ceux de sa maison qui pratiquaient la religion chrétienne. Leur jalousie s'acharnait de préférence contre Dorothée, préfet du palais, contre Mardonius et Mygdonius et contre notre Indès. Il les fait comparaître devant lui et leur adresse les plus terribles reproches. Mais ni la colère ni les menaces n'ébranlent leur confiance, et, d'un mouvement spontané, détachant leurs ceintures, ils se déclarent prêts à affronter les plus cruels supplices plutôt que de renoncer à Dieu.

La rage de Maximien croissait de jour en jour. Il fit brûler dans une vaste église de Nicomédie tous les chrétiens qui la remplissaient. L'incendie qui consuma le temple et les saintes victimes dura cinq jours, et, quand les flammes s'apaisèrent, une agréable odeur s'exhala des décombres, encens divin de ce grand sacrifice.

Le tyran recherchait activement l'évêque, se doutant bien que la parole du pasteur soutenait secrètement les courages. Mais il ne put arriver à découvrir sa retraite. Alors sa colère se retourna contre Dorothée, Indès et ceux que nous avons déjà nommés plus haut. Il les fit battre avec des nerfs de bœufs, aussi longtemps que les bras de six licteurs chargés de cette exécution ne tombèrent pas de lassitude. Voyant qu'il ne pourrait vaincre le courage de ces héros

désir de connaître leur religion. On lui remit les Epîtres de saint Paul et les Actes des apôtres, et cette lecture fut pour elle une révélation.

Que de fois Dieu n'a-t-il pas fait pénétrer la lumière dans des âmes jusque-là fermées à son action, par quelque bon livre, par quelque lecture, dont parfois la curiosité n'était pas exempte!

Domna fut ravie par ces pages où saint Paul a fait passer une partie de son âme ardente. Dans son admiration, elle mande près d'elle la fille d'un sénateur, que l'on tenait pour chrétienne. Elle cherche avec ardeur à éclairer les doutes et les obscurités que ne pouvait manquer de laisser dans son esprit la doctrine si haute et parfois si difficile de l'Apôtre. Elle eut en peu de temps appris les vérités de la religion chrétienne et, renonçant dans son cœur aux superstitions dans lesquelles elle avait été élevée, elle vint, pendant la nuit, trouver le pieux évêque Cyrille, le priant de l'admettre au nombre des catéchumènes. Le saint pontife chargea un diacre du nom d'Agapit de la culture de cette plante nouvelle dont s'enrichissait son Eglise. Agapit lui donna quelques instructions et surtout la confirma dans son dessein; mais comme elle était encore trop jeune pour prendre la détermination de quitter le palais de l'empereur, il lui permit d'y retourner, en lui recommandant de ne prendre à l'avenir aucune part aux cérémonies des faux dieux.

Domna revint donc au palais, dissimulant sa joie et se livrant à de grandes mortifications.

Dans ce même palais vivait, à côté d'elle, un jeune barbare de naissance, dont les goûts et les dispositions sympathisaient avec ceux de notre jeune vierge. Indès (1) était son nom. D'un caractère doux et aimable, et jouissant d'une certaine familiarité avec Domna, il eut bien vite soupçonné le changement qui s'opérait en elle. Et d'ailleurs, comme il avait sa confiance, Domna lui fit part de son bonheur et l'engagea à le partager.

Indès se laissa persuader sans peine, et il se mit à étudier la religion avec une telle ardeur qu'il mérita d'être admis au baptême le même jour que la jeune prêtresse. Nous verrons plus loin comment, ayant été unis dans le sacrement de la régénération, ils ne furent pas même séparés par la mort.

DOMNA DONNE TOUS SES BIENS AUX PAUVRES LA PERSÉCUTION COMMENCE POUR ELLE ET POUR INDÈS

Domna lisait avidement la Sainte Ecriture, non pas d'une façon frivole et sans but, mais elle s'empressait de traduire en actes ce qu'elle avait remarqué. C'est ainsi que voyantdans les Actes des apôtres que les premiers chrétiens vendaient leurs biens et en apportaient le prix afin qu'il fût distribué aux pauvres, elle n'hésita pas à imiter cet exemple. Ayant donc réuni ce qu'elle avait d'or, d'argent et de meubles précieux, elle les fit porter à l'évêque Cyrille, qu'elle vénérait à l'égal d'un apôtre. Le pontife en fit la distribution et mourut peu de temps après.

Quant à Domna, retirée dans sa chambre dont elle avait fait un oratoire, elle vaquait, avec Indès, son fidèle émule dans la vertu, aux jeûnes, à la prière et à la mortification. Ils ne prenaient leur nourriture que le soir, et d'ailleurs leur sobre repas ne se composait que de pain et d'eau. Tout le surplus qui leur venait de la maison de l'empereur passait aux mains des pauvres.

Il était impossible qu'une vie si extraordinaire et si sainte n'éveillât pas bientôt l'attention. L'officier chargé de l'entretien de la table impériale leur ayant demandé raison de leur conduite, n'en obtint aucune réponse, car nos jeunes saints étaient aussi jaloux de satisfaire leur esprit de pénitence que de garder le secret de leurs charités. Ne pouvant savoir ce qu'il désirait, il résolut de les y contraindre par les mauvais traitements et il les fit frapper sans pitié. Ce fut encore sans résultat. Alors un serviteur du palais, natif de Perse et méchant par caractère, s'en vient trouver le préfet et lui conseille de surprendre le secret de nos fervents néophytes en s'emparant des clés de leurs appartements. Il y pénètre et, au lieu des meubles précieux qu'il s'attendait à y trouver ses yeux ne rencontrent que l'image de la Croix, un livre qui était celui des Actes des apôtres et enfin, un petit coffret de buis, dans lequel nos deux saints conservaient la Sainte Eucharistie, comme il était d'usage dans ces temps de persécution. Un encensoir d'argile, une lampe et deux nattes étendues sur la terre nue composaient tout l'ameublement.

Furieux de ne pas trouver ce qu'il convoitait le plus, l'or et les bijoux de Domna et d'Indès, l'eunuque les interroge et les menace. « Où donc avez-vous mis vos meubles précieux et les trésors que vous possédiez? » Comme ils ne répondaient pas, il les fait mettre à la torture; mais il laisse dans un petit meuble le livre et le coffret, les estimant de nulle valeur.

Domna, qui en jugeait autrement, s'empara subtilement du livre qui était tout petit, et Indès, la voyant faire, se munit de même du précieux coffret. Ils savaient qu'ils allaient être conduits en prison et peut-être au martyre, car souvent alors l'un n'était que le vestibule de l'autre. Ils ne voulaient pas affronter les supplices sans avoir avec eux la nourriture qui, seule, pouvait fortifier leurs âmes.

Le dessein du préfet en les jetant dans la prison du palais était de les y laisser mourir de faim. Aussi n'eurent-ils, dit le naïf auteur des actes de leur martyre, pour nourriture que la Sainte Eucharistie et pour breuvage que la grâce divine.

Au bout de quelques jours, la constitution plus délicate de Domna succomba et elle devint malade. Celui dont la main, quand elle s'ouvre, suffit à donner à manger à toute créature, prit en pitié ses serviteurs fidèles, et un ange vint une nuit leur apporter du ciel des mets délicieux.

Reconnaissants et joyeux, ils prirent ce que leur envoyait leur Père céleste et lui en rendirent de douces actions de grâces.

Le lendemain, le préfet vint se rendre compte par lui-même de leur état; il espérait les trouver morts, mais quelle fut sa stupeur de les voir joyeux et tranquilles. Changeant alors de tactique et dissimulant sa colère, il feint envers eux la plus grande bonté, et il ordonne qu'on leur fournisse en abondance tout ce qui leur serait agréable.

Les martyrs ne furent pas dupes de ce piège grossier. Ils reçurent à la vérité tout ce qu'on leur apporta, mais ils trouvèrent le moyen de le faire parvenir aux pauvres. La charité était devenue pour eux une telle passion qu'ils passaient quelquefois plusieurs jours sans prendre de

(1) C'est par erreur que l'abbé Darras, dans son histoire, l'appelle Judès.

du Christ, il les condamna à mort, mais chacun eut une sentence différente. Dorothée fut décapité, Mardonius brûlé vif, Mygdonius enterré tout vivant, Indès, Pierre et Gorgonius jetés dans la mer avec une meule au cou.

DOMNA SE DISPOSE AU MARTYRE — ELLE RETROUVE MIRACULEUSEMENT LE CORPS D'INDÈS

Pour échapper aux poursuites de l'empereur, Domna vivait dans la plus épouvantable retraite. Cachée sous des habits d'homme, au fond d'une caverne, comme dans un tombeau, elle n'avait pour vivre que l'eau d'une fontaine qui s'y trouvait et les herbes qui poussaient à l'entrée. C'est là qu'elle apprit le martyre d'Indès. Fatiguée de sa réclusion et dans l'espoir de retrouver Agapé, cette sainte religieuse, supérieure de son monastère, elle vint à la ville. Là, elle apprit que cette vénérable vierge avait péri dans l'incendie de l'église. A cette nouvelle, Domna sentit que la grâce divine l'appelait au martyre.

Dans cette disposition d'esprit, elle descendit vers la mer et sur le rivage elle trouva des pêcheurs qui préparaient leurs filets. La voyant sous des habits d'homme, les pêcheurs lui dirent : « Jeune homme, venez nous aider et vous partagerez le fruit de notre pêche? »

Domna accepta, et les pêcheurs ayant jeté leurs filets, les retirèrent à grand'peine. Revenus à terre, ils voient à la faveur des rayons de la lune, trois cadavres mêlés à une grande quantité de poissons. Ils déposèrent les cadavres sur le rivage et se disposaient à passer de l'autre côté. Ils proposèrent à Domna de les suivre, mais celle-ci ayant refusé, ils lui laissèrent quelques poissons et partirent.

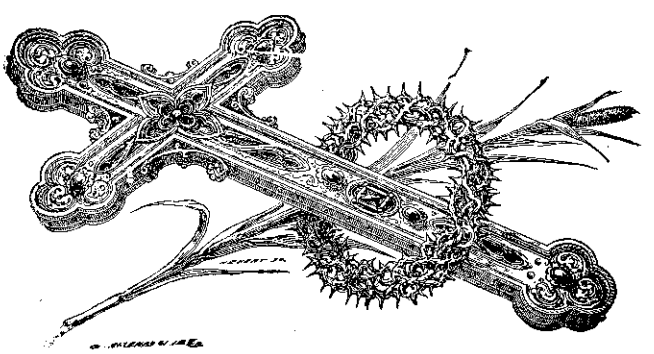
A peine furent-ils partis, que Domna, qui, devant eux, avait dissimulé son espérance, s'approcha des cadavres. Elle les examina attentivement et ne tarda pas à reconnaître Indès et les deux compagnons de son martyre. Pendant qu'elle embrassait ces saintes dépouilles et qu'elle leur prodiguait les marques de son respect, elle vit un navire qui s'avançait vers elle, Aussitôt elle s'approche, tenant des poissons à la main : « Au nom du Christ, lui cria le pilote, combien voulez-vous les vendre? » Domna répondit qu'elle ne voulait point les vendre, mais les leur donner, et, reconnaissant en ce pilote un chrétien, elle l'invita à descendre à terre. Quand il fut sur le rivage, elle lui montra les corps des saints et le pria de l'aider à leur procurer une sépulture digne de leurs mérites.

Avec un grand respect, ils enveloppèrent ces martyrs du Christ de vêtements blancs que le pilote trouva dans son navire, puis, chargés de leur pieux fardeau, ils le transportèrent aux portes de la ville près du torrent et à l'endroit même où Dorothée avait aussi cueilli la palme du martyre. Ils les enterrèrent dans une tombe commune.

MORT DE DOMNA

Après avoir rempli ces devoirs, Domna fixa sa résidence auprès des saintes reliques et passait en prières la plus grande partie de ses journées sur la fosse qui contenait les martyrs, objet de son envie. Dieu exauça bientôt le secret désir de son cœur. Les païens ayant remarqué son assiduité à venir prier sur la tombe des martyrs, la dénoncèrent à Maximien. L'empereur, à cette nouvelle, partit d'un grand éclat de rire. « Il est juste, dit-il, qu'elle subisse une mort pareille à celle qu'ont méritée les criminels qu'elle honore et qui ne peuvent rien pour elle après leur mort! » L'ordre fut exécuté sur-le-champ et les licteurs trouvèrent Domna agenouillée, selon son usage, sur la tombe de ceux dont elle allait enfin partager la gloire. Ils lui tranchèrent la tête et, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, ils brûlèrent ses restes sur le lieu du martyre.

C'est ainsi que fut cueillie, pour le trône de l'Eternel, cette fleur délicate qui, avec Indès, brille d'un éclat particulier dans cette gerbe de 20 000 épis que Nicomédie offrit au Seigneur. Le martyre de sainte Domna eut lieu le lendemain de la Nativité de Notre-Seigneur, mais le martyrologe n'en fait mention que le 28 décembre.



SAINT THÉODORE LE SANCTIFIÉ, PÈRE DU DÉSERT

Fête le 28 décembre.

Saint Théodore affligeant son corps sous le poids des chaînes et de la croix.
(Gravure de Thomas de Leu, XVIIe siècle)

UN JOUR DE FÊTE

C'était vers l'an 315 de l'ère chrétienne; les fidèles de la cité de Latopolis, dans la Haute-Thébaïde, célébraient avec joie les fêtes de l'Epiphanie. On sait que, dans les liturgies orientales, la fête de Noël et celle de l'Epiphanie étaient réunies dans une même solennité appelée communément les *théophanies* ou *manifestations du Seigneur*. C'était donc l'une des principales fêtes de l'année, et aux solennités religieuses s'unissaient naturellement les réjouissances de la famille et de la cité. Mais, toutes légitimes que soient ces jouissances, la pauvre nature humaine en abuse facilement en ouvrant la porte aux joies mondaines.

Un pieux enfant de onze à douze ans, nommé Théodore, voyant les préparatifs que l'on faisait chez ses parents pour le festin de famille, se dit en lui-même : « O malheureux Théodore, à quoi te servirait de devenir le maître du monde entier et de jouir de tous les plaisirs passagers qu'il peut offrir aux hommes si, après cela, tu es à jamais privé des délices éternelles de l'autre vie? Or, si tu perds le temps à chercher les plaisirs de ce monde, tu n'auras pas droit à la récompense promise au ciel pour la vie qui ne finira pas. »

Cette réflexion lui arracha de profonds soupirs Il se retira dans l'appartement le plus reculé de la maison, et là, prosterné la face contre terre, il disait, en versant des larmes : « O mon Dieu, je ne veux rien de tout ce qui est du monde. Je ne désire que vous et votre divine miséricorde. »

Il priait ainsi depuis longtemps, lorsque sa mère entra soudain dans l'appartement où il était et fut tout étonnée de le trouver en pleurs. « Qu'as-tu donc, Théodore, pour pleurer ainsi? dit-elle. Tes frères et moi, nous te cherchons de tous côtés avec inquiétude. Le dîner est prêt; viens vite, ce n'est pas le moment de pleurer, mais de se réjouir et de faire fête. »

L'enfant répond qu'il n'a pas besoin de dîner et supplie sa mère de le laisser employer tranquillement ce temps à la prière. La mère insiste, mais Théodore ne se laisse pas vaincre et finit par obtenir la permission qu'il désire.

On se passa donc de lui pour la fête, et il resta dans sa solitude le reste du jour.

Ce n'était pas d'ailleurs son premier essai dans la vie de pénitence. Malgré son jeune âge, il cherchait déjà à imiter au sein de sa famille les austérités des moines du désert; il ne mangeait qu'une fois le jour et s'abstenait des viandes délicates qui pouvaient flatter la gourmandise.

Cependant, il fréquentait assidûment l'école pour apprendre les lettres humaines et il continua à se livrer encore à cette étude pendant deux ans.

L'ENFANT SE RETIRE AU DÉSERT
DISCIPLE DIGNE DU MAITRE

Alors, complètement décidé à renoncer pour toujours au monde, il demanda à ses parents la permission de se retirer auprès de certains solitaires de grande vertu qui habitaient un désert voisin.

C'est là qu'il fit ses premiers essais dans la vie religieuse. Ces moines, après avoir passé la journée entière dans des cellules isolées, se rassemblaient le soir pour prier en commun et s'entretenir de quelque sujet de piété, dont l'Ecriture Sainte leur fournissait la source.

Dans une de ces réunions, le jeune novice entendit parler des admirables vertus du grand saint Pacôme, qui avait fondé dans le désert de Tabenne un véritable Ordre religieux, sagement réglé, et comprenant déjà plusieurs monastères dont le saint fondateur était le Supérieur général.

« O Seigneur, dit alors Théodore au fond de son cœur, s'il est vrai qu'il y ait sur la terre un homme si saint, je vous conjure de m'accorder la grâce de le voir et de vivre sous sa direction, afin que, par son secours, je puisse opérer le salut de mon âme. » Et retiré dans son ermitage, il continua cette même prière jusque bien avant dans la nuit.

Le lendemain même, un religieux de Tabenne que saint Pacôme avait envoyé à Latopolis, pour des affaires de son Ordre, s'arrêta près des pieux solitaires pour les saluer. Théodore le supplia de le conduire à Tabenne et ils partirent ensemble.

Le jour où Théodore devait arriver, saint Pacôme dit à ses disciples : « Aujourd'hui nous viendra un jeune homme qui n'a encore que treize ou quatorze ans, mais c'est un vase d'élection, rempli de l'Esprit de Dieu. »

Dès que le jeune Théodore aperçut la porte du couvent de Tabenne et saint Pacôme, qui venait au-devant de lui, son âme fut remplie d'une immense joie. Pacôme, de son côté, le reçut comme un père reçoit son fils, comme un maître dévoué accueille son plus cher disciple.

Dirigé par les sages conseils de Pacôme et encouragé par les saints exemples dont il était environné de toutes parts, le jeune religieux avança rapidement dans la perfection monastique.

Il s'exerça surtout, dans ce commencement, à trois vertus fondamentales : la première, *une grande pureté de cœur;* la seconde, *l'observance exacte du silence;* la troisième, *une obéissance prompte et sincère.*

Au reste, nul plus que lui n'était fidèle à tous les points de la Règle, exact à tous les exercices, persévérant dans les veilles et l'oraison.

Pacôme se réjouissait des progrès de son disciple et espérait trouver en lui son futur successeur.

Cependant, la mère du jeune religieux, ayant appris que son fils s'était retiré dans le couvent lointain et austère de Tabenne, en fut très affligée et conçut le projet de l'en retirer. Elle se munit de lettres de recommandation de plusieurs évêques et partit pour le désert de Tabenne. La sœur de saint Pacôme, sous la direction de son illustre frère, y avait fondé un couvent de religieuses, situé dans un lieu nommé Men, séparé de la solitude des moines par les flots du Nil. La mère de Théodore alla demander l'hospitalité à ces religieuses et de là envoya ses lettres de recommandation à saint Pacôme. Elle faisait dire au saint abbé que si son fils refusait de quitter le monastère, elle demandait au moins la consolation de le voir.

Saint Pacôme envoya chercher Théodore et lui dit qu'en considération des lettres des évêques, il lui accordait la permission de donner à sa mère la satisfaction qu'elle souhaitait. « Mais, mon Père, répondit le jeune homme, pouvez-vous m'assurer que Dieu ne me reprochera pas cette visite au jour du jugement? Elle ne paraît pas conforme au complet détachement du monde et de moi-même que Dieu me demande ici et ma démarche sera d'un mauvais exemple pour les Frères. »

Ces dispositions plurent au vénérable supérieur, qui répondit : « Je ne veux pas m'opposer à vos sentiments puisqu'il s'agit de préférer le désir de Jésus-Christ à celui de votre mère, et je crois que les évêques qui m'ont écrit approuveront votre résolution quand ils en connaîtront les motifs. »

Théodore fit donc répondre à sa mère qu'il la priait de ne pas venir le voir, parce que ce sacrifice serait plus agréable à Dieu. Une pareille réponse fut à la fois un sujet de douleur et d'admiration pour la mère chrétienne. Au lieu de s'en retourner dans son pays, elle prit le parti de se faire religieuse dans le couvent où elle avait reçu l'hospitalité, espérant que l'occasion se présenterait peut-être de voir quelquefois son fils dans le cortège des religieux, pendant que, d'autre part, elle pourrait mieux imiter ses vertus et travailler avec plus de sûreté au salut de son âme.

Ainsi, du sacrifice que s'était imposé le fils, résulta un grand bien pour l'âme de la mère.

Théodore eut encore la consolation de voir un de ses frères, nommé Paphnuce, venir embrasser la vie religieuse à Tabenne. Mais, pour se tenir dans le détachement, il ne lui témoignait pas extérieurement plus d'amitié qu'aux autres moines, ce qui affligeait Paphnuce, moins avancé que lui dans la vertu. Saint Pacôme lui dit alors qu'il fallait avoir plus de condescendance pour un commençant et ne pas le décourager par une austérité à laquelle il n'était pas encore assez préparé.

Théodore, toujours obéissant, suivit aussitôt le conseil de son supérieur vis-à-vis de Paphnuce, et peu après aussi vis-à-vis de Macaire, son frère aîné, qui vint à son tour rejoindre ses deux frères au couvent.

Un sacrifice plus difficile encore que le détachement de sa famille, c'est le détachement de soi-même et de sa propre volonté. Théodore s'y exerçait chaque jour, avec un courage persévérant, soutenu par la prière et l'amour de Dieu.

Il s'efforçait d'imiter saint Pacôme en toutes choses et lui obéissait comme à Dieu lui-même,

dont il tenait la place. Si, parfois, le saint abbé le reprenait sur quelque point, il recevait la correction avec un humble silence, et ne s'excusait jamais, même quand il était innocent.

LE DISCIPLE ENSEIGNE AVEC LE MAITRE

Saint Pacôme, voyant une si parfaite obéissance dans un jeune homme intelligent et cultivé, le jugea bientôt propre à commander aux autres. Il l'associa à sa charge, le nomma économe, supérieur particulier du couvent de Tabenne et visiteur des autres monastères de l'Ordre. Il ordonna qu'on lui obéît partout comme à lui-même, et en fit comme son vicaire général.

Saint Théodore n'ouvrit point pour cela son cœur aux attraits de l'orgueil; mais il était au milieu de ses Frères comme le plus humble d'entre eux et ne considérait sa dignité que comme une obligation de se dévouer sans cesse à leur bien spirituel et temporel. Défiant de ses propres lumières, il allait souvent au monastère de Pabau, où saint Pacôme avait fixé sa résidence ordinaire, afin de lui demander conseil.

Un jour qu'il faisait la visite d'un monastère, on lui amena un Frère, accusé de vol, et qu'on voulait pour cela chasser du couvent. Le Frère était innocent, et personne ne soupçonnait le vrai coupable, qui avait été jusqu'alors un religieux irréprochable; mais celui-ci, cédant au remords de sa conscience et ne voulant pas laisser condamner son Frère injustement, alla trouver Théodore en particulier et lui avoua sa faute avec beaucoup de repentir.

Touché de cet aveu, humble et spontané, Théodore pardonna au coupable. Il appela ensuite l'accusé et lui dit: « Consolez-vous, je sais que vous êtes innocent, toutefois, si vous avez eu quelque chose à souffrir à cette occasion de la part de vos frères, ne leur en voulez point: vous étiez innocent de ce vol, c'est vrai; mais vous avez à vous reprocher devant Dieu bien d'autres fautes, dont il était bon que vous fassiez pénitence. Il faut toujours bénir Dieu de tout ce qui nous arrive. »

Saint Théodore avait un don particulier pour ramener la sérénité dans les âmes et la paix dans les communautés.

DEUX ANS DE PÉNITENCE POUR UNE PENSÉE D'ORGUEIL

Saint Pacôme étant tombé gravement malade à Pabau, plusieurs religieux, inquiets de l'avenir de l'Ordre, demandèrent à Théodore s'il accepterait d'être élu pour lui succéder. Celui-ci, qui redoutait la charge des âmes et les honneurs, fut affligé de cette question; cependant, pressé par les instances des Frères, il finit par répondre affirmativement. Il eût été plus sage, avant de promettre, de demander conseil à saint Pacôme, puisque l'illustre fondateur vivait encore. Le démon en profita pour tenter Théodore contre l'humilité.

Saint Pacôme, à qui Dieu révéla ce secret, envoya chercher son cher disciple, et lui dit: « N'avez-vous rien à vous reprocher?

— Il y a sept ans que vous m'avez associé à votre charge dans la visite des monastères et le gouvernement des Frères, répondit humblement Théodore, et, dans tout ce temps-là, je n'ai jamais eu la pensée de vous succéder dans la supériorité; mais maintenant, je suis fort attaqué de cette tentation et je reconnais que je ne l'ai pas combattue comme j'aurais dû.

— Vous dites vrai, répondit le saint vieillard, et je vois que vous n'avez pas encore complètement dompté les penchants pervers de la nature. Vous avez besoin de vivre dans la retraite et d'y demander pardon à Dieu. » Et, le relevant de toutes ses charges, il le réduisit à l'état de simple religieux.

Saint Pacôme revint à la santé et vécut encore deux ans, pendant lesquels saint Théodore vécut constamment comme un simple religieux, dans le silence, l'humilité et une soumission admirable. La pensée qu'il s'était complu un moment dans des désirs ambitieux lui arrachait d'abondantes larmes, et il eût souhaité être méprisé de tous, comme le plus indigne des moines. Enfin, son saint maître ne craignit pas d'affirmer que Théodore avait avancé sept fois plus dans la perfection pendant ces deux ans d'humiliation, qu'il n'avait fait auparavant.

Le bon vieillard mourut entre les bras de ce cher disciple, et eut pour successeur saint Orsise.

SAINT THÉODORE ET SAINT ORSISE

Théodore obéit au nouveau supérieur avec la même soumission qu'il témoignait à saint Pacôme et, quoique très instruit lui-même, il écoutait les instructions d'Orsise avec l'attention et la simplicité d'un jeune novice. Mais Orsise, trouvant le fardeau de la supériorité au-dessus de ses forces, pria Dieu de lui désigner un successeur, et Dieu lui révéla, dans une vision, qu'il devait se faire aider par Théodore.

Réunissant donc les supérieurs des divers monastères, Orsise leur déclara qu'il désirait se décharger de ses fonctions sur Théodore. Tous approuvèrent sa résolution, envoyèrent chercher Théodore, et le prièrent de prendre en main le gouvernement des Frères; mais l'humble religieux ne consentit à accepter cette charge que sur l'ordre d'Orsise lui-même, encore ne se regardait-il que comme son coadjuteur et prenait-il son avis en toute chose.

La nature humaine est faible, et, malgré ses bonnes résolutions, ses penchants déréglés pèsent sans cesse pour l'entraîner loin du droit chemin des vertus parfaites. Malgré la sainteté de Pacôme et la règle si sage qu'il avait donnée à son Ordre, quand le nombre de ses disciples se fut élevé à plusieurs milliers, il fallut s'attendre à voir paraître, çà et là, les faiblesses humaines.

C'est ainsi qu'Apollonius, supérieur de Moncose, trop préoccupé des biens temporels de son monastère, se sépara de l'Ordre, afin de conserver à son seul couvent toutes les ressources qu'il avait réunies.

Orsise n'avait pu réussir à le ramener à l'union, mais les douces exhortations de Théodore furent couronnées de succès.

Il ramena de même beaucoup d'autres religieux à une vie plus austère et plus régulière, fidèle à une recommandation que saint Pacôme mourant lui avait faite jusqu'à trois fois : celle de ne point abandonner les Frères qu'il verrait se négliger dans le service de Dieu.

Il était vis-à-vis d'eux d'une patience admirable, leur rappelant tour à tour les vérités terribles et les vérités consolantes de la foi, et ne négligeant rien de ce qui pouvait les éclairer.

Si, cependant, on en trouvait d'incorrigibles, il fallait bien se résoudre à les renvoyer de la société des Frères, ainsi que Dieu le lui révéla dans la circonstance suivante.

Saint Théodore étant venu au couvent de Pabau, prit avec lui environ cent vingt religieux pour aller couper, dans une île du Nil, les joncs avec lesquels les solitaires faisaient des nattes. Ce travail dura plusieurs jours, et le vénérable supérieur ne manquait pas, chaque soir, de faire la conférence spirituelle, comme s'il eût été au monastère. Un mercredi soir, pendant qu'il parlait, deux petites vipères se glissèrent autour de ses pieds nus, sans que le Père interrompît ses exhortations, de peur de troubler le recueillement des Frères. Après la conférence, il fit tuer ces bêtes venimeuses, et, reprenant la parole, il dit : « Un ange m'a révélé que plusieurs religieux n'ont pas assez de soin de leur salut, et il y en a même un qu'il faut chasser du monastère. »

En entendant ces paroles, un des assistants, nommé Silvain, se dit à lui-même : « Quelle présomption dans cet homme d'affirmer ainsi qu'un ange lui a parlé. » Mais aussitôt, il vit paraître devant lui un personnage inconnu et terrible, qui lui dit : « Est-ce ainsi que tu manques de respect à Dieu, en méprisant son serviteur? » Et il lui donna un soufflet si terrible que le moine perdit connaissance. Ses frères, croyant à une maladie soudaine, le portèrent sur un lit, le recommandant à Dieu par beaucoup de prières. Il ne revint à lui que le troisième jour, et sa première parole fut celle-ci : « Béni soit le Seigneur, qui m'a instruit et a eu pitié de moi. » Et il raconta aux Frères ce qui lui était arrivé.

Cependant saint Théodore avait pris en particulier chacun des religieux dont l'ange lui avait signalé la négligence et les avait décidés à une vie plus fervente. Il prit également à part le jeune religieux que l'ange avait déclaré indigne du monastère; il le pressa d'avouer lui-même ses fautes et d'en demander pardon. Mais le coupable ne voulut rien avouer. Alors le Saint, lisant dans la conscience de ce malheureux comme dans un livre ouvert, commença à lui dire ses fautes l'une après l'autre, avec tant de précision, que le jeune homme, couvert de confusion, se jeta à ses pieds, le suppliant de n'en pas dire davantage. Et comme il n'avait pas le courage de se corriger, il quitta lui-même le monastère, après avoir dit aux Frères ce qui venait de lui arriver, et que leur supérieur était un saint à qui Dieu révélait le secret des cœurs.

Une jeune femme s'étant empoisonnée par mégarde était dans un état désespéré. Son père, fondant en larmes, accourut à Tabenne avec une trentaine d'hommes de son village et supplia saint Théodore de venir guérir sa fille. « Dieu est partout, répondit le Saint, s'il lui plaît de guérir cette femme, il suffit que je prie dans l'oratoire du couvent. » Et il alla prier à cette intention, avec ses religieux dans l'oratoire et bénit de l'eau qu'il envoya à la malade. Dès que celle-ci en eut goûté, elle fut guérie.

Un jeune homme d'Alexandrie, nommé Ammon, âgé de dix-sept ans, vint à Pabau pour se faire moine. « Théodore, raconte-t-il, vint me recevoir à la porte du monastère, me fit quelques interrogations, me revêtit de l'habit monastique et m'introduisit dans un endroit où les Frères étaient assis au nombre de six cents. Il me fit asseoir auprès de lui sous un palmier. J'étais dans l'étonnement et l'admiration de voir le bel ordre qui régnait dans une si nombreuse assemblée. Pendant qne j'étais assis auprès du Père, je vis plusieurs religieux s'approcher de lui tour à tour pour le prier de leur dire publiquement leurs défauts. Mais le Saint se contentait de signaler à chacun le passage de l'Ecriture qui répondait le plus au besoin actuel de son âme. »

Saint Théodore prophétisa à ses religieux les dernières persécutions de l'empereur hérétique Constance, contre l'Eglise, le règne perfide, mais court, de Julien l'Apostat, son châtiment et l'avènement du catholique Jovien. Il mit tout son zèle à préserver ses monastères de l'hérésie d'Arius qui séduisait alors beaucoup d'âmes.

A l'exemple de son maître, saint Pacôme, il avait une profonde vénération pour l'illustre défenseur de la vérité, saint Athanase, patriarche d'Alexandrie. Immense fut sa joie quand le saint évêque vint visiter les couvents de Tabenne. Lui-même, il voulut conduire par la bride l'âne qui portait Athanase, pendant que le cortège des Frères marchait en avant, des flambeaux à la main, et chantant des cantiques.

Athanase n'estimait pas moins le saint moine et quand Théodore mourut à l'âge de soixante-cinq ans, le grand évêque écrivit à ses religieux désolés : Mes très chers Frères, ne pleurons pas la mort de Théodore! Plût à Dieu que nous participions un jour à son bonheur! Plût à Dieu que nous finissions notre course de la même manière qu'il a terminé la sienne! Au lieu de le pleurer, songeons plutôt à imiter ses vertus. »

LE BIENHEUREUX GASPARD DE BUFALO

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES DU PRÉCIEUX SANG

BÉATIFIÉ PAR S. S. PIE X, LE 18 DÉCEMBRE 1904

Fête le 28 décembre.

Le bienheureux Gaspard de Bufalo.

QUALITÉS ET DÉFAUTS DE L'ENFANT

S. S. Pie X, peu de jours avant de béatifier Gaspard de Bufalo, l'offrait volontiers comme modèle aux prêtres de Rome et du monde : « Que le clergé, disait le Pape, imite cet apôtre infatigable, et bientôt la défiance des populations envers le prêtre sera dissipée. » Le B. Gaspard fut, en effet, l'un de ces prêtres zélés, dont parle saint Vincent de Paul, qui ne se reposent qu'en paradis.

Il naquit à Rome, le jour de l'Epiphanie de l'année 1786. Il était de complexion si frêle que l'on crut qu'il ne vivrait pas. Une crise faillit l'emporter à dix-neuf mois; puis, il eut à souffrir cruellement d'une ophtalmie réputée incurable et dont il ne guérit que par l'intercession de saint François-Xavier.

Toute sa vie, il gardera de ce bienfait un reconnaissant souvenir et témoignera d'une ardente dévotion envers le grand apôtre des Indes.

Gaspard se signala de bonne heure par sa tendre piété. Au lieu de courir les rues avec les enfants de son âge, il s'amusait à la maison à dresser de petits autels, devant lesquels il priait longuement et récitait le rosaire.

Son amour envers la Très Sainte Vierge s'accrut encore le jour où il lui fut donné, comme à beaucoup d'autres Romains, de voir une de leurs madones miraculeuses ouvrir les yeux, animer son regard et l'arrêter sur la foule émerveillée. Depuis lors, il ne passait jamais devant l'une de ces nombreuses images de Marie, qui décorent si gracieusement les rues de Rome, sans se découvrir, et souvent il invitait ses petits compagnons à y faire une courte station.

La chasteté avait déjà pour lui des attraits, et, bien avant sa Première Communion, auprès du tombeau de saint Louis de Gonzague conservé dans l'église de Saint-Ignace et qu'il visitait presque journellement, il voulait faire vœu de pureté perpétuelle : mais sa mère, à qui il confia son projet, lui dit d'attendre quelque temps avant d'accomplir un acte de cette gravité. Du moins, prit-il dès lors toutes les précautions pour conserver intact le lis de son innocence : il ne permettait à personne, pas même à ses parents, de le toucher; tout en lui, gestes, paroles, actions, exprimait la plus parfaite modestie. Un jour, à table, il pâlit et fut pris de nausées, parce que l'un des convives venait de prononcer en sa présence une parole peu convenable. « Je ne puis plus manger, cette parole m'a fait mal, » dit-il à sa mère.

D'instinct, il comprit que la belle vertu ne se conserve que par la mortification, et, malgré sa faiblesse native, il refusa de boire du vin, de toucher aux mets plus délicats; il lui arriva de coucher sur la planche nue et de ceindre ses reins d'une chaîne de fer. Plus tard, son directeur, soucieux de conserver sa santé, modèrera ces excès et ne permettra plus à son pénitent l'usage d'une chainette de fer que pour le moment où il s'approchera de la Sainte Table; mais, en attendant, l'enfant se disciplinait rudement, et sa mère eut à lui demander plusieurs fois compte des taches de sang qu'elle apercevait sur son linge de corps.

Doué d'une belle intelligence, pieux, candide, soumis aux moindres désirs de ses parents, le petit Gaspard n'avait qu'un défaut : il était vif et colère. Comment sa vertu eût-elle été héroïque, comme vient de le reconnaître l'Eglise, s'il n'avait pas eu à lutter? Il lui arrivait donc de s'emporter, d'avoir des dépits soudains à propos d'un rien, de frapper la terre du pied, et de dire à ceux qui le raisonnaient : « Je suis en colère, parce que je suis en colère! » ou, pour traduire plus littéralement le biographe italien : « J'enrage, parce que j'enrage. »

Hâtons-nous d'ajouter que ces éclats furent passagers et ne se produisirent plus après la première confession de l'enfant, c'est-à-dire après l'âge de six ans. Non qu'il perdit son tempérament bouillant, mais, aidé de la grâce, il sut se faire violence, acquérir un tel empire sur lui-même qu'il eût fallu dans la suite un œil bien exercé pour découvrir son penchant naturel.

Un jour, donnant des éclaircissements à l'un de ses condisciples, fort lent à comprendre, Gaspard, après lui avoir redit plusieurs fois la même chose, et sans succès, se sentit ému et tout prêt à s'indigner; mais ses yeux rencontrèrent le crucifix posé sur sa table, et, joignant les mains, il lui fit à haute voix cette prière : « Seigneur, donnez-moi la sainte patience et ouvrez-nous l'intelligence, à lui et à moi. » Alors, il recommença tranquillement son explication. Le saint tribunal avait opéré en lui ce merveilleux changement.

L'ÉTUDIANT ROMAIN

Gaspard de Bufalo fit sa Première Communion au célèbre collège romain, dans la chapelle de Saint-Louis de Gonzague. C'est dans ce même collège qu'il entreprit ses études. Plusieurs fois, la maladie vint les interrompre et l'obliger à aller respirer l'air de la campagne. Dès que les forces lui revenaient, l'étudiant reprenait sa tâche avec ardeur, et ses moyens plus qu'ordinaires, son esprit éveillé, une mémoire prodigieuse l'empêchaient de rester en retard sur ses condisciples.

Chaque matin, il servait la messe à l'église du *Gesù!* Puis, après le frugal déjeuner pris à la maison, il se rendait aux cours, non sans faire en passant une pieuse station à l'église Saint-Ignace et au tombeau vénéré de saint Louis de Gonzague. Au retour, il étudiait jusqu'à midi. Parfois, le dîner se trouvait fort retardé lorsque le père de Gaspard se trouvait retenu plus que de coutume par son travail au palazzo du prince Altieri, et il arrivait à l'écolier de profiter de l'occasion, surtout les jours de jeûne, pour rester sans rien prendre jusqu'au souper. « Mais tu n'as pas l'âge! lui disait sa mère. — J'ai l'âge de pécher, j'ai donc l'âge de jeûner, » répondait le mortifié jeune homme.

Le soir, suivant une coutume chère aux Romains, il ne manquait jamais la promenade dite de l'*Ave Maria*. L'un des charmes de la vie de Rome est, en effet, de voir chaque jour, à tour de rôle, l'une ou l'autre de ses trois ou quatre cents églises se parer d'ornements de fête, exposer ses trésors de reliques, ouvrir ses cryptes, et inviter plus spécialement à venir prier dans son enceinte, un peu avant l'heure de l'*Angelus*, les pieux habitants ou les pèlerins de passage.

Aux jours de congé, Gaspard de Bufalo invitait ses compagnons à venir réciter l'office de la Sainte Vierge dans son oratoire. Parfois, préludant à sa mission de prédicateur, il montait sur une chaise, et prenant à partie ses auditeurs, les exhortait gravement à la pénitence et à la conversion, en commentant quelque texte de l'Ecriture; ce qu'il faisait aussi, avec plus de sérieux et de fruit encore, sur le Forum, les jours de fête. Il rassemblait les paysans ou les enfants du peuple qui y séjournent, leur distribuait des médailles et des images de la Sainte Vierge, et avec beaucoup d'abandon leur parlait de Dieu, de leurs devoirs, de la dévotion à Marie, d'un accent qui touchait ces âmes simples.

Le dimanche, il faisait régulièrement le catéchisme à l'église Saint-Marc et prêtait volontiers son concours pour les *fonctions* des autres sanctuaires voisins.

Souvent aussi, il portait aux infirmes de l'hospice de la Consolation, ou à ceux de Sainte-Galla, ses soins, une bonne parole et les petites douceurs dont il aimait à se priver pour les leur offrir.

VOCATION DE PRÉDICATEUR

A toutes ces marques du zèle le plus désintéressé, on pouvait pressentir un apôtre et un futur prêtre. Une retraite d'un mois au monastère romain des Cisterciens de Sainte-Croix de Jérusalem, où son oncle maternel était religieux, acheva d'éclairer Gaspard sur sa vocation. Il reçut la tonsure le Samedi-Saint de l'an 1800, les deux premiers Ordres mineurs le 7 juillet de la même année, et les deux derniers le 4 avril de l'année 1801.

Avec plus d'assiduité que jamais, il poursuivit le cours de ses bonnes œuvres, ses visites aux malades, ses catéchismes à Saint-Marc, ses prêches au Forum et ses réunions dans l'oratoire de la maison paternelle. En voyant arriver la bande joyeuse des compagnons de Gaspard, sa mère ne pouvait s'empêcher de sourire, et s'écriait : « Mais c'est une Congrégation que j'ai chez moi? » Elle ne croyait pas dire si vrai. Les pieux amis récitaient ensemble l'office de la Sainte Vierge; puis l'abbé de Bufalo leur débitait un *fervorino* sur le saint du jour, et la cérémonie se terminait par le baisement de quelque relique.

Gaspard de Bufalo avait un goût inné pour la prédication : il ne négligea rien pour développer ses aptitudes naturelles. Il se nourrit longtemps de la moëlle des Ecritures. Il allait aussi volontiers écouter les sermons, et, outre le profit spirituel qu'il cherchait à en retirer, il étudiait, pour se former lui-même, le geste, le débit, tout l'art de l'orateur. Sa mémoire était si étonnante qu'il pouvait transcrire, presque littéralement, au sortir de l'église, le discours entier qu'il venait d'entendre, ce qu'il fit pour toutes les instructions d'un célèbre prédicateur, pendant un Carême que celui-ci donnait au *Gesù*. Le prédicateur lui-même demeura stupéfait de trouver ses sermons si fidèlement reproduits.

Une parole du pape Pie VII : « Dieu vous veut au ministère des missions, » le fixa dans sa voie et lui enleva toute velléité d'entrer, comme il l'avait pensé un moment, soit chez les Silvestrins de San Stefano del Cacco, soit chez les Jésuites, dont la Compagnie venait d'être rétablie. Il fit à Dieu le don absolu de lui-même pour l'apostolat auquel il l'appelait, au jour de son sous-diaconat, le 21 février 1807, fut ordonné diacre le 12 mars de l'année suivante, et, heureux d'avoir atteint ce degré des saints Ordres qui permet d'annoncer l'Evangile aux fidèles, il se croyait indigne d'aller plus loin. Ses directeurs en jugèrent autrement, et il fut admis au sacerdoce, avec dispense d'âge et d'interstices, le 31 juillet 1808. Dès le lendemain, il prêchait dans la Basilique vaticane sur la divine Providence, et il vint célébrer sa première messe le jour suivant dans l'église Saint-Marc dont il était chanoine depuis un an, et dont il fut nommé dans la suite premier sacristain.

Prêtre, il donna aux pauvres de l'hospice de Sainte-Galla les prémices de sa parole. Puis il se fit céder l'église de Sainte-Marie *in Vineis*, près de la roche Tarpéienne, sanctuaire abandonné et menaçant ruine. Notre Bienheureux s'empressa de la faire restaurer pour y réunir des jeunes gens, et les préserver des dangers du monde en leur rappelant les vérités du salut.

CINQ ANS D'EXIL ET DE CAPTIVITÉ

Il était encore dans l'ardeur de ses débuts apostoliques, quand éclata l'ouragan révolutionnaire suscité contre le Saint-Siège par Bonaparte. Le général Miollis venait d'être nommé gouverneur de Rome et, au nom de l'empereur, exigeait de tous les membres du clergé une protestation de fidélité au nouveau régime. Cité devant ce singulier proconsul, l'abbé de Bufalo ne lui adressa que ces simples mots, fortement accentués : « Je ne puis pas, je ne dois pas, je ne veux pas prêter ce serment. » Sa franchise plut au gouverneur, qui, se tournant avec sympathie vers le père de notre Bienheureux, qui l'avait accompagné, l'engagea à user d'autorité pour décider Gaspard. Mais le digne vieillard ne tint pas un autre langage que celui si noble de son fils et refusa lui aussi de trahir la cause du Pape. Un décret de bannissement s'ensuivit contre le Bienheureux, et peu de jours après, ayant à peine eu le temps de préparer son départ, il était dirigé sur Plaisance, puis sur Bologne, avec plusieurs compagnons d'exil, dom Albertini, son directeur, chanoine de Saint-Nicolas *in carcere* et plus tard évêque, et deux chanoines de Saint-Marc.

A Bologne, les Pères de l'Oratoire firent un excellent accueil aux deux amis exilés. La joie qu'ils éprouvaient de se retrouver ensemble en cette nouvelle ville fut de courte durée, car le gouvernement, suspectant leurs rapports, sépara brutalement les deux prêtres en envoyant le distingué chanoine de Saint-Nicolas à Bastia, en Corse, où il connut toutes les horreurs d'une rude captivité. Gaspard, doublement attristé à cette heure par le départ de son ami et par la mort de sa mère, fut à son tour incarcéré. Sur son nouveau refus de prêter le serment, il fut jeté dans la prison de Saint-Jean du Mont, puis dans celle d'Imola; enfin, il fut envoyé à celle de Lugo. Là, il fut traité avec une extrême rigueur : on lui enleva tout : livres, papier, encre et jusqu'à la clé de sa petite malle; on le soumit à d'odieuses perquisitions et à une étroite surveillance. Ni lui, ni ses compagnons prêtres ne purent célébrer la messe pendant trois mois : une seule fois, il leur fut donné de communier quand un prêtre pénétra dans leur cachot pour administrer le Saint Viatique à l'un d'entre eux. Alors seulement, à force de supplications, ils finirent par obtenir un autel, avec faculté d'y célébrer seulement une messe chaque matin, mais, trompant la surveillance, ils parvinrent tous à la dire chaque jour, avant le lever des gardes.

Dans ses privations et ses souffrances, le bienheureux Gaspard ne se démentit pas un instant : il supporta tout avec une héroïque patience, exhortant ses compagnons à la résignation. On rapporte qu'il avait découvert dans un angle de la prison un étroit réduit, à peine assez grand pour qu'on put y étendre une paillasse. C'est là qu'il demanda à passer ses jours et ses nuits, presque toujours en prières, dans une posture incommode, les jambes gonflées par suite de son immobilité continue, n'en sortant que pour prendre avec ses frères de captivité leur maigre réfection ou pour s'entretenir avec eux dans une conférence quotidienne sur quelque sujet religieux.

Ordre venait d'être donné d'expédier en Corse les prisonniers de Lugo, et ils arrivaient à Livourne, quand on apprit la chute du gouvernement français. Ce fut le signal de la délivrance. On devine avec quelle joie le saint prisonnier se vit rendu soudain à sa patrie et à ses œuvres.

CONGRÉGATION DU PRÉCIEUX SANG

La révolution avait causé, surtout à Rome, bien des ravages. A peine de retour, le bienheureux Gaspard se multiplie, comme s'il avait à cœur de racheter cinq ans d'inaction forcée. Il reprend son œuvre de jeunes gens à l'hospice de Sainte-Galla, donne tour à tour, en 1814, des retraites pascales aux étudiants de l'Université romaine, aux soldats de toute arme, au corps des gardes-nobles pontificales. En octobre, il installe à Frascati, en leur prêchant les exercices spirituels, les Sœurs Augustines qui venaient y reprendre l'habit religieux et la vie claustrale. De là, il va porter la divine parole à Giano, au diocèse de Spolète.

Giano était, dans les desseins de Dieu, le lieu où devait naître la Congrégation des Missionnaires

du Précieux Sang. Il y avait là un couvent et une église, abandonnés, et dédiés à saint Félix, martyr, évêque de Spello. Le Bienheureux crut y trouver l'abri qu'il convoitait pour y fonder une maison d'ouvriers apostoliques, destinés à rayonner dans la province en y donnant des missions. Bien des fois, il avait entretenu de ce projet son ami et directeur, dom Albertini. Sans retard, il tente une démarche auprès du Souverain Pontife, par l'entremise du dévoué cardinal Cristaldi, obtient sans peine, par un rescrit de la Commission des biens apostoliques, le local désiré; le Pape bénit avec effusion l'œuvre nouvelle et il accorde même des subsides pour aider son premier établissement.

Au comble de ses vœux, Gaspard ne songe plus qu'à recruter de nombreux ouvriers. Il trouve parmi les membres de l'archiconfrérie du Précieux Sang, fondée jadis par dom Albertini dans l'église de Saint-Nicolas *in carcere*, ses premiers compagnons : Gaetano Bonanni et deux autres prêtres, tout disposés à entrer dans ses vues. Ensemble, ils inaugureront l'Institut des missionnaires auquel, autant par dévotion personnelle que par le concours des circonstances, le fondateur donnera le nom de Congrégation du Précieux Sang.

Un seul des trois premiers auxiliaires de Gaspard, Gaetano Bonanni, lui demeura fidèle. Pendant trois ans, aucune recrue solide ne se présenta. Loin de se décourager par cet insuccès apparent, le Bienheureux demande au Pape la permission de fonder en chaque province une maison semblable à celle de Giano. On croit à une folie de sa part. La fondation du couvent de Rome, par laquelle il voudrait commencer, rencontre des difficultés insurmontables. Pourtant, en 1817, il ouvre une seconde maison à Pievetorina, au diocèse de Camerino, puis une troisième à Saint-Paul d'Albano; et en 1821, le Pape, voulant apporter remède aux brigandages inouïs qui désolaient la province de Naples, ordonne lui-même à Gaspard de Bufalo six nouvelles fondations. Les ouvriers apostoliques arrivaient au fur et à mesure des besoins, et à sa mort le Bienheureux laissait en tout treize couvents canoniquement érigés, pourvus d'une règle et de constitutions, peuplés de missionnaires et même d'aspirants et de novices.

UNE MISSION DU BIENHEUREUX GASPARD — SA MORT

Il nous faudrait énumérer une à une presque toutes les grandes cités de l'Italie, si nous voulions suivre l'infatigable missionnaire pendant les vingt-deux ans de sa pleine activité. Mieux vaut, ce semble, décrire en traits rapides l'une quelconque de ses fructueuses missions.

L'évêque, ou son vicaire, le clergé, les confréries, le peuple, accueillaient processionnellement, aux portes de la ville, Gaspard et ses compagnons : le supérieur ecclésiastique leur donnait à baiser le crucifix, en signe de la charge d'âmes qu'il leur confiait, puis l'on se rendait solennellement à l'église au chant du psaume *Laudate*. Le chef de la mission ouvrait aussitôt la série des instructions. Les après-midi étaient consacrées aux confessions, et Dieu seul sait quel en était le nombre; à la suite des prédications du Bienheureux, l'on dut parfois faire venir des paroisses voisines quarante et cinquante confesseurs à la fois. L'homme de Dieu, on le conçoit, avait sa lourde part de ce labeur. Le soir, à l'heure de l'*Ave Maria*, les missionnaires parcouraient les rues de la ville, le crucifix en main, groupaient les habitants et prêchaient sur les places publiques; puis ils ramenaient le peuple à l'église pour la bénédiction du Saint Sacrement, et continuaient ensuite, bien avant dans la nuit, les confessions des hommes.

Quand la mission touchait à son terme, on faisait faire la Première Communion aux enfants; le jour suivant avait lieu la communion générale des femmes, et enfin celle des hommes. Comme au temps de saint Bernardin de Sienne, on allumait, dans la cérémonie de clôture, un feu de joie sur la place publique; c'était pour y brûler tous les livres, gravures et tableaux licencieux dont les pécheurs convertis avaient fait gaiement le sacrifice. Non loin de là, on dressait un calvaire au pied duquel se donnait la bénédiction papale. Un vibrant *Te Deum* terminait ces saints exercices.

Ce qui était le plus admirable, c'était l'entrain, l'ordre et la ferveur que notre zélé missionnaire s'entendait à y faire régner.

Il avait aussi, pour subjuguer les âmes, des inventions à lui, blâmées parfois par les timides, mais toujours couronnées de succès, tant il apportait à les réaliser d'entrain et de foi. Tantôt, c'était la discipline prise en commun par les hommes rassemblés dans l'église, le prédicateur donnant l'exemple. Tantôt, c'était, après un terrifiant discours sur l'enfer, une procession en l'honneur de la Sainte Vierge, dont l'image, apparaissant soudain au milieu du chœur, entourée de lumière et portée par des enfants vêtues de blanc, semblait à tous comme une vision suave et un gage d'espérance. D'autres fois, il faisait apporter devant la chaire, par un prêtre en ornements sacerdotaux, la Sainte Réserve elle-même, et, tandis que l'auditoire était encore sous l'impression de sa chaude parole, il adjurait publiquement Notre-Seigneur de pardonner aux pécheurs présents dans l'assistance. Ces saintes habiletés, jointes à un remarquable talent oratoire fortifié par l'éloquent exemple d'une vie sans tache, entraînaient après elles de nombreuses conversions.

En 1836, les fatigues continuelles auxquelles se livrait Gaspard de Bufalo, ses longs voyages à pied, ses incessantes prédications, ses veilles, avaient altéré sa santé. Il n'en continua pas moins ses travaux, prêchant encore à Albano, à Bassiano, à Rome même, dans l'église de S. Laurent *in Damaso*, où il goûta à le faire une grande consolation, parce que son protecteur, saint François-Xavier, y avait prêché avant lui.

Sur ces entrefaites, le choléra éclate; à Rome, des prières publiques sont ordonnées pour apaiser le ciel. Sur l'invitation du Cardinal-Vicaire Odescalchi, le bienheureux Gaspard entreprend une série d'exhortations au peuple dans l'église de Sainte-Marie *in Vallicella*. Mais ses forces le trahissent : il fait peine à voir et à entendre; il est obligé d'arrêter le cours de ses instructions, et il dit à un prêtre de ses amis : « Je me sens mal : je vois que je suis au terme de mes fatigues..... »

Il célébra encore la fête de saint François-Xavier, le 2 décembre 1837; le 28 de ce même mois, il rendait paisiblement son âme à Dieu.

Son corps fut transporté au couvent de Saint-Paul d'Albano, où ses fils l'attendaient, jaloux de conserver au milieu d'eux une relique aussi vénérée.

Dieu a daigné illustrer par de nombreux prodiges le tombeau de son serviteur. Le 18 décembre 1904, le Vicaire de Jésus-Christ, S. S. Pie X, à l'occasion des fêtes du cinquantenaire de l'Immaculée Conception, met le sceau à la gloire du vaillant missionnaire romain, Gaspard de Bufalo, en plaçant sur son front l'auréole des Bienheureux.

LA VÉNÉRABLE SŒUR BENOITE

du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (1647-1718)

PREMIERE PARTIE : LA BERGÈRE DU LAUS

Quelques épisodes merveilleux du temps où la Vénérable était bergère sur le Laus.

L'ENFANT DE BÉNÉDICTION

S'il est une période de l'histoire de France féconde en grands événements, c'est assurément celle où se passèrent les faits merveilleux que nous allons raconter. Parmi les noms glorieux du siècle de Louis XIV, il en est deux que les histoires officielles ignorent, ceux de la bienheureuse Marguerite-Marie et de la vénérable Sœur Benoite. Toutes les deux, en priant et s'immolant, firent plus pour la vraie grandeur du roi que toutes les victoires de ses armées.

Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs la vie admirable de la bienheureuse Marguerite-Marie. Nous nous proposons cette fois d'exposer celle non moins merveilleuse de sa pieuse contemporaine, la vénérable Sœur Benoite, la bergère du Laus.

A Saint-Etienne-d'Avançon, petit village des Alpes, situé à quelques kilomètres au sud-est de Gap, vivaient, au milieu du XVIIe siècle, Guillaume Rencurel et Catherine Matheron, sa femme. Quelques champs et une vigne constituaient tout leur patrimoine en ce monde, mais ils se conso-

laient de leur obscurité et de leur misère présente par l'espérance de l'éternelle royauté promise aux déshérités de ce monde. Ils avaient déjà une fille, lorsque le ciel leur en envoya une seconde qui allait être la privilégiée de la Très Sainte Vierge. C'est en 1647, et le 29 septembre, fête de l'archange saint Michel, que l'enfant bénie vint au monde. Le premier soin des parents fut de faire naître à la grâce la petite fille, en la présentant aux fonts sacrés du baptême. On l'appela Benoîte, c'est-à-dire *bénie, Benedicta.* Ce nom si bien choisi allait recevoir dans cette privilégiée de la Sainte Vierge toute sa signification. Bénie du ciel, qui devait la combler de dons surnaturels, elle devait être, pour un grand nombre d'âmes, un instrument de grâces et de bénédictions.

SIGNES EXTRAORDINAIRES

Des signes extraordinaires marquèrent dès le berceau la vie de l'innocente fille. Elle n'avait que huit mois encore, et son berceau, sans cause apparente, fut subitement renversé au milieu de la nuit. Elle était parfois violemment arrachée de ses langes et traînée toute nue sur le dallage de la chaumière, d'où on la relevait à demi morte le matin. Un jour, on la trouva le cou si étrangement serré dans une fente de la vieille porte, qu'on ne put la dégager qu'en séparant les panneaux, avec beaucoup de précautions. Le fait parut si extraordinaire qu'on crut devoir en dresser acte devant M. Aubert, notaire du lieu.

Un autre jour, après une absence momentanée, Catherine Matheron ne trouva plus l'enfant dans son berceau. On la chercha longtemps et on finit par la découvrir cachée sous le lit, dans la maison même. Une force invisible l'y retenait, et le curé dut recourir aux exorcismes pour l'en retirer. La pauvre petite avait tant souffert qu'elle était presque morte quand elle fut rendue à sa mère.

Si le démon s'acharnait ainsi contre Benoîte, le ciel semblait lui sourire. Un jour, c'était le Mercredi des Cendres, Benoîte, alors âgée de quatre ans, s'amusait avec d'autres enfants à pétrir de la vase, et leurs visages en portaient les éclaboussures. Tout à coup paraît une *Dame inconnue*, au maintien noble et aux traits pleins de douceur. Prenant Benoîte par la main, elle lui lave le visage et accompagne ce bon office d'une maternelle caresse, puis elle continue son chemin en disant à toutes : *Soyez bien sages, mes pouponnes.*

La noble inconnue fut aperçue d'autres fois encore par la candide enfant du village. Il y avait un pauvre que les infirmités retenaient dans son misérable réduit et qui attendait de la charité le morceau de pain qu'il ne pouvait gagner par son travail. Or, un jour, la petite Benoîte et ses compagnes virent la *Dame* traverser le hameau en demandant l'aumône, puis, la quête terminée, en porter le produit à l'indigent.

— Belle Dame, dit celui-ci avec reconnaissance, aurai-je bien des psaumes à dire pour cela?

— Tenez-vous content, brave homme, répondit la merveilleuse Bienfaitrice, et tant que vous vivrez, dites les litanies à ma louange.

Puis elle invita les petites filles à prendre du pain qu'elle venait de donner au pauvre vieillard. Elle disparut après avoir *baillé* à toutes un petit soufflet, qui était plutôt une caresse, en leur disant : *Soyez bien sages, mes filles.*

Une fois, au mois de janvier, sa mère l'envoya avec sa plus jeune sœur porter le blé au moulin. Les deux enfants partirent, conduisant l'âne avec une charge de quatre *hémines* (1). Le chemin à suivre était un défilé bordé en plusieurs endroits d'affreux précipices. Elles n'eurent fini leur ouvrage qu'après le coucher du soleil. Au retour, par une nuit obscure, leur âne s'abattit avec son fardeau au milieu du chemin. Où chercher du secours et qui appeler? Pendant que les deux enfants étaient tout en larmes, la *Dame inconnue* apparut soudain, releva l'animal et les consola avec une douce et maternelle tendresse.

Quelques mois après, Benoîte alla cueillir des cerises, sur l'ordre de sa mère. Pour monter à l'arbre, elle s'était servie d'une grosse branche desséchée; mais quand elle voulut descendre, son échelle improvisée roula dans le ravin. La nuit approchait, et l'enfant ne savait comment se tirer de sa prison aérienne. Tandis qu'elle attendait qu'on vînt à son secours, la *Dame* charitable se montra de nouveau, redressa contre l'arbre la branche renversée et s'éloigna sans mot dire.

BENOÎTE BERGÈRE — ELLE MARCHE SUR LES EAUX

Le père de Benoîte étant mort, elle dut se louer comme bergère, pour se procurer le pain qui manquait à la maison. Elle eut bientôt gagné la confiance et l'affection de son maître par sa douceur, sa simplicité, son obéissance. Tout prospérait autour d'elle, et, si son troupeau n'était pas le plus nombreux du village, il paraissait, aux yeux de tous, le mieux portant et le plus beau.

Chaque matin, elle repartait, contente d'emporter, pour toute provision, le morceau de pain qu'on lui donnait. Seule dans les prairies ou les coteaux, elle égrenait son chapelet avec une angélique piété. Son attrait pour le recueillement la préservait des dangers que courent trop souvent les enfants employés à la garde des troupeaux. Si la solitude les protège contre les regards des hommes, ils ne se souviennent pas toujours que l'œil de Dieu les suit partout. Le ciel d'ailleurs veillait sur l'innocence de la pauvre bergère et savait la protéger au besoin, même par des prodiges.

Un jour que Benoîte gardait son troupeau à quelque distance du village, tout près d'une source appelée Fonts Claires, dont les eaux formaient un grand marais, deux muletiers vinrent à passer et se mirent à la poursuivre. Benoîte s'enfuit rapidement du côté du marais, préférant mille fois être engloutie que tomber entre leurs mains. O merveille! Elle court sur l'eau comme sur la terre ferme et traverse la plaine liquide sans même mouiller le bord de sa robe. Les infâmes étaient déjà dans l'eau jusqu'aux genoux lorsqu'ils constatèrent le prodige. Saisis de confusion, ils rentrèrent en eux-mêmes et firent pénitence de leur faute.

APPARITION DE SAINT MAURICE

C'était au mois de mai 1664. Benoîte, alors âgée de dix-huit ans, avait conduit son troupeau sur la montagne. Elle cherchait de l'eau pour étancher sa soif, lorsqu'elle rencontra un beau vieillard assis sur les ruines d'une antique chapelle.

— Ma fille, que faites-vous là? lui demanda-t-il.

— Messire, répond la bergère sans se troubler, je garde mon troupeau et prie Dieu. Je suis venue ici pour chercher un peu d'eau.

— Il y en a tout près, et je vais vous en tirer, répond le bon vieillard.

---

(1) L'hémine valait un peu plus de notre décalitre.

Benoîte lui dit alors :

— Messire, j'ai du bon pain, voulez-vous le partager avec moi?

— Non, ma fille, répond le vieillard, gardez votre provision.

— Si vous n'en prenez pas, répond la bergère, je ne veux point de votre eau.

— Je n'en ai pas besoin, lui dit-il, je ne vis pas du pain de la terre.

— Qui êtes-vous donc, demande Benoîte, vous êtes si beau! Seriez-vous Jésus?

— Je suis Maurice, dit alors le Saint.

Et il ajouta :

— C'est en mon nom que fut érigée cette chapelle maintenant en ruines.

L'entretien continua jusqu'au déclin du jour, avec une douce familiarité. Saint Maurice congédia la bergère en lui recommandant de ne plus ramener son troupeau dans ce pâturage, parce qu'il faisait parti d'un autre territoire, mais d'aller plutôt dans le vallon de Saint-Etienne.

— C'est là, ma fille, ajouta-t-il, que vous verrez la Sainte Vierge.

— La Sainte Vierge! s'écrie Benoîte, hélas! Messire, elle est au ciel!

— Oui, répond le Bienheureux, au ciel et sur la terre aussi, quand il lui plaît.

En rentrant au village, la jeune fille était toute préoccupée de ce qu'elle avait appris du céleste messager. Son cœur tressaillait d'espérance à la pensée que la Mère de Dieu daignerait s'abaisser jusqu'à venir la visiter.

APPARITIONS DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Le lendemain, dès l'aurore, Benoîte se rendit en toute hâte à l'endroit indiqué. Là se trouvait, à l'entrée d'une forêt, une carrière en exploitation, formant, du côté gauche, une petite grotte où la bergère avait coutume de se retirer pour réciter son chapelet, quand elle gardait son troupeau dans ces parages.

Elle arrive en face de la grotte, lorsque tout à coup lui apparaît une *belle Dame* tenant par la main un enfant d'une beauté ravissante. Avec l'ingénuité qui lui est ordinaire, Benoîte prend la parole : « Belle Dame, dit-elle, que faites-vous là? J'ai du bon pain, voulez-vous en manger avec moi, nous le tremperons dans la fontaine? » L'Enfant de la Dame attire aussi son regard émerveillé : « Belle Dame, ajoute-t-elle, vous plairait-il de nous donner ce *beau poupon* qui nous réjouirait tous? »

La radieuse Dame sourit à la naïve enfant sans lui répondre; mais il y avait tant de bonté et de tendresse dans ce sourire, que l'heureuse fille reste immobile et muette d'admiration. Elle est en extase devant la rayonnante vision, et elle ne songe point à demander le nom de celle qui la ravit. Elle oublie ce que, la veille, lui avait dit saint Maurice, que dans ce vallon elle verrait la Mère de Dieu, et Marie ne voulait point encore se faire connaître. Cependant, le cœur de la bergère surabondait de joie, de consolation et d'amour. Le bêlement de ses brebis instinctivement rassemblées autour d'elle, vient enfin l'avertir qu'il est temps de regagner le hameau.

Les jours suivants, elle se hâte de revenir à la grotte. Elle n'y est pas plutôt arrivée, que le radieux spectacle de la veille se renouvelle à ses yeux éblouis. Pendant près de quatre mois se reproduisent chaque jour ces apparitions qui lui font trouver le paradis sur terre. Une transformation extraordinaire se manifeste dès lors en elle. Tous ceux qui l'avaient observée auparavant ne tardèrent pas à reconnaître qu'il y avait quelque chose de divin dans les visions qu'elle racontait avec tant de bonheur. La piété de ses discours, la douce sérénité de sa figure, la modestie toujours plus grande de son maintien, étaient la preuve des faveurs qu'elle recevait.

Le troupeau lui-même semblait subir la mystérieuse influence de ce qui se passait au vallon. Une main invisible le dirigeait du côté de la grotte, comme pour seconder les désirs de la bergère et hâter son bonheur. Quand, par ordre du maître, il était conduit ailleurs, de lui-même, il revenait précipitamment vers la carrière, sans que la bergère pût l'arrêter. Mais le propriétaire voyant que, malgré l'aridité du lieu, son troupeau prospérait, laissa toute liberté à Benoîte de l'y conduire autant qu'elle voudrait.

LA DIVINE INSTITUTRICE

Le vallon était devenu le séjour habituel de Benoîte. Pendant que ses brebis paissaient tranquillement sur l'aride coteau, elle goûtait les joies d'une inexprimable extase, aux rayons de la vision céleste. Une intime familiarité, une tendre confiance s'établit entre la Dame mystérieuse et la candide bergère. Après se l'être attachée par l'attrait de ses charmes, elle commence à lui parler. Elle la voit si naïve et si ingénue qu'elle se plaît à l'entretenir des choses les plus ordinaires, avec une bonté incomparable. Comme une mère, elle l'instruit, l'éprouve, la reprend, la console et l'encourage. Elle veut l'élever par degrés à la plus sublime perfection, pour en faire la confidente et l'instrument de ses bienfaits envers les hommes.

Dans un de ces entretiens intimes, elle demande à la bergère à qui appartient le troupeau qu'elle garde. « Il est tout à un seul maître », répond-elle. La Dame lui désignant alors, au milieu du troupeau, un mouton et une chèvre magnifique, ajoute : « Ce mouton et cette chèvre, me les donneriez-vous? — Pour le mouton, répond la bergère, je vous le baillerai, je le compterai sur mes gages; mais pour la chèvre, non, elle me ferait faute, elle me porte quand il faut passer la rivière. Vous ne l'auriez pas pour trente écus. — Je ne les donnerai pas, reprit la bonne Dame. Vous aimez trop votre chèvre; le pain et les raisins que vous lui donnez seraient mieux placés dans la main des pauvres. »

Afin de la mettre à l'épreuve, elle permet un jour que le troupeau s'égare, pendant que Benoîte est à l'église, par son ordre, pour entendre la messe. Au retour, ne retrouvant plus ses brebis, la bergère les cherche partout, mais en vain. Elle pense que quelqu'un les aura ramenées à la maison, et revient toute seule. Elle s'était trompée : le troupeau n'était pas rentré. Son maître se fâche cette fois, mais elle le rassure, et, sans donner aucun signe d'impatience, se remet à la recherche du troupeau qu'elle retrouve paissant tranquillement dans un repli de la montagne.

La Dame se montre alors et lui dit pour la consoler : « Ma fille, vous m'avez fait plaisir de ne pas vous impatienter. Une autre se serait emportée ou aurait juré, mais vous vous êtes contentée de pleurer. Je n'ai fait cela que pour exercer votre patience. »

Aux épreuves, la très aimable Dame faisait succéder les consolations et les marques d'une maternelle tendresse. Un jour, elle lui tendit gracieusement la main et l'invita à lui donner la

sienne. « Ah! belle Dame, s'écria Benoîte, qui ne se départait jamais de sa profonde humilité, comment oserais-je vous faire toucher cette chair de pécheresse? »

En d'autres circonstances, elle l'engageait à se reposer près d'elle et à dormir sur les bords de son manteau. Elle prenait elle-même, parfois, la garde du troupeau et envoyait la bergère prier à l'église ou assister à la sainte messe.

L'auguste Institutrice porta plus loin encore la sollicitude envers son élève chérie. Elle lui ordonne un jour de dire aux filles de Saint-Etienne de chanter tous les soirs les litanies à l'église, avec la permission du curé. Benoîte s'acquitta de cet ordre avec empressement; mais ni elle, ni les jeunes filles ne savaient les litanies. Alors, comme une mère qui répète mot à mot une prière à son enfant, la divine Maîtresse enseigne ses litanies à la bergère et lui recommande de les apprendre, à son tour, à ses compagnes. Bientôt on entendit chaque soir retentir la belle prière, nouvelle alors au pays, et qui, depuis, y est devenue si habituelle.

Comment, à pareille école, l'âme si pure et si docile de la jeune vierge ne se serait-elle pas rapidement enrichie de tous les trésors des plus précieuses vertus? Une chose cependant ne changeait pas en elle : sa simplicité dans tout ce qui n'était pas de Dieu, vraie simplicité d'enfant qui bouleverserait nos idées, si l'Evangile ne nous avait appris qu'à elle appartient le royaume des cieux.

Voici, entre cent autres, un trait de l'incroyable simplicité de Benoîte. Une de ses maîtresses, femme acariâtre, emportée, gourmande et jouant le bel esprit pour se moquer des apparitions, avait donné le jour à un fils aussi laid que l'âme de sa mère. Benoîte, quoique maltraitée, ne conservait pas de rancune. En voyant le petit être disgracié, elle le prend un jour dans son tablier et se dispose à sortir : « Que faites-vous, Benoîte, lui dit-on, et où allez-vous? — Je cours à la grotte, répond-elle, échanger ce petit contre le *beau poupon* de la Dame. Quel beau baptême nous aurons. Il fera accourir tout le monde à l'église et réjouira tout le village. » Elle serait allée proposer le merveilleux échange si on ne l'eût arrêtée.

On dut sourire assurément de cette naïveté, mais comment la redire sans admirer les impénétrables conseils de Dieu? Cette grande enfant sera douée d'un coup d'œil d'aigle pour lequel les consciences n'auront plus de secrets, les régions invisibles plus de voiles, et, merveille peut-être plus rare, elle va convertir par milliers les pécheurs les plus obstinés. Il nous semble voir dans l'échange qu'elle se proposait, de la difforme petite créature contre l'Enfant de toute beauté, l'image de ces multitudes d'âmes que ses avis, ses exemples et ses prières allaient faire passer des laideurs du péché aux splendeurs de la grâce.

LA REINE DU CIEL SE FAIT CONNAÎTRE — LE LAUS

Le bruit des merveilleuses apparitions ne tarda pas à sortir des étroites limites de la vallée. Le juge de la contrée, Me Grimaud, voulut s'enquérir par lui-même des faits extraordinaires qui se passaient dans son district. Après avoir interrogé la jeune fille, il fut convaincu de la vérité des apparitions, mais, comme la Dame n'avait pas encore dit son nom, il suggéra à Benoîte de le lui demander.

Le lendemain, de bon matin, la bergère se rendit au vallon. L'Apparition ne se fit pas attendre et se montra plus radieuse et plus aimable que jamais. Alors, pleine d'émotion, Benoîte lui demanda humblement si elle était la Sainte Vierge et si elle voulait qu'on lui élevât en ce lieu une chapelle. Avec un sourire plein de grâce, l'auguste Reine daigna répondre à la bergère :

— Je suis Marie, Mère de Jésus. Mon très cher Fils veut que je sois honorée dans cette paroisse, mais non en ce lieu.

Désormais, en effet, Marie ne se manifestera plus à Benoîte dans la grotte du vallon, mais dans une humble chapelle, couverte de chaume, bâtie de l'autre côté de la vallée, sur le plateau du Laus. Mais, en attendant, la pauvre enfant se voit privée pendant un mois de la présence de la céleste Messagère.

Vers la fin du mois de septembre 1664, Benoîte est attirée vers la chapelle du Laus par un parfum céleste. A peine sur le seuil, elle aperçoit sa bonne Mère debout sur l'autel. Elle tombe à genoux, muette de bonheur : « Ma fille, lui dit la radieuse Vierge, vous m'aviez bien cherchée, votre patience m'a été agréable. »

La voyante, en se relevant, remarque avec peine que l'autel où reposent les pieds de la Reine du ciel est tout nu et couvert de poussière. A l'instant, elle quitte son tablier et le présentant à Marie : « Ma bonne Mère, s'écrie-t-elle, agréerez-vous que j'étende mon tablier sous vos pieds, il est tout blanc. — Non, ma fille, répond la Sainte Vierge en souriant, gardez-le. » Puis, dans un dialogue plein de charme, elle cause familièrement avec la bergère, comme avec une confidente et une amie, de ses projets sur le Laus et des grandes choses qui s'y accompliront.

— J'ai demandé, ajoute-t-elle, le Laus à mon Fils pour la conversion des pécheurs, et il me l'a octroyé.

FONDATION DU PÈLERINAGE

Benoîte trouvait la chapelle du Laus bien petite et bien pauvre : « Ne vous mettez pas en peine, lui dit la Mère de Dieu, dans peu, il ne manquera rien ici, ni nappes ni ornements; je veux y faire bâtir une église en l'honneur de mon très cher Fils et au mien, où beaucoup de pécheurs et de pécheresses viendront se convertir; elle sera grande comme je la veux, et c'est là que je vous apparaîtrai souvent.

Où prendra-t-on de l'argent pour bâtir cette église? demanda la bergère, qui connaissait la misère du pays.

« Soyez sans inquiétude, répond Marie, l'argent ne manquera point, et je veux que ce soit celui des pauvres. »

L'histoire du pèlerinage du Laus devait donner une pleine confirmation aux paroles de Marie.

Deux prêtres dévoués à Benoîte, MM. Peythieu et Gaillard, se firent les exécuteurs des volontés du ciel. Une enquête ecclésiastique, conduite par M. Lambert, vicaire général d'Embrun, en l'absence de l'archevêque, Mgr d'Aubusson, ambassadeur du roi à Madrid, se prononça pour la vérité des apparitions. Le pape Clément IX lui-même approuva l'érection d'une chapelle qu'il enrichit de nombreuses indulgences.

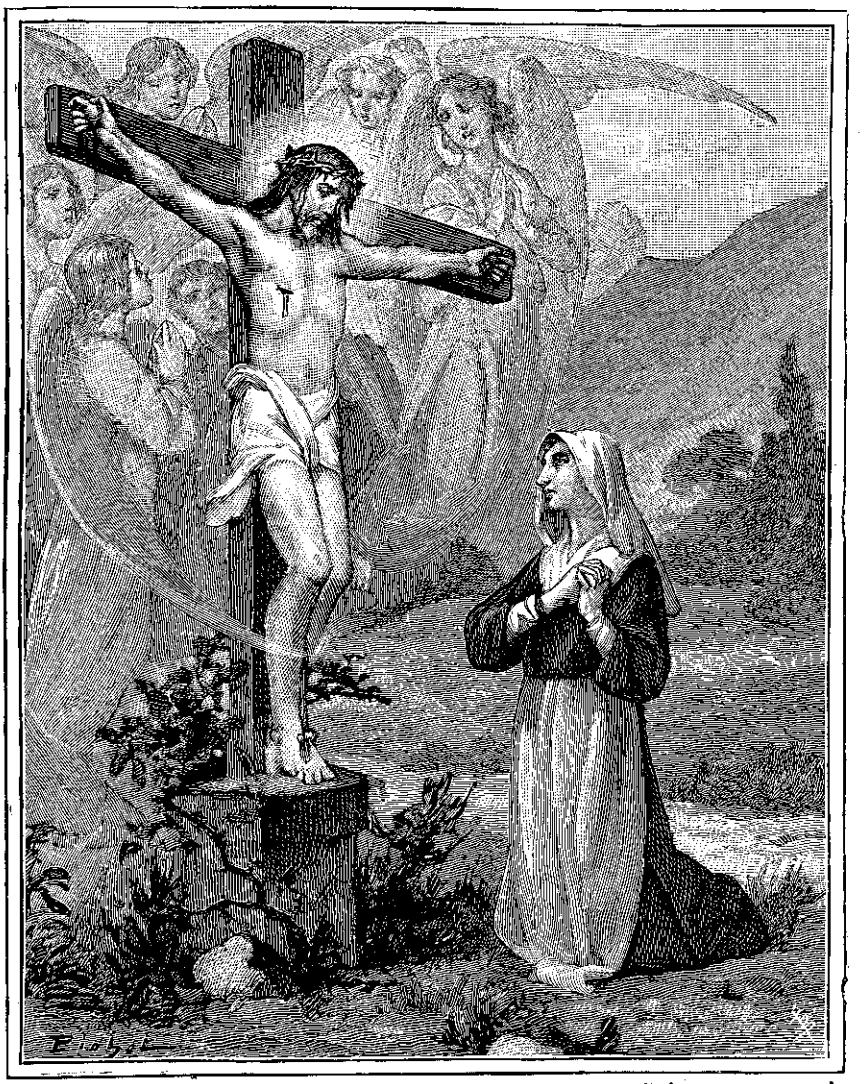
Dans une prochaine notice, nous raconterons l'apostolat exercé par Benoîte autour du nouveau sanctuaire.

(A suivre.)

LA VÉNÉRABLE SŒUR BENOITE

Du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (1647-1718)

DEUXIÈME PARTIE — BENOITE APOTRE



La Vénérable est consolée des persécutions par Notre-Seigneur en croix, entouré d'Anges.

DONS EXTRAORDINAIRES

La volonté de la Très Sainte Vierge était accomplie : l'église où elle voulait être honorée s'élevait dans le vallon béni. Comme signe manifeste de la présence de la Mère de Dieu, des prodiges éclatants attiraient d'innombrables multitudes. Les parfums célestes, dont elle avait tant de fois enivré la bergère, s'exhalaient du nouveau sanctuaire. Des personnes de tout rang et de tout âge eurent le bonheur de respirer ces célestes parfums. Le prodige n'a pas cessé et se renouvelle encore de nos jours, pour les pèlerins privilégiés.

Benoîte avait déposé sa houlette, pour être exclusivement, en quelque sorte, aux ordres de la Mère de Dieu. Nous allons la suivre maintenant dans l'exercice de son saint apostolat.

Elle travaillait avec d'autant plus de fruit au salut des âmes, qu'elle ne négligeait rien pour sa propre sanctification. Destinée à vivre au milieu du monde par les fonctions mêmes que lui assi-

gnait la Sainte Vierge, la pauvre fille voulut s'en séparer autant qu'elle put. A une époque que ne précisent point les manuscrits, elle prit le voile de Tertiaire de Saint-Dominique. Dès lors, elle fut ordinairement connue sous le nom de Sœur Benoîte, que nous lui donnerons désormais.

La sainteté de sa vie, manifeste aux yeux de tous, aurait suffi à autoriser sa mission surnaturelle, mais il plut à Dieu de la rendre plus éclatante encore par des dons extraordinaires. Nous ne citerons que quelques exemples choisis entre mille.

Une personne qui avait fait vœu de chasteté perpétuelle consulte sœur Benoîte pour savoir si elle pourrait se marier, sous prétexte qu'elle n'avait pas l'âge de discrétion quand elle fit son vœu, et que le Pape pourrait la dispenser. Benoîte a recours à la prière, et la Sainte Vierge lui dit dans une apparition : « Cette fille ne vous a pas dit la vérité. Elle avait dix-sept ans et son vœu est bon. Elle pourra bien avoir dispense des hommes, mais elle ne l'aura pas devant Dieu. » Benoîte transmit cet avis à celle qui la consultait. Celle-ci en profita et resta fidèle jusqu'à sa mort à ses saintes promesses.

Sœur Benoîte s'approche un jour d'un confessionnal entouré de beaucoup de monde et désigne au prêtre un homme, dans l'assistance, qu'il faut confesser sur-le-champ. Ainsi fut fait. Cet homme mourut en sortant du confessionnal.

En 1669, un religieux de l'Ordre des Feuillants revenait de Rome. En passant par le Laus, il eut la pensée de savoir de Benoîte s'il pouvait sans offenser Dieu poursuivre le travail qu'il avait commencé, et il ne s'explique pas plus clairement. « Vous perdez votre temps inutilement, lui dit la bonne fille; occupez-vous de vos devoirs religieux, ce sera beaucoup mieux que de chercher la pierre philosophale. » C'était, en effet, le travail de ce religieux.

Certains signes avertissaient cette sainte fille des dispositions intérieures de ses interlocuteurs. Un jour elle dit à une personne de sa connaissance qu'elle n'avait pas vue depuis quelque temps : « O Mademoiselle, que vous êtes devenue laide depuis que je ne vous avais pas vue! » Ses traits n'avaient pas changé, mais son âme était défigurée par une souillure récente.

Elle connaissait les péchés de la chair à l'odeur infecte que répandaient ceux qui s'en étaient rendus coupables. Il arrivait souvent que les personnes de son sexe, après l'avoir vue un instant, se jetaient à son cou pour l'embrasser, tant l'humble fille était aimable, mais si ces personnes portaient avec elles l'odeur du péché, Benoîte se défendait de son mieux et disait à ces personnes : « Pas à présent; lorsque vous serez confessée. »

PERSÉCUTIONS DE LA PART DES HOMMES

La persécution ne manque jamais de s'attacher aux œuvres voulues de Dieu; Benoîte ne pouvait échapper à cette épreuve. Nous avons dit comment l'enquête ecclésiastique avait reconnu la vérité des apparitions et approuvé l'érection d'un sanctuaire à Marie dans le vallon du Laus.

Les ennemis de Benoîte obtinrent que cette première décision fût rapportée. Le Chapitre métropolitain d'Embrun, écoutant les calomnies inventées contre la voyante, fit afficher à la porte de la chapelle du Laus une sentence d'excommunication encourue par quiconque dirait la messe dans le sanctuaire, y exercerait quelque fonction ecclésiastique ou y recevrait les sacrements.

Une nouvelle enquête fut ordonnée. Appelée à Embrun, Benoîte fut pendant quinze jours soumise à un rigoureux examen. Mais toute l'adresse de ses juges n'eut d'autre résultat que de manifester aux plus opiniâtres la puissance et la sagesse de Marie. Benoîte répondit à tout avec une grande modestie et une inaltérable douceur. Lui adressait-on une question à laquelle elle avait déjà répondu, elle se bornait à en faire simplement la remarque. La question était-elle étrangère au Laus, elle s'excusait sur son ignorance. Quant aux points de doctrine, elle les traitait avec tant d'exactitude et de clarté, qu'on était obligé de convenir qu'il y avait dans cette fille quelque chose de surnaturel. Sur son visage brillait un air de candeur et une sainte assurance qui frappait les plus prévenus et les jetait dans un étrange embarras.

La Sainte Vierge voulut, par un prodige, laisser l'incrédulité sans excuse et forcer les juges à admirer celle qu'ils ne purent confondre. Pendant les quinze jours qu'elle passa à Embrun, Benoîte ne prit aucune nourriture, sauf une cuillerée d'eau chaque jour, encore se priva-t-elle de ce dernier soulagement pendant la seconde huitaine.

Toute supercherie était impossible. Le grand vicaire la faisait constamment placer à table vis-à-vis de lui, et jamais il ne parvint à lui faire accepter aucun aliment. « Si on voulait la forcer à manger ou à boire, dit son biographe, le cœur lui manquait. »

Elle demanda enfin au grand vicaire, déjà gagné à la cause du Laus, de s'en retourner avec sa mère qui l'avait accompagnée à Embrun. « Je le veux bien, ma fille, lui répondit-il; mais il faut que vous attendiez jusqu'à après demain, jour de la Fête-Dieu; vous verrez ici un beau spectacle. »

Benoîte consentit à prolonger son séjour jusqu'à la solennité. Elle vit en effet quelque chose de beau, mais plus merveilleux et plus ravissant que tout ce que pouvait lui promettre le bon vicaire général. Pendant la grand messe, la Sainte Vierge lui apparut dans l'antique métropole, revêtue d'un manteau royal et le front ceint d'un diadème. A cette vision en succède une autre plus radieuse encore. Notre-Seigneur lui-même se montre à sa servante, sous la forme d'un enfant debout sur l'autel. Ces faveurs extraordinaires remplissent l'âme de Benoîte d'une joie et d'une allégresse telle que l'éclat en rejaillit sur son front. Le grand vicaire en voulut savoir la cause. Benoîte lui avoua en toute simplicité qu'elle avait eu le bonheur de voir la Mère de Dieu et son divin Fils. Elle lui redit fidèlement ce que la Sainte Vierge lui avait révélé, et entre autres choses que la dévotion du Laus serait encore bien contrariée, mais qu'il ne fallait pas perdre courage, prier au contraire instamment son Très Cher Fils, faire des bonnes œuvres et souffrir patiemment toutes les persécutions qui surviendraient encore, que les ennemis du Laus seraient tous confondus et la dévotion plus grande que jamais.

Benoîte repartit d'Embrun rayonnante de santé, malgré son jeûne prolongé. Lorsqu'elle eut atteint la plaine que domine le Laus, elle embrassa sa mère et gravit seule le sentier rapide qui conduit au vallon. Elle approchait du Laus, quand Notre-Seigneur lui apparut sur une croix plantée au bord du chemin. Le corps du Sauveur était couvert de sang, comme sur le Calvaire au jour de sa mort, et une multitude d'anges l'adoraient en silence. Pendant cette ineffable vision, Notre-

Seigneur dit à sa servante : « Ce que vous me voyez souffrir, ma fille, n'est pas ce que je souffre à présent, mais c'est pour vous faire voir ce que j'ai enduré pour les pécheurs et quel est l'amour que je leur porte. » Ce spectacle déchirant dura peu, mais Sœur Benoîte en éprouva un tel saisissement qu'elle resta deux jours sans pouvoir proférer une parole.

La vie de Benoîte devait être encore en proie à bien des vicissitudes de la part des hommes. En 1692, elle quitte le Laus sur l'ordre de Marie et se réfugie à Marseille, emportant avec elle tous les objets précieux du sanctuaire, qu'elle soustrait à la rapacité des soldats du duc de Savoie.

BENOÎTE ET LES JANSÉNISTES

La lutte la plus longue, la plus perfide, la plus ténébreuse que Benoîte ait eu à soutenir de la part des hommes est celle que lui suscitèrent les jansénistes. Ces ennemis de la miséricorde de Dieu ne reculèrent devant aucun moyen, si inique fût-il, pour compromettre la mission surnaturelle de la Sœur Benoîte. Ils tentèrent sa pauvreté par des offres d'argent, pour s'autoriser à dire que l'intérêt était le but de ses visions. Des émissaires gagés furent chargés de la surveiller le jour et la nuit, dans l'espoir de surprendre une parole, un geste répréhensible. Ce fut en vain. Enfin, les jansénistes, trompant la confiance de l'autorité ecclésiastique, parvinrent à faire placer au Laus des directeurs imbus de leurs erreurs. Avec eux on vit entrer la doctrine du découragement et du désespoir dans le sanctuaire de Marie. Benoîte arrêta et consola un malheureux qui allait se précipiter dans un gouffre en sortant du confessionnal. Des femmes, effrayées par la sévérité outrée de ces hérétiques, n'osaient plus rentrer dans leurs familles et erraient éperdues dans les montagnes.

Jusque-là, Benoîte avait fait ses délices de soigner la chapelle, de parer les autels, de procurer du linge qu'elle blanchissait et réparait de ses mains. Cette joie innocente lui fut refusée. On lui défendit même d'assister à plus d'une messe par jour et on lui défendit d'entretenir les pèlerins. A toutes ces persécutions elle opposa la patience, la prière et une confiance inébranlable en Marie. Aussi sa bonne Mère daigna-t-elle lui apparaître plus souvent qu'à l'ordinaire pour la soutenir. Si les jansénistes lui interdisaient l'église pendant le jour, Marie envoyait les anges en ouvrir les portes au milieu de la nuit. S'il ne lui était pas permis de s'entretenir des choses de Dieu avec les hommes, elle était honorée de la visite des anges et des saints.

Enfin, le nouvel archevêque d'Embrun, Mgr de Genlis, informé des faits, révoqua les directeurs du Laus de leurs fonctions et leur donna des successeurs pieux et zélés qui firent perdre le souvenir des maux passés.

Mais si la sainte fille put jouir de quelque tranquillité de la part des hommes, il lui restait un autre ennemi, plus redoutable encore, à surmonter.

LUTTES AVEC LE DÉMON

Le démon avait commencé de bonne heure à manifester sa rage contre la privilégiée de Marie. Sa haine va augmenter en proportion du nombre d'âmes que les exhortations, les vertus, les exemples de Benoîte arrachent à son empire. Aussi épuisera-t-il contre elle toutes les ruses de son infernale malice.

Il essaya d'abord de discréditer le pèlerinage en parodiant l'œuvre de Marie. On apprit bientôt que Benoîte n'était pas seule l'objet des visites du ciel, mais que d'autres jeunes filles de la région voyaient aussi la Sainte Vierge. Ce n'était là qu'une supercherie qui fut bientôt découverte et qui tourna à la confusion de ses auteurs. L'enfer voulut ensuite détruire la dévotion des fidèles en suscitant quelque grave scandale qui aurait déshonoré la sainte vallée; mais la Vierge toute pure sut défendre aux suppôts de l'enfer l'entrée de son fief béni.

N'ayant donc pu réussir à l'aide des visionnaires et des prostituées, le démon redoubla de fureur. Les moyens ordinaires qu'il emploie pour séduire les hommes ne lui suffisent pas contre Benoîte. Il prend des formes sensibles et hideuses pour l'effrayer. Les monstres de l'abime se jettent sur elle, la frappent, la meurtrissent, la déchirent, la jettent brutalement à terre ou contre les murs: et telle est la violence des coups qu'ils lui portent que son corps en conserve les traces des mois entiers.

Souvent les démons saisissent Benoîte pendant son court sommeil et la transportent à travers les ténèbres de la nuit, pour la suspendre tantôt au bord d'un affreux précipice, tantôt sur le toit d'une chapelle isolée, tantôt au sommet d'un ravin, la font rouler à travers les pierres et les rochers pointus, d'où elle ne se relève que le corps meurtri et ensanglanté. C'est ainsi que la pauvre patiente s'est trouvée mille fois égarée dans les montagnes, exposée au froid mortel de l'hiver, car ses persécuteurs se faisaient un jeu de la prendre dans son lit, sans même lui donner le temps de se vêtir.

Aux tourments physiques qu'endurait l'innocente victime s'ajoutaient les souffrances morales que Satan trouvait le moyen de multiplier chaque fois qu'il s'emparait d'elle. Pendant qu'il lui faisait franchir les espaces avec la rapidité de l'aigle, son plaisir était de lui faire entendre des propos infâmes et des blasphèmes horribles. Dans ces nuits de martyre, plus d'une fois les habitants du hameau entendirent retentir dans les airs les cris de Benoîte.

Cette persécution infernale dura depuis 1664 jusqu'à sa mort et se renouvelait plusieurs fois la semaine pendant les dernières années de sa vie.

BENOÎTE ET LES ANGES

Hâtons-nous de dire que si Benoîte est cruellement persécutée par le démon, les bons anges la dédommagent avantageusement de ses peines par leurs bons services.

Quand elle prie, son ange gardien se montre souvent à elle, et ensemble ils récitent le chapelet. L'ange veille sur ses jours avec une tendre sollicitude. Si le démon la transporte, la nuit, sur les rochers ou au bord des précipices, les anges viennent à son secours. Après l'avoir tirée du danger, ils l'accompagnent en chemin. Arrivée au village, Benoîte les congédie : « C'est assez, bel ange, dit-elle; maintenant, je n'ai plus peur, adieu. »

Dans une circonstance, Benoîte avait commis une légère faute d'impatience. L'ange lui en fit l'observation. « Bel ange, répondit-elle avec son incroyable simplicité, si vous aviez un corps comme nous, nous verrions ce que vous feriez. »

Pendant que le Laus était aux mains des jansénistes, Benoîte vit apparaître un jour deux de ses frères célestes. C'était la veille de Notre-Dame des Anges. « Voici une grande fête, ma sœur, lui dit l'un d'eux, voulez-vous communier? — Comment le ferais-je, répondit-elle, je n'ai personne qui puisse me confesser. — Votre conscience est

en bon état et rien ne vous empêche de communier. — Puisqu'il en est ainsi, je serai bien heureuse, bon ange. »

Elle entre alors à la chapelle, allume les cierges de l'autel, s'agenouille à la Table Sainte et récite le *Confiteor*. Le tabernacle s'ouvre de lui-même, un ange prend le ciboire et communie la pieuse enfant, tandis que l'autre ange se tient debout au pied de l'autel, les mains jointes dévotement.

On peut dire en un mot que l'heureuse Sœur Benoîte vivait avec les esprits célestes. Elle avait avec eux la simplicité, la candeur, la confiance, l'abandon d'un enfant au sein de sa famille.

VISION DU CIEL

La Très Sainte Vierge réservait à son enfant bien-aimée un privilège qui rappelle le ravissement de saint Paul. Le 15 août de l'an 1658, à huit heures du soir, Benoîte était dans sa chambre. Tout à coup la Mère de Dieu lui apparaît, accompagnée de quatre anges, et lui dit en l'abordant : « Ma fille, suivez-moi et réjouissez-vous, je vais vous faire voir des choses que vous n'avez jamais vues et qui vous rempliront de joie. » Aussitôt deux anges prennent Benoîte et la portent à la suite de Marie. Le cortège s'avance au chant des cantiques et des litanies des saints. Après un temps qu'elle ne peut évaluer, Benoîte arrive au ciel. Il lui est donné de contempler les ravissantes merveilles du paradis et d'entendre d'harmonieux accents en traversant les phalanges des Bienheureux. Cet inénarrable ravissement dura plusieurs heures. Les anges rendirent Benoîte à son humble cellule. Si vive fut la joie, si profond l'enivrement dont elle se sentit pénétrée après cette vision, que, durant les premiers quinze jours qui la suivirent, elle ne put prendre aucune nourriture.

BENOÎTE ET LES AMES DU PURGATOIRE

Benoîte étant ainsi familiarisée avec les fortunés habitants de la Jérusalem céleste, on ne sera pas surpris de ses fréquentes relations avec les âmes du Purgatoire. Un soir de la Toussaint, elle priait seule au pied de la croix d'Avençon. Le charme mélancolique de cette veillée sainte l'avait gagnée; elle ne songeait plus à rentrer au village. Vers minuit elle aperçut du côté de la vallée une nuée épaisse, longue d'*un quart de lieue*, toute composée d'une multitude innombrable d'âmes, sous forme humaine, qui tenaient chacune un cierge à la main et s'avançaient vers le Laus en faisant retentir des chants pieux. Bientôt elle distingua, en tête du cortège, la Sainte Vierge et deux anges. Ceux-ci entonnaient les litanies des saints auxquelles répondait en chœur toute la multitude. Une âme, se détachant de la troupe, l'aborda et lui dit : « Nous sommes des pécheurs et des pécheresses qui sortons du Purgatoire. Pendant notre vie, nous sommes venus prier ici avec confiance, et la Mère de Dieu nous délivre en ce beau jour; ses mérites, ainsi que vos prières, chère Sœur, ont abrégé notre temps. »

Toutes les âmes entrèrent dans l'église, se mirent à genoux, remercièrent Jésus et Marie, puis, se relevant, elles sortirent et montèrent au ciel, où Benoîte les suivit du regard.

D'autres fois les âmes pour lesquelles elle avait prié lui disaient en signe de remerciement : « Adieu, ma Sœur! » Il en était qui revenaient en ce monde, pour charger Benoîte de faire hâter des restitutions, d'obtenir des messes en leur faveur, ou solliciter d'autres bonnes œuvres.

MACÉRATIONS — STIGMATES

Nous devons dire encore quelque chose des austérités de la Sœur Benoîte. Dès l'âge de quatorze ans elle se flagellait jusqu'au sang, plusieurs fois la semaine, avec une discipline de fer. Elle se mit aussi à porter un cilice de crin et des chaînes qui la serraient étroitement, pénétraient dans les chairs et faisaient jaillir le sang en abondance.

A ces souffrances vinrent s'ajouter plus tard celles des sacrés stigmates qu'elle eut l'honneur de porter, à l'exemple de saint François d'Assise, à partir du mois de juillet 1673. Chaque vendredi, elle restait étendue les bras en croix, les pieds l'un sur l'autre, les mains repliées et raides, tout le corps immobile et tendu comme une barre de fer. Des plaies sanglantes apparaissaient alors sur ses mains et sur ses pieds. En même temps qu'elle offrait ainsi extérieurement l'image du Divin Crucifié, elle était déchirée intérieurement par d'inexprimables douleurs. Ce crucifiement hebdomadaire dura quinze ans.

SAINTE MORT DE BENOÎTE

L'heure approchait où tant de vertus, de travaux, de pénitences, d'austérités et de sacrifices allaient recevoir leur récompense. A la fin de novembre 1718, Benoîte, déjà affaiblie par l'âge et ses austérités, se mit au lit pour ne plus s'en relever. Toutes les plaies causées par ses rudes macérations s'étaient rouvertes à la fois. Au milieu de ce renouvellement de souffrances, elle ne perdait rien de sa sérénité, toujours heureuse de rester étroitement unie à la croix.

Enfin, son bon ange vint lui annoncer le jour de sa mort. Cette nouvelle la fit tressaillir de bonheur. Dès ce moment elle n'était plus sur la terre, son âme n'éprouvait que transports et élans vers le ciel. Elle demanda les derniers sacrements et fit sa préparation à la mort.

Elle demanda qu'on récitât les litanies de l'Enfant-Jésus, puis, dirigeant son regard vers le ciel comme pour contempler encore une fois sa bonne Mère avec ses yeux de chair, elle rendit doucement son âme à Dieu.

C'était la fête des Saints Innocents. Ce jour était bien choisi pour couronner cet ange de simplicité, de pureté, d'innocence.

La nouvelle de sa mort se répandit bientôt dans les environs, et le lendemain il y eut un immense concours, malgré la rigueur de la saison et la neige qui couvrait les chemins.

On déposa sa dépouille mortelle dans un tombeau qui se trouve au pied de l'autel de l'église du Laus, et sur lequel on peut lire encore aujourd'hui :

TOMBEAU
DE LA SŒUR BENOÎTE
MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ
1718

La cause de sa béatification a été introduite par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 2 septembre 1871. Le postulateur, le R. P. Kaiser, des Frères Prêcheurs, espère la voir aboutir bientôt, pour la plus grande gloire de Notre-Dame du Laus.

SOURCES

D'après la *Vie de la vénérable Sœur Benoîte*, par le chanoine A. Juge, publiée chez E. Vitte, Lyon, 1899. Cette vie fut écrite d'après les manuscrits du P. Gaillard, directeur de la Sœur Benoîte. — *Analecta Juris Pontificii*, 14e série, 1875.

LA VÉNÉRABLE CATHERINE-MARIE VOLPICELLI

Fondatrice des Servantes du Sacré-Cœur de Naples (1839-1893.)

Portrait de la Vénérable.

UNE PETITE DIPLOMATE

CATHERINE naquit à Naples, le 21 janvier 1839; elle était le quatrième enfant de Pierre Volpicelli et de Marie-Thérèse Micheroux.

D'un naturel charmant, elle ne tarda pas à être la préférée de ses parents, si bien que ses frères et sœurs recouraient à son intercession quand ils voulaient obtenir quelque chose, et l'avait surnommée la « diplomate ». A mesure qu'elle avançait en âge, ces heureuses dispositions de la jeune fille se modifièrent, en sorte qu'elle devint si orgueilleuse qu'elle ne tolérait aucune contradiction et voulait tout diriger ; aussi, afin d'assouplir ce caractère volontaire, la mit-on en pension en mai 1846 dès l'âge de sept ans et demi.

Elle fut confiée à une pieuse maîtresse, envers qui elle restera toujours reconnaissante. Plus tard, elle obtiendra de ses parents de l'admettre à leur foyer, elle l'entourera de soins au cours de sa dernière maladie et lui fermera les yeux. Elle écrira d'elle : « Ce fut certes par la miséricorde de Marie que ma première éducation fut confiée à une de ses filles de prédilection, Marguerite Salatino ; par ses exemples constants et ses exhortations, elle me pénétrait d'une très douce émotion envers la Madone. »

A cette école, les caprices de l'enfant cédèrent, et l'on vit se développer les qualités extraordinaires de son cœur et de son esprit, si bien qu'elle n'avait pas encore huit ans quand elle fut admise au banquet eucharistique et à la Confirmation. La grâce de ces deux sacrements l'inonda jusqu'aux dernières profondeurs de son âme, et l'impression en fut si forte qu'elle ne pouvait plus se rappeler ces jours bénis sans verser d'abondantes larmes.

JEUNESSE MONDAINE ET CONVERSION

En 1851, elle fut rappelée dans sa famille pour y continuer son éducation. Sous les meilleurs maîtres, elle s'adonna avec fougue aux arts et à la littérature. Plus tard, elle jugera ainsi cette époque de sa vie : « Jusqu'à quatorze ans, l'ennui et le dégoût des pratiques pieuses grandirent en moi, pendant que se développaient de fâcheuses inclinations. L'orgueil, la vanité me dominaient.

Envieuse de la beauté et du charme de mes sœurs, je voulais briller et me rendre supérieure à elles par mon instruction. Ma passion immodérée pour la musique et l'étude me fatigua beaucoup. »

A quinze ans, Catherine semblait aspirer vivement au mariage et à briller dans le monde ; aussi fut-elle très mécontente de l'établissement de ses sœurs, et ne se consolait pas d'être encore fille à seize ans. Ses pensées allaient à la toilette, aux distractions mondaines ; le théâtre était son divertissement préféré. Néanmoins la voix de Dieu se faisait entendre, et bien souvent, après les fêtes du soir, Catherine rentrait triste, avec, au cœur, un grand vide et une peine profonde.

Vers cette même époque (1854), le choléra sévissait à Naples ; la jeune fille, vivement saisie par la crainte de la mort, se reprit à pratiquer les sacrements. Dieu permet ainsi certains fléaux pour ramener à la pensée de l'éternité les âmes égarées.

« Je reçus, raconte-t-elle dans ses notes, la grâce immense de voir l'état horrible de ma conscience après les questions que m'adressa mon confesseur auquel le Seigneur inspira un si grand intérêt pour mon âme que souvent, comme il me l'a dit depuis, il offrait le Saint Sacrifice pour ma conversion. Je continuais pendant quelque temps la confession hebdomadaire, mais je ne communiais pas plus souvent parce que je ne voulais pas me donner la peine de remplir ponctuellement mes devoirs. »

ENTREVUES AVEC UN SAINT

Cette même année, elle eut le bonheur de visiter avec des amies le célèbre P. Ludovic de Casoria (1) dont la cause de béatification a été introduite récemment. Celui-ci lui conseilla d'entrer dans le Tiers-Ordre de Saint-François. La sainteté et les exemples de ce religieux devaient du reste avoir une grande influence sur toute sa vie. Sans avoir reçu d'elle aucune confidence, le Vénérable avait deviné la lutte qui se livrait dans son âme ; un jour, il lui dit :

— Le monde vous attire, mais Dieu sera vainqueur.

Une autre fois, tandis qu'elle se livrait à l'étude, il lui adressa ces paroles prophétiques :

— Un jour viendra où vous fermerez tous les livres. Jésus vous ouvrira le livre de son Cœur ; la première page dit : amour ; la seconde : amour ; la troisième amour encore, et ainsi de suite.

LA VOCATION RELIGIEUSE

Catherine, cependant, n'avait pas encore bien nette la vue de ce que Dieu lui demandait. Elle continua donc dans la prière à étudier sa vocation tout en fréquentant par devoir et en compagnie de ses parents les réunions mondaines, mais avec un esprit tout autre qu'auparavant. Plus de troubles, comme autrefois, au milieu des divertissements du monde ; un calme absolu régnait en elle parce que la présence de Dieu et l'esprit de prière l'accompagnaient partout.

De cette époque de sa vie, date sa dévotion ardente envers la sainte Eucharistie et dès lors se dessine en son esprit la pensée d'entrer chez les religieuses Adoratrices du Saint-Sacrement.

Ce projet reçoit l'approbation de son confesseur, et elle décide de s'en ouvrir à ses parents. Ceux-ci, sans être hostiles, en principe, à la vocation de leur enfant, craignaient pour elle les austérités du cloître, à cause de sa faible santé. A force d'instances, elle obtient néanmoins leur consentement, et le 28 mai 1859, elle était admise au noviciat, sans avoir pris congé de sa famille, pour éviter aux siens l'émotion du départ.

L'ÉPREUVE

Dieu avait sans doute d'autres desseins sur elle, car elle fut bientôt atteinte d'une grave bronchite qui la réduisit à l'extrémité et l'obligea à rentrer dans sa famille.

Ayant fait tout ce qui était en son pouvoir pour suivre l'appel de Dieu, la jeune fille se soumit, le cœur déchiré, à cette épreuve et se traça un règlement de vie très sévère au sein de sa famille. « Que votre volonté se fasse, Seigneur, et non la mienne », telle fut sa devise. Comme elle appartenait depuis plusieurs années au Tiers-Ordre de Saint-François, elle se mit à vivre dans le monde comme si elle eût été au cloître.

Malgré sa santé délicate, elle se livre à la mortification la plus austère ; cesse l'usage du vin qu'elle ne reprendra que plus tard sur l'ordre formel de son confesseur ; s'habille chaudement en été, se couvre peu en hiver et fait usage de la discipline et d'autres objets de pénitence. Aux pauvres, elle donne tout son linge, et, malgré l'empressement de sa famille à lui fournir tout ce qui lui manque, il lui arrive parfois d'avoir à emprunter une chemise à sa femme de chambre.

Vers 1860, une grande grâce lui fut réservée, car elle obtint du P. Matera, Barnabite, son directeur, de prononcer les vœux de religion avec les restrictions nécessitées par sa vie dans le monde, et dès lors une grande paix s'établit en elle.

L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

Depuis longtemps déjà, la Vénérable se sentait un attrait spécial pour la dévotion aux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. Sa douleur était telle à constater la haine des méchants et la froideur de trop de chrétiens envers Jésus-Christ et sa Sainte Mère, qu'elle résolut de consacrer sa vie à propager autour d'elle cette dévotion par tous les moyens à sa disposition.

Du reste, Dieu allait la purifier davantage et l'attacher complètement à son service en la privant de ceux qui lui étaient le plus chers en ce monde. En effet, son père fut frappé d'apoplexie en 1862 et Catherine dut se constituer son infirmière ; quant à sa mère, elle mourut subitement durant cette même année. Dans sa douleur, la jeune fille s'unit plus intimement à Notre-Seigneur

(1) Cf. *Vies des Saints*, n° 1 506.

par cet abandon parfait à la volonté divine.

Le P. Matera, son confesseur, qui connaissait ses désirs, lui apporta un jour le premier fascicule du *Messager du Sacré-Cœur :* ce fut pour elle un trait de lumière.

Le 2 février 1862, elle se consacrait au Cœur agonisant de Jésus et s'engageait à « propager le culte des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie par tous les moyens que la sainte obéissance lui montrerait voulus de Dieu ». Le premier résultat de cet engagement fut l'établissement dans sa paroisse de la dévotion au Sacré Cœur.

Aussitôt elle écrivit au directeur général, le P. Ramière, pour avoir de plus amples renseignements, et celui-ci répondit en la nommant zélatrice de l'Œuvre à Naples.

Vers la même époque, une maladie la conduisit aux portes du tombeau ; mais elle guérit d'une manière miraculeuse, et, à la suite d'une neuvaine au Saint-Esprit, elle se vit à la tête d'une troupe de vierges qui escortaient le Sacré Cœur. Plus tard, le sens de cette vision lui sera révélé ; en attendant, elle travaille à propager l'Apostolat de la prière parmi les nombreuses communautés qui ne tardent pas à s'y agréger.

Son amour ardent pour Jésus-Eucharistie lui inspire, à la vue de la misère de tant de pauvres paroisses, l'Œuvre de l'Adoration réparatrice et des églises pauvres, si développée de nos jours et qui a rendu de si grands services. Au commencement, l'Association ne fournissait que des corporaux et des purificatoires, puis, élargissant ses moyens d'action, elle confectionna aussi des ornements. Chaque jeudi, on se réunissait chez la Vénérable pour y travailler et, une fois par mois, le P. Matera venait ranimer le zèle par son ardente parole. En moins de six mois, la première exposition fut préparée. L'Œuvre, enrichie d'indulgences, devait être en 1870 annexée à celle de l'Apostolat de la prière.

LE TIERS-ORDRE DU SACRÉ-COEUR

En 1866, Catherine eut la douleur de perdre son père : voyant en tout la main de Dieu, elle se résigna généreusement, et, loin de se ralentir, son zèle pour les œuvres d'apostolat prit un nouvel essor, grâce à la plus grande liberté dont elle jouissait désormais.

Quelques mois encore, la maison paternelle fut le siège des réunions habituelles ; mais la police ne tarda pas à voir dans ce groupement les menées de la réaction. Dans sa prudence, la jeune fille prit une résolution qui lui permettait de continuer les œuvres entreprises sans compromettre son frère et sa belle-sœur qui habitaient avec elle. L'heure choisie de Dieu pour la naissance de l'Institut qui aurait Catherine pour fondatrice et mère était venue. Celle-ci quitterait la maison paternelle et s'adjoindrait quelques-unes de ses compagnes pour mener la vie commune dans une maison louée à cet effet.

Tous les jours, les membres de la nouvelle communauté enseignaient le catéchisme aux enfants du voisinage, les préparaient à la première Communion et, pour mieux se les attacher, ajoutaient quelques éléments de grammaire et dirigeaient leurs premiers essais de travail manuel. L'ensemble de leur vie était celle de vraies religieuses.

Désireux de connaître la première zélatrice de Naples, le P. Ramière visita la petite communauté en 1867, resta émerveillé de tout ce qu'il vit, et, comme il trouvait une certaine analogie avec le Tiers-Ordre du Sacré-Cœur établi à Montluçon par Louise de Montaignac, il proposa l'union des deux œuvres, union acceptée avec joie par Catherine. Le règlement des Tertiaires de France reçut quelques compléments nécessités par la vie en commun des Tertiaires de Naples, et le tout fut approuvé par le cardinal Riario, archevêque de Naples. Cette union, tout empreinte d'humilité et d'obéissance de la part de Catherine, dura sept ans.

COMMENCEMENTS DU NOUVEL INSTITUT

L'Œuvre prit un nouvel accroissement à la suite d'une visite du P. Chevalier, supérieur général du Tiers-Ordre du Sacré-Cœur, qui révéla à Catherine l'union des dévotions au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie, sous l'unique vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Notre fondatrice devint l'apôtre zélée de cette dévotion, comme elle l'avait été de l'Apostolat de la prière. Elle lui confia toutes ses œuvres et elle ne tarda pas à en voir les heureux résultats. Il fallut bientôt s'agrandir. La nécessité d'une église se fit sentir ; elle fut dédiée à Notre-Dame du Sacré-Cœur, bénite le 19 mars 1871, et peu après constituée le siège de l'Apostolat de la prière pour le diocèse de Naples qui comptait déjà plus de quatre-vingts paroisses ou communautés affiliées.

Devant ce développement extraordinaire, le cardinal Riario imposa à Catherine de rompre toute relation avec Louise de Montaignac, gros sacrifice qu'elle accepta par obéissance, et désormais entre les deux œuvres, il n'y eut plus que les liens de la plus étroite charité. Mais ce n'était pas tout. Ordre lui fut encore donné d'écrire elle-même les règles de la nouvelle Société, ce qu'elle fit aux pieds du Saint Sacrement. Les membres de la communauté reçurent le nom de « Servantes du Sacré-Cœur, et les membres affiliés, mais vivant dans le monde, celui de « Petites Servantes du Sacré-Cœur ».

Le 2 juillet 1874, la communauté, réunie au pied de l'autel, reçut les nouvelles règles pour les expérimenter ; l'archevêque lui-même se déclara son directeur et Catherine Volpicelli fut proclamée Supérieure générale. Les clés, le sceau, les règles lui furent remises et toutes ses compagnes lui firent l'obédience. Catherine comprit combien précieux était le dépôt qui lui était confié, se consacra, elle et ses filles, à Notre-Dame du Sacré-Cœur, remit entre les mains de la Madone la charge dont elle venait d'être investie, s'estimant trop heureuse d'être sa vicaire.

ENTREVUE AVEC LOUISE DE MONTAIGNAC VOYAGE A PARAY-LE-MONIAL

Depuis longtemps, la pieuse Servante

nourrissait l'espoir de visiter le sanctuaire de Paray-le-Monial pour s'y retremper dans l'amour du Sacré-Cœur, et faire enfin connaissance avec Louise de Montaignac qu'elle regardait toujours comme sa Mère générale. Cette consolation lui fut donnée en juin 1879. Non moins grande fut la joie de Louise de Montaignac qui, elle aussi, désirait vivement connaître celle qu'elle appelait volontiers sa petite Catherine de Naples. Ensemble elles passèrent les trois jours du triduum et la fête du Sacré-Cœur.

De Montluçon, la Mère Catherine se dirigea vers Paray-le-Monial, où elle présenta au Sacré Cœur les cœurs de ses filles afin qu'il les remplit de sa paix, de son humilité, de sa douceur, et qu'ils n'eussent désormais qu'une seule volonté, un seul désir, un seul vœu très ardent, celui d'aimer, de servir, de louer, de glorifier le Sacré Cœur de Jésus. Rentrée à Naples pleine d'un saint enthousiasme pour faire connaître le Sacré Cœur, elle déclara n'avoir encore rien fait dans ce but.

Cependant l'église dédiée à Notre-Dame du Sacré-Cœur devenait trop petite. Une grande église fut projetée. La première pierre en était bénite en janvier 1880 par le cardinal Sanfelice, et quatre ans après les travaux étaient heureusement terminés, mais au prix de quels sacrifices et de quelles angoisses pour la sainte fondatrice, qui plus d'une fois s'était trouvée sur le point de ne pouvoir continuer l'œuvre commencée ! Ce nouveau temple dédié au Sacré Cœur fut consacré en mai 1884, au milieu d'un grand concours de clergé et de fidèles.

Un autre désir très cher au cœur de Catherine était celui d'obtenir du Saint-Siège le Bref laudatif qui consacrait l'humble Institut des Servantes du Sacré-Cœur et serait une preuve que Jésus avait pour agréable ce petit arbrisseau dans le jardin de son Eglise. Dans ce but, elle se rendit à Rome, mais que de difficultés, que de démarches, que de contrariétés, que d'humiliations durant ce séjour dans la Ville Eternelle ! La vénérable Mère ne se décourageait pas, toujours tout abandonnée à Dieu, qu'elle ne cessait de prier en union avec ses filles. Enfin, le Bref tant désiré fut accordé, alors que tout espoir semblait perdu, et cela le jour du Sacré Cœur.

DERNIERS JOURS — SAINTE MORT

Durant sa vie de fondatrice, la Mère Catherine Volpicelli vit s'ouvrir sept maisons de son Institut ; celle de Rome, à l'ombre de la Chaire de saint Pierre, sur cette terre de saints, fut particulièrement chère à son cœur.

Cependant, sa santé semblait dépérir de jour en jour, ébranlée qu'elle avait été à maintes reprises en ces dernières années. Bien que très souffrante, Catherine voulut se rendre encore une fois dans la Ville Eternelle en 1893, à l'occasion du Jubilé épiscopal de Léon XIII, et ce lui fut une joie que de se prosterner aux pieds du Souverain Pontife, de lui offrir le riche trésor de prières formé par ses filles, et de répondre aux demandes que lui adressait l'auguste Pontife sur l'Institut dont elle était la Mère. L'humble Servante reçut de nouveaux encouragements et une bénédiction toute paternelle pour elle et sa chère œuvre.

Ce fut sa dernière visite à la Ville Eternelle, son pèlerinage sur terre touchait à sa fin. Peu de mois avant de mourir, elle eut la consolation d'inaugurer dans le sanctuaire du Sacré-Cœur de Naples l'adoration nocturne du Saint Sacrement, telle qu'on la pratique à Montmartre. L'état de sa santé s'aggrava en octobre 1893, et, à sa demande, on lui donna les derniers sacrements, qu'elle reçut de nouveau la veille de Noël. Le vendredi suivant, fête des saints Innocents, à 8 h. ½ du matin, Catherine inclinait doucement la tête comme pour s'endormir et rendait sa sainte âme à Dieu, pour être admise aux joies du paradis.

— C'est une colombe qui vient de s'envoler au ciel, s'écria le cardinal Sanfelice, en apprenant cette mort.

Et le pape Léon XIII :

— C'était une sainte, oui, une grande sainte.

La cause de béatification de la servante de Dieu a été introduite par la Congrégation des Rites le 11 janvier 1911.

Pratique. — Prenons la résolution d'aimer et d'honorer le Sacré Cœur de Jésus ; d'en faire notre refuge pendant la vie et à l'heure de notre mort. Promettons-lui d'orner nos demeures de son image, de pratiquer et de répandre autour de nous la dévotion de la Communion fréquente, si chère à son divin Cœur.

C. DE L.

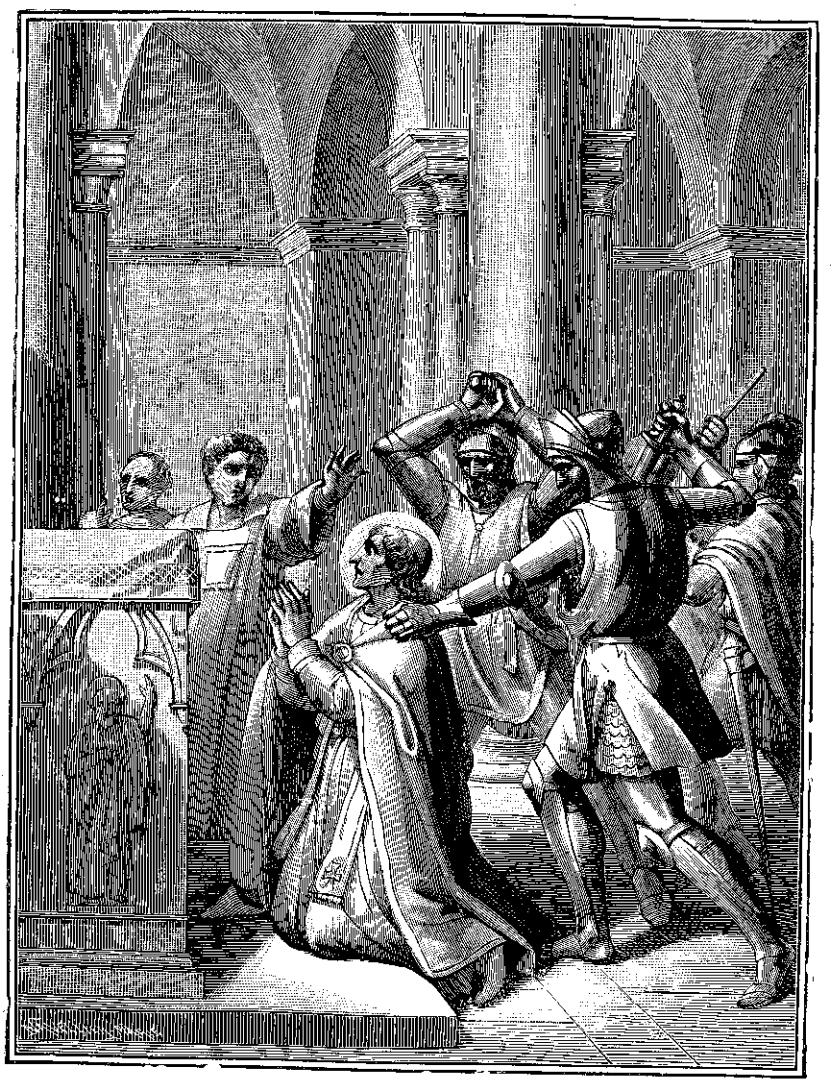
SOURCES CONSULTÉES

Brevi Cenni sulla vita della venerabile serva di Dio Caterina M. Volpicelli. Napoli, 1911. — *Les Actes de l'introduction de la cause de béatification. — Ristretto della vita della serva di Dio Caterina Maria Volpicelli.* Napoli, Tipografia pontificia, 1908.

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY

MARTYR DES DROITS DE L'ÉGLISE

Fête le 29 décembre.



Saint Thomas massacré dans sa cathédrale par les courtisans du roi d'Angleterre.

Thomas naquit à Londres, le jour de la fête de saint Thomas, apôtre, le 21 décembre 1170. Ses parents étaient nobles sur la terre; mais ils avaient surtout la noblesse du ciel, car ils étaient de grande piété.

Thomas joignait à tous les dons de la nature celui de la modestie dans le succès et de la franchise dans le langage, et il ne déguisait jamais la vérité, ni dans les grandes ni dans les petites choses.

Thibaut, archevêque de Cantorbéry, informé de ses talents, le nomma archidiacre de son église et lui donna d'autres bénéfices. Thomas dépensait honorablement ses revenus. Il n'était pas avare et il aimait le faste.

THOMAS CHANCELIER ROYAL

D'après le conseil de Thibaut, Henri II, roi d'Angleterre, nomma Thomas chancelier du royaume. Il lui accorda une confiance si entière qu'il le chargea de l'éducation de son fils le prince de Galles.

Souvent, le roi venait chez lui; il s'asseyait à sa table, où, du reste, on ne tenait jamais que des discours honnêtes.

Le jeune chancelier jouissait de sa haute fortune. Il n'avait pas encore appris à l'école d'un Dieu pauvre et vivant du travail de ses mains le dépouillement que doivent aimer et pratiquer ses vrais disciples. Thomas déployait la magnificence d'un prince. Sa table était ouverte à tous ceux qui venaient à la cour.

« Quand il entrait dans une ville, dit son historien, le cortège s'ouvrait par deux cent cinquante jeunes gens chantant des airs nationaux; ensuite venaient ses magnifiques lévriers. Ils étaient suivis de huit chariots traînés chacun par cinq chevaux, et menés par cinq cochers en habits neufs. Chaque chariot était couvert de peaux et protégé par deux gardes et par un gros chien, tantôt enchaîné sous le chariot, tantôt assis dessus en liberté. Deux de ces chariots étaient chargés de tonneaux de bière pour distribuer à la population; un autre portait tous les objets nécessaires à la chapelle du chancelier, un autre encore le mobilier de sa chambre à coucher, un troisième celui de sa cuisine, un quatrième sa vaisselle d'argent et sa garde-robe; les deux autres étaient destinés à l'usage de sa suite. Après cela venaient douze chevaux de somme sur chacun desquels était un singe avec un groom; paraissaient ensuite les écuyers, portant les boucliers et conduisant les chevaux de bataille de leurs chevaliers; puis encore d'autres écuyers, des enfants de gentilshommes, des fauconniers, les officiers de la maison, les chevaliers et les ecclésiastiques, deux à deux et à cheval; le dernier de tous, enfin, arrivait le chancelier lui-même, conversant familièrement avec quelques amis. Comme il passait, on entendait les habitants du pays s'écrier : « Quel homme doit être le roi d'Angleterre, quand son chancelier voyage avec tant de pompe ! »

Et un autre de ses historiens, racontant la part active que prit Thomas à la campagne contre le comte de Toulouse :

« Au milieu de la foule des guerriers, nul ne se distinguait autant que le chancelier, qui avait enrôlé, à ses propres dépens, un corps de sept cents chevaliers, qui marchait le premier à leur tête dans toutes les entreprises... Il fortifia Cahors, emporta d'assaut trois châteaux regardés comme imprenables; il jouta contre un chevalier français dont il ramena le cheval comme preuve honorable de sa victoire... Après avoir réparti les troupes de sa maison en différentes garnisons, il revint en Normandie à la tête de douze cents chevaliers et de quatre mille hommes de cavalerie, qu'il avait récemment levés et qu'il entretenait à ses frais. »

Dans ce chancelier plein de faste, dans ce diacre violant les lois ecclésiastiques pour être un guerrier heureux et couvert de gloire, il est difficile de deviner le futur saint, le fidèle disciple du Dieu de paix et d'amour. Cependant, dit-on, Becket n'était pas absolument dépourvu de vertus. Dans les hautes fonctions qu'il occupait, il rencontra bien des difficultés et bien des dangers. Il lui fallait lutter tous les jours contre l'avarice du monarque et la rapacité des courtisans; sa justice fléchit rarement; le pays tout entier bénissait la sagesse de son administration, le renom de sa générosité s'était répandu au delà des mers avec ses bienfaits, et au milieu de la fange d'une cour corrompue, sa chasteté était restée sans tache. Peut-être est-ce à cette vertu que Dieu attacha la récompense qu'il réservait à Thomas, celle de devenir un saint et de sceller de son sang sa courageuse défense des droits de l'Eglise. Car Dieu aime les cœurs purs, et sa grâce habite en eux.

CONVERSION — L'ARCHEVÊQUE

A la mort de l'archevêque Thibaut, Henri II désigna Thomas pour lui succéder. Les prélats et les députés des moines de Cantorbéry, assemblés dans la chapelle royale à Westminster, l'acceptèrent avec acclamations, et Dieu bénit leur choix, car Thomas devint un homme nouveau.

Il commença à mener une vie tout apostolique, pratiquant les jeûnes, les veilles et les macérations, expiant par le cilice la mollesse de sa vie d'autrefois et remplaçant les frivolités et les vaines gloires du siècle par une oraison continuelle et la lecture des Saintes Ecritures. Car, plus Dieu l'avait élevé, plus il voulait s'abaisser.

Ce n'était pas sans de rudes efforts contre lui-même.

Pour se prémunir contre les faiblesses de sa nature, portée au relâchement et à l'orgueil, il voulut se soumettre à une règle monastique; il prit l'habit des Chanoines Réguliers de saint Augustin et s'efforça de satisfaire à la fois aux devoirs d'un prélat et d'un religieux.

Sa dévotion augmentait chaque jour. Tous les pauvres avaient recours à lui. Il ne se lassait jamais de leur donner. Il observait une exacte justice, méprisant les calomniateurs et ne songeant qu'à faire ce qu'il devait : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » dit-on vulgairement. Les saints suivent cet axiome. Ils font ce que Dieu veut sans regarder ni à droite, ni à gauche, sans prendre garde ni à leur intérêt, ni à l'approbation du monde.

Quand le roi Henri avait parlé à Thomas Becket de le nommer à l'archevêché de Cantorbéry, celui-ci s'y était fortement opposé. Il avait fait valoir son indignité; mais surtout il avait dit à Henri qu'il craignait que Sa Majesté ne vînt à s'en repentir, « car si elle entreprend sur les droits ecclésiastiques, ajouta-t-il, je ne pourrai l'endurer en bonne conscience, étant prince de l'Eglise. »

Henri n'avait sans doute pas attaché une grande importance à ces paroles. Il avait alors devant lui le chancelier plein d'orgueil, le diacre inconscient des devoirs de son état et, sans doute, il ignorait ce que peut faire la grâce de Jésus-Christ dans une âme. Il ignorait la force divine que les sacrements donnent à ceux qui les reçoivent dignement; il ignorait qu'un bon prêtre, qu'un saint évêque acquiert avec le sacerdoce la force de résister jusqu'au sang quand il s'agit de défendre les droits de la sainte Eglise notre Mère. Il l'ignorait; beaucoup l'ignorent comme lui ou prétendent l'ignorer. Cependant, la grâce de Jésus-Christ est toujours la même. L'histoire de l'Eglise est sillonnée par la trace du sang des martyrs et ce sang est fécond. Le XIX^e^ siècle a eu aussi ses martyrs; il en aura probablement encore et leur sang sauvera encore une fois l'Eglise.

En prenant le sceptre sur l'autel de Westminster, Henri II avait prêté le serment de respecter les immunités ecclésiastiques. Mais son caractère était une faible garantie de la valeur de ses promesses. Ses colères et ses rancunes étaient éternelles. Il n'avait ni religion ni justice. Il estimait peu les hommes parce qu'il les jugeait tous d'après lui-même. Il comptait sur leurs complaisances coupables, parce qu'il ne connaissait pas de volonté supérieure à la sienne.

En acceptant l'archevêché de Cantorbéry, Thomas avait renoncé aussitôt à ses fonctions de chancelier. Cette première démarche lui valut la disgrâce d'Henri. La question du serment acheva de l'irriter. Il voulut exiger de lui la promesse de maintenir les coutumes d'Angleterre, et sous ce nom, Henri comprenait tous les abus. Il voulait exercer son contrôle sur les excommunications lancées par les évêques, sur la procédure des cours spirituelles, sur la correspondance même du clergé avec la cour de Rome. (Nous osons à peine écrire ceci, on dira peut-être que nous faisons de la politique et que nous écrivons l'histoire des gouvernements de nos jours.)

UN INSTANT DE FAIBLESSE EXPIÉ PAR DES LARMES

Dans le but de faire sanctionner ces prétentions, Henri convoqua une assemblée générale à Clarendon. Deux conseillers de la couronne présentèrent une charte composée de seize articles attentatoires aux libertés de l'Eglise. Sous l'empire de la crainte, tous souscrivirent, sauf Thomas Becket. Malgré les menaces et les supplications, il resta longtemps inflexible. Mais enfin, il se laissa ébranler par les larmes et les représentations de ses collègues, qui le rendaient responsable des maux que sa résistance attirerait sur l'Eglise d'Angleterre. Thomas connaissait d'ailleurs mieux que tout autre le caractère du roi et ce qu'il était capable de faire, il donna donc son consentement verbal, sans vouloir toutefois apposer sa signature comme l'avaient fait les autres prélats ; puis il se retira.

Thomas, l'âme affligée et troublée de remords, s'en allait tristement, accompagné de ses clercs. Ceux-ci s'entretenaient en route des événements qui s'étaient passés et l'un deux, celui qui portait la croix, se mit à murmurer à voix haute :

« La puissance publique trouble toutes choses. Les princes se sont unis et ont conspiré tous ensemble contre le Christ et son Seigneur. Qui osera se lever maintenant que le chef est tombé? Que reste-t-il à celui qui a perdu son honneur et sa conscience ? »

Ainsi parlait le porte-croix. L'archevêque l'entendit et lui demanda :

« Mon fils, à qui s'adressent ces paroles?

— A vous, dit le clerc, qui avez aujourd'hui perdu votre honneur et votre conscience, alors que vos mains se sont étendues pour jurer l'observation de lois iniques. »

Ce fut, dit Bossuet, le chant du coq qui réveilla saint Pierre. L'humble Becket pleura amèrement, son âme était dans une angoisse inexprimable. Il écrivit au Pape et se priva volontairement des sacrements, jusqu'à ce que le Souverain Pontife lui eût envoyé l'absolution de sa faute.

Alexandre III, alors pape, était réfugié en France; Becket, fidèle aux traditions apostoliques qui veulent que toutes les causes importantes soient jugées par le Père commun des évêques et des fidèles, soumit sa conduite au Pape et le fit l'arbitre de son droit. Alexandre condamna les décisions de Clarendon, flétrit de sa réprobation ceux qui les avaient jurées et encouragea Thomas à donner des preuves publiques de son repentir.

INVINCIBLE COURAGE

Becket adressa au roi d'Angleterre la rétractation de son serment. Henri II le fit comparaître devant l'assemblée de Northampton pour y être jugé. Le courage de Thomas ne défaillit pas. Après avoir dit la messe, il se revêtit de ses habits pontificaux, portant sa croix archiépiscopale entre les mains. Il se présenta ainsi devant le roi. L'assemblée le déclara traître et parjure.

« Ecoutez votre sentence, dit le comte de Leicester.

— Ma sentence ? » dit l'archevêque, et se levant : « O comte, ô mon fils, dit-il, écoute toi-même. Autant l'âme est plus précieuse que le corps, autant je dois obéir à Dieu plutôt qu'au roi de la terre. Ni la loi, ni la raison ne permettent aux fils de juger leurs pères; c'est pourquoi je décline le jugement du roi, le tien et celui des autres, ne pouvant être jugé que par le Pape, après Dieu. J'en appelle devant vous tous à son tribunal et je me retire sous la protection du siège apostolique et de l'Eglise universelle... »

Il se retira. Personne n'osa l'arrêter. La foule, qui se pressait aux portes du palais, le reconduisit en triomphe, tant il est vrai que le peuple livré à lui-même a instinctivement le sentiment de tout ce qui est noble et beau. Et qu'y a-t-il de plus beau que la noble rétractation d'une faute jointe à la courageuse confession de la vérité ?

Becket, ayant appris qu'on en voulait à ses jours, s'enfuit pendant la nuit, erra quelques jours, dénué de tout et mourant de faim, à travers l'Angleterre ; enfin, une barque de pêcheur le recueillit, il parvint en France et alla à Sens où le Pape l'accueillit comme un confesseur de la foi.

« Il fut beau de voir ces deux pontifes, dit un illustre écrivain, tous deux bannis de leur patrie et de leurs sièges, se rencontrer tous deux dans un même exil, pour une même cause, dans une même hospitalité, sur notre terre de France, justement fière de ce droit d'asile qu'elle exerçait en faveur des vertus proscrites; il fut beau de les voir, l'un portant la couronne d'épines, l'autre qui devait bientôt ceindre l'auréole du martyre, se consoler et s'affermir par un échange de courageuses pensées. »

Thomas parut devant un consistoire, il exposa sa conduite, produisit les décisions de l'assemblée de Clarendon et, après qu'une réprobation unanime les eut condamnées, il se confessa coupable, quitta l'anneau pastoral et le remit au Pape en le conjurant de le placer dans des mains plus dignes. L'assemblée fut émue. Cependant, quelques-uns conseillaient d'accepter cette abdication, pensant qu'à ce prix la pacification de l'Angleterre serait plus facile et la vie de l'archevêque plus en sûreté. Mais le Pape rejeta ces avis pusillanimes. Il voulut que Thomas reprît sa dignité et lui assurât un exil convenable à sa situation présente, en l'envoyant dans une abbaye de Cîteaux, à Pontigny, près de Sens.

Thomas Becket, grand primat d'Angleterre, accoutumé à recevoir l'obéissance de quatorze évêques, devint, à Pontigny, le plus humble et le plus soumis des religieux. Il portait les vêtements de bure des moines, il ne mangeait que des légumes et, par les plus grands froids, il lui arrivait, pour se mortifier, d'entrer dans la rivière qui passe au pied du monastère, y demeurant longtemps. Sa prière était continuelle et ses journées s'écoulaient silencieuses dans l'étude des Saintes Ecritures.

Henri, ayant appris que Thomas était réfugié dans ce monastère, commanda à l'abbé de le chasser, le menaçant, s'il s'y refusait, de chasser

lui-même de son royaume tous les religieux de l'Ordre de Cîteaux. Becket apprenant ces menaces: « A Dieu ne plaise, dit-il, que je mette tant et de si bons religieux en peine à cause de moi? »

Et il se retira au monastère de Sainte-Colombe, où il demeura quatre ans, donnant les mêmes exemples de sainteté.

Il ne couchait guère dans un lit, s'il n'était bien malade; il se levait avant le jour et s'employait au service divin; puis, quand il se retirait dans sa chambre, il s'adonnait à l'oraison, s'offrant en sacrifice à Notre-Seigneur et se disposant au martyre. Il dînait ensuite avec les pauvres. La nuit, il ôtait son cilice, et se faisait donner la discipline presque jusqu'au sang par son chapelain, puis il s'agenouillait et passait le reste de la nuit en oraison. Quand son corps était par trop épuisé, il se couchait par terre en appuyant sa tête sur une pierre.

Un jour que Thomas était prosterné devant l'autel, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit :

« Thomas, tu illustreras mon Eglise par ton sang. »

Et le Saint répondit: « Qui êtes-vous, Seigneur?

—Je suis Jésus-Christ, ton frère et ton Sauveur, qui honorerai mon Eglise de ton sang. »

Thomas repartit avec joie :

« Qu'il en soit ainsi, et que ce que vous dites, Seigneur, s'accomplisse en moi ; mais je sais bien que je ne le mérite pas. »

Henri envoya des ambassadeurs au roi de France Louis VII pour lui demander de chasser Thomas de son royaume, mais Louis leur répondit:

« Dites à votre maître que je suis roi comme lui, et néanmoins, je ne voudrais pas avoir entrepris de déposer le plus petit clerc de mon royaume; que je ne sais comment il a été si hardi d'offenser tant l'Eglise catholique et de priver de la première dignité de son royaume un homme si saint et si vénérable que Thomas. »

L'exil de Becket dura sept ans, après lesquels Henri II, contraint par des nécessités politiques, vint lui-même à Sens au-devant de l'auguste fugitif. Il le salua en versant des larmes.

Cependant, les amis de Thomas le conjuraient de rester.

« Non, dit-il, avec l'aide de Dieu, je rentrerai en Angleterre où je sais que m'attend le martyre. »

Il ne se trompait pas. Rapportant le même zèle fortifié par une plus grande sainteté, il remplit sa charge partout avec l'intégrité dont il avait toujours fait preuve, et s'attira de nouveaux ennemis. Calomnié auprès d'Henri, celui-ci s'écria :

« Est-il possible que je ne puisse être maître d'un prêtre en mon royaume? Maudits soient ceux qui mangent mon pain, s'ils ne me vengent de cet homme! »

LE MARTYRE

Quelques serviteurs du roi, ayant entendu ces paroles, résolurent de tuer l'archevêque. Ils allèrent donc un jour le trouver et, après l'avoir injurié, ils sortirent de sa maison pour aller chercher leurs satellites, tandis que le Saint se rendait à Vêpres. Les clercs voulurent fermer les portes de l'église, mais il le leur défendit, disant que l'église ne se garde pas comme une place forte et qu'il devait vaincre en souffrant et non en combattant.

Alors, les bourreaux entrèrent dans l'église, criant à haute voix :

« Où est Thomas Becket, traître au roi et au royaume? où est l'archevêque? »

Le Saint, sans se troubler :

« Me voici, non traître au roi, mais prêtre de Jésus-Christ, prêt à mourir pour celui qui m'a racheté de son précieux sang.

— C'est ici, dirent-ils, qu'il faut mourir, et que tu seras payé de ton crime.

—Je suis disposé à la mort pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, reprit le saint martyr, afin que l'Eglise, par mon sang, demeure en paix et en liberté; mais je vous commande, de la part du Dieu tout-puissant, de ne toucher à aucun des miens. S'il y a de la faute, elle est mienne; quant à eux, ils y sont étrangers. »

Il s'était jeté à genoux pour recommander son âme à Dieu, et il suppliait Notre-Seigneur d'avoir pitié de son Eglise par l'intermédiaire de la Très Sainte Vierge, de saint Denys et des autres saints, quand un bourreau lui porta un grand coup d'épée sur la tête. Il en sortit un ruisseau de sang. Saint Thomas resta immobile, continuant à prier :

« Frappez, frappez », dit le bourreau à ses compagnons. Ceux-ci se précipitèrent successivement sur lui, et l'archevêque, percé de coups, tomba expirant sur le pavé du sanctuaire. Les meurtriers s'enfuirent alors, laissant leur victime baignée dans son sang.

Ils ne lui survécurent tous que trois ans et celui qui le frappa le premier expira en coupant sa chair et en la jetant à terre par morceaux.

En même temps, Dieu châtia le royaume par des dissensions et des guerres civiles entre le roi et son fils. Henri voulut s'excuser auprès du Pape du meurtre du saint évêque ; mais, quoiqu'il n'en fût pas directement coupable, le Souverain Pontife, cependant, lui reprocha les mauvais traitements qu'il lui avait fait subir et les paroles qu'il avait prononcées contre lui, et il ne voulut lui donner l'absolution que sous la condition d'une pénitence publique.

Henri vint à Cantorbéry et alla nu-pieds jusqu'à l'église où était le tombeau de saint Thomas.

A la porte, il se prosterna, fit sa prière; puis, entrant dans l'église, il baigna de ses larmes l'endroit où le Saint avait été tué; puis il dit sa confession aux pieds de l'évêque, et s'approchant du tombeau au milieu de l'émotion et des larmes de tous les assistants, il découvrit ses épaules et reçut cinq fois la discipline de la main des évêques; ensuite vingt religieux lui donnèrent chacun trois coups de leur discipline. Il fut alors absous, demeurant nu-pieds sur le carreau et à jeun tout le long de la nuit, plus grand en ce jour d'expiation qu'il ne l'avait été aux jours de sa gloire.

Du reste, Dieu se plut à récompenser dans ce monde l'humble pénitence d'Henri. Il lui accorda tout aussitôt une victoire signalée sur le roi d'Ecosse, qui fut fait prisonnier. Henri en fut si reconnaissant, qu'il en remercia constamment le Saint et enrichit son tombeau de présents.

Des miracles nombreux obtenus par l'intercession de Thomas attestèrent sa sainteté, et le pape Alexandre III le plaça sur les autels.

Saint Thomas Becket, glorieux martyr, priez pour nous! Priez pour l'Eglise. Demandez à Dieu qu'il lui donne beaucoup de pasteurs comme vous. Demandez-lui d'accepter nos sacrifices, et s'il le veut, notre sang. Nous serions heureux de le donner pour le triomphe de l'Eglise notre Mère.

DAVID, ROI ET PROPHÈTE

Fête le 29 décembre.

David, le roi, le psalmiste et le prophète.
(Tableau de Schnoor).

Bossuet a résumé en quelques mots toutes les qualités et toutes les gloires de David, l'ancêtre du Christ et une des plus belles figures du Messie : « Après Saül, dit-il, parut un David, cet admirable berger, vainqueur du fier Goliath et de tous les ennemis du peuple de Dieu; grand roi, grand conquérant, grand prophète, digne de chanter les merveilles de la toute-puissance divine; homme enfin selon le cœur de Dieu, comme il le nomme lui-même et qui, par sa pénitence, a fait même tourner son crime à la gloire de son Créateur. » (*Discours sur l'Hist. univ.*)

LE BERGER DE BETHLÉEM REÇOIT L'ONCTION ROYALE

Saül avait désobéi aux ordres de Dieu. Alors, le Seigneur dit à Samuel : « J'ai rejeté Saül, et je ne veux plus qu'il règne sur Israël. Emplissez d'huile le vase de corne que vous portez, et allez à Bethléem dans la demeure d'Isaï ou Jessé, car je me suis choisi un roi parmi ses enfants. » Samuel obéit, et, prenant une victime pour offrir un sacrifice à l'Eternel, il vint à Bethléem, et les anciens de la ville en furent tout surpris. Ils allèrent au-devant de lui, et lui dirent : « Nous apportez-vous la paix? — Oui, répondit le prophète; je suis venu pour sacrifier au Seigneur Sanctifiez-vous et venez assister à l'immolation. » Isaï vint donc avec ses fils.

Lorsqu'ils furent entrés, Samuel vit Eliab, l'aîné, et il s'adressa au Seigneur : « Est-ce là celui que vous avez choisi? » Le Seigneur lui dit : « Ne considère pas son visage, ni sa taille avantageuse, car ce n'est pas l'élu de mon choix..... » Les regards du prophète se portèrent successivement sur tous les fils de Jessé, mais la voix divine n'en désigna aucun. Alors, Samuel dit à Isaï : « Sont-ce là tous vos enfants? — Il en reste un petit qui garde les brebis, répondit Jessé. — Envoyez-le chercher, dit le prophète, car nous ne prendrons d'aliments que lorsqu'il sera venu. »

On manda le petit berger : il parut. Sa chevelure était blonde, son visage agréable et son regard plein de douceur. « C'est lui, dit le Seigneur au prophète; lève-toi, donne-lui l'onction sainte. » Samuel prit donc la corne pleine d'huile, et il le sacra au milieu de ses frères. Depuis ce temps-là, l'esprit du Seigneur fut toujours avec David.

DAVID TRIOMPHE DU GÉANT GOLIATH

Les Hébreux étaient en guerre avec les Phi-

listins, et trois des fils d'Isaï faisaient partie de l'armée de Saül. Or, un jour Isaï dit à David son fils : « Prends cette mesure de farine et ces dix pains, et va les porter à tes frères : en même temps tu donneras ces dix fromages à leur officier, et tu demanderas de leurs nouvelles. » David se mit en route et arriva près de la vallée du Térébinthe, où les deux armées étaient rangées en bataille. Ayant laissé son fardeau parmi les bagages de l'armée, il courut sur le lieu du combat, car une clameur immense faisait présager que la lutte allait s'engager.

Or, à ce moment, sortit des rangs ennemis un soldat philistin, nommé Goliath. C'était un homme d'une taille démesurée. Son corps était tout couvert de fer et d'airain. Il portait une cuirasse, un bouclier et une lance d'un poids énorme, et un écuyer marchait devant lui. Ce géant vint se présenter devant les bataillons d'Israël, et il leur criait : « A quoi bon livrer combat ? Ne suis-je pas Philistin, et n'êtes-vous pas les sujets de Saül? Choisissez un homme d'entre vous, et qu'il accepte une lutte avec moi. S'il ose m'attaquer et qu'il me tue, nous serons vos esclaves; mais si j'ai l'avantage sur lui et que je le tue, vous serez nos esclaves et nos tributaires. » Saül et tous les Israélites demeuraient frappés d'étonnement et de terreur à la vue de ce colosse, qui depuis quarante jours les défiait avec insolence. « Que donnera-t-on, s'écria David, au brave qui tuerait cet infidèle, et qui effacerait la honte d'Israël? — Quiconque l'aura tué, lui répondit-on, sera comblé de richesses par le roi, qui lui donnera sa fille en mariage et l'exemptera d'impôts, lui et la maison de son père. »

Les paroles du berger de Bethléem parvinrent aux oreilles du roi : il se fit amener l'adolescent. « Que personne ne s'épouvante de ce Philistin, lui dit David, car votre serviteur est prêt à aller le combattre. — Non, reprit le roi; tu n'es qu'un enfant, tu ne saurais te battre contre lui, qui est un guerrier depuis sa jeunesse. — Quand votre serviteur menait paître le troupeau de son père, un lion ou un ours venait quelquefois et emportait un bélier du troupeau. Alors, je les poursuivais et leur arrachais la proie d'entre les dents; et lorsqu'ils se jetaient sur moi, je les saisissais à la gorge et je les tuais. » Et David ajouta : « Le Seigneur qui m'a délivré des griffes du lion et de la gueule de l'ours me délivrera encore de la main de ce Philistin. — Va, lui dit Saül, et que le Seigneur soit avec toi. » Puis il le revêtit d'un casque, d'une cuirasse et d'une épée; mais David, qui n'était point habitué à porter cette armure, ne put marcher ainsi; il la rejeta, prit son bâton et sa fronde, choisit dans le torrent cinq pierres polies, et les mit dans sa pannetière puis, tenant à la main sa fronde, il marcha contre le Philistin.

Goliath, voyant ce jeune homme aux vives couleurs et au frais visage, le méprisa : « Suis-je donc un chien, lui dit-il, pour que tu viennes à moi avec un bâton? Je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. — Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier, repartit David, et moi, je viens à toi au nom du Seigneur des armées d'Israël, que tu as insulté. C'est lui qui va te livrer en mes mains; je te tuerai et je te couperai la tête, les oiseaux et les bêtes mangeront les cadavres des Philistins, et l'on saura que c'est Jéhovah qui sauve, non point par la lance et l'épée, mais par sa volonté puissante, qui décide du sort des combats. » A ces mots, comme Goliath s'approchait, David courut à sa rencontre, prit une pierre, la lança avec sa fronde et en frappa le Philistin au front. Le géant tomba le visage contre terre. David se précipita sur lui, et, comme il n'avait point de glaive, il saisit l'épée de Goliath et lui trancha la tête. Les Philistins, épouvantés, s'enfuirent en déroute, et les Hébreux, les ayant poursuivis jusqu'aux portes de Geth et d'Accaron, revinrent s'emparer de leur camp.

JALOUSIE DE SAUL — IL VEUT TUER DAVID

David, victorieux et triomphant, rapporta la tête de Goliath à Jérusalem pour effrayer les Jébuséens qui en occupaient encore la citadelle. Au retour triomphal de l'armée, les femmes d'Israël venaient au-devant de Saül en chantant des cantiques d'allégresse : « Saül, disaient-elles, en a tué mille et David dix mille. » Cette parole jeta le prince dans une grande colère. « Que lui reste-t-il encore après cela que d'être roi? » s'écriait-il.

Dès ce jour, il ne regarda plus le fils d'Isaï qu'avec haine et défiance, et il cherchait tous les moyens de le faire périr. Pour calmer sa sombre irritation et dissiper ses noires tristesses, David jouait de la harpe devant lui. Par deux fois, Saül, qui tenait sa lance à la main, essaya de l'en percer contre la muraille; mais le jeune homme se détourna et put éviter le coup. Voyant donc que le Seigneur était avec David, Saül jugea qu'il devait l'éloigner de sa présence, et lui donna mille hommes à commander. Ce fut pour le jeune guerrier une nouvelle occasion de se signaler, et à la suite de ses succès, le roi se vit obligé d'accomplir sa promesse, et lui donna sa fille Michol en mariage.

Saül avait un fils nommé Jonathas. Son âme, dit le texte sacré, s'attacha étroitement à celle de David, et Jonathas aima David comme son âme. Ils firent alliance, et Jonathas se dépouilla de son manteau et de son armure pour en faire cadeau à David.

La jalousie du roi ne faisait que grandir avec le temps, et, pour échapper à la mort dont il était sans cesse menacé, David dut commencer une vie errante et agitée qui devait aboutir à la royauté promise par le Seigneur. Après avoir fait de touchants adieux à Jonathas, il chercha d'abord un refuge sur les terres des Philistins : mais cet asile n'étant pas sûr, il se réfugia dans une caverne près d'Odollam, petite ville de sa tribu, et réunit autour de lui quelques centaines d'hommes qu'il forma à la discipline militaire. Saül, informé de la retraite de David, s'était mis à sa poursuite. Le roi entra un jour seul dans une grotte au fond de laquelle son rival se tenait caché avec quelques-uns de ses compagnons. Ceux-ci, persuadés que le Seigneur leur livrait leur ennemi, voulaient le tuer; David s'y opposa, et repoussant avec horreur la pensée de mettre à mort le Christ du Seigneur, il se glissa auprès de Saül sans être aperçu et coupa le bord de son manteau. Le roi sortit de la caverne et continua son chemin. David le suivait de loin : « Mon seigneur et mon roi, lui cria-t-il, pourquoi écoutes-tu ceux qui prétendent que David cherche ta ruine? Tout à l'heure, le Seigneur t'avait livré en ma main, voici le bord de ton manteau; reconnais, mon père, que je ne veux point te nuire, alors que tu cherches à me perdre. Que Dieu juge entre nous!

— Est-ce bien ta voix, mon fils David? s'écria Saül profondément touché et ému jusqu'aux larmes de cette magnanime générosité. Tu es

plus juste que moi, car tu ne m'as fait que du bien, et je ne t'ai rendu que du mal. »

DAVID PROCLAMÉ ROI A HÉBRON

David s'était vu forcé de chercher de nouveau un refuge chez les Philistins, dans la ville de Geth. Il apprit dans son exil qu'une bataille s'était livrée entre les Hébreux et les Philistins, sur le mont Gelboë, et que Saül et Jonathas avaient péri dans le combat. Cette nouvelle remplit son âme d'une profonde tristesse et il exhala sa douleur dans un chant funèbre d'une merveilleuse beauté : « L'élite d'Israël a succombé sur les hauteurs! Comment sont tombés les braves?..... Montagnes de Gelboë, que ni la rosée ni la pluie ne descendent sur vous, que vos champs restent sans moisson, car c'est là qu'a été rejeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme si l'huile n'eût pas touché son front..... Saül et Jonathas, aimables et beaux dans la vie, inséparables dans la mort, plus agiles que les aigles, plus forts que les lions..... Je pleure sur toi, ô mon frère Jonathas, sur toi, le plus beau et le plus aimable des princes. Je te chérissais comme une mère chérit son fils unique!..... »

Abner, général ambitieux et entreprenant, avait fait proclamer roi un quatrième fils de Saül, nommé Isboseth; mais David, par suite de l'élection divine, connue de tout le peuple, était le véritable roi d'Israël. Toutefois, avant de faire valoir ses droits, il voulut consulter l'Eternel, qui lui ordonna de se rendre à Hébron, dans le pays de Juda.

Les hommes de cette tribu vinrent à sa rencontre et le proclamèrent roi. Au bout de quelques années, Abner s'étant pris de querelle avec Isboseth, se tourna vers David, qui accepta les avances du guerrier vindicatif. Cette alliance contribua puissamment à déterminer la soumission des autres tribus, et quand plus tard Isboseth fut assassiné par deux de ses serviteurs, David fut solennellement acclamé par les anciens de toutes les tribus. Il fit mettre à mort les meurtriers de son malheureux rival, comme il avait déjà puni l'Amalécite qui s'était vanté devant lui d'avoir tué Saül.

TRANSLATION DE L'ARCHE D'ALLIANCE

A peine sur le trône, David tourna ses armes contre les Jébuséens, et s'empara de la forteresse de Sion, où ils se maintenaient depuis quatre cents ans. Autour de cette citadelle se forma bientôt une ville importante, qu'on appela la *cité de David* et qui devint la capitale du royaume. Le prince y fit transporter l'Arche d'alliance qui, depuis cinquante ans, était demeurée sous la garde des lévites dans la maison d'Abinadab, à Cariathiarim. Cette translation fut solennelle. Une foule immense s'était réunie; toutes les tribus avaient envoyé des députés. David et les princes marchaient devant l'Arche, au son de la harpe et d'autres instruments de musique et au chant des cantiques. Le cortège s'arrêtait fréquemment pour immoler des victimes au Seigneur. Le pieux roi chantait lui-même, jouait de la harpe et dansait devant l'Arche sainte, oubliant sa dignité pour rendre gloire à Jéhovah.

David conçut alors le projet de bâtir un temple à l'Eternel, mais le prophète Nathan l'en détourna de la part de Dieu, qui avait réservé cet honneur à Salomon, son successeur. Cette piété du roi fut récompensée par de nombreuses victoires sur ses ennemis. David triompha successivement des Philistins, des Moabites, du roi de Sala et des Syriens, qui étaient venus au secours de ce dernier.

CRIME DE DAVID — SA PÉNITENCE

Tandis que ses armées combattaient les Ammonites, qui avaient insulté ses ambassadeurs, David était resté à Jérusalem. Un jour, ayant aperçu de la terrasse de son palais Bethsabée, la femme d'Urie le Héthéen, qui se trouvait alors au siège de Rabbath, il conçut pour elle une passion coupable. Pour voiler cette première faute, il ne craignit pas d'en commettre une seconde, et envoya à Joab, le chef de son armée, l'ordre de placer Urie au poste le plus périlleux, afin qu'il y succombât sous le feu des ennemis. Cet ordre impie ne fut que trop fidèlement exécuté, et Urie étant mort, David épousa sa veuve, dont il eut un fils.

La colère du Seigneur ne tarda pas à se manifester. Il envoya vers le coupable son prophète Nathan : « Il y avait dans une ville, dit le prophète à David, deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des bœufs et des brebis en grand nombre, le pauvre ne possédait absolument rien qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie, qui avait grandi près de lui et de ses enfants, mangeant de son pain, buvant dans sa coupe, et dormant sur son sein; il la chérissait comme sa fille. Or, un voyageur étant arrivé chez l'homme riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses bœufs et à ses brebis pour le festin de son hôte, mais il s'empara de la brebis du pauvre et la servit à l'étranger. »

A ces mots, David, saisi de colère, s'écria : « Par le Dieu vivant! l'homme qui a commis cette faute mérite la mort; il rendra quatre brebis pour une. — Tu es cet homme-là, reprit le prophète. » Puis il lui reprocha, au nom de Jéhovah, son crime, et lui annonça les malheurs qui en seraient le châtiment.

Le roi fut bouleversé, et, du fond de son âme déchirée par le repentir, s'exhala ce cri sauveur de la pénitence que Dieu ne méprise jamais : « J'ai péché contre le Seigneur. » Aussi, le prophète, se faisant l'interprète des miséricordes divines, ajouta :

« Le Seigneur te remet ton péché; tu ne mourras point; mais, à cause de ton iniquité, l'enfant qui vient de naître mourra. » Les menaces du prophète ne tardèrent pas à recevoir leur accomplissement. L'enfant tomba malade, et, malgré les larmes et les prières de David repentant, il mourut au bout de sept jours. Alors commencèrent pour David de dures angoisses et une longue pénitence. Revenu à Dieu dans toute la sincérité de sa foi et de son amour, il exhala la douleur de son âme dans une prière humble et touchante qui demeurera à jamais le cri du repentir.

RÉVOLTE D'ABSALON

Quelques éclairs de bonheur vinrent encore réjouir les tristes jours de David. La ville de Rabbath fut emportée d'assaut, et la naissance d'un nouveau fils qu'il eut de Bethsabée vint faire oublier au prince la perte du premier. Nathan prédit de glorieuses et brillantes destinées à cet enfant, qui, sous le nom de Salomon, devait succéder à son père et faire l'admiration du monde.

Mais ces joies furent bientôt troublées par de terribles angoisses. Un autre des fils de David, Absalon, leva l'étendard de la révolte contre son père, et chercha à se frayer le chemin du trône. Il avait des qualités séduisantes, propres à servir

ses desseins : une parole pleine de charmes, un air affable et une beauté remarquable. Il affichait un luxe royal et entretenait soigneusement sa magnifique chevelure. Pour gagner les cœurs, il affectait de se montrer populaire, et, se tenant à la porte du palais, il embrassait ceux qui venaient à lui, et promettait à tous bonne justice, s'il devenait roi. Cette conduite lui attira beaucoup de partisans, et, lorsqu'il se crut suffisamment fort, il se rendit à Hébron, sous prétexte d'un devoir religieux à remplir. Là, se voyant entouré d'une nombreuse armée, il se fit proclamer roi.

A la nouvelle de cette révolte, David se souvint des menaces du prophète et il s'inclina devant la main de Dieu qui le frappait justement. Le vide s'était fait autour de lui. Pour préserver sa capitale d'une ruine entière, qui eût été le résultat d'une résistance impossible, le roi, suivi de quelques fidèles, quitta Jérusalem, passa le torrent du Cédron et se retira derrière le Jourdain.

Au moment où David traversait le village de Bahurim, il en sortit un homme de la maison de Saül, nommé Séméi, qui lui jeta des pierres et le poursuivit de ses malédictions : « Sors, disait-il au roi, sors, homme de sang, homme de Bélial. » Alors Abisaï, fils de Sarvia, dit au roi : « Faut-il que ce chien mort maudisse le roi mon seigneur? Je m'en vais lui couper la tête. — Non, répondit David; laisse-le maudire, c'est Dieu qui le permet. Et qui osera lui demander pourquoi il l'a fait? Mon propre fils attente à mes jours; comment un fils de Jémini agirait-il autrement? Qu'il maudisse donc, et peut-être que le Seigneur regardera mon affliction, et qu'il me fera quelque bien pour ces malédictions que je reçois aujourd'hui. »

Cependant, Absalon s'était mis à la poursuite de son père. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence au delà du Jourdain : une bataille était inévitable. David, après avoir rangé ses troupes, voulait prendre part au combat; mais ses soldats s'y opposèrent : « Une défaite pour nous serait sans importance, lui firent-ils observer; mais ta mort serait un irréparable malheur, car toi, tu vaux dix mille hommes. » David demeura donc entre les deux portes de la ville, et, tandis que ses troupes défilaient devant lui, il dit aux capitaines : « Epargnez mon fils Absalon! » Et toute l'armée l'entendit prononcer avec émotion le nom de son fils.

La bataille s'engagea dans la forêt d'Ephraïm. Absalon succomba, son armée fut taillée en pièces, et 20 000 rebelles restèrent sur le terrain. Lui-même, entraîné par les fuyards, se sauvait de toute la vitesse de son mulet, quand sa chevelure s'embarrassa dans les branches d'un chêne touffu, et sa monture s'échappant sous lui, il demeura suspendu entre le ciel et la terre. Un soldat l'ayant vu dans cette situation, en donna avis à Joab, qui accourut, et, malgré la recommandation du roi, saisissant trois javelots, en perça le cœur d'Absalon. Quand David apprit cette mort, sa douleur fut profonde; il s'enferma dans la salle qui était au-dessus des portes de la ville, et, marchant à grands pas, il versait des larmes : « Absalon, ô mon fils, que ne puis-je donner ma vie pour la tienne! O mon fils Absalon! » La défaite et la mort d'Absalon avaient mis fin à la révolte : les tribus d'Israël vinrent faire leur soumission, et David put rentrer en triomphe dans Jérusalem.

DAVID, LE CHANTRE INSPIRÉ

Ses victoires lui permirent de s'occuper de l'organisation intérieure du pays. L'administration générale, l'armée et le culte reçurent la puissante empreinte de son génie. Il avait rassemblé d'immenses trésors en vue de la construction du temple, laissée à son successeur. Il augmenta la pompe des cérémonies religieuses, et introduisit la musique comme élément nécessaire du culte. Lui-même, poète et musicien, avait composé les hymnes qu'on devait chanter dans les cérémonies.

Telle est l'origine de la plupart des poésies rassemblées et connues dans l'Eglise sous le nom de *Psaumes de David*. « La douleur, la supplication, la joie, la victoire, les actions de grâces, y résonnent en accents intimes, pathétiques, élevés et pénétrants..... Le prophète de Sion a jeté son regard sur les siècles écoulés, il l'a retourné vers les siècles futurs, il a interrogé ce livre si profond, qu'on appelle le cœur de l'homme, et ce livre étincelant, qui, sous le nom de nature, publie de si grandes choses. Pontife universel, il a placé sur sa harpe l'hommage de toutes les créatures, depuis la goutte de rosée, qui bénit Dieu sans le savoir, jusqu'aux anges qui volent sous les pieds de l'Eternel, comme les roues d'un char précipité..... Barde national, il a chanté les travaux de ses ancêtres..... Poète de l'humanité entière, il a déroulé les replis sous lesquels le cœur se retire dans ses jours d'angoisse; il a montré la source profonde d'où coulent toutes les larmes et toutes les espérances.....; il y a tant de regret et d'amour dans les accents du chantre exilé, quand il parle de la Jérusalem d'en haut, et le nom de la patrie céleste est si doux en tombant de ses lèvres, que l'homme même futile et distrait s'arrête et incline l'oreille pour ouïr et goûter la mélodie de ce merveilleux cantique (1). »

SALOMON ÉLEVÉ SUR LE TRONE — MORT DE DAVID

David vieillissait, et déjà on prévoyait sa fin prochaine. Adonias, fils aîné du vieux roi, craignant de voir passer la couronne sur le front de Salomon, résolut de se faire nommer roi du vivant de son père, et il se fit un parti, dans lequel il avait su attirer deux hommes importants, le grand-prêtre Abiathan et Joab. Un jour, il réunit dans un festin tous ses principaux partisans, dans l'intention d'exécuter son dessein. Le prophète Nathan en informa aussitôt Bethsabée, la mère de Salomon, et l'invita à faire valoir les droits de son fils, en rappelant à David ses promesses les plus solennelles. « Je surviendrai pendant l'audience, ajouta le prophète, et j'appuierai tout ce que vous aurez dit. »

Bethsabée suivit le conseil de Nathan, et David, informé de ce qui se passait chez Adonias, renouvela ses promesses précédentes, les confirma par un serment, et voulut leur donner sur-le-champ une consécration solennelle. Sur son ordre, le jeune Salomon fut conduit à Gihon, où il reçut l'onction royale des mains du grand-prêtre Sadoc tandis qu'une foule immense criait : *Vive le roi Salomon!* A cette nouvelle, Adonias, tremblant pour ses jours, chercha un refuge auprès de l'autel des holocaustes. Mais Salomon le fit rassurer, et ainsi cette émeute se termina sans effusion de sang.

David mourut à l'âge de soixante-dix ans. Les Grecs font mémoire de ce saint roi le 19 décembre et les Latins, le 29 du même mois.

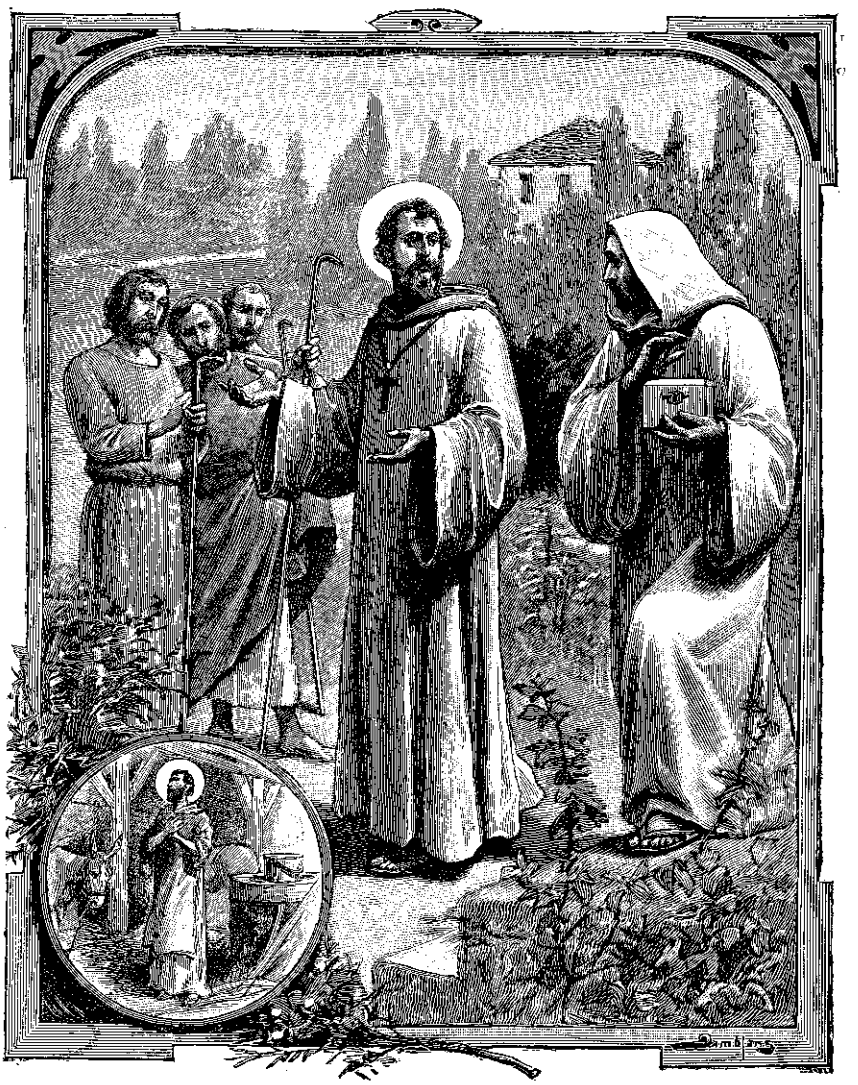
---

(1) *Petits Bollandistes*, par Mgr Guérin, t. XIV, p. 373.

SAINT MARCEL D'APAMÉE

ABBÉ DES ACÉMÈTES A CONSTANTINOPLE

Fête le 29 décembre.



Saint Marcel accepte avec humilité le soin des ânes du monastère. — Il ordonne à l'économe de Stude de remettre à trois voyageurs tout le petit avoir du couvent.

Saint Marcel naquit à Apamée, ville de Syrie, connue maintenant sous le nom moderne de Famieh.

Ses parents, de la première noblesse du pays, le laissèrent de bonne heure orphelin.

Maître d'une grande fortune, l'enfant n'y attacha point son cœur. Il portait déjà en lui, dit son biographe, la prudence d'un vieillard et la maturité d'un homme fait.

Son seul désir était de s'initier aux secrets de la science humaine afin de pouvoir pénétrer par elle plus avant dans la science divine.

Un maître docte et sage lui était pour cela nécessaire : il alla le chercher à Antioche, et bientôt le jeune homme, grâce à son intelligence ouverte et à l'assiduité de son travail, s'assimila ce que le monde peut donner de sagesse et de savoir.

Ce fut alors qu'il apprit la présence, à Ephèse, d'hommes parvenus à la plus haute vertu. Sa résolution est aussitôt prise : il quitte Antioche la magnifique, distribue aux pauvres sa fortune, abandonne sa patrie, et, dénué de tout, vient à la recherche de la perfection.

SA VIE A ÉPHÈSE

Marcel reçut à Ephèse une généreuse hospitalité. Un homme de bien, habitant de cette ville, l'admit sous son toit et à sa table.

Ce charitable chrétien avait à son service un esclave nommé Promote, dont la vertu était en vénération dans la cité. Ce fut en grande partie à ses exemples et à ses conseils que Marcel dut ses rapides progrès dans la vertu. A son imitation, le jour il travaillait de ses mains, et prenait la nuit sur son sommeil pour se livrer à la prière. Cette règle de conduite était en effet celle de Promote : après avoir servi ses maîtres du matin au soir, il servait Dieu du soir au matin.

On racontait de ce pauvre esclave des choses merveilleuses : souvent il passait la nuit en prières dans les églises des monastères, et parfois il lui arrivait de s'y trouver miraculeusement introduit, bien que les portes en fussent fermées avec soin.

Marcel, parmi de nombreuses qualités, possédait celle alors assez rare de la calligraphie : aussi son travail consistait-il à copier des manuscrits. Une œuvre terminée, il la vendait à sa juste valeur, refusant tout ce qui eût trop largement payé sa peine, et le salaire reçu s'en allait presque entièrement entre les mains des pauvres.

LES ACÉMÈTES OU RELIGIEUX QUI NE DORMENT PAS

Il y avait à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 425, à Constantinople, un saint religieux du nom d'Alexandre, dont la renommée était universelle.

Alexandre avait d'abord servi l'empereur de la terre en qualité d'officier de la préfecture, puis s'était mis complètement au service du Roi du ciel, et après quelques années passées dans la solitude, avait fondé sur les bords de l'Euphrate un monastère où quatre cents moines se trouvèrent bientôt réunis.

L'Ordre nouveau ne différait guère dans son ensemble de celui de saint Basile. Saint Athanase établit parmi ses religieux le *laus perennis*, la louange perpétuelle de Dieu : dans ce but, il les partagea en plusieurs chœurs qui se remplaçaient à tour de rôle dans l'église pour y chanter ainsi perpétuellement l'Office divin. On peut voir dans cet usage comme une origine de l'*Adoration perpétuelle*, œuvre établie de nos jours et si répandue, dont les membres se succèdent sans interruption aux pieds de la Sainte Eucharistie.

Saint Alexandre avait transporté à Constantinople, au monastère de Saint-Mennas, la forme de vie religieuse qu'il avait inaugurée sur les bords de l'Euphrate. Il fonda aussi un monastère du même genre, à l'entrée de la mer Noire, sur la côte d'Asie, en un lieu nommé Gomon.

Plus tard, ses religieux reçurent le nom d'*Acémètes*, qui veut dire *veilleurs* ou *non dormants*, parce qu'ils se divisaient par groupes pour chanter et le jour et la nuit les louanges de Dieu.

SAINT MARCEL SE FAIT MOINE — IL FUIT LES HONNEURS

Dès que Marcel connut l'existence et la sainteté d'Alexandre et de ses moines, un ardent désir de les imiter germa dans son cœur, et bientôt, n'y tenant plus, il quitta Ephèse pour les aller rejoindre.

Le saint fondateur se trouvait alors au monastère de Saint-Mennas. Marcel lui fut présenté par un moine, nommé Jacques, qui l'avait connu familièrement dans le monde.

Accueilli avec joie par saint Athanase, le postulant reçut bientôt l'habit religieux. Dans ce milieu si favorable, sa vertu prit vite de merveilleux développements, si bien que peu de temps après son arrivée, Marcel avait conquis l'estime et l'admiration de tous ses frères.

Son humilité s'effraya des marques de considération dont il devint l'objet. D'autre part, il voyait son supérieur avancé en âge, et les religieux ne lui cachaient pas le désir qu'ils avaient de le choisir un jour lui-même pour lui succéder.

Marcel résolut de se soustraire par la fuite à une charge si redoutée.

En effet, quand saint Alexandre mourut, vers l'an 440, au monastère de Gomon où les persécutions l'avaient forcé de chercher un refuge, on ne trouva plus celui qu'on voulait lui donner pour successeur. Marcel avait quitté sans bruit ce monastère et parcourait les solitudes pour s'édifier près des saints qui en étaient les hôtes.

Les religieux furent donc obligés de modifier leur projet, et ils donnèrent leurs voix à un vieillard nommé Jean, aussi estimable par sa prudence que respectable par ses cheveux blancs.

L'élection à peine faite, le Saint reparut dans son monastère. Il avait cru éviter le supériorat, il ne réussit qu'à demi. L'honneur du titre ne lui fut pas imposé, mais tout le poids de l'administration reposa sur ses épaules : en un mot, il devint le bras droit de Jean et son principal conseiller. L'estime qu'on avait pour l'un et pour l'autre était égale : aussi furent-ils ordonnés, en un même jour, le premier prêtre et Marcel diacre.

L'IRÉNÉE — L'ÉPREUVE

Mais déjà un nouveau monastère avait été fondé. A la prière d'un certain Philotée qui lui offrait une de ses terres, Jean avait transféré ses religieux du couvent de Gomon en un lieu plus rapproché de Constantinople.

Ce lieu s'appelait *Irénée* (1), sans doute parce qu'il était loin du tumulte et qu'on y jouissait d'une grande tranquillité. Rien n'était ravissant comme ce coin de terre situé sur la côte d'Asie, au bord du Bosphore, et en face de Sosthénium, aujourd'hui Stenia (2).

Un grand monastère s'y éleva bientôt, et reçut le premier le nom de *monastère des Acémètes*. Ce fut, du reste, le seul auquel fut attribué, à proprement parler, ce titre; les autres couvents, comme celui de Stude, bâtis ailleurs sous la même règle, portèrent presque tous le nom de leurs fondateurs particuliers.

Il y avait, non loin de l'Irénée, un autre monastère, que gouvernait un abbé du nom de Macédoine, homme d'une vie très pure et favorisé par Dieu du don de prophétie.

Entre lui et Marcel s'établit bientôt une liaison intime et profonde, une de ces amitiés surnaturelles qui unissent entre elles les âmes des saints. Ce fut dans un de leurs entretiens que Macédoine découvrit un jour à Marcel le glorieux avenir que Dieu lui réservait : il lui parla des nombreux disciples qu'il aurait à gouverner, de la renommée qui entourerait son nom, des grecs et des barbares que son zèle devait convertir. L'avenir prouva que le saint abbé avait été véritablement inspiré en cette circonstance.

Marcel ne s'enorgueillit pas des brillantes des-

---

(1) C'est-à-dire *demeure de la paix*, du mot grec εἰρήνη (paix).

(2) Le village turc de *Tchiboukli* s'élève aujourd'hui sur les ruines de l'*Irénée*.

tinées que son ami venait de lui révéler; son humilité était à l'abri de toute surprise.

On en eut du reste plus d'une fois la preuve. Le fait suivant montrera combien le saint religieux avait basse opinion de lui-même et s'estimait le dernier et le plus indigne du monastère.

Un jour qu'il s'entretenait loin du couvent avec son ami Macédoine, des Frères envieux et jaloux de sa vertu se rassemblèrent auprès de l'abbé Jean pour la déprécier. Selon leur avis, l'humilité de Marcel était un orgueil d'autant plus raffiné qu'il était plus secret; l'ambition dévorait son âme, et s'il s'était caché à la mort de saint Alexandre, c'était uniquement pour s'épargner la honte de se voir privé des suffrages de ses frères et non dans la crainte d'être nommé en sa place à la première charge du monastère.

L'imputation était odieuse : le vieillard que l'on avait voulu abuser ne se laissa point tromper : « Mes enfants, répondit-il, c'est par les faits que nous jugerons de l'humilité de Marcel, car l'humiliation est comme la pierre de touche qui fait connaître la vertu solide. »

Bientôt Marcel est de retour; l'abbé lui ordonne de venir en sa présence, et, devant toute la communauté rassemblée, lui déclare que désormais il sera chargé du soin des ânes du monastère. C'était le dernier et le plus vil des emplois de la maison.

La joie du Saint fut grande à cette annonce, et avec elle éclata son humilité : au comble de ses vœux, il supplia son abbé de vouloir bien lui assurer cette charge pour le reste de sa vie, et lui proposa même de s'engager par écrit à la remplir jusqu'à la fin de ses jours.

Mais l'épreuve était suffisante, et l'abbé, qui ne voulait que guérir l'esprit des religieux détracteurs, ne lui accorda pas l'objet de sa demande. Il le laissa seulement quelques jours remplir l'humble charge, et Marcel s'en acquitta avec tant d'obéissance et de simplicité, que les murmurateurs en furent confondus et le conjurèrent eux-mêmes de reprendre ses premiers emplois.

SAINT MARCEL EST ÉLU ABBÉ — LE MONASTÈRE DE STUDE

Jean mourut peu après, et la première prophétie de Macédoine se réalisa : Marcel fut élu abbé. Le reste de la prédiction ne devait pas tarder à s'accomplir.

En effet, à peine le nouveau supérieur avait-il pris en mains les rênes du gouvernement qu'une multitude de disciples, attirés par la renommée de son savoir et de sa sainteté, accoururent se ranger sous sa direction, si bien qu'un jour le gîte se trouva trop étroit et les ressources manquèrent.

Mais la Providence vint au secours de son serviteur. Elle se servit pour cela d'un homme riche nommé Pharètre. Celui-ci, désireux de se consacrer tout entier au service de Dieu, crut ne pouvoir trouver de meilleur guide que le saint abbé Marcel. Il vint donc lui offrir sa personne, ses enfants et son immense fortune.

Les nouveaux postulants reçurent l'habit monastique, et Pharètre employa ses richesses à édifier une belle église, à reconstruire les habitations à demi ruinées des moines, à bâtir une maison pour les malades et les étrangers, et à pourvoir le monastère de tous les objets de première nécessité.

Ce fut de ce couvent ainsi renouvelé et agrandi, mais encore trop étroit, que sortirent bientôt de saintes colonies destinées à aller porter dans d'autres communautés la ferveur et le genre de vie des Acémètes.

Les abbés et les fondateurs de plusieurs monastères ne pouvant l'avoir lui-même pour établir chez eux sa règle et surtout cette psalmodie continuelle qui les ravissait, demandaient au saint abbé, pour le remplacer dans cette tâche, des apôtres animés de son zèle et de son esprit.

Ainsi fut fondé, en 463, à l'extrémité de Constantinople, vers la porte Dorée, le célèbre monastère de Stude, sous l'invocation de Saint-Jean-Baptiste. Il en sortit un grand nombre d'hommes illustres par leur doctrine et leur sainteté; qu'il nous suffise de citer les saints Nicolas et Théodore Studites.

LES TROIS ÉVÊQUES

Le saint abbé travaillait ainsi avec zèle à former des apôtres; mais sa charité le portait également à s'occuper des besoins temporels du prochain. Détaché des biens de ce monde, il ne s'en servait que pour subvenir aux nécessités des malheureux. C'est ainsi qu'il fit distribuer à plusieurs monastères pauvres un héritage que son frère lui avait laissé en mourant.

Dieu montra par des miracles combien une charité si pure et si désintéressée lui était agréable.

Un jour, trois évêques vinrent demander à Marcel secours et hospitalité. Ils étaient tombés entre les mains des barbares qui les avaient réduits en esclavage. Débarrassés de leurs chaînes, mais sans ressources, ils étaient dans l'impossibilité de regagner leurs diocèses. Le Saint les reçut avec respect et charité, et quand vint le moment de leur départ, il ordonna à Julien, son économe, de leur faire une abondante aumône pour leur voyage.

Le pauvre homme, qui voyait la caisse du couvent presque vide, ne leur donna à chacun qu'une pièce (*statera*), c'est-à-dire environ trente sous de notre monnaie.

Le Saint apprit miraculeusement sans doute cette désobéissance, et ordonna à Julien de remettre aux vénérables voyageurs tout ce qu'il avait. L'économe s'y résigna cette fois, mais pas encore complètement, car sur dix pièces qu'il possédait, il en garda une qui, dans sa pensée, devait servir aux autres pauvres.

Or, il arriva qu'un homme, poussé intérieurement par Dieu, vint au même instant trouver Marcel et lui remit 90 pièces d'or. Le Saint, qui lisait au fond des cœurs, fit appeler l'économe désobéissant : « Voilà, lui dit-il en lui remettant l'argent, le résultat de votre parcimonie : Dieu ne nous envoie que 90 pièces d'or au lieu de 100. Nous devions recevoir le décuple de notre aumône : vous avez donné 9 pièces, nous en avons reçu 90. »

PUNITION D'UN JUIF PERFIDE — RÉSURRECTION D'UN MORT

Les biographes du Saint rapportent une foule de miracles que Dieu opéra par son entremise.

Mais parmi tant de prodiges, deux sont surtout remarquables. Le premier fut la guérison d'un juif que Dieu punit ensuite pour sa perfidie.

Ce malheureux était tombé gravement malade. Tous les remèdes employés pour vaincre son mal étaient demeurés inutiles. A bout de ressources, le malheureux recourut à saint Marcel et lui promit de se faire chrétien s'il obtenait de Dieu sa guérison.

Le Saint pria et le malade fut guéri et se fit

baptiser. Mais quatre jours après, il abjura sa foi et retomba malade. Le Saint, averti, eut pitié de lui et lui obtint de nouveau la santé. Bientôt le juif, s'opiniâtrant dans son péché, se rendit de nouveau infidèle, et la maladie du corps revint avec celle de l'âme.

Cette fois, Marcel, auquel il osa encore recourir, lui dit : « Ce n'est pas moi qui t'ai guéri, c'est Jésus-Christ; ainsi c'est avec lui que tu as affaire et non avec moi; n'espère pas le tromper, parce que les secrets du cœur lui sont dévoilés : ainsi reviens à lui sans déguisement et dans la sincérité de ton cœur, et tu seras guéri.»

L'obstiné ne voulut point se rendre, et bientôt il perdit la vie du corps et de l'âme. Le Saint, en apprenant cette nouvelle, ne put que pleurer sur la perte éternelle de cet homme.

Le second miracle fut la résurrection d'un solitaire nommé Paul. Elle eut un immense retentissement et fit éclater au loin la sainteté de Marcel.

Mais que ne peut-on raconter tous les prodiges accomplis par sa foi; les tempêtes qu'elle apaisa, les dangers qu'elle fit éviter à de malheureux naufragés, la famine qu'elle prévint, l'incendie terrible prédit par saint Daniel Stylite, et qui eût, en 465, consumé entièrement Constantinople sans les larmes et les prières du saint abbé?

LUTTES DE SAINT MARCEL CONTRE L'HÉRÉSIE SA MORT

L'hérésie n'eut pas d'adversaire plus vaillant que lui. Eutychès répandait alors son erreur et enseignait l'unité de nature en Jésus-Christ; les évêques catholiques, réunis par saint Flavien à Constantinople, le condamnèrent.

Les abbés des monastères de la ville et des environs signèrent cette condamnation. Le nom de Marcel se trouve le dernier sur cette liste avec cette qualification qu'il aimait à se donner : « Le moindre des prêtres. »

En 449, saint Marcel protestait contre les décisions du faux Concile d'Ephèse; en 451, il adressait à l'empereur une requête contre le moine hérétique et ses sectateurs.

Ce fut au milieu de ces luttes qu'il acheva saintement sa carrière. Au moment de rendre le dernier soupir, apercevant un de ses religieux, nommé Lucien, qui versait des larmes, il lui dit : « Soyez tranquille, mon fils, vous ne tarderez pas à me suivre ». Huit jours après, Lucien, au comble de ses vœux, allait rejoindre son Père au ciel.

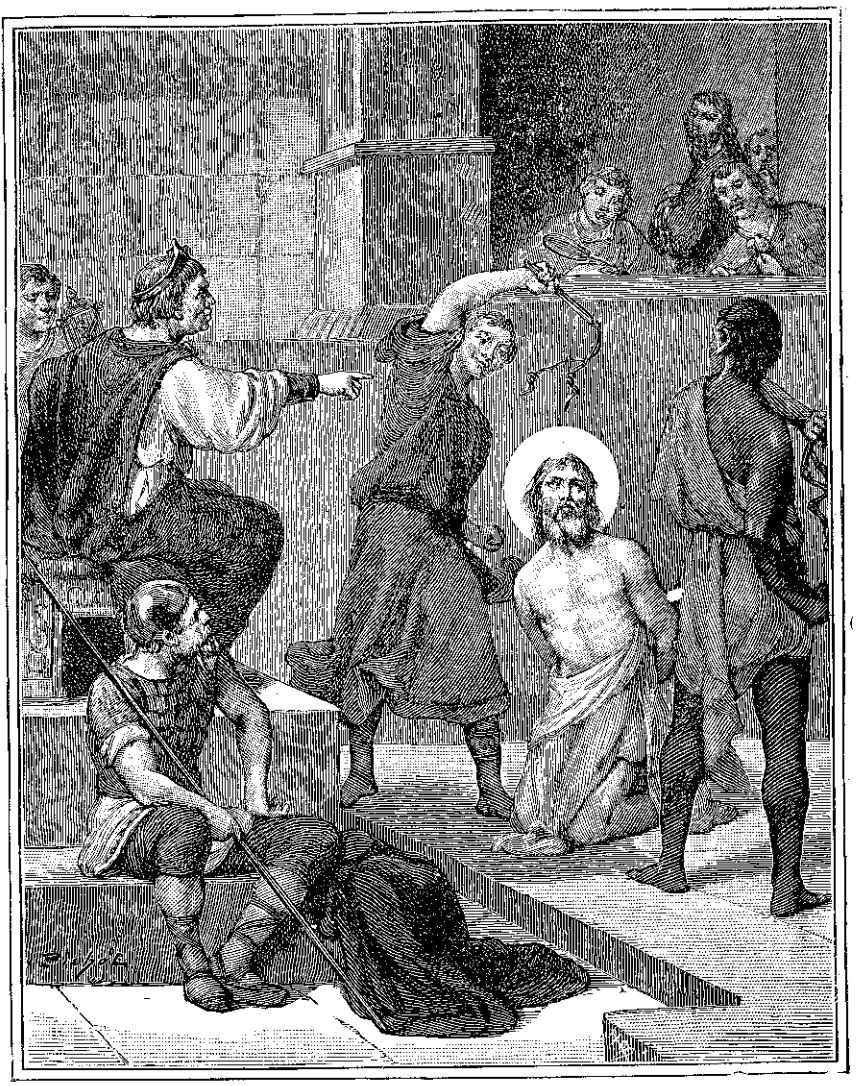
SOURCES CONSULTÉES

SURIUS. *Vitæ sanctorum* (1618), **t. XII**, au 29 décembre. Cette vie de saint Marcel, publiée par Surius, d'après Lipomann, a été reconnue authentique par tous les critiques. Elle est de Siméon Métaphraste (x^e^ siècle). — TILLEMONT. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. XVI, p. 51-58. — P. MICHEL-ANGE MARIN. *Vie des Pères des déserts d'Orient*. — HERMANT. *Histoire des Ordres religieux* (1710), à Rouen, **t. I^er^**.

SAINT THADDÉE L'HOMOLOGÈTE

MOINE — MARTYR

(Fête le 29 décembre.)



Saint Thaddée meurt sous les fouets, martyr des iconoclastes.

L'ESCLAVE SCYTHE

Thaddée l'Homologète fut un humble dont la vie entière s'enveloppa de sainteté silencieuse. Les détails de son existence ne sont pas connus. Son nom même serait ignoré si l'éclat du martyre n'avait resplendi sur les dernières années de sa carrière.

Il naquit vers le milieu du VIII^e^ siècle, hors du monde grec, dans ce que les civilisés de Byzance appelaient volontiers la barbarie. Thaddée était un Scythe, dira un jour de lui celui qui l'aima le plus ici-bas, et cette indication, sans être précise, permet du moins d'affirmer que la Providence posa son berceau en quelque village perdu ou en quelque campement solitaire, au delà du Danube.

Venu au monde en un lieu si défavorable, comment le petit barbare se trouva-t-il chrétien? On ne saurait le dire au juste. Peut-être reçut-il le Baptême dans sa famille, car le Christ comptait déjà plus d'un fidèle parmi ces populations toujours mouvantes aux flancs de l'empire byzantin

Mais peut-être aussi, pour l'amener à la vraie foi, celui dont les voies sont impénétrables permit-il que l'enfant devint la proie d'un marchand d'esclaves ou que le jeune homme tombât durant quelque expédition aux mains d'un vainqueur.

Quoi qu'il en soit, la première fois que l'histoire nous signale Thaddée, c'est pour nous le montrer dans la servitude à Constantinople.

Cette servitude, il faut le dire, n'avait rien des horreurs de l'esclavage antique. L'esclave, chez les Byzantins du VIIIe siècle, était plutôt un domestique, non payé sans doute et point libre de quitter ses maîtres, mais dont la condition dépendante n'allait pas à cette époque sans de très réelles compensations. Tandis que le propriétaire opulent vivait à la merci des coups de fortune où l'influence et la richesse étaient alors coutumières de sombrer en un clin d'œil, l'esclave, lui, avait l'assurance d'un avenir qui restait à peu près égal malgré les changements opérés au-dessus de sa tête. En outre, il obtenait souvent la liberté, et c'était le cas, par exemple, quand ses maîtres prenaient la résolution de quitter le monde pour se donner à Dieu dans la vie religieuse.

Ce cas, très fréquent dans la société byzantine, fut précisément celui dont bénéficia notre Scythe. Seulement, au lieu de mettre l'occasion à profit pour faire un peu sa volonté, il s'empressa de suivre au couvent ceux qui l'affranchissaient et qui, ne voulant plus de lui pour serviteur, n'hésitèrent pas un instant à l'accepter pour Frère.

THADDÉE AU COUVENT

L'attachement de Thaddée pour ses maîtres atteste assez la douceur de leur conduite à son égard. Il constitue à lui seul le plus bel éloge que l'on puisse faire de la famille profondément chrétienne où il servait.

Cette famille, d'ailleurs, n'est pas inconnue. Le questeur Photin, son chef, remplissait auprès de l'empereur Léon IV les fonctions d'intendant et de trésorier. Théoctiste, la femme de Photin, figurait parmi les dames d'honneur de l'impératrice Irène. Quatre beaux enfants étaient nés de leur mariage : une fille dont le nom s'est perdu, et trois fils, qui s'appelaient Théodore, Joseph et Euthyme. Heureux parents, tout leur souriait à la ville comme à la cour et la bénédiction de Dieu, qui aime à reposer sur les maisons pieuses, la bénédiction de Dieu reposait sur leur foyer

Or, un jour de 781, Constantinople vit arriver dans ses murs un de ces moines dont Constantin Copronyme, le hideux persécuteur, avait naguère prétendu la débarrasser pour toujours. Il venait du mont Olympe bithynien, du couvent des Symboles, où saint Théoctistos lui avait donné l'habit religieux quelques années plus tôt. C'était saint Platon, le frère de Théoctiste. En débarquant, Platon se dirigea comme de juste vers la maison de Photin. Avec une sœur aimante, avec un beau-frère dévoué, il y trouva des neveux grandis et une nièce adolescente. Il y rencontra aussi les trois frères du questeur, hommes libres de chaînes séculières. Son action sur tous fut immense. Une semaine ou deux s'étaient à peine écoulées et Constantinople apprenait qu'une famille entière donnait la liberté à ses esclaves et distribuait ses biens aux pauvres pour embrasser le monachisme.

C'est dans ces magnifiques circonstances que Thaddée, l'esclave scythe, recouvra la disposition de sa personne et résolut de s'incliner sans retard, comme ses maîtres, sous le joug du Christ.

Le jour où Théoctiste et sa fille, destinées à vivre dans un couvent de la capitale ou de sa banlieue, saluèrent sur le rivage de la Propontide le départ de l'embarcation qui, sous la conduite de Platon le Moine, emportait vers une solitude bithynienne l'ex-questeur Photin entouré de ses trois frères et de ses trois fils, ce jour-là, Thaddée ne manqua pas de se joindre au groupe béni.

Sa présence ne fut pas, semble-t-il, sans rendre service à Platon. Celui-ci, en effet, ne retournait pas aux Symboles. Il entendait fonder un monastère nouveau sur la propriété possédée par sa famille aux pieds du mont Olympe. En de pareilles circonstances, on le comprend, Thaddée dut être précieux à Platon et à ses disciples. Ceux-ci, de par leur rang, se trouvaient mal préparés aux besognes matérielles qu'entraîne après soi la construction d'une maison religieuse. L'esclave d'hier, au contraire, avait toute l'expérience requise pour prêter main-forte aux ouvriers du dehors et diriger leurs travaux.

LA VIE A SACCOUDION

Le coin de Bithynie où Thaddée s'installa ainsi avec ses maîtres s'appelait alors Bookytion, mais c'est Saccoudion, localité voisine, qui donna son nom au nouveau couvent. Celui-ci occupait un site que l'Olympe dominait de sa masse, tout proche, vers l'Est, mais qui par contre, vers le Nord, plongeait sur les eaux lointaines du golfe de Kios.

Quelle fut là, sous le froc, la vie de notre Scythe? Une fois le couvent organisé, il mena la vie ordinaire du moine byzantin, se levant au milieu de la nuit pour chanter les louanges de Dieu jusqu'à l'aurore et partageant sa journée entre la prière et le travail. Préciser la besogne qui lui échut n'est point chose facile. Le nombre des emplois était en effet considérable que réclamait le service d'un grand monastère debout au milieu de la campagne. Il y avait l'entretien de l'église et du réfectoire; il y avait la cuisine, la boulangerie, la cordonnerie, la menuiserie, la forge, l'hôtellerie. Ajoutez-y, pour quelques moines artistes, le double atelier de calligraphie et de reliure où s'élaboraient en magnifique parchemin les si beaux livres manuscrits d'alors, et l'atelier de peinture où prenaient une âme, sur le bois, tous les héros de la Bible et de l'Evangile. Ajoutez-y, à l'extérieur, la culture des jardins et des champs, le soin des bêtes de labour ou de charge, la surveillance des troupeaux. A vouloir deviner dans cet ensemble l'occupation particulière de Thaddée, on risquerait fort de se méprendre.

En revanche, l'histoire nous instruit beaucoup mieux sur deux ou trois événements qui vinrent briser pour notre Saint la tranquille monotonie de son existence.

Un jour, le moine Théodore, fils aîné de Photin, fut envoyé à Constantinople, et il en revint peu après, honoré du sacerdoce. Quelle ne fut pas la joie de Thaddée devant ce nouveau prêtre, dont il avait peut-être vu sourire l'enfance, dont il avait en tout cas vu fleurir la jeunesse!

Peu après, en 794, saint Platon déclara sa résolution de renoncer au supériorat afin de mener une vie contemplative moins dérangée. Son neveu Théodore avait trente-cinq ans d'âge à ce moment et treize ans de religion; il occupait déjà, pour le plus grand bien de tous, la seconde place dans le monastère. Platon invita la communauté à le lui donner pour successeur, et tout le monde accepta volontiers. C'est ainsi que Théodore devint l'higoumène, c'est-à-dire le chef de son couvent, chargé de gouverner et d'instruire ce groupe

d'hommes d'élite où figuraient son père, ses oncles et ses frères. Ici encore, Thaddée ressentit une joie bien vive, lui qui nourrissait la plus grande estime pour les qualités et les vertus de son jeune maître d'antan.

Une grosse épreuve suivit de près. En 795, l'empereur Constantin VI renvoya sa femme légitime pour donner la couronne à Théodotè, la propre cousine de Théodore. Qu'on juge de l'émotion produite à Saccoudion par la nouvelle de ce scandale! Les deux chefs de la communauté s'empressèrent de marquer bien haut leur réprobation, et les mesures brutales éclatèrent. Saint Platon fut enfermé à Constantinople près du palais impérial; saint Théodore, d'abord incarcéré au fort de Cathares, fut exilé à Thessalonique, où il arriva le 25 mars 797. Est-il besoin de dire la douleur de Thaddée en ces pénibles conjonctures?

La chute de Constantin VI, en délivrant les deux captifs, rendit la joie à l'affligé. Cette joie se renouvela peu après, lorsque, chargé par l'impératrice Irène de réorganiser le monastère urbain de Stoudion, saint Théodore désigna notre humble moine pour faire partie de la nouvelle communauté.

LA VIE A STOUDION

Ainsi transplanté à l'intérieur de Constantinople, saint Thaddée y mena la même vie silencieuse qu'au fond de la Bithynie. Il y goûta, durant dix années de calme, le bonheur de voir la réputation de Théodore s'étendre au dehors, tant et si bien que Stoudion se trouva bientôt posséder un millier de moines.

Personnellement, Thaddée profita de ces heures de prospérité pour s'affermir dans l'exercice de la vertu et la pratique de la mortification. Car, au témoignage de la notice que lui consacrent les livres liturgiques, il aima toujours renchérir sur les obligations ordinaires de l'état religieux. Faut-il, à la suite de cette notice, détailler par le menu ce en quoi il excella?

Homme d'obéissance, il ne trouva jamais de plaisir à suivre sa volonté propre. Homme de pauvreté, il ne posséda jamais le moindre vêtement de rechange. Ecouter la parole de Dieu faisait ses délices, que cette parole retentît, sous forme de prière, au cours de l'office divin, ou qu'elle passât, comme catéchèse, par les lèvres de saint Théodore. Etait-ce également pour mieux entendre cette voix de Dieu au fond de lui-même qu'il s'imposait le silence le plus rigoureux? A cette première privation il en ajoutait d'autres non moins sensibles : celle de la nourriture, en multipliant le nombre déjà si grand des jeûnes monastiques; celle du sommeil, en réduisant les heures de ses nuits déjà si courtes; celle du repos, en substituant à son lit déjà si dur la terre nue. Avec cela, Thaddée était le moine le plus affable qui se puisse imaginer, et la notice indique avec soin de quelle affection très particulière l'entouraient tous les religieux de Stoudion.

Ce n'est pas que l'ancien esclave scythe eût reçu de la nature ou de l'éducation quelques-uns de ces dons charmeurs qui attirent invinciblement les hommes. Il n'était point de belles manières, il ne possédait aucune instruction. D'après saint Théodore, si bien placé pour le connaître, il était tout l'opposé d'un beau parleur, n'ayant rien de la sagesse, rien de la noblesse du monde. En revanche, affirme le même higoumène, il avait la bonté et la simplicité d'un enfant. Cela ne suffit-il pas à expliquer sa popularité parmi ses frères en religion?

Les vertus de Thaddée méritaient une récompense. Avant de la décerner, Dieu voulut augmenter les mérites de son élu en livrant de nouveau à l'adversité ceux qui lui tenaient le plus à cœur sur la terre.

En janvier 809, les instances de l'empereur Nicéphore Ier venaient d'arracher au patriarche saint Nicéphore un acte d'excessive indulgence en faveur du prêtre qui avait autrefois prétendu bénir l'union criminelle de Constantin VI et de Théodotè. Pour s'être opposés à cette mesure, les protestataires de 785 déchaînèrent les fureurs du pouvoir sur leurs personnes et sur leur couvent. Théodore, son oncle Platon, son frère Joseph et un quatrième religieux furent chassés de Constantinople et condamnés à vivre séparément sur les plus petits îlots de l'archipel des Princes. Quant à leurs disciples, ils se dispersèrent presque tous, plutôt que de communiquer avec les persécuteurs. Et Thaddée, on peut l'affirmer sans crainte, figura parmi les plus intrépides.

Il compta de même parmi les plus empressés à regagner Stoudion, en 811, lorsque l'avènement de Michel Rhangabé y ramena saint Théodore. Mais le règne de Michel ne dura qu'un instant, et son successeur, Léon V, ne l'imita pas. Après un moment d'hésitation qui permit à saint Platon de mourir en paix le 4 avril 814, Léon V déclara la guerre aux images et à leurs partisans.

LA PERSÉCUTION DE LÉON V

Les premières hostilités coûtèrent le trône patriarcal à saint Nicéphore, en mars 815. Aussitôt, désireux de relever les courages, Théodore mobilisa son armée de moines et profita du dimanche des Rameaux, qui coïncidait avec la fête de l'Annonciation, pour faire promener toutes les icônes de Stoudion autour du monastère. Ce qu'il gagna à tant d'audace, on le devine sans peine : interné au fort de Métopa en avril 815, transféré à celui de Bonéta au printemps 816, l'illustre higoumène était destiné à traîner de cachot en cachot et d'exil en exil sans jamais remettre les pieds dans les murs de son couvent. Il eût préféré mourir tout de suite en confessant la foi, mais Dieu voulait qu'il vécût pour confirmer les enfants de son immense famille spirituelle.

Un des premiers qui profita de son ministère, ce fut Thaddée. Comment ce petit moine avait-il attiré l'attention des persécuteurs? Comment son amour des saintes images leur avait-il paru dangereux? Evidemment, mû par son zèle, Thaddée s'était compromis. Les débuts de 816 le trouvèrent dans une des prisons de Constantinople, et c'est là que Théodore lui écrivit une lettre d'éloge et d'encouragement.

« O Thaddée, soldat du Christ, mon fils chéri, homme au grand cœur, je t'interpelle dans cette lettre comme je le ferais de vive voix; je t'enlace dans les bras de mon cœur. » Après cet exorde affectueux, l'higoumène félicitait son fils spirituel des excellentes réponses qu'il avait faites aux persécuteurs. Car le moine, dépourvu de savoir, s'était, dans la circonstance, révélé supérieur aux moines les plus lettrés. Oreste et Aphraate, instruits et diserts selon le monde, avaient succombé au cours de l'interrogatoire; Thaddée, au contraire, s'était joué des pièges tendus à sa simplicité. Pour vaincre, il lui avait suffi d'obéir, de s'en tenir aveuglément aux conseils de son higoumène.

Celui-ci inscrivait cette cause de victoire en tête des encouragements qui terminaient sa lettre : « O beauté de l'obéissance qui t'a conduit où tu

es! Patiente encore, ô mon enfant, lutte encore, souffre encore, afin d'obtenir la couronne. Sage dans tes réponses, humble dans ton attitude, va jusqu'au bout avec confiance, prêt à répandre pour Dieu ton sang dans les supplices! Prie pour moi, qui suis un pécheur, afin de m'obtenir le salut. »

Au reçu de cette missive, le prisonnier de Constantinople s'arrangea pour faire parvenir quelques lignes de réponse au prisonnier de Métopa ou plutôt de Bonéta, car le changement de fort avait eu lieu dans l'intervalle, et c'est de sa nouvelle geôle que Théodore correspondit encore une fois avec son vaillant religieux.

« Quelle belle lettre que la tienne, ô mon bien-aimé Thaddée! Pourquoi? Parce qu'elle atteste de l'humilité, de la foi sincère, de la charité brûlante et de la science vraie. Car, mon fils, sur l'image du Christ ton esprit a réellement saisi la vérité. » Ici, l'higoumène exposait la doctrine catholique sur le culte des saintes icônes: puis il ajoutait: « Tu es heureux d'avoir connu la vérité. Il l'a cachée aux savants ou plutôt aux fous de ce monde, le bon Dieu; mais il l'a révélée aux enfants, c'est-à-dire aux gens sans malice comme toi. Le véritable culte orthodoxe, c'est bien celui-là. Combattons pour lui jusqu'au sang, sans crainte des ennemis et sans faiblesse aucune.

Thaddée reçut-il cette seconde lettre? On peut en douter. En tout cas, il n'eut plus l'occasion de correspondre avec Théodore, car l'heure de son triomphe était arrivée.

MARTYRE DE THADDÉE

L'année 816 approchait de son terme et les moines entassés dans les cachots de la capitale continuaient à tenir ferme contre l'hérésie de l'empereur. Furieux, dépité, Léon V résolut de vaincre leur résistance en les abandonnant aux brutalités du fonctionnaire Bardas.

Comme son nom l'indique, car Bardas n'est qu'une des transcriptions byzantines de l'arménien Vartan, ce personnage militaire tirait son origine des frontières orientales de l'empire, de là même où Léon V en personne avait vu le jour. En outre, des relations créées par la communauté de race, une alliance matrimoniale avaient resserré les liens qui unissaient déjà l'empereur au général. Celui-ci occupait alors une haute situation à Constantinople, celle de préfet de la ville peut-être, ou peut-être aussi celle de commandant en chef des scholes palatines, et c'est à ce titre qu'il manda Thaddée pour le mettre en demeure de renoncer au culte des images ou de subir la flagellation.

La réponse fut telle que Bardas le livra aux bourreaux. Ceux-ci, dépouillant le moine de ses habits, le frappèrent brutalement de leurs fouets. C'était, suivant l'usage de l'époque, des fouets en nerfs de bœuf. Thaddée en reçut l'affreux cinglement sans mot dire. Au bout de cent trente coups, ses membres n'étaient plus qu'une masse inerte gisant sur le sol. Alors, le croyant mort, quelques assistants le prirent par les pieds, le traînèrent hors du tribunal, lui attachèrent une corde aux jambes et le halèrent par les rues de la ville. Jeté à la voirie près du rempart qui regarde Pège, ce corps, que l'on prenait pour un cadavre, attendit encore trois jours avant de rendre son âme à Dieu.

Thaddée avait eu des compagnons de souffrances. Neuf autres religieux de Stoudion étaient incarcérés avec lui. Un d'entre eux, Bassien, fut laissé en prison sans être invité à dire son dernier mot sur les images. Deux, Erodius et Hypace, s'arrangèrent pour éviter les supplices sans toutefois faire acte d'adhésion formelle au parti hérétique. Il y en eut trois, Lucien, Tite et Philon, qui chutèrent lamentablement. Les trois derniers, Bessarion, Dorothée et Jacques, affrontèrent les nerfs de bœuf avec bravoure tout comme Thaddée.

Thaddée seul périt des suites de sa flagellation, trois jours après l'avoir subie. Que son corps encore vivant ait été traîné à travers Constantinople et jeté comme une vile ordure, il ne faut pas s'en étonner, car c'était la règle de traiter ainsi les restes des condamnés à mort, et d'autres martyrs de l'iconoclasme, tels saint Etienne le Jeune et saint Paul le Jeune, passèrent exactement par les mêmes ignominies sous Constantin Copronyme.

Mais que devint ensuite le cadavre de notre héros? Une seule chose est connue: c'est qu'un prêtre nommé Théophylacte, point trop ennemi des images, bien que pactisant avec le clergé officiel, s'enhardit jusqu'à recueillir Thaddée et à lui donner les honneurs de la sépulture.

CULTE DU MARTYR

Thaddée à peine mort fut regardé comme un saint. A la première nouvelle de son martyre, Théodore célébra ses louanges dans une lettre adressée à l'économe saint Naucrace et par lui à tous les moines de Stoudion alors dispersés. Il répéta ces éloges dans un grand nombre de missives particulières. Il les répéta aussi plus tard en des circulaires et des catéchèses destinées à l'ensemble de sa famille religieuse.

La lettre à Naucrace serait à traduire tout entière si la place le permettait. Voici, du moins, quelques lignes extraites du début: « Le vainqueur de Satan l'emporte sur les princes et les bourreaux de ce monde. Il est mort sous les fouets pour le Christ, l'agneau du Christ, Thaddée, mon enfant, mes entrailles, le fils de l'obéissance, le rejeton de la piété, l'homonyme de l'apôtre. Joie indicible, allégresse inexprimable, non seulement pour le misérable que je suis, mais pour les anges et les hommes! Que vos œuvres sont grandes, ô Seigneur, vous qui, dans votre pauvre génération, avez suscité un incorruptible témoin de la vérité, et cela non parmi les sages et les nobles de ce monde, mais parmi ceux qui étaient tout l'opposé! Où as-tu pris ton essor, ô bienheureux fils? Où t'es-tu élevé si vite, recrue incorporée aux martyrs? Oh! ton bonheur! ta dignité, ta sagesse! En un jour tu as conquis l'éternité des siècles; sous les lanières de la torture tu as gagné les joies incompréhensibles; avec cent trente coups tu as touché le parfait salaire. » Et plus bas: « Thaddée, saint de Dieu, intercède pour moi qui suis ton indigne serviteur, car je n'ose plus t'appeler mon fils. »

Comme de juste, une fois la paix rétablie, Stoudion célébra religieusement la mémoire de son enfant. De là, peu à peu, cette mémoire s'étendit à travers le monachisme byzantin, et le culte de Thaddée devint général. Les anciens livres liturgiques issus de Stoudion inscrivent sa fête au 22 novembre; les autres l'indiquent au 27 février, au 23 novembre, et surtout au 29 décembre. C'est cette dernière date qui a prévalu.

BIBLIOGRAPHIE

SAINT THÉODORE DE STOUDION, *Opera omnia*, passim. — J. PARGOIRE, *saint Thaddée l'Homologète*, dans les *Echos d'Orient*, t. IX (1906) p. 37-41.

SAINTE EUGÉNIE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 25 et le 30 décembre.

Sainte Eugénie, escortée d'une foule de vierges, apparaît à sa mère Claudia qui vient prier à son tombeau, et lui annonce qu'elle est au ciel.

PREMIÈRES ANNÉES D'EUGÉNIE — SES ÉTUDES
LA JEUNE PHILOSOPHE

Il y avait sept ans que Commode siégeait sur le trône des Césars quand il confia le gouvernement de l'Egypte à un des plus nobles seigneurs de Rome, nommé Philippe. Celui-ci quitta la cour pour se rendre à Alexandrie avec Claudia, son épouse, et ses trois enfants : Avitus, Sergius et Eugénie.

Tout en dirigeant avec sagesse les affaires de l'Etat, Philippe ne négligeait pas l'éducation de ses enfants. Ayant reconnu que sa fille avait de grandes dispositions pour l'étude, il lui donna pour maîtres des hommes distingués. Eugénie connut bientôt à fond les deux langues grecque et latine. Son père voulut alors l'initier à la philosophie. L'esprit vif et pénétrant de la jeune fille, sa mémoire prodigieuse qui lui permettait de retenir pour toujours ce qu'elle avait une fois lu ou entendu, ne tardèrent pas à la placer au premier rang parmi les philosophes.

A ces qualités de l'esprit, venait se joindre une beauté remarquable; mais les vertus d'Eugénie, la chasteté surtout, faisaient son plus bel ornement : une jeune païenne vertueuse, c'était une chose aussi rare que difficile; évidemment Dieu, qui avait de grands desseins sur cette âme,

l'avait prévenue de grâces toutes particulières.

Elle avait à peine dix-sept ans, et déjà les jeunes gens de la plus haute noblesse sollicitaient sa main. Son père lui ayant un jour demandé si elle consentirait à accepter pour époux un jeune homme de famille illustre, elle lui répondit : « Ce n'est pas la naissance, mon père, mais la vertu qui doit régler le choix d'un mari; car ce n'est point avec les ancêtres du jeune homme, mais avec le jeune homme lui-même que l'épouse doit vivre. » L'amour de la chasteté avait inspiré ce refus qui fut suivi de bien d'autres.

LA VIERGE CHRÉTIENNE

Née de parents idolâtres, idolâtre elle-même, Eugénie ne connaissait pas encore les doux mystères de notre foi; mais le bon Maître, qui aime les âmes droites et généreuses, ne devait plus la laisser longtemps dans les ténèbres de l'erreur. Le livre des Epîtres de saint Paul étant tombé par hasard dans les mains de la jeune fille, elle le lut avec avidité, et ses yeux, en parcourant ces pages inspirées, s'ouvrirent à la lumière de la foi. Dès lors, elle n'eut plus qu'un désir : se faire chrétienne et garder inviolablement la chasteté dont le grand apôtre fait de si beaux éloges.

Sur ces entrefaites, Philippe reçut un édit de l'empereur qui intimait aux chrétiens l'ordre de quitter la ville. Il se crut obligé de le publier, et les persécutés durent se retirer dans les faubourgs. Comme Eugénie allait souvent visiter les terres que son père y avait acquises, un jour qu'elle passait devant un monastère, elle entendit chanter ce verset du psaume : *Tous les dieux des païens sont des démons : mais notre Dieu, c'est lui qui a fait les cieux.* Ces paroles jetèrent un trouble profond dans son âme. Après quelques moments de silence, se tournant vers ses deux serviteurs, Protus et Hyacinthe, la jeune fille leur dit les larmes aux yeux : « Cette sentence, que nous venons d'entendre, ne condamne-t-elle pas tout ce que nous avons lu dans les livres des philosophes et le culte que nous rendons aux idoles? Si les dieux des païens ne sont que des démons, pourquoi leur offrir des sacrifices qui ne sont dus qu'au seul vrai Dieu? Faisons-nous chrétiens et nous pourrons chanter les louanges du Créateur du ciel et de la terre. Je connais votre science : nous avons étudié les lettres ensemble, nous avons lu les grandes actions des hommes, nous avons appris les syllogismes et les arguments des philosophes, mais, dites-moi, tout cela ne s'évanouit-il pas devant cette seule parole que les chrétiens viennent de chanter? »

Puis, ouvrant le livre des Epîtres qu'elle tenait à la main, elle leur en fit une lecture, et les deux esclaves, vaincus par la grâce, déclarèrent à leur maîtresse qu'ils suivraient ses conseils. « Ne m'appelez plus votre maîtresse, reprit la fille du préfet, car la sagesse me fait aujourd'hui votre sœur. Dieu est notre Maître et notre Père ; nous avons d'autres frères encore, les chrétiens; allons nous réunir à eux, afin que jour et nuit nous puissions chanter celui qui nous a aimés jusqu'à mourir sur une croix pour nous sauver. L'entrée du monastère est interdite aux femmes, mais vous me couperez les cheveux, et, à la faveur d'un déguisement, je pourrai être admise avec vous. » L'avis fut trouvé bon et ils se préparèrent à l'exécuter. C'était là une inspiration spéciale de Dieu qui voulait soustraire ainsi la jeune chrétienne aux obstacles insurmontables que sa famille païenne aurait opposés à sa conversion et à sa vocation. Sans cela, en effet, une telle façon d'agir ne saurait être approuvée.

VOCATION SINGULIÈRE

Comme d'habitude, le soir, on vint rechercher Eugénie. Elle monta dans la basterne avec ses deux serviteurs et partit. La nuit étant très obscure, il leur fut facile de s'évader sans qu'on s'en aperçût. Tous trois, habillés en patrices, se dirigèrent alors vers le monastère. Par une circonstance toute providentielle, Hélénus, évêque d'Héliopolis, et fondateur de ce monastère, s'y rendait aussi. Une multitude de pieux fidèles l'escortaient avec amour et parmi les chants qu'ils répétaient, Eugénie distingua ces mots : « La voie des justes est devenue droite et facile, la voie des saints est préparée. »

Il n'y avait plus à en douter, Dieu même, pour la seconde fois, parlait par la bouche de ses serviteurs. Eugénie s'en réjouit avec ses frères, et, bénissant Dieu du fond de son cœur, elle se joignit à la foule qui chantait et demanda quel était ce vieillard que le peuple entourait. On lui dit que c'était Hélénus, fondateur du monastère. « Mon Dieu, soyez béni, » s'écria-t-elle alors. Puis, s'adressant à celui qui lui parlait, elle ajouta : « Présentez-moi, je vous prie, à cet homme de Dieu; car les dieux me sont en horreur, et c'est Jésus-Christ seul que je veux désormais adorer. »

Tous trois furent présentés à Hélénus. L'évêque, ayant eu révélation de tout ce qui leur était arrivé et connaissant leur dessein, s'approcha d'eux avec joie : puis, prenant la main d'Eugénie, il l'interrogea sur son nom, sur sa patrie et lui demanda quels étaient ceux qui étaient avec elle. « Comme mes deux frères, dit la jeune fille, je suis Romain; l'un s'appelle Protus et l'autre Hyacinthe, et, moi, l'on me nomme Eugène. » Hélénus reprit : « Tu as bien dit; c'est avec raison que tu te donnes le nom d'Eugène, car tu as agi avec le courage d'un homme. Sache cependant que l'Esprit-Saint m'avait déjà fait connaître et ton nom d'Eugénie, et les traits de ton visage, et la manière dont tu es venue en ce lieu. Courage, ma fille, tu as su garder l'honneur de ta virginité, tu as foulé aux pieds les vanités du monde, le ciel sera ton partage. D'autres épreuves t'attendent encore, mais ne crains rien, le Seigneur ne t'abandonnera pas. » Puis, se tournant vers Protus et Hyacinthe, il les encouragea et leur dit de ne point abandonner leur noble maîtresse. Sur leur demande, Hélénus les baptisa, permit à Eugénie de rester déguisé et les admit dans le monastère.

Après avoir dit un éternel adieu au monde et à ses vanités, la pieuse jeune fille vécut plusieurs années sous son déguisement, poursuivant l'œuvre de sa sanctification. Elle ambitionnait les services les plus humbles et aimait à prendre sur elle la charge des autres. Constamment oublieuse d'elle-même, elle était prévenante pour tous. Aussi reçut-elle de Dieu le don de guérir ceux pour lesquels elle priait.

Il y avait trois ans qu'elle faisait l'édification du monastère quand l'abbé mourut. Tous les yeux se fixèrent alors sur elle et elle fut élue supérieur à l'unanimité. Ce fut un des coups les plus sensibles que put recevoir l'humilité de la servante de Dieu, qui se croyait même indigne de vivre parmi les moines. La crainte et le doute s'emparèrent de son âme, et, un instant, elle songea

à quitter secrètement le monastère; mais elle comprit que la voix de Dieu se faisait entendre par celle des moines et elle se résigna. Pourtant elle voulut avant consulter le livre des Evangiles. « Dans toutes les élections, dit-elle aux moines, il faut consulter le divin Maître, cherchons donc quelle est sa volonté. » Elle ouvrit le livre et ses yeux s'arrêtèrent sur ce passage : « Si quelqu'un parmi vous veut être le premier, qu'il soit le serviteur de tous. » Il n'y avait plus à hésiter, la pieuse fille, voyant que Dieu la choisissait malgré son indignité, ajouta : « J'obéis à vos ordres, je consens à recevoir la supériorité puisque Dieu le commande. »

Dès que la servante de Dieu se fut chargée des soins du monastère, elle voulut accomplir à la lettre l'ordre de son Maître : « être la servante de tous ». Ce seul mot résumera toute sa vie du monastère. Toujours elle était occupée aux charges les plus pénibles et les plus viles. Balayer le couvent, laver la vaisselle, porter de l'eau, remplir l'office du portier, ce furent là ses occupations journalières.

Plus la jeune abbesse faisait d'efforts pour se dérober aux yeux du monde, plus Dieu se plaisait à faire éclater sa sainteté par des miracles. D'un seul mot, elle rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, chassait les démons des corps des possédés, guérissait toutes les infirmités.

ÉPREUVES

Dieu, pourtant, voulait éprouver encore la fidélité de son épouse. Il y avait à Alexandrie une dame très riche, nommée Mélanthia, qui était travaillée depuis plus d'un an de la fièvre quarte. Elle avait souvent entendu parler du saint abbé Eugène (c'est sous ce nom qu'était connue la noble fille de Philippe); elle savait qu'il guérissait tous les maux, elle voulut donc aller le voir. Elle se rendit au monastère, et Eugénie, ayant fait sur la matrone une onction avec de l'huile, la maladie disparut aussitôt.

Mélanthia ne devait répondre à ce bienfait que par la plus noire des ingratitudes. Après avoir essayé elle-même, mais en vain, de tendre des embûches à l'innocence d'Eugénie, elle lança contre sa bienfaitrice une infâme calomnie, et comme autrefois l'épouse de Putiphar la dénonça publiquement comme coupable au tribunal de Philippe, préfet d'Alexandrie, et comme on le sait, père de la Sainte. Celui-ci, au récit mensonger de Mélanthia ne peut retenir sa colère. Il fait charger de chaînes et amener devant son tribunal l'abbé et tous les moines de son monastère.

Une foule immense s'assemble pour assister au supplice des prétendus coupables. Personne ne doute du crime de l'abbé, car Mélanthia est estimée à Alexandrie et on croit à sa parole. En présence du préfet et du peuple, elle renouvelle son accusation; ses serviteurs, corrompus par l'argent, déposent aussi contre l'innocent abbé, et tous, ivres de sang, demandent déjà les bourreaux. Les fouets, les glaives, les peines les plus horribles, les supplices les plus cruels, tout est prêt, on n'attend plus que la réponse de l'accusé et la sentence. C'est alors que Philippe, prenant la parole, dit à Eugénie : « Toi, le plus scélérat des chrétiens, réponds maintenant si tu le peux. »

Un grand silence se fait et Eugénie, calme et tranquille, prend la parole : « Le maître que je sers, dit-elle, a enseigné la chasteté, et à tous ceux qui restent purs il promet la vie éternelle. Je pourrais maintenant accuser Mélanthia de faux témoignage, mais j'aime mieux mourir que d'exposer cette femme aux supplices en la convainquant de mensonge. Cependant, noble prince, si vous promettez de ne point faire retomber sur elle la sentence que vous avez préparée contre nous, je dirai la vérité. »

Le préfet promet tout, et Eugénie continue : « O Mélanthia! ton nom signifie la noirceur! Mélanthia, ton cœur a de ténébreux replis! C'est toi qui nous a fait préparer les tourments; consomme donc, frappe et brûle, de pareils traitements enrichissent notre couronne; sache cependant que le Christ n'a pas de serviteurs infâmes. J'aurais volontiers accepté la mort, mais de peur qu'une criminelle audace ne s'en glorifie contre les serviteurs de Dieu, je dirai la vérité en peu de mots. La puissance du Christ est assez grande pour élever à la hauteur d'un courage viril même une femme timide. L'âme d'une femme est aussi chère à Dieu que celle d'un homme, et la foi chrétienne les ennoblit également. Forte de la confiance que le Seigneur m'a inspirée, je n'ai voulu de la femme ni le nom ni la faiblesse, j'ai agi en homme lorsque j'ai embrassé la virginité. »

Alors, comme autrefois Joseph se faisant reconnaître à ses frères, elle se tourna vers le préfet et dit d'une voix émue : « C'est toi qui es mon père selon la chair, ô Philippe! Claudia est ma mère, et ces deux personnages qui siègent à côté de toi sont mes frères Avitus et Sergius. Je suis ta fille Eugénie qui, pour l'amour de Jésus-Christ, ai méprisé le monde et ses délices. Voici Protus et Hyacinthe, mes serviteurs..... » Elle ne peut achever, le peuple pousse des cris de joie et s'écrie avec enthousiasme : « Il n'y a qu'un Dieu vrai, c'est le Dieu des chrétiens. »

Philippe reconnaît sa fille, se précipite vers elle et la serre longtemps dans ses bras. Avitus et Sergius fondent en larmes. Claudia, informée de ce qui venait de se passer, accourt et presse sur son cœur celle qu'elle croyait perdue.

Eugénie est aussitôt revêtue d'habits somptueux et conduite en triomphe dans la maison de son père. Le peuple l'escorte en chantant les gloires du Dieu des chrétiens, et, le même jour, le feu du ciel réduit en cendres la maison de Mélanthia.

CALME ET TEMPÊTE

Ces événements émurent toute la ville. Philippe reçut le baptême avec toute sa famille, et, à son exemple, beaucoup de païens embrassèrent la religion chrétienne. Philippe écrivit à l'empereur un rapport dans lequel il louait l'innocence et les vertus des chrétiens et déclarait qu'il était juste de les laisser vivre en paix dans Alexandrie. Les églises, fermées depuis plusieurs années, furent ouvertes, et les chrétiens de la contrée retrouvèrent un moment de calme.

Eugénie ne se reposa pas après une si belle victoire. Libre d'accomplir le bien au grand jour, elle fit bâtir un couvent, où elle eut la joie de réunir un grand nombre de vierges chrétiennes qu'elle formait elle-même à la pratique des vertus religieuses. Claudia, sa mère, devenue une chrétienne fervente, fit construire un hospice pour les voyageurs.

Un nouveau préfet, envoyé par l'empereur, vint à Alexandrie. Il s'appelait Perennis. C'était un païen violent. Son premier soin fut d'envoyer des impies à la recherche de Philippe pour le mettre à mort. L'ancien préfet fut frappé mortellement de leurs glaives, pendant qu'il priait avec

les fidèles, et trois jours après son âme s'envolait glorieuse vers le ciel pour y recevoir la couronne des martyrs.

Ce fut une grande douleur pour Eugénie de voir mourir son père, mais en même temps son âme se remplissait de joie en songeant à l'immortelle couronne que ce père bien-aimé avait conquise au ciel; elle était saintement fière d'être la fille d'un père martyr et souhaitait ardemment verser, elle aussi, son sang pour Jésus-Christ.

A la suite de ces événements, elle revint à Rome avec sa mère et ses deux frères; leurs parents et leurs amis les reçurent avec une grande joie. C'était vers l'an 204.

De longues années devaient s'écouler encore avant que sainte Eugénie eut la gloire de recevoir la couronne du martyre. Plusieurs empereurs se succédèrent sur le trône : les uns laissèrent un moment de paix relative à l'Eglise, les autres la persécutèrent avec une fureur nouvelle. Le plus acharné de ces ennemis de Dieu fut l'empereur Dèce. Au milieu de ces événements divers, Eugénie, toujours ferme et constante, poursuivait un double but : se perfectionner chaque jour elle-même dans l'amour de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, conquérir à Jésus-Christ le plus d'âmes possible. Elle réunissait autour d'elle ses anciennes amies et compagnes d'enfance et d'autres dames romaines pour leur parler des mystères de la foi.

CONVERSION DE BASILLA

Parmi les plus illustres conquêtes de sainte Eugénie, nous devons nommer une noble Romaine nommée Basilla. C'était durant la terrible persécution de Dèce; Eugénie, ne pouvant faire venir Basilla à ses réunions, appela ses deux vieux serviteurs et leur dit : « Préparez-vous, ceignez vos reins, le Christ vous appelle au combat. Je veux vous offrir en présent à Basilla, afin que vous l'instruisiez des mystères de notre foi. » Protus et Hyacinthe se rendirent auprès de Basilla, qui les reçut avec joie. Dès ce jour, la jeune Romaine, qui était d'origine royale, ne songea plus qu'au salut de son âme. Souvent elle passait la nuit, avec ses deux serviteurs, dans la prière et dans de saints entretiens, demandant à Dieu de la recevoir enfin au nombre de ses enfants. Ses prières furent exaucées, l'eau sainte du baptême coula bientôt après sur son front.

MARTYRE D'EUGÉNIE

Cependant, Gallien, prince voluptueux et cruel, était monté sur le trône. Comme Néron, il se plaisait aux supplices, il aimait à voir couler le sang. La persécution se ralluma et les plus nobles têtes tombèrent sous la hache des bourreaux. Eugénie, se voyant menacée, rassembla ses compagnes et leur dit : « Voici le temps de la vendange où les raisins sont coupés et foulés aux pieds, mais pour être placés avec honneur sur la table du roi. Vous donc, vierges saintes, vignes spirituelles, que mes mains ont cultivées, que la grâce divine a mûries avant le temps, soyez prêtes au combat. C'est maintenant le temps des larmes, supportez ces courts instants sans dégoût et sans effroi, afin que, lorsque viendra le jour des joies éternelles, vous méritiez de les goûter par le zèle de votre charité. » Elle dit, puis embrassa toutes ses vierges et dit adieu à Basilla. Deux jours après, Basilla recevait la couronne du martyre, ainsi que Protus et Hyacinthe et une foule d'autres chrétiens et de vierges fidèles.

Eugénie, arrêtée à son tour, est traînée au temple de Diane où on veut la faire sacrifier à l'idole. La servante de Dieu, vénérable par l'âge et par ses vertus, lève alors les yeux au ciel et s'écrie : « O Dieu, vous connaissez les secrets de mon cœur, et vous avez toujours conservé intacte ma virginité, vous avez daigné me faire l'épouse du Christ, aujourd'hui, venez à mon aide et confondez les adorateurs de cette idole. » Sa prière achevée, la terre tremble, le sol s'entr'ouvre et le temple s'écroule avec son idole. Une foule immense se rassemble, les uns demandent la mort de la vierge, les autres la proclament innocente et amie de Dieu. Le préfet avertit l'empereur; celui-ci ordonne immédiatement d'attacher Eugénie à une grosse pierre et de la jeter dans le Tibre. Ses ordres sont exécutés, mais la pierre se détache du cou de la Bienheureuse, qui s'avance tranquille sur les flots. La courageuse chrétienne était victorieuse de l'eau, on décida de la jeter dans le feu. On la conduit enchaînée à travers les rues de la ville, jusqu'aux thermes de Sévère et on la jette dans la fournaise qui servait à chauffer les bains. Aussitôt la flamme s'éteint sans qu'on puisse la rallumer. Eugénie, restée intacte, est alors jetée dans un cachot ténébreux; les bourreaux reçoivent l'ordre de l'y enfermer pendant dix jours sans nourriture et sans lumière. Mais le bon Jésus vint visiter son héroïque servante. Il lui apparut rayonnant de lumière et lui donna un pain blanc comme la neige. A la vue de son divin Maître, Eugénie est inondée de joie, elle tombe aux pieds de Jésus, qui lui dit de se relever. A l'instant, ses chaînes se brisent, et le Christ lui dit : « Eugénie, reçois de ma main cette nourriture : je suis ton Sauveur, celui que tu as aimé et que tu aimes de toute ton âme. Je te recevrai au ciel le jour même où je suis descendu sur la terre. » Il dit et disparut.

Le 25 décembre, en effet, on ouvrit le cachot, et on fut très surpris de la retrouver vivante. Pour en finir, un gladiateur lui trancha la tête, et la noble chrétienne alla dans les cieux chanter avec les anges le glorieux avènement du Rédempteur.

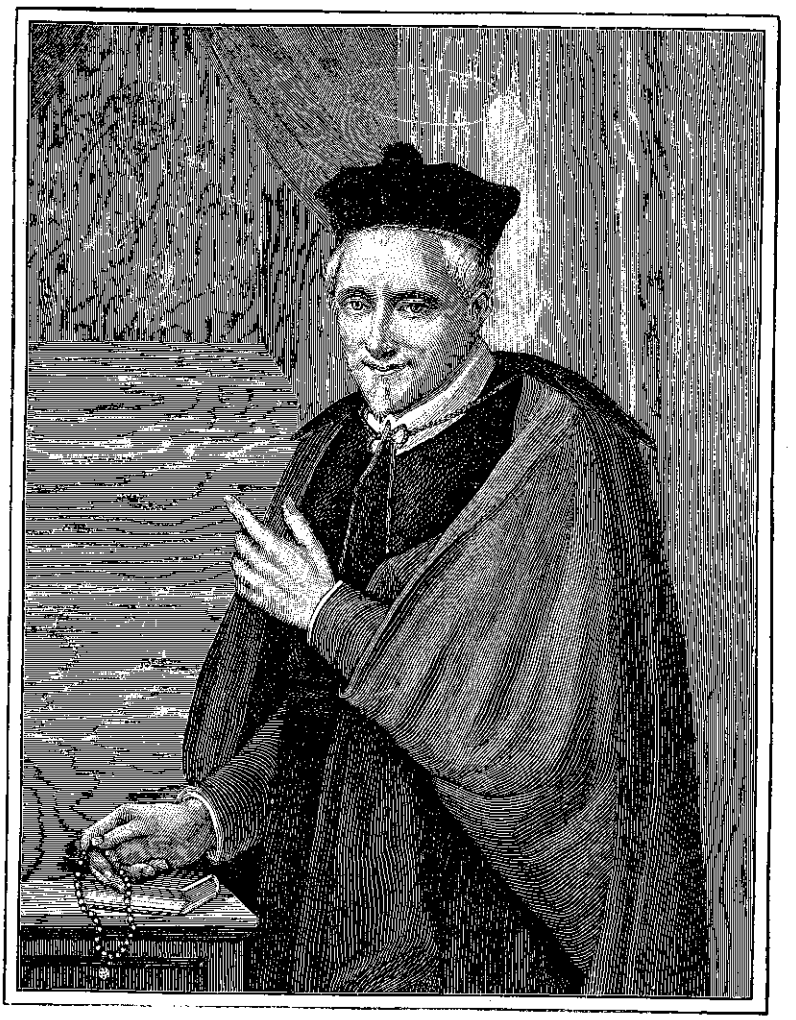
EUGÉNIE APPARAIT A SA MÈRE

Des chrétiens enlevèrent son corps et l'ensevelirent non loin de la voie Latine. C'est là que Claudia, sa vénérable mère, venait souvent prier. Or, un soir, Eugénie lui apparut, revêtue d'un riche manteau, et escortée d'une foule nombreuse de vierges : « Réjouissez-vous, ma mère, lui dit-elle, car le Christ m'a fait entrer dans la joie de ses saints et a admis mon père au nombre des patriarches. Recommandez à mes frères de garder fidèlement le signe de la Croix, afin de venir partager avec nous le bonheur des élus. » Après ces paroles, Eugénie disparut dans un nuage éblouissant, au milieu des chants d'allégresse. La ville de Rome célèbre la fête de sainte Eugénie à l'église des douze Apôtres, le 30 décembre. Plusieurs villes ont eu la joie de posséder des reliques de la Sainte, entre autres les villes de Sens, de Varzy et de Nevers, en France.

BIENHEUREUX SÉBASTIEN VALFRÉ

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE DE TURIN

Fête le 30 décembre.



Portrait authentique du bienheureux Sébastien Valfré.

JEUNESSE — SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES

Au moment où saint Vincent de Paul étonnait la France par les merveilles de son ardente charité pour les pauvres et les délaissés, naissait à Verduno, petit village du Piémont, un enfant qui devait, lui aussi, dépenser sa vie et ses forces à secourir les infortunés et les malheureux. Il vit le jour le 9 mars 1629, et bientôt après, l'eau sainte du baptême vint transformer son âme et faire de lui un enfant de Dieu, capable de monter jusqu'aux sublimes hauteurs de la perfection. Ses parents, pauvres laboureurs, soutenaient leur famille du travail de leurs mains; mais, s'ils n'étaient pas favorisés des biens de la fortune, ils possédaient, richesse beaucoup plus précieuse, une vertu à toute épreuve.

Dès son enfance, le jeune Sébastien manifesta un ardent amour et une tendre compassion pour les pauvres. Il s'empressait pour soulager leur infortune. A peine un pauvre se présentait-il à la porte de la maison de son père, que l'enfant

accourait aussitôt, en criant : « Voilà un pauvre qui demande l'aumône ; vite la charité, la charité ! » Quelquefois, pour l'éprouver, sa mère manifestait l'intention de refuser l'aumône ; alors l'enfant se mettait à pleurer, et parfois même poussait de si grands cris que les voisins, connaissant la cause de sa douleur, venaient eux-mêmes au secours des malheureux, et lui apportaient du pain pour soulager leur misère.

Quelquefois, lorsqu'il n'avait plus rien à donner aux pauvres, le petit Valfré se faisait pauvre lui-même, et allait de porte en porte solliciter des aumônes qu'il distribuait ensuite à ses amis les indigents.

Cette bonté de cœur et cette charité étaient jointes à une grande mortification, et ce saint enfant, si attentif aux besoins du prochain, était sévère pour lui-même, et, à l'âge de dix ans, il jeûnait le Carême tout entier au pain et à l'eau.

L'ÉTUDIANT

L'appel de Dieu ne tarda pas à se faire entendre à cette âme d'élite, et, de bonne heure, Sébastien déclara que son plus vif désir était d'embrasser l'état ecclésiastique. Cet attrait du jeune homme n'étonna personne, car ses brillantes qualités naturelles, jointes aux vertus qui ornaient son âme, semblaient le prédisposer à cette sublime vocation. Mais un obstacle s'opposait à la réalisation de ses désirs. Ses parents étaient pauvres et pouvaient à peine se suffire à eux-mêmes : comment auraient-ils pu payer les frais d'études assez dispendieuses ? Il n'y avait point alors, comme aujourd'hui, en France, des alumnats destinés à l'éducation ecclésiastique des enfants de la classe pauvre, et il semblait que les aspirations du jeune Sébastien ne dussent point aboutir.

Heureusement, la famille Valfré était une de ces familles chrétiennes où l'esprit de foi conserve toute sa vigueur et inspire toutes les décisions. Devant les instances et les larmes de son fils, le père de Sébastien crut devoir céder, dût-on pour cela faire quelques sacrifices dans la petite métairie : au surplus, Dieu y pourvoirait. L'enfant fut envoyé à Bra pour y commencer ses études.

Bientôt ses progrès dans les lettres dépassèrent toutes les espérances, sans nuire à sa piété qui allait grandissant chaque jour davantage. Chez lui, la ferveur et la science se prêtaient un mutuel appui, et la prière lui apprenait plus que tous les livres. Il communiait fréquemment, fuyait les mauvaises compagnies, et montrait pour ses maîtres une grande docilité et un grand respect. Les succès venaient souvent couronner son travail et ses efforts, mais son humilité n'en recevait aucune atteinte, et l'enfant demeurait toujours aussi simple et aussi modeste. A Bra, comme à Verduno, le petit ami des pauvres vécut de la manière la plus frugale et la plus austère, réservant pour les indigents presque tout ce que ses parents lui envoyaient pour sa subsistance.

Les premières études achevées, Sébastien s'adonna à celles de la philosophie et de la théologie. Fidèle à sa vocation, il choisit Dieu pour son partage et, au mois de décembre 1650, il reçut le sous-diaconat à Turin.

RELIGIEUX — PRÊTRE — DOCTEUR EN THÉOLOGIE

Depuis peu de temps, la Congrégation de l'Oratoire, fondée à Rome pas saint Philippe de Néri, s'était établie à Turin. Cette fondation, suscitée par le nonce du Pape, avait beaucoup de peine à se soutenir, et ces difficultés rebutaient et décourageaient les sujets qui se présentaient pour y être admis.

Sébastien, qui se sentait attiré vers la perfection, fut plus généreux, et, vainqueur de tous les obstacles, il entra dans cette Congrégation dont il devait être une des lumières et une des gloires.

Dès ce moment, il entreprit de mener une vie tout apostolique, et, ordonné diacre, il débuta dans le ministère par des catéchismes, de courtes instructions sur les vérités de la foi. Par ce moyen et par son assiduité à la prière, il sut déjà conquérir un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Les religieux qui vivaient avec lui imitaient son exemple, et leur ferveur ne tarda pas à leur attirer des disciples et des ressources.

Les difficultés du commencement s'étaient évanouies, et la nouvelle Congrégation de Turin recevait avec abondance les bénédictions du Seigneur. Le Bienheureux, attentif aux conduites de la Providence, crut qu'il serait plus utile à ses frères et aux fidèles s'il devenait prêtre. Le sacerdoce, en effet, donne toujours de plus grandes grâces pour travailler à la conversion des âmes. Aussi le fervent religieux, bien qu'il n'eût pas encore l'âge requis, après avoir obtenu une dispense, fut ordonné prêtre à Albe, dans son propre diocèse, le 22 février 1662. Voué dès lors tout entier à Dieu, il travailla avec un zèle infatigable au salut des âmes. Le peu de temps que ses occupations lui laissaient, il l'employait à l'étude et à la prière. Des ouvrages utiles furent le fruit de ces veilles. Il composa un opuscule intitulé : *Courte instruction à l'usage des personnes simples*, qui obtint le plus grand succès. On a encore de lui des *Exercices spirituels*, qui sont un modèle du genre, et un petit ouvrage sur la *Manière de se sanctifier dans le métier des armes*, destiné à ceux qui veulent embrasser cette carrière.

Sa science devint bientôt si remarquable qu'on crut devoir l'élever au grade de docteur en théologie, titre qu'il n'accepta qu'avec une grande répugnance, car son humilité le portait à fuir tout ce qui pouvait contribuer à le grandir aux yeux des hommes.

L'APOTRE DES MALHEUREUX

Affermi de plus en plus dans le recueillement et la prière, le bienheureux Sébastien se met à l'œuvre avec ardeur, et commence cette vie toute de dévouement, de zèle et de sacrifice qui lui mérita le nom d'*apôtre de Turin*. L'immense charité dont il a déjà donné des preuves éclatantes le porte naturellement vers les malheureux. Aussi les hôpitaux et les prisons deviennent l'objet de sa sollicitude quotidienne. Il passe sans cesse de l'un à l'autre, soit pour assister les moribonds, soit pour consoler les éprouvés, joignant de bonnes paroles aux secours temporels que sa charité ingénieuse est parvenue à recueillir.

Cette charité, que nous avons signalée dans son enfance, il l'exerça toute sa vie avec une incomparable ardeur : ce fut le caractère distinctif de sa sainteté. Quelques traits en feront foi.

Un jour, se présente à lui un pauvre prêtre étranger réduit à l'indigence, et qui lui demande l'aumône : « Je n'ai rien, lui répond Valfré, mais venez avec moi. » Il l'introduit dans sa cellule, ouvre sa garde-robe, et lui dit : « Choisissez, prenez, voilà tout ce que je possède. »

Un autre trait, choisi au temps de sa vieillesse, donnera quelque idée de cette charité héroïque

qui dévorait son cœur. Il apprend un jour qu'un pauvre infirme n'avait pas de quoi réchauffer ses membres glacés, et qu'il mourait de froid. Sur-le-champ, le P. Valfré, malgré son grand âge, prend sur ses épaules une lourde charge de bois et court la porter au malheureux.

UN MINISTÈRE DIFFICILE — CONFÉRENCES PUBLIQUES

Un zèle aussi pur et aussi ardent devait recevoir sa récompense, et la ville de Turin fut témoin d'une infinité de conversions opérées par le bienheureux Sébastien. L'hôpital de Saint-Jean-Baptiste était un des théâtres préférés de son action apostolique, et il y annonçait souvent avec fruit la parole de Dieu au personnel et aux infirmes. On ne tarda pas à le savoir dans la ville, et, au bout de quelque temps, une foule de gens du peuple accoururent pour entendre sa prédication. Le saint prêtre profita de cette bonne disposition pour y prêcher le vendredi de chaque semaine, et bientôt le local devint trop étroit pour contenir la foule des auditeurs.

Voyant ce peuple si avide d'entendre les vérités du salut, le P. Valfré conçut le dessein d'évangéliser les désœuvrés et les vagabonds qui abondaient à Turin, comme dans toutes les grandes villes.

Mais, comment les atteindre? Son zèle apostolique lui inspira de saintes hardiesses. De temps en temps, il se rendait sur la place publique et, avec un autre prêtre, désireux comme lui de gagner des âmes à Jésus-Christ, il commençait un dialogue sur quelque vérité du dogme ou de la morale chrétienne. L'interlocuteur posait des objections que le P. Valfré résolvait avec clarté et simplicité. C'était une manière de fixer l'attention d'auditeurs peu accoutumés à de sérieuses réflexions, et l'apôtre profitait de ces entretiens pour leur enseigner les points les plus essentiels de la doctrine chrétienne, les corriger de leurs défauts, leur faire aimer la vertu et détester leurs péchés.

Longtemps il donna ces conférences publiques sur la place au Vin, parce que c'était l'endroit le plus fréquenté de la classe dont il avait en vue la conversion. Le grand bien qu'il opéra par ces conférences publiques montra que son zèle ne s'était point trompé en choisissant ce moyen vraiment apostolique.

L'APOTRE DES DOMESTIQUES ET DES SOLDATS

Le bienheureux Sébastien avait des relations non seulement avec les pauvres, mais avec tous les rangs de la société. Il entretenait une grande correspondance avec des évêques et des prêtres étrangers sur des matières de théologie. De plus, le souverain et les grands de la cour en avaient fait le dépositaire de leurs aumônes, leur conseil et leur ami. Sa réputation de sainteté et de science était si grande, qu'il fut choisi, en 1676, pour confesseur du jeune roi Victor-Amédée, et qu'on lui offrit peu de temps après l'archevêché de Turin. Mais il refusa constamment cette haute dignité et rien ne put vaincre à cet égard sa profonde humilité.

Ses relations avec le monde aristocratique lui firent toucher du doigt une autre plaie à laquelle il voulut immédiatement porter remède: il s'aperçut que le personnel domestique des maisons riches était assez négligé au point de vue de la sanctification et du salut des âmes. Pour remédier à cette lacune, il résolut de le réunir dans un oratoire particulier. Dans ces réunions, qui avaient lieu tous les samedis, le Bienheureux leur apprenait à servir Dieu en servant leurs maîtres, les exhortait à fréquenter les sacrements et à pratiquer toutes les vertus conformes à leur état.

Les soldats n'échappaient point à la sollicitude du P. Valfré: nous avons vu qu'il écrivit pour eux un ouvrage spécial, qui pût leur servir de guide et de direction au milieu des dangers auxquels ils sont exposés. Cela ne lui suffisant pas, il allait les trouver dans leurs casernes, surtout à l'époque de Pâques, les instruisait de leurs devoirs d'état, leur enseignait le catéchisme et ne les quittait pas sans avoir fait à chacun d'eux une légère libéralité. La ville de Turin contenait une petite colonie de protestants; ces hérétiques vinrent plus d'une fois assister aux instructions du P. Valfré, et des ministres de cette secte essayèrent, en diverses circonstances, d'entrer en lice avec lui; mais toujours le saint religieux, par la force de ses raisons, les réduisait au silence. C'est ainsi qu'en les forçant de reconnaître la vérité, il eut plusieurs fois la consolation d'en faire rentrer quelques-uns dans le sein de l'Eglise.

AMOUR DE DIEU — DÉVOTIONS DU BIENHEUREUX VALFRÉ

Quand on allait rendre visite au bienheureux Valfré, on le trouvait presque toujours agenouillé dans sa cellule, la face resplendissante, les yeux baignés de larmes, les regards fixés vers le ciel, dans une sorte d'extase. *Mon Dieu! mon amour!* répétait-il: *Oh! si les hommes vous connaissaient, s'ils savaient vous aimer! Oh! Amour divin! Quelle félicité! Quel paradis vous êtes!*

Il célébrait le Saint Sacrifice de la Messe avec une telle ferveur et une telle piété que des larmes couvraient souvent son visage, et sa grande joie, après avoir célébré lui-même, était de servir une ou deux autres messes: jusque dans une extrême vieillesse, il fut fidèle à cette pratique. Il veillait des heures, des nuits entières au pied du Saint-Sacrement, surtout lorsqu'il voulait obtenir quelque grâce particulière de conversion.

Après l'amour de Jésus dans l'Eucharistie, il n'aima rien tant que la Vierge Marie: il avait pour elle une tendresse vraiment filiale. On l'entendait souvent répéter: « Oh! Marie, douce Mère de Dieu! recourir à vous, c'est s'adresser à la trésorière des richesses célestes! »

Lorsqu'il commença à enseigner la théologie, une des premières vérités sur lesquelles il appela l'attention de ses disciples, ce fut l'Immaculée Conception, glorieux privilège de Marie que Pie IX devait proclamer un siècle et demi plus tard. Pendant six mois, il expliqua l'*Ave Maria*, chaque parole de cette belle prière lui servant de texte pour développer les grandeurs et célébrer les vertus de la Mère de Dieu.

Il recommandait beaucoup la dévotion aux saints anges gardiens: devait-il entreprendre un voyage, il s'adressait à eux pour être ses compagnons de route; dans toutes les difficultés, il avait recours à son bon ange, et toujours il obtenait ce qu'il avait demandé par son intercession.

Les âmes du Purgatoire excitaient sa compassion et il ne négligeait rien pour leur venir en aide. Chaque année, le jour de la Toussaint, il prêchait sur le dogme de l'expiation, et il recommandait aux fidèles de ne point oublier ces pauvres âmes, de leur appliquer souvent le fruit du Saint-Sacrifice, et lui-même ne passait jamais un seul jour sans prier à leur intention.

On se demande comment l'apôtre de Turin pouvait mener de front tant d'occupations et de travaux si divers. Dans son zèle dévorant pour le salut et la sanctification des âmes, il se multipliait, passant d'un hôpital dans un monastère pour y annoncer la parole de Dieu, entretenir la ferveur et faire régner partout l'esprit de piété. Pendant plus de trente ans, il prêcha régulièrement, tous les dimanches, dans la maison de l'Oratoire.

Dieu voulut prolonger une vie si bien remplie et si féconde, et il accorda à son fidèle serviteur une magnifique vieillesse. Le bienheureux Valfré avait atteint l'âge de quatre-vingt-un ans, sans avoir rien perdu de son activité dévorante et de son zèle apostolique. Il devait mourir sur la brèche. Au mois de janvier 1710, les fatigues qu'il éprouva dans l'exercice de son pénible ministère lui causèrent une maladie qui, en peu de jours, devait le conduire au tombeau.

Entièrement détaché des créatures, il s'éteignit dans la paix du Seigneur, le 30 janvier de cette même année. Son âme, sanctifiée par tant d'œuvres de charité, quittait la terre pour aller jouir au ciel du bonheur des saints.

De nombreux miracles vinrent confirmer bientôt l'opinion qu'on avait de sa sainteté. Nous ne citerons que le suivant, reconnu solennellement par le Saint-Siège, dans le décret du 26 mai 1830.

La Sœur Sainte-Pélagie souffrait d'une paralysie contre laquelle avait échoué tout l'art des médecins; elle était abandonnée : « Oh! Père Valfré, s'écria-t-elle avec foi, vous dont la vie sur cette terre a été si pure, si exemplaire, qui jouissez maintenant de la gloire éternelle, faites, par l'intercession de Jésus-Christ, que j'obtienne la cessation de mes maux et le retour à la santé. » Plusieurs jours de suite elle récita cette prière, et sa persévérance fut récompensée. Un matin, elle sent tout à coup la paralysie qui abandonne sa main gauche, sa jambe, son pied; elle peut se lever, marche, se courbe sans peine, et rend grâces à Dieu de sa miraculeuse guérison. Son médecin affirma sur la foi du serment qu'une intervention surnaturelle pouvait seule expliquer ce fait.

Au mois d'août 1834, Valfré a été béatifié solennellement par le pape Grégoire XVI.

SAINTE COLOMBE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 31 décembre.

Sainte Colombe défendue par un ours.

SAINTE COLOMBE A L'ÉCOLE DU SAINT-ESPRIT

C'est sous le ciel de l'Espagne que naquit la bienheureuse Colombe. Cette suave fleur de sainteté sortit d'une tige empoisonnée, car bien que rois de la terre, ses parents étaient esclaves du démon par leur idolâtrie. Néanmoins, le Saint-Esprit se choisit l'enfant comme une épouse de prédilection.

Dès sa naissance il la remplit de ses lumières et de son amour. Par un instinct divin, Colombe, encore au berceau, connut la vanité des idoles. Quand on voulait les lui faire adorer, elle manifestait sa répugnance par de tels cris et de tels gémissements qu'on n'osait point la contraindre. « C'est un caprice qui passera avec le temps, » disait-on, et on le lui pardonnait volontiers. A cette époque, en effet, les païens ne s'occupaient guère de leurs dieux que pour leur immoler les chrétiens.

Cependant l'horreur que la jeune vierge ressentait pour les idoles croissait en elle avec l'âge. Elle fit même partager ses sentiments aux compagnons de ses jeux : Augustin, Sanctien, Béate, tous placés sur les autels.

Un jour, ils apprirent que le culte du vrai

Dieu croissait dans les Gaules, au milieu des sanglantes persécutions. Pressés par la grâce, ils s'enfuirent secrètement, laissant pour jamais leurs richesses, leur patrie, leurs parents. Pèlerins de la vérité, ils allaient à pied, exposés aux privations et aux intempéries de l'air, mais heureux d'acheter à ce prix les joies de la vérité.

DEUX SOIFS APAISÉES

Un jour, pressés par la soif, ils s'arrêtèrent sans force. Colombe, à genoux, adresse une prière au Maître de la terre et des eaux. Elle ne s'était pas encore relevée qu'une source limpide jaillissait à ses pieds.

Mais nos pieux voyageurs réclamaient, avec plus d'avidité encore, les eaux vives qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Ce fut à Vienne, en Dauphiné, qu'ils purent se désaltérer. On les instruisit des mystères de la foi, on les baptisa, et ils devinrent les enfants du Christ et de l'Eglise.

COMMENT L'ON SE SANCTIFIE ET COMMENT L'ON DEVIENT APÔTRE

Les néophytes, pour mieux comprendre la vérité sacrée, assujettissaient leurs corps par les jeûnes et les disciplines. Leurs âmes, délivrées par là du joug et des obscurités de la chair, persévéraient dans la contemplation bien avant dans la nuit. Aussi, les prières et les exemples de nos saints avaient-ils affermi la chrétienté viennoise, lorsque Dieu les appela à d'autres travaux.

Colombe, toujours de plus en plus éprise de la vérité, apprit qu'elle s'était développée davantage dans la région sénonnaise, et elle y entraîna ses compagnons.

A Sens, ils furent encore l'édification des fidèles. Ils s'adonnaient jour et nuit à la pénitence et à l'oraison. Ils allaient par des pèlerinages demander la vertu sur les tombeaux des martyrs.

ON REFUSE LA COURONNE DU MARTYRE A COLOMBE SES PLEURS

A cette époque, l'empereur Aurélien visitait les Gaules et il s'arrêta à Sens. Pour mériter ses faveurs, les magistrats lui dénoncèrent Colombe et les siens comme les plus ardents prosélytes du christianisme. Le tyran manda ces audacieux à sa barre, et les condamna tous au dernier supplice. Cependant, par égard pour sa naissance et sa noblesse, il voulut sauver Colombe. Conduite avec ses compagnons hors des murs de la ville, la vierge les vit tous mourir, la joie sur le front, l'espérance au cœur, mais quand elle allait présenter à son tour sa tête aux bourreaux, elle fut enchaînée et reconduite en prison.

Quels soupirs et quelles plaintes ne fit-elle pas entendre alors à son divin Epoux! La couronne du martyre lui échappait, quand elle croyait déjà la sentir sur son front! Elle avait entrevu la lumière éternelle, la vérité incréée, il lui fallait revenir aux ténèbres de la terre! et des torrents de larmes s'échappaient de ses yeux.

Aurélien ne comprit point la douleur de sa captive. Il la crut ébranlée dans sa foi, et il se persuada qu'un peu de colère suffirait pour la vaincre. Il fit donc reparaître la vierge devant lui.

UN OURS SERT DIEU CONTRE LES IMPIES

« Quel est ton nom? dit Aurélien, en jetant à Colombe un regard irrité.

— Je m'appelle Colombe. Ta colère ne m'effraye pas, car l'amour du Christ me fortifie.

— Cet amour pour le Christ est ta condamnation. Mais pourquoi te laisser abuser par de fausses croyances?

— C'est votre religion qui est menteuse, tandis que ma foi repose sur la vérité. J'adore un seul Dieu qui nous a créés à son image. J'adore et je confesse Jésus-Christ, Fils éternel du Père, qui s'est fait homme pour nous sauver. J'adore et je confesse le Saint-Esprit qu'il a envoyé pour éclairer son Eglise. J'adore et je confesse un seul Dieu dans ces trois personnes distinctes, et vos divinités ne m'inspirent que mépris.

— Et c'est ainsi que tu respectes nos décrets, qui ordonnent de n'adorer que les dieux de l'empire?

— Ces dieux sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront et leurs adorateurs avec eux. Brûlez ces vains simulacres, inventions du démon qui, par ce culte insensé, veut s'attacher vos cœurs. Pour moi, je rends tout honneur et toute gloire au Dieu de vérité, à Jésus-Christ, qui donne la vie éternelle.

— Mais, malheureuse enfant! préférerez-vous ces illusions aux douces joies que peuvent vous procurer votre jeunesse et votre illustre naissance? Devenez fidèle à nos dieux, et vous verrez les plus hauts dignitaires de ma cour se disputer votre main, et chacun dans mon palais obéir à vos ordres. »

La vierge prudente ne voulut pas écouter davantage le serpent séducteur. « Les exemples de mon Jésus m'apprennent à mépriser vos offres dangereuses, dit-elle à l'empereur; Satan, qui vous inspire aujourd'hui, lui montra un jour du sommet d'une montagne tous les royaumes du monde et lui dit : « Si, tombant à mes pieds, tu veux m'adorer, tous ces royaumes sont à toi. » Mais Jésus répondit : « Retire-toi Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » Oui, ce Dieu sera le seul objet de mon amour. Pourrais-je quitter un époux divin pour en prendre un mortel? Non, je ne serai pas assez folle pour échanger les joies de l'éternité contre un plaisir d'un jour. Vous qui voulez me séduire, vous souffrirez sans fin avec Satan, votre maître, si, avant de mourir, vous ne savez pas rendre témoignage à la vérité.

— Voilà trop de paroles! Sacrifie aux dieux où je te fais déshonorer et périr dans les flammes.

— Dieu est bon et puissant, il m'accordera d'aller, vierge encore, au martyre.

Un rire ironique accueillit ces paroles de Colombe, qui, sur-le-champ, fut enfermée dans une des cages de l'amphithéâtre.

Aurélien, cependant, avait abandonné la captive aux violences d'un jeune débauché. Colombe était en prière quand il entra dans la prison. La Sainte l'arrêta d'un seul de ses regards, où brillait encore un pâle rayon de la grandeur et de la majesté divine puisée dans l'oraison.

Revenu de sa première stupeur, le coupable s'avance, mais la vierge se rejette en arrière en répétant : « Jésus! Jésus! » Aussitôt, un ours apparaît entre la victime et son persécuteur. Il terrasse ce dernier et lève son regard vers Colombe, comme pour lui demander de fixer le sort de son bourreau.

« Au nom de celui qui t'a envoyé pour sauver ma virginité, lui dit la prisonnière, épargne un instant ce coupable. » Puis s'adressant au jeune homme : « Comprenez la puissance et la bonté de Jésus-Christ, qui m'envoie cet animal pour

m'arracher à vos outrages. Ouvrez les yeux à la vérité, dites sincèrement : « Je suis chrétien », sinon vous deviendrez la proie de cette bête féroce. »

La crainte, le miracle, et sans doute aussi les vœux secrets de la Sainte avaient changé l'âme de l'audacieux criminel. « Je suis chrétien ! dit-il, en implorant le pardon de Colombe, je suis chrétien ! » A peine délivré, il publie dans la ville ce qui lui est arrivé, et répète sans fin : « Le Dieu des chrétiens est le seul et vrai Dieu. »

Le prodige, loin d'apaiser Aurélien, ne fit que l'exaspérer davantage. « Qu'on fasse périr cette magicienne dans les flammes », s'écria-t-il en fureur. On vint donc chercher Colombe pour la conduire au bûcher. Mais l'ours était là couché devant la porte, prêt à bondir sur le premier qui entrerait dans le cachot.

Du reste, les exécuteurs de l'ordre impérial se réjouissaient de cet obstacle. Le visage de la Sainte, si doux, si calme, si plein de majesté, les avait touchés, et la protection visible dont Colombe avait été entourée jusque-là leur faisait craindre d'attirer sur leur tête la colère du Dieu tout-puissant, qui mettait les bêtes féroces au service des siens.

SAINTE COLOMBE ET SON OURS DANS LES FLAMMES

On rapporta donc à l'empereur que l'ours défendait la condamnée, sans qu'il fût possible d'en approcher. Il ne voulut rien entendre. « Qu'elle meure, répondit-il, ou je saurai bien vous faire périr avec elle. »

Les bourreaux se laissèrent effrayer par la menace d'un homme. Ils entourèrent de bois la cage où Colombe à genoux priait toujours, et bientôt ils y mirent le feu.

En voyant les flammes s'approcher et grandir, l'ours, effrayé, léchait les mains de Colombe, et semblait, par ses cris, lui demander de l'arracher à la mort. D'un signe de croix, la vierge lui ouvre un passage au milieu du bûcher : l'animal s'y précipite joyeux. La foule effarée le laisse passer et le voit s'enfoncer dans les forêts voisines.

Ensuite, d'un ciel pur et serein, descendent des torrents de pluie, et, comme autrefois Daniel et ses compagnons, Colombe, plus belle que jamais, reparaît triomphante et sans blessure au milieu de la fournaise éteinte.

Comment retracer la joie et l'enthousiasme du peuple en cet heureux moment? « Je suis chrétien ! criait-on de toutes parts. Brisons nos faux dieux ! et mourons pour le Christ avec la bienheureuse Colombe ! »

LES JOIES DU MARTYRE

Ainsi l'on connaissait Aurélien, et l'on savait que, malgré tout, les chrétiens ne pourraient trouver grâce devant lui. En effet, à peine sut-il que Colombe avait échappé au feu, qu'il se la fit amener de nouveau.

« De quels artifices te sers-tu, lui cria-t-il, pour échapper à tous les châtiments qu'on te prépare?

— Le bras victorieux de Jésus-Christ seul m'a protégée contre tes outrages et ta cruauté.

— Et tu pousses l'insolence jusqu'à insulter l'empereur ! mais cette fois rien ne saurait t'arracher de mes mains. Licteurs, déliez vos faisceaux. Flagellez cette impie, déchirez-la avec des ongles de fer, et quand son corps ne sera plus qu'une plaie, allez la décapiter.

Une céleste joie brilla dans les yeux de la vierge, mais par pitié pour son persécuteur elle lui laissa ces dernières paroles : « Je ne crains pas la mort, car mon Sauveur a dit : « Celui qui perd son âme en ce monde à cause de moi la retrouvera pour l'éternité, » c'est donc à la vie que je vais. Mais, je tremble en pensant à la sentence qui frappera les maudits au dernier jour : « Retirez-vous de moi, leur dira le Dieu vengeur; et allez au feu éternel préparé pour Satan et pour ses anges. » Tu seras de ces maudits, si tu n'expies pas tes crimes dans la pénitence. Si donc tu veux persévérer et mourir dans ton péché, regarde bien mon visage. Au jour du jugement je t'accuserai devant mon Epoux. Tu verras alors de quelle gloire tu me couronnais, en même temps que tu te préparais une éternité de tourments. »

Mais Aurélien resta insensible. Bien des martyrs avaient déjà fait retentir de semblables menaces à ses oreilles, et il en était venu à ce mépris, dernier degré du crime, dont parle l'Ecriture : « L'impie lorsqu'il aura épuisé contre Dieu tous les secrets de sa haine, n'aura plus pour lui que du mépris. » Aussi la sentence ne fut pas changée, et Colombe fut conduite au supplice.

On l'étendit sur le chevalet : on lui déchira les chairs avec des ongles de fer, on la flagella jusqu'au sang, mais la généreuse martyre n'était pas sur la terre, son esprit était fixé au ciel. Dans l'avant-goût des joies célestes, elle oubliait les souffrances d'ici-bas. Pas une plainte ne sortit de ses lèvres, pas une larme ne coula de ses yeux.

Cependant, las de frapper, les bourreaux entraînèrent leur victime hors des murs de Sens, jusqu'à la fontaine d'Azon. La prière de Colombe durait encore quand on y arriva. La vierge demanda quelques instants pour l'achever. Les exécuteurs les lui refusèrent d'abord. Ils avaient hâte d'en finir avec leur hideuse mission de meurtriers de l'innocent. Mais la cupidité leur fit vaincre cette répugnance. Colombe se dépouilla du riche manteau dont elle s'était parée pour aller à Jésus-Christ, son Epoux. « Prenez, leur dit-elle, c'est tout ce qui me reste, mais laissez-moi du moins finir mon oraison. » Et prosternée contre terre : « Seigneur, Dieu éternel, murmurait-elle, puisque je ne souffre que pour confesser devant les hommes votre divinité et votre royauté, soutenez-moi de votre main miséricordieuse et toute-puissante. Faites que cette mort temporelle soit le chemin qui me mène à la vie véritable. » Du haut du ciel, une voix répondit : « Viens, ma colombe, l'hiver a passé pour toi, viens jouir près de moi du printemps éternel. » Pour se rendre à cet appel de son Jésus, Colombe courut elle-même présenter sa tête au glaive des soldats, et elle disait : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Le bruit du coup fatal se mêla à ces derniers mots. La vierge recevait dans le paradis le prix de ses travaux, tandis que sur la terre son sang, emporté par les eaux de la fontaine, répandait au loin les germes de la vérité et de la foi.

DIEU FAIT RENDRE A SES SAINTS, PAR LES BRUTES, L'HONNEUR QUE LEUR REFUSENT LES HOMMES

Ce n'était pas assez pour Aurélien d'égorger les fidèles. Sa fureur et ses outrages s'attaquaient encore à leurs cadavres. Il voulut que le corps de Colombe fût abandonné en pâture aux bêtes féroces. Mais tels n'étaient pas les desseins de Dieu.

Le terrain sur lequel la vierge avait été immolée était la propriété du noble Aubertus, chef de la légion sénonnaise. Son âme et ses yeux étaient fermés à la lumière, puisqu'il était aveugle et païen.

Un jour qu'on faisait paître ses troupeaux près de la fontaine d'Azon, les esclaves aperçurent un bœuf agenouillé auprès d'un buisson; de ses cornes s'échappait une éclatante lumière. Surpris, ils accourent et trouvent les restes de Colombe. Ils se prosternent à leur tour devant ce chaste corps, puis ils vont en toute hâte raconter le prodige à leur maître.

Tandis qu'ils parlent, la grâce divine descend dans le cœur d'Aubertus. L'esprit de lumière, qui ne connaît ni lenteurs, ni retards, lui révèle l'inanité des idoles et lui inspire un ardent amour pour l'Eglise du Christ, qui seule possède la vérité. Le nouveau converti conçoit en même temps l'espoir de recouvrer la vue par les mérites de la généreuse Colombe. Conduit auprès des restes sacrés de la vierge, il les applique sur ses yeux, et aussitôt ils s'ouvrent et sont guéris.

En reconnaissance, il fit ensevelir honorablement le corps de la Sainte dans son propre palais. Là, le Seigneur se plut à glorifier sa servante en rappelant de nombreux pèlerins à la vertu et à la santé sur son tombeau.

Le temps, qui détruit tout, n'a rien pu sur ces précieuses reliques. Elles reposent encore à Sens pour être, aujourd'hui comme autrefois, la source de prodiges et de miracles sans nombre.

SAINTE MÉLANIE
VEUVE ET RELIGIEUSE

Fête le 31 décembre

Mélanie naquit à Rome, vers l'an 382, d'une des plus riches familles de l'empire romain. Les historiens l'appellent Mélanie *la Jeune*, pour la distinguer d'une autre célèbre Mélanie (la vénérable Mélanie l'Ancienne), qui fut la grand'mère de notre Sainte (1). Son père se nommait Publicola, et sa mère Albine. Albine était une des plus grandes dames de Rome.

A l'époque où naquit Mélanie, cette antique et fameuse ville de Rome, si longtemps capitale d'un immense empire, étalait encore avec orgueil la splendeur de ses palais superbes, de ses cirques, de ses théâtres et de ses autres monuments, l'éclat de son luxe et de ses fêtes et la multitude de ses habitants. Cependant, l'empire romain touchait à sa fin; pendant trois siècles, il avait déployé toute sa puissance contre l'Eglise de Jésus-Christ; enfin, la croix, flottant victorieuse sur les flots de sang des martyrs, était montée vers les nues, et les empereurs, devenus chrétiens, l'avaient placée sur leur diadème. Mais, hélas ! la vieille société romaine s'obstinait trop à garder les institutions et les mœurs du paganisme; et le démon, vaincu sur le

(1) Le nom de *Mélanie* est emprunté à la langue grecque, il signifie *noire* ou *brune*.

terrain de l'idolâtrie s'efforçait de reconquérir son prétendu domaine, par les hérésies qu'il suscitait dans l'Eglise ; l'heure du châtiment de l'empire approchait, et déjà les barbares en forçaient les frontières.

Pourtant, Dieu ne ménageait pas à cette société frivole les enseignements et les exemples : à l'héroïsme des martyrs avait succédé la vie admirable de milliers de moines, s'arrachant aux plaisirs du monde pour aller dans les solitudes, à la suite de saint Antoine, se consacrer à la prière, à la pénitence et au travail. La vérité était défendue contre les erreurs du paganisme et de l'hérésie par la voix des plus grands docteurs, comme saint Athanase, saint Jérôme, saint Basile, saint Jean Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin.

Disciple docile des docteurs de la vérité, imitatrice des saints anachorètes, Mélanie était, comme sainte Paule, une de ces âmes d'élite que Dieu choisit pour donner à leur siècle les exemples de foi, d'austérité, de détachement des biens de la terre, de patience et de charité, dont la société d'alors avait besoin et qui auraient pu la sauver, si elle eût voulu les imiter.

LES EXEMPLES D'UNE AIEULE — PREMIÈRES ANNÉES DE MARIAGE

Vers le milieu du quatrième siècle, une vertueuse dame de Rome, riche et heureuse, épouse d'un dignitaire de l'empire, et mère de trois fils, vit la mort lui enlever inopinément son mari, et peu de jours après deux de ses enfants ; il ne lui resta que le plus jeune nommé Agricola. Cette dame, si éprouvée, s'appelait Mélanie. Rome admira la constance dont elle fit preuve, en conduisant au tombeau ces trois cercueils qui emportaient tant d'espérances et de regrets. On compatit à sa douleur ; mais la jeune veuve avait compris la fragilité des choses de la terre, et résolut de consacrer désormais tout ce qui lui restait de vie au salut de son âme et aux bonnes œuvres. Elle mit ordre à ses affaires, et malgré les efforts qu'on tenta pour la retenir, après avoir recommandé son fils au préfet et l'avoir confié à un tuteur digne de toute confiance, elle déposa un dernier baiser sur le front de cet enfant, seul reste d'une famille si aimée, et s'embarqua pour Jérusalem. Son dessein était d'aller y finir ses jours dans la vie religieuse. Elle s'arrêta en Egypte, visita les saints solitaires dans leurs déserts, et arriva enfin à Jérusalem. Pendant ce long voyage, elle avait soulagé toutes les misères qu'elle avait rencontrées, distribuant d'une main royale des aumônes immenses. Retirée dans un monastère qu'elle fonda au mont des Oliviers, elle y réunit jusqu'à cinquante religieuses. Grâce aux sommes importantes qu'elle recevait chaque année de Rome, elle restait la bienfaitrice des églises, des hôpitaux, des couvents ; elle était la providence des pauvres et des innombrables pèlerins de la Ville Sainte. La renommée de ses vertus et de ses aumônes la rendirent célèbre dans tout l'empire, et saint Jérôme, alors moine à Bethléem, appelait Mélanie une nouvelle sainte Thècle.

Pendant ce temps Dieu protégeait, à Rome, son fils Agricola. Il devint l'un des seigneurs les plus accomplis de son siècle et, par son mariage avec Albine, héritière d'une illustre famille, il accrut considérablement les richesses que sa mère lui avait laissées. De ce mariage naquit une fille, qu'on s'empressa d'appeler Mélanie, du nom de sa vertueuse aïeule.

Pour devenir une sainte, la jeune Mélanie n'avait qu'à marcher sur la trace de l'ancienne ; dès sa plus tendre enfance elle fut la fidèle imitatrice des vertus de sa grand'mère. Elevant, comme elle, son cœur au-dessus des vanités et des biens de ce monde, l'enfant conçut un vif désir de se consacrer tout entière à Jésus-Christ. Et pourtant sa famille avait des richesses immenses, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Sicile, dans la province d'Afrique et en Egypte. Mais précisément pour cela, son père s'empressa d'intervenir au nom de son autorité paternelle, et l'obligea presque malgré elle d'accepter la main d'un noble romain, nommé Pinianus.

Pinianus n'avait que dix-sept ans et Mélanie quatorze. La jeune fille avait fini par donner son consentement à cette union, dans l'espoir, qu'à l'imitation de sainte Cécile, elle obtiendrait de son mari la faveur de conserver la virginité dans le mariage. Elle se trompait. Pinianus était chrétien, il avait pour sa jeune épouse une tendre affection mêlée de respect, mais il désirait vivement laisser en ce monde un héritier de son nom et de sa fortune. Cependant, pour consoler Mélanie, il lui dit avec sincérité : « Quand Dieu nous aura donné un fils, nous vivrons comme frère et sœur, uniquement voués au service de Dieu. »

Leur premier enfant fut une fille. Sa mère l'offrit au Seigneur en le priant d'agréer ces prémices et de conserver cette enfant au nombre des vierges consacrées à son service. Peu d'années après, la naissance d'un fils sembla venir combler leurs désirs, mais il naquit mourant et expira aussitôt après avoir reçu la grâce du Baptême. Mélanie fut elle-même si gravement malade, qu'on désespéra de sa vie. Pinianus, abîmé de douleur, courut à l'église supplier Dieu de lui conserver son épouse. Celle-ci lui envoie un message : « Promettez à Dieu ce que je vous ai demandé et peut-être qu'il me guérira. » Pinianus promet tout, et, à partir de ce moment, Mélanie se trouve mieux. Bientôt sa guérison est complète, le palais est dans la joie, quand survient une nouvelle épreuve : la fille de Mélanie meurt à son tour et, toute pure dans sa robe d'innocence, va rejoindre son petit frère au ciel. A ce coup, Pinianus comprend que la volonté de Dieu le destine à une autre mission qu'à élever une famille terrestre ; les deux époux s'engagent à garder désormais la continence, et à se vouer uniquement à la pratique de la perfection chrétienne.

VIE NOUVELLE — VISITE DE MÉLANIE L'ANCIENNE FOYER DOMESTIQUE CHANGÉ EN MONASTÈRE

Mélanie avait alors vingt ans et Pinianus vingt-quatre. Le jeune patricien éprouvait encore quelque attachement aux pompes mondaines, mais les exemples de sa femme, la pratique de la méditation et de la prière fréquente, retiraient peu à peu son cœur de ces vanités.

Leur aïeule, la vénérable Mélanie l'Ancienne, apprit avec une grande joie, à Jérusalem, leurs pieux desseins ; elle comprit en même temps combien l'esprit du monde, perpétuel ennemi de l'esprit de Dieu, allait leur susciter d'objections, d'obstacles et de difficultés, au milieu de la haute société romaine et de leur propre parenté. Malgré ses soixante ans, elle résolut d'affronter le voyage, alors si difficile et si long, de Jérusalem à Rome, afin de venir les encourager et les diriger de ses conseils. Elle s'embarqua à Césarée, et, après une longue navigation, aborda à Naples ; toute sa famille de Rome était venue au devant elle, avec un grand cortège, pour la recevoir. De là, on partit pour Nole en Campanie, où demeurait l'illustre évêque saint Paulin, parent de la famille.

Dans une lettre qu'il écrivit peu après à son ami Sulpice Sévère, le saint prélat racontait ainsi son entrevue avec la vénérable veuve : « Elle se hâta de

venir nous visiter, étant accompagnée du faste et de l'éclat de ses enfants. Nous vîmes le triomphe de la gloire du Seigneur dans la différence d'équipages avec lesquels la mère et les filles (Albine et Mélanie) faisaient le même voyage. La mère était montée sur une bête plus maigre et plus vile qu'un âne, et après elle venaient les sénateurs dans toute la pompe et la splendeur dont leur condition et leur opulence étaient capables. La voie Appia était couverte, pour ne pas dire chargée, et toute reluisante de chars suspendus, de chevaux superbement harnachés, de carrosses dorés et d'un grand nombre de chars. Mais la beauté de l'humilité chrétienne brillait davantage que tout cet éclat de la vanité. Les riches admiraient celle qui était pauvre mais sainte, et celle-ci se moquait de leurs richesses. Nous vîmes là une humiliation du grand monde, au profit de la gloire de Dieu, puisque nous y vîmes la pourpre, la soie et les habits brodés d'or s'abaisser devant la serge noire et usée. Nous bénîmes le Seigneur qui rend sages ceux qui sont humbles, et devant qui l'humilité véritable est une solide grandeur. Ainsi, Dieu comble de ses biens et rassasie de ses mets sacrés ceux qui ont faim de sa grâce et de sa justice, tandis qu'il laisse les riches dans leur indigence. »

Saint Paulin avait été lui-même patricien, sénateur, l'un des hommes les plus riches et les plus considérés de l'empire; il avait tout quitté pour suivre Jésus-Christ dans la pauvreté et l'humilité. L'Eglise l'avait tiré de sa retraite pour le sacrer évêque de Nole.

Les conseils de l'évêque et de leur pieuse aïeule renouvelèrent le courage de Pinianus et de Mélanie; ils résolurent de se soustraire héroïquement aux flatteuses séductions de la société romaine et de se retirer à Jérusalem. Mais Agricola, père de Mélanie, refusa absolument de les laisser s'éloigner. Obligés de demeurer encore à Rome, ils n'hésitent pas à rompre ouvertement avec le monde. Mélanie donne aux églises ses magnifiques habits de soie, se dépouille de ses bijoux, se revêt d'habits simples et modestes. Elle mortifie son corps par le jeûne, passe plusieurs fois quatre jours sans manger, et après cet effort surhumain, s'impose pour règle de ne manger que de deux jours l'un.

Leurs biens immenses deviennent le trésor des pauvres; les deux nobles époux vont eux-mêmes les visiter; leur distribuant des aumônes suivant leurs besoins, les esclaves et les prisonniers ont aussi part à leurs bienfaits, les prisonniers pour dettes reçoivent de quoi payer leurs créanciers et recouvrer la liberté; une généreuse hospitalité rend leur nom cher aux voyageurs et aux pèlerins. Vers l'an 405, l'évêque Palladius et d'autres orientaux étaient venus à Rome, pour supplier le Pape d'intervenir en faveur de saint Jean Chrysostome persécuté: « Pinianus et Mélanie nous reçurent avec toute sorte d'honneur, écrit Palladius, ils nous traitèrent avec magnificence, se rendant dignes, par leur hospitalité et leurs saintes manières de vivre, de participer à l'éternelle vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Non contents de donner leurs revenus, ils commencent à vendre une partie de leurs terres pour en distribuer le prix aux pauvres, et suivre à la lettre les conseils de perfection du divin Maître. Alors, le démon suscite un adversaire à leur charité: Sévère, frère de Pinianus, voyant diminuer de jour en jour une fortune dont il avait espéré devenir l'héritier, veut se munir d'avance, et, sans respect du droit, il prend possession de plusieurs domaines appartenant à son frère et à sa belle-sœur. Pinianus et son épouse souffrent cette injustice avec patience et douceur; mais l'impératrice qui estimait beaucoup Mélanie, ayant appris cette usurpation, ordonne à la jeune patricienne de venir la trouver. Mélanie, accompagnée de son mari, se présente au palais, habillée avec sa simplicité ordinaire, et la tête couverte d'un voile, quoique ce soit contraire aux usages de la cour. Dans cette modeste attitude, elle paraît devant l'impératrice. « Oh! quel édifiant spectacle, dit la princesse en l'apercevant; on m'avait dit que votre cœur tout céleste était libre des vanités de la terre, je le vois maintenant de mes yeux. » Et se levant de son trône, elle la reçoit dans ses bras en ajoutant: « Vous avez trouvé en Dieu le véritable bonheur. » Elle lui déclare ensuite qu'elle veut punir Sévère de ses injustices: « Princesse, répondent Pinianus et Mélanie, il vaut mieux pour nous souffrir de la part des autres que de les faire souffrir nous-mêmes. Que Sévère cesse ses injustices et cela nous suffit. Au reste, nous ne sommes pas venus ici soutenir nos intérêts, mais ceux des pauvres, car les biens usurpés par Sévère leur étaient destinés. »

L'impératrice, dans l'admiration, obtint de l'empereur Honorius un décret autorisant les deux époux à vendre leurs biens et à faire de leur fortune tel l'usage qu'ils voudraient.

Pinianus et Mélanie vendent leurs domaines des Gaules, d'Espagne et de Grande-Bretagne, ils multiplient leurs aumônes, donnent aux évêques, aux églises, aux hôpitaux, aux monastères; des hommes de confiance vont porter leurs royales largesses jusqu'en Egypte, en Palestine, en Grèce et en Syrie. Ces trésors épuisés, ils continuent leurs bonnes œuvres avec les revenus de leurs terres d'Italie, de Sicile et d'Afrique; ils donnent la liberté à leurs esclaves, mais la plupart, préférant garder une situation qui leur assure entretien et protection, restent au service du père de Mélanie ou de son frère.

Le palais des deux patriciens ressemble à un monastère; la noble dame associe ses servantes à ses exercices de piété, et, un jour par semaine, elle les sert à son tour.

Cependant, pour les préserver de l'orgueil et augmenter leurs mérites, Dieu leur retire parfois ses consolations sensibles et permet au démon de les tourmenter de tentations et de peines intérieures. Cette épreuve pénible n'abat pas leur courage, et leur foi triomphe des tristesses suscitées par l'ennemi.

Vers l'an 407, après la mort de Agricola, père de Mélanie, les deux époux mirent en vente leur palais de Rome, mais il était si vaste et si magnifique que personne ne put alors en donner un juste prix, il ne fut acheté que plus tard. Ils se retirent en Campanie; Albine, mère de Mélanie, suit sa sainte fille dans la retraite, et s'associant un groupe de vierges et de pieuses veuves, elles s'exercent à toutes les pratiques de la vie religieuse. Pinianus, établi dans une autre maison, avec trente solitaires, partage son temps entre la prière, la lecture de saints livres, les pieuses conférences et la culture d'un jardin. Saint Paulin les dirigeait dans les voies de Dieu.

SEPT ANNÉES EN AFRIQUE — SAINTE MÉLANIE ET SAINT AUGUSTIN

Mélanie, leur vénérable aïeule, après un voyage en Afrique, était repartie pour Jérusalem; elle les y attendait. Ils se décident à vendre leurs terres d'Italie, entre autres une délicieuse villa, admirablement située au bord de la mer et à laquelle ils tenaient beaucoup. L'an 410, les barbares envahissent Rome et l'Italie, et leurs ravages montrent combien les deux nobles chrétiens avaient eu raison de mettre leurs richesses à l'abri des voleurs, en s'en faisant un trésor pour le ciel.

Pinianus, Albine et Mélanie passent alors en Sicile, moins pour fuir les barbares que pour continuer à

se dépouiller des richesses terrestres qu'ils y possèdent. Après avoir laissé dans cette île de nombreux témoignages de leur charité, ils s'embarquent pour l'Afrique. Le vent les pousse providentiellement vers une île dont l'historien ne dit pas le nom, (probablement l'île de Malte); des barbares venaient de l'envahir, et, non contents d'avoir pillé tout ce qu'ils avaient pu, ils avaient fait de nombreux prisonniers, hommes, femmes et enfants, et menaçaient de les égorger tous si on ne leur payait une rançon énorme. Les saints voyageurs fournissent la rançon exigée, délivrent les captifs et repartent pour Carthage emportant les bénédictions des habitants. Ils restent peu de temps dans cette ville : leur grand désir était de profiter de leur passage en Afrique pour voir saint Augustin. La science et la sainteté du grand évêque d'Hippone étaient déjà célèbres dans tout l'empire. Au reste, leur aïeule, Mélanie l'Ancienne, venait de mourir à Jérusalem et rien ne pressait plus leur départ pour la Ville Sainte. Ils viennent s'établir dans la ville de Tagaste, patrie d'Augustin et qui avait alors pour évêque son fidèle ami saint Alypius. Ils enrichissent son église d'ornements et de vases sacrés; ils fondent et dotent deux monastères, l'un pour quatre-vingts religieux, l'autre pour cent trente vierges. Ils attendaient impatiemment la visite d'Augustin, mais le saint évêque leur écrit qu'il ne peut quitter Hippone; alors Pinianus et Mélanie, accompagnés de saint Alypius, viennent auprès de lui. On ne saurait dire combien fut douce leur consolation dans les entretiens d'un si grand homme! Cependant, cette joie fut bientôt troublée par le peuple d'Hippone; dans son admiration pour les vertus de Pinianus, il voulait forcer Augustin à l'ordonner, malgré lui, prêtre de l'église d'Hippone. Augustin eut beaucoup de peine à calmer cet enthousiasme trop exigeant, et les saints étrangers retournèrent à leurs monastères de Tagaste.

Mélanie voulut vivre sous la dépendance de la supérieure du couvent, comme la dernière des religieuses; elle se choisit une cellule pauvre et étroite; elle gardait un recueillement perpétuel, veillant sur ses sens, évitant toute dissipation et toute parole inutile; elle se livrait à des austérités telles, que sa santé n'aurait pu y résister, si l'amour divin ne lui eût donné des forces surnaturelles. Elle ne dormait que deux heures, le reste de la nuit se passait en prières; son lit n'était autre qu'un sac étendu par terre; elle arriva à ne manger qu'une fois par semaine, encore se contentait-elle de pain auquel elle ajoutait parfois un peu d'huile et d'hydromel. Elle lisait trois fois par an toute la sainte Ecriture et en apprenait par cœur les passages qui la touchaient davantage. Dieu lui accorda de grandes lumières pour l'intelligence de sa divine parole. Elle lisait aussi les meilleurs ouvrages des écrivains chrétiens, grecs ou latins, travaillait des mains, copiait des manuscrits, confectionnait des habits pour les pauvres. Albine, sa mère, respectait ses longues heures de silence, et remerciait Dieu de lui avoir donné une telle fille. Si elle parlait, c'était pour s'entretenir de choses saintes; les instructions de saint Alypius ravissaient son âme. Plusieurs venaient la consulter elle-même, et Dieu lui accorda la joie de convertir des pécheurs et des hérétiques.

JÉRUSALEM — DERNIÈRES ANNÉES

Après sept années d'une vie si parfaite, les trois pèlerins reprirent enfin la route pour Jérusalem. Après un arrêt dans leur ville d'Alexandrie où ils virent saint Cyrille qui en était évêque, ils arrivèrent heureusement à Jérusalem. Mélanie tomba malade en arrivant; Notre-Seigneur voulait ainsi l'associer aux souffrances qu'il a endurées dans cette ville. Aussitôt rétablie, elle vénéra avec une dévotion infatigable tous les souvenirs du divin Maître. Ensuite, laissant Albine à Jérusalem, Pinianus, et Mélanie allèrent, comme autrefois leur aïeule, visiter les Pères du désert en Egypte.

Réunie de nouveau à Jérusalem, cette admirable famille acheva de distribuer en bonnes œuvres ce qui lui restait de sa fortune; ils voulaient finir leur vie dans la pauvreté religieuse, en ces mêmes lieux où le Roi du ciel et de la terre s'est fait pauvre pour nous. Sainte Mélanie se retira dans une cellule que sa mère lui avait préparée sur le mont des Oliviers. Albine sa mère, Pinianus son mari et une cousine qu'elle avait convertie, étaient à peu près les seuls dont elle consentit à recevoir les visites, encore ne devaient-ils venir que tous les cinq jours. Elle y vécut quatorze ans, et ne sortit enfin que pour rendre les derniers devoirs à sa mère qui mourut pieusement l'an 432 ou 433.

A cette époque, plusieurs vierges la supplièrent instamment de les diriger dans le service de Dieu; elle leur fit bâtir un couvent, et consentit à vivre au milieu d'elles; mais à la condition qu'elle ne serait pas supérieure. Vers la fin de l'an 345, Pinianus mourut. Mélanie, espérant aller le rejoindre bientôt au ciel, redoubla ses prières et ses pénitences. Elle se demandait quelle bonne œuvre elle pourrait encore accomplir avant de quitter ce monde : elle se décida à bâtir un monastère de religieux, et comme elle n'avait plus de ressources, elle quêta la somme nécessaire à cette entreprise.

Dieu lui réservait une dernière consolation. Elle avait un oncle maternel, nommé Volusien, obstinément attaché au paganisme. Mélanie l'Ancienne, Albine, saint Paulin, saint Augustin et d'autres avaient en vain essayé de le tirer de ses erreurs. Cependant, à cause de sa capacité, les empereurs chrétiens l'avaient élevé à des charges importantes. Envoyé par l'empereur d'Occident à la cour de Constantinople pour traiter diverses affaires, Volusien s'empressa d'avertir sa nièce de son arrivée en Orient; il la priait de venir le voir. Mélanie demanda conseil aux directeurs de sa conscience, et, avec leur approbation, partit pour Constantinople, malgré l'hiver, dans l'espoir de sauver enfin cette âme égarée. Elle trouva son vieil oncle malade; Volusien fut surpris de voir sa noble nièce dans un extérieur si pauvre et si humble; mais Mélanie lui parla des biens éternels du ciel réservés aux vrais disciples de Jésus-Christ. Peu à peu ses exhortations et ses prières arrachèrent cette âme au démon. Volusien, converti, demanda lui-même le Baptême; il reçut ensuite la sainte Eucharistie et mourut saintement.

Pendant son séjour à Constantinople, Mélanie avait exhorté l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose II, à faire le pèlerinage de Jérusalem; la princesse ne tarda pas à exécuter ce pieux voyage, et fut heureuse de retrouver notre Sainte. Un jour qu'elle s'était démis le pied, Mélanie la guérit aussitôt sans douleur.

Après avoir fondé un second monastère d'hommes, et visité une dernière fois les principaux sanctuaires de Terre-Sainte, Mélanie fut prise de la fièvre pendant qu'elle priait dans l'église de Saint-Etienne; elle quitta ce monde l'an 439, à l'âge de cinquante-sept ans. L'évêque d'Eleuthéropolis présida ses funérailles, au milieu d'un grand concours de prêtres, de moines et de fidèles. L'Eglise grecque et l'Eglise latine ont placé sa fête le 31 décembre, jour de sa sainte mort.

SAINTE ALBINE, DAME ROMAINE

Fête le 31 décembre.

Sainte Albine explique la Sainte Écriture à sa fille sainte Mélanie

LES ANCÊTRES

Sainte Albina, belle-fille de Mélanie l'ancienne et mère de sainte Mélanie la jeune, descendait d'une des premières familles de Rome.

La gens Albina faisait remonter son origine jusqu'au second dictateur de la République, Albinus Posthumius, vainqueur des Volsques et des Latins à la bataille du lac Régile, en 496 avant Jésus-Christ, le premier qui monta au Capitole couronné de lauriers.

Elle avait donné des consuls à l'empire et s'était assise un moment sur le trône avec Albinus, proclamé empereur à Lyon en 193.

A l'époque de la naissance de notre Sainte, au milieu du quatrième siècle, elle comptait encore des illustrations.

Saint Jérome parle avec éloge du grand-prêtre de Jupiter, Albinus, qui avait marié sa fille Lœta au fils de sainte Paule, Toxotius, et qui fut converti par sa petite-fille Paula chantant l'*Alleluia* sur ses genoux.

Le même Saint raconte la vie d'Albina, la mère de sainte Marcelle, qu'il appelle sa mère, et dont il pleure la mort.

Sainte Albina était, sans doute, la nièce de cette dernière et la sœur du grand-prêtre Albinus. Un autre frère, Albinus Volusianus, préfet de Rome, embrassa également la foi chrétienne à la prière de sa sœur.

Au milieu de ces gloires, la figure de la noble matrone apparaît radieuse, couronnée de la double auréole de la grandeur et de la sainteté. Le lustre nouveau qu'elle apporte à la famille éclipse même les triomphes du passé, car, il n'est point de gloire comparable à la gloire des saints.

LA JEUNE FILLE

Albina naquit à Rome, vers 364, dans un de ces antiques palais de l'Aventin, où les vieilles traditions romaines s'étaient conservées avec toute leur majesté. Cette colline privilégiée, qui avait été le centre des grandeurs de Rome, allait devenir le berceau de la vie monastique en Occident.

Saint Athanase exilé y avait été reçu quelques années avant la naissance de l'enfant, et cette hospitalité avait attiré, sur la demeure de la famille, les bénédictions du ciel. A l'ombre de ses murs, s'était formée, sous la conduite de saint Jérôme, un cénacle de vierges et de saintes femmes, dont Albina, la tante de notre Sainte, était la mère.

La jeune enfant grandit dans cet asile à l'abri des séductions du monde, comme un lis parfumé au milieu d'un jardin. Méprisant les plaisirs des cirques et des théâtres, auxquels se livrait sans frein cette ville à la veille de sa ruine, Albina ne sortait que pour aller prier aux tombeaux des martyrs.

UN MARIAGE CHRÉTIEN

A peine âgée de dix-huit ans, elle se vit entourée d'une foule de prétendants. Mais Dieu lui avait préparé un époux digne d'une sainte.

Mélanie l'ancienne, descendante des Marcellus, après avoir vu mourir, en un seul jour, son mari et deux de ses enfants, s'était retirée à Jérusalem, au mont des Oliviers, laissant à Rome le dernier de ses fils Publicola.

Saint Augustin loue la piété et la charité du noble patricien; il avait puisé dans le cœur d'une mère si éprouvée et si généreuse, cette tendresse pour les pauvres qui devait être le plus bel ornement de sa vie. C'était l'époux que Dieu destinait à notre Sainte. Ces deux cœurs, également nobles et purs, étaient faits l'un pour l'autre.

Le mariage fut célébré avec toute la pompe des anciens Romains, rehaussée par l'éclat des cérémonies chrétiennes. Les pauvres ne furent point oubliés. Comme aux noces de l'Evangile, la présence de ces amis de Dieu fut le plus bel ornement de la fête.

LA MÈRE

Possesseurs d'immenses richesses, et de terres sans nombre, en Italie, en Sicile et en Afrique, les deux époux vécurent heureux.

Dieu bénit leur union, et la naissance d'une fille vint apporter une nouvelle joie à la famille de l'Aventin. Elle reçut au baptême le nom de Mélanie, en souvenir de Mélanie l'ancienne, sa grand'mère, dont l'Orient entier exaltait la charité et les vertus.

Albina mit tous ses soins à cultiver cette enfant. Elle voulut la nourrir elle-même, contrairement à l'usage égoïste des patriciennes de son temps. Elle déposa de bonne heure, dans ce jeune cœur, les germes des vertus qui devaient briller plus tard, aux yeux de Rome étonnée, et en Italie et à Jérusalem. Ce n'est point, assurément, le moindre titre de gloire de notre Sainte, que d'avoir été la mère d'une autre Sainte. Assise sur une de ces terrasses de l'Aventin, d'où l'on découvre au loin les majestueuses plaines de la campagne romaine se perdant jusqu'aux rivages de la mer, elle apprenait à sa fille cette science qui fait les femmes fortes : la science du travail et de la prière.

Pendant ce temps, Publicola s'occupait de l'administration des biens. Ses nombreuses propriétés nécessitaient des voyages fréquents, en Campanie et en Afrique. Il se lia d'amitié avec saint Paulin de Nole et saint Augustin. Nous avons encore une lettre de Publicola à l'évêque d'Hippone dans laquelle il lui demande des conseils, sur divers sujets de morale et sur la manière de se conduire vis-à-vis de ses fermiers. Saint Augustin répondit « à son honorable et très cher fils Publicola » avec l'affection d'un père et la tendresse d'un ami.

Sainte Albina accompagna plus d'une fois son mari dans ces voyages, car nous voyons saint Augustin lui écrire, après la mort de Publicola, comme à une amie et une fille déjà connue depuis longtemps.

MARIAGE DE MÉLANIE LA JEUNE — VOYAGE DE MÉLANIE L'ANCIENNE EN ITALIE

La jeune Mélanie, à peine âgée de quatorze ans, fut fiancée à un noble Romain, nommé Pinianus. Pour devenir une sainte, la nouvelle épouse n'avait qu'à marcher sur les traces de sa mère. Ses premiers berceaux furent couverts de larmes; deux enfants moururent, revêtus encore de leur robe d'innocence.

Devant cette épreuve, les deux époux s'engagèrent à vivre désormais dans la continence et à se vouer uniquement à la pratique de la perfection.

Albina applaudit à cette résolution de sa fille, et Mélanie l'ancienne vint elle-même de Jérusalem, en 402, pour l'encourager. Saint Paulin de Nole nous a laissé le récit de cette entrevue entre une ancienne patricienne devenue la servante des pauvres et ses deux filles, déployant une dernière fois, à la veille d'imiter leur mère, l'éclat de leur antique splendeur: « Nous vîmes, dit-il, le triomphe de la gloire du Seigneur dans la différence d'équipages avec lesquels la mère et les filles (Albina et Mélanie) faisaient le même voyage. La mère était montée sur une bête plus maigre et plus vile qu'un âne; après elle venaient les sénateurs dans toute la pompe et la splendeur dont leur condition et leur opulence étaient capables. La voie Appia était couverte, pour ne pas dire chargée, et toute ruisselante de chars suspendus, de chevaux superbement harnachés; nous vîmes là une humiliation du grand monde, au profit de la gloire de Dieu, puisque nous vîmes la pourpre, la soie et les vêtements brodés d'or s'abaisser devant la serge noire et usée. »

C'était la dernière fois qu'Albina paraissait au milieu des splendeurs de son rang. Retirée désormais avec sa fille, elle ne cherchera plus qu'à reproduire en elle les vertus de sa belle-mère. Dieu inaugurait cette vie en lui envoyant une épreuve bien douloureuse.

MORT DE PUBLICOLA

Mélanie l'ancienne était à peine repartie pour l'Orient, que son fils Publicola, le mari d'Albina, mourait âgé seulement de quarante-six ans. La douleur de la Sainte fut grande ; mais elle trouva auprès d'elle des amis pour lui porter les consolations du ciel.

Saint Paulin de Nole, communiquant à saint Augustin cette douloureuse nouvelle, ne trouve que des éloges à adresser au noble patricien. « Il a quitté la terre, écrit-il, enrichi de bonnes œuvres. Etabli en dignité, environné d'honneurs, il ne goûtait point ces grandeurs comme un homme enivré des gloires de la terre ; mais comme un parfait imitateur du Christ, il savait s'unir aux humbles. C'est pourquoi sa race est devenue puissante ; les bénédictions qui ont exalté sa maison et sa famille font éclater sa sainteté et ses mérites. »

Saint Augustin répondit pour consoler Albina en traitant de l'occupation des saints dans le ciel et du langage des anges. C'est dans ces consolantes pensées, exposées avec le cœur d'Augustin, qu'elle tempéra l'amertume de sa douleur.

LA VIE RELIGIEUSE

Demeurée veuve, elle s'attacha dès lors aux pratiques de la vie religieuse avec sa fille.

La veuve fut digne de la jeune fille, de l'épouse et de la mère. « Les lampes dont l'huile est aromatique, dit saint François de Sales, jettent une plus douce odeur quand on éteint la lumière ; ainsi les veuves dont l'amour a été plus pur et sincère dans le mariage, répandent partout une excellente odeur de vertu et de sainteté, quand elles ont perdu leur lumière, qui est leur mari. » Ainsi en arriva-t-il pour notre Sainte.

Son palais fut changé en cloître, et une nouvelle communauté se forma sous sa direction, comme autrefois sous celle de sa tante.

ATTRAIT DES LIEUX SAINTS

Cependant, un courant avait été créé à Rome, dans le patriciat, vers les Lieux Saints. Les barbares était aux portes de la ville et du port d'Ostie, des pèlerins partaient sans cesse pour la Palestine.

La présence de sa belle-mère Mélanie l'ancienne, placée à la tête du magnifique couvent qu'elle venait de construire au mont des Oliviers, devait attirer Albina plus que personne en Terre Sainte.

Elle vendit donc tout ce qu'elle possédait à Rome, en Campanie, et après avoir salué une dernière fois saint Paulin et sa femme Térasia, s'embarqua pour la Sicile, avec Mélanie, Pinianus et le prêtre Rufin.

Ce voyage devait durer trop longtemps au gré des pieux voyageurs. Ce fut pendant leur séjour dans l'île, que Rome tomba aux mains des hordes d'Alaric. Dieu semblait avoir voulu retirer ses amis du milieu de ce carnage, comme autrefois Loth de la ville coupable.

Une nouvelle douleur fondit sur les pèlerins de Terre Sainte. Au moment où ils allaient reprendre la mer, Rufin mourut en Sicile. Quelques jours après, un nouveau deuil succédait au premier : Mélanie l'ancienne venait de mourir à Jérusalem. Ils ne trouveraient donc plus à leur arrivée celle qui devait être, et leur mère et leur guide.

Ils partent néanmoins. Nouvelle épreuve : le vaisseau qui devait les conduire en Afrique, et de là en Palestine, aborde dans une île de la Méditerranée occupée par les barbares. Ils y séjournent quelque temps, fournissent la rançon exigée par les nouveaux maîtres pour la délivrance des prisonniers qu'ils venaient de faire, et arrivent enfin à Carthage.

SÉJOUR A TAGASTE

Ce qui attirait en Afrique sainte Albina et sa pieuse suite, c'était surtout le désir de revoir saint Augustin, l'ami de Publicola, son père et son consolateur. C'était ensuite la nécessité de mettre ordre à ses propriétés de Mauritanie, avant de se fixer en Palestine.

Ils s'arrêtèrent à Tagaste, patrie de saint Augustin, à une journée à peine de la ville d'Hippone. C'était à Tagaste que se trouvaient les domaines de la famille.

Dès leur arrivée, ils se hâtèrent de rendre visite à saint Alype, le fidèle compagnon de saint Augustin, devenu évêque de la ville. Ils envoyèrent à saint Augustin lui-même, un message pour le prévenir. L'évêque d'Hippone répondit aussitôt à Albina et à ses compagnons une lettre touchante, désolé de ne pouvoir venir jusqu'à Tagaste, moins à cause de la rigueur de l'hiver, qu'à raison de l'état de son Eglise : « Bien que la faiblesse de ma santé, ou mon tempérament, disait-il, me rendent le froid insupportable, la rigueur de l'hiver ne m'a pas tant fait souffrir, que le chagrin de ne pouvoir je ne dis pas aller, mais voler à votre rencontre, moi qui pour cela aurais traversé les mers ; et cela quand je vous sais si près de moi, quand vous venez de si loin pour me voir. Non, ne croyez pas que les intempéries de la saison soient le motif de mon retard. Quelque incommodes, quelque dangereuses même que ces pluies fussent pour moi, je les aurais volontiers endurées pour aller vers vous, vous qui êtes ma consolation dans les maux qui m'accablent, au milieu de cette génération pervertie et dépravée. Quelle consolation pour moi de vous voir au sein de ma patrie, qui a le bonheur de posséder d'aussi nobles hôtes ! Laissez-moi vous dire la cause qui m'a empêché de me rendre auprès de vous, et quels maux m'ont privé d'un si grand bonheur. Non-seulement alors vous m'excuserez, mais aussi, comme je l'espère, vous appellerez sur moi, par vos prières, la miséricorde de celui qui opère en vous la grâce par laquelle vous vivez pour lui seul. »

Il leur expliquait ensuite les difficultés qu'il avait avec son peuple, et il ajoutait en terminant : « Aidé par vos prières, j'espère, dès que les obstacles qui me retiennent seront levés, pouvoir me rendre près de vous, en quelque lieu de l'Afrique que vous vous trouviez, vous ne pourriez m'infliger une peine supérieure à celle que je souffre de vous savoir à Tagaste, sans que j'y sois avec vous. »

L'HOSPITALITÉ DE SAINT AUGUSTIN

Devant ces regrets échappés du cœur d'Augustin, Albina et ses enfants partirent eux-mêmes pour Hippone, en compagnie de saint Alype. L'entrevue fut pleine de charmes. Augustin reçut les nobles pèlerins comme des fils. Les discours du saint docteur, alors à l'apogée de sa grandeur, respiraient tant de grâce, de force et de douceur, que les visiteurs eussent volontiers passé des journées à les écouter. Albina surtout goûtait à l'entendre, une joie qui la consolait de ses peines, et le saint évêque, à son tour, éprouvait pour cette noble matrone, devenue l'humble

servante des pauvres, une estime pleine de vénération, qui se traduit à chaque ligne des lettres qu'il lui adresse.

Après quelques jours passés à Hippone, les voyageurs revinrent à Tagaste, où ils bâtirent un monastère pour quatre-vingts moines et un couvent pour cent trente vierges.

Cependant, Pinien retournait de temps en temps auprès de saint Augustin ; l'évêque avait reporté sur lui l'affection qu'il éprouvait pour Publicola, le mari d'Albina.

Dans une de ces visites, un jour de solennité religieuse, pendant que les fidèles étaient réunis dans la basilique, Pinien assistait à la célébration des Saints Mystères : tout à coup, une clameur immense s'éleva du sein de la multitude : *Pinianus prêtre !* Augustin, qui avait promit à Pinianus de ne pas l'ordonner prêtre malgré lui, eut une peine inouïe à calmer le peuple ; encore Pinianus dut-il s'engager à être prêtre à Hippone, si jamais il acceptait de recevoir l'ordination.

Albine apprit cet incident avec un vif mécontentement. Sa fierté de *patricienne* de Rome se révoltait devant cette violence populaire. Mais Augustin, avec son humilité et sa douceur habituelles, sut dissiper les malentendus, rendre à Pinien sa liberté, et conserver intactes la concorde et la paix.

ARRIVÉE AUX LIEUX SAINTS — LE MONT DES OLIVIERS

Enfin, après sept ans de séjour en Afrique, au printemps de l'année 417, Albina et sa pieuse colonie partirent pour Jérusalem ; ils voulurent saluer en passant le grand défenseur de la maternité de Marie, saint Cyrille d'Alexandrie. Ce ne fut qu'une halte ; ils arrivèrent bientôt au terme de leur voyage.

Un nouvel ami, un nouveau guide, digne des Paulin, des Alype et des Augustin, saint Jérôme, les reçut à Jérusalem. Le nom du grand solitaire de Bethléem s'était répandu dans tout l'Orient ; de plus, les relations fréquentes qu'il avait eues avec Mélanie l'ancienne lui avaient fait connaître les nouveaux pèlerins. Les souvenirs de Mélanie étaient encore vivants dans la Palestine entière ; les deux magnifiques couvents, élevés par elle au Mont des Oliviers, brillaient dans toute leur splendeur. L'un s'était peuplé de moines, l'autre avait recueilli beaucoup de nobles patriciennes chassées d'Italie et de Rome par les Visigoths d'Alaric.

Le Mont des Oliviers, situé à l'est de la Ville Sainte, au-delà du torrent de Cédron, était devenu, depuis Notre-Seigneur, un des lieux les plus vénérables du monde. Au IVe siècle, il était encore couvert de grenadiers, de figuiers et de palmiers. Les oliviers nombreux, étagés sur cette gracieuse colline, lui avaient valu chez les Juifs le nom de Mont des Olives. Au pied de la montagne se trouvait le jardin de Gethsémani et, à quelques pas, dans la vallée de Josaphat, le sépulcre vide de la Sainte Vierge.

Du sommet, la vue domine la cité de David, les campagnes d'Hébron et les montagnes de Moab, au-delà des plaines de Jéricho. C'est là que Mélanie avait construit ses monastères. C'est auprès de ces souvenirs, non loin de l'endroit où Jésus avait enseigné le *Pater* à ses disciples, que sainte Albina vint fixer pour toujours sa demeure : « C'est ici, s'écria-t-elle avec David, le lieu de mon repos ; je l'ai choisi pour demeure, et j'y resterai éternellement. »

Pinien et Mélanie repartirent quelque temps après pour visiter les Pères du désert en Egypte, mais Albina ne quitta plus la sainte montagne. Sa seule joie était de prier au lieu où Jésus avait enseigné la prière à ses apôtres ; de pleurer au jardin où Jésus avait pleuré, au pied de ces oliviers, témoins de l'agonie de l'Homme-Dieu.

CORRESPONDANCE ENTRE HIPPONE ET JÉRUSALEM

La nouvelle vie d'Albina ne l'empêcha pas de continuer les relations d'amitié qui l'unissaient à saint Augustin, et c'est à cette amitié que nous devons un des plus beaux traités de l'évêque d'Hippone, le livre « *De la grâce de Jésus-Christ et du péché originel* », composé à la demande de la Sainte.

Pélage, qui venait d'assister au Concile de Lydda, où sa doctrine avait été condamnée, s'était rendu à Jérusalem, et cherchait à se créer des disciples dans les monastères, se déclarant partout innocent de l'hérésie dont on l'accusait.

Albina transmit à Hippone les paroles de l'hérésiarque, et saint Augustin, qui se trouvait alors au concile de Carthage, répondit, le 1er mai 418, par un traité complet sur la question.

« Je ne saurais vous dire, mes très chers frères et bien-aimés de Dieu, Albina, Pinien et Mélanie, écrivait-il, dans la lettre qui accompagnait son livre, toute la joie que j'ai ressentie, en apprenant le bon état de votre santé physique et spirituelle. Je vous laisse le soin de penser et de croire ce qu'il en est, afin de répondre plus vite aux questions sur lesquelles vous m'avez consulté. Au milieu de mes occupations, qui sont plus nombreuses ici, à Carthage, que partout ailleurs, j'ai dicté, comme j'ai pu, selon les lumières que Dieu a daigné m'accorder, ce livre que je vous adresse. »

La joie dut être grande au mont des Oliviers et à Bethléem, à l'arrivée du messager d'Afrique. Le livre était plein de force, et ne laissait à Pélage aucun moyen de défendre ses erreurs.

Saint Jérôme félicita l'auteur d'avoir porté le dernier coup à l'hérésie

DERNIÈRES ANNÉES

Après les joies du cœur goûtées en Terre Sainte, Albina eut à souffrir les douleurs de la séparation. Elle vivait en paix, dans son monastère des Oliviers, quand saint Jérôme mourut en 420. A ce deuil en succéda un autre, plus douloureux encore peut-être : saint Augustin mourut à son tour, en 430.

Ces séparations l'avertissaient de se préparer aussi à aller goûter au ciel les véritables joies qui ne connaissent point de terme. Son œuvre, d'ailleurs, était achevée. Elle voyait sa fille heureuse au milieu des vierges réunies au mont des Oliviers ; Pinien lui-même s'était retiré dans le monastère des religieux élevé par Mélanie l'ancienne.

Elle quitta cette Jérusalem de la terre, où elle avait retrouvé la paix, vers la fin de l'année 432, et s'envola à son tour à la Jérusalem céleste, pour y continuer les chants commencés au milieu des larmes de l'exil. Sa fille l'ensevelit à côté de Mélanie, au mont des Oliviers.

— Le martyrologe fait mention de plusieurs autres saintes du nom d'Albina *(Blanche)*. Au 2 juin, une vierge de ce nom est citée parmi les compagnes de sainte Blandine, à Lyon.

Une autre est honorée à Paris, le 29 septembre. Enfin, à Formies, près de Gaëte, on vénère, au 16 décembre, une vierge du même nom, qui souffrit le martyre sous l'empereur Commode.

LE VÉNÉRABLE ALAIN DE SOLMINIHAC

ÉVÊQUE DE CAHORS

25 novembre 1593 — 31 décembre 1659.

Le vénérable Alain de Solminihac.
(D'après un portrait contemporain.)

Béni soit Dieu de ce qu'il y a encore dans mon royaume un abbé qui refuse des évêchés! dit en présence de ses courtisans le roi Louis XIII, un jour qu'un humble abbé, prosterné à ses pieds, le suppliait d'élever au siège de Lavaur qu'on lui proposait un sujet plus digne que lui. Cet abbé était Alain de Solminihac, le saint Charles Borromée de la France, l'un des ouvriers apostoliques les plus actifs du XVIIe siècle.

Il naquit le 25 novembre 1593, au château de Belet en Périgord. Issu d'une race de gentilshommes, il était destiné par son père à la carrière des armes, et il reçut en conséquence une formation toute militaire. Le titre de chevalier de Malte, les glorieux combats contre les ennemis du nom chrétien hantèrent quelques années ses rêves d'adolescent. Mais sa vocation changea soudain quand un de ses oncles, Chanoine regulier de Saint-Augustin, lui offrit son bénéfice, l'abbaye de Chancelade. Alain accepta sans hésiter. L'autorité ecclésiastique reconnut notre jeune seigneur suffisamment lettré et de mœurs irréprochables : cela suffit, par la mauvaise coutume du siècle, pour que, à vingt-deux ans, il se vit investi du gouvernement d'une abbaye. Il est juste d'ajouter que son personnel monastique, à son entrée en charge, se réduisait à trois religieux.

L'ABBÉ DE CHANCELADE

Si imprévue qu'eût été sa décision, Alain n'en prit pas moins son rôle au sérieux. Après un an d'un noviciat fervent, il revêtit l'habit blanc des Chanoines réguliers, il appela des professeurs à l'abbaye, compléta ses humanités et étudia les langues latine et grecque. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-cinq ans, il partit pour Paris où pendant quatre ans il étudia la philosophie au collège d'Harcourt et la théologie à la Sorbonne.

Déjà, dès cette époque, il s'imposait les rudes mortifications qu'il pratiquera toute sa vie, couchant tout habillé sur des sarments, ne mangeant que des légumes une fois le jour, ne buvant que de l'eau.

Revenu à Chancelade, il rebâtit à neuf l'abbaye, mais dans des proportions beaucoup plus vastes

et qui étonnaient ses amis : « Voilà, Monsieur, un beau pigeonnier, lui dit un jour l'évêque de Périgueux, mais où sont les pigeons que vous voulez y mettre? » Alain l'assura que le pigeonnier serait rempli avant que l'église cathédrale de Périgueux, alors en construction, ne fût achevée. En effet, les novices arrivèrent de toutes parts dès qu'on sut que l'abbé de Chancelade avait dessein de rétablir dans sa rigueur primitive la règle des Chanoines réguliers. Alain se mit à prêcher d'exemple ses disciples. Le premier à tous les exercices, le plus exact aux observances, il était fidèle à ses trois heures de méditation chaque jour, et il pratiquait des austérités à la façon des anciens ascètes. Bientôt il osa faire le vœu héroïque d'accomplir en tout et toujours ce qui lui semblerait le plus parfait. Sa devise était : « Rien à demi. »

L'observance primitive, si délaissée quelques années auparavant dans cette abbaye où le jeu et la chasse faisaient la principale occupation des religieux, y fut remise en tel honneur que ce fut une merveille pour tous.

« Un jour, dit le P. Chastenet, un contemporain du Vénérable, un religieux de la Compagnie de Jésus qui était venu rendre visite à l'abbé de Chancelade, s'étant trouvé dans le dortoir comme on sonnait le dernier coup des Vêpres, s'émerveilla de voir en un instant toutes les portes des chambres s'ouvrir et les religieux sortir avec célérité pour se rendre à l'Office. Il dit hautement qu'il ne croyait pas qu'il y eût une ponctualité semblable dans toute l'Eglise de Dieu. » Le silence était gardé aux heures où la règle le prescrivait, les gazettes n'avaient point entrée au couvent (car on ne connaissait pas alors la presse apostolique), la pauvreté et les autres vertus religieuses étaient observées dans leur perfection.

Tel était, à cette époque, le relâchement dont souffraient les monastères qu'une si parfaite régularité semblait chose inouïe. Le cardinal de La Rochefoucauld, grand aumônier de la cour et chargé par le Pape de la réforme des Ordres monastiques du royaume, informé du plein succès obtenu à Chancelade par le vénérable Alain, le pria de visiter canoniquement les maisons de Chanoines Augustins de cinq diocèses. Le P. Joseph du Tremblay, Capucin, conseiller de Richelieu, le fit déléguer pour visiter également tous les couvents de religieuses Calvairiennes, à Paris et dans l'ouest de la France.

FAMINE ET PESTE

A son retour à Chancelade, Alain trouva le pays ravagé par la famine. Aussitôt, il fit ouvrir aux pauvres ses coffres et ses greniers; il chargea un religieux de leur distribuer en même temps la parole divine et le pain qui sustente le corps : pour donner davantage aux affamés, on vécut quelque temps de châtaignes.

Il apprend que, à Périgueux, la détresse est extrême, les mendiants encombrent les rues et ne sont pas assistés. Il y court, et, du haut des chaires, il crie aux riches : *Le ciel est à vendre pour un morceau de pain et vous ne faites rien pour l'acquérir!* Il obtint que toutes les familles aisées prissent à leur charge un certain nombre de pauvres; les dames organisèrent des quêtes; bientôt il n'y eut plus dans la ville un seul indigent qui ne fût secouru.

A la famine succéda la peste. Le vénérable abbé partait tous les matins à jeun et portait dans les campagnes voisines de Chancelade ses soins et les derniers sacrements aux pestiférés : il ne rentrait que le soir, parfois sans s'être donné le temps de prendre même un verre d'eau de toute la journée.

Il se dirigeait à cheval avec un compagnon vers un village contaminé, quand un gentilhomme l'arrêta :

— N'avancez pas, lui dit-il. Ce village est si infesté par le fléau que tous les valides se sont sauvés aux champs. Il n'y reste que des mourants.

— Du moins, y a-t-il quelqu'un pour leur donner les secours de la religion ? demanda l'abbé.

— Et quel prêtre, répondit le gentilhomme, serait assez fou pour rester en ce lieu maudit?

L'abbé sauta à terre, donna à son compagnon la bride de son cheval, alla droit au hameau et n'en sortit qu'après avoir vu tous les malades et les avoir consolés et secourus de son mieux.

L'ÉVÊQUE RÉFORMATEUR — EN TOURNÉE PASTORALE

Tandis qu'il s'occupait activement de la réforme des monastères augustiniens dans le midi de la France, le choix du premier ministre Richelieu, qui « voulait, disait-il, nommer pour l'épiscopat les plus capables et les plus dignes », l'appela à l'évêché de Lavaur. Par humilité d'abord, puis pour ne point compromettre sa réforme, Alain refusa. Le roi, édifié, le nomma à Cahors, près duquel se trouve Chancelade, afin qu'il pût continuer son œuvre, et il lui promit d'obtenir du Pape qu'il garderait à la fois les deux bénéfices de Chancelade et de Cahors, faveur tout à fait exceptionnelle. Enfin, après bien des résistances, l'abbé de Solminihac se résigna à accepter, mais pour tout remerciement au roi, il lui dit : « Sire, vous ne m'avez pas donné un évêché, vous m'avez donné à un Evêché. »

En effet, il ne songea plus qu'à se dépenser tout entier pour son diocèse. En attendant la réception des Bulles qui tardèrent plus d'un an, il fit ce qu'il appelait *son noviciat d'évêque;* retiré dans l'abbaye de Sablonceaux en Saintonge, il se prépara dans la prière et l'étude à sa nouvelle tâche, se pénétra des décrets du Concile de Trente, lut les vies des saints évêques qui avaient le mieux gouverné leurs Eglises et rédigea dès lors un plan de réformes si net qu'il n'eut dans la suite qu'à le faire exécuter de point en point.

Dans le diocèse de Cahors comme en beaucoup d'autres d'ailleurs à cette époque, l'incurie d'une partie du clergé était déplorable. « Ceux qui avaient charge d'âmes étaient pour la plupart si ignorants qu'ils n'entendaient pas le latin, écrit le biographe contemporain de notre Vénérable. On s'étonnait de voir un prêtre monter en chaire; de sorte qu'un curé savant ayant été appelé pour prêcher l'octave du Saint-Sacrement dans une des villes principales du diocèse, on demandait de quel Ordre il était, ne croyant pas qu'un prêtre du diocèse fût capable de prêcher »; les ecclésiastiques portaient l'habit court et la chevelure longue comme les séculiers; leur conversation et leur conduite étaient plus mondaines encore que leur costume.

Devant un pareil état de choses, Alain comprit que son devoir était de mettre en vigueur les décrets du Concile de Trente. Et comme le saint Concile veut que l'évêque visite tous les deux ans son diocèse, il commença par se conformer lui-même à cette prescription.

Pendant les vingt-trois années de son épiscopat, il parcourut sans relâche ses huit cents paroisses. Il en était à sa neuvième visite pastorale quand la mort l'arrêta.

Il se faisait précéder dans ses courses par six des Chanoines réguliers de Chancelade qu'il char-

geait de catéchiser les populations. Jusque-là, l'on n'avait pas de catéchisme imprimé. Alain en rédigea un qui contenait les principales prières et l'exposé par questions et par réponses des vérités fondamentales de notre foi.

Les religieux, à leur arrivée dans une paroisse, répandaient ces catéchismes et exigeaient de toute personne qui désirait être admise au confessionnal, recevoir la communion ou la confirmation au passage de Monseigneur, qu'elle sût par cœur les prières et connût les mystères de notre sainte religion. L'émulation fut admirable : les fidèles chantaient à l'envi des cantiques dont chaque couplet énonçait l'un des dix commandements ou l'un des douze articles du Symbole. Tous voulaient le *satisfecit* qu'ils regardaient comme un diplôme précieux. Les enfants, avec leur fraîche mémoire, étaient les premiers au courant; mais les grandes personnes, ignorantes pour la plupart, et n'ayant pas reçu la confirmation, voulaient aussi apprendre. On vit des vieillards à cheveux blancs suivre les missionnaires d'une paroisse à l'autre durant des semaines entières, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu leur billet d'admission au confessionnal.

Enfin, Monseigneur se mettait en route sur les traces de ses religieux. Il faisait choix d'une localité centrale d'où il rayonnerait sur les paroisses environnantes, puis, chaque matin, à pied ou à cheval, il s'en allait visiter cinq ou six de ces paroisses. Il prêchait et catéchisait partout, mais ne faisait pas de cérémonie épiscopale, donnant rendez-vous à son centre pour un jour, où vingt ou trente paroisses devaient s'y rencontrer et recevoir de sa main la confirmation et la communion.

Quand toutes les paroisses d'une région avaient satisfaction, il partait pour un autre centre, et il recommençait avec une inlassable persévérance ses visites de paroisses. Jamais, disait-on, l'on n'avait vu d'évêque pareil, arrivant à cheval ou gravissant à pied les lacets tortueux des montagnes, tout baigné de sueur, toujours alerte et intrépide malgré d'écrasantes fatigues et des jeûnes effrayants.

Plein d'un zèle que rien n'arrêtait, il ne craignait pas d'excommunier en cours de visite les laïques scandaleux qui refusaient de retrancher le scandale. Le seigneur de Sainte-Livrade vivait publiquement en concubinage. Le programme de la tournée pastorale prévoyait un arrêt dans sa localité. Le vénérable Alain arrivé à Moissac, la station précédente, fit savoir qu'il n'irait pas à Sainte-Livrade pour n'avoir pas à se trouver face à face avec un excommunié. Il tint parole, et le soir, à Sainte-Livrade, tout le monde connaissait le motif de son abstention.

Le seigneur du lieu se trouva tellement humilié de l'affront qu'il résolut de rompre sur-le-champ tout commerce coupable, puis il se mit à la poursuite de l'évêque et, se jetant à ses pieds, il lui dit : « Vous pouvez venir à Sainte-Livrade quand vous voudrez. Vous ne trouverez chez moi rien qui puisse vous déplaire. » Notre Vénérable l'embrassa et lui promit une visite à bref délai.

Alain avait défendu de tenir les foires et les marchés les dimanches et jours de fête. Se trouvant à Saint-Céré un certain dimanche, il lui arriva de traverser la place du marché et il la trouva couverte de grains et d'autres marchandises. Il ne laissa voir sur le moment aucun mécontentement, mais à son retour il envoya dans toutes les églises l'ordre aux religieux de sortir de leurs confessionnaux et de faire leurs préparatifs de départ, parce qu'on ne pouvait continuer à évangéliser une ville qui faisait si peu de cas de ses plus graves ordonnances. Aussitôt, grand émoi : les magistrats font évacuer le marché et mettent en prison les marchands les plus obstinés; puis ils viennent assurer le vénérable Alain que semblable scandale ne sera plus toléré. Les confesseurs réintégrèrent leurs confessionnaux qui furent plus assiégés encore qu'avant l'incident.

VICAIRES FORAINS — RÉFORMES
SYNDICAT DE MÉCONTENTS

L'un des résultats les plus précieux des courses incessantes du vénérable Alain à travers le diocèse fut de lui donner une connaissance complète de son nombreux clergé. Pour atteindre plus efficacement tous ses prêtres, il eut l'idée, qu'avait eue avant lui saint Charles Borromée, de diviser le diocèse en circonscriptions et de mettre à la tête de chacune d'elles un vicaire forain qui le représentait et devait le tenir au courant de tout ce qui se passait dans sa circonscription. Il y avait bien déjà quatorze archiprêtres, mais le titre n'était qu'honorifique et ne donnait d'autre avantage qu'une préséance à la distribution des Saintes Huiles.

Ainsi renseigné par lui-même ou par ses vicaires forains, l'évêque prit les mesures que lui dictait sa conscience. Il interdit aux ignorants l'exercice du saint ministère, punit d'amende ou traduisit devant son officialité diocésaine ceux qu'il trouvait en faute.

Aucun abus n'échappait à son zèle impitoyable.

Les églises étaient presque toutes en fort mauvais état; l'évêque réformateur ordonna qu'elles fussent restaurées; il en rebâtit et en fit réparer lui-même plusieurs à ses frais. Toutes durent avoir leur tabernacle décemment entretenu et abrité sous un *velum* de satin. Il brisa tous les calices d'étain et obligea à acheter des calices d'argent. Quand il arriva dans le diocèse, la sainte Réserve n'était gardée dans aucune église : il exigea qu'elle le fût désormais dans toutes et, pour y encourager, il demandait à terminer chacune de ses visites par la bénédiction du Saint Sacrement.

Alain rejeta rudement de son diocèse la doctrine janséniste qui allait prendre pied dans son Université de Cahors. Il fut des premiers à désapprouver les cinq propositions et il aida saint Vincent de Paul à faire signer à la plupart des évêques du Midi la lettre qui demandait au Pape la condamnation du jansénisme.

Des procédés aussi énergiques lui suscitèrent, on le conçoit, beaucoup d'ennemis. Les mécontents se syndiquèrent et dénoncèrent au Parlement quarante de ses ordonnances comme entachées d'abus de pouvoir. Chaque fois qu'il condamnait des usages coupables, si ces usages avaient été tolérés par les évêques précédents ou l'étaient encore par les évêques des diocèses voisins, c'était à leurs yeux un abus de pouvoir. Nous lisons dans une lettre du Vénérable à M. Vincent : « Ils sont allés au Parlement et au Conseil du roi où ils n'ont rien obtenu; à Rome même, ils n'ont pas davantage été entendus, tandis qu'on nous y a écoutés, nous. » Après trois ans de procédures inefficaces, nos syndiqués demandèrent un arbitrage : les arbitres choisis furent M. Vincent et M. de la Margyrie, conseiller d'Etat. Sans blâmer en rien l'évêque de Cahors, ils lui indiquèrent quinze points sur lesquels il y avait lieu peut-être de donner satisfaction aux mécontents.

Dans le premier Synode qui suivit, Alain communiqua cette sentence au clergé : il montra que plusieurs de ces quinze points avaient déjà reçu

satisfaction et ajouta qu'il était prêt à la donner pour les autres dans la mesure possible.

Les syndiqués avaient cru peut-être qu'il retirerait après cela la plupart de ses ordonnances. Le trouvant inflexible, ils reprirent leurs poursuites qu'ils continuèrent pendant trois ou quatre ans. Pour mettre fin aux scandales, l'évêque, fort du témoignage de sa conscience, s'expliqua en plein Synode et pria ses prêtres de lui dire nettement en quoi ils le trouvaient répréhensible. Le clergé se sentit humilié de cette demande. D'une seule voix les membres de l'assemblée s'écrièrent : « Nous, vous juger, Monseigneur, jamais ! Vous êtes irréprochable de tout point ! » A la fin du Synode, les syndiqués, de vingt-cinq à trente qu'ils étaient, se virent réduits à trois et bientôt à un seul qui fut piteusement condamné aux frais du procès. Encore lui furent-ils remis par le charitable évêque, à condition qu'il restaurerait son église ruinée par les huguenots.

ALAIN ET LES HUGUENOTS

Pendant son long épiscopat, Alain de Solminihac ne cessa pas de harceler en apôtre les protestants, leur faisant donner par ses missionnaires des instructions dans les localités où ils avaient pris pied.

Son exploit le plus fameux eut lieu à Caussade. En tournée pastorale, il apprend que quatre-vingts ministres doivent se rendre dans cette ville et haranguer le peuple pendant trois semaines. Il interrompt l'ordre de ses visites et il vient à Caussade avec toute sa suite et un controversiste de renom qu'il requiert pour la circonstance. Les ministres donnent leur prêche le matin, à 9 heures. Il y envoie quelqu'un des siens chargé de lui en rapporter par écrit sinon le texte, du moins la doctrine fidèle, et il avise ensuite la population que, à 2 heures, il sera répondu sous la halle à l'exposé des prédicants huguenots. La foule se pressait immense à cette réunion : le conférencier faisait du prêche une réfutation en règle. Puis il invitait hardiment les ministres à venir défendre leurs dires ; ils ne s'y hasardèrent jamais, alléguant que ce genre de controverse ne leur était pas permis. Personne ne s'y trompa. Les choses se passèrent de la sorte pendant dix jours, au bout desquels les ministres se dispersèrent sans bruit et sans gloire.

Il y eut beaucoup d'abjurations : l'une des plus retentissantes fut celle de la famille de M. de La Penche, qui était regardée dans la région comme le boulevard du culte réformé. Et comme dans le patois du Midi La Penche (*la penxé*) signifie *le peigne*, les catholiques disaient plaisamment : « *lés péous manxaroon lés higounnous, oon perdut la penxé !* les pous mangeront les huguenots, ils ont perdu le peigne ! »

DERNIERS TRAVAUX

Il établit l'un des premiers, après que le Concile de Trente l'eut ordonné, un Séminaire confié cinq ans plus tard aux prêtres de M. Vincent. Il se faisait une haute idée de la perfection sacerdotale et se montrait exigeant dans l'examen de ceux qu'il devait appeler aux Ordres.

Sa sollicitude et son influence s'étendaient à toute l'Eglise de France, et quand un évêché venait à vaquer, il écrivait à M. Vincent, membre du Conseil de conscience de la reine : « Voilà encore un évêché qui a besoin d'un évêque zélé, lui disait-il ; n'y laissez pas arriver un tel ou un tel, il n'y ferait pas le bien, il faut un homme apostolique : dites à la reine de ma part que si elle ne veut pas aux évêchés des hommes apostoliques, elle en rendra compte devant Dieu. » Voilà un argument qu'on ne pourrait pas invoquer avec les gouvernements libres-penseurs qui, depuis, ont dominé la France.

Ayant réuni plusieurs prélats de ses amis à son château de Mercuès, ils tinrent plusieurs conférences sur les obligations privées et publiques des évêques. Un procès-verbal assez détaillé et tout imprégné d'une piété touchante en fut dressé. Ce résumé complet des devoirs épiscopaux ne fut pas imprimé, mais notre Vénérable en fit copier à la main un grand nombre d'exemplaires et, quand un évêque était nommé, il en adressait une copie à M. Vincent qui la remettait directement au nouvel élu, sans lui en dire la provenance.

Nous ne pouvons que citer ici pour mémoire les établissements charitables dus aux libéralités de ce bienfaiteur des pauvres et des malheureux : le vénérable Alain a fondé et largement doté l'hospice Saint-Projet, de Cahors ; il a créé un orphelinat de filles et un autre de garçons ; il a établi des écoles pour les enfants et, dans ces écoles, il assurait une place gratuite aux pauvres, se retranchant sur tout pour subvenir aux frais qu'elles occasionnaient.

Dans les neuf dernières années de son épiscopat, il semblait qu'il n'était plus le même ; il se montrait toujours d'un visage souriant, doux et affable. Les prêtres lui disaient quelquefois :

— Ah ! si vous aviez été comme cela quand vous êtes arrivé, vous ne vous seriez pas fait tant d'ennemis.

— C'est vous qui avez changé, répondait-il. Si je vous avais trouvés tels que vous êtes maintenant, je n'aurais eu à sévir contre personne.

Il ne songeait plus alors qu'à affermir le bien déjà obtenu. Ses instructions ne portaient plus que sur la pratique des vertus ; ses préoccupations étaient d'établir dans toutes les paroisses la confrérie du Saint-Sacrement et de pieuses associations, de fonder un collège pour l'éducation de la noblesse du pays, de procurer à des groupes de prêtres et à des laïques le bienfait d'une retraite dans son propre château, à Mercuès.

Plus il se sentait approcher du terme, plus il s'unissait à Dieu dans l'oraison : il en était arrivé à faire jusqu'à neuf heures de méditation par jour. Ce grand serviteur de Dieu, dont le procès de béatification se poursuit actuellement en cour de Rome, mourut le dernier jour de l'année 1659.

LA VÉNÉRABLE CATHERINE LABOURÉ

Favorisée de la vision de la Médaille miraculeuse (1806-1876).

NAISSANCE — UN SONGE QUI DEVAIT SE RÉALISER

Sœur Catherine, née Zoé Labouré, vint au monde le 2 mai 1806, dans un petit village de la Côte-d'Or, nommé Fain-les-Moutiers, de la paroisse de Moutiers-Saint-Jean.

Ses parents, sincères chrétiens, vivaient honorablement en cultivant leur bien et possédaient l'aisance que donnent aux gens de la campagne l'activité du travail et la simplicité de la vie. Dieu avait béni leur union et leur avait accordé une nombreuse famille : sept garçons et trois filles.

Les fils quittèrent de bonne heure la maison paternelle; la petite Zoé resta avec ses sœurs sous les yeux de sa mère, mais Dieu la lui enleva avant qu'elle eût accompli sa huitième année. Déjà capable de sentir l'étendue de ce sacrifice, il lui sembla que la Sainte Vierge voulait être son unique Mère.

Vers douze ans, elle fit sa Première Communion dans l'église de Moutiers-Saint-Jean avec un cœur pur et fervent. Désormais, son unique désir fut d'appartenir sans réserve à celui qui venait de se donner à elle pour la première fois.

Aussitôt après, sa sœur aînée entra chez les Filles de la Charité, et Zoé dut prendre la direction de la maison; elle faisait la cuisine avec l'aide d'une bonne qui lui fut adjointe pour les plus gros ouvrages; elle portait la nourriture aux moissonneurs et ne reculait devant aucun travail pénible.

Sa jeunesse nous la montre déjà modeste dans sa tenue et sérieuse de caractère; pieuse et recueillie dans l'église paroissiale, où elle se rendait exactement. Aux fatigues du travail elle ajouta, dès sa plus tendre jeunesse, l'habitude de jeûner le vendredi et le samedi, à l'insu de son père. Celui-ci finit par découvrir les pieuses ruses de sa fille; mais les reproches qu'il lui adressa ne purent l'emporter sur son attrait pour la pénitence; elle croyait devoir préférer la voix intérieure de Dieu à celle de son père.

Cependant sa vie champêtre et laborieuse ne lui faisait point oublier sa vocation. Plusieurs fois demandée en mariage, sa réponse invariable était que, fiancée depuis longtemps à Jésus, son bon Sauveur, elle ne voulait avoir que lui pour époux. Mais dans quelle communauté allait-elle entrer? Un songe qu'elle eut à cette époque et où il est permis de reconnaître l'action de Dieu lui désigna la famille religieuse où elle devait se sanctifier.

Il lui sembla voir dans l'église de son village un prêtre âgé et respectable qui, après avoir célébré la sainte messe, lui fit signe de s'approcher, mais elle, effrayée, se retira à reculons.

Sortie de l'église, elle entra dans une maison du village pour visiter une personne malade. Là, le vieux prêtre se retrouva devant elle et lui dit : « Ma fille, c'est bien de soigner les malades; vous me fuyez maintenant, mais un jour vous serez heureuse de venir à moi. Dieu a des desseins sur vous, ne l'oubliez pas. » Or, quelque temps après, sa belle-sœur l'ayant conduite chez les Sœurs de Charité de Châtillon, elle fut surprise de voir, en entrant au parloir, le portrait parfaitement ressemblant du prêtre qu'elle avait vu en songe, et qui n'était autre que saint Vincent de Paul.

Cette circonstance la fixa dans son choix, et le 21 avril 1830, elle entrait au séminaire ou noviciat des Filles de la Charité, à Paris, rue du Bac.

C'est là qu'elle devait être favorisée de visions célestes durant cette année 1830.

APPARITION DU CŒUR DE SAINT VINCENT

Ce fut d'abord l'apparition du cœur de saint Vincent. Le 25 avril 1830 avait lieu, par les soins de Mgr de Quélen, la translation du corps de saint Vincent, du lieu où il avait été mis à l'abri des profanations révolutionnaires, dans la maison des Lazaristes, rue de Sèvres.

Sœur Labouré fut alors favorisée d'une vision qu'elle raconte en ces termes : « J'avais la consolation de voir son cœur au-dessus de la petite châsse où ses reliques sont exposées. Il m'apparut trois jours de suite d'une manière différente : blanc, couleur de chair, et cela annonçait la paix, le calme, l'innocence et l'union.

» Puis je l'ai vu couleur de feu, ce qui était le symbole de la charité qui s'allumera dans les cœurs. Il me semblait que la charité devait se renouveler et s'étendre jusqu'aux extrémités du monde.

» Enfin, il m'apparut rouge-noir, ce qui me mettait la tristesse dans le cœur. Il me venait des craintes que j'avais peine à surmonter, je ne savais ni pourquoi ni comment cette tristesse se portait sur le changement de gouvernement. »

Il était étrange, en effet, que Sœur Labouré eût alors des préoccupations politiques. Le gouvernement de Charles X, après la prise d'Alger, paraissait au comble de la fortune. Et cependant la révolution de juillet allait renverser le trône et menacer les autels.

APPARITION DE LA SAINTE VIERGE

Ce n'était là que le prélude des merveilles de Dieu en faveur de sa servante. Sœur Catherine souhaitait ardemment voir la Sainte Vierge, et elle demandait cette grâce à son ange gardien et à saint Vincent.

Le 18 juillet 1830, veille de la fête de saint Vincent de Paul, elle avait entendu une instruction sur la dévotion aux saints et à la Sainte Vierge, qui augmenta encore son désir. Sous cette impression, la jeune Sœur se couche en se recommandant à saint Vincent, avec la confiance que ses vœux vont être exaucés.

Vers 11 h. 1/2, elle s'entend appeler par son nom de *Sœur Labouré*, accentué trois fois de suite; pendant ce temps, s'éveillant tout à fait, elle entr'ouvre son rideau du côté d'où part la voix : qu'aperçoit-elle? Un jeune enfant d'une beauté ravissante; il peut avoir de quatre à cinq ans; il est habillé de blanc, et de sa chevelure blonde, aussi bien que de toute sa personne, s'échappent des rayons lumineux qui éclairent tout ce qui l'entoure : « Venez, dit-il d'une voix mélodieuse, venez à la chapelle, la Sainte Vierge vous attend. — Mais, pensait en elle-même Sœur Catherine (qui couchait dans un dortoir), on va m'entendre, je serai découverte..... — Ne craignez rien, reprit l'enfant, répondant à sa pensée, il est 11 h. 1/2, tout le monde dort, je vous accompagne. »

A ces mots, ne pouvant résister à l'invitation de l'aimable guide qui lui est envoyé, Sœur Catherine s'habille à la hâte et suit l'enfant, qui marchait toujours à sa gauche, *portant des rayons de clarté* partout où il passait; et partout aussi les lumières étaient allumées, au grand étonnement de la Sœur. Sa surprise redoubla en voyant la porte s'ouvrir dès que l'enfant l'eût touchée du bout du doigt, et en trouvant l'intérieur de la chapelle tout illuminé, « ce qui, dit-elle, lui rappelait la messe de minuit ».

L'enfant la conduisit jusqu'à la balustrade de communion; elle s'y agenouilla, pendant que son guide céleste entrait dans le sanctuaire, où il se tint debout, sur la gauche.

Les moments d'attente semblaient longs à Sœur Catherine; enfin, vers minuit, l'enfant la prévient en disant : « Voici la Sainte Vierge, la voici..... » Au même instant, elle entend distinctement du côté droit de la chapelle un bruit léger, semblable au frôlement d'une robe de soie. Bientôt une dame, d'une grande beauté, vient s'asseoir dans le sanctuaire, à la place occupée ordinairement par le directeur de la communauté, au côté gauche du sanctuaire. Le siège, l'attitude, le costume, c'est-à-dire une robe blanche un peu jaune avec un voile bleu, rappelaient la représentation de sainte Anne que l'on voit dans un tableau placé au-dessus. Cependant, ce n'était pas le même visage, et Sœur Catherine était là, luttant intérieurement contre le doute.

Soudain, le petit enfant, prenant la voix d'un homme, parla très fortement et fit entendre des paroles sévères, lui demandant si la Reine du ciel n'était pas maîtresse d'apparaître à une pauvre mortelle sous telle forme qu'il lui plaisait.

A ces mots, toute hésitation cesse, et, ne suivant plus que le mouvement de son cœur, la Sœur se précipite aux pieds de la Sainte Vierge, posant familièrement les mains sur ses genoux, comme elle l'eût fait avec sa mère.

« En ce moment, dit-elle, je sentis l'émotion la plus douce de ma vie, et il me serait impossible de l'exprimer. La Sainte Vierge m'expliqua comment je devais me conduire dans mes peines, et, me montrant de la main gauche le pied de l'autel, elle me dit de venir me jeter *là* et d'y répandre mon cœur, ajoutant que je recevrais *là* toutes les consolations dont j'aurais besoin. Puis elle me dit encore : « Mon enfant, je veux vous charger » d'une mission; vous y souffrirez bien des peines, » mais vous les surmonterez à la pensée que c'est » pour la gloire du bon Dieu. Vous serez contre- » dite, mais vous aurez la grâce, ne craignez point; » dites tout ce qui se passe en vous, avec simplicité » et confiance. Vous verrez certaines choses; vous » serez inspirée dans vos oraisons, rendez-en » compte à celui qui est chargé de votre âme. »

» Je demandai alors à la Sainte Vierge l'explication des choses qui m'avaient été montrées. Elle me répondit : « Mon enfant, les temps sont très » mauvais, des malheurs vont fondre sur la » France; le trône sera renversé, le monde entier » sera bouleversé par des malheurs de toute sorte. » (La Sainte Vierge avait l'air très peiné en disant » cela.) Mais venez au pied de cet autel; là, les » grâces seront répandues sur toutes les personnes » qui les demanderont, les grands et les petits.

» Un moment viendra où le danger sera grand...
» Il y aura des victimes dans d'autres commu-
» nautés. (La Sainte Vierge avait les larmes aux
» yeux en disant cela.) Dans le clergé de Paris, il
» y aura des victimes. Mgr l'archevêque mourra. »
(A ces mots, ses larmes coulèrent de nouveau.)
Sœur Catherine pensait : Quand cela arrivera-t-il?
Et une lumière intérieure lui indiqua distinctement :
quarante ans.

La Sainte Vierge la chargea encore de transmettre à son directeur plusieurs recommandations touchant la communauté des Filles de la Charité. Puis elle reprit encore une fois : « Mais de grands malheurs arriveront, le danger sera grand; cependant, ne craignez point, la protection de Dieu est toujours là d'une manière particulière, et saint Vincent vous protégera. (La Sainte Vierge avait toujours l'air triste.) Je serai moi-même avec vous; j'ai toujours l'œil sur vous, je vous accorderai beaucoup de grâces..... »

« Je ne saurais dire, continue la Sœur, combien de temps je suis restée auprès de la Sainte Vierge, tout ce que je sais, c'est qu'après m'avoir parlé longtemps, elle s'en est allée, disparaissant comme une ombre qui s'évanouit. »

S'étant relevée alors, Sœur Catherine retrouva l'enfant à la place où elle l'avait laissé lorsqu'elle s'était approchée de la Sainte Vierge. Il lui dit : « Elle est partie! » et, se mettant de nouveau à sa gauche, il la reconduisit de la même manière qu'il l'avait amenée, répandant une clarté céleste.

« Je crois, continue le récit, que cet enfant était mon ange gardien, parce que je l'avais beaucoup prié pour qu'il m'obtînt la faveur de voir la Sainte Vierge..... »

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

Ce qui vient d'être raconté n'était qu'une partie de la mission de Sœur Catherine, ou plutôt une préparation à celle qui allait lui être donnée.

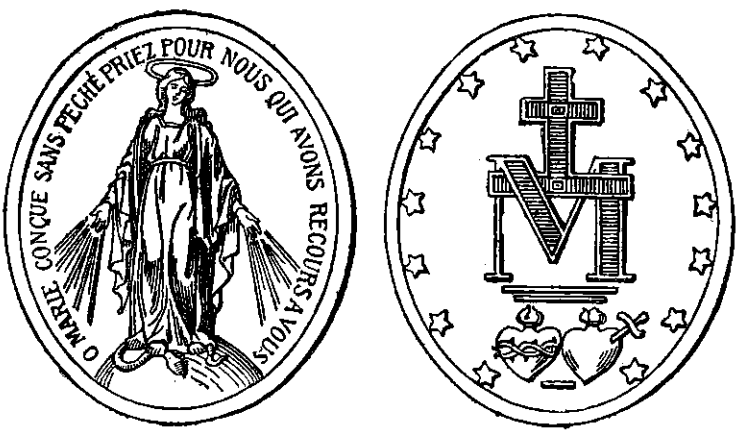
Voici ce qui advint dans l'apparition du 27 novembre 1830. C'est le récit fait par M. Aladel, directeur de la pieuse novice, au promoteur du diocèse de Paris.

« A l'heure où les Sœurs sont en oraison dans leur chapelle, à 5 h. 1/2 du soir, la Sainte Vierge s'était montrée à la jeune Sœur comme dans un tableau ovale; elle était debout sur le globe du monde, dont il ne paraissait que la moitié; vêtue d'une robe blanche, d'un manteau bleu argenté, ayant comme des diamants en ses deux mains d'où tombaient des faisceaux de rayons lumineux sur la terre, mais avec plus d'abondance sur un point.

» Elle avait cru entendre une voix disant : Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient pour les hommes, et le point vers lequel ils tombent plus abondamment, c'est la France; » et elle lisait autour du tableau, écrit en caractères d'or, ces mots : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Cette prière, placée en demi-cercle, commençait à la hauteur de la main droite, et, passant au-dessus de la tête de la Sainte Vierge, finissait à la hauteur de la main gauche. Le tableau s'étant retourné, elle vit, au revers, la lettre M surmontée d'une croix, ayant une barre à sa base, et, au-dessous du monogramme de Marie, les Cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines et l'autre transpercé d'un glaive. Puis elle crut entendre ces paroles : « Il faut faire frapper une médaille sur ce modèle : les personnes qui la porteront indulgenciée et feront avec piété cette prière jouiront d'une protection toute spéciale de la Mère de Dieu. » Et à cet instant la vision cessa.

MERVEILLEUSE DIFFUSION DE LA MÉDAILLE

La Sœur alors se mit en devoir d'obéir aux ordres de la Sainte Vierge. Ce ne fut pas sans difficulté, à cause de la prudente réserve de son directeur, M. Aladel, mais enfin la médaille fut frappée en 1832, avec l'autorisation de l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen.



Médaille miraculeuse avec son revers

Elle se répandit d'une façon merveilleuse. Dix ans plus tard, le graveur, M. Vachette, avouait en avoir vendu plus de deux millions en or et en argent, et plus de dix-huit millions en cuivre. Aujourd'hui, il n'est pas de pays où cette médaille n'ait pas pénétré.

Partout elle signalait son passage par des grâces et des guérisons extraordinaires, à tel point que la voix populaire l'appela du nom de *Médaille miraculeuse.*

Parmi ces faits prodigieux, nous nous contenterons de signaler la conversion du commandant Marceau, en 1836, et celle du juif Alphonse Ratisbonne, en 1842, que l'Eglise a insérée dans l'office de Notre-Dame de la Médaille.

C'est qu'en effet une fête spéciale en l'honneur de cette manifestation a été instituée le 23 juillet 1894.

VIE DE DÉVOUEMENT ET D'HUMILITÉ DE SŒUR CATHERINE

L'heureuse voyante ne tira point vanité de ces faveurs extraordinaires. Grâce à l'obscurité où ses supérieurs la gardèrent, elle fut, jusqu'à sa mort, à l'abri de l'orgueil, bien cachée dans son modeste office; employée d'abord à la cuisine, puis à la lingerie, elle resta ensuite près de quarante ans dans la salle des vieillards et elle ajoutait à cette charge celle de la basse-cour.

Elle se plaisait dans ces humbles fonctions. Elle

en parlait à la fin de sa vie comme de sa principale consolation. « J'ai toujours aimé, disait-elle, à rester à la maison; lorsqu'il était question d'une promenade, je laissais volontiers mon tour aux autres pour servir mes pauvres. »

Et cela était vrai. Une seule sortie lui était agréable, celle qui lui permettait de se rendre à la communauté (elle ne connaissait pas d'autre chemin dans Paris), et pour celle-là elle ne cédait pas son tour.

Elle agissait toujours avec calme, craignant l'empressement; aussi, lorsqu'elle avançait en âge, les jeunes Sœurs qui l'aidaient ont souvent reçu de sa bouche cet avis : Eh! ma bonne, ne vous émouvez donc pas tant!

Ne se prévalant à aucun titre des faveurs dont l'avait comblée la Vierge Immaculée, elle disait vers les derniers mois de sa vie : « Moi favorisée, ma Sœur, mais je n'ai été qu'un instrument! ce n'est pas pour moi que la Sainte Vierge m'a apparu; je ne savais rien, pas même écrire, c'est dans la communauté que j'ai appris ce que je sais, et c'est pour cela que la Sainte Vierge m'a choisie, *afin qu'on ne puisse pas douter*. Sœur Catherine n'avait rien que d'ordinaire, et cependant, en elle, rien de commun ni de trivial. Sa taille était au-dessus de la moyenne; son visage régulier portait le cachet de sa modestie; ses yeux, d'un bleu limpide, exprimaient la candeur. Elle était laborieuse, simple et nullement mystique dans ses allures; elle n'affectait pas plus les grandes vertus que les dévotions particulières; elle se contentait de les avoir au fond du cœur et de les pratiquer, suivant la règle, bonnement et droitement.

On a retrouvé, après sa mort, quelques notes écrites de sa main pendant ses retraites annuelles. Tout y est simple, solide, pratique; pas un mot ne fait allusion aux grâces extraordinaires qu'elle avait reçues.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'elle fût née avec un tempérament facile et doux, elle avait au contraire une bonne tête et l'humeur très vive, mais, le premier mouvement passé, elle revenait et s'humiliait aussitôt.

Sœur Catherine, malgré sa forte constitution, n'était pas non plus exempte de souffrances corporelles, et l'on s'étonnait quelquefois de la voir demander avec simplicité de petits soulagements.

Ces légères faiblesses étaient sans doute permises par Dieu, afin que l'orgueil ne s'emparât pas d'elle. Elle avait pourtant une grande vertu; c'est ainsi qu'un jour, s'étant cassé le poignet en montant en voiture, elle dit simplement à sa compagne : « Ah! ma Sœur, je tiens mon bouquet; tous les ans la Sainte Vierge m'en envoie un de cette façon. »

Elle attachait à la récitation du chapelet une importance exceptionnelle. « Nous étions frappées, rapporte sœur Dufès, lorsque nous le disions en commun, de l'accent grave et pieux avec lequel notre compagne prononçait les paroles de la salutation angélique. »

MALADIE ET MORT

Depuis que l'année 1876 était commencée, raconte Sœur Dufès, ma Sœur Catherine parlait plus souvent de sa mort; à tous nos jours de fête elle ne manquait pas de nous dire : « C'est la dernière fois que je vois cette fête »; et quand on semblait ne pas la croire, elle ajoutait que sûrement elle ne verrait pas l'année 1877..... Ses forces allaient toujours en diminuant; un asthme, joint à une maladie de cœur, la minait peu à peu; elle se sentait mourir, mais sans crainte, on peut même dire sans émotion. Un jour, lui parlant de sa mort : « Vous n'avez donc pas du tout peur, lui dis-je, ma bonne Sœur Catherine? — Peur! mais, ma Sœur, pourquoi voulez-vous que j'aie peur?..... Je m'en vais retrouver Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, saint Vincent! »

Elle avait annoncé qu'on l'enterrerait à Reuilly et qu'il n'y aurait pas besoin de corbillard pour son enterrement.

Le 31 décembre 1876, comme elle se trouvait plus mal, elle reçut les derniers sacrements avec un bonheur et un calme qu'on ne saurait décrire.

Une personne étant venue la voir lui dit : « Sœur Catherine, vous allez donc partir sans me dire un mot de la Sainte Vierge? » Alors la mourante se pencha vers elle et lui parla assez longuement à l'oreille : « Je ne dois pas parler, c'est M. Chevalier qui a mission pour cela. »

Une Supérieure lui ayant exposé les besoins de sa communauté ajouta : « Ma bonne Sœur Catherine, quand vous serez au ciel, vous n'oublierez pas tout cela, vous ferez bien toutes mes commissions. » Elle lui répondit en souriant : « Ma Sœur, je veux bien, mais je ne sais pas comment je m'expliquerai, car j'ignore comment on parle au ciel. » Sur quoi l'autre Sœur, ravie de tant de simplicité, eut l'inspiration de lui dire : « Oh! ma bonne Sœur Catherine, dans le ciel on ne parle pas comme sur la terre; l'âme regarde Dieu et le bon Dieu regarde l'âme, et tout est compris; c'est là le langage du ciel. » Alors notre Sœur prit un air radieux et lui répondit : « Oh! ma Sœur, s'il en est ainsi, vous pouvez être tranquille, toutes vos commissions seront faites. »

« A 4 heures du soir, une nouvelle faiblesse nous réunissait toutes auprès de cette chère mourante; ce n'était pas encore cependant le dernier moment. Nous entourâmes son lit jusqu'au soir. A 7 heures, elle parut s'assoupir davantage, et, sans la moindre agonie, sans le moindre signe de souffrance, elle rendit son dernier soupir. C'est à peine si nous pûmes apercevoir qu'elle avait cessé de vivre. ... Jamais je n'ai vu mort si calme et si douce. »

C'était le 31 décembre 1876. Le 3 janvier 1877, son corps fut déposé, comme elle l'avait prédit, dans un caveau, sous la chapelle de Reuilly, en présence d'une grande foule et au chant béni de : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.*

On peut dire que le sépulcre de cette religieuse si humble et si désintéressée est devenu glorieux. Aussi un procès canonique a été institué, et la Sacrée Congrégation des Rites a introduit, le 10 décembre 1907, la cause de Sœur Catherine Labouré, qui jouit dès lors du titre de vénérable et qui sera bientôt, nous l'espérons, placée sur les autels.

(D'après les *Contemporains*.)

Sources : Manifestation de la Vierge Immaculée, en 1830, par un prêtre de la Mission. Paris, Lecoffre, 1906. — *La Médaille miraculeuse*, Paris, 1895. Imp. D. Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins.

SAINTE MARIE DE CERVELLO OU DEL SOCOS

Vierge, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci (1230-1290).

Fête le 31 décembre.

La Sainte, même de son vivant, apparaissait souvent aux navigateurs en danger pour les secourir.
(D'après un tableau conservé à Barcelone.)

FAMILLE DE LA SAINTE

L'origine de la famille de Cervello est fort ancienne. Suivant les uns, elle descend des comtes d'Astolberg, princes d'Allemagne ; suivant d'autres, elle remonte aux premiers rois des Goths. Quoi qu'il en soit, en 986, les chartes la mentionnent comme depuis longtemps illustre, et au commencement du XIII[e] siècle nous voyons à Barcelone, tout près de Sainte-Marie de la Mer, le palais de Cervello habité par un ménage dont la piété égale la noblesse, et qui, profondément attristé de n'avoir pas d'enfants et de ne pouvoir plus humainement en espérer, consacre à la charité sa fortune princière.

Confiants dans la puissance de la prière, les époux multipliaient pèlerinages et bienfaits ; mais le ciel restant sourd à leurs demandes, ils allèrent se jeter aux pieds de saint Pierre Nolasque, le suppliant de leur obtenir la grâce tant désirée.

L'ENFANT DU MIRACLE

Vers la fin de cette même année, le 1er décembre 1230, Marie de Cervello naquit rue Moncada, dans la belle habitation qui porte aujourd'hui le numéro 20, et le 8 du même mois, jour de la conception de Marie Immaculée, elle naquit à la grâce sur les fonts baptismaux de Santa-Maria del Mar.

La pieuse mère la considéra toujours comme un don ou plutôt un prêt de Dieu, dont elle devait lui rendre le compte le plus minutieux. Elle la nourrit de son lait et forma son âme à la vertu dès le premier éveil de la raison. Dès que la petite Marie put marcher, sa mère l'emmena dans ses visites aux hôpitaux et aux malades. Elle avait à peine cinq ans quand Pierre Nolasque arriva à Barcelone avec cent quatre-vingt-douze captifs rachetés par lui. Sachant avec quel amour et quelle charité ils seraient reçus dans la famille des Cervello, il lui en envoya un bon nombre, et la petite Marie, cette fleur charmante des larmes de Nolasque, mit un zèle ardent à les servir et à les soigner.

SON MÉPRIS DU MONDE ET DES VANITÉS

Elle se rendait souvent avec sa mère au monastère de Saint-Pierre apôtre, où plusieurs de ses parentes menaient une vie toute de silence et de prière. Leurs exemples, la joie de leur âme inspirèrent à l'enfant de mener au foyer paternel une vie analogue à la leur. Retirée dans les endroits les plus solitaires de la maison, elle passait de longs moments, absorbée dans la prière, toute à Dieu. Chaque jour voyait croître les mérites de la jeune Sainte. A peine eut-elle atteint l'âge de raison qu'elle s'adonna à la pratique de la mortification. Ennemie déclarée de la vanité, elle avait horreur des parures précieuses et se plaisait dans la simplicité. Toutefois, par déférence pour ses parents, elle portait des vêtements suivant sa condition ; mais parfois on l'entendait s'écrier tout affligée :

— Quand pourrai-je échanger ces ornement pour les livrées de la pauvreté ? Qui me dépouillera de la pourpre et revêtira mon âme de la pauvreté du Christ ? Qui me donnera en place de ces colliers de perles l'union et la charité de l'Epoux ?

Malgré de pressantes invitations, elle fuyait les festins, les réunions, le monde, en un mot, pour se donner à la prière et aux lectures spirituelles. Elle ne sortait de sa demeure que pour accompagner sa mère à l'église ou aux hôpitaux.

Sa beauté, ses richesses, son nom et sa situation la rendaient un des plus brillants partis de Barcelone. Son oncle, don Guerao Alamen de Cervello, fut chargé par un jeune homme de sonder les dispositions de Marie ; mais celle-ci ne voulut pas entendre parler de mariage et continua sa vie de piété et de pénitence.

Elle ne dormait que fort peu, le strict nécessaire, et à genoux, la tête appuyée sur son lit ; elle ne visita plus ses parents et ses amis que lorsqu'ils étaient malades. Trois fois par semaine, elle se rendait dans les hôpitaux pour soigner les pauvres.

— N'étant pas mariée, disait-elle à sa mère, j'appartiens à Dieu, et je peux exercer avec toi ces œuvres de miséricorde ; si j'avais un mari, je ne pourrais m'occuper ainsi des pauvres.

Sœur Inès et Sœur Claire, fondatrices du monastère de Sainte-Claire, embaumaient alors Barcelone du parfum de leurs vertus ; très liées avec la jeune fille, elles enflammaient son cœur dans les pieux colloques qu'elles avaient ensemble.

De nouvelles propositions de mariage furent faites à Marie Cervello ; ses parents s'en occupaient sérieusement et voulaient qu'elle y réfléchît, mais c'était pour elle une épreuve et un tourment.

VOEU DE VIRGINITÉ — VOCATION RELIGIEUSE

Le 12 février 1248, la fête de sainte Eulalie était solennellement célébrée dans l'église de Notre-Dame de la Merci. Après avoir assisté à la messe et reçu la sainte communion, Marie resta avec sa mère à la prédication du vénérable P. Bernard de Corbera, son confesseur. L'orateur parla de la virginité en termes si émus que la jeune fille sentit un attrait puissant pour cette vertu. Bientôt sa décision fut prise : elle consacrerait à Dieu sa virginité.

Voici donc Marie délivrée des demandes importunes et libre de s'adonner désormais aux exercices de piété. A l'âge de trente ans, elle perd son père, dont elle avait entouré la vieillesse des soins les plus tendres et les plus empressés.

Mal à l'aise dans une demeure trop somptueuse pour sa simplicité, elle persuade à sa mère de quitter le palais de la rue Moncada et de se retirer dans une humble et pauvre maison, près du couvent de la Merci.

Elles y vécurent d'une vie tout à Dieu, la mère vêtue de deuil et la fille sous l'habit des Tertiaires de la Merci, dont elle fut la première religieuse.

En effet, au Chapitre général de l'Ordre de la Merci, en 1260, à Tarragone, on avait décidé de donner l'habit de Tertiaire aux pieuses femmes qui le désiraient.

Les premières qui marchèrent sur les traces de Marie Cervello furent dona Eulalia de Pinos et dona Isabel Berti ; elles vécurent d'abord dans leurs familles, mais, en 1265, avec l'assentiment des supérieurs, elles se constituèrent en communauté, et le 25 mai de la même année eut lieu leur profession religieuse.

SAGE DIRECTION DE MARIE DE CERVELLO

Dans la vie religieuse comme dans le monde, Marie fut un modèle achevé de sainteté ; héritière d'une grande fortune, elle ne la recueillit que pour la consacrer à la rédemption des captifs.

Occupée exclusivement de sa sanctification et de celle des religieuses dont on l'avait nommée supérieure, elle dirigea sa communauté suivant les lumières du Saint-Esprit. Douée d'une intelligence peu ordinaire pour interpréter les Livres Saints, elle leur expliquait le sens des psaumes et des cantiques pour les leur faire mieux goûter. On se plaisait à l'entendre parler avec foi et

simplicité des grandeurs de Dieu, de sa justice, de sa puissance, de son amour, du peu que nous sommes devant lui. Elle avait le don de communiquer aux âmes le feu qui embrasait la sienne. Tandis que son corps restait sur la terre, son esprit planait sans cesse dans les régions supérieures. Son oraison était constante, chacun de ses soupirs était un acte d'amour. Aussi ne fut-elle bientôt connue que sous le nom de la « contemplative ».

— Croyez-moi, mes filles, disait-elle, celui qui nous a enseigné à prier en tous temps savait qu'on peut le faire en tous lieux. Celui qui, au milieu de ses occupations, s'efforce de conserver la volonté affective, celui-là prie Dieu malgré les distractions de son esprit, car, tout en s'occupant des choses de la terre, il sait diriger son âme vers Lui.....

Au zèle pour le service de Dieu, elle alliait une grande prudence. Elle recevait volontiers les amis des prêtres, suivait les conseils des saints vieillards dont les vertus embaumaient l'Ordre de la Merci. Elle se plaisait à dire que personne ne peut goûter de tranquillité sans un directeur, car la lutte commence dans l'âme au moment précis où l'on veut juger ses propres actions.

CONFECTION DE VÊTEMENTS POUR LES CAPTIFS VISITE DES HOPITAUX

Le temps laissé libre par la prière et l'office divin était consacré au travail manuel. Appartenant à de grandes familles, d'une éducation distinguée, les religieuses s'adonnaient à la broderie et produisaient de véritables œuvres d'art. Une partie de leurs ouvrages étaient distribués aux églises pauvres, le reste se vendait en faveur de l'Œuvre de la Merci ou était échangé contre les prisonniers. Il y avait au couvent un vestiaire toujours bien pourvu de vêtements simples et solides, destinés aux pauvres captifs rachetés et débarqués à Barcelone.

La première à l'église, la Sainte était aussi la première au travail. Jamais elle ne commanda rien qu'elle ne sût faire elle-même ; elle enseignait avec tant de bonté que toutes lui obéissaient avec joie. Toujours affable, ses paroles étaient empreintes de douceur ; son regard respirait la paix, la joie. Ne se permettant aucune parole oiseuse, elle n'entretenait ses filles pendant le travail que du ciel ou des souffrances des malheureux captifs. Elle s'occupait de chacune de ses religieuses ; malades, elle les soignait avec la tendresse d'une mère.

Son immense charité, ne trouvant pas assez d'aliment dans le couvent, se répandait au dehors.

Chaque jour elle visitait l'hôpital de Sainte-Eulalie, y servait les malades et leur prodiguait ses soins. Tous l'y attendaient avec impatience, les uns pour admirer sa vertu, les autres pour en recevoir quelque adoucissement à leurs maux. Un de ses plus anciens biographes rapporte que la présence de Marie éloignait la douleur du chevet des malades, si heureux de la voir et de l'entendre qu'ils en oubliaient leurs souffrances.

Elle visitait fréquemment aussi les prisonniers, qu'elle instruisait des vérités de la foi et à qui elle distribuait de larges aumônes.

Triste avec les affligés, joyeuse avec les heureux, elle ne jugeait témérairement personne, ne cherchait que le bien, toujours dans une intention droite. Ses paroles remplies d'amour de Dieu enflammaient les cœurs ; les pécheurs ne pouvaient lui résister et se convertissaient sans retard. Pour apaiser la justice divine, elle priait dans les larmes, portait de durs cilices et prenait des disciplines sanglantes.

— Un seul acte de vertu ne rend pas l'homme vertueux, et ce n'est que la persévérance qui peut espérer une récompense et une couronne, répétait-elle souvent à ses religieuses en les exhortant à la fidélité.

AUSTÉRITÉS DE LA SAINTE

Rien dans le service de Dieu ne lui semblait pénible. Elle était si austère pour elle-même qu'elle n'aurait pu résister sans la force d'en haut. Trois fois par semaine, elle jeûnait au pain et à l'eau, et jamais elle ne mangeait suffisamment pour s'alimenter. Ses disciplines étaient quotidiennes ; elle portait autour des reins une chaîne de fer qui lui causait de cruelles douleurs en rouvrant les plaies de ses flagellations, mais elle endurait si joyeusement toutes ces souffrances, que nul ne pouvait les soupçonner. Pendant que les religieuses se reposaient, elle se livrait à l'oraison, parfois du soir au matin. Elle ne dormait qu'à terre, sur des planches ; si elle était malade, elle s'étendait sur une paillasse. Dévorée du désir de recevoir la sainte communion, elle ne s'approchait pourtant que cinq fois par semaine de la Table sainte. L'abstention de la communion était faussement interprétée à cette époque-là comme un marque de respect, mais la Sainte souffrait de se conformer aux usages de son temps, si opposés aux désirs de son cœur.

MERVEILLES DE SA CHARITÉ POUR LES VOYAGEURS EN MER

On ne l'appelait plus Maria de Cervello, mais Maria del Socos, ou du Secours, à cause de l'aide constante qu'elle donnait aux marins et aux navigateurs en péril. Il n'y avait pas de port à Barcelone, et, les jours de tempêtes, les barques restaient exposées à la fureur des vagues ; Marie priait pour les voyageurs ainsi exposés.

Un jour que la mer était démontée, tout espoir était perdu au sujet d'un grand bâtiment que les vagues furieuses entraînaient au large, malgré les efforts désespérés des matelots. On s'attendait à chaque instant à le voir disparaître dans l'abîme, quand une femme vêtue de blanc s'ouvre un passage au travers de la multitude et s'avance jusqu'au bord de l'eau : c'est Marie de Cervello. Après un grand signe de croix, elle s'avance au milieu des vagues et ordonne à la tempête de cesser. Le calme se rétablit aussitôt. Marie arrive auprès du navire et le ramène au bassin devant la foule qui n'en peut croire ses yeux.

Dès ce moment, tous ceux qui s'embarquent viennent se recommander à ses

prières. Elle leur annonce les tempêtes, les difficultés qu'ils auront à subir en cours de route et vient en aide à tous ceux qui l'invoquent dans le péril.

Bien souvent elle disparaît du couvent sans que les religieuses sachent ce qu'elle est devenue, puis elles la retrouvent sous le cloître ou dans sa cellule, toute trempée, et devinent par là l'œuvre de charité qu'elle vient d'accomplir.

Quand, de nuit, Notre-Seigneur l'avertit du danger que courent en mer les Pères de la Merci, elle se trouve miraculeusement transportée aux portes de leur chapelle, où elle attend à genoux l'heure des Matines pour prévenir les religieux de prier pour les leurs. Elle passe elle-même le reste de la nuit en prières devant l'image de Notre-Dame de la Merci et parfois s'y trouve avant que les portes n'en aient été ouvertes. Un matin, le Frère sacristain la rencontre en oraison, élevée au-dessus du sol et le visage enflammé. Il en avertit le Père prieur, qui accourt avec quelques religieux pour contempler ce prodige. Quand Marie fut revenue à son état naturel :

— Qu'est ceci ? lui dit-il. Comment, pieuse comme tu l'es, es-tu venue seule ici la nuit ? Ne me cache rien, dis-moi ce qu'il en est.

— Mon Père, reprit-elle, puisqu'il me faut dire la vérité, que ce ne soit qu'à toi seul. Je ne suis pas venue seule. J'avais été en mer avec la Vierge Marie pour sauver nos frères du naufrage. Au retour, les anges ont ouvert la porte pour me permettre de terminer la nuit en prière. Je te prie, garde soigneusement ce secret, afin que l'orgueil ne s'empare pas de mon âme et que je ne perde pas le trésor du ciel.

Le supérieur remarqua alors que l'image de Notre-Dame de la Merci était trempée d'eau de mer comme la Sainte elle-même.

MORT DE LA SAINTE — MIRACLES POSTHUMES

Affaiblie par les jeûnes et les macérations, Marie continuait néanmoins sa vie de mortification et de charité.

Avertie de l'époque de sa mort, elle redoubla de ferveur et ne parla plus que du ciel. Bientôt elle fut atteinte d'une fièvre ardente. Terrassée par la maladie, elle se prépara à la réception des derniers sacrements et réunit ses filles pour leur adresser ses dernières recommandations. Après avoir reçu la sainte Communion et l'Extrême-Onction, elle fut absorbée dans la contemplation la plus élevée et n'entretint plus ceux qui l'entouraient que de son désir du ciel.

Enfin, elle s'envola au sein de Dieu, le 19 septembre de l'an 1290 ; elle avait près de soixante ans.

Après l'avoir revêtue du costume de son Ordre, on l'exposa dans l'église, et des grâces merveilleuses manifestèrent son pouvoir auprès de Dieu.

Une dame gravement malade fut guérie en arrivant auprès de la précieuse dépouille, et une pauvre mère étant venue prier pour son enfant paralytique, le trouva, en rentrant dans sa maison, debout et jouant avec de petits camarades.

La Sainte continua son rôle de protectrice des navigateurs et des voyageurs.

Un chevalier français, Arnauld Liguer, revenant du pèlerinage de Montserrat, assista par hasard aux funérailles de Marie de Cervello. Il naviguait vers Marseille quand une tempête horrible se déchaîna. Tout semblait perdu, quand le chevalier, se rappelant ce qu'il avait entendu de Marie à Barcelone, se mit à l'invoquer dans son cœur. Aussitôt elle apparut marchant sur les eaux et apaisant la tempête.

En 1380, une châsse magnifique avait été préparée pour y déposer la Sainte, mais son humilité s'y refusa, et son corps prit subitement un tel accroissement qu'il ne put entrer dans le nouveau tombeau et que force fut de le laisser dans l'ancien.

En 1617, le port était menacé de la dévastation ; au moment du plus grand danger, on apporta processionnellement Marie de Cervello, et le calme reparut aussitôt.

Son corps est resté intact jusqu'à nos jours. Il faudrait des volumes pour rapporter les merveilles opérées par cette grande Sainte.

Le culte immémorial qui lui était rendu a été approuvé par Innocent XII. Elle est la patronne de la Catalogne, de l'Ordre de la Merci et des navigateurs.

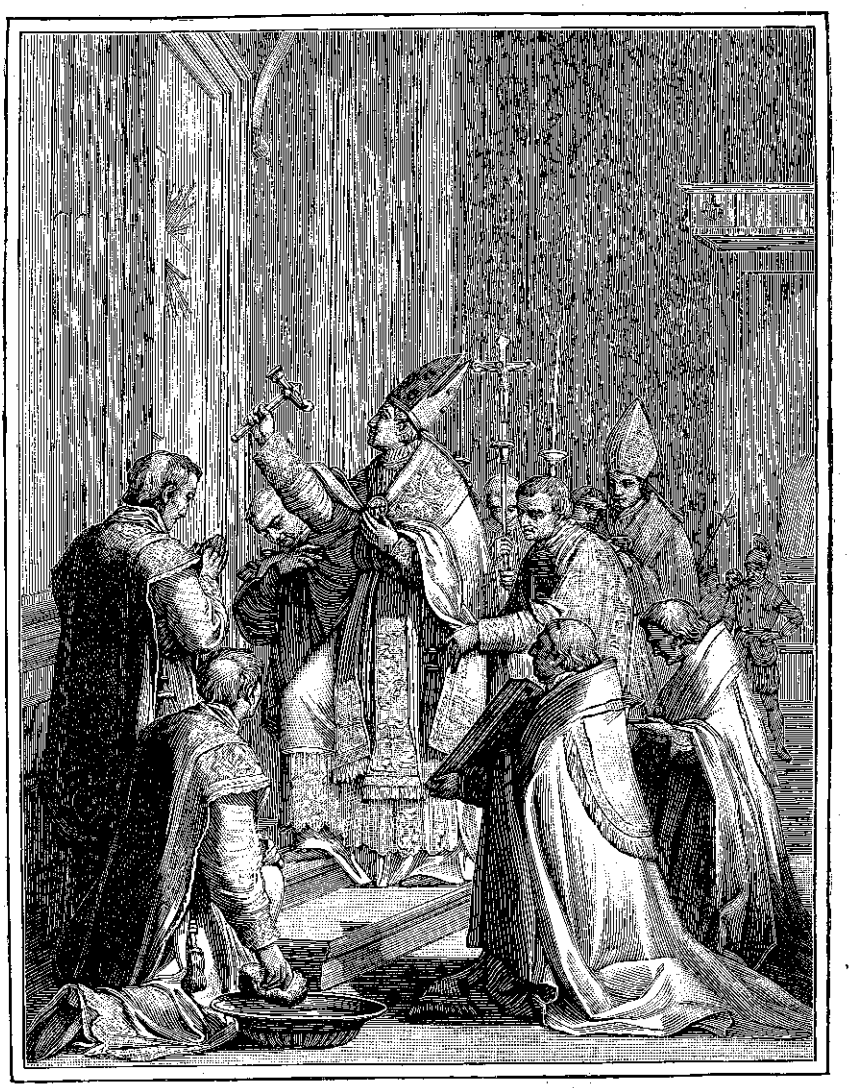
Pratique : Prendre pour devise ces paroles de la Sainte : « Un seul acte de vertu ne rend pas l'homme vertueux, et ce n'est que la persévérance qui peut espérer une récompense et une couronne. » Demander à Dieu de ne jamais nous décourager dans la voie de notre sanctification.

SOURCES CONSULTÉES

Vida de santa Maria de Cervello, por el P. Fr. FAUSTINO D. GAZULLA. Libreria Subirana. Barcelone. — *Acta sanctorum,* Boll., 25 septembre, t. VIII.

C. DE L.

LE JUBILÉ



Le Pape frappe avec un marteau d'argent la porte sainte à l'ouverture du Jubilé.

L'œuvre de la « Vie des saints » hebdomadaire, modestement inaugurée il y a vingt ans, atteint aujourd'hui le numéro 1000 de sa collection. La date du 18 mai 1899 est pour elle comme la date de son jubilé. A cette occasion, elle offre au lecteur l'histoire très intéressante de l'Année sainte, communément appelée : **Le Jubilé.**

La semaine a son jour de solennité, le dimanche; l'année est rythmée par les fêtes admirablement réparties sur tout son cours. Le siècle, cette grande division du temps, ne devait-il pas présenter, lui aussi, son moment de solennité joyeuse, une année choisie entre les autres, une année de miséricorde, sainte entre toutes?

A cette convenance religieuse l'Eglise a répondu par l'institution du jubilé.

Le jubilé des chrétiens est un temps de prière plus fervente, de grâce plus abondante et de joie générale que l'Eglise célèbre avec solennité, et pendant lequel les Souverains Pontifes accordent une indulgence plénière extraordinaire.

Cet usage fut d'abord attaché à la période séculaire. Mais bientôt, l'Eglise, ayant plus d'égard aux désirs des pieux fidèles qu'au retour régulier de la centième année, leur accorda cette faveur tous les cinquante ans, puis tous les trente-trois ans, en mémoire de la vie terrestre du Sauveur. Enfin, pour que la grande majorité des chrétiens pût obtenir cette grâce de choix une fois au moins en la vie, elle réduisit à vingt-cinq ans l'intervalle des jubilés ordinaires.

Suivant cette loi, la vingt-cinquième, la cinquantième, la soixante-quinzième et la dernière années du siècle sont des années jubilaires. Il en doit être ainsi de l'année 1900, à moins que le Saint-Siège n'en ordonne autrement.

JUBILÉ JUIF — ANNONCE AU SON DES TROMPETTES

Il faut remonter à l'ancienne alliance pour trouver l'origine de cette institution. Tous les cinquante ans, les Israélites avaient leur année jubilaire, solennellement annoncée six mois à l'avance au son des trompettes. Ces instruments affectant la forme de corne de bélier, en hébreu *jobel*, firent donner à la fête qu'ils annonçaient le nom de *jubilé*.

C'était pour les Juifs une année de joie, de rémission et de pardon universel. On peut encore en juger d'après le XXV^e^ chapitre du Lévitique.

Toutes les dettes contractées pendant les quarante-neuf années précédentes étaient, cette année-là, complètement remises à tout le monde. Ceux qui avaient été obligés de vendre leurs héritages les recouvraient; les prisonniers étaient rendus à la liberté; les esclaves affranchis rentraient dans leurs familles. Tout le monde enfin était appelé au repos; les terres n'étaient pas cultivées et leurs produits spontanés appartenaient à tous ceux qui en avaient besoin.

Le pauvre Israélite poursuivi par les créanciers, visité par l'infortune, aspirait au retour de cette année bienfaisante; toute perte, tout malheur était soudain réparé, tout bien matériel recouvré; faible image du bien spirituel que procure notre jubilé chrétien et de son action éminemment réparatrice dans les âmes!

PREMIER JUBILÉ CHRÉTIEN EN L'AN 1300
RUMEURS POPULAIRES — PÈLERINAGES SPONTANÉS

Vers la fin de l'an 1299, le bruit se répandit à Rome et au loin que tous ceux qui, l'année suivante, visiteraient la basilique de Saint-Pierre, gagneraient une grande indulgence. Cette croyance populaire prit bientôt une telle consistance que l'on vit, dès le 1^er^ janvier de l'année 1300, une foule considérable de Romains et d'étrangers se rendre pleins d'enthousiasme à la basilique Vaticane. On disait que les péchés seraient remis à ceux qui accomplissaient dévotement cet acte de piété; les opinions les plus diverses se formulaient à ce sujet; les uns soutenaient que c'était une indulgence plénière accordée tous les cent ans; d'autres opinaient timidement que ce n'était peut-être qu'une indulgence partielle de cent ans. En tous cas, ce nouveau courant de dévotion s'affirmait de jour en jour davantage, et le concours de peuple au tombeau des apôtres fut incessant pendant deux mois. Il fallut diviser le pont Saint-Ange dans toute sa longueur par une barrière: ceux qui allaient à Saint-Pierre passaient d'un côté en même temps que ceux qui en revenaient passaient de l'autre.

Le pape Boniface VIII, qui résidait au palais du Latran, suivait avec attention ce mouvement de piété et le favorisait.

TÉMOIGNAGES DES VIEILLARDS — BULLE D'INSTITUTION

Au nombre des pèlerins accourus, se trouva un Piémontais, âgé de cent sept ans. Présenté au Pape, il raconta que son père l'avait conduit à Rome un siècle auparavant, pour le faire participer à la faveur de l'indulgence qu'on y gagnait tous les cent ans. Ses pieux ancêtres, ajoutait-il, ne manquaient jamais de faire ce voyage la dernière année de chaque siècle, et son père lui avait même fait promettre avec serment de retourner à Rome en l'an 1300, si toutefois Dieu lui prolongeait la vie jusqu'à cette date.

Dans le même temps, deux vieillards français, du diocèse de Beauvais, arrivés en costume de pèlerins, annonçaient hautement qu'ils venaient, d'après les traditions de leur pays, pour gagner *l'indulgence plénière centenaire*.

Sur la foi de ces témoignages, confirmés à plusieurs reprises, Boniface VIII fit faire des recherches dans les archives; elles furent inefficaces. Il discuta longuement et soigneusement la question avec les cardinaux; il s'enquit à nouveau des traditions orales, et, malgré l'absence de documents écrits, cherchés en vain dans les archives romaines, il déclara, dans la bulle *Antiquorum habet fida relatio*, du 22 février 1300, que, d'après des relations dignes de foi, ses prédécesseurs avaient accordé de grandes indulgences à ceux qui visiteraient la basilique de Saint-Pierre.

Cette même bulle autorisait et confirmait l'institution du jubilé. « Confiant dans la miséricorde de Dieu et dans les mérites des apôtres saint Pierre et saint Paul, pour l'honneur de ces mêmes apôtres, en vertu de la plénitude de notre puissance apostolique, nous accordons, pour l'année 1300 et pour toutes les années séculaires suivantes, une indulgence plénière à tous ceux qui, vraiment contrits, confesseront leurs péchés et visiteront les deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. »

Les fidèles de Rome, d'après la même lettre, étaient tenus à cette visite des églises une fois par jour pendant trente jours; les étrangers, pendant quinze jours consécutifs.

FAITS PRODIGIEUX

A la publication du décret papal, les pèlerins déjà réunis à Rome firent éclater des transports de joie en voyant leurs vœux exaucés et leurs fatigues récompensées. En même temps, des fidèles de tout âge et de toute condition se précipitaient vers la Ville Eternelle, comme si le pardon promis par Boniface à tous ceux qui venaient à Rome eût été le dernier. Ceux qui en pouvaient s'y rendre d'eux-mêmes s'y faisaient porter en litière. Le cardinal Stephaneschi,

témoin oculaire, rapporte qu'on y vit venir ainsi des vieillards et des infirmes. On remarqua, entre autres, un paysan savoyard âgé de plus de cent ans, qui, ne voulant pas mourir privé du bonheur de gagner ces indulgences, se fit porter jusqu'à Rome par ses enfants.

Le concours fut tel que, dans le commencement, plusieurs personnes périrent étouffées. Pour empêcher le retour de ce malheur, on eut recours à un moyen qui fut encore jugé insuffisant : ce fut d'ouvrir dans les murs une brèche, afin de faciliter l'entrée et la sortie de l'immense multitude massée dans les rues ou aux abords de la ville.

Il y eut toute l'année plus de 200 000 étrangers constamment présents à Rome, et ce qui fut plus merveilleux encore, c'est que tous reçurent l'hospitalité à leur pleine satisfaction. Boniface VIII prit ses mesures avec tant de sagesse et de prévoyance que les vivres ne manquèrent ni aux hommes ni aux chevaux, et qu'aucun désordre ne déshonora la sainteté de ces beaux jours, au milieu d'une foule si diversement composée.

JUBILÉ DE 1350

En 1343, le pape Clément VI, alors à Avignon, reçut une députation des Romains qui le priaient de vouloir bien abréger le terme de cent ans fixé par Boniface VIII, pour le retour du jubilé, attendu que ce laps de temps dépassait de beaucoup la durée ordinaire de la vie humaine. Clément VI agréa cette demande, et, frappé des rapports de l'indulgence en question avec le jubilé des Juifs, il lui donna définitivement le nom de *jubilé*, et statua que désormais l'indulgence plénière de chaque centième année pourrait être aussi gagnée chaque cinquantième année.

Les pèlerins affluèrent plus encore qu'en 1300. Le Pape facilita ce concours en demandant aux princes, aux magistrats, aux gouverneurs des villes de laisser la liberté des passages sur la route de Rome, et de suspendre pendant ce saint temps les animosités mutuelles, afin que toute la chrétienté, unie dans un grand esprit de charité, pût jouir du bienfait de l'indulgence.

Ni la peste qui désolait alors l'Europe, ni le froid extrême de cette année, ni le mauvais état des chemins rompus par l'abondance des neiges et des pluies, n'arrêtèrent les fidèles. Tenant en main le bâton de pèlerin, ils remplissaient les routes, et supportaient les épreuves d'un aussi pénible voyage avec piété, humilité et patience. Les hôtelleries et les maisons qui se rencontraient sur le passage n'étaient pas suffisantes pour contenir les hommes et les chevaux et leur donner le couvert. Les Allemands et les Hongrois, plus accoutumés au froid, passèrent, serrés en masse les uns contre les autres, les nuits en plein champ, près de grands feux. Les hôteliers ne pouvaient suffire à recevoir l'argent des étrangers qui se succédaient chez eux. Il arriva bien des fois, dit Rohrbacher, que les pèlerins, pressés de reprendre leur voyage, laissèrent sur la table l'argent de leur écot, et aucun passant ne touchait à cet argent de l'hôte. En route, point de tumulte ni de querelles, mais patience, support, obligeance et charité mutuelles.

De Noël à Pâques, il y eut continuellement à Rome de un milion à 1 200 000 pèlerins, chiffre inouï en ce temps où l'on ignorait nos moyens modernes de communication.

Ce nombre diminua quand vint l'été; mais les chaleurs excessives n'empêchèrent pas 200 000 étrangers au moins de séjourner à Rome.

TERRIBLE ACCIDENT SURVENU EN L'ANNÉE SAINTE DE 1450

La période de cinquante ans parut encore trop longue. Urbain VI la réduisit à trente-trois, nombre d'années de la vie de Notre-Seigneur. A cause du schisme d'Occident, qui troublait alors la paix de l'Eglise, son appel au jubilé, en l'an 1390, fut peu entendu. Celui de Martin V, en 1423, ne le fut pas davantage.

Mais, lorsque, en 1450, Nicolas V ouvrit le jubilé, Rome revit les solennités et l'affluence qu'elle avait connues cent ans auparavant. Un affreux malheur vint attrister la foule sans arrêter sa dévotion. Au moment où la multitude s'entassait sur le pont Saint-Ange, une mule, que l'on conduisait pourtant à la main, excita une telle panique dans cette presse, que quatre-vingt-trois personnes tombèrent dans le Tibre et se noyèrent; d'autres furent écrasées ou suffoquées. Nicolas V fit sur-le-champ abattre plusieurs maisons qui rendaient étroite la voie conduisant au pont. On retira les corps et, sur les ordres du Pontife, on leur fit de magnifiques funérailles, comme à des chrétiens qui étaient morts dans l'exercice édifiant de la pénitence.

Par une nouvelle concesssion, le terme du jubilé, fut, par Paul II, fixé à vingt-cinq ans. Presque tous peuvent espérer jouir au moins une fois de l'indulgence jubilaire. Les jubilés de quart de siècle, inaugurés en 1475, se sont régulièrement succédés, jusqu'à nos jours, sauf de rares exceptions, de vingt-cinq en vingt-cinq ans.

OUVERTURE ET FERMETURE DE LA PORTE SAINTE

Une cérémonie nouvelle, pleine d'un touchant symbolisme, signala, en l'année 1500, l'ouverture et la clôture solennelles du jubilé.

Aux vêpres de la vigile de Noël 1499, le pape Alexandre VI, revêtu du pluvial et couronné de la tiare, arriva, élevé sur la *sedia* et escorté de tout le Sacré Collège devant la *porte sainte*, nom donné à l'une des cinq entrées principales des grandes basiliques de Saint-Pierre, de Saint-Paul, de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie-Majeure. Cette porte n'était ouverte qu'à l'époque du jubilé, murée en tout autre temps. Elle figurait l'entrée du paradis d'où l'homme pécheur a été exclu. Le jubilé venait rouvrir cette entrée longtemps interdite; c'était là un symbole extérieur du bienfait qu'il accordait à beaucoup d'âmes, en leur rendant accessible l'entrée du Paradis.

Le Pape frappa trois fois avec un marteau d'argent la porte murée en répétant à chaque fois ce verset : « Ouvrez-moi les portes de la justice. » A quoi les fidèles répondirent : « Lorsque je serai entré par elles, je rendrai gloire à Dieu. » *Le Pape* : « J'entrerai dans votre maison, Seigneur. » *L'assistance* : « Pénétré de crainte, j'adorerai dans votre temple. » *Le Pape* : « Ouvrez les portes, puisque Dieu est avec nous. » *L'assistance* : « Parce qu'il a fait éclater sa puissance dans Israël. »

Le cardinal grand pénitencier et deux pénitenciers mineurs frappèrent aussi la porte avec le même marteau. Après quoi, des maçons renversèrent la clôture. Le peuple s'empressa de recueillir les fragments de pierre et de ciment avec un religieux respect. Puis le Pape entra le premier, suivi de son cortège et de la foule. L'église, dont les portes fermées figuraient l'exclusion du paradis, représentait maintenant le ciel ouvert à tous ceux qui le voudraient.

A l'expiration du jubilé, un an après, la porte sainte fut refermée suivant les mêmes rites. Le

Pape prit à trois reprises un peu de mortier avec une truelle d'argent, l'étendit sur le seuil, et le recouvrit de trois pierres, en y ajoutant plusieurs médailles. Les maçons continuèrent l'œuvre, et leur travail terminé, on appliqua sur la porte, du côté du vestibule, une croix de bronze.

Depuis lors, chaque année jubilaire a vu se reproduire ce même cérémonial.

JUBILÉ D'EXTENSION

L'indulgence du jubilé, jusqu'en 1475, fut accordée seulement à ceux qui allaient visiter en personne les tombeaux des saints Apôtres, à Rome. Il y eut néanmoins, dès le principe, des exceptions nombreuses en faveur des malades, des prisonniers, et autres personnes pour lesquelles le voyage de Rome était impossible. Bientôt les concessions devinrent plus larges. Des villes entières obtinrent la faculté de gagner l'indulgence, sans se déplacer, pour ceux de leurs habitants que leurs affaires ou des difficultés moins importantes privaient du bonheur d'aller à Rome. Une compensation était demandée : celle d'une aumône destinée à subvenir aux frais de la guerre engagée par la chrétienté contre les Turcs. Cette aumône, équivalant à la moitié ou au quart de ce qu'aurait coûté aux fidèles le saint pèlerinage, produisit des sommes immenses.

Alexandre VI rendit universel ce jubilé d'extension : tous les chrétiens éloignés de Rome purent gagner l'indulgence; il leur suffit pour cela de faire, à titre de compensation, une offrande.

Les successeurs d'Alexandre VI ont maintenu le privilège, mais sans exiger aucun émolument temporel. Ils ont voulu ainsi écarter tout soupçon d'intérêt pécuniaire dans les faveurs spirituelles que l'Eglise prodigue en ces jours à ses enfants.

Le jubilé célébré à Rome ne doit pas coïncider avec le jubilé d'extension célébré dans les divers diocèses du monde entier. Le premier dure un an; c'est-à-dire qu'on a un an entier pour faire le voyage de Rome et y accomplir les œuvres auxquelles est attachée l'indulgence plénière. Il commence aux premières vêpres de Noël de l'année précédente pour finir aux premières vêpres de Noël de l'année jubilaire. Alors seulement commence le jubilé d'extension, accordé par une Bulle spéciale, à tout l'univers catholique. Ce dernier dure ordinairement moins longtemps que celui de la Ville Eternelle. Chaque évêque l'annonce à ses ouailles, en indique les conditions et fixe le jour de l'ouverture.

JUBILÉS EXTRAORDINAIRES

Nous n'avons parlé que de l'*année sainte* ou du jubilé *ordinaire*. Outre ces jubilés périodiques, il y a des jubilés *extraordinaires*, accordés à l'occasion de grandes joies ou de grandes douleurs de l'Eglise, telles que l'avènement d'un nouveau Pape, une situation grave intéressant toute la chrétienté ou au moins tout un pays. Pie IX renouvela cinq fois cette faveur, et le pape Léon XIII, glorieusement régnant, l'a concédée en 1881 et en 1886. Ces jubilés portent avec eux les mêmes privilèges que les jubilés ordinaires, mais ont généralement une durée moindre.

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR GAGNER L'INDULGENCE

Pour gagner la grâce du jubilé, il faut accomplir exactement toutes les œuvres prescrites par le Pape, et de la manière déterminée par les évêques dans leurs mandements. Les conditions ordinaires sont, avec l'intention de gagner l'indulgence, la confession, la Sainte Communion, et les stations ou visites aux églises assignées pour prier aux intentions du Souverain Pontife. A ces œuvres habituellement prescrites peuvent s'en ajouter d'autres, déterminées par la Bulle papale ou laissées au choix des évêques, telles que des jeûnes, des aumônes et autres semblables.

LES BIENFAITS DU JUBILÉ

Les effets merveilleux du jubilé ont montré que c'était une institution divinement inspirée. Chacune de ces augustes cérémonies a été signalée par de nombreuses conversions. « Beaucoup d'hommes, dit Mgr Gerbet, qui ont perdu l'habitude des pratiques chrétiennes, ne se décident à revenir que lorsque quelque chose de solennel et d'extraordinaire vient donner une secousse à leur âme inerte et pesante. » Le jubilé apporte avec lui des trésors de grâces capables de décider les cœurs les plus irrésolus. L'indulgence jubilaire, prise en elle-même, ne se distingue pas des autres indulgences plénières puisqu'à chacune est attribuée la rémission totale des péchés; mais, en ce temps béni, il est beaucoup plus facile de l'obtenir. Prières, instructions, bonnes œuvres, exemples édifiants, faculté de se faire absoudre de toute censure par tout confesseur approuvé dans le diocèse, tout nous facilite les dispositions qui rendront l'indulgence plus efficace.

La société a bénéficié autant que les individus de cette faveur extraordinaire. Qui pourrait énumérer les réconciliations, les restitutions, les aumônes, les fondations bienfaisantes opérées par les jubilés? Dans ces pèlerinages inconnus avant l'an 1300, où des hommes de toute nation, de tout caractère, de mœurs et de coutumes différentes, se rencontraient pour la première fois, que de beaux traits de charité seraient à recueillir! L'exemple en était donné par les Papes eux-mêmes: on les vit rivaliser avec leurs cardinaux de générosité et d'humilité, en soignant des pèlerins pauvres, en leur lavant les pieds, en les secourant par des largesses. Plusieurs fois, des protestants furent touchés jusqu'à rentrer dans le sein de l'Eglise à la seule vue d'un pareil spectacle. Des Turcs même reçurent le baptême.

La piété des peuples s'est ranimée dans l'exercice des œuvres prescrites par le jubilé. On a constaté que les pèlerins de l'année sainte ont, pour leur bonne part, usé, en les montant à genoux, les vingt-huit marches de marbre blanc de la *Scala Santa*, escalier gravi par Notre-Seigneur allant au prétoire. Il fallut, après un jubilé, les couvrir de gros madriers de noyers, qui finirent eux-mêmes par s'user, tant le concours des fidèles, en ces années, était considérable. Par ces saintes manifestations, la flamme de la dévotion se rallume partout et vient quatre fois par siècle apporter un peu de chaleur surnaturelle au monde refroidi.

Puisse le jubilé de 1900, si le Saint-Père daigne le proposer à la catholicité, produire, plus magnifiques et plus abondants encore que par le passé, ces fruits de salut!

SOURCES CONSULTÉES

Les Indulgences, leur nature et leur usage, par le R. P. F. Beringer, S. J. — *Traité des Indulgences*, par l'abbé Castelbou, 1882. — *Dictionnaire de la Théologie catholique*, traduit de l'allemand par Goschler. — *Dictionnaire liturgique*, collection de Migne. — *Rome chrétienne*, par Mgr Gerbet, t. II. — *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par Rorbacher. — *Histoire de Boniface VIII et de son siècle*, par Louis Tosti,

Postface 2020
mois de décembre

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série.

Pour le **mois de décembre** il n'y a aucune nouvelle fête importante ayant été instituées depuis.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org